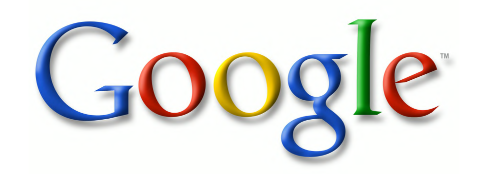


JOURNAL

DES

DEMOISELLES

TRENTE ET UNIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ET RUE RICHELIEU, 103

1863

TABLE

DU TRENTE ET UNIÈME VOLUME.

INSTRUCTION.

BIBLIOGRAPHIE.

ÉDUCATION.

POÉSIES.

ÉNIGMES HISTORIQUES.

REVUE MUSICALE, par Mlle LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

steak; pommes de reinette en ananas; gelée de raisins; gâteau de Bourgogne; Eau pour dissiper les rougeurs du visage, 312. — Fruitier à la Dombasle; bishop d'Oranges, 344. — Liqueur de brou de noix; Eau de bluets pour les yeux, 371.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 24, 57, 88, 121, 153, 182, 218, 250, 282, 313, 344 et 372.

ÉPHÉMÉRIDES.

Mort d'Anne de Bretagne, 9 janvier 1514, page 32. — *Bataille des harengs*, 18 février 1429, p. 64. — *Mort de Jean Sobieski, roi de Pologne*, 17 juin 1696, p. 191. — *Mort du sculpteur Pigalle*, 20 août 1795, p. 256. — *Incendie de Londres*, 2 septembre 1666, p. 287. — *Paix d'Aix-la-Chapelle*, 18 octobre 1748, p. 319. — *Assassinat du duc de Guise*, 23 décembre 1588, p. 379.

MOSAIQUES, CHARADES, ÉNIGMES, ETC.

Pages 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352 et 380.

RÉBUS.

Dessinés par Léopold Levert; gravés par Gilbert.

Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin, page 32. — A force de forger on devient forgeron, 64. — L'appétit vient en mangeant, 96. — L'aumône n'appauvrit personne, 128. — Qui n'avance pas recule, 160. — Chacun a sa marotte, 192. — En tout il faut considérer la fin, 224. — A tout seigneur tout honneur, 256. — Bon marché ruine, 288. — A force de mal aller tout ira bien, 320. — A père avare enfant prodigue, 352. — Les plus accommodants, ce sont les plus habiles, 380.

GRAVURES NOIRES.

Évanouissement d'Esther, d'après Véronèse, page 1. — *Hôtel de Jacques Cœur à Bourges*, 105. — *Catharina Cornaro*, d'après Tintoret, 105. — *L'Alhambra*, 321. —

18 GRAVURES DE MODES DONT 2 DOUBLES.

Voir à l'article Correspondance et Explication des Travaux.

IMITATIONS D'AQUARELLES, TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS, TRAVAUX EN COULEUR, SURPRISES, etc.

JANVIER. Imitation d'aquarelle : Un calendrier, les six premiers mois, les six derniers donnés à part.

FÉVRIER. Deux tapisseries coloriées — grande planche bleue. — Parure sur nansouk.

MARS. Tapisserie coloriée pour coussin, tapis de table, etc. — Première partie d'une jardinière.

AVRIL. Modèle colorié de pelote et bonnet grec. — Planche bleue : voile de fauteuil. — Deuxième tiers de la jardinière.

MAI. Imitation d'aquarelle. Un bouquet. — Troisième partie de la jardinière.

JUIN. Imitation d'aquarelle. Pendant du bouquet de Mai. — Tapisserie coloriée : une pantoufle. — Planche de tulle.

JUILLET. Tapisserie coloriée. Pour coussin, tapis de table, etc. — Un demi abat-jour pour bougies.

AOUT. Modèle colorié d'un porte-cigares. — Deuxième partie de l'abat-jour de juillet. Planche bleue imprimée recto et verso.

SEPTEMBRE. Tapisserie coloriée. — Pochette à ouvrage — demi abat-jour pour bougies.

OCTOBRE. Deuxième partie de l'abat-jour de Septembre — Entredeux sur nansouk. — Première partie d'un chalet en carton fort.

NOVEMBRE. Deuxième partie du chalet. — Tapisserie par signe et crochet.

DÉCEMBRE. Planche bleue; tapisserie par signes. — Troisième partie du chalet. — Planche pour faciliter l'exécution du chalet.

BRODERIES ET PATRONS.

Douze *grandes planches*, dont sept *doubles*, toutes imprimées recto et verso.

Deux grandes planches *quadruples*, donnant :

1° Les patrons grandeur naturelle — chaque pièce indépendante des autres — de deux mantelets d'été et d'hiver.

2° Les patrons réduits au dixième de *huit* autres mantelets et manteaux d'été et d'hiver — quatre par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article correspondance.

MUSIQUE.

JANVIER. *Les Fifres*, quadrille, par A. Sermand. — *Larmes et Sourires*, romanesca, par H. Dombrovski. — *Speranza*, Mélodie-étude par Ch. Delisle.

MARS. *O Salutaris*, pour soprano ou ténor, par G. Lefèvre. — *Éléonore*, valse brillante, par J. Pillevesse.

MAI. *Deux Lunatiques à Saint-Cloud*, paroles de Mme A. Boisgontier, musique de M. A. Rocheblave.

JUILLET. *Ancien Noël*, tiré des chants religieux de la Palogne, par Al. Sowinski. — *La Danza*, tarentelle, par Ch. Delisle. — *Blondine*, schottisch, par A. Systermans.

SEPTEMBRE. *Gavotte*, par J. S. Bach. — *Polka*, par Mlle L. Chardon. — *Le Chapelet Bénit*, mélodie de D. Ikelmer.

NOVEMBRE. *Mexico*, quadrille, par Mme A. de Villegarde. — *Nicette*, mazurka, par A. James.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



A. Nargeot del.[t] d'après Paul Veronèse — Nargeot Sculp.[t]

ÉVANOUISSEMENT D'ESTHER

Journal des Demoiselles — 31e année Janvier 1863 N°1

JOURNAL DES DEMOISELLES



CAUSERIE ARTISTIQUE

PAUL VÉRONÈSE



OULEZ-VOUS bien connaître Paul Véronèse, mesdemoiselles ? allez au Louvre, ou, si faire ne se peut, regardez votre gravure. En voyant *les Noces de Cana*, vous sentirez soudain, dans son ensemble, le génie de cet artiste, unique en magnificence, en pompe élégante et noble, en coloris éblouissant. En voyant *l'évanouissement d'Esther*, dont la gravure accompagne ce numéro, vous ne pourrez deviner la couleur éclatante du rival de Titien, mais vous devinerez la *maestria* de sa manière, le naturel et la grâce de ses compositions. Voici les colonnes et les balustrades majestueuses de ses fonds; voici les riches costumes vénitiens dont il habillait volontiers ses personnages bibliques.

Les Noces de Cana vous montreront, autour de la Vierge et du Sauveur, les principaux seigneurs vénitiens, et les plus belles dames dans leurs atours du seizième siècle : robes de brocart, pourpoints de velours. Anachronisme! allez-vous dire. — Oui, sans doute. Nul autant que Paul Véronèse ne fut un artiste libre, audacieux, affranchi de toute tradition et de toute loi.

Je ne vous dirai pas, mesdemoiselles, qu'il eut raison, et que c'est pour lui un titre de gloire; non, assurément; vous verriez un bel étonnement, de nos jours, si quelqu'un de nos peintres voulant représenter la Cène, par exemple, s'avisait de peindre les douze apôtres en habits noirs, et d'habiller les saintes de robes à volants, de crinolines et de vestes espagnoles. Mais quel talent, quel génie ne lui fallut-il pas pour triompher, malgré ses fautes grossières contre l'histoire et le bon goût ?

Tout cela s'accorde dans son apparente discordance. Il y a dans le Véronèse je ne sais quel emportement de verve, quelle abondance de fougue qui enveloppe tout dans dans un magnifique *brio* d'ensemble. Cette peinture chante comme un air de bravoure entraînant et irrésistible. Le regard caresse les étoffes et les pierreries, circule parmi les groupes élégants où se mêlent, aux saints de la légende, les patriciens de Venise.

A propos des *Noces de Cana*, une tradition écrite, conservée dans le couvent de Saint-Georges et communiquée à l'historien Zanetti, puis reproduite dans le catalogue du Louvre, raconte que l'époux assis à gauche, à l'angle de la table, serait don Alphonse d'Avalos, marquis de Guast; la jeune épouse placée près de lui, Éléonore d'Autriche, reine de France; François Ier, coiffé d'une façon bizarre, est assis à ses côtés; vient ensuite Marie, reine d'Angleterre, vêtue d'une robe jaune; puis Soliman Ier, empereur des Turcs, qui est près d'un prince nègre; plus loin, la célèbre Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, l'amie de Michel-Ange, qui tient un cure-dent. A l'angle de la table, l'empereur Charles-Quint, vu de profil, porte la décoration de la Toison-d'Or. Paul Véronèse s'est représenté lui-même avec les plus habiles peintres vénitiens de son temps, au milieu du groupe de musiciens qui occupe le devant du tableau. Il est en habit blanc, et joue de la viole; derrière lui, le Tintoret l'accompagne avec un instrument semblable; de l'autre côté, Titien joue de la basse; le vieux Bassan joue de la flûte; enfin celui qui est debout, vêtu d'une étoffe brochée, et qui tient une coupe

remplie de vin, est Benedetto Caliari, frère de Paul Véronèse, lequel de son nom de famille se nommait Paolo Caliari, mesdemoiselles, et fut nommé Véronèse du nom du lieu de sa naissance, comme vous le verrez ci-après.

Au milieu de cette réunion singulière et brillante s'agitent çà et là des valets et des fous qui, dit-on, sont aussi des portraits. Mais voyez, mesdemoiselles, quelle allégorie ingénieuse et juste dans la distribution des instruments de musique aux peintres. A ce magnifique concert de l'école vénitienne, Titien, puissant et ample, coloriste intense plus encore que brillant, joue bien la basse, tandis que Véronèse exécute les variations, plus éclatantes et plus légères, du premier dessus.

Cet immense tableau des *Noces de Cana*, le chef-d'œuvre de Véronèse, a été peint comme la *Cène* de Léonard pour un réfectoire de couvent. C'est au fond de ce réfectoire, au couvent de Saint-Georges-Majeur, que Napoléon Ier prit les *Noces de Cana*, lors de la campagne d'Italie. Elles nous sont restées en 1815 comme une magnifique épave de nos conquêtes. La France donna en échange à l'Autriche un grand tableau de Lebrun.

Ce que cherche Paul Véronèse dans les sujets fournis par l'histoire sacrée ou par l'histoire profane, c'est la mise en scène d'un magnifique spectacle. Il est avant tout peintre et décorateur. S'il représente une *Annonciation*, au lieu de l'humble demeure dans laquelle on se figure la vierge de l'Évangile, il représente Marie dans une chambre dont le plafond est soutenu par des colonnes torses. Au lieu d'une couchette modeste, il lui donne un lit somptueux, tendu de courtines à ramages, enveloppé de riches draperies. Pourvu que la scène représentée soit superbe, et qu'il puisse y faire éclater la magie de son pinceau, peu lui importe qu'elle soit traitée suivant les exigences de la vérité historique et des convenances.

Ne nous abusons pas, mesdemoiselles, c'est la décadence déjà qui se cache sous tant de splendeurs. L'art parle aux yeux, mais n'éveille plus dans l'âme les profondes pensées. Titien, peintre des corps, cherchait la vie et la trouvait; la vie, c'est toujours l'âme, après tout. Véronèse ne cherchait plus que la beauté. En général, ses têtes sérieuses et impassibles ne semblent pas prendre part à l'action racontée par ses tableaux.

Cependant, si Véronèse fait songer à la décadence en jetant de la fantaisie dans l'art, en ne se donnant pas pour but principal l'expression d'un sentiment ou d'une pensée, mais la séduction des yeux, il ne sacrifie jamais à l'afféterie; il ne tombe pas encore dans le joli. Il est grand, il est noble, il est majestueux. Ses compositions, d'un grand style, s'enlèvent toujours sur un fond clair, et se trouvent *mises à l'échelle* par des morceaux d'architecture grandioses. Tout cela s'enlève comme en une magnifique apothéose. Véronèse, c'est la fête des yeux, c'est le décorateur par excellence.

Paolo Caliari, naquit à Vérone en 1528; son père était sculpteur et lui enseigna son art; mais le jeune Paolo était né peintre, comme Titien. Il ne pouvait dépenser sur un bloc de marbre la fougue de son génie, car il n'était pas Michel-Ange; il lui fallait de vastes espaces, des instruments faciles, travaillant sur une matière obéissante. Il se fit peintre, et eut pour premier maître son oncle, Antoine Badile, qui avait alors beaucoup de succès à Vérone; pour second, un autre Véronais, Giovanni Carotto, qui était architecte en même temps que peintre, qui savait admirablement la perspective, et dont les leçons eurent une grande influence sur le développement du talent de Véronèse.

Cette école de Vérone était issue de l'école vénitienne de Murano. Badile, l'oncle de Paolo Caliari, fut le premier à Vérone qui secoua le joug sous lequel ployaient les Bellini, et que Giorgione devait abattre à Venise.

Paolo Caliari fut promptement un excellent peintre. On augura merveille de son avenir; malheureusement l'école véronaise, en ce temps, était riche en talents de premier ordre; il y avait Battista del Moro, Paolo Farinato, Domenico Ricci, surnommé le Brusasorci, et quelques autres.

Le cardinal Hercule de Gonzague offrit à Véronèse de venir s'établir quelque temps à Mantoue. On songeait alors à faire décorer la cathédrale de cette ville qui venait d'être rebâtie par Jules Romain, l'élève préféré de Raphaël, son second et son continuateur. On invitait les artistes à proposer des projets; enfin on mettait au concours la décoration de la cathédrale. Paolo Caliari l'emporta sur trois concurrents, trois de ses compatriotes cités plus haut : Domenico Ricci, Battista del Moro, et Paolo Farinata.

Son œuvre terminée eut un grand succès. Le cardinal, ravi d'avoir deviné Paul Véronèse, espérait l'attacher à Mantoue, et fit tous ses efforts pour l'y retenir; mais le jeune maître voulait voyager. Il visita tour à tour Sienne et Vicence, et s'arrêta quelque temps dans la petite ville de Fanzolo, où il peignit plusieurs fresques conjointement avec son ami, Battista Zelotti.

Battista, qui avait été à Venise l'élève de Titien, savait être sobre, ce qu'ignorait encore le jeune et bouillant Paolo Caliari. La fresque ne supporte pas les caprices de pinceau qui sont de l'abondance et du charme dans la peinture à l'huile. Ici le Véronèse aurait donc pu avoir l'infériorité. Battista vint généreusement à son aide, en lui enseignant les lois particulières de la fresque, en lui apprenant ce difficile courage des sacrifices qui est le complément nécessaire du talent.

Bientôt Paolo, impatient de se produire sur un plus grand théâtre, se rendit à Venise. Cette ville lui parut belle entre toutes les cités; il s'en éprit comme tant d'autres beaux génies. N'était-ce pas d'ailleurs la patrie prédestinée d'un artiste si sensible au luxe, à l'élégance et à la grandeur? Les palais de marbre, les cathédrales superbes, et revêtues de mosaïques de la reine de l'Adriatique, lui firent apprécier les notions d'architecture qu'il avait reçues de Carotto, en lui inspirant l'idée d'encadrer ses scènes de colonnes et de corniches, comme d'autres les encadrèrent de motifs paysagers.

Je ne saurais vous dire au juste l'époque de l'installation du Véronèse à Venise. Il devait être fort jeune encore. Ses premières peintures, dans la sacristie de l'église Saint-Sébastien le placèrent immédiatement au rang des grands artistes de l'époque.

Aussi fut-il appelé par Titien, qui avait alors une

sorte de surintendance sur tous les travaux d'art qui s'exécutaient à Venise, à concourir avec Zelotti, Franco, Salviati, le Pratina et le Schiavone, à la décoration du plafond de la bibliothèque de Saint-Marc. Au milieu de tant d'excellents émules, il devait triompher comme la planète triomphe au milieu de ses satellites. Une chaîne d'or était destinée au vainqueur : il l'obtint par le suffrage même de ses concurrents.

Dans les trois compartiments qui lui échurent, Véronèse avait à peindre la Musique, la Géométrie et l'Honneur, trois personnifications de choses idéales, trois difficultés pour les artistes les plus rompus à l'usage des allégories. Ces froides abstractions devaient prendre sous son pinceau les formes les plus aimables. De grandes figures noblement vêtues, symbolisent l'Harmonie et l'aride science de la mesure et des nombres; l'Honneur, placé sur un piédestal, reçoit les hommages des philosophes, des historiens et des poètes, qui lui offrent des guirlandes de lierre et de laurier.

Après son triomphe, Paolo courut à Vérone, où l'appelait sa famille impatiente de le féliciter. Il y fut retenu quelque temps par les pères de San-Nazaro, qui voulurent lui faire peindre le réfectoire de leur communauté; puis il revint à Venise, où l'attendaient de nouvelles commandes.

Mais, tandis qu'il se remettait au travail et qu'il exécutait divers tableaux pour l'église des Jésuites, Girolamo Grimani, ambassadeur de la sérénissime république près du Saint-Siége, s'offrit à lui faire voir Rome. Le Véronèse ne pouvait hésiter devant une pareille proposition. Voir les magnificences qu'il ne connaissait pas encore, les magnificences rêvées d'après les descriptions enthousiastes des voyageurs, c'était une séduction irrésistible pour ce peintre de la pompe. Il quitta tout et partit.

Toutefois son génie était trop individuel, trop *sui generis* pour que la vue des beautés de l'école romaine le modifiât. Il admira Michel-Ange et Raphaël, il développa son imagination dans l'étude du peintre des *loges* et de la *Farnésine*, mais sa manière resta la même.

A son retour de Rome, il fut chargé par la seigneurie de Venise de peindre divers tableaux au palais ducal, et notamment le plafond de la salle du Conseil des Dix.

Vous savez, mesdemoiselles, ce qu'était le terrible Conseil des Dix : une dictature formidable élue pour deux mois en un moment de troubles, et qui dura cinq siècles; qui avait droit de vie et de mort sur tous les citoyens; qui rendait des arrêts sans jugement et les exécutait par les mains de bourreaux mystérieux; qui est resté dans l'histoire comme un monument de terreur!

Eh bien! vous figurez-vous Véronèse chargé de peindre dans cette sinistre salle les Vices foudroyés par Jupiter? Véronèse qui semble né pour être l'ordonnateur des fêtes de la république? Il s'efforça d'abord de grimer son génie aux nécessités du programme; mais bah! bientôt la verve comprimée s'échappe, et jamais voûte plus riante et plus éclatante ne couvrit réunion plus terrible et plus sombre.

Nous possédons encore ce tableau célèbre de Véronèse; il est à Versailles, dans la chambre à coucher de Louis XIV.

Jadis, à l'aurore de son talent, il avait été choisi pour travailler, sous la direction de Titien, avec Tintoret et Horace Vecelli, à la décoration de ce palais ducal, où il devait déployer toute la magnificence de son génie. On sait que l'incendie de 1576 dévora ces premières peintures, ainsi que celles du Titien. Titien était mort. Tintoret et Véronèse, Palme le jeune et le Bassano se partageaient son héritage; la seigneurie leur commanda une nouvelle décoration.

Paolo Caliari peignit *la Défense de Scutari par Scanderberg*, *la Prise de Smyrne par Mocenigo*, et *le Triomphe de Venise*.

Dans cette dernière composition l'imagination du Véronèse brilla de tout son éclat. Il représente Venise sous la figure d'une femme revêtue de la pourpre royale, couronnée par la Gloire, célébrée par la Renommée, entourée des figures allégoriques de l'Honneur, de la Liberté, de la Paix. Junon et Cérès y symbolisent la grandeur et la prospérité; la partie supérieure du tableau est ornée d'une corniche soutenue par des colonnes; plus bas, dans une galerie, on voit une multitude de matrones avec leurs enfants, et d'hommes dont les divers costumes indiquent les divers rangs et les dignités différentes. Des guerriers à cheval, des armes, des enseignes, des prisonniers, des trophées de guerre, occupent le fond de la scène. Ce tableau est comme un abrégé de l'œuvre de Véronèse et semble contenir toutes les merveilles avec lesquelles il fascine les yeux. Toujours préoccupé de charmer et de surprendre les regards, il va chercher, dans la région de sa fantaisie, de jolis pages, des nains grotesques, des nègres, des chiens, des chameaux, etc., tout ce qui fait peinture, en un mot.

Les séductions que déploie sans cesse Paul Véronèse, ne laissent ni le loisir ni le courage de lui reprocher ses négligences et ses faiblesses. Comment, au milieu de ce brio, s'amuser à l'analyse de quelques incorrections de dessin? Quant à l'anachronisme des costumes, il s'harmonise si bien avec la pompe de la mise en scène et les fonds d'architecture renaissance, qu'il choque moins qu'on ne pourrait croire. Regardez votre gravure, mesdemoiselles, vous y observerez cette étrange confusion de costumes; mais en même temps vous pourrez juger que le reproche fait à Véronèse, touchant la froideur immobile de ses visages, ne fut pas toujours juste. Ainsi le front d'Assuérus est menaçant, ses yeux pleins de colère. Esther évanouie est soutenue par deux de ses suivantes. Quelle touchante expression dans les traits de la reine! d'inquiétude dans ceux des suivantes! et comme le mouvement reste toujours noble et gracieux!

Ce qu'il faut admirer, surtout, dans Véronèse, c'est l'art, que lui seul a possédé à ce degré, de représenter, sans sacrifice apparent et sans confusion, de nombreuses figures enveloppées dans une atmosphère également lumineuse. Il a encore, dans ses grandes compositions, une perspective qui éloigne les objets sans qu'ils perdent à être vus de près; et il obtenait cet effet en marquant ses figures et ses détails par des contours très-décidés, lorsque ses tableaux étaient finis.

Sa méthode de faire des fonds clairs et d'employer, autant que possible, des teintes pures, a beaucoup contribué à la conservation de sa peinture. On remarque, en effet, que les tableaux de Véronèse, ceux surtout qui n'ont point été exposés aux vicissitudes du déplace-

ment, n'ont que peu perdu de leur éclat sous le brun vernis du temps.

La vie de Véronèse, mesdemoiselles, fut une suite de triomphes. Le duc de Savoie, le duc de Mantoue, l'empereur Rodolphe II voulurent avoir des tableaux de sa main. Philippe II lui fit proposer de venir peindre les appartements de l'Escurial, et, certes, le fils de Charles-Quint ne pouvait choisir un plus magique décorateur. — Mais Véronèse ne voulut point s'éloigner de sa patrie adoptive. N'était-il pas inféodé à Venise? N'était-il pas, plus encore que Titien, le peintre-né de la reine de l'Adriatique au temps de sa splendeur?

A Venise, Véronèse menait la vie brillante de presque tous les grands artistes. Toutefois, il ne paraît pas qu'il y ait fait une grande fortune comme Titien. Il n'était pas exigeant pour le prix de ses œuvres. Parfois même il se contenta d'une rémunération plus que modique.

Ainsi, pour *les Noces de Cana*, le plus célèbre de ses quatre grands festins, qui ne renferme pas moins de cent trente figures de grandeur naturelle, Paul Véronèse reçut l'humble somme de 324 ducats d'argent. Ce prix avait été stipulé par la communauté de Saint-Georges-Majeur, qui fit peindre le tableau pour son réfectoire. On convint en outre que, pendant l'exécution de l'œuvre, l'artiste serait nourri et aurait à sa disposition *un tonneau de vin*. Or, *les Noces de Cana*, commencées en juin ou juillet 1562, furent terminées le 8 septembre 1563. — Temps prodigieusement court si l'on considère l'immensité de l'œuvre, mais relativement bien long pour le prix qu'il fut payé. En effet, le ducat d'argent valait alors trois francs de notre monnaie, et la somme de 324 ducats correspondait à 972 francs, lesquels 972 francs, en ce temps-là, représentaient à peu près 3,000 francs d'aujourd'hui.— Quelle misère! Vous savez, mesdemoiselles, ce que se payent les tableaux maintenant? On donne vingt-cinq mille francs d'un Meissonier, par exemple.

Une autre des quatre grandes *Cènes* de Véronèse, *le Repas chez Lévi*, qu'il peignit pour les dominicains de Saint-Jean-et-Saint-Paul, fut payé moins encore; car le prieur, au moment de lui remettre le prix convenu, s'excusa sur la misère des temps; et Véronèse se contenta du peu que voulut bien lui donner le père.

Pourtant Paul Véronèse était marié, avait des enfants, puisque nous voyons figurer ses deux fils parmi ses élèves, et nous savons qu'il vivait dans le luxe et l'abondance. Mais il était modeste, comme le prouve bien, par exemple, le parti qu'il prit d'envoyer ses fils pour se perfectionner chez le Bassano, un peintre véronais aussi, un de ses collègues pour la décoration du palais ducal, qu'il considérait comme plus instruit que lui en divers points.

J'ai parlé tout à l'heure de ses quatre grandes *Cènes*. Ces tableaux sont, en effet, considérés comme ses œuvres capitales. Nous en possédons deux au Louvre : d'abord, la plus belle, *les Noces de Cana;* puis *le Repas chez Simon le Pharisien*, peint, de 1570 à 1575, pour le réfectoire des frères servites à Venise. C'est le premier tableau de Véronèse qui sortit du territoire de la république, par l'autorisation du sénat. La seigneurie de Venise l'envoyait en cadeau à Louis XIV, en 1665.

Le Repas chez Lévi, peint pour les dominicains, et si mal payé à l'artiste, et *le Repas chez Simon le Lépreux*, peint pour le réfectoire des religieux de Saint Sébastien, sont les autres grandes *Cènes* de Véronèse. Sous le premier empire, elles ont été toutes quatre réunies au Louvre.

Malgré le départ de deux de ces *Cènes*, Paul Véronèse est encore admirablement représenté au Louvre, mesdemoiselles, comme vous pouvez le voir, puisque, en outre *des Noces de Cana*, son œuvre capitale, nous avons *le Repas chez Simon le Pharisien, l'Évanouissement d'Esther*, huit autres tableaux importants, et un portrait.— Toutefois c'est à Venise qu'il faut le voir; comme la plupart des grands peintres, il demande à être apprécié dans son milieu. Chaque œuvre d'art a son atmosphère particulière comme chaque planète.

A Venise les peintures de Paul Véronèse sont répandues partout : au palais ducal, à l'académie des beaux-arts, au palais Tranviziano; aux églises Saint-Sébastien, Sainte-Catherine, dell' Umiltà, San-Jacopo, San-Francesco, San-Pantaleone, des Saints-Apôtres, des Saints-Anges, etc., etc.

On trouve encore de ses ouvrages dans le voisinage de Venise : à Murano, à Torcello, dans la maison de campagne des Grimani, à Orlozo; dans celle du duc de Toscane à Artemino; au palais Pisani; puis à Vérone, à Vicence, à Brescia, à Trévise, à Padoue, et dans d'autres villes de l'Italie, car j'ai vu un plafond de lui à *la vigne de la Reine*, près de Turin (1).

Les galeries de Florence, celles de Milan, celles de Rome sont riches en tableaux de Véronèse. Madrid en possède de beaux. Au belvédère de Vienne on en compte jusqu'à vingt; à la galerie de Dresde, treize; Bruxelles en a quatre seulement, et Londres trois.

Vous le voyez, mesdemoiselles, comme tous les grands artistes de ce temps, Véronèse a beaucoup travaillé. On ne saurait énumérer ses ouvrages; car, outre ses grandes pages, il a peint beaucoup de portraits et des tableaux de chevalet, des Vénus, des Adonis, des Amours, des Nymphes, sujets qui lui fournissaient l'occasion de déployer son goût pour le luxe des ajustements, l'originalité des coiffures, etc.

Paul Véronèse mourut en 1588, à Venise, d'un refroidissement. Il avait soixante ans seulement. Il fut enterré dans cette église de Saint-Sébastien, toute brillante de ses glorieuses peintures. Sur son tombeau on ne voit qu'une simple pierre : l'église tout entière n'est-elle pas son mausolée?

Le Guide, un autre peintre dont je vous parlerai un jour, devait faire à Paul Véronèse la plus éloquente oraison funèbre : « Si je pouvais faire mon existence de peintre, disait-il, je voudrais être Paul Véronèse; chez tous les autres on aperçoit l'art; chez lui, tout est nature. »

L'école de Paul Véronèse se forma dans sa propre famille et n'en sortit guère; ainsi le premier de ses élèves ou imitateurs fut son jeune frère Benedetto Caliari, qui l'aida dans ses travaux et termina, avec le fils de Paul, les œuvres que sa mort surprit inachevées; puis vinrent ses fils Carletto et Gabrielle; ses neveux Parrasio Michele, Luigi Benfatto, dit dal Triso; le gendre de ce dernier, Maffeo Verona; puis, en dehors de sa famille, Michel-Angelo Aliprando, Sigismondo Scartella, etc.

CLAUDE VIGNON.

(1) En Italie, on dit *la vigne* pour désigner une maison de campagne, comme en Angleterre on dit *le cottage*.

BIBLIOGRAPHIE.

SOINS A DONNER AUX MALADES

CE QU'IL FAUT FAIRE, CE QU'IL FAUT ÉVITER

Par miss **FLORENCE NICHTINGALE**

Ouvrage traduit de l'anglais, précédé d'une lettre de M. Guizot et d'une introduction

Par M. Daremberg (1).



ous avons entretenu nos lectrices d'un ouvrage publié par miss Taylor, une des compagnes de miss Nichtingale, *sur les hôpitaux de Scutari et de Koukali*, (2) et qui retraçait au vif les inexprimables misères dont ces lieux avaient été les témoins, aussi bien que le zèle généreux, mais impuissant, avec lequel les dames anglaises s'étaient portées au secours de leurs compatriotes blessés, expirant dans les convulsions du typhus et du choléra. Le dévouement de miss Nichtingale et du petit bataillon attaché à ses pas, fut grand et complet ; mais il ne put suppléer au défaut d'organisation, au manque de discipline, à l'absence d'habitude dans ces fonctions pénibles, et les Anglaises regardèrent plus d'une fois avec envie le groupe de nos Sœurs de charité qui, sur une terre étrangère, et parmi des maux indescriptibles, agissaient et soulageaient avec tant d'ensemble, d'aisance, de connaissances acquises, d'union des esprits et des volontés. Heureusement, les actions humaines ne doivent pas se juger par le succès, et quoique les nobles intentions de miss Nichtingale se soient vues déçues, elles ne méritent pas moins admiration et reconnaissance. Elle a rendu à l'Angleterre un immense service en lui révélant avec une rude sincérité ce que souffraient les malheureux soldats loin de la mère patrie, et elle a fait honneur à l'humanité par son froid courage et son inébranlable abnégation.

Aujourd'hui elle a recueilli en un volume le fruit de ses longues observations dans les hôpitaux et au lit des malades, et avec ce désir du bien qui a guidé toute sa vie, elle publie ce recueil qui, en Angleterre, a eu déjà plusieurs éditions. Une plume délicate, une plume féminine, a traduit ce volume; une lettre de M. Guizot le précède et le recommande, et un médecin homme de lettres, M. Daremberg, y a joint les articles publiés dans le *Journal des Débats* sur cet ouvrage, et qui l'examinent au point de vue théorique et médical.

Éminemment pratique et concluant, ce livre est le résultat d'une longue suite d'observations faites par un esprit très-fin, et qui, par crainte du ridicule sans doute, évite avec un soin jaloux tout ce qui pourrait ressembler à du sentiment. On ne perd pas son temps en le lisant, car il ne renferme pas une ligne qui ne porte coup, pas un mot qui s'éloigne de son sujet, et l'extrême bonté de miss Nichtingale, sa tendresse pour les malades (attestée par ceux qui l'ont vue en Crimée), se trahit en dépit d'elle-même par la sécheresse minutieuse de ces détails, tous utiles, tous allant au but : l'éducation de qui soulage, et le soulagement de qui souffre. Ajoutons que cette plume délicate a méprisé le *cant* britannique, et qu'elle aborde certains détails avec autant de liberté que de modestie.

Nos lectrices jugeront de ce livre par les extraits qui suivent :

PREMIER DEVOIR DE LA GARDE-MALADE.

Entretenir l'air intérieur aussi pur que l'air extérieur.

« La première règle à suivre, dans les soins qu'on rend au malade, la première et la dernière chose sur laquelle l'attention de la garde-malade doit être fixée, la plus essentielle pour celui qui souffre, celle sans laquelle toutes les autres ne sont rien, et avec laquelle j'oserais presque dire que vous pouvez laisser de côté toutes les autres, la voici : *Entretenir l'air qu'il respire aussi pur que l'air extérieur, en évitant de le refroidir.* — Cependant, y a-t-il une chose à laquelle on accorde en général moins d'attention? et même lorsqu'on en tient compte, quelles fausses applications n'en fait-on pas? — Même en admettant l'air dans la chambre du malade ou dans les salles d'hôpitaux, peu de gens se demandent d'où vient cet air? Il peut venir d'un corridor sur lequel d'autres dortoirs sont ouverts, d'une salle qui n'est jamais aérée, toujours remplie de la fumée du gaz, de l'odeur des mets, de toutes sortes d'émanations humides; d'une cuisine souterraine, d'un évier, d'une buanderie, d'une garde-robe, ou encore, comme j'en ai fait moi-même la triste expérience, d'un égout comblé d'immondices. C'est ainsi que la chambre du malade ou les salles sont aérées, ou pour mieux dire, empoisonnées. Ce qu'il faut toujours, c'est de l'air, de l'air extérieur, qui entre par les fenêtres, au travers desquelles il puisse pénétrer et se renouveler. L'air qu'on reçoit d'une cour fermée, surtout si le vent ne souffle pas de ce côté, peut être aussi stagnant que celui d'une salle ou d'un corridor....

(1) Un fort volume in-12, prix 3 fr. 50, par la poste 4 fr. à la librairie de Didier, 35, Quai des Augustins.

(2) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1858.

» Avec des fenêtres bien disposées, avec un feu suffisant dans des cheminées bien construites, il est aisé de renouveler, sans danger pour votre malade ou pour vos malades, l'air de la pièce où ils sont couchés. On ne prend pas froid dans son lit. L'opinion contraire est un préjugé populaire. Avec des couvertures convenables, des bouteilles d'eau chaude, s'il est nécessaire, vous pouvez toujours maintenir à un malade dans son lit une chaleur suffisante, et en même temps aérer sa chambre.

Bouteilles d'eau chaude.

» A quoi pensent les gardes-malades, qui mettent une bouteille d'eau bouillante aux pieds du patient, espérant qu'elle se tiendra chaude pendant les vingt-quatre heures? Naturellement le contact de la bouteille brûlante le réveille, lui fait porter le sang à la tête et lui attendrit la peau. En revanche, la garde la laisse dans son lit jusqu'à ce qu'elle soit complètement refroidie. Une bouteille d'eau chaude ne doit jamais être assez chaude pour qu'on ne puisse la toucher avec la main nue, et il ne faut pas s'attendre à ce qu'elle se maintienne chaude plus de huit heures. Les bouteilles d'étain sont trop chaudes ou trop froides, les meilleures sont celles de grès ou de caoutchouc.

Dieu regarde comme sérieux ces détails qui nous semblent de peu d'importance.

» Et maintenant, vous croyez que nous vous recommandons des choses inutiles, ou que nous les exagérons. Il n'est pas question de ce que *vous croyez* ou de ce que *je pense*. Tandis que nous pensons, Dieu nous donne de sévères leçons. J'ai vu la pourriture d'hôpital sévir aussi cruellement dans de riches maisons que dans les hôpitaux les plus mal tenus, et cela par la même cause, c'est-à-dire le mauvais air... C'était par un égout placé de manière à répandre ses émanations corrompues dans toutes les chambres dont les portes étaient habituellement ouvertes, et les fenêtres toujours fermées. C'était par les exhalaisons des eaux sales vidées dans les bains de pieds, par des ustensiles à peine rincés. Dans cette maison, les poteries des chambres étaient lavées dans de l'eau malpropre, la literie n'était jamais convenablement mise à l'air, secouée, nettoyée ou renouvelée; les tapis et les rideaux sentaient le renfermé, les meubles étaient couverts de poussière, les papiers de tenture étaient imprégnés de saleté, les planchers n'étaient jamais balayés, les chambres inhabitées, sans soleil, sans air, jamais nettoyées; les buffets semblaient le réceptacle des mauvaises odeurs.... tout ceci n'est pas inventé, mais réel. Dans cette opulente maison, pendant un seul été, il y a eu trois cas de pourriture d'hôpital, un de phlébite, deux de phthisie, tous ces maux, produits *directs* du mauvais air.

Bruits inutiles.

» Les bruits inutiles, ou qui font naître une attente dans l'esprit du malade, sont ceux qui l'incommodent le plus. C'est rarement le son le plus bruyant, l'action directe des bruits sur l'organe de l'ouïe qui paraît l'affecter davantage. Souvent il supportera, par exemple, l'établissement d'un échafaudage contre la muraille de sa maison, tandis qu'il ne peut supporter le bruit d'une conversation, encore moins du chuchotement derrière sa porte, surtout si ce sont des voix qui lui sont familières.

» Si la conversation se tient à voix basse dans la même chambre, ce chuchotement est vraiment cruel, car il est impossible que le malade ne soit pas porté involontairement à écouter. Pour la même raison, évitez de marcher sur la pointe du pied, d'arranger la chambre très-lentement; ce qu'il faut avoir, c'est un pas ferme, rapide et léger, une main prompte et sûre, et non une démarche lente et incertaine, une main timide et maladroite. La lenteur n'est pas la même chose que la douceur.

» Le pas silencieux d'une femme, les souples draperies d'une femme, sont maintenant de pures figures de langage. L'ampleur de ses vêtements fait que si, par bonheur, elle ne jette pas les meubles par terre, elle se heurte, du moins, à chaque mouvement contre tous les objets qu'elle rencontre dans la chambre. Lord Melbourne disait: « Je préférerais, lorsque je suis malade, avoir des hommes près de moi; il me semble qu'il faut une très-forte santé pour supporter les femmes. » Je suis entièrement de son avis.

» Une garde-malade dont les robes s'agitent avec bruit, est en horreur au malade, quoique, peut-être, il ne sache pourquoi.

» Le bruit et le mouvement de la soie et de la crinoline, le craquement des jupons empesés, le craquement de la chaussure, font plus de mal à un pauvre malade que toutes les médecines du monde ne lui feront de bien.

Lit et literie.

» La seule manière de bien soigner un véritable malade, est d'avoir un lit de fer avec un sommier à ressort qui laisse pénétrer l'air jusqu'au matelas supérieur; point de rideaux à draperies; le matelas doit être de crin et assez mince; le lit ne doit pas avoir plus de trois pieds et demi de largeur. Si le malade est entièrement retenu au lit, il faut avoir *deux* lits semblables, chacun d'eux pourvu de matelas, draps, couvertures, etc., etc. Le malade passera douze heures dans chacun de ces lits, sans que vous déplaciez ses draps en même temps que lui; le coucher tout entier doit être exposé à l'air pendant chaque intervalle de douze heures.

» Ne vous servez jamais que de couvertures de laine légère pour recouvrir le malade. Les lourdes couvertures de coton piquées sont malsaines, par la raison qu'elles conservent les émanations de la personne malade, tandis que la couverture de laine légère les laisse évaporer. Les malades affaiblis éprouvent toujours de l'angoisse par le poids des couvertures, qui suffit souvent pour les priver de sommeil.

De la variété.

» L'influence sur les malades de la beauté, de la variété des objets, de l'éclat des couleurs, n'a peut-être jamais été suffisamment appréciée. Les ardents désirs qu'excitent ces choses sont ordinairement appelés *fantaisies* de malades; il n'y a nul doute qu'ils ne soient sujets aux *fantaisies*, comme, par

exemple, lorsqu'ils désirent deux choses contradictoires; mais le plus souvent, ce qu'on appelle leurs *fantaisies*, ce sont des indications significatives de ce qui est nécessaire à leur rétablissement, et il serait à désirer que leurs gardes-malades fissent une étude attentive de ces *fantaisies*.

» J'ai vu souvent, et j'ai senti moi-même, lorsque j'avais la fièvre, la souffrance la plus aiguë s'emparer du malade enfermé dans une baraque d'où il ne pouvait rien apercevoir du dehors, n'ayant pour toute perspective que les nœuds du bois avec lequel sa baraque était construite. Je n'oublierai jamais le ravissement d'un malade atteint de la fièvre à la vue d'un faisceau de fleurs éclatantes. Il me souvient pour moi-même d'avoir reçu avec joie un bouquet de fleurs sauvages, et qu'à dater de ce moment, ma convalescence avança rapidement.

» La variété des formes et l'éclat des couleurs dans les objets présentés au malade sont donc des moyens réels de guérison.

» Mais la variété doit être graduée *lentement*, c'est-à-dire que si vous montrez au malade dix ou douze gravures successivement, il sera pris neuf fois sur dix de froid, de défaillance, de fièvre, et son mal augmentera; mais suspendez devant lui chaque jour, chaque semaine ou chaque mois une gravure nouvelle, il trouvera du bien-être dans cette variété. »

Nous avons glané dans ce livre excellent et singulier, où tout serait bon à reproduire. Nos lectrices pourront juger, par ces extraits, de l'intérêt qu'offre l'ouvrage de miss Nichtingale dans sa netteté, sa précision presque technique, et cette raillerie souvent mordante sous laquelle se cache tant de cœur. Comme toutes les femmes sont destinées à devenir tôt ou tard gardes-malades, nous leur recommandons ce livre très-propre à faire leur éducation; indépendamment de son utilité pratique, il a le mérite de faire réfléchir et de faire pénétrer plus avant dans ce vaste champ de l'observation que l'auteur a si ingénieusement exploré.

LES

SOIRÉES DES JEUNES PERSONNES

Par Mme DE BAWR.

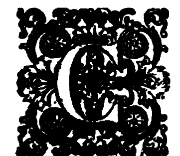
C'est un phénix, un oiseau rare, qu'un ouvrage que l'on puisse recommander aux jeunes filles de dix à douze ans, et qui ne soit ni un livre d'enfants, ni le livre sérieux destiné à un âge plus avancé. Nous en connaissons bien peu qui aient à la fois de l'intérêt et de l'utilité, de la grâce et de la gravité; mais dans ce court catalogue nous inscrirons celui de madame de Bawr, que l'Académie française a jadis honoré de son suffrage. Ce livre n'est pas nouveau, mais en est-il plus mauvais pour cela? Celle qui l'a écrit connaissait notre époque, ses défauts et ses travers, et les tableaux de mœurs qu'elle a tracés sont vivants encore, les leçons qu'elle en a déduites sont encore applicables. Madame de Bawr avait une imagination délicate et ingénieuse, de l'âme souvent, de l'esprit toujours, et le ton de la bonne compagnie, qu'il est nécessaire de mettre sous les yeux de la jeunesse, se retrouve constamment dans ses livres. Dans *les Soirées des Jeunes personnes*, on croit entendre une femme bien élevée, qui a vécu dans le meilleur monde, et qui raconte ses souvenirs à ses jeunes amies. Ne voudrez-vous pas faire partie de son cercle? Ses histoires sont à la fois intéressantes et naïves, sa morale est douce, et c'est un livre que toutes les mères de famille peuvent confier sans crainte aux jeunes sœurs de nos lectrices (1).

(1) Bibliothèque nouvelle de Michel Lévy, 2, rue Vivienne. Un joli volume, prix : 2 fr. Par la poste, 2 fr. 30.



MADELEINE

PAUVRE



Ce n'est qu'une mansarde, un mauvais matelas par terre, une chaise de paille, une table boiteuse, un clou à la muraille pour suspendre une vieille robe; rien de joli, rien de commode, et Madeleine dort pourtant du sommeil le plus pur. Ce qui lui manquait durant le jour, elle l'a trouvé, la nuit, dans ce vague de la vision qui rend nos joies plus joyeuses encore.

Elle est calme, la jeune orpheline, tombée comme par miracle sous ce toit hospitalier, mais si pauvre! La voilà qui s'éveille. Ni la douleur, ni l'inquiétude n'ont interrompu son rêve, c'est un souvenir qui revient à l'enfant entre deux temps d'oubli. Elle écoute, l'heure sonne à l'église, c'est sa pendule à elle. Cette voix sonore a marqué toutes les phases de sa vie. Elle compte jusqu'à douze : Minuit! c'est le repos des travailleurs. Dors, Madeleine. Non, elle veut penser, son âme innocente a si peu de peine à monter. Suivons-la, regardons au fond de cette mémoire d'enfant, elle va repasser sa vie.....

« Quand j'étais petite, quelle misère entoura mon berceau! Les étrangers m'appelaient malheureuse; je n'avais pas ces beaux jouets que possédaient d'autres enfants; je m'amusais avec une poupée qu'une autre petite fille avait cassée; on ne me donnait ni gâteaux, ni belles robes, et pourtant comme je riais de bon cœur avec la vieille Marie! comme elle jouait quand le soir on ne voyait plus assez clair pour filer! Et mon moineau que j'avais mis en cage assez petit pour que, ne connaissant rien du monde, il m'aimât; qu'il était charmant! que je trouvais de plaisir à l'entendre chanter! Et ces bonnes soupes que faisait ma mère adoptive, avec quel appétit je les mangeais, surtout quand ma cuiller d'étain s'y tenait debout. J'apprenais à me rendre utile, je balayais la chambre avec un tout petit balai, je faisais le feu pour cuire les pommes de terre, j'allais tous les matins chercher deux sous de lait, et quand je passais sur le trottoir, les voisines me disaient bonjour, et souvent l'une ou l'autre me donnait par amitié, un œuf, des noix, une pomme; j'étais bien contente! La bonne vieille Marie qui, pauvre autant que moi, m'a recueillie à cause de son bon cœur, la bonne vieille Marie riait quand je lui montrais mes trésors, elle me laissait pour moi toute seule ma pomme, mes noix ou mon œuf, afin que j'eusse le plaisir de posséder quelque chose, et de pouvoir, pour que cela fût meilleur, lui en donner un peu.

Plus tard, la vieille Marie m'a envoyé chez les sœurs qui m'ont répété tout ce qu'elle m'avait dit du bon Dieu et de la sainte Vierge. Elles m'ont appris à lire, à écrire, à compter; quelquefois elles me faisaient pleurer, non qu'elles le voulussent, mais, sachant que j'aurais une vie dure, elles m'habituaient à la peine, au travail, au froid, à la fatigue, et moi je pleurais. Mais comme un bon point me consolait! Il fallait trois bons points pour avoir une image. Oh! quand je rapportais une image donnée par sœur Françoise, quelle joie! La vieille Marie mettait ses lunettes pour la mieux voir, et plus elle la trouvait belle, plus j'étais fière de l'avoir méritée. Il y avait encore, à l'école des sœurs, des jours charmants où l'on jouait, où l'on sautait sans contrainte. Être pauvre n'empêche pas de s'amuser beaucoup. Le bon Dieu donne à chacun ce qu'il lui faut, comme disait sœur Françoise; le mal, c'est qu'on voudrait avoir une grosse part, tandis qu'une petite part suffit.

J'ai eu douze ans, j'ai fait, à la paroisse, ma première communion avec cent petites filles plus heureuses que moi, disait-on. Elles avaient, au catéchisme, des robes de laine fine ou de soie, des chapeaux de velours; et moi, j'étais si dépourvue que la vieille Marie ne savait comment faire pour me mettre en blanc le jour de ma première communion. Mais la Providence a jeté dans l'esprit d'une belle dame, bien bonne, cette pensée : Ma fille et la petite Madeleine iront à Dieu le même jour; l'une est riche, l'autre pauvre; faisons-les blanches toutes deux; que sous un voile pareil se cachent opulence et misère, afin que le Seigneur bénisse ma Julie à cause de Madeleine.

Voilà ce que fit le bon Dieu, et ce jour-là sœur Françoise, sans me nommer la dame, me remit un gros paquet blanc qui me rendit heureuse, heureuse, et elle me dit seulement : « Mon enfant, vous prierez pour mademoiselle Julie. » J'ai donc été sans chagrin prendre place sur ces beaux bancs de velours rouge dont l'église était remplie. Ce jour-là, ni moi ni d'autres n'aurions cru que j'étais pauvre. Quelle fête! ces chants, ces lumières, ces voiles, ces orgues! Y avait-il au monde une petite fille plus contente que moi? Aucune n'a senti de plus près le bon Dieu la toucher, il est venu tout comme si j'avais été la fille d'une reine, il est resté aussi longtemps chez moi que chez les autres, c'était dans mon cœur le ciel en tout petit.

Bientôt après, je suis entrée en apprentissage, on m'a montré comment je dois faire pour gagner ma vie et celle de ma protectrice qui ne peut presque plus filer. Tout ce qu'elle avait, elle l'a partagé avec moi; maintenant je sais travailler, il faut que je lui rende son pain, ses caresses, son amour, puisque me voilà grande, et puisque mon cœur sait aimer bien plus fort qu'autrefois. Dormez, dormez, vieille Marie, laissez tomber la quenouille, voilà l'enfant devenue ouvrière, reposez-vous, il est bien temps! Quel bonheur de mettre un peu d'aisance dans notre intérieur. Mon aiguille me donnera le moyen d'acheter régulièrement du bois pour les grands froids, de l'huile pour la lampe pendant les longues soirées d'hiver, le pot-au-feu tous les dimanches, de temps en temps un régal, des crêpes... Quand j'aurai satisfait aux soins les plus pressés, je m'occuperai de ma toilette, car il faut être gentille, ce n'est pas défendu. J'aurai du linge très-blanc, une robe bien faite, une coiffure simple, mais soignée, et puis je ferai encadrer mon cachet de première communion, ce sera un beau tableau pour orner ma petite chambre. Quelle joie me donnent ces projets!

S'il y a dans toute existence des douleurs secrètes, il y a aussi des compensations qui se sentent mieux qu'elles ne se décrivent. Je veux me rappeler toujours ce mot de sœur Françoise : Ne voir de sa vie que le côté triste, c'est une ingratitude envers Dieu.

Pour ce qui me regarde, comptons mes joies. D'abord, j'ai ma jeunesse : c'est si bon! L'âme ne se défie pas, on croit facilement au bonheur, on l'espère, et, dit-on, l'espérance est de tous les biens le meilleur. J'ai ma santé; quelle souplesse dans mes membres! quelle ardeur dans mes veines! Comme j'éprouve du bien-être à me sentir vivre! Ce courage que donne la force physique, c'est une fortune que souvent n'ont pas les gens riches. J'ai encore le soleil du bon Dieu, il regarde le jardin que j'ai fait sur ma fenêtre; hier, il a ouvert deux roses! On croit que c'est triste de demeurer au cinquième, non, mieux qu'ailleurs on y voit rayonner ce bel astre qui réjouit l'homme comme la plante. Si je me penche au bord de ma mansarde, je ne vois que des fleurs, chaque voisine orne son toit de tulipes, de passe-roses ou de réséda; les petits oiseaux prennent pour un parterre cet ensemble de caisses vermoulues, de marmites fêlées, ils ne sont pas fiers, et chantent sous nos bosquets des airs qu'on ne connaît pas au premier étage. Ils semblent avoir l'intelligence du pauvre, c'est à lui qu'ils se donnent plus volontiers, souvent ils s'approchent et nous demandent avec confiance du pain; cela vient peut-être de ce que n'ayant presque rien, nous voulons cependant faire l'aumône; or, ces petits pauvres du bon Dieu ont besoin de si peu de chose, que nous sommes heureux de le leur donner, et de les voir s'envoler

bien joyeux; on dirait qu'ils vont montrer là-haut ces miettes de pain qui nous manquent.

J'ai seize ans! je commencerai la semaine prochaine à être payée par ma maîtresse; chaque samedi je rapporterai de l'argent. Comme je m'intéresserai aux dépenses quand pour y subvenir on n'aura plus que mon travail : rien de gentil à voir comme un ménage qui se remonte et qui prospère. Voilà donc une source de joie!

Et puis, parmi mes compagnes d'apprentissage, j'ai trouvé Élise, un bon cœur pour m'aimer, pour rire quand je ris, et pleurer quand je pleure. Peut-on se plaindre quand on possède une amie? Sur mon chemin, sans que je la cherchasse, une âme toute pareille à la mienne m'a attendue sans le savoir, et nous marchons ensemble; à deux, la route paraît moins longue. Je vous bénis, mon Dieu, de ce que dans ma pauvreté pleine de richesses cachées, je ne suis pas malheureuse... »

Ainsi pensait la jeune fille, et des pas attardés frappaient le sol, et de loin en loin roulait une voiture, tout bruit s'éloignait, puis s'éteignait. Madeleine vit des ombres passer sans rien dire, elle ferma les yeux et vit encore ces ombres longues, vaporeuses, incertaines. Elle entendit des voix qui disaient tout bas ce qu'elle-même avait pensé. Ses membres s'alourdirent, son âme descendit dans un lieu retiré dont elle ferma la porte, et Madeleine ne la vit plus, elle dormait. Mystère de la nuit, qui vous a sondé? qui a connu vos profondeurs? L'homme faisant une halte, et s'attendant lui-même pour reprendre son voyage? L'homme étranger à sa propre pensée, prenant pour vrai ce qui n'existe pas, palpant des formes aériennes, aimant encore par souvenir, et comme si la puissance de souffrir le tenait éveillé sur un point. Y a-t-il dans le sommeil autre chose que le repos? Touchons-nous à l'inconnu par une affinité plus pure? Quand la matière est insensible, l'esprit acquiert-il une finesse plus pénétrante? Problème! A peine si la mémoire garde l'empreinte de ces vues sur un autre rivage, tout se mêle, se confond, se dissout, qu'est-ce donc? Raison bornée d'un être tombé de haut, reconnais ta faiblesse, et pour remonter dans ta sphère, fais-toi un marchepied de tes ignorances mêmes.

MALADE

Elle avait travaillé, Madeleine, travaillé avec suite, avec courage. La bonne vieille Marie ne s'occupait que de son petit ménage, doux passe-temps des vieillards accoutumés au labeur. Elle mettait de longues heures à faire très-peu de chose et ne s'en fâchait point. — Dans mon temps, disait-elle, j'allais vite en besogne: à ton tour Madeleine; les jeunes avancent, les vieux s'en vont, c'est dans l'ordre. — C'est ainsi que tout dans cet intérieur se trouvait à sa place : on y laissait chaque chose comme Dieu l'y avait posée. C'est là une grande sagesse : ne rien déranger de peur de faire naître un désordre qu'on ne saurait pas réparer. Dans les vies difficiles, le murmure est le grand ennemi qui vient dans les ténèbres toucher chaque objet, ébranler l'ensemble. Le jour paraît, on sent le trouble, et l'on ne voit pas la main qui l'a causé. Vainement on essaie de remettre en place chaque obstacle qu'on rencontre, tout gêne : ce qui embarrassait à peine est devenu insupportable, le mal est grand. Dieu lui-même avait mis à leur place ces difficultés, ces peines, ces traces. La liberté de l'âme était encore possible dans ce cercle encombré, mais le murmure est venu, le désordre s'est fait, on se heurte contre tout, on souffre de tout.

Ici, chez la bonne Marie, on se soumettait, on acceptait, et si l'on sentait l'amertume, on buvait aussi cette goutte de miel qui reste au bord de tout calice. Madeleine toujours souriante, comptait encore ses bonheurs quotidiens. Tout lui était motif de reconnaissance. Un encouragement de sa maîtresse épanouissait son cœur, et le moindre succès l'excitait à mieux faire.

Le samedi, elle remettait à sa chère protectrice ce qu'elle avait gagné dans la semaine; on en parlait longuement le soir en tête-à-tête ; on faisait chacune un discours relatif au budget; il y avait comme toujours de l'opposition, mais juste assez pour rendre la chose piquante et pas davantage. On devisait sur le meilleur emploi des fonds, sur la cherté des vivres, sur les embarras de la situation, et en fin de compte, on votait pour les choux ou les haricots selon l'occurrence. Les frais indispensables étant prévus, la bonne vieille mettait dans la bourse de Madeleine un peu d'argent et quand la somme devenait assez ronde, on délibérait encore sur le choix d'un objet utile à la jeune fille. Oh! comme cet objet acquis avec tant de peine était précieux aux yeux de l'ouvrière! Elle acheta d'abord du linge, puis une robe, puis des rubans, mais sur chaque acquisition elle retenait en secret quelques pièces blanches, et l'hiver s'approchant, elle eut le bonheur d'offrir à la vieille Marie un bon châle bien chaud. Quelle joie dans la mansarde! Ce châle fut essayé vingt fois, montré à chaque voisine, et toujours replié dans les mêmes plis. Jamais cachemire de l'Inde ne reçut tant d'honneurs. Une des compensations de la vie du pauvre, c'est d'attacher un grand prix à ce qui lui manquait la veille. L'abondance rend très-indifférent : un objet de luxe ajouté au mobilier du riche n'est souvent qu'un embarras de plus; mais ce qu'on a longtemps désiré devient précieux au possesseur, surtout quand il doit à son travail cet accroissement de bien-être.

Madeleine, toute franche en ses allures, se regardait volontiers au miroir; elle était très-jolie, il le lui disait, et cela lui causait un plaisir fort grand, non qu'elle fût coquette, mais toute fleur dans un parterre donne sa nuance et son parfum. La jeunesse, c'est le temps de la grâce et du charme; il est naturel à la femme comme à la fleur de se révéler au printemps, et la violette elle-même en se cachant sous des feuilles veut nous plaire dans son innocence. Aussi remarquait-on en Madeleine ce bon goût qui, dans toutes les classes, préside à la parure d'une fille bien élevée. Sa mise très-soignée était pleine d'harmonie : point de clinquant, point d'excentricité. Elle était trop honnête pour adopter ces bizarreries qui n'embellissent une femme qu'aux yeux des indifférents : elle ne cherchait point à faire de l'effet; mais plus d'un jeune ouvrier en la voyant passer le dimanche désirait une compagne comme elle.

Une robe de couleur foncée, un bonnet bien blanc, de fortes chaussures, telle était la toilette de la sage ouvrière. D'autres se paraient davantage et faisaient la *dame*, mais avaient-elles ces lignes pures, cette

physionomie à la fois avenante et sévère qui attire la bienveillance et le respect? Dans son quartier on l'appelait *la belle Madeleine*, elle le savait, et sa philosophie ne pouvait s'empêcher de sourire à ce surnom.

Élise venait tous les dimanches passer quelques heures chez la vieille Marie pour voir Madeleine. Les deux enfants s'amusaient ensemble, elles riaient comme on rit quand on a travaillé six jours et qu'on se repose le septième, doux repos que celui qu'on a mérité et par lequel on obéit à Dieu; les joies du dimanche, cette demi aisance due à l'aiguille de Madeleine, c'était du bonheur. Elle le sentait et le disait. Une épreuve hélas! allait venir, épreuve lourde qui ébranle les âmes les plus fortes. Madeleine devint pâle, triste, souffrante; un mal inconnu fit sentir ses premières atteintes, la fièvre s'y joignit. La bonne Marie pleura en voyant sa chère enfant au lit, et n'ayant en réserve que si peu de ressources. Élise voulut donner ses nuits, sa force, sa tendresse, elle soigna son amie quoique son mal fût contagieux, elle ne se troubla point quand le médecin déclara que Madeleine était atteinte de cette terrible maladie qui semble haïr jeunesse et beauté; la petite vérole.

Deux mois s'écoulèrent bien péniblement. Entrée enfin dans sa convalescence, la jeune ouvrière voulut écrire à sœur Françoise qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, car on l'avait envoyée au loin dans une autre maison de son ordre. Un jour donc, Madeleine sentit dans son âme un plus grand besoin de s'ouvrir; alors elle prit une plume à demi-rouillée, la trempa dans une encre un peu épaisse, et quoiqu'elle n'eût aucune habitude d'écrire, et qu'elle ne sût ni commencer une lettre, ni la finir, elle se mit tout bonnement à penser tout haut comme si sœur Françoise eût été présente et sans prétention comme sans talent, elle traça ces lignes :

« Ma chère sœur Françoise,

» J'ai été bien malade, malade à mourir, je n'en suis pas morte. Au contraire, je vais mieux, et comme je ne peux plus vous voir, je vous écris pour vous dire que je vous aime et que je n'oublie pas tous les conseils que vous m'avez donnés. J'ai bien pensé à vous dans mon lit; je me rappelais surtout que vous m'aviez défendu de jamais dire en moi-même que j'étais tout à fait malheureuse, parce que ce serait mentir. Vous aviez bien raison, je le reconnais aujourd'hui. Je vais vous raconter comment j'ai passé mon temps; ce n'est pas gai, mais ce n'est pas non plus bien triste.

D'abord, il faut que vous sachiez que je suis devenue très-grande, j'ai vingt ans. J'ai appris l'état de couturière, et ma maîtresse assure que je travaille bien, que j'ai du goût et que je plais aux dames; ce sont les trois choses qu'on demande dans notre état. Je n'ai jamais manqué d'ouvrage depuis quatre ans, et j'ai pu, non-seulement faire aller le ménage, mais encore acheter beaucoup de choses. J'ai maintenant de quoi m'habiller très-convenablement, et même je vous avoue que j'étais un peu fière d'être trouvée jolie par tout le monde. Vous allez rire, vous vous moquez des filles qui s'occupent de leur figure. Ne vous fâchez pas, ma chère sœur, je n'ai rien fait de mal, c'est un peu d'enfantillage et voilà tout.

» D'après ce que je vous ai dit, vous voyez que je n'avais pas à me plaindre de la Providence. Elle avait tout prévu : elle m'avait donné force, gaieté, courage, la bonne Marie pour protectrice, ma chère Élise pour amie. J'étais pauvre, mais à l'abri de la honte, du froid et de la faim. Voilà qu'est arrivé ce malheur bien grand qu'on appelle une maladie. Oh! comme ses coups sont plus durs que ceux de la pauvreté! Je me suis affaiblie jusqu'à ne plus sentir en moi que ce peu de vie qu'il faut pour se souvenir; je ne pensais presque plus. J'avais soif, et tout sur la terre m'était à peu près indifférent. Cependant, je n'ai pas cru mourir, et effectivement je devais guérir, car quoique je ne puisse pas encore me tenir longtemps debout, mon cœur a retrouvé toute sa force.

» Quand on vous parle, vous aimez qu'on vous dise tout. Eh bien, je ne veux pas vous cacher que nous avons été très-gênées pendant ma longue maladie. Il a fallu faire des dettes, mais dès que je pourrai me remettre au travail, je les acquitterai. Mon Dieu, mon Dieu, qu'on est donc malheureux quand on est malade! j'avais du chagrin, tout me donnait envie de pleurer. Je manquais de ces petites choses dont on n'a pas besoin, mais qui font tant de plaisir. Je passais quelquefois de longues heures à compter les fleurs et les feuilles peintes assez grossièrement sur le papier qui tapisse ma chambre, j'en suivais les contours, je les comptais ces fleurs et ces feuilles vingt fois de suite. Le croiriez-vous? cela m'amusait, tant je m'ennuyais! Le plus pénible c'était l'insomnie; la nuit est si bien faite pour dormir! Quand on souffre dans le silence et les ténèbres, on s'exagère son mal, on a des idées noires, on se décourage, on se croit perdu.

» Eh bien, ma bonne sœur, malgré mes ennuis passés et ceux qui m'attendent, car je ne suis qu'en convalescence, je ne veux pas me plaindre, je sens que ce serait offenser Dieu qui m'a tenue par la main tout le temps de ma maladie. Vous m'avez souvent parlé des compensations qui rendent nos épreuves supportables. Je me rappelle qu'un jour, pour que je pusse mieux vous comprendre, vous me disiez : Toute peine que Dieu nous envoie ressemble à un vêtement rude, mais pourtant fait à notre mesure. Il nous gêne, ce vêtement, mais si nous nous agitons sous l'impression de la révolte, il nous blesse, nous déchire, le sang coule et le mal devient intolérable. C'est vrai, j'en ai fait l'expérience; les peines que le ciel envoie sont toujours adoucies. Quand j'ai eu du chagrin, j'ai gardé au fond du cœur cette immobilité qui repose, et j'ai moins souffert que bien d'autres. Ayez la patience d'achever la lecture de cette lettre, et vous compterez avec moi les compensations qui se mêlent à l'épreuve. Je suis pauvre, mais j'ai en moi une grande espérance. N'est-ce pas un trésor? Je me sens portée à la confiance comme d'autres sont portés a la crainte. Il me semble qu'on m'aime et je ne crois pas me tromper. Souvent quand j'étais malade, j'avais peur de tout, du présent, de l'avenir. Élise entrait, je n'avais peur de rien. La voir, c'étaient tous les biens à la fois. Être aimée par la bonne Élise, c'est un don de Dieu : n'y eût-il au monde que nous deux, moi malheureuse, et elle voulant bien m'aimer, je devrais encore mêler à ma plainte une bénédiction.

» Non, beaucoup de riches malades, ne trouvent pas sous leurs rideaux de soie les pensées douces et

rassurantes qui me venaient sans effort. Vous disiez que l'homme dépend de lui-même, et non des circonstances extérieures; je l'ai senti. Quand tout va mal au dehors, et que le dedans est paisible, on souffre, mais comme on veut bien souffrir, on ne s'aigrit point.

»En ce temps de convalescence, j'ai plusieurs sujets de joie : un rayon de soleil qui éclaire ma chambre éclaire en même temps mon âme : je rallume à cette lumière vive mes pensées qui devenaient sombres : je la reçois comme la visite d'une grande dame qui m'aimerait. J'ai tout près de mon lit une table de bois blanc qui n'est pas très-solide parce qu'il y manque un pied, mais on la fixe entre le mur et ma chaise, et sur cette table ma mère d'adoption entretient quelques fleurs dans un verre d'eau. C'est mon parterre, je m'y promène sans fatigue; ces fleurs savent me parler, nous nous comprenons; elles disent des choses jolies comme elles, et me font sourire. J'ai vu des dames du grand monde qui s'entouraient de fleurs d'un haut prix, mais qui ne parlaient pas. Peut-être que les fleurs aiment la mansarde et le chevet du malade. Hier, l'une d'elles m'a dit : Fleur du bon Dieu comme moi, aime la vie; il n'y a pas de jour qui ressemble à la nuit. Ce qui dérobe la lueur, c'est le nuage, mais le soleil est toujours là.

» Et moi, j'aime la vie, et je trouve que depuis mon enfance les compensations ont égalé les maux. J'ai souvent entendu dire que les souffrances sont nombreuses et les consolations bien rares. Ne serait-ce point qu'on n'a pas bien compté?

» J'ai fini ma lettre. Adieu ma chère sœur, je vous embrasse, je vous aime, ne me plaignez pas, mais souvenez-vous de moi, et si jamais vous oubliez mon nom, appelez-moi donc dans votre cœur : ma fille. Adieu.

» Madeleine.

» P. S. Il faut que je vous dise que ma maladie m'a rendue affreuse à voir, mais cela passera, on l'assure, et j'y compte. Être laide serait pour moi un chagrin très-vif. Si vous ne le comprenez pas, croyez-le du moins, je vous le dis comme je le pense. »

LAIDE

Il y a en ce monde une influence que personne ne repousse et dont personne ne convient, c'est celle de la beauté. On la subit avant d'en avoir analysé les motifs. Peut-on d'ailleurs les analyser? Que fait la forme? Que prouvent les contours? Que signifient ces lignes plus ou moins harmonieuses qui composent un beau visage, un ensemble gracieux? Vanité, dit le sage. Il dit vrai, mais pendant que lui-même admire en passant, la foule est éblouie, captivée. Elle donne sa sympathie avant l'examen. Autour d'une personne vraiment belle, il y a une sorte d'auréole. Cette auréole entourait Madeleine depuis son jeune âge; et sans être précisément orgueilleuse, la jeune fille s'était facilement habituée à sa douce puissance. Parmi ses compagnes, elle rencontrait ce que la jeunesse donne volontiers à une supériorité quelconque; on l'écoutait quand elle parlait, on imitait ses manières, ses allures, et jusqu'aux moindres détails de sa toilette. Cette petite cour était obéissante; un peu plus tard, peut-être, elle eût été hostile. Madeleine ignorait encore ces inconstances de l'esprit, et se confiait à la sympathie comme à une amie fidèle. Se présentait-elle dans un magasin pour mettre son talent à la disposition des maîtres? on était frappé de sa distinction qu'une mise simple relevait encore. Son œil pur, mais grand ouvert comme celui d'un enfant disposait à la bienveillance, on souriait à son sourire et si l'on ne pouvait souscrire à sa demande, du moins le refus était-il accompagné de certains égards. Quand elle allait chez de grandes dames porter de l'ouvrage, elle retrouvait encore ce salut bienveillant que l'on devrait donner toujours. A Madeleine s'appliquait ce vers de Chénier :

Ma bienvenue au jour se lit dans tous les yeux.

Il est naturel de s'accoutumer à la considération, à tout ce qui rend l'existence facile; ce n'est ordinairement que par la privation qu'on apprécie ces biens. Ainsi fit Madeleine. Le mal terrible en épargnant sa vie avait détruit pour toujours, hélas! sa beauté. On lui laissait l'illusion pendant sa convalescence, mais le temps passa, la force revint et le miroir de la jeune fille la fit pleurer, la pauvre enfant, trop vraie pour ne pas s'avouer que sa laideur lui était un fardeau.

Il y a entre les deux parties de notre être une union si intime qu'elles souffrent de tout ensemble; quand les yeux laissent tomber nos larmes, c'est notre âme qui pleure. La jeune fille devint sérieuse, tout regard augmentait sa tristesse. Les hommages ne se comptent pas mais charment la vie. On ne compte pas non plus ces riens qui témoignent d'une vague répulsion, ces coups d'œil froids jetés en passant; mais comme le fer entre profondément, comme il se retourne dans la plaie, comme il la déchire! Madeleine n'était pas de ces femmes qui se perdent dans la foule : sa taille élevée la faisait remarquer, et maintenant sa laideur comme naguère sa beauté était devenue un sujet de conversation, un point de comparaison : on disait *laide comme Madeleine*.

Plus d'une mère prudente montrant à sa fille la fragilité des avantages extérieurs ajoutait à ses conseils ces mots : regarde Madeleine.

La foule ne se tait pas. Quand elle admire, le murmure de sa louange finit toujours par bourdonner aux oreilles de l'idole. Quand elle raille, le murmure monte encore. La pauvre fille était gênée devant les étrangers, plus encore devant ceux qui l'aimaient, non qu'ils lui reprochassent rien, mais parce qu'elle désirait leur plaire. La bonne Marie, elle-même, la contristait sans le vouloir en lui parlant avec emphase de sa beauté perdue.

Lorsque la jeune ouvrière se présentait au dehors, elle ne retrouvait pas cette assurance qui naissait en elle autrefois de l'admiration même qu'elle excitait. On la regardait avec un peu d'étonnement et plus d'une bouche grossière laissa tomber en passant ce mot qu'aucune femme ne veut entendre ni se dire à elle-même : laide!

Dans le cercle intime, on avait mille fois parlé des noces de Madeleine, on lui avait prédit qu'elle ferait un brillant mariage en dépit de sa pauvreté. A ces doux propos, elle secouait la tête et riait; mais qui dit non tout haut accepte tout bas l'espérance, et l'orpheline avait quelquefois en rêvant levé les yeux au-dessus de sa sphère. Vainement sa raison l'attirait en bas, l'illusion montait, et elle la suivait volontiers.

Maintenant elle se sent à part, elle voit ses compagnes épouser ces jeunes garçons robustes et joyeux, qui, eux aussi, avaient admiré Madeleine, tout en la trouvant un peu fière. Elle s'estimerait bien heureuse si l'un d'eux la demandait; mais sa dot, c'était ce visage charmant qu'encadrait une chevelure noire et riche : elle est ruinée, Madeleine!

Un mot qu'elle n'aime pas lui revient sans cesse, douloureux comme une injure : tout le lui répète : *vieille fille*, dit son miroir; vieille fille, dit la foule; vieille fille, dit au fond de son être cette fibre délicate qui nous avoue toutes nos misères pendant que nous arrangeons un sourire.

Tous disaient vrai, elle est vieille fille, l'humble ouvrière. Voyez-la assise dans sa mansarde, près de la fenêtre, entre les toits et le ciel; elle travaille pour manger demain, car de longues années de labeur l'ont laissée pauvre comme auparavant. Les derniers jours de la vieille Marie, sa protectrice, ont été durs et affligés, la paralysie a immobilisé en elle tout ce qui n'était pas le cœur; son enfant d'adoption lui rendait les soins et l'amour donnés à son jeune âge. Elle travaillait le jour, elle travaillait la nuit; sa jeunesse se prodiguait, risquant santé, vigueur, repos. Un regard, une bénédiction, payèrent ces années douloureuses; la bonne Marie léguant à Madeleine sa pauvre mansarde alla où vont les saints; et l'ouvrière, affaiblie par les veilles et l'excès du travail, resta en face d'elle-même.

Des cheveux grisonnants encadrent aujourd'hui la figure de Madeleine qui n'a gardé de sa beauté que la franchise du regard et le calme du sourire. Y a-t-il encore dans cette vie une source de joie qui compense les maux? tout ici paraît décoloré. Quelle corde toucher pour en tirer un son qui ne soit pas plaintif?

On frappa, et avant qu'on ait eu le temps de dire entrez, la porte s'est ouverte. C'est Élise, heureuse épouse, heureuse mère : elle tient dans ses bras son dernier enfant qu'elle allaite; elle veut en passant, voir Madeleine. Leurs cœurs s'étant trouvés prêts au bonheur et à la peine, Élise n'est pas égoïste et Madeleine sait encore supporter les heureux. Elle enveloppe son amie du regard, il y a là un monde de jouissances élevées; elle prend sur ses genoux l'enfant d'Élise qui l'aimera bientôt; les deux femmes se parlent :

ÉLISE. Il y a longtemps que je ne t'ai vue, Madeleine; huit jours, c'est trop. M'attendais-tu?

MADELEINE. Quand tu n'es pas là, je t'attends toujours, mais tu sais, ma bonne Élise, qu'il ne faut pas sacrifier le plus petit devoir. Viens quand tu peux, tu me rendras toujours contente.

ÉLISE. Que tu es bonne! le chagrin ne t'a pas rendue sauvage et rude comme beaucoup d'autres.

MADELEINE. Ne blâmons pas les autres, chère Élise; ils valent autant que moi. S'ils sont rudes et sauvages, c'est que leur route en ce monde est plus âpre que la mienne. Il y a eu et il y a encore dans mon existence tant de compensations!

ÉLISE. Tu as toujours sur les lèvres ce mot qui bénit Dieu, Madeleine; il doit t'aimer à cause de la facilité avec laquelle tu pardonnes à la vie ce qu'elle a d'amertume.

MADELEINE. De l'amertume? j'en ai rencontré, c'est vrai, mais pourquoi se plaindre quand à côté du mal se trouve le remède? Quand on n'a jamais senti un malaise sans soulagement, un abandon sans amitié, une douleur sans espérance? N'y eût-il que ton regard, Élise, pour voir ce que je souffre, ce serait déjà beaucoup. Eh bien, compte avec moi tout ce qui m'a été laissé.

La première et continuelle épreuve de ma vie, c'est la pauvreté. Jusqu'ici, néanmoins, je n'ai manqué de quelque chose que dans ces heures de passage où l'on oublie sa condition. Dieu me veut pauvre, je le suis et ne m'en afflige point. La misère, tu le sais, n'a jamais atteint mon cœur.

ÉLISE. Non, je t'ai vue toujours supérieure aux événements. Le secret de cette supériorité, dis-le-moi, Madeleine.

MADELEINE. Le secret, c'est de compter sur Dieu. J'ai remarqué que notre âme ne reste pas longtemps dans une angoisse absolue, elle sent pendant l'orage que la paix reviendra. Il m'est arrivé de ne savoir d'où tomberait le secours, et je n'ai eu qu'à ouvrir ma main pour que la Providence y jetât son aumône. Je n'ai jamais manqué d'air, de pain, ni d'amitié. Est-ce la misère sans espoir? Non, Élise, c'est la pauvreté du chrétien.

ÉLISE. Mais ta santé s'est affaiblie, tu souffres?

MADELEINE. Oui, presque constamment, c'est une fatigue sans douleur précise. Ici, comme dans ma pauvreté, il n'y a rien d'aigu, c'est un état de longue durée, c'est comme dans un voyage en mer un temps sombre sans tempête, le navire ne se détourne point, il a en vue le rivage; seulement, les passagers sont tristes. De même, il y a dans ma vie des heures pleines de tristesse, mais elles passent, et moi, le navire, je regarde la rive et j'y vais. Ne me plains pas. On se fait à tout. D'ailleurs ma faiblesse physique me donne un besoin de tranquillité que je satisfais sans peine. Être assise commodément près de ma table, mon ouvrage en main, me convient mieux qu'autre chose, j'y trouve du plaisir, je m'intéresse à ce que je fais, je regrette moins que tu ne le crois, une agitation dont j'ai perdu l'habitude. On dit que le prisonnier finit par s'accoutumer à la prison, comment ne m'accoutumerais-je pas à demeurer calme et occupée entre ces murs protecteurs où la bonne vieille Marie m'a cachée toute petite, où tout est pour moi souvenir? Et puis il y a des jours où je me sens plus vaillante, où le soleil me ranime. Oh! ces jours-là, si tu savais comme on oublie le mal passé, comme il paraît peu de chose! On se croit forte pour toujours, on fait la fière, on ne doute pas de ses forces, on irait au bout du monde!

Ce sont nos plaisirs à nous, valétudinaires, tu ne les connais pas, toi, pour qui tous les jours sont des jours de santé. Prends garde que je ne te trouve tout à l'heure plus à plaindre que moi.

ÉLISE. Bonne Madeleine, rieuse encore! Et ta beauté? Cette beauté dont j'étais orgueilleuse tant je t'aimais.

MADELEINE. Élise, tu réveilles ce côté du cœur qui n'est jamais bien endormi. J'ai été belle, j'en conviens, il était si doux de te croire quand tu me le disais. J'en ai senti profondément le sacrifice; ses conséquences ont pesé, pèsent encore sur moi. C'est lourd, mais là aussi on sent une autre main qui soulève le poids. Qui sait? peut-être a-t-il mieux valu pour moi ne pas attirer les regards. Sœur Fran-

çoise disait que l'âme s'éparpille dans les soins qu'on donne à sa beauté, qu'elle se rapetisse par la vanité, qu'elle se rabaisse par la louange. Sœur Françoise avait toujours raison. Dieu m'a envoyé là une épreuve de tous les jours, il faut l'en bénir et ne pas murmurer.

ÉLISE. C'est donc bien convenu, tu n'es pas malheureuse?

MADELEINE. Loin de là! j'ai le nécessaire, j'ai la paix, et de plus, Dieu m'a laissé de tous mes trésors le meilleur. L'univers est peuplé par une seule personne quand son cœur s'est donné... De quoi me plaindrais-je?

Ainsi parlait Madeleine; l'enfant d'Élise s'était endormi sur les genoux caressants de la bonne ouvrière. Élise souriait à son amie: entourée de sa famille, on eût pu croire qu'elle se laissait aimer, qu'elle n'avait nul besoin de la pauvre vieille fille, et pourtant ce cœur vivant à l'ombre avait gardé tant de jeunesse qu'il ajoutait beaucoup au bonheur de l'épouse et de la mère.

SEULE

La lumière du jour a pâli; on n'a pas encore allumé la petite lampe dans la mansarde. Madeleine, assise devant sa table à ouvrage se repose un moment. Est-elle devenue riche? Oh! non, c'est encore son pain quotidien qu'elle gagne. L'âge a rendu son front sévère, mais sur ses lèvres on retrouve ce sourire paisible par lequel on consent à la vie telle que Dieu la compose heure par heure. Dans son regard, il n'y a plus un éclair de joie, mais on y remarque tant de sérénité qu'on n'ose pas la plaindre. Néanmoins, depuis longtemps, elle vit dans cet étroit espace sans bonheur, sans entourage. C'est une existence terne: point d'animation, peu d'argent, peu de force. Qui voit-elle? les personnes avec lesquelles son travail la met en rapport; quelques voisines qui viennent réclamer d'elle un service. Est-ce là un aliment pour cette partie d'elle-même qui se nourrit d'affection? Non, le cœur de Madeleine, si fort qu'il soit, défaillerait s'il n'y avait en sa pensée reconnaissante cette intention journalière de compter les compensations grandes et petites qui rendent sa vie supportable.

Souvent elle a été tentée dans sa dernière épreuve; mais le voyageur s'accoutume à la marche, et nous savons mieux vivre quand nous avons vécu longtemps et utilement.

Ce repos de Madeleine, en ce moment où la nuit tombe, est une méditation. Mieux qu'autrefois dans son adolescence, elle regarde le passé, le présent, elle se recueille, c'est à Dieu qu'elle s'adresse. Écoutons les paroles qui, dans le calme, s'échappent de ses lèvres. Gardons-nous de troubler cette communication intime de la créature avec son Dieu.

«L'homme ne lit pas en lui-même à la lumière du soleil, c'est vous qui l'éclairez pour visiter son cœur, lueur sans terme, mon principe et ma fin. Ma vie s'avance, elle a passé vite comme ces arbres que sur une route on voit fuir quand, soi, on court au but. »

Il y a des jours que je voudrais revoir, mais chaque instant glisse de nos mains dans l'éternité, vous ne nous le rendez pas; il a servi une fois, c'est assez pour que nous en ayons fait bon ou mauvais usage.

Je suis vieille, c'est-à-dire que la partie visible de mon être s'affaisse: mes yeux sont affaiblis, tous mes sens ont gardé du voyage une lassitude qui n'a pas atteint le fond de mon âme; sous vos yeux seulement, je puis avouer sa jeunesse, cette jeunesse que vous aimez. Quand le mal, grâce à vous, ne nous a pas touchés, nous conservons la chaleur. N'ayant point trouvé le bonheur ici au printemps, nous ne l'y cherchons pas au temps où le fruit va tomber. Merci, mon Dieu, d'avoir éloigné tout prestige; quand on a beaucoup souffert, on voit le terme sans appréhension. Tous les liens sont rompus, on s'élève facilement... Qu'ai-je dit? Est-ce une plainte? Ingrate! Vous aurais-je offensé? Non, je ne vous reproche rien, ce que vous faites est bon. Si le labeur a été rude, il n'y a pas eu de détresse sans raison d'espérance. Quand j'ai eu soif, vous m'avez donné toujours cette goutte d'eau qui suffit au pèlerin pour attendre une source. Il n'est pas vrai qu'il y ait des ténèbres où l'homme s'agite sans secours. Lumière, vous pénétrez toujours dans sa prison obscure; il ne faut qu'une fente, à peine visible, pour qu'un de vos rayons tombe au regard du prisonnier, et le réconforte en secret.

J'ai été jeune, et, quoique pauvre, ma part de bonheur était bonne au temps où je m'en contentais. Ce qui nous fait mal, c'est beaucoup moins la privation que le désir. Devant une joie quelconque, notre sourire est le même, et bien souvent les joies qu'on n'a pas achetées à grands frais valent plus que les autres.

J'ai été belle, tous les yeux me l'ont dit. Ma beauté, c'était ma richesse, et de tous mes sacrifices, celui-là n'est pas le moindre. Et pourtant, cette perte n'a pas été non plus sans avantage. Devenue laide, j'ai mieux discerné ceux qui m'aimaient. J'ai connu une sympathie nouvelle, celle qui, sans passer par le regard, va directement d'une âme à une autre, et s'y repose plus pure et plus délicate. Oui, quand rien de physique n'a prévenu, quand le cœur n'a subi aucune influence extérieure, il naît en l'homme un sentiment plus élevé dont l'estime seule est la base, et ce genre d'affection nous repose comme tout ce qui est immatériel.

Où donc, Seigneur, où donc est la plaie vive? Où est ce déchirement sans pareil qui m'a laissée toute saignante? Élise!... c'est elle que vous aviez étendue sur ma douleur comme un baume bienfaisant, c'est elle qui m'a suffi jusqu'à l'heure sévère où vous m'avez montré que vous seul suffisez. J'ai lu dans un beau livre cette pensée d'un saint: « *L'âme humaine est la capacité de Dieu, et tout ce qui est plus petit que Dieu ne peut pas la remplir.* »

On oublie sa propre puissance quand on croit qu'une affection profonde peut nourrir le cœur. Souvent je me suis surprise à penser que je ne pourrais pas vivre sans Élise, que son regard était mon refuge, que, privée de ce secours, je me trouverais dénuée de force, écrasée sous le poids que nous portions à deux. Vous me l'avez ôtée: de nos âmes collées ensemble, l'une a été prise, l'autre laissée... Soyez béni, ô mon Dieu! Ces vides que la créature avait creusés en moi, c'est vous qui les avez remplis. Vous vous êtes infiltré comme une eau silencieuse qui

s'empare de toutes les issues, s'en va dans les bas-fonds, et monte, monte jusqu'au faîte. Je suis toute seule, et j'en ai cru mourir : Je vous l'ai dit tout bas, je ne l'ai dit qu'à vous. Dans un seul jour, le monde entier est devenu pour moi un cachot, mais vous saviez que ma plainte était sans malice, vous l'avez excusée comme un murmure d'enfant, vous êtes venu revêtu de douceur, vous vous êtes approché, je vous ai reconnu au calme de vos pas. Quel respect pour la liberté de l'homme; vous l'avez dit vous-même : *Je me tiens à la porte, et je frappe*. Non, je ne vous ai connu que très-imparfaitement, tant que j'ai vécu appuyée sur une autre; maintenant, je sais mieux qui vous êtes. En vous, je trouve ce que j'ai trouvé dans Élise, et je trouve encore ce qui lui manquait; car la créature finie a des bords contre lesquels nous nous brisons, et vous n'en avez point, océan sans rivage. Que l'homme, remué par ses passions, soit écrasé par la solitude, je le comprends; se rencontrer lui-même l'effraye, et vous rencontrer, vous, l'épouvante; mais pour l'âme de bonne volonté qui vous cherche, le mot *seule* n'enferme pas des douleurs sans espoir; elle souffre, mais elle se fortifie, parce que, manquant de tout, c'est de vous qu'elle emprunte ce qu'il lui faut pour vivre.

Recevez donc, Seigneur, l'hommage d'un cœur vrai : ce que vous m'avez donné m'a suffi; ce que vous en avez ôté, je le croyais nécessaire, et il ne l'était pas. Descendu au plus bas échelon du malheur, quand je lève les yeux, je ne vois plus que vous. Je compte en votre présence mes douleurs et mes joies, et je dis au fond de mon cœur : Toute vie malheureuse a ses compensations. Merci, mon Dieu!

Mme DE STOLZ.

LA SYRIE

(**Suite.**)

VII



Je dormais encore d'un profond sommeil, lorsque je fus réveillé en sursaut par les plaintes de M. d'Alpanin; il paraissait en proie à de grandes souffrances : sa respiration était bruyante et saccadée, ses dents claquaient avec force; je l'interrogeai, sa réponse, inintelligible, augmenta mes alarmes. Je me levai à la hâte, je fis du feu avec la pierre de mon fusil, et j'allumai la chandelle de résine fichée sur le bras de fer scellé au mur; la clarté douteuse qui s'en échappa me fit paraître encore plus livide le pâle visage de M. d'Alpanin. Je mis alors sur son lit toutes les couvertures du mien, je frottai ses tempes et le creux de ses mains avec l'eau-de-vie contenue dans ma gourde, et j'attendis le jour avec une grande impatience. Dès qu'il parut je sortis de ma chambre, et, apercevant les laboureurs dans la cour et le maître au milieu d'eux, qui leur donnait ses instructions, je courus à Ben Kavven, et je lui racontai, tout ému, le triste état dans lequel j'avais laissé mon compagnon. L'excellent homme en fut bien affligé; il vint avec moi à la chambre de M. d'Alpanin, lui adressa plusieurs questions, et, n'obtenant aucune réponse, il me dit ingénument qu'il le croyait bien malade, mais que ne comprenant rien à ce mal subit, il allait appeler sa fille et sa vieille servante, très-habiles à soigner tous les maux, et qui trouveraient probablement un remède convenable.

Les deux femmes arrivèrent en effet, elles examinèrent attentivement le malade, se firent part, à demi-voix, de leurs observations, puis la vieille Mariem s'installa auprès du lit, tandis que sa jeune maîtresse descendait rapidement l'escalier. Je la vis traverser la cour, et, légère comme une biche, courir dans la campagne.

« Que va-t-elle faire avec tant d'empressement ? me disais-je; y aurait-il quelque médecin dans les environs ? »

Mais je compris bientôt le but de cette course à travers champs, car elle revint, un quart d'heure après, portant dans un panier rustique toute une moisson d'herbes et de fleurs qu'elle éplucha avec soin, et qu'elle fit bouillir quelque temps dans une petite marmite de terre; puis, ayant ajouté du miel à cette espèce de tisane, et soutenant fort adroitement la tête du malade, elle lui en fit avaler un petit verre.

« Vous le guérirez, n'est-ce pas, lui demandai-je à voix basse.

— La guérison est entre les mains de Dieu, me répondit-elle gravement.

— Pouvez-vous du moins me dire le nom de cette cruelle maladie?

— C'est la fièvre putride. »

Et comme je ne comprenais pas le mot arabe dont elle se servait :

« C'est la fièvre putride, répéta-t-elle en assez bon français; j'en ai déjà soigné deux ou trois dans le village, et, grâce au ciel, aucune n'a été mortelle.

— Eh quoi! vous savez le français! m'écriai-je avec surprise.

— Un peu, pas beaucoup, répondit-elle en souriant; ma mère, qui avait été élevée à Beyrouth dans un couvent de religieuses de votre pays, me parlait quelquefois cette langue. »

Elle soupirait en disant ces mots, et j'aperçus une larme au bord de ses paupières.

Cette émotion mal contenue arrêta sur mes lèvres les questions prêtes à s'en échapper ; j'étais heureux cependant de la découverte que je venais de faire ; il me semblait que, par cette communauté de langage, cette aimable fille devenait pour moi comme une sœur ; combien je pourrais lui faire comprendre de choses que mon peu de savoir de la langue arabe m'aurait empêché d'exprimer! Elle, cependant, alla vaquer à d'autres soins, laissant son malade sous la surveillance de Mariem ; mais elle revenait à de courts intervalles lui faire boire une tasse du breuvage qu'elle avait composé. Son père et son grand-père nous visitaient aussi bien souvent, et le curé du village ne tarda pas à nous offrir son assistance.

C'était un vieillard vénérable, qui donnait les meilleures heures de la journée aux devoirs de sa profession, et ses instants de loisirs à la culture d'un jardin, dont les fruits et les légumes suffisaient à ses modestes besoins. Il avait été marié avant d'entrer dans les ordres (1), mais cette union était restée stérile, et sa femme étant morte depuis longtemps, il consacrait à Dieu et au troupeau confié à sa garde les restes d'une vie irréprochable.

Je ne pouvais me lasser d'admirer avec quelle charité chrétienne et quelle fraternelle bonté tous ces braves gens prodiguaient leur cœur et leurs soins à l'étranger que le hasard avait rendu leur hôte.

Après quarante-huit heures de délire et de danger imminent, l'état de M. d'Alpanin parut s'améliorer ; ce fut une grande joie pour nous tous ; nous nous félicitions les uns les autres de le voir échappé à un si grand péril, et nous nous plaisions à regarder sa guérison comme prochaine. Je n'avais pas quitté le chevet de son lit pendant ces jours d'angoisse, mais je commençai alors à me permettre quelques promenades dans la campagne. Le petit Francis m'accompagnait d'ordinaire dans ces courses souvent lointaines, sautant comme un chamois de roche en roche, et venant en riant me tendre sa petite main dans les passages les plus difficiles. Quelquefois aussi je rejoignais Ben Kavven, que je trouvais dans ses champs à la tête de ses laboureurs ; je me faisais expliquer ses projets, je contemplais ses travaux, et je demeurais confondu de surprise et d'admiration en voyant de mes propres yeux par quels miracles de patience et d'industrie la population chrétienne du Liban était parvenue à renouveler sur ces âpres montagnes, l'une des sept merveilles du monde antique, les jardins suspendus de Babylone. Quelles difficultés énormes il avait fallu surmonter pour féconder ces rochers arides en apportant peu à peu, par des chemins presque impraticables, la terre végétale que je voyais couverte de riches moissons, entourée de palissades, et soutenue par des terrasses en maçonnerie ; que de temps et de fatigues pour creuser ces canaux d'irrigation, pour préparer aux rapides torrents un cours moins destructeur, pour étayer le sol ; et que de peine il faut encore pour entretenir ces ouvrages de géants, et en recueillir tout le fruit !

Il m'arrivait aussi de m'attacher aux pas du vieux cheik, et de l'aider dans les petits travaux qu'il faisait encore autour de son logis, sarclant les mauvaises herbes, coupant çà et là une branche gourmande, redressant, à l'aide d'un tuteur, un jeune arbre incliné vers le sol ; j'écoutais avec une attention qui le flattait les récits des luttes sanglantes auxquelles il avait pris une glorieuse part.

Son mariage avec une jeune fille de la famille Schehab, l'une des plus anciennes du pays (1), l'avait allié au fameux émir Béchir (2), qui gouverna près d'un demi-siècle le Liban avec une incontestable habileté, mais aussi avec un grand despotisme, exerçant contre les Druses, ces éternels ennemis des chrétiens, de sanglantes représailles, et sacrifiant sans pitié tout ce qui lui faisait ombrage. Lorsque les montagnards, poussés à bout par ses exactions, avaient pris les armes contre lui, le cheik Kavven n'avait jamais voulu séparer sa cause de celle de ses frères opprimés ; l'émir s'était vu plusieurs fois obligé d'abandonner les hautes montagnes du Liban, et de chercher un refuge dans son palais de Deïr-el-Kamar, mais il parvenait toujours, à force de ruse et d'habileté, à ressaisir le pouvoir, et de terribles vengeances ensanglantaient son triomphe. Ses parents les plus proches étaient les plus exposés à son ressentiment ; il avait mis à mort plusieurs de ses neveux, il avait fait couper la langue et crever les yeux à d'autres membres de sa famille, attirés près de lui par de trompeuses promesses. Le cheik Kavven lui-même n'avait échappé qu'avec peine à ce terrible parent, et longtemps il avait été obligé de se cacher dans la montagne dont il connaissait tous les détours, et où ses amis se disputaient l'honneur de le dérober aux recherches des sicaires de l'émir. Il regrettait cependant ce cruel tyran, dont il admirait la constance et la fermeté d'âme ; il louait son génie, l'éclat dont il savait s'entourer, qui rejaillissait, selon lui, sur la nation entière, et j'ai vu beaucoup de Maronites être de cet avis (3).

Tous ces événements et plusieurs autres encore fournissaient au vieux cheik une foule de récits amusants et qui avaient tout l'attrait de la légende ; il était doué d'une éloquence naturelle qui charmait ses auditeurs.

Un matin que j'avais devancé le soleil, et que,

(1) Par une exception accordée aux Maronites par les souverains pontifes, les prêtres séculiers peuvent être mariés, pourvu que le mariage ait précédé leur ordination ; le patriarche, les évêques et les religieux suivent la loi du célibat. »

(1) La famille Schehab, originaire de la Mecque, a gouverné le Liban depuis 1109 jusqu'à nos jours.

(2) Ce célèbre émir, issu d'une famille d'origine musulmane, qui avait embrassé la religion des Druses, demanda le baptême et fit bâtir une chapelle dans son palais, ce qui ne l'empêchait pas d'y conserver une mosquée et d'assister aux mystères des Druses. Aussi, Turcs, Druses et Maronites soutiennent-ils également qu'il était de leur religion.

(3) En 1832, lorsque Méhémet-Ali, levant l'étendard de la révolte, envoya son fils Ibrahim conquérir la Syrie, l'émir Béchir prit parti pour le vice-roi d'Égypte ; aussi, lorsqu'en 1840, les Anglais et les Autrichiens aidèrent la Porte à reprendre cette contrée, un firman du grand seigneur prononça-t-il la déchéance du vieil émir, qui fut obligé de quitter pour la dernière fois son palais de Deir-el-Kamar, pour se livrer au commandant de la station anglaise, qui le fit transporter à Beyrouth, puis à Brousse, où il mourut longtemps après.

mon fusil sur l'épaule, je parcourais la campagne toute parfumée de la senteur des arbres résineux et des plantes aromatiques, je fus un peu surpris d'apercevoir de loin, à travers le feuillage, une forme blanche qui se baissait et qui se relevait à de courts intervalles. Je me dirigeai aussitôt sur le bouquet de sycomores, qui me la cachait à demi; mais, avant même que j'eusse atteint ce bosquet, je reconnus Élia qui s'avançait, vêtue d'une simple tunique blanche, et suivie d'un mouton à grosse queue, semblable à celui que j'avais admiré au bord de la fontaine; elle portait dans ses bras, gracieusement arrondis, deux énormes gerbes de fleurs encore humides de rosée; c'étaient des mandragores à l'odeur pénétrante, des genêts aux parfums d'oranger, des anémones de toutes les nuances, des roses de Jéricho, des lilas de Judée.

« Qu'allez-vous faire de toutes ces richesses? lui dis-je en l'abordant.

— Elles vont me servir à décorer notre église, car c'est demain dimanche, et nous n'avons pas, comme à Damas, des vases d'or et des tableaux peints à l'huile; mais Dieu, qui voit le fond des cœurs, se contente de notre offrande.

— Puis-je vous aider à porter les gerbes odorantes que vous venez de moissonner?

— Je le veux bien, me dit-elle, cela me permettra de les grossir encore; j'ai laissé de si belles fleurs au bord du grand ruisseau!

— Allons les cueillir, si vous désirez, lui dis-je. »

Nous déposâmes les deux gerbes au pied d'un sycomore pour les reprendre au retour, et je suivis la fille des montagnes dans un sentier à pic, le plus dangereux peut-être que j'eusse encore parcouru; elle le descendit d'un pied léger, malgré les cailloux mouvants qui roulaient sous nos pas, et sans souci des précipices au fond desquels ils allaient s'engloutir; j'étais fort peu rassuré pour elle et pour moi, et je répondais à peine aux questions qu'elle m'adressait de temps en temps. Combien fut grande ma surprise, en me retrouvant, tout à coup, près de la source limpide, à vingt pas de laquelle Mustapha avait établi notre kan la première nuit de notre voyage. C'étaient bien les mêmes eaux naissantes, se précipitant en flots écumeux, et formant une poussière humide, diaprée de toutes les couleurs de l'iris, c'était le même caroubier séculaire ombrageant le plateau, les mêmes broussailles que nous avions explorées huit jours auparavant; je reconnus la place où nos moukres avaient allumé du feu, mais des traces plus récentes accusaient le séjour de nouveaux voyageurs dans ce kan improvisé; des pas d'hommes et de chevaux étaient empreints sur le sable, et quelques grains d'orge, que les oiseaux se disputaient entre eux, venaient d'être répandus sur le sol.

« Je connaissais déjà ce site, dis-je à Élia, qui m'en faisait admirer les beautés. »

Je lui racontai alors ce qui m'était arrivé le premier jour de notre voyage, et comment je l'avais aperçue puisant de l'eau à la fontaine.

« Mais par quel miracle sommes-nous venus ici en si peu de temps, tandis que je m'en croyais si loin? lui dis-je.

— On voit bien que le seigneur franc n'a pas l'habitude de nos montagnes, répondit-elle avec son doux sourire; un sentier à pic, comme celui que nous venons de descendre, permet quelquefois d'arriver en une demi-heure au même but que l'on aurait mis tout un jour à atteindre par une meilleure route. Ces gorges profondes, ces chemins tortueux mettent des distances énormes entre des villages si rapprochés en réalité qu'on peut se transmettre les nouvelles de l'un à l'autre en parlant un peu haut; par exemple, il faut six heures de marche, à pied ou à cheval, pour aller de chez nous à Gostha, ce qui fait que je ne verrai plus mon filleul avant la récolte des cocons; mais si j'étais petit oiseau, j'irais tous les matins en droite ligne lui donner un baiser, et je serais de retour avant le lever du soleil pour traire les chèvres et pour allumer le chibouke de mon grand-père; malheureusement je n'ai pas d'ailes!

— En êtes-vous bien sûre? lui dis-je en la contemplant toute resplendissante de beauté; les anges ont aussi des ailes, dit-on; je vous ai pris pour un ange la première fois que je vous ai vue, et je suis toujours tenté de le croire.

— On m'avait dit que les Francs aimaient à flatter les jeunes filles, et qu'ils ne se faisaient pas faute de mentir pour cela, répondit-elle moitié souriant, moitié fâchée; je vois bien que l'on m'avait dit vrai. »

Elle se mit à cueillir des fleurs avec une ardeur nouvelle, butinant, çà et là, tout ce qui se trouvait à sa portée.

« Comment le seigneur d'Alpanin a-t-il passé la nuit? me demanda-t-elle après un moment de silence.

— Fort tranquillement, lui répondis-je, il sera bientôt guéri tout à fait; alors il me faudra dire adieu à votre excellent père, au vénérable cheik, à vous tous qui nous avez si bien accueillis, et vous oublierez le pauvre voyageur, qui se trouve si heureux dans vos montagnes.

» Nous ne t'oublierons point, répondit-elle simplement, nous prierons pour toi tous les jours, ne sommes-nous pas frères par la religion? »

Cette conversation fut interrompue par un bruissement de ronces et d'épines; les broussailles s'écartèrent et livrèrent passage à une créature humaine qui montra soudain sa face repoussante.

C'était un homme fort et trapu, portant la robe rayée et le turban blanc des Druses; ses joues étaient creuses, son œil perçant; sa barbe, déjà grisonnante, tombait inculte jusque sur sa poitrine, et une farouche tristesse était répandue sur son visage.

« Toi ici! s'écria la jeune Syrienne en tressaillant, et en se rapprochant de moi par un mouvement instinctif.

— Est-ce que tu es fâchée de m'y voir? dit le Druse en fronçant le sourcil.

— Je te croyais parti pour un long voyage, reprit-elle en évitant de répondre à sa question.

— Le froment a mûri deux fois depuis mon départ, et Zebdanir, mon fils aîné, est un homme aujourd'hui; mais je vois que le temps ne t'a pas paru long pendant mon absence, ajouta-t-il ironiquement.

— J'ai tant de choses à faire à la maison depuis la perte de celle qui dort là-bas de son dernier sommeil, dit-elle en fixant le mécréant avec une singulière expression de reproche et de douleur.

— Et c'est pour cela que tu passes tes journées à te promener avec ce chrétien inconnu?

» Le seigneur franc n'est plus un inconnu pour moi, reprit-elle vivement, il est notre hôte depuis plusieurs jours déjà, et nous le traiterons comme tel tant qu'il nous fera la grâce de rester chez nous. »

Le Druse jeta sur moi un regard oblique, que je soutins avec fierté, prêt à lui riposter vigoureusement, s'il en venait de la défiance à quelque agression; mais il sembla faire un effort sur lui-même, et, après un instant de silence, il reprit d'un ton moins rogue :

— Comment se portent ton père et ton grand-père depuis que je ne les ai vus?

» Grâces à Dieu, tous deux sont en bonne santé.

— C'est bien, reprit-il sèchement; annonce-leur ma visite.

» Tu seras obéi, dit Élia, en ramassant à la hâte les fleurs dispersées sur le sol.

— Encore un mot, ajouta-t-il, comme elle se disposait à remonter le sentier : j'ai rapporté de mon voyage des yatagans et des poignards damasquinés pour mes fils et pour mon gendre, et des bijoux d'or et d'argent pour les femmes de ma famille; tu n'as pas été oubliée, et j'ai dans ma valise le collier et les pendants d'oreilles qui te sont destinés.

— Merci de ta bonne intention, répondit Élia froidement, mais garde tes bijoux pour d'autres que pour moi, je n'ai plus de goût à la parure depuis la mort de celle que tu sais.

— Tous les hommes sont mortels, répondit le Druse en forme de sentence; faut-il pleurer toute la vie ceux qui nous précèdent dans la tombe?

— Je ne me consolerai jamais du meurtre de ma mère! répondit-elle en éclatant en sanglots. »

Le Druse poussa comme un rugissement terrible; les muscles de son cou se gonflèrent, ses yeux s'injectèrent de sang, et sa main crispée saisit le manche de son poignard.

Prompt comme l'éclair, je me rapprochai d'Élia, dont je m'étais éloigné par discrétion, prêt à fondre sur le Druse s'il eût voulu faire un mauvais coup; mais il surmonta sa fureur, et, levant les épaules avec mépris :

« Tu es folle! dit-il; adieu, nous nous reverrons.»

Et il s'enfonça dans les broussailles.

« Allons-nous-en, me dit Élia fort émue; qui sait ce qui serait arrivé si tu ne t'étais trouvé là!... »

Elle courait plutôt qu'elle ne marchait dans le sentier abrupt où je la suivais à grand'peine, et nous arrivâmes bientôt à l'endroit où nous avions déposé les fleurs. S'arrêtant alors toute palpitante, elle se retourna vers moi, et, me souriant au milieu de ses larmes :

« Tu m'as sans doute trouvée bien méchante, dit-elle; mais si l'agneau, qui fait retentir les airs de ses bêlements plaintifs, pouvait connaître celui qui l'a privé de sa mère, il lui montrerait les dents malgré sa faiblesse et sa douceur; je t'en supplie, ajouta-t-elle en joignant les mains avec un geste plein de grâce, oublie tout ce que tu viens de voir et d'entendre, afin de ne pas emporter trop mauvaise opinion de ta sœur de la montagne.

— Comment pourrais-je mal penser de vous, si bonne et si charmante! lui dis-je avec l'accent du cœur. »

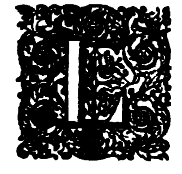
J'éprouvais cependant un vif désir d'avoir l'explication de l'étrange scène dont je venais d'être témoin, mais je n'osais questionner la jeune fille à ce sujet, je n'avais point le droit de le faire, et je sentais bien qu'il n'était pas délicat de profiter de son émotion pour lui arracher ses secrets.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

QUELQUES PAGES D'UN VIEUX CAHIER

I



E soir tombait, le soir transparent d'une longue et brillante journée de juin. Jamais peut-être le parc de La Roseraye n'avait été plus beau qu'à cette heure où les dernières lueurs du soleil empourpraient le sommet des arbres et où, dans le ciel d'un bleu pur, montait, comme une nacelle d'argent, le croissant de la lune. Il faisait sombre sous les bosquets, mais quelques rayons éclairaient encore la pelouse et le parterre, et laissaient voir, à leurs clartés douces, la beauté des fleurs, qui s'abreuvaient d'ombre et de rosée. On n'entendait que la musique des feuilles, tremblantes sous un vent léger, et la voix harmonieuse d'un petit ruisseau, qui sautait en babillant sur les roches. C'était un moment délicieux d'harmonie et de recueillement. Mais qui ne sait que le calme de la nature est trop souvent en opposition avec les orages du cœur de l'homme, que le soleil éclaire des larmes, que les étoiles voient des insomnies, et que les magnificences riantes des parcs et des châteaux ne garan-

tissent pas la félicité de leurs éphémères possesseurs ?

Cette vérité, vulgaire comme un proverbe, semblait applicable aux habitants de la Roseraye : ils n'étaient que deux, le père et la fille ; le père encore dans la vigueur de l'âge, la fille déjà en possession de tous les droits de la jeunesse et de la beauté, et le pauvre voyageur fatigué qui passait à pied devant la grille du château, et qui embrassait d'un coup d'œil les sombres futaies, la pelouse avec ses corbeilles de roses et sa bordure de pervenches, les hautes fenêtres de la salle à manger, ouvertes, laissant voir, dans leurs cadres lumineux, une table mise, la blancheur du linge, l'éclat de l'argenterie et deux personnes assises dans un tranquille tête-à-tête, le pauvre voyageur se disait peut-être :

« Qu'ils sont heureux ceux-là ! que ne suis-je à leur place ! »

Mais s'il s'était approché, il aurait vu que le père et la fille étaient en deuil, et qu'ils portaient la douleur plus sur le visage que sur les vêtements. L'épouse, la mère n'était plus au foyer, et un abattement profond se lisait sur le front du mari, qui semblait chercher du regard et du cœur la compagne absente, le regard qui répondait au sien, l'âme où sa parole trouvait un si prompt accueil.

La jeune fille, Frédérique, était préoccupée aussi et une ombre de tristesse voilait sa physionomie animée et riante ; pourtant, le deuil de ses vêtements s'était déjà éclairci, et elle était à l'âge où l'on regarde plus l'avenir que le passé. Elle servait attentivement son père, mais elle ne parlait pas, et lui-même acceptait ou refusait d'un geste, sans lever les yeux, sans ouvrir la bouche. Une pénible contrainte, pareille à un manteau de plomb, semblait peser sur tous deux. Quand le souper fut fini et que le domestique se fut retiré, M. de Caubert se leva, et, les mains derrière le dos, il se promena dans la chambre, d'un pas lent et monotone, tandis que Frédérique jetait distraitement les yeux sur un numéro du *Correspondant*, tout frais arrivé, mais, certes, son esprit était à mille lieues de ce que ses yeux lisaient, mais vers quels parages naviguait-il ainsi à toute vapeur ? Qui peut dire le chemin rapide que font nos idées et par quels étranges anneaux elles se rattachent les unes aux autres ? Peut-être sa pensée flottait-elle des jeunes saules qui ombrageaient le tombeau de sa mère aux vieux arbres d'un jardin où, dernièrement, elle avait passé quelques moments heureux, — les premiers depuis que la mort était entrée dans la maison paternelle ; — peut-être voyait-elle, comme dans un rêve, à côté de la figure attristée et sévère qui passait devant elle dans l'ombre, un autre visage, une tête hardie et martiale, dont le regard s'adoucissait quand il se dirigeait de son côté... peut-être, remontant le cours des années, revoyait-elle quelque scène de son enfance dont la pelouse ou la salle à manger avait été le théâtre ? je ne sais, mais elle rêvait.

M. de Caubert mit fin à sa promenade ; il vint s'asseoir, parcourut le journal, le rejeta, saisit machinalement le nécessaire d'ivoire que Frédérique avait posé sur la table, et le roula dans sa main ; mais ses yeux s'y arrêtèrent, il vit le nom de *Julie*, le nom de sa femme, tracé en lettres d'or sur cet objet, et se souvint que jadis lui-même l'avait placé dans la corbeille de mariage, et une larme rougit sa paupière. Il surmonta cette émotion dont sa fille ne s'était pas aperçue, et lui dit avec une apparente tranquillité :

« Frédérique, j'ai réfléchi à ce dont nous avons parlé hier ensemble, et puisque tu le désires, ce mariage se fera. J'écrirai demain à ma sœur, je la prierai de nous amener le colonel Saunois, nous réglerons nos conventions, et dans six semaines, ma fille, tu seras mariée. »

Frédérique rougit beaucoup, baissa la tête et répondit enfin d'une voix intimidée et hésitante :

« Je vous remercie, mon père, vous êtes trop bon mille fois... mais, mon Dieu ! vous consentez et vous n'approuvez pas !

— Je ne t'ai pas caché mes sentiments, Frédérique, ni mon égoïsme paternel. Il est vrai que, me trouvant tout à fait seul depuis la mort de ta pauvre maman, j'avais arrangé, j'avais rêvé autre chose. Je ne voulais pas te condamner au célibat, ma petite ! mais il me semblait que tu aurais pu te marier sans t'éloigner de moi, sans mettre la France peut-être entre nous deux. J'avais tort, sans doute, puisque tu places ton bonheur ailleurs. Je ne connais du colonel Saunois que son nom, sa position, et le bien que ma sœur m'en dit et que tu en penses ; j'espère qu'il te rendra heureuse.

— Papa, vous ne paraissez pas en être sûr ?

— C'est un étranger pour moi, Frédérique, je ne le connais ni ne le connaîtrai, puisqu'il t'emmènera le lendemain des noces. »

Frédérique soupira un peu et dit avec embarras :

« Papa, ne pourriez-vous pas venir avec nous ?

— Non, mon enfant, je ne quitterai plus cette maison où j'ai vécu avec ta mère... ne t'inquiète pas de moi. »

Il se leva en disant ces mots, prit un flambeau, se pencha vers sa fille, et la baisa sur la joue en disant :

« Bonsoir, Frédérique, j'écrirai demain. »

Et il sortit de la chambre.

Elle resta immobile un instant, puis, à son tour, elle voulut regagner son appartement ; elle avait besoin d'être seule. En passant d'un pied léger devant la chambre de M. de Caubert, elle l'entendit marcher de ce pas triste et régulier qu'elle connaissait trop bien, car, depuis qu'il était veuf, il employait une partie des nuits à se promener ainsi, elle crut surprendre un long soupir, et, agitée, émue, elle rentra chez elle.

II

Ses vœux étaient accomplis. Cinq mois auparavant, elle s'était rencontrée chez sa tante avec un homme, dont les qualités et les défauts étaient faits exprès pour exalter une tête vive et un cœur aimant. Jeune encore, résolu et distingué, intelligent et brave, le lieutenant-colonel Saunois s'était fait remarquer parmi tant d'hommes vaillants, dans les guerres d'Afrique, à l'Alma, à Sébastopol ; il avait au visage de nobles cicatrices, et sur sa poitrine une constellation de croix et de médailles ; un avenir rapide et magnifique devait s'ouvrir devant lui, si quelque balle ne l'arrêtait en chemin, et les dangers courus, ceux qu'il affronterait encore, l'envi-

ronnaient d'une auréole brillante et mélancolique à la fois. Il s'occupa beaucoup de Frédérique, et ne cacha pas à sa tante les sentiments qu'elle lui inspirait. Celle-ci, étourdie en dépit de ses quarante ans, très-accessible aux idées romanesques, protégea le roman éclos chez elle, et alluma dans l'esprit de sa nièce cette préoccupation incessante, cette idée fixe qu'on croit souvent de l'amour. Un grain d'ambition s'y mêlait peut-être, car le colonel aurait pu graver au bas de son blason militaire la devise de Fouquet : *Où ne monterai-je pas?* et, encouragé par le silence éloquent de la jeune fille, par l'amitié un peu folle de la tante, il présenta sa demande à M. de Caubert, et il allait être accepté, le désir de la fille dominant celui du père.

Le cerveau de Frédérique était en feu; elle avait en ce moment beaucoup plus d'agitation que de joie; elle aurait voulu parler, marcher, courir, dépenser enfin par un peu de turbulence physique le trouble de son âme, et ne sachant que faire, ayant en quelque sorte en horreur le repos et le silence du lit, elle se mit à son petit bureau, et écrivit d'une main fiévreuse :

« Mon père a consenti, chère tante ; demain il va vous l'écrire et vous prier de nous rendre visite avec M. Saunois. Vous viendrez, n'est-ce pas, vous ne me laisserez pas seule dans ce moment où j'aurai tant besoin de vous! J'ai mille et mille choses à vous dire! Il y a une heure encore, je croyais que papa ne consentirait jamais, tant il m'avait parlé fortement contre ce mariage qui m'enlèverait à mon pays et à ma famille pour me donner à un *étranger*, c'est ainsi qu'il appelle M. Saunois. J'étais triste, j'ai dit mes petites raisons, et sans oser lui ouvrir tout mon cœur (vous savez, ma tante, que papa est fort imposant, et qu'il me fait un peu peur), je lui ai avoué que j'espérais être heureuse avec M. Ernest.

» — C'est autre chose, a-t-il dit alors; je croyais, jusqu'ici que tu pensais comme moi, et que l'idée de nous séparer n'était pas entrée dans ta tête. Je réfléchirai. »

» Il a réfléchi et il consent. Pauvre papa! il m'en coûtera bien de le quitter, de le laisser seul dans ce grand château où maman n'est plus pour lui tenir compagnie et l'égayer, maman qu'il préférait à toute chose au monde ; mais enfin, n'est-ce pas là le sort des femmes? ne quittent-elles pas toujours leur père et leur mère pour aller avec leur mari? je ne fais pas mal, il me semble. Papa, d'ailleurs, est jeune encore, il aime l'étude, la chasse, il exploite lui-même, il est maire de sa commune et membre du conseil général, voilà bien des occupations qui le distrairont; je lui écrirai très-souvent, et j'exigerai que mon mari lui écrive aussi; nous viendrons le voir, et si M. Ernest avance rapidement, s'il devient général et commandeur de la Légion d'honneur, certainement, papa sera flatté. Voilà bien des châteaux en Espagne, direz-vous, chère tante, c'est qu'il faut que je me distraie aussi; je devrais être contente, mon bonheur est assuré, je vais épouser celui que vous, qui êtes une si parfaite amie, avez choisi pour moi, et pourtant j'ai un poids sur le cœur; l'air triste et sévère de papa me fait mal. Pourquoi ce qui me rend contente lui fait-il de la peine? Quand il connaîtra M. Ernest, peut-être les choses iront-elles mieux; oh! s'il pouvait l'entendre raconter sa première campagne, celle de Constantine, où il a été blessé au front, et celle de l'Alma, où il a eu deux chevaux tués sous lui! S'il le voyait comme nous l'avons vu dans ces soirées, sous vos grands platanes, quand il nous racontait ce qu'il avait remarqué et appris en Afrique et à Constantinople, et, qu'après nous avoir fait pleurer, il nous faisait rire, en nous répétant les bons mots de ses soldats, papa l'aimerait aussi, mais je crains bien que jamais ils ne soient assez bons amis pour que le colonel s'épanche avec lui. La vie est quelquefois bien difficile, chère tante... »

Elle s'arrêta et jeta tout à coup sa plume qui ne rendait pas bien sa pensée, car il y avait au fond de son âme un conflit de sentiments intimes qu'elle ne pouvait traduire; c'était, comme dans les révolutions de nos jours, le passé en opposition avec l'avenir. Elle repoussa sa lettre en se disant : Je la finirai demain matin; et elle se mit à ouvrir les tiroirs de son secrétaire pour y chercher une distraction à ses pensées. Tout sert en de pareils moments.

Le premier tiroir, qu'elle referma vivement, ne contenait que son argent du mois, avec le carnet qui servait à inscrire ses dépenses; dans le second se trouvaient quelques lettres de ses amies, de ses cousines, Alix, Hortense, Marie, premières confidences de ces cœurs innocents, joyeux gazouillements de l'enfance qui n'avaient plus de charme pour la jeune fille qu'entraînaient les passions d'un âge plus avancé; dans le troisième, elle avait rangé ses thèmes et ses compositions; elle y jeta un coup d'œil. Partout, au milieu de son écriture d'enfant, elle reconnut l'écriture hardie de son père et les jolis caractères de sa mère; tous les deux avaient corrigé ses premiers essais. Elle se rappela avec quel zèle et quelle tendresse ils s'occupaient de son éducation, combien de difficultés ils lui avaient épargnées, que d'encouragements ses moindres succès avaient obtenus! Si elle savait l'anglais, n'était-ce pas sa mère qui le lui avait appris presque en jouant? Son goût pour l'histoire ne lui venait-il pas de son père? ne s'était-il pas remis à ses études pour mieux enseigner sa fille? Elle se souvint de leur vie domestique, que la chaleur des affections animait, illuminait d'une si douce flamme, de cet amour profond de deux êtres qui se concentrait sur elle, elle, leur bien, leur orgueil, leur joie, où chacun retrouvait quelque chose de l'autre, et voyait sur son front d'enfant une ressemblance bien-aimée. Que restait-il maintenant à son père? Elle, elle seule. Et dans peu de jours, que lui resterait-il? Rien.

Elle ferma ce tiroir d'où s'envolaient, comme une nichée d'oiseaux, mille souvenirs, dont la douceur, à l'heure présente, se changeait en tristesse. Dans le quatrième tiroir, elle avait déposé, et n'y avait jamais regardé depuis, les bijoux de madame de Caubert, et un petit cahier rempli de dessins, de lettres, de réflexions, album et journal à la fois, pieuse relique où l'âme de sa mère vivait tout entière. Jusqu'alors, elle n'avait pas eu le courage de l'examiner, et elle avait remis ce soin à des temps plus calmes, à cette époque où le chagrin lui-même n'est pas sans quelque douceur :

Des maux qui ne sont plus l'amertume s'efface,
Et quand la main du temps en adoucit la trace,
Le malheur est presque embelli!

Quoique le calme ne fût pas venu, elle ouvrit cependant le vieux cahier. Il datait d'avant sa naissance; sa mère était jeune fille encore lorsqu'elle l'avait commencé. Il s'y trouvait d'abord quelques souvenirs de voyage: des violettes séchées et pâlies, des feuilles de lierre, des fleurettes étaient collées sur la première page; autour était écrit : *Cueillies sur les ruines du château de Grignan.* Un joli dessin à la plume représentant une vue de Notre-Dame-des-Ermites, une autre des bords de la Meuse, rappela à Frédérique combien sa mère avait conservé de fraîches et vives impressions de ce voyage, fait à dix-huit ans avec toute sa famille. Quelques pièces de vers, copiées de sa main, disaient combien elle avait le goût délicat et pur : c'était un choix exquis, puisé aux sources les plus limpides. Par-ci, par-là, se trouvaient encore des fleurs, des feuillages, accompagnés d'une date; sans doute, ils rappelaient un paysage chéri, une promenade dont on avait voulu garder au moins une image; une petite couronne de myosotis, que le temps avait presque réduite en poussière, entourait une date et deux noms : *Douze juin 18... Robert et Julie.* C'était le premier témoignage d'un innocent et saint amour. Plus loin, en grosses lettres se lisait : 1er *octobre 18... Jour de notre mariage. Mon Dieu, bénissez-nous, guidez-nous !*

A partir de ce jour, l'album prenait une teinte plus sérieuse. On y trouvait des citations, des extraits d'ouvrages graves et distingués que les deux époux avaient sans doute lus en commun; puis, une prière. La jeune femme rendait grâce à Dieu de son bonheur. La naissance d'un premier enfant était indiquée, et sa mort peu de temps après. Quelques paroles de la sainte Écriture accompagnaient cette date douloureuse :

Il ne viendra plus vers moi, mais moi j'irai vers lui.

Et Jésus dit : Laissez les petits enfants venir à moi.

Il les conduira aux sources d'eau vive.

Une année plus loin, la naissance d'un second enfant, d'une petite sœur que Frédérique n'avait pas connue, était annoncée, mais elle aussi ne vécut que peu de temps. Sous la date de sa mort, une main tremblante avait copié les beaux vers de Reboul : *Un ange au radieux visage*, et une pensée cueillie sur la tombe des deux petits enfants, marquait la fin de ces strophes tristes et charmantes.

Enfin la naissance de Frédérique se trouvait inscrite en ces termes : 10 *avril, jour de la naissance de mon bien-aimé mari, Frédérique est née, Dieu soit mille fois béni!*

Plus loin, après le récit de quelques événements domestiques, l'annaliste du foyer continuait :

« Je ne puis assez remercier Dieu de nous avoir accordé cette chère petite pour remplacer ceux qui ne sont plus avec nous. Mon pauvre mari n'était pas guéri de la blessure que la mort de ces petits innocents lui avait faite. Il les a tant pleurés! Mais depuis qu'un nouveau berceau habite la maison, il revit, il sourit à l'avenir, et je dois d'autant plus aimer ma chère Frédérique qu'elle a rendu la joie à son père. Mon Dieu! laissez-la auprès de nous, et vous, mes chers enfants envolés, priez, priez pour votre petite sœur!

» Frédérique grandit, se développe comme une fleur au soleil de mai; elle commence à nous connaître, et hier, se détachant de mon sein, elle a tendu les bras à son père. Il a été ému, et il m'a dit les larmes aux yeux :

» — Ne trouves-tu pas qu'elle ressemble à la fois à son frère et à sa sœur? elle a le regard de Frédéric et le sourire à fossettes de Valérie.

» — Avec plus de force et de vie, répondis-je. Il m'embrassa pour avoir dit cela.

» Que ces petits êtres ont de puissance sur l'âme qui les aime! Je veux écrire ici un fait arrivé il y a plus de six mois, mais que je n'oublierai jamais, et qui m'inspire envers Dieu une vive reconnaissance. Je n'avais jamais connu à mon bon mari qu'un seul défaut, nuage étendu sur un cœur d'or; il était un peu trop vif, et la spontanéité de ses premiers mouvements l'emportait souvent au delà des bornes. Un de ces jours de printemps, au milieu d'une promenade que nous faisions avec Frédérique, Robert s'aperçut qu'un travail qu'il avait commandé ne s'était pas exécuté, et, par malheur, l'ouvrier qui avait reçu les ordres se trouva sur notre passage. Le mécontentement était légitime, mais l'expression en fut, hélas! bien violente. Frédérique, que je tenais sur mon bras, rougit, dilata ses grands yeux, et en entendant vibrer haut la voix de son père dont elle n'a jamais connu que les cordes les plus douces, elle se mit à pleurer, et je la sentais toute tremblante, toute frissonnante. Je hâtai le pas, et Robert resta en arrière, occupé de ses travaux et des justifications que l'ouvrier lui présentait, en tremblant aussi. Quand il revint le soir, il courut vite à Frédérique qui, assise sur le tapis, jouait avec ses poupées; je croyais que, comme de coutume, elle allait lui jeter les bras autour du cou, mais la mémoire fidèle de l'enfant avait gardé les traces de sa frayeur: à la vue de son père, elle détourna la tête, et fit un mouvement de son petit bras pour le repousser. Je courus à elle :

— C'est papa, dis-je, embrassez papa, Frédérique!

— J'ai peur, s'écria-t-elle, en s'attachant à moi, j'ai peur! prends-moi, maman! »

» Mon pauvre cher Robert pâlit : je donnai l'enfant à sa bonne :

— Elle est mal disposée, dis-je.

— Non, répondit-il, c'est ma sotte colère de tantôt qui l'a ébranlée.... Je lui ai fait mal. »

» Il resta un instant en silence :

— Julie, reprit-il enfin, je me corrigerai, je ne veux plus effrayer notre enfant. »

» Et il a tenu parole. Ne dois-pas remercier Dieu?

» Horribles terreurs pendant trois jours! Frédérique a été aux portes de la mort! que de prières! nos deux âmes n'en faisaient qu'une pour supplier le maître de la mort, pour lui dire cette parole puissante : *Si vous voulez, Seigneur, vous pouvez la guérir!* Une nuit, mon mari m'a dit :

— Je voudrais promettre quelque chose à Dieu, s'il nous la rend; faisons un vœu pour elle!

— Que promettons-nous?

— Eh bien, promettons de pourvoir à l'éducation

et au sort de trois petites orphelines de l'âge de Frédérique. Consens-tu, ma femme?

— Ah! de grand cœur! »

» Notre vœu est accompli, et aujourd'hui nous avons mené en triomphe nos chères orphelines à la maison des Sœurs de la Charité. Elles y seront élevées, et plus tard, nous les doterons. Que ces pauvres petites me sont chères!

» L'éducation de Frédérique nous occupe maintenant, et nous refaisons pour ainsi dire nos propres études, pour rendre le chemin plus facile à notre écolière. Je l'avoue, quelque précieuse que me soit l'éducation de ma fille, j'en laisse le soin et la direction à mon bon Robert; ma santé un peu faible, les soins de ma maison, m'empêchent de m'y adonner tout entière : je suis si bien suppléée d'ailleurs! Mon mari, plus instruit que moi, est le plus zélé, le plus doux des professeurs; il enseigne avec charme, mille fois mieux que je ne pourrais le faire, et les progrès de sa fille sont sa préoccupation constante. Pour elle, il a même abandonné ses études particulières qui, jusqu'ici, lui avaient pris beaucoup de temps, et pour qu'elle puisse toujours l'accompagner à la promenade, il a presque entièrement sacrifié ses plaisirs champêtres, la pêche, la chasse, les grandes courses à cheval dont il s'amusait tant autrefois. Elle remplace tout cela. Bientôt elle fera sa première communion; elle deviendra de plus en plus la fidèle compagne de celui qui, depuis qu'elle est née, n'a vécu que pour elle.

(*Les derniers mots du cahier semblaient d'une date assez récente.*)

» Je suis éclairée sur mon état : avant peu de mois, avant peu de semaines peut-être, Dieu me redemandera ce qu'il m'a prêté... la vie. Que sa sainte volonté soit faite! je n'ai que des grâces à lui rendre, et quoique je regrette la terre, où j'ai trouvé plus de bien que de maux, je vais à mon Rédempteur avec amour et confiance. Ce qu'il décide doit être bon pour sa créature. La douleur de ceux que je laisse après moi me trouble, même aux portes du tombeau; mon excellent mari, dont l'âme était identifiée avec la mienne, ma pauvre enfant, si jeune, comment feront-ils? Je vous les confie, ô mon Dieu, et je les confie l'un à l'autre! Je confie surtout le père à la fille : que Frédérique comprenne....... » (*Le manuscrit n'était pas achevé.*)

Frédérique l'avait lu avec une ardeur fiévreuse, et des larmes, comme une pluie d'orage, tombèrent sur le dernier feuillet!

« Comme il m'ont aimée! se dit-elle. Mon pauvre père! je ne me doutais pas..... et je voulais le quitter! »

Elle resta longtemps assise, immobile et songeuse. La cadence rapide de la fauvette à tête noire l'avertit que le jour approchait : elle se jeta à genoux, et pria comme elle n'avait jamais prié. Puis elle se coucha, et dormit d'un sommeil plein de rêves. Le soleil versait des flots d'or dans la chambre quand elle se réveilla : ses souvenirs se réveillèrent aussi avec netteté, et la dernière pensée sur laquelle elle s'était endormie, celle de l'amour passionné de son père, lui revint tout de suite au cœur. Elle pria encore devant un crucifix, que sa mère avait baisé en une heure solennelle, puis elle relut quelques pages du cahier.

Sa toilette fut promptement faite : quand elle s'approcha de la fenêtre, elle vit M. de Caubert debout sur le balcon; il paraissait absorbé dans une pensée triste, et regardait droit devant lui le rideau de peupliers derrière lequel se cachait l'église du village.

« Il regarde le cimetière, se dit Frédérique, il désire peut-être y rejoindre maman! Mon Dieu! donnez-moi le pouvoir de le consoler! »

Cinq minutes après, elle frappait doucement à la porte de M. de Caubert :

« Que veux-tu, ma fille? demanda-t-il en la voyant. »

Elle alla vers lui : elle était plus pâle que de coutume, mais calme et sérieuse.

« Papa, dit-elle, avez-vous fait partir votre lettre à ma tante?

— Non, petite, pas encore.

— Eh bien, dit-elle en appuyant la tête sur son épaule, ne l'envoyez pas. J'ai changé d'avis. Je ne veux plus me marier. »

M. de Caubert tressaillit; il releva le front de Frédérique qui se cachait à ses regards, car les bons sentiments ont leur pudeur, il la regarda attentivement :

« Que s'est-il passé? explique-toi!

— J'ai réfléchi, papa : je suis trop jeune, et vous, vous seriez trop seul. Je ne veux pas vous quitter. »

Il la souleva de terre, la pressa sur sa poitrine avec un transport passionné, l'embrassa mille fois en pleurant tout haut, mais enfin reprenant un peu d'empire sur lui-même, il lui dit :

« Tu me rendrais bien heureux, mon enfant, mais je crains que ce ne soit un trop grand sacrifice!

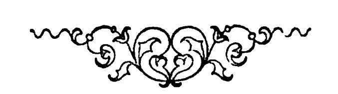
— Mon père, répondit-elle en le laissant lire au fond de ses yeux candides, non, c'est une joie. Ma mère m'a inspirée. Je vous expliquerai tout plus tard, et à ma tante aussi.....

— Je devrai donc à ta mère tout le bonheur de ma vie! ma chère enfant; quoi! tu me restes! et le colonel?

— Papa, dit Frédérique avec enjouement, car son premier rêve d'amour était déjà loin, papa, il faudra que vous preniez la chose sur vous. Refusez, et le colonel se consolera en faisant la guerre et en devenant général.

— Et toi, tu ne coifferas pas sainte Catherine, je te le promets, s'écria M. de Caubert en embrassant sa fille avec un retour de son ancienne gaieté. »

Mme BOURDON.



UN POÈTE A SA MÈRE

Il est à vous ce livre issu de la prière !
Qu'il garde votre nom et vous soit consacré ;
Ce livre où j'ai souffert, ce livre où j'ai pleuré,
Ainsi que tout mon cœur, il est à vous, ma mère !

J'y mis tout ce que j'ai d'espérance et de foi,
Ma plus ferme raison, mes ardeurs les plus hautes,
Mon âme entière.... hormis ses erreurs et ses fautes;
L'œuvre en est donc à vous, ma mère, plus qu'à moi.

Car, dans moi, rien n'est bon qui ne vous appartienne,
A vous, cœur simple et fort, dont l'orgueil est absent,
Ma mère ! et vous m'avez donné de votre sang
Plus qu'un enfant jamais n'en reçut de la sienne.

Des périlleux sentiers si je sors triomphant,
C'est que mon cœur, toujours docile à vos prières,
Laisse en vos douces mains et chérit ses lisières,
O ma mère, et qu'enfin je reste votre enfant.

Oui, lorsqu'au fond du mal tombe une âme asservie
Sans retour vers l'honneur quand un homme se perd,
Cherchons à son foyer méprisable et désert...
Une mère chrétienne a manqué dans sa vie.

De Laprade.



ÉNIGME HISTORIQUE

Quels sont les époux qui, au milieu du faste et de l'irréligion du dix-huitième siècle, sacrifièrent aux pauvres en esprit de foi leurs richesses et leur vie, et renouvelèrent en Bretagne quelques-uns des admirables exemples de charité donnés par les premiers temps du christianisme ?

REVUE MUSICALE

Dans notre premier catalogue de 1863, nous donnons une série de morceaux faciles, pour le piano, sur les principaux motifs de *Lallah-Roukh*. Les quatre petites fantaisies d'Anschütz, publiées sous le titre de : *Les Perles de Lallah-Roukh*, sont arrangées avec le talent particulier qui distingue cet habile compositeur. Dans cette petite collection sont transcrits les motifs suivants : *Voici le repas du soir*; — *Je ne suis hélas!....* — *Lorsque l'étoile*; — *O nuit...*; — *Bientôt va paraître*; — *Ces joyaux, ces parures*; — *Loin du bruit*; — *Fuyez! fuyez!* — et *Ma maîtresse a quitté la tente*, cette belle romance de ténor dont l'accompagnement est une suave imitation des harmonies de la nature; et dont

chaque couplet se termine par une modulation saisissante, inattendue, une note lumineuse, qui ressemble à un rayon de soleil au milieu des brumes de l'aube matinale.

Deux autres transcriptions faciles, sur le même opéra, sont dues au talent de H. Wolfart.

Sous le titre de *Beautés de Lalla-Roukh*, en trois suites, on trouvera des morceaux à quatre mains, de force moyenne, savamment arrangés par Paul Bernard. — L'ouverture de cette partition, également à quatre mains, est arrangée par Pollet.

Une *fantaisie*, de Demersseman, sur une belle *mélodie de Chopin*, et douze variations sur *le Carnaval de Venise*, par Victor Marrel, toutes pour flûte et piano, sont des compositions de mérite.

Dans les fougères, fantaisie pour piano seul, est un brillant et remarquable morceau de salon; — *la Première Amitié*, romance sans paroles, est encore une charmante page, due à l'heureuse inspiration de Fr. Wachs.

Gabrielle, valse de Donat Guéreut; *le Baptême de la poupée*, quadrille par Toury, et *le Père Mirtanflûte*, quadrille, d'A. Lamotte, sont appelés à une vogue croissante. — On peut prédire un égal succès aux danses suivantes: *La Japonaise*, polka très-brillante, de Dupuis; *Fifres et Clairons*, autre polka, de V. Boullard; *les Refrains du Puy-de-Dôme*, quadrille sur des airs populaires d'Auvergne; *Grégoire et Frère Jacques*, quadrille d'A. Beaudouin; puis enfin, *le Tourbillon*, et *la Bouquetière du château*, quadrilles très-bien faits et des plus entraînants, par F. Wachs.

Notre collection contient encore bon nombre de danses, parmi lesquelles il faut placer au premier rang le quadrille, la valse, la polka et la polka-mazurka à quatre mains, composés sur *Lallah-Roukh*.

Comme musique de chant, *les Anges gardiens*, romance d'A. Mutel; *Voici le soleil*, valse pour soprano, du même auteur, et *Au fond des bois*, charmante mélodie de F. Wachs, sont des compositions tout à fait hors ligne.

Nous sommes en mesure de livrer la belle partition de *Lalla-Roukh* en petit format, au prix de 12 francs au lieu de 16. Cet opéra, édité avec soin, orné d'un frontispice de Célestin Nanteuil, et d'un très-beau portrait de Félicien David, est un des plus intéressants ouvrages de musique qu'on puisse offrir à une musicienne. — Les personnes qui désireront la partition réduite pour piano seul, la paieront 8 francs au lieu de 10; et l'on remarquera qu'il n'est pas nécessaire d'être abonnée pour en profiter, cette musique étant en dehors de l'abonnement.

LES SOUHAITS — LES COMPOSITIONS DE 1862. — COURS DE Mlle VICTORINE CORNETTE

Nous voici à la fin de décembre; chacun se met en mesure d'être aimable et généreux. On prépare ses plus doux regards, on essaie ses plus charmants sourires; on aligne symétriquement dans un tiroir les élégantes babioles qu'on doit offrir à ses amies. — Encore quelques jours, et il sera chanté un alléluia solennel en faveur de l'année 1863, cette belle inconnue devant laquelle toutes les têtes s'inclinent, tous les cœurs battent d'espérance. C'est le moment où les rédacteurs de feuilles périodiques, ces laborieux ouvriers de la phrase, creusent péniblement leur cerveau pour y découvrir un filon inexploité. Que diront-ils, hélas! qui n'ait été dit depuis cent ans? De quelque euphémisme velouté qu'ils les enveloppent, leurs compliments ressembleront toujours, sinon par la forme, du moins par le fond, à ceux du portier, du facteur et de la cuisinière! En vérité, mes chères lectrices, je ne sais par où commencer la série des choses charmantes que je désire pour vous. Notre siècle est terriblement pointilleux sur le choix des expressions; les dictionnaires modernes ont changé de mots, et l'on n'admet pas aujourd'hui ceux qui se disaient autrefois dans le meilleur monde. Si je vous souhaite la vertu, cette grande et austère beauté morale sur laquelle Bossuet et Fénelon ont écrit de si éloquentes pages, on dira que j'arrive d'une autre sphère; que le mot vertu n'est plus à l'ordre du jour, que c'est une formule enterrée avec les récits naïfs de Bouilly et les romans moraux de madame de Genlis. Si je vous souhaite la raison, on répondra que les cœurs chauds et les imaginations vives ne pouvant s'accommoder d'un régime si sévère, il faut laisser ce narcotique à ceux qui ne peuvent ni rien aimer ni rien sentir. Si je vous souhaite les plaisirs, les fêtes, les cadeaux, la fortune, je verrai les visages des grands parents se rembrunir, me reprochant, avec quelque justice, de souffler à leur chère progéniture de dangereuses et folles ambitions. Qu'ai-je donc à désirer pour vous, en cette grave situation, enfants gâtées et choyées dans les nids moelleux de vos heureuses familles? Absolument rien, rien, rien, rien!

Mais aux pauvres enfants éloignés des lieux où vivent leur famille, aux petits oiseaux de passage confinés dans nos villes brumeuses, je souhaite un prompt retour au pays natal.

Où sont-elles les voix de la montagne, où sont les murmures de la source, les plaintes de la forêt? Vous ne les écoutez qu'en rêve, chères voyageuses! Ce modeste et tranquille foyer auprès duquel s'endort la vieille grand'mère en prononçant votre nom, ce noyer centenaire qui ombrage le seuil de la demeure patriarcale, et ces pigeons familiers qui venaient manger dans votre petite main enfantine, et le clocher de l'église où l'airain sonnera bientôt le glas de l'année qui expire, tout cela, c'est doux à retrouver, n'est-ce pas, à travers la magie des songes! Eh bien, c'est en réalité que je vous souhaite de les revoir.

Et vous, qui vivez là-bas, bien loin de nous, sous des cieux plus tranquilles, n'enviez pas les joies de notre moderne Babylone. Votre calme vaut mieux que nos tempêtes, vos retraites silencieuses cachent plus de vrai bonheur que nos élégantes demeures. Le mouvement continuel qui nous emporte ressemble à l'ouragan qui effeuille les roses. Il retire à l'âme sa grâce naïve, à l'esprit ses suaves illusions. Gardez vos cimes neigeuses, oiseaux des frimas, gardez vos orangers fleuris, oiseaux du soleil, ils valent mieux

que les brouillards de nos villes et les boues de nos ruisseaux.

Que dirons-nous des compositions musicales écloses pendant l'année 1862? Faut-il conclure, après ample examen, que l'art est en progrès ou en décadence? C'est une question difficile à résoudre. Si nos modernes compositeurs se bornaient à être des musiciens français, nul doute qu'ils ne trouvassent dans leurs propres inspirations des éléments suffisants à la création d'œuvres distinguées; notre nation a de l'esprit, du sentiment et du goût; MM. Auber, Halévy, Adam et bien d'autres l'ont prouvé de reste. Ces trois facultés unies à la science harmonique, pourraient produire de grands résultats, qui, sans parvenir à l'élévation de l'école germanique, ni aux gracieuses combinaisons du genre italien, auraient un cachet vif, élégant et original. Mais les artistes de notre époque rêvant une gloire au-dessus de leur génie, s'en vont de droite et de gauche glaner le génie des autres, de sorte que la plupart de leurs productions sont atteintes du mal de l'imitation. Cependant quelques hommes d'un talent exceptionnel, puisant en eux-mêmes ce que leurs confrères empruntent à l'art étranger, doivent être exclus de la pléiade obstinément vouée au plagiat.

M. Gounod, auquel nous devons plusieurs ouvrages d'un rare mérite, a fait représenter cette année l'Académie Impériale de Musique, *la Reine de Saba*, opéra qui contient de belles pages. *Lalla-Roukh*, ce doux chant de colombe plein de mélodies rêveuses, est un des plus beaux fleurons que Félicien David ait attachés à sa couronne. Mais excepté ces deux ouvrages dont le monde musical s'est vivement préoccupé, soit pour en dire du bien, soit pour en dire du mal, les compositions de cette année n'ont rien de remarquable. Nous ne les indiquerons que sommairement, puisque nous en avons rendu compte en temps et lieux.

Les Recruteurs, de Lefébure-Vely; *la Tyrolienne*, de M. Leblicq; *la Tête enchantée*, de M. Palliard; *la Voix humaine*, de M. Alary; *Jocrisse*, par M. Gauthier; *la Fille d'Égypte*, par M. Jules Beer.

Bien entendu nous exceptons des ouvrages médiocres: *les Titans*, dernier chef-d'œuvre de Rossini; le *Joseph*, de Méhul, repris au Théâtre-Lyrique, et enfin *Cosi fan tutte*, opéra de Mozart, représenté récemment à Paris pour la première fois.

Nous ne nous étions pas trompée en assurant à nos jeunes lectrices que mademoiselle Victorine Cornette obtiendrait dans son cours un succès sérieux et incontesté. Excellente musicienne, sachant unir à l'étude scientifique du piano le sentiment profond, le goût pur et le sens exquis qui distinguent l'expression vraie de l'affectation sentimentale que nous appelons *la manière*, mademoiselle Cornette est une artiste savante et consciencieuse dont la méthode d'enseignement est assurément la meilleure qu'on puisse trouver et que nous recommandons chaleureusement à celles de nos abonnées qui veulent bien prendre notre jugement musical en considération.

Le cours de mademoiselle Victorine Cornette a lieu les mardi et vendredi de chaque semaine, de 2 à 4 heures, dans les salons de M. Vygen jeune, rue d'Hauteville, 12.

Étude des classiques *anciens et modernes*.
Lecture musicale.
Travail d'ensemble.

MARIE LASSAVEUR.



Correspondance.

LE JOUR DE L'AN



C'EST une heureuse chance pour moi, mesdemoiselles, d'entrer en connaissance avec vous, précisément le jour de l'an. Cette connaissance, toutefois, n'est pas si nouvelle entre nous, car nous avons déjà causé ensemble sous des noms que j'empruntais, et même sous l'anonyme.

Bref, permettez-moi, quel que soit le nom qui arrive jusqu'à vous, de vous souhaiter tout d'abord une bonne année, une bonne santé, l'accomplissement de tous vos vœux, *et le paradis à la fin de vos jours*, en un mot, le possible et l'impossible. Rien que cela. Dieu veuille qu'à cette prière il me soit répondu ce que M. de Richelieu dit autrefois à madame de Brancas, qui lui demandait quelque chose de fort difficile : « Si c'est possible, c'est fait, si c'est impossible, cela se fera. »

Je me présente aujourd'hui armée du cadeau

fidèle, qui vous est offert chaque année par la directrice du *Journal des Demoiselles*. C'est un almanach. Cadeau modeste, humble en apparence et même en réalité, et qui, cependant, vous parle avec plus d'énergie que tout autre peut-être. Avez-vous jamais pensé à tout ce que l'almanach renferme de pensées solennelles, gaies, tristes, sérieuses? Regrets, joies, espérances...... La vie tout entière, marquée du sceau formidable que le temps imprime sur chaque jour de l'année qui finit, et sur chacun de ceux qui vont venir avec l'année nouvelle.

Jetez les yeux sur l'almanach de 1862; tous les jours ont leur date inébranlable; 1, 2, 3, 4, etc., ainsi de suite jusqu'à la Saint-Sylvestre. Combien nous paraissaient indifférents, lorsque nous regardions une date sans intérêt alors, et qui aujourd'hui peut-être sont d'un souvenir ineffaçable!... Bonheur ou malheur, c'est la loterie de l'humanité; l'almanach en est le bulletin : blanc ou noir, le quine sort rarement; il faut se contenter d'un numéro gagnant, et c'est encore une belle chance, allez! ne visons pas au delà!

Mais je vous fais entrer de bien bonne heure dans cet abîme de l'inconnu et du passé si indifférent à la jeunesse; car l'expérience seule en donne les clartés et les voit toutes. Encore pas toujours.

Ne voyons pas trop en noir, pour nos étrennes, n'est-ce pas? Autrement vous me prendriez en guignon, et, chaque mois, devinant l'ennemie, vous diriez : « C'est la vilaine dame qui nous fait pleurer. » Ce serait me connaître bien peu, mes chères amies; loin de moi l'idée cruelle d'apporter à votre jeunesse le lourd fardeau d'une raison prématurée et inquiète. Assez tôt viendront les soucis et les chagrins que l'âge, les soins et les devoirs entraînent après eux.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfants, n'enviez pas notre âge de douleurs,
Où le cœur est toujours esclave ou bien rebelle,
Où le rire est souvent si voisin de nos pleurs.

Ah! ne vous hâtez pas de mûrir vos pensées;
Jouissez du soleil, jouissez du printemps,
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées,
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Riez, riez; du sort ignorez la puissance;
Riez, n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux.

Ces beaux vers sont ma philosophie; vous voyez qu'elle n'est pas bien sévère.

Je reprends l'almanach. Cherchons ensemble une date chérie : la fête de votre mère? le jour de votre naissance? Pour sûr, celui-là est le vrai jour de sa fête. — Une autre encore : première rencontre de votre meilleure amie d'enfance? Une autre : grande maladie d'un père bien-aimé? premier jour où vous eûtes l'assurance de le conserver? Que sais-je? Cherchez vous-mêmes, amies, vous trouverez bien sans moi et les souvenirs et les espérances de vos cœurs.

Voici maintenant l'almanach au point de vue de l'histoire, et le calendrier des saints : chaque mois, a sa célébrité. 21 janvier et 6 octobre : la mort de Louis XVI et celle de Marie-Antoinette. Deux couronnes renversées par l'orage des révolutions. — 6 janvier : naissance de Jeanne d'Arc. — 5 février : naissance de madame de Sévigné, modèle accompli de la mère, de l'amie, de la femme du monde; esprit achevé, grand cœur, femme adorable! 24 août : la Saint-Barthélemy; 25, saint Louis mort sur un lit de cendres, reçoit au ciel la véritable couronne, celle qu'on ne peut nous prendre. Cherchez encore : la mort de Charles Ier; celle de Turenne; la naissance de Christophe Colomb; la mort de César; celle de Néron, etc. Je vous donne la clef de cette étude nouvelle et très-amusante. — Venons aux saints : voilà des dates qui font rêver, avec leurs légendes éternellement belles. Des êtres pauvres, obscurs ont laissé une trace immortelle, en pratiquant les vertus imposées à tous. Leurs noms sont gravés ici, couronnés de gloire, dans un Panthéon que la religion leur élève.

Lisez : 25 décembre, Noël; la reine des dates, celle de la naissance d'un Dieu et de la rédemption des hommes; Pâques, fête sublime, résurrection de l'homme-Dieu-martyr. Puis le doux mois de mai, mois des fleurs, consacré à Marie, la mère de Dieu. Assomption; couronnement de Marie.— 24 juin : la Saint-Jean, fête des anachorètes; sages qui dédaignaient le monde et vivaient au désert. 19 juillet : Saint-Vincent de Paul, le grand saint, l'ami des pauvres, le fondateur du plus beau de tous les ordres religieux, les Sœurs de charité. 4 septembre : Sainte-Rosalie; délaissant l'opulence et les joies de la maison paternelle, se retire dans une grotte à quarante milles du château de ses ancêtres, d'où elle aperçoit les hautes murailles dont elle n'approchera plus. Elle passe sa vie dans les rochers, au fond d'une caverne obscure, et, par cette voie étrange, arrive au ciel et reçoit la couronne immortelle.

10 septembre : Sainte-Pulchérie; sœur de Théodose, dont elle fit l'éducation, gouvernant sous sa minorité l'empire d'Orient; Pulchérie a choisi la vie active toute contraire à celle de Rosalie. Elle assemble deux conciles et reçoit le nom de sainte, d'orthodoxe et d'auteur de la paix. — 3 janvier : Sainte-Geneviève; pauvre fille obscure, devenue par ses vertus la patronne d'une des plus grandes villes du monde. Sainte-Ursule, martyre; sa légende est une des plus belles du martyrologe; j'y renvoie mes jeunes lectrices, car le calendrier me mènerait bien loin, si je voulais enregistrer tous les actes des saints et des martyrs de l'Église.

Il me suffit de vous avoir indiqué ce que l'almanach renferme de leçons quelquefois menaçantes... et toujours utiles; des souvenirs chers... quelques espérances qui, à votre âge, et même au nôtre, hélas! font souvent toute la félicité.

Ainsi donc, tant bien que mal, nous voici au premier jour de l'an 1863. Dès le point du jour, les enfants, quelquefois les plus grands, n'est-ce pas? éveillent toute la maison : bonjour, papa, bonjour, maman, je vous souhaite une bonne année, ce qui se traduit par ceci : je viens chercher mes étrennes, donnez-les vite, s'il vous plaît. Les parents savent cela sur le bout du doigt; ils ont été enfants, comme tout le monde, et connaissent toutes ces petites finesses par cœur.

On déploie les cartons, les boîtes, les étrennes, depuis le grand cheval de bois d'Ernest et le polichinelle de Bernard, jusqu'à la parure de Valentine et le bracelet de Madeleine. On s'embrasse, on saute, on est joyeux au salon, à la cuisine, à l'antichambre, jusqu'à la portière et à son époux; les pièces d'or du premier étage et les sous de la mansarde sonnent de tous côtés. De tous côtés, visages joyeux. Si vous voulez que je vous dise ma pensée, la voici : J'adore le jour de l'an. Telle que vous me voyez, paraissant grave et raisonnable, philosophant tout le reste de l'année, de ci, de là, à tout propos, le jour de l'an m'enthousiasme, me transporte; je reçois des étrennes; j'en donne; mon argent saute et allége ma bourse; ma foi, tant pis; ce n'est pas tous les jours le lendemain de la Saint-Sylvestre. Ne grondons pas, ne reprochons pas à nos obligés ces élans de générosité; donnons gaiement ; nous ferons moins d'ingrats.

Tout le jour, c'est une procession; parrains, marraines, filleules, grand'mères et bisaïeuls, petits enfants et les nourrices! Mais déjà le porteur d'eau, le facteur, les *facteurs*, car ils sont mille, le pâtissier, le blanchisseur, tous ceux dont vous payez toute l'année les services, sont déjà venus, en décembre, réclamer les étrennes, que véritablement je suis toujours tentée de leur demander. Sans la mauvaise honte, ce serait fait depuis longtemps. En bonne conscience, n'est-ce pas juste? Comment, je vous paie et vous me demandez encore quelque chose!

Vous comprenez que ces indiscrets personnages ne forment pas à eux seuls l'enthousiasme de mon jour de l'an. Non, mais j'avoue qu'ils en font partie; ils se groupent dans l'ombre du tableau et n'y nuisent pas. Leur sourire stéréotypé, leur salut empressé, leurs vœux, très-vagues, j'en conviens, mais enfin leurs vœux; toute cette mise en scène me réjouit le cœur; c'est un hymne mélodieux dont le bruit est doux, comme toutes les illusions de ce monde. Je ne puis m'empêcher d'en rire, et je m'y laisse prendre.

Parce que quelques indifférents me disent une fois l'an :

« Madame, je vous souhaite tout ce que vous désirez, » je m'en vais gaiement comme si c'était déjà fait, et je remercie encore avec un sourire émerveillé et radieux.

MODES.

J'espère, mes chères enfants, que votre grande colère contre nous est un peu calmée; vous avez attendu votre numéro de décembre, et nous sommes coupables en apparence; mais vous savez qu'on ne doit jamais condamner un accusé sans l'avoir entendu; laissez-moi parler, et vous verrez que notre désir de vous être agréables est la seule cause de ce retard, auquel vous n'êtes pas accoutumées. Nous avons voulu vous offrir pour étrennes le porte-allumettes, et ajouter un pendant; malgré la célérité apportée dans ce travail, le découpage du pendant, vu le grand nombre de nos abonnées, nous a entraînés plus loin que nous ne l'avions supposé. Maintenant que la paix est signée, je l'espère, nous allons recommencer à causer en amies.

Tous les magasins s'ornent et s'embellissent pour le jour de l'an, que vous attendez avec tant d'impatience. Chacune d'entre vous a formé un souhait; souvent vous cherchez à pénétrer les secrets qui vous environnent pour savoir si ce souhait sera accompli; mais songez qu'en agissant ainsi vous ôtez un grand plaisir à votre bonne mère, par exemple, qui a mis tant de soins à cacher le cadeau qu'elle vous destine, afin de jouir de la surprise que vous éprouverez en le recevant.

Tout en se récriant que c'est un usage ridicule, chacun s'occupe à préparer ses cartes de visite; on blâme cette habitude, et cependant ceux qui souhaitent le plus de la voir abolir sont indisposés contre les personnes dont les noms manquent à l'appel, lorsque, le soir, ils font l'examen des cartes reçues dans la journée. En effet, *ce petit morceau de carton* est un moyen d'entretenir des relations qui seraient souvent interrompues par le peu de temps que les gens occupés peuvent consacrer aux visites; d'ailleurs, c'est un souvenir, une marque d'intérêt ou de déférence. Depuis quelques années même, on répond par l'envoi d'une carte, dans une autre ville, à la réception d'un billet de faire part; c'est un témoignage de sympathie pour l'événement heureux ou malheureux arrivé dans une famille, avec laquelle on n'est pas assez lié pour répondre par une lettre.

Paris change d'aspect à cette époque de l'année; dès la seconde quinzaine de décembre les grandes rues et les boulevards sont transformés en un vaste champ de foire par d'affreuses petites boutiques en planches, qui viennent s'installer sur le bord des trottoirs et encombrer la circulation, déjà rendue si difficile par la grande affluence des promeneurs. D'ailleurs, à mon avis, le jour de l'an arrive dans une très-mauvaise saison; ou il gèle, et on serait heureux de rester tranquillement au coin de son feu, tandis qu'il faut sortir, et, de plus, s'embarrasser les mains de paquets plutôt que de se bien envelopper; ou, seconde hypothèse, il dégèle, ce qui arrive souvent à la fin de décembre, après quelques jours de neige, et la pluie est alors le comble de l'infortune pour les malheureux Parisiens forcés de sortir ce jour-là, car les rues semblent trop étroites pour contenir les paquets, les parapluies et les marchands ambulants.

Mais vous, mes chères amies, vous ne voyez que le beau côté du 1[er] janvier; aussi je cesse mes lamentations. J'ai d'ailleurs à vous entretenir de choses fort intéressantes, car, avec ce mois, commencent les réunions de famille, qui sont certainement les plus agréables, et après viennent les dîners, les soirées et les bals; vous n'avez sans doute pas encore terminé vos toilettes; si vous voulez suivre mes conseils, que tout soit préparé dès le commencement de l'hiver, et vous n'aurez plus à vous occuper de ces détails ennuyeux, que pour les circonstances imprévues.

Comme je vous l'ai déjà dit, la simplicité est ce qui convient le mieux à votre âge. Voici une fort jolie toilette que je vous recommande : une robe en tarlatane blanche unie avec un grand ourlet et deux plis de la même hauteur; sur l'ourlet et chacun des plis, posez une petite ruche découpée en tarlatane bleue ou rose, au milieu de laquelle vous

aurez mis un petit velours noir très-étroit. Faites le corsage décolleté et froncé, garni de la même ruche, la manche courte et bouffante, garnie également de la ruche, ainsi que la ceinture, qui est en tarlatane et nouée derrière; vous ajouterez à cette toilette une simple coiffure en velours noir, avec un petit bouquet de boutons de roses ou de marguerites bleues, posé entre les deux bandeaux.

La robe décolletée en carré est très en vogue pour toilette de dîner; avec cette forme de corsage, on fait les manches longues ou courtes, on met en dedans de cette robe une guimpe montante en mousseline avec entre-deux brodés, séparés par une engrêlure en valencienne, dans laquelle on passe un velours n° zéro; le fichu est garni d'une petite valencienne qui retombe sur le bord de la robe; la manche en mousseline est froncée dans le bas, sur un poignet semblable aux entre-deux de la guimpe, et garni de la même valencienne.

J'ai vu aussi pour soirée une robe en taffetas rayé sans garniture, le corsage était décolleté avec une guimpe demi-montante, et, sur les épaules, un fichu Marie-Antoinette croisant devant et nouant derrière; le fichu était pareil à la robe, garni de deux petits volants surmontés d'une ruche, la manche longue demi-ouverte était garnie comme le fichu.

Une jeune femme de mes amies, très-élégante, et cependant travaillant beaucoup, vient de se faire une charmante toilette de bal avec deux robes; l'une était en tarlatane blanche, garnie de sept volants; l'autre, en taffetas gris; cette dernière était tout unie, et toutes les deux étaient fort défraîchies dans le bas; elle a pris d'abord sa robe de tarlatane, elle a supprimé les deux volants du bas, fait un ourlet neuf et allongé cette jupe dans le haut.

Puis est venu le tour de la robe de taffetas, qu'elle a coupée également du bas et posée sur la jupe de tarlatane; elle a placé un bouquet de roses et de dentelle noire à chaque couture pour relever la jupe. Ensuite, les deux corsages ont été réunis pour faire un corsage en taffetas, recouvert dans le haut d'une draperie en tarlatane, descendant devant jusqu'à la taille, et retenue au milieu par un bouquet de roses semblables à ceux de la jupe; les manches ont été faites en tarlatane, deux petits bouillonnés retenus par le même bouquet; elle a mis dans ses cheveux une guirlande de roses et de dentelle: et, grâce à son esprit ingénieux, elle a une toilette très-distinguée, que je vous recommande d'imiter. Avec les toilettes de bal, il ne faut pas oublier la sortie de bal, qui se fait en cachemire blanc; c'est un collet ouaté, et doublé de taffetas ou de satin, et garni d'une bande de satin piqué ou de cygne; surtout ne négligez pas d'y mettre un capuchon ouaté également; il se fait habituellement froncé et garni comme le collet, on pose un nœud de ruban sur le milieu de la tête.

Le drap de Nice est une étoffe excellente pour costume d'intérieur; on peut faire le corsage à taille ronde sans ceinture, et garnir le devant de la robe en plaçant au milieu une passementerie descendant jusqu'au bas de la robe; et une de chaque côté partant des épaules, formant châles et ouvrant en tablier sur la jupe; la manche se fait presque plate, ouverte seulement pour laisser passer la main; elle est garnie dans le bas d'une passementerie; avec cette manche, on met la manchette droite, dépassant un peu sur le poignet. Une coiffure charmante, et qui convient parfaitement à cette toilette, est en dentelle noire avec voile retombant derrière, et barbes sur les côtés; au milieu de la tête, on place un nœud de rubans de deux nuances.

La pèlerine courte ronde ou pointue et la manche fermée avec revers au poignet et jockey à pointes sont aussi fort bien pour robe du matin.

Les vestes en velours ou drap vous permettront encore d'utiliser les robes dont les corsages ne pourraient plus être portés; vous pouvez aussi réparer le bas des jupes en coupant une bande de 25 centimètres à laquelle vous mettez un faux ourlet, après avoir retiré la partie défraîchie, puis vous réunissez cette bande à la jupe par une autre bande en velours, popeline ou taffetas, noir ou de nuance un peu plus foncée que la robe, couvrez les coutures d'une petite passementerie.

Le macadam et l'ampleur des jupes obligent à porter les robes relevées; aussi a-t-on cherché mille moyens plus ou moins commodes pour conserver aux mains la liberté des mouvements et se préserver de la boue; le plus élégant relève-jupe est certainement la ganse fixée à chaque couture, passant dans de petits anneaux, et venant se joindre aux ganses des autres coutures sur une plus grosse placée de chaque côté; aujourd'hui on regarde comme un luxe ce qu'on aurait dédaigné autrefois, les jupons de couleur; il est vrai qu'on apporte un grand soin dans la manière de les orner; après les jupons noirs, qui sont toujours les plus économiques, je vous recommande les jupons gris avec bande noire ou violette; les rouges sont très en vogue, mais beaucoup moins distingués. J'en ai vu un charmant, en moire anglaise grise; sur l'ourlet était posé un velours noir, liséré de blanc de 10 centimètres, et un de 7 centimètres, brodé en blanc, de manière à former une corde, et s'enlaçant autour du large velours.

Il est inutile, je pense, mesdemoiselles, de vous parler encore des pardessus; vous savez, d'après nos articles précédents et les modèles que nous vous avons envoyés, que vous pouvez les faire en velours, drap ou gros de Tours, de la forme que vous préférez; on en fait aussi en peluche bleue, mais certainement ces manteaux dateront.

Vous trouverez chez mademoiselle Tarot, rue Sainte-Anne, 40, de charmants chapeaux : un fort joli pour jeune fille est en velours noir avec passe en tulle blanc bordée de velours noir, recouverte d'une dentelle noire; le bavolet est bordé d'une dentelle blanche et entouré d'un velours bleu semblable à celui formant nœud sur la passe, les brides sont pareilles; le dessous est orné de fleurs assorties. Un autre pour jeune femme est en tulle blanc, avec bavolet en dentelle noire, ayant pour tout ornement une touffe de plumes mauves avec nœud de dentelle noire; le dessous est en blonde blanche avec une rose posée un peu sur le côté; les brides sont mauves.

Les bandeaux étant toujours relevés, les ornements des chapeaux et des coiffures se placent en touffe au sommet de la tête.

Je préfère pour les petites filles dans cette saison la capote au chapeau rond, bien qu'il se porte toujours. Voici un charmant pardessus pour enfant; il est en velours noir, de forme princesse, garni du haut en bas d'un petit ruban tuyauté; la pèlerine courte est ronde et garnie de même; on ajoute à ce vêtement une ceinture anglaise en taffetas noir à frange.

Quant à miss Lily, elle fera bien de prier sa petite maman de s'adresser à madame Herbillon, rue de Choiseul, 12, si elle veut avoir de charmantes nouveautés pour ses étrennes.

Les petits garçons donnent toujours plus de peine à habiller; il est impossible d'apporter dans leur toilette autant de variété que dans celle des petites filles. Je vais cependant vous indiquer un charmant costume en velours noir ou drap : le pantalon un peu large, est retenu au genou; la veste, avec basque découpée, est longue et ample; elle est ornée de boutons anglais; le gilet, boutonné jusqu'en bas avec basque semblable à celle de la veste; le chapeau est en velours ou feutre, avec aigrette et nœud avec pans.

Voici le moment où vos cheveux réclament de grands soins; vous les fatiguez par les épingles et les coiffures; l'eau et la pommade vivifiques en dépôt chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, non-seulement en préviendront, mais en arrêteront complètement la chute. Elles sont préparées avec beaucoup de soin; vous pouvez donc les employer avec confiance, ainsi que le cold-cream vivifique, cosmétique excellent pour adoucir la peau.

Nous envoyons à nos chères lectrices le calendrier pour l'année qui commence; les six derniers mois devront être collés, à la place des six premiers, lorsque la première moitié de l'année sera écoulée.

EXPLICATIONS

Planche I

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Robe de baptême — 3, Pelote — 3 *bis*, *Pauline* — 4, *Célestine* — 5, P. C. — 6 et 7, Parure — 8, B. G. — 9, *Adeline* — 10, *Mélanie* — 11, B. V. — 12. *Mathilde* — 13, P. M. — 14, Écusson avec H. L. — 15, *Clémentine* — 16, *Zoé* — 17, *Eugénie* — 18, Écusson avec F. H. — 19, Bande — 20. L. R. — 21, J. B. — 22, D. E. — 23, M. S. — 24, *Marie* — 25, Mouchoirs et écusson avec G. N. — 26, V. B. — 27, Bande.

COTÉ DES PATRONS. — 1, A. G. — 2, J. E , enlacés — 3, E. V. — 4, L. Q. — 5, *Elvina* — 6, C. D. — 7, *Camille* — 8, *Victorine* — 9, *Louise* — 10, *Marthe* — 11, E. R., enlacés — 12, *Clara* — 13, M. S., avec couronne de marquis — 14, Coin pour châle — 15, L. A. J., enlacés — 16, M. L. — 17, G. V. — 18, V. Q.— 19 à 24, chemise de nuit — 25 à 28 *bis*, Corsage décolleté — 29 à 32, chemise de poupée — 33 à 42, Marguerite en papier — 43 à 46, Travail en perles — 47 et 48, Panier à ouvrage — 49 et 50, Bénitier — 51 et 52, Dessous de lampe — 53, Pèlerine au crochet — 54, Cravate au crochet — 55, Manche tricotée.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Robe de baptême, plumetis, cordonnet et point de sable.

1, Devant de la robe.

2, Bande pour les manches et les châles.

3, Pelote duchesse avec *E. B.* au milieu, plumetis, cordonnet et point de sable sur mousseline.

On garnit cette pelote d'une valencienne, et on la monte sur un transparent bleu ou rose; la valencienne pose sur une ruche en satin.

3 *bis*, *Pauline*, plumetis et cordonnet. Vous pouvez l'exécuter en point à la minute, en suivant tous les contours du dessin.

4, *Célestine*, plumetis et cordonnet.

5, *P. C.* enlacés; plumetis, cordonnet et point de sable.

6 et 7, Parure, plumetis, cordonnet et point de sable sur toile, ou broderie russe en laine. Il suffit pour ce genre de broderie de couvrir tous les traits du dessin par une piqûre à points allongés, en laine. La plupart des parures que nous donnons pour exécuter sur toile, peuvent se faire également en laine; dans ce cas, vous supprimerez le point de sable.

8, *B. G.*, pour taie d'oreiller, plumetis et feston.

9, *Adeline*, plumetis et cordonnet.

10, *Mélanie*, plumetis et cordonnet.

11, *B. V.*, plumetis et cordonnet.

12, *Mathilde*, plumetis, cordonnet et point de sable, ou broderie à la minute.

13, *P. M.*, plumetis et cordonnet ou broderie russe.

14, Écusson avec *H. L.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

15, *Clémentine*, plumetis, feston, cordonnet et point de sable.

16, *Zoé*, plumetis, cordonnet et point de sable ou broderie russe.

17, *Eugénie*, plumetis et cordonnet.

18, *F. H.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

19, Bande, plumetis, cordonnet et point de sable. Elle peut servir pour guimpe, en séparant chaque entre-deux par trois petits plis.

20, *L. R.*, plumetis et cordonnet.

21, *J. B.*, plumetis et feston.

22, *D. E.*, plumetis et cordonnet.

23, *M. S.*, plumetis et cordonnet.

24, *Marie*, plumetis et cordonnet.

25, Mouchoir et écusson avec *G. N.* enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

On peut supprimer le semé de bouquets, qui se trouve en dessus de la grecque, et le dessin est encore fort joli.

26, *V. B.*, plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

27, Bande pour layette, plumetis et cordonnet ou broderie russe sur mousseline pour cravate.

COTÉ DES PATRONS.

1, *A. G.*, romaine, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

2, *J. E.* enlacés, plumetis et cordonnet.

3, *E. V.*, gothique, plumetis et cordonnet.

4, *L. Q.*, gothique, plumetis et cordonnet.

5, *Elvina*, anglaise, plumetis et cordonnet.

6, *C. D.*, anglaise pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et feston.

7, *Camille*, anglaise, plumetis et cordonnet ou point russe en laine très-fine.

8, *Victorine*, anglaise, plumetis et cordonnet.

9, *Louise*, anglaise, plumetis et cordonnet.

10, *Marthe*, plumetis et cordonnet.

11, *E. R.*, enlacés, plumetis et cordonnet.

12, *Clara*, plumetis et cordonnet.

13, *M. S.*, enlacés, avec couronne de marquis, plumetis et cordonnet.

14, Coin pour châle, brodé au passé. Il peut s'exécuter sur velours ou cachemire, ou sur pointe en taffetas pour l'été. On peut faire le semé de boutons de roses ou celui de marguerites, ou les entremêler.

15, *L. A. J.*, enlacés, plumetis et cordonnet.

16, *M. L.*, gothique, plumetis et cordonnet.

Ce chiffre, ainsi que les numéros 3 et 4, peuvent se faire en point à la minute en suivant tous les traits du dessin avec l'aiguille.

17, *G. N.*, gothique, plumetis et cordonnet.

18, *V. Q.*, gothique, plumetis et cordonnet.

19 à 24, Chemise de nuit.

19, Devant de la chemise de nuit.

Il faut le tailler en double, en ajoutant la longueur nécessaire, et faire une fente depuis l'encolure jusqu'au trait indiqué sur la planche pour placer les deux poignets qui doivent recevoir les boutons et les boutonnières.

20, Dos de la chemise de nuit.

Cette partie doit être aussi taillée en double.

21, Manche de la chemise.

22, Poignet de la manche.

23, Pièce du dos de la chemise.

24, Col de la chemise.

25 à 28 *bis*, Corsage décolleté.

25, Devant.

26, Dos.

27, Petit côté du dos.

28, Manche.

28 *bis*, Croquis du corsage.

La berthe est formée par deux ou trois volants de 5 centimètres, le premier est posé sur la ligne marquée sur les patrons du dos et du devant.

29 à 32, Chemise de poupée.

29, Devant.

30, Dos.

31, Poignet de la chemise.

32, Croquis de la chemise.

Elle se taille d'un seul morceau en pliant l'étoffe sur les épaules. — Faites une fente sur le devant comme l'indique le patron; le premier signe du numéro 31, marque la partie qui doit border le devant de la chemise, le deuxième donne la mesure du poignet allant du devant au-dessus de l'épaule, et la troisième partie du patron se place de l'épaule au milieu du dos; vous ajouterez les deux parties nécessaires pour faire l'autre moitié du dos et du devant.

33 à 42, Marguerite en papier.

Découpez 3 ronds sur le numéro 34, et 3 ronds sur le numéro 35; puis 2 ronds sur chacun des numéros 36, 37, 38 et 39. Prenez un des ronds numéro 39, et marquez les nervures avec la pince en appuyant sur un morceau de caoutchouc, et roulez tous les autres ronds avec la pince pour former de petits tuyaux.

Vos ronds étant tous gaufrés, vous prenez un cœur, vous coupez le tulle qui est dessous; puis, avec le bout de la pince, vous mettez un peu de pâte autour du cœur, vous enfilez le pétale numéro 39, sur lequel vous avez marqué les nervures; vous l'appuyez légèrement à l'endroit où vous avez mis la pâte, puis vous avez le soin de rabattre les petits crans sur le cœur. Vous mettez de nouveau de la pâte et vous enfilez le deuxième pétale; vous continuez ainsi pour les autres ronds ou pétales, en ayant soin de les contrarier et de renverser un peu le bout des six derniers pour donner plus de grâce à la fleur.

Ensuite vous taillez les trois dessous verts sur le patron numéro 39; vous repliez en dedans les deux côtés de chaque pétale, puis vous les renversez afin qu'il n'y ait que le milieu du rond qui soit collé sous les ronds de la fleur, pour ne pas la faire remonter, ce qui lui donnerait une forme peu gracieuse.

Pour le bouton, vous coupez en quatre parties un rond, numéro 36, vous marquez les nervures sur le caoutchouc, puis vous attachez avec de la soie ces quatre pétales sur un fil de fer très-fin; vous coupez un grand rond vert dont vous entourez le bouton; ensuite, vous taillez un autre rond vert que vous pincez entre les doigts, et que vous attachez encore autour, et vous montez la branche comme vous l'indique le numéro 33.

La marguerite étant assez difficile à découper, celle de nos abonnées qui seraient effrayées de ce travail trouveront des boîtes contenant toutes les feuilles et les pétales préparés pour monter cette fleur, chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

43 à 46, Travail en perles, pour la jardinière qui se trouve sur la planche de décembre. On emploie beaucoup ce genre de perles, *dites perles d'Allemagne*, pour cordon de sonnette et dessous de lampe. On enfile le premier rang comme l'indique le numéro 1, en suivant avec soin le dessin que l'on veut faire. Le numéro 2 montre que l'on enfile une perle, on passe l'aiguille dans la septième perle du 1er rang, on enfile une autre perle, on passe l'aiguille dans la cinquième perle; on continue ainsi jusqu'au bout du rang, en ayant soin d'empêcher le fil de se croiser dans l'intérieur des perles. Le nombre huit n'est pas nécessaire pour ce travail; il y en a souvent beaucoup plus à enfiler. Le fil doit être gros et très-solide. Le numéro 3 indique l'enfi-

lage du 3e rang, qui est le même que le second, et le numéro 4 donne le dessin de la jardinière.

47 et 48, Panier a ouvrage, brodé en perles, chenille, soie d'Alger et cordonnet sur canevas. Taillez un morceau de canevas de 31 centimètres de large sur 32 centimètres de long. Le fond est en soie d'Alger vert clair. Faites avec la soie verte 9 rangs qui se trouveront sous la ruche; puis une raie brodée en chenille et cordonnet, comme l'indique le détail du travail numéro 48; alternez quatre fois une raie brodée en chenille et cordonnet, et une raie brodée en perles et soie d'Alger; terminez par 9 rangs en soie d'Alger. Taillez un morceau de percaline verte d'un centimètre de plus que le canevas, tout autour; fixez-la sur les lisières; fermez à chaque bout, par trois gros plis de chaque côté de la raie de chenille pour arrondir les extrémités; posez une ruche de satin violet au bord et un petit nœud de même ruban que la ruche. Faites deux bandes de 32 centimètres, que vous brodez en chenille et cordonnet pour former les anses, que vous doublez en taffetas vert.

Le sac en taffetas vert a 65 centimètres de large sur 25 centimètres de hauteur; réunissez les deux lisières par une couture; faites un ourlet de trois centimètres pour la coulisse, en laissant un petit volant dans le haut, fixez le sac au canevas, après avoir posé les anses de chaque côté, et attachez la percaline en faisant un rempli sur la soie.

49 et 50, Bénitier avec croix et coquille en nacre.

49, Croquis du bénitier.

50, Détail du travail du fond en tapisserie.

Faites sur canevas un fond en soie d'Alger verte, du point indiqué au numéro 50, après avoir tracé le contour de la croix, que vous couvrirez d'un morceau de velours noir et bordé de perles ou d'un perlé en cuir doré; fixez la croix, la coquille et les petites étoiles de nacre, avec des perles qui servent à cacher les trous percés dans la nacre. Taillez un morceau de carton sur le patron numéro 49, et une doublure en taffetas assorti à la soie; réunissez le canevas et la doublure par un surjet en enfermant le carton, et garnissez le tour d'un perlé en cuir doré semblable à celui de l'intérieur.

Vous pouvez vous procurer ce charmant bénitier, échantillonné avec la croix et la coquille pour vingt francs, ou seulement la croix et la coquille pour quinze francs, chez mademoiselle E. Ribault, rue de Rohan, 3, ainsi que les fournitures nécessaires pour exécuter le petit panier à ouvrage numéro 48.

51 et 52, Dessous de lampe en canevas japonais.

Prenez un carré de 20 centimètres de canevas japonais; faites en point de marque le dessin du numéro 51; la laine en 10 fils est nécessaire pour couvrir ce canevas, qui est un peu gros. Doublez de percaline ou de taffetas assorti à la nuance de la laine en mettant un peu de ouate à l'intérieur; et bordez d'une ruche en drap découp , comme l'indique le numéro 52. Le ponceau e le violet sont les nuances les plus jolies sur ce ca evas.

53, Pèlerine en crochet boule.

Prenez 175 grammes de laine no re en 5 fils et 75 grammes de laine blanche.

Montez avec la laine noire une chaîne de 77 mailles. Toute la pèlerine se fait en allant et en revenant.

1er rang. — Une maille boule dans la 5e maille chaînette. La maille boule se fait ainsi : jetez la laine sur le crochet, piquez le crochet dans la maille et retirez la laine une première fois, en la faisant passer dans la maille seulement, jetez la laine sur le crochet, piquez le crochet dans la même maille, et retirez la laine une seconde fois dans cette maille, jetez la laine sur le crochet, piquez le crochet dans la même maille, et retirez la laine une troisième fois dans cette même maille, jetez la laine sur le crochet et faites-la passer dans 6 des mailles qui se trouvent sur le crochet; jetez la laine sur le crochet et faites-la passer dans les deux mailles qui restent sur le crochet. Il faut faire cette maille aussi peu serrée que possible. Après avoir fait une maille boule dans la 5e maille chaînette, faites : (1 maille chaînette, 1 maille boule dans la 2e maille), continuez jusqu'à la fin du rang les deux mailles renfermées dans la parenthèse; en faisant attention aux augmentations des épaules et du milieu du dos, que vous faites ainsi : lorsque vous aurez 9 mailles boules, vous reprendrez la 10e dans la même maille que la 9e, puis vous recommencerez onze mailles boules, et la 12e dans la même que la 11e, 11 mailles boules, la 12e prise dans la même maille que la 11e, 9 mailles boules, terminez par 1 maille chaînette, 1 bride prise dans la même maille que la dernière maille boule.

2e rang. 4 mailles chaînettes, 1 maille boule en piquant le crochet dans le premier jour du rang précédent, 1 maille chaînette, 1 maille boule dans le jour suivant, continuez jusqu'à la fin du rang comme le précédent, en augmentant sur les épaules et au milieu du dos. Ces augmentations se font jusqu'au 9e rang inclusivement. Ensuite, faites 11 rangs pour le fond de la pèlerine, sans cesser de faire les augmentations du dos et celles des deux devants, qui se font comme à la fin du 1er rang et au commencement du 2e. Le fond de la pèlerine terminé, faites un rang de demi-brides sur les deux devants, 2 mailles dans chacun des jours qui se trouvent au bord de la pèlerine.

Pour la bordure, prenez la laine blanche et la laine noire ensemble. Attachez ces deux laines au-devant du côté droit. Piquez le crochet dans la 1re maille, et faites passer les deux laines dans cette maille, tournez les laines autour de deux doigts pour former une boucle, retirez la laine dans une seule maille, jetez les laines sur le crochet, et faites-les passer dans les deux mailles qui restent sur le crochet.

Continuez la bordure autour de la pèlerine en faisant ce point maille pour maille. Aux pointes de chaque devant, vous aurez soin, pour élargir, de faire 1 maille chaînette, 5 mailles bouclées avant la pointe; 1 maille chaînette, 5 mailles bouclées après la pointe, et 1 maille chaînette. A la pointe du dos, faites seulement 1 maille chaînette; élargissez ainsi chaque rang, excepté le 8e et dernier, qui se fait sans augmentation.

Quand vous serez au bout du côté gauche de votre pèlerine, vous ferez 1 maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans le 1er jour du 1er rang (1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le jour suivant;) continuez jusqu'au bout du rang. Ce



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

premier rang autour du cou ne doit pas avoir de boucle. Avant de commencer le 2e rang de la bordure, faites 1 maille chaînette pour élargir au tournant; il faut avoir soin de faire 1 maille chaînette de chaque côté de l'encolure à tous les rangs. Au deuxième rang du tour du cou, continuez les mailles bouclées comme au reste du châle; seulement, vous ferez à chaque rang une diminution sur les épaules et une au milieu du dos. Le dernier rang se termine au haut du côté gauche de la pèlerine, de sorte qu'il ne doit y avoir que 6 rangs autour du cou, et 8 autour de la pèlerine.

54, CRAVATE en crochet bouclé comme le bord de la pèlerine; seulement vous tournerez les laines sur trois doigts pour faire les boucles plus longues. Laine blanche et laine noire en 5 fils. Montez une chaîne de 10 mailles, fermez la chaîne en faisant une demi-bride dans la première maille chaînette, puis faites toutes les mailles comme celles du bord de la pèlerine. Lorsque la cravate sera assez longue, mettez un gland en laine blanche et noire à chaque bout.

55, MANCHE TRICOTÉE en laine anglaise noire.

Il faut des aiguilles de trois grosseurs. Montez 70 mailles sur votre jeu d'aiguilles moyennes, fermez et faites 2 rangs en mailles à l'envers.

3e RANG. — 14 fois : (1 passe, 1 surjet triple, 1 passe, 1 maille simple).

15 rangs en faisant + 1 passe, 1 surjet double, 1 passe, 1 maille simple; retournez au signe +.

Quand cette dentelle sera terminée, prenez les aiguilles fines et faites 24 rangs, 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'envers; pour former un poignet à côtes fines; la maille à l'endroit se fait en prenant la maille derrière l'aiguille. Le poignet étant terminé, vous faites au rang suivant 1 maille, 1 passe, jusqu'à la fin du rang. Vous prenez ensuite vos grosses aiguilles et vous faites : 1 passe, 1 maille, 1 surjet; vous continuez ainsi votre rang; faites le rang suivant en mailles à l'endroit, continuez les 140 rangs suivants en alternant un rang de dessin, un rang uni; le dessin forme 38 raies en biais à jour. Au premier rang, il faut remplacer le 1er et le 19e surjet par une maille simple. Faites un rang de : 1 maille, 1 surjet. Reprenez vos aiguilles fines et faites 30 rangs : 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers pour former le poignet du haut de la manche. Rabattez.

Ces manches sont très-chaudes et très-commodes pour le matin, ou pour une personne en deuil. On peut les faire aussi, en laine mérinos blanche, pour se garantir du froid en sortant du bal. On ajoutera 60 rangs aux 142 du fond de la manche.

Plusieurs personnes n'ayant pas compris les explications que nous avons données en décembre, pour monter les porte-allumettes, avec soufflets sur les côtés, nous allons leur indiquer un autre moyen plus facile et qui donnera une forme plus gracieuse. Prenez une règle et tracez une ligne à l'envers avec un canif, pour plier les trois parties du fond qui dépassent le patron donné sur la planche de décembre, côté des patrons. Le devant étant plus large que le fond, il faut l'arrondir un peu; percez avec un poinçon les deux parties ensemble, à l'endroit où est placé le gland le plus haut; passez un gros fil, serrez fortement, faites de même de l'autre côté; prenez de l'eau de gomme très-épaisse, collez au devant les deux parties repliées sur les côtés, laissez sécher. Coupez une petite bande d'étoffe blanche ou de papier de sept centimètres de long sur deux centimètres de large, collez-la sur la troisième partie repliée du fond et sur l'envers du devant, puis égalisez avec des ciseaux l'étoffe qui dépasse.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune fille de douze ans. — Robe en taffetas quadrillé. — Corsage avec pièce d'épaule. — Guimpe et manche en mousseline bouillonnées, chaque bouillonné est séparé par une engrêlure dans laquelle est passé un velours noir. — Ceinture en taffetas, assortie à la robe. — Velours noir dans les cheveux.

Toilette de petite fille. — Robe de popeline ornée de pattes en velours, garnies d'un petit ruban tuyauté, assorti à la robe. — Ceinture suissesse en velours noir, garnie de même. — Manches et guimpe avec col en nansouk.

Toilette de bal. — Robe en tarlatane, jupe bouillonnée; sur chaque couture, une large ruche en tarlatane blanche, au milieu de laquelle est posée une petite ruche en tarlatane rose. — Corsage à pointe. — Berthe formée par deux bouillonnés et garnie d'une ruche semblable à celles de la jupe. — Manche courte garnie d'un bouillonné. — Dans les cheveux, guirlande de feuilles avec camélias roses.

TRAVESTISSEMENTS

Costume de laitière. — Robe en toile de fil d'aloès garnie de velours noir. — Tablier en taffetas bleu à bavette. — Bonnet en étoffe semblable à la robe, avec velours noir et petite bande festonnée sur le dessus de la tête. — Guimpe en nanzouk plissée et festonnée. — Anneaux d'or aux oreilles, croix à la Jeannette suspendue au cou par un velours noir. — bas assortis à la nuance du tablier. — Souliers en maroquin, à boucles.

Costume de Cracovienne. — Jupe en gros de Tours ou cachemire blanc, garnie d'une bande en moire ou velours ponceau, bordée de cygne. — Veste de même étoffe que la jupe, garnie de cygne et ornée de passementeries en or. — Gilet en velours ou moire ponceau, avec boutons et passementeries en or. — Toque carrée en moire ou velours ponceau, garnie de cygne; galons et glands d'or. — Bouquet de roses dans les cheveux. — Bottines assorties à la bande de la jupe.

Costume de marinière. — Robe en taffetas blanc ornée de deux bandes en taffetas rose; le corsage garni de petits volants en taffetas rose. — Pardessus en taffetas ou velours noir. — Chapeau de paille orné de velours noir et rubans roses. — Bas roses à raies noires. — Souliers à boucles, guêtres blanches.

Costume d'incroyable. — Pantalon et gilet en casimir blanc. — Habit en satin abricot avec boutons d'argent. — Cravate en batiste. — Manchettes brodées. — Perruque poudrée et bourse. — Chapeau de castor noir. — Bas de soie. — Jarretières et nœuds en satin rose.

ÉPHÉMÉRIDES

9 JANVIER 1514. — MORT D'ANNE DE BRETAGNE.

Fille et héritière du duc de Bretagne François II, et de Marguerite de Foix, Anne fut convoitée par tous les princes de la chrétienté, et après avoir été promise à Maximilien d'Autriche, qui épousa depuis l'héritière de Bourgogne, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France. Quoique son cœur n'eût pas été consulté dans ce mariage, elle se montra le modèle des épouses et elle se montra aussi capable de gouverner, car pendant l'expédition de Charles en Italie, elle conduisit les affaires du royaume avec une rare prudence. La mort prématurée de son mari la plongea dans la douleur, et, la première parmi les reines de France, elle porta le deuil en noir, quoique toutes les reines jusqu'alors l'eussent porté en blanc. Louis XII vint à bout de la consoler. Il épousa Anne qu'il avait aimée lorsqu'il n'était que duc d'Orléans et elle jeune fille à la cour de son père.

Cette princesse mourut au château de Blois, à l'âge de trente-neuf ans, et son mari, qui avait eu le tort de répudier, pour l'épouser, la malheureuse et sainte fille de Louis XI, Jeanne de Valois, se remaria en troisièmes noces avec la sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre.

A la mort d'Anne, le duché de Bretagne fut réuni au royaume de France. Elle l'avait gouverné séparément, d'après ses anciennes lois et coutumes, et elle prenait le titre de reine de France et duchesse de Bretagne.

Mosaïque

La vie la plus douce est comme la surface d'une onde paisible que la chute d'une fleur fait osciller.

Mme NECKER.

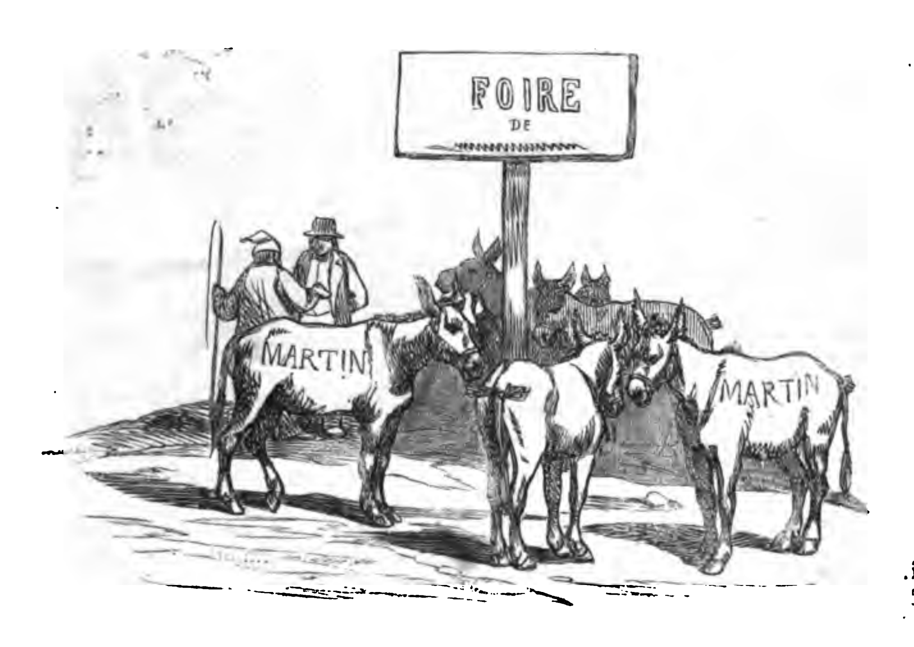
—

CHARADE.

Mon premier est une voiture
Commune dans l'antiquité;
Au théâtre, en vers, en peinture,
On le voit encor usité.
Mon second, de mauvais augure,
Est un oiseau babillard et voleur.
Mon tout soulage la blessure
Que reçoit le guerrier, martyr au champ d'honneur.

J. DE G.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64

M. ET MADAME DE LA GARAYE

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JANVIER



E comte et la comtesse de La Garaye vivaient en Bretagne, au milieu du grand monde et parmi les plaisirs que peut donner une très-grande fortune. Ils s'aimaient avec une vive tendresse et ne se quittaient jamais, pas même à la chasse, car la comtesse était devenue écuyere hardie et chasseresse intrépide, pour ne pas se séparer de son mari, qui préférait les amusements champêtres à tous les autres.

Leur vie coulait insouciamment, ils étaient seulement occupés aux divertissements qui remplissaient leurs jours, et n'ayant d'autre sentiment vif que l'affection qu'ils se portaient l'un à l'autre; cependant, parfois le comte se disait :

« Ne sommes-nous donc au monde que pour suivre une meute et forcer un cerf? »

Mais ses réflexions n'allaient pas plus avant.

La mort imprévue du comte de Pontbriand, beau-frère de M. de La Garaye, le spectacle des funérailles succédant soudain à des fêtes, la vue d'un homme jeune, beau, brillant, frappé tout à coup et jeté dans le cercueil, ce fut là l'énergique moyen dont le Seigneur se servit pour ramener vers lui des âmes si bien faites pour le servir. — Le comte fut ébranlé jusqu'au fond de l'âme par de graves pensées : le néant des biens de la terre, la fragilité des jouissances, le compte qu'un Maître sévère demandera à son serviteur des talents qu'il lui a confiés, toutes ces vérités du christianisme se présentèrent à son esprit et produisirent une révolution aussi généreuse qu'étonnante.

Il la mûrit en silence pendant quelques jours; puis, trouvant chez sa belle-sœur un religieux bénédictin qui lui inspira de la confiance, il lui dit les projets de conversion et de réforme que Dieu suscitait en son cœur. Ce religieux l'encouragea, et M. de La Garaye, pressé de mettre la main à l'œuvre, ouvrit son âme à sa femme.

« Je suis résolu, lui dit-il, de travailler sérieusement à mon salut, quoi qu'il puisse m'en coûter, et je ne crois pas pouvoir exécuter cette résolution tant que je resterai lié avec le monde. Mon intention est donc d'y renoncer tout à fait : je veux faire un hôpital de mon château, y servir moi-même les pauvres et me consacrer tout entier à leur soulagement. Ce dessein vous convient-il? Voulez-vous être ma compagne dans cette œuvre? Si vous refusez, je ne persisterai pas, et je chercherai une autre voie par laquelle nous puissions aller ensemble à Dieu. »

En entendant ces mots, madame de La Garaye se mit à pleurer, et son mari croyait déjà la cause des pauvres irrévocablement perdue, quand, souriant à travers ses larmes, elle lui tendit la main :

« Jamais, dit-elle, nouvelle ne m'a causé plus de joie; moi-même je pensais aux moyens de servir Dieu, et cette nuit, le désir de me dévouer aux pauvres s'est présenté à mon esprit; je n'aurais peut-être pas osé vous le dire, et voilà que vous allez au-devant de mes vœux! je consens du meilleur de mon cœur à vos projets; je suis prête à vous suivre et à vous aider, et s'il fallait signer de mon sang cet engagement, je le ferais! »

Ces paroles, où se confondaient l'amour de Dieu et l'amour conjugal, comblèrent de joie le comte de La Garaye. — A dater de ce moment, les deux époux appartinrent aux pauvres sans retour; le comte avait trente-six ans et sa femme trente. Il était beau, distingué, brave; elle était pleine de beauté, de grâce, de talents, du caractère le plus doux et le plus aimable; les succès du monde les attendaient, mais ils les dédaignèrent et se donnèrent tous deux à Jésus-Christ dans ses membres souffrants.

Ils partirent pour leur terre de La Garaye, et là, dès le premier jour, ils rassemblèrent à leur table tous les malheureux des environs. Mais cette agape fraternelle ne leur suffisait pas : ils voulaient être en réalité et pour toujours les serviteurs des misérables.

Le magnifique château de La Garaye fut changé en hôpital. La comtesse quitta ses parures; elle donna aux indigents ses diamants; aux églises pauvres ses robes de soie et ses dentelles, et désormais

elle ne porta plus qu'une robe de laine brune, en harmonie avec les fonctions auxquelles elle avait dévoué sa vie. Leur table devint frugale, leur mobilier fut réduit au strict nécessaire; souvent ils hébergeaient jusqu'à trois cents personnes, mendiants, vayageurs, pèlerins, et alors on voyait le brillant gentilhomme et l'élégante jeune femme, couper le pain pour la soupe, arranger les portions de viande, et servir eux-mêmes, avec une joie visible, ces pauvres hôtes que la Providence leur envoyait. Dès que les bâtiments de l'hôpital furent prêts, ils y placèrent quarante malades, et commencèrent ces fonctions charitables qu'ils devaient continuer jusqu'à leur dernier souffle. Tous les deux servaient les malades, sans se rebuter des détails les plus pénibles, et, après les avoir servis, ils priaient avec eux, mangeaient avec eux, ne les quittaient jamais enfin, excepté lorsque le comte donnait quelques heures à ses affaires, et que la comtesse, pour détendre son esprit, se retirait dans sa chambre et faisait un peu de musique. M. de La Garaye devint, par l'expérience et l'étude, très-habile chirurgien; sa femme acquit, comme oculiste, une véritable renommée, et de toutes parts on lui amenait des malades qu'elle soignait avec une habileté rare et la charité la plus touchante. Elle aimait à s'occuper des enfants, quelque affreuses que fussent leurs maladies, et elle leur rendait ces services de mère d'un air si doux et si satisfait, que souvent, de jeunes dames, qui étaient venues la voir par curiosité, essayaient d'imiter ce qui semblait la rendre si heureuse.

Elle rendait mille bons offices à ses malades, et toujours ses manières offraient la même grâce et le même empressement. On comprend que des vues humaines ne suffisaient pas pour nourrir ce feu sacré; quelle que fût sa tendresse pour son mari, l'amour de Dieu, *plus fort que la mort*, la dominait et inspirait seul ces sacrifices héroïques. Cet amour était soutenu, chez madame de La Garaye, par les pratiques d'une piété fervente et d'une grande pénitence; toujours elle aurait voulu que son mari s'épargnât, et assumer sur elle seule les veilles, les jeûnes et les austérités. C'est là le seul motif de discussion qui se soit jamais élevé entre eux, car leur union, déjà si tendre, l'était devenue plus encore depuis que la charité en avait reserré les nœuds et que de sublimes espérances en avaient étendu l'avenir.

L'hôpital, quelque considérable qu'il fût, puisque pendant quarante ans on y reçut constamment de cent à cent dix malades, n'absorbait pas absolument les pensées et la compassion des deux époux. Ils continuaient à nourrir cent pauvres; ils donnaient des vêtements à tous les malheureux de leur terre; ils payaient des mois de nourrice, donnaient des dots aux jeunes filles, et réparaient les églises ruinées par les guerres ou le temps. Aucune bonne œuvre ne leur demeurait étrangère. Un contemporain, qui les avait vus fréquemment et de près, M. de La Barthe, évêque de Saint-Malo, écrivit à propos des deux époux :

« Leur charité est connue de tout le monde; tous » les jours, toutes les heures, tous les instants de » leur vie ont été consacrés à cette vertu. Leurs » pensées, leurs projets, leurs actions n'avaient » qu'elle pour fin. Elle était en eux si abondante et » si généreuse, répandue sur tant de différentes » personnes, et s'étendant à tant de besoins divers, » que la mémoire ne s'en perdra jamais, quand » même les pieux établissements qu'elle leur a in» spirés cesseraient de subsister. »

Jamais, ajoute-t-il plus loin, les malades ne furent traités avec autant de respect et de délicatesse; jamais on ne combla les malheureux d'aussi douces attentions; la comtesse, surtout, portait dans ses actions et dans ses paroles la grâce et le charme qui lui étaient naturels. On sentait que le cœur était de la partie, alors que tous deux s'empressaient autour de ces pauvres gens, en qui, pour leur foi vive, se cachait le Sauveur lui-même.

Quarante-cinq ans s'écoulèrent dans ces pieux labeurs, sans que jamais la résolution des deux époux ait fléchi, sans que jamais l'union si tendre et si intime qui existait entre eux se soit ralentie. Dieu demanda à madame de La Garaye le plus grand des sacrifices : elle vit mourir cet époux si cher, son unique affection terrestre, son guide et son appui dans les voies de la perfection chrétienne; elle eut la consolation de le soigner jusqu'au dernier instant, et ne lui survécut que pour continuer son œuvre. Surmontant sa douleur, elle continua ce genre de vie qui lui retraçait sans cesse le souvenir de l'ami qu'elle avait perdu, et il semblait aux malades, aux pauvres, en la voyant sans cesse parmi eux, que M. de la Garaye vivait encore. Ce fut là l'unique consolation qu'elle goûta dans sa profonde douleur: prier pour son mari et le remplacer auprès des pauvres qu'il avait tant aimés.

Elle ne lui survécut que deux ans, et le 20 juin 1757, elle expira tranquille et pleine de joie, à l'âge de soixante-seize ans. Elle fut ensevelie dans le cimetière de Taden, auprès de M. de La Garaye, et au milieu des pauvres, qui, au jour de la résurrection, les conduiront au royaume éternel.

L'hôpital de La Garaye, témoin de tant de bonnes œuvres, n'existe plus; on visite encore, près de Dinan (Côtes-du-Nord), la ruine pittoresque du château qui vit tour à tour les plaisirs et l'admirable dévouement de M. et madame de La Garaye (1).

(1) Cet article est tiré des *Servantes de Dieu*, de madame Bourdon. Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.



BIBLIOGRAPHIE.

ASTRONOMIE ET MÉTÉOROLOGIE

A l'usage des jeunes personnes

D'APRÈS ARAGO, LAPLACE, ETC.

Par Mlle ULLIAC-TRÉMADEURE (1).



L'OUVRAGE dont nous allons vous dire un mot, comble, dans le cours d'instruction des jeunes filles, une véritable lacune; il ne s'adresse, on le comprend de reste, qu'à celles qui ont poussé leurs études jusqu'au degré supérieur, et dont l'esprit a acquis les connaissances préliminaires qui, aujourd'hui, font partie d'une éducation libérale et distinguée. Mademoiselle Ulliac a conçu son livre d'après un plan ingénieux; elle raconte à l'élève les essais, les tâtonnements, les investigations de ceux qui, les premiers, se sont occupés de l'étude des cieux; elle suit pas à pas les progrès de la science : commencée avec les hommes qui ignorent et qui cherchent, la marche de l'ouvrage amène la lectrice à connaître successivement les travaux admirables, les applications lumineuses que le génie humain a enfantés; elle lui fait connaître les découvertes des Kopernic, des Képler, des Galilée, des Newton, des Laplace, des Humboldt, des Arago.

Nous ne conseillons pas à toutes les jeunes personnes indistinctement, l'étude de l'astronomie, ni de l'histoire naturelle, ni de la physique, ni de la chimie; les positions doivent être consultées, et aussi les caractères; si ce léger bagage de science enfle l'esprit, pousse à la vanité et au mépris des occupations domestiques, une mère prudente le retranchera; mais une jeune fille sérieuse, nourrie dans la religion et dans les sentiments élevés, puisera dans la contemplation de la nature un plus vif amour du Créateur; en regardant les astres, elle songera à Celui qui les a créés, à Celui devant qui, selon la belle expression de l'Écriture, *les étoiles sont heureuses de luire*, et sa faible science sera un grain d'encens de plus ajouté aux actes de son culte et de son adoration.

(1) Un beau volume in-8° avec gravures, prix 3 fr. 50. Et *franco* par la poste, 4 fr. Chez E. Maillet, 15, rue Tronchet.

PHÉNOMÈNES ET MÉTAMORPHOSES

OU

Causeries sur les papillons, les insectes et les polypes,

Ouvrage à l'usage des jeunes personnes

Par Mlle ULLIAC TRÉMADEURE (1).

Les réflexions qui précèdent peuvent s'appliquer à ce second ouvrage, qui raconte quelques-unes des plus surprenantes merveilles du monde animal. — Sous une forme agréable et piquante, il renferme des notions précises et étendues sur des phénomènes qui s'accomplissent la plupart sous nos yeux, sans que nous y prenions garde.

D'une lecture plus facile que le livre sur l'*Astronomie*, l'ouvrage que nous annonçons plaira davantage et à un plus grand nombre; on y retrouve la clarté et la correction qui se font remarquer dans tous les écrits de l'estimable auteur.

AU CIEL ON SE RECONNAIT

Par le P. BLOT (2).

Nous sommes un peu en retard avec cet excellent petit livre, dont plusieurs milliers d'exemplaires ont été enlevés en un mois. Quoi de surprenant dans cet empressement! tant d'âmes sont plongées dans la tristesse, tant de familles sont vêtues de deuil, tant de cœurs ont besoin de consolation qu'un livre qui ranime les espérances éternelles devait être accueilli comme un ami, et que cette doctrine suave, appuyée sur la foi, devait tomber comme un baume sur des âmes blessées. Il est impossible, en effet, en lisant ce petit livre, de ne pas sentir s'épanouir son cœur à un souffle céleste, et de ne pas sentir ses larmes les plus amères séchées à l'aspect de ces beaux horizons de l'éternité. — Le P. Blot prouve, par les paroles et l'autorité des docteurs de l'Église, qu'au ciel les liens formés sur la terre ne seront pas rompus; que l'amour filial, l'amour con-

(1) Un beau volume in-8° avec de nombreuses gravures coloriées, prix 3 fr. 50. *Franco* 4 fr., à la même librairie.

(2) Un volume in-18, prix : 75 cent. A Paris, chez R. Ruffet, 38, rue Saint-Sulpice.

jugal, l'amour maternel, l'amitié, arrivés à un état de perfection, y contribueront à l'éternelle félicité des élus de Dieu. Au ciel on se reconnaît, au ciel on s'aime encore ; ceux-là seuls sont exclus de ces pures affections, qui n'ont pas aimé Dieu et qui se sont égarés à jamais dans les voies funestes ; ceux-là, Dieu les repousse, et leurs amis ne peuvent plus les chérir. Mais ces amis, ces époux, ces familles entières qu'une sainte communion de foi et d'espoir a liés sur la terre, qui se sont endormis dans l'attente de la résurrection, avec quelle joie ils se retrouvent ! avec quelles délices, au milieu de ce monde inconnu que *l'œil n'a point vu*, dont l'esprit de l'homme n'a pu pressentir la gloire, ils se revoient, ils recommencent une vie d'amour et d'un amour éternel ! Ce sont là les célestes vérités qui consolent ceux qui, à genoux sur un tombeau, prient, les yeux levés au ciel. Mais laissons parler le pieux auteur :

« Pleinement jouir de ce que nous avons aimé saintement sur la terre, c'est donc le ciel pour nous. Jouir de Dieu constitue la béatitude essentielle ; jouir des créatures, la béatitude accidentelle.

» Cette jouissance de l'être créé, sans cesser d'être secondaire, devient elle-même pour notre cœur une douce consolation, dès que la mort nous ravit ceux que nous aimions le plus, et que Dieu nous envoie, pour modérer nos regrets, l'espérance de les revoir, de les reconnaître, de les aimer encore tout spécialement dans le ciel et d'en recevoir les témoignages d'une spéciale affection... Oui, le frère reconnaîtra le frère, le père ses enfants, l'épouse son époux, l'ami son ami, le martyr son compagnon d'armes, l'apôtre son collègue dans l'apostolat, tous nous nous connaîtrons tous, afin que l'habitation de tous en Dieu soit rendue plus joyeuse par ce bienfait, ajouté à tant d'autres, celui de nous reconnaître les uns les autres...

» Le chrétien n'a pas besoin de passer le fleuve de l'oubli pour parvenir au repos éternel. Le saint n'y perd jamais la mémoire du moindre de ses triomphes, ni du plus obscur de ses mérites. Cette main gauche qui ne sait pas aujourd'hui le bien que fait notre main droite, le saura dans le ciel et s'en réjouira éternellement. Tout le bien que nous aurons opéré revivra dans notre mémoire, avec une fraîcheur et une vivacité de sentiment que nous n'aurons jamais connue. Nous garderons le souvenir de nos épreuves intérieures, nous garderons le souvenir de nos douleurs physiques et de tous nos travaux. Qu'il nous sera doux de repasser alors par la pensée sur tous ces sillons des temps, où les larmes de nos yeux et la sueur de nos membres tombèrent comme une rosée féconde, pour enrichir la moisson de nos mérites éternels ! Mais quoi ! tous les heureux habitants du Paradis, dans leurs entretiens intimes, ne se révéleraient pas une seule circonstance qui leur apprît qu'ils furent ici-bas contemporains, parents, voisins ou amis ? c'est impossible ! sans cette admirable harmonie de la connaissance et de l'amour, le ciel serait sans joie. N'y allumez que le flambeau de la science, sans le foyer de la charité, et la jalousie y étendra ses réseaux, comme ici-bas. Sans l'amour, rien ne ferait contre-poids à l'inégalité, parce qu'on cesserait de posséder en autrui ce qu'on n'a pas en soi-même, et sans la lumière, rien ne consolerait de la fin malheureuse d'un être chéri, infidèle au rendez-vous, parce qu'on ne verrait plus ni les décrets de l'éternelle justice, ni la marche de l'aimable Providence...

» Le ciel offrira un spectacle non moins touchant qu'admirable. Comme la première personne de l'auguste Trinité se penche vers la seconde et lui dit : *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* ; comme la seconde dit à la première, avec l'accent de la piété filiale : *Mon Père, Père juste, Père saint, que ceux qui m'ont été donnés par vous soient un comme nous sommes un* (Jean, XVII), ainsi une créature humaine se penchera vers une autre créature humaine pour lui dire avec attendrissement : — Mon fils ! mon enfant ! ma fille ! Et du cœur de celle-ci montera ce cri d'amour : « Mon père ! » Comme le Fils unique de Dieu se réjouit de pouvoir dire à une femme : Vous êtes ma Mère ! de même d'innombrables élus tressailleront d'allégresse en disant aussi à une femme : Ma mère !

» Cette certitude d'une union spéciale avec nos parents dans l'éternité bienheureuse est une consolation si pure et si douce, que les saints eux-mêmes en ont fait leurs délices. Par tous les vents du ciel, de l'orient, du midi, de l'occident et du septentrion, nous arrivent des voix qui témoignent de cette vérité. »

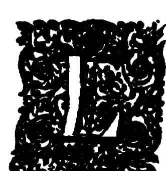
L'auteur cite à ce sujet les paroles éloquentes des saints les plus savants et les plus initiés aux mystères éternels. Rien n'est plus doux et plus rassurant que cette doctrine, et ceux qui la professent dans leurs écrits sont la gloire de l'Église : leur pensée est une dans tous les temps, depuis les pères des premiers siècles jusqu'à la grande sainte Thérèse et jusqu'à Bossuet.

Bornés par l'espace, nous ne pouvons citer davantage, mais nous engageons nos lectrices à se procurer cet excellent petit livre ; c'est un ami fidèle, car elles pourront s'appuyer sur lui aux heures douloureuses, qui ne font défaut à aucune existence ici-bas.

M. B.



TYPES FÉMININS



La gloire, chez les femmes, ne peut venir que du cœur; *toute la beauté de la fille du roi*, dit la Sainte Écriture, *est à l'intérieur*, et c'est là ce qui les élève au-dessus de l'homme, qui peut être grand sans être bon, qui peut devenir illustre sans avoir été vertueux. César était-il bon? Alexandre ne mêla-t-il pas des crimes à ses grandeurs, et les actions les plus barbares à quelques traits touchants, où l'humanité se révèle? Cependant, ni les peuples immolés aux mânes d'Éphestion, ni le meurtre de Clitus, ni les débauches, ni les festins prolongés au delà de cette modération chère aux Grecs, n'ont empêché sa gloire, pas plus que les cruautés politiques du froid Octave n'empêchèrent la renommée d'Auguste. Et que d'autres on pourrait citer parmi les guerriers, les hommes d'État, les poëtes, dont la vertu fut inférieure au génie! Mais il n'en est pas ainsi des femmes; et sauf quelques reines qui ont pesé sur l'histoire du monde, la coupable Sémiramis, la perfide Élisabeth, Catherine II, intelligente et dure comme le peuple sur lequel elle régnait, les femmes ne sont arrivées à l'immortalité que par la vertu, et c'est dans les douces affections domestiques, dans le dévouement au devoir, dans la résignation parmi les souffrances, dans la piété envers Dieu et la tendresse fidèle envers leurs proches, que leur grandeur se déploie librement. Encore une fois, leur gloire vient de l'âme, et parmi elles, les noms qui ont survécu à l'oubli sont les noms respectés des filles pieuses, des sœurs dévouées, des épouses fidèles jusqu'à la mort, des mères héroïques et tendres, Ruth et Antigone, Andromaque, Éponine, Élisabeth de Hongrie, Cornélie, la mère des Macchabées et Blanche de Castille. Les écrivains anciens et modernes se sont plu à célébrer ces figures idéales, ces types angéliques de la femme, et c'est dans leurs écrits que nous irons chercher les traits les plus doux et les plus nobles, sous lesquels on ait représenté la femme dans sa quadruple expression : fille — sœur — épouse et mère. Comme le peintre athénien, nous ferons un portrait pour lequel poseront les créatures les plus belles et les plus pures qui aient passé sur la terre, et à qui la plume d'or des historiens et des poëtes ait donné l'immortalité.

LA FILLE.

Fille, sœur, épouse, mère, ce sont, dit Plutarque, les noms les plus doux qui soient en la bouche des hommes, et celui de fille rappelle à la fois les qualités naïves de l'enfance, l'innocence, la soumission, le respect; et les vertus d'un âge plus avancé, le dévouement et le sacrifice. A ce doux nom, on voit passer une cohorte de vierges, les unes obéissantes jusqu'à la mort, les autres immolant toutes les joies de la vie afin de réjouir ou de soutenir les vieux jours d'un père et d'une mère : Ruth, sur les pas de sa mère, quitte son pays et ses dieux; Iphigénie donne son sang; Antigone soutient les pas du vieillard aveugle; Cordélie erre dans la nuit et la tempête pour retrouver son vieux père; les filles de Milton lui lisent la Bible, Virgile et Homère; mademoiselle de Sombreuil lutte avec les assassins et fait couler dans ses veines un horrible breuvage; la jeune Sibérienne marche à travers les neiges pour demander la grâce de son père, et des millions d'autres, obscures, ignorées, dont le ciel seul a connu les nuits de veille, les jours de travail, l'humble obéissance, le respect tendre et la filiale piété! Tous les poëtes ont aimé ce sujet, qui présente les oppositions les plus touchantes : Euripide, Sophocle, Shakspeare et leurs imitateurs ont peint sur le théâtre :

> Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
> La nature elle-même a gravé dans notre âme;

et quoique de nos jours le sens moral ait baissé, quoique une éducation molle ait diminué l'autorité paternelle et l'amour filial, les noms de Ruth et d'Antigone trouveraient encore le chemin des cœurs.

La Bible est toujours simple et concise, elle expose le fait sans l'analyser, et elle indique d'un mot seulement la soumission d'Isaac, la tendresse de Joseph pour le vieux Jacob et le dévouement du jeune Tobie; pourtant elle accorde quelques détails à Ruth la Moabite.

Peut-être l'écrivain sacré a-t-il voulu faire comprendre ce qu'a de touchant et de beau l'attachement de cette jeune femme encore païenne à celle qui n'est pas sa mère, mais la mère de son époux; peut-être a-t-il voulu rehausser la grandeur morale de l'aïeule de David et du Messie; quoi qu'il en soit, le récit du livre saint est plein de charme :

« Alors que les Juges gouvernaient, la famine se fit sur la terre. Un homme s'en alla de Bethléem de Juda pour émigrer au pays des Moabites avec sa femme et ses deux enfants. Il s'appelait Élimelech, sa femme Noëmi; l'un de ses fils était Mahalon et l'autre Chélion. Ils prirent pour épouses des femmes moabites, l'une s'appelait Orpha, l'autre Ruth. Ils y restèrent dix ans. Mahalon et Chélion moururent tous deux, et la femme resta, ayant perdu ses deux enfants et son mari. Et elle se leva pour s'en aller du pays des Moabites dans sa patrie, avec ses deux brus, car elle avait entendu dire que le Seigneur avait jeté un regard sur son peuple, et lui avait donné la nourriture. Elle

sortit donc du lieu de son émigration avec ses deux brus, et quand elle fut sur le chemin qui retourne vers la terre de Juda, elle leur dit : « Allez dans la maison de votre mère ; que le Seigneur vous fasse miséricorde comme vous avez fait à ceux qui sont morts et à moi-même. Qu'il vous accorde de trouver le repos dans la demeure des époux qui seront votre partage ! » Et elle leur donna son baiser maternel ; leur voix devint faible, elles se mirent à pleurer. Elles dirent : « Nous irons avec vous vers votre peuple. Et elle leur répondit : « Retournez, mes filles, pourquoi venir avec moi ? Non, je vous en prie, mes filles ; votre détresse m'accable plus que la mienne, et la main de Dieu est sortie contre moi. » Leur voix s'affaiblit, et de nouveau elles se mirent à pleurer. Orpha donna le baiser d'adieu à sa belle-mère, et s'en alla ; Ruth s'attacha de ses bras à sa belle-mère. Noëmi lui dit : « Votre sœur est retournée vers son peuple, allez avec elle. » Ruth lui répondit : « Ne vous irritez pas contre moi ; partout où vous irez, j'irai ; partout où vous vous arrêterez, je m'arrêterai ; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu mon Dieu. Le lieu où vous mourrez me verra ensevelie. Que le Seigneur ne me fasse pas miséricorde, si autre chose que la mort me sépare de vous ! (1). »

Jamais la vertu n'eut un plus touchant langage, jamais un entier dévouement ne s'exprima avec une simplicité plus sublime. Ruth se donne tout entière, et elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on l'accepte. Humble, petite à ses propres yeux, cette pauvre glaneuse ne savait pas que la parole de son cœur traverserait les siècles, et serait à jamais le langage par lequel s'exprimerait l'abnégation la plus absolue. *Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu !* et ce Dieu, dont l'amour filial lui a enseigné la loi, la couronnera de l'auréole d'une auguste maternité : la Moabite devient l'épouse de Booz ; son fils, Obed, est l'aïeul de David, et de cette race bénie sort Jésus-Christ. Plusieurs fois l'année, nous entendons chanter à l'autel la généalogie de Jésus Christ selon saint Mathieu, et le nom de Ruth évoque le souvenir de sa piété filiale et des récompenses éternelles dont elle fut comblée. En lisant le récit de l'Écriture Sainte, on ne peut se représenter Ruth que sous les plus aimables traits : elle est douce, modeste, ingénue, aimable comme Rachel, fidèle comme Sara, laborieuse comme la femme forte ; les plus grands sacrifices n'étonneraient pas son courage, mais tout éloge étonnerait sa candeur.

Innocente, ingénue aussi, mais plus fière et plus triste nous apparaît Antigone : la fatalité de sa race pèse sur elle, mais elle répare, à force de noblesse et de vertu, la tache dont le destin l'a souillée. Le poëte de l'Attique, Sophocle, s'est plu à rassembler dans ce personnage les traits les plus touchants et les plus nobles du caractère de la femme, ceux d'un dévouement passionné à tous les devoirs de la nature, et, comme le remarque M. Patin, dans sa belle étude sur les *Tragiques Grecs*, par un contraste frappant, c'est dans une race incestueuse que se développent ces vives et pures affections de la naissance et du sang : la volonté humaine, dans l'âme d'Antigone, est supérieure à ces lois tyranniques de la nécessité qui ont asservi et flétri sa famille.

(1) Ruth, I.

Elle apparaît au début de l'*Œdipe à Colonne* (1) ; on la voit guidant les pas du vieillard, que Polynice a chassé de Thèbes, et la pièce s'ouvre par des vers célèbres chez les anciens :

« Fille d'un vieillard aveugle, Antigone, en quel lieu sommes-nous arrivés ? près de quelle ville ? De qui l'errant Œdipe recevra-t-il aujourd'hui les tristes dons de la pitié ? Œdipe demande peu et obtient moins encore... »

Ducis, que l'on dédaigne trop aujourd'hui, a imité ce dialogue :

. . . .

Ma fille, assez longtemps j'ai gémi sur la terre,
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé !

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.

ŒDIPE.

Ah ! je n'en sens pas moins leur nombre et sa faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

. . . .

ŒDIPE.

Ma fille, hélas ! pardonne !
..... Et qui jusqu'à ce jour
M'a montré plus que toi de constance et d'amour ?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort ! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère !
Hélas ! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes.
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas ! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avare pitié :
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule, au fond des déserts, j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls, nous nous restons, consolés l'un par l'autre,
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins
Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage,
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage !

C'est Ruth encore, mais Ruth au comble du malheur, attachée aux pas d'un vieillard, dont le crime involontaire a rempli la Grèce de terreur ; ils sont proscrits tous deux, tous les deux repoussés, et si le dévouement d'Antigone est aussi tendre que celui de la Moabite, il doit aux excès du malheur une teinte plus énergique et plus déchirante. Jusqu'au dernier moment, elle s'attache à son père, elle le défend contre les Athéniens, que la présence du parricide remplit d'horreur. Sœur aussi tendre que fille admirable, elle implore à genoux le pardon de Polynice, et lorsque les dieux ont décidé du destin d'Œdipe, elle le suit jusqu'au temple des Euménides, elle le presse dans ses bras, elle l'arrose de ses larmes, et la foudre seule, en tombant, les sépare. Telle est l'Antigone dont les Grecs nous ont laissé l'image, et dont Œdipe a dit, dans les beaux vers de Ducis :

(1) *Œdipe Roi*, *Œdipe à Colonne* et *Antigone* forment une trilogie dont Sophocle est l'auteur.

Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux
Ton nom consolateur sera sacré pour eux!

On ne peut concevoir, en effet, un sort plus déplorable que celui d'Œdipe, ni une consolatrice plus tendre que cette jeune fille, son enfant et sa sœur à la fois, qui a abandonné tous les biens de la terre pour le suivre, et qu'un dévouement opiniâtre a attaché aux pas de celui que les villes craignent de recevoir dans leur enceinte, et devant qui se ferment les temples et les palais.

Les Grecs, dont la lyre enchantée a redit surtout les sentiments simples et purs, nous ont laissé un délicieux tableau de l'affection filiale dans le dialogue d'Iphigénie et de son père. Rien n'est plus navrant que le contraste de l'amour ingénu de la jeune fille et des noires pensées qui agitent Agamemnon.

IPHIGÉNIE.

J'accours, ô mon père! je veux te presser contre mon cœur après une si longue absence. Je brûle du désir de te voir. Ne t'en fâche pas.

AGAMEMNON.

Eh bien! ma fille, satisfais ton désir : tu as toujours aimé ton père plus que tous les autres enfants auxquels j'ai donné le jour.

IPHIGÉNIE.

O mon père! quelle est ma joie de te revoir après un si long temps!

AGAMEMNON.

Il en est de même de ton père : les sentiments que tu exprimes sont aussi les miens.

IPHIGÉNIE.

Que tu as bien fait, mon père, de m'appeler auprès de toi!

AGAMEMNON.

Je ne sais, ma fille, si je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE.

Hélas! quels regards inquiets tu jettes sur moi, après avoir paru si joyeux de me revoir!

AGAMEMNON.

Un roi, un général a bien des soucis.

IPHIGÉNIE.

Sois à moi en ce moment, et laisse là tes soucis...

AGAMEMNON.

Une longue absence va nous séparer encore.

IPHIGÉNIE.

Je ne comprends pas tes paroles, ô père chéri, je ne les comprends pas!

AGAMEMNON.

Plus tes paroles sont sensées, plus tu m'attendris.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! j'en dirai d'insensées, si je puis t'égayer ainsi.

AGAMEMNON.

Ah! dieux! je ne puis me taire... c'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE.

Reste dans ta patrie, mon père, avec tes enfants.

AGAMEMNON.

Je le voudrais, mais je ne puis ce que je veux, et j'en gémis!

IPHIGÉNIE.

Périssent les combats et les maux dont Ménélas est l'auteur!

Cette scène charmante par la peinture naïve des affections domestiques prélude à celle où Iphigénie, avec une tendresse si soumise, s'efforce de désarmer son père :

« Je ferai parler ma seule éloquence, mes larmes; c'est tout ce que je puis. Comme une suppliante, je presse contre tes genoux ce corps que celle-ci a mis au monde pour toi... La première, je t'appelai du nom de père, et tu m'appelas ta fille; la première, assise sur tes genoux, je te donnai et je reçus de toi de tendres caresses. Tu me disais alors : « Te verrai-
» je, ma fille, dans la maison d'un époux, vivre flo-
» rissante, comme il est digne de moi? » Et je te répondais, suspendue à ton cou, et pressant ton menton que ma main touche encore : « Et moi, mon père, te
» recevrai-je à mon tour dans la douce hospitalité de
» ma maison, et rendrai-je à ta vieillesse les tendres
» soins qui ont nourri mon enfance? »

Mais lorsqu'elle a vu que ses efforts sont inutiles, qu'Agamemnon ne peut résister à la volonté de l'armée, elle se relève, et la soumission filiale, le bonheur d'obéir encore à son père chéri en mourant, succèdent à ses prières : « Je me donne à la Grèce, s'écrie-t-elle, immolez-moi, guerriers, et, couverts de mon sang, courez renverser Troie, ses ruines seront les monuments éternels de ma gloire; ce seront mes enfants, mon hymen, mon triomphe (1)! »

La fille de Jephté, sacrifiée par le vœu imprudent de son père, se soumet aussi avec une religieuse obéissance que la Bible dit en peu de mots :

« Jephté, l'ayant vue, déchira ses vêtements, et lui dit : — Hélas! ma fille, vous m'avez trompé, et vous vous êtes trompée vous-même, car j'ai fait un vœu au Seigneur, et je ne puis manquer à ma promesse.

» Sa fille lui répondit : — Mon père, si vous avez fait vœu au Seigneur, après la vengeance et la victoire qu'il vous a accordée sur vos ennemis, faites de moi ce que vous avez promis (2). »

La gloire de son père l'occupe seule; on ne peut voir, dans une situation aussi terrible, une réponse plus délicate et plus aimable. Iphigénie, *en Aulide immolée*, et cette vierge d'Israël, dont l'histoire n'a pas gardé le nom, peignent la soumission filiale, Ruth peint la tendresse, Antigone le généreux dévouement, c'est à une création tout à fait idéale que nous demanderons le type du respect de l'enfant envers un père injuste, envers un père privé de sa raison. Cordélie, éprise de la vérité, n'a pu orner ses sentiments de discours flatteurs; elle a dit à son père *qu'elle l'aimait comme elle le devait*, tandis que ses sœurs, Régane et Gonneril, jurent qu'elles l'aiment plus que la lumière, plus que l'honneur, plus que Dieu. Elle est déshéritée et bannie, et le pauvre vieillard se dépouille de tous ses biens en faveur de ses filles perfides. Bientôt elles chassent de leur palais ce père dont elles n'attendent plus rien; il erre au milieu de la nuit, de la tempête, son cœur est navré et sa raison égarée. C'est alors que Cordélie le retrouve, et qu'elle lui prodigue ces marques de respect et de compassion qui reconnaissent l'autorité sacrée du père dans le vieillard errant et insensé :

CORDÉLIE.

O mon père bien-aimé! que le contact de mes lèvres porte la guérison de ton intelligence, et que ce baiser répare le mal affreux qu'ont fait mes deux sœurs à ta personne sacrée! Quand tu n'aurais pas été leur père, ces cheveux blancs n'auraient-ils pas dû commander leur pitié?...

---

(1) *Euripide.*
(2) Juges, XI.

Ce visage était-il fait pour être exposé à la fureur des autans, aux terribles détonations de la foudre?

(*Le vieillard s'éveille et regarde autour de lui.*)

Où ai-je été? où suis-je?

CORDÉLIE, *se jetant aux genoux de son père.*

Oh! regardez-moi, seigneur, étendez sur moi vos mains pour me bénir!

LEAR.

Il me semble que je vous connais... cependant, je doute encore : car j'ignore en quel lieu je suis, et j'ai beau interroger ma mémoire, je ne me rappelle pas avoir jamais porté ces vêtements; j'ignore aussi où j'ai passé la nuit dernière. Vous allez rire de moi, mais, aussi vrai que je suis homme, je crois reconnaître dans cette femme ma fille Cordélie.

CORDÉLIE.

Et je la suis aussi, je la suis.

LEAR.

Tes larmes mouillent-elles? oui, en vérité! Je t'en prie ne pleure pas. Je sais que tu ne m'aimes pas, car tes sœurs, autant que je me le rappelle, m'ont fait du mal; tu as des motifs pour me haïr, toi; elles n'en ont point!

CORDÉLIE.

Je n'en ai aucun moi-même, aucun!

Ses paroles, plus douces que l'harmonie de la harpe de David, calment la folie du vieillard, il redevient lui-même; mais quand, au dernier acte, il voit sa fille morte dans ses bras, morte pour lui; la raison et la vie le quittent à la fois. Cordélie a tenu sa promesse; *elle a aimé comme elle le devait.*

On le voit, le devoir envers les parents, que Dieu a gravé dans les cœurs des hommes et sur les tables de la Loi, a inspiré les génies les plus nobles, soit qu'ils aient célébré des êtres qui ont existé, soit qu'ils aient créé un type idéal; c'est surtout la piété filiale de la femme, faible par sa nature, forte pour son devoir, qui les a touchés. Les auteurs anciens semblaient goûter, plus que les modernes, le charme de ces sentiments simples et purs; les grands poëtes de notre ère ont chanté de préférence les passions, et dans la femme ils ne voient qu'un seul sentiment, éphémère et passionné, qu'elle peut inspirer et ressentir. Le divin hommage, rendu à la simple vertu, se trouve rarement dans le Tasse, le Camoëns, Milton ou Klopstock; Racine et Corneille même ont fait de leurs héroïnes des amantes plutôt que des filles ou des épouses. Et cependant quel magnifique langage n'auraient-ils pas tous les deux prêté à la plus sublime vertu!

Pour composer le portrait de la fille dans sa tendresse, son abnégation, sa soumission et son respect, nous n'avons eu recours, on le voit, qu'à la Bible, aux Grecs et à Shakspeare, qui, à force de génie, se rapproche parfois de la simplicité antique. Les nobles traits de piété filiale dont les âges modernes ont été les témoins, n'ont pas eu de chantres; les nombreux dévouements que la France a vus à l'époque de la Terreur, sont trop rapprochés de nous pour qu'on ait pu les idéaliser...

Il est cependant des livres, placés entre toutes les mains, dans lesquels l'amour qu'on doit à ses parents est traité toujours d'une manière aussi vraie que touchante. Ces livres sont ceux de Walter Scott. Toutes les créations féminines de l'Arioste écossais se distinguent par ce respect profond de l'autorité paternelle : prenez Diana Vernon, Rebecca, Isabelle Wardour, la timide Lucie de Lammermoor, la belle Catherine Glover, et vous trouverez, dans des positions diverses, des filles également fidèles à leur devoir, et, d'ordinaire même, le roman repose sur une lutte entre les entraînements du cœur et les obligations du respect filial. Ce sentiment élevé assure à Walter Scott une supériorité incomparable sur les romanciers de notre temps et de notre pays.

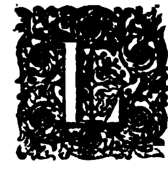
Les institutions anciennes s'écroulent, mais la femme est la gardienne de l'autel domestique. Pendant que les fils errent loin du foyer paternel, que les plaisirs ou l'ambition les empêchent de rendre à de vieux parents les soins que leur enfance a reçus, les filles restent, et les douces obligations filiales reposent sur elles. Qu'elles en soient heureuses et fières, qu'elles acceptent cette noble part d'héritage, consoler, réjouir les dernières années d'un père et d'une mère; qu'elles acquittent la dette de la famille entière, que dans les soins délicats de tous les jours, elles portent la tendresse intime de Ruth et d'Antigone, aussi aimables, mais moins malheureuses, et plus d'un père pourra leur appliquer les vers de Ducis :

Mes filles, c'est à vous, à vous, que j'ai recours
Pour jeter quelques fleurs sur la fin de mes jours.
Oui, je rends grâce au ciel qui m'a donné des filles!
Tous ces ingrats bientôt ont quitté leurs familles,
Vous, pour notre bonheur, vous restez près de nous.
. . . .
Le ciel nous fit exprès pour consoler les pères! (1)

(1) Ducis, *Abufar.*

M. B.

LE PRIX D'APPRENTISSAGE

ES époques des grandes spéculations sont aussi celles des catastrophes financières et, jamais plusqu'au dix-neuvième siècle, il n'y eut de ces revirements de fortune qui causent toujours une sorte de stupeur.

M. Darbot, un de nos agents de change les plus *oseurs*, avait vu, maintes fois, le succès couronner ses audaces, et cela l'avait rendu plus téméraire; aussi, pour lui comme pour tant d'autres, sonna l'heure fatale de la ruine absolue.

M. Darbot n'était point seul au monde; il avait une femme et deux petites filles, Madeleine et Cécile, âgées de sept et huit ans, à l'époque où la fortune de

leur père se trouvait à son apogée, c'est-à-dire la veille du jour où un coup de bourse la devait réduire à néant.

Madame Darbot, orpheline de père et de mère, lorsqu'elle s'était mariée, avait apporté en dot à M. Darbot un magnifique immeuble, boulevard des Capucines, et un autre à Villiers-sur-Marne.

La maison de Villiers était une habitation confortable avec un jardin magnifique et les plus beaux arbres de la contrée. Cette maison résumait pour madame Darbot ses plus chers et plus doux souvenirs: elle y avait fait sa première communion, elle s'y était mariée, et y avait allaité ses enfants; c'était dans les allées sablées du parc de Villiers que Madeleine et Cécile avaient essayé leurs premiers pas. A Villiers, Madeleine et Cécile avaient grandi; les belles couleurs roses de leurs joues, l'éclat de leurs yeux bruns, le carmin de leurs lèvres, madame Darbot affirmait que c'était à l'air pur de Villiers que ses filles en étaient redevables; aussi, avait-elle pour Villiers une passion et presque un culte.

Cependant, lorsque le malheur vint fondre sur eux, madame Darbot qui, d'après les clauses de son contrat aurait pu garder sa maison de Villiers aussi bien que son immeuble du boulevard, voulut que tout fût vendu afin que, du moins, l'honneur du nom restât sans tache.

Madame Darbot disait, qu'unis dans la prospérité, à plus forte raison devait-on l'être dans l'adversité, et que pour la femme retirer sa dot de la caisse de son mari, alors que le terrible déficit s'y vient asseoir c'est comme pour le soldat, abandonner son frère d'armes tombé dans une embuscade! Tout fut donc vendu, la belle maison de Paris et les grands arbres de Villiers, aussi bien que les diamants, l'argenterie, les tableaux précieux et les livres. Par ce moyen, aucune des personnes qui avaient eu confiance en M. Darbot n'eut le droit de se plaindre; lui seul, toutes choses réglées, se trouva vis-à-vis de la misère à partager avec une femme et deux enfants.

Il n'y résista pas!

Le jour où son dernier créancier, venu en tremblant et résigné à perdre les quatre cinquièmes des fonds remis par lui à la probité du financier, s'en retourna radieux avec la totalité de son argent, ce jour-là les forces de M. Darbot tombèrent; une congestion cérébrale se déclara, et, quarante-huit heures plus tard, M. Darbot rendait le dernier soupir, au milieu d'un terrible accès de fièvre où, se croyant à la Bourse, il donnait des ordres d'une voix éclatante qui remplissait les assistants d'épouvante et d'horreur.

Si la mort ne faucha pas deux têtes d'un seul coup, il s'en fallut de peu!

La perte de sa fortune avait trouvé madame Darbot stoïque; la mort de son mari la foudroya. On pourrait dire que la nécessité d'élever ses filles fut la seule chose qui retint son âme ici-bas.

Élever ses filles, hélas! elle ne le put dans l'acception rigoureuse du mot.

Madame Darbot avait reçu une excellente éducation; c'était à la fois une femme instruite et sensée.

On sait que l'un ne dérive pas immuablement de l'autre, qu'il y a les vraies et les fausses lueurs, et qu'il ne suffit pas d'avoir la mémoire bourrée de faits et de dates pour posséder un jugement sain.

Le but de l'éducation, pourtant, n'est pas seulement d'acquérir l'intelligence des choses du dehors, mais surtout d'apprendre à regarder en soi, d'apprendre à penser.

Madame Darbot était une femme de méditation.

Donc, nul plus qu'elle n'était capable d'élever ses filles.

Elle dut, néanmoins, résigner en d'autres mains ce devoir suprême. Ses nerfs fortement ébranlés avaient communiqué à tous ses organes une susceptibilité extrêmement douloureuse; et non-seulement il devint de nécessité impérieuse qu'auprès d'elle on ne parlât que bas, mais encore le jour lui dut être ménagé comme le bruit, sous peine de lui voir perdre la vue. Son intelligence seule ne fut pas atteinte et, malgré son terrible état, elle put, sinon être l'institutrice de ses filles, du moins rester leur guide.

Au nombre des domestiques de M. et madame Darbot, chacun avait pu voir une vieille demoiselle, mademoiselle Jeanne, un peu femme de chambre de madame Darbot avant son mariage et un peu femme de charge après; cette double qualification lui servant de prétexte pour aller, venir, surveiller, gronder quand sa maîtresse ne réclamait pas ses services, et pour tirer l'aiguille avec une surprenante agilité, quand le ministère de l'intérieur lui laissait quelque répit.

Mademoiselle Jeanne, petite et maigre, était l'agilité en personne; trottant menu, elle était toujours là où on l'attendait le moins; elle voyait tout, entendait tout, et devinait le reste; c'était l'effroi des paresseux, des menteurs et des probités douteuses; aussi, n'y eut-il jamais personnel plus proche de la perfection que celui de M. et de madame Darbot, au temps où ils avaient une maison et un personnel.

Lorsque tous les gens durent être congédiés et mademoiselle Jeanne à leur tête, celle-ci sourit, et ayant laissé partir les autres, loin de paraître disposée à les suivre, elle se mit à trotter menu selon son habitude, rangeant, époussetant, aux yeux étonnés de madame Darbot, et se préparant vaillamment à tenir lieu, non-seulement de femme de charge et de femme de chambre, mais encore de cuisinière et de marmiton.

« Mademoiselle Jeanne, ne m'avez-vous pas comprise, lui demanda madame Darbot avec douceur et de sa voix à peine intelligible, ou se trouverait-il quelque erreur dans votre compte?

— Je demande pardon à madame; j'ai fort bien compris que madame faisait quelques réformes dans sa maison, et madame a grandement raison; il n'y a point ici de quoi occuper tous ces fainéants; une seule personne y peut suffire et avoir encore du loisir de reste; même, si madame le permet, j'emploierai ce loisir à tricoter à mesdemoiselles de jolis jupons rouges rayés de blanc; c'est chaud et très-bien porté; j'en ai vu aux Tuileries, l'hiver dernier, à mesdemoiselles Poirier et des Étangs, les filles des amies de madame. Quant à une erreur de compte, madame n'en a jamais fait, madame est très-forte en arithmétique; c'est un fait que j'ai constaté depuis longtemps. Je ne sais si mesdemoiselles auront la même aptitude, je ne le crois pas; quand je veux leur apprendre la table de multiplication, elles se sauvent comme des oiseaux effarouchés, en riant de leur petit rire argentin, si joli à entendre.

— Mademoiselle Jeanne, reprit madame Darbot, je

vous en prie, ne me faites point répéter ces paroles d'adieu, si pénibles à prononcer quand elles s'adressent à une personne que, de longue date, on est habitué à aimer.

— Eh bien! s'écria mademoiselle Jeanne, cessant d'aligner les chaises et de passer ses doigts dans les plis des rideaux, et se déterminant à une explication qu'elle sentait, d'ailleurs, ne pouvoir reculer, je demande pardon à madame, j'ai parfaitement compris que madame me traite comme les autres et comme eux me renvoie! C'est que madame oublie, sans doute, que je n'ai ni amis ni famille et que, sans lui en demander la permission, je me suis attachée à elle et à mesdemoiselles comme le lierre s'attache au mur. Maintenant que je l'ai rappelé à madame et qu'il est bien entendu qu'il me serait absolument impossible de vivre loin de madame et de mesdemoiselles, comme au lierre sans le mur qui reçoit et soutient ses rameaux, j'ose espérer que madame sera assez bonne pour me permettre de lui continuer mes soins; c'est une bouche de plus à nourrir, je le sais, et je sais aussi que le sort s'est montré bien sévère pour madame; mais quand j'aurai tricoté les petits jupons rouges de mesdemoiselles, madame m'accordera peut être la liberté d'en tricoter pour d'autres, et par ainsi... »

Madame Darbot ne laissa pas achever mademoiselle Jeanne. Le visage inondé de larmes silencieuses elle lui tendit la main et n'essaya plus de se dérober à un dévouement aussi entêté que généreux.

Mademoiselle Jeanne continua donc, ainsi que par le passé, à trotter, à nettoyer, à ranger, à raccommoder, ajoutant à ces occupations diverses le département de la cuisine, où elle sut accomplir le journalier miracle d'une chère convenable à un bon marché fabuleux.

Il est vrai que, depuis vingt ans, chaque fois qu'elle avait touché ses gages, mademoiselle Jeanne avait effectué de petits placements à la caisse d'épargne, laissant les intérêts s'ajouter au capital, ce qui avait fini par former à la Banque une somme assez ronde; et il est vrai aussi qu'outre qu'aucun chiffre ne se vint plus aligner au-dessous du total, comme des soldats bien appris derrière leur chef, à partir de la ruine de M. Darbot, mademoiselle Jeanne cessa de laisser ses intérêts se capitaliser.

Ce fut encore une chose que madame Darbot devina et qui fit que, du fauteuil où la clouait sa terrible maladie, elle ne levait point les yeux sur mademoiselle Jeanne que son regard ne fût chargé d'ardentes bénédictions.

A la table de multiplication, que mademoiselle Jeanne continuait de vouloir apprendre à Cécile l'espiègle et à la douce Madeleine, elle entreprit de joindre l'écriture, le catéchisme et un peu de grammaire. La grammaire, le catéchisme et l'écriture n'eurent pas auprès des petites filles plus de succès que la table de multiplication. C'était le seul chagrin de mademoiselle Jeanne.

Reconnaissons que mademoiselle Jeanne, qui s'entendait à beaucoup de choses, ne s'entendait pas le moins du monde au métier d'institutrice.

Madame Darbot en fut promptement convaincue et cela la fit songer.

Un papier noirci de chiffres et de propositions retournées dans tous les sens, vint l'affermir dans une résolution qu'elle était en train de prendre.

Ces propositions et ces chiffres étaient évidemment de la main de mademoiselle Jeanne. Un examen scrupuleux faisait découvrir que, sur ce papier, la vieille fille avait entassé additions et soustractions, pour arriver à tirer une charge nouvelle d'un budget déjà surchargé; c'est-à-dire pour arriver à tirer de la dépense du ménage la dépense d'un maître pour Cécile et Madeleine.

Mademoiselle Jeanne n'avait réussi qu'à moitié; mais en trottinant de l'unique chambre où se tenait madame Darbot et où couchaient ses filles, à une autre chambre où un rideau dissimulait un fourneau et un charbonnier, où un second rideau cachait le lit de fer le plus exigu qu'il eût été possible à mademoiselle Jeanne de trouver, et où, enfin, une table de noyer et deux poupées indiquaient que cette chambre servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre de jeu pour les enfants et de chambre à coucher pour mademoiselle Jeanne, mademoiselle Jeanne eut une idée qui la fit trottiner plus vite, cherchant par terre après l'avoir inutilement cherché dans ses poches, le papier auquel elle avait confié ses calculs et où elle voulait ajouter une soustraction nouvelle aux soustractions déjà indiquées, la soustraction sur la dépense générale de son café et de sa part de viande. Mademoiselle Jeanne se sentait assez d'astuce, comme elle le disait en souriant tout bas, pour dérober cette privation à l'esprit observateur de madame Darbot.

Quand mademoiselle Jeanne eut fouillé tous les recoins d'en bas, elle leva les yeux pour scruter les encoignures d'en haut, ce qui fit qu'elle aperçut son petit papier dans les mains de madame Darbot. A cette vue, elle resta interdite et une subite rougeur colora son visage, d'ordinaire aussi blanc que ses coiffes.

« Madame n'y aura rien compris, pensa-t-elle, ensuite, et puis, par bonheur, mon nouveau calcul ne s'y trouve pas! »

Tranquillisée par ces réflexions, mademoiselle Jeanne tournait sur elle-même, se disposant à la confection d'un gâteau au riz, — friandise économique, car elle est très-nourrissante, — dont les petites raffolaient, lorsque madame Darbot lui fit signe de s'approcher de son fauteuil.

« Mademoiselle Jeanne, lui dit-elle, n'y a-t-il point ici près une école mutuelle?

— Oui, madame, répondit mademoiselle Jeanne assez étonnée de la question; même que la fille du concierge y va.

— Mademoiselle Jeanne, lundi, c'est-à-dire après-demain, vous ferez les démarches nécessaires pour y placer *nos filles*. »

Quand madame Darbot avait à faire fléchir quelque entêtement généreux de la dévouée servante, elle ne manquait jamais de se servir de cette appellation, *nos filles*, qui amenait sur le visage de mademoiselle Jeanne une certaine confusion rayonnante où se lisait une joie profonde.

Cette fois, cependant, le doux et ingénieux moyen n'eut pas son effet habituel; autre chose retentit si fort aux oreilles de mademoiselle Jeanne, bien que madame Darbot parlât presque bas, que l'attention de mademoiselle Jeanne n'en put être détournée : ma-

dame Darbot avait pu songer à l'école mutuelle pour ses filles! mesdemoiselles pourraient se trouver à l'école mutuelle côte à côte avec la fille de la concierge! était-il possible que cette exorbitante idée fût éclose dans l'esprit de madame Darbot? non! Elle, mademoiselle Jeanne, devait avoir mal entendu.

Mais madame Darbot, très-assurée que mademoiselle Jeanne ne pouvait suffire à ses filles en tant qu'institutrice, et que les faire élever sous ses yeux était impraticable, connaissant d'ailleurs ces écoles populaires pour les avoir visitées plus d'une fois, jadis, avec une dame inspectrice de ses amies, madame Darbot avait décidé que ses filles y entreraient et elle tint bon.

« Si nous mourions de faim, ma chère Jeanne, dit madame Darbot, je vous connais assez pour être certaine que vous n'hésiteriez point à aller mendier pour nous des bons de soupe et de pain.

— Sans doute, répliqua la courageuse vieille fille; si, préalablement, Dieu m'avait envoyé l'infirmité.

— Eh bien! reprit madame Darbot, le besoin d'acquérir les connaissances que les plus humbles possèdent devient désormais aussi pressant pour Madeleine et Cécile que, dans l'autre cas, le serait le besoin de manger.

— Je le sais, madame, et je connais un maître qui...

— Le luxe d'un maître qu'on paie nous est absolument interdit!

— Je certifie à madame...

— Assez, chère Jeanne; vous verrez la maîtresse de l'école lundi. N'en parlons plus! »

Le ton de madame Darbot était tel qu'il n'admettait point de réplique. On se trouvait au samedi soir. Jusqu'au lundi, mademoiselle Jeanne resta plongée dans une sorte de stupéfaction. Le lundi, au matin, elle sortit de derrière son rideau, les yeux si rouges et l'air si morne, que les enfants lui en firent la remarque. Au lieu de leur répondre, les enfants l'entendirent murmurer des lambeaux de phrases tels que ceux-ci :

« Des enfants qui à leur baptême avaient des langes garnis de dentelle, on va les faire asseoir entre la fille du portier et celle de la fruitière du coin! cela m'aurait coûté si peu de ne plus manger de viande et de ne plus prendre le café le matin!... Un maître ici, cela aurait été convenable; tous les gens d'un certain monde, de notre monde d'autrefois, font élever leurs filles chez eux et ils ont grandement raison; les filles ne doivent pas quitter la maison maternelle! Les garçons c'est autre chose!... Quelle figure vont-elles faire, les pauvres mignonnes, au milieu de tous ces enfants? Ah! je n'aurais jamais cru que madame pût se résoudre à un tel abaissement! »

Quoi que dît ou pensât la pauvre mademoiselle Jeanne, huit jours après le jour de l'inscription, Madeleine et Cécile entraient à l'école mutuelle.

Mademoiselle Jeanne leur avait mis de jolies robes de nankin brodées de noir, restes de leur ancienne splendeur; elle avait relevé leurs cheveux nattés avec des rubans bleus pour Madeleine la blonde, et roses pour Cécile, dont la chevelure était d'un beau châtain foncé; enfin, elle leur avait attaché au cou un petit velours de même nuance que le ruban de leurs cheveux. Elles vinrent ainsi embrasser leur mère avant le départ.

« Mademoiselle Jeanne, dit madame Darbot, dès qu'elle aperçut ses filles, ne vous avais-je pas priée de préparer pour les enfants deux grands sarreaux de percaline noire?

— J'ai obéi à madame, répliqua mademoiselle Jeanne; nous mettrons les sarreaux là bas.

— Chère mademoiselle Jeanne, il faut remplacer ces robes de nankin qui, ce soir, auraient perdu quelque peu de leur fraîcheur, par des robes plus simples et surtout de couleur plus sombre, et mettre les sarreaux tout de suite. De plus, point de rubans sur la tête ni de velours au cou!

— Je croyais que madame aimait à voir mesdemoiselles propres et bien tenues.

— Certes!

— Cependant, madame ordonne?...

— Je vous prie, mademoiselle Jeanne, je n'ordonne point; je vous prie d'habiller Madeleine et Cécile comme doivent l'être des enfants requérant d'une administration sage les bienfaits d'une éducation que leur mère regrette de ne leur pouvoir donner. »

Rien ne navrait plus mademoiselle Jeanne que d'entendre madame Darbot faire allusion au triste état de sa santé. Aussi, coupant court d'elle-même aux objections qui se présentaient en foule à son esprit, elle déshabilla et rhabilla les deux sœurs en silence et les conduisit à l'école.

En général, les enfants aiment la société des autres enfants et prennent promptement un assez vif intérêt aux études faites en commun.

L'enseignement public rachète presque par l'émulation qu'il excite les reproches qui lui pourront être adressés, en ce qui concerne les filles.

Cécile et Madeleine s'acclimatèrent donc assez vite dans leur nouveau milieu. En un temps assez court, même, elles obtinrent des succès qui leur valurent de tendres baisers de leur mère, mais que mademoiselle Jeanne trouvait trop naturels pour s'en montrer très-flattée. Selon son opinion, Madeleine et Cécile ne pouvaient manquer de l'emporter sur toutes les élèves de ces sortes de classes.

Plusieurs années s'écoulèrent, les jeunes filles grandissant et leurs aptitudes se développant selon le tempérament de chacune : Madeleine, tranquille en ses mouvements, n'avait pas de rivale pour le dessin linéaire et, rentrée chez sa mère, n'aimait rien tant que de s'essayer à peindre, tandis que Cécile, vive, remuante et un peu mise l'ordonne, non contente d'être monitrice à l'école, jouait encore à l'institutrice dans les récréations, ne trouvant nul autre jeu aussi fort de son goût.

L'espèce de vocation de Cécile plaisait à madame Darbot; elle ne s'était jamais dissimulé que ses filles étaient appelées à gagner leur pain, et elle aimait à penser que l'enseignement primaire en offrirait les moyens à l'une d'elles.

Quant à Madeleine, le vif penchant qu'elle montrait pour tout ce qui était peinture et dessin donnait du souci à sa mère. L'art est d'une montée longue, et ce n'est guère qu'au bout du chemin que l'on recueille le fruit de ses peines. Comment le pauvre ménage soutiendrait-il Madeleine pendant les années qu'elle mettrait à atteindre son but, et comment lui procurer les professeurs qu'il lui faudrait?

Mademoiselle Jeanne, qui avait d'abord poussé les hauts cris lorsqu'il avait été question de travail pour mesdemoiselles, mais qui, enfin, avait dû se soumettre à la raison et, surtout, à la ferme volonté de madame Darbot et redoutait que l'on en vînt aux métiers d'aiguille, si misérables et si fatigants, applaudissait au choix des jeunes filles, et, afin de faciliter à Madeleine la route quelle désirait suivre, elle se mit sournoisement à pratiquer la réforme qu'elle avait projetée lorsqu'elle avait songé à soustraire mesdemoiselles à l'école mutuelle.

« Jeanne, dit un jour Madeleine (les enfants auraient causé un grand chagrin à mademoiselle Jeanne si elles ne l'avaient point tutoyée) Jeannette, d'où vient donc que tu ne déjeunes plus en même temps que nous?

—Ah! friande, s'écria Cécile, c'est parce que Jeannette te laissait tremper ton pain beurré dans son bol que tu dis cela! »

Madeleine se défendit de l'inculpation, et le petit débat qui s'ensuivit entre les deux sœurs épargna à mademoiselle Jeanne l'embarras de répondre.

Mais madame Darbot avait entendu la remarque de Madeleine.

Ce n'était pas tout. Mademoiselle Jeanne mangeait à table. Madame Darbot l'y avait obligée, non sans peine. Madame Darbot trouvait qu'acceptant de mademoiselle Jeanne des dévouements d'amie, elle la devait traiter comme une amie. Donc, mademoiselle Jeanne ne put pas plus dissimuler à madame Darbot la privation de viande qu'elle s'imposait, qu'elle n'avait pu cacher aux enfants qu'elle ne prenait plus de café. Ajoutons qu'avec madame Darbot, ce n'était pas comme avec Madeleine et Cécile, il n'y avait pas moyen d'éluder les questions. Mademoiselle Jeanne le savait; aussi aux premières qui lui furent adressées loin de rester court, mademoiselle Jeanne qui s'y était préparée répondit d'un air assez dégagé qu'elle ressentait en ce moment une singulière aversion pour la viande, que son estomac refusait quelque sorte de viande que ce fût, que si madame l'obligeait à manger de la viande, certainement elle obéirait à madame, mais qu'elle était certaine d'en faire une maladie. Si la viande ne lui était contraire, d'où vient qu'elle s'en abstiendrait? Il n'y avait à cela aucune raison, etc., etc. Mademoiselle Jeanne aurait parlé une heure dans ce sens. Madame Darbot la laissa dire, souriant d'un air attendri.

« Eh bien! fit madame Darbot, lorsque mademoiselle Jeanne, croyant l'avoir persuadée, s'arrêtait assez satisfaite de sa faconde, tout ceci, ma chère Jeanne, me prouve que je ne m'étais pas trompée en supposant un dérangement dans votre santé.

— Ma santé est excellente, s'écria mademoiselle Jeanne.

— Non, reprit madame Darbot; ce dégoût d'une nourriture à laquelle vous avez été accoutumée toute votre vie est la preuve d'un certain désordre dans votre économie, et il est urgent d'y rémédier. Mon médecin vous examinera. Nous avons aux alentours d'excellentes pharmacies: on y prendra ce qu'il vous ordonnera. Espérons que, d'ici à un mois de traitement, le bœuf et le mouton rôtis ou bouillis trouveront grâce devant vos yeux. »

Mademoiselle Jeanne frémit de la tête aux pieds; elle aperçut dans sa pensée des chiffres formidables; pour les visites du médecin, tant; pour les produits pharmaceutiques, tant, sans compter l'ennui d'avaler se portant à ravir, toutes sortes de drogues!

Mademoiselle Jeanne vit bien qu'elle avait affaire à plus forte qu'elle. Elle bouda un peu et se tourna vers une autre réforme :

Mademoiselle Jeanne portait sur la tête des bonnets blancs, et au cou, en dedans de sa robe, des fichus de mousseline également blancs. Cela était propre et agréable à l'œil. Un matin, mademoiselle Jeanne apparut coiffée d'un bonnet de tulle noir et ayant au cou un mouchoir de coton à carreaux bleus.

« Fi! le vilain bonnet! s'écria Cécile tout aussitôt; et ce mouchoir, qu'il est laid et qu'il te sied mal! La drôle d'idée que tu as eue, Jeannette, de t'arranger comme cela, aujourd'hui! Tu vas voir que maman te trouvera...

— Jeannette, dit Madeleine, coupant court à ce que Cécile allait préjuger de l'opinion de madame Darbot, Jeannette, je vais te confier un secret : j'aurai, peut être, le prix d'apprentissage! »

Depuis quelques années, une chose excellente a été instituée dans les écoles du gouvernement; le prix d'apprentissage.

Tous les ans, la première communion faite, le prix d'apprentissage est décerné à la meilleure élève.

Ce prix consiste ou en quatre cents francs placés à la caisse d'épargne, auxquels incessamment s'ajoutent les intérêts, plus les intérêts des intérêts, le tout y devant rester jusqu'à la majorité de l'élève, ou en l'apprentissage d'un état quelconque choisi par l'élève, enseignement primaire, couture, blanchissage de dentelles, fleurs artificielles, modes, gravure, lithographie, peinture sur porcelaine.

Madeleine voulait être peintre sur porcelaine.

Outre que ce charmant travail flattait ses goûts, elle avait entendu dire que c'était l'un des meilleurs parmi ceux que peuvent exercer les femmes; aussi, réunissait-elle tous ses efforts pour atteindre le but envié, et, on le comprend, très-disputé. Constamment première, Madeleine avait le droit d'espérer, au dire de la maîtresse elle-même, et elle ne s'en faisait point faute! Elle se voyait déjà, pinceaux en main, s'essayant à comprendre ce qui lui était expliqué, le mettant en pratique, échouant sûrement, d'abord, mais réussissant ensuite, et rentrant à la maison maternelle où son talent apportait le bien-être. Son jeune cœur en tressaillait de bonheur, et sa foi en l'avenir était si absolue qu'il lui paraissait qu'en confiant à mademoiselle Jeanne qu'elle aurait très-probablement le prix d'apprentissage, c'était lui dire : ne cherche plus de privations à t'imposer! Le talent que j'ambitionne, je l'acquerrai sans qu'il en coûte rien à la maison, et, plus tard, il amènera chez nous l'abondance!

Seulement, Madeleine ne se trompait-elle pas? Serait-ce bien à elle que le prix d'apprentissage serait accordé?

En tous cas, jusqu'au moment décisif, elle désirait ne point tourmenter sa mère de ses craintes et de ses espérances, voilà pourquoi elle ne parlait à mademoiselle Jeanne du prix d'apprentissage que sous le sceau du secret.

Le jour de sa première communion, mêlant naïve-

ment les intérêts d'ici-bas à de plus pures aspirations Madeleine demanda à Dieu ce prix d'apprentissage qui lui semblait la pierre angulaire de ses destins.

Depuis longtemps, déjà, il se trouvait au nombre des grâces qu'elle implorait du ciel.

« Un travail que l'on aime, disait-elle souvent à Cécile, comme on s'y doit livrer avec ardeur! »

« Toi, tu aurais une école, poursuivait-elle, car, toi aussi, l'année prochaine, tu obtiendras ce prix béni d'apprentissage. Tu aurais une école, et moi, proche de ton école, un grand atelier avec beaucoup d'ouvrières. En dehors de l'atelier et de l'école, un joli appartement, un peu plus grand que notre appartement actuel, pour maman et Jeannette, où nous rentrerions tous les soirs. Aux expositions, il y aurait de grands vases comme ceux de la manufacture de Sèvres et ce serait moi qui les aurais faits. Les plus jolies assiettes des magasins de porcelaine sortiraient de mes mains. Je peindrais pour maman sur une tasse blanche un bouquet de pensées veloutées dans un médaillon; pour toi, des roses, et pour Jeannette des violettes. Elle pleurerait en prenant son café dans cette tasse!

— Pourvu qu'elle ne pleure pas dans son café, dit la rieuse Cécile, moins enthousiaste que sa sœur; ce qui ne l'empêchait pas de prendre un vif intérêt aux rêves de Madeleine. »

Le jour où le prix d'apprentissage devait être décerné, Madeleine parut à madame Darbot un peu pâle, et madame Darbot essaya en vain d'en comprendre la raison. Quant à Cécile et à mademoiselle Jeanne, leur inquiétude se traduisit par un redoublement de paroles chez Cécile, et de va-et-vient chez la vieille fille. Madame Darbot sentait quelque événement en l'air et attendit.

Il y a de tristes choses, rares heureusement, qu'il faut oser dire : si toutes les élèves d'une classe ne sont point des anges, les institutrices non plus ne sont pas toutes également dignes des fonctions qu'elles ont acceptées. Sans nul doute, dans l'enseignement primaire, une surveillance éclairée empêche la fréquence des abus; néanmoins l'abus sait revêtir tant de formes, il connaît si bien les fissures étroites par lesquelles il est aisé de se glisser au dedans, qu'on est tout surpris de l'apercevoir un jour avec son regard louche et son verbe insolent, là où l'on s'attendait le moins à le rencontrer.

La maîtresse de l'école fréquentée par Madeleine et Cécile avait des qualités, mais un vice, qui eût pu n'être qu'un défaut dans toutre autre position, faisait ombre à ces qualités; madame G... était d'une indolence qui ne se pouvait concevoir qu'en l'attribuant à un tempérament singulièrement lymphatique.

Ici, l'indolence de madame G... lui fit commettre une de ces fautes que le monde appelle injustices et elle y fut sollicitée par deux raisons toutes deux provenant de la même cause.

Au nombre des élèves de l'école se trouvait Olympe Babiol, fille de madame Babiol, jadis fortunée qui, aujourd'hui, faisait des ménages.

Beaucoup de femmes de ménage prétendent à la poésie du malheur.

Olympe Babiol était une élève plus qu'ordinaire, travaillant à l'aventure, en ne logeant dans sa cervelle que ce qui voulait bien s'y installer de soi-même. Si madame G... était paresseuse, Olympe lui pouvait rendre des points.

Cependant madame Babiol avait rêvé que les doigts longs et maigres d'Olympe apprendraient, aux frais du gouvernement, à confectionner les pétales du lis et les couronnes de fleurs d'oranger, qu'en un mot, Olympe obtiendrait le prix d'apprentissage, et en conséquence, quelques mois auparavant, elle avait adopté un plan de conduite savamment combiné.

Madame Babiol avait vécu et possédait un certain tact; elle disait qu'autant de défauts découverts chez autrui, autant de droits acquis. Les défauts d'autrui, disait-elle encore, peuvent devenir des marchepieds pour quiconque les sait exploiter.

Certaine qu'Olympe était incapable de mériter le prix d'apprentissage, madame Babiol se prépara à le lui gagner. D'abord, elle fit à madame G... quelques commissions pour lesquelles elle ne voulut absolument point de salaire; puis, après les commissions, vinrent les provisions où elle se montra habile acheteuse et d'une probité sans seconde, toujours gratis; les provisions lui ayant ouvert les portes de la maison, où régnait un remarquable désordre, en moins d'une heure madame Babiol eut rémédié à ce désordre, s'excusant humblement de la liberté grande, mais revenant ensuite toujours, bien malgré elle, assurément, et attirée là par le dévouement profond et irrésistible que lui inspirait madame; le tout sans accepter de rétribution! Telle était l'une des causes qui militaient en faveur d'Olympe Babiol contre Madeleine Darbot.

Voici l'autre.

Dans les écoles mutuelles, les monitrices générales jouent un grand rôle; ce sont les piliers de l'édifice; si elles sont intelligentes, la maîtresse n'a presque qu'à les regarder agir ; elles font leur besogne et la sienne. Aussi, les bonnes monitrices, légèrement rétribuées, sont-elles très-prisées, surtout de maîtresses telles que nous avons présenté madame G...

Madeleine, entre autres choses, était une excellente monitrice.

« Si je donne le prix d'apprentissage à Madeleine, se dit madame G..., je perds Madeleine et ne vois point à pouvoir la remplacer de sitôt; si, au contraire, je la recule à l'année prochaine, ce qui pour elle est de mince importance, je me conserve ses services, un an encore; le temps peut-être que se forme une autre bonne monitrice. »

Et ce fut à Olympe Babiol que, cette année-là, fut décerné le prix d'apprentissage.

Lorsque Madeleine entendit prononcer le nom d'Olympe, elle qui se croyait si sûre d'être appelée, qui avait si fortement la conscience d'en être digne, qui avait échafaudé tant de joies sur cette joie, et en première ligne, celle d'annoncer la bonne nouvelle à sa mère, elle retomba sur le banc duquel elle avait été sur le point de s'élancer, et ne put retenir ses sanglots.

Avant les distributions de prix, il n'est pas rare de voir les enfants proclamer eux-mêmes ceux d'entre eux qui méritent d'être couronnés, et, le plus souvent, le choix des maîtres justifie le choix des élèves.

Ici, tout le petit monde composant l'école avait à l'unanimité décerné le prix d'apprentissage à *Darbot*

Madeleine, aussi, lorsque ce fut *Babiol Olympe* qui fut nommée, un bruit sourd qui n'eût pas mieux demandé que de devenir un bruit éclatant, protesta énergiquement contre l'élue; ce qui ne l'empêcha pas, huit jours plus tard, d'entrer, selon les vues de sa mère, dans un des meilleurs ateliers de fleuristes de Paris.

Cependant, mademoiselle Jeanne qui avait fini par s'intéresser d'autant plus à la nomination de Madeleine, qu'elle voyait Madeleine y attacher son cœur, fit dans le quartier, chez le boulanger, l'épicier, le boucher, le laitier, un tel tapage de l'injustice commise, que ses plaintes très-fondées et de plus un peu grossies par cent échos arrivèrent jusqu'à la mairie de l'arrondissement où tout ceci se passait, et de là, prenant leur vol, gagnèrent le cabinet d'un commis principal au ministère de l'instruction publique d'où, informations prises, sortit plus promptement que personne ne l'eût osé croire, la destitution de madame G...

Madame Babiol qui n'avait point osé, tout d'un coup, priver madame G... de ses bons services, fut la première à se montrer enchantée de l'aventure.

Madame G... eut pour successeur madame Robertin qui, au moment où nous écrivons ces lignes, occupe encore sa modeste estrade, avec une fermeté douce et une dignité aimable qui la font estimer des parents et adorer des enfants.

Donc, Madeleine avait dû se résigner à voir reculer d'un an son entrée dans la voie qu'elle désirait si ardemment suivre.

Mais, en même temps qu'elle cheminait vers son but, Cécile à son tour faisait preuve pour la carrière de l'enseignement de dispositions tellement rares que le prix d'apprentissage paraissait devoir être disputé par les deux sœurs, lorsque, tout à coup, d'élève supérieure, que s'était montrée Cécile, on la vit devenir négligente et insouciante. Quand on l'interrogeait elle ne savait plus rien. Loin de stimuler ses compagnes par son exemple, il semblait que, désormais, elle prît à tâche de les distraire du travail et de les faire muser et bavarder, en bavardant et musant avec elles. C'était à ne la point reconnaître. La nouvelle maîtresse que d'abord elle avait émerveillée n'y comprenait rien ; Madeleine s'en affligeait; mademoiselle Jeanne disait que Cécile devait être malade; seule, madame Darbot à qui tout avait été conté, et le prix manqué, et ce même prix vers lequel les deux sœurs paraissaient d'abord marcher d'un pas égal, madame Darbot, dont la pénétration s'augmentait de son inaction forcée, plongea jusqu'au fond de l'âme de Cécile et, au milieu de ses détresses, un *alleluia* s'éleva de son cœur vers Dieu qui lui avait accordé de telles enfants.

Madame Darbot avait compris que Cécile, emportée primitivement par l'amour de l'étude, avait fait ensuite la réflexion que ses efforts ne tendaient à rien moins qu'à créer des obtacles à Madeleine en lui offrant une rivalité à vaincre, et, dès lors, elle s'était condamnée à six mois d'incapacité.

Seulement, il était à craindre que Cécile n'allât trop loin. Alors, madame Darbot, ayant préalablement prouvé à Cécile étonnée que tous les fils de son adorable trame lui étaient connus, et l'ayant engagée à ne se plus contraindre et à reprendre ses bonnes habitudes d'autrefois, fit écrire sous sa dictée par mademoiselle Jeanne une relation de toutes ces choses touchantes, et l'envoya à cette dame inspectrice qu'elle avait fréquentée jadis.

Les amis des temps prospères sont aussi quelquefois ceux des temps d'épreuve. Loin de trouver son souvenir rebelle à l'endroit de madame Darbot, madame de Baruch, la dame inspectrice en question, se la remémora sur-le-champ, et ayant lu la lettre de madame Darbot en bon lieu, elle y ajouta de tels commentaires que, le grand jour venu, madame Robertin reçut l'ordre de décerner, cette année-là, deux prix d'apprentissage, l'un à *Darbot Madeleine*, l'autre à *Darbot Cécile*.

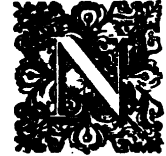
Aujourd'hui, Madeleine a vingt-six ans et Cécile vingt-cinq. Cécile dirige l'école communale de Sèvres et Madeleine est sous-directrice des ateliers de peinture de la manufacture impériale. Le bonheur a presque guéri madame Darbot. Mademoiselle Jeanne, tout en prétendant que mesmoiselles n'ont que ce qu'elles méritent, s'en montre néanmoins très-fière. Quant à madame de Baruch, elle dit qu'on ne se sent nulle part enveloppé de sérénité et de paix comme chez madame Darbot, lorsqu'on la surprend assise entre ses deux filles et ayant pour vis-à-vis mademoiselle Jeanne, qui continue de tricoter.

Mme Adam-Boisgontier.

LA SYRIE

(Suite.)

VIII



Nous continuâmes à monter, chargés des plus belles fleurs de la montagne. En approchant du village, nous aperçûmes le curé qui sonnait la messe lui-même, en frappant avec un lourd marteau sur une barre de fer en forme de faux qui se trouvait scellée dans le mur de l'église. Et comme je témoignais mon étonnement de cette manière d'annoncer les offices :

— Hélas! me dit la jeune fille avec un profond soupir, nous ne sommes pas les seuls dans le Liban obligés d'appeler ainsi les fidèles à la prière, car plusieurs églises sont trop pauvres pour faire la dépense d'une cloche; la nôtre en possédait une fort belle au-

trefois, c'était bien avant ma naissance, mais les Druses s'étant révoltés contre l'émir Beschir, et mon grand-père les ayant combattus jusque dans le Schouf, une petite troupe des leurs traversa à l'improviste le Nahor-el-Kilb (1), et vinrent par vengeance incendier notre église et briser notre cloche, dont ils emportèrent les morceaux. L'édifice fut restauré tant bien que mal, mais mon grand-père s'étant plus tard brouillé avec l'émir, et ayant été obligé de se cacher et de négliger la culture de ses domaines, nous n'avons jamais été assez riches depuis pour acheter une autre cloche, quoique nous le désirions beaucoup.

— C'est donc bien cher une cloche? lui dis-je.

— Oh! oui, me répondit elle naïvement, il faudrait au moins deux cents piastres, et depuis quatre ans que nous filons tous les soirs, Mariem et moi, pour gagner cette somme, nous n'en avons pas encore le quart. »

Le mauvais emploi que j'avais fait de mon bien me revint aussitôt en mémoire; je pensai avec amertume à tout l'argent que j'avais gaspillé en folies de tout genre, et jamais peut-être le regret de mes prodigalités passées ne s'était présenté si vivement à mon esprit. J'aurais volontiers sacrifié deux années de mon existence pour pouvoir dire à cette enfant, qui n'aurait rien accepté pour elle-même : « Cette cloche que vous désirez avec tant d'ardeur, moi, votre frère dans la foi, je vais la donner pour votre église. »

Nous pénétrâmes dans le lieu saint où les fidèles étaient déjà réunis, et nous nous agenouillâmes près de l'autel. O puissance de la vertu et de la piété d'un cœur vraiment fervent! En voyant cette jeune fille si candide et si pure, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, priant avec une expression angélique de foi, d'espérance et d'amour, je sentis la glace de mon cœur se fondre tout à coup, et les larmes du repentir humecter ma paupière; je demandai pardon à Dieu des fautes de ma jeunesse, je priai avec douleur mais aussi avec confiance, je priai comme je ne l'avais pas fait depuis le jour de ma première communion.

La messe terminée, les fidèles se retirèrent peu à peu sans que j'y prisse garde; une main se posa sur mon épaule, c'était Élia qui réclamait mes services. Nous nous mîmes à enlever la poussière et à remplir les vases de fleurs. Le bon curé nous aidait avec beaucoup de zèle, mais ni lui ni moi n'égalions l'adresse et le bon goût de la jeune fille : elle possédait un talent particulier pour grouper les roses et les mandragores au milieu de l'or des genêts; pour masquer, sous un massif de verdure, les endroits les plus défectueux de l'édifice. Hélas! la pauvre église de Bennakir avait grand besoin de ces décorations champêtres; c'était un bâtiment carré, dont les murs intérieurs n'étaient pas même crépis; une lampe de terre cuite, toujours allumée devant l'autel, quelques images grossières, la croix de bois et des flambeaux de cuivre en étaient les seuls ornements; j'aperçus au plafond de petits sacs de toile étiquetés; le curé me dit qu'ils contenaient des cocons de l'année précédente, et qu'il était d'usage au Liban d'offrir au Seigneur, en tribut de reconnaissance les prémices de tous ses dons.

(1) Nahor-el-Kilb, rivière du chien, qui sert de limite au canton du Kesrouan.

Quand nous sortîmes du saint lieu, le doux visage d'Élia ne conservait plus aucune trace des agitations de la matinée; elle avait recouvré au pied de l'autel sa sérénité habituelle, elle souriait avec bonté à toutes les femmes du village qui accouraient pour lui baiser la main, elle demandait des nouvelles de leur famille, caressait leurs petits enfants, disait à toutes un mot d'amitié; elle écoutait leurs plaintes, prenait part à leurs chagrins, se réjouissait de leur bonheur. Rien n'était charmant comme cette vierge des montagnes entourée de tous ces bons paysans qui l'aimaient et lui envoyaient mille bénédictions.

Plus je voyais de près ces excellents Maronites, plus j'appréciais leur caractère, la pureté et la simplicité de leurs mœurs, la douceur et l'affabilité de leurs manières, la sûreté de leurs relations, la droiture de leur cœur, et plus je me plaisais au milieu de ce peuple patriarcal, vivant paisiblement sous la seule autorité des pères de famille dont la puissance, toute morale, remplace avantageusement nos gendarmes et nos commissaires de police. Je me serais trouvé heureux de cette vie calme, laborieuse, exempte d'envie et d'ambition, au milieu de cette tribu hospitalière; j'aurais dit volontiers, comme Pierre sur le Thabor : « Seigneur, il fait bon ici, permettez-moi d'y établir nos tentes. » La religion s'était personnifiée à mes yeux dans cette vierge aux douces vertus, et dans ce peuple chrétien.

Nous entrâmes dans une cabane, où un vieillard malade était étendu sur des peaux de moutons; Élia, qui le visitait assidûment depuis plusieurs jours, le consola par de douces paroles, encouragea sa femme et sa fille, et dit à cette dernière de venir dans une demi-heure chercher le breuvage qu'elle allait préparer.

De retour au logis, nous trouvâmes Ben Kavven auprès du cheik; tous deux fumaient silencieusement sur le seuil de la porte.

« Père, dit Élia d'une voix légèrement altérée, Ibrahim est de retour.

— Comment le sais-tu? demanda vivement Ben Kavven.

— Je l'ai rencontré près de la grande source, où j'étais allée me promener avec le seigneur franc, et il m'a commandé de vous annoncer sa visite.

— C'est bien, dit froidement le cheik, quoiqu'un éclair de colère eût jailli de ses yeux. »

J'examinai Ben Kavven à la dérobée; son visage, bruni par le soleil, était devenu blême, mais il garda le silence.

Nous montâmes dans la chambre de M. d'Alpanin, que nous trouvâmes tout habillé et assis près de la fenêtre entr'ouverte.

« Je me sens beaucoup mieux, répondit-il à nos questions, en me frappant amicalement sur l'épaule. Nous pourrons bientôt, je l'espère, continuer notre voyage. »

Ce peu de mots me réveillèrent péniblement au milieu de mes songes dorés, un nuage obscurcit mes yeux.

« Il ne faut pas trop nous presser, lui dis-je, mais attendre patiemment que vous soyez bien rétabli, et que vous ayez recouvré toutes vos forces, avant de vous exposer de nouveau à de grandes fatigues. »

La jeune fille appuya cet avis, et son opinion, gra-

cieusement motivée, fut d'un grand poids sur l'esprit de mon compagnon.

Cette journée s'écoula sans nouvel incident; le Druse, qui s'était fait annoncer, ne se montra pas à Bennakir. Deux ou trois fois je surpris Élia, les regards fixés sur le sentier, suivant des yeux, avec une certaine anxiété, un homme à pied ou à cheval qui gravissait la montagne; mais dès qu'elle distinguait le turban d'un Maronite, sa physionomie se rassérénait, et son fuseau tournait plus vivement entre ses doigts.

Le lendemain, qui était un dimanche, j'accompagnai le cheik à la paroisse, et c'était plaisir de voir tous ces bons villageois, en habits de fête, se pressant dans la petite église qui pouvait à peine les contenir. Nous visitâmes le vieillard malade et deux ou trois autres familles encore; nous nous promenâmes aux environs du village, mais la fille de Ben Kavven ne voulait plus s'en éloigner; elle nous chargeait, Francis et moi, d'aller lui chercher les fleurs et les plantes dont elle avait besoin pour décorer le saint lieu, ou pour faire ses tisanes, et elle se tenait au logis, toujours douce et prévenante, toujours occupée des soins du ménage et du bien-être de sa famille et de ses amis. Rien n'échappait à sa surveillance, rien ne répugnait à son courage et à sa charité, ses vertus répandaient au loin comme une atmosphère céleste, c'était réellement la providence de Bennakir, une fée bienfaisante dont la douce magie calmait toutes les douleurs, dont la vue charmait tous les regards.

Le jour du départ arriva trop tôt, il nous fallut quitter cette paisible retraite où l'on vivait libre et fort sous l'aile de Dieu, où la vie s'écoulait sans bruit et sans secousse comme l'onde d'un clair ruisseau à travers la prairie en fleurs. M. d'Alpanin sentant ses forces revenues, avait fait appeler le guide auquel il avait donné congé pendant sa longue maladie. Mustapha arriva de grand matin avec ses chevaux et ses moukres, et j'eus de la peine à retenir mes larmes en baisant la main du vieux cheik, et en disant adieu à sa charmante fille.

« Non pas adieu, mais au revoir, reprit elle avec émotion. »

On nous avait fait promettre en effet de revenir à Bennakir avant de reprendre la mer pour retourner en Europe, et cette espérance de quelques jours de bonheur encore adoucit pour moi le chagrin du départ.

L'excellent Ben Kavven nous avait offert de nous accompagner jusqu'à Eden, où il voulait nous présenter à l'un de ses neveux, et Francis avait obtenu de faire partie de cette petite caravane. Nous nous mîmes donc en chemin par une de ces belles matinées de l'Orient, d'une magnificence sans égale. De légers nuages d'or, frangés de pourpre et étincelants des feux du rubis et de l'améthyste, flottaient dans l'azur des cieux, qui se confondait dans un lointain horizon avec la mer immense. Les pics aigus, les rochers nus et crevassés du sommet des montagnes, les molles sinuosités des sentiers, les fertiles vallons revêtus d'une verdure printanière, qui contrastait agréablement avec le sombre feuillage des sapins, et avec les feuilles grisâtres de l'olivier; les nombreux couvents de forme irrégulière, dont les uns semblent suspendus dans les airs, tandis que les autres occupent le creux des rochers, tous ces aspects formaient une succession de tableaux sévères ou gracieux, et toujours ravissants que le pinceau du peintre ou les vers du poète sont impuissants à reproduire.

Nous fîmes halte à Mirouba, grand village situé presque sur les limites du Kesrouan, auprès duquel les Maronites ont jadis battu les troupes égyptiennes, commandées par Osman-Pacha; et, après un repos de quelques heures, nous allâmes visiter la source du Narh-Ybrahim, ou fleuve Adonis des anciens, dont les eaux écumeuses, jaillissant d'une grotte profonde, se précipitent avec force du haut d'un roc escarpé pour serpenter au fond d'une vallée sauvage, et se perdre bientôt dans la mer, près de la ville de Byblos, et de l'endroit où la mythologie plaçait la mort d'Adonis, longtemps pleuré par les femmes de Phénicie (1). Nous visitâmes aussi, à la gauche du fleuve, les ruines d'un ancien temple de Vénus (2); et nous allâmes le soir frapper à la porte du couvent de la Kartha, situé sur le penchant d'une colline, où la vigne et l'olivier prodiguaient toutes leurs richesses. Les religieux nous donnèrent avec joie cette bienveillante hospitalité qu'ils accordent si volontiers aux voyageurs. Ils nous servirent un bon repas, quoiqu'ils fassent eux-mêmes assez maigre chère, et nous passâmes tranquillement la nuit dans leurs cellules. Le lendemain, avant que le soleil eût inondé le Liban de lumière, nous avions déjà gravi l'une des cimes du Djebel Makmel, et, assis sur un banc de granit, nous contemplions la mer lointaine et Tripoli, ou triple ville, qui dut son existence et son nom à trois colonies venues de Tyr, de Sidon et d'Aradus. Au temps des croisades, elle devint la capitale d'un comté indépendant, qui appartenait encore aux chrétiens près d'un demi-siècle après la prise de Jérusalem. Bâtie dans l'intérieur des terres, au pied d'une montagne boisée, sur les deux rives du Nahr-el-Kadicha ou fleuve saint, elle nous apparaissait entourée de jardins délicieux, plantés d'orangers, de pistachiers et d'aliziers. Son port, très-peu sûr, dans lequel de nombreux navires viennent charger les ri-

(1) Selon la mythologie, le bel Adonis, fils de Cyniras, roi de Chypre et de Myrrha, né sur le mont Liban, ayant quitté Vénus, dont il était le favori, pour chasser le sanglier dans les montagnes, Mars prit la forme de cet animal féroce et blessa à mort le jeune chasseur. Vénus fit retentir ces éternelles solitudes des cris de sa douleur et métamorphosa Adonis en rose blanche. Tandis que la déesse caressait la fleur parfumée, une épine fit couler son sang et en teignit la plus belle des fleurs. Une fête annuelle fut instituée en souvenir de la mort prématurée du jeune chasseur. Pendant la solennité, les eaux mêmes du fleuve se coloraient en rouge et portaient bien avant dans la mer les traces de ce tragique événement—c'est-à-dire que les terres qui bordent ce fleuve étant rouges en plusieurs endroits, quand vient la saison des pluies ou des ouragans, ces terres, entraînées dans la rivière, lui donnent une couleur de sang. — La fête d'Adonis était surtout célébrée par les femmes, à l'époque où la nature, se dépouillant de sa verdure, semble pleurer l'éloignement du soleil; c'est pourquoi les femmes se dépouillaient de leur chevelure et pleuraient sur le seuil de leurs maisons, ayant le visage tourné vers le nord.

(2) Cet édifice, qui paraît avoir été détruit par un tremblement de terre, était probablement un temple de Vénus Vulgivaga, bâti par Cyniras et renversé par Constantin III.

ches produits de l'Orient, a fait donner à un quartier séparé le nom d'El-Mina ou de la marine.

Ben Kavven, qui avait plusieurs fois visité Tripoli, nous dit que ses rues étroites et ses maisons crénelées, construites au temps des croisades, lui donnent encore l'aspect d'une cité du moyen âge (1).

Nous continuâmes à monter jusqu'au charmant village d'Harroun, où nous nous reposâmes quelque temps sous de frais ombrages. Une heure après nous atteignîmes le sommet du Djebbel-Arz, ou montagne des cèdres, à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Lors même que nous n'aurions pas aperçu de loin la sombre verdure de ces rois des forêts, se détachant vivement sur les blanches crêtes du Djebbel-Makmel, encore couvert de neige (2), le parfum pénétrant dont l'air était embaumé nous aurait avertis que nous en approchions. Quelques-uns de ces arbres magnifiques, contemporains de Salomon (3), ont soixante pieds de hauteur et quarante de circonférence. Les plus gros, disséminés sur un plateau inégal et accidenté de monticules, semblent protéger leurs rejetons, et tous ensemble forment un bois délicieux, seul reste de ces antiques forêts qui fournirent au plus sage des rois le bois incorruptible du fameux temple de Jérusalem. Nous entrâmes dans une chapelle, modestement cachée sous un dôme de verdure; le prêtre maronite qui la desservait nous offrit l'hospitalité dans son ermitage. La nuit était venue, rafraîchie par un vent pénétrant et par le voisinage des neiges. Nous nous chauffâmes très-volontiers à la flamme d'un feu de petites branches de cedre qui exhalaient une odeur suave, nous soupâmes avec nos provisions, et nous dormîmes pofondément sur un lit de feuilles sèches dans la chambre unique de l'ermitage.

IX

Eden, que nous visitâmes le jour suivant, n'est qu'un gros village que sa position délicieuse et son nom ont fait prendre à quelques personnes pour l'antique berceau du genre humain, pour la terre sacrée, dont Dieu a chassé nos premiers parents; croyance poétique, sans doute, mais qui ne saurait soutenir l'examen. Nous fûmes parfaitement accueillis dans ce village par le neveu de Ben Kavven, le cheik Michel Kharram, qui nous fit, avec grâce, les honneurs de son palais de style arabe, dont les terrasses crénelées servent à la fois de toit et de salon.

Michel était le fils aîné du cheik Boutros Kharram, dont les vertus patriarcales et la politesse bienveillante ont été justement célébrées par M. de Lamartine et par quelques autres voyageurs. Son frère Joseph, qui n'avait guère alors que vingt-quatre ans, s'était déjà distingué dans plusieurs expéditions contre les Métoualis, qu'il avait toujours su repousser; il était absent de chez lui à cette époque, et je fus alors privé du plaisir de faire sa connaissance.

C'était à Eden que nous devions nous séparer de l'homme excellent auquel j'avais voué une tendre affection; il devait passer quelques jours auprès de Michel, pendant que nous continuerions notre excursion dans la Calé-Syrie, Balbeck et Damas. Je le cherchai le lendemain en me levant; un de nos moukres me dit qu'il était sorti de fort bonne heure pour entendre la messe dans la cathédrale d'Eden, pauvre petite église qui ne mérite guère ce nom. Je m'y rendis aussitôt, Ben Kavven n'y était déjà plus; mais en retournant au palais du cheik, je l'aperçus de loin sous un sycomore, en conversation fort animée avec un personnage qui me tournait le dos, et qu'une branche touffue cachait en partie à mes regards. Je m'approchai à grands pas, faisant retentir les talons de mes bottes sur les cailloux du sentier, afin de les avertir de ma présence; ils étaient si absorbés dans leur discussion qu'ils ne se retournèrent même point. La voix de l'étranger s'élevait à un ton aigre et tranchant, celle de Ben Kavven était grave et comme étouffée par l'émotion.

« C'est au chef de la famille, c'est à elle-même à décider de son sort, disait-il au moment où je me trouvai assez près de lui pour distinguer ses paroles. »

La discrétion me poussa à tousser bruyamment; Ben Kavven leva la tête, qu'il avait tenue jusqu'alors un peu inclinée sur sa poitrine; l'étranger se retourna vers moi, et je reconnus, avec un serrement de cœur mêlé d'une sourde colère, le Druse, dont l'apparition nous avait si désagréablement surpris, Élia et moi, près de la fontaine du Caroubier. Cette espèce d'antipathie instinctive était du reste réciproque, car Ibrahim me regarda d'un air farouche où perçait un sentiment de haine; il se pencha vers Ben Kavven, et prononça quelques paroles à voix basse; celui-ci se releva aussitôt, et, avec une expression de fierté blessée, que je ne lui avais jamais vue :

« C'est mon hôte et mon ami, dit-il d'un ton décidé. »

Et comme pour donner plus de poids à ces paroles il me prit par le bras et m'entraîna vers le palais.

« Ami, me dit-il, quand nous fûmes à une petite distance, méfie-toi de cet homme pendant le temps que tu voudras encore passer dans nos montagnes.

— N'est-il pas ton ennemi et celui de ta famille?

— Il est mon parent par alliance, répondit Ben Kavven, après un moment d'hésitation.

— Je le prenais pour un Druse, lui dis-je.

— C'est, en effet, l'un des plus exaltés adorateurs de Hackem. »

Et comme mes yeux se fixaient involontairement sur les siens avec une expression de surprise :

« Ce n'est pas la première fois que le sang des

(1) La population de Tripoli est de quarante à cinquante mille habitants, parmi lesquels il ne se trouve guère que six cents catholiques latins; ils possèdent cependant une paroisse, desservie par les franciscains de la Terre Sainte et une maison de lazaristes, dont les missionnaires, trop peu nombreux, parcourent incessamment les villages de la côte pour assister les chrétiens qui y sont dispersés. Cette maison appartenait jadis aux jésuites, elle avait été fondée par le père Amien, et c'était la troisième mission en Syrie de ces pieux et savants religieux.

(2) La cime du Djebbel-Makmel est à huit mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

(3) Il ne reste plus que douze cèdres des antiques forêts de Salomon; ils sont groupés sur deux monticules et faciles à distinguer de leurs rejetons par la grosseur de leurs troncs, qui, se divisant à quatre ou cinq pieds du sol, forment pour ainsi dire des arbres séparés, dont les branches s'étendent à une grande distance. Chaque année, au jour de la Transfiguration, le patriarche des Maronites vient célébrer une messe sur un autel de bois de cèdre, placé au pied du plus grand de ces arbres.

Druses s'est mêlé à celui des Maronites, dit-il, en répondant à mon regard, et il y a des circonstances qui excusent et commandent même de pareilles alliances; mais ce serait une histoire longue et douloureuse à te raconter que celle des tristes liens qui m'unissent à Ibrahim, et elle ne pourrait avoir pour toi qu'un intérêt de curiosité.

— Tu oublies celui de l'amitié, lui dis-je.

— Dieu me préserve de douter de la tienne! me répondit-il; les sentiments de mon frère de France percent dans ses regards, ses yeux sont le miroir de son âme; mais permets-moi de ne pas réveiller dans mon cœur de trop cruels souvenirs et des soupçons injustes peut-être; notre religion ne nous commande-t-elle pas le pardon des offenses?... D'ailleurs, ajouta-t-il en passant la main sur son front, comme pour en écarter des pensées tumultueuses, les Druses n'ont pas toujours été les ennemis des chrétiens, il fut un temps où ils combattirent avec nous pour l'indépendance de la patrie commune, et l'on trouve parmi eux beaucoup d'hommes de cœur, qui font énergiquement parler la poudre. »

Il y eut encore un moment de silence entre nous; ce fut moi qui le rompis.

« Les Druses ne sont-ils pas idolâtres? lui dis-je; j'ai entendu raconter à Beyrouth qu'ils adoraient un veau d'or, comme autrefois les Hébreux dans le désert?

— Je sais bien qu'ils en sont soupçonnés, répondit Ben Kavven; plusieurs d'entre eux portent sous leurs habits le horse ou amulette sur laquelle est représenté un jeune veau, sculpté sur une pierre, mais ce sont sans doute les restes d'une superstition presque entièrement disparue, ainsi que les honteux désordres dont on les accusait autrefois; du reste, ajouta-t-il avec un mélancolique sourire, la colombe peut-elle savoir ce qui se passe chez le hibou? Quoique ayant eu de fréquents rapports avec les Druses, il me serait impossible de te faire connaître leurs mystères. Cette nation (1) est divisée en deux classes distinctes, les Djakels ou ignorants, les Akkals ou initiés, et ceux-ci gardent fidèlement leurs secrets. De plus, quoiqu'ils prétendent avoir la dernière religion révélée, ils l'ont modifiée tant de fois, ils sont partagés en tant de sectes différentes, qu'ils ne s'entendent même pas entre eux; voici tout ce que je sais de leurs croyances :

» Ils adorent un Dieu unique, qui a fait de rien l'univers; qui aurait créé d'abord les esprits; mais l'esprit commit le péché, et du péché naquit Éblis ou le diable, qui, après une courte lutte contre le Créateur, fut précipité du ciel dans les abîmes. Tu vois que jusque-là, leurs dogmes ont beaucoup de rapports avec les nôtres, mais ils ajoutent que toutes les âmes du genre humain furent créées dès le commencement, et que le Tout-Puissant lui-même ne saurait en augmenter ni en diminuer le nombre. Suivant eux, ces âmes immortelles passent successivement d'un corps dans un autre, et c'est par cette transmigration incessante que tout crime reçoit son châtiment, et toute vertu sa récompense (2).

(1) En Orient, chaque rite religieux forme une nation à part.

(2) Suivant les Druses, la croyance au ciel ou à l'enfer est une des erreurs des disciples d'Iça (Jésus).

— C'est ce qu'on appelle la métempsycose, lui dis-je; d'autres peuples ont partagé cette erreur, mais continue, je te prie; puisque j'ai un ennemi parmi les Druses, il est bon que je les connaisse autant que possible.

— J'espère que tu n'auras rien à démêler avec eux, me dit Ben Kavven avec une émotion contenue, car ce sont de redoutables adversaires, je t'en avertis; vindicatifs et rusés, ils dissimulent leur ressentiment, mais ils n'oublient jamais, et ils saisissent toutes les occasions de se venger. Suivant eux, le Tout-Puissant s'est incarné dix fois (1), et son incarnation dans la personne du kalife Hackem fut la dernière et la plus complete de ses manifestations. Hackem a fait dix stations sur la terre; les plus remarquables furent dans l'Inde, la Perse, l'Yémen, à Tunis et au Caire; il doit reparaître encore un jour, quoique personne ne connaisse l'époque, mais la discorde des rois et le triomphe des chrétiens sur les musulmans en seront les signes précurseurs. Ce jour-là, Hackem récompensera ses adorateurs fidèles en leur distribuant l'or et la puissance; les uns seront sultans, les autres émirs, chacun suivant son mérite. Les renégats deviendront leurs esclaves; ils porteront sur la tête un bonnet de peau de cochon, on leur percera l'oreille avec un anneau de verre noir, qui les brûlera en été et les glacera en hiver. Les chrétiens et les juifs seront punis de la même manière, mais avec un peu moins de rigueur. Du reste, tout ce que l'on sait de leur doctrine a été surpris par hasard ou par artifice, un des préceptes les plus stricts de leurs livres sacrés étant de cacher leurs croyances et leurs mystères; ils doivent même, dans ce but, adopter extérieurement la religion dominante du pays où ils vivent; c'est ainsi qu'on les a vus tour à tour recevoir le baptême ou fréquenter les mosquées, suivant que les chrétiens ou les Turcs avaient la prépondérance dans le pays. Maintenant plusieurs d'entre eux font profession de protestantisme pour se ménager l'appui de l'Angleterre, mais sois persuadé qu'ils n'en restent pas moins Druses au fond du cœur, et qu'ils continuent à se réunir toutes les trente nuits sous un arbre vert pour y tenir conseil, et pour accomplir leurs mystérieuses pratiques. »

Comme il achevait ces mots, notre entretien fut interrompu par l'arrivée de Francis, envoyé à notre recherche. Nos chevaux piaffaient dans la cour, nos moukres étaient en selle, et M. d'Alpanin, debout sur le seuil de la porte, faisait au cheik Karram nos remerciments et nos adieux.

« Fais aussi seller nos montures, dit à demi-voix Ben Kavven à son fils.

(1) La première manifestation de Dieu dans l'homme, d'après la croyance des Druses, eut lieu dans la personne de Noé, qui naquit à la fin des mille ans, pendant lesquels la loi d'Adam devait être observée sur la terre.

Le second prophète fut Abraham.

Le troisième Moïse, qui fut suivi d'Ézahiah, d'Hezekiah, de Nathaniel et de Daniel.

Puis vint Iça (Jésus), accompagné de ses quatre apôtres, Jean, Mathieu, Marc et Luc.

Ensuite Mohammed, qui rassembla les feuilles dispersées du Koran, écrites par les anges.

Puis enfin Hackem, Dieu lui-même, qui doit être un jour le maître absolu de l'univers.

— Ne devions-nous pas passer plusieurs jours à Éden? répondit l'enfant.

— Il nous faut rejoindre ton grand-père et ta sœur au plus vite, répondit Ben Kavven avec une agitation mal déguisée. Qui sait ce qui peut arriver pendant mon absence! »

Ce peu de mots, surpris à la dérobée, jeta le trouble dans mon âme; un danger secret menaçait donc l'excellente famille qui nous avait donné tant de preuves d'affection, et il me fallait partir sans le connaître, sans rien faire pour le conjurer!

Cependant notre petite caravane se mettait en mouvement, et M. d'Alpanin me plaisantait déjà sur ma lenteur; je serrai la main de Ben Kavven, je pressai Francis dans mes bras, et je m'éloignai l'âme triste, l'esprit tourmenté par de fâcheux pressentiments dont, ni les chants de nos muletiers, ni les dissertations de mon compagnon ne parvenaient à me distraire. Le paysage que nous avions sous les yeux était fort propre, du reste, à entretenir cette mélancolie, nous escaladions et nous descendions une suite de monts escarpés et de plus en plus stériles; non-seulement les fertiles vallons, les coteaux, couverts de vignes et d'oliviers, de la partie occidentale du Liban, avaient complètement disparu, mais les chênes verts, les pins, les buissons eux-mêmes devenaient de plus en plus rares et rabougris; bientôt nous n'aperçûmes que la côte nue des montagnes et le lit desséché des torrents au fond des ravins pierreux. De temps en temps quelque oiseau de proie, fendant l'air d'un vol hardi, planait un instant sur nos têtes et se perdait dans les nues, ou quelque Arabe nomade, monté sur un petit cheval au pied sec et nerveux, nous montrait en passant son visage farouche, et disparaissait derrière les blocs de granit. Tout à coup, dans un étroit défilé, entre deux rochers presque à pic, dont les crevasses profondes laissaient échapper quelques touffes de bruyère épineuse, une détonation d'arme à feu, répercutée par les échos, retentit comme un coup de tonnerre; la balle avait sifflé à mes oreilles et effleuré ma casquette; cependant aucun être humain ne se montrait aux alentours. Quel était l'auteur de cet attentat? Avions-nous affaire à l'une de ces bandes féroces qui surprennent et dépouillent les caravanes? Allions-nous voir paraître une troupe d'Ans'Ariehs, nation fanatique qui abhorre les chrétiens, et qui habite entre Alep et Tripoli (1), mais dont il existe aussi quelques peuplades près des lieux que nous parcourions? Nos bagages de touristes n'étaient pas de nature à exciter les convoitises de ces hardis voleurs. Comment, d'ailleurs, ne nous avaient-ils pas assaillis tous en même temps? Et, si nous n'avions qu'un seul ennemi, comment osait-il s'attaquer à cinq hommes forts et bien armés?

Tout en faisant ces réflexions, nous nous hâtions de sortir de ce dangereux passage, où chaque anfractuosité des rochers nous semblait maintenant pouvoir cacher quelque bandit, où le feu d'un ennemi invisible pouvait nous surprendre à chaque instant. La recommandation de Ben Kavven, au sujet d'Ibrahim, me revenait aussi en mémoire; mais pourquoi ce Druse, auquel je n'avais fait aucun mal, et qui m'avait vu si peu, aurait-il voulu m'assassiner? Ma présence à la grande source avait peut-être contrarié ses projets, et mon arrivée sous le sycomore avait brusquement terminé un entretien qu'il voulait prolonger sans doute. Sa malveillance à mon

---

(1) « Les Nassariens ou Ansariéh, sont considérés comme une secte mahométane, fondée dans le dix-septième siècle par un certain Nassar. Mais, d'après un passage de Pline, remarqué par Mannat, ce serait une ancienne peuplade syrienne qui, même sous les Romains, conservait son tétrarque ou prince particulier.

» Selon Burckhard, les Ansariéh, dont on peut évaluer le nombre à quarante mille, occupent des montagnes d'un accès difficile, et peuvent armer douze à quinze mille hommes. On a fait beaucoup de suppositions sur la nature de leur culte, mélange de pratiques chrétiennes, musulmanes et païennes; il paraît admettre l'existence d'un Dieu en cinq personnes, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont plusieurs degrés d'initiation. C'est dans la même contrée que les croisés rencontrèrent la fameuse nation des Assassins, gouvernée par le Vieux de la Montagne, prince redoutable par le zèle aveugle de ses sujets, qui, d'après ses ordres, allaient donner la mort à ceux qu'il désignait pour victimes, et il en désignait jusque sur les trônes les plus augustes. — Burchard ou Brocard, auteur d'un célèbre *Itinéraire de la Terre sainte*, parcourut dans le treizième siècle le pays des Assassins et le trouva non moins fertile que bien cultivé. Le nom d'Assassins vient de haschih, plante enivrante, et ce nom a été donné à une tribu arabe, chez qui on aura employé ce moyen pour exalter son courage. Le Vieux de la Montagne n'est autre chose qu'un cheik arabe, ce mot signifiant en même temps vieillard et seigneur.

» Joinville et plusieurs autres auteurs ont parlé de cette tribu d'Ismaéliens : le premier les appela haussacci, les autres heissessini, assissini et enfin assassini. Voici, en peu de mots, quelle fut leur origine : Après la mort de Mahomet, ses disciples se divisèrent, comme on sait, en plusieurs sectes ennemies; c'est de celle des ismaéliens que sortirent les califes fatimites, qui enlevèrent aux Abbassides l'Égypte et la Syrie. Ces califes, pour assurer et augmenter leur puissance, envoyèrent dans les différentes provinces soumises à l'autorité spirituelle et temporelle des califes de Bagdad, des missionnaires qui enseignaient en secret les dogmes des ismaéliens, et qui poussaient même les peuples à la révolte. L'un de ces missionnaires était, vers le milieu du cinquième siècle de l'hégire, un certain Hassan, fils d'Ali, qui, après avoir longtemps travaillé à faire reconnaître la suprématie du calife fatimite Mostanser, régnant alors sur l'Egypte, se déclara indépendant et s'établit au milieu des montagnes de la Perse, à peu de distance de Casbin; sa résidence lui fit donner le nom de *Cheikh-e-Djebel*, c'est-à-dire *cheik* ou *prince de la Montagne*. Les princes qui lui succédèrent pendant deux siècles, ne se contentèrent pas d'avoir établi leur puissance dans la Perse, ils l'étendirent sur une partie de la Syrie, et ce fut dans les montagnes de l'anti-Liban que se fixa leur lieutenant; ce sont aussi les ismaéliens de ces montagnes qui furent connus des Occidentaux sous le nom d'*Assassins*. Il paraît que certaines préparations végétales, faites dans le but d'exalter leur imagination, furent connues de quelques chefs de cette secte, et employées par eux secrètement pour accroître leur puissance, ainsi que le dévouement de quelques fanatiques. L'une de ces préparations est encore connue en Orient sous le nom de haschich, et ceux qui en font usage sous celui d'aschichien. La base de cette préparation est une espèce de chanvre appelée *cannabis indica*, dont l'usage paraît s'être établi primitivement dans l'Inde, où l'on en fait encore une boisson enivrante. » — (MALTE-BRUN.)

égard s'était montrée sur son visage et dans ses discours; mais pourquoi commettre un crime inutile, puisque mon séjour en Syrie paraissait ne devoir être que de courte durée? Je me gardai donc de faire part à mes compagnons de voyage des vagues soupçons qui avaient un instant traversé mon esprit. Nous venions d'ailleurs de gagner la crête élevée de la montagne, et nous marchions à découvert, garantis contre toute embûche. Déjà le Djebbel-el-Sharke, ou montagne de l'est (1), se montrait à l'horizon, et les ruines majestueuses de Balbeck (2) apparaissaient à nos regards. Elle était là, l'antique Héliopolis (3), au milieu du désert, autrefois fertile de la Calé-Syrie, ou Syrie creuse des anciens, à demi couchée au pied de l'Anti-Liban, formant comme un vaste rectangle entouré d'un mur colossal. Les derniers rayons du soleil l'inondaient de lumière, et faisaient étinceler ses colonnes de marbre et de porphyre, comme si l'astre adoré jadis dans ce temple célèbre, dont le portique est encore debout, voulait embraser de ses feux la ville qui porta son nom. Une impression indéfinissable s'était emparée de nous, nous demeurions en extase devant ces monceaux de débris qu'on dirait entassés par des mains de géants, devant ces restes grandioses d'une cité dont les hommes seuls n'auraient pu renverser les formidables assises, et que deux terribles tremblements de terre ont ruinée de fond en comble (1).

La nuit, qui arrive si brusquement dans l'Orient, nous surprit au milieu de cette contemplation silencieuse et des réflexions philosophiques que les ruines inspirent naturellement; elles eurent du moins pour résultat de faire trêve à nos inquiétudes et de me distraire quelque temps de mes sombres pensées.

X

Nous reposâmes sous nos tentes jusqu'au jour, qui nous apparut radieux; l'horizon s'empourpra du rouge le plus vif, mais bientôt de gros nuages gris s'amoncelèrent sur nos têtes. C'était la première fois depuis notre arrivée au Liban que l'atmosphère perdait sa transparence; nos chevaux, abattus par l'influence de l'orage qui grondait dans le lointain, n'avaient plus aucune ardeur, nous n'avancions que lentement au milieu des précipices; bientôt le tonnerre se fit entendre, et de larges gouttes d'eau nous fouettèrent le visage. Nous nous décidâmes à chercher un refuge dans un village de Métoualis, que nous apercevions à une très-petite distance; mais au lieu de l'accueil bienveillant que l'on rencontre toujours chez les Maronites, nous fûmes reçus à Belfari avec une défiance marquée; les chiens aboyaient après nous, les hommes nous regardaient d'un air farouche, les femmes s'enfuyaient à notre approche, et s'enfermaient dans leurs maisons, tandis que les enfants nous demandaient des bakschichs avec des cris aigus, en nous lançant de loin quelques pierres.

Ces Métoualis, qui pratiquent si mal l'hospitalité, sont d'anciens Syriens, devenus mahométans de la secte du calife Ali, séparée des *Sunnis* ou orthodoxes vers l'an 36 de l'hégire; ils occupent quelques pentes du Liban et de l'Anti-Liban, et la grande vallée qui sépare ces deux chaînes de montagne (2), et ils détestent, à l'égal des chrétiens, tous les musulmans de la secte d'Omar Ier; ce dernier ayant, dans leur opinion, usurpé le califat (3). Mustapha parvint cependant, à prix d'argent, à nous trouver dans ce village un abri contre la pluie; c'était une grange abandonnée, dans laquelle nous déjeunâmes de nos provisions, tout en ayant les yeux sur nos fusils pour

(1) L'Anti-Liban.

(2) Balbek, mentionnée dans l'Écriture sous le nom de Baal-Gad (Josué) et sous celui de Baalath (Rois), a été appelée Héliopolis. ville du soleil, par les Grecs. Le mot Baal, *Seigneur*, était pris en général pour le mot Dieu ou le plus grand des dieux : Zeus, Jupiter, Balus, Melkart, le Soleil et Bek, vient de l'égyptien baki, ville. Comme Palmyre, comme d'autres villes dans le Liban et dans toute l'étendue de son royaume, Balbek a été bâtie ou agrandie par Salomon (Rois). Macrobe nous apprend que ce furent des prêtres égyptiens qui y apportèrent le culte du soleil sous le nom de Jupiter, et il nous dit sous quelle forme il y était adoré. Le culte de Baal était répandu dans tout le pays de Chanaan, lorsque les Israélites en prirent possession sous Josué ; il se maintint avec la plus grande opiniâtreté dans la Samarie, dans la Galilée, et au delà des frontières de la Palestine, chez tous les peuples circonvoisins. L'étendue de la Palestine ayant été considérablement rétrécie sous les successeurs de Salomon, le culte de Baal prit définitivement possession de ces contrées, et un de ces principaux sanctuaires fut établi à Balbek, ou il subsista jusqu'au règne de Constantin, et même au delà. (Mgr Mislin.)

(3) « Deux cités portaient autrefois le nom du Soleil, auquel elles étaient consacrées par la première et la plus excusable des idolâtries.

» J'ai visité ces deux villes à quelques mois de distance, l'Héliopolis d'Égypte n'a conservé aucune trace de ce collége fameux, où peut-être Moïse avait été instruit dans toute la sagesse des Égyptiens; où Solon avait appris à donner des lois à la Grèce; où Platon passa treize années dans la société des prêtres, qui lui révélèrent les mystères de leur science, et l'initièrent à la connaissance d'un Dieu unique.

» L'Héliopolis de Syrie, au milieu d'une plaine autrefois féconde, aujourd'hui changée en désert, se détache sur les flancs noirâtres de l'Anti-Liban ; ses colonnes, hautes de soixante-dix pieds, ses portes inébranlables, ses murs épais, semblent défier les bouleversements de la nature aussi bien que les outrages des hommes. » (*La Syrie en* 1860, par George de Salverte.)

(1) L'un de ces tremblements de terre eut lieu en 1157, l'autre en 1170. Les édifices de Balbek ont sans doute beaucoup souffert aussi des différents siéges que cette ville eut à soutenir. On sait qu'elle fut prise d'assaut en 636 par les troupes d'Omar, lorsque après la prise de Damas par les musulmans, l'empereur Héraclius fut obligé de quitter la Syrie et de se retirer à Constantinople. Tour à tour occupée par les seldjoucides, les croisés, les kourdes, les ommiades, les magnifiques débris de ses temples servaient à construire des maisons et des fortifications.

(2) C'est-à-dire la Coelé-Syrie ou Syrie creuse des anciens.

(3) La nation des Métoualis fut presque anéantie en 1777 par le fameux Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, et ce n'est qu'au commencement du dix-neuvième siècle que leur race, s'étant de nouveau multipliée, ils ont pu redescendre vers Balbek, qu'habite leur émir; mais une grande partie de leur nation demeure auprès de Sayda et de Sour ; ils ont aussi quelques villages vers la partie la plus élevée du district du Kesrouan.

être toujours prêts à nous défendre de quelque agression. Nos craintes ne furent point justifiées, et la pluie ayant cessé plus tôt que nous ne le pensions, nous continuâmes notre route. Le soir du même jour, après avoir aperçu de loin le lac desséché de Yammunah, dont les habitants du pays n'approchent qu'avec terreur, tant sont effroyables les apparitions qui poursuivent, dit-on, le voyageur dans ce lieu souillé par le crime (1); nous arrivâmes enfin à Balbeck, que nous n'avions encore vue que de loin, et malgré les fatigues de la journée, nous voulûmes de suite examiner ses ruines gigantesques. Cette ville superbe, qui se distinguait entre toutes par la merveilleuse beauté de ses édifices, rendez-vous des commerçants du monde entier, et que tant de siéges n'avaient pu renverser, n'est maintenant qu'un misérable village, habité par des Métoualis et par quelques Grecs catholiques. Voilà ce que les cités les plus florissantes deviennent sous la domination des Turcs.

Le temple du soleil (2), dont la largeur était de deux cent soixante-huit pieds de long sur cent quarante-six de large, fut érigé, suivant les uns, par le roi Salomon, tandis que beaucoup d'Arabes, amis du merveilleux, assurent que les génies et les puissances invisibles ont seuls élevé ce monument colossal, et soulevé les pierres énormes qui composent le mûr d'enceinte (3). Le second temple, plus petit, mais mieux conservé, avait été construit au troisième siècle, sous le règne de Caracalla (4); il fut converti en église chrétienne par l'empereur Théodose, et demeura consacré au vrai Dieu jusqu'à la conquête des Arabes.

Le lendemain matin nous allâmes rendre visite à l'archevêque grec, vieillard vénérable qui nous reçut comme des frères, et nous offrit une touchante hospitalité dans sa pauvre demeure (1).

« Je vous attendais, dit-il à mon compagnon; un religieux, récemment venu de France, s'est informé de vous avec beaucoup de sollicitude; il a été étonné d'apprendre que vous n'aviez point encore visité Balbeck, et il m'a confié une lettre que j'ai promis de vous remettre à votre passage. »

Le bon vieillard alla chercher cette lettre que M. d'Alpanin ouvrit aussitôt avec une joyeuse émotion; mais à peine eut-il parcouru les premières lignes qu'il pâlit visiblement.

« Mon père est dangereusement malade, nous dit-il, il voudrait me revoir, je vais retourner à Paris au plus vite, Dieu fasse que j'arrive à temps! »

Il fit appeler Mustapha, que l'on eut quelque peine à trouver dans le village, où il croyait faire un plus long séjour, et il lui ordonna de tout préparer pour partir le jour même; il se mit ensuite à table avec nous, mais sans goûter à aucun des mets qui nous étaient offerts. Le bon prélat faisait tous ses efforts pour le consoler; il lui promit de dire le lendemain la messe à son intention, et nous donna sa bénédiction au moment des adieux.

Nous nous remîmes tristement en route, non pour Damas, comme le marquait notre itinéraire, mais avec l'intention de regagner le littoral, éperonnant nos chevaux pour les faire avancer plus vite sur le sol brûlant et crevassé de la Calé-Syrie (2) qui, de plus en plus resserrée entre les deux grandes chaînes de montagnes, finissait par ressembler au lit desséché d'un large torrent, dont le Liban et l'Anti-Liban étaient les rives colossales.

Nous marchions en silence, M. d'Alpanin et moi, nous abandonnant l'un et l'autre à nos réflexions. Je prenais une vive part à ses inquiétudes, il s'était toujours montré bienveillant à mon égard, je lui étais attaché par une intimité de plusieurs semaines et par les soins mêmes que je lui avais donnés pendant sa maladie; mais le regret de quitter cette contrée sans tenir la promesse que nous avions faite à nos amis de Bennakir entrait certainement pour beaucoup dans mon chagrin.

« Que penseront-ils des Français? me disais-je, nous leur avions promis de revenir; une promesse, n'est-ce pas une chose sacrée! »

---

(1) On voit encore près de ce lac les ruines d'un temple fameux, consacré à Vénus; le culte le plus honteux y était rendu au démon sous la figure de cette déesse.

(2) Il ne reste de ce temple que les six magnifiques colonnes d'ordre corinthien que la peinture et la gravure ont si souvent reproduites; elles ont 21 pieds 8 pouces de circonférence, et, avec leur entablement, 72 pieds de hauteur. Elles étaient primitivement au nombre de quarante-cinq, formant le péristyle de ce temple, dont la longueur était de 268 pieds et la largeur de 146. En 1751, il y avait encore neuf colonnes; mais déjà, en 1784, il n'y restait plus que ces six.

(3) Une de ces pierres, mesurée par le voyageur Wilson, a 69 pieds de long, 19 de large, et 13 de hauteur; la carrière dont on les a tirées est à un quart de lieue de la ville; mais comment a-t-on transporté ces blocs gigantesques? Sans doute la mécanique de ces temps-là avait des ressources qui nous sont inconnues.

(4) Le second temple, quoique plus petit, est encore colossal; il est beaucoup mieux conservé. A l'intérieur, il n'avait que 118 pieds de longueur et 65 de largeur. Il était entouré d'une galerie formée par trente-huit colonnes, dont vingt sont encore sur place; elles ont 44 pieds de haut et 15 pieds 8 pouces de circonférence.

C'est dans ce temple, si riche en ornements de tous genres, qu'on admire le plus la perfection qu'avait atteinte l'architecture à l'époque où il a été bâti. On peut encore descendre dans les chambres placées sous le temple, et monter, non sans difficulté, sur les murs d'enceinte. Comme c'est l'édifice le mieux conservé, il est probable que c'est là que le culte païen s'est maintenu le plus longtemps, et que se trouvait la statue d'Apollon, qui fut frappée de la foudre l'an 554 de notre ère. (Mgr Mislin.)

(1) La maison habitée par l'archevêque grec est étroite et sombre; au fond de sa cour se trouve l'église de Balbek, petit monument de style moresque, qui n'a de remarquable que ses ogives finement travaillées. Les hommes s'y asseyent sur des stalles rangées tout autour; les femmes, enveloppées de leur voile, se tiennent dans des tribunes grillées.

(2) La campagne de Balbek, gouvernée par l'émir Harsousch, sous la dépendance du pacha de Damas, est composée d'une soixantaine de villages, tous habités par les Métoualis, excepté un petit nombre, qui le sont en partie par des Grecs, des Maronites, des Musulmans et des Druses.

« Autrefois on y voyait plusieurs villes, et la population y était si nombreuse, que, lorsque la Samarie eut été dépeuplée par Salmanazar, roi des Assyriens, il fit venir de nouveaux habitants de Babylone, de Cutha, d'Avah, de la plaine de Balbek, pour les mettre dans les villes de Samarie. » (Mgr Mislin.)

Un secret pressentiment me disait aussi que ma présence pourrait leur être utile; n'avais-je pas été témoin à Eden des vagues inquiétudes du père d'Élia? Je fis part à M. d'Alpanin d'une partie de ces réflexions, en lui demandant s'il ne serait pas convenable que je retardasse mon départ de Syrie pour faire agréer ses excuses au cheik Kavven.

« Je vous croyais plus pressé de revoir votre mère, me dit mon compagnon en me regardant avec surprise. Ingrats que nous sommes! nous nous éloignons de nos parents sans penser que la mort peut les surprendre pendant notre absence! Mais madame Donnar est jeune encore, ajouta-t-il presque aussitôt, vous n'avez aucun motif d'être en peine de sa santé, et, puisque vous désirez retourner à Bennakir, remerciez mille fois pour moi la famille Kavven de tous les soins que j'en ai reçus; je vous prierai même de lui faire agréer un léger tribut de ma reconnaissance que je me proposais hier de lui porter moi-même. »

Ces paroles firent cesser mon irrésolution; j'avais bien certains remords de conscience de retarder de nouveau mon retour auprès de ma bonne mère, mais je me dis qu'après tout, c'était l'affaire d'une quinzaine de jours, et je ne pensai plus qu'au plaisir de revoir ces chères montagnes, où j'avais passé de si douces heures.

Comtesse de la Rochère.

(*La suite au prochain Numéro.*)

LA MÈRE MILON

Vieille, infirme, c'était une pauvre indigente,
Faible d'esprit, jouet de l'enfant inhumain;
Elle venait, avec la troupe mendiante,
A ma porte parfois chercher un peu de pain.

De son œil incertain jaillissait l'étincelle
Du sentiment naïf qui pleure et qui sourit;
Elle avait l'air ému de l'animal fidèle
Caressant du regard la main qui le nourrit.

Un jour, elle me vit pâle et de deuil vêtue;
Durant trois ans, hélas! sur mon toit désolé,
La mort avait plané, puis s'était abattue,
Portant sa faux cruelle en mon cœur isolé.

A ses haillons divers alors la douce femme
Ajoute un fichu noir, modestement, dessous...
Quelqu'un l'apercevant : « C'est que la bonne dame
Qui me donne du pain est en deuil, voyez-vous! »

L'écho me rapporta sa touchante parole;
Quand son visage aimant revint chercher mes yeux,
Sur son front déprimé m'apparut l'auréole
De ces simples d'esprit du royaume des cieux.

Car il porte le sceau de la grâce infinie,
L'être qui de l'amour garde le feu sacré;
Ce que le monde appelle et science et génie,
N'en est que le rayon trop souvent égaré.

Près de ce feu divin l'esprit n'est qu'impuissance,
Dans nos vains compliments, formules de salon,
Cherchez un trait, un mot, qui vaille l'éloquence
Du pauvre fichu noir de la mère Milon!

Vous demandez, ami, quel souci me réclame,
Et pourquoi sur mes traits ce voile encor plus noir?
Eh bien! c'est, voyez-vous, que cette tendre femme
Qui partageait mon deuil, est morte hier au soir!

Mme Caroline Angebert.

REVUE MUSICALE

On trouvera, dans notre catalogue de février, une collection de nouveautés musicales, qui ont chacune un mérite spécial.

Lalla-Roukh, fantaisie de Krüger, se distingue par l'élégance et la simplicité du style; *la Sonnambula*, fantaisie de concert de Ketterer, est une des plus brillantes pages de ce compositeur, auquel nous devons aussi une belle fantaisie sur l'opéra de *Cosi fan tutte*. D'après ce chef-d'œuvre de Mozart, M. A. Gilbert a composé une charmante mosaïque, qui prend sa place parmi les meilleures productions musicales de la saison.

Voici un jeune auteur dont le nom ne nous est pas familier, et pourtant ses récentes compositions sont marquées au coin d'un incontestable talent. M. Colomer, à la fois pianiste distingué et savant harmoniste, a déjà publié plusieurs morceaux pour piano, qui le classent au rang des compositeurs de mérite. Sa *Villanelle* et sa *Première mazurka de salon*, que nous recommandons particulièrement, sont d'un goût charmant, et plairont à tous les amateurs consciencieux. On remarquera encore, dans la musique pour piano seul, l'ouverture de *Cosi fan tutte*, de Mozart, et celle d'*Oberon*, de Weber. — *Le Righi Kulm*, morceau très-original de Battmann; *Chant du cœur*, rêverie, par Froment; *Miss Alda* et *Val fleuri*, valses faciles, méritent aussi une mention spéciale.

Les deux belles mélodies de Schubert, *l'Éloge des larmes* et *l'Adieu*, transcription de Leduc, doivent être classées parmi les compositions hors ligne.

Une série très-variée de morceaux pour piano et violon, occupe une place importante dans notre collection de ce mois. L'espace nous manque pour les désigner séparément, mais nous renvoyons les lectrices au catalogue, où elles pourront juger, d'après les noms des auteurs, que ces œuvres sont toutes dues à des artistes de talent. Des danses de toutes sortes, et des quadrilles à deux et à quatre mains, au nombre desquelles nous citons le brillant quadrille d'Arban, *Cosi fan tutte*, comme un des grands succès de la saison, et la jolie valse de Strauss, *Lalla-Roukh*, où se retrouve une suite des plus gracieux motifs de cet opéra, complètent la partie instrumentale de notre musique de février.

Comme musique de chant, nous donnons quelques jolies mélodies avec paroles françaises, et les morceaux détachés de la magnifique partition de Mozart, *Cosi fan tutte*, opéra *buffa* en deux actes, exécuté récemment, pour la première fois, au Théâtre-Italien.

C'est à Vienne, en 1788, peu de temps après avoir composé *Don Juan*, que Mozart écrivit, et fit représenter ce charmant ouvrage qui y obtint un brillant succès. Quoiqu'il fût déjà atteint de la maladie qui devait l'enlever si prématurément à ses glorieux travaux, cette œuvre n'en porte pas moins, comme toutes celles de ce grand maître, le cachet de la perfection, sous le rapport de l'art d'écrire comme sous celui de l'invention. Il s'y trouve une quantité prodigieuse de très-beaux airs pour voix de femme. L'air de ténor, *Un' aura amorosa*, est un véritable chef-d'œuvre de grâce, de fraîcheur et de sentiment; et en écoutant cette musique à la fois si simple et si grande, on est pris d'une admiration presque religieuse pour ce génie si tardivement reconnu, pour ce grand homme si pauvre et si mal récompensé. C'est dans cet opéra qu'il faut chercher ces ravissants duos, pour deux *soprani*, comme on n'en trouve jamais dans les ouvrages modernes. Les récitatifs y sont de toute beauté, et d'ailleurs, on peut dire que depuis les chœurs jusqu'aux moindres *soli*, tout y est admirable de perfection.

LES CONCERTS POPULAIRES — LA DAME BLANCHE — LES POÈMES DE LA NATURE

« Sœur Anne, ne vois-tu rien venir? disait, il y a quelques jours, un dillettante célèbre à l'un de ses camarades, grand amateur de nouveautés musicales, qu'il avait rencontré sur le boulevard des Italiens.

— Hélas! je n'aperçois que l'Espérance, lueur fantastique qui se dissipe à mesure qu'on approche d'elle, et qui s'évanouit tout à fait dès qu'on cherche à la saisir.

— Et rien autre chose, mon cher?

— Si fait, j'entrevois une ondine suave et gracieuse comme un oiseau des torrents; mais elle est enveloppée d'une foule si compacte, il se fait tant de bruit autour de son nid de roseaux, que je ne puis juger ni de sa beauté ni de son chant. Laissons passer les heures de fièvre, afin de pouvoir paisiblement entendre cette création nouvelle que les uns applaudissent à outrance et que les autres déchirent à belles dents.

— Quelle disette de talents, reprit le premier interlocuteur, et comment passer sa soirée dans cet affreux Paris, ruisselant de crotte et de jouets d'enfants!

— N'est-ce pas aujourd'hui dimanche? s'écria l'autre du ton de l'homme qui vient de découvrir un trésor.

— Malheureusement oui! jour où l'on dîne mal partout, et où l'on ne s'assied bien nulle part.

— Allons au concert populaire.

— Pouah! on y sent la galette et les marrons, on y vend du cidre, et l'on y froisse des blouses! »

O misère de l'esprit! ô petitesse de l'orgueil! les deux grands hommes, dédaignant l'orchestre de Pasdeloup, s'en allèrent bras dessus bras dessous, déguster de leurs délicates oreilles les airs avinés des Bouffes-Parisiens!

Salut à l'artiste éminent qui a conçu la grande et

salutaire pensée de répandre parmi le peuple la musique sérieuse, la musique des maîtres, la musique classique à laquelle ne pourront jamais se comparer les compositions modernes, si brodées, si fastueuses qu'elles puissent être ! Quelle interprétation puissante du génie des grands créateurs ! comme les thèmes sont largement reproduits, les modulations finement comprises, l'ensemble correct et magistral ! dans quel pays entendra-t-on *la Flûte enchantée, les Noces de Figaro* et le *Don Juan*, de Mozart ; *la Belle Mélusine*, de Mendelssohn ; *l'Adagio en mi majeur* du quatuor d'Haydn, la *Symphonie pastorale* de Beethoven, et *le Roi des Génies*, de Weber, exécutés avec cette ampleur, cette verve et cette grâce que le talent de Pasdeloup semble avoir inoculées à ses exécutants ?

Aussi n'est-ce pas le peuple en haillons qui fréquente la salle du Cirque, c'est le peuple travailleur et intelligent, c'est la bourgeoisie distinguée, c'est l'aristocratie des artistes, c'est le monde pensant, c'est-à-dire le meilleur monde. Laissons donc aux dillettanti prétentieux les salles où l'on va entendre de mauvais professeurs de piano, rêvant les palmes de la gloire, et écoutons, de toutes nos facultés, cette majestueuse musique classique dont l'écho seul nous charme comme un doux et premier souvenir.

Il ne faut pas cependant que notre goût pour la musique ancienne nous fasse oublier les chefs-d'œuvre de la musique de notre époque.

Le théâtre de l'Opéra-Comique donnait dernièrement la millième représentation de *la Dame Blanche*, cette délicieuse partition qui traduit si admirablement le genre du génie français. La soirée se composait, en outre, de *Jean de Paris* (spécimen de la première manière de Boieldieu). Entre deux actes, le buste du célèbre compositeur, apporté sur la scène, fut couronné de lauriers. Cinq bannières, indiquant les ouvrages du célèbre compositeur, enveloppaient comme d'un nuage de soie et d'or le jeune virtuose, qui récita ces stances de Méry :

A BOIELDIEU

Gloire à l'œuvre où partout chante la mélodie,
Œuvre de Boieldieu, mille fois applaudie,
Et, comme aux jours passés, si jeune aux jours présents ;
Paris la voit encor dans une salle pleine,
La Dame d'Avenel, la dame châtelaine !
Centenaire dix fois, après trente-six ans !

C'est que Scribe a donné tout ce que le poète
Peut inventer de mieux pour la lyre interprète,
Et le maître inspiré prodigua, tour à tour,
Le charme que les mots n'ont jamais su décrire,
L'accent qui fait rêver, l'accent qui fait sourire,
La gaîté de l'esprit, l'extase de l'amour !

C'est que tous ces accords dont la grâce suprême
Éclate dans la voix, l'orchestre, le poème,
L'art savant de sa nuit ne les a pas couverts ;
Car Boieldieu, c'est là sa plus belle victoire,
Rend tout public artiste et parle à l'auditoire
Cette langue du cœur que comprend l'univers !

Puis, avec quel bonheur le grand maître varie
Les accents inspirés par sa muse chérie !
Quel fleuve d'or tombé de son luth souverain !
Que de rayons venus de la brume écossaise !
Par cette œuvre, surtout, la musique française
N'a rien à redouter des Alpes ou du Rhin !

C'est à nous de fêter ce noble millésime,
Qui semble élever l'œuvre à sa plus haute cime :
Et puis... connaissons-nous les secrets du trépas ?...
Qui sait ? peut-être ici plane sous cette voûte
Une ombre qui, ce soir, joyeuse nous écoute,
Un auditeur de plus que nous ne voyons pas !

Avouons-le franchement, sauf les quatre derniers vers, cette composition plus ou moins lyrique ne nous semble pas à la hauteur du chef-d'œuvre qu'elle a voulu glorifier.

Puisque nous sommes en train de parler de poésie, disons quelques mots d'un livre musical publié récemment par M. Prévost Rousseau, sous le titre de *Poëmes de la nature*. Ce recueil, plein de fragments délicieux, a été inspiré au jeune compositeur, par les sonnets si justement vantés de M. Edmond Arnould, mort il y a peu de temps.

Un premier sonnet, sous le nom d'*Invocation*, ouvre d'une manière grandiose ce poétique oratorio :

Je crois ! mon œil voit Dieu dans toute la nature,
Dans le chêne superbe et dans l'humble roseau,
Tout me parle de Dieu, le ciel, la terre et l'eau,
L'Océan qui mugit, le ruisseau qui murmure...

Rien de plus suave que le duo des fleurs :

Viens au bord des prés, viens courir
Parmi les fleurs que l'aube arrose ;
Viens, enivrons-nous de la rose,
De la rose qui va mourir.

Cette musique est fraîche comme la poésie, et prouve une fois de plus que les bons vers n'écrasent pas la bonne musique.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique

Crêpes anglaises.

Dans un quart de litre de lait, battez six jaunes d'œufs, jusqu'à ce que ce soit épais ; ajoutez-y de la farine de manière à former une pâte d'épaisseur moyenne. Ajoutez deux cuillerées de liqueur de gingembre, un verre d'eau-de-vie, un peu de sel, remuez le tout. Mettez gros comme une noix de beurre dans la poêle ; quand il est fondu, versez-y une cuillerée à potage de la pâte, laissez bien frire, et quand une certaine partie de ces crêpes sont empilées sur une assiette, arrosez-les de rhum dans lequel vous aurez fait fondre du sucre.

Correspondance.

Nous avons passé le jour de l'an encore une fois, mes chères amies; tant bien que mal, il file comme une étoile dans cet abime du temps dont nulle chose ne revient. C'est, comme vous le savez déjà, un usage bien ancien de se complimenter le premier jour de la nouvelle année.

J'ignore quel genre de cadeaux notre mère Ève faisait à ses petits enfants, les tambours et les chevaux de bois n'étant pas, dès lors, connus; il faut croire qu'ils se contentaient de peu, c'est ce que Milton nous apprend dans le *Paradise lost*. Le premier cadeau de notre père Adam à son épouse fut une branche de jasmin. C'était peut-être pour ses étrennes.

Quoi qu'il en soit de son ancienneté, cet usage est toujours en vigueur parmi nous; c'est le seul qui tienne encore, au milieu de toutes les ruines, de toutes les défaillances de nos mœurs primitives, disparues. Voyez comme les anniversaires s'effacent peu à peu de notre civilisation. Le jour de la fête, celui de la naissance, toutes les dates qui réunissaient jadis la famille, sont aujourd'hui négligées ou méprisées. Appellerons-nous cela le siècle des lumières? Ce serait triste. Déplorons ensemble cet oubli auquel le cœur perd des joies si vraies et des réunions si douces. Heureusement, bien des familles conservent encore la religion de ces jours, et les fêtent avec fidélité. Ce sont les meilleures, n'en doutez pas, celles où les traditions du vieux temps, le respect pour les grands parents, l'union fraternelle se conservent religieusement, et qui ne renonceraient pour rien au monde à célébrer une fête et donner un bouquet à toutes les dates que l'almanach leur signale.

Le jour des Rois était encore une fête de famille. On se réunissait chez le plus âgé, autour de la bûche énorme, conservée avec soin pour ce jour, si beau dans les annales de la chrétienté. Aujourd'hui on mange bien la galette, mais c'est un savarin, un moka, un gorenflot, et il n'y a pas de fève dedans. Les pâtissiers trouvent cela d'une finesse et d'un tact parfaits; nous-mêmes nous avons la sottise d'en rire.

Heureusement, comme je le disais tout à l'heure, bien des maisons aiment encore ces réunions patriarcales; c'est là qu'on rencontre souvent de ces types nobles et purs que notre société actuelle ne produit plus, parce qu'elle les gâte. Si vous voulez, je vais vous esquisser un de ces portraits malheureusement rares aujourd'hui; et je suis sûre que l'original deviendra une de vos amies.

J'assistais le jour des Rois de cette année au tirage de la fève dans une de ces anciennes maisons du Marais où tous les souvenirs sont des devoirs. Bien retirée, bien close au bruit tumultueux de notre grande cité, cette vénérable famille mène une existence toute primitive; vie bourgeoise, aisée cependant, ne manquant de rien, désirant peu; austère par ses vertus et l'amour des devoirs; gaie par l'accomplissement de ces mêmes vertus, bonheur du foyer domestique!

Le 6 janvier, trois générations étaient groupées autour du fauteuil d'une aïeule presque octogénaire. On n'en riait pas moins, à commencer par elle.

Un plateau chargé de tasses de thé, de bonbons, de gâteaux, avait été posé sur un guéridon par une vieille domestique, depuis quarante ans au service de la maison. Après avoir regardé de tous côtés, et pour placer son petit mot au milieu du cercle intime dont elle avait conscience de faire partie :

« Mais, dit-elle, je ne voyons pas la cousine Brémard; pourquoi donc qu'all' n'est pas ici, ce soir?

— C'est vrai, s'écria tout le monde à la fois, il est neuf heures, et la cousine n'est pas encore arrivée! »

Et les deux jeunes filles, et le petit garçon de s'inquiéter, d'aller à la fenêtre juger le temps qu'il fait, maudissant la tempête qui soufflait ce soir-là, et qui empêchait la cousine Brémard de venir tirer les rois avec eux. Tout le monde l'aimait. Faisons aussi connaissance avec elle.

Félicité Brémard n'est d'abord la cousine de personne; et c'est probablement pour cela que tout le monde la nomme ainsi. Elle vit seule, sans parents, sans autres liens que ceux que ses vertus et sa charité lui ont faits. Elle n'est pas riche, mais elle donne toujours; matin et soir, elle donne quelque chose.

Si en revenant de faire son petit marché, car elle n'a point de domestique, elle rencontre une pauvre mère de famille, elle lui offre les œufs frais qu'elle vient d'acheter, ou le beurre, ou n'importe quelle provision qui se trouve sous sa main. Elle donne tout ce qu'elle peut et au delà; si elle donne ses souliers aux pauvres, elle choisit les meilleurs, car, dit-elle, à qui serviront-ils quand je n'en voudrai plus? Aux vieillards, toujours une petite pièce blanche : « Employez bien cet argent, dit-elle, et Dieu vous bénira. » Avec son aumône, un petit mot de piété; aux jeunes filles, une pensée pure, humble et douce; aux garçons, la droiture, la fermeté, l'honneur; aux mères, la résignation et le courage... Le courage soutien des mères, don que Dieu leur fit avec celui de l'espérance!

Vous comprenez, mes enfants, que la cousine Brémard est adorée de tous ceux qui la connaissent. Je ne l'ai vue que deux fois, et j'en raffole. Elle croit être seule, oubliée de tous, la bonne âme, et tandis que dans son logis solitaire, un peu triste, un peu froid à l'œil, elle pleure en pensant aux heureux de la terre, à ceux qu'on aime, à ceux qu'elle devait aimer... on la bénit partout; partout elle est citée comme un modèle, une vertu accomplie. Mais, hélas! l'amour-propre ne remplace pas le bonheur. Le moindre mot d'amitié, la plus légère caresse d'une fille chérie, consoleraient mieux son âme, et combleraient bien mieux le vide de son grand cœur.

La cousine Brémard est âgée de quarante-cinq ans à peu près. Elle a été très-belle, et il lui reste encore des traits de cette beauté qui ferait l'orgueil de bien d'autres: beaux cheveux noirs; taille mince et élancée; un œil bleu plein de douceur, des traits fins et réguliers, un son de voix ineffable. Par exemple, mademoiselle Félicité s'habille en dépit du sens commun. Pas de crinoline !

« Pourquoi donc se charger de ces cercles de fer, dit-elle en riant, lorsque les jeunes filles la plaisantent sur son mépris en matière de cage; et ma robe noire, vous ne l'aimez donc pas non plus? Préféreriez-vous me voir en bleu azuline ou en cuir de Russie?

— Non, cousine Brémard, non, répondent ses deux petites amies, nous vous voulons telle que vous êtes, et pas autrement.

— Merci, » dit-elle.

Toujours en noir, et sa robe n'est pas neuve! N'importe. Elle a aussi un chapeau et un certain bonnet qui datent de 1840. Bah! « l'habit ne fait pas le moine. » D'ailleurs, dans cet accoutrement, elle a un grand air; quelque chose qui commande le respect, et inspire une sympathie profonde. Ah! si quelqu'un osait se moquer de la cousine Brémard au Marais, on lui ferait un mauvais parti. Se moquer d'elle? Qui donc oserait? Ceux qui oublient leur mère! Et ceux-là sont rares...

Dans le quartier Saint-Louis, la cousine Brémard fait autorité. On la consulte quand on est malade; on la consulte aussi quand on est malheureux. Si les petits enfants ont un bobo au doigt, ils viennent chez la cousine Brémard demander de son onguent. Les cœurs tristes viennent aussi la trouver; et dans bien des familles, elle a fait rentrer l'harmonie et la paix. La paix! le premier bien de notre pauvre vie!

A voir son petit logis mesquin, propret, bien ciré, un peu vide, vous diriez d'abord celui d'une religieuse ou d'une vieille demoiselle égoïste, qui va promener tous les jours son petit carlin autour de la place Royale ou au Luxembourg; mais à l'examen, on y rencontre mille choses qui font juger tout autrement celle qui habite cet humble réduit. Des livres, des fleurs, un petit objet de laque ou de cristal, le compte de ses dépenses, où la liste des secours l'emporte de beaucoup sur celles de la cuisine; une statuette en terre cuite représentant la Rosée du matin, idée charmante et fraîche qu'on s'étonne de trouver dans cette chambre austère; on s'étonne plus encore lorsqu'on lit au bas : « Félicité Brémard. » — Oui, c'est elle, qui l'a modelée dans ses heures de loisir et de poésie; car c'est une poésie tout entière que cette femme; d'autant plus qu'elle ne s'en doute pas.

Telle que vous la voyez, elle est très-instruite, et avec sa simplicité charmante, elle n'ose pas dire qu'elle a beaucoup lu; qu'elle sait l'anglais et l'espagnol, et même un peu de latin; mais cela, elle le dit tout bas; et le nie même à l'occasion : « Seulement, dit-elle, ce qu'il en faut pour comprendre à livre ouvert : *Dominus vobiscum.* »

Cependant, son petit appartement n'est pas trop triste, et au dehors elle a de l'espace, des arbres et de l'air; c'était la grande ambition de son confortable. Des arbres, des petits oiseaux dans les branches, qui chantent l'été, et l'hiver viennent cogner à sa fenêtre pour avoir du pain. Quelquefois elle a des fleurs aussi, mais quand elles ne coûtent pas cher.

Bref, le jour des Rois de cette année 1863, la cousine Bremard, ayant bien brossé sa robe, lissé ses beaux cheveux noirs, mis son vieux chapeau et ses caoutchouc, se disposait à venir chez ses amis de la rue Saint-Louis, ayant préparé les étrennes des deux jeunes filles, celles du petit garçon, sans oublier Catherine, qui fait de si bonnes brioches. Chaque petit paquet est étiqueté soigneusement : à Valentine, un mouchoir brodé par mademoiselle Félicité; à Jeanne, des manches de mousseline également brodées par elle; au petit garçon, un jeu de patience; à l'aïeule, une image sainte représentant la Vierge au Linge, de Raphaël, peinte sur vélin par mademoiselle Félicité. Des bonbons brochant sur le tout, pour régaler la compagnie; et une pièce de cinq francs en bel or neuf pour Catherine.

Malheureusement le temps était affreux, et la pluie tombait toujours. On perdait patience chez ses amis de la rue Saint-Louis; elle aussi, toute seule dans ce logis sombre. Enfin, un petit moment de calme au ciel lui permit de sortir; elle le saisit avec empressement, et la voilà qui nous arrive tout essoufflée.

On entoure la cousine Brémard, on l'embrasse; on la tire par son châle, par sa robe noire, qui résiste mal; au milieu de ces cris de joie, s'élève le son de voix enchanteur de la bonne cousine qui demande grâce sans l'obtenir.

Entraînée comme les autres vers cet être irrésistible, je lui tendis la main, sans trop oser cependant, car je la connais peu; mais sans doute elle me comprit, et se penchant doucement vers moi, elle m'embrassa. J'en étais toute fière.

Voilà, mes amies, ce que la bonté nous donne; l'amour. Et croyez bien que pour être ainsi, avec cette ampleur de grâces et de vertus, il faut avoir une âme d'élite, y compris beaucoup d'esprit. On ne fait pas toujours des poèmes avec cet esprit-là, mais, ma foi, on n'en vaut que mieux.

La soirée du 6 janvier me restera dans la mémoire. Ces réunions modestes, en famille bien unie, laissent dans l'âme une émotion très-douce; et quand on rencontre une cousine Brémard, c'est le complément du bon et du beau; ces grandes âmes ont une beauté plastique comme le corps; beauté resplendissante; qui dure davantage, et le temps ne peut rien contre elle.

Je voulais vous donner quelque nouvelle sur no-

tre vie d'hiver; à vous surtout, mes lectrices éloignées de la capitale. Mais que dire, après cette bonne soirée et après la cousine Brémard? L'orchestre de Strauss ferait trop de bruit, n'est-ce pas? — D'ailleurs nous n'avons presque que les bals officiels encore. Peu d'invitations dans ce grand monde qui ne danse que par caprice et par boutades, et qui n'est jamais content de rien, parce qu'il veut trop de choses.

Le mois prochain, il me sera plus facile de vous donner quelques nouvelles de notre vieux Paris. Je vous promets de vous parler de quelques maisons dignes d'attirer votre attention et votre intérêt.

Je vous promets aussi plus de détails sur cette bonne cousine Brémard, pour achever de vous la faire bien connaître.

M. Louis Bauderon a repris ses entretiens sur les beaux-arts. On ne peut assez recommander ce cours pour les jeunes personnes. Il est à la fois attachant, instructif et amusant.

Sous la forme de conversation, M. Bauderon nous initie aux commencements de l'art en Grèce; puis à celui de l'art byzantin; enfin, l'art chrétien, se manifestant par une architecture nouvelle; plus tard, par les chefs-d'œuvre des grandes écoles de la Renaissance.

Tous les samedis, chez M. Bauderon, rue Vintimille, 16.

MODES

Je viens, mes chères amies, vous donner pour la dernière fois quelques détails sur les toilettes de bal et de soirée; je crois que vous serez suffisamment renseignées sur tout ce qui peut vous être nécessaire à cet égard.

Les robes légères, comme je vous l'ai déjà dit, doivent être préférées aux robes de soie pour le bal, et je vous engage, autant que possible, à les faire vous-mêmes; si vous êtes obligées d'avoir recours à la couturière, vous dépenserez souvent plus pour la façon que pour l[illegible] de la robe.

Les robes en tarlatane [illegible] tulle sont en grande faveur cet hiver; j'en ai vu de charmantes en tarlatane blanche; une était garnie, dans le bas, de trois biais en tarlatane bleu de ciel, de 6 centimètres, sur lesquels était posé un entre-deux de 3 centimètres en blonde blanche; ces biais étaient à 10 centimètres les uns des autres, et le milieu des intervalles était garni d'une petite ruche en tarlatane bleue. Le corsage était à pointe avec un fichu en tarlatane blanche, drapé et posé autour des épaules; il formait berthe derrière et croisait devant; il était garni, ainsi que les manches, d'une petite ruche semblable à celle de la jupe; la jeune fille qui la portait n'avait aucun bijou, et avait dans les cheveux une touffe de fleurs en velours bleu de de ciel, posée en diadème; deux autres touffes formaient nœud sur les côtés.

Une autre robe, également en tarlatane blanche, avait des pattes en tarlatane rose de 50 centimètres, partant de l'ourlet, montant sur la jupe, et finissant en pointe; ces pattes alternaient avec des ruches de 70 centimètres, partant de l'ourlet et montant également sur la jupe.

Les robes en tulle s'ornent de diverses manières, mais les plus jolies sont celles garnies de ruches, ou bouillonnés, en tulle mélangé de petite blonde noire de 2 centimètres. Une robe en tulle, à très-petits pois, garnie d'un bouillonné en tulle, posé de manière à former une large grecque, et deux ruches en tulle bordées d'une blonde noire, placée de chaque côté, et suivant les mêmes contours, le corsage garni des mêmes ruches, plus petites, formant plastron et châles, fait une très-jolie toilette que complète fort bien une guirlande... n'allez pas rire, mesdemoiselles, car madame Beaussier en a fait une délicieuse coiffure, une guirlande de fleurs de pommes de terre.

Une jeune fille de ma connaissance, fidèle aux conseils que je lui donne, ainsi qu'à vous, vient de se faire une charmante toilette exécutée entièrement par elle. Sa robe est en organdi, ornée dans le bas, de cinq bouillonnés, bordés de chaque côté d'un velours noir très-étroit; le corsage est froncé à la taille, et aux épaules sur un poignet qui est recouvert d'un bouillonné bordé de velours; les manches et la ceinture, à longs pans, sont garnies de même. Elle a fait sa coiffure en velours noir et boutons de roses. Le bouquet de fleurs est posé entre les deux bandeaux; de chaque côté part un coquillé en velours, terminé par un nœud dont les pans tombent sur le cou.

Pour soirée, la robe de taffetas ou de foulard, avec la guimpe en mousseline, est toujours ce qui convient le mieux aux jeunes filles.

La dentelle noire est presque indispensable pour toilette de bal ou de soirée, pour jeune femme.

Avec ces toilettes de bal, je vous engage à prendre le jupon multiple de madame Pauline, 100, rue de Cléry. Ce jupon a seulement trois ressorts en acier souple, il est recouvert de volants de différentes grandeurs, et figure plusieurs jupons retenus par une seule ceinture. Vous éviterez alors le désagrément de la cage si embarrassante au bal, et qui fait des oscillations fort disgracieuses. Vous trouverez aussi, dans la même maison, [illegible]e charmantes sorties de bal en flanelle anglaise, rouges ou bleues bordées de blanc, ou blanches bordées de flanelle noire, violette ou bleue. Un capuchon est fixé à ces sorties de bal qui sont très-chaudes et très-légères, n'étant pas ouatées; vous n'aurez donc pas à craindre de chiffonner vos toilettes avec ce vêtement. On fait aussi les manches assorties.

Les manches de robes se faisant très-étroites, la lingerie a subi aussi de grandes réformes. Les manches en mousseline et nansouk n'ont plus que 50 à 60 centimètres de largeur; en nansouk, elles se font à poignet très-haut avec ou sans manchette, ou le poignet très-bas avec manchette droite ou à pointe; la broderie russe, surtout en noir, est très-jolie pour parure d'intérieur. En mousseline, le poignet est généralement assez large pour laisser passer la main, il est formé par un entre-deux brodé, garni d'une petite dentelle tombant sur la main; on peut en ajouter une remontant sur la manche; si elle doit être portée avec une manche demi-ouverte, on pose sur le bouillonné un entre-deux comme celui du poignet, avec la même dentelle, afin de garnir l'ouverture de la manche de la robe. On peut encore la tailler plus longue que les manches ordi-

naires, et faire partir du poignet cinq ou six entre-deux de 10 centimètres, remontant sur la manche qui est taillée dans le bas en cinq ou six bandes, que l'on fronce de chaque côté sur les entre-deux. On en fait aussi à coude, bordées d'un entre-deux brodé et d'une valencienne.

L'hiver peu rigoureux, jusqu'à présent, vous a peut-être fait négliger les fourrures; cependant il serait prudent de vous en occuper, si vous ne voulez pas être désagréablement surprises par le froid qui, tôt ou tard, se fera sentir. Les pèlerines ont remplacé les berthes; les cravates sont fort commodes. Les manchons varient peu, la grandeur est à peu près le seul changement qu'on leur fait éprouver; ils sont petits cette année.

Abordons une grave question, mesdemoiselles, vous n'êtes jamais embarrassées lorsqu'il s'agit d'allonger une robe défraîchie dans le bas, mais il n'en est pas de même si vous voulez l'élargir, après avoir pris un ou deux lés pour refaire un corsage. Si vous destinez cette robe à l'intérieur, vous pouvez vous dispenser de prendre sur la jupe en mettant une veste en drap; si au contraire la robe est d'une étoffe plus habillée, séparez chaque lé par une pointe en velours, large de 15 ou 20 centimètres dans le bas, et se terminant tout à fait en pointe à la taille; le bas ayant seul besoin d'être élargi. Le velours convient pour robe de soie; on peut ajouter une guipure ou une passementerie posée sur la couture, mais cet ornement sur une robe en moire ou en gros de Tours ne peut être porté que par vos mères ou vos sœurs mariées. Si vous voulez élargir une robe en reps ou en popeline, vous mettrez les pointes en même étoffe ou en taffetas de même couleur, mais d'une nuance plus foncée que la robe.

Utilisez autant que possible ce que vous possédez, mais abstenez-vous, surtout, de donner vos robes à vos domestiques, lorsque vous ne les trouvez plus assez fraîches pour les porter.

On ne se rend malheureusement pas compte des graves inconvénients qu'entraîne cette habitude. Économisez pour leur donner de temps en temps une robe, un bonnet ou un châle d'une étoffe solide, mais en rapport avec leur position. Vous faites naître de mauvaises pensées dans l'esprit d'une pauvre fille qui vous voit avec humeur porter une robe qu'elle croit lui être destinée. Qui sait même si elle ne sera pas tentée de mettre hors de service les vêtements confiés à ses soins, afin de les avoir plus tôt en sa possession? N'est-ce pas aussi ce qui a fait adopter cette mode anglaise qui s'introduit en France depuis quelques années, de laisser les bonnes porter chapeau? C'est avec un certain orgueil qu'on sort avec ses enfants, en se faisant accompagner d'une bonne qui a laissé le bonnet et le tablier blanc pour prendre le chapeau, et on rougirait de se promener avec une amie à laquelle sa position de fortune ne permettrait pas d'être mieux mise. Il ne serait pas convenable que la domestique fût habillée avec autant d'élégance que sa maîtresse, et cependant celle-ci, en lui donnant les débris de sa toilette, l'engage à faire tous ses efforts pour l'égaler, et plutôt que de l'aider par ses présents à faire quelques épargnes, elle l'entraîne à de grandes dépenses pour ajouter à ce qui manque au détail de sa toilette. Si elle ne peut subvenir à ces dépenses, elle complétera alors par des objets fanés.

Il ne faut d'ailleurs, à mon avis, pour être dégoûté de cette habitude, que se promener dans les rues de Londres. Toute la toilette, après avoir été de la maîtresse à la domestique, qui ne quitterait pas le seuil de la maison sans son chapeau, passe ensuite à la mendiante, qui vient vous tendre la main avec une robe aussi sale que celle de nos mendiantes de Paris, mais d'un aspect repoussant par son air d'opulence déchue; des volants en guenilles, un corsage d'une autre étoffe semblant prêt à quitter celle qui le porte; elle est en outre affublée d'un chapeau dont il est impossible de définir la couleur, et de fleurs qui paraissent avoir roulé dans les ruisseaux.

Je suis loin de vous engager à être fières, personne plus que moi ne désire voir les domestiques heureux; mais sachons adoucir leur position sans leur donner des goûts de luxe qui les entraîneront à sortir de leur sphère, et ne leur laisseront que la misère pour leurs vieux jours.

Je viens en finissant cette causerie, mes chères amies, vous remercier de tous les aimables souhaits qui nous sont arrivés pendant ces deux derniers mois.

EXPLICATIONS

Planche II

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Guimpe — 3 et 4, Parure pour enfant — 5, Écusson avec M. A. — 6, Mouchoir — 7, O. B. enlacés — 8, *Angèle* — 9, Écusson avec H. V. — 10, J. D., pour taie d'oreiller — 11 et 12, Parure — 13, Écusson avec *Marie* — 14, *Blanche* — 15, Écusson avec M. T. G. enlacés — 16, B. G. — 17, H. G. enlacés — 18, Mouchoir — 19, Écusson avec A. M. — 20, *Olindine* — 21, *Louise* — 22, M. L. V. enlacés — 23, B. D., pour taie d'oreiller — 24 et 25, Parure — 26, A. L. — 27, *Juliette* — 28, D. M. pour linge de table — 29, A. B. enlacés.

COTÉ DES PATRONS. — 1, L. G. — 2, H. B. enlacés — 3, M. C. enlacés — 4 à 8, Zouave d'enfant — 9 à 11 *bis* Brassière pour Baby — 12, Bavoir — 13 à 24, Travestissement pour miss *Lily* — 24 *bis* à 31, Hortensia — 32 et 33, Vide-poche — 34 et 35, Porte-tabac.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Guimpe pour jeune fille.

1, Devant.

2, Dos.

Cette guimpe peut se faire en plumetis sur mous-

seline, ou en point à la minute sur nansouk. — La guimpe étant ouverte dans le dos, il faut placer l'étoffe en double pour tailler le devant qui est en un seul morceau.

3 et 4, PARURE pour enfant en point de poste et point à la minute sur nansouk ou sur toile.

3, Col.

4, Manchette.

5, ÉCUSSON avec *M. A.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

6, MOUCHOIR avec sujet au coin, plumetis, cordonnet, point de sable et jours.

7, *O. B.* enlacés, plumetis et cordonnet.

8, *Angèle*, plumetis et cordonnet.

9, ÉCUSSON avec *H. V.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

10, *J. D.*, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

11 et 12, PARURE en broderie russe, ou plumetis et point de sable.

11, Col.

12, Manchette.

On couvre la grecque d'une soutache en laine noire très-fine. Consultez l'explication de la broderie russe, parue dans le numéro de Janvier.

13, ÉCUSSON avec *Marie*, plumetis ou point de poste et point à la minute.

14, *Blanche*, gothique, plumetis et cordonnet.

15, ÉCUSSON avec *M. T. G.*, point de poste et point à la minute.

16, *B. G.* enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

17, *H. G.* enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

18, MOUCHOIR avec coin, plumetis, cordonnet, feston, point de sable et jours.

19, ÉCUSSON avec *A. M.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

20, *Olindine*, plumetis et cordonnet.

21, *Louise*, plumetis et cordonnet.

22, *M. L. V.* enlacés, plumetis et cordonnet.

23, *B. D.*, grande anglaise, pour taie d'oreiller, plumetis.

24 et 25, PARURE, plumetis, cordonnet, feston, point de sable et jours.

Le feston du bord se garnit d'un picot.

24, Col.

25, Manchette.

26, ÉCUSSON avec *A. L.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

Le chiffre est en feston et plumetis.

27, *Juliette*, plumetis.

28, *D. M.* enlacés, pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

29, *A. B.* enlacés, feston, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1, *L. G.*, fantaisie, plumetis, cordonnet et point de sable.

2, *H. B.* enlacés, plumetis et cordonnet.

3, *M. C.* enlacés, plumetis et cordonnet.

4 à 8, ZOUAVE D'ENFANT, broderie russe.

Il se fait en drap léger, la broderie russe est en laine ou en gros cordonnet ; la guirlande est entourée d'une soutache.

4, Devant.

5, Moitié du dos.

6, Manche dessus.

7, Manche dessous.

8, Croquis du zouave,

9 à 11 *bis*, BRASSIÈRE en piqué anglais pour baby.

Il faut plier l'étoffe, poser le pli sur le patron du devant, et tailler la brassière en un seul morceau.

9, Devant.

10, Dos.

11, Manche.

11 *bis*, Croquis de la brassière.

12, BAVOIR en piqué anglais. Il se garnit d'une bande festonnée très-basse.

13 à 24, COSTUME DE CRACOVIENNE pour miss Lily.

13, Devant de la veste.

14, Petit côté du dos.

15, Moitié du dos.

16, Manche dessus.

17, Manche dessous.

18, Gilet devant.

19, Moitié du dos.

20, Croquis du travestissement.

21, Biais du bord de la toque de poupée.

22, Pointe.

23, Fond.

24, Croquis de la toque.

Consultez l'explication de la gravure de Janvier, pour exécuter ce travestissement.

Le gilet et la toque sont de même étoffe que la bande de la jupe ; le gilet est orné d'une passementerie et de boutons en or.

Pour faire la toque, taillez une bande en biais sur le patron n° 21, réunissez les deux bouts par un surjet, fixez le fond n° 23 à cette bande, en plaçant l'étoile de la lettre *A* sur l'étoile de la lettre *A* du biais. Placez une épingle sur chacune des étoiles du fond et du bord, et réunissez ces deux parties, en faisant au fond trois plis dans l'intervalle de chaque épingle. Vous taillez ensuite cinq morceaux sur le patron n° 22, il faut les doubler, en enfermant dans la doublure un morceau de carton mince ou d'étoffe raide ; vous réunissez ces cinq pointes par une couture sur chacun des petits côtés du patron, et vous les fixez sur le biais, en ayant soin de placer les coutures des pointes sur les étoiles du bord. Il ne vous reste plus qu'à orner cette petite coiffure d'une bande de cygne sur le bord, d'une ganse d'or sur les coutures et le haut des pointes, et d'un gland d'or à l'extrémité d'une des pointes de côté.

24 *bis* à 31, HORTENSIA.

24 *bis* à 26, Patrons des feuilles.

27 à 30, Patrons des pétales.

31, Croquis de l'hortensia.

Pour faire une branche d'hortensia composée d'une fleur rose et d'une fleur verte, il faut :

Une boite de pétales unis gaufrés.......... » 75
Des cœurs roses et des cœurs verts.......... » 20
Six douzaines de feuilles en papier non montées.................................... » 40

Trois douzaines de feuilles suffisent, mais les feuilles non montées ne se vendent que par demi-grosse.

On peut découper soi-même les pétales sur les patrons que nous donnons, et y faire des nervures en éventail avec la pince légèrement entrouverte ; mais quelque soin et quelque adresse que l'on apporte à cette opération, les fleurs ne seront jamais aussi

jolies que celles découpées et gaufrées à la presse. Cependant, si l'on tenait à ce que l'hortensia fût entièrement son ouvrage, il faudrait tailler des patrons de feuilles en menu carton, les appliquer sur le papier rose ou vert plié en douze, tracer les contours avec un crayon et découper. Il faut 6 douzaines de pétales roses des trois grandeurs (les plus petits se font d'une nuance plus foncée), et 6 douzaines de pétales verts, tous de la moindre dimension. On fera les nervures avant de dédoubler les pétales. Ces préparatifs terminés, couper en deux les bottes des cœurs, mettre un peu de colle sous le pistil, et enfiler un pétale de la couleur de la boule. Faire de même pour tous les autres. Cotonner de fines tiges de laiton longues de 7 à 8 centimètres, quelques-unes, un tiers environ, devront être longues de 12; réunir à ces tiges les tiges des pétales, en tournant un papier rose pour les pétales roses, et un papier vert pour les pétales verts. En faisant ce travail, on réunira à chaque pétale à tige longue un ou deux pétales à tige courte; on attachera ensemble avec de la soie plate quelques-uns de ces doubles et triples pétales, puis on en formera des faisceaux ramifiés dont notre dessin peut donner l'idée; de 4 ou 5 faisceaux, on fera une fleur complète, qui devra avoir la forme d'une demi-boule. On arrangera les pétales de manière qu'il n'y ait pas de vide entre eux; les roses devront être bien étalés, les verts seront un peu relevés, pour figurer une fleur à peine ouverte; les tiges en seront un peu plus courtes. A cela près, la fleur verte se peint comme la rose. — Notre dessin fait voir la manière de monter. Les tiges sont de laiton assez fort, bien garnies de coton; avant d'y mettre les feuilles, cotonner les queues de ces feuilles sur une longueur de 1 ou 2 centimètres selon leur dimension, et tourner en papier vert tres-clair. On fera un troisième rameau que l'on commencera par deux des plus petites feuilles et qui n'aura pas de fleur. Pour un milieu de corbeille, cette branche sera tres-bien; mais si l'on voulait faire un pied d'hortensia, il faudrait des quantités doubles.

N'oubliez pas dans la saison d'observer la nature; vous y trouverez un double plaisir quand vous aurez essayé de l'imiter.

32 et 34, VIDE POCHE.

33, Détail du travail.

Le bas de cet objet est un vide-poche; la partie sur laquelle est l'écusson, forme porte-lettres; sur le haut sont fixés un thermomètre et un calendrier.

L'intérieur de l'écusson se fait en soie d'Alger ponceau sur canevas; le dessin est en perles. — Le croquis étant beaucoup plus petit que le vide-poche, nous n'avons pu reproduire le dessin complet; — l'écusson qui est indiqué sur ce croquis est bordé de cuir; la partie quadrillée est seule en tapisserie; nous n'avons pu figurer le second écusson en perles qui entoure le chiffre, et que nous donnons sur le détail du travail n° 33; l'intérieur de cet écusson est en soie d'Alger blanche; on répétera le semé en perles sur fond ponceau, pour la partie quadrillée du vide-poche.

On pourra se procurer pour 20 fr. ce charmant objet chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan; il est monté en cuir de plusieurs nuances, sur bois, et préparé de manière à recevoir les parties en tapisserie, après les avoir fixées sur un carton mince.

34 et 35, PATRON complet du porte-tabac donné en décembre 1862, sur la planche des petits ouvrages.

Vous réunirez les deux parties A et B par une couture, vous ferez une autre couture au fond, et vous aurez le porte-tabac, tel qu'il a été donné en décembre. Taillez un morceau de peau blanche sur le patron n° 34, et fixez-le à la tapisserie par un surjet que vous recouvrirez ensuite d'une ganse: il faut commencer à la coudre par la pointe du milieu, et laisser en terminant, à cette même pointe, un bout de ganse de 40 centimètres avec un gland; cette ganse se tourne autour du porte-tabac pour le fermer, après avoir plié en dedans les deux angles des côtés, de manière à lui donner à peu près la forme d'un porte-cigarettes.

Le n° 35 vous donne un dessin de tapisserie qui peut servir pour cet objet ou pour pantoufle. — On peut faire ce porte-tabac en crochet.

Nous croyons utile de répéter ici l'explication des principaux termes employés pour le tricot. Ne pouvant donner plusieurs fois dans la même année l'explication d'un point de crochet ou de tricot, nous prions nos lectrices, lorsqu'elles sont embarrassées, de faire des recherches dans leurs livraisons de l'année. Nous donnerons en mars une nouvelle explication du crochet tunisien et du crochet astrakan.

Maille. — La maille à l'endroit ordinaire.

Maille à l'envers. — Est la maille qui se prend à l'envers après avoir placé le fil devant l'aiguille.

Deux mailles ensemble. — On pique l'aiguille dans la deuxième maille, puis dans la première, on jette le fil autour de l'aiguille, on termine la maille en retirant le fil dans les deux mailles à la fois; cette maille fait une diminution.

Deux mailles à l'envers ensemble. — On jette le fil devant l'aiguille comme pour la maille à l'envers, on prend deux mailles ensemble à l'envers, en piquant l'aiguille dans la première maille et ensuite dans la deuxième on la termine comme la maille à l'envers; cette maille fait une diminution.

Surjet simple. — Il se fait en prenant la première maille à l'endroit sans la tricoter; on tricote la seconde, on prend la première avec l'aiguille de la main gauche, et on la jette sur la seconde qui doit passer au milieu; ces deux mailles font également une diminution.

Surjet double. — On prend la première maille sans la tricoter, on fait deux mailles ensemble comme nous venons de l'expliquer, et on termine comme le surjet simple; ce surjet diminue de deux mailles.

Passe. — On nomme aussi cette maille *jetée.* On passe le fil devant l'aiguille, comme pour la maille à l'envers, on tricote la maille suivante à l'endroit, en passant le fil sur l'aiguille, après l'avoir piquée dans la maille; la passe fait une augmentation d'une maille.

Passe double. — On tourne le fil autour de l'aiguille, et on ramène le fil devant l'aiguille, pour terminer comme la passe. Elle augmente de deux mailles.

Passe à l'envers. — La passe à l'envers, précédant une maille à l'envers, se fait en ramenant le fil devant l'aiguille et le tournant une fois autour de l'aiguille avant de faire la maille suivante; on



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

tourne deux fois le fil autour de l'aiguille pour la *passe double à l'envers.*

Rabattre 1, 2 *ou* 3 *mailles.* — La première maille rabattue se fait comme un surjet simple. Pour rabattre une deuxième maille, on tricote une maille et on jette la maille précédente, comme pour le surjet. — On continue ainsi toutes les mailles rabattues.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

1, Encadrement et semé.

2, Coin pour rideau en filet brodé en biais.

Ce dessin étant donné en biais, le filet se fait simplement sans augmentation ni diminution.

3, Voile de fauteuil.

4, Bande.

5, Voile de fauteuil.

6, Encadrement et semé.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Moyen de passer d'un patron réduit au dixième à un patron de grandeur naturelle.

Calquez exactement chaque partie du patron réduit au dixième, sur un papier assez grand pour la reproduire en grandeur naturelle; tirez des lignes partant du point marqué au centre, appelé *centre de réduction,* que nous indiquerons à l'avenir sur tous les patrons réduits; prolongez ces lignes en les faisant passer par tous les angles et les points les plus saillants des courbes; mesurez sur ces lignes 10 fois la longueur du centre de réduction au contour, c'est-à-dire 9 fois en dehors du contour; lorsque vous avez marqué sur chaque ligne vos longueurs multipliées par 10, vous retracez le contour du patron, en faisant passer votre trait par les points indiqués sur chacune des lignes.

Prenez pour exemple la figure n° 2 de la planche, sur laquelle sont indiquées les divisions des lignes, vous avez la ligne A : 17 millimètres du centre de réduction au point *a*; sur votre ligne prolongée vous marquez, à 17 centimètres ou 170 millimètres du centre, le point A, par lequel devra passer le trait du patron en grand.

La ligne B, vous avez 10 millimètres du centre au point *b*, vous marquez le point B à 10 centimètres.

La ligne C, 25 millimètres du centre au point c. Vous marquez le point C à 25 centimètres; vous opérez de même pour toutes les lignes. Vous pouvez ajouter ainsi autant de lignes qu'il vous sera nécessaire pour dessiner votre patron avec plus de facilité; nous avons laissé les manches réduites au dixième, afin que nos lectrices puissent expérimenter immédiatement ce moyen, qui leur permettra d'employer tous les patrons réduits.

Si vous n'avez pas de règle divisée (qu'on peut se procurer chez tous les papetiers), coupez ou tracez une marque sur une bande de papier, la longueur du centre de réduction au contour, et mesurez cette longueur 10 fois sur votre ligne prolongée, en partant du centre.

TAPISSERIE COLORIÉE.

La tapisserie sur fond cuir que nous donnons avec ce numéro, se compose de deux parties; le grand morceau est pour le fond; le plus petit sert d'encadrement, si la tapisserie doit être employée pour un grand objet; il peut seul servir de bande pour fauteuil ou portière, et être disposé comme fond; pour répéter le grand morceau du dessin, on voit que les quatre pointes des angles sont le commencement d'autres étoiles, semblables à celle du milieu. Il est facile de varier les teintes cuir; l'or peut être remplacé par de la soie d'Alger maïs.

PARURE SUR NANSOUK

Nos abonnées recevront avec plaisir, nous l'espérons, une parure imprimée sur étoffe; c'est un dessin facile qui s'exécute de plusieurs manières. Les plus habiles le feront en plumetis avec point d'arme; celles d'entre vous qui seraient effrayées de ce travail peuvent supprimer ce point. On fera aussi un fort joli genre de broderie en coton blanc et laine cachemire noire; les feuilles du milieu seront en plumetis, le feston et le cordonnet en coton comme les feuilles; les petites fleurs en broderie russe, en faisant trois points arrière en laine noire, sur les contours de chaque pétale, on aura donc douze points pour chaque fleur, et un très-petit point pour le pois du milieu; les autres pois se feront en laine noire, un ou deux points suivant leur grosseur. On peut aussi faire les feuilles et le cordonnet en broderie russe, et le feston en laine comme le reste du col.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de visites pour jeune fille. — Robe de taffetas uni. Corsage orné de petits velours posés en biais. Manche à coude garnie de même que le corsage. — Collet de velours orné devant de passementeries en soie, retenues autour du cou par une grosse ganse avec glands. — Capote de taffetas blanc ornée de velours noir. Chou de dentelle et velours sur le côté. Dessous, fleurs de géraniums roses. — Col et manches en mousseline.

Toilette de petite fille de cinq ans. — Robe de foulard garnie dans le bas d'une bande de velours. — Corsage plat à pointe remontant vers le cou. Ceinture à pointe montant et descendant. Manches courtes arrondies sur le dessus du bras. La ceinture, les manches et le corsage sont ornés du même velours. Guimpe et manches en nansouk.

Toilette de jeune femme. — Robe de popeline garnie dans le bas d'un petit volant tuyauté. Corsage à basques courtes. La basque, le jockey et le parement ornés d'un petit volant tuyauté. — Bonnet en mousseline brodée. Garniture et brides festonnées. Touffes de petits rubans en velours épinglé placées dans le coquillé de la garniture. Col et manches en nansouk.

ÉPHÉMÉRIDES

18 FÉVRIER 1429. — BATAILLE DES HARENGS.

C'est le nom que l'histoire a conservé à un combat livré près d'Orléans par les Anglais, qui assiégeaient cette ville, contre les Français; ceux-ci voulaient y faire entrer un convoi de harengs et autres provisions de carême. Dunois fut blessé, et les Anglais eurent l'avantage; mais au 8 mai suivant, l'épée de Jeanne d'Arc les obligea à lever le siége de la ville.

Mosaïque

La conscience est une lorgnette que chacun veut mettre à son point.

Pensées, etc., DE Mme DE PUSSY.

—

Le bonheur d'une âme sensible s'accroît de tout ce qu'elle enlève au malheur d'autrui.

PETIT-SENN.

—

Le plus fort, le plus difficile, c'est de donner; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire?

LA BRUYÈRE.

—

Mieux vaut louer les vertus d'un ennemi que flatter les vices d'un ami. *Proverbe anglais.*

LOGOGRIPHE.

Je suis un habitant des régions arctiques,
Renverse-moi, je suis une fleur des tropiques;
— On trouve en moi l'oiseau qui fut cher à Junon;
— Une cité picarde — un terme de blason.
— L'esquisse d'un travail, d'un parc ou d'une ville,
D'un monument construit par quelque artiste habile;
— Le temps que met la terre à graviter autour
De l'astre qui nous donne et la nuit et le jour.
— Mais rends-moi mes cinq pieds, donne-m'en un [sixième,
Je deviens philosophe, auteur d'un grand système:
J'ai su définir l'âme, et, quoique né païen,
Deviner le vrai Dieu; je suis presque chrétien.

J. de G.

Mot de la Charade de Janvier : CHARPIE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : **Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin.**

RÉBUS



Paris. — Imprimerie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.

HISTOIRE NATURELLE

HISTOIRE D'UN SAULE

(Suite et fin.)

V

RETOUR AU PAYS NATAL.



deux années de là, j'écrivis à Bernhard :

Mon ami, mon vieux camarade, j'ai été bien ému en recevant ta lettre, qui contient de si curieux détails sur la Nouvelle-Zélande, où ton amour des voyages t'a fait arriver un beau matin. La peinture que tu me fais de ces régions encore si peu connues et les mœurs des sauvages, tes hôtes et tes compagnons de chasse, me font relire à chaque instant ta lettre, et me poursuivent jusque dans mes rêves.

Je sais par cœur la description que tu me fais de ces îles, et je t'y accompagne sans cesse en imagination. Je crois avoir sous les yeux Tawaï-Pounaman avec la longue chaîne de montagnes couvertes de neige qui la traverse, et Kana-Mawi, formé de triangles, bosselé, hérissé de collines et de volcans. Je vois sa belle cascade de deux cents mètres de hauteur qui se jette à pic dans la baie Duskey, et près de laquelle tu campais tandis que tu m'écrivais. Je te vois encore, assis non loin de l'endroit d'où tombe cette colonne d'eau qui mesure cinquante mètres environ de largeur au départ de sa chute, se brise sur une gigantesque saillie du roc, se transforme en une nappe large diaphane et vaporeuse ; celle-ci, déchirée de nouveau par d'autres aspérités, s'éparpille, bouillonne, vole en écume, produit mille jets étincelants, puis s'engloutit avec un fracas épouvantable dans un immense bassin où elle arrive en grondant pour gagner de là, enveloppée d'un brouillard épais et incessant, à travers un canal de rochers, la mer où elle disparaît.

Et moi, sais-tu en quels lieux je te réponds et j'écris ma lettre?... Dans notre pays natal, mon cher Bernhard, au bord de l'Escaut, et en face de notre cher saule... ou du moins, hélas ! en face de la place qu'occupait ce saule près duquel nous passâmes une si bonne après-midi, il y a deux ans.

Le pauvre arbre a bien changé de physionomie depuis cette journée bénie. Je l'ai trouvé vieilli encore plus que moi, qui me tiens là assis auprès de son tronc. Je devrais plutôt dire au pied des débris de son tronc, car une grande partie de l'écorce à demi rongée qui lui donnait naguère encore l'apparence d'un arbre, est tombée, détachée par l'action du temps ou par la main d'un passant, et gît, transformée en une sorte de grosse poussière grise et humide, sur l'herbe dont les brins verts commencent déjà à la recouvrir.

Les fourmis, qui ne se trouvaient plus, dans sa souche, préservées du vent et de la pluie, l'ont désertée pour fonder leur colonie au pied d'un aulne moins en ruines. Des mulots ont creusé leur petit terrier tortueux au plus profond des racines qu'ils rongent si bien, qu'avant peu, il n'en restera plus de trace; une couleuvre à collier, dans laquelle j'ai cru reconnaître celle qui chassait si bien, il y a deux ans, les rats d'eau, cherche maintenant à surprendre les mulots, et quand elle en saisit un, l'emporte bien vite dans son repaire, sous un peuplier voisin; enfin pas un seul papillon n'erre plus autour de la souche informe de notre vieil ami ; ils réservent leurs caresses pour des arbres qui possèdent de beaux rameaux verts et feuillus.

Tandis que je contemplais avec une véritable tristesse, tu dois le comprendre, le spectacle d'une décadence si complète, un gros homme en blouse, à face réjouie, la tête coiffée d'un bonnet de coton à bandes multicolores, et tenant à la main une pioche, se dirigea vers moi, et m'accosta en me saluant de mon nom, que je croyais oublié de tous dans cette chère et ingrate terre natale.

« Vous ne me reconnaissez point? me dit-il. Cependant nous sommes des camarades d'école : tout petits enfants, notre panier au bras, bien des fois nous avons ensemble, chemin faisant, fait tourner des toupies et lancé des billes avant que d'entrer chez le maître, chez qui nous n'étions jamais pressés d'arriver. Depuis lors vous êtes devenu un faiseur de livres; j'ai tous les vôtres chez moi en souvenir de notre enfance passée, l'un à côté de l'autre, sur les bancs de l'école.

Après cela, tandis que vous appreniez à manier

la plume, j'apprenais, moi, à conduire une charrue, à tracer un sillon, à semer, à faucher, à remplir mes greniers et mes granges de foin et de blé. A chacun son lot et son métier. Vous nourrissez l'esprit, moi, je nourris le corps.

— Et vous n'avez pas la plus mauvaise part, mon cher Norbert, répliquai-je en lui tendant la main; car tandis qu'il parlait, je parvenais à retrouver dans ses traits accentués, que le travail et l'âge bronzaient largement, le souvenir des yeux bleus, du teint rose et blanc d'un petit camarade d'école que j'affectionnais beaucoup à cause de sa belle humeur, et faut-il l'avouer? un peu à cause des pommes exquises qui composaient presque toujours son déjeuner, et qu'il échangeait généreusement pour les tartines de confitures que j'apportais de mon côté.

— Je ne saurais vous exprimer ma surprise et ma joie quand je vous ai vu là, sur le bord de ma prairie, continua-t-il. Je suis bien content d'y être venu pour achever d'arracher de terre ce qu'il reste des racines de cette mauvaise souche de saule. »

Et il se mit à l'œuvre, frappant de sa pioche la souche morte, et en éparpillant autour de lui les débris. Vingt fois je me sentis près de lui demander de n'en rien faire, et de ne point continuer son œuvre de destruction, mais je ne sais quelle fausse honte m'arrêta, et fit expirer les paroles sur mes lèvres. Cependant chaque coup de la pioche retentissait douloureusement dans mon cœur.

Hélas! quelques minutes suffirent pour qu'il accomplît sa besogne dans toute sa rigueur.

Bientôt, au lieu de la souche, d'où, à la première sommation de la pioche, s'était sauvée une nichée de mulots, je vis dans la terre molle et sans résistance de la berge, s'ouvrir un grand trou béant où ne restait plus trace du saule et de ses racines.

« Voilà qui est fait, dit-il en souriant; vous le voyez, le travail n'a pas été bien rude. Maintenant, à la place de cette vieille souche morte et si triste à voir, je vais planter un jeune saule qui, au printemps prochain, se couvrira de belles feuilles, et qui ne tardera point, pour peu que le bon Dieu m'accorde encore une dizaine d'années, à me fournir d'excellent osier avec lequel je fabriquerai des paniers et des corbeilles.

— Je ne vois pas le saule que vous comptez planter? lui dis-je. Vous allez donc retourner à la ferme pour l'y prendre?

— Il n'y a pas tant de façon à faire avec les saules, répliqua-t-il en riant; regardez, voici comme on s'y prend. »

Il tira de sa poche une grande serpette, s'approcha d'un saule voisin, y choisit une branche déjà assez forte, droite et de belle venue, la coupa en biseau, l'enfonça dans le trou d'où il avait enlevé les restes de la souche, et sans autres soins, rassembla et entassa autour de la branche, avec ses gros souliers, la terre qui se trouvait amoncelée sur le bord.

« Il n'y a plus désormais à s'en occuper, dit-il. Des racines vont sortir du bout enfoncé en terre, et je ne m'y prends jamais d'autre façon pour planter des saules. Tous ceux que vous voyez sur cette berge y sont venus par les mêmes procédés.

— Vraiment?

« Ah! ce sont des gaillards qui ne demandent qu'à pousser. Le vieux saule qui est mort là, et dont j'ai arraché les restes, était âgé de plus d'un siècle; il y a deux ans, le cœur tombait en poussière, l'écorce survivait seule, et cependant il y poussait encore de belles branches. Il a fallu un accident qui l'a brisé pour qu'il se décidât à mourir tout à fait. Les saules ont la vie si dure qu'ils croissent partout et dans toutes les conditions; à preuve que l'année dernière, j'ai lu dans un livre et j'ai répété une expérience singulière.

Regardez ce saule jeune encore et pas bien fort, mais déjà d'une belle venue, vous l'avouerez. Eh bien, ses branches que vous voyez parées de feuilles si nombreuses et d'un si beau vert velouté, étaient, l'année dernière, des racines. »

Je crus que Norbert se moquait de moi, et voulait s'égayer aux dépens de son ami le Parisien.

« Il n'y a pas à me regarder d'un air de doute et à hocher la tête; c'est comme je vous le dis à la lettre, et sans en rabattre un iota. Au printemps dernier, à l'aide de mon *louchet*, j'ai tiré de terre ce saule sans en endommager les racines, et j'ai replacé sa tête et ses branches dans le même trou bien refermé.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés que je remarquais sur les racines lavées par les pluies tièdes du printemps, un changement de couleur bien caractérisé. De blanches qu'elles étaient, elles devenaient verdâtres, et leur peau extérieure s'épaississait en même temps, et se transformait en une écorce lisse et ferme. Bientôt sur cette écorce apparurent de petits bourgeons à peine visibles d'abord; ils se développèrent si bien à la fin, qu'il en sortit des espèces de rouleaux velus qui n'étaient autre chose que des feuilles naissantes; elles se déroulèrent, verdirent, et finirent par devenir les vrais rameaux que vous voyez. Vous doutez encore? Parbleu, je veux en avoir le cœur net. »

En quatre coups de pioche il dégagea le pied de l'arbre de la terre qui l'enveloppait, et de ses fortes mains saisissant le tronc, l'arracha de la terre humide.

« Tenez, regardez! s'écria-t-il d'un air triomphant, il reste encore des feuilles attachées à ces rameaux transformés en racines. Vous ai-je dit vrai? et me croirez-vous maintenant que vous avez vu de vos yeux et touché de vos doigts? »

Et il replanta l'arbre aussi vite qu'il l'avait déplanté.

« Ce saule n'est point le seul sur lequel j'ai vérifié la singulière expérience dont je vous parle; toute cette petite allée qui mène à ma ferme a subi la même opération.

— Leçon pour leçon! interrompis-je en riant: vous m'avez appris à planter des arbres à l'envers, les racines en l'air, je vais vous apprendre, moi, à guérir la fièvre avec l'écorce du saule.

D'abord l'écorce moyenne des rameaux de cet arbre contient du *tannin* avec lequel on prépare fort bien surtout les peaux délicates, et ensuite une substance qu'en extrait la chimie, et que l'on nomme *salicine*. Elle est, comme je viens de vous le dire, un puissant fébrifuge.

D'un kilogramme d'écorce, on retire vingt-deux grammes de salicine, c'est-à-dire d'une substance blanche et très-amère. Un demi-gramme suffit d'ordinaire pour couper la fièvre.

« Diantre ! je ne savais pas cela.

— Si vous avez besoin d'une magnifique couleur rouge, vous la trouverez encore dans le saule, et vous l'obtiendrez avec de l'acide sulfurique concentré à froid.

« Un remède contre la fièvre et des échalas, une belle couleur rouge et de l'osier jaune, blanc, brun, vert, selon la variété qui le produit, d'excellent bois donnant un charbon très-léger, peu de flamme, et par cela même propre à la cuisson du plâtre et de la chaux, un feuillage que les bestiaux aiment soit sec, soit vert ; il y a donc de tout dans ce saule !

— Ajoutez que le cheval arabe en préfère les feuilles à toute autre nourriture, et que leur saveur amère leur rend l'appétit et la santé.

Sous le dernier règne, le pacha d'Égypte envoya au roi de magnifiques chevaux du sang le plus pur et provenant du Nedj, contrée célèbre par les admirables coursiers qu'elle produit.

La traversée, la fatigue, les épouvantes des chemins de fer, l'écurie substituée à la liberté dont ils jouissaient dans leur pays natal, ne tardèrent point à faire tomber dans une sorte de marasme la plupart de ces chevaux, et surtout le plus beau d'entre eux, nommé El-Moukir. Son œil ne gardait plus rien de sa sauvage flamme d'autrefois. Il allait maintenant la tête baissée ; sa maigreur devenait extrême ; chaque jour ses forces diminuaient, et des accès intermittents de fièvre brûlaient son sang. Un esclave du nom de Mohassen, qui avait amené d'Égypte El-Moukir, et qui aimait passionnément le noble animal élevé par lui, ne savait pas un mot de français, et avait beau chercher à dire ce qu'il fallait pour guérir son cheval, il ne parvenait à se faire comprendre de personne.

Un matin qu'El-Moukir semblait encore plus malade, Mohassen ouvrit furtivement les portes des écuries, fit sortir le cheval, et le conduisit, ou plutôt le traîna dans la campagne. Ils ne tardèrent point à arriver près d'une oseraie ; à mesure qu'il s'en approchait, El-Moukir relevait la tête, ouvrait les narines, et faisait des efforts pour donner un peu plus de vitesse à son pas chancelant. Quand il eut atteint le premier saule, il se mit à en dévorer avidemment les pousses fraîches et tendres et les feuilles ; bref, après un repas de plus d'une heure, il revint au haras tout différent de ce qu'il en était parti.

On remarqua ce changement aussi rapide qu'imprévu, et dès le lendemain, on donna aux chevaux plus ou moins languissants une abondante provende de feuilles de saule. Un mois après, tous les enfants du Nedj, y compris El-Moukir, avaient retrouvé leur ardeur et leur beauté.

El-Moukir ne tarda point cependant à mourir, et voici comment.

Les esclaves envoyés par le pacha avec les chevaux ne se piquaient pas d'une conduite des plus exemplaires. En dépit des prescriptions du Coran, ils trouvaient au vin un goût tellement exquis, qu'ils ne sortaient plus du cabaret, ce qui les rendait querelleurs, paresseux, et surtout indisciplinés.

Il en résulta qu'un matin ils reçurent l'ordre de partir immédiatement pour Marseille, où les attendait un bâtiment destiné à les ramener en Égypte.

El-Moukir, à l'heure où son palefrenier arabe venait le panser, entendit la porte de l'écurie s'ouvrir. Comme d'habitude, il hennit joyeusement, se tourna pour caresser l'Arabe, et recula vivement à la vue d'un étranger qui entrait dans le box et s'approchait de lui. Il leva la tête, promena partout un regard effaré, et devint si menaçant, que le successeur de Mohassen se vit forcé de s'éloigner avec précipitation.

Dès ce moment, l'humeur douce d'El-Moukir se changea en une sorte de fureur sourde qui éclatait dès qu'on approchait de lui. Il ne cessait de piétiner, de regarder de droite, de gauche, de ruer, de chercher à mordre, et de pousser de temps à autre des hennissements étranges qui ressemblaient à des appels douloureux.

On eut beau essayer de le calmer, on eut beau lui procurer la nourriture qu'il aimait le mieux, et surtout les feuilles de saule, El-Moukir refusait constamment de manger, et se laissait mourir de faim.

Comme on tenait beaucoup à conserver un cheval d'un si grand prix, on envoya à Marseille une dépêche télégraphique pour donner ordre de faire revenir Mohassen à Paris immédiatement et en malle-poste.

Il fallait alors près de trois jours pour faire ce voyage, et depuis près de huit jours El-Moukir refusait de prendre la moindre nourriture, et gisait agonisant sur sa litière.

Un matin, tout à coup il se releva brusquement, hennit avec force, rompit sa longe par une saccade violente, et franchissant, brisant tous les obstacles, s'élança au-devant de Mohassen de retour. L'homme le plus dur n'eût pu retenir ses larmes au spectacle des transports de tendresse et de joie que prodiguait El-Moukir à Mohassen.

Celui-ci, après avoir rendu au cheval caresse pour caresse, lui fit signe de le suivre à l'écurie ; le cheval essaya docilement d'obéir, mais tout à coup il s'abattit, étendit sa tête vers Mohassen, attacha sur lui son regard à demi éteint, et mourut.

Norbert, en écoutant ce récit, ne put retenir une larme qu'il essuya du revers de sa grosse main brûlée par le soleil.

« Voilà une brave bête, et que j'apprécie d'autant plus, dit-il, que j'ai un cheval de labour qui m'aime, moi et mes enfants, autant qu'El-Moukir aimait son Mohassen.

Il y a un an ou peu s'en faut, le jour où je plantai mes saules à l'envers et plusieurs autres arbres, j'avais attelé à ma charrette Bidon — c'est le nom de mon cheval — et amené avec moi mon petit garçon Georges, âgé de six ans. Georges n'aurait pas donné pour un empire sa place sur la voiture, au milieu des branchages des arbres. Arrivé à peu près à l'endroit où nous nous trouvons, je dételai Bidon pour le laisser paître en liberté ; l'enfant descendit et se mit à courir après des papillons.

Tout à coup j'entends des cris, et je vis de loin le garde champêtre et quelques personnes qui accouraient vers moi en me faisant des signes de détresse. En même temps un gros bouledogue, la queue dans les jambes, le poil hérissé, l'œil en feu, la gueule écumante, débusqua d'un petit bosquet qui l'avait jusque-là dérobé à ma vue, et s'élança vers l'enfant. Je jetai un cri de terreur, car je n'avais même pas un bâton pour défendre l'enfant, qui se mit à fuir épouvanté vers moi.

Tout à coup Bidon fit un bond, se plaça entre le

dogue et Georges, asséna au chien une si violente ruade qu'il lui brisa la tête, et le jeta mort à dix pas de là, puis il vint flairer mon garçon, et le voyant rassuré, il se remit à paître son herbe.

Le chien était enragé, comme le vétérinaire ne tarda point à le constater.

— Nous voici bien loin des saules, mon cher Norbert. La nuit commence à venir, il faut que je vous serre la main, et que je retourne à la ville.

« Vous ne le ferez point, interrompit l'excellent homme, vous ne le ferez point sans avoir vu Bidon, mon Georges, ses quatre frères et sœurs, ma femme et ma ferme; on ne retrouve point tous les jours un camarade d'école, surtout quand on approche de la soixantaine.

Allons! allons! point d'hésitation ou je me fâche. Vous dînerez avec moi, et sur une belle table de bois de saule, récolté dans mes cultures, et que j'ai fait fabriquer par le menuisier de la ville. Je ne sais pas pourquoi l'ébénisterie dédaigne le saule; son tronc, comme vous le verrez, donne un bois d'un blanc rougeâtre mêlé d'un peu de jaune, d'un grain qui devient charmant au vernis, et qui se travaille même avec succès, au tour. Ce bois pèse quatorze kilogrammes par trente-deux décimètres cubes, et, à la dessiccation, ne perd qu'un peu plus du dixième de son volume. On recherche, du reste, dans la marine, le cœur bien sain du saule pour en fabriquer des cabestans qui demandent, vous le savez, de la légèreté.»

Il fallait bien céder, et je cédai; cependant, avant d'accompagner Norbert à sa ferme, je ramassai quelques débris de notre cher saule; je conserve précieusement ces reliques de notre enfance, et je vous en donnerai votre part quand je vous reverrai, — si jamais nous nous revoyons, mon cher Bernhard.

SAM.

BIBLIOGRAPHIE.

MARTHE BLONDEL

L'OUVRIÈRE DE FABRIQUE

Par Mme BOURDON (MATHILDE FROMENT) (1).



VOILA un bon livre, bienfaisant au cœur et à la raison, un livre qui rend meilleur. Comme c'est rare! Ah! vous ne le savez pas encore, mesdemoiselles, et puissiez-vous ne le jamais savoir, combien, parmi tous ces livres qui se publient en masse, combien sont désolants, écœurants, pervertissants! Est-ce donc un livre heureux, que tel volume, qui s'est vendu à des milliers d'exemplaires, et qui laisse, à la dernière page, l'âme de son lecteur remplie du dégoût de la vie? Non, lorsque nous quittons un livre, nous devons nous trouver plus forts, plus armés contre la douleur, plus disposés à toutes les vertus, qu'il ne nous a pris. Et ne vous laissez jamais dire que peu importe la portée finale d'un livre, pourvu qu'à la lecture il soit intéressant : sophisme, dangereux et coupable! Pour moi, je crois fermement que la publication d'un livre malsain est un crime moral, tandis que celle d'un livre réconfortant, généreux, est une des bonnes œuvres qu'on puisse faire ici-bas.

(1) Chez Bray, rue des Saints-Pères, 66; Paris, 1 fr. 50; par la poste, 1 fr. 80.

Je ne vous apprendrai point à connaître madame Bourdon, mesdemoiselles. Depuis trop longtemps elle est votre amie, depuis trop longtemps vous appréciez la morale pure, simple et douce qui s'exhale de ses écrits, comme un doux parfum de violette, pour que j'aie besoin, moi, chétif, d'appeler votre attention sur les livres qu'elle publie en dehors de votre journal. Mais je l'appellerai, cette attention, sur l'ensemble de l'œuvre qu'elle poursuit, œuvre éminemment chrétienne, œuvre exquise. Tandis que tant d'autres écrivains, qui sont loin d'avoir son talent, s'efforcent d'attirer l'attention par des livres où des personnages impossibles s'agitent dans des événements incroyables, madame Bourdon (Mathilde Froment) s'applique à intéresser son lecteur avec les circonstances de la vie de tous les jours, et à peindre des personnages que vous et moi connaissons, qui trouvent le moyen d'être sublimes sans rien faire d'extraordinaire, et d'exercer le courage, l'énergie, la charité, la patience, la douceur, le dévouement, sans quitter le foyer domestique.

Et puis, elle a voulu être *pratique*, c'est-à-dire faire descendre sa bienfaisante influence près de tous et de chacun. Elle a compté les peines et les joies de toutes les situations sociales, des plus hautes aux plus humbles.

Vous l'avez vue au sein de la famille fortunée, dans beaucoup d'excellentes pages publiées par ce journal. Hier elle nous parlait d'*Antoinette Lemire*, l'ouvrière parisienne; aujourd'hui voici qu'elle nous apprend à connaître les misères et les dangers qui environnent *Marthe Blondel*, l'ouvrière de fabrique.

Ne craignez rien, madame Bourdon ne va pas

faire appel aux théories humanitaires pour exciter votre intérêt et votre pitié; elle ne dressera pas un acte d'accusation contre la société qui contient tant de misères à côté de tant d'opulence; tout simplement, elle vous fera descendre dans ces caves lilloises où des hommes, des femmes et des enfants usent leurs vies à des travaux durs et abrutissants, pour un misérable salaire; elle vous y montrera la vertu à la fois courageuse et résignée. — La résignation, c'est le plus sublime des courages, ne l'oubliez jamais, mesdemoiselles.— Elle vous montrera donc les gens de devoir en lutte avec toutes les tentations, écrasés sous le faix des douleurs, et pourtant triomphants, et pourtant plus heureux au milieu même de leurs épreuves que les gens vicieux ou insouciants. Et vous sentirez que cela est vrai, et non pas arrangé pour les besoins de la cause, parce que vous reconnaîtrez la vie prise sur le fait; et votre cœur tressaillera de pitié, en même temps qu'il vibrera sous les plus nobles sentiments.

Madame Bourdon ne vous aura pas prêché sur les devoirs du riche envers le pauvre, des enfants envers leurs parents, mais, tout naturellement, vous penserez aux misères cachées dans les mansardes, et votre main s'ouvrira pour les secourir; mais, si cette malheureuse théorie des droits individuels qui a enfanté l'égoïsme moderne commençait à vous mordre le cœur et à altérer le dévouement filial absolu que vous devez à vos parents, tout aussitôt, à la lecture de *Marthe Blondel*, vous retrouveriez les exquises délicatesses du sentiment de la famille.

Lisez *Marthe Blondel*, mesdemoiselles, il faut connaître les souffrances des pauvres filles du peuple, pour vénérer celles qui triomphent, pour plaindre celles qui succombent sous un si lourd fardeau. Et puis quand vous aurez lu ce roman, ou plutôt cette *étude*, vous ferez comme moi, vous voudrez en lire d'autres du même auteur.

Alors vous saisirez la portée de cette œuvre dont tout à l'heure je vous signalais l'ensemble, vous suivrez madame Bourdon dans les milieux divers où elle vous conduira, vous la verrez toujours vraie, toujours juste, toujours simple.

CLAUDE VIGNON.

SOUVENIRS D'UNE FAMILLE DU PEUPLE

Par Mme MATHILDE BOURDON (1).

Sous une forme dramatique, ce livre de notre collaboratrice retrace le rôle que le peuple français a joué dans l'histoire. Une tradition de famille s'étend, continuée à travers les siècles, depuis la conquête Franque jusqu'à nos jours; l'homme du peuple y apparaît toujours humble, toujours obscur et toujours mêlé aux graves événements de son époque, formant toujours une vague de ces océans d'hommes, une des voix de ces immenses multitudes, un des rouages de ces puissants leviers qui changent, qui retournent la face du monde. Voici les titres des divers chapitres : — Le Soldat franc. Ve siècle. — La Conversion. VIe siècle. — Le Moine. VIIe siècle. — Le Soldat. VIIIe siècle. — Le Laboureur. IXe siècle. — Le Pèlerin. Xe siècle.— Le Bâtisseur d'églises et le Trouvère. XIe siècle.—Le Croisé. XIIe siècle. — Le Serf. XIIIe siècle. — Jacques Bonhomme. XIVe siècle. — Le Bourgeois. XVe siècle. — Catholique et protestant. XVIe siècle. — Le Commis des Finances. XVIIe siècle. — La Philosophie. XVIIIe siècle. — Le Pontonnier d'Éblé. XIXe siècle.

C'est, comme on voit, une histoire de France en raccourci.

(1) Un joli volume, prix : 1 fr. 50. Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte, à Paris.



DENISE

I

LA MAISON DE CAMPAGNE



Nos ancêtres ne connaissaient Angers que sous le nom de la *Ville noire*, qu'elle devait à la sombre couleur des ardoises dont ses murs étaient revêtus; elle existe encore, cette ville gothique et sévère, mais autour d'elle se sont étendus de spacieux et riants boulevards, zone de verdure et de blanches maisons qui la sépare et l'isole de la campagne, si verdoyante et si tranquille sous ce ciel heureux, qui a du midi la lumière et du nord la fraîcheur. Un des plus jolis points de vue, aux environs de la ville, est celui de l'étang Saint-Nicolas, près duquel s'élève la colonie agricole des Filles du Bon-Pasteur: quelques maisons de campagne sont étagées sur les pentes douces des collines qui commandent le val de la Maine; les étrangers recherchent ces belles demeures, sur cette terre aimable, dont le vieux poète Du Bellay célébrait

les douceurs; ils aiment ces jardins ombreux qui descendent vers les eaux claires de la rivière; ils aiment ce ciel tempéré, propice à la santé du corps et de l'âme, et, comme des oiseaux frileux volent à tire-d'aile vers de plus cléments horizons, les habitants du nord recherchent l'oasis angevine, ce soleil qui les caresse sans les consumer, et ces lieux où l'on voit fleurir en plein air et et en pleine terre les orangers de la Provence à côté des sorbiers de la Suède, et des rhododendrons qui ont eu pour patrie les froids versants des Alpes.

Il y a vingt ans environ, une des maisons de campagne de Saint-Nicolas fut louée, après une longue vacance, à des personnes étrangères au pays, et qui, par là même, attiraient l'attention curieuse de leurs voisins. Ces bons voisins s'attroupèrent, ils se groupèrent devant la porte, le jour où une grosse voiture de roulage y débarqua des caisses, des malles, des paniers, des meubles emballés soigneusement, un piano entouré de toile et de foin, une harpe dans son étui, et chaque objet fut le sujet d'un commentaire de la part des badauds. Ils s'attroupèrent encore à l'arrivée d'une chaise de poste, et, la bouche béante, les yeux grands ouverts, ils virent descendre du siége, d'abord une grosse fille coiffée d'un haut bonnet, d'un *hénin* normand, puis, et ceci causa une vive émotion à la foule, une femme de chambre sauta légèrement à terre, et laissa voir une figure noire, des cheveux crépus débordant d'un foulard jaune, une négresse, enfin, la plus foncée qui ait jamais débarqué de la côte de Guinée; elle se pencha dans l'intérieur de la voiture, prit dans ses bras une petite fille endormie, toute blanche et toute blonde, et une dame, jeune, svelte, élégante, descendit à son tour en disant d'une voix douce :

« Cora, ne la réveillez pas ! »

La cuisinière normande, la négresse, la jeune dame entrèrent dans la maison, la porte se referma, et les curieux en eurent pour tout un soir de réflexions et de conjectures.

« C'est une actrice de Paris, dit le maître d'école d'un ton capable, elle vient se reposer à la campagne et répéter ses rôles, et on dit que la petite fille va débuter cet hiver.

— Bah! vraiment? et la négresse?

— Elle joue aussi, dans *le More de Venise* et dans *Paul et Virginie*, par exemple.

— Pour moi, dit un politique du village, je me suis laissé dire que c'était une duchesse de Saxe-Cobourg, et qu'elle venait ici élever une petite princesse destinée à l'héritier du trône.

— Quel trône?

— Celui d'Angleterre, donc!

— Pourquoi? je crois que c'est tout simplement une femme qui a eu des malheurs; elle a l'air si triste!

— Elle a de beaux meubles, toujours! quels fauteuils! et avez-vous vu cette grande glace et ces tableaux, et ces chaises de soie, et ces lampes, toutes d'or ?»

Les propos allèrent leur train, arrivèrent à leur apogée, et tombèrent peu à peu. Rien ne les alimentait, car la vie de la dame étrangère était unie, digne et sans mystère. Toutes ses dépenses se payaient au comptant, excellent moyen pour couper court aux suppositions défavorables; elle reçut plusieurs visites, celle d'un banquier, d'un magistrat, d'un notaire d'Angers, accompagnés de leur femmes, ce qui suffisait à attester la régularité et la distinction de sa position sociale; elle fréquentait assidûment, le dimanche, l'église de sa paroisse, et souvent, pendant la semaine, on la voyait se diriger vers la chapelle du Champ-des-Martyrs; bref, sa conduite n'offrai rien qui pût alimenter la curiosité provinciale, et, de nouveaux événements surgissant ailleurs, on cessa de s'occuper d'elle. Le public sut qu'elle se nommait madame Villers, et on la crut veuve et dévouée tout entière à l'éducation de sa fille, de sa petite Denise.

L'amour maternel semblait en effet le seul moteur de cette existence solitaire. On ne voyait jamais la fille sans la mère. Quand Denise jouait au jardin, sa mère, assise sous la véranda, au milieu des fleurs exotiques qu'elle y cultivait, la suivait incessamment des yeux, et souvent, secouant la mélancolie nonchalante dont elle semblait accablée, elle se mêlait au jeu de Denise, elle lui apprenait à s'amuser, science que les enfants élevés seuls ne possèdent guère; on la voyait aussi, près de sa fenêtre, à demi couchée dans un fauteuil, un livre sur les genoux, et occupée à initier l'enfant aux mystères de l'alphabet; quelquefois on entendait sur le clavier les tâtonnements d'une main enfantine, rectifiés, dirigés aussitôt par la voix et les doigts maternels. A l'église, Denise accompagnait toujours sa mère, et elle regardait consciencieusement les tableaux, les statues, les cénotaphes, pendant que madame Villers, le front dans ses mains, méditait ou rêvait. Enfin, de tous les sentiments que pouvait renfermer l'âme de l'étrangère, le seul qui fût apparent, visible aux yeux de tous, c'était un amour passionné pour son enfant, et quand même l'opinion publique eût été sévère pour elle, cette affection maternelle, exclusive et ardente, fût devenue son égide.

Madame Villers avait l'habitude de se coucher tard, et longtemps, dans la nuit, au milieu de la campagne obscure, on voyait luire sa lampe et passer parfois, derrière les rideaux abaissés, son ombre svelte et légère. C'était dans sa chambre à coucher, près de l'alcôve où Denise dormait du sommeil de ses six ans, qu'elle passait ses heures de veille; elle lisait, elle écrivait, quelquefois elle restait songeuse et pensive, plus souvent elle pleurait : la solitude et le silence réveillaient ses souvenirs, et aucun d'eux n'était sans amertume. Seule, l'enfant endormie, à demi souriante dans ses rêves, avec son petit bras potelé, plié sous sa tête, ses boucles courtes et blondes tombant sur ses joues roses et sur son col blanc, seule, cette image charmante de paix et d'espérance la rassérénait un peu, et après l'avoir contemplée longtemps, elle priait avec plus de confiance, elle écrivait ou travaillait avec plus de calme. Ce fut ainsi, en s'interrompant fréquemment pour regarder Denise, qu'elle acheva une longue lettre, commencée depuis plusieurs jours. Elle était adressée à *Madame d'Elnon, habitation du Limbé, île Bourbon.*

« Très-chère Laurence,

» As-tu douté de moi? hélas! tu en aurais bien le droit; trois ans de silence, de silence absolu! Qu'as-tu pensé? quelles craintes ou quels doutes as-tu eus sur ma destinée errante? Ma pauvre amie, peut-être

crois-tu que je ne suis plus de ce monde, et as-tu déjà prié pour moi dans cette église de Saint-Denis où toutes deux nous avons été baptisées? Peut-être penses-tu qu'au milieu des plaisirs de l'Europe je t'ai oubliée, toi, mon amie, ma presque sœur? Mais non, il me semble que tu connais mieux mon cœur, et que tu as deviné que si je ne t'écrivais pas, c'est que je n'avais rien de doux ni de rassurant à te dire, et qu'à pareille distance, la plainte est trop cruelle pour le cœur ami qui la reçoit.

» Je t'ai peu écrit depuis mon mariage, et tu n'as connu, chère Laurence, que le côté ostensible de ma vie. Tu sais qu'après la mort de ma pauvre mère, mon père n'a plus voulu demeurer à Bourbon, dans ces lieux qu'il n'avait peut-être aimés qu'à cause d'elle, parce qu'elle y était née et qu'elle les chérissait; il m'a donc amenée en France, à Angers, où il avait quelques relations de famille, et j'ai achevé mon éducation dans la maison paternelle, par les soins d'une institutrice, excellente personne, qui a essayé de me préparer aux difficultés de l'existence, mais elle ne m'a pas dit assez combien ce chemin est hasardeux et pénible!

» La santé de mon père paraissait altérée, et de funestes pressentiments qui, par malheur pour moi, ne l'ont pas trompé, le pressaient de me donner un appui et une famille nouvelle. Il m'en parla, il me parla raison, il me fit pleurer, et, pour le rassurer, car des inquiétudes si vives et si tendres lui faisaient mal, je lui dis que je serais contente de lui obéir et de me marier. J'avais dix-huit ans à peine.

» Tu sais comment on se marie en Europe, ou du moins en France? Deux familles ne se connaissent pas, parfois une grande distance les sépare; mais l'une d'elles a un fils, dans l'autre il y a une fille; un ami commun trouve que ces jeunes gens, qui ne se sont jamais vus, qui n'ont peut-être ni la même éducation, ni les mêmes goûts, ni les mêmes idées, feraient *un joli couple*, parce que l'âge et la fortune sont assortis : il entame une négociation, il porte parole de l'un à l'autre; au père qui désire un gendre, il vante son jeune homme; il parle habilement de la jeune fille à la mère qui souhaite une bru, on se rencontre, on connaît l'extérieur de celui avec qui on va passer sa vie (c'est mieux qu'en Chine où l'on ne se connaît pas du tout), les parents s'accordent, et, bref, l'on se marie, les yeux fermés, le cœur aveuglé, l'esprit obscurci par le bruit qui se fait autour de soi.... Pardonne-moi un peu d'amertume, Laurence, hélas! le choix que d'autres ont fait n'a pas été heureux pour moi!

» Je fus donc mariée de cette manière, à un jeune homme que ses affaires amenaient fréquemment à Angers, qu'un de nos cousins présenta à mon père, et que j'acceptai avec confiance.

» Pourquoi le bonheur ne s'est-il pas assis à notre foyer? — pourquoi n'ai-je pas trouvé au moins une situation supportable? Je me fais ces questions de sang-froid, maintenant que le temps a calmé mes peines et mes impatiences, et que, placée à une certaine distance des événements, je puis les juger avec plus d'impartialité. Je rends justice à mon mari; beaucoup de choses en lui pouvaient captiver le cœur d'une femme : sa jeunesse, sa grâce, ses manières agréables et distinguées, et, je dirai plus, les qualités de son cœur; sa position était belle et solide; fils unique d'une mère veuve qui l'avait élevé avec un soin jaloux, il semblait que l'on n'eût pas de froissements intérieurs à craindre.... Pour moi, j'apportais ma jeunesse, un visage que l'on vantait alors, un grand besoin d'affection et de dévouement.... Ma belle-mère, avec qui nous devions vivre, était, sous beaucoup de rapports, une femme respectable et d'un esprit élevé, mais elle aimait mal son fils, et ce fut là le prélude de tous nos chagrins.

» Je passai les premières semaines de mon mariage auprès de mon père. Ce furent des jours sereins, une aube qui semblait pleine de promesses, un printemps qui laissait espérer moisson et vendange. Mon mari paraissait m'aimer, il avait pour moi de bonnes paroles, des empressements affectueux, et mon père, qui nous observait, nous vit partir sans crainte. Lui aussi comptait sur l'avenir, et en embrassant mon mari, au moment des adieux, il lui dit : — Je la laisse à un ami.... Pauvre père! il s'est endormi dans cette certitude; sa dernière heure n'a pas été troublée par des angoisses paternelles.... Béni soit Dieu qui l'a permis ainsi!

» Ma première impression de tristesse, après cette séparation, fut celle que j'éprouvai en entrant dans la ville où, dorénavant, je devais habiter. Caen a cependant une grande réputation parmi les archéologues; c'est une ville gothique, pleine de souvenirs, où chaque pierre rappelle un nom célèbre, chaque détour de rue une date historique; mais combien ces maisons vermoulues, objet de l'admiration des antiquaires, ces hautes et sombres églises pavées de tombeaux, me semblèrent tristes à moi, qui jamais n'avais quitté la campagne, qui avais vécu dans les contrées aimées du soleil, et qui avais passé mon enfance au bord de la mer des Indes, ma jeunesse sous le ciel propice de l'Anjou! Le ciel normand, la verdure aux teintes foncées, les prairies interminables, la ville grise et sévère, tout me remplit de mélancolie, et notre maison même, qui depuis plus d'un siècle appartenait aux Villers, me parut, quoique parée pour me recevoir, une funèbre demeure. En la voyant, je pensais à notre riante habitation de Bourbon, et à ce pavillon dont les fenêtres dominaient la belle vallée de la Maine, célèbre en France pour la beauté et la fraîcheur de son paysage, et il semblait qu'un pressentiment glaçât mon cœur comme la brume glacée qui tombait, le jour de notre arrivée, faisait frissonner mon corps.... Oui, c'était un pressentiment, et dès que je me trouvai seule, je me mis à pleurer.... et personne ne me consola, car ma belle-mère s'enferma avec Léon, sous prétexte de lui rendre compte des affaires de commerce; je ne le revis qu'au moment du repas.

» As-tu lu, chère Laurence, dans la vie du saint roi Louis, l'histoire de la pauvre reine Marguerite? Elle avait aussi une belle-mère, une femme noble, héroïque, mais jalouse, et quelquefois la jeune reine lui disait : — Ne me laisserez-vous voir mon seigneur ni à la vie ni à la mort? Ce fut là mon histoire. *Le seigneur* que j'avais accepté, à peine rentré dans la maison maternelle, rentra aussi sous l'autorité omnipotente de celle qui l'avait élevé, et je ne comptai plus dans son existence que comme une enfant, dont les jeux et les pleurs vous font également sourire, et n'ont pas plus d'importance les uns que les autres.

» Ma belle-mère ne me malmenait pas, ne me

grondait pas ; la dureté, les mauvais procédés ostensibles n'eussent convenu ni à son éducation ni à son caractère, qui a des côtés très-nobles; elle se bornait à m'effacer. Placée entre Léon et moi, elle ne laissait pas venir l'intimité : c'était à elle qu'étaient réservés et le secret des affaires, et les allusions, vite comprises, à un passé qui m'était étranger, et les projets d'avenir, et les graves entretiens auxquels on ne m'initiait pas. J'étais là comme une muette idole à qui on donnait des robes, des bijoux et des fleurs, mais qu'on jugeait incapable de concevoir ou d'émettre une idée. Quand je parlais, ma belle-mère m'écoutait avec un sourire distrait, mais s'il m'arrivait, ce qui arrive à tout le monde, d'énoncer une opinion hasardée, d'avancer une erreur, elle me relevait d'une façon si vive, avec une ironie si bien calculée, que je ne savais plus que dire. Mes défauts étaient mis en évidence, et ce, sans qu'elle eût l'air d'y toucher; ainsi, je n'ai pas l'activité dévorante des Françaises, je ne sais ni me lever de grand matin, ni travailler, ni agir quand le temps est froid et le ciel gris; aussi madame Villers disait-elle doucement à ses amies, en présence de mon mari : — Je continue à m'occuper des affaires, notre chère Caroline est une si aimable petite paresseuse, une vraie créole! » Ou à propos du ménage, elle disait à Léon : — N'ennuie donc pas ta femme de ces détails, mon cher enfant; ne suis-je pas là? et ne serai-je pas toujours prête à te servir? »

» Cependant je m'efforçais de bien faire, et j'avais apporté, à défaut de talents, à défaut d'énergie naturelle, une vraie bonne volonté dont on aurait tiré parti avec un peu de sympathie et de douceur. J'étais comme les lianes de notre pays, je cherchais un soutien, et j'aurais peut-être jeté quelques fleurs sur celui qui m'eût appuyée contre son cœur; il s'y refusa... Au commencement, je ne comprenais pas très-bien ce qui se passait autour de moi, et je me demandais pourquoi, loin de se souder davantage, l'intimité entre Léon et moi diminuait de jour en jour; et quand je vis clair, quand je compris d'où venait le mal, il était trop tard. J'essayai de lutter et de ressaisir mes droits, et, naturellement, la tendresse fut ma première arme : je frappai à la porte du cœur de Léon, mais il ne s'ouvrit plus... Sa première affection, l'affection dominante de sa vie avait repris tout son empire : qu'était-ce donc que le souvenir de mon premier et timide amour à côté des vingt-cinq années de vigilance, de sacrifices, et de tendresse passionnée de sa mère? Je l'avoue, Laurence, en toute sincérité, je ne pouvais lutter contre ce culte filial, fondé sur la reconnaissance, sur les plus nobles vertus, et qui ne permettait pas à Léon de voir qu'une fois, une seule fois, sa mère n'avait pas été parfaite. C'est chose triste à dire : avec un fils oublieux et léger, j'eusse été heureuse peut-être, et mes peines sont dues à l'exagération de certaines qualités que j'admirais en en souffrant. J'échouai donc absolument, car mon mari ne voulut pas entendre un mot de plainte contre sa mère, encore bien moins voulut-il accueillir l'idée de la quitter. Je restai rivée à ma chaîne et à ma solitude, mais Dieu m'envoya une consolation puissante : j'allais être mère à mon tour.

» Mon enfant, ma petite Denise, fut reçue à sa naissance par Léon et sa mère avec une joie tendre qui effaça à mes yeux le souvenir de leurs torts et de mes peines; j'eus quelques mois calmes et heureux, troublés cependant par la mort de mon pauvre père. Il mourut presque subitement, loin de moi, mais en me croyant heureuse; et lui qui m'avait tant aimée, il semblait qu'il me léguait son âme pour chérir ma petite enfant. Elle était tout pour moi, Laurence, et les sentiments qui avaient été refoulés dans mon cœur s'épanouissaient pour elle, sur son berceau. Unique amour qui m'était permis, je m'y donnai tout entière, et elle eut le pouvoir, elle qui ne parlait pas, elle, encore dans ses langes, elle qui ne me témoignait son amitié que par son rire innocent et ses petits bras tendus, elle eut le pouvoir de me faire oublier tant de chagrins et de cruelles déceptions, et d'adoucir même la perte de mon père, si bon pour moi. Hélas! les affections descendent plus qu'elles ne montent, tu le sais, Laurence, et c'est si puissant un enfant, ah! c'est si puissant!

» Je laissais sans peine le sceptre des affaires et du ménage aux mains de ma belle-mère, je la laissais libre, j'étais contente de tout, pourvu que Denise fût bien portante, et que j'eusse le spectacle de ses jeux, la jouissance de ses premières caresses. Ces premières années où l'enfant n'appartint qu'à moi m'ont laissé mille souvenirs délicieux, mais, à mesure que Denise grandissait, je voyais que d'autres avaient des droits sur elle et la volonté de les revendiquer. Ma belle-mère avait, sur l'éducation, des idées très-arrêtées; elle ne voulait que l'éducation publique, l'éducation en commun, et cela, dès les premiers jours de l'enfance; elle y trouvait de grands avantages pour le caractère; j'y trouvais de grands inconvénients pour la délicatesse de l'âme, et de cette différence d'opinions, naquirent nos premières querelles, après un long repos. Je mis à défendre mes idées de l'ardeur, de l'emportement peut-être; elle m'opposa le calme inflexible et plus dur que l'airain dont elle est toute cuirassée. Ce n'avait été qu'une bataille de paroles, plus ou moins vives, plus ou moins acerbes, mais un jour, Léon me dit, froidement et positivement, qu'il avait décidé que Denise irait à l'école et y passerait la journée entière. Il donnait gain de cause à sa mère. Dès ce moment, Laurence, ce fut une lutte ouverte, et l'enfant, chose triste à dire, était l'enjeu que nous nous disputions. Madame Villers l'avait emporté, Denise avait passé en d'autres mains; mais le soir, quand elle revenait, elle aurait dû m'appartenir tout entière, et en ce moment encore, ma belle-mère intervenait. Elle m'accusait de la gâter par mes idolâtries, et, peu conséquente avec elle-même, elle cherchait à s'attacher l'enfant, à l'attirer dans son parti, en lui prodiguant plus que je ne le faisais moi-même, les jouets, les amusements et les caresses. Après m'avoir enlevé le cœur du père, mon bien, elle voulait m'ôter le cœur de l'enfant, mon trésor. Ces réflexions, ces appréhensions, les craintes que j'éprouvais pour l'avenir, pour cette longue route solitaire où nul cœur peut-être ne serait mon refuge, aigrissaient mon humeur; je ripostais avec violence aux moindres attaques, je provoquais parfois des scènes, émue que j'étais d'une agitation intérieure, et notre existence, dont la tendresse n'adoucissait plus les ressorts, devint peu à peu intolérable. Léon, à plusieurs reprises, essaya de me réconcilier avec les opinions de sa mère, mais il était trop tard, sa voix ne trouvait plus le chemin de

mon âme; une seule pensée d'ailleurs m'absorbait : la crainte qu'on ne me prît l'affection de mon enfant.

« Vous ne pouvez ni ne voulez vivre avec ma mère, me dit-il un jour; c'est cependant une condition *sine qua non* de notre existence, car je ne la quitterai jamais.

— Y êtes-vous décidé? répondis-je.

— Certes! et ce n'est pas là l'opinion d'un jour; je sais ce que je dois à ma mère.

— Et à votre femme?

— Je lui propose la vie la plus honorable et la plus douce, en famille, et dans l'intimité d'une femme digne de tous respects.

— Mais avec qui on ne peut vivre!

— Vous ne pouvez pas, vous! me répéta-t-il avec amertume.

— Et d'autres ne le pourraient! m'écriai-je. Je vivrais avec vous, Léon, si vous consentiez à vous éloigner de votre mère.

— Jamais! » dit-il avec une décision qui m'effraya.

» Mais cette idée de séparation avait germé en mon esprit. Il ne voulait pas consentir à s'éloigner de sa mère, à me donner le sort ordinaire de toutes les femmes, maîtresses chez elles et reines au foyer, entre leur mari et leurs enfants; il me condamnait à subir éternellement le joug, si doux pour lui, si intolérable pour moi; éternellement, je serais contrariée, *blessée*, poursuivie dans mes désirs et dans mes droits... Cet avenir, je ne l'acceptais pas, et la séparation inévitable aurait lieu, mais entre l'époux et la femme, entre le père et l'enfant.

» Un jour, à la suite d'une discussion plus amère que toutes les autres, je prononçai tout haut le terrible mot : *séparation*, qui était souvent au fond de ma pensée. Le silence me répondit, mais le jour suivant, après un long entretien avec sa mère, Léon me dit :

« Caroline, vous l'avez voulu : nous nous séparerons, mais à l'amiable et sans bruit. Je rends justice à vos qualités, et j'eusse été bien heureux si à l'égard de ma mère, à qui je dois tout, vous aviez adopté ma manière de voir et de sentir. Je ne puis m'éloigner de celle qui m'a fait ce que je suis et qui n'a que moi, et si vous persistez...

— Je persiste si vous persistez vous-même.

— Eh bien! soit! vous emmènerez Denise; c'est un sacrifice que l'équité me demande, mais j'exige qu'à dater de sa huitième année, elle vienne, tous les ans, passer deux mois avec ma mère et moi. Est-ce accordé?

— Oui, » dis-je.

» Il me tendit la main, j'y mis la mienne; peut-être nos cœurs inclinaient-ils en ce moment vers une réconciliation, mais un obstacle s'élevait... il ne fut pas franchi, et nous nous quittâmes, non sans regrets peut-être, mais au moins sans hésitation. Je passe sur ces pénibles moments; je sortis sans bruit de la maison conjugale, et après bien des réflexions, après bien des regards jetés sur cette vaste France, où je suis seule, je résolus de retourner à Angers, où mon père avait, ainsi que je te l'ai dit, quelques parents éloignés. C'était un semblant de protection et de famille. Je vis donc ici dans une profonde solitude, avec ma fille et deux servantes : l'une, une bonne et fidèle Normande qui m'a suivie et qui avait souffert aussi du despotisme de madame Villers; l'autre, ma chère Cora, la négresse qui a été élevée avec moi et qui m'est si dévouée.

» Ma maison est jolie; j'ai essayé, dans une petite serre que j'ai créée, de faire vivre quelques plantes de notre pays; tu rirais si tu voyais mes aloès et mes palmiers! mais l'ange de la maison, c'est l'enfant, c'est Denise! elle est mon rayon de soleil, ma pensée continuelle, mon souci de toutes les heures. Je veux la bien élever, je cultive pour elle mon esprit et mes chétifs talents, je tâche de lui faire aimer Dieu, mais je sens que, si cher que soit ce devoir, je ne suffirai pas à l'accomplir seule; aussi, ai-je formé le projet d'appeler à mon aide mon ancienne institutrice, la bonne mademoiselle Esther de la Rochette. Je connais son cœur, ses principes, elle m'inspire toute confiance.

» Voilà mon histoire, chère Laurence; j'ai accusé les autres, mais crois-moi, je ne veux pas m'innocenter moi-même. Mon caractère n'a pas su fléchir, et si ma belle-mère a manqué de condescendance et mon mari de fermeté pour soutenir mes droits, qui étaient aussi les siens, j'ai manqué, moi, de patience et peut-être d'humilité. Je reconnais mes torts, mais eux, sont-ils purs de tout reproche? Cependant, Léon est plus excusable que sa mère, et je comprends le sentiment qui a dicté sa conduite. Jamais fils n'a dû autant à sa mère, mais jamais fils n'a fait autant de sacrifices au culte filial. Brisons là. Je t'embrasse, ma chère Laurence, et je te prie de m'écrire et de me donner des nouvelles de Bourbon et de tous les tiens. Tu es heureuse, mais crois bien que le tableau du bonheur m'est doux. Je t'envoie un petit portrait au crayon de ma Denise; tu verras qu'elle ne ressemble pas à ton amie; elle a le teint, les yeux et les cheveux de Léon. Adieu, chère amie, ne crois jamais à l'oubli de ta sœur d'adoption; tant que je vivrai, je t'aimerai, et mon cœur se repliera vers toi et vers notre berceau commun.

» Ton amie,
» CAROLINE VILLERS. »

Vus à distance, nos fautes et nos malheurs s'éclairent réciproquement, et madame Villers reconnaissait d'une manière implicite qu'un peu plus de patience, un peu moins d'orgueil, eussent rendu acceptable une situation qui, comme toutes les choses humaines, avait son côté défectueux. Mais ce regret qu'elle pouvait ressentir, elle ne l'exprimait pas volontiers; aucune pensée de retour n'en avait jailli, et concentrant toutes ses facultés et toutes ses pensées sur un seul point, sur une seule tête, elle se vouait toute à sa petite Denise, amour qui remplaçait les autres amours, devoir chéri qui suppléait à tous les devoirs.

II

L'ENFANT.

La septième année de Denise était écoulée, elle entrait à pleines voiles dans ce qu'on appelle *l'âge de raison*, qui se manifeste souvent par un redoublement de caprices; mais cet air orageux avait passé sans s'y arrêter, non que l'enfant fût parfaite, mais elle tenait de son père ce sang tempéré, ces nerfs paisibles, ces sensations un peu lentes qui ne connais-

sent ni les brusques colères, ni les soudains désirs, ni l'inconstance dans les plaisirs et dans les amitiés. Sa mère lui avait donné la faculté d'aimer, mais en conservant pour elle la fermeté hautaine qui avait fait le malheur de sa vie, et Denise, tranquille, candide, aimante, grandissait sans que l'âge difficile changeât ses allures pacifiques. L'âme de cette enfant semblait toute pétrie de bonté; le don de Dieu par excellence, l'amour pour les autres, donnait un tendre éclat à ses yeux et à son sourire; elle aimait tout ce qu'enserrait son petit cercle : sa mère, de préférence à tout; Cora, qui jouait si bien avec elle; la normande Ursule, qui ne jouait guère et grondait souvent; les petites paysannes qui apportaient du lait ou des fruits: les animaux même : le chien noir, la chèvre et les bengalis que madame Villers élevait à grand'peine dans une cage dorée; tous les êtres vivants, compagnons de sa vie, avaient leur place dans ce bon petit cœur d'enfant, et pourtant Denise n'était pas un de ces bijoux dont se parent les modernes Cornélies. Son intelligence paraissait assoupie; elle n'annonçait pas ce que le vulgaire appelle des *moyens*; on ne pouvait citer aucune plaisante réplique, aucun mot heureux échappés à sa bouche; elle ne récitait pas de fables, elle n'était avancée en aucune science; les efforts très-consciencieux de sa mère avaient abouti à lui apprendre à peu près à lire; il est vrai que cette science, clef des autres, paraît bien difficile à ceux qui la possèdent et qui réfléchissent à ses aspérités. Denise savait de plus les premières réponses du catéchisme, ces balbutiements de la science sacrée qui eussent étonné par leur profondeur Rome et la Grèce; mais elle connaissait à peine les notes sur le clavier; elle n'avait pas la moindre idée ni de l'histoire, ni de la géographie, ni du calcul; ses petits doigts inhabiles n'avaient pu se plier à aucun travail d'aiguille; bref, elle était ignorante et elle allait atteindre sa huitième année.

Cette idée donnait le frisson à madame Villers. Le père et l'aïeule allaient rentrer dans leurs droits; bientôt Denise retournerait momentanément vers eux, et l'ignorance enfantine dans laquelle elle vivait blesserait sans nul doute ceux qui attendaient autre chose de cette petite fleur que des caresses et des parfums. Caroline se souvenait des opinions de sa belle-mère, de ses exigences en matière d'éducation; elle croyait entendre encore ces mots qui avaient tant de fois résonné à son oreille :

« *Une femme essentielle* ne doit pas ignorer ceci, ou doit connaître cela... Une femme essentielle est entendue au ménage, elle doit avoir des connaissances solides et des talents agréables. Une éducation n'est complète que lorsqu'on est femme d'intérieur et de salon tout à la fois... »

Superbe programme que Caroline n'avait pas réalisé et devant lequel Denise échouerait sans doute. Et de loin, à travers le temps et la distance, madame Villers prévoyait les critiques, les railleries, les observations blessantes et froides comme l'acier qu'exciterait l'ignorance de sa pauvre enfant, et qui, toutes, retomberaient sur elle, ajoutant ainsi un tort de plus à ceux dont on l'avait accablée.

Il est des esprits que l'ombre même d'un blâme, fût-il léger, fût-il lointain, fait cruellement souffrir, et qui ont besoin pour respirer que la douce bienveillance accueille leurs actes et leurs paroles; madame Villers était de ces esprits-là, délicats et susceptibles, ombrageux surtout pour ce qu'ils aiment, et elle souffrait beaucoup en pensant aux réflexions que Denise susciterait chez ceux qui avaient à tout prendre sur elle un droit imprescriptible, et à qui sa vie morale ne pouvait pas rester indifférente.

L'instant approchait; une lettre brève de madame Villers avait annoncé qu'on attendait l'enfant à Caen vers le 1er août, et Caroline ne pouvait plus espérer meubler cette mémoire rebelle, ouvrir cette intelligence endormie, et il fallait se résoudre à livrer Denise telle qu'elle était, dans son innocence et sa bonté natives et sans ornements étrangers. L'enfant ne s'en inquiétait pas; on lui avait dit en vain qu'elle allait revoir son père et sa grand'mère; ces noms n'avaient pas grand sens pour elle; déjà un léger brouillard voilait à ses yeux les premiers souvenirs de sa petite enfance; l'horizon actuel était le seul qu'elle connût, et d'ailleurs une préoccupation immédiate la captivait, celle de la venue de son institutrice, retardée depuis six mois, et qui arriva enfin trois jours avant le départ de Denise pour Caen.

Mademoiselle Esther de la Rochette avait dépassé quarante ans; elle avait beaucoup travaillé, car depuis vingt ans elle exerçait, avec le zèle d'une ardente vocation, les pénibles fonctions d'institutrice; depuis vingt ans elle employait vie, force, chaleur, à couver des âmes, à les animer d'un souffle généreux, à leur prodiguer la lumière et la séve; elle avait beaucoup souffert, car ces enfants pour qui elle s'était dépensée l'avaient vue partir indifférentes, et avaient oublié la nourrice de leur âme plus vite que le nourrison n'oublie celle qui lui donna son lait et qui chanta à son berceau; elle avait souffert, car elle était seule, seule dans le vaste monde; ses parents, pour qui elle avait travaillé avec tant de joie, étaient morts; un jeune frère dont elle était l'appui et qui était sans espérance, avait succombé à la fatigue des études viriles; depuis plusieurs années elle ne se rattachait plus à personne; aussi avait-elle accueilli avec joie la proposition de madame Villers, qui renouait ainsi les liens du passé, et lui épargnait le pénible ennui d'aller frapper à des portes étrangères et d'affronter encore une fois des visages inconnus. Une maladie la retint pendant quelque temps; elle arriva enfin, empressée et confiante, et elle eut quelques larmes de joie et d'expansion en embrassant Caroline, qu'elle avait quittée au seuil de la jeunesse, qu'elle retrouvait femme éprouvée, mère inquiète et qui déposait entre ses bras, comme entre ceux d'une mère, l'enfant qui allait être à toutes deux.

Denise regarda longtemps mademoiselle Esther; elle parut étudier avec recueillement toutes les lignes de ce visage sérieux et bon; puis elle lui noua les bras autour du cou et lui dit en confidence :

« Je vous aimerai bien !

— Et moi aussi ! dit l'institutrice en baisant à son tour cette joue en fleur; mais, Denise, vous savez pourquoi je viens ici ? »

L'enfant mit le doigt sur sa bouche et ne répondit pas.

C'est pour vous donner des leçons, ma chère petite; nous apprendrons ensemble beaucoup de belles choses; dites, voulez-vous ?

« Cela ne m'amusera pas, répondit Denise d'un

ton sérieux; j'aime mieux courir au jardin avec Cora et Black, ou bien habiller ma poupée auprès de maman, quand elle est assise dans la serre ou sous les arbres de son pays.

— C'est votre maman qui désire que vous appreniez, et vous lui ferez beaucoup de peine si vous restez ignorante.

« Vous croyez?

— J'en suis sûre.

« Comment faire? Je vais aller demain chez mon papa, fort loin, fort loin d'ici; vous ne venez pas, vous, mademoiselle?

— Non, petite amie; mais quand vous reviendrez de Caen je serai ici et nous commencerons. Vous serez bien sage et bien docile?

« Pour faire plaisir à maman et à vous, oui, dit l'enfant comme si elle comprenait la gravité d'un engagement. »

Pendant deux jours, il ne fut pas question d'études; on s'occupa à installer mademoiselle Esther et à faire les derniers préparatifs de voyage de Denise. Le moment redouté arriva; l'enfant allait partir, escortée d'Ursule, qui méritait toute confiance; elle recevait, étonnée, craintive, les embrassements passionnés de sa mère, et elle lui dit enfin :

« Maman, mademoiselle dit que je ne dois pas te faire de peine : si tu es fâchée de me voir partir, je resterai, dis?

— Hélas! cela ne se peut? dit madame Villers en la pressant encore sur son sein; chère petite, il faut partir; mais pense à moi, pense à ta pauvre mère! »

Denise ne comprenait pas, mais cette scène l'ébranlait profondément; elle pleurait à sanglots quand Ursule, ornée de ses plus beaux atours normands, la prit dans ses bras en disant :

« Madame, faut vous faire une raison! j'en aurai soin, allez!

— Ursule! vous m'écrirez, n'est-ce pas? s'écria madame Villers en pressant la grosse main de la cuisinière; que je sache comment elle est!

« Soyez tranquille, je vous dis! allons, mon minet, nous partons... »

Elles montèrent en voiture; l'enfant criait :

« Je veux rester avec maman! »

Mais la voiture partit au grand trot, et madame Villers, abattue, découragée, se réfugia dans la serre, où elle resta seule tout le jour. Elle n'osait s'aventurer dans la maison, elle craignait ce vide de l'absence qui ressemble tant au froid de la mort.

Le soir, elle rentra dans sa chambre en passant par celle de Denise. Mademoiselle Esther était assise devant la table : des crayons, des estompes, des esquisses étaient épars autour d'elle; elle leva la tête en voyant madame Villers.

« Pardonnez-moi, dit celle-ci; pardonnez-moi; chère demoiselle, de vous avoir laissée seule tout ce jour; mais j'eusse été de bien mauvaise compagnie...

— J'étais avec vous de cœur et avec votre chère enfant, et en voici la preuve,» répondit mademoiselle Esther en se levant et en mettant sous les yeux de madame Villers l'esquisse qu'elle venait de finir.

C'était un portrait de Denise rapidement touché, mais d'une ressemblance étonnante. La tête seule était reproduite, comme celle de ces anges que les peintres placent dans les *gloires* de leurs tableaux, et elle revivait sous ce crayon avec son beau front, bien modelé et plein de promesses, ses yeux d'un bleu foncé auxquels de longs cils noirs donnaient tant de douceur, l'expression ingénue et caressante de son visage qui semblait dire à sa mère ces mots tracés au bas du portrait :

Je reviendrai.

« Quelle joie vous me faites! s'écria madame de Villers en attachant des yeux ravis sur cette chère image; chère amie, vous avez compris tout ce que cette enfant est pour moi! Oh! que je vous remercie.

— Je l'aime aussi, dit doucement mademoiselle Esther, et à nous deux nous l'élèverons bien. »

« Pourvu qu'on ne me la gâte pas là-bas! qu'on ne me vole pas son cœur! » s'écria Caroline en laissant lire au fond de sa pensée.

— Ce cœur est bon, il est aimant, et nous le rendrons pieux; nous le donnerons à Dieu pour qu'après il soit tout à ses devoirs et à ses affections.

« C'est une position si difficile que celle de cette enfant! continua madame Villers en poursuivant le fil de ses idées. Entre un père et une mère!

— Elle les aimera tous deux et ne les jugera point.

« Je ne craindrais pas d'être jugée si je l'étais avec équité, répondit Caroline avec une nuance de hauteur; je n'ai rien à me reprocher. »

L'institutrice laissa tomber cette parole, et prenant la main de son ancienne élève :

— Faisons notre prière du soir pour Denise, dit-elle; que Dieu et ses anges la conduisent et la ramènent. »

Mme Bourdon.

(*La suite au prochain Numéro.*)



LES AVENTURES DE MON COUSIN

'ai un cousin qui n'est pas laid : le seul trait de sa figure qui attire les yeux d'une manière fâcheuse, c'est son nez. Il est retroussé, et les deux ouvertures ressemblent à des portes cochères ; on y entrerait à cheval. Mon cousin porte au vent ce nez malencontreux, il a toujours l'air de chercher une étoile dans le ciel; son cou est allongé et tendu comme celui d'un chien qui hurle à la lune. Alfred est son tailleur, et personne ne s'en douterait ; il communique un cachet particulier à ce qu'il porte, on croirait qu'il est venu au monde avec tous ses vêtements.

Mon cousin s'appelle Gilbert des Marais ; il est fort riche, et ses parchemins sont si vieux, qu'une ménagère soigneuse les trouverait trop poudreux pour couvrir des conserves de cornichons. Les ancêtres de Gilbert ont suivi Guillaume le Conquérant en Angleterre, Philippe-Auguste et saint Louis en Palestine ; il parle volontiers des conquêtes de ses aïeux et jamais des siennes.

Gilbert n'est pas bête, il est gauche et distrait. Ce n'est pas non plus l'aigle de la famille, je m'empresse de le dire, mais bien des gens, qui n'ont pas tant d'esprit que lui, savent passer inaperçus.

Gilbert habitait un bel hôtel dans une petite ville de province. Je ne nommerai ni la ville ni la province. Il vivait noblement, donnant à dîner à des convives qui se moquaient de lui, prêtant son argent à des amis qui ne le lui rendaient pas, ouvrant son cœur et sa bourse à tous venants, et ne semant que des ingrats sur son chemin. Ses deux plaisirs favoris étaient les armes et la chasse aux alouettes. Il passait de longues heures avec un maître d'escrime et ne s'exerçait qu'à huis clos ; son talent grandissait dans l'ombre. Les alouettes, moins discrètes, attiraient Gilbert à la lumière du jour, on ne le croyait redoutable que pour ces petits oiseaux.

Un jour, mon cousin, moins distrait qu'à l'ordinaire, s'aperçut qu'on riait à ses dépens. Étonné, indigné, il en demanda raison à trois rieurs. Son premier adversaire fut tué et les deux autres blessés. Depuis lors personne ne s'avisa de rire au nez de Gilbert !

De vingt-cinq à trente ans, Gilbert pensa à se marier ; ce n'était pas chose facile, il était timide et redoutait de faire un choix ; il se défiait de sa pénétration ; son mariage devait être le seul acte important de sa vie. L'irrévocable lui apparaissait comme un fantôme menaçant.

Une blonde jeune fille vint à X*** pour assister au mariage d'une amie. Gilbert dansa avec elle, et quand il sortit du salon, il lui sembla qu'elle emportait son cœur dans les plis vaporeux de sa robe de gaze. L'hôtel des Marais avait pour vis-à-vis l'hôtel du Grand-Cerf; c'était là que reposait la blonde apparition du bal. Toute la nuit Gilbert regarda la façade de l'auberge bienheureuse qui abritait l'ange de ses rêves.

Le lendemain matin, une chaise de poste qui stationnait sous les fenêtres du Grand-Cerf, annonça à mon cousin le départ de la belle voyageuse. Il fit atteler aussi, et donna ordre à son cocher de suivre la voiture de M. le baron du Harlay. Six lieues plus loin, le baron changea de chevaux, Gilbert en fit autant, et suivit ainsi de relais en relais pendant trente-cinq lieues. Il arriva au château du Harlay, entra comme un ouragan à la suite du baron, et se trouva au pied du perron.

« Monsieur, dit-il sans préambule, j'ai eu l'honneur de vous être présenté hier, et je viens aujourd'hui vous demander de m'accorder la main de mademoiselle Louise du Harlay, votre fille.

— Monsieur, répondit avec courtoisie le baron, je suis infiniment flatté de cette démarche spontanée, et je vous prie d'agréer mes sincères remercîments, mais j'ai l'honneur de vous faire part du mariage de ma fille avec M. le vicomte de Croisilles. »

Gilbert ne répondit pas. La déception était foudroyante, il chancela et serait tombé à terre, si M. du Harlay ne l'eût retenu dans ses bras.

Il retourna à X***. Pendant une année entière il pleura Louise du Harlay. Il revoyait en songe ses yeux noirs et ses boucles soyeuses. Les fleurets restaient au repos et les alouettes chantaient sous ses fenêtres.

Une Parisienne et sa nièce vinrent s'établir à X***. Gilbert trouva mademoiselle de Civry plus belle encore que mademoiselle du Harlay. Elle était orpheline, il la demanda en mariage à sa tante. La tante pensa à la fortune de Gilbert et dit *oui* ; la nièce pensa à Gilbert et dit *non*.

Gilbert quitta X***, il s'en fut promener ses regrets à quelques lieues de là, dans le chef-lieu de son département. Une idée le poursuivait, il pensait que la perte prématurée de ses cheveux était la cause unique du refus de mademoiselle de Civry. Reconquérir sa chevelure devint sa pensée fixe ; il la confiait à ses amis et à ses connaissances, il consultait les savants, coiffeurs et médecins, pour trouver une huile vivifiante qui fît renaître ses cheveux.

Un soir d'été il traversait la rue la plus fréquentée de Z***. Je ne puis nommer le chef-lieu, n'ayant pas voulu nommer le département. Il donnait le bras à une de ses parentes ; en passant devant la boutique du pâtissier en renom de l'endroit, il aperçut des

flacons de vanille en poudre et demanda ce que cela pouvait être. Sa malicieuse compagne voulut escompter sa préoccupation habituelle.

« Cela, dit-elle tranquillement, c'est une merveilleuse pommade qui fait repousser les cheveux en trois semaines.

— Ah! s'écria Gilbert transporté, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? Mais comment un pâtissier vend-il de la pommade?

« Son frère, parfumeur à Paris, en est l'inventeur, il lui a envoyé ce dépôt. »

Gilbert n'en demanda pas davantage, il s'élança dans la boutique et dit à la pâtissière :

« Madame, donnez-moi de la pommade. »

La pâtissière était une belle personne un peu gourmée, qui lui répondit froidement :

« Monsieur, je ne vends pas de pommade.

— Mais je sais que vous en avez d'incomparable! Vos magnifiques tresses noires que j'admire et que j'envie n'en sont-elles pas la preuve et l'enseigne?

— Monsieur, répliqua plus haut la farouche pâtissière, je vous prie de ne pas vous occuper de mes cheveux et de passer votre chemin.

— Eh bien, donnez-moi de la pommade.

« Monsieur, veuillez sortir de mon magasin, je n'entends pas qu'on se moque de moi.

— Madame, je ne sortirai qu'avec un de ces pots. Vous n'avez pas le droit de me refuser les marchandises que vous exposez à la vue du public! »

Et sur ce, Gilbert s'avança résolûment vers la vitrine qui renfermait les flacons de vanille.

« Ah! vous ne voulez pas sortir et vous venez chez moi pour vous moquer de ma femme! attendez, mon bourgeois, hurla un pâtissier bâti comme un Hercule, et sortant tout enfariné de son arrière-boutique; attendez, nous allons voir! »

Et saisissant Gilbert, il le lança les quatre fers en l'air sur le trottoir. Le pâtissier était jaloux de la dignité de sa femme, il avait entendu à demi les discours de Gilbert et se faisait justice à lui-même.

Mon cousin était brave, nous le savons, mais on ne se bat pas avec un pâtissier; il n'eut d'autre parti à prendre que de quitter la ville de Z***, où cette histoire faisait grand bruit.

Pauvre Gilbert, lui aussi, au banquet de la vie, était un infortuné convive.

Il revint à X***, où il végéta pendant dix ans. Il pensait toujours à se marier, mais toutes les femmes qu'il désirait lui glissaient dans les doigts comme des anguilles. Les aventures de Gilbert étaient passées en proverbe; il ne pouvait rien faire comme les autres.

Mon cousin avait des rhumatismes. Un matin, il appela son valet de chambre, un athlète campagnard qu'il avait enlevé à la charrue pour lui confier le soin de sa personne.

« Jean, lui dit-il, tu vois cette bouteille?

— Oui, monsieur.

— Tu vas me frictionner avec le liquide qu'elle contient, tu frotteras à tour de bras comme si tu aidais Pierre à bouchonner mes chevaux, et tu ne feras pas attention à mes plaintes; au contraire, si je crie, tu redoubleras de force, tu m'entends?

— Oui, monsieur.

— *Lis* l'instruction qui est sur la bouteille, tu verras la manière de s'en servir.

— Oui, monsieur. »

Jean lut ce qui suit : « Secouez fortement avant de frictionner, etc. » Il ne pensa pas qu'il s'agissait de la bouteille, et saisissant son maître, il le secoua à lui rompre les os.

Gilbert criait : « Ce n'est pas cela! lâche-moi! » mais Jean, fidèle à sa consigne, redoublait de violence à mesure que Gilbert criait.

Gilbert ne s'occupait plus de ses contemporaines, elles étaient toutes mères de famille ou plantes desséchées. Parfois il promenait ses regards sur l'essaim des jeunes filles qui succédait à la génération précédente, mais il se souvenait de ses soucis passés et gardait à deux mains son pauvre cœur toujours repoussé.

Pourtant il admirait en silence et malgré lui une gracieuse enfant de dix-huit ans, fraîche et rieuse, elle s'appelait Marie d'Urbac. C'était une héritière recherchée par les plus jeunes et les plus pimpants de la localité.

Gilbert reçut un jour la visite de l'abbé Gérard, vicaire de sa paroisse.

« Monsieur, dit l'abbé, nous aurons ces jours-ci une bien belle cérémonie pour l'inauguration de la chapelle Saint-Joseph, et pour que la fête soit complète, je suis chargé par M. d'Urbac de vous demander votre main pour sa fille. »

Gilbert se leva, ou, pour mieux dire, il fut enlevé de son fauteuil par une force électrique.

« Cher abbé! vous ai-je bien entendu? Suis-je assez heureux pour que M. d'Urbac... Ah! je n'aurais jamais osé lui demander... Est-ce lui-même qui vous a parlé? Êtes-vous sûr? »

Gilbert était haletant.

« Parfaitement sûr. M. d'Urbac m'a dit qu'il y tenait beaucoup, votre âge le rassure, vous comprenez que...

— Et mademoiselle d'Urbac?

— Elle désire vivement aussi que vous acceptiez, elle vous préfère à tout autre. Pour une cérémonie de ce genre, elle ne veut pas se trouver dans la foule avec le premier venu... »

Gilbert n'écoutait plus, il était déjà sous la voût de son hôtel et courait à perdre haleine vers la demeure de M. d'Urbac.

Il se précipita dans le salon, tomba dans les bras de M. d'Urbac, serra madame d'Urbac sur son cœur, et se jeta aux genoux de Marie d'Urbac, qui brodait; elle se piqua le doigt et poussa un cri perçant.

« Toute ma vie vous sera consacrée! Je ne serai pas votre mari, je serai votre esclave, vous serez ma souveraine. »

M. d'Urbac releva Gilbert, qu'il croyait fou; Marie s'envola comme un oiseau effarouché; madame d'Urbac gagna la porte à reculons. Elle luttait entre la peur et sa sollicitude conjugale qui lui faisait un devoir de ne pas abandonner son époux en si périlleuse rencontre.

« Qu'avez-vous, mon ami? dit M. d'Urbac en s'emparant des mains de Gilbert pour le forcer à rester tranquille.

— Ce que j'ai? mais je suis fou de bonheur! Vous me faites offrir la main de votre fille par l'abbé Gérard, et vous me demandez ce que j'ai? Je suis le

plus heureux des hommes, et je serai pour vous le plus tendre des fils. »

La joie rendait Gilbert éloquent.

Il fallait jeter de l'eau glacée sur ce joyeux incendie !

« Mon cher monsieur des Marais, reprit M. d'Urbac, vous vous êtes mépris sur la proposition que vous a transmise M. l'abbé Gérard. Il s'est mal exprimé ou vous l'avez mal écouté. Ma fille doit quêter à la cérémonie qui aura lieu pour l'inauguration de la chapelle Saint-Joseph. On m'a dit de choisir son cavalier, et j'avais pensé que vous consentiriez volontiers à lui donner la main ce jour-là. »

Gilbert s'élança dans la rue et regagna son hôtel plus vite encore qu'il l'avait quitté. Il avait très-chaud, se refroidit, attrapa une fluxion de poitrine et manqua mourir. Quand il fut convalescent, on lui ordonna les eaux des Pyrénées. La France n'était pas encore couverte par son réseau de chemins de fer, Gilbert partit en poste, suivi de son fidèle Jean.

Deux mois plus tard il revenait à X***. A demi couché dans le fond de sa voiture, il regardait mélancoliquement le postillon qui fouettait ses chevaux et les arbres qui apparaissaient et disparaissaient aux côtés de la route. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur une calèche qu'on dételait. Deux femmes venaient d'en descendre ; le timon était brisé ; on était à trois ou quatre lieues du village le plus proche. Gilbert, avec la politesse d'un vrai chevalier français, donna ordre d'arrêter et mit sa voiture à la disposition des voyageuses. La plus âgée remercia en objectant qu'elle suivait la route opposée.

« Qu'importe, reprit Gilbert, je ne suis pas pressé d'arriver chez moi.

— Acceptez, ma mère, dit l'autre dame, puisque monsieur a la bonté de nous rendre ce service... Bonne maman serait très-inquiète si nous n'arrivions pas. Nous sommes à sept lieues de Clécy, nous ne pouvons pas coucher en plein air, ni faire la route à pied.

Les voyageuses, après avoir donné des ordres à leurs domestiques, montèrent dans la voiture de Gilbert. Il faisait nuit quand on arriva à Clécy. Gilbert fut invité à y demeurer quelques jours ; il fut présenté à une grand'mère presque centenaire, qu'on appelait madame la baronne ; on donnait à sa fille le titre de marquise, et sa petite-fille était désignée sous le nom de madame Nathalie. Il attendait qu'entre ces trois femmes parût au moins un mari, mais il ne parut rien du tout ; il se prit à examiner avec curiosité madame Nathalie. C'était une gracieuse femme d'une trentaine d'années, elle avait de beaux yeux très-doux, une fraîcheur printanière et des dents blanches qu'un fréquent sourire laissait admirer. « Est-elle veuve ? » se demandait-il.

Le lendemain, Gilbert admira le château de Clécy dans tous ses détails ; on y respirait un parfum de luxe et de bien-être. C'était madame Nathalie qui, d'un geste ou d'un coup d'œil, ordonnait le service. Il voyait çà et là des armes et des objets ayant appartenu au baron et au marquis, mais ne retrouvait aucune trace du mari de madame Nathalie. Enfin, il crut avoir découvert la solution du problème : madame Nathalie devait être chanoinesse. Une de ses tantes l'avait été, on le lui avait dit en lui montrant un beau pastel Louis XV. Plus loin, le portrait de madame Nathalie à l'âge de quinze ans, la représentait avec une décoration analogue à celle de sa tante. Cette décoration était le ruban bleu des pensionnaires du Sacré-Cœur.

La baronne dit un jour :

« Nous n'avons pas d'hommes à la maison et nous nous en passons fort bien ! »

Un léger nuage de tristesse passa sur le visage de sa petite-fille. Gilbert se prit à l'adorer. Elle était la fée bienfaisante de Clécy, soignait les malades, et faisait élever des enfants, leur enseignait elle-même à lire et à écrire ; sa gaîté se répandait sur tout ce qui l'entourait. Gilbert la suivait avec respect comme on suit une procession. Il bénissait le destin ; son étoile avait enfin filé vers le but de ses désirs ; l'ange de la charité allait prendre place à son foyer. Il avait foi dans l'avenir, et cette confiance le transformait.

Quatre jours s'étaient écoulés, il fallait partir ou parler. Il aima mieux parler, et en présence de la baronne il demanda à la marquise la main de madame Nathalie.

Les deux dames se regardèrent avec stupéfaction.

« Mais vous ne savez pas ? dit la marquise.

— Quoi donc ?

— Nathalie est mariée.

— Mariée ! s'écria Gilbert s'arrachant avec désespoir le peu de cheveux qui lui restaient ; ah ! madame ! pourquoi ne me l'aviez-vous pas dit ?

— Mais, monsieur, parce que vous ne me l'aviez pas demandé. Nous sommes d'ailleurs si connues dans ce pays, que je ne supposais pas que vous pussiez ignorer....

— Je ne suis pas du pays ! exclama l'infortuné Gilbert. J'habite à cent lieues d'ici. Où est donc cet invisible mari ?

— Nous avons, dit la marquise, marié ma fille à M. Lington, Anglais d'origine, immensément riche ; il l'a rendue très-malheureuse, elle est séparée de lui et vit près de nous. On l'appelle ici madame Nathalie, parce que ce nom lui rappelle vingt années de bonheur, et que celui de Lington remue dans son cœur de douloureux souvenirs.

— J'attendrai qu'elle soit veuve, dit résolûment Gilbert, et je vous jure que je lui ferai oublier ses douleurs passées.

— Pauvre petite, reprit la baronne, elle le mériterait bien, mais ces gens-là ont l'âme chevillée dans le corps, et M. Lington vivra aussi longtemps que Mathusalem. La destinée est étrange : j'ai eu deux maris qui ont été si bons pour moi, que je ne sais lequel des deux je regrette le plus ; Nathalie n'en a qu'un, et c'est un monstre.

— Ce n'est pas juste, bonne maman, dit en entrant Nathalie. Voilà ce que c'est, vous avez pris deux parts de bonheur, il n'en est plus resté pour votre petite-fille. Quant à vous, monsieur, je vous remercie de tout mon cœur ! Voyez comme je suis mal élevée, j'écoutais aux portes. Mariez-vous et ne m'attendez pas ! Si j'étais veuve, je ne vous épouserais pas !

— Ce que tu dis là n'est pas aimable, mon enfant, dit la baronne.

— Non, bonne maman, ce n'est pas aimable, mais c'est loyal. »

Gilbert quitta Clécy avec une résolution chevaleresque, il voulait chercher querelle à M. Lington, se battre avec lui et rendre à Nathalie sa liberté.

« Elle épousera qui elle voudra, mais elle bénira mon souvenir ! » se disait-il.

Gilbert se battit en effet, et M. Lington lui creva un œil.

Revenu à X***, Gilbert serait mort de consomption, si l'abbé Gérard ne s'était juré de lui trouver une femme. Il dénicha dans une ville voisine un trio de filles à marier, trois sœurs qui s'appelaient mesdemoiselles Poisson de la Rivière. Poisson était incontestablement leur nom ; quant à La Rivière, il ne fallait pas remonter à sa source. Dans ce temps-là la loi qui rend à César seul ce qui appartient à César, n'existait pas encore. Chacun pouvait s'affubler à volonté d'un titre ou d'un nom. Ceux qui ne se contentaient pas de s'appeler Pierre, Paul, Alexandre ou Jacques, ajoutaient ce qu'ils voulaient à leur état civil comme on ajoute un plat à son dîner. On déterrait une gloire passée et on s'enveloppait d'une ombre mensongère pour ne pas porter le nom de son père ; ainsi avait fait M. Poisson de la Rivière, l'auteur du trio dont je viens de parler. la Rivière Ier était mort sans héritier mâle. Mesdemoiselles de la Rivière pouvaient se classer parmi ces fleurs qui montent en graines et seront bientôt fanées. Leur mère guettait en vain les maris. Avec la patience d'une araignée qui tend sa toile pour prendre des mouches, elle veillait depuis quinze ans, active et infatigable, et pas un gendre ne s'était laissé prendre dans ses lacets. Une mère qui a des filles mûres à placer, fût-elle par nature douce comme un agneau, devient plus féroce que la hyène des déserts. Madame Poisson avait la tentation d'étrangler toutes les jeunes filles qui se mariaient sous ses yeux.

Semblable à un général d'armée qui livre sa dernière bataille, elle avait assigné à chacune son poste. Elle aurait voulu ne montrer d'abord que l'aînée, quitte à produire ensuite successivement la seconde et la troisième, mais l'abbé Gérard n'entendit pas de cette oreille-là, il comptait sur la masse et ne se fiait pas aux postes avancés.

Gilbert choisit la seconde, c'était aussi la meilleure, une fille de vingt-neuf ans, qu'une couturière habile pouvait encore transformer en jeune femme.

Madame de la Rivière ne pesait pas une once ! Quelle éblouissante conclusion ! L'excellente femme ne souhaitait aucun mal à ses voisines, mais elle espérait bien que quelques-unes en mourraient de dépit. Elle comptait diriger Gilbert comme un pilote dirige son navire. Elle imposait sa volonté à tort et à travers, et bientôt elle vécut avec ce futur gendre, si passionnément désiré, dans les termes où vivent ordinairement un chien et une chatte.

Mademoiselle Amanda Poisson de la Rivière, la fiancée de Gilbert, voltigeait comme un oiseau auquel on vient d'ouvrir sa cage.

Le jour attendu si longtemps se leva enfin ! On était à la fin de décembre. Ce jour-là laisse au fond du cœur de tous un souvenir béni ou d'amers regrets. Pour Gilbert, il devait laisser une impression d'une nature différente. Ce jour-là devait être le jour le plus burlesque de sa vie.

Madame de la Rivière fixa à minuit l'heure du mariage. Elle voulait avoir le plus petit nombre possible d'amis et de curieux autour d'elle, car il serait constaté à la mairie et à la sacristie que son défunt mari s'appelait simplement Amédée Poisson. Mademoiselle de la Rivière ne tenait pas non plus à ce que toute la paroisse fût réunie pour entendre dire qu'elle avait commencé le cours de cette trentième année si redoutée des femmes et surtout des filles. L'acte de naissance est un bourreau qui tranche la tête à tant d'illusions ! Gilbert se prêta à tout sans demander *pourquoi ?*

On fut à la mairie sans tambours ni trompettes, avec les quatre témoins indispensables, puis Gilbert se rendit à son hôtel, ferma ses malles, et les fit porter chez sa belle-mère, d'où il devait partir en poste avec sa femme dans cette voiture qui avait suivi Louise du Harlay et ramené à Clécy madame Nathalie Lington.

Le curé, avant de commencer la cérémonie du mariage religieux, demanda à Gilbert son certificat de mariage civil. Il l'avait posé à l'hôtel sur sa cheminée, et l'avait oublié. Prompt comme l'éclair, il sort de l'église et disparaît dans les rues sombres. Il avait plus de confiance en l'agilité de ses jambes que dans la vitesse des chevaux de fiacre qui avaient traîné la noce.

Chemin faisant il rencontre une patrouille, le sergent, voyant courir un homme à pareille heure, lui crie : *Qui vive ?* Le marié, hors d'haleine, répond : *C'est moi !* et veut repousser la baïonnette croisée devant lui. Un soldat l'arrête, il résiste, et dans la lutte son habit est déchiré ; on le conduit au poste. Là, il cherche à s'expliquer. Son émotion rend son récit confus ; on trouve l'histoire invraisemblable, et on décide qu'il restera là jusqu'au lendemain matin. Gilbert, désespéré, obtient d'être conduit à son hôtel par deux soldats et un caporal. Il arrive ainsi escorté et fait lever le maître de l'hôtel, qui répond de lui. La force armée s'en retourne porter son intervention sur un autre théâtre.

Gilbert se demande avec terreur s'il retrouvera le bienheureux certificat qui constate son bonheur. Il frémit à la pensée qu'on s'en est peut-être serv pour allumer le feu. Il se précipite dans l'escalier qui conduit à sa chambre. Le maître de l'hôtel lui crie que cette chambre est occupée, il le prie d'attendre un instant, mais Gilbert n'entend pas et n'attend pas ! il est lancé comme une locomotive à toute vitesse ; il secoue la porte, elle résiste ; d'un vigoureux coup de poing il fait sauter le loquet, et s'introduit avec effraction chez un voyageur qui dort du sommeil du juste. La femme du voyageur crie : à l'assassin ! Le voyageur se précipite dans l'obscurité à la rencontre de Gilbert ; une lutte commence, le maître de l'hôtel arrive avec de la lumière et...... des explications !

Gilbert retrouva ce quil cherchait ; il retourna à l'église, mais dans quel état, grand Dieu ! Il fut obligé de revêtir son paletot pour cacher le délabrement de son habit. Plus d'une heure s'était écoulée ; la noce était réfugiée dans la sacristie, la mariée tremblait de tous ses membres, elle était gelée.

Le curé demanda à Gilbert s'il prenait pour épouse

mademoiselle Amanda Poisson de la Rivière ; il répondit : *Je le jure!* C'était une réminiscence de la cour d'assises, où il avait, une fois en sa vie, été appelé en témoignage.

Le curé, qui n'était ni un Fénelon ni un Lacordaire, dit à Gilbert dans son allocution :

« Vous méritez le bonheur, car vous avez préféré dans la compagne de votre pèlerinage sur cette terre les qualités solides à la jeunesse, à la fortune et à la beauté ! »

Qu'importait le discours du curé à madame des Marais, elle était mariée ?

Madame Poisson déclara à son gendre comme Ruth à sa belle-mère que sa patrie serait sa patrie, et qu'elle allait le suivre à X***. Gilbert détestait cordialement madame Poisson. Entre cette belle-mère d'un caractère entier et deux sœurs jalouses, le bonheur était impossible, il formula un refus clair et net. Madame Poisson eut une attaque de nerfs, Amanda tomba sans connaissance. Mais arrivée chez elle, madame Poisson retrouva ses sens.

« Monsieur, dit-elle en descendant de voiture, vous ne voulez pas de moi chez vous, je ne vois pas pourquoi je vous offrirais l'hospitalité dans ma maison. Ma fille ne peut voyager dans l'état de souffrance où vos procédés l'ont réduite, vous viendrez la chercher demain si bon vous semble. »

Et la porte se ferma au nez de Gilbert.

L'abbé Gérard ne l'avait pas abandonné ; il était là, témoin muet de cette scène de tendresse maternelle et filiale entre madame Poisson et son gendre.

« Venez, dit-il au pauvre marié, je vais vous conduire chez le curé, à deux pas d'ici; il vous donnera un gite pour quelques heures, cela vaut mieux que de retourner à l'hôtel, vous y avez déjà fait assez de tapage aujourd'hui. Demain, mon ami, vous emmènerez votre femme et vous serez débarrassé de votre belle-mère. »

Gilbert se laissa mener chez le curé, qui le reçut à bras ouverts. Il était seulement désolé de faire coucher M. des Marais dans une chambre sans cheminée. « Mais, dit-il, elle communique à celle de mon vicaire, et vous pourrez vous déshabiller près de son feu. »

Gilbert entra chez le vicaire, qui dormait déjà, il se chauffa un instant et déposa ses vêtements sur une chaise, puis il gagna son lit, où il ne put trouver qu'un sommeil pénible et agité. Le curé lui avait fait ses adieux, il partait avant le jour avec son vicaire pour passer la journée à quelques lieues de la ville. Quand Gilbert s'éveilla, le presbytère était silencieux comme un tombeau ; il se leva et se dirigea vers la chambre de son voisin pour y reprendre ses vêtements. La porte de communication était fermée à clef. Il appela, pas de réponse ! Il alla dans le corridor, ayant remarqué une autre entrée, elle était également fermée. Il parcourut toute la maison, elle était déserte ; le vicaire avait emporté la clef, et la servante, ignorant la présence de Gilbert, s'était donné la permission de la journée.

Que va devenir Gilbert ? Qui viendra le chercher là ? L'abbé Gérard est retourné dans la nuit à X***, personne ne sait où est Gilbert !

Il prit un parti suprême ! Il revêtit une soutane du bon curé, il se coiffa d'un chapeau romain, et ce fut ainsi qu'il se présenta chez madame Poisson. Cette aimable personne voulut le proclamer fou et empêcher sa fille de suivre un aliéné. Mais Amanda était très-majeure et très-bien mariée, elle voulut suivre son mari et partit avec Gilbert.

Je ne puis terminer ce récit comme on termine les contes de fées : *Ils vécurent fort longtemps et eurent beaucoup d'enfants!* car je ne sais si Dieu leur accordera de longs jours, et je ne suis pas pressée d'en juger, mais déjà deux ou trois babies réjouissent de leurs cris les vieux murs de l'hôtel des Marais, et Gilbert est heureux !

Comtesse de Mirabeau.

LA SYRIE

(Suite.)



ENDANT que je me transportais déjà en imagination sous les frais ombrages de Bennakir, nous arrivions réellement à Za'hlèh, où nous devions passer la nuit. Cette petite ville, l'une des plus florissantes de la contrée, située au pied de la montagne, à l'entrée même de la plaine de Balbek, renferme une population de quinze à dix-huit mille habitants, la plupart catholiques.

Nous ne visitâmes ni le collége des révérends pères (1), ni l'école de charité, et l'aurore, en se le-

(1) « La mission des jésuites à Za'hlèh, dit un voyageur moderne, M. George de Salverte, fut fondée en 1840, et produisit en peu de temps les plus heureux fruits. Un collége vint bientôt compléter cette œuvre ; il est aujourd'hui dirigé par un savant religieux, appartenant à l'une des plus nobles familles d'Italie, le prince Sorogna. Chaque dimanche, les élèves des missionnaires, instruits à leur excellente école, vont porter dans les pauvres villages l'enseignement élémentaire des vérités de la foi.

vant, nous trouva déjà en chemin, traversant le pays des Druses, en faisant seulement un léger détour pour contempler sur le sommet d'une colline, au village musulman de Karak, le fameux tombeau de Noé (1), qui n'a pas moins de cent pieds de long sur vingt de large (le corps du patriarche atteignant ces dimensions, au moins dans l'opinion de nos guides); et nous arrivâmes à Beyrouth la veille du départ du paquebot. Dès que M. d'Alpanin y eut retenu sa place, il courut acheter le meilleur fusil et les plus magnifiques pistolets qu'il trouva dans la ville, et il me chargea de les offrir de sa part au cheik Kavven et à son fils; puis, l'esprit plus tranquille depuis que son retour en France était assuré, il m'emmena dîner à son hôtel, et se mit à causer avec la familiarité bienveillante dont il avait pris l'habitude à mon égard.

« Je regrette, me dit-il, que nous n'ayons pu achever ensemble le voyage projeté; j'aurais éprouvé un grand plaisir à visiter avec vous Damas et les ruines de Palmyre, et même à traverser le Hauran, dans lequel les caravanes ne s'aventurent pas sans crainte; mais puisque vous avez résolu de ne partir que par le paquebot du 30, je vous engage à profiter des quinze jours qui vous restent pour parcourir au moins les villes du littoral; c'est un voyage facile et plein d'intérêt. En remontant la côte vers le nord, vous trouverez d'abord Djebaël, l'ancienne Byblos, près de laquelle le fleuve Adonis (2) se jette dans la mer, non pas rougi du sang du favori de Vénus, comme le dit la fable, mais de la craie rougeâtre qui se détache de temps en temps du lit même du fleuve; El-Batroun, autrefois Botrys, Tripoli, que nous n'avons fait qu'apercevoir de loin et du haut d'une des montagnes du Liban; Tortose, célèbre au temps des croisades par le sanctuaire consacré à la mère du Sauveur. Le sire de Joinville vint y prier la Reine des anges; les chrétiens s'y rendaient en pèlerinage de tous les points de l'univers, et les Musulmans eux-mêmes, s'il faut en croire Jacques Vitry, y conduisaient leurs enfants en certains cas désespérés pour y recevoir le baptême, persuadés que la protection de la sainte Vierge les garantirait désormais de tout malheur. Vous verrez Latakié, l'antique Laodicée, réduite à cinq ou six mille âmes, et vous pourrez y visiter d'immenses catacombes et un arc de triomphe assez éloigné de la ville actuelle, indice de son ancienne étendue dans le temps de sa prospérité (1); enfin Y-kenderoun ou Alexandrette, le port d'Alep (2) et d'Antioche (3), où l'on ne trouve ni ville ni port depuis que l'un et l'autre ont été détruits par les Arabes peu après l'invasion de

---

» Autour de la maison de paille et de terre des jésuites, sont venus se grouper successivement une trentaine de catéchistes des deux sexes. Dix-sept maîtresses d'école réunies en congrégation sous le nom modeste des *Filles de la Mission*, se répandent au milieu d'une population à demi barbare. Cinq écoles, sorties de celles de Za'hlèh, ont pris possession de la Calé-Syrie et paraissent devoir s'étendre jusqu'aux ruines mystérieuses du Hauran, où les caravanes elles-mêmes craignent de s'aventurer. Près de cinquante jeunes personnes apprennent, sous la direction des *Filles de la Mission*, les travaux de l'aiguille, la lecture et l'écriture.

» De leur côté, les dix maîtres ne réunissent pas moins de six cents jeunes garçons autour de leurs pauvres écoles. Dans le seul village de Mollakah, sur une population de 3,000 âmes, dont une faible partie seulement est chrétienne, plus de deux cents enfants des deux sexes viennent réclamer l'enseignement de nos missionnaires. »

(G. de Salverte.)

(1) Selon la tradition, Noé, après le déluge, se serait établi dans la plaine de Balbek.

(2) Aujourd'hui le Nahr Ibrahim.

(1) « Latakieh, l'ancienne Laodicée, est la résidence d'un évêque grec; les principales puissances de l'Europe y ont des consuls. Son port, appelé la Scala ou la Marina, forme une ville distincte, séparée de la haute ville par des jardins plantés d'arbres fruitiers. Le petit port de *Tartous*, au sud de Latakieh, indique l'emplacement de l'ancienne Ortheria, où le tyran Tryphon s'embarqua après sa défaite pour se rendre à Apamée, sa patrie. »

(Malte-Brun.)

« La position de Laodicée était encore si forte au temps des croisades, qu'elle résista pendant plus d'un an et demi aux efforts de Tancrède. Ce héros chrétien ne put s'en rendre maître qu'au moyen d'un stratagème : une tente immense, élevée dans la plaine par ses ordres, abrita un certain nombre de chevaliers choisis. Le reste de l'armée se dispersa, comme pour faire du fourrage. Alors les assiégés, voyant le camp ennemi presque désert, sortirent en foule dans l'espoir de s'y emparer d'un facile butin, et pendant leur absence, les vaillants compagnons que Tancrède avait gardés autour de lui, se rendirent maîtres de la ville sans rencontrer de résistance sérieuse. » (G. de Salverte.)

Maintenant Latakié n'a plus une grande importance militaire, mais son commerce est prospère, et ses champs de tabac, renommés pour la délicatesse de leur parfum, assurent sa richesse. On y trouve une église et un hospice desservis par les pères de la Terre Sainte, et deux écoles sous la direction des Franciscains.

(2) Alep, dont la population ne s'élève pas au-dessus de 70,000 habitants depuis le tremblement de terre de 1822, est située sur la petite rivière de Koueik, qui se perd dans les sables, et environné d'un mur en pierres de taille, que l'on croit de construction sarrasine. On y fabrique des tapis, des étoffes de soie et d'or, et on la considère comme la ville la plus commerçante de la Syrie.

Les pères de la Terre Sainte continuent à Alep la mission commencée en 1625 par les pères Jésuites et continuée ensuite par les Franciscains, desservant l'église catholique, prêchant et confessant les fidèles, secourant les pauvres et les malades. Un collège, ouvert en 1859, contient déjà 120 élèves, et les sœurs de Saint-Joseph y ont aussi établi pour les jeunes filles une maison d'éducation.

(3) « La célèbre Antioche, aujourd'hui Antakiéh, bâtie par Antigone, jadis plus grande, plus riche que Rome, mais détruite plusieurs fois, et en dernier lieu par les Mamelouks, en 1269, s'élève sur la rive gauche de l'Oronte dans une position agréable; elle est remplie de jardins et paraît renfermer encore environ 18,000 habitants; mais ils sont disséminés au milieu des restes de son antique enceinte, qui comprenait de 4 à 500,000 âmes; une partie de ses murailles, de ses catacombes et de ses aqueducs, échappés aux ravages de plusieurs tremblements de terre, sont les seuls témoins de son antique magnificence. Agrandie et embellie par Séleucus Nicator, qui lui donna le nom de son père Antiochus, elle fut pendant plus de deux siècles la capitale du royaume grec de Syrie. Plus tard, sous les Romains, elle fut le chef-lieu de la province de Syrie, et l'une des principales places de commerce de l'Orient. L'église patriarcale d'Antioche, premier siége établi par les Apôtres, fut longtemps une des plus florissantes de la chrétienté. Les croisés s'emparèrent de cette ville en 1098, et en firent la capitale d'une principauté chrétienne qui exista jusqu'en 1269. Ce n'est qu'en 1516 qu'elle fut réunie à l'empire ottoman. »

(Malte-Brun.)

Bonaparte en Syrie, et qui est cependant le lieu d'embarquement de nombreuses marchandises apportées à dos de chameau la veille du départ des bateaux-postes. Vous retourneriez ensuite vers le Kesrouan pour faire votre visite à la famille Kavven, et avant l'expiration de la quinzaine, vous auriez encore le temps de visiter, au sud de Beyrouth, Saïde, jadis Sidon (1), l'ancienne capitale de la Phénicie, la reine de la mer, dont on attribue la fondation au fils aîné de Chanaan. Elle fut honorée de la présence de l'homme-Dieu, et c'est auprès d'elle qu'il récompensa la foi de la Chananéenne en guérissant sa fille malade. Sidon, redevenue chrétienne au temps des croisades, et dont saint Louis fit rebâtir les murs en 1252 (2), n'est plus maintenant qu'une ville de quatre à cinq mille âmes, où l'on trouve quelques restes du beau palais d'architecture italienne de l'émir Fakh-ed-Din. Si le cœur vous en dit, vous pourrez faire une excursion à l'ancien couvent de Djoun, devenu au commencement de notre siècle la mystérieuse retraite de lady Esther Stanhope, une Anglaise assez belle et un peu folle, sans doute, qui avait quitté sa famille et son pays pour se faire ismaélite et s'établir au désert (1). Vous irez ensuite à Tyr, l'orgueilleuse fille de Sidon, devenue sa rivale, et mère à son tour de Cadix et de Carthage. Tyr, dont le prophète Isaïe avait prédit les désastres, n'est plus maintenant qu'une petite ville qui a perdu jusqu'à son nom, puisque les habitants du pays lui donnent celui de Sour (2). Un peu plus loin vous trouverez Saint-Jean-d'Acre, la Ptolémaïs des croisades, presque déserte au siècle dernier (3), peuplée de nos jours de vingt mille habitants, et célèbre dans les temps modernes par la résistance des Turcs et des Anglais contre l'armée de Bonaparte. »

J'écoutais en silence les conseils de M. d'Alpanin, sans désir de les suivre, mais heureux cependant de le voir reprendre ses conversations favorites.

« Au reste, ajouta-t-il avec un bienveillant sourire, vous pouvez sans inconvénient modifier cet itinéraire ; mais quel que soit celui que vous adoptiez, je vous serai très-reconnaissant de tenir note de vos impressions pour m'en faire part à votre retour en France. »

XI

Ce fut avec un mélange de satisfaction et de tristesse qu'après avoir remis à M. d'Alpanin une longue lettre pour ma mère, et avoir échangé d'affectueux adieux, je vis le paquebot, qui l'emportait en Europe, voguer sur la mer immense et se perdre enfin dans l'espace. J'étais encore une fois seul et sans appui, je voyais s'éloigner mon protecteur et mon ami, le seul être qui se fût intéressé à mon sort dans cette ville étrangère, où j'avais tant souffert ; mais j'avais la bourse garnie de presque tout l'argent que ma mère m'avait envoyé, M. d'Alpanin s'étant obstinément refusé à me laisser partager ses dépenses sous le prétexte que c'était à sa prière que j'avais entrepris ce voyage, et que je lui avais rendu service en l'accompagnant ; et de plus, j'avais la perspective de revoir bientôt Bennakir. Il ne m'en fallut pas davantage pour ouvrir mon cœur à la joie. J'achetai, à un prix modéré, un excellent cheval arabe, je revêtis le costume oriental, mieux approprié à la température du pays que j'allais parcourir, et, quoique l'heure fût avancée, plein de confiance en mes forces et en ma sagacité, je partis sans guide,

---

(1) « Les Sidoniens devinrent célèbres entre tous les peuples de l'Orient par leur industrie, leur activité et surtout leur commerce, qui s'étendait sur la moitié du monde. — Outre l'invention de la navigation et de l'écriture, on leur attribue aussi celles de l'art de faire le verre, de la menuiserie, de la taille des pierres, de la sculpture du bois. « Il n'y a personne parmi nous, écrivait Salomon à Hiram, qui sache couper le bois comme les Sidoniens. » — Nous lisons dans *l'Iliade* que, déjà avant la guerre de Troie, les Sidoniennes étaient habiles à broder les plus fines étoffes.

» Pendant que la ville de Sidon était soumise aux Perses, fatiguée d'un joug trop dur, elle s'unit avec l'Égypte contre Artaxerxès Mnémon, et plus tard contre Artaxerxès Ochus. Tennès, roi de Sidon, soutenu par les Grecs, commandés par Mentor, battit l'armée persane. Mais Ochus vint lui-même à la tête d'une autre armée. Mentor conseilla alors traîtreusement à Tennès de livrer une ville si bien fortifiée. Les plus notables citoyens furent mis à mort, et les Sidoniens, qui avaient auparavant brûlé leurs vaisseaux, afin que personne ne pût fuir, se brûlèrent eux-mêmes dans leur désespoir avec tous leurs biens et ne laissèrent à Ochus que l'or et l'argent fondus au milieu des ruines fumantes de leur ville. Elle fut rebâtie, mais elle ne recouvra plus jamais son indépendance.

» Les plus habiles ouvriers qui travaillèrent à la construction du temple de Jérusalem, étaient de Tyr et de Sidon. Quelque temps rivale de Tyr, qu'elle avait fondée, Sidon lui fut soumise ensuite, et passa sous la domination de Cyrus, d'Alexandre et des Romains. » (Mgr Mislin.)

(2) « Les murs de Sidon ayant été détruits par les Musulmans de Damas, saint Louis les fit rebâtir en 1252. Pendant que les chrétiens étaient occupés au rétablissement de cette cité, les Turcomans vinrent fondre sur eux, et la population tout entière expira sous le fer des Barbares. Le roi de France se trouvait à Tyr lorsqu'il apprit ce désastre. Il voulut venger ses frères massacrés, et s'en alla assiéger les Turcomans dans le château de Panéas, où ils s'étaient retirés. Revenu sur la rive sidonienne, le saint roi trouva les cadavres des chrétiens répandus autour de la ville ; déjà ces tristes restes tombaient en putréfaction : le monarque ordonna de les ensevelir ; mais chacun reculait d'effroi. Alors Louis invite le légat du pape à bénir un cimetière, puis il descend de cheval, et, prenant un cadavre qui exhalait une odeur infecte : *Allons, mes amis*, s'écria-t-il, *allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ*. Tous s'empressèrent de l'imiter, et les chrétiens, que les Barbares avaient égorgés, reçurent les honneurs de la sépulture.

» Ce fut en 1289 que les chrétiens furent pour la dernière fois dépossédés de cette ville par les Sarrasins. »

(Mgr Mislin.)

(1) Lady Esther Stanhope, que M. de Lamartine a poétisée dans son *Voyage en Orient*, est morte en 1839.

(2) Depuis 1815, Sour est devenu une assez jolie petite ville de 4 à 5,000 habitants, dont les trois quarts sont des arabes catholiques et les autres mahométans ; on y trouve trois églises et une mosquée.

(3) Ce fut le cheik Daher, rebelle arabe, qui ramena le commerce à Saint-Jean-d'Acre. Son successeur, le tyran Djezzar-Pacha, fortifia la ville, dont les rues sont étroites, mais les maisons bien bâties. Le kan français, vaste bâtiment à plusieurs étages, qui renferme, outre l'église, le couvent et l'école des pères Franciscains de la Terre-Sainte, des jardins, des places et une fontaine, est le centre du commerce de la France en Syrie.

un peu par économie, mais surtout pour jouir complètement de mon indépendance; pour me mouvoir seul et sans gêne aucune dans toute la liberté du désert. Je traversai, comme à mon premier voyage, le cimetière turc, tout rempli de grandes pierres coiffées d'un turban et à moitié cachées à l'ombre des nopals, et je suivis le bord de la mer. Un religieux lazariste, qui vint par hasard boire à la source limpide, au bord de laquelle je m'étais assis pour prendre un léger repas, se mit à causer avec moi; et, apprenant que j'avais encore un long trajet à parcourir, m'offrit de passer la nuit au collége d'Antoura. La proposition était faite de si bon cœur et venait si à propos, que je n'eus garde de refuser; nous traversâmes ensemble le joli village catholique de Zouk-Mikayl, où l'on trouve un couvent de visitandines maronites, et où les sœurs de Saint Vincent de Paul ont établi l'une des dix écoles que ces pieuses filles ont fondées en Syrie depuis 1851. Chemin faisant, le religieux me raconta l'origine de l'établissement prospère dans lequel, voyageur inconnu, j'allais recevoir une bienveillante hospitalité.

« En 1736, me dit-il, quelques pères jésuites se rendant à Sidon, et ayant fait naufrage sur ces côtes, furent accueillis par Abunaufel, riche Maronite, aussi distingué par son esprit que par ses vertus, qui engagea ses hôtes à fonder un couvent dans ses domaines, et cette mission d'Antoura devint une source abondante de consolations pour les chrétiens de Syrie; les révérends pères, à la fois prédicateurs, médecins, chirurgiens, instituteurs, parcouraient incessamment la plaine et la montagne, portant en tous lieux les secours de la religion et de la charité. Quand la persécution, qui les atteignit à la fois dans toutes les parties du monde, les eut obligés à abandonner pour un temps ce pays (1), le pape Pie VI confia leur établissement d'Orient aux religieux de Saint-Lazare; nous faisons tous nos efforts pour nous montrer leurs dignes successeurs. Que le Seigneur tout-puissant, dont seul découle tous les biens, nous fasse la grâce d'y réussir. »

Le collége est une espèce de château fort bâti sur le sommet d'une verdoyante colline (2). Mon compagnon m'en fit visiter l'église, les dortoirs, le vaste réfectoire; il me présenta au supérieur, qui m'accueillit avec une touchante bonté, et m'engagea à séjourner à Antoura tant que cela me serait agréable, mais j'étais trop pressé de revoir Bennakir pour profiter de cet offre obligeante; je passai une bonne nuit dans la cellule qu'on avait mise à ma disposition, et, dès le point du jour, je me remis en route sans prendre même les indications nécessaires pour me diriger dans le dédale des gorges profondes et des collines qui se suivent les unes les autres comme les flots de la mer. La jeunesse est si présomptueuse que rien ne me paraissait plus facile que de m'orienter sans boussole, de me démêler dans ce labyrinthe, et de retrouver à moi seul le nid de mousse et de verdure de Bennakir. Je ne tardai pas cependant à me repentir de mon imprudence; après avoir erré longtemps presque à l'aventure, je m'aperçus enfin que je m'étais égaré. Le soleil baissait à l'horizon, et je ne rencontrais pas un seul être humain qui pût me remettre dans la bonne voie; mon cheval était écrasé de fatigue, et moi-même, malgré mon vif désir d'arriver, je compris l'impossibilité de continuer à marcher ainsi au hasard sans prendre aucun repos. Je fis donc mes dispositions pour passer la nuit à la belle étoile; un chêne séculaire, dont les branches touffues formaient un dôme de verdure, et auprès duquel coulait un filet d'eau, me parut d'abord une tente toute dressée pour mon usage; mais ayant aperçu une grotte peu profonde à moitié cachée sous une haie vive de rosiers sauvages, je crus qu'il serait plus sain de m'y abriter contre les abondantes rosées de la nuit; j'y transportai donc mes pénates, c'est-à-dire mes armes et ma valise, après avoir attaché mon cheval près de là, tout en lui laissant assez de liberté pour paître l'herbe tendre; je soupai moi-même frugalement avec des figues sèches et un morceau de pain, derniers restes des provisions dont on avait rempli mes poches à Antoura; puis après m'être désaltéré à la source limpide qui s'échappait à petit bruit des flancs d'un rocher de granit, je m'enveloppai dans mon manteau, et je m'endormis profondément.

Je ne saurais dire combien dura ce sommeil, mais, lorsque j'en fus réveillé par un bruit de voix et de pas, les ombres de la nuit enveloppaient la montagne, et c'est à peine si, à la lueur des étoiles, je pus apercevoir les formes indistinctes de ceux qui, semblables à de lugubres fantômes, rôdaient à cette heure avancée au milieu des rochers déserts. Ils étaient au moins sept ou huit, s'adressant la parole de temps en temps, sans que je comprisse rien à leurs discours, quoiqu'ils ne fussent pas éloignés de mon gîte. J'eus quelque envie de m'approcher d'eux pour leur demander la route de Bennakir, mais un instant de réflexion me fit sentir le danger d'une pareille démarche; ces formes blanches étaient peut-être des Bédoins maraudeurs, ou des Kurdes qui me tueraient pour s'emparer de mes armes; je n'avais pas affaire à des Maronites, leur coiffure foncée ne se serait point ainsi détachée sur un fond d'épaisses ténèbres; le parti le plus sage était de me tenir coi pour rester inaperçu. Bientôt la bande suspecte que je suivais des yeux, fit halte sous le grand chêne dont je m'étais écarté, et plusieurs autres petites troupes se dirigèrent du même côté. Je comptai une vingtaine d'individus, et il me sembla qu'il en venait encore par d'autres sentiers, qui se réunissaient aussi sous l'arbre aux branches touffues; tous paraissaient vêtus à peu près de même sorte, et porter le turban blanc des Druses; il y en eut un qui passa isolément si près de la grotte qui me servait de refuge, que j'aurais pu toucher ses habits en étendant la main; c'était un vieillard, je crois, à en juger par sa taille un peu voûtée, et par ses pas mal assurés. Son pied heurta contre une pierre, et il tomba par terre en se plaignant de sa chute. Mon premier mouvement fut de voler à son secours, mais je m'aperçus aussitôt qu'il avait été entendu par d'autres que par moi; une nouvelle bande de cinq ou six fantômes accourut vers lui, et celui qui paraissait en être le chef lui dit :

(1) Les Jésuites, revenus en Orient en 1831, ont des maisons d'éducation à Beyrouth, à Ghazir, à Za'hlèh et à Mollakah, et ils partagent avec les Lazaristes la tâche glorieuse d'instruire et de secourir les chrétiens de Syrie.

(2) On y compte à peu près 80 élèves.

« Sème-t-on dans ton pays de la graine de mirobolan? »

Le vieillard répondit d'une voix tremblotante :

« Oui, on la sème dans le cœur des croyants (1).

— C'est un frère, reprit l'autre en se hâtant de le relever. »

Le ton rauque et impérieux de ce dernier venu me fit tressaillir involontairement, il me semblait reconnaître la voix d'Ibrahim. Cette pensée soudaine, ces paroles mystérieuses, qui ne pouvaient être qu'un signe de ralliement, ce lieu sauvage, cette heure ténébreuse, tout cela me frappa d'une sorte de stupeur; je n'osai faire aucun mouvement de peur de trahir ma présence, j'étais comme sous le poids d'un pénible cauchemar.

Quand je ressaisis ma liberté d'esprit, les fantômes s'étaient éloignés, aucun bruit, aucune apparition ne troublait plus le calme de ma solitude. J'avais entendu parler des mystères des Druses, je ne doutai point d'avoir surpris par hasard le mot d'ordre des okals (2), se rendant à leur assemblée nocturne, et je désirai vivement savoir ce qui se passait sous le grand chêne. L'entreprise était périlleuse; la mort, une mort cruelle sans doute, pouvait être le prix d'une pareille témérité, il ne devait en résulter pour moi ni honneur ni profit, mais j'étais poussé par un de ces entraînements auxquels ne peut résister la raison des hommes qui n'ont pas appris de bonne heure à se maîtriser. J'eus d'abord la pensée de me présenter hardiment comme un des leurs à la faveur de mon costume oriental, mais j'y renonçai bientôt; je ne savais rien des coutumes de ce peuple, je ne parlais qu'imparfaitement sa langue, une seule question à laquelle il m'eût fallu répondre m'aurait infailliblement trahi; je m'enveloppai donc dans mon manteau afin d'échapper aux regards, et, favorisé par l'obscurité de la nuit, je me glissai de rocher en rocher jusqu'à vingt pas du grand chêne.

Là, ramassé dans mon vêtement sombre, comme une tortue dans sa carapace, et assez bien caché par un bouquet de petits pins et par quelques touffes de bruyère, je regardai de tous mes yeux ce qui se passait sous l'arbre vert. L'épaisseur des ténèbres ne me permettait pas de distinguer parfaitement les objets; je remarquai néanmoins que tous les assistants étaient rangés en cercle, un seul se tenait debout au milieu d'eux, il était vêtu d'une robe semée d'étoiles d'argent qui reluisaient sur un fond noir, sa coiffure était couverte de signes cabalistiques, et ses doigts me parurent chargés d'anneaux d'une forme étrange; il tenait à la main un petit tambour qu'il frappait de temps en temps avec une mince baguette, et dont tous écoutaient les sons avec une attention si marquée que je compris qu'ils cherchaient à en tirer quelque présage. Bientôt un vieillard de haute taille, qui était sans doute le grand prêtre, dit quelques mots à l'homme aux étoiles, et tous deux s'approchèrent avec beaucoup de cérémonie d'une pierre énorme que j'avais remarquée la veille près du petit ruisseau; je m'aperçus alors, avec un indicible serrement de cœur, qu'une créature vivante, qui me semblait être un enfant d'une dizaine d'années, était attachée sur cette pierre. Était-ce une victime que la troupe des Druses environnait de toutes parts avec une curiosité ardente, comme autant de démons prêts à se ruer sur leur proie? J'avais entendu dire que les juifs de Syrie, quand ils pouvaient s'emparer d'un chrétien sans craindre d'être découverts, l'immolaient secrètement aux approches de Pâques, afin d'en recueillir le sang, dont les Khakhams se servaient pour pétrir des pains azymes qu'ils distribuaient ensuite, non pas à tout le peuple, mais à quelques initiés, et, je me demandais si ce n'était pas un crime du même genre qu'on allait commettre sous mes yeux. Les Druses cependant s'étaient agenouillés sur la terre nue, il y eut dans l'assemblée un moment de solennel silence, on n'entendait que le bruissement des feuilles de sapin semblable aux flots de la mer, et le cri lugubre des chacals qui rôdaient aux alentours. Tout à coup le grand prêtre se releva, je vis la lame d'un couteau briller dans les airs et s'abattre sur la victime, je fermai les yeux pour ne point voir couler le sang, je me bouchai les oreilles pour ne point entendre le râle de l'agonie, et quand, poussé par une sorte d'agitation fébrile, je me mis à regarder de nouveau, tous les assistants rassemblés près de la pierre du sacrifice, formaient un groupe hideux, comparable à ce que j'avais entendu raconter de plus effrayant dans mon enfance sur les sorciers au sabbat.

Alors une voix se fit entendre, prononçant un discours, dont la brise m'apportait des lambeaux.

« Les étoiles ont parlé...., disait la voix, le temps de la vengeance approche! »

Et puis encore :

« Enrichissons-nous de leurs dépouilles, purgeons le Liban de leur race impure : à mort tous les chrétiens!.... Secondons les Turcs dans leur haine envenimée.... joignons l'astuce à l'audace.... semons la division entre le berger et le troupeau; quand le berger sera hors d'état de les défendre, les brebis seront notre proie. »

Chaque phrase de l'énergumène était accueillie par un murmure approbateur; il étendit enfin le bras vers le levant, comme pour montrer la ligne rosée qui commençait à colorer l'horizon; il se fit alors un grand tumulte; l'assemblée se dispersa dans toutes les directions, et, tout transi d'épouvante, je regagnai ma grotte. A peine y étais-je blotti qu'une bande de cinq ou six individus s'en approcha tellement, que j'aurais pu distinguer les traits de leurs visages si le jour eût été plus avancé; ils parlaient avec une animation qui n'est point ordinaire aux Druses, et il me sembla que le nom de Bennakir et celui du cheik Kavven étaient prononcés dans leurs discours. Mes pensées et mes craintes se reportèrent alors vivement sur mes amis de Bennakir, et je ne songeai plus qu'à les rejoindre au plus vite pour partager les périls qui les menaçaient. Dès que les blancs turbans des Druses eurent disparu derrière les rochers, je courus à mon cheval que je trouvai à la même place isolée où je l'avais laissé la veille, heureuse créature qui avait paisiblement dormi sans que rien eût troublé son sommeil! Il se laissa seller et brider avec sa docilité ordinaire, quoique une

(1) Mode de salutation par lequel les initiés se reconnaissent entre eux.

(2) Initiés à tous les mystères des Druses. Le chef des akals, leur souverain pontife, demeure au village d'El-Moutna.

heure de repos de plus lui eût peut-être fait grand bien.

Au moment de me remettre en route, je voulus revoir les lieux où s'étaient passées les scènes effrayantes de la nuit. Je m'approchai de l'arbre des Druses. Ses branches avaient été rafraîchies par l'humidité; de petites gouttes de rosée scintillaient comme des diamants sur ses feuilles, et sous son dôme de verdure, les oiseaux, réveillés par les premières clartés de l'aurore, envoyaient dans les airs leurs plus douces chansons. A ses pieds le petit ruisseau jaseur gazouillait sur son lit de cailloux; la grande pierre elle-même, lavée sans doute avec l'eau de la source, paraissait d'un plus beau lustre, et sans une petite mare de sang que la terre n'avait pas encore bu tout entier, j'aurais pu douter de la réalité de ce que j'avais vu, et si ce n'était pas plutôt un rêve pénible, une triste conception du délire. Ces traces sanglantes, qu'un seul rayon de soleil allait peut-être absorber, étaient encore là sous mes yeux comme une preuve incontestable du crime, mais qu'était devenue la victime? avait-elle reçu la sépulture? Je regardai tout autour de moi, nulle part la terre n'avait été remuée dans les environs, je fis le tour de la pierre noire pour m'assurer si elle ne cachait point l'entrée de quelque caverne, et, en examinant attentivement toutes ses fissures, j'aperçus à l'un des angles deux ou trois flocons de laine ensanglantée. Cette découverte me donna beaucoup à réfléchir. N'était-ce point tout simplement une brebis que les Druses avaient immolée pendant la nuit, et emportée ensuite pour servir de nourriture aux sacrificateurs? Cette supposition soulagea mon cœur d'un poids énorme, et, passant d'un extrême à l'autre, comme il arrive aux jeunes gens, j'aurais volontiers regardé les adorateurs d'Hakem comme les plus innocents des hommes, sans le souvenir des discours sanguinaires auxquels je les avais entendus applaudir.

Tout en faisant ces réflexions, je pressais le pas, regardant de tous mes yeux pour découvrir un endroit habité. Ce désir fut enfin satisfait; j'aperçus au fond d'une sombre vallée les terrasses, couvertes de fleurs et d'arbustes, d'une trentaine de maisons, éparses çà et là au milieu des champs cultivés, et j'appris bientôt, par un petit berger chrétien qui, semblable au fils bien-aimé de Jacob, menait paître ses moutons sur le penchant de la colline, que j'avais sous les yeux un village mixte de Druses et de Maronites, comme il s'en trouve plusieurs entre le Schouf (1) et le Kesrouan. J'avais donc complètement perdu la direction de Bennakir, et j'avais fait beaucoup de chemin pour m'éloigner du but de mon voyage. Je maudis alors ma présomption, et, devenu sage par l'expérience, je priai le jeune berger d'aller m'acheter quelques provisions, et de me procurer un guide. L'adolescent s'offrit de bonne grâce à m'en servir lui-même; il me conduisit dans sa pauvre cabane, où sa vieille mère, avec des manières douces et affables, m'offrit du lait, des galettes et des œufs durs, et ne consentit qu'avec peine à recevoir un modeste salaire. Pendant ce temps le berger, après avoir confié à son plus jeune frère la garde de son troupeau, avait été chercher un petit âne qui s'ébattait au milieu des ajoncs, et lui avait passé un bout de corde autour du cou. Dès qu'il me vit prêt à partir, il lui sauta sur le dos, lui pressa les flancs de ses pieds nus, et se mit à marcher gravement devant moi.

Nous montâmes et redescendîmes plusieurs montagnes escarpées, nous traversâmes des gorges profondes, et lorsque le soleil touchait à son déclin, j'aperçus au milieu des rochers sauvages, qui sont comme les remparts naturels de Bennakir, le pittoresque manoir du cheik Ben Kavven se dessinant, semblable à un castel du moyen âge, sur un fond d'azur et d'or. Mon cœur déborda de joie à la vue de la petite église où il avait repris le goût des vérités éternelles. Je saluai de loin ces murailles bénies et le village tout entier.

Cependant un trouble secret s'était emparé de moi; que s'était-il passé depuis mon départ dans ce séjour d'innocence et de paix? Allais-je retrouver Élia simple et confiante comme dans notre première rencontre? pensait-elle encore au jeune Franc qu'elle appelait son frère, lui conservait-elle un peu d'amitié, attendait-elle son retour?

C'était moi maintenant qui devançais le guide dans le sentier à pic; le pauvre enfant avait peine à me suivre au milieu des rochers, quoique nous eussions mis tous deux pied à terre pour gravir la colline, et qu'il fût leste et adroit comme un vrai montagnard. Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Le Schouf est le canton central des Druses. Le Kesrouan est le district des Maronites.



ÉNIGME HISTORIQUE

Deux riches gentilshommes voyagent en lointain pays dans l'intérêt de leurs affaires. En route, ils plaisent successivement à deux hommes de très-haut rang, s'arrêtent longtemps près d'eux et s'engagent dans une vie d'aventures. Poussés vers de nouveaux voyages, ils surmontent mille périls et franchissent des distances considérables. Ils mettent à profit leurs temps d'arrêt et leurs loisirs pour apprendre diverses langues, étudier beaucoup de choses et s'initier aux usages de plusieurs pays étrangers. Dans une riche et grande ville, ils gagnent la faveur d'un homme puissant, restent longtemps auprès de lui et font un voyage dans leur patrie pour négocier une affaire à laquelle il attache

un grand intérêt. Mais le temps, qui dévore tout, a fait son œuvre en leur absence, et ils demeurent quelques mois contristés et déconcertés. Ils achèvent néanmoins l'affaire entreprise; ensuite, déterminés à repasser à l'étranger, où ils ont d'ailleurs des engagements, ils s'associent un compagnon, et à travers des incidents et des difficultés locales, retournent auprès de celui dont ils se sont faits mandataires. Réintégrés dans leurs emplois, ils s'avancent toujours plus dans ses bonnes grâces, et l'un d'eux fournit des voyages multipliés pour ses intérêts.

Pendant ce temps, celui qui en recueille les fruits double sa fortune et ses possessions, au moyen d'un désastre effroyable qui tombe, selon son désir, sur une famille princière et sur ceux qui sont attachés à sa destinée. Ces infortunés sont anéantis, et cet homme heureux et puissant en recueille un surcroît d'opulence et d'élévation.

Cependant les années s'écoulent. Les ennuis d'une vie publique même au sein d'immenses richesses, la fatigue, les souvenirs, réveillent peu à peu dans nos gentilshommes le désir de revoir le foyer natal; ce vœu rencontre des obstacles, mais un incident romanesque les rapproche de leur pays. Pourtant, avant d'y arriver, ils apprennent des nouvelles inattendues; l'une leur apporte un mécompte et manque les jeter dans de grandes perplexités; l'autre, les afflige beaucoup, mais dénoue d'une manière définitive les complications de leur vie.

Après tant de vicissitudes, et d'une façon presque théâtrale, un brillant cortége les ramène dans leur pays.

Là, surgissent d'autres péripéties et se passe une scène étrange. Ils rentrent enfin dans la vie privée, non cependant sans distinction et sans éclat, et la curiosité publique jette beaucoup de mouvement dans le repos où ils se plongent et qu'ils ont souhaité si longtemps.

Cependant, l'un de nos héros accepte une obligation glorieuse et se voit inopinément séparé de ses compagnons; un loisir forcé de plusieurs années et d'autres sérieuses raisons lui inspirent le désir de donner à son esprit une occupation absorbante et de fixer tout à la fois, en les consignant par écrit, les impressions et les souvenirs que son passé lui a laissés. Tout ce qu'il a vu, observé, recueilli dans ses longs voyages est réuni dans son récit, et lui a donné une importance et un intérêt qui ont été justifiés par les résultats.

Economie Domestique

Jus de bœuf pour les malades.

Hachez en très-petits morceaux 250 grammes de bœuf, aussi fraîchement tué que possible; délayez cette viande dans un demi-litre d'eau, ajoutez-y un gramme de sel marin et quatre gouttes d'acide chlorhydrique; laissez macérer le tout à froid pendant une heure; au bout de ce temps, passez sans expression par un tamis parfaitement propre. Si le liquide est trouble, passez-le de nouveau jusqu'à ce qu'il soit tout à fait clair. Lavez le résidu de la viande avec un bon verre d'eau que l'on verse par petites portions sur le tamis. On obtient ainsi un liquide qui a la saveur et la force du bouillon, constituant un véritable extrait de viande fait à froid. Si sa couleur rouge répugne, on peut le colorer avec un peu de sucre caramélisé. Les malades prennent cette boisson froide et par tasses. Il ne faut pas la faire chauffer, parce qu'elle deviendrait trouble en se décomposant.

Citronelle de Nancy.

Liqueur de table.

Jetez dans un litre de bonne eau-de-vie 500 grammes de sucre candi, ainsi que le zeste et le jus de trois citrons; laissez infuser pendant quinze jours, en remuant quatre ou cinq fois par jour. Filtrez à travers du papier gris, et conservez en bouteilles bien bouchées.

REVUE MUSICALE

Nous ne jetterons qu'un rapide coup d'œil sur les œuvres contenues dans le catalogue de mars, persuadée que nous sommes, que les abonnées puiseront encore à nos collections toutes nouvelles de janvier et février, qui renferment de remarquables compositions.

Nous avons omis de signaler parmi ces dernières, *Automne*, rêverie, et *Chanson de jeune fille*, deux charmantes publications pour piano, de Mlle M. Darjou, cette jeune artiste dont le talent est rempli de grâce et de sentiment.

Des partitions pour piano seul, des morceaux de musique

sérieuse, des fantaisies de tous genres, des danses par les meilleurs compositeurs, forment l'ensemble du catalogue de ce mois.

Comme musique de chant, on trouvera les morceaux détachés de la partition italienne *Norma*, un des chefs-d'œuvre de Bellini.

Notre journal s'adressant plus particulièrement aux jeunes filles, on comprendra pourquoi nous préférons donner les partitions italiennes. Cela ne nous empêche pas cependant de choisir quelquefois dans les opéras français, les morceaux dont les paroles nous semblent convenables.

LA MUETTE DE PORTICI — CONCERTS.



Vous allez penser, chères lectrices, en lisant ma petite causerie musicale, que je suis une femme de l'autre siècle, une vieille à la voix chevrotante, se complaisant dans d'antiques souvenirs, et ne trouvant de bon que le temps qui n'est plus. Vous me voyez, je gage, secouant avec le jonc à pomme d'or de la chanoinesse, les grains de tabac d'Espagne tombé sur une robe de brocart. Eh bien, pas du tout! les cheveux blancs ne m'ont pas encore fait leurs sommations respectueuses, et, sans avoir les jours fleuries de votre joyeuse adolescence, je puis encore appeler mon *temps* la période qui vous voit grandir. Mais je ne mets pas en pratique la moderne habitude de n'admirer que ce qui se passe aujourd'hui; j'aime à comparer les choses passées aux choses présentes, à y trouver un enseignement, à m'y créer des opinions; c'est pourquoi vous remarquez, sans doute, que, semblable à l'écrevisse, je fais parfois de longs voyages en arrière; et, dans ces chemins semés de fleurs et d'épines, comme tous les chemins du monde, je cueille un bluet par-ci, une pervenche par-là, car, heureusement, tous les buissons ne sont pas morts.

La première fois qu'on me conduisit à l'Opéra j'avais quinze ans. Je n'essayerai pas de vous peindre mes soudains éblouissements; la salle immense, les lustres étincelants, les toilettes royales, tout bouleversait et agrandissait les idées que je m'étais faites d'un théâtre. On représentait *la Muette de Portici*, ce délicieux chef-d'œuvre, où la grâce et le bon goût se manifestent à chaque phrase, soit que le compositeur s'élève à la hauteur de l'épopée lyrique, soit qu'il chemine à travers les dédales de la fantaisie mélodique. Vers cette époque, la critique se montra à la fois trop flatteuse ou trop sévère pour l'auteur auquel on devait cette belle partition : les uns plaçant l'œuvre nouvelle au-dessus des plus belles pages de Mozart, les autres prétendant que cette succession de petites ariettes, liées ensemble au moyen d'un récitatif, n'étaient, en définitive, qu'un médiocre opéra comique. Quant à moi, j'y trouvai toutes les clartés de l'initiation. Je m'y créai un goût, un jugement, enfin, un élément de comparaison, et je demeurai convaincue, après vingt autres auditions du même ouvrage, que la musique française possède un caractère, un genre spécial, un cachet qui lui est propre, ce qu'on lui conteste, en affirmant qu'elle ne vit que par l'imitation. A coup sûr, si l'on jette les yeux sur les milliers d'ouvrages qui ont inondé nos scènes lyriques depuis quarante ans, on trouvera que trop souvent les geais se sont audacieusement parés des plumes des paons; mais, si l'on se donne la peine d'éliminer avec patience, de ce fatras de compositions oubliées, les œuvres de nos vrais maîtres, on remarquera des partitions vraiment originales et belles, écrites dans un genre particulier, dégagées de toute préoccupation plagiaire, et empreintes de notre individualité nationale.

Boïeldieu, Hérold et Auber sont certainement les maîtres de cette école, à laquelle il faut reconnaître une grande puissance d'originalité. On a reproché à Auber d'avoir voulu ressembler à Rossini! Rien n'est plus faux que cette opinion, puisée dans la jalousie ou dans l'inexpérience de la musique. Voici bientôt trente-cinq ans qu'on a représenté *la Muette* pour la première fois, et cette partition nous paraît toujours étincelante de nouveauté, de verve, de grâce et de vigueur. L'admirable chœur religieux du premier acte ressemble-t-il à quelques compositions connues? Les barcarolles, le chœur des Pêcheurs, la magnifique scène du marché, la tarentelle, l'air adorable du Sommeil, les récitatifs et le finale, ne sont-ils pas colorés de toutes les nuances qui caractérisent l'école française? La science de l'harmonie a-t-elle besoin de se raccrocher à quelque lambeau célèbre, à quelque travail opiniâtre fait par un autre? Tout y est facile, correct, tendre ou grave, grandiose ou gracieux. La perfection ne s'improvise pas, disait le peintre Girodet. Non, sans sans doute; mais l'improvisation s'aperçoit, se sent, se comprend, et on remarque une énorme différence entre l'œuvre née d'une inspiration soudaine et l'œuvre laborieusement cherchée. L'école française se distingue par la succession à peine sensible des teintes qui unissent une couleur vive à une couleur douce. Nos compositeurs s'élèvent à une grande hauteur musicale ou littéraire pour descendre à des tons suaves, en passant par les nuances intermédiaires. Jamais les autres écoles, auxquelles je reconnais sur la nôtre une supériorité incontestable, ne sont arrivées à cette délicatesse de touche, si peu sensible pour les oreilles inexpérimentées, si charmantes pour celles qui savent saisir les lumières et les ombres même sous le voile du crépuscule. Victor Hugo monte au ciel et retombe dans le ruisseau. Que lui manque-t-il? le génie? Oh! non, certes! Le savoir? Il le possède autant que personne. Ce qui lui manque, c'est le *goût*, cette grâce exquise qui fait des notes et des mots je ne sais quoi de magique dont les esprits d'élite sont toujours charmés.

Shakespeare a gâté notre poète, et cependant Shakespeare sera l'éternel honneur de la Grande-Bretagne. Mais Shakespeare est Anglais, et ses formules ne conviennent pas à notre genre de poésie. Pour en finir, disons que *la Muette* est un magnifique ouvrage, parfaitement français, ce qui est une qualité incontestable à une époque où l'on ne cherche que les petites gloires et les gros bénéfices de l'imitation. La reprise de cet opéra a donc produit à Paris un effet auquel on devait s'attendre. La foule a envahi la salle du Théâtre-Impérial, les journaux ont fort à propos embouché les trompettes, et les interprètes du grand drame napolitain ont été à la hauteur de leurs devanciers.

Dans un concert donné par M. Alfred Mutel, pour faire entendre ses productions musicales, nous avons écouté de ravissantes mélodies, au nombre desquelles je citerai comme particulièrement remarquables : *les Anges Gardiens, Sommeil de l'Enfance, Jean Noël, le Réveil du Printemps*, et *Voici le soleil*. Ces délicieuses compositions, interprétées par MM. Jules Lefort et Capoul, mesdames Ribault et Peudefer, ont produit un effet saisissant, et M. Mutel a dû trouver, dans l'accueil chaleureux du public, la légitime récompense de ses consciencieux travaux. Parmi les plus brillants concerts de la saison, nous devons aussi mentionner celui de M. E. Ketterer pianiste-compositeur d'un talent hors ligne. On y a vivement applaudi *la Somnambule*, remarquable fantaisie appelée à tenir une belle place dans le recueil des œuvres distinguées que nous devons à cet auteur ; il n'est pas de musicienne qui ne connaisse et n'apprécie les compositions de M. Ketterer sur *Lalla-Roukh, Zémire et Azor, la Servante Maîtresse*, etc., comprises dans la collection de nos catalogues. Ces divers ouvrages sont édités par une des maisons les plus recommandables de Paris, celle de M. Girod.

Marie Lassaveur.



Correspondance.



ous avez donc aimé le portrait de la cousine Brémard, mes chères amies? Je dois le supposer du moins, car deux de nos jeunes lectrices m'ont écrit avec enthousiasme pour me demander de nouveaux détails. Je vous félicite d'avoir compris cette bonne âme, modèle digne d'être offert à toutes les femmes, et aux jeunes filles plus particulièrement encore.

Mais à vous détailler davantage cette perle précieuse, je crains d'affaiblir l'exquise beauté de ses traits. Comme la violette, elle doit rester à l'ombre ; c'est le lot qu'elle a reçu de Dieu, et le cadre dans lequel elle resplendit le plus. Je redoute même que ce journal, si répandu et lu par tant de monde, ne tombe entre ses mains, et qu'elle ne se reconnaisse. Je serai désolée si cela arrive, car j'aurai fané ce qu'il y a de plus pur en elle : l'ignorance de ses vertus et de l'admiration qu'elle inspire.

Cependant, il faut achever mon œuvre, pour n'y plus revenir, et pour répondre aux demandes qui me sont faites.

Comment la cousine Brémard, jeune et belle, avec toutes les qualités dont elle était douée, ne s'est-elle pas mariée? A cela je réponds simplement : d'abord parce que toutes les demoiselles ne se marient pas, et ce n'est pas plus malheureux pour elles. Ensuite, quant à Félicité, elle n'a jamais voulu se marier, quoiqu'elle en ait trouvé plusieurs fois l'occasion, afin de rester auprès de sa mère devenue aveugle presque subitement. Elle lui consacra sa jeunesse, les plus beaux jours de sa vie ; et lorsque sa mère mourut, elle n'était plus jeune et ne voulut que la retraite et le recueillement. Elle avait pris l'habitude de la vie sédentaire, obscure, sans aucun lien au dehors ; ne voyant presque personne, dans un cercle étroit plein de douces consolations pour celle qui accomplit un grand devoir. Il est des âmes ainsi douées, elles restent virilement braves devant les épreuves, nul sacrifice ne les brise. On m'a conté cette longue suite de jours éprouvés depuis celui où, se réveillant avec un cri formidable, madame Brémard s'écria : « Je n'y vois plus ! »

Vous figurez-vous ce que ce dut être dans ce doux intérieur, plein des joies de l'amour maternel, dans une petite chambre où le bonheur était toujours entre elles deux? Rêves ailés que cette pauvre mère faisait en regardant l'éclatante beauté de sa fille, alors âgée de seize ans; fortune, grandeur, mariage, l'insensée! elle voyait tout cela avec son orgueil de mère, seul instinct peut-être qui soit souvent trompeur. Maintenant, que va devenir Félicité? Liée à ses soins éternels, exclusivement attachée à cette femme infirme, son avenir est perdu. C'était la mère qui pensait tout cela ; sa fille n'y songeait seulement pas encore au bout de tant d'années lorsqu'on la perdit.

Vous ne pouvez imaginer le courage persévérant, la gaieté, la finesse de cœur dont elle fit usage en

face de ce malheur irréparable pour lequel nulle consolation n'était possible. Mais on ne nous trompe pas ainsi! au seul son de la voix de sa fille, madame Brémard devinait l'état de son âme. Quelquefois elle chantait. « Tu chantes pour moi aujourd'hui, disait l'aveugle, tais-toi! » D'autres jours, au doux éclat de rire, à l'accord franc et naïf de sa voix d'ange : « Ah! disait-elle, aujourd'hui tu es gaie, la vie est moins lourde pour toi; chante, enfant, tu me fais du bien! »

J'ai déjà dit que la cousine Félicité n'était pas riche, tant s'en faut, mais quand sa mère vivait, il fut encore plus difficile de conduire le mince revenu de la veuve. Vous n'imaginez pas les miracles que faisait cette bonne fille, afin que sa mère ne manquât de rien. A voir l'aisance qui régnait autour d'elle, le bien-être dont elle entourait cette femme aveugle, on n'eût jamais deviné qu'elle avait si peu! L'ordre et l'économie, voyez-vous, mes amies, c'est la richesse de tout le monde; c'est le talent de savoir faire quelque chose de bon d'une chose médiocre; une des vertus les plus nécessaires, aux femmes surtout. L'esprit, enfant, ne sert pas à grand'chose, et ne peut rien pour le bonheur de ceux qui nous entourent; c'est la raison qui fait la force, et la cousine Brémard était la raison même; c'est à cette vertu qu'elle doit en partie toutes les autres.

Que de ruses elle employa pour cacher à sa mère les économies et les privations qu'elle s'imposait, à elle! Madame Brémard lui disait un jour : « Tu n'achètes donc jamais de robe, ma fille? Je n'entends aucun projet là-dessus, pas plus au printemps qu'à l'automne; à quoi donc penses-tu de t'oublier ainsi? — Mais chère mère, ma robe est encore bien fraîche et très-bonne. — Laquelle? ta robe noire? — Non, la bleue. — La bleue? quand donc as-tu acheté cette robe bleue, tu ne m'en as jamais rien dit? — Vous l'avez oublié, mère; et en disant cela, elle raccommodait gaiement la seule et unique robe qu'elle possédait, en mérinos noir, et déjà pas trop bonne; la même peut-être que nous lui avons vue le 6 janvier dernier, chez ses amies du Marais.

C'est ainsi qu'elle sut adoucir l'inquiétude de sa mère, et lui cacher jusqu'au dernier jour le véritable état de leur intérieur et de leur fortune.

Souvent, la pauvre mère, faisant agenouiller Félicité près d'elle, défaisait ses longs cheveux noirs qu'elle avait connus si beaux, où déjà quelques fils d'argent, apparaissant avant l'âge, brillaient sans qu'elle pût s'en douter : « Tes cheveux, ma bien-aimée, sont toujours aussi beaux, disait-elle. » Un sourire ineffable que Dieu seul voyait, répondait toujours à cette illusion. Puis l'aveugle palpait aussi tous les traits de ce visage, jadis radieux, et se réjouissait, au toucher, de l'exquise délicatesse des traits, ne voyant pas l'affreux ravage que la douleur y avait fait déjà.

Quand Mlle Brémard fut seule, nous l'avons vue remplacer par la charité l'immense tendresse qui avait rempli sa vie. Mais quelle différence! ne voir que des étrangers et souvent des ingrats; ne pouvoir plus compter sur personne après avoir été si aimée! remplacer une mère par quelques connaissances plus ou moins amies, qui l'appelaient ma cousine, ne pouvant l'appeler ma sœur. Ah! pauvre déshéritée! pauvre âme en souffrance, il vous faut un bien grand courage; mais vous l'avez! Vous avez aussi la vénération de tous ceux qui vous connaissent, et dans ce cercle restreint où s'ensevelit votre existence, vous faites envie à ceux qui passent pour plus heureux que vous, et sont bien éloignés du calme et du repos de votre âme.

Le jour où je vis la cousine Brémard, je savais tout cela; vous jugez comme je cherchai à lier connaissance avec elle! Mais elle ne se livre pas au premier abord. Elle est un peu sauvage, toute gracieuse qu'elle soit; elle ne désire pas d'amie, elle vit au jour le jour, dit-elle, jusqu'à ce qu'enfin vienne le dernier. Nous avons longuement causé. Son esprit est doux, très-orné, très-bienveillant. Nous parlions précisément là-dessus, lorsque nous vîmes entrer dans le salon une jeune fille assez ridicule, parlant et riant très-haut; coiffée comme un hérisson, marchant devant sa mère en reine, lui parlant mal et la traitant très-légèrement. A tout ce que dit sa fille, cette bonne ou sotte femme l'admire et s'écrie qu'elle a de l'esprit comme un lutin. « Lutin soit, je ne puis apprécier la comparaison, dis-je en regardant autour de moi, je ne connais heureusement pas de lutins; ils m'effraient plus qu'ils ne m'attirent. »

Cette réponse fit rire, et l'on fut bien aise de ma sévérité. Mais la bonne dame ne comprit pas, la demoiselle encore moins, car elle continua son rôle, et se moqua de toutes les jeunes filles qui étaient là, les trouvant trop silencieuses, trop réservées. On joua à des petits jeux, à *oui et non!* C'est un jeu charmant que vous connaissez sans doute. Les plus grands talents de notre époque, Victor Hugo, Lamartine, l'Empereur, dit-on, aiment à jouer à ce jeu d'esprit. Il est facile. On n'a qu'à donner un mot, le nom d'un personnage célèbre quelconque; une personne de la société est chargée de deviner, elle questionne tout le monde à tour de rôle, et on ne doit répondre que *oui* ou *non*.

Cette chère demoiselle choisissait toujours des noms très-savants pour paraître versée dans l'histoire universelle, et la savoir sur le bout du doigt; mais je lui ai fait des malices noires; elle les méritait bien!

J'avais remarqué d'ailleurs un regard de mépris jeté sur la cousine Brémard, vêtue pauvrement, et qui semblait un personnage si mince; je lui devais un coup d'épée; je le payai comptant, et les rieurs ne furent pas pour elle, croyez-le bien. Tant mieux encore; la jeune fille qui veut ainsi faire effet, ridiculement, mérite une leçon, et en reçoit souvent de bien amères. La cousine Brémard vint enrayer ma méchanceté, qui avait pris le mors aux dents.

« Mais, me dit-elle, vous parliez tout à l'heure, madame, de l'esprit de dénigrement et du manque d'indulgence, et nous disions que nul n'est assez fou pour être méchant; que la satire est un fardeau trop lourd à porter; et qu'on n'a jamais assez de vertus et de qualités personnelles pour exiger des autres ces menus avantages qui nous manquent plus ou moins. — J'ai dit cela, il est vrai, mais cette petite mauvaise se moque de tout le monde, et m'inspire une malveillance que je n'ai pas habituellement. Elle m'a fait renier mes dieux. »

Là-dessus, après avoir vengé la cousine Brémard, et reçu un doux regard de la maîtresse de la maison, en signe de reconnaissance, je suis partie, regrettant de ne pas trouver le lendemain, dans un autre genre

de monde, plus parisien et moins hospitalier, tout ce que j'avais reçu dans cette placide rue du Marais, regrettant surtout la cousine Brémard, que je ne verrai plus peut-être. Et tous ces regrets m'ont menée à vous tracer brièvement ce que j'ai su d'elle, ce que j'en ai pu connaître moi-même.

MODES.

Il est certain, mes chères amies, qu'il est nécessaire de vous tenir au courant des exigences de dame *la mode*; ce tyran capricieux auquel chacun est obligé de faire quelques concessions; mais je vois, avec plaisir, que vous profitez de nos conseils, et que vous prétendez ne pas être esclaves de toutes ses volontés.

Une jeune fille doit toujours avoir une toilette irréprochable, dans ses moindres détails; je n'entends pas dire par là qu'elle doit être mise comme l'indique le dernier numéro de son journal, non, j'entends par irréprochable les cheveux soigneusement arrangés, même dans le négligé du matin; le col et les manches ou manchettes assortis; qu'on ne puisse jamais remarquer à la robe l'absence d'un bouton ou d'une agrafe, quelque bout de ganse ou d'ourlet commençant à se détacher et maintenu par une épingle; que la chaussure soit examinée scrupuleusement. Je ne sais pourquoi des personnes fort soigneuses, du reste, ont quelquefois cette habitude de plier les talons de leurs pantoufles avant d'y introduire leurs pieds, non-seulement on ne peut ainsi marcher lestement dans sa maison, mais encore on paraît, même avec des pantoufles neuves, porter des chaussures usées; cela donne, surtout à une jeune fille, un air négligé qui approche du désordre.

Soignez aussi votre trousseau, conservez-le toujours en bon état, et si vous avez différentes choses à renouveler, profitez des patrons simples et de facile exécution que nous vous envoyons; vous y trouverez deux avantages : d'abord, vous pouvez prendre des étoffes plus belles de qualité, n'ayant pas de façon à payer; ensuite vous vous habituerez à bien travailler, car vous savez que la lingerie doit toujours être très-bien faite; elle n'est jolie qu'autant que les points sont petits et réguliers, et les piqûres bien droites; il ne suffit pas de savoir broder et faire de petits travaux de fantaisie, une bonne ménagère doit coudre parfaitement; vous pouvez choisir sur vos planches de petites bandes pour garnitures, mais je ne vous engage pas à orner de riches broderies vos camisoles et vos chemises, réservez ces broderies pour vos cols, vos mouchoirs en batiste fine et les cadeaux que vous pouvez avoir à offrir.

Les passementeries, presque abandonnées depuis quelque temps, semblent reprendre leurs droits; ces garnitures sont certainement préférables à tous les grands et petits volants tuyautés, les ruches, les bouillonnés qui sont d'un entretien si difficile; les passementeries forment des ornements qui ne se froissent pas, et qui peuvent être disposés sur toutes les étoffes de cette saison.

Les robes de forme *princesse* ou *Gabrielle* paraissent de nouveau après avoir subi une modification; le devant et le dos sont taillés tenant à la jupe; les côtés s'arrêtent à la taille, et les lés de côté y sont réunis par de gros plis. Ces robes peuvent se porter avec ou sans ornements : une simple rangée de boutons du haut en bas; une grecque en passementerie ou en velours montant en tablier, puis en châle sur le corsage, et venant former jockey sur la manche; une passementerie posée en zigzag et formant tunique; ou bien encore trois rangs de médaillons en passementerie, posés en semé au bas de la jupe. Si je vous parle encore de garnitures, c'est que l'on hésite à les mettre de côté après en avoir abusé pendant si longtemps; mais, je le répète, à mon avis, les jupes unies sont toujours les plus jolies pour jeune fille.

A cette époque de l'année, vos robes d'hiver sont encore les seules que vous puissiez porter; l'épinglé, le drap de Nice, le reps pour négligé; le taffetas et le foulard pour toilette; le pardessus en drap avec les robes de laine; et en gros de Tours ou en velours pour visites; c'est aussi le moment où le châle est le le vêtement le plus commode.

Les chapeaux en tulle, ou crêpe avec bavolet et ornements en velours sont charmants pour chapeaux habillés.

Le bleu de Chine est une fort jolie nuance, qui orne parfaitement ce genre de chapeau; il peut se faire également, en capote froncée, le dessous, mélangé en dentelle, et velours de nuance assortie à l'ornement du dessus.

Je vais, mesdemoiselles, vous faire une recommandation, qui s'adresse plus particulièrement à celles d'entre vous qui, par leur position de fortune ne peuvent renouveler souvent leur toilette; ne choisissez pas des nuances trop claires, qui sont très-jolies lorsqu'elles sont fraîches, mais qui malheureusement, ne le sont pas longtemps, et, faute de pouvoir remplacer une robe, au bout d'un mois ou deux, vous êtes forcées de la porter fanée; c'est alors que vous regrettez de n'avoir pas pris une étoffe faisant moins d'effet; agissez de même pour le choix et l'ornement de vos chapeaux.

On devient beaucoup plus raisonnable pour les enfants; il y a quelque temps leurs vêtements étaient surchargés de tant d'ornements, qu'il était difficile d'en deviner la forme, ou, s'ils étaient moins ornés, la variété des couleurs qui entourait ces pauvres petits portait à croire que leurs mères avaient oublié de leur retirer les toilettes, qu'elles s'étaient amusées à leur faire pour le carnaval.

A ce sujet, je me souviens d'avoir assisté, le jeudi gras, l'année dernière, à une petite réunion enfantine, où la maîtresse de la maison avait déployé tout son talent pour la toilette de ses enfants. Madame B., revenue depuis peu d'un long voyage, n'étant pas encore familiarisée avec les modes nouvelles, et ayant d'ailleurs des goûts fort simples, amena sa petite fille, âgée de quatre ans; elle avait une robe de taffetas bleu clair décolletée, à manches courtes, et une jolie guimpe; avec ses cheveux frisés, elle était charmante. Lorsque madame B. entra, son amie venant au-devant d'elle avec ses enfants, elle fut tellement surprise de l'originalité de leur mise, qu'elle s'écria : « Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue que Georges et Marie seraient déguisés, j'aurais pu faire un joli costume à Thérèse. » Mais elle regretta immédiatement son exclamation, lorsqu'elle s'aperçut que ces toilettes étaient semblables à celles que portaient tous les autres enfants.

Ils sont mis en ce moment avec plus de simplicité et de goût; les petites filles ont souvent le pardessus

pareil à la robe — ce qui est très-distingué — ou bien un petit paletot en drap foncé. Une très-jolie toilette de petite fille se fait en popeline de laine bleue quadrillée, le bas de la jupe est orné de deux bandes en taffetas noir, de sept centimètres de large; ces bandes sont garnies de chaque côté d'un petit ruban gaufré; sur le petit gilet, garni de la même bande, est posée une veste, retenue autour du cou par deux boutons; elle est courte devant et arrondie comme la veste grecque, les manches sont à coudes, un peu étroites du bas; la veste est garnie comme la jupe. On ajoute à ce petit costume le chapeau *frondeur*, qui est à peu près le chapeau marinière de l'été dernier, avec le fond plus élevé; il est en feutre noir, bordé d'un ruban en taffetas bleu et orné d'un petit bouquet de plumes bleues et noires. Avec ce chapeau, on conserve la résille, qui, du reste, est fort commode pour les enfants; on est quelquefois très-embarrassé pour les coiffer, leurs cheveux n'étant pas assez longs et leur venant sans cesse sur la figure, lorsque les cheveux sont relevés et enfermés dans une résille, elles sont délivrées de cet inconvénient.

Une autre toilette en popeline grise se fait avec le corsage décolleté, les manches courtes et bouffantes, la ceinture nouée derrière. Le paletot est pareil à la robe; on le garnit en velours noir ou ponceau, ainsi que le haut du corsage, les manches et la ceinture; une capote de velours noir ornée de velours ponceau complète ce petit costume.

Je n'ai jamais pu comprendre ce petit sentiment de jalousie, si fréquent chez les jeunes filles, et, disons-le, même chez bien des femmes, qui porte chacune à faire mystère de ses emplettes, de ses travaux, de ses recettes de ménage, dans la crainte de se voir devancée ou imitée par une amie; on va chez sa modiste ou sa couturière, on lui fait une commande; mais elle a dans sa clientèle madame ***, défense expresse de lui montrer l'objet en question, ou de lui faire rien de semblable, afin d'être seule à le porter dans une réunion où cette personne doit également se trouver. A-t-on un livre, un morceau de musique nouveau, un patron ou un dessin de broderie, on refuse, aussi poliment que possible, il est vrai, mais on refuse de le prêter; on veut en conserver le monopole. Combien de jouissances on perd; et dans quel but? Pour s'assurer un petit triomphe ou une supériorité quelconque. Il serait à désirer que chacune fût disposée à venir en aide à ses amies, l'intimité en serait plus douce et plus franche.

Notre conseillère, allez-vous dire, est bien sermonneuse aujourd'hui. Il est vrai, mais n'en accusez que mon affection pour vous; je serai heureuse, soyez-en certaines, si les quelques paroles que je vous adresse sur les travers de la société peuvent vous mettre à l'abri de ces petites faiblesses, qui sont un obstacle à la véritable amitié, et entraînent quelquefois à commettre des fautes, que le cœur aurait condamnées s'il avait été consulté.

EXPLICATIONS

Planche III

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Couvre-pieds — 2, B. M., pour drap — 3, Mouchoir — 4, E. K. — 5, *Alix* — 6, A. B. — 7 et 8, Parure — 9, Cravate pour petit garçon — 10, E. B. — 11, A. D. — 12, *Irma* — 13, C. R. — 14, M. L. — 15, Mouchoir application avec J. P. — 16, A. L. — 17, écusson avec L. V. enlacés — 18 et 19, Parure — 20, *Francine* 21, E. V. enlacés — 22, Bande pour jupon — 23, Bande pour pantalon — 24, W. M. — 25, *Catherine* — 26, M. M. — 27, C. E. O. — 28, R. S. — 29 et 30, Parure — 31, écusson avec *Athénaïs.*

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 8, Peignoir — 9 à 12, Pantalon — 13 à 21, Rose en cuir — 22 à 24, Bourse — 25, Étole — 26 et 27, Bonnet de voyage — 28 à 29 *bis*, Pelote de bureau — 30 et 31, Rond de serviette — 32 à 34, Sac en ficelle — 35 à 41, essuie-plumes — 42 et 43, écran — 44, Dentelle en filet — 45, *Amélie.*

COTÉ DES BRODERIES

1, Couvre-pieds, plumetis, cordonnet, feston et jours; on peut faire les médaillons du bord en application sur gros tulle.

2, *B. M.*, gothique pour drap, plumetis, cordonnet et point de sable.

3, Mouchoir, plumetis, cordonnet et feston.

4, *E. K.*, enlacés pour linge de table, plumetis et cordonnet.

5, *Alix*, plumetis et cordonnet.

6, *A. B.*, anglaise pour taie d'oreiller, plumetis et feston.

7 et 8, Parure, point de poste.

7, Manchette.

8, Col.

9, Coin de cravate pour petit garçon, plumetis, cordonnet et feston.

10, Écusson avec *E. B.*, romaine, plumetis et cordonnet.

11, *A. D.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

12, *Irma*, avec semé, plumetis et cordonnet.

13, *C. R.*, plumetis et cordonnet.

14, *M. L.*, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

15, Mouchoir en application de batiste sur tulle, avec J. P., cordonnet, feston et jours.

16, *A. L.* enlacés, plumetis et cordonnet.

17, Écusson avec L. V. enlacés, plumetis et cordonnet.

18 et 19, Parure, plumetis, cordonnet et feston; on peut l'exécuter en point de poste et feston.

20, *Francine*, plumetis et cordonnet.

21, *E. V.* enlacés, plumetis et cordonnet.

22, Bande pour jupon, plumetis, cordonnet et feston.

23, Bande pour pantalon, plumetis, cordonnet et feston.

24, *W. M.*, pour taie d'oreiller, plumetis et feston.

25, *Catherine*, plumetis et cordonnet.

26, *M. M.*, plumetis et cordonnet.

27, *C. E. O.* anglaise, plumetis et cordonnet.

28, *R. S.* anglaise, plumetis et cordonnet.

29 et 30, Parure, plumetis, cordonnet, feston et point de sable; on peut supprimer le point de sable, faire les petites fleurs et les pois en point de poste, et les zigzags en broderie russe, dont nous avons donné l'explication au numéro 6, de la planche de janvier.

31, Écusson avec *Athénaïs*, plumetis, cordonnet et point de sable.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 8, Peignoir.

1, Devant.

2, Dos.

3, Manche.

4, Parement de la manche.

5, Poignet de la manche.

6 et 7, Pèlerine.

8, Croquis du peignoir.

Le devant du peignoir tient au lé de devant de la jupe; on fait trois plis sur les épaules, ces plis sont indiqués par les trois lignes ponctuées qui se trouvent sur le patron. On plie l'étoffe sur cette ligne et le bord du pli doit poser sur les petites lignes verticales qui donnent la profondeur des plis. Il faut séparer le corsage de la jupe depuis le dessous du bras jusqu'au premier pli et monter cette partie du devant sur une ceinture ainsi que le dos que l'on fronce légèrement au milieu.

9 à 12, Pantalon.

13 à 21, Rose en cuir.

Mouillez vos pétales découpés; *griffez* le numéro 19 sur le caoutchouc à l'envers de la peau, afin qu'en recourbant vos pétales, la partie lisse de la peau se trouve en dessus. Pour *griffer*, on place le rond sur un morceau de caoutchouc, et avec le bout de la pince on marque des petites lignes irrégulières dans tous les pétales, de manière à simuler les petits plis de la fleur. — Vous prenez le rond numéro 18, vous le mettez dans votre main gauche en ayant soin de mettre le côté lisse en dessus; vous prenez une boule avec laquelle vous creusez chaque pétale de votre rond, puis avec la pince vous recourbez les extrémités de tous les pétales des deux côtés; vous creusez ensuite avec la boule le milieu de votre rond. Vous creusez ainsi chaque rond. Ensuite vous coupez un morceau de cuir de la longueur de 10 centimètres, vous faites un nœud au bout, vous enfilez chaque rond en commençant par le numéro 19; puis le numéro 18, ainsi de suite jusqu'au numéro 14, en ayant soin de contrarier les pétales.

Pour le bouton, vous coupez un rond sur le numéro 14, vous le *griffez* et le creusez comme pour la rose, vous recourbez les pétales les uns sur les autres, afin de faire le bouton le plus petit possible. Vous découpez le tour du bouton qui se fait sur le patron numéro 20; vous creusez le milieu de chaque pétale avec une petite boule, et vous pincez les extrémités avec les doigts; vous creusez aussi le milieu. Vous coupez, comme pour la rose, un morceau de cuir de 10 centimètres de longueur; vous faites également un nœud et vous enfilez d'abord le numéro 14, puis le numéro 20. Ensuite vous découpez la branche de feuilles sur le patron numéro 13, et après avoir marqué les nervures avec la pince, comme nous venons de l'indiquer pour les pétales, vous fixez la rose et le bouton sur cette branche qui vous fera un très-joli ornement de boîte.

Vous collez la branche sur la boîte avec un peu de colle forte, en ayant soin de ne fixer que l'extrémité des feuilles et de la tige, et en creusant les feuilles avec les doigts de manière à les soulever à différents endroits.

22 à 24, Bourse au crochet, en soie et fil d'or, ou cordonnet maïs.

Le numéro 22 est le dessin un peu plus grand, pouvant servir pour blague.

23, Détail du dessin de la bourse.

Toute la bourse se fait en demi-brides; pour faire cette maille, vous piquez le crochet dans une maille, vous faites passer la soie dans cette maille, vous jetez la soie sur le crochet et vous la faites passer dans les deux mailles qui se trouvent sur le crochet.

Le fond de la bourse est uni; on ne commence les étoiles que lorsque les augmentations sont terminées. Faites 5 mailles chaînettes, piquez le crochet dans la 1re maille, et faites 3 demi-brides dans cette même maille, continuez 3 demi-brides dans chacune des 5 mailles, vous aurez 15 mailles à ce rang.

2e rang. — Faites 7 fois : 1 demi-bride dans une maille et 2 demi-brides dans la maille suivante. Vous aurez 22 mailles.

3e rang. — Faites 7 fois : 2 demi-brides et 2 autres demi-brides dans la même maille. Vous aurez 29 mailles.

Vous continuez ainsi votre rond en faisant sept augmentations par rang en ayant soin de placer les augmentations les unes au-dessus des autres. Lorsque vous aurez 120 mailles, vous placerez les étoiles. Pour la blague il faudra faire le rond de 180 mailles.

25, Étole.

Si vous voulez exécuter ce dessin sur moire blanche, vous ferez le fond du grand médaillon du bas en velours rouge, le 2e médaillon en velours vert, le 3e en velours rouge, et le 4e en velours vert. Taillez des découpes de carte numéro 4, sur les contours de ces médaillons, et après avoir placé ces découpes sur le dessin, vous brodez les contours en soie capucine en enfermant la carte dans le point. La croix du milieu du premier médaillon est de la même nuance. L'extérieur des contours du dessin est bordé de *paillettes comptées*; l'intérieur, d'une chenille qui varie suivant la couleur du fond, verte sur le fond rouge et rouge sur le fond vert.

Les graines et leur tige sont en or, les rayons des croix en *paillettes comptées*, lisérées d'une chenille marron. Les trèfles de la croix sont en chenille verte entourés d'un *frisé* argent. Les feuilles placées de chaque côté au haut du grand médaillon, sont en chenille violet clair, les nervures en *paillettes comp-*

tées en or. Le milieu, entre le deuxième et le troisième médaillon, est en chenille violet clair. La croix du troisième médaillon est en chenille verte, elle est bordée d'un *frisé argent*, les perles sont en or. Le milieu entre le troisième et le quatrième médaillon, est en chenille rouge; toutes les tiges des graines sont en torsade or, et les graines en or également.

Les personnes qui n'auraient aucune notion sur ce genre de broderie, peuvent l'entreprendre très-facilement avec le secours du petit traité de M. Lemoine, qui explique d'une manière claire et précise, le moyen d'exécuter toute espèce de broderies en soie et or. On le trouve au bureau du journal pour 75 centimes et 80 centimes pour les départements.

26 et 27, Bonnet de voyage en crochet tunisien, garni de crochet astrakan.

Nous répétons aujourd'hui pour nos nouvelles abonnées l'explication du crochet tunisien et celle du crochet astrakan. Ils se font tous deux avec un crochet en bois ou en ivoire de la même grosseur tout du long.

Crochet tunisien. — Montez une chaîne de la longueur nécessaire pour l'objet que vous voulez faire. Piquez le crochet dans la deuxième maille chaînette en partant du crochet, prenez la laine avec le crochet et faites-la passer dans la maille; piquez le crochet dans la maille suivante, faites passer la laine dans cette maille, vous aurez trois mailles sur le crochet; continuez ainsi à monter les mailles sur le crochet jusqu'à la fin de la chaîne. Pour redescendre le rang, jetez la laine sur le crochet et tirez-la dans une maille seulement, pour commencer; jetez la laine sur le crochet et tirez-la dans deux mailles; jusqu'à la fin du rang vous continuez à jeter la laine sur le crochet et à la tirer dans deux mailles. Au deuxième rang, la première maille se trouve placée sur votre crochet. Vous piquez le crochet dans la deuxième maille verticale du rang précédent (cette maille est celle que vous avez faite pour monter le premier rang), vous jetez la laine sur le crochet et vous la tirez dans cette maille; piquez le crochet dans la maille verticale suivante, et tirez la laine dans cette maille, continuez le rang en faisant une maille dans chacune des mailles verticales. Lorsque ce rang est terminé, vous redescendez les mailles comme au rang précédent.

Les augmentations se font en montant le rang, et les diminutions en montant, lorsqu'elles sont à gauche, et en descendant, lorsqu'elles sont à droite. Si vous avez une augmentation au commencement du rang, vous faites une maille chaînette avant de monter le rang, et vous piquez le crochet dans la maille qui se trouvait être la première au rang précédent; si c'est en finissant de monter les mailles, que vous voulez faire une augmentation, vous piquez le crochet dans la dernière maille de la chaîne, qui traverse les mailles avant de prendre la dernière maille verticale. Pour les diminutions qui se trouvent placées à gauche, vous prenez ensemble les deux dernières mailles verticales et vous faites passer la laine dans ces deux mailles; les diminutions placées à droite se font en finissant de descendre les mailles; vous tirez la laine dans trois mailles au lieu de la tirer dans deux, vous piquez alors le crochet dans la troisième maille pour monter le rang suivant.

Crochet astrakan. — Faites une demi-bride, une boucle, une demi-bride, une boucle. Nous venons de donner l'explication de la demi-bride pour la bourse numéro 24. La boucle se fait en piquant le crochet dans la maille qui suit celle où l'on a piqué la demi-bride; tirez la laine dans cette maille seulement, jetez la laine sur le crochet, tirez-la dans la maille; jetez la laine sur le crochet, tirez-la une troisième fois dans une seule maille; jetez la laine et tirez-la dans les deux mailles qui sont sur le crochet. Ensuite, faites une demi-bride, une boucle, jusqu'à la fin du rang. Aux rangs suivants, faites les boucles sur les demi-brides et les demi-brides sur les boucles.

Le bonnet de voyage se fait en laine bleue; la bordure d'astrakan est en laine noire. Il est composé de six morceaux qui se font tous de même, en crochet tunisien. Montez 20 mailles chaînettes en laine bleue. Faites deux rangs de 20 mailles, deux rangs de 22. Augmentez aussi d'une maille de chaque côté tous les deux rangs jusqu'à 30 mailles. Faites 4 rangs de 30 mailles, puis vous continuez en diminuant de deux mailles tous les deux rangs jusqu'à deux mailles. Vous faites, des deux côtés de cette pointe, un rang de demi-brides maille pour maille, en laine noire; prenez une maille dans celle du bord, puis une maille dans la seconde maille du rang suivant, de manière à faire cette maille plus longue que la première, continuez ainsi une maille courte et une longue, toujours en demi-brides. Vous faites ensuite en dessus de ce rang un rang de crochet astrakan.

Lorsque vos six morceaux sont faits comme nous venons de l'indiquer, vous les réunissez entre eux par un rang de demi-brides, en gros cordonnet maïs; vous faites ce rang en piquant le crochet dans les mailles de deux morceaux à la fois, et faisant maille pour maille. Les six morceaux réunis, vous commencez le bord en laine noire par un rang de demi-brides, longues et courtes, comme nous venons de l'expliquer pour le premier rang noir des pointes; ensuite vous faites sept rangs de crochet astrakan pour terminer le bonnet. Le numéro 27 vous donne le dessin du semé qui se fait en laine noire et en cordonnet maïs. Pour le bouton du milieu, qui se fait en laine bleue, consultez l'explication du commencement de la bourse, numéro 22, lorsque vous trouverez votre rond assez grand pour enfermer un moule en bois de la grosseur d'un bouton de calotte grecque, vous brodez le petit semé et vous fixez le rond sur le moule en passant la laine dans le dernier rang pour pouvoir le serrer en dessous.

On peut tailler la doublure en prenant pour patron l'un des six morceaux; il faudra pour monter ce bonnet mettre une bande en cuir en dessous du bord d'astrakan et de la même hauteur.

28 à 29 *bis*, Pelote de bureau.

28, Croquis de la pelote montée.

29, Détail du travail.

29 *bis*, Détail de la dentelle.

Prenez du cordonnet noir, ponceau et or. Montez avec le cordonnet d'or 4 mailles chaînettes, fermez votre chaîne et faites 2 demi-brides dans chaque maille; au 2e rang, faites encore 2 demi-brides dans chaque maille; au 3e rang, 8 fois : (1 demi-bride, — 2 demi-brides dans la même maille). 4e rang, 8 fois : (2 demi-brides — 2 demi-brides dans la même maille). 5e rang, 8 fois : (3 demi-brides, — 2 demi-brides dans la même maille). 6e rang : 4 demi-brides — 2 demi-brides dans la même maille).

Au 7e rang vous commencez le dessin indiqué au numéro 29, et vous répétez à chaque rang 24 fois le dessin, l'étoile ayant 24 branches. Les augmentations se trouvant indiquées par les petits traits noirs qui joignent les mailles d'un rang à l'autre, nous n'expliquerons pas le dessin par rang; le point indique les mailles en or, le rond les mailles en soie noire, et les croix les mailles en soie ponceau.

Dentelle. — Le dernier rang d'or indiqué sur la planche étant terminé, faites un rang de demi-brides en cordonnet noir pour former le pied de la dentelle; cette dentelle se composant de 24 dents semblables, nous donnerons l'explication d'une seule.

1er rang en cordonnet d'or, + 2 demi-brides — 10 m. ch. — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 3e maille en partant de celle qui est sur le crochet; 7 demi-brides, — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 2e maille du rang précédent afin de laisser 1 maille sans être prise sous le milieu de la dent; 6 demi-brides. Retournez au signe +.

2e rang, cordonnet noir, + 1 demi-bride, 4 fois : (1 m. ch. — 1 bride en piquant le crochet dans la 2e maille). 5 fois : (1 m. ch., — 1 bride en piquant le crochet dans la 1re maille). 3 fois : (1 m. ch., — 1 bride en piquant le crochet dans la 2e maille). 1 m. ch., — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 2e maille, 1 demi-bride — 3 m. ch., — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 4e maille. Retournez au signe +.

3e rang, cordonnet d'or, commencez ce rang par + 1 demi-bride en piquant le crochet sur la 9e bride du rang précédent. — 5 m. ch., — 1 demi-bride dans la 3e maille, — 2 brides triples dans la boucle formée par les 3 m. ch. du rang précédent — 2 m. ch., — 2 brides triples prises dans la même boucle que les précédentes, — 1 demi-bride prise dans la 3e bride du rang précédent, — 2 m. ch., piquez le crochet dans la 3e m. ch., faite après la demi-bride qui commence le rang, jetez le fil sur le crochet et faites-le passer dans les deux mailles qui sont sur le crochet, — 2 m. ch., — 1 demi-bride dans la 2e maille, — 5 m. ch., — 1 demi-bride dans la 3e maille — 3 m. ch. — 1 demi-bride dans la 2e maille — 5 m. ch. Retournez au signe +.

Pour monter la pelote, taillez 2 ronds en percale de 9 centimètres de diamètre, et une bande de 27 centimètres, sur 4 centimètres de hauteur; réunissez la bande à un des ronds par un surjet, et l'autre rond de l'autre côté de la bande en laissant seulement une ouverture pour introduire le son; lorsque votre pelote est fermée, taillez en flanelle ou drap ponceau un rond ayant 12 centimètres de diamètre que vous poserez sur un des côtés et dont vous fixerez le bord un peu au-dessus du milieu de la bande de toile; prenez une bande de drap ponceau de 4 centimètres, que vous découpez et plissez ainsi que vous l'indique le dessin numéro 28, vous le fixez au milieu de la bande de toile de manière à couvrir le point qui maintient le rond en flanelle, et enfin vous posez votre dessus en crochet, sur le côté qui n'est pas encore recouvert et vous le fixez avec de la soie noire en piquant vos points dans le pied de la dentelle et sur le haut de la ruche en drap, qui se trouve complètement caché ainsi que le bord du rond en flanelle, sous le travail en crochet.

30 et 31, Rond de serviette en cuir.

30, Détail du travail.

31, Croquis du rond monté.

Prenez une bande de cuir gris de la grandeur du patron numéro 30, posez un morceau de moire violette sur la partie quadrillée au milieu et fixez-le par une fleur en cuir, ornée de petites perles noires. Les larges raies noires formant médaillons, sont en velours ou soutache noire, bordées de soutache d'or; afin de ne pas couper la soutache pour qu'elle ne paraisse pas sous les boucles, percez le cuir avec un poinçon, et faites passer la soutache ou le velours à l'envers; percez de même pour ramener la soutache à l'endroit; le reste du travail est en soutache d'or; sur tous les petits points, il faut poser des perles noires, les deux feuilles des côtés sont en cuir comme l'étoile du milieu; la broderie terminée, doublez votre rond en soie violette et bordez d'un ruban violet très-étroit; vous couvrirez les points qui maintiennent le bord par une soutache d'or; il ne vous restera plus qu'à le fixer à la monture dont le prix est de 2 francs 50. Vous pouvez vous la procurer chez Mlle Ribault, 3, rue de Rohan, ainsi que les montures de l'essuie-plumes et des écrans.

32 à 34, Sac en ficelle anglaise.

32, Détail du travail.

Le numéro 33 figure le sac ouvert dans toute sa grandeur et ensuite au moyen de deux boutons qui sont placés en bas, de l'autre côté du sac, et que l'on rattache dans les boutonnières du haut, le sac se trouve moitié plus petit, comme l'indique le numéro 34.

Montez une chaîne de 216 mailles et fermez-la en faisant une demi-bride dans la première maille chaînette.

1er rang. — 4 mailles chaînettes, 1 bride dans la 2e maille chaînette; continuez le rang en faisant : 1 maille chaînette, 1 bride et laissant toujours en bas une maille chaînette d'intervalle. Terminez le rang par 1 maille chaînette, 1 maille passée dans la 3e des 4 mailles chaînettes du commencement. La maille passée se fait en tirant le fil une seule fois dans la maille où le crochet est piqué et dans la maille qui est sur le crochet.

Il faut avoir soin à tous les rangs qui suivent de faire les brides aussi courtes que possible.

2e rang. — Faites une maille passée dans le premier jour du rang précédent, 5 mailles chaînettes, 2 brides dans le premier jour; + 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le troisième jour du rang précédent, vous laissez deux jours d'intervalle; 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour; faites 7 fois : (6 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le troisième jour, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour); 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le troisième jour, 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le même jour, retournez au signe + jusqu'à la fin du rang et terminez par 1 bride dans le jour d'où partent les 5 mailles chaînettes qui le commencent et une maille passée sur la 3e de ces 5 mailles.

3e rang. — 1 maille passée dans la boucle fermée au rang précédent par les 5 mailles chaînettes du commencement; 5 mailles chaînettes, 2 brides dans la même boucle; + 6 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le jour qui se trouve placé entre les deux petites boucles; 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour; faites 6 fois : (6 mailles chaî-



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens, 1.

nettes, 1 demi-bride dans le jour suivant, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour); 6 mailles chaînettes, 2 brides dans le jour qui se trouve au milieu des 4 brides partant du même jour, 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le même jour; retournez au signe + et terminez comme le rang précédent.

4e RANG. — Commencez comme il est expliqué au rang précédent jusqu'au signe; puis continuez + 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le jour formé par les 6 mailles chaînettes du rang précédent, faites 7 fois : (6 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le jour suivant, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour); 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le jour qui se trouve au milieu des 4 brides partant du même jour, 3 mailles chaînettes, 2 brides dans le même jour, retournez au signe +. Terminez comme le rang précédent.

Continuez le sac en répétant l'explication du 3e et du 4e rang. Il vous faut 38 rangs de dessin, puis vous coupez la ficelle. Pliez le sac de manière à placer les rangées de brides l'une sur l'autre et attachez la ficelle sur l'un des côtés pour fermer le fond du sac; faites 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le jour qui sépare les deux premières petites boucles et aussi dans le jour semblable placé de l'autre côté du sac; il faut faire ces demi-brides en prenant les deux côtés du sac à la fois. Continuez jusqu'au bout du rang 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride, terminez par 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride, tournez le sac et faites sur ce rang 4 mailles chaînettes, 1 bride dans la 2e maille, + 1 maille chaînette, 1 bride dans la 2e maille, retournez au signe + pour finir le rang.

Tournez encore une fois et faites 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le premier jour du rang précédent, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le même jour; + 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le second jour en partant de la boucle que vous venez de faire, 4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le deuxième jour. Retournez au signe +.

Pour le haut qui recouvre l'ouverture, vous attachez la ficelle à l'un des angles du sac et faites le même travail que pour le sac, seulement en allant et revenant, et en ayant soin de diminuer d'une boucle à la fin de chaque rang. Puis vous ajoutez sur cette partie les trois rangs que vous avez faits en bas. Faites une bride de chaque côté pour attacher les boutons que vous ferez comme nous venons de l'indiquer pour le bonnet de voyage, numéro 26.

35 à 41. ESSUIE-PLUMES.

Taillez 12 pointes en drap noir sur le patron n° 38, et quatre pointes en drap ponceau sur le même patron; réunissez, après les avoir découpées à petites dents en bas, 8 pointes noires par un surjet pour la jupe de dessous. — Réunissez de même les 4 pointes noires qui vous restent en les alternant avec les 4 pointes rouges. Faites le dessin avec une soutache d'or. Faites de même la jupe courte, après avoir taillé 4 pointes rouges et 4 noires sur le patron numéro 37; il faut ajouter à cette jupe un petit grelot en or au bas de chaque couture. Posez vos trois jupes les unes sur les autres, et placez les pointes noires de la petite jupe sur les pointes rouges de la grande; réunissez-les en haut par un surjet à grands points, fixez ces jupes à la taille de la poupée et couvrez le bord par la ceinture, taillée en biais sur le patron n° 35 et soutachée; avant de poser votre soutache, fixez votre ceinture au milieu et faites dans la hauteur une petite couture en biais, afin que la ceinture forme pointe derrière comme devant; le baudrier taillé sur le patron n° 36, doit aussi être enfermé dans la ceinture.

Pour le bonnet, taillez 2 morceaux en drap noir et 2 en drap rouge, sur le patron n° 39, et autant sur le patron n° 40; réunissez-les comme vous l'indique suffisamment le croquis n° 41, couvrez les coutures et le bord d'une soutache en or, et posez les grelots; ajoutez un caoutchouc très-fin pour maintenir le bonnet sur la tête du petit nègre. Les bracelets sont en perles dorées. La poupée avec le carquois, les grelots et l'agrafe de la ceinture est de 5 francs.

42 et 43, ÉCRAN en moire antique violette, avec appliques de velours. La bordure est en cordonnet d'or et cordonnet noir. Les fleurs sont en velours noir et entourées d'une petite soutache d'or; le tour des feuilles et les tiges sont également en soutache d'or; le milieu des feuilles est en perles noires. Le médaillon du milieu est entouré d'une ganse d'or placée entre deux ganses noires.

44, DENTELLE en filet.

1er RANG. — Uni.

2e RANG. — 1 maille, 3 mailles dans une; continuez jusqu'à la fin du rang une maille, 3 mailles dans une.

3e RANG. — Prenez toujours deux mailles ensemble.

4e RANG. — Comme le 2e.

5e RANG. — Comme le 3e.

6e RANG. — Comme le 2e.

7e RANG. — Comme le 3e.

8e RANG. — 1 maille, 5 mailles dans une; continuez le rang ainsi.

Faites trois rangs unis avec un moule moitié moins gros.

45, *Amélie*, plumetis, cordonnet et point de poste.

TAPISSERIE COLORIÉE

Ce dessin peut servir pour coussin et pour descente de lit ou tapis de table, en répétant plusieurs fois le dessin.

JARDINIÈRE

Le premier tiers de la jolie jardinière que nous vous envoyons, peut également vous servir de modèle pour exécuter le pendant en tapisserie. — Vous pouvez vous procurer la monture en bambou à six côtés, en écrivant à madame Pradel, rue de Crébillon, 2, à Nantes; vous recevrez avec le dernier tiers l'explication nécessaire pour la monter.

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de jeune femme. — Robe en gros de Tours, ornée d'un tablier en passementerie. — Corsage plat garni de la même passementerie. — Manche demi-ouverte avec jockey. — Châle en velours brodé au passé, garni d'une guipure. — Chapeau en velours épinglé avec bavolet en blonde, brides violettes, dessus en blonde et bouquet de plumes assortis aux brides, dessous bouquet de pensées. — Col et sous-manches en mousseline.

Toilette de jeune fille. — Robe en épinglé laine. — Corsage formant pointe arrondie, orné de velours noir ainsi que les manches. — Col et sous-manche en nansouk. — Cravate en taffetas noir liséré de vert.

Toilette de petit garçon. — Jupe en piqué anglais, ornée de broderie russe. — Veste avec broderie russe assortie à celle de la jupe. — Chemisette en nansouk.

DEUXIÈME GRAVURE.

Toilette de mariée. — Robe de moire antique. — Corsage à pointes avec ruche en ruban formant veste grecque; la ruche est garnie d'une angleterre. — Manches demi-ouvertes ornées également de ruches et d'angleterre. — Sous-manches en tulle, col et poignets des manches formés par un coquillé en tulle. — Voile en tulle illusion. — Guirlande en fleurs d'orangers et boutons.

Première communiante. — Robe en mousseline. — Jupe ornée de biais en mousseline. — Corsage froncé montant, garni autour du cou d'un bouillonné en mousseline. — Manche et jockey avec biais. — Sous-manche en mousseline. — Voile en mousseline. — Ceinture en taffetas.

Mosaïque

Le sage se fait de la haine de ses envieux un miroir, où il se voit bien mieux que dans celui de la bienveillance.

BALTHAZAR GRACIAN.

—

Comment devenir bon? Hélas! en le demandant à Dieu d'abord, avec instance, et sans jamais se lasser; puis, en s'efforçant à chaque occasion, de penser au plaisir des autres, en leur sacrifiant le sien. C'est un long apprentissage, mais on en vient à bout quand on le veut.

Lettres du P. Lacordaire.

Il faut savoir entrer dans les idées des autres et savoir en sortir, comme il faut savoir sortir des siennes et y rentrer.

JOUBERT.

—

CHARADE.

De mon *premier* ayez la bourse bien garnie,
Vous ne serez point malheureux.
Mon *dernier* est une étoffe jolie,
Faite de soie ondée et qui charme les yeux;
Quand le pot sur le feu bouillonne, un cuisinier
Doit, peu d'instants après, user de mon *entier*.

Mots du Logogriphe de Février : LAPON, NOPAL, PAON, LAON, PAL, PLAN, AN, PLATON.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : **A force de forger on devient forgeron.**

RÉBUS

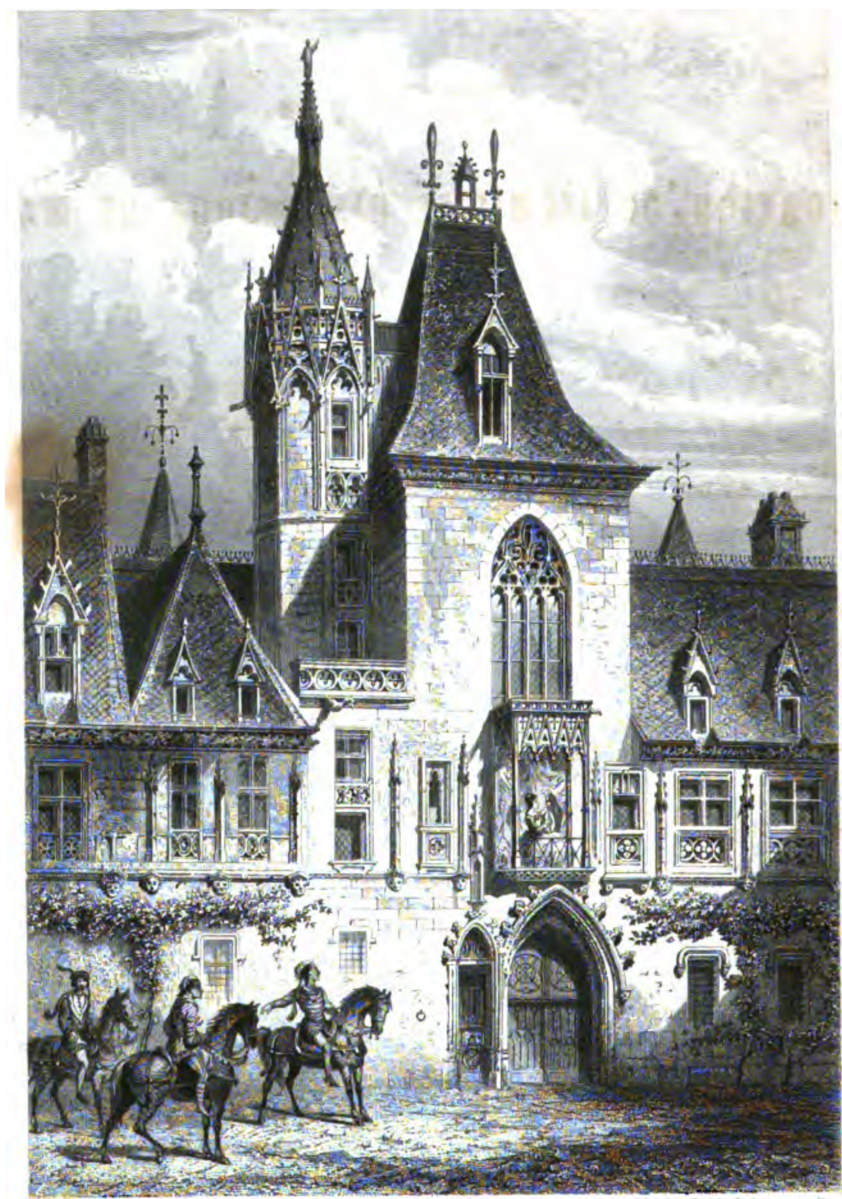


Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1



Rouargue del — Ch. Lalaisse sculp

HÔTEL DE JACQUES CŒUR,

à Bourges

Journal des Demoiselles — 31e Année. Avril. 1863 N° IV

Gaquin et Dupain Imp r. des Fossés St J. 3 à Paris

MARCO POLO

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MARS



L'UN des événements du treizième siècle les plus importants par leurs résultats est la surprenante irruption de l'envahisseur Gengis-Khan. On sait qu'il rendit tributaire en peu d'années la presque totalité de l'Asie. Grâce à ses rapides conquêtes et aux nouveaux royaumes qui s'élevèrent par suite du partage de ses États entre ses fils, la face politique de l'Orient fut changée. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les princes de la chrétienté et les papes, frappés du retentissement de ces grandes révolutions, et pleins de l'enthousiasme des guerres saintes, conçurent alors le désir de recueillir quelques lumières sur la Tartarie, l'empire chinois et tous les pays du nord et de l'est de l'Asie. Cette connaissance était importante et devenait indispensable; on ignorait complètement jusqu'où s'étendaient ces contrées; il fallait cependant y porter la lumière de l'Évangile; il fallait tracer un chemin aux croisés à travers ces régions immenses dont on ne connaissait encore que des descriptions fabuleuses et que les uns représentaient comme regorgeant de trésors et gardant les brillants vestiges de l'ancien paradis terrestre, les autres comme des déserts périlleux et infranchissables, au delà desquels ils plaçaient la cour du Grand Khan, réputé généralement un monstre né pour le carnage, et auquel le meurtre et le sang ne suffisaient pas s'ils n'étaient le fruit d'une cruauté raffinée et des plus odieux supplices.

L'alliance de ce souverain paraissait pourtant nécessaire, et toute la science d'alors étant concentrée dans les cloîtres, deux ambassades successives lui furent envoyées par le pape et le roi de France (1); et les résultats en furent heureux, mais toutefois bien différents de ceux qu'on avait attendus : car s'il n'en revint d'abord à l'Europe nul avantage politique ni aucune conquête à la religion, les relations de ces voyages et la description des pays qui venaient d'être parcourus, firent envisager dans des explorations nouvelles d'incalculables avantages pour le commerce et pour la science, ouvrirent un champ sans limites à l'impulsion aventureuse qui poussait tous les esprits vers les découvertes, et précipitèrent au loin des essaims de navigateurs qui bientôt apprirent au monde à mesurer son étendue et à se connaître lui-même.

C'est à cette soif des voyages, à l'ardente curiosité de voir des contrées étrangères, au désir de faire fortune dans les pays de l'Orient et à l'ambition d'avoir visité les cours du chef des Mongols et du khan tartare, que nous devons les aventures et les voyages de Marc Paul; le récit qu'il en a tracé a eu pour effet important de fixer d'une manière à la fois précise et complète les idées des Européens sur les confins et l'étendue des extrémités de l'Asie.

Au commencement de l'année 1250, on remarquait à Venise, dans le quartier de *San-Felice*, dans la *Via San-Zanni Crisostomo*, un palais massif et austère dont les âges avaient noirci les assises et dont les ogives étroites et toujours soigneusement closes ne laissaient rien voir au dehors des mystères de l'intérieur. Son portail bardé de plaques de fer et semé de têtes de clou était tout aussi circonspect et n'entre-bâillait au besoin que son *usciolo* discret, espèce de poterne étroite taillée dans son puissant ventail. Au front de l'étage le plus élevé de cette demeure muette, on voyait, en saillie sur la face lisse du mur, un écusson armorié; meublé d'une bande d'argent ressortant dans un champ d'azur avec trois merlettes de sable, il indiquait aux citoyens de la république vénitienne le noble palais des Polo, l'une des familles commerçantes de père en fils et enrichies par le trafic, les plus opulentes, les plus intègres, et les mieux considérées de la ville et de tout l'État. Nul ne concluait plus d'échanges et n'entretenait plus de relations avec

(1) Le frère franciscain Jean Du Plan Carpin, député en 1246, par le pape Innocent IV, au grand khan de Tartarie pour lui recommander les chrétiens disséminés dans ses États; et Guillaume de Rubruquis, envoyé sept ans après par saint Louis pour lier une correspondance entre lui et ce souverain.

Gênes, avec Marseille, et surtout avec le Levant, que les trois fils d'Andrea Polo, dont l'aîné se nommait Marco, le cadet Maffio, et le plus jeune Nicolo.

Le matin du jour où commence notre récit, une scène fort émouvante se passait au premier étage de ce palais. Dans une vaste et sombre salle encombrée de caisses, de malles, de ballots de toutes les formes et de toutes les dimensions, les frères Marco et Maffio, ce dernier en costume de voyageur, se tenaient les mains et causaient debout à voix basse dans l'angle le plus retiré. Non loin on voyait une jeune femme aux yeux noirs fatigués de larmes, à l'opulente chevelure, dont les belles boucles soyeuses eussent inondé ses épaules sans la résille aux mailles d'or qui les tenait emprisonnées. Son costume, riche et sévère, faisait ressortir la jeunesse et l'exquise beauté de ses traits. Elle avait noué ses deux bras autour du cou de son mari et lui adressait les prières les plus pathétiques.

« Signor, différez, disait-elle, je ne vous demande que quelques mois ! Je serai mère en ce temps-là, et mes soins pour notre petit Marco distrairont un peu ma douleur. Différez, je vous en conjure ! Que vais-je faire, en ces longs mois, sans entendre parler de vous, dans cette saison de tempêtes, vous sachant si loin sur les mers et en butte à tant de périls ? »

— Signora bien-aimée, répondait Nicolo, ce n'est pas la première fois que je me sépare de vous ; il le faut aujourd'hui encore ; tout est prêt, vous le savez bien ; mes hommes m'attendent, et de plus, je ne suis pas seul...

— Oh ! reprenait la jeune femme, j'ai de cruels pressentiments : quand vous me quittiez autrefois, j'avais plus de résolution, mais alors, vous n'étiez pas père ! Nicolo, tenez, je le sens, nous ne devons plus nous revoir. »

Nicolo se sentit ému. « Bianca, dit-il d'une voix presque suffoquée, oh ! cette affliction n'est pas bien, car elle affaiblit mon courage et navre mon cœur. Vous savez qu'il faut que je parte ; ayez plus de confiance en Dieu, plus de foi en votre mari, et gardez-vous pour notre enfant. Je vous enverrai des nouvelles dès notre arrivée à Byzance : Marco, mon frère, je vous confie notre Bianca... » Cela dit, il dénoua doucement les bras de la pauvre affligée enlacés autour de son cou, effleura son front de ses lèvres, serra fortement la main de Marco, et appelant son frère Maffio d'un regard triste et expressif, il s'élança hors de la pièce. Des valets et des matelots qui s'étaient tenus respectueusement à distance soulevèrent alors d'un bras vigoureux les bagages retardataires restés çà et là dans la salle, et disparurent aussitôt sur les pas des deux voyageurs (1).

Or, ce n'était pas la première fois que le mari et le beau-frère partaient pour des contrées lointaines : les intérêts de leur négoce, monté sur une vaste échelle et qu'ils dirigeaient en commun, les avaient enlevés souvent aux joies de la vie domestique, en même temps qu'à leurs plus chères et plus intimes affections. Ainsi donc, cette fois encore, ils chargèrent de beaucoup d'objets de commerce un de leurs navires, descendirent l'Adriatique, et par l'Archipel, Byzance et la mer Noire vinrent prendre terre à Sodade, petit havre de l'Arménie où ils exposèrent leurs marchandises. Apprenant la présence en cette ville d'un roi tartare (1), ils se rendent à son palais « pour lui faire leurs révérences, » lui offrent quelques-uns de leurs joyaux les plus précieux, et en reçoivent en retour les plus généreuses largesses. Un an passé à la cour et dans l'amitié de ce prince, leur donna la facilité d'apprendre la langue de ces contrées.

Ils se préparaient à retourner à Venise lorsque la guerre s'alluma entre ce roi nommé Barzla et un autre appelé Allau. Pendant que les troupes de ce dernier infestaient le pays et que tout y était en feu, nos voyageurs, très-anxieux sur le chemin qu'ils pourraient prendre, résolurent de tourner le royaume de Barzla pour aller rejoindre leur route loin du théâtre de la guerre. Ce ne fut qu'au prix de périls dont le moindre fut un désert où pendant dix-sept jours ils ne virent ni être humain ni vestige d'habitation, qu'ils pénétrèrent dans la Perse et atteignirent Bochara, dont le roi les retint trois ans par sa faveur et ses instances.

Cependant, ce temps écoulé, un ambassadeur d'une cour tartare les rencontra dans Bochara, déjà familiarisés avec les usages et le langage de ces peuples ; il était envoyé par le roi Allau à Koublaï-Khan, grand khan des Tartares, empereur de la Mongolie, le quatrième des petits-fils de Gengis-Khan et le plus puissant, le plus brave, comme aussi le plus éclairé des monarques asiatiques. Jugeant combien son souverain serait satisfait de voir ces Occidentaux élevés parmi les Latins et au sein des arts de l'Europe, il les fit venir, les combla de présents et leur persuada de le suivre à la cour de Koublaï-Khan. Ils en reçurent un accueil au-dessus de leurs espérances. — Ils furent interrogés, « mesmement des régions occidentalles, de l'empereur » de Romme et des rois chrestiens, et comment ils » se gouvernoient en l'administration de leurs » royaumes et de leurs affaires belliques (2), comment la paix, la justice et la tranquillité estoient » entr'eux observées, quelles manières de vivre estoient entre les Latins, mesmement quelle estoit » notre religion chrestienne, et quel estoit le Pape, » souverain gouverneur et modérateur d'icelle (3). » L'empereur prit si grand plaisir à leurs réponses, qu'il ne pouvait se lasser de leurs entretiens. Peu de mois après, il les chargea de se faire ses ambassadeurs en Europe, et leur donna pour compagnon un des grands seigneurs de sa cour, chargé de demander au Pape « cent prestres, doctes et bien appris de la loi chrestienne, qui sussent remonstrer » à ses sages de Tartarie que cette foi est à préférer » à toutes les autres et que c'est la véritable voye » du salut. » Il leur recommanda par-dessus tout de revenir auprès de lui sitôt leur mission accomplie et après une courte visite à leur parenté. Les Vénitiens le promirent, et partirent avec une suite digne du monarque qu'ils avaient l'honneur de représenter.

(1) Ce premier départ des Polo eut lieu en 1250.

(1) Le plus jeune des quatre fils de Toley, quatrième fils de Gengis-Khan.

(2) Guerrières.

(3) Marco Polo, *Description des Indes*.

Bientôt ils atteignent l'Europe, mais en débarquant à Ancône, ils apprennent du légat Thédalde la mort du Pape, déjà antérieure de plusieurs mois (1). Ils s'acquittent de leur mission auprès du prélat, et inquiets des êtres si chers sur lesquels pèse un silence de tant d'années, vont attendre sa réponse à Venise. La vue des monts italiens, la nature de ce pays si différente de l'aspect des régions équatoriales, le ciel des rivages adriatiques moins resplendissant et moins pur que celui des lieux où naît le soleil, réveillent en eux, pas à pas, des émotions inattendues. Les voici enfin arrivés, regardant et reconnaissant les rues de la ville natale à peu près comme les visions qu'on a entrevues dans ses songes et se sentant presque étrangers sur ce sol qui fut leur berceau. Ils gagnent le quartier *San-Felice*, entrent dans la rue *San-Grisostomo*, et pénètrent dans ce palais qui leur garde un nouveau mécompte : les pressentiments de Bianca s'étaient trop tôt réalisés ; tous ceux qui vivaient sous leur toit ont subi l'atteinte de l'âge ou sont disparus un à un ; et au lieu de la jeune femme, Nicolo presse sur son cœur un fils âgé de dix-neuf ans et nommé Marco par égard et par affection pour le frère aîné des Polo, ami et dévoué gardien de celle qui s'est éteinte dans les regrets. Cependant les jours s'écoulent, et les envoyés du Grand Khan sentent que rien ne les retient plus en Europe. Ils emmènent cette fois le jeune Marco, destiné, aussi bien qu'eux-mêmes, à de nombreuses et romanesques aventures. Ils venaient de mettre à la voile, quand un messager de Thédalde leur porte en mer l'annonce de l'avènement de Grégoire X, et un pli qui les mande auprès du Légat (2). Ils en reçoivent des lettres de créance pour tous les princes dont ils traverseraient les États, des présents pour le roi tartare, et, provisoirement sans doute, deux frères prédicateurs (3) chargés de pouvoirs étendus pour établir des chrétientés et ordonner partout des prêtres. Aussitôt qu'ils eurent pris terre, ces deux religieux voulurent rester en Syrie et débuter dans leur mission sur ces rivages infidèles. Maffio, Nicolo et Marco se rendirent à Glacia et prirent résolûment leur route par l'Arménie et par l'Iran, malgré une invasion du soudan d'Égypte qui multiplie sur leurs pas les obstacles et les périls. Une cruelle maladie qui faillit enlever Marco les arrêta toute une année dans les vallées de Baldash-Khan.

Ce n'est qu'après mille aventures, que les trois Vénitiens arrivent à Clemensu, qu'habitait alors l'empereur. Ils entrent dans la salle du trône, fléchissent les genoux et frappent sept fois la terre du front aux pieds du prince des Mongols ; puis ils lui remettent leurs lettres, lui rendent compte de leur mission et font étaler sous ses yeux les présents dont ils sont porteurs. L'empereur les reçoit avec affabilité, se dit heureux de les revoir et demande quel est le jeune homme qui les accompagne : apprenant que c'est le fils de Nicolo, il le comble de marques de bienveillance et dès lors veut se l'attacher. « Fils de l'Occident, lui dit-il, sois le bienvenu dans » mes États ; tu demeureras à ma cour ; je te ferai » grand ; tu verras les magnificences de mon em» pire, et tu me parleras des choses du pays où va » se coucher le soleil. »

Marco jeune, d'une humeur sympathique et douce, et d'ailleurs lettré et habile, se vit bientôt aimé de tous à la cour de Koublaï-Khan et justifia la faveur du prince ; il se hâta d'apprendre les langues parlées dans ses vastes États, et fut chargé par Koublaï de missions qui l'obligèrent à voyager et à parcourir des distances considérables dans toute l'étendue de la Mongolie. Le jeune favori ne négligea rien, dans les pays qu'il parcourait, pour s'instruire sur tout ce qu'un roi doit connaître, et partout il recueillait des notes : topographie, commerce, mœurs, administration et ressources, revenus, justice, sciences, population, son examen embrassait tout ; aussi pouvait-il, au retour, répondre à toutes les questions que lui adressait Koublaï. Son père et son oncle rendaient chaque jour des services de même nature au Grand Khan, et lui révélèrent même l'usage de certains projectiles et de certaines capsules au moyen desquels il se rendit maître de la ville chinoise de Siang-Yang-Fou qu'il ne pouvait réduire depuis trois ans.

Ce fut dans cette période des longues missions de Marco que l'ambitieux Koublaï réunit par voie de conquête l'empire chinois à la Tartarie. Cet événement est l'un des plus dramatiques de son histoire. Dans l'espace de peu de mois il a détrôné l'empereur Tu-tsong et successivement deux de ses fils, âgés de sept et de onze ans. Le dernier petit empereur, de huit ans à peine, et l'impératrice régente sont alors pressés par ses armes et se sauvent sur leurs vaisseaux. Koublaï, monté sur sa flotte, vient leur présenter le combat. Dans cette journée désastreuse, la mer fut rougie du sang des Chinois. Voyant tout perdu, le premier ministre de la régente, chargé de la garde du prince, fait jeter à la mer sa propre femme et tous ses fils, et prend dans ses bras le jeune empereur : « Cher reste du sang de mon maître, s'écrie-t-il avec émotion, puisque je ne puis rien pour toi, tu mourras, mais tu mourras libre ! » Alors il l'embrasse en pleurant, le place sur ses épaules, et s'élançant par-dessus le bordage, se précipite dans la mer. On entendit un cri d'angoisse, un cri d'enfant monter du gouffre, puis l'abîme se referma. L'impératrice au désespoir, les princesses, les dames, les jeunes filles de noblesse, les mandarins et tous les seigneurs de la cour suivent l'exemple du ministre ; l'armée les imite par masses ; ce ne sont que cris de détresse et gémissements d'agonie dans les flots et sur les galères. On dit que cent mille Chinois périrent dans cette journée, soit par le fer, soit dans les eaux. Pendant plusieurs jours après la bataille, les vagues roulèrent leurs corps de tous les côtés de la baie et en couvrirent ses rivages (1).

---

(1) Clément IV était mort en 1268. Ce premier retour des Polo avait lieu près d'un an après.

(2) Grégoire X fut élu pape et les Polo quittèrent Venise en 1271.

(3) L'un s'appelait Nicolas, l'autre, Guillaume de Tripoli.

(1) Les restes de l'impératrice et ceux du jeune empereur Ti-ping furent reconnus par des yeux amis et ensevelis par des mains fidèles. Avec cet enfant, finit la dix-neuvième dynastie chinoise, celle des *Song*.

Cet événement se passait pendant une des missions de Marco; il en apprit, à son retour, les affreux détails de la bouche même de Koublaï. Quelque sang qu'elle ait fait répandre, une victoire est une fête, du moins aux yeux du conquérant. Il est douloureux de penser qu'en retraçant au favori cette lamentable journée, ce lion rayonnait de gloire, de joie et de sérénité.

Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis que les Vénitiens n'avaient pas revu leur patrie, et l'âge avancé du Grand Khan ajoutait à leur impatience d'y retourner, car sa mort et un nouveau règne pouvaient apporter des obstacles insurmontables à leur départ. Leur demande à ce sujet fut mal accueillie. Le khan se montra surpris et blessé d'apprendre qu'ils songeassent à le quitter, et leur déclara énergiquement qu'ils devaient renoncer à cette espérance : « Si l'appât des richesses, leur dit-il, est ce » qui vous entraîne ailleurs, je suis en état de vous » satisfaire au delà de tous vos désirs, mais je n'ac» quiescerai jamais à vous voir quitter mes États : » abandonnez-en la pensée. »

Les Vénitiens furent fort déconcertés de cette réponse et ils avaient perdu tout espoir de réaliser leur désir, lorsqu'une circonstance inattendue vint leur en fournir les moyens. Argon, roi de Perse, neveu du Grand Khan et récemment veuf, lui fit demander la main d'une princesse de sa maison et de sa lignée, et il s'agissait maintenant d'envoyer la jeune Tartare au lieu de sa destination. Les ambassadeurs qui en étaient chargés n'osaient, avec un grand cortége et répondant d'un tel dépôt, essayer les chances de ce voyage à travers des États en guerre et sur un parcours des plus périlleux; leur embarras était extrême, quand Marco revint d'une mission fort dangereuse dont il venait de s'acquitter avec sa prudence et son succès ordinaires. L'idée vint aux ambassadeurs de lui demander le concours de son expérience dans la circonstance où ils se trouvaient. Ainsi, les trois Vénitiens obtinrent inopinément ce qu'ils n'osaient plus espérer. Le moment du départ venu, Koublaï-Khan leur fit promettre de revenir dans ses États reprendre auprès de sa personne les places qu'ils y occupaient; il leur remit ses pleins pouvoirs pour traiter en son nom avec les princes de la chrétienté et des recommandations pour les souverains de tous les États qu'ils traverseraient jusqu'au terme de leur voyage; puis il les combla de présents, et les vit s'éloigner de sa capitale, pénétrés de vénération et de gratitude pour lui.

C'est avec un équipage de six cents hommes et avec quatorze vaisseaux à quatre mâts et quatre voiles, que nos Vénitiens quittèrent les rivages du Cathaï (1). Leur voyage fut long et accidenté : ils errèrent sur l'Océan, touchèrent plusieurs fois des îles et des rivages inconnus et virent des lieux et des choses que personne ne soupçonnait en Europe. Puis enfin, arrivés en Perse après avoir perdu par les maladies leur équipage presque entier et les envoyés du Grand Khan, ils apprirent la mort inopinée de leur bienfaiteur, et celle du prince lui-même auquel ils devaient remettre la jeune reine Gogatim. De plus, un usurpateur avait envahi les États d'Argon, et le fils détrôné de ce souverain attendait sur la frontière de ce royaume le moment de faire valoir ses droits. C'est entre ses mains que les Vénitiens remirent la jeune parente de Koublaï, et déchargés de leur mission, ils firent voile vers Byzance avec une suite brillante dont Argon les fit escorter par honneur jusque dans le port.

Mais le deuil et la déception ne suivent-ils pas toujours les longues absences? Ce second retour à Venise, après un éloignement de vingt-quatre ans, apporta aux Polo autant de mécomptes que le premier. La mort avait fauché encore dans le sein de leur parenté; on les y croyait morts eux-mêmes depuis longtemps; leur propre palais était occupé par leurs héritiers les plus proches; leur trace et presque leur mémoire en étaient partout effacées. Quand, par un accord fait entre eux et qui n'était pas sans motif, ils se présentèrent sous un extérieur indigent aux usurpateurs de leurs biens et après eux à quelques autres, ils n'en furent pas reconnus et s'en virent repoussés même avec une hautaine opiniâtreté. A la vérité, leurs visages bronzés par le soleil de l'Inde, leurs traits changés par les années, les voyages et les fatigues, leur langage composé d'idiomes orientaux et qui n'avait rien gardé du vénitien, étaient peu propres à donner crédit à leurs assertions. Mais après cette épreuve faite, les Polo prirent le moyen le plus décisif de vaincre l'incrédulité; ils secouèrent tout à coup devant la famille assemblée leurs misérables vêtements et en firent pleuvoir sur la table autour de laquelle on était assis un déluge de lingots d'or; on vit s'empiler en monceaux les perles fines, les diamants, les émeraudes, les saphirs, les escarboucles les plus grosses, les plus rares joyaux de l'Inde et toute sorte de pierreries. L'ébahissement fut au comble et le retour instantané; soudain tous les doutes tombèrent, les mains se tendirent vers eux, les bras affectueux s'ouvrirent. Nos Vénitiens étaient généreux et avaient soif des affections et des douces tendresses de la famille; ils acceptèrent de bon cœur les explications empressées et les chaleureuses protestations, et purent savourer enfin les joies du foyer domestique après tant d'années de souffrances, et de labeurs incalculables héroïquement accomplis.

Quand le bruit de toutes ces choses se fut répandu dans Venise, chacun voulut voir et féliciter nos intrépides voyageurs. La noblesse et la bourgeoisie vinrent assiéger leur palais. On offrit au plus âgé, Maffio, l'un des postes les plus éminents dans la magistrature de la république : Marco, le plus jeune, le plus aimable, se vit aussitôt arraché par ce que la ville comptait de plus élégant, de plus riche, et fut lancé dans les cercles de la jeunesse patricienne. On lui demandait à toute heure et on lui faisait répéter le récit de ses aventures. On ne l'avait jamais assez entendu parler du Grand Khan, de sa cour, des merveilles qu'il avait vues. Les solitudes de l'Asie et ses régions resplendissantes, la végétation colossale et les animaux extraordinaires des Indes, les cités de marbre, les palais dorés et mille autres détails étranges qu'il racontait, captivaient, en le saisissant, l'esprit avide et curieux de ces habitants de Venise, qui, par la pensée, le commerce et toutes

(1) La Chine, où la capitale de Koublaï avait été Cambalu, Pe-King, quand il ne résidait pas à Shantu, dans la Mongolie.

leurs aspirations, vivaient sur les lointains rivages dont leurs vaisseaux leur rapportaient les épices, la soie et l'or.

Pourtant, la première effervescence de l'enthousiasme étant refroidie, on pesa, d'après les idées répandues alors, le plus ou moins de vraisemblance des récits du Vénitien, et ses évaluations exorbitantes des trésors et de la population de la Mongolie lui firent donner par ses jeunes compatriotes le surnom de *Messer Millioni* (messire Millions); il lui resta toute sa vie et se lit encore aujourd'hui sur le titre de son ouvrage (1). Peu de temps après, son habileté hors ligne comme marin lui fit confier le commandement d'une galère dans la flotte que Venise envoyait en Dalmatie contre le Génois Doria. Un combat naval fut livré; la fortune trahit cette fois les Vénitiens; Dandolo, chef de leurs galères, fut pris avec Marco Polo, qui avait fait inutilement les actes les plus héroïques. La célébrité de Marco le suivit à Gênes; il y fut entouré d'égards et on chercha à adoucir par tous les moyens sa captivité. Là aussi on voulut entendre le récit de ses aventures, et les sciences sont redevables de la relation qu'il laissa à la fatigue que finirent par lui causer ces redites. Il fit apporter de Venise ses notes que gardait son père, et charma son triste loisir en rédigeant ces souvenirs qui embrassaient toute sa jeunesse et où rayonnaient des aventures et des noms chers encore à sa vive imagination.

Cependant, son oncle et son père offraient en vain de fortes sommes pour sa rançon. Quatre ans avant sa délivrance, désespérant de l'obtenir et craignant que le nom des Polo, désormais célèbre, ne vînt à s'éteindre avec eux, Nicolo se remaria et eut trois fils que Marco, redevenu libre, accepta et traita en frères. Lui-même se maria, eut deux filles, ferma les yeux de son vieux père, et lui fit ériger, sous le portique de l'église de San Lorenzo, un tombeau où il vint plus tard se coucher lui-même. Le célèbre nom des Polo s'éteignit en 1417, lors du mariage de Marie, seule survivante de cette maison et seule héritière de ses richesses; elle épousait un membre de la noble famille Trivisana, l'une des plus qualifiées de Venise.

La relation du voyage de Marco Polo fut traduite en plusieurs langues et se répandit dans toute l'Europe, mais on n'y ajouta pas foi: et ce grand homme eut la douleur d'essuyer l'ingratitude de sa patrie et de voir la plupart de ses assertions révoquées en doute. La singularité des choses prodigieuses qu'on trouve dans cette notice, l'étendue des empires qu'il y décrit, la grandeur de leurs souverains, l'administration éclairée qui régit ces nombreux États, la magnificence du grand empereur des Mongols, sa mansuétude et son équité hors des temps de guerre, tout y fut jugé fabuleux et le serait peut-être encore, si les voyages successifs accomplis depuis en Asie, n'eussent, dans les siècles suivants, justifié ces assertions. Les parents eux-mêmes de Polo le crurent longtemps visionnaire et pensèrent qu'il avait usé du privilége de ceux qui reviennent de loin et dont nul témoin oculaire ne peut contrôler les récits. On vit même à l'heure suprême, alors que Polo était sur son lit de mort, ces mêmes parents le presser, au nom de son salut éternel, de désavouer ce que, dans son livre, tous jugeaient de son invention. Mais dans ce moment solennel où s'effaçaient déjà pour lui les fascinations de la terre, il assura avec serment que, loin d'avoir exagéré, il avait passé sous silence les choses les plus étonnantes dont il avait été témoin, sentant qu'on n'y ajouterait pas foi en Europe. En effet, Marco n'a rien dit de la grande muraille de la Chine, œuvre incroyable et gigantesque dont l'existence n'a été connue chez nous que plus tard.

Cette déclaration d'un homme mourant ne déconcerta pourtant point l'incrédulité. Longtemps (on rougit de le dire) on voyait au cœur de Venise un bouffon chargé de parodier sur un théâtre, en public et d'une façon burlesque, les aventures et les scènes de la vie de Marco Polo. Le véridique voyageur ne méritait pas cet outrage. Il y a des erreurs dans son œuvre, mais il a cru ce qu'il rapporte: il n'a point cherché à en imposer, et surtout il n'affirme pas quand il écrit sur ouï-dire. Mais il décrit avec amour les choses qu'il a vues lui-même, certaines merveilles locales, des nouveautés zoologiques, des usages qui nous étonnent et des trésors qu'il a comptés. Il a contemplé de ses yeux la belle vallée de Kaschmyre, ce paradis asiatique, séjour d'un printemps éternel et le pays le plus riant et le plus fortuné du globe. Il est entré dans Cypangu, l'Eldorado des mers de Chine, placée dans une île perdue au sein de l'océan Boréal; il en dépeint les habitants, d'une inexprimable beauté et d'une blancheur inconnue sous ces latitudes; heureux, civilisés et libres, ils n'exercent ni ne subissent nul genre de domination. Leurs habitations sont féeriques; Polo nous ouvre la demeure d'un seigneur de cette cité, à savoir un palais d'une matière précieuse, couvert tout en or, d'une étendue démesurée et resplendissant de tant de magnificences, qu'il renonce à les raconter. En un vallon arménien, il a rencontré une source d'huile qui alimente les provinces environnantes dans le royaume de Mosul. Il s'est arrêté, tout pensif, au pied de la tour de Baldach, pleine d'or et de pierreries, où le prince, son possesseur, type d'une basse avarice, fut enfermé par son vainqueur et expira sur ses trésors. Vous pénétrerez avec lui dans la ville de Bascia, ceinte, comme d'une auréole, d'un immense bois de palmiers dattiers toujours verts. Il vous introduira, si vous le voulez, dans la cité de Ciandu, résidence d'été du Grand Khan des Indes et même dans le palais impérial qu'il a fait construire en pierre, en marbre et en or (1). Voulez-vous juger de son parc, respecté des feux du soleil et baigné de plusieurs rivières? Il vous fera marcher sept lieues, et vous n'en aurez encore vu que le tour. Il vous montrera dans ses prés, sous ses bocages, dans les îles ou sur la marge de ses lacs, des troupeaux de daims, de chevreuils, de cerfs et d'autres bêtes

(1) A la Bibliothèque Impériale: *Il Millione di Marco Polo* (le Million de Marc Paul), ouvrage qui nous a fourni une partie des détails de cette notice.

(1) *Ciandu*, *Schantu*, ou *Kay-ping-fu*, bâtie par Koublaï, et dont on voyait encore les restes en 1691.

fauves. Mais voici venir le Grand Khan lui-même, monté sur son cheval de chasse; cet animal qu'il tient en laisse, c'est son grand léopard privé, prêt à fondre, au signal du maître, sur ces inoffensifs animaux. Détournez-vous donc de sa route et suivez Polo sous ces bois : « Car, vous dira-t-il, au milieu, » il y a une belle maison de plaisance faite de » cannes et roseaux, laquelle est toute dorée par » dedans et dehors, avec enrichissement de belles » peintures, et construite de tel artifice que la pluie » n'y peut faire dommage. Elle peut se défaire et » mettre sur pièces, et incontinent se remettre sus. » Il ajoutera qu'elle est maintenue, quand elle est dressée, au moyen de deux cent cordes de soie : que les cannes qui la composent ont bien quinze pas de longueur contre trois palmes d'épaisseur, qu'elle a des piliers, des cloisons, des appartements, et que l'hiver on la démonte pour la serrer et la garder jusqu'à la prochaine belle saison.

Enfin, après tant de merveilles et pour leur opposer une ombre qui en fasse ressortir l'éclat, Polo vous fera côtoyer la *Terre de obscurité*, où les jours égalent à peine en longueur et en clarté notre crépuscule, empire d'une nuit sans astres, séjour d'une horreur sans limites et d'une épouvante sans nom.

Tout pourtant n'est pas description dans la relation étonnante du voyageur vénitien : l'administration, les ressources, la situation géographique et politique de presque tous les pays qu'il a parcourus y sont tour à tour consignées. Pour apprécier son ouvrage, il faut se souvenir, comme nous l'avons dit plus haut, qu'on ne savait rien de son temps sur le nord de l'Asie ni sur les contrées qui la terminent à l'Est, et qu'il ne courait sur la Perse, la Mongolie, la Tartarie et les Indes, que des traditions fabuleuses. Polo a non-seulement fait connaître la Chine en détail et sous son vrai jour, mais il a décrit le Japon, Madagascar, plusieurs des îles de l'Asie et une partie alors inconnue des côtes du continent africain. Son voyage a montré la route à des explorations qui ont justifié et qui justifient tous les jours encore celle d'entre ses assertions qu'on a crues le moins acceptables; le premier, il a donné des idées précises sur les régions orientales; il a fourni un champ nouveau à la navigation, aux sciences, aux intérêts commerciaux. Si les voyages faits depuis par les Russes et les Anglais ont amené d'autres lumières et des notions plus étendues sur les contrées qu'il a décrites, sa relation n'en a pas moins ouvert cette voie vers les découvertes; elle sera toujours « comme un monument précieux pour l'histoire de la Géographie et pour celle des États, » et Polo restera placé, parmi les voyageurs illustres, auprès de l'immortel Colomb.

Mme FÉLICIE D'AYZAC.

BIBLIOGRAPHIE.

EUGÉNIE DE GUÉRIN

JOURNAL ET LETTRES

Avec une Notice par M. **TRÉBUTIEN** (1).



Une singulière destinée s'est attachée à ce nom de Guérin. Au treizième siècle, il était dans toutes les bouches; Guillaume le Breton le chantait dans sa *Philippéide*; clercs, nobles et peuple le célébraient à l'envi, puis la rouille du temps passa sur lui, il tomba dans un profond oubli, et de nos jours, deux jeunes gens, le frère et la sœur, ont vu ce nom, qu'ils portaient modestement, illustré, après leur mort, par leur talent poétique : il ne leur a pas donné la fortune, mais il a doré d'une gloire tardive leurs humbles tombeaux. L'évêque Guérin, qui avait dirigé l'ordre de la bataille de Bouvines, et qui, aux côtés de Philippe-Auguste, chantait des psaumes avec ses chapelains pour appeler le secours d'en haut sur les armes françaises, cet évêque, grand homme de guerre et grand homme d'Église, avait des neveux dont la postérité se perpétua sans faire beaucoup parler d'elle. Ses derniers descendants étaient Maurice et Eugénie de Guérin; c'est de ce frère et surtout de cette sœur, génies jumeaux, que nous allons vous parler.

Rien de plus humble et de plus caché que leur vie. Ils étaient nés en Languedoc, dans un vieux manoir, moitié ferme, moitié château, et ils y vivaient, au sein d'une *fortune étroite*, avec leur père, un autre frère, et une autre sœur. Eugénie et Maurice s'étaient aimés particulièrement depuis leur enfance; ils avaient les mêmes goûts, les mêmes aspirations, un talent inné pour la poésie, et peut-être même le talent d'Eugénie était-il plus vivace que celui de son frère; ils s'aimaient, et pourtant ils se quittèrent. Emporté par l'inquiétude et l'ambition, Maurice partit pour Paris, et sa sœur, restée seule au manoir, tint de ses actions, et surtout de ses pensées, un journal fidèle qu'elle destinait à Maurice; loin de lui, elle

(1) Chez Didier, quai des Grands-Augustins, 35. Paris, 7 fr. Par la poste, 8 fr.

voulait vivre encore sous ses yeux. Un seul être devait le lire, et goûter le parfum exquis de cette âme cachée, et le sort a voulu que le journal, si soigneusement dérobé à tous les regards durant la vie d'Eugénie, fût, après sa mort, rendu public, et que ses pensées allassent consoler, relever, exhorter d'autres cœurs, seuls aussi peut-être, et qui apprendront quel bon usage on peut faire de la solitude. Mais laissons parler la sœur de Maurice.

« Le 20. — J'aime la neige, cette blanche vue a quelque chose de céleste. La boue, la terre nue me déplaisent, m'attristent; aujourd'hui je n'aperçois que la trace des chemins et les pieds des petits oiseaux. Tout légèrement qu'ils se posent, ils laissent leurs petites traces qui font mille figures sur la neige. C'est joli à voir ces petites pattes rouges comme des crayons de corail qui les dessinent. L'hiver a donc aussi ses jolies choses, ses agréments. On en trouve partout quand on y sait voir. *Dieu répand partout la grâce et la beauté.* Il faut que j'aille voir ce qu'il y a d'aimable au feu de la cuisine, des bluettes si je veux. Ceci n'est qu'un petit bonjour que je dis à toi et à la neige, au saut du lit.

» Il m'a fallu mettre un plat de plus pour Sauveur Roguier, qui nous est venu voir. C'est du jambon au sucre, dont le pauvre garçon s'est léché les doigts. Les bonnes choses ne lui viennent pas souvent à la bouche, voilà pourquoi je l'ai voulu bien traiter. C'est pour les délaissés, il me semble, qu'il faut avoir des attentions; l'humanité, la charité nous le disent. Les heureux s'en peuvent passer, et il n'y en a pourtant que pour eux dans le monde : c'est que nous sommes faits à l'envers.

» Pas de lecture aujourd'hui; j'ai fait une coiffe pour la petite qui m'a pris tous mes moments. Mais pourvu qu'on travaille, soit de tête ou des doigts, c'est bien égal aux yeux de Dieu, qui tient compte de toute œuvre faite en son nom. J'espère donc que ma coiffe me tiendra lieu d'une charité. J'ai fait don de mon temps, d'un peu de peau que m'a emporté l'aiguille, et de mille lignes intéressantes que j'aurais pu lire. Papa m'apporta avant-hier, de Clairac, *Ivanhoé* et *le Siècle de Louis XIV*. Voilà des provisions pour quelques-unes des longues soirées d'hiver. C'est moi qui suis lectrice, mais à bâtons rompus; c'est tantôt une clef qu'on demande, mille choses, souvent ma personne, et le livre se ferme pour un moment. O Mimin (1), quand reviendras-tu aider la pauvre ménagère à qui tu manques à tout moment?...

» Trois jours de lacune, mon cher ami. C'est bien long pour moi, qui aime si peu le vide, mais le temps m'a manqué pour m'asseoir. Je n'ai fait que passer dans ma chambrette depuis samedi; à présent seulement je m'arrête, et c'est pour écrire à Mimi bien au long et deux mots ici. Pour le moment, tout est calme, le dedans et le dehors, l'âme et la maison, état heureux, mais qui laisse peu à dire comme les règnes pacifiques. Volontiers je ferais vœu de clôture au Cayla. Nul lieu au monde ne me plaît comme le chez-moi. Oh! le délicieux *chez-moi!* Que je te plains, pauvre exilé, d'en être si loin, de ne voir les tiens qu'en pensée, de ne pouvoir nous dire ni bonjour, ni bonsoir, de vivre étranger, sans demeure à toi dans ce monde, ayant père, frère, sœurs en un endroit! Tout cela est triste, et cependant je ne puis pas désirer autre chose pour toi. Nous ne pouvons pas t'avoir, mais j'espère te revoir, et cela me console. Mille fois je pense à cette arrivée, et je prévois d'avance combien nous serons heureux.

» Que les cieux doivent être beaux! c'est ce que j'ai pensé pendant les moments que je viens de passer en contemplation devant le plus beau ciel d'hiver. C'est ma coutume d'ouvrir ma fenêtre avant de me coucher pour voir quel temps il fait, et pour en jouir un moment s'il fait beau. Ce soir, j'ai regardé plus qu'à l'ordinaire, tant c'était ravissant, cette belle nuit! Je pensais à Dieu qui a fait notre prison si radieuse; je pensais aux saints qui ont toutes ces belles étoiles sous leurs pieds; je pensais à toi qui les regardais peut-être comme moi. Cela me tiendrait aisément toute la nuit; cependant, il faut fermer les fenêtres à ce beau dehors, et cligner les yeux sous des rideaux....

» Je ferme saint Augustin, l'âme remplie de ces douces paroles : Jetez-vous dans le sein de Dieu comme sur un lit de repos. La belle idée et le doux délassement que nous trouverions dans la vie si nous savions, comme les saints, nous reposer en Dieu! Ils vont à lui comme des enfants à leur mère, et sur son sein ils dorment, ils prient, ils pleurent, ils demeurent. Dieu est le lieu des saints, mais nous, terrestres, nous ne connaissons que la terre, cette pauvre terre noire, sèche, triste comme une demeure maudite....

» Je viens de me chauffer à tous les feux du hameau. C'est une tournée que nous faisons de temps en temps avec Mimi, et qui a bien des agréments.

» C'était aujourd'hui une visite de malades; aussi avons-nous parlé remèdes et tisanes. « Prenez ceci, faites cela, » et on nous écoute aussi bien qu'aucun médecin. Nous avons ordonné à un petit enfant malade pour avoir marché pieds nus de mettre des sabots, à son frère couché à plat ventre avec un grand mal de tête de mettre un oreiller : cela l'a soulagé, mais ne le guérira pas, je crois. Il commence une fluxion de poitrine, et les pauvres gens sont dans leur fumier comme des bêtes dans leur écurie : ce mauvais air les empeste. De retour au Cayla, je me trouve dans un palais comparé à cette maison. C'est ainsi qu'en regardant au dehors, je me trouve toujours bien placée.

» Le berger m'a annoncé ce matin l'arrivée des bergeronnettes. Une a suivi le troupeau toute la journée; c'est de bon augure, et nous aurons bientôt des fleurs. On croit aussi que cet oiseau porte bonheur aux troupeaux. Les bergers les vénèrent comme une sorte de génie, et se gardent d'en tuer aucune. Si ce malheur arrivait, le plus beau mouton du troupeau périrait. Je voudrais que cette naïve crédulité préservât de même tant d'autres petits oiseaux que nos paysans font périr inhumainement, et qui m'ont donné bien du chagrin autrefois. Le malheur des nids était un de mes chagrins d'enfance. Je pensais aux mères, aux petits, et cela me désolait de ne pouvoir les protéger, ces innocentes créatures. Je les recommandais à Dieu :

Je disais : O mon Dieu! ne les faites pas naître,
Ou préservez-les du malheur;
Préservez ces petits, vous êtes bien le maître,
Des griffes du vautour, des mains de l'oiseleur.

(1) *Mimin*, *Mimi*, petit nom de la sœur aînée d'Eugénie.

J'en ai vu qu'on prenait de leur nid sous le lierre,
D'autres sur le grand chêne ou cachés sous la terre,
Et tristes comme moi quand je n'ai pas ma cour,
Tous mouraient dans un jour.

Et tous auraient chanté! tous, étendant leurs ailes,
Se seraient envolés dans les bois, sur les mers;
Et quand naîtront les fleurs, ces pauvres hirondelles,
Renaîtraient dans les airs.

Vous les verriez, enfants, passer sous les nuages,
Et puis, chaque matin, gazouiller tout l'été...
Oh! que c'est bien plus doux que de les voir en cages,
Sans chants ni liberté!....

» Une visite d'enfant me vint couper mon histoire hier. Je la quittai sans regret. J'aime autant les enfants que les pauvres vieux. Un de ces enfants est fort gentil, vif, éveillé, questionneur, il voulait tout voir, tout savoir. Il me regardait écrire, et prenait le *pulvérier* pour du poivre dont j'apprêtais le papier. Puis il m'a fait descendre ma guitare qui pend à la muraille pour voir ce que c'était, il a mis sa petite main sur les cordes et a été transporté de les entendre chanter : *Qués aco qui canto aqui?* (Qu'y a-t-il qui chante ainsi?) Le vent qui soufflait fort à la fenêtre l'étonnait aussi; ma chambre était pour lui un lieu enchanté, une chose dont il se souviendra longtemps, comme moi si j'avais vu le palais d'Armide. Mon Christ, ma Sainte Thérèse, les autres dessins que j'ai dans ma chambre, lui plaisaient beaucoup; il voulait les avoir et les voir tout à la fois, et sa petite tête tournait comme un moulinet. Je le regardais faire avec un plaisir infini, toute ravie à mon tour de ces charmes de l'enfance. Que doit sentir une mère pour ces gracieuses créatures? Après avoir donné au petit Antoine tout ce qu'il a voulu, je lui ai demandé une boucle de ses cheveux, lui offrant une des miennes. Il m'a regardé un peu surpris. « Non, m'a-t-il dit, les miennes sont plus jolies. » Il avait raison : des cheveux de trente ans sont bien laids auprès de ses boucles blondes. Je n'ai rien obtenu qu'un baiser. Ils sont doux les baisers d'enfant; il me semble qu'un lis s'est posé sur ma joue.

» Voilà sous ma plume une petite bête qui chemine, pas plus grosse qu'un point sur un *i*. Qui sait où elle va? de quoi elle vit? si elle n'a pas quelque chagrin au cœur? Qui sait si elle ne cherche pas quelque Paris où elle a un frère?...

» Depuis deux jours je ne t'ai rien dit, cher Maurice; je n'ai pu mettre ici rien de ce qui m'est venu en idées, en événements, en craintes, en espérance, en tristesses, en bonheur. Quel livre que tout cela! Deux jours de vie sont longs et pleins quelquefois, et même tous, si l'on veut s'arrêter à tout ce qui se présente. La vie est comme un chemin bordé de fleurs, d'arbres, de buissons, d'herbes, de mille choses qui fixeraient sans fin l'œil du voyageur, mais il passe. Oh! oui, passons sans trop nous arrêter à ce qu'on voit sur terre où tout se flétrit et meurt. Regardons en haut, fixons les cieux, les étoiles, passons de là aux cieux qui ne passeront pas. *Que la terre est petite à qui la voit des cieux!* a dit Delille après un saint, car les saints avec les poètes se rencontrent quelquefois....

» Je rentre pour la première fois dans cette chambrette où tu étais encore ce matin. Que la chambre d'un absent est triste! On le voit partout sans le trouver nulle part. Voilà tes souliers sous le lit, ta table toute garnie, le miroir suspendu au clou, les livres que tu lisais hier au soir avant de t'endormir, et moi qui t'embrassais, te touchais, te voyais. Qu'est ce monde où tout disparaît! Maurice, mon cher Maurice, oh! que j'ai besoin de toi et de Dieu! aussi, en te quittant, suis-je allée à l'église, où l'on peut prier et pleurer à son aise. Comment fais-tu, toi qui ne pries pas, quand tu es triste, quand tu as le cœur brisé? Pour moi, je sens que j'ai besoin d'une consolation surhumaine, qu'il faut Dieu pour ami quand ce qu'on aime fait souffrir.

» Oh! des lettres, des lettres de Paris, une des tiennes! Tu es arrivé bien portant, bien content, bien venu! Dieu soit béni! je n'ai que cela au cœur, je dis à tout le monde : Maurice nous a écrit, il a bien fait son voyage, a eu beau temps, et cent autres choses qui se présentent. Ces lettres, cette écriture, comme cela fait plaisir! comme le cœur s'y jette et s'en nourrit! mais après on redevient triste, la joie tombe, le regret remonte et fait trouver qu'une lettre, c'est bien peu à la place de quelqu'un. On n'est jamais content, toute joie est tronquée. Dieu le veut, Dieu le veut ainsi, et que le beau côté qui manque ne se trouve qu'au ciel. Là, le bonheur dans sa plénitude; là, la réunion est éternelle.....

» Romiguières est venu passer la soirée, se chauffer à notre feu, parler ânes et moutons, et ce qui m'a le plus amusée, faire voir ses papiers pour savoir son âge ; il se trompait de sept ans. Heureux homme ignorant sa vie! Ces vies de paysans s'en vont comme des ruisseaux sans savoir depuis quel temps ils courent. Ils ont bien pourtant leurs époques, mais ils ne datent pas comme nous; ils vous disent : Je naquis que ce champ était en blé, je me mariai quand on planta cet arbre, qu'on bâtissait cette maison... grands et beaux registres.....

» Mon pauvre père! que serais-je sans lui sur la terre? Je ne me suis jamais crue au monde que pour son bonheur, Dieu le sait, car je lui ai consacré ma vie. Jamais l'idée de le quitter ne m'est venue que pour aller au couvent. Encore cette pensée me quitte-t-elle tant je sens impossible de m'arracher d'ici, d'en sortir, même pour aller avec toi.... Hélas tant de fois je suis en tristesse, je m'alarme. O frères, frères, nous vous aimons tant! Si vous le saviez, si vous compreniez ce que coûte votre bonheur, de quels sacrifices on le payerait! O mon Dieu! qu'ils le comprennent et n'exposent pas si facilement leur chère santé et leur chère âme!

» Que tu me fais de peine, que tu m'en fais! Si je pouvais quelque chose à cela! mais nous sommes séparés! tu me dirais ce que tu as, ce que c'est que cette tristesse que tu as emportée d'ici. Le regret de nous quitter? C'est une peine, mais pas dévorante, et puis quitter des sœurs pour une fiancée, du doux au plus doux, on se console.... Nous verrons, hélas! nous verrons. J'ai de tristes pressentiments.

» Des hirondelles, oh! des hirondelles qui passent! les premières que je vois. Je les aime, ces annonceuses du printemps, ces oiseaux que suivent doux soleils, chants, parfums et verdure. Je ne sais quoi pend à leurs ailes qui me fait un charme à les regarder voler; j'y passerais longtemps..... »

Le journal, auquel nous n'avons pu emprunter que des fragments, se poursuit ainsi, empruntant à

la nature ses charmes, à la religion sa force, aux affections de famille leur suavité, mais pourtant, au fond de cette âme impressionnable, de cette âme de femme et de poète, on sent une anxiété constante, une menace de l'avenir toujours dressée, et l'on comprend qu'il faut, ainsi qu'elle l'a dit elle-même, que le sein de Dieu soit son lieu de repos, pour qu'elle puisse supporter les peines que lui cause un frère si tendrement aimé. Maurice à Paris, Maurice, égaré dans des voies dangereuses, Maurice menacé par une maladie qui ne pardonne pas, Maurice trop aimé est le souci et la gloire de sa sœur. Elle sentait qu'elle allait le perdre, et quand ce moment affreux arriva, Dieu lui accorda une suprême consolation : ce fut Eugénie qui prépara Maurice à l'éternité, elle eut la joie de le voir mourir en chrétien, et dès lors elle ne vécut plus que les yeux fixés au ciel. Son journal, après la mort de Maurice, portait ce titre :

ENCORE A LUI !
A MAURICE MORT, A MAURICE AU CIEL.
IL ÉTAIT LA JOIE ET LA GLOIRE DE MON CŒUR.
OH ! QUE C'EST UN DOUX NOM PLEIN DE DILECTION QUE LE NOM DE FRÈRE !

Cette partie du journal est consacrée à raconter, avec les détails les plus touchants, les dernières journées de Maurice de Guérin, suprême satisfaction d'une douleur inconsolable; nous nous refusons au plaisir d'en extraire les plus belles pages, elles ne peuvent être séparées, et c'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire ce beau monument de la piété fraternelle et chrétienne. Une gloire tardive était promise à ce nom de Maurice; quelques amis recueillirent ses écrits, et la presse s'occupa de cette étoile disparue si vite; ces tardifs hommages intéressèrent Eugénie, elle suivit des yeux, du fond de sa solitude, le mouvement qui se faisait autour de cette chère mémoire; elle rectifia quelques détails erronés qui auraient pu nuire à son frère, elle coordonna ses papiers, reliques de sa pensée, ce furent là les soins qui remplirent les dernières années de sa vie : elle survécut neuf ans à ce frère pour qui elle avait vécu, qui, enfant, avait été sa joie, jeune homme, l'objet de sa maternelle préoccupation, mort, sa douleur et son orgueil.

Il sort de la vie d'Eugénie de Guérin, telle qu'elle l'a tracée elle-même, une grande leçon de force et de résignation. Elle portait un nom historique, et elle sut se contenter d'une condition obscure et presque pauvre; elle avait tous les dons de l'esprit, et jamais elle ne se plaignit de vivre à la campagne, loin du monde et parmi les paysans; elle avait l'âme la plus aimante, elle eût été la plus digne épouse et la plus tendre mère, elle vieillit dans le célibat, et sut trouver dans les affections de famille de quoi remplir son cœur. Dieu l'avait voulue oubliée, pauvre, vieille fille, elle le voulut aussi, et ne se plaignit jamais d'un sort qui pouvait paraître rigoureux. Sous ce rapport, ce livre est un grand enseignement. Nous ajouterons qu'il est de la lecture la plus attachante et la plus pure.

M. BOURDON.

MOIS DES SERVITEURS DE MARIE

Par Mme M. BOURDON (1).

Si le mois de mai voit naître les lilas, il voit éclore aussi chaque année un certain nombre de volumes, prose et vers, méditations et cantiques, destinés à célébrer Marie, la Reine des anges et des hommes, à qui le mois le plus beau de l'année est consacré. Notre collaboratrice, madame Bourdon, vient d'apporter aussi son tribut à cette gerbe; nous recommandons à nos lectrices ce nouveau *Mois de Marie*, où elles trouveront pour chaque jour une *méditation* sur la vie de la sainte Vierge, des *réflexions* pratiques, une *prière*, tirée des écrits des saints Pères et des Docteurs, et un *exemple* de dévotion à Marie. Il pourra, nous l'espérons, fournir un solide aliment à leur piété.

---

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte. Paris, un volume in-12, prix : Paris, 1 fr. 50 c. Par la poste, 1 fr. 75 c. — M. Putois-Cretté, et non pas M. Bray, est également éditeur de *Marthe Blondel* et d'*Antoinette Lemire*, dont il a été question dans notre numéro de Mars.

LA FILLE DE JACQUES CŒUR

I

UNE CHANSON AU XVe SIÈCLE.



L'AUTOMNE de 1446 s'ouvrait riche et brillant : de sereines et chaudes journées tempérées par la fraîcheur des nuits, une moisson abondante venaient apporter à la France épuisée le calme après lequel elle soupirait depuis un siècle. Ce jour-là, 29 septembre, le soleil couchant embrasait l'horizon d'un nuage de pourpre, et en envoyant ses reflets dans les vitraux coloriés de l'hôtel de la Chaussée, à Bourges, le faisait paraître comme illuminé.

Jusqu'à cette époque, l'architecture ne s'était appliquée qu'aux monuments religieux, mais Jacques Cœur, que son commerce avait forcé à un long séjour en Italie, reçut une vive impression de la supériorité de ses édifices, et à son retour en France, en 1443, il fit construire l'hôtel de la Chaussée, aujour-

d'hui l'hôtel de ville de Bourges. L'entrée principale était composée d'une grande porte sans voûte et d'une petite à côté. Elles étaient en bois sculpté; les clous, ciselures et barres de fer, ainsi que les balcons des fenêtres, étaient d'un travail très-fin; le heurtoir était en forme de cœur. Sur toute la façade, les cœurs et les coquilles destinés à rappeler le nom du maître étaient entremêlés de devises parmi lesquelles on lisait celle-ci : « A cœur vaillant rien d'impossible ; » et cette autre : « Dire, faire, taire. » Les vitraux étaient enrichis de peintures dues à Jehan Fouquet, célèbre peintre tourangeau. La chapelle était au-dessus du portail, et la fenêtre principale en ogive était d'une architecture pure et élégante; de chaque côté deux petites fenêtres où étaient sculptées les figures de Jacques et de son épouse, Macée de Léodepart. A l'intérieur, tout était distribué avec intelligence, et approprié aux usages domestiques, ce qui était assez rare alors. Au-dessus de chaque pièce, des bas-reliefs en indiquaient la destination. On remarquait encore une tour très-élevée d'où l'on découvrait de fort loin; enfin l'écusson de Jacques Cœur était peint en relief au-dessus du portail : il portait d'azur à la face d'or, chargé de trois coquilles de sable, accompagnées de trois cœurs de gueules, trois et un.

A l'une des fenêtres, près de la chapelle, était assise Perrette Cœur, fille unique du maître des monnaies, et âgée de quinze à seize ans; elle venait sans doute de réciter son chapelet, car il était posé sur un riche missel à lourdes agrafes d'argent ciselé. Après avoir considéré le beau coucher de soleil qu'elle avait devant elle, la jeune fille s'était mise à chanter d'une voix fraîche, quoique un peu grêle, ces strophes alors fort en vogue, et peut-être inspirées par l'amour patriotique de Jeanne d'Arc:

Si pour paine prendre
Bœufs et brebis vendre,
Préserver pouvoye
Notre roi de cendre
Et mort de le prendre,
Que je l'empechoye
Tout le mois voudroye.

. . . .

Gardant les brebis,
Pour Dieu lui priray,
Et ses fleurs de liz
Le précieux liz
Si noble et joliz,
Tant que je vivray,
Je l'onoreray.

En ce moment plusieurs cavaliers débouchaient par une rue longeant la droite de l'hôtel; l'un d'eux, en entendant le chant clair de la jeune fille, s'arrêta en retenant d'un geste ses compagnons pour écouter avec un plaisir réel la chanson que Perrette Cœur recommença plusieurs fois avec une expression naïve et touchante. Elle entonnait pour la troisième fois :

Si pour paine prendre....

et le cavalier l'écoutait avec autant d'attention, quand un son de trompe retentit du côté opposé de la place, et un héraut d'armes, suivi d'un assez grand nombre d'hommes d'armes, arriva en criant : le roi! le roi! avant que le cavalier ait eu le temps de lui imposer silence. En un instant les habitants de Bourges remplirent la place, et les cris de : Noël au roi! Vive Charles VII, retentirent. C'était le roi en effet, avec son air affable et bon, sa taille haute et un peu voûtée; il portait un costume de chasse, ainsi que ceux de sa suite; il continuait à regarder en souriant la fenêtre d'où Perrette avait promptement disparu, lorsque Jacques Cœur vint mettre un genou en terre devant le roi, et lui présenta sur un plat d'or les clefs de sa maison.

« J'accepte une hospitalité que je venais vous demander, messire Cœur, dit Charles. La chasse nous a entraînés loin de Chinon, et nous ne serons pas fâchés de visiter votre demeure, dont on dit merveille; vrai, c'est beau en dehors comme un palais de roi. Et mi-courtois, mi-nonchalant, il mit le pied sur le genou qu'avançait Jacques Cœur, et descendit de son destrier.

— Votre Majesté nous fait grand honneur, reprit Jacques, mais elle sait que nos biens comme nos cœurs sont à elle. »

Le roi secoua la tête en souriant :

« Oui, dit-il, oui, tu es un fidèle, et je sais, bon Jacques, que je puis compter sur toi aussi....... Non, messire de Chabannes, merci, je m'appuierai sur le bras de mon hôte, dit-il à un gentilhomme qui lui présentait la main pour monter les quelques marches du perron. Chabannes se retira, non sans lancer un regard haineux dans lequel il semblait embrasser roi, le maître des monnaies et l'hôtel. Cependant Charles, toujours appuyé sur Jacques, monta les deux étages qui conduisaient à la salle d'apparat, dite salle des galeries, où Macée de Léodepart et ses enfants, Jean, Perrette, Henri, Renaud et Geoffroy attendaient avec une contenance respectueuse.

« Salut et joie à tous, dit Charles avec cette courtoisie héréditaire chez les Valois, salut, dame, damoiselle et messires. Il ajouta, en prenant place sur le siége d'honneur : Ah! messire Cœur, vous avez beau faire, vous ne saurez me donner bienvenue aussi agréable que cette belle enfant l'a fait.

— Perrette! dit madame Cœur étonnée.

— Oui Perrette, si tel est son nom; et le roi fredonna :

Le précieux liz
Si noble et joliz,
Tant que je vivray
Je l'onoreray.

— Jamais je n'avais entendu si gente fauvette. Çà, ma mie, je vous dois une récompense pour le plaisir que vous m'avez fait.

— Mais, sire, dit Jacques avec vivacité, ni mes enfants ni moi n'avons besoin de récompense pour bien aimer le roi.

— Votre Majesté est faite pour inspirer l'affection et le dévouement, dit Macée. »

Le front de Charles VII se couvrit d'un nuage.

« Des dévouements, répéta-t-il en se cachant les yeux de la main, Dieu veuille qu'ils ne soient pas tous récompensés comme..... Pauvre Jeanne.

— Ne dirait-on pas un reproche indirect dans ces paroles ? murmura Antoine de Chabannes à Jean Bureau, ministre du roi, et placé à côté de lui.

— Eh! sire, dit le brave Dunois, qui avait son franc

parler, vengez-la morte, puisqu'on n'a pu la venger vivante. »

Charles lui jeta un regard de reproche, mais ce monarque oublieux et faible, ne subissait pas longtemps les impressions fâcheuses, et secouant vite son triste souvenir :

« J'en reviens à mon dict, malgré toi, sire Jacques, et laisse à demoiselle Perrette la liberté de me demander ce que bon lui semblera, et moi, le roi, je m'engage à le lui accorder. »

Le visage de la jeune fille se couvrit d'une vive rougeur, et elle jeta un coup d'œil vers un coin de la salle où se tenait un grand jeune homme pour le moins aussi rouge qu'elle, puis elle parut se raviser et dit :

« Je vous remercie, mon seigneur, mais pour l'heure, mon père et ma mère ont seuls mission de satisfaire mes désirs... Cependant plus tard... dans longtemps, si faire se pouvait que j'aie à requérir la bonté et la clémence du roi, sire, veuillez vous en souvenir.

— Oui, gracieuse enfant, oui, le roi se souviendra toujours de toi ; tiens, reçois cette chaîne en gage. Mais j'espère que maître Cœur ne sera pas aussi retenu, et qu'il acceptera bien ce brevet d'argentier que je lui destine en récompense de ses loyaux services.

— Sire, vous me comblez, dit le négociant dont le visage s'enflamma de joie.

— Accepte, lui murmura Charles VII, tu trouveras bientôt moyen de t'acquitter ; et le roi échangea un regard avec le sire de Dunois.

— Sire, répondit Jacques, vous êtes l'auteur de ma fortune, vous êtes libre d'en disposer. »

Le roi, enchanté de cette assurance, fut joyeux pendant son séjour à la Chaussée. Il se montra reconnaissant de la réception royale que lui fit son sujet, et « s'ébahit moultement, dit la chronique, de la richesse et grandeur de l'argentier. » Celui-ci était toute confiance, sa joie égalait son orgueil, qui était son plus grand péché, et malgré les conseils et les prières de Jehan de Village, l'un de ses facteurs les plus fidèles, qui l'avertit de secrètes manœuvres d'Antoine de Chabannes, il ne voulut rien entendre, et rejoignit au plus tôt le roi, qui tenait sa cour à Paris.

Depuis longtemps Dunois, qui avait été le compagnon d'armes et l'ami de Jeanne d'Arc, ne cessait d'exciter son maître à la vengeance ; Charles, enfin touché par ces avis et par le cri de sa propre conscience, résolut de demander aux Anglais un compte tardif, mais terrible, de leur inique et lâche cruauté. Il résolut de les attaquer par la Normandie, et c'était pour avoir l'argent nécessaire à cette entreprise qu'il eut recours à son argentier. Jacques Cœur s'associa généreusement à ce projet, et seconda Dunois quand il s'agissait de réveiller, par de sages paroles, les résolutions du roi qui faiblissaient souvent au moment de l'exécution.

Cependant l'expédition résolue ne fut effectuée que deux ans après, et l'année 1448 vit s'accomplir la campagne de la Normandie, qui se termina glorieusement par la bataille de Formigny, suivie de la reddition de Rouen. Charles, qui avait combattu avec un grand courage, vit dans ce succès l'expulsion définitive des Anglais. Jusque-là, l'argentier contribua autant par les ressources de ses capitaux que par celles de son intelligence à accroître la gloire de la France, et donna un essor puissant au commerce. Par ses vaisseaux naviguant sur les mers du sud de l'Europe, il tenait tête à l'Orient, et balançait la prépondérance des riches républiques italiennes. A l'intérieur du royaume, il encourageait les arts, exploitait des mines, restituait à l'argent monnayé sa juste valeur, et obligeait de son or les plus grands seigneurs qui, à l'exemple du roi, venaient puiser dans ses coffres. Mais cet excès de générosité même lui fut fatal, car les courtisans, humiliés d'avoir recours à un marchand, ne trouvèrent d'autre moyen que l'ingratitude pour se délivrer de la reconnaissance, et commencèrent à le haïr en attendant qu'ils pussent le perdre. Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, toujours rangé à la tête de ses ennemis, animé par une basse jalousie et une avide cupidité, avait entraîné le jeune La Trémouille et Jean Bureau, ministre du roi. Mais jusqu'à ce jour, Charles avait fermé obstinément l'oreille aux calomnies naissantes, et continuait à combler Jacques d'amitié et de preuves d'estime.

II

RENAUD.

Cependant les ennemis de Jacques Cœur travaillaient à sa ruine avec une persistance qui devait triompher d'un prince aussi faible et aussi oublieux. Ils inventaient mille ressorts pour perdre l'argentier, mais toute preuve portant le cachet de la vérité et d'une importance réelle leur manquait. La famille de Jacques, instruite des menées de Chabannes et de ses amis, le rappelait avec inquiétude ; Jaquelin, l'époux de Perrette, lui avait envoyé plusieurs messages, restés jusqu'alors sans résultats.

Renaud, le plus jeune enfant de Macée de Léodepart, attristé des larmes qu'il voyait répandre à sa mère, croyait lui apporter quelque consolation en grimpant à tout propos à la tourelle, dans l'espoir de découvrir le premier le cher voyageur. Il s'y rendait un matin, tout soucieux d'avoir trouvé sa mère plus pâle que de coutume, et Perrette les yeux rougis, quand il aperçut, appuyé contre la petite poterne, un étranger qu'il crut un envoyé de Jacques Cœur. Avec l'étourderie de son âge, il redescendit l'escalier tournant de la tour, et traversant les cours de derrière, il ouvrit lui-même. L'homme recula d'abord comme s'il eût voulu fuir, mais à la vue de l'enfant, il parut se raviser, et lui dit en portant la main à son casque orné d'une grande plume rouge et noire :

« Par mon épée, gentil sire, vous ferez un beau soldat ! quel poignet, et comme vous tirez les verrous et les barres de fer de votre forteresse ! sans vous, je serais encore sur le chemin.

— Bah ! reprit Renaud, évidemment flatté de l'éloge fait à sa force ; vous n'aviez donc pas vu ce petit cor qui sert à s'annoncer ? Mais venez près de ma mère, car vous apportez quelque message de monseigneur l'argentier ?

— Non, dit l'étranger sans avancer, je ne suis pas envoyé par votre père ; mais doit-il donc s'arrêter ici à son retour ?

— Oui, oui, sire soldat, car je vois que vous êtes homme de guerre, dit l'enfant en montrant le justaucorps de buffle et les armes de l'étranger; oui, notre père vous racontera un peu les belles choses qu'il a faites, car il a bien travaillé, allez; il a fait rendre Chenel au pape; connaissez-vous Chenel? et le pape l'aime : c'est Jean de Village, mon ami, qui nous a dit cela; connaissez-vous Jean de Village?

— Non.

— Mon père prétend que c'est un second lui-même. Il a eu du chagrin quand mon père a dit que le soudan était son ami; et mon frère Jean, donc, il a dit des messes pour mon père, mais mon père lui a, malgré cela, envoyé une belle monture en or et velours.

— C'est donc vrai? dit le soldat.

— Mais oui, j'ai tort de parler de tout cela, venez plutôt, beau soldat, informer ma mère ou mon frère Jean l'évêque de votre message. »

L'inconnu parut hésiter, et il répondit :

« C'est inutile, puisque je vous ai vu, je vous le remettrai, il suffit que notre père l'ait dès son arrivée; et l'étranger ouvrit son justaucorps pour en tirer des tablettes portant le scel du roi. Mais le curieux Renaud avait saisi un riche poignard qui pendait au côté de l'étranger, et le retournait en tous sens :

— Est-ce que vous êtes milicien, demanda-t-il, et est-ce que chaque soldat a une aussi belle arme dans l'armée que mon père a faite?

— Votre père a fait une armée? reprit le soldat, par saint Georges, beau sang ne peut mentir! vous êtes haut comme mon épée, et vous voilà aussi orgueilleux que l'argentier.

— Mon père n'est pas un orgueilleux, dit Renaud en fronçant le sourcil et en rougissant beaucoup, et il peut être fier s'il a bien fait. Le roi ne dit pas qu'il est orgueilleux, et le comble de grâces. Ce message en contient peut-être une nouvelle.

— Peut-être, dit le soldat, et oubliant qu'il parlait à un enfant, il ajouta : mais tout puissant qu'il est, tout le monde ne l'admire pas autant que le roi.

— Oh! non, dit Renaud, surtout ce méchant Chabannes qui veut du mal à toute notre maison... mais, reprit l'enfant, avec une défiance hélas! trop tardive, êtes-vous donc un de ses amis que vous insultez mon père? »

Le soldat saisit le bras de l'enfant, et lui dit rudement :

« Qu'importe qui je sois! mais rappelle-toi, enfant, qu'il viendra un jour où il vaudra mieux s'appeler Chabannes que Cœur. »

Un bruit de pas fit retourner Renaud, effrayé du regard menaçant de ce hardi messager, et il vit Perrette au bras de son mari Jacquelin, qui le cherchait.

— Que faites-vous, Renaud, en société de ce soldat? demanda le jeune seigneur de Mareuil, en enveloppant l'étranger d'un regard inquisiteur. »

Renaud, un peu confus, tendit à son beau-frère le message du roi, et lui dit à voix basse :

« Ce doit être un escorcheur des grandes compagnies, car il n'aime pas notre père, et en dit bien du mal.

— Perrette, dit Jacquelin à sa femme, reconduisez cet oiselet volage et curieux vers madame Macée, qui le croyait perdu, je vais congédier cet homme. »

Le messager voulut s'enfuir, mais les archers, un instant en défaut, avaient repris leur poste, et ils étaient deux à garder la poterne; force lui fut de s'arrêter.

« Messire, lui dit Jacquelin, malgré votre déguisement, je vous ai reconnu, et je déplore que la haine fasse descendre l'orgueilleux maréchal au rang d'espion.

— Jeune imprudent! dit Chabannes en se redressant, prends garde à tes paroles. Je suis envoyé du roi, et ainsi j'ai droit au respect.

— Quand on réclame le respect, on ne se cache pas pour interroger un enfant.

— Il est venu à ma rencontre, je ne le cherchais pas. Allons, laissez-moi partir.

— Oui, messire; bien que vous soyez seul et entre mes mains, je veux vous apprendre que si la loyauté et l'honneur ont fui bien des cœurs de gentilshommes, ils ont trouvé asile chez Jacques Cœur. Allez donc, sire de Dammartin, mais soyez sûr s'il arrive quelque incident fâcheux à notre père, que voilà une épée qui ira vous en demander compte.

— Je serai à vos ordres, mon jeune coq, et ce sera un joli spectacle pour la blanche épouse qui était là il y a un instant; et Chabannes, profitant de la générosité de Jaquelin, sortit précipitamment de la cour, et disparut. »

Le lendemain, Cœur arriva, mais pour repartir aussitôt, car le message était un ordre précis de se rendre sans retard à Taillebourg, où le roi était en ce moment.

III

DIEU SEUL EST JUSTE

Charles était à Taillebourg, plongé dans un grand chagrin. Agnès Sorel, dame de beauté pour laquelle il avait beaucoup d'amitié, venait de mourir presque subitement. Des voix malveillantes murmuraient le nom du dauphin, alors en pleine révolte. Pauvre roi au cœur faible, mais né bon et confiant, il était au milieu de sa cour comme un naufragé entouré de vagues grondantes et perfides. S'il avait été coupable par sa criminelle indifférence, il était puni par ce fils qui lui torturait le cœur. Depuis les quelques années qu'il avait rencontré l'homme intelligent et dévoué nommé Jacques Cœur, il s'était reposé sur lui avec sécurité, et voici que cet appui venait à lui manquer; car des bruits injurieux d'abord, des accusations plus positives ensuite, et enfin de prétendues preuves venaient accabler cet homme. Un roi énergique, au cœur reconnaissant, aurait vite deviné la vérité dans ces intrigues, mais Charles, naturellement doux, faible et crédule, était devenu défiant par les circonstances.

Il était dans la grande salle du château, triste et pensif, la tête appuyée sur sa main, ne cherchant pas à cacher les larmes qui tombaient lentement de ses yeux. A ses côtés était Antoine de Chabannes, l'œil brillant et le front joyeux.

« Oui, maréchal, lui disait le roi, ces preuves sont accablantes, mais pourquoi me presser ainsi? il faut que je vérifie, que je juge... On ne condamne pas sans appel un homme qui vous a dévoué son sang et sa fortune, un homme dont on a touché la main, qui s'est assis à votre table, car nous en

étions là, maréchal, avec Jacques; et qui me dit, maréchal, qu'il n'a pas d'envieux.... Allez, Dammartin, coupable ou non, je le regretterai toujours. »

Ces paroles ravivaient la jalousie du maréchal.

« Malheureusement, sire, le doute n'est plus permis; non-seulement messire Cœur a détourné les deniers du trésor et secouru monseigneur Louis dans sa révolte, mais encore.....

— Mais encore il a traité avec le soudan, oui, je sais cela; n'est-ce pas le petit Renaud qui vous a dit cela?

« Mais encore il est l'auteur de la mort d'Agnès Sorel, » dit Dammartin d'un air sombre.

Le roi, jusque-là plongé dans une triste rêverie, se réveilla à ces mots comme un coursier généreux au bruit du combat.

« Oui, s'écria-t-il d'une voix éclatante, Jacques!... des preuves!... il me faut des preuves!

— La dame de Mortagne, Jeanne de Vendôme, est prête à jurer devant Dieu et vous, sire, qu'elle a vu l'argentier verser le poison à la dame de beauté. »

Charles passa la main sur son front pour en essuyer la sueur froide qui y coulait, puis retombant sur son siége, il poussa un soupir, presque un sanglot, et faisant un signe qui congédiait Chabannes :

« Alors donc, qu'on l'arrête, dit-il. »

Enfin la parole tant désirée était tombée des lèvres royales! Chabannes, énergique dans ses haines, ne la transmit à personne, se réservant la satisfaction d'arrêter lui-même son ennemi.

Jacques Cœur, sans s'être donné le temps d'embrasser sa famille, arrivait en toute hâte selon l'ordre du roi. Bien qu'averti des sourdes menées dirigées contre lui, l'argentier n'éprouvait aucune crainte; dès son arrivée au château de Taillebourg, il se rendit donc près de Charles, mais comme il montait les degrés qui menaient à la chambre royale, Dammartin, lui barrant le passage, lui dit :

« Messire l'argentier, au nom du roi je vous arrête! »

Jacques ne se laissa pas troubler par cet accueil terrible, et demanda à voir Sa Majesté. Dammartin s'y opposa, et comme ils traversaient la cour pour se rendre à la tour servant de prison, Jacques aperçut, à travers les vitraux coloriés, la pâle figure du roi qui se détourna en rencontrant son regard; il comprit qu'il n'avait pas à compter sur ce cœur sans courage, et, donnant son épée qu'il avait refusée jusqu'alors :

« Ah! s'écria-t-il, le roi m'oublie! Dieu seul est juste. »

IV

CINQ ANS APRÈS

A cinq ans de là, Charles VII venait d'un brillant tournoi où il avait pris tant de plaisir qu'il en semblait rajeuni. Il avait revu là comme un reflet des jours légers, mais brillants, de la première phase de sa vie. Son second fils, Charles, dont les heureuses qualités le consolaient de l'ingratitude de son aîné, avait fait ses premières armes avec bravoure; c'était sous cette heureuse influence que le roi rentrait dans ses appartements, lorsqu'il entendit une sourde rumeur.

« Allez donc voir ce qui cause ce bruit, Arthur, dit-il à un de ses pages. »

L'enfant disparut et revint aussitôt.

« Il n'y a rien qui puisse troubler Votre Majesté, dit-il; c'était une pauvre femme qui, ne connaissant pas l'ordonnance du palais, voulait avoir une audience. Quand on lui a refusé, elle s'est mise à pleurer. »

Le roi tressaillit à ces mots.

« A pleurer, répéta-t-il, tu dis qu'elle pleurait, enfant? Cours, va vite, qu'elle revienne, et qu'on l'introduise près de moi, je l'attends. »

Et pendant que le page obéissait, Charles ajouta en se parlant à lui-même :

« Les larmes me pèsent! Que de remords pour n'en avoir pas essuyé quand je le pouvais! Les tiennes, fidèle Jeanne, et les tiennes aussi, pauvre argentier, dont une partie de l'innocence a été reconnue; que sais-je de l'autre? »

Le page revenait en courant.

« Voici la femme, monseigneur, elle était déjà loin. »

Une femme suivait en effet l'enfant; elle était vêtue de deuil, et sa taille frêle se courbait comme un roseau. Après s'être agenouillée devant Charles, elle releva le voile qui lui cachait la figure, et montra un visage si pâle, si souffrant, des yeux si rougis par les larmes, que Charles fit un geste de pitié. Une boucle de cheveux blonds s'échappant de la coiffe de la suppliante, trahissait seul un reste de jeunesse.

« Que voulez-vous de moi? demanda le roi d'une voix douce.

— Justice, sire.

— Vous l'aurez.

— Sire, mon père est mort déshonoré, ma mère est morte de douleur, deux ans après; mon époux a succombé sous le fer de l'ennemi de notre famille. Je reste seule pour pleurer sur tant de misères, et je n'ai pas vingt ans!

— Qui êtes-vous? reprit le roi vaguement inquiet; je ne puis rendre la vie aux morts.

— Non, sire, je le sais, mais vous pouvez rendre l'honneur à leur mémoire.

« Qui êtes-vous? » redit le roi.

L'inconnue lui tendit une chaîne d'or fin où étincelait un rubis.

« Sa fille! dit Charles en cachant sa tête dans ses mains. Il demeura un instant silencieux, puis essaya de retrouver, dans ce visage empreint de douleur et prématurément vieilli, la joyeuse et rose enfant dont la voix était venue lui porter un chant fidèle, cinq ans auparavant!

« Perrette Cœur, redit-il en laissant retomber la chaîne.

— Non, non, plus Perrette, la fauvette de la chanson; sire, ce nom est celui d'une fille heureuse, mais la fille du banni et la veuve du pauvre Jaquelin! »

Charles était ému.

« Voyons, dit-il, vous êtes encore jeune, la vie peut redevenir gaie pour vous; ma protection, d'ailleurs.... »

Perrette releva ses paupières rougies, et regardant fixement le roi, arrêta la parole sur ses lèvres.

« Monseigneur, dit-elle, je ne viens pas parler de mon avenir, mais réclamer de Votre Majesté le seul

jour qui puisse être heureux dans ma vie, c'est-à-dire celui où Jacques Cœur, l'argentier que son roi honora du nom d'ami, sera reconnu innocent, et où toute tache sera écartée de sa sainte mémoire.

Il est mort en se disant votre fidèle serviteur, ah! il savait que vous aviez été trompé par des ennemis puissants.

— Silence! dit le roi, la justice peut-elle donc se tromper?

— Hélas! monseigneur, Dieu seul est juste; puis elle ajouta d'un ton suppliant : Sire, que faut-il donc pour vous fléchir? Ne vous souvient-il plus des paroles que vous me disiez à Bourges : « Le roi se souviendra toujours de toi! » et le roi a oublié!

— Non, par mon sceptre et ma couronne, non, pauvre femme, je n'ai rien oublié, et tu fais bien de réveiller ma lâche mémoire. Va, relève ton voile, essuie tes yeux, et regarde haut, car je ne veux plus que la honte fasse couler tes larmes. Perrette Cœur, ton père sera réhabilité.

— Ah! sire, Dieu vous entende et vous ait en sa garde!

— Oui, reprit le roi avec feu et comme en révolte, je ne crains ni Chabannes, ni La Trémouille, et il ne sera pas dit que pour les vivants j'aurai oublié les morts. »

Perrette se retira, l'âme plus vaillante et espérant en la parole de Charles. Celui-ci, tout animé, manda immédiatement Dammartin, et employant pour le confondre une de ses armes, la ruse, il lui dit avec sévérité :

« Maréchal, je sais tout au sujet de Jacques Cœur. »

Le maréchal, qui ne s'intimidait pas aisément, pris ainsi à l'improviste, se troubla.

« Oui, dit Charles, il était innocent, des envieux l'avaient chargé avec tant d'art, que j'en ai été dupe; ils se sont enrichis de ses dépouilles. Mais dites-moi, n'a-t-on pas reconnu qu'il était étranger à la mort d'Agnès Sorel? Il en était de même pour ses prétendus crimes; et il est mort, monsieur, mort en me bénissant, pauvre fidèle Jacques! » De vraies larmes roulaient dans les yeux du roi. Chabannes tenta de s'expliquer, murmurant le nom du soudan.

« Silence! interrompit Charles; le soudan! n'est-ce pas dérisoire cette accusation, puisque après sa disgrâce il est allé mourir les armes à la main en combattant contre les Turcs? Je tenais à vous faire savoir que j'étais averti. Soyez à nos ordres. »

Chabannes, en se retirant, sentait le cœur lui manquer. Comment, allait-il être encore agité par le souvenir de l'argentier? allait-il surtout être contraint de rendre aux héritiers l'immense fortune dont il avait touché la meilleure part? Mais il ne devait rien être de cela. Dans son premier élan, Charles ordonna la proclamation de la mort de l'argentier, et des regrets tardifs, mais sincères, qu'il en éprouvait, recommandant des prières pour son âme, et annonçant la restitution de ses biens aux héritiers. Ceci était pour lui un prélude à une réhabilitation complète qu'il n'eut pas le courage d'ordonner.

Le lendemain, comme il revenait de la messe, une femme vêtue de noir s'agenouilla devant lui, il la reconnut.

« Je vous promets justice entière, dit-il.

— Ah! sire, merci! » Et Perrette lui murmura :

> Le précieux liz
> Si noble et joliz,
> Tant que je vivray
> Je l'onoreray.

Charles lui donna à baiser sa main qui tremblait d'émotion.

Ce fut la seule faveur qu'obtint la fille de Jacques Cœur; elle ne vit plus le roi, et se retira dans la solitude, où elle attendit en vain la justice promise. Le vertueux évêque de Bourges, Jean Cœur, intervint aussi pour son père; il n'obtint les lettres de réhabilitation que sous le règne suivant.

Émilie Carpentier.



DENISE

(Suite.)

III

NOUVEAUX VISAGES.



La nuit, précoce au mois d'août, était tombée déjà, quand la chaise de poste qui renfermait Ursule et Denise entra dans la cour de la maison de madame Villers, à Caen. Denise s'était assoupie au branle de la voiture, sa petite tête roulait sur l'épaule de la servante qui, elle, interrogeait d'un regard curieux, à la lueur douteuse des réverbères, les rues, les maisons bien connues, et s'efforçait de reconnaître des profils amis dans les gens qui revenaient de la promenade. Une lueur frappa les yeux de Denise, elle les ouvrit, et se vit à la porte d'une maison éclairée; des figures se mouvaient devant elle, un homme la prit dans ses bras, l'emporta dans l'intérieur de la maison, en l'embrassant très-fort, et en répétant : — Denise, ma chère enfant! Elle ne l'avait pas reconnu. Il monta l'escalier avec elle, toujours lui prodiguant des caresses qui laissèrent l'enfant étonnée, et, entrant dans une chambre, il

posa son doux fardeau sur les genoux d'une vieille dame. — La voilà enfin! dit-il.

La dame, qui n'était autre que madame Villers, la mère, entoura de ses bras la petite taille de Denise, la serra, la pressa comme un trésor retrouvé, couvrit de baisers son front et ses cheveux, pendant que Léon, à genoux à côté de sa mère, baisait les petites mains qu'il tenait captives; mais ces caresses passionnées, ces visages inconnus, cette chambre étrangère, cette atmosphère qui n'était pas la sienne, causèrent à Denise une de ces épouvantes subites qui, chez les enfants, se traduisent par des cris et des pleurs. Denise éclata soudain en sanglots, entremêlés de cris suppliants : — Maman! maman! où est-elle? je veux aller avec maman!

Madame Villers et son fils essayèrent de calmer ce désespoir, mais baisers et paroles tendres échouèrent contre la douleur obstinée de l'enfant. Elle se débattait afin de glisser à bas des genoux de sa grand'mère, elle repoussait de sa petite main les bras qui l'enlaçaient, et, probablement, dans ce cerveau d'enfant, il se jouait tout un drame; elle croyait sa mère perdue, morte, partie pour toujours, et elle-même pour toujours livrée à des gens inconnus. Sa grande crainte pouvait seule expliquer sa grande colère, colère d'agneau irrité qui veut revoir sa mère la brebis, et donne au berger de furieux coups de tête.

« Maman! répétait Denise.

— Tu la reverras! lui dit son père, sois sage, ma chère petite. Veux-tu souper là, à côté de ta bonne maman?

— Je ne veux pas! je veux maman! maman! »

Léon regarda sa mère d'un air désolé :

Que faire? disait ce regard. Madame Villers posa l'enfant à terre, alla vers la cheminée, et sonna :

« Faites venir Ursule, la domestique qui a accompagné ma petite-fille. »

Ursule, un moment après, fit son apparition devant son ancienne maîtresse, l'air moitié timide, moitié hargneux :

« Voulez-vous coucher Denise, après l'avoir fait souper? lui dit madame Villers.

— Oui, madame. Comme elle crie, cette minette! Ah ben! elle est toute perdue!

Denise, en apercevant le visage de la cuisinière, courut vers elle, et se cacha dans son tablier comme dans un lieu de refuge.

« Emmène-moi, lui dit-elle tout bas, entre deux sanglots, retournons chez maman, vite! vite!

— Oui, mon chou, oui, répondit la cuisinière d'un ton doux, venez avec moi... pour faire dodo d'abord... Venez. »

L'enfant s'attacha de toutes ses forces à la robe et à la main d'Ursule, et sans tourner la tête, elle se laissa emmener, rassurée en partie par cette voix et cette figure connues. Elle pleura encore un peu, mangea à peine, et, accablée de fatigue, elle s'endormit sur les genoux de la servante, qui, à pas de loup, l'emporta doucement au lit, et saisie d'un sentiment maternel, se dit en la regardant dormir : — Si la pauvre madame la voyait!

Le lendemain, un soleil éclatant tamisait son or liquide à travers les rideaux blancs et roses de la petite chambre; des atomes dansaient la sarabande dans un rayon de lumière, tout brillait et riait quand Denise ouvrit ses yeux encore chargés de sommeil. Un homme était assis à son chevet; elle le vit, tourna la tête d'un air un peu farouche, la détourna pour regarder encore, et lorsqu'il se baissa pour l'embrasser, elle ne fit plus de résistance.

« Ma fille, ma petite Denise, mon ange! répétait-il. Tu ne me connais donc pas!

— On m'a dit que je venais voir papa : c'est vous qui êtes papa?

— C'est moi, oui, mon trésor! regarde-moi, embrasse-moi! »

Les caresses du père étaient si tendres, sa voix si bonne et si douce, que l'enfant n'eut plus peur : seulement, avant d'embrasser son père, elle dit naïvement :

« J'irai revoir maman?

— Oui, ma chérie, bien sûr, mais embrasse-moi bien. »

Le pacte fut scellé et la connaissance faite.

Quand Denise fut habillée, on la conduisit chez sa grand'mère; celle-ci, qui avait fait pendant la nuit des réflexions chagrines, prit, à la vue de l'enfant, un visage sérieux, et fronça légèrement le sourcil :

« Eh bien, Denise, dit-elle, allez-vous être sage aujourd'hui?

— Oui, madame, répondit la petite fille en balbutiant.

— Comment dites-vous : *madame!* Vous ne savez donc pas qui je suis? »

Léon avait soulevé l'enfant sur son bras, et il lui souffla tout bas :

« Oui, ma grand' mère. »

Denise répéta docilement ces paroles, et cédant au mouvement que lui imprimait son père, elle pencha son visage un peu inquiet, mais doux, vers la figure digne et sévère qui lui causait un certain degré de crainte. L'attrait de l'enfance et de l'innocence est puissant, et madame Villers ne put voir de près ces yeux profonds, caressants, candides, sans leur sourire et sans les baiser. Un instant après, Denise était établie dans sa chambre, auprès de la table où était servi le déjeuner; elle mangeait de bonne grâce, et répondait sans frayeur aux questions de sa grand'-mère, et aux taquineries amicales de son jeune père. Mais toutes ses paroles avaient un tel cachet d'innocence enfantine, d'ignorance naïve, que madame Villers en fut frappée, et qu'elle ne put s'empêcher de dire à son fils à demi-voix :

« Elle paraît bien peu avancée!

— Eh! qu'importe? dit celui-ci, qu'elle reste enfant, ignorante, caressante, comme elle l'est aujourd'hui; je la trouve délicieuse, moi! Viens, ma chérie, ajouta-t-il en enlevant Denise dans ses bras, viens voir ton présent d'arrivée; joue, amuse-toi... on peut tout faire chez papa! »

Il l'emporta vers son cabinet, et lui montra, de loin, sur le bureau, au-dessus des cartons et des grands-livres, un amas de jouets, riches et brillants, qui firent jeter à Denise un cri de joie. — Elle croyait posséder

Tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens!

Pendant qu'elle s'emparait de ses trésors, et que son père la regardait avec délices aller, venir, de çà,

de là, jetant un gazouillement d'oiseau à chaque découverte, donnant à la dérobée un bon baiser à la laine d'un mouton ou aux joues roses d'une poupée, et levant de temps en temps ses yeux encore timides en disant :

« Merci, papa ! »

Pendant ce temps-là, madame Villers songeait et murmurait :

« Voilà bien l'œuvre de Caroline ! une fille de huit ans qui n'a pas plus d'entendement qu'un enfant de quatre ! Je la reconnais là, elle et son indolence créole ; c'est dommage cependant, cette petite est charmante, elle a les yeux, les cheveux de Léon, et puis, de ses manières quand il était petit... »

Elle eût bien voulu s'animer un peu contre la fille de Caroline, mais le moyen ? toute l'enfance de Léon, les plus beaux souvenirs de sa vie dévouée à l'amour maternel lui revenaient par la voix, la pose, le visage de Denise. Cette ressemblance la désarmait ; cependant, le lendemain elle tenta une épreuve.

Quand Denise fut installée auprès d'elle, tirant de sa table à ouvrage plusieurs jolis volumes bien reliés, en couleurs vives, et dorés sur tranches, elle dit :

« Tu as eu hier le présent de ton père, voici le mien, ma petite Denise. Tu sais lire ?

— Oui, ma grand'mère, répondit l'enfant en hésitant.

— Lis, voyons... »

Le doigt de la grand'mère indiquait les lignes ; l'enfant hésita, se troubla à la vue de ce livre qui ne lui était pas familier ; elle épela péniblement, assemblant avec effort les syllabes, et lut enfin, à grand'peine, le titre du volume :

ROSE ET GRIS, GRAVE ET GAI.

— C'est bien, dit la grand'mère, c'est assez. Tiens, ma fillette, regarde les images.

— Je ne dois plus lire, bonne maman ?

— Non, vraiment.

— Elle ne sait pas lire couramment ! dit madame Villers à son fils lorsqu'il revint, et pendant que l'enfant jouait à l'écart ; c'est bien là ce que j'avais attendu de Caroline ! Sa fille a huit ans, et ne sait pas ce que les plus pauvres, les plus infimes apprennent sur les bancs de l'asile à quatre ou cinq ans ! Que ne l'avons-nous gardée !

— Cela ne se pouvait, ma mère, Caroline ne m'avait pas donné ces motifs de plainte grave qui permettent d'enlever à la mère l'éducation de sa fille.

— Mais comment faire ? Cette pauvre petite sera donc vouée à une ignorance complète ?

— Laissons faire au temps, rien n'est perdu encore, répondit Léon, qui avait pour sa fille un sentiment d'indulgence qu'il n'avait pas prodigué à sa femme. Qui sait ? une fois lancée, elle distancera les autres.

— J'en accepte l'augure, dit madame Villers en se renfonçant dans son fauteuil d'un air peu convaincu. »

Pendant ce temps, Denise pleurait tout bas. Elle avait entendu, et sans comprendre tout le dialogue, elle avait compris qu'on accusait sa mère : c'était assez pour faire couler ses larmes :

« Ma pauvre maman, se disait-elle, elle me faisait si bien lire pourtant, et tous les jours encore ! Pauvre maman ! papa parle pour elle, je l'entends bien..... »

Elle pleura longtemps en silence ; ce petit cœur, qui ne connaissait pas l'oubli, se gonflait au souvenir de sa mère absente, et de ses leçons pleines de caresses, mais ni madame Villers, ni Léon, en lui voyant les yeux rouges, ne devinèrent le sujet de son chagrin ; ils s'efforcèrent de la distraire et de l'égayer, et quoique l'enfant gardât dans une case de sa mémoire ce qui s'était passé, elle se laissa consoler, et revint bientôt à la douce et tranquille gaieté qui faisait le fond de cet heureux caractère.

Les rois pacifiques font aussi des conquêtes. Denise, sans efforts, sans brillant, sans vives reparties, conquit cependant, non-seulement son père, mais encore le cœur plus rebelle de madame Villers. Celle-ci ne résista pas à l'ascendant de l'innocence, de la candeur, et surtout de cette ressemblance avec les traits paternels, si puissante sur son âme. Le regard de l'enfant valait bien les flèches du vieux Cupidon, car il traversait de part en part un cœur qui, d'ordinaire, ne se laissait pas facilement attendrir. Madame Villers pardonna donc à Denise, d'abord d'être fille de sa mère, et puis, de n'être pas un prodige. Les yeux, le sourire et la voix de la petite fille avaient opéré cette conversion.

Son voyage approchait de sa fin, quand un jour son père lui dit :

« Denise, demain tu verras une nouvelle figure ; mon pupille Georges Lorédan vient passer ses vacances chez nous. Il jouera avec toi.

— Oui, papa, » répondit l'enfant qui ne comprenait pas ce que voulait dire ce mot : *pupille*.

Le lendemain, à l'heure du dîner, Léon entra conduisant un jeune garçon de treize ou quatorze ans, vêtu de l'uniforme des lycées, et qui portait, suspendues au bras, plusieurs couronnes, de ces couronnes de lauriers qui font la gloire des mères et des sœurs :

« Je vous présente un triomphateur ! dit M. Villers en amenant l'enfant vers sa mère. Premier prix de vers, de discours français et d'histoire, prix d'excellence, accessit en mathématiques, en géographie, en dessin !

— Bonjour, Georges, bonjour, mon cher garçon, dit madame Villers en se levant, et en baisant le lycéen au front.

— Voilà un ami pour toi, Denise, dis bonjour à Georges.

— Bonjour, Georges, et Denise, avança sa petite main que l'écolier reçut et serra.

— C'est mon pupille, ajouta Léon, c'est mon second enfant, n'est-ce pas Georges ?

— Oui, monsieur, répondit le jeune garçon d'une voix émue, je sais le prix de vos bontés.

— Allons, mon ami, donne-moi tes couronnes, je les mettrai en lieu sûr, interrompit madame Villers. »

L'écolier les donna, mais tout à coup il fondit en larmes :

« J'espérais si bien les offrir à mon père ! s'écria-t-il ; madame, laissez-m'en une, je la porterai à son tombeau demain... je n'y suis pas allé depuis le malheureux jour... » Il ne put achever.

Denise prit des mains de sa grand'mère une des couronnes :

— Tiens, Georges, dit-elle, nous la porterons ensemble. »

M. Villers la prit dans ses bras, l'embrassa plusieurs fois, et dit à demi-voix à sa mère :

« Si son intelligence n'est pas avancée, peut-on faire le même reproche à son cœur? »

Le dîner fut silencieux; l'orphelin répondait avec douceur aux attentions de ses hôtes et à celles de sa nouvelle amie, qui s'occupait de lui avec une sympathie calme et pleine de respect pour sa douleur.

Quand le repas fut fini, il alla s'asseoir sous le grand sycomore du jardin :

« Il faut le laisser, dit Léon à sa mère, le pauvre garçon a besoin de repos, cette mort soudaine de son père l'a foudroyé; je suis étonné qu'il ait pu prendre part aux compositions..... »

Denise le regarda longtemps par la fenêtre sans qu'il fît attention à elle; enfin, prenant son courage à deux mains, et rassemblant dans son tablier ses plus beaux jouets et ses jolis livres, hélas! bien intacts, elle alla vers Georges, et s'assit sur le gazon à côté de lui. — Il la regarda avec des yeux fatigués de pleurer :

«Vous êtes triste, dit-elle, pourquoi cela, Georges?»

Il toucha le nœud de crêpe qui entourait son bras.

« Je n'ai plus ni père ni mère! dit-il d'une voix étouffée. Vous ne comprenez pas, Denise, ce que c'est que d'être sans parents!

— Pas de papa? »

Il secoua la tête.

« Ni de maman? C'est si bon, une maman! Pauvre Georges! oh! pauvre Georges! »

De bons prêtres, de savants professeurs, de fidèles amis avaient dit à Georges de belles paroles sur la mort précoce de ses parents, mais les larmes que Denise mêla à ses larmes le touchèrent bien davantage.

« Maman est morte depuis longtemps, dit-il, je l'ai à peine connue, mais mon père, qui était si tendre pour moi! et me voilà seul au monde!

— Non, Georges, puisque mon père à moi est votre grand ami.

— Il est mon tuteur, c'était l'intime ami de mon père.

— Vous voyez bien! la maison de papa est votre maison, et nous, nous sommes vos amis. J'avais apporté tout cela pour vous... »

Elle vida son tablier sur le gazon; l'écolier ramassa les livres, les ouvrit et dit avec un certain regret :

« C'est pour les petits enfants.

— Oui, pour moi; mais je ne sais pas encore très-bien lire.

— Quoi! à votre âge, Denise?

— Ma petite mère m'apprenait tous les jours, mais cela ne m'entrait pas dans la tête. C'est difficile!

— Et le grec, et le latin, et les X! c'est autrement ardu! Il faut apprendre à lire, Denise; voulez-vous que je vous montre?

— Je veux bien, mais il faut d'abord nous promener; vous avez l'air si fatigué! Venez, nous irons jeter du pain aux poissons rouges. »

Il céda à la douce insistance qui l'attirait, à la douce main qui l'entraînait, et, docilement, il parcourut le jardin, allant de la volière au bassin, de la pelouse au bosquet, et s'étonnant, lui, bon écolier, savant en thèmes et en versions, de trouver du charme au babil d'une petite fille. La bonté naïve de Denise exerçait sa magie là comme ailleurs, et Georges, à la fin de la journée se dit :

« Elle n'a pas d'esprit peut-être, mais quelle est bonne et consolante! si j'avais une sœur comme elle!

L'écolier devait passer ses vacances chez son tuteur, et pendant quinze jours il vécut avec Denise comme avec une petite sœur bien-aimée. Il abaissait sa dignité de collégien pour jouer aux jeux paisibles qu'elle affectionnait, mais il exigeait en retour une demi-heure d'attention et d'étude que Denise accordait docilement. Il en résulta que Georges, sans oublier, vint à bout de se distraire, et que Denise, sans faire de grands progrès, arriva cependant à lire couramment : échange de service, de consolations et d'amitié qui lia leurs âmes.

— Vous ne reviendrez que dans un an, Denise! que vais-je faire sans vous!

— Il faut que je m'en aille, dit l'enfant; ma petite mère, j'en suis sûre, pense bien à moi.

« Vous êtes enchantée de nous quitter, interrompit madame de Villers avec une nuance d'amertume.

— Oh! non, grand'mère; pourquoi faut-il que je ne puisse pas vous voir tous ensemble? »

Madame Villers rougit un peu, reprit son tricot et ne dit plus rien. L'heure du départ approchait; Ursule, enchantée d'avoir revu ses amies, enchantée de les quitter, se tenait prête, la chaise de poste était attelée, les bagages chargés, et Denise passait de bras en bras pour le baiser des adieux.

« Adieu, ma fille, sois bien sage et pense à nous.

— Oui, grand'mère, je parlerai toujours de vous à ma petite mère.

— Ma chérie, mon ange, il est dur de te quitter!

— Viens, papa, il y a place dans la voiture, maman ne sera pas fâchée, va!

— Chère petite!

— Adieu, Georges, mon bon Georges.

— Dans un an, Denise. »

Ce fut ainsi qu'elle partit, au milieu des larmes, mais avec quels sourires elle fut reçue!

Ces deux mois écoulés dans le silence, dans l'absence, sans autre distraction que les incohérents griffonnages d'Ursule, avaient paru à Caroline deux siècles d'angoisse; tout ce que l'imagination d'une mère peut concevoir de périls pour l'enfant éloignée du giron maternel, s'était représenté devant elle durant les jours et durant les nuits; les lettres de la cuisinière, attendues avec une anxiété fébrile, disaient si peu de choses et les disaient si mal!

« Elle se porte bien! disait Caroline à mademoiselle de la Rochette; mais n'est-elle pas en danger?

— Quel danger?

— Que sais-je? il y a un vivier dans la maison de Caen, si elle y tombait! si elle roulait de cet escalier de pierre! si on la laissait sortir seule dans la rue, parmi les voitures et les chevaux! je ne sais qu'imaginer...

— Je le vois bien malheureusement; mettez donc votre confiance en Dieu, chère madame.

— Il me vient bien d'autres pensées! si on lui disait du mal de moi! si on lui apprenait à ne plus m'aimer!

— Vous accordez à M. Villers et à sa mère des sentiments élevés, comment les concilier avec de pareilles suppositions?

— Il est vrai, je suis folle, mais je suis bien malheureuse! excusez-moi... »

Dès que Denise fut arrivée, dès qu'elle eut embrassé sa mère avec des cris de joie, celle-ci sentit qu'elle n'avait rien perdu, et que le cœur de son enfant, en s'enrichissant d'affections nouvelles, ne lui avait rien enlevé. Le trésor revenait tout entier.

« Elle n'est pas changée, elle est la même! dit-elle le soir à mademoiselle Esther. Et pourtant, elle aime bien son père et sa grand'mère. Elle en parle avec complaisance, et je vois qu'ils ont été très-bons pour elle.

— Tant mieux, tant mieux! j'ai peur de ce qui est trop exclusif : l'âme humaine est spacieuse : elle peut loger et chérir beaucoup d'objets à la fois.

— Ah! je ne suis pas jalouse, et je trouve juste que Léon soit aimé de notre enfant. Je vous assure que je pense à lui avec plus de douceur depuis que je sais combien il s'est montré aimant pour Denise.

IV

LES ÉTUDES DE DENISE.

Mademoiselle Esther avait installé son cabinet d'études, et dès le surlendemain du retour, elle y amena Denise. Celle-ci y entra d'un air satisfait, mais avant que de prendre place à la table où quelques livres de classe se trouvaient alignés, elle attira son institutrice vers un fauteuil, monta sur ses genoux et lui dit d'un ton d'intime confidence :

« Mademoiselle, j'ai quelque chose à vous demander.

— Quoi donc, chère petite?

— C'est de me faire bien travailler : l'écriture, le catéchisme, le piano, mon tricot, ma couture, tout!

— Vous voilà bien zélée! vous craigniez le travail autrefois, Denise?

— C'est vrai, quand j'étais petite; mais maintenant, voyez-vous, j'ai compris...

— Qu'avez-vous compris, ma chère enfant?

— Je vais vous le dire, mais à vous seule. Vous savez que je ne lisais pas bien, avant que Georges m'eût un peu appris?... Eh bien! j'ai entendu un jour grand'mère qui blâmait maman de ne pas m'avoir mieux enseigné... cela m'a fait beaucoup de chagrin, car ma petite mère a pris de la peine pour moi, et je me suis dit qu'il fallait apprendre.

— C'est bien, ma fille, répondit mademoiselle de la Rochette. Je vous ferai travailler, afin que madame votre grand'mère soit contente de vous.

— Et que je puisse écrire à papa, il me l'a demandé.

— Oui, ma mignonne, et nous allons commencer dès aujourd'hui. »

Les progrès de Denise furent lents, quoique sa bonne volonté demeurât constante. Sa mère, qui n'avait pas voulu abandonner entièrement à mademoiselle de la Rochette les soins et l'honneur de cette éducation, s'était réservé les leçons d'écriture et les exercices de mémoire, et au bout de quatre mois, à la nouvelle année, Denise écrivit à son père sa première lettre, événement grave dans sa vie d'enfant. Elle lui disait :

« Mon cher papa,

» C'est la première lettre que j'écris de ma vie, elle est pour vous, c'est pour vous souhaiter une très-bonne année et pour vous embrasser que je l'écris. Ma petite mère m'apprend à écrire; j'apprends beaucoup de choses avec mademoiselle Esther, mais je n'avance pas beaucoup.

» Je vous aime de tout mon cœur, ainsi que ma grand'mère. Je lui envoie un tapis de lampe que j'ai fait, je veux dire que j'ai fait le fond uni. Mademoiselle a brodé les jolies fleurs. Je vous embrasse, papa, et bonne maman et mon ami Georges. J'ai fait cette lettre toute seule,

» Votre petite DENISE. »

Léon répondit à cette épître par une lettre en quatre pages, toute remplie d'expressions de tendresse et de bons projets pour le futur voyage à Caen. Caroline la lut avec un soupir; chaque fois que les qualités distinguées et affectueuses de son mari se représentaient à sa mémoire, elle regrettait, non le passé, qui à ses yeux n'avait rien de regrettable, mais la félicité qui eût été possible si leurs deux âmes s'étaient mieux entendues. Regret amer! la terre promise était là, un nuage vous en a caché la route! on allait jeter l'ancre dans le port, un agrès s'est rompu, et le navire flotte à la dérive! on allait être heureux, un petit obstacle empêcha que les cœurs ne s'entendissent, et l'on vit solitaire... regret amer! manquer le but pour si peu de chose!

Cette lettre qui avait fait soupirer Caroline, stimula singulièrement la petite Denise : elle tint à honneur d'écrire tous les mois à son père et de pouvoir lui annoncer, à chaque fois, quelque nouveau progrès.

Les lacunes du passé se remplissaient peu à peu; elle arrivait à posséder les connaissances ordinaires à son âge, rien de plus, mais ses facultés morales croissaient dans une plus grande proportion que sa mémoire et que son intelligence. Tout ce qui pouvait être compris par le cœur, elle l'entendait : les enseignements de la religion trouvèrent surtout en elle une âme ouverte et docile : il lui semblait si doux d'aimer Dieu et si facile de le servir! Les récits de l'Histoire sainte la captivaient singulièrement, elle en goûtait par instinct le charme touchant et la poésie exquise, mais les premières scènes de l'Évangile ravirent surtout son cœur. Bethléem, la crèche, les anges, les bergers, les mages, ne cessaient de l'occuper, et il ne fut pas difficile de lui inspirer les vertus que les âmes innocentes apprennent à l'école du Dieu-Enfant. La charité pour les pauvres se développa en elle jusqu'à lui inspirer l'esprit de sacrifice; sa douceur, son obéissance, son amour pour ses parents se perfectionnèrent, et le goût du travail s'épura encore par le sentiment du devoir. Sa piété naissante donnait un but à toutes ses actions, elle les faisait pour plaire à Jésus dans son berceau, et lorsqu'elle priait, à deux genoux, le matin et le soir, au son de l'Angélus, ou à l'église, il semblait que, comme les anges, elle vît la face du Père céleste, tant elle était attentive et recueillie.

Caroline jouissait avec délices des progrès de cette jeune âme, et mademoiselle de la Rochette, qui cultivait et dirigeait les qualités naturelles de Denise, en jouissait aussi, mais en silence et sans grande démonstration. Elle était heureuse cependant, et elle

éprouvait pour la jeune mère et pour sa fille un sentiment maternel. L'année se passa ainsi, régulière et rapide, et le moment du voyage de Caen arriva trop promptement pour Caroline.

« Je t'écrirai souvent, chère maman, » dit Denise en partant.

Cette promesse fut le baume versé sur la blessure du départ : Denise y fut fidèle, et tous les quatre jours, sa grosse écriture d'enfant apparaissait sur une adresse ; mais au bout de trois semaines, ces lettres si passionnément désirées, firent soudain défaut; madame Villers attendait les heures du courrier avec une inquiétude indicible, elle écrivit elle-même à plusieurs reprises, et après six ou sept jours d'attente, elle reçut de Caen la lettre suivante ; l'écriture la frappa au cœur, c'était celle de Léon :

« Madame,

» J'ai attendu à vous écrire ; j'espérais vous annoncer la complète guérison de Denise, mais, hélas ! il n'en est rien. Notre chère petite fille est tombée malade, il y a six jours : nous croyions à une indisposition passagère, et c'est une fièvre dangereuse qui s'est déclarée... Elle est bien mal, et elle parle sans cesse de vous.

» Je pense que vous désirerez la voir et la soigner, venez donc; d'anciens différends seront momentanément oubliés dans les effusions d'une commune douleur. Nous vous attendons, ma mère et moi. Je n'ai rien dit à la pauvre petite, mais elle sera bien heureuse de recevoir vos soins. J'ajoute, d'après le dire des médecins, que le cas est très-grave, mais non désespéré. » L. V. »

Caroline partit une heure après avoir reçu cette lettre.

Mme Bourdon.

(*La suite au prochain Numéro.*)

LA SYRIE

(Suite.)

XII



Lorsque je pénétrai dans la cour, dont la porte était grande ouverte, le chien du logis se mit à aboyer, et s'avança en grondant à ma rencontre; mais à peine m'eut-il rejoint qu'il me reconnut malgré mon changement de costume, et qu'il se mit à japper joyeusement, me léchant les mains et remuant la queue pour me souhaiter la bienvenue. Les serviteurs accoururent au bruit, et Élia elle-même apparut sur le seuil.

« Je ne t'attendais pas sitôt, et je suis bien contente de te voir, me dit-elle en s'inclinant lentement, et en posant la main sur son cœur avec une grâce modeste qui me remua jusqu'au fond de l'âme; mais qu'est devenu le seigneur d'Alpanin?

— Il vogue maintenant vers la terre de France, et il m'a chargé de bien remercier vos parents, lui répondis-je. »

Je lui racontai alors en peu de mots les motifs qui avaient obligé M. d'Alpanin à partir sans aucun délai.

« Et tu as retardé ton retour dans ta patrie pour tenir la promesse que tu nous avais faite de revenir nous voir? me dit-elle en levant un instant sur moi ses grands yeux bleus dans lesquels se peignait une naïve expression de reconnaissance.

— Je tiens toujours mes promesses, Élia, » lui dis-je avec assurance.

Elle m'introduisit dans le sélamik, m'invita à prendre place sur le divan, et m'offrit elle-même, avec une grâce charmante, le café et les confitures que Mariem s'était empressée d'apporter.

« Excuse-nous de te recevoir d'une manière si peu digne de toi, me dit-elle en s'inclinant de nouveau. Si mon père et mon grand-père avaient été prévenus de ton retour, ils seraient ici pour te souhaiter la bienvenue.

— Sont-ils en voyage? lui dis-je.

« Ils ont été visiter ensemble la nouvelle plantation de mûriers, mais le jour baisse, et ils ne tarderont point à revenir, ainsi que Francis, qui les accompagne.

— J'aurai grand plaisir à les revoir. Mais parlons de vous, chère petite sœur, qu'avez-vous fait pendant mon absence? le père Kilif est-il tout à fait guéri? vos beaux rosiers sont-ils en fleurs, et vos colombes ont-elles enfin niché?

« Le père Kilif a repris son travail, les rosiers embaument le jardin, et mes colombes ont pondu deux beaux petits œufs, que je te montrerai, mais moi j'ai eu bien du chagrin depuis ton départ.

— Quel chagrin donc, ma chère sœur? lui dis-je tout ému.

« Ibrahim est venu ici, reprit-elle avec un gros soupir.

— Et que voulait donc ce méchant homme? »

Elle hésita une seconde comme si elle eût regretté d'avoir amené la conversation sur ce sujet; puis, prenant résolûment son parti, elle abandonna le fuseau qui tournait entre ses doigts agiles, et, se rapprochant du divan sur lequel j'étais resté :

« Je puis tout te dire, reprit-elle, car tu es notre ami. Ibrahim voulait m'emmener à Beït-Méren pour me faire épouser son fils.

— Quelle horreur! m'écriai-je en tressaillant. Vous, la femme d'un Druse, qui vous forcerait d'abandonner la religion de Jésus-Christ pour vous faire adorer son faux prophète!

« Jamais! jamais! plutôt mourir mille fois, mon Dieu! s'écria-t-elle avec véhémence, en étendant ses bras dans un geste plein d'amour vers le crucifix, appendu contre le mur.

— J'espère bien que votre père a refusé ainsi que vous, et qu'Ibrahim lui-même a renoncé à ce fatal projet, lui dis-je, après l'avoir contemplée quelques instants dans la beauté de son enthousiasme.

« Espérons-le, dit-elle en baissant la tête, et les yeux pleins de larmes, mais Ibrahim est un homme bien dangereux, nous ne l'avons déjà que trop appris à nos dépens; qui sait jusqu'à quels excès son ressentiment l'entraînera peut-être! Si j'étais seule menacée, je m'y résignerais plus aisément; mais trembler toujours pour des parents chéris sans connaître le péril qui les menace, trembler lorsqu'ils sont absents, craindre encore lorsqu'ils sont près de moi, redouter à chaque instant pour eux la trahison et les embûches, c'est un si grand supplice, que si j'avais pu ajouter foi aux promesses que faisait Ibrahim de me laisser pratiquer librement ma religion, j'aurais consenti à épouser mon cousin Zebdanir pour assurer la tranquillité de ceux qui me sont chers.

— Gardez-vous-en bien! m'écriai-je avec conviction; les Druses sont des hypocrites sans foi ni loi, qui se croient tout permis pour tromper les autres hommes; à peine seriez-vous au milieu d'eux qu'ils vous persécuteraient, et qu'ils mettraient tout en œuvre pour vous faire suivre leur culte abominable.

« C'est ce que je pense aussi, me dit-elle, et quoiqu'il me semble bien que rien au monde ne pourrait me décider à abandonner la foi de mes pères, et que je supporterais plutôt les plus affreux supplices, comme ces martyrs du temps passé dont on nous raconte l'histoire, je crois cependant que ce serait tenter Dieu que de m'exposer volontairement à un si grand péril.

— N'en doutez pas, lui dis-je, et d'ailleurs je suis bien sûr que vos parents s'opposeraient de tout leur pouvoir à cette alliance monstrueuse, et qu'elle leur causerait beaucoup de chagrin.

« Plus encore que vous ne pouvez le supposer, dit-elle avec émotion, et d'un ton de mystère, car vous ne savez pas tout le mal qu'Ibrahim nous a fait, et de quel crime on le soupçonne.. »

Dans ce moment, la porte du sélamik s'ouvrit avec fracas, et le jeune Francis vint, tout essoufflé, se jeter à mon cou.

« On nous a appris que tu étais de retour, et j'accours pour te revoir, me disait-il en m'embrassant. »

Quelques instants après, Ben Kavven et le cheik lui-même me pressaient dans leurs bras.

Il me fallut recommencer l'histoire du départ subit de M. d'Alpanin, et leur dire combien il m'avait chargé de leur faire de compliments et de protestations d'amitié. J'allai chercher ensuite le fusil et les pistolets que j'avais apportés, et je les leur offris de sa part.

Mon ami avait été bien inspiré dans le choix de ces souvenirs; aucun autre présent n'eût été plus agréable aux deux Maronites; le vieux cheik surtout examinait ces belles armes en véritale connaisseur, les tournant et les maniant dans tous les sens, et en faisant jouer les détentes avec une joie enfantine.

Pendant ce temps, les serviteurs avaient apporté le souper, et Élia se mit à nous servir selon l'usage. Quelque habitué que je fusse à cette ancienne coutume qui exclut les femmes du repas de famille, dont elles sont ailleurs le plus grand charme, j'en souffrais cependant, et j'aurais voulu de tout mon cœur pouvoir changer de rôle avec elle.

Kéli, le petit berger qui m'avait servi de guide, était au bout de la table, et prenait sa part du festin, L'on me fit raconter mon voyage; Élia se montra si touchée du danger que j'avais couru dans les gorges du Djebel-el-Sharke, et Ben Kavven me fit tant de questions sur le coup de fusil qui avait effleuré ma casquette, il devint si pensif et si préoccupé après cette confidence que je ne voulus point parler de l'arbre des Druses, ni de tout ce que j'avais cru voir et entendre la nuit précédente.

Quand nous nous fûmes séparés, lorsque je me retrouvai seul dans cette chambre longue, étroite et nue que j'avais partagée naguère avec M. d'Alpanin, je repassai dans mon esprit les agréables incidents de la soirée; avec quelle cordiale affection je venais d'être reçu sous ce toit hospitalier, les confidences d'Élia, les témoignages d'amitié de toute la famille! En vain la fatigue inévitable de deux jours de marche forcée, me sollicitait au repos; de doux souvenirs me tenaient éveillé. J'ouvris la petite lucarne qui donnait sur la cour, une bouffée d'air m'apporta le parfum des roses que la jeune Maronite cultivait avec tant de soin pour en orner l'autel de la sainte Vierge; je le respirai avec délices, et, faute d'un confident intime, dans le sein duquel j'aurais épanché le trop-plein de mon cœur, je prenais à partie toute la nature, et, à l'instar des poètes, j'adressais la parole aux êtres animés. « Bel astre aux doux reflets! disais-je à l'étoile du berger qui brillait dans l'azur des cieux, juste en face de ma fenêtre, quand les regards de ma mère chérie se fixeront sur toi, dis-lui que son fils est heureux; et toi, brise légère qui rafraîchis mon front, porte-lui sur tes ailes rapides tous les baisers de son enfant! »

J'en étais là de mes rêveries lorsqu'un hurlement prolongé retentit tout à coup dans le silence de la nuit, le fidèle Norri était sorti de sa loge et aboyait dans la cour.

« A qui en as-tu, pauvre animal? ne vois-tu pas que tout dort paisiblement sur la montagne, et que je suis le seul à veiller ici? Aurais-tu senti le renard rôdant autour du poulailler, ou le loup venant marauder autour de l'étable? »

Le chien cependant aboyait toujours. Soudain je le vis s'élancer vers un point rapproché du mur extérieur, et saisir une proie que l'obscurité de la nuit ne me permit point de reconnaître, mais qu'il emporta dans son énorme gueule, tout en continuant à gronder sourdement, et en se retournant à chaque instant comme pour menacer un ennemi invisible à mes regards. Ce fut l'affaire de quelques minutes encore, puis son inquiétude parut se calmer, ses grognements s'affaiblirent, et tout rentra bientôt dans le silence imposant de la solitude.

L'astre radieux brillait toujours parmi des myriades de petites étoiles, comme une reine au milieu de sa cour, mais déjà il s'abaissait vers l'occident, et bientôt je ne vis plus ses rayons lumineux qu'à travers les vertes aiguilles des branches de sapin. L'horloge de bois sonna minuit, l'air devint frais et humide, et le coucou, perché aux environs, fit entendre au loin son cri mélancolique.

« Allons, me dis-je, en me disposant à fermer ma fenêtre, il faut enfin songer au repos. »

Au même instant il me sembla voir au loin, gravissant la colline, une troupe de ces blancs fantômes, qui avaient si fort troublé mon sommeil de la veille.

« Les Druses! m'écriai-je avec terreur, quel démon les amène? »

Leur présence aux environs de Bennakir, au cœur même du Kesrouan, ne pouvait être que très-suspecte en effet; je pensai tout de suite à réveiller Ben Kavven, mais les turbans blancs n'avaient fait que paraître et disparaître, et je pouvais m'être trompé en voyant des objets se mouvoir à une grande distance.

« Attendons, me dis-je, tout en chargeant à balles mon fusil à deux coups, et en mettant mes pistolets à ma ceinture. »

Un quart d'heure s'écoula dans une pénible anxiété; j'avais repris mon poste d'observation, mais rien ne troublait le calme de la nuit, et le chien n'aboyait plus, lui dont l'odorat subtil flairait ordinairement l'ennemi de si loin. Tout à coup je vis surgir de nouveau les têtes blanches qu'un repli de terrain avait momentanément dérobé à mes regards; elles s'étaient beaucoup rapprochées de Bennakir, et m'apparaissaient presque distinctes à la faible lueur des étoiles. Je n'hésitai plus alors, je courus à travers les longs corridors jusqu'à la chambre de Ben Kavven, située à l'autre extrémité du logis, et, entrant précipitamment par la porte restée ent'rouverte :

« Les Druses! » m'écriai-je, en le secouant par le bras.

Ben Kavven se leva promptement de la natte de jonc sur laquelle il couchait tout vêtu, suivant l'usage du pays, et, sans paraître aussi agité que je devais m'y attendre, il s'approcha de la fenêtre :

« Ce sont bien les Druses, me dit-il, et c'est vers nous qu'ils se dirigent : allons avertir mon père. »

Un instant après, le vieux cheik était sur pied, et examinait à son tour l'ennemi.

« Ah! ah! s'écria le vieillard d'un ton railleur, les traîtres veulent tomber sur nous sans crier gare; mais grâce à toi, mon fils, nous voici prévenus de leur visite, et nous allons les recevoir avec tous les honneurs qui leur sont dus; vive Dieu! le bon fusil du seigneur franc ne restera pas longtemps inutile entre mes mains. Yussuf, va réveiller nos serviteurs, et distribue-leur toutes les armes dont nous pouvons disposer. »

Il parlait d'une voix ferme et avec une sorte d'ardeur juvénile qui contrastait avec la calme tristesse de Ben Kavven; on voyait que ce dernier était simplement résigné à une lutte inévitable, répugnant à sa douceur naturelle, tandis que le vieux cheik, au contraire, la voyait venir avec une joie secrète qui le ranimait, et qui faisait circuler plus rapidement le sang dans ses veines. Sa haute taille, un peu voûtée, s'était redressée comme par magie; il avait repris l'attitude du commandement militaire; son mâle visage, rajeuni par l'approche du péril, respirait un enthousiasme guerrier. Il s'approcha de nouveau de la croisée, et m'appelant à son aide :

« Combien en vois-tu? me dit-il, ne sont-ils pas douze à quinze? »

Je lui répondis que j'en comptais plus de trente.

« Ah! reprit-il avec une nuance de tristesse et de regrets, il n'y a pas vingt ans encore que mon œil aurait défié celui de l'aigle et du faucon, tant il était sûr et perçant; n'importe, ajouta-il presque aussitôt, j'y vois encore assez, je l'espère, pour les faire repentir de leur audace. »

Il éteignit la lampe au triple bec de cuivre que Ben Kavven avait allumée, ne conservant de lumière qu'une petite lanterne sourde qui lui servait de veilleuse. Les serviteurs arrivèrent bientôt; ils étaient cinq en comptant mon jeune guide, tout fier de manier un fusil, et de faire ses premières armes sous les ordres du cheik Kavven. Francis était venu se joindre à eux.

« Notre nombre est petit, mais notre courage est grand et notre cause juste, dit alors le vieillard en caressant de sa main osseuse la blonde tête de l'enfant; que le sang qui va couler retombe sur les agresseurs!... Du reste il n'est pas nouveau pour moi de voir cette maison attaquée par les Druses; trois fois ils l'ont assiégée depuis que j'ai l'âge d'homme, et trois fois ces vieilles murailles ont résisté à leurs efforts.

— Il en sera encore ainsi, mon père, si Dieu est avec nous, dit Ben Kavven avec conviction; prions-le de nous venir en aide. »

Nous nous mîmes tous à genoux, le vieux cheik avait donné l'exemple; il récita lui-même à haute voix le *Pater* et l'*Ave Maria* en langue syriaque; au moment où nous nous relevions, j'aperçus Élia prosternée au milieu de nous.

« Votre place n'est point ici, lui dis-je, pendant que le cheik donnait à tous ses instructions; retirez-vous dans votre oratoire, et ne craignez rien.

— Ma place est partout où je puis être utile, répondit-elle simplement. »

Les Druses approchaient toujours; le cheik recommanda le plus grand silence. Nous étions postés derrière les fenêtres, et nous ne devions tirer qu'au signal qu'il nous donnerait.

Nous vîmes les ennemis s'avancer à pas de loup en se glissant derrière le mur d'enceinte. Quel était leur projet? nous ne tardâmes pas à le découvrir; après quelques minutes, qui me parurent un siècle, nous aperçûmes une forme se dessiner un instant sur le haut de la muraille, et descendre dans la cour avec une agilité qui eût fait honneur au plus habile professeur de gymnase; le hardi coquin courut ensuite vers la porte pour en retirer les barres d'appui et l'ouvrir à ses camarades; mais au moment où il y portait la main, une détonation se fit entendre, et il tomba frappé à la nuque. C'était le cheik qui s'était réservé ce premier coup de feu, auquel des cris de rage et des imprécations épouvantables répondirent derrière le mur. L'ennemi, se voyant découvert et ne pouvant plus espérer de nous surprendre à l'improviste, laissait éclater toute sa fureur; la porte

de la cour était ébranlée par de terribles secousses, mais elle était d'un bois très-dur, renforcé par des clous à grosses tête, et soutenue à l'intérieur par trois barres de fer, et elle résistait à tous les chocs. J'examinai mes compagnons pour deviner à leur contenance ce qu'il nous fallait craindre de tout ce bruit; le cheik souriait dans sa barbe, Ben Kavven demeurait impassible, et Élia priait agenouillée dans un coin de la chambre. Peu à peu les cris s'apaisèrent, les crosses de fusil cessèrent de résonner sur les battants demeurés inébranlables, et nous commençâmes à espérer que l'ennemi, découragé par l'inutilité de ses premiers efforts, et voyant qu'il n'avait réussi ni par ruse, ni par force, allait battre en retraite, et regagner ses foyers; car l'on ne pouvait pénétrer dans le corps de logis que par cette cour entourée de grands murs et exposée à l'occident, la façade du levant reposant sur un roc de granit, qui s'élevait à pic sur un précipice infranchissable. Nous nous félicitions donc déjà de la leçon que les Druses venaient de recevoir lorsqu'une colonne de fumée s'éleva soudain dans les airs.

« Ah! s'écria le cheik, les satanés païens ont mis le feu à la porte! C'est à présent, mes enfants, ajouta-t-il avec l'animation presque joyeuse qui ne l'avait pas abandonné un seul instant, c'est à présent qu'il faut vous montrer ce que vous êtes, de braves et infatigables guerriers, car vive Dieu! ou je me trompe fort, ou la danse sera chaude. »

Nous lui répondîmes d'une commune voix que nous combattrions jusqu'à la mort.

« Vous autres, taisez-vous! cria-t-il aux servantes, qui, réveillées par le bruit, étaient accourues en se lamentant, et allez faire bouillir de l'huile pour la jeter sur la tête de ces mécréants, lorsqu'ils s'avanceront sous les fenêtres; toi, Élia, reste avec nous, ma fille, et vous aussi, Mariem et Loulou, vous rechargerez nos armes pour qu'une seule minute ne cesse pas d'être employée à nous défendre. »

Les lourds battants craquaient déjà sous l'action du feu, auquel les Druses, toujours invisibles derrière le mur, fournissaient sans cesse de nouveaux aliments; bientôt, à demi calcinés, ils s'écroulèrent avec un bruit sinistre, et les assaillants, se précipitant à travers les flammes, firent irruption dans la cour. Sur un signe du cheik, nous saluâmes leur entrée par une décharge générale; deux Druses tombèrent morts sous cette fusillade, les autres dirigèrent vers les fenêtres une multitude de coups de feu, qui ne nous atteignirent point. Élia s'était emparée de mon fusil et le rechargeait avec prestesse, mais pendant qu'un pistolet de chaque main je m'apprêtais à tirer de nouveau, je sentis une forte commotion, j'entendis comme un cri d'angoisse, et je tombai sans connaissance.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain Numéro.)

LES PAUVRES HONTEUX

Que de pauvres gens autour de nous! artisans sans ouvrage, ouvriers sans grand talent dont le salaire ne suffit pas à couvrir la dépense, malades, convalescents plus à plaindre peut-être que les malades, parce qu'ils souffrent des résultats terribles de leur inaction forcée, veuves chargées de famille, orphelins sans maison, sans appui et sans affections, voilà bien des misères et bien des angoisses; mais au moins elles sont connues, et par conséquent secourues; dans tous les pays chrétiens, des œuvres nombreuses sont instituées pour les soulager, mais la pauvreté cachée, la misère qui rougit d'elle-même, la détresse que personne ne visite et ne console, les haillons sous l'habit noir, l'âme navrée derrière un visage résigné et quelquefois fier, qui s'en occupe? qui les cherche? qui les soulage? Ce sont des pauvres honteux, donc ils se cachent. Mais qu'est-ce que les pauvres honteux? Ce sont les grandes et petites épaves des tempêtes par lesquelles la société est secouée; employés que les révolutions ont mis sur le pavé, rentiers ruinés par des banqueroutes, plaideurs ruinés par des procès, inventeurs ruinés par leurs inventions, artistes que la vogue a abandonnés... Quelle est la caste qui n'a pas fourni son contingent aux pauvres honteux? Au dernier siècle, Théodore, roi de Corse, mourait en secret de misère à Londres! Pauvre honteux! Chatterton, mourant de faim sans oser le dire, pauvre honteux! et combien d'autres!

On trouve parmi les pauvres honteux des noms historiques, des noms qui sont la gloire de la patrie: deux petits-fils du grand Sully n'étaient-ils pas, il y a peu d'années, élevés et nourris par un pauvre domestique? J'ai connu, réduits à la pauvreté la plus étroite, les nièces d'un artiste qui avait doté sa ville natale d'un musée d'objets d'art d'un prix inestimables, et les derniers neveux d'un industriel dont le génie inventif avait enrichi sa province. Personne ne songeait à leur donner du pain, mais on parlait fort d'élever la statue des deux oncles sur la place publique... Les pauvres honteux : c'est un professeur qui n'a pas réussi, ce qui ne l'empêche pas d'être savant; il cherche des leçons, il enseignera grec, latin, mathématiques ; nul ne s'adresse à lui, et il meurt de faim sous son habit râpé; c'est une pauvre fille qui a consacré à son père sa jeunesse et son âge mûr : le père est mort, la petite pension qui les faisait vivre est défunte avec lui : que fera-t-elle? elle n'a pas de profession, et sa pauvre aiguille n'est ni alerte ni

adroite. C'est une institutrice vieillie et dont on ne recherche plus les talents : jadis elle donnait à sa famille le produit de ses labeurs : elle n'a rien gardé pour elle, et aujourd'hui vainement elle frappe à toutes les portes. C'est une habile ouvrière en broderie ou en tapisserie, mais elle est seule, la maladie a dévoré ses économies, une ophthalmie l'a empêchée de tirer cette laborieuse aiguille, elle manque de tout, elle doit payer son loyer... l'inquiétude lui ôte le sommeil : si elle ne paie pas, on vendra ses meubles, elle devra se loger en garni, et alors elle descendra vite dans le gouffre de la misère. Que n'ont pas vu ceux qui s'occupent des pauvres honteux? Ici, c'est une famille étrangère : elle porte un beau nom, elle a connu de meilleurs jours, une faillite l'a précipitée dans l'abîme, et un homme, ancien officier, passe la journée et une partie des nuits à écrire des rôles de contribution pour faire vivre sa femme, son enfant, sa mère et un frère en démence. Là, ce sont deux sœurs, malades toutes deux, se soignant l'une l'autre: elles ne possèdent rien, leur père les a ruinées, et pourtant elles n'en parlent qu'avec un respect touchant : comment ces bonnes créatures vivent-elles? que de larmes sous cette physionomie sereine? que de miracles de frugalité et d'économie ! Là, c'est une veuve ruinée par ses enfants; elle ne les maudit pas, elle les plaint, elle, si à plaindre elle-même, et qui, à soixante ans est tombée d'une large aisance dans une indescriptible pauvreté. La fierté la retient chez elle et l'empêche de tendre la main, mais qu'il est sombre et nu ce *chez elle*, et qu'on y devine de secrètes angoisses!

Mais comment les connaître les pauvres honteux? en s'informant auprès d'un bon ecclésiastique, ancien dans la paroisse et qui la connaît tout entière, ou bien auprès d'une de ces âmes charitables, qui sont le port des infortunés; ou bien, vous rirez peut-être, en demandant quelques renseignements à un directeur de contributions, si vous en connaissez un. Ces chefs de service sont assiégés de demandes : d'anciens professeurs, des artistes, des veuves, des demoiselles viennent demander des rôles et même des *patentes de chiens*. C'est une triste besogne, mais elle se fait chez soi et elle donne du pain (1).

Comment secourir les pauvres honteux? de toutes les manières, pourvu qu'en y mettant de la délicatesse, on ménage cette honte, cette pudeur que la plus extrême souffrance n'a pu leur faire abdiquer. Secourez-les en leur cherchant du travail d'abord, en employant leurs petits talents et en faisant de votre mieux pour leur créer une clientèle. Secourez-les en leur offrant des vêtements décents, et en tâchant de deviner ce qui peut leur manquer : songez bien que l'extérieur, maintenu propre et convenable, cache souvent une profonde indigence. Secourez-les en les visitant, en causant avec eux; qui dira le bien qu'une parole aimable et douce peut faire à une âme flétrie? On se croyait abandonné, on ne l'est pas; une jeune fille, une jeune femme vous porte intérêt, s'occupe de vous : tout n'est donc pas perdu, puisque la Providence a envoyé dans cette pauvre chambre, témoin de tant de pleurs, un gracieux messager! Que dirai-je? on peut secourir les pauvres honteux de toutes les manières, en se servant de son argent, de son crédit et de l'influence de ses amis. On raconte qu'une jeune fille avait pris en pitié une honnête famille de son voisinage qui gagnait du pain à laver des cartes de géographie. La jeune fille n'était pas riche, mais elle avait du temps et du cœur, et elle aussi se mit à laver des cartes, et son travail mit ses protégés dans une aisance relative. Voilà un joli exemple. Essayez; vous vous attacherez à la pauvre demoiselle, à la pauvre veuve, au vieillard délaissé que vous secourrez, vous deviendrez habile et ingénieuse pour les aider : ce ne sera pas une œuvre bruyante, mais Dieu qui voit ce qui se fait dans ce secret, vous en donnera la récompense. Et puis, jeunes filles,

Il est beau de prévoir des retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

(1) L'œuvre des Pauvres honteux a été adoptée à Paris par les *Enfants de Marie*, au Sacré-Cœur.

REVUE MUSICALE

Comme musique classique, notre catalogue d'avril contient quelques-uns des chefs-d'œuvre de la grande école : c'est nommer d'avance Beethoven, Mozart, Haydn, etc., et il n'est personne qui n'en connaisse la valeur.

Passons donc aux productions de la saison et disons qu'en fait d'ouvrages modernes, la *Sonate* de J. Wieniawski, est écrite de main de maître, et occupera un rang distingué parmi les publications sérieuses de la musique contemporaine.

Un duo concertant, pour piano et violon, admirablement nuancé, sur *Lalla-Roukh*, par Nollet et Lecieux, a valu à ses auteurs, dans plusieurs concerts déjà, une ample moisson de bravos enthousiastes.

Lalla-Roukh, *Souvenir*, par A. Croisez; une *Fantaisie* de Battmann sur cet opéra; et une autre *Fantaisie*, du même compositeur, sur *la Servante Maîtresse*, sont trois morceaux de choix, d'une facile exécution.

Nous signalerons encore, particulièrement, *Simple Chanson*, par Colomer, ce jeune artiste de talent, qui, si nos prévisions se réalisent, arrivera à une prompte et solide célébrité.

Un *Impromptu*, de T. Salomé; et *Souhaits de bonheur*, valse brillante par Delaye, sont deux charmantes pages qui se recommandent à plus d'un titre.

Un beau chant religieux, à deux voix, intitulé *Noël*, en l'honneur de Notre-Dame, par Magnus, avec accompagnement de piano et orgue (ad libitum) se trouve au nombre des morceaux de musique vocale de notre collection.

M. L.



MADAME DAMOREAU-CINTI

Rien n'est à la fois plus doux et plus triste que le souvenir! Vers quelle phase de la vie peut-on descendre sans y retrouver des émotions aimables mêlées à des mécomptes amers? Autrefois, dans ce site où vous êtes né, il y avait une maisonnette enfouie sous les sorbiers en fleurs; et devant le toit rustique, un noyer séculaire prêtait son ombre aux paisibles habitants de la poétique retraite. O enfance! beau rêve si vite évanoui! joies naïves et éphémères, sourires et pleurs, rayons et brumes, vous êtes le plus beau temps de la vie, et cependant votre soleil a des taches. Nous nous souvenons d'un jour heureux, nous nous rappelons un jour néfaste; l'anneau d'or touche à l'anneau d'airain, partout le mal est à côté du bien. Plus tard, quand on revient au sol natal, on cherche la chaumière; le luxe en a fait une villa; on cherche le noyer, l'industrie en a fait des meubles. Toute grâce s'efface avec le temps, grâce du visage, grâce du talent, grâce de l'esprit. Il faut vieillir et mourir, le plus souvent sans avoir vécu. Pourquoi la mort est-elle si ardente à poursuivre la vie? pourquoi ceux dont nous pressions la main hier, n'ont-ils plus aujourd'hui de regards pour nous voir, de paroles pour nous répondre? Là est le secret de Dieu dont il ne nous est pas permis de sonder la profondeur. *O altitudo!* mais nous avons du moins la liberté de les pleurer, amère consolation puisée dans la double émotion du souvenir et de la réalité. Vous n'avez pas connu, chères lectrices, la bonne et charmante Mme Damoreau, type de grâce, de bon goût, de finesse et d'élégance. Oh! non, au temps de ses plus grands succès, vous étiez de petits enfants bercés sur les genoux de vos mères. Mais elles l'ont connue, elles, elles se souviennent de l'avoir applaudie avec enthousiasme, lorsque l'éminente cantatrice fit son apparition sur nos premières scènes lyriques, à côté de mesdames Fodor, Sontag et Naldi, devenue madame de Sparre. La gentille enfant, qui plus tard devint madame Damoreau-Cinti, n'avait alors que seize ans, ce qui ne l'empêcha pas de débuter dans les opéras de Mozart et de Rossini.

Don Giovanni, le Nozze, il Matrimonio et *Cosi fan tutte* furent les mines précieuses où elle puisa les trésors de son art. Puis on lui confia *le Rossignol* et *Fernand Cortez*, dans lesquels la jeune virtuose se montra si pathétique, que Spontini lui donna immédiatement le premier rôle de son opéra d'*Olympie*. Depuis cette époque, sa carrière ne cessa d'être éclatante de succès. Dans *le Siége de Corinthe, Moïse, Guillaume Tell, Robert le Diable, le Comte Ory, le Dieu et la Bayadère, le Philtre* et *la Muette*, elle se fit admirer et applaudir. La voix de madame Damoreau avait plus de souplesse que d'ampleur, plus de grâce que de majesté; mais elle était secondée par un sentiment si vrai et si profond des rôles qu'elle avait à remplir, qu'on la préférait à des talents plus larges et moins expressifs. L'opéra comique s'appropriait donc mieux au genre de madame Damoreau que le grand opéra.

Quelles heures charmantes nous avons passées à l'écouter dans *Actéon, l'Ambassadrice, le Mauvais œil, le Domino noir, Zanetta* et enfin *la Rose de Péronne*, la dernière création de sa carrière lyrique! comme son cœur se laissait entraîner au mouvement dramatique de la passion, comme son esprit s'épanouissait, comme ses notes mélodieuses s'en allaient enchanter nos oreilles et remuer nos cœurs! quelle finesse d'interprétation, et quel art correct d'exécution!

Madame Damoreau était à la fois une grande artiste, une femme d'esprit et une femme de bonne compagnie. Ajoutons qu'elle fut toute sa vie une excellente femme, secourable aux malheureux, dévouée à sa famille comme à ses amis, franche et loyale dans toute ses relations. Son extrême bon sens lui conseilla d'interrompre, à l'âge de 40 ans, la série des succès auxquels les artistes renoncent si difficilement. Afin que le théâtre ne fût pas un jour obligé de l'exiler, elle s'exila du théâtre, ne gardant de toutes ses gloires qu'une école au Conservatoire et le souvenir de son talent perpétué dans la mémoire d'un public appréciateur. — Les opéras créés par madame Damoreau, dans lesquels son génie vocal laissait deviner une collaboration effective, et les deux méthodes remarquables adoptées par les maîtres du Conservatoire de musique, sont des titres indestructibles de l'école de chant fondée par la célèbre cantatrice. Hélas! toute cette grâce, toute cette verve, toute cette mélodie font aujourd'hui silence sous une pierre tumulaire. L'oiseau a replié son aile, la fleur s'est flétrie, la branche s'est brisée sous le souffle lugubre de la mort. Bien des discours éloquents ont été prononcés devant cette tombe à peine fermée. Que pourrions-nous dire qui n'ait été dit sur les mérites de celle que nous pleurons?

MARIE LASSAVEUR.

M. Léon Le Cieux, violoniste très-distingué et fort recherché pour ses leçons d'accompagnement, est attaché au cours de M. et madame Feillet; il y fait des élèves très-remarquables.

Economie Domestique

Potage à la Russe.

Mettez au feu deux litres d'eau, 500 grammes de veau coupé en petits dés et un poulet bien en chair. Laissez bouillir pendant une heure, en y joignant du thym, du laurier, un oignou et une carotte. Retirez le poulet, que vous pourrez faire servir au blanc, passez le bouillon, remettez-le au feu, en y ajoutant quelques pommes de terre coupées en filets, et 200 grammes de sagon. Laissez cuire pendant quinze minutes et servez.

Correspondance.

Plusieurs d'entre vous, mesdemoiselles, m'ont témoigné le désir de recevoir quelques conseils à propos d'un sujet bien difficile à traiter maintenant : l'étiquette ! Comment vous parler d'une chose qui n'existe plus ? Où se trouve-t-elle ? elle n'est nulle part aujourd'hui ; emportée qu'elle est par le vent des révolutions. Si l'on peut encore signaler quelques usages consacrés et suivis religieusement, ils ne le sont plus par tout le monde ; et la généralité s'en exempte tous les jours davantage.

J'essaierai cependant de rassembler quelques débris survivant encore au naufrage ; mais j'entrerai timidement dans cette voie, craignant de soulever des discussions sans fin, à propos d'un sujet sur lequel on ne s'entend plus et que tout le monde dirige à son gré.

Lorsque jadis, une femme entrait dans le monde, elle avait à subir une étude spéciale, une sorte de programme auquel il ne lui était permis de rien changer, et qui devait guider toutes ses démarches. Sans cette observance rigoureuse, la jeune fille, au sortir du couvent, et la jeune femme nouvellement mariée, étaient mal vues et peu appréciées, quelles que fussent d'ailleurs leur beauté et leur fortune. L'aréopage des douairières, si redoutable au dernier siècle, sanctionnait avec sévérité cette infraction aux lois de l'étiquette. On appelait cela : manquer son entrée!

Les jeunes femmes doivent-elles regretter ce règne si oublié maintenant où leurs succès dépendaient de démarches et d'actions futiles; une royauté éphémère couronnée pour quelques saluts faits avec grâce et quelques usages rigoureusement suivis ? — En ce temps-là, comme vous le voyez, on attachait beaucoup d'importance à des choses qui n'en valaient pas la peine ; cette étiquette, si sérieusement suivie et étudiée, laissait loin derrière de grands devoirs auxquels on ne pensait guère ; défaut d'éducation dont la mère de famille, élevée comme les filles qu'elle élevait à son tour, ne voyait ni le danger ni l'écueil. On savait bien former une jeune femme pour la mode et le monde, mais on négligeait de lui apprendre ce qu'elle devait savoir avant tout : l'amour du devoir, l'esprit d'intérieur et de famille, l'ordre dans sa maison, et cette estime sacrée, ce noble amour-propre d'une réputation sans tache, qui se ternit si vite au souffle dangereux du monde où elle allait vivre.

Aucune de ces obligations si graves ne trouvait place dans le vocabulaire de l'élégance et de la mode. Pourvu qu'on sût bien faire les trois révérences, s'éventer avec art, placer le rouge et les mouches, dépenser en distinctions de préséance, le temps précieux de la jeunesse, tout allait bien, on n'en demandait pas davantage.

Il n'en est plus ainsi fort heureusement, et si quelques femmes manquent encore à l'observance des devoirs austères qui leur sont prescrits, c'est que la perfection n'est malheureusement pas universelle, et qu'il se trouve toujours et beaucoup trop, des personnes assez tristement douées pour n'y pas tendre de tous leurs efforts.

L'étiquette ne vous distraira donc plus de ces devoirs si doux et si nécessaires au bonheur. Vous n'aurez, mes chères amies, aucune préoccupation sérieuse à son sujet. Cependant, il faudra toujours vous conformer à ce qui est imposé dans le monde. Vous n'y trouverez pas la liberté de l'hirondelle ou du rossignol, tant s'en faut. Vous avez aussi d'autres destinées.

La première règle de la bienséance, c'est de savoir ne se distinguer en rien des autres; j'entends des autres qui font bien. Si vous voulez écouter le premier de tous les conseils nécessaires au début d'une jeune personne dans le monde, c'est d'avoir un parti pris et très-arrêté d'une bienveillance, je ne dirai pas universelle, je n'ose pas, je craindrais un peu d'exagération ; sans cela, je dirais bien *universelle*. Enfin, que cette bienveillance s'étende au loin, fort loin, et vous verrez comme elle vous fera des amis, écartera les envieux, et vous placera sous son appui durant votre vie entière. C'est ici un conseil de morale que je vous donne ; on pourrait même le placer au nombre des coquetteries permises, car il y en a de plusieurs sortes.

La coquetterie dans toute l'acception de ce mot perfide, est le défaut le plus grand qu'une femme puisse avoir. Je compte vous en parler longuement, en vous citant quelques traits qui vous intéresseront ; mais revenons à mon sujet. La bienveillance est une coquetterie, parce qu'elle nous gagne tous les cœurs, et qu'il est permis de désirer d'être bien avec tout le monde. Vous voyez dans le *Misanthrope* un vers d'Alceste qui enseigne le contraire :

L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.

Mais Molière n'a pas prétendu faire du caractère d'Alceste une moralité ; il a voulu peindre un ridicule.

J'aime mieux madame de Sévigné. Imbue de ce sage précepte que la bienveillance est nécessaire aux femmes surtout, elle écrivait à sa fille de nombreuses lettres pour lui persuader cette douce maxime qui coûtait tant de peines à madame de Grignan.

« Ne vous chargez pas de la haine, disait-elle, c'est un fardeau trop lourd à porter ! »

Je m'aperçois qu'à propos d'étiquette, je vous fais un sermon en trois points. Arrivons donc à quelques renseignements.

1° On me demande si une jeune fille dont le prochain mariage est connu et public, peut aller dans le monde jusqu'au jour fixé. Ce n'est pas l'usage. Dès que son mariage est connu, elle doit rester dans son intérieur; seulement, si ses parents ont l'habitude de recevoir, il est certain qu'on doit toujours la voir dans le salon, puisqu'elle est chez eux. Peut-elle aller au spectacle, à l'Opéra, accompagnée de sa mère ou d'une personne qui la remplace? Sans doute; mais il n'est pas convenable que le fiancé soit seul dans la loge avec les deux dames. La position d'une jeune fiancée est très-délicate. Elle doit fort peu parler de son mariage, de ses projets, de son futur mari. Elle peut en causer avec une amie intime, avec ses parents, mais dans le monde en général c'est manquer de tact.

2° Autre question. — Comment une femme doit-elle faire pour discerner, au juste, les personnes qu'elle doit reconduire, en visite chez elle? — A cela je réponds qu'elle doit reconduire toute femme qui vient la voir. Les plus qualifiées exigent naturellement une politesse plus précise, mais la règle est de reconduire. Maintenant, dès les premiers mots, vous voyez que mes conseils nécessitent une périphrase.

Reconduire? mais de quelle étendue est l'appartement dans lequel cette dame est reçue? Est-ce un hôtel : grands salons, laquais dans l'antichambre, grand vestibule, etc.? Dès lors, la maîtresse de maison ne reconduit que jusqu'au dernier salon, et laisse la dame à l'entrée de l'antichambre (on suppose qu'elle ne doit venir dans l'antichambre où se tiennent ses domestiques que pour entrer ou sortir de chez elle). Si c'est un appartement plus modeste, alors on reconduit de même, mais moins loin. — Quant aux messieurs, la règle est plus simple. On ne reconduit que les plus âgés, les parents ou ceux qui occupent une place importante dans l'État.

3° Pour les titres à donner à une marquise, à une comtesse, il est encore très-difficile de préciser une règle à cet égard. On donne peu de titres, aujourd'hui. Un seul reste conservé, c'est celui de duc ou de maréchal de France. A un duc ou à une duchesse, vous devez rarement dire madame ou monsieur seulement, tandis qu'il est permis de ne pas dire madame la comtesse, madame la marquise, en leur parlant. On ne doit pas non plus, lorsqu'on parle d'un comte, d'une comtesse, d'un marquis, etc., toujours nommer leurs titres. On dit : madame ou monsieur de *** tout simplement.

4° Pour les cartes de visites, on met le titre sans mettre avant ni monsieur ni madame.— Les cartes sont en vélin mat, maintenant; on ne les fait plus en carton porcelaine. C'est ainsi que le graveur de l'Empereur a fait toutes les cartes pour les visites de nouvelle année. Il n'est pas de bon goût non plus qu'une femme mette son adresse sur sa carte. On ne la met que sur les cartes d'hommes. L'usage du pli quand on ne trouve pas la personne que l'on vient voir, passe beaucoup de mode. Le mieux est de ne faire aucune marque.

5° Doit-on parler avec son danseur au bal? Oui et non. Quand elle le connaît beaucoup, une jeune fille peut parler avec son danseur; sans parler trop haut ni rire aux éclats; mais avec quelqu'un qui vient d'être présenté pour danser avec vous, il est de bonne tenue de ne rien dire; et s'il vous parle, répondre brièvement; un peu de roideur, lorsqu'elle est bien comprise et point exagérée, sied toujours bien. Je citerai à propos de cela un fait arrivé récemment à un bal célèbre par la réunion des femmes les plus élégantes de Paris.

Mademoiselle de ***, charmante jeune fille, du reste, a le défaut de causer beaucoup et avec tout le monde; je l'ai souvent entendu critiquer sévèrement. Invitée à danser un quadrille par un jeune homme très-connu dans la littérature, elle causa tout le temps de la contredance avec le marquis de C***, l'élégant à la mode. Le quadrille fini, le marquis devait naturellement reconduire sa danseuse, et mademoiselle Louise *** se retournant alors vers son danseur, lui tendit la main pour qu'il la ramenât à sa place : « Mademoiselle, dit-il en la saluant, comme M. de *** a eu tout l'avantage de votre conversation, je ne veux pas lui ravir le bonheur de vous reconduire à madame votre mère. » Là-dessus un second salut plus profond encore, et il s'éclipsa. Pendant ce temps, M. de *** reconduisait tranquillement sa danseuse, et mademoiselle Louise *** revenait seule fort intimidée; c'était à la fin du bal, les rangs très-éclaircis, la distance à parcourir assez longue; ceux qui faisaient cercle autour des danseurs, avaient parfaitement entendu, et un murmure assez malin accompagna les pas de la pauvre jeune fille, obligée de passer devant le cruel danseur qui, causant alors dans un groupe, ne semblait plus occupé de cet incident.

Nous avons encore bien des choses à dire sur ces petites exigences; ce sont des riens, il est vrai, mais nécessaires à observer. Je reprendrai ce sujet, puisqu'il paraît vous intéresser. Nous avons maintenant à vous parler des toilettes de printemps, qui vous intéressent peut-être encore plus.

MODES

En vérité, mesdemoiselles, les quelques semaines de beau temps dont nous avons joui, vous ont fait croire que l'été était arrivé! Quel chapeau sera le plus en vogue pour les bains de mer? Quelles seront les robes le plus à la mode pour la campagne? Les corsages seront-ils de telle ou telle forme? — Et quels jupons seront les plus portés? Patience, mes enfants; je puis vous donner quelques idées sur ce qui pourra être fait, mais laissez le temps à toutes ces choses de se décider, avant de réclamer une réponse définitive. Comment pouvez-vous espérer au commencement d'avril, savoir ce qui sera adopté *généralement* pour la belle saison? Il est d'ailleurs trop tôt, pour abandonner complétement les vête-

ment chauds, et je ne veux pas avoir à me reprocher les rhumes ou *grippes* que vous pourriez gagner en prenant déjà les robes légères; attendez le retour des hirondelles, qui, plus prévoyantes que vous, ne se sont pas laissé séduire par les précoces ardeurs du soleil.

La mode paraît devoir nous laisser toute liberté, pour le choix des pardessus, paletots ajustés ou demi-ajustés, burnous, collets et écharpes en taffetas noir ou étoffe pareille à la robe; il sera, je crois, permis de porter le vêtement que l'on préfère.

Vous pouvez faire une charmante toilette de demi-saison, avec la robe en alpaga gris acier ou violet avec deux biais de douze centimètres, en alpaga ou taffetas noir, au bas de la jupe; faites la robe de forme princesse, avec des biais montant jusqu'à la taille et posés en châles sur le corsage; au bas de la manche qui est à coude et étroite du bas, deux biais remontant sur le bras; faites le collet en alpaga pareil à la robe, garni tout autour de deux biais en alpaga ou taffetas noir; puis une capote en taffetas violet ayant au bord de la passe une dentelle noire sur transparent blanc, la capote est ornée dessus d'un nœud formé par deux touffes de violettes réunies par de la dentelle noire, et dessous de violettes. Le gris, le violet et le noir étant très en vogue, vous pouvez porter ce costume sans être en deuil; il est d'ailleurs facile, si l'on veut, d'en varier les couleurs; on peut le faire en vert avec le chapeau violet ou vert; ou la robe havane et le chapeau assorti.

Pour toilette plus habillée ayez une robe en foulard feuille morte, avec de petits filets noirs formant carreaux ou raies, ou bleu avec petit semé d'un bleu plus foncé; faites le corsage à pointe ou à taille ronde, posez aux épaules une double ruche ou chicorée formant pèlerine carrée; la manche, toujours étroite du bas, doit être demi-ouverte et garnie comme le corsage; si vous voulez pouvoir mettre cette robe l'été, avec une guimpe ou une pèlerine blanche, faites la pèlerine de foulard, séparée du corsage qui alors sera décolleté en rond ou en carré; ayez avec cette robe une casaque en gros de Tours, avec manche étroite, garnie tout autour et au bas des manches d'une petite passementerie; un chapeau en crêpe blanc, avec ornements de velours noirs, et le dessous mélangé de velours noirs et boutons de roses rouges, si la robe est feuille morte, ou de petites fleurs bleues si la robe est bleue.

Les paletots ou collets en drap léger et les châles, commencent à remplacer les manteaux en drap velours, que je vous engage, cependant, à ne pas reléguer dès à présent au fond d'une caisse, avec du camphre ou du poivre, car vous seriez problablement forcées de les en retirer, quelque jour de pluie; vous n'avez, d'ailleurs, pas encore à redouter les dégâts de ces papillons dont le nom varie suivant les pays, mais qui partout sont si destructeurs.

Puisque vous voulez absolument vous occuper de vos toilettes d'été, brodez des entre-deux de dessins différents; vous êtes toujours certaines de trouver à les employer, car ils occupent une grande place dans la lingerie : bonnets, manches, guimpes, pèlerines, cols, tout est orné d'entre-deux disposés de mille manières : avec des plis, séparant des bouillonnés, posés en pattes, en long, en travers, en biais, etc., on fait ainsi des objets très-variés. Commencez par broder, et je vous donnerai bientôt de plus grands détails sur la manière dont vous pourrez utiliser votre travail, en vous envoyant de charmants modèles, de la maison Maureau, 2, rue de Tournon. Malheureusement les trois quarts des jeunes filles ne savent pas broder; sans doute leurs mères trop habiles dans cet art si négligé, aujourd'hui, les ont gâtées, en ne les laissant jamais manquer de jolis cols et manches, mais il est probable que devenues mères à leur tour, elles auront le regret de ne pouvoir aussi parer leurs enfants, de ces petits ouvrages si coûteux à acheter, si agréables à faire, et qui offrent tant de ressources pour les cadeaux nombreux que l'on a à exécuter.

Beaucoup de jeunes personnes sur le point de se marier, se préoccupent de la manière dont elles doivent faire leur linge de maison; les marques sont généralement ce qui inquiète le plus. Où placer le chiffre, pour les draps, taies d'oreiller, serviettes? Telle est la question qui nous est posée très-souvent. Eh bien, je vais tâcher de vous répondre et de vous tirer complétement d'embarras.

Les draps se font avec des ourlets un peu larges, cinq ou six centimètres; le chiffre doit avoir six ou huit centimètres, on place le bas des lettres du côté de l'ourlet, un peu au-dessus afin qu'il se trouve au milieu du lit lorsque le drap est replié sur la couverture. Les taies d'oreiller sont rondes ou carrées, on peut broder une guirlande autour, et placer ensuite le chiffre, non pas au milieu, mais au-dessus de la tête, les lettres doivent être pareilles à celles des draps, seulement un peu plus petites.

Passons au linge de table; ici j'ai plus de détails à vous donner, car il y a bien des genres de services et la place du chiffre varie suivant les guirlandes et les ornements du damassé. Les nappes et les serviettes se marquent généralement comme les mouchoirs, en biais au-dessus de la bordure; c'est du reste la manière la plus commode de placer la broderie. On ne doit mettre le chiffre au milieu que si le dessin l'exige, c'est-à-dire lorsqu'il y a une guirlande laissant un espace vide; mais si vous choisissez vous-même votre linge, je vous engage à ne pas prendre ce genre de service, qui force à placer le chiffre au milieu de la table et qui empêche de poser les plats d'aplomb. Le chiffre des serviettes doit être de deux ou trois centimètres, celui du napperon un peu plus grand, et celui de la nappe encore un peu plus grand; mais comme pour les draps et les taies d'oreiller, toutes les lettres d'un service doivent être semblables. Il est inutile de vous recommander, je pense, de faire des marques très-simples, pour le linge à liteaux, et de les placer au-dessus de l'ourlet. On fait une grande variété de chiffres brodés de deux couleurs : rouge et blanc, violet et blanc, noir et blanc, mais, à mon avis, le blanc seul est beaucoup plus joli et plus distingué, il a d'ailleurs l'avantage de ne pas changer de teinte aux terribles épreuves que les blanchisseurs font subir au linge.

Le bleu est la nuance dominante dans les toilettes d'enfant, les robes bleues et blanches avec manteau bleu, ou tout le costume blanc, le chapeau blanc avec ornement bleu, ou le contraire; il est

certain que cette nuance est celle qui va le mieux à ces petites figures si fraîches : je ne prétends cependant pas exclure les autres couleurs; vous trouverez d'ailleurs de fort jolis costumes dont notre gravure vous donne une idée, chez madame Deplanche, qui vient d'agrandir ses magasins en les transférant rue de la Michodière, 21.

Par une sorte de préjugé, beaucoup de mères, lorsqu'elles sont en deuil, ne peuvent se résoudre à mettre des robes noires à leurs petits enfants; est-ce par coquetterie pour eux ou par superstition? Je ne sais, mais j'ai souvent entendu dire : « Je ne puis voir ce cher enfant en noir, » sans me rendre compte du motif qui dictait cette phrase. Ces pauvres petits semblent être bannis de leur famille, s'ils ne portent pas, ainsi que leurs parents, les marques du malheur qui les a frappés, bien qu'ils ne soient pas en état d'en ressentir la douleur; pourtant les bonnes, qui, elles, ne font pas partie de la famille, en portent les deuils. Je vais faire une concession aux mamans déraisonnables qui ne veulent pas mettre leurs enfants tout en noir, en leur conseillant, d'abord de leur retirer tous les objets de couleur, qui font un trop grand contraste avec leurs vêtements à elles, et de les habiller en blanc avec une robe en cachemire ou alpaga, garnie d'un ruban ou de ruches en taffetas noir, un manteau garni de même, et un chapeau blanc orné de rubans noirs.

C'est peu de temps après Pâques que commencent les premières communions; les toilettes des enfants pour cette cérémonie doivent toujours être de la plus grande simplicité, car si pauvres et riches rassemblées au pied de l'autel sont égales aux yeux de Dieu, elles ne doivent pas chercher à briller au milieu de leurs compagnes, et perdre ainsi par un mouvement d'orgueil, toutes les grâces qu'elles sont appelées à recueillir en ce beau jour. Toutes les jeunes filles, l'année où elles ont le bonheur d'approcher pour la première fois de la sainte table, devraient regarder comme un devoir d'habiller elles-mêmes une enfant, dont les parents ne peuvent faire les frais d'une toilette toute blanche, privation qui lui donnera peut-être un sentiment de regret qui nuira au recueillement avec lequel elle doit accomplir cette action si sainte. L'uniformité des vêtements peut donc seule écarter, d'un côté l'orgueil et de l'autre l'envie; et si malheureusement quelque jeune fille un peu coquette, s'imagine que le tissu plus fin de sa robe ou les accessoires plus élégants de son costume peuvent la faire remarquer par les assistants toujours nombreux, elle devrait, pour redevenir plus humble, se persuader qu'au milieu de ces robes blanches, et de tous ces visages voilés, sa mère elle-même aurait de la peine à la reconnaître, si elle ne savait le numéro de son banc et la place qu'elle y occupe.

Le mois prochain, mes chères enfants, je pourrai vous donner enfin tous les renseignements que vous attendez avec tant d'impatience; mais, je vous le répète, vous ne manquez pas d'occupation jusqu'à cette époque; d'ailleurs je vous l'ai souvent recommandé : que la toilette et la mode, ne tiennent pas une trop grande place dans vos pensées.

Plusieurs de nos lectrices se désolent en ce momoment de voir tomber leurs beaux cheveux, et demandent le moyen d'éviter un tel malheur, il vaut mieux prévenir que réprimer, mes chères amies, et ce malheur ne vous serait pas arrivé, si vous aviez plus tôt fait usage de l'eau et de la pommade vivifiques, en dépôt chez M. Binet, 29, rue de Richelieu, mais enfin il est encore temps de réparer cet oubli; songez aussi que vous trouverez dans la même maison, le coldcream vivifique qui vous sera très-utile à cette époque de l'année, où quantité de jeunes visages subissent l'influence du printemps.

EXPLICATIONS

Planche IV

COTÉ DES BRODERIES : 1, Mouchoir — 2, J. S. enlacés — 3 et 4, Parure avec ganses — 5 et 6, Parure — 7, Écusson avec P. A. — 8, J. M., pour taie d'oreiller — 9, entre-deux — 10, Mouchoir et écusson avec A. M., broderie russe — 11, Bande pour jupon, broderie russe — 12, T. S. enlacés — 13, M. L. J. — 14, *Odette* — 15 et 16, Parure pour enfant — 17, R. P. — 18, Garniture — 19, E. J. — 20, G. A. — 21, B. C., enlacés — 22, M. G. — 23, *Élisa* — 24, N. C. — 25, E. K., avec couronne de comte — 26, B. G., enlacés — 27 et 28, Chemise de femme — 29, Garniture.

COTÉ DES PATRONS : 1, H. G. — 2, *Augustine* — 3, A. B. — 4, P. D. — 5, *Antonie* — 6, E. A. — 7 à 10, Col — 11 à 13 *bis*, Chemise de femme — 14 à 19, Robe de poupée — 20 à 22, Corbeille à ouvrage — 23 et 24, Bonnet grec — 25 à 29, Campanule en laine — 30, Dentelle au crochet.

COTÉ DES BRODERIES

1, Mouchoir, plumetis, cordonnet et feston.

2, *J. S.*, enlacés, plumetis et cordonnet.

3 et 4, Parure gansée, plumetis et cordonnet, ou point de poste. Cette parure se fait sur étoffe double; il faut enfermer trois ganses entre les deux morceaux de nansouk; ces ganses sont retenues par une piqûre de chaque côté. On peut également faire les piqûres sans mettre de ganse.

et 6, PARURE, plumetis, cordonnet, point de sable et feston sur mousseline.
7, ÉCUSSON avec *P. A.*, plumetis et cordonnet.
8, *J. M.*, pour taie d'oreiller, plumetis.
9, ENTRE-DEUX, plumetis et cordonnet sur mousseline; ou point de poste sur nansouk.
10, MOUCHOIR et ÉCUSSON avec *A. M.*, broderie russe.
11, BANDE POUR JUPON, broderie russe en gros cordonnet blanc sur cachemire, alpaga ou taffetas.
12, *T. S.*, enlacés, plumetis et cordonnet.
13, *M. L. J.*, plumetis et cordonnet.
14, *Odette*, plumetis et cordonnet.
15 et 16, PARURE pour enfant, plumetis, cordonnet et point de sable; ou broderie russe. (Voir l'explication donnée en janvier au numéro 6, côté des broderies.)
17, *R. P.*, gothique, plumetis et cordonnet.
18, BANDE pour garniture, plumetis et feston.
19, *E. J.*, linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.
20, *G. A.*, anglaise, plumetis et cordonnet.
21, *B. C.*, enlacés, plumetis et cordonnet.
22, *M. G.*, anglaise, feston et plumetis.
23, *Élisa*, anglaise, plumetis et cordonnet.
24, *N. C.*, anglaise, plumetis et cordonnet.
25, *E. K.*, couronne de comte, plumetis et cordonnet.
26, *B. G.*, enlacés, plumetis et cordonnet.
27 et 28, GARNITURE, plumetis, cordonnet et feston, pour la chemise de femme, dont le patron se trouve au nº 11 (côté des patrons).
29, BANDE pour garniture, plumetis, cordonnet et feston.

COTÉ DES PATRONS.

1, *H. G.*, anglaise pour linge de table, feston, cordonnet et pois.
2, *Augustine*, plumetis et cordonnet.
3, *A. B.*, plumetis et cordonnet.
4, *P. D.*, gothique, plumetis, cordonnet et pois.
5, *Antonie*, gothique, plumetis et cordonnet.
6, *E. A.*, plumetis et cordonnet.
7 à 10, COL en mousseline.
7, Devant du fichu.
8, Dos du fichu.
9, Col.
10, Croquis du col monté.

Ce col se fait en plumetis sur mousseline; lorsque la broderie est terminée, posez une valencienne sur la ligne ponctuée, et une au bord du col. Taillez le devant du fichu sur le patron nº 7, après avoir marqué les plis; et le dos sur le patron nº 8. Réunissez le col au fichu par un petit poignet taillé en biais, et ajoutez au bas du col une valencienne qui redescend sur la robe.

Nous donnerons sur notre prochaine planche un nouveau patron de manche qui doit compléter la parure.

11 à 13 *bis*, CHEMISE DE FEMME.
11, Moitié du devant.
12, Moitié du dos.
13, Moitié de la pièce.
13 *bis*, Manche de la chemise.

Pliez votre étoffe sur la petite ligne ponctuée qui se trouve sur le devant du patron nº 11, et ajoutez la longueur en continuant le biais du dessous du bras jusqu'au bas de la chemise. Ensuite vous taillerez le dos de la même manière. Pour la pièce, il faut plier l'étoffe, et placer la ligne ponctuée sur le pli; le sens de la lisière se trouve en haut et en bas du patron et sur le devant de la pièce.

14 à 19, ROBE DE POUPÉE,
14, Moitié du devant.
15, Dessous du bras.
16, Moitié du dos.
17, Pièce d'épaule.
18, Moitié de la jupe.
19, Croquis de la robe.

Miss Lily aura une charmante robe, si sa petite maman veut essayer de lui en confectionner une, sur le patron que madame Herbillon nous a donné. Elle se boutonne sous les bras par cinq boutons de chaque côté, ceux de la jupe ne sont que pour orner la robe. Pour tailler le devant, pliez l'étoffe et posez la ligne ponctuée du patron nº 14 sur le bord du pli; vous ferez de même pour les patrons nºˢ 16 et 18. Les lettres de raccord vous suffisent pour réunir toutes les parties de la robe, une seule a été oubliée, c'est la lettre E du patron nº 18, qui doit se trouver en bas, à droite, à l'angle du patron. — Dans le haut du même patron, les plis de la jupe sont indiqués par différentes lignes, ces plis sont doubles et au nombre de trois pour toute la jupe; les lignes pleines marquent le bord du pli, et les lignes ponctuées la profondeur. La pièce d'épaule nº 17 doit être fixée au devant sur les lettres A et B; vous ne réunirez pas les deux côtés portant la lettre H, et vous mettrez une petite agrafe qui sera cachée par le nœud qui se fait en velours. Le devant de la robe et le tour des épaules sont garnis d'un petit ruban gaufré, surmonté d'un petit velours noir.

20 à 22, CORBEILLE à ouvrage.
20, Milieu de la corbeille.
21, Poche fixée au milieu.
22, Croquis de la corbeille.

Elle se compose de quatre bandes en tapisserie; un fond plein en soie d'Alger groseille avec appliques de nacre; ces bandes doivent avoir 20 centimètres de longueur sur 5 centimètres de hauteur; on fait un encadrement en soie d'Alger noire que l'on couvre de perles de jais blanc. Pour le fond de la corbeille il faut tailler un carré en carton de 20 centimètres, puis un carré de la même grandeur en satin groseille, et un autre en percaline; il faut avoir soin d'ajouter les remplis à ces deux carrés, qui seront ouatés légèrement; celui en satin doit être piqué à carreaux comme l'indique le croquis. Ensuite il faut tailler quatre bandes en carton comme celles en tapisserie, et quatre en satin en ajoutant les remplis, pour doubler le tour de la corbeille. On coupe un morceau de carton et deux en satin sur le patron nº 20, puis deux morceaux en satin sur le patron nº 21; il faut mettre le satin en double pour cette partie qui forme les poches. On pique tous ces morceaux de satin après les avoir ouatés. On réunit par un surjet les bandes en tapisserie aux bandes de satin piqué en enfermant le carton, puis on fait un surjet sur les petits côtés des bandes pour les joindre entre elles, afin de

former le cadre; on coud de même le carré en satin et celui en percaline, et l'on enferme également le carton dedans; on fixe le cadre sur ce carré; ensuite on pose la partie taillée sur le patron n° 20, au milieu du carré, en l'arrêtant de chaque côté, après avoir cousu les poches à cette partie par un surjet à la base et les avoir fixées par quelques points sur les signes qui se trouvent aux lettres A et B. Tous les surjets sont couverts d'une ganse assortie aux nuances de la corbeille. — Vous pouvez voir cette corbeille montée, et vous procurer le bonnet grec échantillonné, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan, ainsi que le moule en bois nécessaire pour exécuter la campanule en laine n° 29.

23 et 24, Bonnet grec avec appliques de velours et soutache d'or.

Le bonnet est en velours noir; les appliques en velours violet se fixent sur les parties qui sont en noir sur le dessin, avec un peu de colle d'amidon. Avant de découper les appliques, il faut coller le velours sur une mousseline très-claire et laisser bien sécher. Vous pouvez faire vous-même le bouton et le gland, en prenant un moule en bois sur lequel vous poserez un morceau de velours noir plus grand que le moule, d'un centimètre tout autour. Sur ce bouton vous collerez une petite applique violette que vous entourerez de soutache d'or, puis passez une soie autour du velour, et serrez en enfermant le moule, puis vous monterez le gland en suivant l'explication que je vais vous donner.

Prenez un carton de 20 centimètres, et faites avec du cordonnet de la grosseur du fil d'Irlande n° 80, cinq mèches en tournant pour chaque 50 fois autour du carton; faites trois mèches noires et deux violettes, prenez un papier blanc dans lequel vous envelopperez votre carton, posez ensuite un second papier que vous avez trempé dans l'eau et pressé pour qu'il soit seulement humide, puis vous enfermez le tout dans un autre papier sec, et vous repassez avec un fer doux; vous retirez les papiers, et lorsque vos soies n'ont plus aucune humidité, vous coupez une des mèches au bas du carton, vous prenez une soie un peu forte, et après avoir tourné plusieurs fois, vous serrez fortement la mèche sur le double, un peu au-dessous du pli formé par l'angle du carton; si vous craignez de laisser échapper quelques brins de soie, passez une soie au milieu de la mèche avant de la couper, et nouez-la au côté opposé à celui que vous devez couper; vous la retirerez lorsque vous aurez arrêté le gland. Lorsque les cinq parties de votre gland seront faites, réunissez-les par des points arrière que vous faites sur le haut, en écartant les soies de manière à avoir la largeur de la moitié du bouton. — Lorsque vos cinq mèches seront cousues ensemble, prenez le bouton et fixez à l'envers par quelques points la première mèche, mais ne la posez pas tout à fait au bord, afin que le bouton cache le nœud du gland; fixez de même la cinquième mèche au côté opposé du bouton, puis les trois autres, en suivant toujours à distance les contours du bouton, ensuite vous faites toujours à l'envers des points arrière sur la soie du gland au-dessous du nœud des mèches, en ayant soin que votre aiguille soit à chaque point piquée dans le bord du bouton.

25 à 29, Campanule en laine.

Prenez un rond en bois percé de 16 trous et un au milieu; les numéros 25 et 26 vous donnent les deux côtés du moule, le travail étant terminé. — Avec du fil de lin n° 50, vous tendez les fils en passant votre aiguille d'abord au milieu et successivement dans chacun des trous du tour en passant à chaque fois l'aiguille dans celui du milieu.

Prenez de la laine de Saxe de quatre teintes de la même nuance, commencez le travail avec la laine la plus claire, passez l'aiguille au milieu du moule, et laissez un bout de laine à l'envers comme l'indique le n° 25; vous le tenez dans la main gauche, il vous sert à retenir le moule; faites 5 tours avec chacune des nuances en les graduant de la plus claire à la plus foncée, en passant l'aiguille sous chaque fil, mais après avoir rejeté la laine à gauche sur le travail et non pas à droite, comme elle est marquée par erreur au n° 26; vous serrez toujours le point avant de faire le suivant; le numéro 26 vous montre l'aiguille piquée pour le dernier point. Lorsque vous voulez arrêter votre laine, vous passez l'aiguille dans la côte que forme le point sur le fil, vous la faites sortir à l'endroit et vous coupez la laine.

Vous prenez ensuite un bout de fil de fer que vous tournez comme le numéro 27; le numéro 28, est ce morceau de fil de fer recouvert de laine que vous tournez en enfermant quatre brins de laine destinés à figurer les étamines.

Coupez les bouts de fil à l'envers de votre moule en bois, à la hauteur où monte le travail en laine de l'autre côté. Coupez-les deux à deux pour les nouer en serrant le nœud contre le haut de la fleur, ce nœud fait tourner le bord de la fleur; il faut avoir soin de nouer toujours deux bouts avant de couper les deux fils suivants. Vous passez ensuite la tige, et vous la faites descendre dans la fleur de manière à placer le haut des étamines un peu au-dessous du haut de la campanule; vous faites descendre les brins de fil du bas de la fleur le long de la tige, et vous les arrêtez par une laine, que vous tournez à la hauteur du creux indiqué sur le fil de fer au numéro 27. Vous enfermez la tige avec la laine dans toute sa longueur; comme vous pouvez le voir par le numéro 28, le calice doit être plus gros qu'il ne l'est par erreur au numéro 29.

30, Dentelle au crochet en travers.

Montez 17 mailles chainettes.

1er rang. — 1 bride dans la 6e maille en partant de celle qui est sur le crochet — 2 fois : (2 mailles chainettes — 1 bride dans la 3e maille chainette après la dernière bride) — 7 mailles chainettes — 1 maille passée. (Voir l'explication de cette maille en mars, 1er rang du sac en ficelle, numéro 32.)

2e rang. — 3 mailles chainettes — 1 bride prise dans le premier jour du rang précédent — 6 fois dans ce même jour : (1 maille chainette — 1 bride) — 3 fois: (2 mailles chainettes — 1 bride en prenant chaque bride dans l'un des jours suivants.)

3e rang. — 3 mailles chainettes — 1 bride dans le premier jour du rang précédent — 9 fois : (2 mailles chainettes — 1 bride dans chacun des jours du rang précédent).

4e rang. — 7 fois : (1 demi-bride — 2 brides — 1 demi-bride dans un jour) — 3 mailles chainettes



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

— 1 bride dans le jour suivant — 2 fois : (2 mailles chainettes — 1 bride dans le jour suivant).

Pour la seconde écaille et les suivantes, faites :

1er RANG. — 3 mailles chainettes — 1 bride dans le premier jour du rang précédent — 2 fois : (2 mailles chainettes — 1 bride dans le jour suivant) — 5 mailles chainettes — 1 bride prise dans la première demi-bride de la dent du rang précédent.

2e RANG. — Comme celui de la première écaille.

3e RANG. — Comme celui de la première écaille. A la fin de ce rang on fait une demi-bride prise entre la deuxième et la troisième dent de l'écaille précédente.

4e RANG. — Comme celui de la première écaille.

PLANCHE COLORIÉE

Nos chères lectrices verront que nous ne voulons négliger aucune occasion de leur offrir un petit présent : en ce moment où tous les magasins s'ornent d'œufs à surprise de tout genre, nous leur envoyons aussi comme œuf de Pâques un joli dessin colorié pour pelote, essuie-plumes, bonnet grec ou jardinière. — Ce travail s'exécute sur moire antique doublée de toile, brodée en fil d'or, numéro 7, en trois fils, en gros cordonnet noir et petites perles noires. — Le cordonnet noir est lancé d'un côté à l'autre du dessin et retenu de distance en distance par le fil d'or aux endroits où les soies se croisent; les deux cordonnets d'or placés de chaque côté de la rangée de perles, et qui font le cadre, sont fixés sur la moire par une petite soie jaune; il faut avoir soin de cacher les points jaunes. Pour monter la pelote, on commence par en faire une en toile ; on taille deux ronds de la grandeur du dessin et une bande ayant six centimètres de hauteur et quarante-deux de longueur. On réunit les deux ronds à cette bande en laissant une petite ouverture que l'on referme après avoir rempli la pelote de son; il faut la faire très-dure. Ensuite on taille une bande et un autre rond en moire comme celui que l'on a brodé, on coud la bande et le rond uni d'abord, on joint le rond brodé à la bande par un surjet en enfermant la pelote en toile; on couvre le surjet d'un volant à plis creux, en ruban numéro 6, on pose une petite guipure noire sur la tête du volant, puis une très-petite ruche en taffetas découpé pour couvrir le pied de la guipure.

On peut faire ce même dessin sur velours noir, si on le destine à une calotte et remplacer le cordonnet noir par un cordonnet bleu ou groseille.

PLANCHE BLEUE

Voile de fauteuil en crochet carré ou filet brodé.

JARDINIÈRE

Deuxième tiers de la jardinière dont le premier tiers a été donné en mars, et dont nous avons promis l'explication pour le numéro de Mai.

GRAVURES DE MODES

GRAVURE COLORIÉE.

Toilette de jeune fille. — Robe de popeline d'Irlande. — Corsage à pointes avec passementerie dessinant la veste grecque. — Col et sous-manches en organdi.

Toilette de visite pour jeune fille. — Robe de taffetas à petits losanges, couleur sur couleur. — Pardessus ajusté en gros de Tours. — Chapeau de taffetas avec ornement de fleurs mêlées de dentelle, dessus et dessous. — Col et sous-manches en mousseline.

Toilette de petite fille de cinq ans. — Robe en cachemire soutachée. — Paletot pareil à la robe. — Chapeau de feutre orné de velours de la même nuance que la soutache de la robe. — Col et sous-manches en nansouk.

COSTUMES D'ENFANTS

Toilette de petit garçon de quatre ans. — Jupe en popeline, plissée autour de la taille. — Veste en drap à petites basques découpées. — Casquette écossaise en drap avec ruban et aigrette.

Toilette de petite fille de huit ans. — Robe en taffetas, forme princesse, soutachée dans le bas. — Le corsage décolleté et à manches courtes est orné d'une passementerie qui couvre les coutures du devant et se termine par un gland. — Guimpe suissesse en mousseline garnie d'une valencienne. — Manches en mousseline garnies de la même valencienne. — Résille avec ruche.

Toilette de Baby. — Robe de nansouk brodée. — Corsage décolleté et manches courtes formées par deux garnitures. — Ceinture en taffetas nouée derrière. — Chapeau rond orné d'une plume.

Toilette de petite fille de six ans. — Robe de taffetas quadrillé, ornée dans le bas de trois petites ruches. — Corsage décolleté à pointe montant, devant et derrière. — Ceinture pareille à la robe et nouée derrière. — Manches courtes et bouffantes ornées des mêmes petites ruches. — Guimpe et manches en mousseline. — Résille avec nœud.

Toilette de petit garçon de cinq ans. — Blouse en alpaga. — Manches courtes. — Col et manches en nansouk. — Chapeau frondeur en paille, orné d'une plume.



Mosaïque

CITÉS *lacustres*.

Depuis un temps immémorial, on voyait au fond des lacs de la Suisse des rangées de pilotis dont on ne connaissait ni l'origine, ni l'usage. Une longue sécheresse, amenant la baisse des eaux, permit, il y a dix ans, d'examiner ces anciens vestiges, et l'on ne put douter que ces pilotis avaient servi de support à des villages, bâtis en argile, couverts en chaume, et reliés à la rive par des ponts dont les marques se voyaient encore. On découvrit autour de ces pilotis des amas d'ossements de bœufs, de moutons, de chevaux et de cerfs, des poteries, des haches, des fers de lance, des flèches en pierre et d'innombrables ustensiles de ménage, et d'ornements de toilette également en pierre. Des sépultures où se trouvaient les mêmes objets furent découvertes sur les rives des lacs de Genève, des Quatre-Cantons, etc.; dans certaines autres localités, on trouva les mêmes vestiges, mêlés à des objets de bronze, et l'on ne put douter, qu'à une époque, contemporaine peut-être du siége de Troie, les premières populations de la Suisse avaient bâti leurs demeures au milieu des eaux. C'est là ce qu'on appelle les *cités lacustres*.

Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quels moyens avons-nous de réparer nos torts? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites? Ils auraient mieux aimé un sourire de nous, pendant leur vie, que toutes nos larmes après leur mort.

CHATEAUBRIAND.

—

LOGOGRIPHE.

Dans tes membres glacés je sais, avec mon cœur,
Ramener la douce chaleur;
— Ote mon cœur, je ne suis plus que glace,
Mon flambeau cependant te guide dans l'espace.
— Ma tête est un beau fleuve, arrosant le Piémont.
— Ma queue est un article, et quelquefois pronom.
— En me décomposant, un saint de la Bretagne
T'apparaît tout d'abord, — ainsi qu'un nom d'Espa-
[gne;
— Un romancier anglais; — puis ce roi des Autans,
Troublant et l'onde et l'air, et sables et volcans,
Jusqu'à ce qu'Aquilon faisant place à Zéphire,
Laisse naître les fleurs sous son tendre sourire.

J. DE G.

Mot de la Charade de Mars : ÉCUMOIRE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : **L'appétit vient en mangeant.**

RÉBUS



Paris. — Imprimerie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.

ÉNIGME HISTORIQUE

Une fille d'un roi de France est fiancée, en vue d'intérêts politiques, au souverain d'un grand royaume ; mais, à cause de son extrême jeunesse, le mariage ne doit être célébré qu'au bout de cinq ans. Cette alliance, très-désirée de part et d'autre, doit cimenter une paix également utile aux deux États ; elle est avancée malgré le bas âge de la princesse.

En conséquence, une entrevue réunit les deux souverains pour la présentation et la remise à son époux de la future jeune reine. Le théâtre de cette solennité est un lieu qu'un événement, accompagné d'un apparat plus pompeux encore, doit rendre célèbre près d'un siècle et demi plus tard. Cette formalité accomplie, la princesse, reine à huit ans, se dirige avec son époux vers la capitale de leurs États.

Quatre ans plus tard, le souverain est obligé de s'éloigner de sa jeune épouse pour satisfaire à l'un des devoirs de la royauté. Mais avant d'avoir pu revenir dans sa capitale, le malheureux roi est trahi, livré à un parti rebelle, déclaré déchu du trône, et sa mort suit de près ces événements.

Pendant ce temps, la jeune reine est reléguée au fond d'un château isolé. Réclamée par le roi son père, elle reparaît à sa cour, et au bout de quelques années épouse un prince adolescent qui plus tard acquerra de la renommée par une cruelle mésaventure, par son goût pour les lettres et par ses talents personnels.

La jeune princesse ne voit pas s'accomplir cette destinée, et la mort vient trancher la sienne au bout de quatre ans de ce second mariage.

BIBLIOGRAPHIE.

VOYAGE AU PAYS DES BÊTES

Par Doury (1).

L'auteur de ce livre au titre piquant s'est proposé d'instruire la jeunesse en lui faisant connaître sous une forme agréable et dégagée de tout appareil scientifique, l'organisation et les mœurs des animaux. Rien de plus propre que ces récits variés et pleins d'attraits, à faire naître et à développer dans de jeunes cœurs les sentiments religieux, et à leur rendre sensibles la puissance et la bonté de Dieu, si manifestes dans la création. *L'Imitation* dit : *Si vous avez le cœur pur, tout vous sera un miroir pour régler votre vie;* le cœur pur des enfants, initié de bonne heure aux beautés et aux merveilles de la nature, à l'ordre admirable qui la dirige, se pénétrera de respect et d'amour pour Celui qui a mis toute la création au service de l'homme ; mais pour faire aimer cette science à de jeunes esprits, il faut la dégager des classifications dogmatiques qui rebutent, et qui donnent à la plus facile des études un air tout refrogné. C'est ce qu'a bien compris l'auteur de ce bon livre, qui est d'une excellente lecture pour les enfants, et surtout pour ceux qui, habitant la campagne, ont sous les yeux les tableaux vivants que M. Doury a si bien racontés.

(1) Un beau volume, prix, 3 francs. Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères.

ROMANS HONNÊTES (1)

Nous avons parlé à nos lectrices de cette publication qui, en satisfaisant la soif de lecture dont toutes

(1) Chez Casterman, à Tournai, et Lithielleux, rue Bonaparte, Paris. Chaque volume relié, prix : 1 fr. 25.

les classes de la société sont actuellement dévorées, peut pénétrer, le front levé, dans les familles.

L'éditeur continue avec un grand succès son entreprise si estimable, et elle paraît même s'améliorer et s'épurer de plus en plus. Dans *l'Esclave*, madame Drohojowska décrit avec grâce les mœurs des colonies, et intéresse par une fable bien conçue; *Sous le Chaume*, de madame de la Tour du Pin, nous offre un volume composé de trois jolies nouvelles, études prises dans les classes populaires et délicatement touchées; *Jean l'Ivoirier*, de M. Raoul de Navery, est un récit dramatique, écrit d'une plume souple et vive; enfin, *Pauvre Jacques*, la meilleure production de cette année, n'a peut-être qu'un seul défaut, c'est d'émouvoir trop vivement. On le voit, cette collection ne se compose plus seulement de traductions qui, si élégantes, si fidèles qu'elles soient, ont toujours moins de sève qu'une œuvre originale. L'éditeur s'est adressé à des plumes connues, et, par elles, il a perfectionné de plus en plus l'idée utile et généreuse qu'il avait conçue. Nous souhaitons à son œuvre longs jours, succès et progrès constants.

MARIE AU CŒUR DE LA JEUNE FILLE

Ouvrage traduit de l'italien

Par M. l'abbé Bayle (1).

Nous appelons l'attention des jeunes filles qui veulent bien nous accorder leur confiance sur l'excellent petit livre que M. l'abbé Bayle a traduit de l'italien. Les principales vérités du salut y sont exposées avec méthode et clarté; une onction douce qui pénètre l'âme est mêlée à ces enseignements austères. C'est un bon livre de lecture et de méditation qui est approprié à l'intelligence et aux devoirs de celles à qui le pieux auteur l'a destiné.

CINQ ANNÉES
DE
LA VIE DES JEUNES FILLES

Par Mme Nanine Guillon, née Viardot (2).

Nous avons rendu compte, il y a quelques années, d'un premier ouvrage de madame Guillon (3), qui se recommande par la connaissance du monde et une grande finesse d'observation; elle a étudié les jeunes filles, elle les connaît bien à fond, avec leurs vertus naissantes, les défauts de leur âge, les rêves de leur imagination et la réalité décevante qui s'agite autour d'elles. Elle a continué son utile travail, et aujourd'hui elle publie un nouveau livre dont elle indique elle-même le but et la pensée. Les années les plus importantes de la vie sont celles qui s'écoulent entre la sortie de pension et le mariage, alors que l'intelligence se développe, que le jugement se forme et que le caractère prend enfin le pli que les années ne lui enlèveront plus. Qu'alors l'expérience d'une mère est utile à la jeune fille qui veut bien se laisser guider et qui a assez d'esprit pour savoir que ses propres lumières ne lui suffisent pas! Aux leçons d'une mère peuvent se joindre celles que l'on puise dans de saines lectures, mais les livres qui représentent le monde tel qu'il est, la vie telle qu'elle est faite, ni trop en laid, ni trop en beau, ces livres-là sont peu nombreux, et madame Guillon a essayé pour sa part de combler cette lacune. Peut-être ne s'est-elle pas montrée tout à fait juste en assurant que dans la littérature française *rien* n'a encore rempli ce vide, qu'aucun ouvrage n'existe pour les jeunes filles de quinze à vingt ans; mais l'auteur qui creuse un sillon à la sueur de son visage est excusable de ne pas s'apercevoir que d'autres y ont travaillé avant lui.

Madame Guillon a représenté avec beaucoup de vérité dans son héroïne, Juliette, les travers, les illusions et les qualités de la première jeunesse. Juliette est romanesque parce que, en cachette, elle a lu des romans; Juliette est un peu égoïste, parce que jusque-là elle s'est vue l'unique objet de l'amour et des soins de sa mère; Juliette est un peu vaniteuse, parce que la comparaison ne lui a pas encore appris à estimer ses petits talents et ses petites connaissances à leur juste valeur; mais Juliette est soumise et sincère, et peu à peu, les conseils d'une mère intelligente modifient ce que ce caractère pouvait offrir de dangereux pour l'avenir. Dans une série de jolies scènes, on voit comment l'expérience et la pratique du monde modèrent chez Juliette l'essor de l'imagination, comment elle enseigne à son cœur le dévouement et la patience, comment elle se dépouille de sa personnalité, si puissante dans la jeunesse, comment enfin l'enfant devient femme, femme aimable, distinguée, de celles qui font l'honneur et la joie de leur famille. D'autres portraits de jeunes filles complètent cette œuvre. Madame Guillon dessine bien les contours de ses personnages, elle sait leur faire parler un langage naturel où les dispositions intimes se révèlent; les détails sont vrais et charmants, mais l'ensemble du tableau mérite-t-il le même éloge? Elle nous l'a annoncé dans sa préface : ce n'est pas un roman qu'elle a voulu écrire, ce n'est pas dans les sentiments exagérés et peu probables qu'elle a puisé son inspiration; et pourtant, quoi de plus romanesque que l'amour constant et silencieux de Juliette pour Antoine? Elle a voulu retracer la société actuelle dans sa vérité, et quoi de moins actuel que cette fidélité réciproque qui a triomphé du temps, de la distance et de tous les obstacles? Ne croirait-on pas, en arrivant au dénoûment du livre de madame Guillon, lire un roman et des meilleurs temps encore?

Ceci est la part de la critique, part nécessaire,

(1) Un joli volume in-32, prix, 1 fr. 20 c. Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères.

(2) Chez Didier et Ce, 35, quai des Augustins, Paris. Un fort volume in-12, prix 3 fr. 50.

(3) Voir année 1856, *Simples récits*, par Mme Nanine Guillon.

mais restreinte; l'éloge sera plus étendu et plus complet. Nous louons l'intérêt du récit, la grâce de certaines scènes, le naturel et la vivacité du dialogue, et nous croyons que, abstraction faite du dénoûment, qui n'est pas, hélas! de l'histoire, ce livre est une saine et agréable lecture pour les jeunes personnes à qui l'auteur l'a dédié.

M. B.

DEUX LUNATIQUES A SAINT-CLOUD

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Musique avec le présent Numéro.

PERSONNAGES.

M. DE LUSSAC.
GEORGES, son neveu, 15 ans.
ALICE, sa nièce, 17 ans.
MARCELLE, 17 ans.
EDMOND, frère de Marcelle, 20 ans.
MARION, nourrice de Georges et cuisinière de M. de Lussac.

La scène se passe à Saint-Cloud, chez M. de Lussac.

Le théâtre représente un joli parc : talus de verdure, grands arbres, chaises de jardin. A droite une tourelle avec fenêtre grillée. A gauche, dans la coulisse, la Seine. Au moment où la toile se lève, M. de Lussac ferme à double tour la porte de la tourelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LUSSAC, MARION, ALICE, mise du matin très-élégante.

M. DE LUSSAC. Sous les verrous pour vingt-quatre heures! Il n'est tel que les arrêts pour apaiser la fièvre des Nemrod de quinze ans.

ALICE. Pauvre frère! Il commence gaiement ses vacances de Pâques!

M. DE LUSSAC. Taisez-vous, péronnelle; vous n'avez pas la parole. (L'examinant.) Qu'est-ce que je vois? est-ce qu'il est dix heures du soir ou dix heures du matin? Sommes-nous à Saint-Cloud, c'est-à-dire à la campagne ou à peu près, ou bien à l'Opéra, que vous soyez ainsi couverte de dentelles et de bouffettes de satin rose?

ALICE. Mais, mon oncle, ceci n'est qu'un peignoir.

M. DE LUSSAC. Miséricorde! Je prenais cette toilette pour une toilette de bal. Cela un peignoir! Parions que cela coûte au moins quinze francs?

ALICE. Cela en coûte cinquante-deux, mon oncle.

M. DE LUSSAC. Abominable prodigalité! Je reconnais là mon frère, sacrifiant à tous vos caprices, ainsi qu'il tolère follement et aveuglément ce qu'il appelle les espiègleries de monsieur son fils. Cela va changer; et puisque, pendant son absence, c'est chez moi que vous passerez vos congés, et que c'est à moi qu'est dévolue son autorité, je veux lui montrer un peu de quelle façon se doit mener la jeunesse. Pourquoi ces hochements de tête, mademoiselle, et cet impertinent mouvement d'épaules? Mes maximes n'ont pas le bonheur d'obtenir votre approbation; j'en suis vraiment désolé!

ALICE. Mon oncle, voulez-vous être assez bon pour me faire reconduire à ma pension?

M. DE LUSSAC. Oui-da! c'est ainsi que vous le prenez? et parce qu'on se permet de ne pas vous trouver un modèle de simplicité et d'économie, vous voulez retourner à votre pension? Eh bien, non, mademoiselle, il ne me plaît pas de vous faire reconduire à votre pension; vous êtes venue ici pour passer vos vacances de Pâques, et, bien ou mal, vous les y passerez.

ALICE, entre ses dents. Mal, pour sûr.

M. DE LUSSAC. Rentrez chez vous, rentrez tout de suite!

ALICE, riant. C'est dommage qu'il n'y ait qu'un seul cachot dans la tour, n'est-ce pas, mon oncle?

M. DE LUSSAC. Voulez-vous vous sauver, petite malheureuse!

ALICE, vers le fond. Je me sauve, mais je reviendrai, et vous me pardonnerez mes rubans, et vous m'embrasserez, parce que vous n'êtes pas si Barbe-Bleue que vous en avez l'air, et vous lèverez les arrêts du pauvre Georges.

M. DE LUSSAC. Dans vingt-quatre heures, pas une minute auparavant. Retirez-vous!

SCÈNE II.

M. DE LUSSAC, MARION.

MARION. Vous allez laisser là mon fieu vingt-quatre heures?

M. DE LUSSAC. Tout autant.

MARION. Et ça, à cause d'un malheureux moniau qu'il n'a pas tant seulement attrapé!

M. DE LUSSAC. Une perdrix couveuse que son malencontreux coup de fusil va détourner de sa nichée. D'ailleurs, les lois sur la chasse sont formelles.

MARION. Puisque c'est chez vous, chez son oncle, qu'il s'est amusé à tirer, le pauvre enfant!

M. DE LUSSAC. Si les lois promulguées dans mon pays sont bonnes, et elles le sont, pourquoi ne les observerais-je pas chez moi tout aussi rigoureusement qu'elles le sont au dehors? Mais je suis bien bon de discuter avec une vieille femme entêtée qui, sous le prétexte qu'elle a nourri un vaurien, le laisserait volontiers mettre ici tout à sac.

MARION. Avec ça que monsieur Georges ne respecte pas vos parterres, le cher innocent! Pas plus tard qu'hier, què chagrin, quand il est tombé la tête la première... (A part.) Je fais une bêtise!

M. DE LUSSAC. Sur quoi? sur quoi est-il tombé, le maladroit? sur mes géraniums, je parie? Alors mes géraniums sont perdus! Des géraniums qui auraient figuré à la prochaine exposition d'horticulture! Ah! si le dégât est irréparable, il le paiera cher; ce ne sera plus seulement de vingt-quatre heures de reclusion qu'il s'agira! (Fausse sortie.) Et la clef que je laissais sur la porte! (Il l'ôte et la met dans sa poche.) Cela vous faisait rire de me voir oublier la clef dans la serrure; je n'aurais pas eu les talons tournés que mon tueur de perdrix aurait été mis en liberté. Je vous invite à garder votre gaieté pour une autre occasion.

SCÈNE III.

MARION, seule.

MARION. Eh ben, oui, la, je l'aurais délivré, mon pauvre mignon! Monsieur, le frère de monsieur, est trop sévère aussi; il se croit toujours à la tête de ses artilleurs. En avant la consigne! Il ne connaît que ça. Je suis sûre que ce qui l'a décidé à acheter cette propriété, c'est ce bâtiment borgne, ce pigeonnier qu'il a tout de suite appelé sa maison d'arrêt. Il ne m'étonnerait pas qu'un de ces jours, pour un déjeuner en retard ou un rôti un peu brûlé, il m'y mette, moi. Si c'était aujourd'hui, seulement, au moins, je prendrais soin du petit. Et l'on s'imagine que je m'en vais laisser monsieur Georges avec sa cruche d'eau et son pain sec! non, dame! non! je n'entends pas que pendant vingt-quatre heures mon fieu ne se nourrisse que de pain sec et d'eau claire. Monsieur a beau avoir fermé la porte à double tour et fourré la clef dans sa poche, il y a la fenêtre, toute grillée qu'elle est, à travers laquelle un poulet doit pouvoir passer. On attache le poulet au bout d'une corde, on lance l'autre bout... Tiens, un ballon! ce n'est pourtant pas la fête à Saint-Cloud. On dirait qu'il veut descendre de ce côté. Je me trompais, il s'éloigne. Décidément, c'est sur le revers du talus qu'il se dirige. Il y a quelqu'un dedans. Ils sont deux, un jeune homme et une jeune fille. Ils touchent terre. Les voilà chez nous. Pauvre Georges! comme cela l'aurait amusé. Ils ont l'air embarrassé. (Vers la droite.) Par ici, monsieur et mamselle, par ici!

SCÈNE IV.

MARION, EDMOND, MARCELLE.

MARION. Vous êtes chez monsieur de Lussac, un brave monsieur, ancien capitaine d'artillerie, un peu sévère pour le petit, mais très-hospitalier.

EDMOND. Français! elle parle français! Marcelle, as-tu entendu? Cette respectable dame parle français!

MARION. Est-ce que vous vous attendiez à du chinois? C'est ben le moins qu'on parle français à Saint-Cloud. Après ça, peut-être que vous avez fait une grande route, et que vous croyiez descendre à Pékin.

MARCELLE. Une grande route, oui!

MARION. Sans être trop curieuse, peut-on vous demander d'où est-ce que vous venez?

EDMOND. De la lune.

MARION. Vous dites?

MARCELLE. De la lune, madame.

MARION. Vous saurez que je n'aime pas qu'on se moque de moi, et que cela sied mal à des jeunesses de répondre par une plaisanterie à quelqu'un qui les interroge poliment.

MARCELLE. Mais, madame, nous ne plaisantons pas.

MARION. Encore!

EDMOND. Ma sœur dit vrai, madame, nous n'avons point du tout l'envie de nous moquer de qui que ce soit, et d'une dame moins que de personne.

MARION. Vous vous imaginez me persuader que vous venez de la lune?

EDMOND. Croyez-en ce qu'il vous plaira, madame, il n'en demeurera pas moins vrai que nous arrivons de la lune.

MARION. Vous êtes des impertinents!

EDMOND, à sa sœur. Cette respectable dame est vive.

MARCELLE, riant. Tout à fait comme notre vieille Manette de là-haut. (On entend tinter des cloches.) Mon frère, des cloches!

EDMOND. Que disent-elles? Écoutons. Les nôtres parlent si bien dans la lune.

MARION, à part. La lune! toujours la lune!

MARCELLE.

CHANSON N° 1.

PREMIER COUPLET.

Aux petits enfants, les clochettes
Disent, mignons, réveillez-vous!
Il fait jour, quittez vos couchettes,
Priez la Vierge à deux genoux!
Puis après, mes chérubins roses,
Vous irez sur le vert gazon!
Ouvrez vos paupières mi-closes (*bis*),
Bonjour, petits (*bis*).
Allons donc! Levez-vous donc!

DEUXIÈME COUPLET.

Plus tard, quand l'horizon se dore
Des rayons ardents du midi,
La grosse cloche appelle encore
A l'autel un couple béni.

Elle dit à la fiancée,
Avec un joyeux abandon :
Hâtez-vous, belle mariée (*bis*)!
Je suis le bonheur (*bis*) !
Allons donc! Hâtez-vous donc!

TROISIÈME COUPLET.

Enfin la tâche est accomplie,
Le dernier sommeil clôt les yeux;
L'âme sur elle se replie
Et prend son élan vers les cieux.
Graves alors, toutes les cloches
Nous disent d'un accent profond:
Pleurez un homme sans reproches (*bis*)!
Courbez votre front (*bis*).
Priez donc! Ah! priez donc!

EDMOND. Oui, c'est là ce que disent nos cloches, et celles-ci ne me paraissent pas s'exprimer avec moins de grâce, de gentillesse, ou d'énergie. Mais, en vérité, n'est-il pas étrange que dans cette petite terre, notre phare d'argent pendant la nuit à nous autres lunatiques, nous tombions, tout d'abord, sur quelqu'un qui parle la langue de notre pays, et sur des cloches qui babillent exactement comme nos cloches?

MARION. Autre baliverne! Voici maintenant qu'ils voudraient me faire croire que nous leur servons de lune; la terre ressemble bien à une lune, vraiment. C'est bien elle où, parfois, les plus malins ne voient goutte, qui serait capable d'éclairer les autres planètes !

EDMOND. Vous oubliez, madame, que, par elle-même, la lune n'est pas plus lumineuse que la terre.

MARION. Par exemple, ceci est le comble! Cette sottise couronne le reste.

CHANSON N° 2.

PREMIER COUPLET.

Par ma foi, je n'y puis tenir!
En face, m'oser soutenir
Des absurdités sur la lune,
C'est une audace peu commune!
Cent mille fois, de mes deux yeux,
N'ai-je point vu la lune aux cieux,
Sentinelle faisant sa ronde, } *Bis.*
Nous jeter sa lumière blonde? }
La lune est un flambeau d'argent, } *Bis.*
Qui soutient le contraire, ment! }

DEUXIÈME COUPLET.

Si la lune aux cieux ne flambait,
Si la terre elle n'éclairait,
Nous servant ainsi de veilleuse,
En combustible peu coûteuse;
Si de la noire et sombre nuit,
Elle n'était pas l'œil qui luit,
Chanterait-on, quand vient la brune,
En tous lieux : « Au clair de la lune? »
La lune est un flambeau d'argent,
Qui soutient le contraire, ment!

MARION. Je n'y tiens plus; je sors. Ces gens-là me rendraient folle.

SCÈNE V.

MARCELLE, EDMOND.

MARCELLE, *riant.* C'est notre Manette au grand complet, tablier, cornette et le reste.

EDMOND. L'humeur, en effet, chez celle-ci, me paraît aussi difficile que chez celle de là-haut.

MARCELLE. Après les discours de nos philosophes sur la terre et ses habitants, une semblable rencontre m'étonne.

EDMOND. Cela doit être une fâcheuse exception. En nous désignant la terre comme le séjour de la sagesse, et tous les habitants de la terre comme des modèles de modération et de vertu, nos philosophes ne peuvent s'être trompés. (*Regardant autour de lui.*) Du reste, cette petite planète a de fort beaux arbres.

MARCELLE. Ce sont des marronniers; ils ressemblent absolument à ceux de la lune.

EDMOND. Je les crois plus grands. Et ces pâquerettes, qu'elles sont jolies!

MARCELLE. Comme nos pâquerettes.

EDMOND. Prends garde, ma sœur, que les sottises d'une femme grondeuse nuisent à ton appréciation de la terre, et te la montrent sous un jour défavorable et faux.

MARCELLE. Tu sais, mon frère, que je n'ai jamais partagé complètement ton enthousiasme, et que si j'ai quitté la lune pour te suivre sur la terre, il y avait dans mon fait plus d'amitié pour toi que de foi au grand mérite des terriens.

EDMOND. Ah! ma sœur, que tu leur fais injure! Il est très-certain que les habitants de cette planète bénie sont tous ou presque tous doués d'un esprit juste, d'un cœur généreux, d'une inflexible raison.

MARCELLE. A ce que disent nos philosophes.

EDMOND. Et quelle clarté dans leur jurisprudence! que de probité chez leurs marchands! quelle touchante fraternité parmi leurs artistes!

MARCELLE. Toujours au dire de nos philosophes!

EDMOND. Ce n'est point chez eux que les femmes sont médisantes, les jeunes gens étourdis, les jeunes filles coquettes et légères.

MARCELLE. Amen.

EDMOND. Leur tenue à tous est digne et réservée. On ne les voit point marcher à pas désordonnés, parler à tort et à travers, observer servilement des modes ridicules, ainsi que nous le faisons dans la lune.

MARCELLE. D'ici à quelques jours, nous aurons jugé par nous-mêmes de toutes ces perfections.

EDMOND. Pourvu que l'admiration ne nous fasse point oublier le but de notre voyage. Répétons-nous bien que n'est point pour partager le bonheur des heureux habitants de la terre que nous nous sommes aventurés dans l'espace, mais afin de surprendre le secret de leur félicité, au profit de nos concitoyens de là-haut.

MARCELLE. Je te le rappellerai.

EDMOND Quelle gloire de rapporter dans la lune de si sages institutions, qu'aussitôt l'amour de l'or fasse place à la charité, le mensonge à la vérité, le faste à la simplicité, et la détestable vanité à la modestie! Dès lors, plus de crimes, et, partant, plus de prisons.

MARCELLE, *désignant la tour.* Mon frère, qu'est-ce que c'est que cela?

EDMOND. Cela?

MARCELLE. Si ce n'est une prison, cela y ressemble fort.

EDMOND. Une prison sur la terre, impossible! (*A ce moment, la tête de Georges paraît à travers les grilles.*)

MARCELLE. Et elle est habitée!
EDMOND. Je n'en puis croire mes yeux!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGES, aux barreaux de sa fenêtre.

GEORGES, appelant. Alice! Marion! Comment, elles m'ont abandonné?

EDMOND, à part, à Marcelle. Il ne nous voit pas.

GEORGES. Je ne les en aurais pas crues capables. (S'avançant autant que possible, et regardant vers la coulisse de gauche.) Le beau temps! Elles auront eu le cœur de s'aller promener au bord de l'eau, pendant que je gémis sous les verrous!

MARCELLE, bas et raillant Edmond. Ce n'est pas une prison! il est impossible que ce soit une prison!

EDMOND, bas aussi. Il y a là-dessous quelque mystère qu'il est important d'approfondir.

GEORGES. C'est que la Seine est vraiment superbe, aujourd'hui, et mon oncle a un si joli bateau!

BARCAROLLE N° 3.

PREMIER COUPLET.

Ah! sur les flots, dans ma barque rapide,
Je glisserais, habile nautonier!
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit, vogue, beau marinier!
Vogue! vogue!
Au mât, comme la blanche étoile
Qui, la nuit, éclaire les cieux,
Frémissante, la grande voile,
Soudain, apparaît à nos yeux.
Elle s'enfle, et la barque frêle,
Aux fins contours harmonieux,
Ainsi que la noire hirondelle,
S'envole au matin radieux!
Ah! sur les flots, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Voyez sur l'onde qui scintille,
S'ouvrir un sillon écumeux!
De plaisir la vague babille;
C'est un moment délicieux!
Mais, grand Dieu! la barque se penche!
Va-t-on périr? Destin affreux!...
Eh, non! cargue la voile blanche,
Et reprends ton refrain joyeux!
Ah! sur les flots, etc.

Me retenir ici par une journée semblable, c'est abuser de ses droits, c'est faire de la tyrannie gratis; enfin, suis-je si coupable? Oh! maudits barreaux, si je pouvais vous briser! (Il secoue les barreaux, et l'un d'eux lui reste dans la main.) Aïe!

EDMOND. Eh bien, monsieur, rien ne vous retient plus. Sautez par la fenêtre!

GEORGES. Qui me parle?

MARCELLE. Regardez par ici.

GEORGES, à califourchon sur sa fenêtre. Tiens, je ne connais pas ces visages-là! (Après avoir mesuré du regard la hauteur de sa fenêtre.) Hum! le cachot de mon oncle n'est pas précisément un sous-sol.

EDMOND. Peut-on vous aider?

GEORGES. Non. Bah! A mes risques et périls! (Il saute.)

SCÈNE VII.

MARCELLE, EDMOND, GEORGES, sur le théâtre.

GEORGES. Monsieur et mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être... Vous vous portez bien? moi aussi, je vous remercie! Vous êtes sans doute des voisins de campagne de mon oncle? Peut-être la propriété de messieurs vos parents est-elle contiguë à celle-ci? Vous m'en voyez ravi, ravissimum, ravissimus. Ne faites pas attention à mes solécismes; si l'étude du français m'attire peu, celle du latin m'attire moins; je leur préfère le mâmâmâonuquack, autrement dit, la langue de messieurs les pirogueurs de la Seine.

MARCELLE, à Edmond. Ce jeune homme ne me semble pas tout à fait un sage, mais il est gai.

GEORGES. Votre opinion me flatte, mademoiselle... dirai-je Dumont, Dupont, Dulong, ou Dubois, Vabois, Souchois?

MARCELLE. Marcelle Lépine, sœur de M. Edmond Lépine, ici présent.

GEORGES, cherchant. Lépine, Lépine, je connais bon nombre d'épines dans les fourrés du parc; l'humeur de mon oncle en est aussi très-suffisamment hérissée; mais je ne connais pas de Lépine aux alentours.

MARCELLE. Nous ne sommes point domiciliés ici-bas, monsieur.

GEORGES. Pristoff! seriez-vous des revenants?

EDMOND. Nous sommes des habitants de la lune.

GEORGES, riant. Ah! bon! ah! très-bien! C'est une plaisanterie; moi, voyez-vous, je déteste les gens sérieux.

EDMOND. Mais, monsieur...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALICE, MARION, les lunatiques au deuxième plan.

ALICE, riant. Où sont-ils? où sont-ils? Ah! Georges hors de la tour!

MARION. Par où que t'as pu t'ensauver, mon fieu?

GEORGES. L'essentiel est que j'en suis dehors; de plus, je prétends n'y point rentrer; tu me cacheras où tu voudras, nourrice, cela te regarde!

ALICE. C'est mon oncle qui va crier!

MARCELLE, à part, à Edmond, et lui désignant les dentelles d'Alice. Il paraît que la simplicité des terriennes ne redoute pas les dentelles.

EDMOND. Cette jeune fille me semble un peu coquette, cela est trop vrai, mais elle est bien jolie.

ALICE, à Georges. Bah! nous mettrons ta délivrance sur le dos des lunatiques dont m'a parlé Marion.

MARCELLE, bas et railleuse, à Edmond. Les terriens ne connaissent pas le mensonge!

ALICE. Mais où sont-ils?

MARION. Pardi, les v'là!

ALICE. Vous! c'est vous? C'est vous qui arrivez de la lune?

EDMOND, à sa sœur. Enfin, celle-ci ne le met point en doute.

MARION. Comment, mamselle, vous pouvez croire?

GEORGES, à Marion. Tu vois bien que ma sœur continue la plaisanterie.

MARION. A la bonne heure! quant à moi, je choisis les gens avec qui je plaisante.

ALICE. Qui est-ce qui parle de plaisanter? Comment, Georges, tu ignores que la lune soit habitée? Mais c'est un fait incontestable. On a même dit que l'herbe de leurs champs était plus fine que nos cheveux, et que les lunatiques avaient beaucoup de ressemblance avec les sauterelles.

MARCELLE, riant. Oh! savoir infini des habitants de la terre!

ALICE. Je vous demande pardon, mademoiselle, je vois bien que vous ne ressemblez point à une sauterelle, c'est une erreur à rectifier. Tiens! la mode des crinolines est donc allée jusque là-haut? Chez nous, tous les ans, quelques personnes, afin de les faire tomber, se montrent sur les boulevards, le disputant pour l'ampleur de leurs jupes à un parapluie dans son fourreau, mais cela ne prend pas; les chapeaux changent, les manteaux changent, l'acier tient bon.

MARCELLE, à Edmond. Ce n'est point aux habitants de la terre que la mode oserait imposer ses caprices!

GEORGES. Voyons, voyons, est-ce que vraiment vous venez de la lune? Est-ce que vraiment la lune est habitée?

EDMOND. N'en doutez pas, monsieur.

MARION. Habité! quèque chose qui n'est pas si grand qu'un fromage de Brie! Ne crois donc pas ça, mon fieu!

GEORGES. Nourrice, je t'aime! Mais ainsi que la grammaire a pour moi des broussailles inextricables, ainsi la science a pour toi des abîmes dont tu ne sonderas jamais la profondeur. Ces jeunes gens ont l'air candide; s'ils me donnent leur parole d'honneur qu'ils viennent de la lune, je les croirai, et pour me faire plaisir, tu les croiras aussi.

MARION. Jamais!

ALICE, à Georges. Je ne comprends pas que tu gardes l'ombre d'un doute. Il y a longtemps que moi, je suis édifiée à cet égard.

MARCELLE, riant. Seulement, vous nous dotiez de singulières allures.

ALICE. On l'avait imprimé.

GEORGES, à Edmond. Qu'en dites-vous? Voulez-vous nous donner votre parole que vous êtes des habitants de la lune?

EDMOND. Nous vous la donnons.

GEORGES. A merveille! Vous venez de la lune, et ceux qui en douteront auront affaire à moi. Marion, tu entends?

MARION. Tenez, on dit que la terre tourne, ce qui est encore une bêtise; moi je dis que ce n'est pas la terre, mais que ce sont vos têtes qui tournent. (Bas à Georges.) Et j'ajouterai, mon fieu, que ces gens-là pourraient bien être des voleurs. Il y en a de très-bien mis, des voleurs. Je m'en vais ici près, faire mine de cueillir de la salade, mais je ne les quitterai pas des yeux. Prends garde à ta belle montre d'argent et à ton mouchoir de poche!

GEORGES, riant. Nourrice, tu es sublimissimum!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins MARION.

GEORGES, à Edmond. Dites donc, quand vous retournerez chez vous, vous m'emmènerez, hein!

EDMOND. Vous voulez quitter ce lieu de délices?

GEORGES. Qui ça, un lieu de délices, la terre? Merci! un pays où il y a des colléges, des lois sur la chasse, des cachots et des oncles pour vous y fourrer!

MARCELLE. Tous ces bienfaits nous sont connus, monsieur.

GEORGES. Allons donc!

MARCELLE. De plus, si vous le permettez, et quoi que mon frère en dise, je vais vous en démontrer l'utilité.

GEORGES. Un sermon! bien obligé! Mais si, dans la lune, on ne peut s'amuser en toute saison à tirer sur les oiseaux, s'il y a des colléges avec des pensums, des cachots...

MARCELLE. Avec des oncles!

GEORGES. Qu'est-ce que vous venez donc chercher sur la terre?

EDMOND. La sagesse.

GEORGES. Ouf!

ALICE, sérieuse. Eh bien, mon frère, ce motif est très-louable.

EDMOND. J'aime à vous entendre parler ainsi, mademoiselle, et si dans les choses de la terre nos philosophes ont avancé quelques faits erronés, je vois bien que, pourtant, ils ont dit vrai en beaucoup de points. (Alice fait à Edmond une profonde révérence.)

ALICE, d'un ton léger. Mademoiselle, dansez-vous, là-haut?

MARCELLE. Oui, mademoiselle.

ALICE. Polkez-vous? mazurkez-vous?

MARCELLE. Le plus souvent que nous pouvons!

ALICE. Valsez-vous dans vos pensions, entre demoiselles?

MARCELLE. Beaucoup.

ALICE. C'est charmant, n'est-ce pas.

MARCELLE. Vous aimez la valse?

ALICE. J'en raffole.

VALSE N° 4.

PREMIER COUPLET.

Quand à valser l'archet m'invite,
Par un accord harmonieux,
Je sens mon cœur battre plus vite;
C'est un plaisir délicieux!
Soudain, sans tarder, l'on s'élance,
Comme l'oiseau rasant le sol,
On prend son vol (*bis*)!
Puis, mollement, on se balance (*bis*),
Et dans les airs on prend son vol (*bis*)!

DEUXIÈME COUPLET.

Bientôt sous les pas des valseuses,
Au bruit du rire et des clameurs,
Tombent du front de ces heureuses
Les verts feuillages et les fleurs!
Mais sur les roses l'on s'élance,
Comme l'oiseau rasant le sol, etc.

(Sur les dernières mesures, Alice saisit Marcelle et la fait valser. Même jeu entre Georges et Edmond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARION, M. DE LUSSAC.

MARION, courant et essayant de cacher Georges. Gare là-dessous!

M. DE LUSSAC. En croirai-je mes yeux? Un bal chez

moi, avec des personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître, et monsieur mon neveu en liberté! La clef de la tour ne m'a point quitté pourtant.

ALICE aux pieds de son oncle, et y entraînant Marcelle. Grâce!

M. DE LUSSAC. Relevez-vous, mademoiselle, et expliquez-moi... Attendez! (Il va prendre Georges au collet de sa veste.) Parlez maintenant.

GEORGES. Alice, pas un mot, pas d'apologie ni de prière, tant que mon oncle me fera l'injure de me tenir ainsi comme un assassin ou un voleur.

M. DE LUSSAC. Il me faudrait vous laisser libre de prendre vos jambes à votre cou, pas vrai?

GEORGES. N'avez-vous jamais été prisonnier sur parole, mon oncle?

M. DE LUSSAC. Cela m'est arrivé, monsieur; cela m'est arrivé en Crimée, il y a huit ans.

GEORGES. Mon oncle, je suis un Lussac, et ne faillirai pas plus à l'honneur que vous n'y avez forfait en Crimée.

M. DE LUSSAC. Voyez-vous ça! alors promettez-moi de rentrer dans la tour.

GEORGES. Non, mon oncle, on y est trop mal. Je vous promettrai simplement de ne point tenter de m'enfuir, d'ici à une heure, le temps d'une conférence.

M. DE LUSSAC, riant et le lâchant. Ça vous prend des airs! (A part.) Il a du cœur le mioche. (Haut.) Allez, je vous écoute!

MARION, s'avançant. Voici ce que c'est, monsieur. Monsieur Georges ayant du haut de sa tour aperçu monsieur et mamselle, que l'on ne sait pas ce qu'ils sont, et ayant craint pour vos biens et pour vos jours, s'est ensauvé je ne sais pas par où, afin de vous protéger de son bras.

GEORGES, avec reproche. Marion!

EDMOND. Que dites-vous donc là, madame?

ALICE. Ce n'est pas cela. En descendant le talus plus vite que je n'aurais voulu, je suis tombée et j'ai poussé un grand cri qui a effrayé Georges; alors, Georges s'est échappé de la tour afin de venir à mon aide.

GEORGES. Toi aussi!

M. DE LUSSAC. Oui-da?

MARCELLE, à Edmond. Décidément, la terre est une petite planète où le mensonge pousse comme chez lui!

GEORGES. Tu te fourvoies, Alice, ton amitié pour moi te fait dire des bêtises! Mon oncle, la vérité sans aucun embellissement, la voici : Dans ma douleur, regardant tour à tour et le fleuve et le ciel, j'ai involontairement secoué les barreaux de ma prison, et l'un d'eux a cédé.

M. DE LUSSAC. Cédé!

GEORGES. N'étant lié par aucun serment, qu'eussiez-vous fait à ma place, mon oncle?

M. DE LUSSAC. J'aurais replacé le barreau, monsieur!

GEORGES. Non, mon oncle, vous eussiez sauté par la fenêtre, et c'est ce que j'ai fait.

M. DE LUSSAC, avec émotion. Au risque de se tuer!

GEORGES. Ah! mon oncle, mon bon oncle, voilà un cri du cœur qui m'annonce mon pardon.

EDMOND. Nous vous supplions de l'accorder à monsieur votre neveu, monsieur, d'autant plus que la faute de son évasion ne lui appartient pas tout entière; arrivant de la lune...

M. DE LUSSAC. De la lune! des lunatiques! moi qui toute ma vie ai désiré en connaître! Ils sont charmants!

MARION, à part. Lui aussi! Par exemple, c'est pas la peine d'avoir été capitaine d'artillerie!

EDMOND. Un peu étourdis du voyage, et par suite nous possédant moins que de coutume, nous avons commis l'imprudence d'engager monsieur votre neveu à sauter. Il est probable que livré à ses propres réflexions, il se fût abstenu.

M. DE LUSSAC. Laissons-là mon neveu, j'oublie tout. Tu entends, Georges, j'oublie tout; mais ne t'avise plus de chasser hors de saison; comme aussi, quand tu auras à te laisser choir, tâche que ce ne soit pas sur mes géraniums. Ainsi vous arrivez de la lune, comme cela, tout droit? et c'est chez moi que les destins vous ont conduits? Quelle heureuse aventure! Avez-vous de beaux régiments, là-haut? Comment est votre végétation? Je vous montrerai mes fleurs et vous me direz franchement ce que vous en pensez. Vous verrez aussi mes petits artilleurs. Ah! si vous aviez eu la bonne pensée de prendre quelques graines, j'aurais été le plus fortuné des capitaines passés, présents et futurs.

MARION. Des graines d'artilleurs, monsieur?

M. DE LUSSAC. Paix là! privez-nous de vos observations. Allez à votre cuisine, plutôt, et préparez-nous un repas confortable, ces jeunes gens doivent mourir de faim. C'est qu'il n'y a pas de buffet de la lune ici.

MARION, se sauvant. Bah! dans une étoile.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins MARION.

M. DE LUSSAC, aux lunatiques. Et puis, quand nous aurons bien jasé, quand je vous aurai montré nos soldats, nos musées, nos savants, nos casernes, nos marchés, si vous le voulez, nous partirons tous ensemble pour votre planète. Le cœur vous en dit-il, enfants?

GEORGES et ALICE. Certes!

EDMOND. Vous y serez les bienvenus.

MARCELLE. Notre maison est petite, mais hospitalière, et mademoiselle y trouvera un excellent piano.

M. DE LUSSAC. Tout à fait comme si l'on allait de Paris à Saint-Cloud. C'est prodigieux!

VAUDEVILLE FINAL.

M. DE LUSSAC.

Ensemble l'on partira
Pour la lune.
Ensemble on arrivera
Dans la lune.
Là-haut, l'on chevauchera (*bis*),
Puis gaîment on reviendra
De la lune!

ALICE.

Voyager plaît à chacun,
A chacune.
On court visiter Autun,
Pampelune.
Plus heureuse que chacun (*bis*),
Je vais, bonheur peu commun,
Dans la lune!

EDMOND.

De butiner, ici-bas,
Pour la lune,
J'espérais avoir, hélas!
La fortune;
Mais je vous le dis bien bas (*bis*),
Déçu, je retourne, hélas!
Dans la lune!

MARCELLE.

Sans avoir étudié,
Plus qu'aucune,
J'aurais cent fois parié,
Cent contre une,
Que votre globe envié (*bis*),
N'est pas moins avarié
Que la lune!

GEORGES.

Chacun accuse, ici-bas,
La fortune;
Ce perpétuel hélas!
Importune,
Si l'un de vous en est las (*bis*)
Qu'il s'en vienne sur nos pas
Dans la lune!

Mme ADAM-BOISGONTIER,



DENISE

(Suite.)

V

MALADIE.



AROLINE passa le temps du voyage dans une agitation indescriptible; elle ne pouvait pas pleurer, elle étouffait, et au milieu d'un spasme de douleur et d'inquiétude, il lui semblait que la chaise de poste, lancée au galop, n'avançait pas; elle mettait la tête à la portière, elle essayait de presser le postillon, et quelquefois, retombant au fond de la voiture, elle se disait : — « J'arriverai trop tard peut-être! Mon Dieu ! Mon Dieu! permettez que j'arrive à temps ! que je la voie encore ! » Elle joignait les mains chaque fois qu'elle voyait le clocher d'une église; elle invoquait l'Hôte invisible du tabernacle dans une prière muette, et son âme, à défaut de ses lèvres, criait vers Dieu : « Si vous le voulez, vous pouvez la guérir ! » A l'approche de la nuit, la fatigue ferma ses yeux, mais des songes effrayants la réveillèrent aussitôt et la ramenèrent à une réalité qui avait aussi ses terreurs. Enfin, au milieu du jour, elle distingua à l'horizon les contours connus des flèches de la ville normande, la tour de l'Abbaye-aux-Hommes, la forme aérienne de Saint-Pierre, et le clocher élégant de l'Abbaye-aux-Dames, et sous le coup d'une certitude prochaine, peut-être déchirante, elle resta accablée : l'espérance avait peu d'accès dans cette âme, pliée sous les tristesses et les déceptions de la vie.

La voiture roula retentissante dans les rues, et s'arrêta devant la maison si bien connue : elle ne portait pas le signe du deuil ; les fenêtres en étaient ouvertes. Caroline respira ; Ursule s'était précipitée à la portière, et le moment d'allégement de la pauvre mère dura peu :

« Elle est bien malade, madame! »

Ce fut la première parole de la servante. Caroline s'arrêta au seuil : la douleur, mêlée à un embarras inexprimable, la retenait immobile : elle venait d'apercevoir son mari. Léon vint vers elle, il était pâle et abattu, et, sans parler, il lui offrit le bras.

« Comment est-elle? dit enfin madame Villers en montant l'escalier, et en jetant sur ces lieux qu'elle avait cru ne jamais revoir un regard surpris.

— Mal ! on ne peut se le dissimuler, elle est bien mal ! »

Caroline fléchit, et, sans qu'elle le voulût, elle s'appuya plus fort sur le bras de son mari. Il la soutint en la regardant avec compassion :

« Je vous attendais, dit-il, je savais que vous viendriez ! »

Elle ne put pas répondre, mais jamais peut-être leurs âmes ne s'étaient entendues comme en cet instant : un même sentiment les mettait de niveau.

« Je voudrais bien la voir ! dit doucement madame Villers.

— Dans une minute, lui répondit Léon en la menant vers l'appartement qui lui était destiné. C'était celui qu'occupaient d'ordinaire les étrangers. Il la fit asseoir, après qu'elle eut ôté son manteau, et il lui dit :

— Je voudrais que vous ne vous effrayiez pas en voyant Denise, elle ne vous reconnaîtra pas, car elle se trouve dans un état de stupeur qui accompagne d'ordinaire les fièvres pernicieuses.

— Mais qu'a-t-elle, enfin?

— Je vous avoue que je n'ai pas osé vous l'écrire, car le nom effraye autant que la maladie elle-même; notre pauvre petite a une fièvre typhoïde..... Mais je vous le répète, quoique bien mal, toute espérance n'est pas perdue. »

Ces mots qui voulaient être consolants éveillèrent cependant en l'âme de Caroline de si funestes images,

qu'elle fondit tout à coup en larmes : les pleurs amassés depuis deux jours, et dont le poids l'étouffait, coulèrent comme une source amère. Léon, qui la voyait pleurer pour la première fois, car cette âme fière ne lui avait jamais livré le secret de ses peines, s'efforça de la calmer par de bonnes paroles et des assurances sérieuses :

« Sur l'honneur, lui dit-il enfin, les médecins espèrent encore la sauver... Elle a une constitution excellente, et la maladie a été prise à temps... je ne voudrais pas vous tromper, Caroline ! »

Elle leva les yeux sur lui, et un souvenir d'autrefois lui revint à travers son émotion. Elle s'était dit souvent, aux premiers temps de son mariage, qu'elle aimait le visage de Léon à cause de la franchise et de la loyauté qui rayonnaient dans son regard et dans son sourire. Sincère toujours au milieu de sa douleur, ce regard disait, comme autrefois :

« Je ne vous ai pas trompée, je ne vous tromperai jamais.

— Je vous crois, lui répondit-elle, mais vous comprenez mon chagrin : c'est un terrible mot que celui de fièvre typhoïde. »

Ils se turent, émus tous deux ; mais enfin madame Villers reprit timidement :

« Puis-je la voir ?

— Venez ! »

Ils entrèrent à pas silencieux dans une chambre sombre et fraîche: des rideaux de mousseline, abaissés devant le lit, arrêtèrent les regards impatients de Caroline : elle resta debout et immobile, cherchant à percevoir un bruit dans ce silence, une forme dans cette obscurité.

« Soyez la bienvenue, lui dit une voix qu'elle reconnut sur-le-champ : sa belle-mère venait de se lever du fauteuil où peut-être elle avait passé bien des jours et veillé bien des nuits, car son visage apparut à Caroline singulièrement pâli et changé. Elle en fut touchée, et serra la main qui ne repoussa pas la sienne.

— Asseyez-vous ici, vous la verrez quand vos yeux se seront faits à ce demi-jour. »

Caroline obéit, et de la place que sa belle-mère lui avait désignée, elle entrevit, en effet, au milieu du nuage blanc des draps et des rideaux, le visage chéri de sa fille. Elle paraissait assoupie; sa tête, abandonnée, était renversée en arrière, et le front, les lèvres, les paupières et les joues, couverts d'une pâleur cendrée, semblaient porter déjà la livrée du tombeau.

« Oh ! mon Dieu ! s'écria Caroline, qu'elle est changée ! »

Ils gardèrent le silence, ce silence respectueux et imposant que l'on garde au chevet de ceux qui vont partir pour d'autres rivages : il glaça d'effroi le cœur de la pauvre mère, et, les yeux avidement attachés sur sa fille, elle cherchait sur ce visage abattu une nuance, un rayon qui lui permît d'espérer. Mais l'enfant restait engourdie sous le poids d'un sommeil fiévreux : de temps en temps sa grand'mère se levait, renouvelait la glace sur sa tête, approchait de ses lèvres un verre de limonade dont elle buvait machinalement, la recouvrait et laissait retomber le rideau. Caroline l'enviait tout bas, mais elle n'osait la remplacer dans ces soins précieux dont le domaine lui semblait acquis, et quand, à la chute du jour, après plusieurs heures passées auprès du lit de Denise, madame Villers lui dit d'un ton d'autorité :

« Caroline, vous êtes excédée de fatigue, il faut aller vous reposer : je veillerai jusqu'à minuit, et Ursule me remplacera. »

Elle n'osa pas résister, et se retira, après avoir baisé, avec des larmes muettes, la petite main de l'enfant qui pendait au bord du lit.

La nature triompha de l'esprit et la fatigue de l'inquiétude : elle dormit profondément, ne se réveilla qu'au jour, et promptement levée, elle courut à la chambre de Denise. Ursule veillait en roulant un chapelet et en murmurant à demi-voix ses *Ave Maria*.

« Eh bien ? demanda Caroline à voix basse.

— Je ne la vois pas plus mal que hier, répondit la servante ; elle a toujours dormi, même qu'elle a rêvé tout haut... Écoutez ! elle parle ! »

Toutes les facultés de Caroline furent suspendues : ces paroles brisées, incohérentes, que disait la petite voix de Denise, l'occupaient seules. L'enfant parlait haut, sur ce mode bref et rapide que donne une fièvre intense : elle nomma à plusieurs reprises Cora ! Cora ! la compagne habituelle de ses jeux; elle essaya de moduler une petite chanson créole que la négresse chantait souvent; puis d'une voix plus basse et plus plaintive, elle murmura : *Maman !*

« Elle pense à moi, dit Caroline bouleversée jusqu'au fond de l'âme.

— Elle a toujours parlé de madame, cette petite minette, tant qu'elle a pu débrouiller ses idées. Faut espérer que Dieu nous la laissera : je fais une neuvaine à la bonne Vierge pour cela.

— Merci, Ursule : que Dieu nous exauce, je ne vivrais pas sans elle ! »

Ursule se retira, et madame Villers s'installa au chevet de Denise. La journée se passa à peu près comme la précédente, avec de grandes inquiétudes et des lueurs d'espérance : une seule fois Denise parut reprendre connaissance, elle ouvrit ses yeux pâlis et voilés, regarda fixement sa mère, et dit d'une voix faible et joyeuse :

« Chère maman ! venez près de moi ! »

Caroline accourut, l'embrassa avec transport; mais la fièvre envahissait de nouveau le cerveau de l'enfant, elle balbutia quelques mots vagues, et retomba dans sa torpeur.

« Vous la troublez ! vous ne voyez donc pas que le plus grand calme est indispensable ? dit une voix dont Caroline reconnut aussitôt l'accent despotique et jaloux.

— Je sens ce qu'il faut à ma fille ! répondit-elle vivement.

— Vous lui ferez du mal avec vos exagérations : si vous ne pouvez vous modérer, il vaudrait mieux vous éloigner de cette chambre.

— Je n'en ferai rien; Léon m'a appelée, et ma place est ici !

— Ma mère ! de grâce ! dit Léon en intervenant dans cette querelle subite, que notre pauvre enfant ne vous entende pas ! »

Madame Villers se tut et se rassit, le front chargé de nuages. Un instant avait suffi pour troubler cette union née de la douleur ; l'esprit jaloux de l'aïeule, la vivacité fière de la jeune mère s'étaient heurtés en se rencontrant, et dès cette heure, elles furent en

état d'observation l'une devant l'autre. La nuit, la situation de Denise devint plus alarmante, et au point du jour, le père et les deux mères se rencontrèrent près de son lit.

« Elle est plus mal! dit Léon. La fièvre croît d'heure en heure.

— Le médecin va venir, il jugera mieux que nous de son état, dit madame Villers.

— Pour moi, interrompit Caroline, je désirerais bien avoir une consultation.

— Et qui y appelleriez-vous?

— Mais mon ancien médecin, M. Bellyn, qui a soigné Denise dans ses maladies d'enfant.

— Pour cela, non! dit madame Villers, car je ne partage nullement la confiance que vous accordez à M. Bellyn.

— C'est cependant le seul médecin de Caen que je désirasse voir.

— Vous permettrez à mon fils et à moi, qui connaissons mieux la ville, de ne pas partager votre opinion.

— Il y aurait moyen de tout arranger, dit Léon; appelons en consultation M. Bellyn et un médecin que vous désigneriez, ma mère.

— Je n'en désignerai aucun, le nôtre suffit, il me semble, dans une maladie dont les phases sont bien connues et dont le traitement est familier aux plus simples officiers de santé.

— Je ne suis pas de votre avis, madame, et je voudrais appeler au chevet de Denise toutes les lumières de la science Votre confiance, souffrez que je vous le dise, ressemble à de l'indifférence. »

Cette conversation, qui, au milieu d'une angoisse croissante, ressemblait à un acide distillé sur une plaie, fut interrompue par l'arrivée du médecin. Lui-même parut inquiet; son visage, muet d'ordinaire, exprima la crainte et une compassion venue des entrailles, car lui aussi était père, et il demanda de son propre mouvement l'assistance d'un confrère.

« Désignez-le, lui dit M. Villers.

— M. Bellyn, si vous voulez, répondit le médecin : il a fait, dans les hôpitaux, des études spéciales sur les fièvres pernicieuses. »

Misère humaine! quelle que fût la vive et profonde douleur qui navrait le cœur des deux femmes, elles ne purent se défendre, l'une d'un élan de satisfaction orgueilleuse, l'autre d'un sentiment soudain d'humeur et de surprise. L'amour-propre, cet ennemi domestique qui, selon le bon François de Sales, ne mourra qu'un quart d'heure après notre mort, se ranimait ardent et vivace, parmi les douleurs de cette heure amère et à côté de l'enfant mourante que les deux mères se disputaient encore. Mais bientôt son danger les absorba tout entières, et les réunit de nouveau dans un sentiment sympathique, également éprouvé par toutes deux; quand le navire est sur le point de sombrer, quand l'abîme ouvre ses profondeurs, quand les vagues montent, gémissantes et menaçantes, les passagers n'oublient-ils pas les haines qui les ont divisés, et ne portent-ils pas leurs mains amies et unies aux voiles ou au gouvernail?

La journée fut affreuse, et chaque heure amena avec elle des symptômes plus menaçants, combattus cependant par tous les moyens que la science et le dévouement pouvaient créer; pendant la nuit, l'état de l'enfant ne s'améliora point, mais au matin les hémorrhagies diminuèrent, et la prostration profonde, qui semblait un apprentissage de la mort, se dissipa un peu. Denise se plaignit : avec quelle joie cet accent plaintif, si déchirant en d'autres temps, ne fut il pas accueilli par ceux qui n'espéraient plus entendre sa voix ici-bas! Une fois elle demanda distinctement à boire : sa mère vola auprès d'elle, et pendant qu'elle appuyait légèrement la cuiller aux lèvres desséchées de l'enfant, Léon la soulevait dans ses bras, et madame Villers replaçait les oreillers affaissés. Elle ne reconnut personne, mais elle dit avec douceur un *merci!* qui remplit d'espoir trois cœurs à la fois, quatre cœurs, faut-il dire, car Ursule était là, et elle dit tout haut :

« La bonne Vierge va faire un miracle, c'est sûr!

— On ne peut le nier, dit le médecin, la maladie semble s'arrêter, et peut-être va-t-elle décroître. »

Il étudia encore le mouvement du pouls :

« Moins de pulsations que hier au soir... Je ne voudrais pas vous donner une fausse joie, mais c'est un fait, je la trouve moins mal. »

Si peu rassurantes qu'elles fussent, ces paroles devinrent, pour la famille affligée, comme une petite lumière dans un lieu obscur : elle encourage et réjouit; et tous trois respirèrent librement pour la première fois depuis vingt-quatre heures. Denise n'avait plus de délire, mais quoiqu'elle ne dormît pas, elle demeurait immobile par faiblesse et par engourdissement : elle ne reconnaissait aucun de ceux qui l'entouraient. Ce calme dura toute la journée et s'étendit aux jours suivants : Denise remontait vers la vie par une gradation très-lente, et dont les progrès ne pouvaient être sensibles qu'à des yeux constamment fixés sur elle; c'est ce qu'exprimait Caroline dans une lettre à mademoiselle de la Rochette :

Caen, septembre 18...

« Chère et bonne amie,

» Nous voici au vingt-troisième jour de la maladie, et je puis vous annoncer, d'après les paroles expresses du médecin, que la fièvre est entrée dans sa période décroissante. Combien cette assurance a allégé mon âme! j'ai tant souffert depuis douze jours, à la vue de mon enfant, mon seul bien, abattue par un mal si terrible, et vouée, en apparence, à une mort prochaine! Quels jours! quelles nuits! Et vous, excellente amie, avec quelle tendresse vous avez partagé mes peines! je ne l'oublierai jamais; et vos lettres, où votre attachement pour Denise se peint si bien, sont un trésor que je lis et relis : il faut bien que je puisse me dire qu'il est, quelque part, un cœur ami qui comprend le mien. Ici, dans cette maison, le croiriez-vous? au milieu du chagrin qui nous accablait, j'ai retrouvé les mêmes épines qu'autrefois : l'opposition de ma belle-mère et la faiblesse de Léon. Les premiers moments qui suivirent mon arrivée eurent, parmi une inquiétude inexprimable, quelque douceur par une peine commune et le besoin que nous éprouvions de nous soutenir réciproquement. Mais une marque d'amitié qu'au milieu de son délire me donna ma chère enfant excita l'humeur jalouse de madame Villers, et depuis cet instant je suis sous le coup de ses contradictions incessantes. Elle voudrait m'éloigner de la chambre de Denise, mais je maintiens mes droits; elle voudrait m'empêcher de la soigner, mais je ne renoncerai jamais à

un si doux devoir. Elle critique toutes mes actions, — les plus indifférentes, — la manière de lever Denise ou de lui donner à boire, mais je méprise ses attaques; ma place est ici, et je ne m'en irai que lorsque ma fille pourra me suivre. Léon, après m'avoir quelque peu soutenue dans cette lutte, m'a abandonnée; mais il importe peu... Si à son dévouement pour Denise il avait joint une sympathie indulgente pour moi, j'aurais pu regretter... quoi? l'irréparable! Maintenant, je ne regrette rien.

» Mais parlons de Denise. Le délire l'a tout à fait quittée, elle est extrêmement faible, et il serait dangereux de vouloir stimuler en elle un travail de cerveau ou une émotion vive du cœur. Aussi, heureuse de la voir, de la soigner, de constater qu'elle revient doucement à la vie, n'avais-je pas essayé de m'en faire reconnaître, mais hier, d'elle-même, elle m'a parlé en disant : « C'est toi, maman! tu as su que j'avais eu tant de mal, et tu es venue! » Oh! comme je l'ai embrassée, en dépit des regards jaloux! Elle a mis son petit visage pâle sur mon épaule, et m'a dit tout bas, avec mystère : « Je suis contente! » Puis un moment après, elle a dit encore : « Il faut que papa et bonne maman viennent m'embrasser... Je les voyais toujours auprès de moi, mais je ne pouvais pas parler... »

» Vous le voyez, chère amie, son intelligence renaît, elle reprend possession de l'existence; demain elle mangera un peu, on espère qu'après-demain; elle pourra se lever pendant une demi-heure : nous progressons, vous le voyez! Dieu est bon! je le répète avec vous, et je fais une neuvaine d'actions de grâces; c'est le couronnement de notre neuvaine de supplications. Ursule, qui a montré bien du dévouement, se joint à nos prières.

» Adieu, chère et fidèle amie; je continuerai à vous envoyer tous les jours un bulletin. Veuillez remettre le billet qui se trouve sous ce pli à M. le curé, pour ses pauvres malades. Je charge cette petite aumône de prier aussi pour ma Denise. Je vous embrasse de toute mon âme, comme je vous aime, et suis

» Votre dévouée,

» Caroline Villers.

» Un souvenir à Cora; je suis sûre qu'elle a pris beaucoup d'intérêt à notre chère enfant. »

VI

CONVALESCENCE

Après les graves maladies qui ont envahi et affaibli tous les ressorts de la vie, la convalescence est lente, et comme l'enfant qui s'essaye à vivre, le malade essaye pas à pas de reprendre possession de lui-même. Denise était aidée dans ce travail par des mains bien attentives; jamais chambre ne fut mieux tenue, plus fraîchement aérée, plus gracieusement parée que la sienne; jamais meilleurs repas que ceux dont Ursule prenait seule le soin; jamais conversations plus douces que celles qui avaient pour but de réjouir l'enfant sauvée, jamais caresses plus tendres que celles qu'on lui prodiguait. Les différends qui éloignaient Caroline de sa belle-mère, et qui troublaient la tranquillité de ces trois personnes, qu'unissait cependant un lien si puissant, se taisaient devant Denise; son innocence et sa faiblesse imposaient comme impose la présence des rois, et l'on se trouvait du même avis pour lui dire des mots affectueux, et pour l'entretenir des petites nouvelles qui pouvaient la distraire un moment.

Au dehors de cette chambre, sanctuaire de paix, les orages éclataient, mais là il y avait un courant de tendresse qui emportait récriminations, paroles aigres, plus aigres ripostes, observations blessantes et fières rébellions. Là il fallait plaire à Denise, la faire sourire, lui créer un instant de joie... les disputes étaient, non pas oubliées, mais différées.

Un jour Léon entra, tenant une cage de filigrane qui renfermait, blotti dans un coin, un beau bouvreuil, aux ailes noires, à la poitrine enflammée.

« Devine qui t'envoie cela? dit-il en posant l'oiseau sur le lit.

— Je ne sais pas... Cora peut-être... mais elle est si loin!

— Et ton ami Georges, tu l'as oublié?

— C'est Georges! oh! quel bonheur! Où est-il?

— A la campagne, ma petite chérie, chez notre fermier Anselme; c'est là qu'il a acheté et élevé ce petit oiseau pour toi.

— Il est joli, l'oiseau, mais il a l'air fâché... voyez, il ouvre son bec, ses yeux brillent : il est en colère.

— Il se calmera; tu l'apprivoiseras.

— Mais Georges, il ne viendra pas me voir, dis, papa?

— Écoute, petite amie, tu ne veux pas que Georges prenne ta grande maladie?

— Oh! non!

— Ni moi; c'est pour cela que je l'ai envoyé aux champs; mais il pense bien à toi.

— Et il pourra lui dire bonjour de loin, dit madame Villers; j'arrangerai cela.

— Oui, bonne maman, cela me fera tant de plaisir de voir Georges, ne fût-ce qu'une minute! »

Le lendemain, quand Denise fut levée et bien installée dans son fauteuil, sa grand'mère lui dit d'un ton de mystère :

« Regarde, petite, du côté de la fenêtre! »

Les grands yeux de Denise se fixèrent bien attentivement sur la fenêtre, à laquelle, en dehors, était appuyée une échelle, dont on voyait les montants à travers un fouillis de branches de vignes, déjà empourprées par l'automne. Tout à coup les pampres remuèrent, et une tête apparut derrière la vitre, au milieu des rameaux flottants. C'était Georges, qui, dès qu'il eut vu sa petite amie, lui jeta des bonjours et des baisers.

« Que je suis content de vous revoir! » lui cria-t-il.

Elle ne pouvait pas élever sa petite voix, mais elle lui fit des signes affectueux, et dans son sourire et son regard la vie renaissante et l'amitié fidèle se peignaient à la fois.

« Ce bon Georges! dit-elle lorsqu'il eut disparu. Ma grand'mère, je voudrais lui donner quelque chose aussi : tenez, cette petite médaille d'or de la sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Puis-je la donner au bon Georges?

— Oui, chère enfant.

— Voulez-vous la lui porter?... dites-lui qu'il la garde comme je garde la mienne, celle que maman m'a mise au cou quand j'étais petite. »

Georges reçut ce souvenir fraternel avec joie et

promit de ne pas s'en séparer. Ses visites à travers le vitrage et le rideau de pampres se renouvelèrent plus d'une fois, et chaque fois il retrouvait Denise plus forte et plus rose. La sève et le sang revenaient et remplaçaient sur les joues de l'enfant, par la douce fraîcheur des roses-thé, l'affreuse pâleur de la maladie; les progrès devinrent de plus en plus rapides, elle marcha dans sa chambre, puis, dans une longue galerie chauffée par le soleil à midi, puis enfin elle descendit au jardin. Ce fut un jour de fête, dont Georges prit sa part avec une amitié d'enfant et de frère; et le lendemain Denise sortit et alla à l'église voisine assister à une messe d'actions de grâces que sa grand'mère avait fait célébrer, et à laquelle on avait convié les petits enfants de l'école gardienne. Chose triste à dire, chacun de ces événements domestiques, mémorables et doux, avait amené quelque discussion entre la belle-mère et la belle-fille : on discutait sur tout et à propos de tout : — l'heure de la sortie de Denise, le choix de son costume, le choix de la voiture qui devait l'emmener, tout fournissait matière à contradiction à ces esprits irrités, et Caroline, fatiguée de cette opposition, pressait de tous ses vœux le moment qui devait la rendre à sa maison, à sa libre solitude et à la possession complète de son enfant.

L'automne s'avançait; déjà ses brouillards attristaient le soir et le matin du jour, le soleil pâlissait, les feuilles jonchaient les chemins, les hirondelles étaient parties pour de plus doux climats, et, comme elles, Denise avait besoin, pour achever sa convalescence, d'un ciel caressant et d'un air pur. Madame Villers et Léon ne voyaient pas sans tristesse les préparatifs du départ de l'enfant qui leur était si chère, et à laquelle ils s'étaient mieux attachés encore par son danger et ses souffrances; ils devinaient, sans se le dire, le triomphe de Caroline, qui allait la posséder seule pendant dix mois, et diriger à son gré, sans contrôle importun, ses affections et ses pensées. Bien des idées, des désirs, des projets flottèrent dans la tête de Léon, père aussi affectueux que fils soumis; plusieurs fois il eut la pensée de tendre la main à sa femme et de lui dire : « Restez et soyons unis! » mais le souvenir de sa mère le retenait et enchaînait ses paroles : il ne voulait pas l'abandonner, et il comprenait que la vie à trois était impossible. Caroline devina peut-être ses combats, mais elle ne laissa rien soupçonner, et le jour redouté de la séparation arriva bientôt.

La pauvre Denise était surprise et triste. Elle tira à part son ami Georges, qui était sorti du collége pour venir lui dire adieu, et elle lui dit :

« Laissez-moi pleurer un peu sans que ma petite mère le voie : elle croirait peut-être qu'il m'en coûte de m'en aller avec elle.

— Ma bonne Denise, il vous en coûte aussi, puisque vous pleurez.

— Ah! Georges, je vais bien volontiers avec ma chère maman, mais quitter papa et bonne-maman, cela me fait beaucoup de chagrin. En voilà pour un an.

— C'est long, en effet, pour nous tous.

— Mais, Georges, dit-elle confidemment, après avoir essuyé ses larmes, est-ce toujours ainsi? toutes les petites filles s'en vont-elles avec leur maman, loin de leur père, dites?

— Eh non! ma pauvre Denise; les parents vivent ensemble d'ordinaire et élèvent ensemble leurs enfants, mais les vôtres sont séparés, voyez-vous!

— Séparés? est-ce bon ou mauvais, cela?

— Mauvais, assurément. C'est parce qu'ils ne s'entendaient pas bien qu'ils se sont quittés. »

L'enfant rougit, car elle comprenait qu'il y avait dans ces paroles un sens défavorable pour ceux qu'elle vénérait : elle ne demanda plus rien, mais sans doute elle n'oublia point. Georges, embarrassé de l'impression qu'il avait produite, voulut plaisanter pour la réparer, mais Denise ne l'écoutait guère, et après s'être promenée une dernière fois avec lui autour des parterres dépouillés, elle revint vers ses parents. On n'attendait qu'elle; après de longs et tendres adieux, son père l'installa dans la chaise de poste, le bouvreuil placé en face d'elle; Caroline embrassa cérémonieusement sa belle-mère, donna un affectueux baiser au front de Georges, et reçut avec une nuance d'embarras les adieux et les bons souhaits de son mari.

« Je ne vous la recommande pas, dit-il, mais je vous prie de permettre qu'elle m'écrive très-fréquemment, et vous-même m'obligerez de me dire, par un mot, comment Denise se sera trouvée de ce voyage.

— Je le ferai volontiers, » dit-elle.

Elle monta en voiture, suivie d'Ursule; Denise mit la tête à la portière pour voir le plus longtemps possible ceux qu'elle quittait; Caroline était pensive, la cuisinière dit brusquement :

« Ah ben! quel bonheur de s'en aller et d'emmener notre petite minette! on n'est pas à son aise chez madame Villers. »

Ce mot, entendu par Denise, la fit tressaillir.

« Ah! maman, s'écria-t-elle, n'est-ce pas, qu'il vaudrait mieux ne jamais se quitter? je les aime tant et je t'aime tant, pourquoi faut-il que je ne vous voie pas ensemble? »

Caroline ne répondit rien, mais elle sécha les pleurs de l'enfant sous des baisers et la calma à force de caresses et de tendres paroles.

(*La suite au prochain Numéro.*)

Mme Bourdon.



LES MÉMOIRES D'UN CHIEN



Je suis né dans la loge d'un concierge, rue Lavoisier; le maître de ma mère s'appelait Thiébaud, il était doux et bon, mais sa femme ne lui ressemblait guère; ma mère a reçu plus d'un coup de balai administré par elle.

Un beau matin, en se levant, madame Thiébaud aperçut dans la niche de ma mère plusieurs petites têtes et des pattes qui s'entrecroisaient; elle s'écria :

« Oh! les horribles bêtes! *Mirabelle* a des petits! »

Du bout de son sabot elle nous retournait tous pêle-mêle, sans pitié pour les gémissements de notre pauvre mère!

Thiébaud lui dit :

« Laisse-les donc tranquilles ces innocents animaux! Pour le temps qu'ils ont à vivre, on peut bien ne pas leur faire de peine; je vas les porter en pension chez madame la Rivière; on ne peut pas garder ce bétail-là chez nous. Il y en a cinq, faut en jeter quatre, on gardera le plus propre.

— C'est tous des affreux chiens! »

Et madame Thiébaud nous prenait l'un après l'autre et nous rejetait dans la niche comme on jette un caillou dans un ruisseau. Quand vint mon tour, elle dit :

« Je garde celui-ci, il sera tout blanc.

— Tu as tort, ma femme, il sera toujours sale. »

Je fus rejeté aussi, et ma mère passa sa langue sur mon poil hérissé.

« Pauvre bête, reprit le père Thiébaud, elle aime ses petits! Elle est contente! Ah! si nous avions eu des enfants! la loge serait plus gaie. »

La femme Thiébaud haussa les épaules. Si elle avait eu des enfants, bien sûr elle ne les aurait pas regardés avec des yeux bons et tendres comme ceux que ma mère fixait sur nous. Elle n'était pas belle, ma mère; son poil était noir, son corps trop gros et ses pattes trop courtes, mais elle avait le talent d'ôter au ménage Thiébaud une partie des peines attachées à leur charge : elle savait tirer le cordon! Quand elle ouvrait la porte aux habitants de l'hôtel, elle remuait la queue, et les époux Thiébaud ne se dérangeaient pas; quand elle voyait entrer un étranger bien mis, elle aboyait une fois ou deux avec calme et dignité. Pour les gens suspects, elle aboyait avec rage.

Madame Thiébaud recommença son examen, qui fut encore en ma faveur. Mes frères furent mis dans un panier, et une heure après leur naissance, ils servaient de pâture aux poissons de la Seine. Quand on les avait enlevés, ma mère s'était dressée sur ses pattes, elle attachait des yeux suppliants sur les époux Thiébaud, elle hurlait d'une voix lamentable, puis elle se rejetait sur ceux de ses enfants qu'on ne lui avait pas encore ôtés; elle se couchait sur nous pour nous dérober aux regards, elle nous prenait dans sa gueule, doucement, en écartant de nous ses dents blanches; elle cherchait à nous enfouir sous la paille, mais tous ses efforts furent inutiles, je restai seul avec elle. Alors elle concentra toute sa tendresse sur moi. Loin d'imiter les mères qui, sous prétexte de pleurer un enfant mort, oublient de s'occuper des enfants qui leur restent, elle aima en moi tous ceux qu'elle avait perdus.

Je commençai bientôt à courir dans la loge; mon poil s'allongeait, il n'était pas blanc comme l'avait cru madame Thiébaud, il était d'un gris sale et toujours emmêlé. Je ressemblais à ces balais qu'on appelle *têtes de loup*, et dont on se sert pour enlever les araignées qui filent leurs toiles aux plafonds. Mes yeux verts annonçaient de l'intelligence.

« Il tirera le cordon, » dit un jour le père Thiébaud à sa femme. C'était une prédiction pour l'avenir, telle qu'en font les parents qui posent avec satisfaction leurs mains sur une tête blonde en disant : « Il fera son chemin! » Mais j'étais destiné à une vie errante et aventureuse.

Au premier étage de notre maison habitait un avocat général; ses enfants entrèrent par hasard dans la loge.

« Oh! le gentil petit chien! s'écria une petite fille de quatre à cinq ans, qui se précipita vers moi et me saisit si vivement qu'elle pensa m'étouffer. Oh! ma bonne, je voudrais qu'il fût à moi!

— Non, il ne sera pas à toi, reprit son frère, il sera à moi, je vais l'emporter et je le garde.

— On n'emporte pas ainsi un chien, dit la bonne, il appartient à madame Thiébaud; et puis, que dirait madame si elle voyait cette bête sur ses beaux tapis?

— Papa me le donnera; je veux le lui montrer, je le veux, » dit l'enfant en frappant du pied et en repoussant sa bonne, qui essayait vainement de s'emparer de moi pour me remettre à terre. M. Paul Bergevin n'entendait pas qu'on entravât ses désirs; déjà il m'avait arraché des mains de sa sœur, et je sentais ses petits doigts crispés qui s'enfonçaient entre mes côtes et me faisaient beaucoup de mal. Je poussai un gémissement. A cette plainte, ma mère, qui depuis cinq minutes allait et venait autour des enfants, s'élança sur Paul, non pour le mordre, elle n'a jamais mordu personne, mais pour me saisir à son tour et m'emmener dans notre niche. Le petit bonhomme eut peur, il me lâcha et je tombai rudement en jetant un cri de douleur.

« Vous lui avez fait mal, dit la bonne.

— Je veux le chien, je le veux! » répétait l'enfant qui s'échappa et monta l'escalier en courant.

M. Bergevin redescendit peu de temps après avec son fils, me regarda d'un air de compassion, mit vingt francs dans la main du père Thiébaud, et dit à Paul :

« Prends-le et sois sage! »

J'eus de la peine à m'habituer à ma nouvelle demeure, je pleurai ma mère pendant une heure au moins. Paul m'embrassait; il avait pris le lit d'une des poupées de sa sœur pour m'y installer; j'étais couché sur un matelas de satin rose et des rideaux de dentelle se croisaient au-dessus de ma tête, mais j'étais insensible aux vanités de ce monde; ce luxe me laissait indifférent. Je regrettais la paille que je partageais avec ma mère; aussi quelle fut ma joie quand le soir on me descendit dans la loge pour passer la nuit près d'elle! On trouva commode de se débarrasser de moi, et comme le lait de ma mère m'était encore nécessaire, on continua à m'envoyer chaque soir chez le concierge. Un grand valet me portait du bout des doigts d'un air de mépris et m'écartait de lui pour ne pas mettre mon poil en contact avec sa brillante livrée. Avec quel bonheur je retrouvais ma bonne mère! je me serrais contre elle, elle m'entourait de ses pattes, elle me léchait et je m'endormais, bercé par ses caresses.

Mes journées étaient bien fatigantes, tantôt j'étais habillé avec des chiffons par mademoiselle Émilie Bergevin, qui me faisait danser sur mes pattes de derrière, tantôt j'étais attelé à une petite voiture par M. Paul, ou condamné à faire l'exercice le fusil sur l'épaule, mais il faut dire que tous deux partageaient avec moi leurs gâteaux et leurs bonbons; je n'étais jamais oublié. Ils m'aimaient et me tourmentaient; je les aimais et je leur obéissais.

Je me trouvais assez heureux chez les Bergevin; les domestiques me lançaient bien de temps à autre un coup de pied, mais à cela près je n'avais pas à me plaindre de ma condition.

Au premier étage comme dans la loge, le mari était bon et la femme violente, exigeante et acariâtre. Madame Thiébaud menait tambour battant le père Thiébaud et ma mère, les seuls êtres qui fussent sous sa dépendance; madame Bergevin gouvernait avec une main de fer son mari, ses enfants et ses serviteurs. Ce que j'ai vu de plus désagréable et de plus à redouter dans le monde, c'est une méchante femme. Malheureusement on dit qu'il y en a beaucoup. Ces femmes-là sont malfaisantes par instinct; tracasser leur prochain est pour elles un besoin plus impérieux que de boire et de manger.

Comme elle était laide madame Bergevin! Elle était maigre à ne pas oser s'en approcher; en se frappant contre elle on se serait fait autant de mal qu'en se frappant contre l'angle d'une cheminée de marbre. Elle avait la mâchoire de travers, de longues dents qui ressemblaient à celles d'un cheval hors d'âge; son nez était déchiqueté, elle minaudait et grimaçait à donner envie d'aboyer en la regardant. Deux masses compactes et allongées de boucles blondes faisaient de chaque côté de sa tête l'effet des oreilles d'un King-Charles.

L'avocat général était un gros homme rose et joufflu qui n'avait jamais fait de mal à qui que ce soit, si ce n'est à ses clients quand il était simple avocat. Il mangeait avec la voracité d'une meute entière, tandis que sa femme grignotait du bout des dents en relevant ses lèvres comme une chatte. C'était à table surtout que j'étais appelé à les contempler. Quand Paul avait bien fait ses devoirs, quand il savait toutes ses leçons, il demandait pour récompense de ne pas quitter *Bijou*, c'était le nom qu'il m'avait donné. Mes petits maîtres me passaient leurs assiettes et je faisais disparaître en deux coups de langue les morceaux qu'ils n'avaient pas trouvés à leur gré.

Les vacances arrivèrent; M. et madame Bergevin partirent pour la campagne. Paul voulût m'emmener; on résista d'abord et puis on céda, car à la rentrée il devait entrer au collége, et on pensa qu'on se débarrasserait de moi plus facilement en province qu'à Paris. J'avais grandi et grossi, je ne pouvais plus être considéré comme un joujou, et ma laideur faisait honte à madame Bergevin; elle ne savait comment expliquer la présence d'un si vilain animal dans ses élégants appartements.

M. et madame Thiébaud quittèrent aussi la maison. La femme du concierge, dans un accès de colère, avait insulté le propriétaire qui la mit à la porte; elle partit en emmenant ma mère que je ne revis jamais. Nos affections diffèrent de celles des hommes en ce qu'elles se concentrent sur nos maîtres, au lieu de se concentrer sur nos parents, sur nos semblables; je cherchai ma mère d'abord, et puis je l'oubliai.

Je fus heureux à la campagne! Je m'ébattais dans l'herbe avec les enfants, qui me laissaient plus de liberté que rue Lavoisier, où j'étais leur seul jouet vivant. Là, des poules et des lapins me firent concurrence; je restai le favori, mais je n'étais pas toujours de service et je m'en félicitais.

Les vacances passèrent comme un rêve; les enfants me quittèrent en pleurant. Émilie passait ses belles petites mains dans mon poil hérissé, elle appuyait sa tête sur mon dos en murmurant :

« Oh! mon bijou, nous ne nous reverrons jamais! A cet âge une année c'est jamais! Elle avait raison, du reste, nous ne devions jamais nous revoir.

M. Bergevin avait un chien de garde, j'étais donc un meuble inutile, il ordonna au jardinier qui gardait la maison de se débarrasser de moi comme il l'entendrait, et le jardinier me donna à un aubergiste qui tenait un méchant cabaret sur la grande route.

Je fus logé à l'écurie, entre un cheval poussif et un âne galeux; j'eus pour nourriture de l'eau sale et du pain dur; pour caresses, des coups de bâton.

Un mois se passa ainsi; j'étais bien malheureux; sans l'espèce d'étoupe qui m'enveloppait, on m'aurait vu dépérir; je n'avais plus que la peau et les os. J'étais un jour couché dans mon chenil et je dormais, quand je fus réveillé par le son du clairon. Ce son fit battre mon cœur. Paul Bergevin, mon maître et mon ami, affectionnait cet instrument. Je mis mon museau à la porte et j'aperçus une masse d'hommes qui marchaient en mesure et s'avançaient vers l'auberge. C'était un bataillon de chasseurs qui faisait une étape. Il s'arrêta *Au Rendez-vous des Bons-Amis*, il déjeuna sur la route; on mit à l'écurie à côté de l'âne galeux le cheval du commandant; il entra en piaffant et fut attaché à la place où je me

couchais habituellement; le soldat qui en prenait soin lui donna de l'avoine et s'en alla. Bientôt l'animal, vexé sans doute du voisinage de l'âne galeux, commença à s'agiter en tous sens et à trépigner; il prit une de ses jambes de devant dans sa longe et se débattit en vain pour se dégager. Il me faisait de la peine, car il souffrait; je courus à la porte de l'écurie et me mis à aboyer. Un soldat me dit : *Tais-toi donc, fichu musicien.* J'aboyai plus fort en me retournant du côté de l'écurie, en allant du soldat à la porte et de la porte au soldat, en grattant le sol avec mes pattes. La curiosité prit à cet homme de savoir ce qui m'occupait ainsi, il me suivit et je le conduisis près du cheval.

« Ah! que t'as d'esprit sous ton vilain poil! » me dit-il.

Il dégagea le cheval et puis appela ses camarades et me montra en disant :

« Il ressemble à un bonnet de sapeur déteint; c'est égal, il nous faudrait c'te bête à la caserne; le bataillon n'a pas de chien, ça nous manque.

— Faut pas le voler, dit un autre, ça ferait une histoire avec le capitaine, qui se mêle de tout.

— Non; mais s'il avait l'esprit de nous suivre!... Faut le régaler! »

Ils me donnèrent un peu de leur pain de munition; mais c'était superflu, mon parti était pris.

Je laissai défiler le bataillon et je rentrai dans mon écurie, car mes maîtres étaient sur leur porte et m'auraient vu partir. Je sortis doucement par le jardin qui était derrière la maison, et je suivis une haie qui bordait la route; il me fallut la traverser, elle était épaisse et j'y laissai des flocons de poils, de nombreuses épines s'enfoncèrent dans ma peau; je parvins pourtant à franchir cet obstacle, alors je marchai dans le fossé qui bordait la route, et je fis ainsi deux lieues à une petite distance en arrière du bataillon. A la huitième borne je m'élançai dans les rangs, je cherchai les soldats dont j'avais fait la connaissance, je sautai après eux pour leur dire aussi bien que je le pouvais :

« Je suis à vous! »

Ils étaient contents, m'excitaient à les suivre, et me jetaient encore des débris de leur repas matinal.

Le soir, j'étais le chien du bataillon, et on m'avait appelé *Moustache.*

Le bataillon se rendait en Afrique, et j'y passai quatre ans. J'étais le plus heureux chien de la terre. Comme ils étaient bons pour moi ces braves soldats! Les officiers aussi m'avaient adopté; j'allais chez eux, je les suivais quelquefois à leur pension, et j'y faisais bombance. On m'avait appris à faire l'exercice, à rapporter, à donner la patte, à jouer aux cartes, à fumer une pipe, et tout cela avec tant de patience, que le moment de mes leçons, le soir dans la chambrée, était le meilleur moment de ma journée. Je choisissais ensuite le lit qui me convenait pour y passer la nuit; j'allais de l'un à l'autre toujours sûr d'être bien reçu et d'avoir en hiver la moitié de la couverture.

Un jour mon bataillon reçut son ordre de départ pour la Crimée.

Peu m'importait de changer de place, puisque je restais avec mes amis. Ils étaient joyeux de partir; les Français aiment la gloire; ils chantaient en faisant leurs préparatifs. Combien d'entre eux ne devaient pas revenir!

Devant Sébastopol commença pour moi la vie des camps. J'allais à la tranchée avec ceux que j'affectionnais le plus. J'en ai vu tomber plus d'un!

Il y avait au bataillon un officier que je préférais à tous. Je l'avais accompagné une nuit à la tranchée; il se mettait ordinairement à la même place sur une grande pierre plate qui le garantissait un peu de l'humidité; il s'y plaça comme de coutume et je me couchai près de là. Tout à coup je me réveillai, croyant voir tomber une bombe sur la pierre où était mon capitaine. Je l'avais rêvé. Aucune bombe n'était tombée ni là ni ailleurs. Je me rendormis, et bientôt le même songe vint me tourmenter. Oh! pour le coup, je n'y tins plus, je m'élançai vers le capitaine, je saisis sa criméenne dans mes dents, et je cherchai à l'entraîner plus loin; il résista d'abord, puis entendant mes cris, il fit quelques pas vers moi pour me caresser et m'apaiser; je profitai de mon avantage pour l'attirer encore, pour l'éloigner de cette pierre fatale. Au même instant une bombe arriva à la place qu'il venait de quitter, et la pierre vola en mille éclats. Le capitaine fut touché par un éclat, et moi aussi, car je sentis une violente commotion et je roulai dans la tranchée.

« Ah! mon brave Moustache, que tu as d'esprit, Merci, Moustache! Pour l'intelligence et l'instinct, à toi le *pompon.* »

Les soldats entendirent cela, et depuis lors on me donna le surnom de *Pompon.*

Quelque temps après j'aperçus deux ombres qui se traînaient en rampant dans l'obscurité. Je flairai et je *sentis* deux Russes. J'aboyai, je hurlai! Ils furent poursuivis et se sauvèrent à grand'peine. Mais dans leur course rapide ils perdirent une bourse que je ramassai. Pour moi-même cette bourse n'avait rien de précieux, mais j'avais trop vécu parmi les hommes pour ne pas savoir que l'or n'est point une chimère; je savais au contraire qu'avec ces pièces jaunes et rondes on se procure tout ce qu'on désire. La bourse des Russes était très-lourde, je la serrais dans mes dents pour ne rien perdre de son contenu, et j'arrivai ainsi triomphant près du feu du bivouac auquel se chauffaient mes amis.

« Qu'est-ce que c'est, Pompon?

— Apporte, Pompon! »

Je ne savais auquel entendre. Je pris le parti de poser ma bourse à terre et de sauter tout autour. Je voulais leur faire voir que je comprenais l'importance de ma trouvaille.

On compta cinquante pièces d'or, puis on délibéra sur l'emploi de ce trésor; on le partagea; on décida qu'on se régalerait le lendemain et que j'aurais ma place au festin. J'eus même la place d'honneur et les meilleurs morceaux. On but à ma santé.

« C'est Pompon qui nous régale. Vive Pompon! » criait-on de toutes parts.

Quand vint l'attaque du Mamelon-Vert et l'assaut de Sébastopol, je suivis l'étendard; j'aurais eu honte de rester en arrière, de ménager la vie d'un chien, quand tant d'hommes ne ménageaient pas la leur. Ils se battent si bien les soldats français! Ils se battent avec rage et sans savoir *pourquoi.* Que leur font les querelles des empires et des empereurs? Quel intérêt un paysan normand, breton ou gascon

peut-il prendre à ce qui se passe entre les Turcs et les Russes? Je n'en sais rien. Ils n'en savent rien non plus, mais ils se battent avec autant de cœur et d'acharnement que deux chiens qui se disputent un os. Que leur en revient-il? Des blessures ou la mort. La gloire descend rarement jusqu'à eux, elle reste dans de plus hautes régions; ils se battent parce que la poudre les attire comme le gibier nous attire nous autres quand nous sommes chiens de chasse.

Je léchais le sang des blessés et je hurlais auprès des morts. Un chien aime son maître. Eh bien, le chien d'un régiment aime tous ses maîtres comme s'il n'en avait qu'un seul.

Après la victoire nous revînmes en France, c'est-à-dire ceux qui ne restèrent pas là-bas couchés sous la terre.

Pour nous récompenser, on nous envoya en garnison à Paris; on nous donna pour cantonnement le beau jardin du Luxembourg. Cela faisait plaisir aux officiers et aux soldats d'être à Paris. Pour mon compte, cela m'était égal, je n'espérais pas revoir ma mère; elle avait eu sans doute depuis mon départ bien des enfants et ne m'aurait pas reconnu.

J'étais plus laid que jamais; plus large que long, plus gros que haut; mes yeux disparaissaient sous d'énormes poils emmêlés et crépus. J'étais toujours propre, les soldats me lavaient très-souvent, et pourtant j'avais l'air d'être sale; ma couleur naturelle était malheureusement une couleur de poussière et de boue.

J'allais à toutes les revues. Pour ces représentations-là, on me mettait un vieux morceau de drap sur le dos avec le numéro du bataillon. Je marchais en tête d'une colonne ou plus souvent encore derrière le capitaine que j'aimais tant!

Il y eut au camp de Saint-Maur une petite guerre qui attira bien des curieux Parisiens. Je remarquai parmi les spectateurs une dame qui passa à cheval avec deux cavaliers et s'arrêta à peu de distance de nous. Dans un moment de repos, mon capitaine alla la saluer et je le suivis.

« Ah! voilà Pompon! » s'écria-t-elle; et de la main elle m'engageait à venir à elle, à sauter après sa longue jupe flottante.

Elle me connaissait, et moi je ne me souciais pas de la connaître. En dehors de mes cantinières, je n'avais rencontré dans le monde que la concierge de la rue Lavoisier et madame Bergevin. Ce souvenir importun m'avait toute ma vie tenu éloigné des femmes. Pourtant il fallut bien faire connaissance, car le capitaine me prit par la peau du cou et m'éleva au niveau de la main gantée qui s'avançait pour me flatter.

« Vous allez lui faire mal, mettez-le à terre, s'écria la dame. Pompon a un paletot! oh! qu'il est drôle, mais son paletot n'est pas beau, je lui en ferai un; vous m'amènerez Pompon. »

Je me dis: Cette femme-là n'est de l'espèce ni de madame Thiébaud, ni de madame Bergevin.

Quelques jours après, un fiacre s'arrêta à la grille de l'Observatoire; ce fiacre était là pour moi. J'étais trop laid pour que mon capitaine se souciât de traverser le faubourg Saint-Germain, les Tuileries et la rue Royale en ma compagnie. On me mit dans le fiacre, je n'avais jamais eu ce plaisir; je m'installai sur le coussin de drap rouge devant le capitaine, et je posai mes pattes sur la portière pour regarder les passants et leur faire voir que Pompon était en voiture.

Nous nous arrêtâmes rue Tronchet. J'hésitai à suivre mon maître; il y avait des tapis dans les antichambres où il entrait, et je n'osais y poser mes vilaines pattes; je me souvenais des horions que j'avais reçus chez madame Bergevin.

Je revis la dame du camp de Saint-Maur; elle était assise sur une causeuse au coin du feu, elle me prit dans ses bras, et après m'avoir gardé un instant sur ses genoux, sans se préoccuper de la belle robe de soie qui criait sous mes ongles, elle me mit près d'elle sur la causeuse de velours, et sa main qui me caressait sans cesse disparaissait dans l'épaisseur de mon poil.

« Il ne suffit pas de faire bonne mine à Pompon, dit-elle, il faut lui offrir des friandises. »

Elle sonna, et des bonbons furent apportés. Je n'en avais pas mangé depuis l'époque lointaine où Paul et Émilie partageaient les leurs avec moi. Je regardai mon capitaine pour savoir ce qu'il était séant de faire. Il me fit un petit signe de tête affirmatif, et j'allongeai doucement ma langue pour ne pas toucher avec mes dents les petits doigts qui me présentaient des bonbons; j'en mangeai beaucoup, ils étaient délicieux! Puis une femme de chambre entra avec un long ruban numéroté, c'était un mètre destiné à prendre mes mesures pour le costume qu'on allait me faire.

« Madame la marquise veut-elle mettre des manches au paletot? » demanda la caméristе.

Il fut discuté entre le capitaine et la marquise si je devais avoir des manches.

Le capitaine opina pour supprimer les manches qui devaient me gêner; il fut convenu que j'aurais une espèce de couverture d'une forme analogue à celles des chevaux. On me mesurait dans tous les sens; je me laissais faire avec joie, et la marquise s'écria :

« Oh! qu'il est mignon! »

Depuis que j'étais au monde, personne ne m'avait jamais dit que j'étais *mignon*.

Quelque temps après, je fus ramené chez la marquise, mais cette fois j'allai du Luxembourg à la rue Tronchet à pied avec l'ordonnance du capitaine. La marquise était malade et ne pouvait recevoir que *moi*.

La femme de chambre me posa sur le lit de sa maîtresse qui m'accueillit comme toujours avec de bonnes paroles et des caresses; elle voulut me mettre elle-même le joli vêtement qu'elle avait brodé : c'était une élégante couverture de drap bleu foncé, doublée de soie verte. Des passe-poils et des galons verts et jaunes rappelaient les couleurs du bataillon. Sur les coins de la couverture étaient brodés des cors de chasse qui renfermaient dans leur centre *un numéro*, celui du bataillon. Les chevrons de mes campagnes étaient placés en avant, et sur le milieu de la couverture étaient tracés ces mots : *Afrique* et *Crimée*. Un beau collier de cuir vert à plaque d'argent fut attaché à mon cou. Le nom de *Pompon* était gravé sur la plaque d'argent.

J'étais content! Je léchais les jolies mains qui me paraient si bien! je n'osais pas exprimer ma joie

autrement. Comment sauter au milieu des oreillers de dentelle et des couvertures de soie?

Il fallut pourtant quitter la marquise, cela me fit de la peine, il me semblait que chez elle j'étais chez moi. Si j'avais été *marquis* ou si elle eût été *chienne*, j'aurais passé ma vie à ses pieds.

J'étais si beau que dans la rue tout le monde se retournait pour me voir passer. — Mon entrée au Luxembourg fut un triomphe. On m'admira, puis on me dépouilla de mon uniforme que je ne devais revêtir que les grands jours; on me laissa seulement mon collier.

Au printemps de 1857, une revue eut lieu en l'honneur du grand-duc Constantin.

Je figurai à la splendide revue du Champ de Mars; on me remarqua, on m'applaudit!

Après la gloire, venaient les honneurs!

Les semaines et les mois se passèrent sans rien changer à mon heureuse existence. Je devenais plus gros et plus vieux, voilà tout.

Un jour, j'étais dans le jardin du Luxembourg, quand j'aperçus une femme qui marchait légèrement à ma rencontre. Je reconnus la marquise, je m'élançai vers elle, et, loin de repousser mes pattes poudreuses, elle m'attirait à elle, je chiffonnais impunément les volants de sa robe, je mordais son châle tant j'étais heureux de la revoir. Cette fois encore il fallut nous séparer, et je ne la revis jamais.

Je termine ici mes Mémoires; je pars pour l'Italie, je vais mourir là-bas, je le sais, et peu m'importe! Je ne veux pas vivre, quand mes meilleurs amis, mes maîtres, seront tombés. Leurs âmes seront immortelles comme leur gloire, mais moi je n'ai pas d'âme, je n'ai qu'un cœur qui leur appartient; je suis trop vieux pour me consoler. Pompon veut finir sa vie et son histoire.

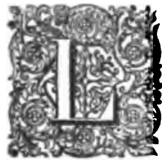
Vous tous qui l'aurez lue, cette histoire, ne maltraitez jamais un chien, car il sait penser, aimer et souffrir!

Comtesse de Mirabeau.

LA SYRIE

(Suite.)

XIII



orsque je repris mes sens, j'étais étendu sur une natte de jonc dans une chambre où la lumière du jour ne pénétrait que par quelques fentes d'un volet mal joint. Je ne me rappelai d'abord que confusément le combat auquel j'avais pris pris part, mais la mémoire me revint peu à peu, et une vive douleur que je ressentais à l'épaule me fit comprendre que j'avais été blessé, et que je m'étais évanoui sur le coup. Mais quelle avait été l'issue de cette lutte inégale? qu'étaient devenus mes amis? où étais-je moi-même? Je me trouvais trop faible pour faire aucun mouvement, et je ne reconnaissais pas les lieux; il me vint dans l'esprit que les Druses m'avaient fait prisonnier et jeté dans un cachot; cette affreuse pensée me donna le frisson, mais je ne la gardai pas longtemps, la porte de la chambre s'ouvrit, et deux femmes s'approchèrent de moi.

« Est-ce vous, chère Élia! m'écriai-je avec transport, car je la reconnus tout de suite à sa démarche élégante; où sommes-nous? Qu'est-il arrivé?

— Grâces à Dieu, tout est fini, les Druses sont en fuite, et nous n'aurions qu'à nous réjouir si tu n'étais blessé.

— Ma blessure n'a rien de grave, car je n'y sens plus de mal depuis que vous êtes entrée. Donnez-moi du jour, et racontez-moi tout ce qui s'est passé. »

Elle ouvrit la fenêtre qui laissa pénétrer les rayons du soleil levant, et dit en peu de mots que la lutte avait été sanglante et la victoire vivement disputée, les Druses ayant enfoncé la porte de la maison dont l'entrée avait été héroïquement défendue; mais la supériorité numérique des assaillants aurait fini peut-être par triompher de la bravoure des assiégés, si les habitants du village, éveillés par le bruit, n'étaient venus en armes au secours de leur cheik. Les Druses alors, pris entre deux feux, avaient été obligés de chercher leur salut dans la fuite, laissant sur le champ de bataille cinq morts et plusieurs blessés.

« Maintenant, ajouta-t-elle avec candeur, laisse-nous panser ton bras malade, car la besogne ne nous manque point là-bas.

— Qu'avez-vous donc à faire de si pressé? lui dis-je, tout en m'abandonnant à ses mains habiles et à l'expérience de Mariem.

— Ne faut-il pas donner des soins à ces malheureux blessés, qu'on a déposés pêle-mêle dans le sélamik?

— Des habitants du village?

— Des Druses, me répondit-elle, car, grâce à Dieu, les nôtres ont eu peu à souffrir.

— Et vous allez panser vous-même ces coquins d'idolâtres?

— Après le combat il n'y a plus d'ennemis pour les chrétiens, il n'y a que des frères, dit-elle.

— Ces sentiments sont très-beaux, sans doute, mais la charité doit avoir des bornes; je vous en

prie, Élia, envoyez vers eux vos serviteurs, je ne puis me faire à l'idée que vous allez toucher à ces vilains hommes.

— Tais-toi, me dit-elle avec un sourire angélique, tu parles trop pour un malade. »

Le cheik entra dans la chambre, les émotions et les fatigues de la nuit n'avaient point abattu sa vigueur. Il s'informa de ma santé avec une sollicitude paternelle, et, ayant reçu l'assurance que ma blessure n'offrait aucun danger, il s'assit au pied de ma couche, et me raconta en détail, et en présence de Ben Kavven, qui arriva un instant après lui, tout ce qu'Élia m'avait appris en peu de mots.

« Dieu soit béni ! s'écria-t-il en terminant, de m'avoir accordé encore cette victoire sur les ennemis de son saint nom !

— Connaissez-vous les motifs de cette odieuse attaque? lui dis-je. »

Les yeux du vieillard étincelèrent.

« Ils voulaient nous enlever Élia, dit-il brièvement.

— Père, comment le sais-tu? s'écria Ben Kavven.

— Je l'ai appris en interrogeant les blessés, mon fils. »

Cette explication s'accordait avec mes propres soupçons, qui se trouvèrent ainsi confirmés.

« Vous avez besoin de repos, me dit le cheik, qui attribuait à la souffrance le silence que je gardais en faisant de graves réflexions; nous allons vous aider à regagner votre chambre, et vous y laisser tranquille. »

Je dormis d'un bon sommeil, et le lendemain mon aimable et habile chirurgien ayant déclaré que je pouvais me lever quelques instants, je descendis m'asseoir dans la cour, accompagné de Francis, qui s'était bravement comporté pendant le combat. Un instant après, je fus rejoint par le curé et par plusieurs habitants du village qui voulaient me témoigner leur reconnaissance pour avoir été le premier à donner l'alarme, et parce que j'avais ainsi prévenu les plus grands malheurs.

« Mon mérite est celui d'un chien fidèle, leur répondis-je en riant; mais, à propos de chien, qu'est devenu le bon Norri, et pourquoi sa vigilance s'est-elle trouvée en défaut au moment le plus périlleux?»

On m'apprit alors que l'animal avait été trouvé mort dans sa loge, je me rappelai aussitôt la proie que je lui avais vu emporter, et qui lui avait été jetée par-dessus le mur sans doute, et je compris que le pauvre chien, que j'accusais injustement, avait été empoisonné par une main perfide.

Un triste devoir restait encore à remplir aux Maronites vainqueurs, il s'agissait de rendre à la terre les dépouilles des ennemis tués pendant le combat.

On creusa leurs fosses au bord d'un torrent desséché au milieu d'un petit bosquet ombreux et solitaire, et l'on se disposa à y porter les corps des Druses; mais au moment où six vigoureux montagnards venaient d'être désignés pour les transporter sur des civières, une singulière procession nous apparut de loin, gravissant les hauteurs. C'était une troupe de femmes voilées, et portant sur leurs têtes de hautes cornes ou tantours (1) cette coiffure bizarre qui tend à disparaître du Liban, Elles se dirigèrent vers le castel, faisant retentir les airs de lamentations lugubres, entrèrent ainsi dans la cour, et, apercevant le cheik qui s'avançait à leur rencontre, elles se précipitèrent à ses pieds en redoublant de pleurs et de gémissements, se frappant la poitrine et se déchirant le visage.

« Rends-moi mon fils ! criait l'une d'elles, en embrassant les genoux du vieillard, et en les arrosant de ses larmes. »

Jusqu'alors j'avais assisté en curieux indifférent à ce singulier spectacle; mais ce cri, parti du cœur d'une mère, m'avait remué malgré moi; je me rapprochai du groupe, attendant avec anxiété ce qu'on allait répondre.

« Est-ce nous qui, semblables à des loups ravisseurs, avons été attaquer les Druses dans leur demeure? dit le cheik d'une voix sévère. N'est-ce pas eux, au contraire, qui sont venus se prendre à l'étourdie dans le piége qu'ils nous avaient traîtreusement dressé?

— Pitié! rends-moi mon fils! répéta la pauvre femme, mon fils, mon seul amour! la chair de ma chair, le plus pur de mon sang! Je suis vieille, je suis veuve, je n'ai que lui au monde!

— Quel mal lui avions-nous fait pour qu'il se déclarât notre ennemi? reprit gravement le vieillard.

— Il a eu tort, tu as raison, grand cheik ! mais tu es bon, tu es généreux! Le cœur des chrétiens n'est pas semblable au cœur des Druses, il est accessible à la pitié. Je me ferai baptiser, si tu le désires... Je te bénirai tous les jours de ma vie!

— Grand père, au nom de Dieu, aie compassion de cette pauvre créature, dit Élia les yeux en pleurs, et se précipitant à genoux à côté de la suppliante, tandis qu'un des serviteurs, s'approchant du cheik, lui dit quelques mots à voix basse.

— Femme, dit le vieillard visiblement ému, Dieu seul dispose de nous, et si l'âme de ton fils était déjà séparée de son corps, comment pourrais-je le rendre à la vie!

— Mon fils n'est plus!... s'écria la mère avec désespoir. »

Et elle se roula dans la poussière comme une couleuvre mutilée. C'était pitié de la voir en proie à ces affreuses convulsions.

« Rends-moi au moins sa dépouille mortelle, dit-elle enfin au milieu des sanglots, que je puisse l'ensevelir de mes propres mains, et pleurer chaque jour sur sa tombe.

— Je n'ai jamais vu ton fils, dit le vieillard avec compassion; à quel signe le reconnaîtrai-je?

— Laisse-moi le chercher moi-même parmi les morts, dit-elle.

— Suis-moi donc, si tu en as le courage. »

Et comme l'infortunée Fatma, ébranlée par de si fortes secousses, avait de la peine à marcher, Élia lui donna le bras, et soutint ses pas chancelants.

Je les suivis dans la chambre obscure où l'on avait déposé cinq cadavres, tandis que les autres femmes druses, parentes ou amies de la pauvre mère, continuaient à se lamenter dans la cour.

Une lampe à trois becs brûlait dans la triste enceinte; le cheik la prit d'une main, et, soulevant de

(1) Les tantours sont encore portés par les femmes druses, mais parmi les Maronites il n'y a plus que les princesses qui en fassent usage.

l'autre le blanc linceul jeté sur chacun des morts, il découvrit le visage pâle et ensanglanté d'un homme de haute taille :

« Est-ce là celui que tu cherches? dit-il à la pauvre femme qui demeurait immobile d'effroi.

— Non, répondit-elle d'une voix mourante, et en appuyant fortement la main sur son cœur, comme pour l'empêcher de se fondre. »

Le linceul retomba et un autre fut soulevé.

« Celui-ci est Zebdanir Ben Ibrahim, l'ami de mon Achmet, celui qui l'avait entraîné dans cette fatale expédition, dit-elle en pleurant sur un beau jeune homme, dont le mâle visage semblait encore menaçant sous la pâleur de la mort. »

Le cheik, Élia et moi, nous avions également tressailli à cette révélation inattendue.

« Justice divine! s'écria le vieillard, en considérant avec une mélancolique pitié le cadavre du fils d'Ibrahim. »

Mais la pauvre mère ne s'était point aperçue de notre trouble, et elle continuait, toujours plus agitée, sa douloureuse recherche.

Les deux autres morts étaient des adolescents encore imberbes; elle ne jeta sur eux qu'un seul regard, s'approcha vivement du cinquième, souleva le linceul, poussa un cri perçant et tomba évanouie.

« C'est donc là son fils? dis-je tout ému.

— Oh! non, répondit Élia, ce cri est un cri d'espérance; ne l'as-tu pas compris à l'accent de sa voix! »

La douce fille avait deviné juste. Le serviteur qui avait secrètement annoncé au cheik la mort du jeune Druse, s'était laissé tromper par une vague ressemblance, et avait donné à son maître un faux renseignement; le fils de la veuve fut retrouvé parmi les prisonniers.

Je laisse à penser les cris de joie, les larmes de bonheur de la pauvre Fatma en revoyant plein de vie, malgré de légères blessures, celui qu'elle avait cru couché parmi les morts. Aucune langue humaine ne saurait exprimer les transports de sa joie, car les démonstrations extérieures peuvent varier suivant les mœurs ou les climats, mais le cœur des mères est le même partout.

Le vif intérêt que j'avais pris à cette scène m'avait absorbé tout entier; mais à peine les femmes druses avaient-elles disparu à nos regards, que je sentis une sueur froide me couvrir le visage, et mes jambes fléchirent sous le poids de mon corps.

« Tu es resté trop longtemps debout, me dit Élia, qui s'aperçut de cette sorte de défaillance, il faut aller te mettre au lit. »

Ben Kavven me porta presque dans ses bras pour me faire regagner ma chambre; la fièvre me saisit, et le délire s'empara de mes sens. Dans cet état, il me semblait voir ma mère se tordre dans la poussière comme la femme druse, en redemandant son fils à grands cris. Je l'appelais alors des noms les plus tendres, je tendais vers elle des bras suppliants, et, n'embrassant que le vide, je pleurais de regret et de douleur de ne pouvoir saisir ce cher fantôme.

Cependant les soins les plus assidus m'étaient prodigués par la famille Kavven; Élia passait une partie de ses journées auprès de moi, et, comme la harpe de David, dont les sons mélodieux mettaient en fuite le malin esprit, sa voix caressante chassait les hallucinations de mon cerveau, et ramenait le calme dans mon âme.

« Ne crains rien, pauvre Franc, disait-elle, n'es-tu pas chez des amis? Ta mère est trop loin pour t'entendre, mais moi, qui suis ta sœur, je tiendrai sa place auprès de toi. Je prie le bon Dieu matin et soir pour qu'il te rende la santé; le bon Dieu exaucera ma prière, et, quand tu seras guéri, nous irons le remercier dans son temple, et nous nous promènerons ensuite au milieu des fleurs des champs, sous les beaux ombrages de Bennakir. »

C'est par de semblables paroles, murmurées à mon chevet, qu'elle calmait mes souffrances, pareille à la jeune mère qui chante à demi-voix pour endormir son enfant.

Ses prédictions se réalisèrent bientôt; la fièvre disparut, ma blessure se cicatrisa, et je repris peu à peu ma vigueur. Alors commença pour moi une vie si singulière et si douce en même temps, que je me demandais comment j'avais pu me plaire une seule journée au fracas des grandes villes, et au débordement des plaisirs tumultueux. Avec cette faculté naturelle aux Français de prendre facilement les mœurs et les coutumes des peuples qu'ils fréquentent, j'adoptai presque à mon insu les habitudes des bons Maronites de Bennakir, aidant Ben Kavven dans les travaux des champs, et la douce Élia dans les soins aux malades, ornant avec elle le temple du Seigneur, et partageant mes journées entre le travail et la contemplation de la nature. Quelquefois, mais rarement, je lisais les seuls livres français qui existaient dans le pays, c'était un abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament, une *Imitation de Jésus-Christ*, quelques morceaux détachés de Fénelon, et une *Vie des Saints* en quatre volumes. Tous ces ouvrages avaient été donnés à la mère d'Élia par les religieuses européennes qui l'avaient élevée, et Ben Kavven les conservait comme des reliques.

Un soir qu'au retour des champs je me reposais dans la cour feuilletant un de ces livres, pendant que la jeune Maronite aidait les servantes à traire les chèvres et à préparer le souper, je tombai par hasard sur un passage de l'Écriture, qui est toujours resté gravé dans mon souvenir.

« Qui sera assez heureux pour trouver une femme forte? disait le livre; on doit la chercher comme un prix d'un bien inestimable, jusque dans les pays les plus éloignés. Le cœur de son époux se repose sur elle avec confiance, et, sans avoir besoin de remporter les dépouilles de ses ennemis, il verra toujours l'abondance dans sa maison. Elle lui rendra le bien et non le mal pendant tous les jours de sa vie.

» De quelque manière qu'il en use avec elle, elle ne néglige aucun de ses devoirs, et, s'il manque à régler et à soutenir sa famille, solidaire avec lui dans cette fonction, elle y suppléera avec courage, couvrira respectueusement les fautes de son mari, et réparera le mal par le bien. Au lieu de s'amuser, comme les autres femmes, à des choses frivoles, elle prendra d'abord du lin et de la laine : ce sera par un conseil plein de sagesse qu'elle s'appliquera ainsi à travailler de ses propres mains. Semblable à un vaisseau marchand qui porte de loin en loin toutes ses provisions, elle attirera de tous côtés les biens dans sa maison.

» Au lieu de s'endormir dans la mollesse, elle se lèvera avant le jour, afin de pourvoir à la nourriture de ses domestiques et de ses servantes. »

A mesure que j'avançais dans cette description de la vie de la femme forte, mes yeux se levaient involontairement sur Élia, qui se livrait avec tant de grâce et d'habileté à tous les soins domestiques.

« C'est bien là, me disais-je, le portrait fidèle de cette femme incomparable qui n'est ni vaine ni délicate, dont les doigts ne méprisent point le fuseau, et dont les bras, infatigables au travail, s'étendent souvent chaque jour en faveur des pauvres qu'elle soulage dans leur misère, dont la beauté naturelle se passe d'ornements, et n'a pas besoin d'être rehaussée par un vain artifice; qui, accoutumée à se taire et à retrancher les discours inutiles, n'ouvre sa bouche qu'à la sagesse pour instruire et pour édifier, et dont une loi de clémence et de discrétion règle toutes les paroles. »

Ce fut alors que pour la première fois l'idée d'épouser Élia s'empara de mon cœur. Depuis que je la connaissais, je m'étais senti attiré vers elle par l'attrait sympathique de sa grâce et de ses vertus; elle exerçait sur mon esprit un pouvoir salutaire, car j'étais devenu meilleur en vivant auprès d'elle; mais la différence de mœurs et de position, et la grande distance qui séparait nos deux pays éloignaient de moi l'idée d'une alliance possible entre une Maronite et un Marseillais; ce fut surtout ces paroles de l'Écriture sainte :

« On doit chercher la femme forte, comme un prix d'un bien inestimable, jusque dans les pays les plus éloignés, » qui frappèrent mon esprit, et qui embrasèrent mon cœur.

« Ne suis-je pas en âge de me marier? me disais-je; et où trouverai-je mieux cette femme forte, pleine de la grâce de Dieu, comblée de biens, fruits de son travail, et qui mérite une louange immortelle? »

J'en demande pardon à mes aimables compatriotes, dont plusieurs sans doute réunissent toutes les qualités propres à faire d'excellentes mères de famille, mais le hasard avait voulu que presque toutes les jeunes filles que j'avais connues en France, fussent vaines ou coquettes; et, les jugeant sur celles-là, je me demandais ce qu'un pauvre garçon comme moi pourrait faire d'une de ces poupées sans force physique et sans énergie morale, qui ne pensent qu'à leur toilette et à leurs succès dans le monde, qui ne parlent que de modes et n'occupent leurs doigts effilés qu'à des travaux frivoles. Élia, au contraire, réunissait toutes les perfections que l'on peut désirer dans la compagne de sa vie; on aurait en vain cherché une vertu plus pure, une constitution plus robuste, une conversation plus naturelle; mais cette perle de la montagne, comme l'appelait Ben Kavven, consentirait-elle à unir son sort à un étranger dont la jeunesse avait été souillée par de graves désordres? Le vieux cheik me trouverait-il d'assez bonne famille pour m'allier à la sienne? J'en doutais beaucoup, car, dans les trois mois que je venais de passer au Liban, j'avais remarqué combien les chefs d'ancienne race y attachaient de prix à la naissance. Et, lors même que je surmonterais tous ces obstacles, n'est-ce pas toujours une grande affaire que d'engager sa liberté, et de s'imposer de nouveaux devoirs?

Toutes ces pensées s'agitaient tumultueusement dans mon âme, et donnaient sans doute à ma physionomie une expression d'inquiétude dont mes hôtes s'alarmèrent.

« Serais-tu malade? me dit Élia; je te trouve tout autre aujourd'hui que tu ne l'es habituellement.

— Je me porte à merveille, et c'est pour cela que je suis triste, lui dis-je, car je pense qu'il me faudra vous quitter bientôt.

— Si tu te trouves bien ici, qui te presse d'en partir? répondit-elle avec un doux sourire.

— Tôt ou tard il faudra bien que je parte.

— Pourquoi penser d'avance à ce qui t'attriste; ne sais-tu pas qu'à chaque jour suffit sa peine?

— Oui, vous avez raison, toujours raison; jouissons du présent, le temps de l'épreuve ne viendra que trop tôt.»

Je repris un air de bonne humeur, mais l'inquiétude et l'indécision régnaient toujours dans mon âme.

Le soleil cependant avait doré les champs de blé, l'époque de la moisson était proche. Depuis bien des années le ciel n'avait point versé en si grande abondance ses dons sur le Liban; les femmes suffisaient à peine à lier les épis fauchés par les moissonneurs. Les gerbes, apportées sur l'aire commune étaient foulées aux pieds par les chevaux pour en faire tomber le grain, que l'on vannait ensuite en le jetant en l'air avec de grandes pelles. Le soir tous les gens du village venaient se reposer sur la paille fraîche, les enfants y jouaient, les jeunes filles tressaient des guirlandes de bluets pour l'autel de la sainte Vierge, ou dansaient en rond en se tenant par la main; nous prenions part à ces délassements rustiques, et c'était plaisir de voir la joie naïve de tous ces bons Maronites, dont le cœur s'élevait à Dieu en le remerciant de ses dons.

Quelque temps après, Bou-Mazen vint chercher sa jeune nièce pour la conduire à Ghosta, comme on en était convenu au moment du baptême; il resta trois jours à Bennakir, et partit avec Élia, que son père devait ramener la semaine suivante.

Je me trouvai si isolé après le départ de cette aimable fille que je commençai à comprendre à quel point elle m'était chère; je demeurai deux jours encore dans mes incertitudes, puis ne pouvant garder plus longtemps mon secret, j'allai trouver le chef de la famille, et, me prosternant devant lui, selon la coutume du pays, je lui demandai formellement Élia en mariage.

Le vieillard m'écouta parler avec une dignité pleine de bienveillance, à laquelle se mêlait un peu de surprise; par les mêmes motifs qui m'avaient empêché de penser plus tôt à épouser la jeune Maronite, la possibilité de cette union ne lui était jamais venue en idée; il me témoigna son étonnement en quelques paroles simples et amicales, auxquelles je répondis en lui ouvrant mon cœur tout entier.

Il parut très-satisfait du motif qui avait déterminé mon choix, se fit lire le portrait de la femme forte, et convint qu'Élia réunissait toutes les qualités indiquées par Salomon.

« Ta recherche ne me déplaît point, me dit-il en souriant, car tu es un brave jeune homme, et les Français sont nos frères; leur sang coule dans nos veines, puisque, au temps des croisades et pendant

la durée du royaume de Jérusalem, plusieurs d'entre eux se fixèrent dans le Liban et épousèrent des filles du pays; mais Élia est notre trésor le plus cher, la joie de mes vieux ans, l'ange de la famille; et, bien qu'il soit dans l'ordre établi par Dieu même que les jeunes filles quittent leurs parents pour s'attacher à leur époux, nous ne nous en séparerons, son père et moi, qu'avec d'amers regrets. D'ailleurs, quoique l'autorité paternelle soit fortement constituée en Syrie, nous ne sommes pas, nous autres chrétiens, semblables aux infidèles qui, traitant leurs filles comme des ballots de marchandises, les livrent à un acquéreur sans consulter leur goût ou leurs répugnances; nous respectons dans nos enfants la main du Créateur qui leur a donné, ainsi qu'à nous-mêmes, des âmes raisonnables et immortelles, et nous ne forçons jamais leur consentement; il faut donc que je consulte Élia avant de te répondre, il faut aussi que je cause de cette affaire avec Yussuf, quand il retournera des champs. Prends donc patience, mon fils, et, quoi qu'il arrive, tiens-toi pour assuré de mon affection. »

Je quittai le cheik, plus satisfait de sa réponse que je n'avais osé l'espérer. Le lendemain au point du jour, Ben Kavven vint me trouver dans ma chambre.

« Mon pere a parlé, me dit-il en me serrant la main; pour mon compte, je t'estime, je t'aime, et je te confierais volontiers le bonheur de mon enfant; mais le mariage est chose grave, Élia ne peut accepter un époux qu'après avoir beaucoup prié et beaucoup réfléchi; il est nécessaire aussi que tu consultes ta famille; tout cela demande du temps et peut souffrir des difficultés; il ne convient donc point que ma fille te retrouve à Bennakir, où ta présence lui ôterait peut-être sa liberté d'esprit. Le supérieur de Khezkeyeah est mon parent et mon ami, il t'accueillera avec joie dans son couvent, l'un des plus célèbres du Liban, j'irai t'y voir quelquefois, et je te porterai moi-même la réponse d'Élia. »

J'écoutais Ben Kavven avec une stupéfaction que je ne cherchais point à dissimuler; l'idée de m'éloigner me remplissait de tristesse, mais la proposition de ce brave homme était trop raisonnable pour que je ne me conformasse pas à son désir; je lui repondis que je me soumettais à sa volonté, que je le priais seulement d'être mon avocat auprès de sa fille. Je passai encore quarante huit heures à Bennakir, et je partis la veille du jour marqué pour le retour d'Élia.

XIV

La route que je devais parcourir était à peu près celle que nous avions suivie pour nous rendre à Éden; le couvent de Khezkeyeah (1), qui est la principale maison de l'ordre de Saint-Antoine (2), n'étant éloigné que de deux ou trois lieues de la montagne des cèdres et du célèbre monastère de Kanobin (3); celui-ci a été autrefois la résidence de Jean Maron, et, après lui jusqu'à nos jours, celle du patriarche des Maronites (1).

Il était presque nuit lorsque j'arrivai, par des chemins horriblement escarpés, à l'entrée d'une des gorges les plus sombres du Liban; une arcade taillée dans le roc et surmontée d'une grande croix, sert de portique à cette vallée sauvage; le couvent, dominé par de gigantesques masses de granit, dont les cimes aiguës se dressent au-dessus des murailles, paraît cependant, d'un côté, suspendu dans les airs sur le bord d'un abîme, où se précipitent avec fracas les eaux glacées du torrent, qui descend du sommet de la montagne.

Le supérieur m'accueillit avec bienveillance, il me demanda des nouvelles de toute la famille Kavven, m'interrogea sur l'attaque des Druses, dont il avait entendu parler plusieurs fois, et me conduisit ensuite au réfectoire, où les religieux se trouvaient alors rassemblés. Ils étaient une soixantaine au moins, tous uniformément habillés d'une étroite robe noire à capuchon, qui laissait voir leurs jambes nues et leurs pieds chaussés de sandales. Le supérieur bénit les tables, où une vingtaine de pèlerins de tous pays et de religions diverses avaient déjà pris place à côté des moines (2); l'un de ces derniers, dont la barbe noire et touffue descendait jusque sur sa poitrine, se mit à lire à haute voix, pendant que ses compagnons prenaient leur frugal repas. Comme cette lecture pieuse se faisait en langue syriaque, que je ne comprenais point, je m'occupai, tout en soupant, à lire les sentences écrites en langue arabe, sur le mur blanchi à la chaux; elles étaient tirées de l'Écriture sainte, et composaient, avec un grand crucifix et une statue de la sainte Vierge, les seuls ornements de cette immense salle. Bientôt le supérieur dit les grâces, et, pendant que les religeux sortaient silencieusement du réfectoire pour jouir, dans les cours ou sur les terrasses, du moment de récréation qui suit toujours le repas, l'un d'eux s'approcha de moi et m'offrit de me conduire dans la chambre qui m'était destinée. C'était une petite cellule fort simple, dont la fenêtre en ogive dominait à la fois, dans la vallée de Khesheyeah, si admirablement cultivée, les terrasses, les coteaux ombreux, les rochers sauvages, les précipices sans fond qui la rendent si pittoresque.

La cloche matinale me tira de bonne heure du sommeil paisible que j'avais goûté pendant la nuit; je me levai à son appel, je me dirigeai vers l'église taillée dans le roc, comme la plus grande partie du couvent, et je pris plaisir à écouter les religieux qui chantaient matines sur un ton mélancolique et doux; j'entendis ensuite une messe basse, puis j'allai me promener dans un magnifique jardin, planté d'arbres fruitiers et de fleurs de toute espèce. Le frère Jean, qui m'avait conduit la veille à ma cellule, ne tarda pas à me rejoindre; c'était un jeune Maronite aux manières aisées et prévenantes, qui avait appris le français chez les Jésuites d'Antûrah; il était chargé par le supérieur de me faire les honneurs du monas-

(1) *Der-el-Mar-Antonios-el-Khezheyeah.*

(2) L'ordre de Saint-Antoine a environ quatre-vingts monastères dans le Liban.

(3) Le monastère de Kanobin, le seul qui reste des trois grands couvents de la montagne, a été bâti par Théodore le Grand.

(1) Le patriarche actuel habite Békeurki pendant l'hiver et Diman pendant l'été.

(2) Les religieux de Khezheyeah donnent tous les jours l'hospitalité à un grand nombre de personnes; les riches seuls font en partant une aumône au monastère.

tère, et il s'en acquittait avec une politesse simple et bienveillante. Nous parcourûmes ensemble les vastes salles capitulaires, les cours, la bibliothèque, les ateliers des diverses professions, car les bons moines sont non-seulement cultivateurs, mais encore charpentiers, menuisiers, cordonniers, ils ont aussi une imprimerie, au moyen de laquelle ils éditent des livres arabes et syriaques pour l'instruction des habitants de ces montagnes. Nous allâmes visiter ensuite, hors de l'enceinte du couvent, la grotte où saint Antoine, après avoir quitté l'Égypte, passa, dit-on, les dernières années de sa vie; c'est une caverne profonde, entourée de rochers abruptes, qu'une vigne sauvage décore de festons de verdure; elle sert quelquefois de retraite aux aliénés, qu'on y amène de fort loin pour leur faire recouvrer la raison; les moines de Saint-Antoine, dont plusieurs exercent la médecine, jouissent, de temps immémorial, d'une grande réputatation pour la guérison des maladies qui attaquent le cerveau. Je regagnai ma cellule après cette promenade, et, pendant que les religieux se livraient à leurs travaux habituels, j'employai mon temps à écrire à ma mère pour lui faire connaître la démarche que j'avais faite, et pour solliciter son consentement à mon mariage.

Cette première journée s'écoula plus vite que je ne l'aurais pensé; le lendemain, je priai le frère Jean de me permettre de cultiver avec lui la portion de jardin qu'il fécondait de ses sueurs; il était si gai, il paraissait si heureux de sa vie laborieuse et contemplative, que je résolus de l'imiter, et de partager comme lui mon temps entre le travail et la prière. Aux heures de récréation nous nous promenions ensemble sous les grands arbres, parlant de la France ou de quelque autre sujet intéressant; d'autres fois nous nous asseyions silencieusement à l'ombre d'un rocher sur le bord d'un ruisseau, et les yeux levés vers le ciel ou la tête appuyée dans les mains, nous donnions un libre cours à nos réflexions. Quelquefois encore, mais rarement, nous sortions de l'enceinte du monastère pour faire des excursions dans le désert. C'est ainsi que nous visitâmes plusieurs anachorètes, dont les uns avaient creusé leur ermitage au flanc même de la montagne, près d'un pin ou d'un sycomore, tandis que d'autres semblaient disputer aux aigles et aux vautours les sites les plus élevés et les pics presque inaccessibles. Des racines sauvages, quelques herbes souvent amères, un peu de pain gagné à la sueur de leur front suffisaient à leur nourriture; l'eau fraîche du torrent étanchait leur soif, une natte de jonc leur servait de couche; comme les anciens solitaires de la Thébaïde, tous joignaient le travail des mains à la prière et à la contemplation. Ce travail consiste ordinairement dans la culture d'un champ ou d'un jardin, si on peut appeler ainsi une couche de terre végétale, montée par hottées, avec des peines incroyables, pour garnir quelques excavations faites dans le roc le moins dur, ou pour recouvrir un petit plateau de granit, afin de rendre ce sol si nu susceptible de quelque rapport. Un jour que nous approchions, en nous servant des pieds et des mains, d'une de ces croix de bois plantées sur des pics élevés pour indiquer la demeure des pieux cénobites, nous entendîmes une voix sonore chantant les louanges du Seigneur. Ces pieux cantiques, s'élevant vers le ciel dans ce désert sauvage, me remuèrent jusqu'au fond de l'âme. Celui que nous entendions était un ermite qui paraissait avoir quarante-cinq ans; il y en avait plus de vingt qu'il habitait cette aire de vautour; il nous offrit, avec une simplicité charmante, des fruits du figuier qui abritait la cabane, et une petite statue de la sainte Vierge, qu'il avait sculptée lui-même dans le bois avec la pointe d'un couteau. Nous le priâmes de chanter encore une hymne, et, comme le jour s'avançait, nous prîmes bientôt congé de lui, pleins d'admiration pour sa voix magnifique, et fort édifiés de la joie et de la pureté angélique qu'exprimait son visage.

Lorsque nous rentrâmes au monastère, j'y trouvai Ben Kavven qui m'attendait dans la cellule du supérieur. Il y avait alors deux mois que j'habitais le couvent de Khesheyeah, et la douceur des bons pères, la régularité de leur vie, leur charité sans bornes, m'avaient fait supporter patiemment ce temps d'épreuves; la parfaite sérénité de leur âme m'avait calmé, et quoique je désirasse toujours la fin de mon exil, je l'attendais sans trouble et sans murmure, mais à la vue de Ben Kavven, qui quitta son chibouck pour s'avancer vers moi, je sentis se réveiller tout à coup mon impétuosité naturelle.

« Qu'a-t-elle décidé? lui dis-je en me jetant dans ses bras, sans même prendre le temps de lui demander des nouvelles de la santé du cheik. »

L'excellent homme me serra sur son cœur, et, me regardant avec amitié:

« Élia consent à t'épouser, dit-il, si tu lui promets de rester dans le Liban, et de ne point la séparer de nous.

— C'est mon vœu le plus cher lui répondis-je avec une émotion contenue.

— Mais ta mère approuvera-t-elle un mariage qui doit la séparer de son fils? demanda Ben-Kavven. »

Ces paroles me produisirent l'effet d'une douche froide; elles me serrèrent le cœur. Ingrat que j'étais! je n'avais songé qu'à moi sans me mettre en peine de l'excellente mère qui m'avait donné tant de preuves de dévouement et d'amour, et que j'avais si cruellement punie de m'avoir trop aimé! Il me paraissait bien certain qu'elle ne se déciderait point sans une grande douleur, à une séparation presque complète; je demeurais donc consterné, l'œil morne et la tête basse, sans prendre aucune décision.

« Les enfants se doivent avant tout à leurs parents, dit gravement Ben Kavven, comme s'il avait lu dans ma pensée, et nous ne voudrions pas dans notre famille d'un fils qui s'engagerait contre la volonté de celle qui lui a donné le jour.

— Elle consentira à ce mariage qui doit assurer mon bonheur, m'écriai-je avec transport, pensant que ma mère pourrait me rejoindre au Liban, où nous l'entourerions de soins et d'amour, où elle vivrait heureuse au milieu de nous. Quelle satisfaction pour moi de réparer enfin tous mes torts à son égard, et de lui faire oublier, à force de tendresse, tous les chagrins dont je l'avais abreuvée jadis! Une félicité si complète m'apparaissait dans l'avenir que j'en étais tout saisi. Je fis part à Ben Kavven de mes espérances.

« Dieu fasse qu'elles se réalisent! me dit-il; écris à ta mère, et si tu reçois une réponse favorable, viens nous rejoindre à Bennakir. »

Je courus à ma cellule, je pris la plume et je laissai parler mon cœur; je fis de nouveau un portrait enchanteur des perfections d'Élia et des vertus de sa famille, je peignis le Liban sous les plus charmantes couleurs; je priai, je promis, je déployai toute la vivacité de mon affection et toute mon éloquence pour porter ma mère à condescendre à mes désirs. Le lendemain matin, je montai à cheval; pour plus de sûreté, j'allai porter moi-même ma lettre à Beyrouth, et je retournai au monastère dans une agitation d'esprit que la prière et la vie laborieuse dont je repris l'habitude parvinrent seules à calmer. Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(*La suite au prochain Numéro.*)

REVUE MUSICALE

LA MULE DE PEDRO — COSI FAN TUTTE



Il y a bien longtemps, mes chères lectrices, que nous n'avons causé ensemble des opéras et des concerts de la saison. Vous connaissez aussi bien que nous, les motifs de ce long silence. Les concerts auxquels vous assistez plus souvent que nous, sans doute, ne sont, la plupart du temps, que des exécutions d'œuvres connues et consacrées. Les œuvres de tous les pays et de toutes les écoles en font ordinairement les frais.

Les exécutants, dont le talent est susceptible d'être apprécié par un public intelligent, savent se passer de nos éloges ou se moquer de nos critiques. Il n'en est pas de même des compositions qui, pour être sagement jugées, ont besoin d'auditions attentives et des observations d'une analyse consciencieuse. Eh bien, nos compositeurs lyriques, renfermés comme des coléoptères dans de mystérieuses retraites, n'ont déployé leurs ailes qu'au premier rayon de soleil; les brumes de l'hiver les avaient effrayés sans doute, car nulle part on ne voyait poindre la plus petite antenne annonçant une prochaine apparition.

Fallait-il vous parler du théâtre Offenbach ou des actes mort-nés des plagiaires de l'art musical? Nous ne voulons pas vous imposer la lecture de ces récits fastidieux, car nous préférons voir vos lèvres s'ouvrir pour le sourire que pour le bâillement.

Malgré les sinistres prophéties de M. Mathieu de la Drôme, le mois de mars a été tout entier resplendissant. Alors, seulement quelques papillons ont secoué la poussière de leur larve silencieuse, et c'est de leur bourdonnement printanier que nous voulons vous entretenir aujourd'hui.

Pourquoi *la Mule de Pedro*, charmant petit ouvrage, admirablement versifié par M. Dumanoir, et savamment mis en musique par M. Victor Massé, a-t-elle orgueilleusement pris le chemin de l'Opéra? Le frisson l'a saisie dans cette immense et froide enceinte, tandis qu'elle se fût trouvée chaudement entre les murs plus étroits de son réduit habituel.

La Mule de Pedro n'a pas les proportions magistrales, ni le mouvement scénique, ni le personnel nombreux qui conviennent au Grand Opéra. C'est un coquet et spirituel opéra comique auquel il faut reconnaître une verve intarissable et les plus fringantes allures, mais qui manque de cette suprême élégance et de cette dignité noble dont les coursiers de race ont le privilége unique.

L'auteur du libretto est ce qu'il a toujours été, un auteur d'esprit et de goût. Ses couplets ont le coup de fouet des vaudevilles de bonne compagnie, ils finissent par une antithèse qui donne du sel à la pensée:

> C'est elle qui, chaque semaine,
> Me mène aux marchés d'alentour,
> Et qui doucement me ramène
> Quand sonne l'heure du retour.
> Bien mieux que moi, la bonne bête
> Sait le chemin de la maison,
> Ah! c'est qu'elle a toute sa tête
> Quand, moi, j'ai perdu ma raison!

L'air du *Hameau natal* mérite surtout d'être mentionné. Warot en a dit l'*andante* avec une grâce inexprimable. La ballade du deuxième acte brille par l'ampleur de son orchestration. Le boléro est plein d'originalité; enfin la partie chorale est traitée de main de maître.

En somme, *la Mule de Pedro* est une charmante composition à laquelle il ne manque, pour ne pas être effarouchée, qu'un cadre moins vaste et par conséquent plus naturel à ses allures modestes.

Rendons grâces à M. Dumanoir d'avoir abandonné momentanément la scène du Gymnase pour aborder le genre lyrique. Depuis la mort d'Eugène Scribe, nous avons eu, comme librettistes, dans nos théâtres de chant, beaucoup d'appelés et peu d'élus. L'esprit de bonne compagnie, le genre naïf, exempt du vulgarisme à la mode, le goût si essentiel à toute composition qui doit survivre! hélas, où trouvons-nous cela aujourd'hui? Rendons à César ce qui appartient à César, et surtout prions César de ne pas abdiquer son nouveau sceptre.

Cosi fan tutte, de Mozart, a fait une splendide apparition sur le Théâtre-Lyrique. Les traducteurs français, en touchant à l'arche sainte du libretto primitif, n'ont pas altéré le charme musical de ce délicieux ouvrage dont la partition nous était connue depuis longtemps. Ce marivaudage lyrique de Mozart, plein de finesse, d'esprit, de gais refrains et de tendres mélodies, permettait aux auteurs, MM. Barbier et Michel Carré, d'encadrer facilement leur poème, tiré de Shakespeare, dans le cadre musical du grand maître. Aussi la représentation de cette œuvre a-t-elle été une vraie solennité. L'orchestre et les chanteurs ont rivalisé de zèle pour se mettre à la hauteur de la partition qu'ils avaient à interpréter. Un style correct, un ensemble parfait, et une délicieuse musique, tels sont les éléments de ce légitime succès.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.



Vous avez désiré, mes chères amies, quelques détails sur une étiquette peu sévère dont les lois ne s'imposent pas rigoureusement, il s'en faut; j'ai dit ce qu'il était le plus nécessaire d'observer, le reste dépend beaucoup des positions de chacune de vous. Une étude plus importante, que nous traiterons aujourd'hui, est celle des prétentions à paraître ce qu'on n'est pas : plus riche, plus noble, plus répandue, plus instruite. Enfin mieux ou autrement que nous ne sommes en réalité.

J'ai aujourd'hui l'esprit tourné à la sermonnerie, comme disait Montaigne; c'est un reste de carême dont je fais gloire. Le moment de parler contre toute prétention est bien celui-ci, n'est-ce pas? Causons donc un peu là-dessus.

Toute prétention est ridicule, mais celle qui tend à nous faire croire plus riche, plus noble, plus importante que nous ne sommes, est la pire de toutes; la plus mesquine et la plus sotte; surtout la plus sotte, car un peu de réflexion et de sagesse dans la conduite fait voir l'inutilité de nos efforts; bulle de savon qui s'élève en l'air et disparaît.

La médiocrité en général, celle de la fortune surtout, c'est le lot de la plus grande partie de l'humanité. En accepter franchement les conséquences, c'est obéir à la raison. Nous vivons, il est vrai, dans un temps où l'on ne parle et ne procède plus que par millions. La jeune fille à marier, qui n'en a pas au moins *un*, semble tout d'abord destinée au cloître ou au célibat. Cela se dit, mais, au fond, les millions sont rares, et la médiocrité, la vie difficile, souvent la gêne, se trouvent sur les pas de la plupart d'entre nous; de beaucoup de celles, peut-être, qui liront cet article demain.

Il faut donc méditer, au début de la vie, sur un plan de conduite important à connaître et à suivre. Les révolutions qui bouleversent la France depuis un siècle, ont fait des situations précaires que le grand monde d'autrefois ne connaissait pas. Il est rempli aujourd'hui de ces vies brisées, nées sous le dais de velours et la couronne ducale, maintenant jetées comme les épaves d'un navire perdu sur un rivage inhospitalier qui ne les connaît plus; obligées cependant à une tenue que le passé leur impose. Si elles ne comprennent pas combien il est facile de se montrer franchement ce qu'on est, et d'être admises pour telles, en gardant la dignité et le rôle qui conviennent, elles ne rencontrent que déceptions et humiliations très-pénibles.

Toute prétention est un ridicule. De là, nulle considération. J'appellerai ces prétentions des misères dorées.

Je connais une jeune fille dont la prétention constante est de faire croire qu'elle est d'une richesse que depuis longtemps ses parents ont perdue. Ses chapeaux viennent toujours de chez madame Odde; ses robes sont faites par Virginie Vasseur. Elle croirait se compromettre en avouant qu'elle les fait elle-même; et quoiqu'elle prenne la peine d'affirmer le contraire, on découvre bien vite ce vaniteux mensonge. Il est si facile de reconnaître la différence entre un chapeau de madame Odde et celui qu'on a fait soi-même.

Cet ouvrage de famille, créé autour du foyer domestique, se trahit suffisamment sous des yeux exercés qui l'examinent de près. Mais, d'ailleurs, n'est-ce pas une gloire que cette économie? Pour une jeune fille surtout, est-il rien de plus louable? et si je pouvais vanter un mensonge quel qu'il soit (mais à Dieu ne plaise), ce serait celui qui fait croire à un travail persévérant, opiniâtre, et qu'une jeune fille ne porte sur elle chapeau, robe ou broderie, qui ne soient de son ouvrage.

Serait-elle riche, ce serait une preuve de goût et de bonne éducation. Pauvre ou médiocrement placée, c'est un devoir, et jamais l'accomplissement d'un devoir n'a fait rire de nous.

C'est donc une prétention très-mal placée que celle d'une jeune fille sans fortune, cherchant à être

toujours mieux mise que celles dont la fortune est plus grande que la sienne. La simplicité sied si bien à la jeunesse; profitez-en donc avec dignité, au lieu de vous donner beaucoup de peines pour paraître ridicules. J'ai vu cent fois des exemples de ce que je dis; l'autre jour encore, j'en faisais la remarque dans un salon où je passais la soirée. J'étais placée près d'une jeune fille que je connais pour avoir peu de fortune, et une dot fort mince.

Probablement pour faire effet, elle était couverte de dentelles fausses, de faux bijoux, de rubans et de fleurs. Elle avait mis au moins huit jours à orner sa robe de soie, et sa bourse devait être à sec. Je réfléchissais à la folie de cet amour-propre mal dirigé; à celle de sa mère, plus inexcusable encore, lorsqu'on annonça M. de *** et sa fille.

Mademoiselle de *** n'est pas plus riche que la jeune personne dont je viens de parler; elle est belle, mais la première l'est aussi. Seulement elle affecte, dans le monde, une tenue si simple, si dégagée de tout amour-propre dans sa parure, qu'elle s'acquiert la bienveillance générale partout où elle se trouve. Les mères la citent comme un exemple, et les jeunes filles l'aiment parce qu'elle ne cherche pas à les éclipser.

Je dirai que les jeunes femmes doivent également tendre à cette tenue simple en harmonie avec leur position et leur fortune. Il n'est pas nécessaire, au bal ou dans un salon, d'arriver avec des diamants pour y tenir une place convenable. C'est une grande erreur, et il faut bien peu connaître le monde pour le croire. N'avez-vous pas remarqué aux bals de cet hiver, une jeune femme nouvellement mariée, d'un nom illustre et respecté, mais que son peu de fortune force à beaucoup d'économie? Des robes de tarlatane ou de tulle; des robes de soie foncée le matin, un chapeau simple, voilà ce qui compose ses toilettes. Point ou peu de bijoux. Je la cite en ce moment parce que je l'admire toujours; j'en citerais encore beaucoup d'autres car, heureusement, ce bon goût n'est pas rare; et je pourrais dire même que c'est devenu une mode. — L'étude de la simplicité chez les femmes qui n'ont pas de fortune est plus que jamais adoptée dans la bonne compagnie, c'est pour cela que la prétention contraire est ridicule.

Je m'amuse souvent à observer un autre genre de prétention: je connais une dame, j'en connais même plusieurs, et, en ce genre, « bon nombre d'hommes qui sont femmes. » Elles tiennent à paraître connaître tout le monde, nommant souvent des hommes célèbres par leur nom, sans dire : monsieur ***.

Une, entre autres, mérite ici une mention honorable. Cette bonne dame se fait nommer, partout où elle se trouve, dans le monde officiel et ailleurs, tous ceux qui passent devant elle. Le lendemain, en cours de visites, elle cite à tort et à travers les gens les plus connus comme les ayant vus la veille. Le plus amusant, quelquefois, ce sont les erreurs qu'elle commet, soit en disant mal un nom très-connu, soit en parlant de la fille de M. tel, qui n'en a pas, ou du mari de la marquise de ***, veuve depuis dix ans. Ce sont des rires, dont elle ne comprend pas la malignité; et de là, elle recommence une autre tournée avec ferveur. Elle a mis humblement sa fierté à connaître les gens titrés et les gens très-riches. J'appelle cela une grande humilité. Ne pouvoir avouer d'autre qualité que celle de tirer d'une si pauvre source une considération quelconque, c'est convenir bien modestement valoir peu de chose. Tirer vanité de recevoir chez soi un grand seigneur, c'est montrer qu'on en est surprise, et, par là, que cette visite est plutôt celle d'un protecteur que d'un ami. C'est précisément atteindre le but tout contraire à celui que l'on a visé de si loin. Prétention sotte entre toutes!

Misères dorées! Faiblesses de l'amour-propre aveugle! Que j'en ai vu de ces faiblesses vulgaires pour lesquelles le grand monde est sans pitié; et cependant sa cruauté ne corrige personne. Donnez-vous garde, mes chères amies, de ces futiles vanités. On tire vanité de connaître madame la duchesse ***, le ministre ***, le célèbre poète *** et on ne les a jamais vus; et si on les connaît réellement, ils sont enchâssés dans un cadre à part : le grand fauteuil les attend; on ne parle qu'à eux, s'ils viennent chez vous. Mais celui qui a obtenu le prix Monthyon? et la rosière de Suresne ou de Salency? et tant de vertueuses personnes que vous recevez aussi probablement? A peine y prenez-vous garde.

Mais celui qui vient vous voir en bel équipage ou que vous rencontrez au Bois, en calèche à quatre chevaux, et vous salue, c'est celui qui vous plaît et vous enchante. Pourquoi? parce qu'il est plus riche que vous. Franchement cela seul devrait vous humilier et vous taquiner un peu. Cependant vous faites la roue comme le paon; il rit en vous ôtant son chapeau et en vous éclaboussant!... Oh vanité! le cœur humain est taillé à facettes si diverses qu'à peine peut-on en suivre l'étude, sous les prismes changeants qui le composent et en éclairent les contradictions multipliées.

Toutes ces *misères dorées* feraient un volume entier, à l'amusement de plusieurs et à l'instruction de tous. Si vous me promettez de le lire, mes chères amies, je vous promets, moi, ce cours de sagesse pour la fin de l'été. Ce sera un de vos passe-temps à la campagne. Leçon utile, croyez-le, à la plupart d'entre nous; de quelque médiocre talent qu'elle soit traitée. Mais auparavant, nous finirons ce chapitre des prétentions. J'en ai cité peu encore et elles sont bien nombreuses.

Avant de finir, parlons d'une prétention moins ridicule, qui n'est qu'un manque de goût et de tact, mais nécessaire à éviter.

Quand une jeune femme commence à recevoir, c'est une grande préoccupation pour elle d'accueillir convenablement ses hôtes : « Ceci part d'un bon naturel, et je suis loin d'y contredire. » Il faut seulement avoir cette science et elle est difficile. J'en donnerai un seul exemple aujourd'hui. Je le prends, comme toujours, dans une fortune modeste et restreinte.

Un dîner de neuf ou dix personnes doit être entièrement fait par votre cuisinière. Quelques maîtresses de maison croient qu'il vaut mieux le commander chez Potel ou Chevet afin qu'il soit meilleur. Il serait meilleur peut-être, mais il est de mauvais goût de l'avouer; c'est dire naïvement ou à peu près : « J'ai une mauvaise cuisinière; je m'en contente quand je suis seule, en mangeant des biftecks et des côtelettes grillées. » Non que cette sobriété et cette hygiène soient en elles-mêmes ridicules, tout ce qui est fran-

chement avoué, en ce genre, est toujours parfaitement bien, je l'ai dit tout à l'heure. Mais nous parlons ici d'une science mondaine, du savoir-vivre, l'une doit aller avec l'autre. Votre dîner d'amis peut donc être très-bon et très-simple; il changera d'aspect et sera moins bien, si vous le voulez mieux.

La prétention à servir des plats recherchés et qu'on doit supposer votre *maître-jacques* peu stylé à faire chaque jour dans votre vie de famille, est tout à fait inutile.

Ainsi donc, par exemple, ne servez pas pour hors d'œuvre le vol-au-vent classique surmonté de l'écrevisse qui la couronne. Quand un dîner commence par là, je me méfie toujours du reste. On devine que la cuisinière a eu recours au pâtissier; c'est un mauvais signe.

Avec une médiocre fortune, il faut beaucoup d'adresse quand on veut recevoir quelquefois. Le confortable est partout; mais on accepte l'économie; elle est le cachet aujourd'hui de beaucoup d'intérieurs opulents. Il n'est plus de mode de devoir à tous ses fournisseurs et de ne pas compter avec son cuisinier. Fort heureusement, ce genre désastreux, qui ruina tant de grandes familles, n'est plus permis maintenant.

Les jeunes maîtresses de maison, des plus riches et des plus à la mode, savent calculer parfaitement, au milieu du luxe qui les entoure, ce qu'il est plus ou moins utile de dépenser ou de retrancher. Elles l'avouent très-haut; c'est une mode. Beaucoup de jeunes gens en font autant. Les dettes ne sont plus acceptées, et d'ailleurs, don Juan, aujourd'hui, ne trouverait plus de monsieur Dimanche.

Il est encore bien plus utile aux personnes qui ne sont pas riches d'adopter ce principe bien établi, et on n'aura même jamais l'idée d'avoir pour elles moins de considération et d'estime. C'est absolument l'effet opposé que doit produire un air simple, une tenue modeste, un air de prudence et d'économie, qui attire, au contraire, toute la considération que l'on perd, en cherchant à faire plus de bruit et plus d'effet.

MODES.

Malgré de sinistres prédictions, un magnifique soleil a favorisé la promenade traditionnelle de Longchamp. Vous connaissez toutes, mes chères amies, cet usage qui s'est perpétué de siècle en siècle, mais peut-être, beaucoup ignorent-elles l'origine de ce rendez-vous brillant, qui, dans le principe, fut un pèlerinage. Isabelle de France, sœur du roi saint Louis, fonda, à quelque distance de Paris, un monastère dans lequel elle se retira avec plusieurs autres pieuses femmes, sous le patronage de sainte Claire; les règles de l'ordre furent établies par saint François d'Assise, ce qui, plus tard, fit donner aux religieuses le nom de *Franciscaines*, après avoir porté pendant quelque temps celui de *religieuses de l'Humilité*. On voit dans l'église Saint-Paul-Saint-Louis, à Paris, un tableau ancien représentant la fondation du couvent.

Les voix admirables qu'avaient plusieurs de ces saintes femmes attiraient, à l'office des ténèbres, le mercredi, le jeudi et le vendredi saints, jour où la chapelle était ouverte au public, toute la noblesse de la capitale; le nombre des pèlerins augmentait chaque année. Au siècle dernier cette grande affluence amena de tels désordres que l'archevêque interdit les chants; mais, bien que la foule fût moins grande dans l'église, l'habitude était prise de profiter de ces trois journées pour étaler le luxe des équipages et de la toilette. Pendant la terreur cette vieille coutume fut suspendue; sous le Consulat elle reprit avec une espèce de folie; bien qu'on n'entrât plus dans l'église, on arrivait même des pays étrangers, surtout d'Angleterre; chacun faisait assaut d'extravagance pour briller pendant ces trois jours, en parcourant les Champs-Élysées et le bois de Boulogne et se rendant à la porte de l'ancienne abbaye. On a ensuite, pendant bien des années, conservé le nom de *promenade de Longchamp* à de simples allées et venues de la place Louis XV, devenue place de la Concorde, à la barrière de l'Étoile; mais aujourd'hui il n'y a plus de Longchamp. Si bien que le vendredi saint, par un soleil splendide, les femmes du grand monde ne se promenaient qu'en voiture fermée, petit coupé incognito; toilette d'église, voile baissé.

Avant de nous occuper d'emplettes voyons un peu, mes chères amies, quel parti vous pouvez tirer des toilettes que vous avez mises de côté l'été dernier. Profitez des garnitures, qui sont encore permises, pour bien réparer vos robes; les volants seront mis en ruches disposées de différentes manières suivant les parties de la jupe que vous voudrez couvrir; ou bien, si la robe n'est pas assez habillée pour y mettre des ruches, mettez une bande noire ou de couleur, suivant la nuance de l'étoffe.

Une jeune dame qui aime beaucoup à faire des *bons marchés*, ce que j'approuve beaucoup, m'écrit en ce moment pour me demander ce qu'elle pourra faire cette année d'une robe qu'elle a achetée au mois de septembre dernier. C'était une *véritable occasion!* on lui faisait un très-grand avantage pour un coupon de piqué anglais qu'elle cherche vainement à rassortir; plusieurs magasins lui ont renvoyé son échantillon en lui disant qu'il était impossible d'en retrouver même un mètre; cette pauvre dame est bien embarrassée, car sa jupe n'a pas quatre mètres de tour. Voici un moyen de donner plus d'ampleur dans le bas, et c'est le principal, puisque les cages ne ballonnent plus du haut: Taillez, dans le haut de tous les lés, dix centimètres de chaque côté de la couture, et coupez une pointe en diminuant jusqu'au bas; ensuite vous replacerez le côté large de ces petites pointes entre chaque lé.

Vous pouvez disposer un dessin de soutache qui partirait de l'ourlet et monterait en pointe sur les coutures. Ce moyen peut être employé pour toute espèce d'étoffe.

La mode peu gracieuse des manches étroites nous favorise cependant pour réparer celles de l'année dernière. Ces manches, qui se font ouvertes sur le dessus ou fermées à volonté, nécessitent des manches blanches presque plates, ce que l'on redoute beaucoup pour l'été, car le bras est emprisonné dans ces sortes d'étuis ornés de broderies et de valencienne; mais peu importe, il faut changer, c'est une exigence de la mode qui, dans peu de temps, je l'espère, aura le caprice de changer de nouveau pour reprendre les manches étoffées. On pourrait rapporter à cette exiguïté, une parole d'un grand prédicateur reprochant aux dames leurs larges jupes, leurs corsages trop décolletés et leurs manches courtes: « Mesdames, vous

mettez tant d'étoffe dans vos jupes qu'il ne vous en reste plus pour les corsages et les manches. »

Je vois un grand nombre d'entre vous regarder d'un air triste des robes de taffetas, de foulard ou de grenadine, dont les manches et les corsages sont complétement usés; vous ne voulez cependant pas jeter ces robes aux chiffons; gardez-vous-en bien! nous allons voir quelles ressources vous vous trouverez. Commencez par refaire les jupes; si vous avez l'écharpe ou le collet pareil vous n'êtes pas embarrassées; faites un corsage avec ceinture nouée derrière, ou un corsage à pointes, ou bien encore un corsage à petite basque, fermé au cou par un seul bouton avec un autre corsage à pointe que vous mettrez en dessous et qui boutonnera tout du long. Si vous n'avez pas d'étoffe pour faire ce dernier corsage pareil à la robe, vous pouvez le faire en alpaga, drap léger ou piqué blanc. Pour les jupes un peu plus habillées, vous les mettrez avec un corsage blanc, en nansouk, organdi ou mousseline. Ces corsages se font généralement avec entre-deux disposés en long ou en large. J'en ai vu un charmant en mousseline avec entre-deux de valencienne placés en large, d'une épaule à l'autre; dans l'intervalle de chaque entre-deux étaient posées trois petites bandes en mousseline festonnées; cet ornement était répété trois fois, et formait une petite pèlerine carrée garnie tout autour et sur les épaules de la même bande festonnée, un peu plus haute; le bas du corsage était à petits plis cousus. Les manches étaient presque à coude et ornées dans le bas du même entre-deux et de la même garniture.

Les robes se faisant très-longues et très-amples; les jupons subissent aussi des modifications. Ils se font à pointes; les jupons habillés sont garnis dans le bas de deux ou trois petits volants tuyautés; d'autres sont ornés de soutache ou de broderies mats; il faut toujours faire les pantalons assortis aux jupons. Vous comprenez que ce que je vous dis ici n'est que pour vos grandes toilettes; vous pouvez, pour demi-toilette, porter vos jupons unis ou avec quelques petits plis en dessus de l'ourlet; je vous engage même à ne broder que ceux en belle étoffe, et à avoir toujours, même pour l'été, des jupons rayés, je ne sais rien de plus sale qu'un jupon blanc par la pluie.

Je vous ai parlé tout à l'heure des robes longues, n'allez pas croire que je vous engage à porter des robes qui balayent tous les trottoirs et sur lesquelles on marche; il est impossible de les conserver fraîches seulement pendant huit jours, aussi cela donne un air de désordre; les robes à queue ne doivent être portées que lorsque l'on a équipage. Ainsi, mes chères amies, faites vos jupes assez longues pour couvrir la bottine, mais pas davantage, et vous vous éviterez quelques accès de mauvaise humeur, causés par un pied qui vient se placer malencontreusement, sur ce que vous avez de trop dans la longueur de votre robe.

Les tissus sont tellement variés qu'on est vraiment embarrassé pour faire son choix : les piqués anglais, le mohair, l'alpaga, le poil de chèvre, le fil de chèvre, étoffe souple et soyeuse, la grenadine, la toile japonaise, etc.; ces étoffes sont en général de teintes écrues, mais de tons variés; le bleu est aussi très en vogue cette année. Les broderies en noir sont d'un très-joli effet sur ces robes; on ne peut se décider à abandonner la soutache; je vais cependant vous indiquer un genre plus nouveau. Remplacez la soutache par une petite ganse ronde, cette broderie peut se faire entièrement avec la ganse ou mélangée de broderie russe. La rotonde pareille à la robe se porte beaucoup, avec les robes soutachées et celles en étoffe unie. Puisque vous nous demandez souvent des conseils pour vos mères, nous vous dirons que ces collets se portent à tout âge et ne diffèrent que par les garnitures plus riches ou les dentelles qui sont interdites aux jeunes filles. Avec les robes de foulard, de grenadine ou de gaze de Chambéry, l'écharpe pareille, en taffetas noir ou en mousseline blanche, remplace le collet qui ne serait pas aussi gracieux en étoffe légère.

Il est nécessaire pour une jeune fille de posséder une robe en taffetas noir; si elle ne peut se permettre cette dépense, elle doit la remplacer par une robe en alpaga; le noir est toujours plus solide pour les jours de pluie, et, si vous avez quelque messe d'enterrement, il est peu convenable d'aller avec une toilette voyante au milieu d'une famille en deuil.

Je veux vous signaler une fantaisie qui paraît en ce moment, en vous engageant à ne pas l'adopter; c'est un genre de garniture pour robes, jupons ou manteaux, en petites lanières de cuir de Russie, retenue par des pointes en acier. On a vraiment l'air, avec ces vêtements, d'une malle ou d'un sac de nuit prêt à être placé dans le wagon des bagages; mais, je vous le répète, c'est une fantaisie, qui vivra sans doute, « *ce que vivent les roses.* » Croirez-vous, mes enfants, que j'ai vu jusqu'à une résille en cuir? le filet était fait avec des bandes très-minces en cuir; le dessus était orné d'une touffe de fleurs et feuilles, en cuir également, mélangées de rubans bleus.

Les chapeaux sont arrivés à leur apogée pour la hauteur, et l'on cherche à faire tomber cette passe si élevée, qui exige un ornement monstrueux sur le sommet de la tête; cependant on veut, je crois, passer trop brusquement d'un extrême à l'autre; aussi je vous conseille de conserver la forme générale, et d'attendre pour adopter la forme Marie-Stuart, qui tente une nouvelle apparition.

Je vous recommande un chapeau habillé pour jeune fille et qui a l'avantage d'être d'un prix peu élevé, il est en paille de riz cousue, garni sur la calotte de rubans bleus mélangés de bourrache. Le bavolet est en taffetas bleu; il y a dessous une traverse en ruban pareil, d'où sort une touffe de bourrache; cette paille, ainsi que la paille d'Italie, peut recevoir des rubans de toutes nuances et les ornements les plus variés. Les chapeaux de paille ont presque tous le laiton de la passe recouvert d'un très-petit velours noir ou de couleur.

La forme adoptée pour les chapeaux ronds est la forme Montpensier ou frondeur, auquel cependant on ne met pas cette petite corde qui servit de signe de ralliement aux ennemis du cardinal Mazarin; on la remplace par une draperie ou torsade en velours et une touffe de petites fleurs ou de plumes. C'est à regret que je vous indique les ornements de fleurs et de plumes qui rendent ces chapeaux habillés, car je trouve qu'ils ne devraient se porter, excepté pour très-jeune fille, qu'à la campagne et en voyage, circonstances où ils sont de beaucoup préférables aux chapeaux, et alors un simple ornement en velours suffit.

Le crin se portera encore beaucoup; cette coiffure

très-légère est fort agréable pendant les grandes chaleurs. On peut les orner avec du velours mélangé de dentelle. J'en ai vu un charmant chez mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne; il est en crin blanc, le bavolet en velours ponceau; la passe est ornée d'un large entre-deux ayant une ruche de chaque côté en dentelle noire; dans chaque creux de la ruche un petit velours ponceau est placé à cheval; la dentelle tombant devant recouvre le dessus, qui est garni de fleurs ponceaux; une touffe semblable est posée dessus.

Comme chapeau très-habillé, une capote en tulle Malines bouillonné; le bavolet est bordé d'un large ruban bleu ayant pour former tête et sur les côtés le même ruban enfermé dans un bouillonné en tulle; une draperie en tulle partant de côté revient en dessous. Le dessus et le dessous sont ornés de ruban bleu ou de petites fleurs bleues.

La résille, comme la soutache, ne veut pas encore nous faire ses adieux. Portez donc toujours la résille invisible, noire ou de la nuance des cheveux, sans aucun ornement pour l'intérieur; pour coiffure plus habillée la résille bleue avec ornement de ruban ou de velours sur le dessus de la tête et nœud avec petits pans tombant sur le cou.

Maintenant que je vous ai fourni beaucoup de renseignements, mettez-vous à l'ouvrage, car le beau temps et la chaleur arrivent souvent au moment où l'on s'en croit bien loin, et l'on regrette alors de n'avoir rien de prêt.

EXPLICATIONS

Planche V

COTÉ DES BRODERIES : 1, Aube application — 2, Écusson avec E. B. — 3, Bande festonnée — 4, Entre-deux — 5, L. F. — 6, N. B. — 7, S. F. — 8 et 9, Parure — 10, V. C. — 11, Écusson avec *Blanche* — 12, *Julia* — 13, Mouchoir et écusson avec M. S. — 14, *Caroline* — 15, M. P. — 16, Écusson avec A. L. M. — 17 et 18, Parure pour enfant — 19 et 20, Bonnet d'enfant — 21, Mouchoir et écusson avec G. L. — 22, L. D. enlacés.

COTÉ DES PATRONS : 1, *Zélinde* — 2, *Léontine* — 3, *Noëly* — 4, *Camille* — 5, C. C. — 6, L. P. — 7, N. B. — 8, *Adrienne* — 9, Manteau de baby — 10 à 12 *bis*, Crinoline — 13 à 18, Robe d'enfant — 19 à 21, Bonnet de nuit — 22 à 27, Manche — 28 et 29, Parure — 30, Écusson au crochet avec D. B. — 31, Pouff — 32 à 35, Fuchsia — 36 et 37, Dessous de lampe.

COTÉ DES BRODERIES

1, Aube en application de nansouk sur gros tulle. Cordonnet, feston et jours.

2, Écusson avec *E. B.*, plumetis et feston.

3, Bande festonnée sur nansouk, pour garnir le petit collet soutaché pour baby, n° 9 du côté des patrons.

4, Entre-deux, plumetis pour guimpe, manche, pèlerine ou bonnet, pouvant s'exécuter sur nansouk ou mousseline.

5, *L. F.*, pour linge de table, plumetis.

6, *N. B.*, plumetis.

7, *S. F.*, pour linge de table, plumetis et feston.

8 et 9, Parure, plumetis et feston, pouvant s'exécuter sur nansouk ou mousseline; on peut broder sur l'étoffe mise en double, puis lorsque la broderie est terminée, découper à l'envers tout autour du feston, l'étoffe qui restera double seulement dans l'intérieur du dessin.

10, *V. C.* enlacés, plumetis.

11, Écusson avec *Blanche*, plumetis et feston.

12, *Julia*, plumetis.

13, Mouchoir et Écusson avec *M. B.*, plumetis, cordonnet et feston.

14, *Caroline*, plumetis.

15, *M.* P., plumetis et cordonnet.

16, Écusson avec *A. L. M.*, plumetis, cordonnet et feston.

17 et 18, Parure pour enfant, point de poste et broderie russe.

19 et 20, Bonnet d'enfant, plumetis sur mousseline ou batiste.

21, Mouchoir, écusson avec *G. L.*, plumetis et feston sur batiste. — La broderie se fait sur l'ourlet; on peut découper l'étoffe à l'envers comme à la parure n°s 8 et 9, en alternant un dessin sous lequel on laisse la batiste double, et un sous lequel on la découpe; le pli de l'ourlet doit dépasser le feston d'un centimètre autour du mouchoir.

22, *L. D.* enlacés, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1, *Zélinde*, plumetis.

2, *Léontine*, plumetis.

3, *Noëly*, plumetis et feston.

4, *Camille*, point à la minute.

5, *C. C.* enlacés, plumetis.

6, *L. P.*, plumetis.

7, *N. B.*, plumetis et cordonnet.

8, *Adrienne*, plumetis.

9, Manteau de baby en piqué anglais, soutaché avec soutache ornée ou petite ganse. Ce petit manteau est garni de la bande en nansouk festonnée n° 3, côté des broderies.

10 à 12 *bis*, Crinoline.

Ce jupon se compose de cinq lés; pour tailler celui du devant, il faut plier l'étoffe en double et mettre le pli sur la ligne opposée aux lettres A et B; on pose cinq, six rubans ou plus à égale distance, pour y passer les ressorts; celui du haut ne traverse pas le lé de devant.

13 à 18, Robe d'enfant.

13, Moitié du devant.

14, Dos.

15, Châle, côté du dos.

16, Châle devant.

17, Manche.

18, Croquis de la robe.

On fait la robe en nansouk; la jupe est garnie dans le bas de deux entre-deux séparés par des plis.

Avant de tailler le corsage et les manches, il faut marquer les plis. Les châles, les manches et le haut du corsage sont garnis d'un entre-deux semblable à celui de la jupe et d'une petite bande festonnée.

19 à 21, Bonnet de nuit.

19, Moitié du bonnet.

20, Moitié du poignet.

21, Croquis du bonnet.

Il se fait avec ou sans plis et se taille en biais, le fond est plissé sur le poignet de la lettre A à la lettre B.

22 à 27, Manche en mousseline.

22, Manche dessus.

23, Manche dessous.

24, Bouillonné de côté.

25, Broderie du dessus de la manche.

26, Entre-deux.

27, Croquis de la manche montée.

Cette manche est destinée à compléter la parure dont nous avons donné le col au n° 10 de la planche des patrons (Avril). Taillez le dessous de la manche sur le patron n° 23, et le dessus en un seul morceau sur les n°s 22 et 25; la broderie étant faite, vous taillez un bouillonné sur le patron n° 24, et une bande de la largeur du n° 24 à l'endroit où est la lettre H, ayant une fois et demie la largeur des deux côtés de la manche réunis, et terminé d'un côté par le même biais que celui du n° 24 aux lettres E H; les deux bouillonnés devant être fixés à cet endroit par une très-petite couture piquée; la bande n° 24 est froncée le long de la broderie, ainsi que l'indiquent les lettres de raccord; de l'autre côté elle est fixée au-dessous de la manche, l'autre bande forme bouillonné au bas de la manche et est séparée du deuxième bouillonné indiqué sur le croquis n° 27 par un entre-deux; la manche est terminée par un entre-deux garni d'une valencienne semblable à celle du col.

28 et 29, Parure en broderie russe.

28, Manchette.

29, Col.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, cette broderie se fait en laine très-fine par un point allongé sur chaque trait d'un angle à l'autre; lorsque la broderie est terminée, mouillez légèrement, repassez et doublez votre col.

30, Écusson avec *D. B.*

Écusson au crochet pouvant s'exécuter en coton au milieu d'un sachet ou d'un voile de fauteuil. En soie maïs ou cordonnet d'or en crochet plein pour blague ou bourse.

31, Pouff avec appliques en drap sur canevas.

Le pouff dont nous donnons un peu plus du quart est en tapisserie, toutes les parties ombrées sont en drap. Les ornements et les feuilles en soie d'Alger maïs, l'intérieur en laine noire.

Les quatre grands médaillons sont alternés un en drap jaune avec fond en soie d'Alger ponceau; et un en drap rouge avec fond en soie blanche. Les quatre petits sont alternés comme l'indique le modèle; l'applique de drap placée au-dessus des grands médaillons est jaune au-dessus des médaillons rouges, et rouge au-dessus des jaunes. L'applique du milieu est en drap blanc. Les appliques se collent sur le canevas, avec de l'eau de gomme épaisse; le fond est en laine nuance cuir. Commencez par poser les appliques, faites la tapisserie, puis entourez tous vos morceaux de drap d'un large point de feston en gros cordonnet noir. Vous pouvez le voir échantillonné chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan.

32 à 35, Fuchsia.

Comme pour toutes les fleurs il faut des cœurs préparés. Vous attachez avec de la soie autour du cœur un pétale numéro 34, en croisant l'une sur l'autre les 4 feuilles du pétale, après les avoir ondulés avec la pince. Vous faites une petite boule un peu allongée avec du coton, et vous la placez au-dessous du pétale que vous venez d'attacher. Vous gauffrez le pétale numéro 33, en formant une nervure creuse, vous relevez dans le sens contraire à la nervure. Vous collez ensuite ce pétale, jusqu'à l'endroit où les feuilles se séparent, sur la petite boule de coton en serrant la fleur au bas de cette petite boule, afin de faire relever les pétales et de former ainsi le calice, sur lequel vous collez un tube taillé sur le patron numéro 32. Puis vous faites une autre petite boule en coton, que vous passez à la pâte verte, ce qui forme le petit calice qui termine la fleur.

La tige de ces fleurs doit être très-longue et fort souple. Pour une branche il faut quelques fleurs et deux ou trois boutons; vous placez les feuilles en regard deux par deux en les mettant en sens opposé. Les fleurs doivent retomber. Les tiges des grosses branches sont montées en papier bruni, et les petites en papier vert légèrement rougi.

Vous trouverez des boîtes contenant les pétales découpés, ainsi que les feuilles, les cœurs et les boutons, chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

36 et 37, Dessous de lampe en crochet sur bourdon.

Il se fait en laine blanche et bleue, il est bordé en laine noire lamée. Montez 6 mailles chaînettes en laine blanche, fermez la chaîne et faites, en prenant le bourdon, 7 fois : 2 mailles dans chaque maille; vous aurez 13 mailles.

Continuez jusqu'au onzième rang avec la laine blanche en faisant 13 augmentations par rang; vous aurez 130 mailles; faites avec la laine bleue 5 rangs en augmentant de 13 mailles au 1er et au 3e rang.

Dentelle. — 13 *écailles*. — Laine bleue, 1er rang. — A chaque écaille, 4 fois : (1 bride double prise dans la 3e maille — 3 mailles chaînettes).

2e rang. — Dans chaque jour 3 brides doubles — 2 mailles chaînettes.

3e rang. — Laine lamée noire; enfermez un fil d'archal dans les demi-brides, faites 3 demi-brides dans chaque jour. Piquez le crochet dans la 1re maille du premier rang bleu sur bourdon, et faites : 1 maille passée — 36 demi-brides — 12 fois : (1 maille passée en piquant le crochet dans la 10e maille du 1er rang bleu, — 9 demi-brides, — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 27e demi-bride de l'écaille précédente — 26 demi-brides); pour terminer vous faites à la dernière écaille 16 demi-brides au lieu de 26, — 1 maille passée dans la 10e maille de la 1re écaille, — 10 demi-brides avant d'arrêter votre laine. La broderie se fait en points lancés avec de la laine noire lamée et quelques points en laine bleue; il faut broder le dessous de lampe avant de faire la dentelle.

PLANCHE DE CONFECTIONS

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

Fathma.

1, Devant.

2, Dos.

Ce collet en taffetas noir est ouvert devant, garni d'une ruche tout autour et de ruches posées en long, et dans le bas d'une haute dentelle.

Fenella.

3, Devant.

4, Dos.

5, Manche dessus.

6, Manche dessous.

Ce paletot peut se faire en drap léger ou en gros de Tours orné d'une passementerie; s'il est en gros de Tours on peut, pour jeune femme, ajouter des ruches en dentelles.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

Nos lectrices devront consulter l'explication donnée en février pour reproduire en grandeur naturelle les patrons au dixième.

Régina.

7, Devant.

8, Dos.

9, Pièce du dos.

Ce vêtement, qui est une espèce de rotonde, se fait en taffetas; les lettres de raccord indiquent l'endroit où doit être fixée la pièce du dos, au bas de laquelle sont arrêtés les plis, qui, en retombant, forment une sorte de capuchon, sur lequel est posé un nœud en guipure. Le bas est garni d'une guipure.

Bluet.

10, Devant.

11, Volant.

12, Pièce.

Il se fait en taffetas, le volant est plissé sur la pièce d'épaule qui est recouverte d'une dentelle; le mantelet est garni d'une dentelle surmontée d'une ruche en taffetas noir, interrompue par une petite touffe en ruban bleu.

Spahis.

13, Devant.

14, Dos.

15, Petit côté du dos.

16, Manche dessus.

17, Manche dessous.

Ce pardessus est en gros de Tours ou taffetas, la jupe a soixante centimètres de hauteur et trois mètres et demi ou quatre mètres de largeur. Elle se plisse à petits plis, le corsage est orné de passementerie et le bas de la jupe d'une ruche en taffetas.

18, Croquis de la jardinière montée.

IMITATION D'AQUARELLE

Nos lectrices recevront avec le numéro de ce mois un bouquet imitation d'aquarelle; elles pourront se procurer ce bouquet ainsi que son pendant, en décalcomanie, chez M. Dupuy, qui travaille toujours a enrichir sa collection.

Pour encadrer ce modèle, vous prenez un carton un peu épais et un morceau de verre à vitre de la même grandeur. Vous mouillez à l'envers une feuille de papier blanc, et avec un peu de colle à bouche vous collez le bord du papier en plaçant le côté mouillé sur le carton; laissez sécher. Posez l'aquarelle au milieu du papier et fixez les quatre angles avec la colle à bouche. Ensuite vous prenez une feuille de papier gris plus grande de deux centimètres que le carton, vous la mouillez en la posant sur une planche, vous placez le verre au milieu, puis le carton par-dessus en mettant le dessin sur le verre; vous prenez de la colle de pâte et vous collez sur le carton le papier que vous venez de mouiller, en le pliant aux angles; mettez sécher en presse sous quelques livres. Le lendemain, vous coupez, avec une règle et un canif, le papier qui recouvre le verre, en laissant un centimètre à peu près, de ce côté; et vous collez avec de la colle de pâte sur le verre le bord en papier. Prenez un petit anneau de cuivre et un ruban de fil de vingt centimètres, que vous passez dans l'anneau, croisez les deux bouts du ruban de manière à serrer l'anneau et collez-les sur le carton, en les écartant l'un de l'autre; puis vous collez un papier bleu par-dessus en laissant dépasser le bord en papier gris.

JARDINIÈRE

Nous vous avons promis, mesdemoiselles, l'explication pour monter la jardinière dont vous recevrez aujourd'hui le dernier tiers. Le prix de la monture en bambou avec l'intérieur en zinc, est de six francs, et se trouve, ainsi que nous vous l'avons dit, chez madame Pradal, 2, rue de Crébillon, à Nantes.

Otez toute la partie blanche qui se trouve autour de chaque panneau. Prenez une bande de papier fort de la hauteur de ces panneaux, ou une bande de percale ayant deux centimètres de plus de chaque côté pour les remplis; pour la longueur, placez les six panneaux les uns à côté des autres et ajoutez deux centimètres. Collez tous vos morceaux sur cette bande en les disposant suivant votre goût; et laissez sécher. Ensuite passez cette bande entre les bambous qui marquent les angles; avant de mettre chaque panneau à sa place, ramenez les deux extrémités au milieu de l'un d'eux, afin de pouvoir coller les deux centimètres que vous avez laissés en plus, à votre papier, sous le premier morceau.

GRAVURE DE MODES.

TOILETTES DE LA MAISON GAGELIN. — CHAPEAUX DE Mmes BRICARD ET CALLMANN.

Première toilette. — Robe en moire antique mauve, ornée d'une rangée de boutons entre deux passementeries. — Collet *Fathma* en taffetas noir, garni d'une dentelle surmontée d'une petite ruche, et de ruches posées en long; un large biais recouvert d'une passementerie et garni d'une dentelle, tombe en pointe devant et derrière. — Chapeau en tulle Malines orné d'une draperie et de fleurs, dessous mélangé de tulle, dentelle noire et fleurs.

Deuxième toilette. — Robe en foulard des Indes de nuance havane à petites raies noires. Corsage à pointe. Manche à coude. — Paletot *Fenella* en gros de Tours, garni de passementerie et de ruches en

dentelle noire. — Chapeau en crêpe bleu Alexandra, orné sur la passe de deux plissés en dentelle noire, séparés par un plissé en dentelle blanche; le pied de la dentelle est recouvert par un ruban bleu. Dessous draperie en taffetas bleu, plissé en tulle mélangé de dentelle noire, et une rose posée presque au milieu.

Troisième toilette. — Robe en taffetas vert; la jupe, les manches et le corsage sont ornés de petites ruches en guipure noire.—Manteau *Régina*, en taffetas, garni d'une guipure; un nœud en guipure est posé sur le haut des plis du dos. — Chapeau en paille de riz, passe en tulle traverse et plume couleur blé des Indes, dessous roses thé et dentelle noire.

Quatrième toilette. — Robe en foulard bleu du Mexique. — Mantelet *Bluet*, en taffetas; la pièce est recouverte d'une dentelle, et le volant garni d'une dentelle surmontée d'une ruche en taffetas noir; de distance en distance sont posés de petits morceaux de ruche bleue, figurant des bluets. — Chapeau en crêpe bleu du Mexique, orné de quatre branches de lilas blanc; deux branches tombant d'un côté de la passe et deux plus petites de l'autre côté, elles sont séparées par une pointe en dentelle partant du dessous et retombant sur la passe; dessous mélangé de lilas blanc, dentelle noire et tulle Malines.

Cinquième toilette. — Robe en popeline d'Irlande violette. — Manteau *Spahis*, en gros de Tours, orné passementerie. — Chapeau en paille d'Italie, ruban de taffetas noir partant du dessous et venant sur la passe qui est ornée, ainsi que le dessous, de boutons-d'or noirs à cœur jaune.

Mosaïque

Une seule mauvaise habitude déteint sur toute une brillante éducation, comme la goutte d'encre dans un verre d'eau limpide.

PETIT-SENN.

—

La première émigration de la maison paternelle est le premier chagrin sérieux de la vie.

Lady MORGAN.

Supporter et se supporter, c'est la plus sage des choses.

E. GUÉRIN.

—

CHARADE.

Mon premier
Quand il est mon dernier,
Se change en mon entier.

Mots du Logogriphe d'Avril : POÊLE, POLE, PO, POL, LOPE, POE, EOLE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : **L'aumône n'appauvrit personne.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

ISABELLE DE FRANCE

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MAI



L'UN des jours du mois de février de l'an 1396, grande était la préoccupation dans l'hôtel Saint-Paul, à Paris. Montons-en le large escalier, franchissons le palier du premier étage, et, suivant la galerie qui se développe dans la longueur de la façade, soulevons la tapisserie qui en dérobe l'extrémité. Des groupes de gardes encombrent la première salle, des seigneurs et des courtisans se pressent dans la seconde; sans les regarder, pénétrons dans la suivante, et laissons retomber la tapisserie soyeuse derrière nous. Le lieu où nous nous arrêterons est une vaste et sombre pièce tapissée de tentures de cuir de Bohême, vermiculé de dessins d'or; son jour voilé est tamisé par trois de ces longues fenêtres qu'on nomme aujourd'hui des lancettes, où sont enchâssées dans le plomb des images d'animaux aux formes bizarres, des rinceaux de feuillages luxuriants, et des chevaliers, ici, roides sur les étriers de leur grand cheval de bataille, là, se dressant comme des spectres, une main appuyée sur la garde de leur épée, l'autre posée sur la poitrine et cachée derrière l'écu triangulaire et armorié. Les rideaux sont de brocart d'or; les solives qui se détachent sur le plafond, en saillies longitudinales, sont revêtues de dorures et de peintures; contre les murs, des deux côtés, sont adossés des dressoirs aux pieds chantournés, chargés de vaisselle de prix, de hanaps gemmés, de drageoirs couverts d'incrustations et de mosaïques, de coffrets peints en camaïeu, et des chefs-d'œuvre délicats de l'orfévrerie du treizième et du quatorzième siècle.

Dans l'angle de la cheminée, auprès d'une table massive dont le tapis de toile d'or chatoie de reflets irisés, est un siége à dais élevé couvert d'une housse frangée de perles. Une femme dont les ans ont respecté la beauté royale, car certes elle est belle encore sous ses cheveux d'un blanc de neige, occupe ce siége princier (1). Coiffée du hennin à long voile, le regard sérieux et pensif, la tête appuyée sur sa main, Blanche d'Évreux, reine douairière de France, car c'est elle que nous voyons, échange une conversation animée avec le roi Charles VI. Celui-ci, debout au côté opposé de la cheminée et légèrement penché vers elle, écoute attentivement la princesse.

« Ainsi donc, sire, lui dit-elle, votre beau cousin d'Angleterre s'obstine à garder le silence?

— Oui, madame, répond le roi, aucune nouvelle de Londres, et rien du côté de Calais. Cependant vous savez vous-même combien nous pouvons nous fier à ceux qui surveillent la mer. On doit nous signaler sur l'heure toute voile qui apparaîtrait. Et pourtant, reprend-il après un silence, mon frère Richard a signé la paix de lui-même, et personne ne l'a poussé à solliciter la main d'Isabelle, ainsi qu'il l'a fait.

— La main de votre fille, sire? mais certainement le roi d'Angleterre la veut. Serait-il assez insensé pour ne pas l'estimer son prix et risquer de perdre avec elle l'utile appui de votre alliance, et le bienfait de cette trêve qui a tant d'avantages pour lui?

— Je comprends comme vous, madame, que ces considérations ont du poids.

— Certes, sire, elles ont du poids, et les conditions que Richard romprait s'il renonçait à ce mariage, vaudraient bien d'être regrettées! Et voyons si je m'en souviens : pour quelques concessions légères auxquelles il s'est engagé en faveur de son jour de noces, une trêve de vingt-cinq ans étendue à ses alliés et aux vôtres : la main de madame Isabelle, laissée libre toutefois, aussitôt qu'elle aura douze ans, de rompre ou de serrer ces nœuds; il est vrai aussi qu'une clause expresse interdit à ses héritiers tout droit éventuel au trône de France; après tout, c'est pure justice; mais ce qui a bien quelque valeur, vous avez promis de placer dans la corbeille de mariage de la future reine d'Angleterre, un

(1) Blanche d'Évreux-Navarre, fille de Philippe, comte d'Évreux, et veuve de Philippe VI de Valois, fut une des plus belles princesses de l'époque. Elle avait soixante-trois ans au moment où s'ouvre notre récit.

douaire de quatre-vingt mille couronnes (1). Tout cela, est-ce à dédaigner?

— Non, ce n'est point à dédaigner; mais cependant, les œuvres parlent. Richard est fiancé à ma fille depuis bientôt dix-huit mois; depuis lors, silence complet de sa part. Est-ce convenable? Est-ce naturel? Aussi, ne vous le cacherai-je pas, à vous, madame : je suis inquiet!

— Vous voulez dire préoccupé, sire? mais inquiet!

— Si, si, j'en suis inquiet, madame : Richard est veuf, il a trente ans; Isabelle n'en a pas huit, et des fiançailles peuvent se rompre. Pendant les cinq ans qui courront jusqu'à ce qu'elle aille le joindre et que leur union soit bénie, que d'événements fortuits peuvent briser nos espérances et remettre tout en question!

— Oh! sire! après un traité! après une paix proclamée avec tant d'éclat! après, surtout, des fiançailles si pompeuses et si publiques! Non, seigneur, je ne crois pas, moi, à l'inconstance de Richard, encore moins à de tels actes. Je ne vois, dans tous ces retards, que l'opposition d'un seul homme, et Richard saura l'écarter.

— Quel est, s'il vous plaît, ce seul homme?

— Son oncle, sire : Glocester, l'ennemi de votre repos et celui de votre royaume. Si vous regardez de près dans tout ce qui vous contrarie, vous trouverez au fond sa main ou l'effet de son influence.

— Toujours lui! murmura le roi. Et son front prit une expression pensive et chagrine.

— Mais, sire, dit vivement Blanche, il faut renverser cet obstacle; il faut tout au moins l'aplanir.

— Nous allons y songer, madame; vous nous y aiderez vous-même, et puisse nous venir d'en haut quelque salutaire pensée! »

Pendant ces dernières paroles, Blanche d'Évreux s'était levée. Le roi, prenant sa belle main, la porta respectueusement à ses lèvres, ensuite il lui offrit la sienne et la reconduisit jusqu'au seuil de l'appartement où sa suite était demeurée. La portière soulevée un instant retomba sans bruit, et Charles VI demeura seul.

Six jours après cet entretien, les anxiétés de la cour de France s'étaient changées en allégresse. Le comte de Ruthland et le comte Maréchal arrivaient de Londres. Par les lettres qu'ils apportaient, Richard II demandait à Charles de daigner avancer l'époque où sa fiancée devait se rendre en Angleterre; il souhaitait la faire élever selon les coutumes anglaises et la montrer à ses sujets, pensant que les cœurs de son peuple, trop peu inclinés vers la France, seraient facilement gagnés par cette reine de huit ans.

Alors tous les fronts s'éclaircissent. Le roi mande son orfèvre favori Jehan de Nanterre, son argentier maître Gouyssinier, et tout ce que Paris possède de maîtres habiles dans tous les arts de la parure, du luxe et de l'ameublement. La commande qui leur fut faite excéda, disent les chroniques, le contenu du coffre royal. Tout fut prêt pour le mois d'octobre.

Au jour fixé, la jeune Isabelle de France, après avoir fait ses adieux au roi Charles VI, à la reine Isabeau de Bavière, sa mère, aux princes du sang, à la cour, sortit de Paris avec un train d'une magnificence inouïe. Devant son carrosse, un gentilhomme à cheval portait sur un coussin de velours la couronne royale d'or. Elle voulut faire, en passant, ses dévotions à Notre-Dame de Paris, et en traversant Saint-Denis, alla prier quelques instants sur les tombes de ses aïeux; elle y prit congé de la France, puis la course de ses chevaux l'emporta vers la Picardie. Partis peu d'instants après elle, le roi et la reine la rejoignirent à Ardres. Richard les attendait déjà à Calais.

Une plaine située entre ces deux villes sur les confins des deux États, avait été marquée d'avance pour servir de lieu d'entrevue aux deux rois. Un siècle plus tard, ces mêmes lieux devaient voir les splendeurs du camp du Drap d'Or (1). A proximité et du côté d'Ardres, on avait dressé pour Charles VI et sa cour cent vingt tentes revêtues à l'intérieur de tapisseries à personnages, couvertes à l'extérieur de tentures mi-partie aux couleurs du roi et environnées d'une enceinte palissadée. Le pavillon carré du prince était isolé en avant des autres et les surpassait en grandeur. Derrière le camp, vers Calais, se déployaient les cent vingt tentes de Richard d'Angleterre, abritées par une chaîne de collines et ressortant sur le fond sombre des bois qui les empanachaient. Le pavillon royal avait la forme d'une tour ronde et dépassait en hauteur toutes les autres. Un grand poteau auquel aboutissaient les cordes de soutènement des tentes royales, marquait le milieu du camp et le lieu où devaient se rencontrer les rois de France et d'Angleterre.

Enfin, le 27 octobre, par une brillante journée, la population des villes environnantes couvre de ses flots les hauteurs voisines et attend depuis plusieurs heures que le bruit du clairon donne le signal désiré. Bientôt, de Calais et d'Ardres, débouchent deux brillants cortéges; et tout d'abord, voici venir, le corps droit et en grand costume, monseigneur le comte d'Harcourt, monté sur son bouillant destrier et portant l'épée royale haute devant les pas de Charles VI; puis, sur un autre beau cheval caparaçonné de drap d'or, c'est le roi de France lui-même, vêtu d'un simple chaperon et d'un habit court qui ne dépasse pas le genou. Là-bas, à ce point opposé, Richard Plantagenet tient aussi la tête du cortége de sa nation; on le reconnaît à sa longue robe traînante, à sa chevelure blonde et soyeuse lissée le long de ses joues, à son bonnet à plume rouge rattachée d'un nœud de diamants, à la beauté un peu efféminée de son visage, et à l'épée que le premier baron de l'Angleterre porte droite et nue devant lui.

Mais voici que les huit cents chevaliers formant la suite brillante des deux rois mettent pied à terre, et font halte à une portée d'arc des lignes des tentes. Les deux souverains, restés à cheval et suivis des seuls princes de leur famille, marchent aussitôt l'un vers l'autre. Les compliments affectueux, les protestations et les remercîments s'échangent; on se fait des dons réciproques d'une magnificence royale. Les deux princes se donnent la main et jurent de faire élever sur le lieu même où ils se trouvent une chapelle dédiée à *Notre-Dame-de-la-Paix*. — Ils se rendent ensuite ensemble au pavillon de

(1) Deux cent mille livres.

(1) Entrevue entre François Ier et Henri VIII, en 1520.

Charles VI. Toutes les tentures s'abaissent, les rois et les princes du sang tiennent, loin de tous les regards, un conseil secret où seront agités les intérêts les plus pressants et les plus sérieux des deux peuples. Quelques heures plus tard, le roi d'Angleterre, comblé de nouveaux présents de Charles VI et déjà en route pour Calais, retournait à la course de son destrier vers son beau-père et presque au seuil de son pavillon, lui passait au cou un collier d'or et de pierreries; puis, rejoignant sa brillante escorte, il rentrait dans Calais.

Le lendemain vit se renouveler le même cérémonial, mais un épisode imprévu vint en accidenter la fin. A l'instant où les rois retournaient vers Calais et Ardres, un orage épouvantable éclata, et cent quarante d'entre les pavillons de Charles VI furent renversés et ruinés; les collines protégèrent ceux de Richard, dont quatre seulement furent détruits. Les princes avaient eu le temps de gagner leurs villes à la course de leurs chevaux; mais les chevaliers que le respect et le cérémonial tenaient à distance, furent emportés par les leurs dans toutes les directions. Ils coururent toute la nuit par monts et par vaux sous une pluie torrentielle et à travers bien des dangers, causés par la profondeur des ténèbres et leur ignorance des lieux.

Le troisième jour, cependant, la jeune Isabelle de France, qui était demeurée tout ce temps à Ardres, fit son entrée dans le camp au son des clairons et d'autres instruments de musique. Elle était vêtue d'une robe royale de brocart blanc semée de fleurs de lis d'or, d'un surcot brodé de diamants et d'un manteau traînant d'hermine. Un long voile de point d'Angleterre couvrait sa chevelure blonde et retombait jusqu'à ses pieds ; elle portait une couronne d'or incrustée de pierres précieuses. Isabelle traversa le camp, à demi couchée dans une litière portée par quatre chevaliers du corps. Derrière elle chevauchaient sur quatre haquenées grises les dames auxquelles cet honneur était dû. Des chars, des litières, des destriers magnifiquement harnachés portaient ensuite les princesses, l'élite des seigneurs et des dames les plus qualifiés de la cour. Richard attendait sur son trône. La fiancée royale mit pied à terre, et les duchesses de Lancastre et de Glocester s'avancèrent pour lui faire leurs révérences ; ensuite les ducs d'Orléans, de Berri et de Bourgogne enlevèrent respectueusement dans leurs bras la petite fille de France et la présentèrent au roi d'Angleterre. Quand elle se vit replacée sur la jonchée de fleurs de serre qui émaillait les abords du trône, elle salua par deux fois le prince en s'avançant de quelques pas et en fléchissant le genou; mais Richard ne laissa pas lieu à la troisième révérence, et s'empressant de se lever, il se pencha vers l'enfant le sourire aux lèvres et lui donna tendrement le baiser de paix.

« Mon fils, dit alors Charles VI d'une voix émue et profonde, voici ma fille que je vous avais promise; je vous la laisse, en vous priant de l'aimer désormais comme votre femme.

— Je jure de la rendre heureuse, répondit le roi d'Angleterre ; je m'y emploierai de toutes mes forces et de tout mon cœur, et je la reçois de vos mains comme mon épouse bien-aimée et déjà bien chère. »

Alors la petite fiancée se retourna vers ses parents et fit en pleurant ses adieux au roi son père, à la reine, aux princes du sang et à la cour qu'elle quittait. Remise ensuite aux dames qui composaient sa maison, elle remonta en litière et alla attendre Richard à Calais.

Cependant, un brillant banquet était offert à Charles VI par son gendre ; les deux rois s'assirent seuls à la même table. — Au sortir du banquet royal, Charles VI reçut de Richard et aussi du duc de Lancastre deux colliers, dont le plus précieux provenait du roi Jean le Bon, et il fit don lui-même au roi d'Angleterre d'un magnifique collier et d'un vase d'or massif pour offrir le vin, les épices. Cet acte de courtoisie réciproque termina ce jour d'apparat. Bientôt un roulement de chars et le bruit d'un galop nombreux annoncèrent le départ de la cour de France et se perdirent dans le lointain, avant que les flots de poussière qu'avait soulevés leur passage se fût dissipé dans les airs.

Le mariage du roi et de la jeune reine d'Angleterre fut célébré pompeusement le lendemain à Calais, et le couronnement d'Isabelle eut lieu peu de jours après à Westminster.

Quatre ans plus tard, quittant Windsor pour aller comprimer un soulèvement en Irlande, Richard II assistait à une messe solennelle avant de sortir du château (1). A la porte de l'église, il partagea les épices avec la jeune Isabelle de France, l'enleva ensuite dans ses bras, et contemplant avec un attendrissement encore tout paternel cette reine de onze ans, il l'embrassa à deux reprises : « Adieu, madame, lui dit-il, adieu, pour jusqu'à mon retour ! » Puis, la remettant aux mains de ses dames, il monta à cheval avec son escorte et partit dans la direction de Bristol. Il laissait la jeune Isabelle confiée et recommandée aux trois grands seigneurs du royaume établis le plus avant dans sa confiance (2).

Mais les jours du malheureux prince étaient dès ce moment comptés. Il apprend au fond de l'Irlande la trahison de ses cousins le duc de Lancastre et le comte de Northumberland ; et pressé par ses fidèles de revenir en Angleterre, il voit par son indécision son armée dispersée, et se dirige presque seul vers Conway (3). Déjà se dressent devant lui les tours et l'imposante masse de la demeure féodale ; mais dans la vallée qui l'encercle et sur la haute plate-forme il n'aperçoit que solitude. Dix-huit jours de vaine attente avaient découragé l'armée, et ni les menaces, ni les prières, ni les larmes même de ses amis n'avaient pu la retenir sous les étendards. Ses dévoués, navrés eux-mêmes, l'attendaient seuls au rendez-vous avec ces funestes nouvelles. Tandis que le malheureux roi est encore en proie à l'indécision, un perfide et trompeur avis émané de l'un des rebelles le décide à sortir imprudemment de la forteresse pour aller à la rencontre de prétendus défenseurs. Le pont-levis est abaissé : Richard, suivi de ses amis, des ministres restés fidèles et d'un petit nombre de serviteurs, vingt-trois compagnons en tout, sortent de la voûte profonde, traversent au

(1) En 1399.

(2) Plus tard, aux premiers mouvements du duc de Lancastre contre Richard, ils se sauvèrent à Bristol.

(3) Comté de Caërnarvon, au pays de Galles.

pas l'esplanade, s'engagent dans l'étroit sentier creusé au flanc de la hauteur et arrivent sans défiance à une descente rapide battue à gauche par la mer et à la droite de laquelle surplombe un rocher gigantesque. Le prince descend de cheval, essaie quelques pas à pied et voit tout à coup la vallée hérissée de bannières et de pennons.

« Dieu du paradis, s'écrie-t-il, assistez-nous, car nous sommes trahis. Milords! mes amis! ne voyez-vous pas, là-bas, flotter tous ces étendards? »

A l'instant, le comte de Northumberland et onze affidés, cent lances et deux cents archers sortent d'un détour du rocher et coupent la retraite au prince.

Richard fut forcé de céder au nombre. Enveloppé et fait prisonnier, il fut placé au milieu des traîtres et on prit le chemin de Londres. Le soir, il fallut s'arrêter au château de Flint. On rapporte qu'après une nuit sans repos, le roi monta au sommet de la tour, et que se voyant cerné de tous côtés par l'innombrable armée de son rival, il se sentit irrévocablement perdu. Alors son cœur brisé se reporta douloureusement vers sa chère retraite de Windsor, vers la jeune reine et vers Dieu. Peu après, au sortir de table où il avait été saturé d'outrages, il fut appelé dans la cour pour recevoir le duc de Lancastre. Celui-ci fléchit le genou deux fois en se portant à sa rencontre; puis, avec une froide insolence:

« Monseigneur, osa-t-il lui dire, votre peuple se plaint de ce que depuis vingt-deux ans vous le gouvernez despotiquement; s'il plaît à Dieu, je vous aiderai à le mieux conduire. »

Là-dessus, les destriers du roi étant demandés, on lui amena un cheval misérable et maigre sur lequel on le fit monter, et il s'achemina derrière le duc de Lancastre au son des trompettes et des plus joyeuses acclamations. A Lichfield, le malheureux roi s'échappa par une fenêtre, fut ressaisi dans le jardin, et à peine arrivé à Londres, fut enfermé dans Westminster et de là jeté dans la Tour, déposé par acte public, et condamné en dernier lieu à une détention secrète et perpétuelle. La nuit la plus impénétrable plana sur le lieu où on l'avait transporté et sur les derniers jours de sa vie, mais nul contemporain ne douta qu'elle n'eût été tranchée par un crime.

Peu après l'avénement de Lancastre au trône, où il monta en 1401, sous le nom de Henri IV, la porte du château de Pontefract tourna sur ses vieux gonds rouillés, la herse monta lentement le long de ses fortes charnières, le pont-levis fut abaissé, et le cercueil de Richard II sortit de la sombre demeure. Le corps fut, selon la coutume, exposé à visage découvert dans l'église de Saint-Paul de Londres, puis transporté à Westminster, où fut célébré un service; enfin, dirigé vers Longley, où on le mit dans le tombeau.

Richard commit de grandes fautes, il céda trop souvent aux mauvaises inspirations d'une odieuse politique; mais la perfidie et la cruauté dont il fut victime, sa détention illégale, sa déposition et sa mort sont une tache ineffaçable sur le front de son successeur.

Pendant ce temps, la jeune Reine languissait dans la solitude. — A peine Richard avait-il eu quitté Windsor, qu'on chassa d'auprès d'elle et de l'Angleterre tous les seigneurs et toutes les dames venus de France dont la compagnie avait pour elle du charme et lui rappelait le langage et l'affection de sa famille. On ne lui laissa qu'une demoiselle, son état fut diminué, et sa maison restreinte à quelques serviteurs anglais. On la relégua loin de Londres, dans le château de Wallingford, où elle fut comme oubliée, et elle y passa plusieurs mois, sans avoir d'autre distraction que d'errer sous les ombres mélancoliques de ses avenues centenaires.

Après la mort de Richard II, Henri de Lancastre osa bien essayer de nouer avec Charles VI quelques relations pacifiques; mais en maintenant de nouveau dans l'intérêt seul de la France la trêve conclue avec son malheureux gendre, Charles, profondément indigné, traita les envoyés anglais avec une hauteur glacée et demanda par initiative le retour de sa fille en France. Henri IV ne put refuser d'acquiescer à cette demande et ajouta « qu'il trouvait » juste que tout ce que la Reine avait apporté et » tout ce qu'elle possédait de plus précieux en or, » pierreries, étoffes de soie et autres richesses lui » fût restitué.

» Le roi d'Angleterre alla la voir pour la consoler, prit congé d'elle très-courtoisement, et la fit » conduire à Calais avec une suite brillante. Isabelle » quitta cette ville le 7 août, fut reçue et prit les » épices dans un splendide pavillon élevé pour cet » effet près de la chapelle de Lelinghen, avec les » illustres dames et demoiselles qui avaient autrefois composé sa suite et qui fondaient en larmes. » Elle les consola affectueusement, leur fit des présents selon leur qualité, et prit congé d'elles en » leur donnant le baiser de paix. »

Peu d'instants après, la jeune veuve de Richard rejoignait son grand-oncle le duc de Bourgogne. Froid spectateur de ces adieux, il l'attendait depuis longtemps sur une hauteur voisine du pavillon avec six cents chevaliers et écuyers des plus nobles maisons de France rangés en ordre de bataille. Il la fit monter en carrosse avec toute sorte d'honneurs et la ramena à Paris.

Elle y rentrait après cinq ans. Que d'épreuves inattendues avaient pâli son jeune front depuis le jour qui l'avait séparée de la cour de France! Elle fut reçue de son père Charles VI avec tendresse et effusion.

Ces événements se passaient dans les premiers jours de l'année 1401. Madame Isabelle de France mourut en 1409, unie depuis trois ans à peine au jeune Charles d'Orléans, devenu célèbre depuis par sa captivité à Londres, ses sentiments chevaleresques, son goût pour les arts et les lettres et aussi par ses poésies. Elle avait alors vingt-deux ans. Le prince arrosa de ses larmes les robes de bal et de fête, les fraîches parures, les manteaux de cour, les blanches hermines, les diamants, les bandeaux de perles moins éblouissants et moins beaux que cette gracieuse enfant. Il fit réunir sous ses yeux le satin, le velours, la moire, les étoffes d'or et d'argent portés dans des jours d'apparat et encore tout imprégnés des senteurs qu'elle avait aimées; puis il voulut qu'elles ornassent les chapelles de Saint-Denis et les donna à son Trésor, pour ne consacrer qu'à Dieu et aux saints ces pures et chères reliques.

Mme Félicie d'Ayzac.

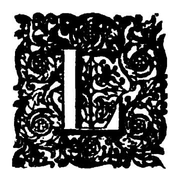
BIBLIOGRAPHIE.

L'ILE DE CEYLAN

ET

SES CURIOSITÉS NATURELLES

Par **OCTAVE SACHOT** (1).



'ILE de Ceylan est célèbre dans tous les récits qui traitent de l'extrême Orient. Pour la conteuse arabe des *Mille et une Nuits*, c'est Serendib, l'île merveilleuse, riche en perles et en parfums; pour les disciples de Bouddha, c'est une terre sacrée et un des berceaux de leur croyance; les Phéniciens l'avaient connue, les flottes de Salomon y ont abordé; elle formait, avant la conquête portugaise, en 1505, un des plus anciens royaumes de la terre, habité par un peuple dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui étale encore aujourd'hui des chroniques historiques remontant à vingt siècles. Les poètes orientaux ne l'appellent que *la terre des jacinthes et des rubis, l'île des bijoux, un diamant sur le front de l'Inde*, et cependant cette terre célèbre est restée couverte d'un épais nuage, jusqu'au moment où les travaux d'un Anglais, sir J. Emmerson, en ont fait connaître les mœurs, les aspects, les curiosités : le livre de M. Sachot, que nous recommandons à nos lectrices est un abrégé du travail de l'auteur britannique.

« Le voyageur qui vient du Bengale, dit notre aimable guide, laissant derrière lui le delta mélancolique du Gange et la côte torride de Coromandel, et l'Européen, encore plein du souvenir des sables brûlants de l'Égypte et des plateaux calcinés de l'Arabie, éprouvent le même éblouissement en voyant s'élever au-dessus des vagues cette île enchanteresse, avec ses hauts sommets couverts de forêts splendides, et ses côtes à la végétation luxuriante, au tapis de perpétuelle verdure qui se déroule jusqu'à la mer et s'élance au-devant du flot.

» Comme pour ajouter à la magie du paysage, des deux côtés de l'île, la mer, pendant la mousson du sud-ouest, prend sur le rivage une teinte pourprée d'autant plus remarquable, qu'au lieu d'aller en se dégradant à mesure qu'elle s'éloigne de terre pour se fondre avec la couleur naturelle de l'eau, elle se termine brusquement de manière à paraître un collier de rubis jeté au cou de la coquette *Singhala* (1). Ce phénomène est dû à la présence d'infusoires de la nature de ceux qui ont fait donner au Pacifique le nom de *mer Vermeille*, en face des côtes de Californie.

» Le panorama qui, du sommet du pic d'Adam, s'offre aux yeux émerveillés du voyageur, n'a peut-être pas en grandiose son pendant dans le monde : aucune autre montagne ne laisse le regard embrasser aussi librement une pareille étendue de terre et de mer. Au nord et à l'est l'œil plane sur la zone de hautes collines qui entourent le royaume de Kandy, tandis que du côté de l'ouest, la vue s'étend au loin sur des plaines onduleuses coupées par des rivières comme par autant de fils d'argent, et que, dans les vapeurs empourprées de l'extrême horizon, le reflet étincelant du soleil sur les vagues découpe la ligne de l'Océan indien. »

C'est là le beau côté de la médaille : paysage admirable, ciel toujours pur, forêts regorgeant de fleurs et de fruits, n'est-ce pas un véritable Éden? « Trompeuse apparence, poursuit l'auteur, leurre d'un instant. Cette incomparable fécondité dans la nature végétale a son pendant dans la nature animée, et l'ensemble formidable que celle-ci présente vous oblige à une lutte continuelle.

» Si les dangers que vous fait courir la présence des grands carnivores, ours, léopards, panthères, etc., ou de reptiles redoutables tels que le cobra et le crocodile, ne sont pas plus grands que dans les autres pays tropicaux, l'eau, la terre, le rocher, l'air que vous respirez, la maison que vous habitez, sont infestés de myriades d'êtres vivants, tous plus ou moins acharnés à votre poursuite, et avec lesquels il n'est pas de trêve possible. D'innombrables essaims de mouches, de guêpes, de moustiques s'ébattent à qui mieux mieux dans l'air en quelque endroit que vous vous trouviez; la terre grouille d'insectes en perpétuel mouvement; partout ou il y a une apparence d'humidité, des grenouilles de dimensions effrayantes vous déchirent les oreilles de leur coassement insupportable; s'il vous arrive de heurter une branche en traversant à cheval le moindre coin de jungle, il vous tombe une averse de tiques sur la nuque. Avec quelque précaution que vous marchiez, des centipèdes, longs quelquefois de trente centimètres, s'insinuent sous vos vêtements et vous rampent sur la peau, et quand vous passez par les vallées des districts montagneux, des bataillons de sangsues terrestres se jettent aux jambes de votre monture,

(1) Un volume in-12, prix : 1 fr. Chez Victor Sarlit, 25, rue Saint-Sulpice, à Paris.

(1) *Ceylan*, en malais *Singhala*.

et finissent par gagner les vôtres et vous grimper à la gorge.

» Vous croyez peut-être que vous allez échapper à vos bourreaux en vous enfermant dans votre maison? Erreur : vous y êtes encore plus mal qu'en plein air. Les fourmis rouges suffiraient à elles seules pour rendre la vie intolérable. Or, vous avez par-dessus le marché les termites. Ces merveilleuses petites créatures sont plus nombreuses que les feuilles de la forêt, que les grains de sable du rivage; elles travaillent avec une vigueur et une rapidité surprenantes. Elles vous rongeront les poutres et la charpente d'une maison jusqu'à ne plus laisser du bâtiment que sa croûte de pierres et de mortier. Elles vous détruiront en une seule nuit tout le contenu d'un porte-manteau, et vous perceront un labyrinthe de tunnels et de galeries à travers tout un rayon de bibliothèque. A la porte même des villes, vous êtes exposé à voir dans l'ombre briller, à travers le feuillage, les yeux d'émeraude d'un léopard affamé, et vos jardins sont dévastés par des troupes de singes que vous envoient les forêts voisines. Enfin vous avez pour commensaux et hôtes permanents des lézards énormes, des serpents à sonnettes, des scorpions, des cobras et une foule d'autres hôtes qui font que, malgré sa nature splendide, Ceylan n'est pas encore tout à fait le paradis sur terre. »

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie!

peut-on ajouter après avoir lu une description pareille. Et la race humaine à Ceylan ne rachète pas les inconvénients offerts par les races félines, sauriennes, ophidiennes, etc., etc. Des mahométans, des sectateurs de Bouddha, des idolâtres qui révèrent un vieux singe, de malheureuses tribus, plus méprisées que les parias de l'Inde, voilà de quoi se compose la population de cette île. Quand viendra l'heureux instant où les lumières de l'Évangile dissiperont les ténèbres amassées par des siècles d'erreur, et feront de ce peuple misérable, divisé en castes ennemies, un seul peuple, frère par la foi, et dont tous les membres seront enfants du même Père?

RÉSÉDA

Par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT (1).

« Madeleine a sept ans. C'est une enfant d'apparence frêle et d'une grande délicatesse de constitution. De ses petites épaules arrondies et basses s'élève comme une tige élégante son cou étroit, blanc et flexible. Ses traits sont peu réguliers, peu accusés; ses cheveux sont blonds sous le soleil, châtains dans l'ombre; ses yeux sont noirs et doux; sa bouche ne semble faite que pour le sourire ou le baiser. On aime, on contemple volontiers ce petit visage pâle, mais d'une pâleur douce et saine, et l'on pense involontairement que cet œil aimant ne saurait prendre une expression méchante, que cette petite bouche ne pourrait prononcer une parole dure. Les mouvements de Madeleine sont plutôt lents que vifs; elle marche légèrement, elle s'assied avec grâce, elle se pose ici et là comme l'oiseau sur les branches de l'arbre qu'il a choisi pour sa demeure. Sa physionomie est mobile dans sa constante suavité. Tantôt c'est un sérieux ravissant, tantôt une joie bien sentie, quelquefois une mélancolie charmante. Faites-lui raconter la mort de son bouvreuil, les belles choses qu'elle a vues chez Séraphin, la colère d'un enfant, et vous verrez tour à tour se refléter dans son clair regard ces expressions diverses avec leurs nuances les plus insaisissables. Où a-t-elle pris cette mélancolie, ce sentiment qui se peint hâtivement sur ses traits délicats? c'est le secret de Dieu qui a donné à l'âme de cette enfant une sensibilité précoce, un épanouissement prématuré. Ordinairement, chez les enfants de cet âge, l'âme sommeille, la vie physique paraît surtout développée en eux. Chez Madeleine, l'âme est vivante et visible: c'est une fleur déjà éclose, qui a déjà un certain parfum. »

Ce charmant portrait, que nous avons eu tant de plaisir à citer, est celui de l'héroïne du livre, qui porte le surnom de *Réséda*, doux emblème de sa grâce et de ses modestes vertus. Réséda est en apparence orpheline; elle passe de la tutelle d'un bon grand-père breton à celle d'une jeune dame anglaise; elle va des landes de la Bretagne aux délicieux paysages de l'île de Wight; sa vie d'enfant et de jeune fille est mêlée à celle des personnages les plus divers; gentilshommes français dévoués au trône et à l'autel, bons paysans, *pâtours* et *cloarecs* bretons, gentlemen malades du spleen, orgueilleuses ladies, tout ce monde se meut autour d'elle, et la mêle à des scènes douces et tragiques, émouvantes quelquefois, gracieuses toujours. Tant de pérégrinations ramènent Réséda à Paris, et là, d'une manière inopinée et un peu romanesque, elle retrouve son père et sa mère, et le livre finit. Il manque essentiellement à l'unité de temps et de lieu, mais il remplit les conditions que l'on est en droit d'exiger d'un roman : il plaît et il amuse; de plus, il laisse une salutaire impression. Le caractère de Réséda, dans sa douceur et son dévouement, est bien suivi; il s'offre comme un modèle aimable sans avoir rien d'idéal ni d'inaccessible. Les paysages esquissés par mademoiselle Fleuriot sont vrais et bien colorés, et il nous semble qu'il y a là pour son heureux talent, une veine à exploiter.

Nous recommandons ce joli livre à toutes nos lectrices, sûre de les obliger en leur indiquant un nouveau travail d'un auteur que, déjà, elles ont vivement apprécié.

M. B.

(1) Un volume in-12, chez Bray, 66, rue des Saints-Pères. Prix : 2 francs.



UNE FILLE PRÉTENTIEUSE



N très-impertinent éclat de rire interrompit sans façon Paul Daranvil dans l'importante opération qui l'occupait : il plaçait le plus gracieusement possible, au milieu des plis de sa cravate solferino, une épinglette dont la tête, formée de deux brillants et de trois améthystes, représentait, si toutefois un bijou peut représenter une fleur, une pensée. Celle-là gagnait en éclat ce quelle perdait en velouté. Paul ne se détourna pas, mais il lança un coup d'œil à gauche dans la haute glace confidente de ses projets coquets.

Une figure jeune, mutine, parée de cheveux et d'yeux brillants, de dents étincelantes, de joues fraîches, y apparaissait.

« Eh bien, ma sœur ? demanda le jeune homme sans s'émouvoir.

— Eh bien, mon frère, je ris à la pensée du tour que je joue à votre gravité.

— Voyons le tour ? »

La jeune fille fit deux ou trois bonds, et alla se blottir dans un coin du canapé. Tournée ainsi qu'elle l'était, elle avait son frère en face.

« Hier, commença-t-elle, je t'ai fait attendre cinq minutes.

— Dix, ma chère.

— Enfin peu importe, va pour dix. Donc je me coiffais à la hâte, et je t'entendais grommeler et gronder. Tu disais à bonne maman : Cette Louise n'est jamais prête, sa toilette n'en finit pas ; les femmes ! est-ce assez insupportable ? J'arrive en courant, tu me grondes. J'avais oublié l'échantillon que je devais assortir ; par crainte de ta méchante humeur, je ne vais pas le chercher, et je perds une occasion précieuse. Je conserve une patience vraiment admirable, et je t'entends sans sourciller m'accuser d'être une heure à ma toilette. Mais à part moi, je me dis : c'est bien, à la première occasion on lui revaudra ça. L'occasion n'a pas tardé. Sais-tu depuis combien de temps dure ta toilette, mon petit Paul ?

— Non, et tu n'en sais pas davantage, je suppose ?

— Pardon ; j'ai fait surveiller ; il y a une heure et quart que tu y es, tu entends, une heure et quart ?

— Qui sait si je n'ai pas fait autre chose, dit Paul en dissimulant un sourire, j'ai pu lire, écrire, flâner dans ma chambre.

— Consciencieusement, l'as-tu fait ?

— S'il faut l'avouer, non.

— Ah ! j'en étais sûre. Donc c'est bien prouvé, tu n'as plus le droit de te plaindre, tu as été une heure et quart à t'habiller, et encore voilà une épingle piquée sans grâce. »

Louise se leva et fit tourner l'épingle.

« Là, c'est mieux, dit-elle en se rasseyant, mais quand j'y pense, une heure et quart !

— Une belle scie que tu viens d'inventer là, Louisette ; jusques à quand, comme dit Cicéron, abuseras-tu de ma patience ? le rôle de bûche me plaît peu, tu dois le savoir.

— Et, vu la gravité des circonstances, tu trouves peut-être les plaisanteries hors de propos.

— Il est certain que cette journée a pour moi son côté intéressant, répondit Paul qui, subitement devenu sérieux, se mit à marcher lentement dans le salon les mains dans les poches de son gilet. Je ne suis pas fat de ma nature, et j'ai bien peur de ne pas plaire à mademoiselle Desforges. »

La jeune fille regarda finement son frère et sourit avec une certaine complaisance. Ce sourire pouvait se traduire ainsi : elle serait bien difficile.

Il est vrai que Paul Daranvil était un fort joli garçon, aux yeux intelligents, au sourire doux, distingué dans son maintien, gracieux dans ses manières, possesseur d'une réputation solidement établie, d'une fortune non moins solide, d'une position pleine d'avenir, enfin formant au moral et au physique, selon l'idéal et selon le positif, ce qu'on peut hardiment appeler un excellent parti.

« Valentine est-elle prévenue de tes arrière-pensées ? demanda Louise.

— Non. J'ai formellement déclaré à bonne maman qu'il ne fallait pas qu'elle en fût instruite. Ce mariage est convenable et vivement désiré par les grands parents, c'est bien ; seulement comme j'y entre aussi pour quelque chose, je veux la voir telle qu'elle est, l'apprécier, ce qu'elle peut valoir, à mes yeux du moins, et pour cela je ne dois pas avoir en face de moi une personne émue ou déconcertée qui échapperait, par là même, à l'examen. Ceci est une épreuve qui peut être pour moi décisive ; mais ce n'est qu'une épreuve. Après, je marcherai en avant ou je reculerai selon mon bon plaisir. Pour plaire à bonne maman, je ferais l'impossible, excepté me marier contre mon gré. Elle me désigne une femme douée, selon elle, d'une jolie figure et d'un aimable caractère, et dont la fortune égalera la mienne. Je ne suis ni assez présomptueux ni assez sot pour laisser passer l'occasion, mais dans une affaire de ce genre, on peut, sans tomber dans le sentimentalisme, demander que le cœur ait sa petite part. Je veux aimer ma femme et en être aimé. Voilà ce à quoi bonne maman pense le moins : Nos domaines se touchent, nos familles se

valent, nos âges sont en harmonie, donc que l'affaire soit faite. Halte-là !

— Bonne maman dit toujours que les mariages d'inclination sont des folies, remarqua Louise en souriant.

— Oui, mais que raconte la chronique? que riche, elle a épousé mon grand-père qui ne l'était pas. Il fallait bien qu'il y eût un grain d'amour là-dessous.

— Pauvre bonne maman! c'est si vieux qu'elle a bien pu l'oublier. Et puis son expérience ne la rend pas du tout exclusive; elle serait fort accommodante si les circonstances l'exigeaient. En épousant Valentine Desforges, la raison et l'inclination peuvent marcher de compagnie. On dirait qu'elle a pressenti tes idées là-dessus, et je ne puis te dire à quel point elle redoute cette épreuve. Sans se l'avouer, elle a la plus grande crainte que Valentine ne te déplaise. »

Le jeune homme qui, pour écouter sa sœur, s'était arrêté devant une table ronde chargée de journaux et de livres, y prit un album, l'ouvrit, le feuilleta, et puis demeura pensif. Ses yeux allaient alternativement de l'une à l'autre page. Chacune d'elles représentait la même femme en deux poses différentes. Dans celle où elle apparaissait de face, elle était assise sur une chaise au dossier sculpté, elle songeait, les mains mollement croisées, les yeux vagues, la taille ployée; dans l'autre, elle était debout, appuyée contre le grillage d'une terrasse sur lequel couraient des branches de lierre. Sa main tenait un éventail. De face et de profil, c'était une très-jolie femme, aux traits purement dessinés, à la taille élégante, au maintien noble.

« Il faut convenir qu'en photographie, du moins, mademoiselle Valentine ne saurait inspirer cette crainte, remarqua Paul, répondant enfin à sa sœur. »

La jeune fille se leva, s'approcha de lui, et regarda par-dessus son épaule.

« La ressemblance est parfaite, dit-elle, c'est bien Valentine.

— Embellie peut-être.

— Oh! Paul, la photographie n'a jamais embelli une femme.

— C'est vrai. Donc, mademoiselle Valentine est très-belle. Ce qui me déplaît en elle, c'est la pose. Ici, la main est mal placée; elle est bien faite, c'est clair, mais il était inutile de le faire voir aussi ostensiblement, et puis le cou est roide; là, la taille se ploie avec prétention, tout cela, au second coup d'œil, manque d'harmonie, de naturel. Ces photographes de province donnent généralement à leurs modèles des poses guindées, absurdes. »

Si Paul avait en ce moment regardé sa sœur, il eût vu un imperceptible sourire plisser ses lèvres rouges.

Mais il était tout entier à son examen.

« Au fait, j'ai tort de regarder ces photographies, reprit-il tout à coup en fermant l'album, cela m'empêchera d'être agréablement surpris. J'ai tant entendu vanter sa beauté que je suis sûr d'éprouver une déception. C'est, en définitive, rendre aux gens un très-mauvais service que de les peindre trop en beau. On se figure des merveilles, et la réalité désenchante. Il y a de ces amis zélés, mais maladroits, qui vous font une réputation de beauté et d'amabilité impossible à soutenir. Cela ne serait agréable que dans le cas où on ne paraîtrait jamais devant les personnes ainsi prévenues en notre faveur. Il est si doux de passer pour mieux qu'on n'est!

— Sais-tu ce que prouve cette savante dissertation? Que j'ai eu raison de garder sur Valentine ce silence prudent qui t'exaspérait.

— C'est que tu y mettais de la malice. Voyons, maintenant que ma décision est prise, que je suis tout bonne volonté, tu pourrais bien me confier à l'oreille ses petits défauts, me dire franchement ce qu'elle est comme esprit, comme caractère, comme... enfin comme femme.

— Tu es si bon juge! fit Louise avec une mine des plus provoquantes. Va, je me garderai bien de gâter tes impressions par des on-dit. D'ailleurs, que te dirai-je? Il y a plus d'un an que je n'ai vu Valentine.

— Mais avant! Entre pensionnaires, on se connaît si bien! Parbleu! tu peux bien me dire cela à moi.

— Et si je te confiais les anciens petits travers de Valentine, qu'en adviendrait-il? Tu serais prévenu contre elle.

— Non, cela ne me fera rien.

— Allons donc!

— Je te le jure.

— Illusion. Or, bonne maman désire ardemment ce mariage; Valentine est une bonne enfant, donc je ne dirai pas un mot qui puisse t'influencer. »

Comme elle déclarait cela d'un ton qui ne manquait pas de fermeté, la porte s'ouvrit, une vieille dame entra.

« Mes enfants, nous avons deux grandes lieues à faire, il est dix heures et demie, et chez madame Desforges, on dîne à midi précis, dit-elle. »

Paul et Louise s'éclipsèrent, et deux minutes plus tard, ils rejoignirent madame Daranvil dans le vestibule. Une voiture les attendait à la porte, ils y montèrent tous les trois, et ils partirent au trot de deux excellents chevaux.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent devant une maison de campagne de très-vieil aspect. Au moment où un domestique leur ouvrait la grille qui fermait la cour, la porte principale s'ouvrit, un adolescent en uniforme à lisérés bleus, et deux femmes se montrèrent sur le perron. L'une avait la taille voûtée et les cheveux blancs; l'autre était grande, svelte, jeune. Son visage correctement beau se détachait éclatant de fraîcheur sur la muraille grise; ainsi vue, debout et immobile sur le seuil de ce manoir antique, elle était belle à peindre et à contempler.

Les yeux de Paul avaient passé par-dessus le lycéen et la vieille dame, et s'étaient arrêtés fixement sur la jeune fille. De cette distance et dans l'émoi de l'arrivée, il lui était permis de lui adresser un de ces regards inexorables qui valent une longue étude. Il était homme du monde, homme de goût, quelque peu artiste, il fut ébloui, et quand il offrit la main à sa sœur pour descendre de voiture, il lui murmura à l'oreille, d'un accent bien convaincu, un mot fermement accentué : charmante!

Louise hocha la tête d'une assez singulière façon, et rejoignit sa grand'mère au-devant de laquelle madame Desforges s'avançait.

Les visiteurs introduits dans le salon, Paul se trouva en tête-à-tête avec le collégien qui avait commencé par lui serrer la main en camarade, et qui, pour faire oublier son âge, prenait des airs d'homme

tout à fait gentils. Les dames et les jeunes filles étaient allées se débarrasser de leurs vêtements de voyage. Pour ces dernières, ce ne fut qu'un prétexte fallacieux, car leur absence dura beaucoup plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Le jeune homme se sentait légèrement impatienté, et ne prêtait qu'une attention distraite aux choses plaisantes que lui racontait Émile Desforges, fort bavard de son naturel. Enfin Valentine et Louise reparurent. Madame Desforges appela Valentine pour la prier de transmettre un ordre oublié, Paul alla s'asseoir près de sa sœur, et d'un air extrêmement aimable, il lui dit à demi-voix :

« Tu es impatientante, et je te prie de ne plus faire de ces échappées, j'aurais voulu causer un peu avant l'arrivée des autres invités.

— C'est bien, on te satisfera, répondit Louise gaiement, Émile ne te gênera plus, je m'en empare, c'est mon plus fervent adorateur. »

Un petit mouvement de fauteuils s'accomplit sans bruit; Louise se trouva placée près d'Émile, qui la regardait d'un air vainqueur; Paul devint le voisin de Valentine.

Bien qu'assez fortement impresssionné, il était trop maître de lui-même pour le laiser voir, et comme il voulait plaire, il commença une de ces conversations à pentes faciles qui vont tout naturellement au-devant de l'esprit. On l'écouta avec une bouche plissée par un sourire de convenance, on lui répondit par de petits cris, de petits rires, de petits balancements de tête et de taille, un jeu savant des paupières qui le déconcertèrent. Son oreille avait tout d'abord été choquée par le filet de voix de Valentine. Le son charmant d'une voix agréable lui avait été refusé, et ce n'était pas une voix que la sienne, c'était un cri aigre, pas une intonation n'était juste, pas une inflexion n'était naturelle. Ce qu'elle disait ne passait pas l'oreille. Après un quart d'heure d'une conversation dont il avait fait les frais, il la trouva moins jolie, et il s'éloigna fatigué de ses minauderies. D'autres personnes arrivaient. Il la suivit des yeux, bien que le charme fût à demi rompu. Elle répéta, pour recevoir les arrivants, les saluts maniérés, les sourires grimaçants dont elle avait gratifié la famille Daranvil; elle traversa plusieurs fois le salon en faisant osciller sa taille souple. Paul en baissait les yeux d'agacement. Pendant le dîner, il continua son discret et silencieux examen. L'afféterie qui accompagnait chacun des mouvements de Valentine les gâtait tous, et ces manières, qui lui paraissaient naturelles dans leur prodigieuse affectation, ne pouvaient être attribuées à la timidité. Elle avait l'aplomb particulier aux femmes qui ont beaucoup vu le monde, et elle faisait avec une parfaite aisance les honneurs de la table de sa grand'mère.

Après le dîner, toute la société descendit dans le parc, vaste enclos dessiné d'après le goût antique, mais où il y avait des promenades faciles et beaucoup d'ombre. Valentine eut peur de tout, ou, pour parler plus véridiquement, fit semblant de tout craindre : les mouches qui volaient en bourdonnant, les insectes qui marchaient et qui rampaient le plus tranquillement du monde dans l'herbe. C'étaient des frémissements, des airs effrayés, des cris perçants qui agaçaient les nerfs de Paul, et qui, dans cette charmante femme, ravissaient trois petits jeunes gens tout récemment sortis de dessus les bancs, et qui affectaient de mépriser les seize ans de leur ancien camarade Émile. Ces hardis chevaliers se montrèrent prêts à défendre la belle Valentine contre tous les dangers, particulièrement contre ceux qui la menaçaient ce jour-là. Ils se précipitaient à l'envi pour écraser le monstre qui la faisait se rejeter en arrière par un mouvement plein de grâce; ils poursuivaient, la badine levée, les moucherons qui s'étaient permis de piquer sa jolie main, ou qui avaient osé se poser sur son nez si grec; ils auraient pourfendu ce jour-là le Minotaure lui-même. Paul suivait, conservant le plus magnifique sang-froid, et demeurant le témoin indifférent de ces luttes à la Don Quichotte. Il avait complaisamment prêté l'appui de son bras à Émile, qui se vengeait du dédain de ses amis par une pluie de quolibets dont sa sœur avait la bonne part.

Une averse obligea la petite société à rentrer précipitamment. On était assez loin de la maison quand le sauve-qui-peut retentit. Dans ces moments-là, l'étiquette est plus ou moins mise en oubli. Chacun courait de son mieux. Louise, qu'Émile poursuivait pour lui proposer mille moyens impossibles de se mettre à l'abri, s'était élancée la première; Valentine l'avait suivie de fort bonne grâce. Malgré la vitesse de leur course, les jeunes gens les avaient dépassées, et ils reparurent portant une foule de parapluies. En voyant accourir Valentine les cheveux au vent, les joues rouges, rieuse et haletante, Paul oublia un instant ses préventions naissantes, et distançant, par un effort suprême, ses braves compétiteurs, il alla lui offrir un parapluie. Mouillée ainsi qu'elle l'était, hors d'haleine, elle put poser sa main sur sa poitrine par un geste mignard, la passer sur son front pour écarter une mèche rebelle qui s'y était collée, et saluer, en regardant avec une confusion feinte, ses bottines maculées de boue. Paul, impatienté, se hâta de rejoindre les vieilles dames qui, sans se presser, s'avançaient, la tête à moitié ensevelie dans un pan de leur robe.

A la maison, on parla beaucoup de l'orage et de cette brutale averse. Ces messieurs témoignèrent des craintes bien senties sur la santé de Valentine : elle se prêtait le plus simplement du monde à cette petite comédie, et se mit à tousser d'une manière si intéressante que Louise, à laquelle Émile prodiguait les remarques les plus plaisantes, se vit forcée d'étouffer plus d'un éclat de rire dans son mouchoir. Valentine, cédant enfin aux instances qui lui étaient faites, consentit à changer de robe, et monta dans son appartement. Louise fit une belle résistance, déclara qu'elle n'en mourrait pas, et pour faire cesser toute prière, elle accepta la raquette qu'Émile lui présentait, et avec la permission des grand'mères, s'engagea dans une partie de volant. Valentine absente, les petits jeunes gens se permirent de se montrer de leur âge, et de paraître fort gais, à l'exception d'un qui posait tout de bon pour la mélancolie. La joie ne tarda pas à devenir des plus animés. Paul, qui ne savait trop que devenir, daigna entrer en lice. Il y eut, entre sa sœur et lui, une lutte d'adresse qui excita l'admiration générale. Ce fut au milieu de cette partie sans égale que Valentine se présenta; Louise lui passa la raquette, et le jeu continua. Rien ne fait valoir la souplessse de la taille et la grâce des mouvements comme ce jeu du volant.

Louise avait su y paraître charmante, et les grand'-mères elles-mêmes l'admiraient en souriant quand elle se trouvait placée en face d'elles le pied levé, la taille cambrée, le bras arrondi, la tête renversée en arrière, les yeux au plafond et montrant, sans le vouloir, ses jolies dents. Valentine, voulant, comme toujours, outrer les choses, tomba une fois encore dans le ridicule. Parfois elle repoussait le volant par un geste aussi magnifique que celui d'une souveraine maudissant son peuple, puis elle s'animait soudain, et, pour le recevoir, se plaçait dans la pose d'une panthère prête à bondir. Au vingtième coup, Paul fit une maladresse volontaire, et abandonna sa raquette à l'un des spectateurs qu'émerveillaient si fort les airs de la belle Valentine, qu'au début son jeu s'en ressentit.

A dater de ce moment, Paul se livra corps et âme aux vieilles dames, et refusa de prendre part aux petits jeux qu'on organisa pour tuer le temps. Sa grand'mère le regardait à la dérobée avec une certaine inquiétude; Louise, qui aimait le plaisir comme on l'aime à dix-huit ans, s'amusait et ne prenait plus garde à lui.

Quand on agita la question du retour, des modifications eurent lieu. L'une de ces dames avait consenti à se laisser amener par son fils dans l'un de ses dogcarts dont la possession le rendait le plus fier et le plus heureux des hommes. Mais elle avait compté sans la pluie, et Paul insista pour qu'elle acceptât sa place dans la voiture de sa mère. Grâce à cet arrangement, il n'arriva chez lui qu'une demi-heure après ces dames. Son jeune conducteur avait allongé la route en prenant un chemin de traverse qui débouchait à l'une des extrémités de la ville, ce qui les obligeait à la traverser pour regagner la maison de madame Daranvil. Paul riait intérieurement et le laissait faire. A cet âge, il est si doux de conduire soi-même un cheval à soi, et de poser sur un coussin en prenant l'air à la fois majestueux et serein que le peintre Lebrun donne à Alexandre le Grand à son entrée dans Babylone!

Quand il arriva, il trouva madame Daranvil, que sa journée avait fatiguée, couchée et endormie; il s'empressa de se rendre dans la chambre de Louise. La jeune fille l'attendait.

« Enfin, te voilà! dit-elle.

— Oui, répondit Paul en s'asseyant; mon petit jeune homme m'a fait courir victorieusement par une file de rues au risque de nous accrocher quelque part, car il est encore novice dans l'art de guider un char. Grâce à Dieu, j'arrive sain et sauf.

— Et... amoureux. »

Paul se caressa les moustaches et sourit.

« Jamais d'une femme comme celle-là, fit-il.

— Comment! et ton exclamation, tu sais : Charmante! »

Louise avait malignement scandé ce joli mot, et pris l'accent sincèrement admiratif avec lequel il avait été prononcé.

« Que veux-tu? elle est belle, très-belle, et nulle grimace au monde n'aura le pouvoir de l'enlaidir. Je rends hommage à sa beauté, je veux bien lui reconnaître toutes les vertus, mais ses manières! mais ses mines! Sais-tu que c'est insoutenable, odieux? Ciel! épouser une femme qui minaude! je ne sais quel genre de supplice je choisirais pour échapper à celui-là. »

La figure expressive de Louise devint aussi sérieuse qu'il lui était donné de l'être.

« Si nous causions maintenant raison? dit-elle. Avant, je me suis bien gardée de te parler des petits travers de Valentine, je n'ai fait valoir que ses bonnes qualités. Connaissant ton horreur pour ce qui n'est pas naturel, j'étais sûre à l'avance que tu ne te serais jamais prêté aux désirs de bonne maman. Tu l'as vue, et nous pouvons être francs. Je te le demande, est-il raisonnable d'attacher une telle importance à une si petite chose? Valentine, je te l'affirme, a le cœur bon, le caractère aimable, de l'esprit..... »

Paul fit un geste négatif.

« Tu me permettras d'en douter, dit-il.

— Écoute, je la connais, je sais ce qu'elle vaut. Cette prétention n'est qu'apparente et ne cache pas la sottise; c'est une habitude mauvaise, déplaisante, je le veux bien, mais enfin ce n'est qu'une habitude; je te parle fort sérieusement, car je ne comprends pas qu'on sacrifie une femme pour un pauvre petit travers.

— En effet, Louise, tu as l'air de vouloir traiter sérieusement la fin de la question. Eh bien, je te dirai que ce pauvre petit travers-là suffit, à mes yeux, pour gâter les meilleures qualités du monde; il m'est insupportable.

— Quelle sévérité! Une fois qu'elle sera devenue ta femme, tu la corrigeras.

— Je ne suis pas assez fou pour donner dans ce panneau. L'affectation est devenue sa seconde nature, elle n'en guérira jamais, elle ne saura jamais parler, sourire, marcher d'une façon naturelle.

Or, je ne puis consentir à me lier indissolublement à une femme qui ne sait pas porter un verre à ses lèvres sans grimaces. Les choses les plus aimables dites avec cette voix de fausset, cette horrible voix flûtée me laisseraient indifférent. La cause est entendue, te dis-je, l'arrêt est sans appel, jamais, jamais, jamais!

— Bonne maman va être désolée, dit Louise.

— J'en suis sincèrement fâché moi-même, mais que veux-tu? je hais les marionnettes, et je resterais garçon toute ma vie plutôt que d'épouser une femme prétentieuse. »

Zénaïde Fleuriot.
(Anna Edianez)





DENISE

(Suite.)

VII

RETOUR AU LOGIS.



Mademoiselle de la Rochette attendait les voyageuses avec impatience, et ses aimables attentions avaient rempli la maison de vie et de gaieté. Un seul cœur aimant supplée parfois à toute une famille; un seul cœur ne peut-il pas remplir pour nous la solitude de l'univers? et quoique la pauvre institutrice n'aspirât point à occuper d'elle ceux même qu'elle aimait le plus, il sembla à Caroline qu'elle retrouvait plus qu'une parente, presque une mère, tant le visage sérieux de mademoiselle Esther s'éclaira à sa vue, tant il y eut de larmes dans ses yeux et d'effusion dans son accueil. Quand on fut entré dans le salon où brillait un joli feu, et qu'égayaient les marguerites et les chrysantèmes de l'automne, jetés en gerbes dans les jardinières, mademoiselle de la Rochette embrassa tout à son aise Denise, la contempla longtemps, et échangea enfin avec Caroline un regard humide et ravi :

« Elle est bien! elle est grandie, n'est-ce pas? dit madame Villers.

— Sans doute... et puis, je ne sais, sa figure a pris plus d'expression... elle paraît plus animée qu'autrefois...

— Ah! ma bonne amie, c'est que j'ai été comme morte pendant longtemps, et maintenant je veux vivre! »

Denise fut tendrement embrassée pour cette bonne parole; que lui demandait-on, en effet, si ce n'est d'être? et en voyant l'enfant, même après la fatigue du voyage, riante et les traits reposés, en se retrouvant chez elle, dans la liberté affectueuse de son intérieur, auprès d'Esther dont elle se sentait aimée; en voyant tourner dans la chambre la noire Cora qui achevait de mettre le couvert, et dont les yeux brillaient d'amitié chaque fois qu'elle regardait sa maîtresse, Caroline se crut dans un petit coin du paradis.

« Doux chez soi! s'écria-t-elle en serrant la main de mademoiselle de la Rochette, il faut avoir souffert chez les autres pour t'apprécier! Qu'Angers m'a paru beau quand je l'ai vu de loin!

— Angers! *basse ville, hauts clochers!* dit Ursule d'une voix grondeuse et familière, tout en posant sur la table un beau poulet rôti. Caen est bien plus joli; c'est ça une ville!...

— Vous vous y ennuyiez cependant, ma pauvre Ursule.

— Dame, chez madame Villers, ce n'est pas commode tous les jours! et puis, notre fanfan qui était si malade!... »

Elle s'en alla en grognant.

« Voilà le mot de la situation, dit Caroline en souriant avec tristesse : un grand chagrin compliqué de beaucoup d'ennuis!

— Vous n'avez donc pas eu de retours vers la vie de famille?

— Vers la nôtre, chère amie, oui, tous les jours, à toute heure, et je ne puis vous dire combien je suis contente de me retrouver ici, surtout en comparant... Ah! nous allons passer un bon et tranquille hiver avec notre Denise. »

On soupa, et déjà, au dessert, Denise s'endormait; on la porta dans sa petite chambre, et madame Villers dit, en la contemplant :

« Si vous l'aviez vue dans cette affreuse torpeur de la fièvre, vous comprendriez ce que j'éprouve en la voyant dormir si doucement. Chère petite!

— Dieu est bon! répondit mademoiselle Esther. »

Le doux soleil de l'Anjou compléta la guérison de la petite fille, et la mère et l'institutrice s'aperçurent toutes deux que dans la souffrance, l'intelligence de Denise avait grandi. Elle apprenait mieux et plus facilement, sa mémoire semblait plus docile, une lumière s'était faite en son esprit, et elle commençait à goûter, dans sa petite sphère, ces plaisirs de la pensée qui ne sont dépassés en ce monde que par les affections et la prière. Elle apprenait, elle comparait, elle allait du connu à l'inconnu, elle cherchait chaque jour à grossir son trésor de la veille, mais mademoiselle de la Rochette, qui voulait l'élever plutôt que l'instruire, empêcha que ce goût naissant pour l'étude ne tournât en passion. Denise était dans une situation difficile qui, un jour, attirerait sur elle les regards curieux et peut-être sévères du public, et l'institutrice voulait éviter que quelque chose de singulier, une nuance de caractère trop marquée justifiât cette rigueur défiante dont elle serait l'objet, enfant placée entre un père et une mère séparés, enfant sur qui retomberait le blâme qu'ils s'étaient attiré. Denise aurait des peines un jour, mais l'étude ne console guère que ceux qui peuvent se vouer tout entiers à son amour, et l'institutrice voulait pour elle une consolation plus sûre, un baume qu'on porte partout avec soi. Aussi, tout en lui faisant parcourir avec soin les degrés de la science féminine, s'efforçait-elle de garder et de faire grandir dans son âme la piété:

Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protége avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

Elle préservait de tout contact mauvais, des livres impurs, de la conversation légère, la jeune âme confiée à sa garde. Denise apprenait donc mieux et plus qu'autrefois, en conservant intacte la candeur et la simplicité de ses premières années. Caroline, qui avait senti vivement le chagrin de n'avoir autour d'elle, aux jours mauvais, ni amis, ni famille, désirait que sa fille cultivât les liens de parenté qui l'unissaient à quelques personnes d'Angers, et des jeunes filles, des petites cousines de l'âge de Denise, se rassemblaient dans des soirées enfantines dont les charades, les jeux d'esprit et une jolie collation faisaient les frais. Denise allait voir ses amies à la ville, et celles-ci lui rendaient ses visites à la maison des champs, toujours riante et disposée à les recevoir. Les soirées des petites cousines étaient plus mondaines : on y faisait de la musique; celles qu'offrait Denise plus sérieuses : on y travaillait pour les pauvres; tout l'honneur de cette bonne idée lui revenait, et elle s'amusait singulièrement à préparer, avec l'aide de mademoiselle de la Rochette, les chemises, les brassières, les béguins et les tricots qu'elle offrait à l'activité de ses jeunes amies. Elle portait dans ce charitable amusement une vivacité qui prouvait à la fois la bonté et l'ardeur de son âme à qui rien ne plaisait, si Dieu et les pauvres n'y avaient leur part; pourtant, au bout de quelques mois, ce goût parut se ralentir : Denise éluda les invitations, et ne demanda plus à sa mère, comme autrefois, de la réunir à ses compagnes; elle acheva seule les travaux commencés dans de joyeuses soirées, et se rapprocha plus que jamais de sa mère et de mademoiselle de la Rochette. Celles-ci s'inquiétaient cependant de ce changement, l'enfant était leur préoccupation incessante, et le plus léger changement dans son attitude, dans ses goûts, dans son humeur, éveillait en elles une inquiétude secrète, comme des marins qui épient tous les aspects de l'horizon, car un nuage blanc peut cacher la tempête, une ombre sur le soleil peut faire pressentir le naufrage.

Un jour, mademoiselle Esther se promenait seule dans les champs avec Denise. Quoiqu'on fût au printemps, que la première verdure, riante comme l'enfance, réjouît les regards, et qu'un vent léger mêlât dans les airs les pétales roses du pêcher et les fleurs frêles et blanches de l'amandier, il ne faisait pas assez doux encore pour Caroline, et elle cherchait près d'un grand feu un souvenir des chaleurs tropicales. Denise courait, revenait, jouissait de tout, et goûtait dans sa plénitude le plaisir du renouveau et des beaux jours.

« Bientôt toute la campagne sera verte, et l'on entendra les oiseaux, dit-elle à mademoiselle Esther. J'ai déjà vu une hirondelle ; cela m'a fait penser à ces beaux vers que vous m'avez fait apprendre :

> Quand viendra le printemps par qui tant d'exilés,
> Dans les champs paternels se verront rappelés!

Il est revenu le printemps ! Où vont les hirondelles en hiver, mademoiselle?

— Dans les pays chauds.

— A Bourbon? au pays de maman?

— Peut-être, mais je ne pense pas qu'elles aillent si loin : la Grèce et l'Égypte leur suffisent. »

Denise réfléchit un peu; mademoiselle Esther reprit la conversation :

« Voilà une saison charmante pour faire des parties de campagne. Vous pourriez inviter vos amies dans la semaine de Pâques, et l'on irait boire du lait à la ferme d'Avenières. Vous aviez fait ce projet, je crois, l'hiver passé, près des tisons?

— Il est vrai, répondit Denise en rougissant, mais cela ne presse pas. J'aimerais mieux aller à la ferme avec maman et vous, mademoiselle.

— Mais, Denise, vous aimiez tant Marguerite, et Julia, et Stéphanie : vous ne pouviez pas vous passer d'elles, puisqu'en plein hiver, vous vous faisiez conduire à Angers pour les voir, et vous les attiriez constamment ici.

— Oui, c'est vrai, mademoiselle, j'aime encore Marguerite, car elle est très-gentille et très-bonne, elle ne dit jamais rien qui puisse faire de la peine aux autres, et Julia, qui est gaie et complaisante au-dessus de tout, mais......

— Mais Stéphanie ne vous plaît plus : qu'a donc fait cette pauvre enfant? »

Denise baissa la tête sans rien dire, mais tout à coup deux larmes roulèrent sur ses joues, suivies de deux autres, et comme mademoiselle Esther, effrayée, la prit dans ses bras, elle sanglota pendant quelques instants sans rien dire.

« Parlez, ma chère enfant, qu'avez-vous? Pourquoi pleurez-vous ainsi? Parlez, Denise! »

Denise hésitait encore :

« Ce ne sera pas offenser le bon Dieu, demanda-t-elle ingénûment, que de répéter ce que Stéphanie m'a dit pour me faire de la peine?

— Non, ma fille, à votre mère et à moi vous pouvez tout dire.

— Eh bien! j'avais toute confiance en mes amies, et un soir, dans ma chambre, je leur ai montré les beaux présents que papa et grand'mère m'ont envoyés au jour de l'an, ma croix de turquoises, mes livres, la belle boîte avec des bonbons et la jolie robe..... Elles ont admiré tout cela, elles ont croqué les bonbons, puis, Stéphanie m'a dit : Et ton père demeure à Caen?

» — Sans doute.

» — C'est drôle, et ta mère ici! cela ne se voit jamais chez les gens comme il faut. C'est fort vilain d'avoir un père et une mère séparés! Marguerite l'a fait taire, Julia riait sans savoir pourquoi, mais moi j'étais triste, triste! et depuis ce temps-là, je suis toute honteuse devant ces demoiselles, et je n'ai plus envie de les voir. Voilà tout, mademoiselle. »

Mademoiselle de la Rochette soupira; cette première peine, cette première humiliation éprouvées par l'enfant qu'elle aimait, retentissaient dans son cœur qui connaissait si bien les maux de la vie. Elle embrassa Denise et lui dit enfin :

« Stéphanie a parlé comme une étourdie, mais j'espère, Denise, que vous n'avez pas de rancune contre elle?

— Non... je crois que non.

— Il faut, mon enfant, n'en avoir aucune, et pour cela, prier le bon Dieu pour elle : c'est un effort sur vous-même, en vue de votre première communion, qui sera bien agréable à Notre-Seigneur.

— Je le ferai, répondit Denise avec résolution, car tout appel à sa première communion, quoique lointaine encore, était puissant sur son son âme. Pourtant, elle m'a fait beaucoup de peine! j'aime tant papa et maman!

— Oui, chère enfant, il faut les aimer tous deux de tout votre cœur, et leur donner, avec la tendresse, le respect que tous deux méritent. Vous saurez plus tard les motifs de leur séparation : il y a là un malheur, mais, Dieu merci ! il n'y a pas de honte.

— Mademoiselle, depuis que Georges m'a dit qu'il valait mieux n'être pas séparés, je pense toujours à mes chers parents, et je désire tant qu'ils soient comme les autres pères et mères, qu'ils vivent ensemble, et moi entre eux !

— Chère Denise, répondit l'institutrice attendrie, gardez ce désir dans votre âme, et ne le confiez qu'à Dieu : il tient nos cœurs entre ses mains, et un jour peut-être, il exaucera vos vœux !

— Je prie tous les jours pour que Dieu nous accorde ce bonheur, dit Denise en confidence, et le jour de ma première communion ! oh ! comme je supplierai Notre-Seigneur de me faire cette grande grâce !

— Oui, ma fille, il faut prier et ne pas nous lasser, mais il faut aussi, par prudence et par charité, ne pas vous séparer de vos jeunes amies : Marguerite et Julia se sont toujours montrées fort aimables pour vous, et Stéphanie, devenant plus raisonnable, regrettera son étourderie.

— Je ne me plais plus avec elles ; je crains sans cesse qu'elles ne disent ou ne pensent quelque chose de désagréable pour papa et maman.

— Parlez de vos parents avec le plus grand respect, et elles n'oseront rien vous dire.

— Et de grand'mère aussi, elle est si bonne pour moi ! Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi faut-il !.... »

Et la tranquille Denise frappa du pied avec impatience, tandis que des larmes brillaient encore dans ses yeux. Mademoiselle de la Rochette l'embrassa :

« Mon enfant, dit-elle, portez avec patience et en silence cette croix, et n'affligez pas votre bonne mère par un chagrin dont elle devinerait bientôt la cause. Elle n'a que vous !

— Vous avez raison, répondit l'enfant, je serai sage, et puisque maman désire que je voie mes cousines, je les verrai. Le bon Dieu seul saura ma peine, et il me consolera, n'est-ce pas, chère amie Esther ?

— Oui, ma chérie, je l'espère.... nous le prierons ensemble..... Rentrons, maintenant.

— Je vais porter à maman ce bouquet de violettes ; elle dit souvent qu'on ne voit pas ces belles fleurs à Bourbon..... »

Elles rentrèrent : Caroline ne vit plus de chagrin sur le visage souriant de sa fille ; mais si Denise eut assez de force pour cacher sa peine aux yeux inquiets de sa mère, elle eut assez de constance aussi pour ne pas l'oublier, et la légèreté de l'âge même ne put effacer de son âme cette première douleur dont Dieu seul était la consolation.

VIII

CORA.

Quelque temps après cette conversation, madame Villers et mademoiselle Esther étaient assises au balcon, et respiraient l'air pur et chaud d'une belle soirée de printemps. Elles causaient intimement, comme on cause quand on a des souvenirs en commun, et qu'un même intérêt occupe deux âmes, et tout en parlant, elles suivaient des yeux Denise qui se promenait au jardin, en compagnie de la négresse. Elles suivaient à pas lents une allée bordée de lilas, mêlant leurs panaches blancs et gris de lin ; Cora cherchait par instinct le côté du soleil, et elle semblait frissonner sous ces rayons qui faisaient monter la sueur au front de Denise ; celle-ci parlait d'un air sérieux, et sur la noire figure de Cora, on pouvait lire une attention recueillie. Quelquefois, elle interrompait, et paraissait interroger.

« Devinez-vous ce que fait là Denise ? demanda madame Villers à son amie.

— Non, vraiment, elle a l'air de conter à Cora *la Lampe Merveilleuse* ou *le Chat Botté*. Voyez comme cette bonne fille l'écoute !

— C'est mieux que cela : il y a trois jours, j'étais seule avec Denise ; je venais de lui faire réciter son catéchisme, et tout à coup elle me dit :

« — Maman, ne pourrais-je pas donner des leçons à Cora ?

» — Quelles leçons ! m'écriai-je surprise, car la bonne Cora n'a pas l'intelligence très-ouverte.

» — De religion, maman ! me répondit Denise très-gravement. Elle sait à peine ses prières, elle mêle le *Pater* et l'*Ave*, et je pense que si elle fait ses Pâques, elle ne comprend pas trop ce qu'elle fait. »

Je vous avoue, chère amie, continua madame Villers, que ces paroles de mon innocente Denise m'ont fait rentrer quelque peu en moi-même, et je me suis reproché d'avoir négligé cette pauvre Cora, élevée avec moi, pour moi, à qui j'ai fait quitter son pays, ses premiers amis, ses habitudes d'enfance, et qui m'est si fidèlement dévouée. Au milieu des chagrins qui ont accablé ma jeunesse, j'ai oublié ma pauvre et fidèle compagne, j'ai accepté machinalement ses soins et son amitié sans me croire obligée à veiller sur elle, et à lui rendre en protection ce qu'elle me donnait en obéissance et en silencieuse affection. Et voilà Denise qui répare la négligence de sa mère. Regardez-la : elle marque sur ses doigts, elle regarde Cora dans les yeux : je parie qu'elle lui fait répéter les dix commandements.

— Elle a l'air d'un ange ! dit mademoiselle Esther, et à côté de sa noire amie, on dirait un agneau qui instruit une lionne.

— Chère enfant ! et tout cela pour sa première communion. On obtiendrait l'impossible en invoquant cette grande action.

— Il faut un aliment à cette âme ardente.

— Vous trouvez que Denise a de l'ardeur ?

— Non dans l'imagination, j'en conviens avec vous, la sienne est froide et peu mobile, mais dans son cœur il y a un foyer de chaleur, caché, mais réel.

— En effet, comme elle nous aime tous ! Son père est un idéal pour elle, et de sa grand'mère, elle ne voit que les beaux côtés. Je n'ai pas pu malheureusement en faire autant. »

Et madame Villers soupira.

« Laissons à Denise ses belles illusions d'enfant, laissons-la à son œuvre de catéchiste ; voyez, elle parle, elle démontre. C'est un Lacordaire que cette petite fille ! »

Elles l'admirèrent longtemps encore, et tous les soirs d'été, elles purent goûter le même plaisir ; tous les soirs, dans l'allée où le soleil projetait ses derniers rayons, Denise amenait son élève, et à la ma-

nière de l'école d'Academus, tout en se promenant, elle lui faisait réciter ses prières et les premières leçons du catéchisme, l'écoutant, la reprenant avec une patience infatigable et toujours souriante, et ne finissant jamais la séance sans lui raconter quelques-unes des histoires de saints qu'on lui avait apprises à elle-même. Cora écoutait avec une religieuse attention, retenait mal, et se faisait redire l'histoire de saint François-Xavier, qui avait baptisé tant de milliers d'idolâtres, noirs ou à peu près, celle de Pierre Claver, qui s'était fait l'esclave des nègres, et celle d'un saint bien ignoré qui se nommait *Benoît le Maure*.

— Il est au ciel avec sa figure noire! disait-elle pleine de joie ; Cora peut y aller aussi, le bon Dieu ne lui dira pas : Va-t'en. »

C'était cela qu'il fallait démontrer, selon le langage des logiciens, et Denise y était parvenue par ses simples enseignements et ses récits ingénus ; elle avait imprimé dans l'âme ignorante de la pauvre négresse le désir et l'espoir du salut ; elle n'avait pu la faire savante, mais elle l'avait rendue pieuse, et souvent elle lui disait pour l'encourager :

« Quand je ferai ma première communion, Cora, je veux que tu communies aussi.... Tu verras comme nous serons heureuses toutes deux.... dans un an!

— Et vous irez encore à Caen avant ce temps-là? »

Caen était le point noir à l'horizon pour les cœurs qui, à Angers aimaient Denise ; pour elle, ce point était lumineux, car là aussi elle aimait, et elle se savait aimée et désirée. Ses lettres fréquentes, comme de doux messagers, disaient à son père et à son aïeule la joie qu'elle aurait de les revoir, mais au moment du départ, ses baisers et ses larmes dirent à sa mère la peine qu'elle avait à la quitter. Ame partagée entre deux amours, il y avait toujours chez elle des pleurs à côté du sourire.

La joie fut grande dans la vieille maison de Caen en retrouvant l'enfant, si frêle au départ, grandie, embellie et pleine de sève ; son père l'avait toujours trouvée charmante et parfaite, et madame Villers, plus sévère, ne put s'empêcher de trouver Denise plus intelligente et plus vive qu'autrefois. Non-seulement, elle savait des sciences humaines ce que savent les jeunes filles de son âge, mais encore elle avait un bon sens pratique et une certaine énergie qui s'appliquaient volontiers aux détails du ménage. Le sang normand se révélait. Madame Villers en profita, et, pendant une indisposition qui la retint dans sa chambre, Denise fut son aide de camp, transmettant ses ordres à la cuisine, à la lingerie, à la buanderie ; elle fut son majordome, les clefs de la cave et de l'office lui furent confiées, elle fut son intendant, payant des notes et recevant, contre acquit fait à l'avance, de petits fermages que les métayers venaient payer. Ces nouvelles occupations l'amusaient beaucoup, elle les remplissait avec conscience, et madame Villers disait, enchantée, à son fils :

« Denise deviendra une femme tout à fait supérieure ; elle ne manquera ni de savoir, ni de talents, et je me chargerai de compléter son éducation en l'initiant à la tenue d'une maison.

— Je vous ai toujours dit, ma mère, qu'elle était charmante! »

Georges fut du même avis quand, à son arrivée, il trouva sa chambre d'écolier mieux arrangée que jamais par les soins de sa petite sœur d'adoption ; elle avait formé en trophée le fusil, le carnier, les fleurets et les lignes, mis en ordre les herbiers, disposé coquettement des cadres de papillons, des échantillons géologiques, quelques débris de sculptures qui venaient de Jumièges ; classé avec scrupule les beaux livres de prix, et mis dans leur plus beau jour les portraits du père et de la mère de son ami. Georges la retrouvait bonne et simple comme aux premiers jours de leur connaissance, mais l'esprit plus ouvert et entendant mieux le sien : ils lurent ensemble quelques livres choisis, mais ce qu'elle admira du fond de l'âme, les pages qui parlèrent le plus vivement à son cœur, ce fut *la Jeune Sibérienne*, de Xavier de Maistre. Ce tableau, noble et touchant, de l'amour filial poussé jusqu'à l'héroïsme, fit sur Denise une impression profonde.

« Oh! Georges, que c'est beau d'aimer ainsi ses parents et de pouvoir se sacrifier pour eux! Que ferai-je pour les miens?

— Ce que vous faites, Denise ; ne les rendez-vous pas heureux?

— Cela suffit-il? »

Elle n'en disait pas davantage : son cœur, comme celui de Prascovie, gardait un secret, un désir que Dieu seul connaissait, mais en dépit de ce silencieux fardeau, elle était gaie, obligeante, disposée à jouer et à s'amuser, autant qu'à lire et à faire le ménage. Elle écrivait à Caroline :

« Ma chère petite mère,

» J'ai reçu votre bien bonne lettre, et je l'ai embrassée comme si c'était vous! Que j'étais heureuse d'avoir entre les mains quelque chose qui venait de maman, qui me parlait d'elle, qui me disait qu'elle m'aimait toujours! Je pense sans cesse à vous et à la maison, quoique je m'amuse beaucoup ici et que tout le monde soit bien bon pour moi. Hier, nous sommes allés tous ensemble (ma grand'mère est guérie) à la ferme d'Anselme, pour faire la récolte des pommes. Georges a bien travaillé, moi, je ne pouvais pas abattre les beaux fruits, mais j'étais assise sur le gazon, et je les triais. Grand'mère m'en a donné un grand panier pour moi toute seule ; je les rapporterai à la maison. Papa m'a dit que vous étiez venue autrefois avec lui à la ferme : elle est bien jolie, n'est-il pas vrai, chère mère? j'aime tant ce ruisseau qui fait tourner un moulin, et dont l'eau est si claire qu'on voit tout au fond! Georges en a fait un petit dessin que je rapporte aussi. Je reviens dans huit jours! Quel bonheur de revoir ma petite mère, et de l'embrasser à mon aise, ainsi que ma bonne amie Esther!

» Voudriez-vous dire à Cora que je pense toujours bien à elle, et que je lui rapporte une belle image de Notre-Dame de Délivrance, et une qui représente les rois Mages? Il y en a un des trois qui est un nègre. Je rapporte aussi pour elle un foulard rouge avec lequel elle pourra se coiffer à la créole. J'embrasse encore maman, et je suis avec respect

» Sa petite fille,

» DENISE. »

Ces huit jours, ainsi que les semaines qui les

avaient précédés, coulèrent avec rapidité, et tous voyaient à regret arriver le moment où le pas léger de Denise ne résonnerait plus sur l'escalier de la vieille maison, où l'on n'entendrait plus sa jolie voix et son rire d'enfant, et où l'on ne la verrait plus apparaître, comme un esprit familier, dans le bureau du père, dans la chambre de l'aïeule, dans la vaste cuisine, semant partout la sérénité dont elle était si riche. Léon s'effrayait à la pensée du vide et de la tristesse de sa maison, lorsque l'enfant partie, et avec elle la jeunesse, la gaieté, il se retrouverait seul avec sa mère, toujours soucieuse et souvent sévère, et qu'il ne verrait plus, au sortir des affaires et des ennuis, ce petit visage qui le reposait comme la vue d'une prairie au vert d'émeraude repose des yeux fatigués. Madame Villers regrettait en Denise son aide, sa petite compagne docile et empressée; Georges, une sœur affectueuse, une amie qui le comprenait par l'âme, sinon par l'esprit, et tous avaient le cœur serré en la voyant s'éloigner :

« J'aurai fait ma première communion quand je reviendrai, disait-elle.

— Et moi je porterai l'uniforme de Saint-Cyr, lui dit Georges en lui jetant un dernier adieu. »

Le retour de Denise à la maison maternelle fut troublé : dès qu'elle eut embrassé sa mère et mademoiselle de la Rochette, elle chercha des yeux la pauvre Cora qui toujours accourait au-devant d'elle.

« Et Cora? dit-elle inquiète.

— Ma chère petite, la bonne Cora est souffrante depuis quelques jours; elle a pris froid pendant ces matinées brumeuses.

— Il faut aller la voir : puis-je monter, maman? »

La négresse témoigna, à la vue de Denise, une joie si vive, qu'elle ne put s'exprimer que par des larmes :

« C'est comme si je voyais le beau soleil de notre pays, dit-elle, quand je vois la petite maîtresse entrer dans ma chambre. »

Le cœur de Denise, si chaud et si bon, s'était serré à la vue de la pauvre Cora, et l'enfant avait caché quelques larmes sur l'épaule de la négresse tout en l'embrassant, et en sentant le contact de ses membres amaigris et de ses mains moites de fièvre. Quelques jours de maladie avaient suffi pour altérer ce visage, et pour lui imprimer un cachet de souffrance profonde et d'incurable langueur. Cora n'avait pas dépassé cependant le milieu de la vie; elle avait conservé longtemps la grâce ingénue et sauvage de son pays; son regard était vif, ses dents, blanches comme des pétales de grenade dans leurs alvéoles roses, riaient de concert avec ses yeux, mais en ce moment une pâleur livide semblait répandue sous son masque bronzé; son œil, jadis brillant et doux, œil de faon dans ce noir visage, n'exprimait plus qu'une morne tristesse, égayée à peine par la présence de Denise, et l'espoir ne semblait pas possible devant ce mal rapide qui, en si peu de jours, avait empoisonné les sources de la vie. La poitrine de Cora était malade; les premiers froids l'avaient atteinte d'une manière incurable, et pendant tout l'hiver, elle languit et déclina de plus en plus. L'Europe tuait cette fille du soleil : elle s'éteignait comme une plante des tropiques, reléguée à l'ombre. Tous les soins lui étaient prodigués : madame Villers appelait au chevet de sa sœur de lait la science et ses prodiges, mais la science ne pouvait créer ce qui manquait à ce corps souffrant : l'air vivifiant, les brises natales, les brûlantes caresses du soleil..... Cora s'éteignait dans cet exil qui tuait le corps, mais son âme y avait trouvé une patrie, et c'était la charité qui la lui avait faite, la charité d'une enfant! Dès qu'elle était libre, Denise courait vers la négresse; elle arrivait dans cette petite chambre, les mains pleines et les yeux caressants; elle apportait une fleur tardive ou précoce, un beau fruit, un mets délicat, une image, une statuette de la sainte Vierge, tout ce qui, dans sa pensée, pouvait réjouir et consoler la malade. L'ennui ne paraissait jamais l'atteindre auprès de ce lit : elle rappelait à Cora leurs leçons de catéchisme, elle priait avec elle et pour elle, elle chantait, de sa voix fine et juste, un cantique en français, une chanson en patois créole; quelquefois elle lisait une courte histoire, indiquée par sa mère ou par mademoiselle Esther, et, ce qui semblait pour elle un plaisir raffiné, elle servait, elle prévenait Cora. L'ancienne esclave avait trouvé une servante dans l'enfant dont elle était aimée, et la douce main de Denise la soutenait dans ce dernier chemin, si ténébreux à ceux qui y marchent seuls; cette main innocente tenait le flambeau de la foi qui éclairait de sa lueur divine les confins de la vie et de la mort; grâce à l'enfant, la pauvre négresse savait qu'au sortir de ce monde, son âme tomberait entre les mains d'un Père plein de bonté, elle ne demandait rien de plus, et confiante dans cet espoir, elle ne craignait plus les épouvantements de la mort.

Cependant la maladie avait ses alternatives; le mal se relâchait quelquefois, et lorsque, sous le ciel clément de l'Anjou, le mois de février ramena quelques belles journées, Cora, soudain ranimée à la vue du soleil radieux, put se lever, et même, un jour elle se trouva si bien, qu'on essaya de la mener en voiture jusqu'au monastère du Bon-Pasteur. C'était là une idée de Denise; elles savait que les religieuses élevaient avec des soins maternels quelques jeunes Africaines, achetées par une charité ingénieuse sur les marchés du Caire ou d'Alexandrie, et elle avait dit à Cora :

« Nous allons à la messe du Bon-Pasteur, et nous verrons les petites Nubiennes.

— Elles sont noires?

— Noires comme toi, et gentilles! »

Cora, rendue plus impressionnable par la maladie, fut tout émue lorsqu'à la chapelle elle vit, députées de la race de Cham au pied de l'autel, plusieurs jeunes filles au teint noir ou bronzé, qui priaient avec une ferveur d'ange. Le recueillement, la joie du ciel éclataient sur ces sombres visages; ces beaux yeux étranges étaient baissés dans l'humilité de la prière, ou levés vers le ciel avec confiance, elles n'avaient plus rien de l'attitude servile de l'esclave : c'étaient des enfants libres et heureuses dans la maison de leur Père; elle fut plus touchée encore quand elle en aperçut deux sous le voile blanc des novices. Un attendrissement où se confondaient avec les souvenirs déjà lointains de la patrie et de l'enfance les espérances prochaines du ciel, s'empara d'elle; la religion qui délivre les esclaves, qui donne un toit aux abandonnées et des mères aux orphelines, lui apparut, telle qu'elle est, dans sa majesté consolante, dans sa puissance modeste, et en sortant de la cha-

pelle, elle prit la main de Denise, la baisa, et lui dit :

« Je suis contente! Oh! si tous les pauvres noirs pouvaient aimer le bon Dieu!

— Voulez-vous parler aux petites négresses, Cora? demanda madame Villers.

— Je suis trop faible.... mais ne pourrait-on pas leur dire de prier pour moi? »

Sans doute, les prières de ces enfants qui, dans les premiers jours de leur vie avaient tant souffert, et qui, reçues dans le doux berceau du christianisme, vont à Dieu d'un cœur si ardent, ces supplications dévouées aplanirent encore sous les pas de Cora ce chemin qui mène, selon l'expression de l'Écriture, à la maison de l'éternité. Une fièvre ardente la consumait et la laissa sans force contre les premières ardeurs de l'été, et bientôt la pauvre négresse fut trop faible pour supporter ce soleil qui, pourtant, n'était que l'ombre de celui qui brûlait les roches de Bourbon. Elle ne se levait plus, et tous les jours, elle demandait combien de temps encore avant la Fête-Dieu. C'était l'époque fixée pour la première communion de Denise, et Cora avait témoigné le désir de communier ce même jour.

« Je ne vous suivrai pas à l'église, petite maîtresse, disait-elle en secouant la tête, mais je vous précéderai ailleurs! »

La veille de ce grand jour, Cora était plus faible et plus souffrante que jamais : pourtant elle eut encore un désir : elle demanda des fleurs, et voulut arranger un bouquet pour l'église : c'était autrefois un de ses talents, et ses mains adroites disposaient à merveille les fleurs de serre et les fleurs des champs, la verdure légère, et la soie et le velours des roses et des camélias.

« J'ai fait votre bouquet de noces! dit-elle à madame Villers, laissez-m'en faire un pour la première communion de mademoiselle Denise! »

On lui apporta une moisson de fleurs qu'elle regarda d'un œil ravi, et elle commença à grouper les roses blanches, les œillets, les héliotropes, les fleurs d'oranger qui devaient former le centre éclairé du bouquet, mais ses mains affaiblies se refusèrent à ce léger travail : le froid de la mort les gagnait, et elle laissa retomber sur la couverture les rameaux fleuris qui devaient lui survivre.

« Le bon Dieu voit que je ne peux pas le faire! murmura-t-elle. »

Vers le soir elle parut si mal, que le médecin n'osa répondre d'elle jusqu'au lendemain, et que, sur-le-champ, le prêtre qui la confessait fut mandé. Mademoiselle de la Rochette prépara en hâte la chambre où allaient s'accomplir les dernières cérémonies et le dernier sacrifice : le bouquet inachevé, fut placé sur la table qui devait servir d'autel. Denise revint de l'église en cet instant, et son cœur se gonfla en voyant si prochaine la fin de sa pauvre amie : elle se mit à genoux près du lit; Cora, qui l'avait cherchée des yeux avec une certaine inquiétude, l'aperçut aussitôt, et s'efforça de lui sourire, mais san parler, car elle semblait toute à son recueillement intérieur. Le prêtre entra peu d'instants après : madame Villers souleva dans ses bras la négresse calme, paisible et presque radieuse : dans ce moment si terrible pour l'impie et le superbe, l'espoir de l'immortalité était gravé sur le front de l'humble esclave, et adorant son Rédempteur, elle semblait dire avec Job :

« Je sais que mon Sauveur est vivant, et que, revêtue de ma chair, je le verrai, je l'adorerai de nouveau! »

La cérémonie, grave et touchante, s'accomplit en silence, au milieu des pleurs réprimés par le respect, dernier tribut que payait madame Villers aux souvenirs du jeune âge, mademoiselle Esther à la pitié, et Denise à une amitié née de la charité. La Providence permettait que le jour mille fois heureux et qu'elle avait tant désiré, fût obscurci par ce deuil, mais pourtant, au fond de l'âme, elle éprouvait une joie ineffable, connue de ceux-là seuls qui ont vu les merveilles de Dieu dans les âmes, et elle offrait au Dieu qu'elle allait recevoir le lendemain cette gerbe qu'elle avait glanée dans la moisson du Père de famille. Cora achevait de mourir comme un enfant qui achève de s'endormir sur le sein de sa mère; aucune plainte ne sortait de ses lèvres, et pendant toute la nuit, elle pria tranquillement dans les sentiments de cette foi simple et vive que Denise lui avait communiquée. Au matin, elle vivait encore, et elle dit d'une voix faible :

« Voilà enfin la Fête-Dieu! où est Denise? »

Denise entra dans la chambre : elle était vêtue de blanc, une légère couronne de roses blanches retenait son voile, et au milieu de la lumière éclatante d'une matinée de juin, elle apparaissait comme un esprit céleste qui venait délivrer cette âme en souffrance. La négresse lui tendit les bras par un dernier effort :

« Vous allez recevoir le bon Dieu, et moi je vais le voir! lui dit-elle, il vous bénira à cause de ce que vous avez fait pour votre pauvre esclave! Quand je serai en paradis, toujours, toujours je prierai pour vous..... »

Elle ne put parler davantage : Denise l'embrassa, et lui dit tout bas :

« Prie pour papa et maman! »

Les joyeuses cloches sonnaient et appelaient l'enfant à la Table Sainte; elle baisa encore le front humide de son amie, et s'éloigna avec madame Villers.

Quand elles revinrent, émues et heureuses, la pauvre Cora était auprès de Dieu.

M. Bourdon.

(La suite au prochain Numéro.)



LA SYRIE

(SUITE.)

XV



Je demeurai deux mois encore sans nouvelles de France; puis je reçus enfin une longue lettre, ou pour mieux dire un volume qui me remplit à la fois de joie et de tristesse.

Ma mère n'avait pas le courage de quitter son pays; elle était vieille, elle voulait mourir où elle avait vécu, et être ensevelie dans le tombeau où reposait l'époux qu'elle avait aimé. Cependant, comme mon bonheur était le seul but de sa vie, comme elle avait compris que mon attachement pour Élia était sincère, comme les renseignements qu'elle avait pris auprès de M. d'Alpanin se trouvaient très-favorables à cette jeune fille, elle finissait par me donner son consentement à ce mariage, mais avec quelle poignante douleur et quelles larmes amères! Les miennes inondèrent le papier sur lequel sa main défaillante avait tracé des mots sans suite, des adieux déchirants!.... Un affreux combat se livra dans mon âme, je fus sur le point de partir pour aller rendre la vie à ma pauvre mère désolée, pour lui dire en la pressant sur mon sein : mère, séchez vos pleurs, votre fils vous est rendu! vous lui avez consacré votre existence, il vous sacrifie tout ce qu'il a de plus cher après vous, ses joies, son avenir, ses espérances de bonheur! désormais il vivra pour vous seule, comme vous avez vécu pour lui!...

Je ne suivis point ce bon mouvement, je n'avais pas assez d'énergie pour être capable d'une telle abnégation; je cherchai des atermoiements, je composai avec mon propre cœur, je me dis qu'une fois le premier moment d'exaltation passé, ma mère se résignerait à une séparation à laquelle ma longue absence devait l'avoir déjà habituée; que le temps, qui adoucit toutes les peines, calmerait aussi sa douleur. D'ailleurs, sans manquer de parole à ma nouvelle famille, et sans forcer Élia à abandonner le Liban, pourquoi ne la déciderais-je pas à faire avec moi le voyage de Marseille? la distance était-elle si grande qu'on ne pût la franchir au moins tous les deux ou trois ans? et lorsque ma bonne mère aurait vu de ses yeux sa charmante bru, lorsqu'elle aurait apprécié son caractère, elle reviendrait certainement sur sa décision, et ne voudrait plus nous quitter. Comme tous les hommes faibles qui cherchent à se tromper eux-mêmes, lorsque leurs penchants se trouvent en désaccord avec leur raison, je mettais un voile sur mes yeux pour ne pas voir trop clair. A demi rassuré par mes raisonnements, je pris congé des bons moines dont l'hospitalité m'avait été si douce, et je me mis en route pour Bennakir. Il m'était bien venu dans l'esprit de partir d'abord pour Marseille, afin d'embrasser ma vieille mère, et de lui demander sa bénédiction; mais une fois auprès d'elle, m'eût-il été facile d'en partir? et un nouveau retard me paraissait si pénible que je n'eus pas la force de m'imposer ce sacrifice.

Le cheik et Ben Kavven me revirent avec joie, Élia m'accueillit avec une gravité douce, une simplicité tout aimable; je tirai de mon sein le consentement de ma mère, et je renouvelai solennellement ma demande.

Le cheik alors se tourna vers la jeune fille, et l'engagea à se déclarer.

« Si c'est le bon vouloir de mes parents, dit-elle en se mettant à genoux devant son grand-père, je consens à prendre Ferdinand pour mari, je l'aimerai, le respecterai et lui consacrerai ma vie tout entière. »

Je m'agenouillai tout ému à côté d'Élia, et le vieillard, se levant d'un air noble et majestueux, étendit la main sur nos têtes :

« Soyez donc fiancés l'un à l'autre, dit-il, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit! Toi mon fils, deviens le protecteur et l'appui de ta femme; toi, mon Élia, obéis à ton époux, n'ayez qu'un cœur et qu'une âme pour vous soutenir et vous entr'aider mutuellement, pour élever vos enfants dans la crainte de Dieu et dans la vertu; aimez-vous avec tendresse, mais n'oubliez pas qu'un amour plus pur, plus élevé, réclame avant tout votre cœur, afin que, lorsque la séparation arrivera sur la terre, vous soyez encore unis au sein du Dieu très-haut. »

Ben Kavven étendit à son tour sa main sur nos têtes, et nous donna aussi sa bénédiction; c'est ainsi que nous fûmes fiancés le jour même de mon retour, et notre mariage fut fixé à la première semaine après Noël. C'était encore un mois d'attente; j'en passai une partie dans ma nouvelle famille; puis, je retournai à Beyrouth afin d'acheter les présents de noces. J'étais plus riche alors que je ne l'avais été depuis longtemps, mon excellente mère m'ayant envoyé, en avancement d'hoirie, une somme assez ronde.

Les goûts d'Élia m'étaient connus, j'avais peu à dépenser en étoffes et en bijoux pour la satisfaire, mais je voulais réaliser le rêve pieux de sa vie en achetant une belle cloche pour sa paroisse, j'y joignis quelques ornements d'église brodés d'or et de soie, et de pieuses images qui devaient faire l'ad-

miration des habitants du pays. J'achetai aussi de belles armes pour le cheik, pour Ben Kavven et pour Francis et quelques bagatelles pour les parents et amis. Ces emplettes terminées, je me hâtai de retourner à Bennakir où je trouvai réunis plusieurs membres de la famille, que je ne connaissais encore que de nom : c'était une sœur cadette de Ben Kavven, établie à Damas, son mari, Ben Aridi, riche négociant de cette ville, et leurs deux jeunes filles, Mariem et Théodora. Tous m'accueillirent en frère; les présents de noces que j'avais apportés furent admirés à la ronde, et le regard reconnaissant de mon aimable fiancée me prouva que j'avais prévenu ses désirs en songeant plus encore à orner le temple du Seigneur qu'à la parer elle-même.

La nouvelle cloche dont nous fûmes, Élia et moi, parrain et marraine, carillonna bientôt dans les airs notre heureux hyménée. Une foule de parents et d'amis étaient accourus de la montagne pour assister à la cérémonie; il y avait même des Druses parmi eux. L'église était trop petite pour contenir tout ce monde, on en laissa la porte ouverte, et la plus grande partie des invités entendirent la messe du dehors; une salve de mousqueterie annonça le moment de la célébration, et des signes de réjouissance nous accompagnèrent jusqu'à la maison nuptiale; c'était un feu roulant, dont le bruit répercuté par les échos, publiait au loin notre union, et qui était non-seulement un hommage rendu à la position sociale de la famille Kavven, mais aussi une marque de l'estime et de l'affection de tous ceux qui la connaissaient.

Une immense tente avait été dressée au milieu de la cour, chauffée par de grands feux; on servit à boire et à manger à tous ceux qui ne purent trouver place dans le sélamik. Plusieurs filles du village vinrent nous offrir des fleurs, que leur rareté dans cette saison rendait plus précieuses, et un improvisateur maronite nous chanta un long épithalame, plein de gracieuses images, dans lequel la mariée était comparée tour à tour aux femmes les plus vantées de la Bible, qu'elle égalait en beauté, en sagesse et en vertus.

La plupart des invités s'en retournèrent chez eux le soir même de la fête, et le surlendemain il ne restait plus avec nous que nos parents de Damas, qui nous quittèrent eux-mêmes quinze jours après, en nous faisant promettre d'aller les voir bientôt.

Je vous parlerai peu des premières années qui suivirent mon mariage, le bonheur ne se raconte point. Je continuais à vivre chez le cheik, j'avais tout à fait adopté le costume, les mœurs et les habitudes du Liban, je m'occupais des travaux de l'agriculture, du soin des bestiaux, de l'éducation des vers à soie. La pureté du ciel, la beauté des paysages, la fertilité de la campagne, la douceur et l'affection de tous ceux qui m'entouraient répandaient dans ma vie un charme inexprimable; cette existence simple, calme, patriarcale, ne laissait place à aucun vide dans mon cœur, à aucun déréglement dans mon esprit; nous n'étions pas bien riches, il est vrai, mais le luxe était inconnu à Bennakir, l'abondance régnait dans la maison, et nos désirs étaient modérés.

Nous avions appris par Achmet, ce jeune Druse que le cheik avait rendu à sa mère, et qui, reconnaissant des bontés qu'on avait eues pour lui, était venu nous revoir, qu'Ibrahim, désolé de la mort de son fils, avait de nouveau quitté le Liban. Cet événement, qui assurait notre tranquillité, paraissait avoir soulagé Ben Kavven d'un énorme poids, il était devenu plus gai depuis cette communication. Je le questionnais quelquefois pour lui faire raconter l'histoire d'Ibrahim; mais, soit par crainte de manquer à la charité chrétienne en disant du mal de cet homme, soit par tout autre motif, le cheik et lui montraient tant de répugnance à entrer en explication à ce sujet, que je ne le pressai pas davantage. Tout ce que j'appris d'Élia, c'est que pendant que l'émir Beschir gouvernait le Liban, et dans une expédition contre les Druses, le cheik avait trouvé, dans un de leurs villages, dont les habitants étaient en fuite, une jolie petite fille de deux ou trois ans, abandonnée par sa famille; il l'avait confiée à un Maronite qui la mit sur son cheval et la conduisit à Bennakir, où elle fut baptisée et élevée avec tendresse dans la maison du cheik, puis placée comme pensionnaire chez les religieuses de Beyrouth; et lorsque cette gentille Amina eut atteint sa dix-septième année, le cheik la donna pour femme à son fils unique, Yussuf Ben Kavven, suivant le conseil de l'apôtre de marier les orphelins dont on a pris soin, de préférence à ses propres enfants. Élia et Francis étaient les fruits de cette union, et la famille vivait en paix dans le castel héréditaire, lorsqu'un jour le vieil Ibrahim, l'un des akals des Druses, arriva à Bennakir, accompagné de son fils aîné, Ben Ibrahim, de son petit-fils Zebdanir, et de plusieurs de ses amis, pour réclamer Amina comme sa fille, fournissant à l'appui de cette allégation des preuves convaincantes. La jeune femme refusa de quitter son mari, et Ben Kavven d'abandonner la mère de ses enfants, qui lui avait été légitimement unie en mariage. Cet événement fit grand bruit dans le pays, il devint la suite de nombreuses discussions et de rixes sanglantes. Enfin le vieux akal entra en arrangement avec les Kavven, il promit de ne plus troubler leur repos moyennant une certaine somme d'argent, qui fut payée devant témoins. Le différend ainsi réglé et la tranquillité rétablie, on se sépara avec des apparences d'amitié. Au bout de deux ou trois ans, Ben Ibrahim vint chercher sa sœur pour la conduire dans le schouf, où le vieil akal, dangereusement malade, demandait à la revoir une dernière fois. Amina ne voulut point refuser à son père cette satisfaction, elle se mit en route, le cœur gros et l'esprit agité de noirs pressentiments. Deux mois s'écoulèrent sans qu'on entendît parler de son retour. Ben Kavven, inquiet de cette longue absence, partit alors pour le schouf, bien accompagné de parents et d'amis. En arrivant dans le village habité par le vieil akal, il apprit que son beau-père était mort depuis six semaines, et il alla, très-inquiet, redemander Amina à Ben Ibrahim, qui la rendit sans trop de difficultés, mais dans un tel état de maigreur, de dépérissement et de tristesse, que Ben Kavven lui-même eut quelque peine à la reconnaître. Que s'était-il passé durant ces deux mois de séjour dans le pays des Druses? Élia ne le savait pas au juste, mais elle avait compris, à quelques paroles échappées à ses

parents, que les mauvais traitements exercés sur sa pauvre mère pour lui faire abjurer le christianisme avaient abrégé les jours de la douce Amina, qui s'était éteinte, après plusieurs mois de souffrance, entre les bras de son mari, qu'elle avait mis seul dans sa confidence.

Ces révélations, tout incomplètes qu'elles fussent, m'expliquaient cependant la tristesse de Ben Kavven et sa répulsion pour Ibrahim, répulsion que je partageais du reste, de sorte que le départ de cet homme pour des pays lointains était pour nous tous un véritable bienfait de la Providence; et rien n'aurait troublé ma félicité sans le souvenir de ma mère vieillissant seule et délaissée. Lorsque la pensée de son abandon se présentait à mon esprit, je ne manquais jamais de former de nouveau le projet d'aller la voir bientôt, de lui présenter Élia, et de la décider à venir se fixer près de nous; mais quatre enfants déjà étaient venus, en comblant de joie toute la famille, resserrer notre union et les liens qui me retenaient dans le Liban.

Chaque fois qu'un nouveau convive, envoyé du ciel, venait ainsi réclamer sa part d'amour et de bonheur sous le toit paternel, Ben Kavven et le vieux cheik, après avoir rendu à celui de qui viennent tous les biens de vives actions de grâces, et avoir présenté l'enfant au baptême, se hâtaient de planter en grande pompe près de l'habitation un arbre fruitier qui prenait le nom du nouveau-né; puis un champ était choisi et défriché par nos soins, afin de pourvoir d'avance à la nécessité d'une alimentation plus abondante; et, en attendant que le champ fût en rapport, le petit ange croissait, puisant au sein maternel la vie et la santé. C'était, je puis le dire, un ravissant spectacle que celui de cette jeune mère entourée de tous ces beaux enfants, et souvent mes yeux se mouillèrent de douces larmes en contemplant ce tableau; mais comment faire entreprendre un long et pénible voyage à une femme qui nourrit? Je n'osais pas même lui en parler. Ce fut elle qui m'en fit la proposition. Plusieurs fois la douce créature m'avait surpris dans mes tristesses passagères, son cœur aimant s'était inquiété de ces impressions fugitives, mais souvent renouvelées, et à force de prières, elle m'en avait arraché le secret.

« Partons, m'avait-elle dit aussitôt, allons consoler ta pauvre mère. »

Je l'avais serrée sur mon cœur avec émotion, et nous n'avions plus pensé qu'aux moyens de faire le voyage.

La question d'argent ne m'embarrassait point, j'avais en réserve une somme plus que suffisante pour faire face à la dépense. Ma femme se chargea de préparer son père et son grand-père à cette absence, qui ne devait pas durer plus de trois à quatre mois. Nous étions à la fin de mars, Élia devait sevrer son plus jeune fils au mois d'avril; le moment ne pouvait donc être mieux choisi. Déja nos préparatifs étaient terminés, et le jour du départ fixé au 20 avril, lorsque l'aîné de mes fils tomba malade. Ce fut d'abord plutôt un malaise qu'une maladie; l'enfant, naturellement gai et actif, était devenu triste et languissant, il toussait de temps en temps, lui qui n'avait jamais été enrhumé de sa vie, et ses grands yeux bleus se noyaient dans des larmes involontaires; puis la fièvre le prit, et bientôt de larges taches rouges couvrirent son petit corps.

« Rassurons-nous, me dit alors ma femme, plus forte et plus courageuse que moi, notre Philippe a la rougeole; c'est une maladie d'enfant qui n'a rien de dangereux pourvu qu'on la soigne bien, dans quinze jours il sera guéri, et le mois prochain, nous pourrons nous mettre en route. »

J'avais été si tourmenté par mes craintes que, loin de me plaindre de ce retard, qui devait me coûter si cher, je courus tout joyeux répéter à mon beau-père les paroles d'Élia. Je le trouvai, ainsi que le cheik, fumant leur chibouque dans le sélamik, en compagnie d'un autre personnage que je n'avais jamais vu.

Ce nouveau venu était un jeune homme d'une physionomie franche et résolue, à laquelle des yeux perçants et une moustache noire et luisante donnaient une expression martiale que ne démentaient ni sa taille svelte ni son noble maintien. Il portait ce jour-là un large turban pourpre et or, et une casaque rayée descendant jusqu'aux genoux.

« Celui-ci est mon gendre, dit Ben Kavven à l'étranger en manière de présentation, tu peux tout dire devant lui. »

A ma grande surprise, le jeune homme se leva vivement, et, me tendant la main avec courtoisie :

« Vous me voyez heureux de faire votre connaissance, me dit-il en bon français, nous aimons les gens de votre nation dans ma famille, et je suis très-fier d'être filleul d'un de vos princes (1).

J'appris alors que cet aimable garçon était Joseph Kharram, frère cadet de ce Michel, qui nous avait offert une si brillante hospitalité dans son palais d'Éden. Sa réputation de probité, de piété et de bravoure chevaleresque était arrivée jusqu'à moi, et me donnait un grand plaisir à le voir; mais pendant que, pour répondre à ses prévenances, j'échangeais avec lui quelques phrases de politesse, je remarquai que le vieux cheik était agité d'un tremblement nerveux, et que la figure de Ben Kavven exprimait cette résignation douloureuse que je lui avais déjà vue dans une autre occasion.

L'un et l'autre cependant avaient repris leur chibouque, dont la fumée s'élevait dans les airs en capricieuses spirales, mais Ben Kavven ramena bientôt l'entretien sur le sujet qui les occupait avant mon arrivée.

« Je croyais, dit-il, que l'affaire de Beït-Méri était une de ces querelles sans importance, comme il y en a toujours eu dans le Liban. »

Ces paroles se rapportaient à un événement qui s'était passé l'année précédente (2). Une dispute au sujet d'un mouton avait amené un grave conflit entre les chrétiens et les Druses du village mixte de Beït-Méri. Les populations du Liban prenant fait et cause pour leurs coreligionnaire, avaient été sur le point de guerroyer les uns contre les autres, mais l'intervention des consuls européens avait rétabli la paix entre elles.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain Numéro.)

(1) Joseph Kharram, élevé dans un lycée de Paris, est filleul du prince de Joinville.

(2) Le 15 août 1859.

PRÉSENCE

Quand les feux du soleil dorent la mer profonde,
Alors je pense à toi ;
Quand la lune en tremblant se réfléchit dans l'onde,
Ton image est en moi.

Sur la route, à midi, quand monte la poussière,
Je crois t'apercevoir ;
Au milieu des horreurs d'une nuit sans lumière,
Il me semble te voir.

C'est toi lorsque la vague en gémissant bouillonne,
Toujours toi que j'entends ;
Dans les bois où se plaint la brise monotone,
Encor toi que j'attends.

Tu vis bien loin d'ici, mais, malgré la distance,
Mon âme est avec toi !
Le jour tombe, l'étoile au ciel brille en silence...
Que n'es-tu près de moi !

Traduit de Goëthe par L'ABBÉ FAYET.



REVUE MUSICALE

En dehors des ouvrages classiques qui forment le fonds de notre catalogue, on remarquera plusieurs compositions nouvelles, qui méritent de fixer le choix des amateurs sérieux. Tels sont : *Cosi fan tutte*, duo pour piano et violon, de Ketterer et Herman ; *Lalla-Roukh*, fantaisie pour hautbois, avec accompagnement de piano, par Barthélemy ; réminiscence de *Lalla-Roukh*, pour orgue et piano, par Frelon.

Pour piano seul, on trouvera la jolie valse chantée, *Voici le soleil*, d'A. Mutel, transcrite par Ketterer ; une autre *valse* par Léon Dufils ; un très-beau *Scherzo-valse*, de Ch. Mougin ; plusieurs brillants quadrilles, tels que *les Faucheurs*, de Maximilien, et *Cosi fan tutte*, d'Arban, l'auteur du quadrille par excellence. La magnifique ouverture de *l'Enlèvement au Sérail*, par Mozart, fait aussi partie de la collection de ce mois.

Comme musique de chant, on appréciera des chœurs composés spécialement pour les distributions de prix, et par conséquent tout à fait à la portée de la jeunesse.

Nous offrons encore aux abonnées les morceaux détachés de la ravissante partition de *Lalla-Roukh*. C'est on le sait, un des plus grands succès de la saison musicale qui s'achève. Qui ne voudra chanter ce charmant duettino, pour deux voix de femmes : *Loin du bruit, loin du monde ;* et la belle mélodie *Sous le Feuillage sombre*, que les plus grands maîtres ne désavoueraient pas, tant le style en est large et l'harmonie sobre, élégante et sévère. Les couplets si gracieux, qui ont fait déjà le tour du monde, *Si vous ne savez plus charmer*, suffiraient à sauver la partition de Félicien David de l'oubli si tout cet ouvrage n'était de la plus correcte beauté.

Nous prévenons les abonnées que M. l'abbé Goupil a publié deux recueils élémentaires destinés à l'enfance, le premier intitulé : *Petite École d'Orgue ;* le second : *Solfége spécial, chiffré et noté pour les enfants*. Ces deux publications seront fort utiles à l'enseignement.

L'art de jouer en mesure, appliqué au piano, par Samuel David, dédié à Rossini et approuvé par le Comité des études du Conservatoire vient de paraître. Ce premier livre, divisé en vingt petites études, est admirablement conçu et gradué : c'est une des meilleures méthodes que nous puissions conseiller pour commencer l'étude du piano. On sait que M. Samuel David est premier grand prix de l'Institut, et professeur à Sainte-Barbe.

Ces trois ouvrages ne font pas partie de l'abonnement ; mais nous sommes en mesure de les livrer avec une forte remise, comme on pourra s'en rendre compte en jetant les yeux sur notre catalogue de mai.

M. L.

CONCERT DE LA SALLE HERZ, AU PROFIT DES SOURDS-MUETS ET DES ENFANTS AVEUGLES.

ARCHIVES DES CATHÉDRALES.

Sont-ce les brises printanières dont le ciel s'est montré prodigue dans la saison des frimas, qui ont rendu nos scènes lyriques si pauvres et si tristes pendant l'hiver? Les disciples de l'art et les ouvriers de la pensée ont-ils pris leur vol vers les sphères heureuses ou l'on va rêver sans bruit aux gloires futures et aux vastes conceptions? Nous l'ignorons; mais véritablement, il est impossible de vous parler, chères lectrices, de ce qui s'est passé dans nos théâtres de musique depuis trois mois. Les ouvrages qu'on y a représentés se fondront comme ces flocons de nuages à travers lesquels on aperçoit parfois un pâle rayon du soleil, bientôt caché par d'épaisses vapeurs. Laissons-les donc s'évaporer dans l'espace, sans nous inquiéter de la route ou du sentier qu'ils essayeront de parcourir.

Mais si les théâtres, sont morts, il n'en faudrait pas conclure que la musique est enterrée. Oh! que non pas! pour n'en donner qu'une preuve, nous dirons quelques mots du magnifique concert donné le 25 avril dernier dans la salle Herz, au profit des sourds-muets et des enfants aveugles. Reconnaissons avant tout, que l'éminent professeur, M. Guillot de Sainbris, et deux de ses meilleures élèves, mesdemoiselles Andréa Favel et Adam-Boisgontier, ont eu la plus grande part des applaudissements enthousiastes qu'un public choisi et connaisseur a fait éclater à plusieurs reprises dans cette solennité musicale.

Tel maître, telle élève. Le goût pur, le style sobre et correct, le sentiment profond, la grâce sympathique, tout ce qui remue le cœur et charme l'oreille, nous l'avons admiré dans le talent de mademoiselle Boisgontier; le magnifique solo du final *d'Euryanthe* a été chanté par la jeune cantatrice, avec une pureté et une élégance exceptionnelles; celui des chœurs *des nymphes* de *Psyché*, avec une verve pleine de gaîté et de coquetterie. On sentait en écoutant cette musique tantôt grave, tantôt mélodieuse, toujours correcte et pure, que les conseils précieux de M. de Sainbris avaient été donnés et suivis rigoureusement.

Alard a été ce que nous l'avons toujours connu, un grand maître faisant suivre à l'âme toutes les phases de son archet.

M. Diemer, jeune pianiste de vingt et un ans, a joué avec beaucoup de vigueur et de netteté. M. François Michot, qui a une fort belle voix et une excellente méthode, due à l'enseignement du professeur dont nous parlions tout à l'heure, a été écouté avec une attention vive et soutenue.

Le solo du finale du deuxième acte de *la Vestale* a été chanté par mademoiselle Andréa Favel, avec une rare perfection; enfin les chœurs exécutés par les élèves de M. de Sainbris ont emporté tous les suffrages, par un ensemble, une précision, un goût et une justesse qui leur ont valu les honneurs du bis.

Cette soirée a certainement été une des plus splendides et une des meilleures de notre saison d'hiver.

— Une publication véritablement magistrale intitulée: *les Archives des Cathédrales*, répertoire général des maîtrises catholiques, vient de paraître chez l'intelligent éditeur Girod. Aucun ouvrage de haute école, n'est appelé à populariser d'une façon aussi certaine, l'art religieux qui doit être le principe de toute étude sérieuse.

Laissons parler M. Girod, dont la plume éloquente en apprendra plus à nos lectrices que notre rapide analyse :

« La croyance religieuse est innée chez l'homme; » c'est une condition indispensable de son existence » morale. L'histoire de l'humanité est tout entière » dans les livres saints, avec ses fautes, ses gran- » deurs. En face de cette majestueuse nature » l'homme a de tout temps senti battre son cœur. » Tout lui prouvait le Dieu créateur et protecteur. » Car, ces beautés admirables, il se sentait fait pour » les admirer. Bien avant que les philosophes eussent » formulé les faits psychologiques, l'homme, simple » créature, à peine mise en possession de son monde » naturel, avait tressailli à cette idée, défi sublime » jeté à l'athéisme; là, brille la beauté et moi je la » sens!.... Ce problème, si souvent agité, de l'objectif » et du subjectif, était résolu naïvement; l'homme » croyait à ce Dieu qui vivait à ses yeux, qui vivait » dans son âme!

» Ce sentiment immense, il fallait une langue pour » l'exprimer; alors la poésie éleva ses voix sublimes! » Les premiers hommes devinrent poètes pour célé- » brer l'Éternel. En même temps, s'élevèrent les pre- » miers accords; l'alliance de la musique avec la » poésie est intime; la mélodie complète la poésie » en y ajoutant l'infini, qui est sa puissance propre. » La musique et la poésie sont donc aussi anciennes » que l'humanité, et, on peut le dire, le premier » chant qui résonna sur la terre dut glorifier l'Éternel. » Ces deux formes de l'art, les plus sublimes, ne » pouvaient avoir leur origine que dans le plus puis- » sant des sentiments, le sentiment religieux, qui » résume dans sa grandeur, nos craintes, nos espé- » rances.

» Puis la poésie embrassa tout, et, la musique mar- » chant avec elle, naquirent bientôt les chants popu- » laires, la légende sorte d'histoire universelle où » chaque peuple a posé son empreinte.

» Suivre l'art dans toutes ses transformations, le » reconnaître dans un passé de convulsions, de luttes » acharnées et constantes, serait presque impossible. » C'est dans le sanctuaire qu'il faut le chercher; il s'y » est réfugié à toutes les époques. La croyance l'a » révélé, la croyance le conserve et va bientôt le » rendre digne de son titre. A l'inspiration naïve du » croyant va succéder une forme, vague d'abord, » précise ensuite. L'idée est donnée; au temps de la » rendre parfaite. Le temps marche, des hommes de » génie se consacrent à cet art, et les cathédrales » retentissent de nouveaux accords. L'art a ses for- » mules, son caractère, et ses œuvres les plus belles » vont être popularisées. L'orgue, ce divin instrument » si digne des grandeurs du culte, l'orgue surgit et » étonne les fidèles. C'en est fait, l'art existe; il se » développe et embrase le vieux monde. L'école est » fondée; enfin la musique acquiert cette perfection » que nous admirons aujourd'hui.

» Ainsi, l'art naît du sentiment religieux; dans le » sacerdoce il se perpétue, et, plus tard, c'est à l'om-

» bre des basiliques qu'il s'établit définitivement, se » développe et atteint au sublime. Que conclure de » cela? Sinon que le plus grand intérêt se concentre » sur la musique religieuse, qui est, tout le prouve, » l'histoire même de la musique.

» Pour moi c'est une conviction, et cette conviction » m'a décidé à entreprendre une pubication immense » que je crois nécessaire.

» Sous le titre collectif d'*Archives des Cathédrales*, » je réunirai les Messes, Motets, Hymnes, Litanies, » Psaumes, enfin tous les ouvrages sacrés des maîtres » les plus célèbres depuis le onzième siècle jusqu'à » nos jours. Ce seront bien des archives véritables; » les amateurs, les bibliophiles et les maîtres de cha- » pelle y pourront trouver de riches merveilles. Les » maîtres de chapelle, surtout, auront dans cette pu- » blication une bibliothèque spéciale aux maîtrises, » vraie mine inépuisable, ainsi qu'on peut s'en assurer » par la lecture du catalogue de la première série » seulement. A côté des anciens, les modernes, Pa- » lestrina et Mendelssohn, Schubert et Orlando-Lassus » sont réunis. C'est un monument à l'art; tous les » âges y auront apporté leur tribut, et c'est aussi un » grand souvenir consacré aux artistes illustres dont » le génie a célébré la foi en de sublimes accords.

» La première série sera publiée avec le concours » de M. Charles Vervoitte, maître de chapelle de Saint- » Roch et président de la Société de musique sacrée » de Paris. D'après des manuscrits originaux, on a » transcrit les œuvres qui sont dignes de figurer dans » cette vaste encyclopédie.

» Ainsi qu'on le verra, chaque pièce est nuancée » avec le soin le plus méticuleux. Les parties vocales » sont sur les clefs de *sol* et de *fa*. Les accompagne- » ments sont écrits soit pour le grand orgue, soit pour » l'harmonium avec contre-basse (*ad libitum*), soit » même pour le piano seulement. Comme exécution, » ils sont d'une difficulté moyenne. Enfin, on a voulu » mettre à la portée de tous ces belles œuvres, pour » la plupart enfouies, qui forment le patrimoine ar- » tistique de l'humanité. Une faible partie des pièces » que contiendra cette riche collection est connue et » existe déjà dans le commerce; mais il est certain » que, jusqu'à présent, nulle édition n'a été répan- » due qui ait été l'objet d'autant d'études et de soins. » Et puis, notre but était de réunir tous ces éléments » épars pour en former une sorte de bibliothèque re- » ligieuse où l'on pût chercher à coup sûr tel ou tel » ouvrage. Ce but sera atteint. Le même esprit aura » présidé à ce grand travail, et chaque livraison nou- » velle offrira la même correction, le même fini jus- » que dans les moindres détails.

» Le format adopté est le grand in-8°; c'est le plus » portatif comme aussi le plus commode pour la bi- » bliothèque. Quant à l'édition, elle est digne, je le » le pense, de son but. Une publication de cette im- » portance ne doit être inférieure à aucune autre. »

Marie Lassaveur.

Economie Domestique

Morceau de jambon au vin de Madère.

Prenez un demi-kilog. de bon jambon en tranches finement taillées. Otez-en la couenne et supprimez une partie du gras. Empilez les tranches dans un saladier; au moment de servir, versez trois cuillerées de bouillon chaud sur le jambon, retirez les tranches, arrangez-les sur un plat chaud, et versez au-dessus une sauce au vin de Madère faite de cette façon :

Ayez une tranche de bœuf, une de veau, en tout du poids de deux dixièmes de kilog. Faites-leur prendre couleur dans du beurre, après les avoir coupées en petits morceaux minces. Quand le jus en est dégagé, mouillez avec un verre de bouillon ; faites bouillir pendant une heure. Faites un roux léger dans une autre casserole, ajoutez-y ce jus, une pincée de sucre, quelques gouttes de citron et un verre de vin de Madère. Servez aussitôt, car le vin perdrait de son goût.

Gâteau au beurre et au sucre.

Faites fondre 500 grammes de beurre très-frais, en ayant soin de ne pas le laisser roussir. Quand il est refroidi, on y ajoute 500 grammes de sucre en poudre, le zeste d'un citron et trois œufs, jaune et blanc bien battus ; on ajoute de la farine assez pour former une pâte très-molle. On étend cette pâte avec le rouleau de l'épaisseur de quelques millimètres; on la découpe en morceaux qu'on enduit de jaune d'œuf délayé dans du lait, et on les fait cuire au four.

Salade italienne.

Faites bouillir à l'eau, ou mieux, dans du bouillon, de jeunes légumes bien frais, tels que pois, carottes, haricots verts, haricots blancs, fonds d'artichauds; faites une sauce mayonnaise très-épaisse, versez-la sur les légumes refroidis, de manière à ce qu'elle les recouvre, et formez sur le dessus du plat, avec des filets de carottes ou de haricots verts, un petit dessin régulier.

Correspondance.



Verneuil, mai 1863.

Ma chère Thérèse, j'ai promis de vous écrire à mon arrivée à Verneuil; je tiens ma parole et vais vous donner le détail de ma vie et de l'emploi de mon temps. Vos bons conseils m'ont aidée à me caser ici le mieux et le plus gaiement possible; je n'aimais pas la campagne, vous le savez; maintenant, je crois que j'en ai su comprendre toutes les beautés; c'est à vous que je le dois.

J'y suis acclimatée et casée; ma grand'mère m'a remis toute autorité, toute direction, comme l'année dernière; elle paraît contente de moi; cela me donne courage pour mieux faire encore.

Notre arrivée à Verneuil a été un vrai triomphe; il ne manquait que des coups de canon, pour achever l'effet de notre entrée royale. Les paysans attendaient dans la cour, qui n'est pas grande, et dans le vestibule, un peu dégradé, un peu vermoulu, mais cela ne fait rien. Les appartements, que Jacques avaient ouverts depuis plusieurs jours, n'en conservaient pas moins, aussi, cette odeur de moisi et de solitude des logis inhabités, odeur sinistre que je déteste cordialement. Bref, j'ai lutté contre elle, en brûlant de l'eau de cologne, en mettant force lilas et résédas dans le salon. J'ai ainsi conjuré les mauvais esprits.

Vous souvenez-vous de notre bon maître de philosophie, au couvent, lorsqu'il nous expliquait le grand Descartes et les esprits, les infiniments petits, les atomes, etc., etc.? Vous écoutiez avec un sérieux et une sagesse dignes d'un meilleur sort; moi, je riais! et je désespérais notre vieux maître. La philosophie de nos paysans se traduit par des présents tout terrestres. Les uns apportent les premières fleurs du printemps : des lilas, de l'aubépine, des roses; d'autres, les premières fraises et les premiers muguets cueillis au fond des bois; le muguet, ma fleur chérie; on appela ce bouquet la part de mademoiselle; les fraises pour grand'mère : j'ai bien le temps d'en manger, et puis elle avant tout!

Voilà ma philosophie. Je vous ai donc promis, chère Thérèse, le détail de mes journées; le voici. Je vous le soumets en élève décidée à corriger ce qui vous paraîtra défectueux ou condamnable. Vous êtes ma petite maman, je vous obéirai toujours. Comme toutes mes journées sont dressées à peu près sur le même moule, je vais vous faire le récit de celle d'hier; elle ressemble trait pour trait à celle d'aujourd'hui, et probablement à celle de demain.

LA JOURNÉE DE MADELEINE.

Un soleil radieux m'avait éveillée, et avant huit heures, j'étais descendue au jardin, après avoir fait ma prière et ma toilette.

J'emportai avec moi de l'ouvrage et le petit livre de piété que vous m'avez donné, me conseillant d'en lire chaque jour quelques lignes, et de faire ensuite une courte méditation. L'habitude que j'ai prise, d'après vos bons conseils, de méditer chaque matin pendant un quart d'heure, de rentrer en moi-même pour juger des fautes de la veille, de ce que j'ai appris par celles des autres, ou par leurs bons exemples, m'a rendu un grand service, et je suis résolue à la garder toute ma vie.

J'étais donc allée me réfugier dans un joli bosquet de lilas blanc; les fleurs des arbres tombaient sur moi, poussées par le vent; on aurait dit une pluie de perles. La rosée brillait encore sur l'herbe de la pelouse et des bordures; la pâquerette et le bouton-d'or pliaient aussi sur leurs tiges, au moindre souffle de l'air; les poètes diraient du zéphyr, ce sera comme vous voudrez. J'ai pris mon ouvrage et me suis mise à coudre. J'ai entrepris de faire moi-même toutes mes robes et mon linge; vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre.

Au bout d'une heure, j'ai vu les fenêtres de grand'-mère s'ouvrir; j'ai cueilli à la hâte un petit bouquet de marguerites et d'herbes vertes; et je suis allée lui dire bonjour. Je reste ordinairement près d'elle pendant qu'elle déjeune dans son lit; c'est un moment de récréation, le meilleur de ma journée. Grand'mère est charmante et très-aimable, comme vous savez. Elle a passé une partie de sa vie dans le grand monde — depuis la perte de sa fortune, elle a réduit ses relations et vit dans un cercle plus modeste et plus recueilli — de sorte qu'elle a pu observer, dans le cours de sa longue carrière, toutes les nuances, toutes les misères qui me sont bien inconnues encore. J'ai donc beaucoup à profiter avec elle, et je l'écoute avec joie.

Le reste de la matinée s'est passé à donner mes soins au ménage et à la conduite de la maison qui m'est confiée. J'ai compté avec la cuisinière, ce que je fais chaque jour; j'ai consulté grand'mère pour

savoir ce qu'elle désirait pour dîner. J'ai donné l'ouvrage nécessaire à la femme de chambre, pour l'entretien du linge dont je partage le soin avec elle, et vers une heure, j'ai repris mon travail classique : l'étude de l'histoire et celle de la langue anglaise; la musique fatigue ma grand'mère; j'étudie mon piano lorsqu'elle est au jardin ou à la ferme.

Voilà mes délices : la visite à la ferme ! c'est le but chéri de toutes mes promenades, mais ce n'est pas encore l'heure d'en parler. Il me fallait finir le corsage d'une robe de laine mohair, dont j'ai grand besoin; il fallait aussi couper plusieurs modèles de brassières et de jupons, que la femme de chambre doit faire pour les pauvres avec moi. C'est un travail; c'est celui que je réserve pour le soir.

Grand'mère est bonne; elle trouve encore le moyen de donner beaucoup aux pauvres, malgré son peu de fortune. Elle dit qu'à la campagne nous avons besoin de bien peu de chose, et que les pauvres ont besoin de tout.

Voyons, n'ai-je pas tout dit? non; j'ai oublié d'avouer que je perds un peu de mon temps de ci, de là ; vous me reconnaissez à ce portrait peu flatté. Je descends au jardin, je flâne; je vais à la basse-cour où je prétends faire une visite de propriétaire.

Somme totale, cependant, je m'assujétis au travail le plus que je peux, car je sais que c'est notre devoir à nous autres femmes surtout, destinées au labeur de chaque jour; quelle que soit notre position, il faut être occupées du soin d'une maison, de l'ordre et de l'économie à y établir, enfin, plus tard, d'une famille dont le bonheur repose en grande partie sur nous, selon que nous avons bien ou mal compris nos devoirs.

Je sais cela fort bien ; le tout est de le mettre en pratique, et je fais mes efforts pour y arriver.

J'ai déjà gagné d'aimer beaucoup le travail à l'aiguille; et je ne voulais pas en entendre parler autrefois. Maintenant, quand je me vois installée pour quelques heures à ma table à ouvrage, je suis enchantée. Je trouve un plaisir infini à tailler une robe, à la faire seule, à la porter ensuite; et quand elle va bien, je suis d'une fierté sans pareille. J'ai de bons patrons, des modèles simples, mais excellents; avec cela, les robes se font très-bien, et c'est une grande économie.

Vous ai-je dit que j'étais allée hier voir monsieur le curé qui m'a donné le soin de son église, pour les fleurs, les nappes d'autel, etc., etc.? C'est encore une occupation qui va me prendre beaucoup de temps; mais je n'aurais pas voulu refuser; je suis bien contente d'être la sacristaine de ma petite paroisse, et nous allons garder pour la Fête-Dieu toutes les roses de nos parterres.

J'ai aussi une heure de lecture dans les bons livres choisis par vous et par ma grand'mère. J'ai lu dernièrement un livre charmant de M. Charles de Moüy, intitulé : *Grands Seigneurs et Grandes Dames du temps passé.* Ce sont des biographies très-intéressantes, dites dans un style qui m'a paru bien clair et bien élégant. La biographie de madame de Maintenon, au point de vue d'institutrice, m'a charmée; ainsi que celle de madame Des Ursins et de la duchesse d'Abrantès.

Lisez ce livre, grand'mère vous le recommande. On le trouve chez Dentu.

Ma lettre est si longue, que je remets la fin de ma journée à une autre fois. Je vous embrasse de tout cœur.

MODES

Voici une question à laquelle je ne suis nullement disposée à répondre : « Quelle somme une jeune fille ou une jeune femme doit-elle consacrer par an à sa toilette ? » Non-seulement il m'est impossible de fixer un chiffre en général, mais en vous donnant même une moyenne, j'aurais à me reprocher de causer des regrets à plus d'une jeune fille qui serait loin de pouvoir l'atteindre, quand, d'un autre côté, je m'exposerais à la critique de quelques personnes qui, par leur fortune et leurs relations, doivent disposer d'une somme plus considérable que celle suffisant, dans une autre sphère, à toutes les dépenses d'une famille entière.

Il est aussi certaines positions dans le monde qui forcent une femme ayant peu de fortune à plus de frais de toilette qu'une autre plus favorisée sous ce rapport, mais dont les relations sont moins étendues.

Ce que je puis vous recommander, c'est de ne jamais regarder la toilette comme la dépense la plus importante. Tant que vous êtes jeune fille, vous n'avez aucun conseil à nous demander sur le chiffre de vos dépenses ; vos parents vous donnent la pension qu'ils jugent convenable pour votre entretien ; j'espère cependant que, tout en ne mettant pas de parcimonie, vous ne destinez pas la somme entière à votre toilette. Prenez dès à présent la sage habitude de ne pas être prodigue au moment où vous recevez votre pension; calculez à l'avance toutes vos dépenses, afin qu'une fantaisie ne vienne pas vous priver d'un objet nécessaire, ou vous enlever le plaisir de faire une bonne œuvre.

Lorsque vous serez mariée et appelée à établir votre budget, n'allez pas faire comme une jeune femme que j'ai vue se désoler de ne pouvoir disposer, pour sa toilette, du quart des appointements de son mari, se trouvant fort raisonnable de ne pas demander plus; heureusement pour elle, le mari, l'a ramenée à des idées plus justes, en lui montrant que cette somme déjà au-dessus de leurs moyens dès le commencement de leur mariage, ne leur laissait plus que la perspective des dettes lorsque leur famille s'augmenterait.

Le désir de paraître est arrivé à un si haut degré aujourd'hui, que bien des personnes lui sacrifient le bien-être intérieur de tous les jours ; de là est venue cette vogue du faux : les dentelles, les bijoux, les plumes, etc. Tout le monde porte du faux ; on fait, il est vrai, de très-belles imitations. Si je ne trouve aucune honte à ne pouvoir acheter ces objets réservés aux personnes riches, il me semble peu digne, lorsque l'on n'a pas le moyen de se les procurer, de vouloir, dans le monde, faire croire qu'on les possède. Il est cependant de ces imitations simples et très-jolies que l'on peut se permettre, si on les porte seulement parce qu'elles plaisent, et qu'on ne cherche pas à les faire passer pour vraies.

Quelques conseils nous ont été demandés sur la manière d'élever les reposoirs : je n'aime pas ceux faits dans une charpente recouverte de toile, à l'entrée d'un

vestibule, ou dans une salle isolée au milieu d'un parc; on veut figurer une chapelle, mais on ne réussit pas à en faire une jolie, malgré tout ce que l'on peut y réunir de plus riche. Un reposoir tout en fleurs et feuillages, au milieu desquels vous disposerez des bougies, sera de meilleur goût et plus en harmonie avec la fête que vous célébrez. A Paris, où les processions ne peuvent sortir, les églises sont ornées d'une grande quantité de fleurs, et on sème sur les dalles, des fleurs effeuillées ainsi que cela se fait partout sur le passage du Saint-Sacrement; car il semble que ces dons brillants du Seigneur soient seuls dignes de parer ses autels en ce jour.

Fixez en terre quatre piquets de 2 mètres et demi à 3 mètres, éloignés l'un de l'autre de 50 à 75 centim.; placez en haut une traverse en bois pour les retenir, et au-dessus des deux piquets du milieu, deux branches d'arbre garnies de leurs feuilles, venant se joindre en triangle. Pour donner plus de solidité à votre charpente, tâchez de l'établir devant des arbres après lesquels vous pourrez attacher quelques cordes. Entourez vos piquets de feuillage entremêlé de fleurs, de manière à les cacher entièrement, et faites dépasser quelques branches dans le haut pour former des arcades dans l'intervalle de vos piquets; placez au milieu de ces arcades des suspensions en terre cuite, dans lesquelles vous mettrez quelques-unes de ces plantes à branches retombantes. Faites à la hauteur de 1 mètre 10 cent., avec des branches d'arbre, un autel en forme de console, garnissez cet autel de fleurs et de petits arbustes dans lesquels vous disposerez des bougies sans flambeaux. Tout en mettant de la symétrie dans l'ornement du reposoir, laissez échapper de côté et d'autre quelques branches de feuillage, afin d'éviter une trop grande régularité. Si vous avez une grotte, vous pouvez y dresser votre autel rustique. Surtout, si vous ornez d'arbustes le terrain environnant, ne mettez pas des orangers ou des lauriers dans ces affreuses caisses carrées vertes qui semblent faire partie de ces plantes. Prenez de préférence des arbustes plus communs, que vous pourrez placer dans des vases plus en rapport avec les ornements du reposoir.

Je vous vois toujours dans le même embarras, mes chères amies, pour réparer vos robes de l'an passé. L'une est fanée dans le bas et sur le devant du corsage; une autre est très-fraîche encore, mais elle est ornée de trois grands volants, ce que l'on ne fait plus du tout, et comme elle peut encore vous faire une jolie toilette, vous voudriez la *rajeunir*. Commençons par la première. Vous mettrez dans le bas une bande en taffetas noir, puis sur le devant de la jupe, une autre bande partant de l'ourlet, large à peu près de 20 à 30 centimètres; cette bande se terminera en pointe à la ceinture, et remontera sur le corsage en élargissant jusque sur les épaules. Vous pourrez mettre une rangée de boutons du haut en bas de la robe. Vous rétrécirez les manches, et vous poserez dessus un jockey et un parement en taffetas noir. Vous borderez toutes ces bandes d'un petit ruban tuyauté.

Maintenant, voyons cette robe de soie noire qui est garnie de trois grands volants; si les manches sont trop larges, la jupe est peut-être un peu étroite. Taillez des pointes en alpaga, que vous placerez entre chaque lé; puis vous ferez de petits volants que vous disposerez en pyramides sur les pointes d'alpaga, et vous entourerez ces pointes d'une ruche en taffetas noir. Pour une robe en étoffe légère, on pourrait couper les volants en ruches que l'on disposerait en grecque, en festons ou en carreaux sur le bas de la jupe, en répétant le même ornement en plus petit sur le corsage.

Je remarque en ce moment une tendance à l'uniformité des nuances dans la toilette; ainsi on mettra la robe bleue, le collet bleu, le chapeau bleu, l'ombrelle bleue et les bottines bleues; ou tout le costume en mauve, vert ou havane; les gants sont souvent du même ton. Il est bon d'assortir les nuances, c'est-à-dire de ne pas mettre du violet avec du bleu, du rouge avec du violet, du solferino avec du ponceau, etc.; mais je ne vous engagerai pas à adopter ce genre de toilette, avec laquelle vous semblez sortir de la cuve d'un teinturier. Ainsi vous aurez une robe en alpaga, gris ou havane, avec le collet pareil; vous mettrez alors un chapeau de la couleur que vous voudrez, soit bleu, vert ou rose, ou bien avec cette même robe havane vous pouvez assortir le chapeau en crin de la même nuance, orné d'un ruban havane, et mettre un châle de couleurs un peu plus vives ou un pardessus en taffetas noir.

Avec les robes d'étoffes légères comme le barége, la gaze de Chambéry ou la mousseline, on ne peut pas faire le collet ou le paletot pareil; dans ce cas, l'écharpe est un vêtement très-joli et fort commode; on peut l'orner d'une ruche ou d'un petit volant, ou bien, si la mousseline est fond blanc, à petit semé, on mettra un bouillonné en mousseline dans lequel on passera un ruban assorti.

Je citerai, pour toilette de jeune fille de douze à quinze ans, une robe en foulard fond blanc avec semé de petits bouquets Pompadour, garnie dans le bas d'une petite ruche simple en taffetas rose, sur laquelle est posée une ruche plus petite en taffetas blanc. On fait la ceinture pareille à la jupe avec pointe montant et descendant, et les bretelles également en foulard garnies de la même ruche. Le corsage est en mousseline blanche; on met avec cette toilette une casaque en taffetas noir, et un chapeau rond en paille d'Italie orné de rubans blancs et de boutons de roses.

J'ai vu, pour petite fille, chez madame Deplanche, une fort jolie toilette bleue et blanche : la robe était en mousseline blanche à petits dessins bleus; le corsage décolleté avec ceinture nouée derrière, les manches courtes; un grand collet en cachemire bleu garni d'un effilé à aiguillettes, et un chapeau rond en crin blanc, orné d'une plume blanche, complétaient ce charmant costume.

Les toilettes de petits garçons ne subissent pas de grands changements; ce sont toujours les petites vestes zouave, avec ou sans jupe, suivant l'âge de l'enfant; tout le costume se fait généralement en même étoffe. Je recommanderai aussi pour enfant de trois à quatre ans, la petite blouse anglaise décolletée et à manches courtes; c'est un vêtement fort commode pour l'été; cette blouse se fait en piqué blanc ou nankin, en toile de lin, ou en alpaga.

Les jupons tiennent aujourd'hui une grande place dans la toilette des dames. Quelle variété dans les nuances, dans les broderies et dans les garnitures! Autrefois on aurait eu honte de porter autre chose

qu'un jupon blanc; les personnes économes en mettaient quelquefois de noirs en les ornant d'une bande de soie piquée. A présent on se pare avec un jupon; l'habitude que l'on a prise de relever les robes fait que l'on apporte beaucoup plus de soin dans la confection des jupons; on les fait en alpaga, mohair ou cachemire : blanc, havane, gris, rayé gris et noir, brodés en soutache ou broderie russe; souvent les deux ensemble mêlées de velours ou de ganse. On garnit aussi les jupons d'un ou de deux petits volants bleus ou noirs sur couleur; on borde ces petits volants d'un ruban de taffetas étroit, et l'on pose ce même ruban sur la tête du volant. Les jupons rayés gris et noir ou blanc et noir peuvent s'orner d'un volant pareil ou en alpaga noir ou d'une bande noire brodée en blanc. On met peu de volants à ceux d'enfant; on les fait quelquefois en couleur avec bande, mais généralement on les préfère blancs avec plis en dessus de l'ourlet, ou broderie mate également en dessus de l'ourlet; on peut aussi les orner d'une soutache.

On a déjà rétréci les cages du haut, on essaie maintenant de les diminuer un peu du bas; cependant nous n'en sommes pas encore à les supprimer: à propos de cela, on me demande si ce sont bien les véritables cages Thomson que l'on vend au magasin des Tuileries, 5, rue de l'Échelle. Ce magasin, comme plusieurs autres dans Paris, a un dépôt des sous-jupes de M. Thomson, qui est fabricant et ne vend pas au détail.

Les toilettes de soirées pour l'été sont beaucoup plus simples que celles d'hiver; les robes en grenadine ou gaze de Chambéry sont les plus habillées; les jupes en foulard ou taffetas avec corsage blanc le sont un peu moins, mais sont également très-jolies. Pour toilette de bal d'été, faites une robe en tarlatane blanche, avec tunique garnie d'une ruche, corsage froncé à la ceinture, garni d'une ruche aux épaules. Pour compléter cette toilette, j'ai vu chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu, une charmante guirlande en boutons de roses mousseuses; une autre était en myosotis mêlés de muguet; avec cette coiffure on pourrait orner la jupe de trois ruches bleues.

Pour costumes de voyage, adoptez les nuances solides : la robe d'alpaga ou mohair avec paletot ou collet pareil et le chapeau rond en paille noire ou grise.

EXPLICATIONS

Planche VI

COTÉ DES BRODERIES : 1 et 2, Garnitures pour robes de mousseline — 3, Mouchoir avec B. M. — 4 et 5, Parure pour enfant — 6, *Méhala* — 7, *Anna* — 8, A. P. — 9, B. F. enlacés avec couronne de baron — 10, A. G. enlacés — 11 et 12, Parure en lacet — 13, *Henriette* — 14, C. P. — 15 et 16, Bonnet d'enfant — 17 et 18, Chausson d'enfant — 19, E. B. — 20, L. F. enlacés avec couronne de baron — 21, T. T. — 22, E. P. — 23, Écusson avec A. B.

COTÉ DES PATRONS : 1, C. A. — 2, N. A. — 3, *Élisabeth* — 4, Écusson avec J. C. — 5, G. L. — 6, S. C. — 7 à 13, Costume pour petit garçon — 14 à 17, Corset d'enfant — 18 et 19, Bande à soutacher pour le costume d'enfant — 20 et 21, Pantoufle en cuir — 22 à 24, Églantine en laine — 25, Couverture en tricot — 26 et 27, Sac pour les bains — 28, Coin en crochet égyptien — 29, Bavoir — 30 et 31, Bambous pour la jardinière.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Garnitures pour robe de mousseline, plumetis et feston.

3, Mouchoir avec *B. M.*, feston et plumetis.

4 et 5, Parure pour enfant, point de poste, point à la minute et feston.

6, *Méhala*, plumetis et cordonnet.

7, *Anna*, plumetis et cordonnet.

8, *A. P.*, plumetis et cordonnet.

9, *B. F.* enlacés avec couronne de baron, plumetis et cordonnet.

10, *A. G.* plumetis et cordonnet.

11 et 12, Parure en lacet sur mousseline double, le bord est festonné.

13, *Henriette*, plumetis et cordonnet.

14, *C. P.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

15 et 16, Bonnet à trois pièces pour enfant, plumetis.

17 et 18, Chausson soutaché pour baby.

19, *E. B.* dans une guirlande, plumetis et cordonnet.

20, *L. F.* enlacés avec couronne de baron.

21, *T. T.*, plumetis et cordonnet.

22, *E. P.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

23, Écusson avec *A. B.* enlacés, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1, *C. A.* pour linge de table, plumetis et cordonnet.

2, *N. A.* pour linge de table, plumetis et cordonnet.

3, *Élisabeth*, plumetis.

4, Écusson avec *J. C.*, plumetis et cordonnet.

5, *G. L.* pour linge de table, plumetis et cordonnet.
6, *L. C.* pour linge de table, plumetis et cordonnet.
7 à 13, COSTUME pour petit garçon.
7, Veste, devant.
8, Moitié du dos.
9, Manche, dessus.
10, Manche, dessous.
11 et 12, Pantalon.
13, Croquis du costume.

Ce petit costume se fait en piqué anglais blanc ou nankin, orné de bandes soutachées en noir. Le dessin n° 18, est destiné à la jupe, et celui n° 19 à la veste et à la ceinture de la jupe.

14 à 17, CORSET D'ENFANT.
14, Devant.
15, Dos.
16, Gousset.
17, Épaulette.

Ce corset se fait en coutil blanc ou en percale. Si vous le faites en percale, avant de tailler votre étoffe, faites des plis de deux centimètres, se touchant; lorsque votre corset sera taillé, piquez tous les plis.

18 et 19, BANDES soutachées pour le costume d'enfant.

20 et 21, PANTOUFLE en cuir avec appliques de velours.

Consultez, pour préparer les appliques en velours, les n°s 23 et 24 d'avril. Le cordon noir est une ganse en soie. Le reste du dessin est en soutache d'or; le médaillon du milieu est entouré d'un rang de perles; on peut se procurer ces pantoufles dessinées sur cuir et échantillonnées, ainsi que les moules pour les fleurs en laine, chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan.

22 à 24, ÉGLANTINE en laine.

Il faut être deux personnes pour préparer les pétales; l'une tourne la laine autour du moule, l'autre croise les fils d'archal.

Prenez de la laine en 4 fils, et 2 brins de fil d'archal très-fin recouvert de coton; laissez-les pendre de 5 à 6 centimètres, tournez la laine 24 fois autour du moule en passant sur un des bouts du fil d'archal; à chaque tour vous croisez les deux fils sur la laine; après le dernier tour coupez la laine et les deux fils d'archal à une longueur de 5 centimètres; coupez la laine sur le moule du côté opposé aux fils croisés, serrez avec du fil de lin tous vos bouts de laine en faisant descendre de chaque côté les 5 centimètres de fil d'archal pour former le pétale représenté au n° 23; faites ainsi cinq pétales : les étamines se font avec des bouts de fil à l'extrémité desquels vous faites un nœud; trempez-les dans une eau de gomme que vous aurez teinte avec du safran; pour faire cette teinture, versez de l'eau bouillante sur quelques feuilles de safran, et lorsqu'elle sera refroidie, filtrez à travers une mousseline, quand les étamines seront séchées, nouez-les en bouquet au bout d'un fil d'archal qui vous servira de tige, placez vos pétales autour, et tournez une laine verte du haut en bas de la tige.

25, COUVERTURE en tricot.

Elle se fait par bandes. Prenez trois kilos 1/2 de coton à tricoter, C. B., n° 30, en dix fils, et les aiguilles n° 7, O. Il vous faut 16 bandes.

Montez 70 mailles.

1er RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 68 mailles à l'envers — 1 maille prise derrière l'aiguille. Cette maille se fait à l'endroit.

2e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 68 mailles simples — 1 maille prise derrière l'aiguille.

3e RANG. — Comme le 1er.

4e RANG. — Comme le 2e.

5e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers. — Passez le fil derrière l'aiguille comme pour la maille simple — et faites 8 fois : (2 mailles droites — la maille droite se prend comme la maille derrière l'aiguille, mais on ne la tricote pas — 6 mailles simples) — 2 mailles droites — 1 maille à l'envers — 1 maille prise derrière l'aiguille.

6e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — passez le fil devant l'aiguille comme pour la maille à l'envers — faites 8 fois : (2 mailles droites — 6 mailles à l'envers) — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

7e RANG. — Comme le 5e.

8e RANG. — Comme le 6e.

9e RANG. — Comme le 5e.

10e RANG. — Comme le 6e.

11e RANG. — Comme le 1er.

12e RANG. — Comme le 2e.

13e RANG. — Comme le 1er.

14e RANG. — Comme le 2e.

Le 1er carreau étant terminé, répétez 8 fois le travail du 5e rang jusqu'au 14e rang pour faire les 8 carreaux du bas de la bande. C'est par erreur que le dessin de la planche en représente 9.

85e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers — passez le fil derrière l'aiguille (il faut avoir soin, pour les mailles droites qui se trouvent dans la bordure et dans les dessins du milieu, de placer toujours le fil à l'envers de la bande, et pour celles qui sont dans le fond, de le laisser à l'endroit de la bande), 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 46 mailles simples — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 1 maille à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

86e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 23 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

87e RANG. — Comme le 85e.

88e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 23 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

89e RANG. — Comme le 85e.

90e RANG. — Comme le 86e.

91e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 46 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

92e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 23 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

93e RANG. — Comme le 91e.

94e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 23 fois : (1 maille simple —

1 maille droite) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

Recommencez encore une fois les dix derniers rangs.

105e RANG. — Comme le 85e.

106e RANG. — Comme le 86e.

107e RANG. — Comme le 85e.

108e RANG. — Comme le 88e.

109e RANG. — Comme le 85e.

110e RANG. — Comme le 86e.

111e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 20 mailles simples — 6 mailles à l'envers — 20 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

112e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 10 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 6 mailles simples — faites 10 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

113e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 18 mailles simples — 10 mailles à l'envers — 18 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

114e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 9 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 10 mailles simples — faites 9 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

115e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 18 mailles simples — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 18 mailles simples — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 1 maille à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

116e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 9 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 9 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

117e RANG. — Comme le 115e.

118e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 9 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 9 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

119e RANG. — Comme le 115e.

120e RANG. — Comme le 116e.

121e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 16 mailles simples 14 mailles à l'envers — 16 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 1 maille derrière l'aiguile.

122e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 8 fois : (1 maille simple 1 maille droite) — 14 mailles simples — faites 8 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

123e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 14 mailles simples — 18 mailles à l'envers — 14 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

124e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 7 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 18 mailles simples — faites 7 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

125e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 14 mailles simples — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 14 mailles simples — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 1 maille derrière l'aiguille.

126e RANG. 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 7 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 7 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

127e RANG. — Comme le 125e.

128e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — deux mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 7 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 7 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

129e RANG. — Comme le 125e.

130e RANG. — Comme le 126e.

131e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 12 mailles simples — 22 mailles à l'envers — 12 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

132e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 6 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 22 mailles simples — faites 6 6 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

133e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 10 mailles simples — 26 mailles à l'envers — 10 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

134e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 5 fois : (1 maille simple 1 maille droite) — 26 mailles simples — faites 5 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

135e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 10 mailles simples — faites 3 fois : (2 mailles droites — 6 mailles simples) 2 mailles droites — 10 mailles simples — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 1 maille à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

136e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 5 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites — faites 3 fois : (6 mailles à l'envers — 2 mailles droi-

tes) — faites 5 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

137ᵉ RANG. — Comme le 135ᵉ.

138ᵉ RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 5 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — faites 3 fois ; (6 mailles à l'envers — 2 mailles droites) — faites 5 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

139ᵉ RANG. — Comme le 135ᵉ.
140ᵉ RANG. — Comme le 136ᵉ.
141ᵉ RANG. — Comme le 133ᵉ.
142ᵉ RANG. — Comme le 134.
143ᵉ RANG. — Comme le 131ᵉ.
144ᵉ RANG. — Comme le 132ᵉ.
145ᵉ RANG. — Comme le 125ᵉ.
146ᵉ RANG. — Comme le 126ᵉ.
147ᵉ RANG. — Comme le 125ᵉ.
148ᵉ RANG. — Comme le 128ᵉ.
149ᵉ RANG. — Comme le 125ᵉ.
150ᵉ RANG. — Comme le 126ᵉ.
151ᵉ RANG. — Comme le 123ᵉ.
152ᵉ RANG. — Comme le 124ᵉ.
153ᵉ RANG. — Comme le 121ᵉ.
154ᵉ RANG. — Comme le 122ᵉ.
155ᵉ RANG. — Comme le 115ᵉ.
156ᵉ RANG. — Comme le 116ᵉ.
157ᵉ RANG. — Comme le 115ᵉ.
158ᵉ RANG. — Comme le 118ᵉ.
159ᵉ RANG. — Comme le 115ᵉ.
160ᵉ RANG. — Comme le 116ᵉ.
161ᵉ RANG. — Comme le 113ᵉ.
162ᵉ RANG. — Comme le 114ᵉ.
163ᵉ RANG. — Comme le 111ᵉ.
164ᵉ RANG. — Comme le 112ᵉ.

Retournez au 85ᵉ rang, et continuez la bande qui doit avoir de 1 mètre 50 centimètres à 2 mètres, suivant la grandeur du lit. Vous terminerez la bande par le même bord que celui du bas.

Pour les deux bandes de côtés, montez 24 mailles de plus et faites quatre rangs de carreaux sur l'un des côtés.

26 et 27, SAC pour les bains en crochet carré ou filet.

Il se fait en ficelle anglaise n° 3 ; on le double en flanelle ponceau.

Montez 124 mailles et faites un carré de crochet que vous entourerez d'un rang d'écailles : 1 demi-bride — 4 brides — 1 demi-bride — on prend toutes ces mailles dans le même jour, et l'on borde ce carré de crochet d'un galon de laine tuyauté.

Taillez un morceau de flanelle de 42 centimètres de hauteur, sur 55 centimètres de largeur, pour faire le sac ; pliez la flanelle en deux dans la largeur, réunissez les deux parties par une couture dans le sens de la hauteur, en laissant 3 centimètres sur lesquels vous taillerez un carré de 3 centimètres de chaque côté de la couture pour former le coin du fond du sac. Vous taillerez un coin pareil de l'autre côté ; faites la couture du fond, puis, ramenez l'extrémité de cette couture au bas de celle faite dans la hauteur ; fixez-la par un point, puis fermez par une petite couture en travers le carré de 3 centimètres que vous avez enlevé ; faites l'autre côté de même.

Posez votre morceau de crochet en pointe sur le sac, comme l'indique le croquis n° 26 ; pour relever les coins de chaque côté du fond, il faut fixer la pointe sur la couture de la flanelle, réunir par quelques points les deux parties du bord du filet, qui se touchent, c'est-à-dire la moitié de la longueur du pli à la petite pointe ; le bas laissera encore un coin double soulevé ; vous le plierez en dehors et le fixerez à la doublure, à l'extrémité de la petite couture en travers qui se trouve au fond en flanelle. Faites en haut du sac un ourlet et une coulisse pour passer les ganses à l'extrémité desquels vous poserez des glands ; puis avec de la petite corde, vous ferez des anses de 40 à 45 centimètres. Ce sac, qui est fort commode pour transporter le costume de bain, peut également s'exécuter en filet ; on fait avec de la ficelle un carré en filet de 31 centimètres, et on le monte comme le sac en crochet.

28, COIN en crochet égyptien.

Nous répétons aujourd'hui, pour nos nouvelles abonnées, l'explication du crochet égyptien que nous avons donnée en novembre.

Faites votre chaîne de 3 mailles par carré :

1ᵉʳ RANG : 1 demi-bride dans la 1ʳᵉ maille — 4 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la 3ᵉ maille en partant de la dernière demi-bride — 4 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la 3ᵉ maille ; continuez ainsi jusqu'à la fin du rang que vous terminerez par : 2 mailles chaînettes — 1 bride prise dans la 2ᵉ maille. Retournez votre ouvrage.

2ᵉ RANG : 5 mailles chaînettes — 1 demi-bride en piquant le crochet dans les deux mailles du milieu qui forment le jour du rang précédent : 4 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans les deux mailles formant le milieu du jour suivant ; continuez jusqu'à la fin du rang qui se termine toujours par : 2 mailles chaînettes — 1 bride dans la demi-bride qui se trouve au commencement du rang précédent. Pour faire les carrés pleins qui forment le dessin, il faut remplacer les 4 mailles chaînettes par 4 brides prises dans la demi-bride du rang précédent.

On peut, avec ce point de crochet, exécuter tous les dessins que nous donnons pour filet brodé en biais.

29, BAVOIR en crochet russe avec bord formant entre-deux. Coton C. B. n° 60.

Le crochet russe se fait en demi-brides en allant et revenant sans couper le fil ; lorsque vous avez fait le premier rang de demi-brides, vous tournez votre ouvrage, et, pour faire vos demi-brides, vous piquez le crochet non pas dans le haut de la chaîne du rang précédent, mais dans le fil de la chaîne qui est derrière l'ouvrage, nous désignerons les mailles en crochet russe par le mot *maille*.

Montez 60 mailles.

1ᵉʳ RANG : 60 demi-brides — 1 maille chaînette.

Du 3ᵉ au 5ᵉ RANG : crochet russe en terminant les rangs par une maille chaînette pour augmenter d'une maille par rang.

6ᵉ RANG : 4 mailles chaînettes — 1 bride prise dans dans la 1ʳᵉ maille — 31 fois : (1 maille chaînette — 1 bride dans la 2ᵉ maille) — 1 maille chaînette — 1 bride dans la 1ʳᵉ maille, coupez le fil et retournez au commencement du rang précédent.

Vous commencez au rang suivant l'entredeux qui se compose de petites feuilles.

Pour exécuter une feuille, faites : 5 mailles chainettes — tournez deux fois le fil autour du crochet, piquez-le dans la 4e maille en partant de celle qui est sur le crochet, tirez le fil — tirez 2 fois le fil en le faisant passer dans deux fils — tournez le fil une fois autour du crochet que vous piquez dans la même maille que la précédente — tirez le fil — terminez en tirant 3 fois le fil et le faisant passer dans 2 fils.

7e rang : attachez le fil dans la 3e maille chainette du 6e rang — 7 mailles chainettes — 1 feuille — 1 demi-bride prise dans la 4e maille — 12 fois : (1 feuille — 1 maille chainette formant le milieu d'un dessin — 1 feuille — 1 demi-bride prise dans la 5e maille) — 1 feuille — 7 mailles chainettes — 1 demi-bride prise dans la 4e maille ; coupez le fil, retournez au commencement du rang précédent.

8e rang : attachez le fil dans la 7e maille chainette — 1 demi-bride — 3 fois : (1 feuille — 1 demi-bride qui enferme la maille chainette que nous avons désignée au rang précédent comme formant le milieu du dessin.) Coupez le fil.

9e rang : attachez le fil dans le 1re demi-bride — 7 mailles chainettes — 1 feuille — 1 demi-bride dans celle où le fil est attaché — 13 fois : (1 feuille — 1 maille chainette — 1 feuille — 1 demi-bride prise dans celle formant le milieu du dessin.) — 1 feuille — 7 mailles chainettes — 1 bride triple dans la dernière demi-bride du rang précédent. Retournez votre ouvrage sans couper le fil.

10e rang : 1 maille chainette — 14 fois : (5 mailles chainettes — 1 demi-bride enfermant la maille chaiqui sépare les deux feuilles au rang précédent.)

11e rang : 6 demi-brides dans chacun des jours formés par les 5 mailles chainettes au rang précédent. — Terminez par une maille chainette pour former une augmentation.

Du 12e au 55e rang, crochet russe ; en terminant chaque rang par un maille-chainette pour augmenter d'une maille à tous les rangs, vous aurez, au 55e rang 129 mailles.

Pour exécuter les 4 rangées de dessins sur le fond à côtes, il faut faire des mailles que nous désignerons par le mot *relief*, et qui se font ainsi : Piquez le crochet comme pour les mailles en crochet russe — tournez le fil autour du crochet — piquez le crochet dans la maille placée immédiatement en dessous de celle dans laquelle il est déjà piqué — tirez le fil — 3 fois (tirez le fil en le faisant passer dans 2 fils).

Nous ne donnerons le détail que des rangs auxquels se font les reliefs, ayant déjà dit que du 12e au 55e rang le travail se fait en crochet russe.

19e rang : 9 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 4 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 8 mailles — 1 maille chainette.

21e rang : 9 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 4 fois : (13 maillles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 8 mailles — 1 maille chainette.

23e rang : 10 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 4 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 10 mailles — 1 maille chainette.

29e rang : 5 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 5 mailles — 1 maille chainette.

31e rang : 5 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (13 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief) — 5 mailles — 1 maille chainette.

33e rang : 7 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief) — 7 mailles — 1 maille chainette.

39e rang : 2 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 6 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief) — 2 mailles — 1 maille chainette.

41e rang : 2 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 6 fois : — (13 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief) — 2 mailles, 1 maille chainette.

43e rang : 3 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 6 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief) — 3 mailles — 1 maille chainette.

49e rang : 1 maille — 1 relief — 1 maille 1 relief — 11 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 11 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 maille chainette.

51e rang : 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 9 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (13 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief) — 9 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 maille chainette.

53e rang : 2 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 11 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief) — 11 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 2 mailles — 1 maille chainette.

Vos 55 rangs de crochet russe terminés, vous faites, pour chaque pièce d'épaule, 90 rangs de crochet russe, de 19 mailles, prises dans les 19 dernières mailles du 55e rang pour le bras droit, puis dans les 19 premières pour le bras gauche.

Aux 2e, 12e, 22e, 32e, 42e, 52e, 62e, 72e et 82e rangs, faites : 8 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 8 mailles.

Aux 4e, 14e, 24e, 34e, 44e, 54e, 64e, 74e et 84e rangs : 7 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille 1 relief — 7 mailles.

Aux 6e, 16e, 26e, 36e, 46e, 56e, 66e, 76e et 86e rangs : 8 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 8 mailles.

Vous attachez ensuite le fil sur le 55e rang du devant du bavoir dans la 10e maille en partant de la pièce d'épaule, et vous faites au 56e rang : 4 mailles chainettes — 34 fois : (1 bride prise dans la 2e maille — 1 maille chainette) — 1 bride dans la 2e maille — coupez le fil.

57e rang : comme le 7e, en répétant 13 fois le dessin au lieu de 12 fois.

58e rang : comme le 8e, en répétant 14 fois le dessin.

59e rang : comme le 9e, en répétant 14 fois le dessin.

60e rang : comme le 10e en répétant 15 fois le dessin.

Faites sur ce rang : 4 mailles chainettes — 45 fois : (1 bride — 1 maille chainette) — 1 bride. Réunissez à ce rang, par un surjet maille pour maille, le dernier rang de chaque pièce d'épaule aux 19 mailles du commencement et de la fin.



Journal des Demoiselles.

Paris Boulevart des Italiens.1.

Faites autour de la pièce d'épaule, pour former une petite manche — 1 rang de demi-brides.

1 rang : de 1 demi-bride — 1 maille chaînette — dont il est inutile de donner le compte puisqu'il n'y a plus d'augmentation à faire; ensuite on fera 5 rangs : comme les 7e, 8e, 9e, 10e et 11e rangs, en répétant le dessin autant de fois qu'il sera nécessaire.

Autour du bavoir 2 rangs de crochet russe, en faisant, ainsi qu'aux rangs suivants, quelques augmentations aux angles du bas. Ces deux rangs terminés, faites autour du bavoir, excepté sur le devant, c'est-à-dire de l'un des sujets d'une pièce d'épaule à l'autre, un rang de : 1 demi-bride — 1 maille chaînette; et 5 rangs : comme les 7e, 8e, 9e, 10e et 11e rangs.

Puis tout autour, même sur le devant, 1 rang de crochet russe.

Pour terminer, vous faites autour du bavoir et des manches, 3 rangs.

1er RANG : + 5 mailles chaînettes — 1 demi-bride prise dans la 3e maille — retournez au signe +.

2e RANG : + 3 mailles chaînettes — 1 demi-bride prise dans le jour du rang précédent, retournez au signe +.

3e RANG : + 10 mailles chaînettes — 1 demi-bride prise dans la 5e maille en partant du crochet — 2 fois : (5 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la même maille) — 5 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans le 2e jour du rang précédent — retournez au signe +.

30 et 31. Croquis pour monter la jardinière cache-pot donnée aux mois de mars, avril et mai.

Quelques-unes de nos lectrices, éprouvant des difficultés à se procurer la monture en bambou pour la jardinière, nous allons leur indiquer un moyen pour la monter elles-mêmes.

Prenez 24 bouts de branches d'orme ou de lilas de 17 centimètres de longueur, faites à 12 de ces morceaux des entailles comme celles représentées sur le croquis n° 30. Réunissez-en 6 pour le haut et 6 pour le bas, en les fixant, avec de la colle-forte liquide, sur les entailles; lorsque la colle sera séchée vous poserez à chaque angle, en dedans et en dehors — comme sur le croquis n° 31 — une de vos petites branches, en les fixant avec de la colle aux deux cadres du haut et du bas; mettez ensuite avec un pinceau une couche de vernis à meuble; la monture ainsi préparée, vous collerez vos six panneaux sur la bande en percàle, comme nous l'avons expliqué au mois de mai.

IMITATION D'AQUARELLE.

Nous venons rappeler à nos lectrices, en leur envoyant le pendant du bouquet qui a reçu un si aimable accueil, qu'elles peuvent l'encadrer elles-mêmes en employant le moyen que nous leur avons indiqué au mois de mai.

TAPISSERIE COLORIÉE

Pantoufle en laine ou soie d'Alger de plusieurs tons — et perles dorées.

PLANCHE DE TULLE

1. Coin pour voile de fauteuil.
2. Rond pour pelote.
3, 4 et 5. Coins et semés pour rideaux ou voiles de fauteuil.
6. Dentelle.

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune fille. — Robe en foulard mauve, à petites raies noires, ceinture à pointes. — Canezou en nanzouk, bandes à petits plis en travers, séparées par des entredeux brodés.

Toilette de petit garçon de trois ans. — Blouse en piqué anglais, avec trois larges plis partant des épaules devant et dans le dos; les plis s'arrêtent au bas de la taille. La manche est également formée par trois plis.

Toilette de jeune fille. — Robe en gaze de Chambéry garnie de trois ruches. — Écharpe pareille. — Chapeau en paille de riz, orné de rubans noirs et bleu Alexandra.

ÉPHÉMÉRIDES

17 JUIN 1696. — MORT DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

Le vainqueur des Ottomans mourut le 17 juin, double anniversaire de sa naissance et de son élection. Ce grand homme réunissait au même degré la valeur, la piété, la générosité et l'éloquence, et il était aussi bon, aussi facile dans la vie privée que brillant sur le champ de bataille et éloquent dans les conseils. Sa femme était Française et se nommait Marie d'Arquien ; il l'aimait tendrement, quoiqu'elle ne le rendît pas heureux. Il refusa de faire un testament, disant avec tristesse : « Nous ordonnons vivants, et nous ne sommes pas écoutés ; morts, le serions-nous? Sobieski repose dans la cathédrale de Cracovie, sous un sarcophage très-simple, qu'ornent seulement la couronne et le sceptre.

Ses batailles, la délivrance de Vienne, sa glorieuse royauté, son patriotisme, étant du domaine de l'histoire, n'ont pas besoin d'être écrits sur le marbre.

Mosaïque

Plantes consacrées aux divinités mythologiques.

Le chêne à Jupiter.
La vigne à Junon.
Le figuier à Saturne.
Le laurier à Apollon.
Le frêne à Mars.
Le dictame à Diane.
Le pin à Cybèle.
La rose et le myrte à Vénus.
Le lierre et les pampres à Bacchus.
Le pavot à Morphée.
Le roseau à Castor et à Pollux.
L'aune et le cèdre aux Euménides.
L'olivier à Minerve.
Les épis à Cérès.
Le peuplier à Hercule.
Le palmier aux Muses.
Le pourpier à Mercure.

—

La méfiance a bien aussi ses dupes.
Mme SWETCHINE.

—

Le désespoir ne mène à rien, le repentir peut conduire à tout.
Mme GUIZOT.

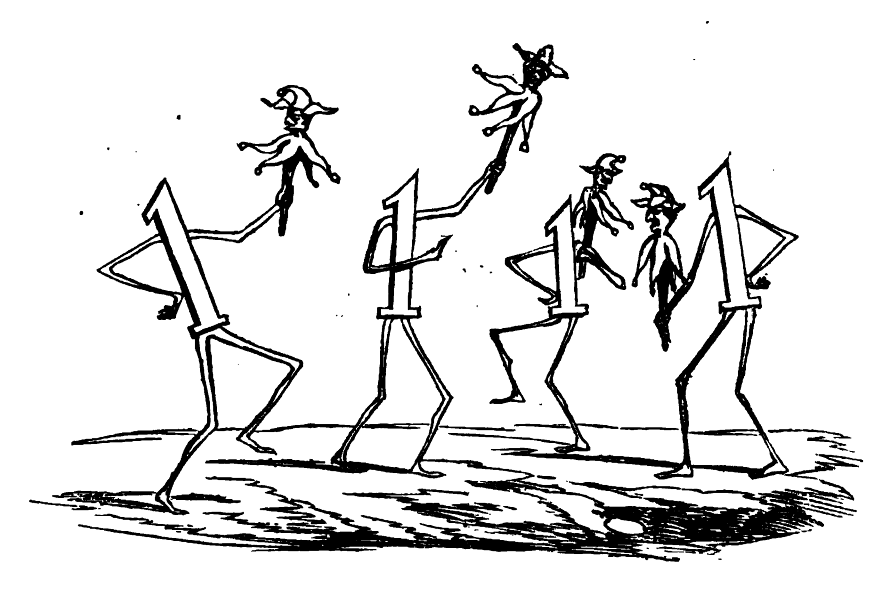
LOGOGRIPHE.

Des anges que l'Église à notre amour propose,
Je suis le prince : à tous j'ai donné le signal,
Et levant l'étendard de la plus noble cause,
J'ai triomphé de l'esprit infernal.
Je suis le soutien de la France
Et je veille sur ses destins;
Au cœur des bons Français j'ai soufflé ma vaillance
Et rallié tous ceux qui flottaient incertains.
— La douceur cependant est aussi mon partage,
Je vous offre un repas frugal, substantiel ;
— Mais n'allez pas goûter au décevant breuvage
Qu'offre à vos vœux trompés la coupe aux bords de [miel.
— Oh! croyez-moi plutôt, cherchez l'austère voie!
Si je suis rude, aussi je façonne et polis :
En vain l'impie aux tortueux replis
En s'acharnant sur moi croit trouver une *proie*,
Il n'use que ses dents, instruments avilis.
— Méprisant ses efforts, entrez dans la carrière
Où vous devez lutter pour conquérir le prix ;
— A vos yeux apparaît la cime du calvaire :
Courage, car c'est là le seuil du paradis ;
— Et le ciel se découvre à vos regards ravis.
Mme J. DE GAULLE.

Mot de la Charade de Mai : VINAIGRE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : Qui n'avance pas recule.

RÉBUS



Paris. — Imprimerie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.

MADAME J. J. FOUQUEAU DE PUSSY

Madame de Pussy vient de mourir à Paris, dans un âge avancé et après une longue maladie dont elle a supporté les douleurs avec une patience stoïque. — Nos anciennes abonnées ont conservé le souvenir de son esprit vif et gracieux, resté toujours jeune sous les glaces de l'âge ; du bon sens pratique et du bon goût qui animaient la *Correspondance* dont, seule, elle resta chargée pendant dix-neuf ans ; ses amis n'oublieront pas l'agrément de son commerce, l'attrait de sa conversation, son dévouement pour sa famille et sa compassion pour les malheureux. Son intelligence et ses idées portaient le sceau des temps où elle avait vécu ; elles devaient au dix-huitième siècle quelque teinte philosophique, mais son cœur semblait revêtu de cette force et de cette énergie qui, aux jours de la révolution, inspirèrent à tant de femmes des prodiges de courage, alors surtout qu'il s'agissait du salut des autres. Son esprit comme son caractère étaient d'un autre âge et avaient une saveur et une vigueur qu'on retrouve rarement.

Madame de Pussy était née à Orléans, et son corps a été ramené dans sa ville natale. Nous demandons une prière pour elle à toutes celles qui l'ont lue, qui l'ont aimée, amies inconnues qui voudront bien s'intéresser pour elle auprès de Dieu.



CAUSERIE ARTISTIQUE

SALON DE 1863



CE n'est point un salon ordinaire, mesdemoiselles, que le salon de 1863. On y voit figurer non-seulement les morceaux choisis par l'aréopage des membres de l'Institut, mais encore ceux qu'ils ont repoussés. Non-seulement les œuvres portant au livret le numéro d'ordre qui les classe parmi les œuvres d'élite, mais encore les œuvres étranges, insuffisantes ou malheureuses qui avaient été rejetées par des Aristarques aux ténèbres extérieures. Las d'entendre des réclamations et des plaintes, l'Empereur, à la veille de l'ouverture du Salon, a renvoyé les artistes et le jury, dos à dos, devant le suffrage universel.

Bien des gens, parmi ceux qui criaient le plus

tort, ou qui faisaient le plus les dédaigneux, parmi les jugés qui vouaient les juges aux dieux infernaux, et les juges qui disaient *racca* aux jugés, se sont trouvés penauds quand *le Moniteur*, un beau matin, leur a déclaré que le jugement était cassé, et qu'on irait en appel. D'autres, plus sûrs de leur fait ou plus aveuglés sur leur infaillibilité, se sont réjouis.

« C'est bien fait, disaient les douaniers de l'Institut, on verra quelle figure feront, accrochés aux murs d'une exposition, nos chefs-d'œuvre méconnus! »

« A la bonne heure ! disaient les refusés, on verra l'incurie, ou l'incapacité, ou la malveillance de nos juges! »

On a vu — malgré la mauvaise grâce de l'administration des musées, qui a exposé le plus mal possible ceux qu'on n'aurait pas voulu exposer du tout, qui leur a d'abord refusé numéro et livret, classement et publicité, car l'administration, comptant dans son sein des juges déjugés, avait bien quelques raisons de faire cause commune avec le tribunal qui, après tout, riait jaune; — on a vu donc, et.... on a trouvé que les deux parties avaient tort et avaient raison — que la majeure partie des ouvrages refusés étaient absurdes et ridicules — mais que parmi s'égaraient des toiles et des statues fort passables, bonnes, excellentes!

Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage pour être sûr que celles d'entre vous qui sont à même de visiter le Salon, entreront chez les *refusés* sans parti pris; votre éducation artistique doit être assez faite, j'espère, pour que vous sachiez discerner les œuvres estimables et les œuvres méritantes des œuvres ridicules, et que vous ne fassiez pas comme la majorité du public qui croit se montrer connaisseur en riant à gorge déployée. — Le nombre est fort grand, comme vous savez, des gens qui n'entendent rien à l'art. Quand ces gens-là sont dans les salons *des reçus*, ils n'osent se donner carrière parce que l'admission au Salon donne à toutes les œuvres exposées un certain prestige qui les tient en respect. Oh! comme ils s'en donnent dans les salons de l'index! et comme c'est amusant de les voir s'attaquer à une œuvre bien meilleure que celle qu'ils contemplaient avec des yeux admiratifs, quelques instants auparavant!

Montons, s'il vous plaît, le grand escalier, et entrons dans le salon carré — le salon d'honneur.

Je n'ai pas besoin de vous signaler le portrait de l'Empereur par Hippolyte Flandrin, car vous irez droit vers lui, conduites par la foule.

Ce portrait excite, paraît-il, l'admiration générale; pour moi, mesdemoiselles, qui aime Flandrin, comme vous savez, — qui ai beaucoup désiré lui voir faire le portrait de Napoléon III, — qui ne l'eusse pas commandé à un autre si la charge m'était incombée de choisir parmi nos peintres le portraitiste de l'Empereur, pour moi, je n'admire pas, cette fois, l'œuvre de Flandrin. Il est, je le sais, des tâches difficiles. M. Flandrin a voulu faire de l'Empereur non le portrait banal et vulgaire, le portrait stéréotypé que nous avons vu reproduit par cent peintres à autant d'exemplaires, mais un portrait qui montrât l'âme en même temps que la forme extérieure, qui gardât un reflet du génie — là était l'écueil où l'artiste est venu briser ses efforts.

Le caractère principal du visage de l'Empereur, en effet, c'est de n'avoir pas une expression définissable; d'être d'une profondeur qu'on ne sonde pas; j'entends parler de son visage de souverain et non de son visage d'homme privé qui peut prendre facilement les expressions les plus diverses. — Mais ce n'est point l'homme privé qu'a voulu peindre M. Flandrin, c'est l'Empereur aux Tuileries, dans son cabinet : Napoléon III, successeur de Napoléon Ier. Pourquoi donc alors mettre sur ce visage, — qui n'en revêt jamais, — une expression concrète? traduire ce qui est intraduisible?

Si vague que soit l'espèce de poésie qu'a jetée l'artiste dans ces yeux noyés, elle rapetisse l'inconnu en lui donnant une mesure. On a beaucoup expliqué l'expression que cherchait M. Flandrin pour le portrait de l'Empereur. Pour moi, je crois qu'il a voulu peindre en Napoléon III l'homme providentiel, qui attend du ciel la lumière inspiratrice, qui écoute les mystérieux décrets dont il est l'exécuteur prédestiné, en même temps que l'homme qui a épuisé toutes les grandeurs humaines et porte le poids de la suprême mélancolie; — la *melancholia* telle que la conçut Albert Dürer dans ce beau dessin que vous connaissez sans doute, mesdemoiselles.

C'était une sublime conception — une audacieuse entreprise, — M. Flandrin a échoué pour cette fois.

Non loin du portrait de l'Empereur, nous trouvons un beau portrait du roi des Belges de M. Winne; on en parle moins que du premier — la foule ne se presse point à l'entour; — pour moi je le préfère, comme on peut préférer une œuvre réussie à une œuvre qui ne l'est pas.

M. Winne n'a pas visé si haut que M. Flandrin. Selon la coutume de l'école belge, il a cherché seulement le point juste de la réalité. Il l'a touché avec une facture large, solide et savante. Ces Belges ont de vrais *tempéraments* de peintres, comme on dit en style d'atelier. — Il ne faut pas leur demander l'élévation de pensée, les aspirations nobles de nos artistes, mais il faut leur reconnaître une supériorité réelle dans le *rendu* sincère et simple de la nature.

Les *lions* du salon carré, ce sont encore les tableaux de M. Protais qui ont été achetés par l'Empereur: *Le matin avant l'attaque*, — *Le soir après le combat*. — Ce n'est pas la première fois, mesdemoiselles, que je vous parle de M. Protais. Déjà je crois vous avoir signalé, alors que la foule ne s'y portait pas encore, les tableaux si simplement rendus, si profondément sentis du peintre qui entend le mieux l'esprit militaire de notre époque.

Chaque temps a ses types et chaque type trouve l'artiste qui l'exprime. Charlet savait rendre admirablement les vieux grognards de l'empire, ces débris de l'armée d'Égypte, d'Italie, d'Espagne et de Russie qui avaient dû partir à quinze ans, sans habits et sans souliers comme *volontaires de la République*. — Qui mieux qu'Horace Vernet a reproduit le type de nos soldats de 1830 à l'armée d'Afrique, — alors qu'on les appelait: « *des troupiers?* » Aujourd'hui la guerre n'est pas ce qu'elle était en 1800, ni même en 1830. Elle a un caractère particulier que comprend bien M. Protais. Chez ces soldats qui vont se trouver en face de l'ennemi, point de pose dramatique, point de vaine fanfaronnade : un courage froid, et avant tout, sur les visages, une expression générale de résolution, de croyance au devoir, de soumission aux

décrets de la Providence; puis, en même temps, une attention soigneuse aux préparatifs du combat. Je gagerais que ces soldats — dont l'un boutonne sa guêtre, dont l'autre fait jouer la gâchette de son fusil, dont un troisième embrasse les embuscades d'un clairvoyant regard, tout cela avec une simplicité qui a sa grandeur. — que ces soldats ont tout à l'heure fait le signe de la croix, recommandé leur âme à Dieu et fait à l'oreille de leur meilleur camarade leur testament en trois phrases. Chez ces hommes qui marchent à la mort il n'y a ni exaltation ni bravade, ni hésitation ni faiblesse. Tout à l'heure, quand les premiers coups de fusil auront engagé l'action, ils auront le courage bouillant, *la furia francese*.

Au *soir*, la même compagnie de chasseurs à pied revient du combat: elle a vaincu, mais il y a bien des vides dans les rangs. On se compte, on se panse, quelques-uns, en se retrouvant, s'embrassent par un élan de joie. Ici, comme tout à l'heure, dans le troisième tableau de M. Protais: *Retour de la tranchée en Crimée*, on est pris par un sentiment juste, profond et simple de la situation, qui captive.

Pendant que nous sommes dans le salon carré, je signale à votre attention, mesdemoiselles, les deux grands tableaux décoratifs de M. Puvis de Chavannes, intitulés: *le Travail* et *le Repos* et qui sont destinés, je crois, à faire pendant à ceux qu'il exposait en 1861: *La Paix* et *la Guerre*. Cette peinture d'un ton gris et froid, qui semble de la peinture à fresque, ne vous séduira pas au premier coup d'œil. Elle blessera presque vos yeux; mais si vous vous accoutumez à l'aspect général, si vous ne vous rebutez pas de bien des invraisemblances et de bien des détails choquants qui vous frapperont, dans *le Travail* surtout, vous trouverez dans les compositions de M. Puvis de Chavannes une noblesse que vous ne reverrez nulle part ailleurs parmi les œuvres exposées. On a dit et on répète depuis bien longtemps: la grande peinture s'en va. A vrai dire, même, la *grande peinture*, la peinture décorative n'a jamais été absolument dans le génie français, comme elle était par exemple dans le génie italien de la Renaissance. Eh bien, il semble que M. Puvis de Chavannes ait reçu une étincelle de ce génie; non qu'il imite ou pastiche les Italiens; son inspiration est bien à lui; mais parce qu'il sait, comme eux, manœuvrer sur de gigantesques espaces les épisodes et les motifs; qu'il y est à l'aise, que tout cela s'enveloppe dans je ne sais quelle maestria.

Quant à la couleur terne qui vous aura déplu au premier abord, vos yeux s'y feront peu à peu. — Vous vous rendrez compte alors que des peintures destinées à tapisser les panneaux d'une salle d'habitation ne doivent point avoir un aspect trop brillant qui, à la longue, fatiguerait l'attention. On peut ne pas voir les peintures de M. Puvis de Chavannes, et on peut également, selon la disposition d'esprit, les contempler entièrement pendant des heures. On vivrait enfin au milieu de cela et l'on y trouverait de grandes pensées.

Entre ces deux toiles de M. Puvis de Chavannes nous avons la *Prise de Magenta* de M. Yvon, tableau plus réussi que sa *bataille* de l'an dernier. Ici mesdemoiselles, vous verrez *la furia francese* dans tout son éclat. C'est un tableau militaire, brillant, réussi, tel qu'il en faut dans nos musées pour raconter notre histoire; pourtant je doute qu'il vous inspire autant d'idées, qu'il vous donne des impressions aussi profondes que les petits tableaux de M. Protais.

Je ne vous conduirai pas vers tant d'autres tableaux militaires qui tapissent les murs du salon carré, mais n'attirent les regards que secondairement; j'aime mieux vous conduire, à travers les galeries et les salons carrés, des extrémités de l'exposition vers les tableaux les plus remarqués du salon de 1863.

La peinture religieuse devrait vous occuper d'abord; mais cette année comme depuis longtemps hélas, elle ne tient pas la première place dans l'art français. C'est avec un profond sentiment de tristesse que je m'arrête devant les tableaux froids ou d'aspect théâtral, ou guindés, ou maniérés, qui s'efforcent de rendre les sujets fournis par l'Ancien ou le Nouveau Testament.

Pas un n'inspire la prière; si, un seul — et même deux; une *Pietà* de M. Laville, tableau qui est un pastiche des anciens peintres de Flandre et d'Italie, qui rappelle Van Eyck, le Pérugin, les Bellini, mais qui, pastiche ou non, serait bien dans une chapelle, et *la Prière du soir*, de M. Carolus Duran. Ici, le tableau religieux est un grand tableau de genre; s'il vous en souvient, mesdemoiselles, c'est aussi dans un tableau de genre, l'an passé, dû je crois au pinceau de M. Legrip, que nous avions trouvé un profond sentiment de foi. M. Carolus Duran, comme le livret l'indique, est un Français qui habite Rome. Aussi est-ce dans la campagne de Rome, dans ce désert grandiose, comme les ruines d'une civilisation superbe, qu'il a rencontré son tableau. Oui, un soir qu'il se promenait à l'heure de l'Angélus, il a vu tout à coup ces moines tomber à genoux devant cette croix vermoulue mal assujétie par une poignée de pierres. Qu'est-ce que cette croix? — Un de ces ex-voto comme il s'en trouve par milliers dans la campagne de Rome et dans les Apennins. Peut-être est-ce la marque d'une tombe; peut-être, le monument d'une victoire. Un saint ermite a planté cette croix, ou bien un brigand à l'heure du repentir; elle est l'expiation d'un forfait, ou le témoin d'un miracle. Peu importe! C'est une pensée chrétienne toujours qui l'a élevée entre ces pierres. A l'heure de la prière, les moines la rencontrent et tombent à genoux. Voici l'acte de foi, dans sa grandeur et sa simplicité.

Le *Massacre des Innocents* de M. Alexandre Leloir, a une énergie poignante. Je ne veux rien vous dire de la triste et blême *Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne* de M. Matout — artiste de talent qui s'est fourvoyé dans je ne sais quelle lointaine et gauche imitation de l'école d'Owerbeck. C'est de l'école espagnole, que M. Ribot a emprunté la manière, pour peindre *la Prière des jeunes filles de l'école des Sœurs*, encore un tableau de genre. Puisque je vous cite ce dernier tableau, laissez-moi vous signaler *les Orphelines* de M. Léonard, un peintre belge qui apparaît, je crois, pour la première fois à nos expositions. Il y a là un curieux effet de soleil couchant en même temps qu'un sentiment très-doux et très-juste du sujet et de la situation. Ce tableau devrait être d'une femme.

Voyons maintenant la peinture d'histoire et excusez-moi, mesdemoiselles, d'avoir interverti les classes au point de glisser des tableaux de genre dans la peinture religieuse. Mais les classes existent-elles

maintenant? Point du tout et je défie le plus méticuleux critique de diviser les tableaux de nos derniers salons par catégories. A vrai dire, nous n'avons plus que des tableaux de genre de diverses grandeurs et de différents sujets; voilà tout. Exceptons, bien entendu, les grandes pages de M. Puvis de Chavannes, et c'est précisément cette exception qui leur constitue une importance particulière malgré leurs défauts.

Par exemple qu'est-ce que la peinture d'histoire? — On range sous ce nom générique... Mais à quoi servirait la définition, mesdemoiselles, puisque la chose n'existe plus?

Trois tableaux de Gustave Doré — l'illustrateur illustre de tant de beaux livres que vous avez dû feuilleter, témoignent que leur auteur entend l'académie comme il entend la composition saisissante, dramatique, intelligente. C'est un de ces artistes *doués* que M. Doré, comme il ne s'en rencontre pas souvent. Nous avons vu ce qu'il sait faire lorsqu'il s'agit d'illustrer Dante et Perrault; les tableaux qu'il nous montre cette année prouvent qu'il y a en lui l'étoffe d'un vrai décorateur.

Voulez-vous maintenant que nous regardions les portraits? Ils sont, entre la peinture d'académies et la peinture de genre, les intermédiaires naturels; et, bien que nous ayons écrémé le sujet en nous occupant plus haut du portrait de l'Empereur par M. Flandrin, et de celui du roi des Belges par M. de Winne, ils nous offrent encore plusieurs beaux spécimens de l'art français. En première ligne, je mettrai le portrait de madame S..., par M. Rdakowski, lequel, décidément, n'a point de rival pour les portraits de douairières. Est-ce un portrait, est-ce une délicieuse fantaisie, que cette jeune femme si jolie et si coquettement parée, peinte par M. Jalabert, en costume du temps de Henri III? J'ouvre le livret, et je vois : portrait de Mme la comtesse E. de P.... Je m'informe et on m'assure que le portrait est ressemblant. Cherchez-le, mesdemoiselles, vous le trouverez non loin d'un *Christ marchant sur la mer*, du même artiste, que j'approuve moins, et d'une étude de petite fille, *Maria Abruzeze*, que je vous recommande particulièrement de regarder. Vous verrez, dans le portrait de madame la comtesse E. de P..., le plus joli et mignon portrait qu'on puisse faire d'une jolie femme, et vous reconnaîtrez dans *Maria Abruzeze* le type populaire des environs de Rome.

La fillette des Abruzzes, qui a servi de modèle à M. Jalabert, est fort à la mode, paraît-il en ce moment, parmi les artistes qui vont à Rome, car vous la verrez areproduite cinq ou six fois au Salon. C'est précisément les diverses études de divers artistes, d'après un même modèle, que je vous engage à apprécier. Vous remarquerez que chacun voit la même chose avec des yeux différents, que chacun pose sur la nature son idéal propre.

Par exemple, tandis que dans *Maria Abruzeze*, M. Jalabert a vu la grâce mignonne de l'enfance et la promesse d'une beauté accomplie, M. Hébert y a vu le type fiévreux qu'il affectionne; ainsi des autres. Et, mesdemoiselles, ce n'est point seulement dans l'ordre matériel que se produit ce phénomène; plus encore il se produit au moral. Les êtres et les choses n'ont pas deux fois le même aspect : les objets extérieurs ne sont que les prétextes de nos conceptions... Mais on pourrait aller loin à la suite de ces déductions qui effleurent la philosophie. Mesdemoiselles, nous sommes au Salon, restons-y.

Je vous recommande le joli portrait que M. Jobbé-Duval a fait de son fils; une belle tête et une belle prestance d'enfant intelligent et résolu. Je n'ai pas besoin de vous signaler les portraits coquets de MM. Dubufe père et fils, parmi lesquels se glisse l'intelligent et mâle visage de M. Robert-Fleury. Vous les verrez, assurément, si vous allez au Salon; vous en entendrez parler par vos amis si vous n'y allez pas. Mais je préférerais vous voir arrêter longuement votre attention sur ceux de M. Lehmann, qui joignent au fini le plus précieux l'étude la plus consciencieuse.

Est-ce parmi les portraits qu'il faut classer l'étude si franche, si solide, si réussie qu'un nouveau venu, M. Cabane, expose sous ce titre : *Femme cévenole*? Rien de plus *réaliste* dans le bon et le vrai sens du mot, que ce morceau, placé par le sort de l'ordre alphabétique, aidé peut-être de la malice de l'administration, précisément à côté des œuvres de M. Courbet. Ah! M. Courbet! quel coup que ce voisinage! A qui persuaderez-vous désormais que vous êtes réaliste?... Et si vous ne l'êtes pas, quoi donc êtes-vous? Il faut ranger la *Femme cévenole* de M. Cabane parmi les œuvres les plus remarquables du Salon de 1863.

Nous arrivons aux tableaux de genre et aux paysages. Que de noms se pressent au bout de ma plume; que d'œuvres excellentes réclament une mention!

D'abord voici M. Gérome qui, délaissant l'antique, pour cette fois, nous mène au Louvre, au temps de la jeunesse de Louis XIV, et nous traduit la scène racontée par madame Campan. Au moment du petit lever du roi, quand les courtisans se précipitent par les portes qui viennent d'être ouvertes, nous voyons le roi faisant déjeuner Molière. — Stupéfaction générale! — Le profil d'un prélat prend une expression de hauteur, tandis que les autres visages traduisent toutes les nuances de l'étonnement et de la jalousie.

« Vous me voyez, messeigneurs, occupé à faire » manger Molière, que mes officiers ne trouvent pas » d'assez bonne compagnie pour eux, » dit le roi.

La même scène a été représentée par M. Léman avec un demi-succès.

De M. Gérome, nous avons encore *le Boucher turc* et *le Prisonnier*, scène de mœurs orientales, pleine d'impression, qui est à mon sens cette année son plus remarquable tableau.

A chaque Salon, nous revoyons avec de nouveaux applaudissements MM. Willems et Alfred Stevens. Ils valent Terburg et ne l'imitent pas. Comme lui, ils ont le sentiment juste du vrai et du simple; comme lui encore, l'exécution habile et savante. De même que Terburg fut essentiellement de son temps, de même ils sont du leur. On pourrait dire d'eux comme de lui, comme de Miéris et de tous les peintres hollandais d'autrefois, qu'ils font toujours la même chose; mais la vie d'intérieur n'est-elle pas aussi toujours la même? et d'eux comme de leurs devanciers quel est le tableau qui n'intéresse pas?

M. Müller (Charles-Louis) nous arrive, comme toujours aussi, avec une scène pathétique empruntée au

roman de l'histoire, pour ainsi dire : nous assistons cette fois à *Une messe sous la Terreur*. Quelques chrétiens, dans une mansarde, sont agenouillés devant un autel improvisé; il y a là de grandes dames poursuivies et des gens du peuple. L'autel, c'est une commode ventrue, en bois de rose, meuble de luxe tombé, on ne sait comme, dans le pauvre ménage. Au fond, des outils et un établi nous disent que nous sommes chez des ouvriers; sur le devant du tableau, une femme porte à son bonnet la cocarde patriotique, ce sauf-conduit indispensable de 93. J'aurais dû, à plus juste titre que bien d'autres, compter cette toile parmi les tableaux religieux de l'Exposition, car rien n'inspire davantage le besoin de la prière que la vue de la foi persécutée. Mais, que vous disais-je? les *genres* aujourd'hui sont tellement confondus, qu'on ne sait comment s'y reconnaître; aussi ne s'y reconnaît-on pas.

M. Jules Breton nous montre la *Consécration de l'église d'Oignies*; est-ce encore là un tableau de genre ou un tableau religieux? Peu importe; on y retrouve le réalisme de bon aloi de son auteur : toutes les têtes doivent être ressemblantes, celle du prédicateur comme celle de la fondatrice; c'est le principal dans un tableau commémoratif.

Il est de mode, dans un certain monde artistique, d'admirer beaucoup les études réalistes de paysans et de paysannes de M. Millet. Je ne me sens point entraîné très-vivement vers ces sujets grossiers assez grossièrement rendus; toutefois, il faut reconnaître aux paysans de M. Millet une grande vérité d'attitude et d'expression. Quand je dis d'expression, j'emploie un terme convenu plutôt qu'approprié, car le propre des têtes de paysans de M. Millet, c'est de ne point avoir d'expression. Il peint l'homme de la glèbe, le valet de paysan; celui-là qui ne sera jamais qu'une machine organisée propre à peser d'un certain poids sur une charrue, et voilà tout.

Mais passons, mesdemoiselles, passons vite; je m'aperçois que j'approche des limites imposées à cet article, et nous n'avons encore parlé ni des paysagistes, ni de la sculpture, ni des refusés. Avant de passer, pourtant, citons les noms de MM. Comte, Frère, Fromentin, Heilbuth, Herbstoffer, Hamman, La Brély, etc., dont les excellents tableaux vous arrêteront probablement.

Rien de frais, d'ombreux, de printanier, de simple comme les paysages de Daubigny; il faut dire maintenant *des* Daubigny, car le célèbre paysagiste nous présente cette année son fils, M. Pierre Daubigny, qui marche dans sa voie avec succès. Chaque fois qu'au printemps, en avril ou mai, je traverse nos campagnes plantureuses du centre de la France, que je vois, après une pluie chaude et fécondante, les arbres courber leurs branches vertes et touffues, les prés trempés de rosée, les chemins ruisselants sous une haie de pommiers en fleurs, je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Les beaux Daubigny que le bon Dieu fait! »

Les paysages de M. Nazon tiennent par le charme poétique de ceux de Cabat et de Corot, et par l'esprit de ceux de M. Français. Ce sont des études où la personnalité de l'artiste laisse son empreinte à côté de l'étude consciencieuse et sincère de la nature. Ceux de M. Lavieille, comme ceux de M. Daubigny, ne cherchent rien autre chose que la *note juste*, et ils la rencontrent également dans un ton un peu sourd, un peu triste. Corot est toujours le poète que vous savez; Billel le peintre et le dessinateur à la grande manière; Paul Huet un paysagiste décorateur et peut-être le seul que nous ayons. M. Castan a deux excellents paysages, l'un parmi les tableaux reçus, l'autre parmi les refusés.

M. Harpignies et M. Blin sont dans le même cas. M. Chintreuil n'a pas eu la faveur de voir accueillir un seul de ses paysages par le jury. Je vous les signale, mesdemoiselles, parmi les refusés; vous verrez que ces toiles, comme celles de MM. Harpignies, Blin et Castan, comme bien d'autres, sont les consciencieuses études d'artistes d'un talent supérieur, à la recherche de certains effets de nature qui n'ont pas encore été rendus. Nous devons à M. Hanoteau un paysage plein de profondeur et d'effet : *Chevaux libres dans les bois du Nivernais*; à M. Aiguier, une échappée du beau soleil de la Provence, se baignant dans de belles eaux; à M. Jacque, d'excellentes études de paysage et d'animaux.

Mais comme si ce n'était pas assez des richesses de notre jeune école de paysage, l'étranger nous a envoyé un contingent notable de ses peintres qui, tous ou presque tous, débutent chez nous avec éclat. Ainsi voilà un splendide *Clair de lune*, qu'un Prussien, M. Saal, a saisi chez nous, dans la forêt de Fontainebleau, puis, du même, *Une nuit d'été en Laponie*, étude qui ouvre à nos rêves un pays inconnu.

C'est un grand intérêt que de pénétrer à la suite d'artistes, que nous voyons pleins de conscience et de talent, dans des contrées jusqu'alors inexplorées. Regardez, mesdemoiselles, cette nuit lapone où il fait jour, et regardez le *Poney express* de M. Saintin. Vous vous ferez une idée de ces crépuscules du nord qui ne finissent pas, et vous comprendrez aussi l'Amérique, ce pays où l'homme lutte corps à corps avec la nature et dompte les obstacles et les ennemis à coups d'audace et de revolver. M. Israels nous fait connaître la Hollande, un pays où l'homme a aussi dompté la nature; mais alors à force de patience et de persévérance, et non point à coups d'audace. — Bienvenus soient MM. Andréas et Oswald, Achenbach, que nous envions à l'école de Dusseldorff. — Bienvenue encore, à M. Otto Van Thoren, qui nous apporte le tribut de l'Autriche.

Encouragés sans doute par les Expositions universelles, les étrangers, qui ne nous étaient venus que timidement jusqu'à ce jour, affluent au Salon de 1863. Les puissances du Nord, excepté l'Angleterre, sont presque toutes représentées. La Russie, que nous avons trouvée si pauvre à l'Exposition universelle de Londres, nous envoie quatre ou cinq tableaux qui se font regarder. Je citerai un *Assassinat de l'evêque de Liége* de M. Stratzynski, où l'on trouve des qualités de mouvement et de composition dont je n'eusse pas cru capable un peintre de l'école russe.

Descendons, il en est grand temps, au jardin où l'on a mis la sculpture. Avant, laissez-moi encore vous rappeler, mesdemoiselles, qu'il ne faut pas quitter les salles de peinture sans voir les belles miniatures de madame Herbelin, la gloire de notre école; puis les fleurs, qui doivent spécialement vous intéresser, et les *natures mortes*, parmi lesquelles vous

trouverez les incroyables trompe-l'œil de M. Blaise Desgoffes, lesquelles font la stupéfaction de tout Paris.

Selon moi, l'œuvre la plus remarquable de notre exposition de sculpture, si riche encore lorsqu'on la compare à toutes les écoles de sculpture étrangères, c'est une simple statue de plâtre : *Narcisse*, de M. Dubois, où un grand goût s'allie à un sentiment exquis de l'antique. Une autre figure, un *Saint Jean enfant*, complète l'exposition de M. Dubois, et la maintient à une hauteur qui donne, du premier coup, un nom à son auteur. C'est, je crois, la première fois que M. Paul Dubois parait au Salon, et il n'y est accompagné d'aucune des recommandations qui mettent en vue un débutant. S'il marche dans la voie qu'il s'est ouverte, s'il ne laisse pas oblitérer en lui le sens du beau, du noble et du simple, qui est le vrai sens sculptural, il promet à l'école française un grand artiste. Deux ou trois figures comme le *Narcisse* doivent faire un membre de l'Institut.

Le groupe de M. Carpeaux, *Ugolin et ses enfants*, a fait événement lorsqu'il a paru, en plâtre, parmi les envois de Rome, et c'est certainement un des morceaux les plus importants de notre exposition de sculpture. L'entreprise d'un pareil ouvrage, seule, serait une œuvre méritoire; la réussite, même relative, place encore son auteur parmi les artistes sur lesquels l'attention est éveillée. Je regrette, pour moi, qu'une grande conception et un bel ensemble soient gâtés par un abus d'anatomie, dans la pauvreté et la maigreur, que le sujet explique, mais n'excuse pas.

Tandis que nous en sommes aux œuvres conçues dans l'esprit académique, il nous faut encore arrêter devant le *Mercure inventant le caducée*, de M. Chapu; excellente figure sur laquelle on retrouve l'influence élégante et distinguée de l'école de Pradier : devant l'*Esclave romain*, de M. Lequesne, devant l'*Enfance de Bacchus*, de M. Perraud; devant les *Deux pigeons*, de M. Gumery, le *Charmeur de serpents*, de M. Bourgeois, le *Joueur de palet*, de M. Lavergne, devant le *Joueur de boule*, de M. Protheau et la *Dévideuse*, de M. Salmson.

L'*Hypathie*, de M. Gaston Guitton, est encore une des figures remarquables du Salon. Je crois vous avoir dit un jour, mesdemoiselles, ce que fut Hypathie, cette femme illustre du Bas-Empire qui périt lapidée. Toutefois je ne sache pas que l'Église en ait fait une sainte comme le croit M. Gaston Guitton. Mais ne chicanons pas là-dessus, et admirons une figure hardie, bien jetée, nerveuse et frémissante.

Ce sont encore des figures dignes d'attention que la *Biblis* de M. Fesquet, les *Canéphores* de M. Falconis, la jolie *Psyché* de M. Aizelin, la *Tragédie* de M. Schœnewerck, *le Printemps* de M. Mathurin Moreau, et l'élégante *Nymphe de la Gironde*, de M. Bonaffé.

Quant à la *Vénus aux cheveux d'or* de M. Arnaud, vous la verrez certainement, et je n'ai pas besoin d'appeler sur elle votre attention. Elle a vraiment des cheveux d'or cette *Vénus*, et elle s'entoure d'un luxe de peinture et d'ornementation qui attire beaucoup les regards; c'est une preuve de plus que la parure ne fait pas la beauté, non que la *Vénus* ne soit, après tout, une figure estimable, mais elle manque d'élégance et d'idéal; elle est lourde et insignifiante.

La sculpture qui cherche *la vie* avant de chercher les lignes austères de la beauté grecque, a cette année, pour envoi triomphal, la *Bacchante* de M. Carrier-Belleuse. C'est ici, en effet, une statue frémissante et vivante autant que peut vivre et frémir le marbre.

Pour moi, j'appartiens, par mes sympathies, à l'école de sculpture qui cherche, avant tout, dans les bustes, la ressemblance et la vie. — Voilà pourquoi, par exemple, je tiens les trois bustes que M. Oliva envoie, et ensuite ceux de M. Iselin pour l'honneur de notre école française de portraits. — Mais je crois que la *statuaire* proprement dite ne doit pas partir du même point de vue que la sculpture de portrait. Tandis que la première a pour idéal perpétuel la beauté, et doit se défendre d'un trop grand naturalisme, tandis qu'elle doit choisir, ou plutôt voir la nature avec de certains yeux qui savent faire abstraction de ses pauvretés; la seconde, au contraire, ne doit jamais sacrifier la vie à la convention. Au lieu d'avoir la beauté pour idéal, elle a la ressemblance, et c'est ici de la beauté absolue qu'il faut faire abstraction. Tout en constatant un succès je fais donc mes réserves quant à la *Bacchante* de M. Carrier-Belleuse.

Il me reste, mesdemoiselles, à vous conduire dans le sombre corridor où gémissent les *refusés* de la sculpture; vous ne regretterez pas d'ailleurs de m'y avoir suivi lorsque vous verrez plusieurs œuvres estimables, et deux statues qui compteraient parmi les plus justement remarquées du Salon si on les y eût mises. Je veux parler du *Silence éternel* de M. Émile Hébert, figure d'une impression solennelle et profonde, d'une exécution large, mais bien entendue pour de la sculpture monumentale; et de *l'Ignorance*, par M. Schonenberg, figure d'une expression repoussante, mais d'une énergie michelangesque, d'une anatomie savante qui semblerait faite enfin, je le répète, bien plutôt pour tenir le premier rang à une exposition, que pour en être exclue.

CLAUDE VIGNON.

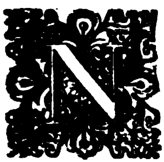


BIBLIOGRAPHIE.

LES

JEUNES FILLES PAUVRES

Par Mme la comtesse DE MIRABEAU (1).



Nos lectrices connaissent de madame de Mirabeau deux récits spirituels et charmants qui ont été vivement appréciés, car de nos jours on est rarement gai, et tous ceux qui ont tenu une plume savent combien il est difficile de faire rire. Le sérieux, le mélancolique et le lugubre sont l'alpha du métier; être gai en restant de bon goût, c'est l'oméga, inaccessible pour beaucoup, et que madame de Mirabeau possède sans le chercher, car elle a dans l'esprit une lueur, une étincelle, un brio qui se communiquent très-naturellement à ses écrits.

Le volume de Nouvelles que nous annonçons aujourd'hui a-t-il été écrit pour les jeunes filles, ainsi que le titre paraîtrait l'indiquer? Il est permis d'en douter, car les livres destinés à la jeunesse, et à la jeunesse féminine, exigent une délicatesse et une pureté extrêmes que nous ne trouvons pas dans cet ouvrage. Rien, ajoutons-le bien vite, rien n'y peut blesser la susceptibilité d'une femme, mais tout n'y est pas également bon à mettre sous les yeux candides d'une jeune fille. Cette restriction faite, disons que les nouvelles de madame de Mirabeau sont à la fois spirituelles et touchantes, et que si l'auteur de *Pompon* sait faire sourire, l'auteur des *Jeunes Filles pauvres* sait faire pleurer.

C'est la première Nouvelle qui donne son titre au volume. Dans un vieux château de Normandie habite une famille aussi pauvre que noble, composée du père, de la mère et de deux filles; l'aînée, Blanche, d'une beauté idéale; la seconde, Berthe, sans éclat, et perdue dans le rayonnement que produit sa brillante sœur. Pendant plusieurs années, parents, amis, connaissances, voisins de campagne ont les yeux attachés sur Blanche; on ne doute pas que cette reine de beauté ne devienne aussi la reine d'un cœur et d'une cassette, et qu'un opulent mariage ne lui permette de rendre à sa famille le rang dont elle a joui autrefois. Le temps se passe pourtant, et aucune de ces flatteuses prévisions ne se réalise; parents, amis et voisins s'étonnent; ils ne savent pas que Blanche, cœur égoïste et vain, a deux fois trahi un noble amour, et que l'abandon et la pauvreté où elle végète ne sont que le juste et secret châtiment de sa fausseté. A côté d'elle, Berthe a grandi, et sans penser un instant à elle-même, elle n'a vécu que pour ses parents, dépensant pour leur bonheur tout ce que Dieu lui a donné d'intelligente énergie et de force morale. La récompense vient pour elle comme la punition était venue pour sa sœur.

Le Revenant de Mériadec, est l'histoire très-authentique et très-amusante d'un fantôme qui avait jeté un profond effroi dans un village breton. Un brave l'attend, s'embusque, et, le cœur palpitant, tire un coup de pistolet sur l'épouvantable apparition. Il avait tué un bouc, et le bouc amène un mariage. Les paysans bretons qui attribuaient le bruit, les soupirs, les attaques nocturnes, à leur vieux roi Conan, sont-ils désabusés? J'en doute, et je crois que la spirituelle malice de madame de Mirabeau ne parviendra pas à ébranler ces préjugés séculaires.

Marguerite d'Érigny est un récit romanesque qui emprunte à l'esprit de l'auteur des détails charmants et un attrait réel. Un officier, nommé Paul Lambert, reçoit l'hospitalité dans un castel breton, où un vieux gentilhomme et sa fille l'accueillent avec la simplicité des anciens jours. Notons que madame de Mirabeau peint avec amour et en connaissance de cause les intérieurs de l'aristocratie.

L'officier se plaît dans ce noble manoir, un attrait inexprimable le lie au vieillard et à la jeune fille, il s'associe à tous leurs sentiments, il regrette avec eux un fils, un frère chéri qu'une mystérieuse catastrophe leur a enlevé, et il apprend tout à coup qu'il est lui-même cet héritier disparu depuis si longtemps; Marguerite d'Érigny retrouve son frère, et l'amitié fraternelle lui fait oublier les peines d'un mariage mal assorti; mais toute joie humaine est fugitive, et l'officier meurt au siége de Sébastopol. La disparition de l'enfant, les traces vagues qu'un événement terrible a laissées en sa mémoire rappellent parfois un des plus beaux romans de Walter Scott, *Guy Mannering*; et si madame de Mirabeau ne possède pas les grandes qualités du romancier écossais, le développement original des caractères et la trame serrée du récit, elle a une grâce française, une connaissance du monde, un esprit souple et doux, une amabilité enfin qui suffisent à la réputation d'une femme. Ce joli volume sera lu et en fera désirer d'autres.

---

(1) Un volume in-12, prix : 3 fr., à la librairie Parisienne, chez Dupray de la Mahérie, 14, rue d'Enghien, Paris.

ŒUVRES DE MLLE ULLIAC

Eugénie, ou le Monde en miniature (1). — Quand mademoiselle Ulliac écrivait pour la jeunesse, elle lui parlait surtout au nom de la raison; comme miss Edgeworth, avec laquelle elle offre quelques traits de ressemblance, elle s'adresse à l'intelligence de ses lecteurs : elle leur prouve qu'il est utile de faire son devoir; elle leur démontre que la ligne droite est aussi la plus courte; elle les oblige à convenir qu'être bon, véridique, obligeant, c'est déjà être heureux à demi, et c'est au nom de leur propre intérêt qu'elle les force à devenir vertueux. Ces vérités morales sont toujours encadrées dans une fable gracieuse, et où ni l'esprit, ni le talent d'observation, ni la connaissance du cœur et du monde ne font défaut. Aussi rappelons-nous avec confiance aux mères de famille et aux institutrices ces aimables livres qui n'ont pas vieilli, et auxquels l'éditeur vient de donner un vêtement élégant et tout nouveau.

Le premier de ces ouvrages est, ainsi que l'indique son titre, une étude du monde vu par le petit bout de la lorgnette. Eugénie trouve en elle-même et en ses amies les travers, les défauts, les passions qui rendent souvent la vie mondaine si pénible : la jalousie, les tracasseries, les rapports foisonnent autour d'elle, et par de dures leçons, elle apprend à se corriger elle-même et à supporter patiemment les autres. Ce tableau vrai des misères qui agitent la pauvre humanité depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse intéressera toutes les jeunes filles, et il mérite une place distinguée dans leurs bibliothèques.

J'en dirai autant de **Mathilde et Pauline**, *ou Laideur et Beauté*; c'est l'histoire de la maladie et de la guérison d'une âme malade. Une belle jeune fille calme et console, à force de soins et de bonté, une amie dont le visage et le cœur ont été à la fois dévastés par une cruelle maladie : la beauté des traits ne renaît pas sous le souffle de cette amitié bienfaisante, mais l'âme se radoucit, l'envie se dissipe, le bonheur renait, et il y a là une étude bien graduée des transformations que peut subir le caractère d'une enfant. Ce volume se termine par une bonne traduction de *la Morale pratique*, de mistress Chapone, ouvrage d'éducation qui jouit en Angleterre d'une réputation bien méritée; il offre, sous la plume de mademoiselle Ulliac, une lecture extrêmement attachante.

Marie, ou la Jeune Institutrice. — Petit roman attachant, destiné à prouver l'empire que peut exercer sur ceux qui l'entourent une âme bonne et élevée. Marie devient la seconde mère de ses élèves; son dévouement gagne leur affection, et son intelligence obtient leur confiance. On trouve dans cet ouvrage les qualités qui distinguent tous les ouvrages de mademoiselle Ulliac, la pureté de la morale, un esprit doucement observateur, et une connaissance approfondie des devoirs des femmes envers leur famille et envers la société. L'éditeur a joint à ce livre une traduction des *Pensées* de lady Pennington, livre peu inférieur à celui de mistress Chapone.

La Pierre de touche (1). C'est à la conscience que s'applique ce titre ingénieux. Le héros du livre est un jeune ouvrier qui, au milieu des dangers de la jeunessse, des séductions de la vie de Paris, des tentations de l'envie et de la vanité, est doucement guidé par une sœur aînée et par un vieil ami qui lui apprennent à consulter, avant d'agir, cette infaillible pierre de touche que nous portons tous au fond de notre âme. Ce livre, un peu froid, est bien conduit cependant, et rempli de vues intelligentes sur la direction à imprimer aux jeunes gens de la classe ouvrière, mais nous y cherchons en vain l'esprit chrétien, seul fondement solide de la morale.

(1) Un très-beau volume in-8°, avec gravures coloriées, prix : 3 fr. 50. Chez Maillet, rue Tronchet, 15, Paris. Les deux ouvrages suivants, même prix et même éditeur.

(1) Un joli volume in-12, prix : 1 fr. 50. Chez E. Maillet, rue Tronchet, 15.

ANNALES DE LA PREMIÈRE COMMUNION

Sous le patronage de

MONSEIGNEUR DE SÉGUR (2).

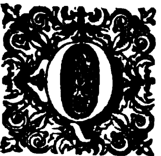
Nous n'avons qu'un regret en annonçant cette excellente publication, c'est de ne l'avoir pas connue plus tôt : les mères de famille nous en auraient su gré. Ce journal, qui paraît tous les mois, n'est destiné qu'aux enfants; il ne fait concurrence ni aux recueils d'instruction, ni aux journaux récréatifs : il n'a qu'un but : préparer les jeunes cœurs à la première communion par de doux enseignements, de suaves récits, dus à des plumes connues et dévouées au bien. C'est une œuvre charmante et bonne, une dans son intention, variée dans son ensemble, et qui nous paraît appelée à faire, à petit bruit, un bien très-réel. Son extrême bon marché lui ouvrira l'entrée de toutes les familles et de toutes les institutions, et après avoir eu le plaisir de lire ces bonnes feuilles, on aura celui de les répandre autour de soi, chez le pauvre, à l'ouvroir, dans la petite école de village, partout enfin où il est bon de stimuler le zèle et la piété.

M. B.

(2) Ces *Annales* paraissent le 10 de chaque mois. Prix de l'abonnement (*en timbres-poste*) 3 francs par an; 25 francs pour 10 abonnements. A la librairie Lethielleux, 66, rue Bonaparte.

UNE MARQUISE DU XVIe SIÈCLE

I



UAND on parcourt l'histoire d'Italie, l'un des noms que rencontrent le plus souvent les yeux du lecteur, est celui de Colonna. Illustre à plus d'un titre, cette noble famille romaine fournit un successeur à saint Pierre, des membres distingués au cardinalat; parfois aussi, dans les temps agités du moyen âge, des chefs aux factions. Vers le début du seizième siècle, elle fournissait aux armées de la Péninsule leurs plus habiles généraux.

Ce n'était point assez pour elle. A cette brillante époque de la Renaissance, la renommée acquise dans les emplois de la politique et de la guerre ne suffisait plus aux grands de ce monde. Celle que procure la culture des lettres était un but qui attirait aussi leur ambition. La famille dont nous parlons ne devait pas être l'une des dernières à l'atteindre.

Je ne sais si le temps et les événements, qui changent toutes choses, ont laissé subsister à Rome le palais Colonna tel qu'il était jadis; quoiqu'il en soit, j'aime à m'y transporter en idée, et là, je m'arrête devant un portrait bien digne de fixer l'attention du visiteur. Il ne représente ni un prince de l'Église, ni un grand capitaine; ce n'est qu'un simple portrait de femme, mais de quelle femme!

Sur ce beau visage, que l'on croirait modelé par la statuaire antique, tant les lignes en sont symétriques et pures, l'œil ne sait ce qu'il doit admirer le plus, des traits ou de leur expression. Expression presque froide d'abord, à force d'être sereine, mais qui bientôt nous révèle, sur ce front élevé, la haute intelligence; dans ces yeux d'une si belle coupe, sous l'arc légèrement surbaissé des sourcils, le reflet à la fois calme et profond des affections tendres; autour des lèvres, la grâce; dans tout l'ensemble, ce que la nature humaine peut nous offrir de plus magnifique : l'association du génie et de la vertu.

Ce portrait est celui de Vittoria Colonna, marquise de Pescaire (1), ou, comme l'appellent les Italiens, la diva Vittoria Colonna.

Vous savez ces merveilleuses histoires de filles de rois que toutes les fées, convoquées à leur baptême, comblent à l'envi des dons les plus précieux. Toutes, ai-je dit? Non, car l'une ou l'autre de ces dames, oubliée dans l'invitation, vient parfois troubler la fête en y jetant quelque arrêt fatal qui gâte l'ouvrage de ses sœurs. Eh bien, autour du berceau de Vittoria, toutes les bonnes fées semblaient s'être donné rendez-vous, et la fée mauvaise n'avait point paru.

Fabrizio Colonna, baron romain et grand connétable de Naples, était déjà père de quatre fils destinés à soutenir l'honneur de sa maison, lorsque, l'an 1490, lui naquit cette belle enfant, pour en être la grâce, et, plus tard, l'une des gloires les plus pures.

Cinq ans s'écoulèrent. Est-il rien de plus charmant que ces cinq premières années de la vie? rien de plus délicieux que ces petits êtres, dont toute l'occupation est de faire jour à jour quelque découverte dans le grand pays inconnu où ils viennent d'entrer; avec leurs beaux yeux, pleins d'innocente malice; avec leurs questions terribles et leur logique imperturbable; avec la page blanche de leur jeune âme, où s'imprime à toute heure une idée, un sentiment nouveau. Idée, sentiment qui sont bien à eux, car ils n'ont encore eu pour levier que le travail intérieur de leur fraîche intelligence, et pour leçons que des sourires et des baisers.

Ce n'est pas qu'ils ne voient aussi quelquefois se lever un doigt menaçant, se froncer un sourcil sévère. Qui peut se vanter d'être toujours sage, même à cinq ans? Il faut croire cependant que notre jolie Vittoria faisait exception, puisque, pour la récompenser sans doute de sa sagesse, on lui donna... Devinez ce qu'on lui donna. — Une poupée, apparemment? — Point du tout. — Des dragées? — Encore moins. — Une de ces *belles robes* dont les petites filles sont si fières? — Vous n'y êtes pas. Vittoria Colonna eut toute sa vie de belles robes et le droit d'être fière d'autre chose. — Quoi donc enfin? — On lui donna un mari.

« Oh! des maris! allez-vous dire; fillette de cinq ans en compte toujours par douzaine. Quel familier du logis n'est pas du nombre? » — Non, non, c'est d'un mariage sérieux qu'il s'agit; si sérieux même, que les rois s'en préoccupent; que la politique s'en mêle et s'en empare; car dans l'étroite union qu'il va sceller entre deux puissantes familles de Rome et de Naples, le trône aragonais de Sicile espère trouver un appui dont il a grand besoin. Pourtant, rassurez-vous; nous n'allons pas mettre dès demain la jeune dame en ménage. Le mari, de son côté, ne sera pas fâché de laisser un peu mûrir son expérience avant de prendre le rôle important qui lui est réservé; il a juste le même

(1) Le vrai nom est *Pescara*.

âge que son épouse. Du reste, les deux conjoints ne se feront pas honte l'un à l'autre. Si la future doit être un jour la diva Vittoria Colonna, l'un des meilleurs poëtes de l'Italie, don Fernand d'Avalos, le futur, sera le marquis de Pescaire, l'une des plus grandes renommées militaires d'un siècle si fécond en généraux fameux.

Je ne vous dirai pas si les fiancés furent, dès lors, consultés sur l'engagement pris en leur nom, mais ils le ratifièrent plus tard d'une manière qui, à part leurs talents respectifs, n'a pas peu contribué à les immortaliser tous les deux. En attendant, ils demeurèrent séparés jusqu'au jour de leur union définitive. Ils avaient beaucoup à faire pour s'y préparer.

Cet intervalle de temps s'écoula pour Vittoria Colonna dans le doux sanctuaire de la famille, au milieu des pieuses affections dont se nourrissait son cœur aimant, et des nobles études auxquelles son jeune esprit, avide de lumières, s'appliquait avec ardeur.

Quant à don Fernand, privé tout jeune encore de ses parents, que la mort vint lui enlever, son enfance orpheline se fût tristement écoulée en des mains étrangères, s'il n'eût retrouvé à la fois un père et une mère dans la noble protectrice qui se chargea de son éducation.

Sous le ciel le plus riant de l'Europe, au sein des vagues les plus bleues de la Méditerranée, à l'entrée du golfe de Naples, pour tout dire en peu de mots, s'élève une île, qu'un volcan, éteint seulement depuis quelques siècles, fit surgir autrefois du fond des mers , c'est Ischia. Illustrée par les peintres et par plus d'un grand poëte de nos jours, connue des amateurs de bonnes caves par le vin couleur de topaze qu'elle leur fournit, elle offrait aux princes qui régnaient à Naples un intérêt plus grave encore : ils la considéraient comme la clef de leur royaume.

Cette clef, qu'ils ne pouvaient confier qu'à la fidélité et au courage les plus éprouvés, c'est à la ceinture d'une femme qu'ils l'avaient pendue.

Constance d'Avalos, duchesse de Francavilla, nommée par eux châtelaine perpétuelle de l'île d'Ischia, était là, sur son rocher, non comme les antiques sirènes ses voisines, pour attirer à leur perte les imprudents voyageurs qui s'aventuraient dans ces parages périlleux ; mais comme une divinité bienfaisante, prête à tendre la main aux victimes de tous les genres de naufrages. Dans la guerre incessante qui ravageait alors l'Italie, depuis les Alpes jusqu'au phare de Messine, elle avait vu ses frères, et les fils de ses frères, tomber tous, jusqu'au dernier, sur ces champs de bataille où Français, Allemands, Espagnols, Italiens, versaient leur sang à grands flots. La duchesse appela autour d'elle les jeunes enfants qui, seuls, portaient encore le nom de ses pères, et mit tous ses soins à les rendre capables d'en continuer la gloire. C'est de cette école que sortit le marquis de Pescaire, ainsi que son cousin, don Alphonse, marquis del Vasto, aussi remarquables l'un et l'autre par la culture littéraire de l'esprit que par les qualités de l'homme de guerre et de l'homme d'État.

Ainsi, quand se présente dans l'histoire quelque personnage célèbre, si vous remontez le courant de sa vie, presque toujours vous en verrez les jeunes années placées sous l'influence maternelle d'une femme au cœur tendre et fort. Remarquez bien que les deux qualités doivent être associées. Si la seconde vient à manquer, malheur à l'enfant qui se fait homme sous la seule action de la première !

Mais sans philosopher davantage, précipitons la marche du temps. Nos deux fiancés ont grandi, l'éducation achève de perfectionner ce que la nature libérale a déjà fait pour eux. Les voilà entrés dans leur vingtième année ; nous pouvons ramener don Fernand auprès de Vittoria, et unir devant Dieu ce couple si bien assorti.

La fille des Colonna apportait à son mari une bien belle dot : le bonheur. A la rigueur, il pouvait s'en contenter, et ne demandait sans doute rien de plus. Comme accessoire, pourtant, elle lui apportait aussi des richesses faites pour rassasier le cœur le plus avide. Son contrat de mariage est un spécimen curieux du faste des grandes familles italiennes au seizième siècle. Vêtements et bijoux, riches harnais, meubles somptueux, y forment une liste interminable. Le détail en serait fastidieux, bien qu'intéressant au point de vue de la couleur locale. Je ne citerai en exemple qu'un article, qui me paraît digne d'une attention particulière :

« ..... Un *lit à la française*, avec rideaux et garniture complète en satin cramoisi doublé de taffetas bleu, bordé d'une large broderie d'or en paillettes et d'une frange d'or.

» Trois matelas et la courte-pointe en satin cramoisi d'un travail semblable.

» Quatre coussins en satin cramoisi garnis de bordures et de glands d'or, etc. »

Que d'or et de satin, bon Dieu ! en faut-il tant pour dormir du doux sommeil de la jeunesse et de la bonne conscience ?

Mais qu'était-ce qu'un lit à la *française ?* Et comment l'Italie raffinée de la Renaissance, si supérieure au reste de l'Europe en ce qui concerne toutes les choses d'art et de luxe, allait-elle chercher — pour cette pièce capitale d'ameublement — un modèle chez des Gaulois, auxquels son mépris donnait sans façon le nom de barbares ? Je ne sais, mais il n'est pas indifférent de constater que, dès lors, la France avait son mot à dire dans cet empire du goût, qui devait un jour la reconnaître pour reine.

Maintenant , et puisque nous en sommes aux questions frivoles , veut-on voir la toilette d'une grande dame dans ce même siècle? Quelques années après, au milieu des fêtes qui se célébraient à Naples pour un mariage royal, voici ce que nous raconte un témoin oculaire, décrivant le défilé du cortége nuptial :

« ... L'illustrissime marquise de Pescaire venait sur une haquenée blanche et noire, caparaçonnée de velours cramoisi à franges d'or et d'argent. Autour d'elle marchaient six valets de pied en surtouts et pourpoints de satin jaune et bleu. Elle-même était vêtue de brocart et de velours cramoisi, avec de grands ramages d'or courant sur sa jupe. Elle portait sur la tête une coiffe d'or et un bonnet de satin cramoisi également brodé d'or. Elle avait une ceinture d'or, et menait avec elle six dames attachées à son service, habillées de damas bleu de ciel, etc. »

ici encore, on peut se récrier : que d'or et de cramoisi ! que de satin et de velours ! Et au milieu de tout cet éclat factice, que devenait l'éclat réel de la jeunesse et de la beauté ! Assurément il devait s'y perdre éclipsé. Hâtons-nous donc de déshabiller l'illustrissime marquise, pour retrouver la gracieuse femme. Otons-lui cet attirail de théâtre ou de cour, — le nom n'y fait rien. — Retournons sur nos pas ; allons la chercher dans la demeure paternelle, où elle a si doucement appris, durant dix-neuf années, à vivre et à aimer, pour la conduire auprès de cette majestueuse duchesse de Francavilla, dont l'exemple et les leçons lui enseigneront à marcher dans la voie difficile du devoir et du sacrifice. Il me semble voir l'austère châtelaine au seuil de sa forteresse, sous les noirs vêtements qu'elle ne dépouillait plus, l'accueillir avec un grave sourire dans ce nid d'aigle, couvé par sa longue sollicitude, et dire en montrant le plus fier de ses nourrissons : « C'est pour toi que je l'ai dressé. Prends ton bien, et qu'à lui seul il te dédommage de tout ce que tu viens d'abandonner. »

II

Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes que Vittoria se sépara de ses parents et de ses frères, les guides respectés, les compagnons chéris de son enfance. Mais, pour elle, quitter n'était pas oublier. Son cœur s'étendait au delà de ces limites étroites qui n'admettent qu'un seul sentiment à la fois, et pour y faire une bien large place à son mari, elle ne fut point obligée d'empiéter sur celle qu'avaient jusqu'alors remplie les pieuses tendresses de fille et de sœur.

Les premières années qui suivirent son mariage furent des années de bonheur. Les deux époux résidaient tantôt à Ischia, tantôt à Naples, où le marquis de Pescaire tenait, entre tous les grands seigneurs, le rang le plus élevé. Autour d'eux se groupait une société de poètes et d'illustres guerriers, riche de la double gloire qui forme l'auréole du seizième siècle. Cette existence était douce ; mais quelle existence humaine peut espérer un cours toujours égal sous un ciel toujours pur et sans nuages? La guerre sévissait dans le nord de l'Italie avec plus de rage que jamais. La France venait de lancer pardessus les Alpes de nouvelles armées, et vengeait, par une suite de rapides victoires, ses revers des années précédentes. Fabrizio Colonna fut appelé à commander les forces militaires de la ligue italienne. Vittoria, déjà inquiète de cette mission honorable mais périlleuse, donnée à son père, allait être mise à une autre épreuve. Auprès d'elle, le marquis, dans toute l'impatience de la jeunesse, frémissait, tourmenté par le désir de prendre part à ces combats où le devoir lui marquait sa place, et par le regret de la quitter. Mais Vittoria eût-elle pu aimer longtemps celui qu'elle eût cessé d'estimer? Loin d'employer les prières et les larmes pour amortir l'ardeur généreuse de don Fernand et le retenir à ses côtés, elle-même l'exhorta fermement à faire passer les droits de l'honneur avant ceux de la tendresse conjugale. Pescaire partit et rejoignit son beau-père dans le Milanais. Ils avaient devant eux, pour adversaires, Gaston de Foix et Bayard.

La marquise, retirée à Ischia, y luttait contre cet affaissement moral qui succède souvent à une tension trop énergique de l'âme. De sombres pressentiments l'agitaient. Si quelques bouillonnements soudains s'élevaient à la surface de ces pics volcanisés ; si, le soir, quelque chouette perchée sur les murs de la forteresse faisait entendre un cri lugubre, sa vive imagination s'exaltait, son cœur se serrait. La duchesse de Francavilla, la *magnanima Costanza*, comme elle l'appelle dans ses vers, la rassurait en vain, l'exhortait à l'espérance, la soutenait par de fortifiantes paroles. Il est si dur, pour un cœur jeune et ardent, le premier apprentissage des peines de la vie !

Une tâche pieuse qu'elle s'imposa, vint cependant apporter une heureuse diversion à ses inquiétudes. Sous les yeux vigilants de la châtelaine d'Ischia, croissait encore le jeune marquis del Vasto, le cousin ou plutôt le frère cadet de Pescaire. Une intelligence vive, une élégante adresse à tous les exercices du corps, distinguaient ce dernier enfant de la maison d'Avalos ; mais jusqu'alors son esprit, indocile à toute contrainte, s'était obstinément refusé à l'étude et à l'application sérieuse. Ce qu'aucun précepteur n'avait pu faire, Vittoria l'entreprit, et le fit. Don Alphonse se montra pour sa jeune institutrice un élève attentif et soumis. Peu à peu il se mit à aimer ce qu'elle aimait, à comprendre auprès d'elle le charme de ces occupations littéraires, qui ne lui avaient jusqu'alors inspiré qu'indifférence et dégoût. Ainsi se forma entre eux une sorte de parenté intellectuelle, douce à Vittoria comme le souvenir d'une bonne action accomplie, et que la gratitude presque filiale du marquis del Vasto, devenu dans la suite l'un des serviteurs les plus habiles de Charles-Quint, entretint chèrement au milieu de toutes les agitations de la politique, jusqu'à la fin de sa vie.

Tout à coup, une nouvelle terrible retentit dans toute l'Italie, et arrive à Ischia : une bataille a eu lieu ; c'est la bataille de Ravenne ! Les Français sont vainqueurs. Victoire cruelle, qu'ils pleurent, hélas ! comme ils pleureraient une défaite, car leur jeune et vaillant chef, Gaston de Foix, l'a payée de sa vie. Mais ils sont vainqueurs. L'armée confédérée, entraînant avec elle la redoutable infanterie espagnole, qui en fait la force, a reculé devant eux. Fabrizio Colonna est leur prisonnier ; Pescaire, atteint dans la mêlée de plusieurs blessures, est, comme lui, tombé en leur pouvoir.

Quelle tristesse dans Ischia ! quelle double anxiété pour la marquise ! Son père, vaincu et humilié, ne l'a point auprès de lui pour le soutenir et le consoler ; Pescaire blessé, Pescaire captif, reçoit des mains étrangères les soins que sa tendresse jalouse voudrait seule lui donner !

Heureusement la vie de don Fernand n'est pas en danger, et pour prison il a le château de Milan, où commande, au nom des Français, le vieux maréchal de Trivulce, son oncle par alliance. Cette prison n'aurait rien de bien dur, si la perte de la liberté, surtout loin de ceux qu'on aime, n'était pas en soi un mal cruel.

Fabrizio Colonna et son gendre furent rendus à la liberté par l'intercession du duc de Ferrare. Pescaire put se signaler dans de nouveaux combats,

plus heureux pour lui, car la fortune avait encore une fois déserté les drapeaux de la France. Un intervalle de paix permit enfin au marquis de revenir à Ischia, où sa présence répandit une joie dont le souvenir seul, bien des années après, inspirait à Vittoria Colonna des vers pleins d'attendrissement et de regret.

« Il revenait, couvert de palmes et de lauriers, d'honneur, de gloire, sa seule récompense. La fierté de son visage, la sagesse de ses discours faisaient foi de tout ce qu'en avait raconté la renommée.

» A ma prière il nous montrait ses nobles blessures; il nous disait le temps et les circonstances de ses nombreuses et brillantes victoires, etc. »

Mais ce jour de bonheur fut un de ces rayons fugitifs qui semblent ne déchirer les brumes de l'arrière-saison, que pour s'y replonger aussitôt et en faire mieux ressortir les sombres teintes.

François Ier était monté sur le trône de France; Charles d'Autriche, déjà roi d'Espagne et de Naples, venait de ceindre la couronne impériale. La jeunesse des nouveaux souverains donnait à leur ambition une activité plus dévorante. La guerre embrasa bientôt l'Europe occidentale, mais les belles campagnes de l'Italie en étaient toujours le principal théâtre. L'absence et les périls de son mari ne cessèrent plus d'assombrir l'existence de Vittoria. Le marquis del Vasto même avait quitté Ischia.

Pescaire hésitait pourtant à jeter au milieu de tant de hasards ce seul héritier du nom d'Avalos. Mais Vittoria se joignit à la duchesse de Francavilla pour appuyer auprès de lui les instances de leur élève. Mieux valait, disaient les courageuses femmes, voir ce beau nom périr, s'il le fallait, avec éclat, que végéter dans l'obscurité et une honteuse inaction. Don Fernand céda, et emmena son jeune cousin. La seule consolation de Vittoria était de correspondre avec eux, ou d'écrire des vers en leur honneur. La matière ne lui manquait pas. Chaque jour le nom de Pescaire lui arrivait répété de bouche en bouche, avec des louanges méritées autant par sa générosité chevaleresque que par ses exploits militaires.

Tantôt, après avoir fait lever le siége de Milan à l'incapable Bonnivet, il recueillait Bayard mourant, entourait ses derniers moments de soins pieux, et partageait noblement le deuil de l'armée ennemie, renvoyait à la France, sous une escorte d'honneur, la glorieuse dépouille du chevalier sans peur et sans reproches. Tantôt il pénétrait en Provence, échouait, il est vrai, devant l'héroïque résistance de Marseille, mais prenait bientôt sa revanche à Pavie.

Pavie! triste souvenir qu'on voudrait effacer de nos fastes militaires, si, à côté de tant de victoires qui s'y trouvent inscrites, il ne fallait pas aussi, pour être juste, souffrir quelques défaites. C'est au marquis de Pescaire que l'honneur de cette journée funeste à la France devait surtout revenir. Cependant, un autre que lui avait reçu l'épée de François Ier; un autre que lui avait eu la mission flatteuse de conduire le royal captif à Madrid, de transmettre les éloges de Charles-Quint à l'armée qui venait d'élever si haut la puissance et la gloire de l'heureux empereur. Pescaire crut voir ses services méconnus. Une sombre indignation gonfla son cœur contre le souverain qui savait si mal les apprécier, et ses lèvres la laissèrent s'épancher au dehors en paroles pleines d'amertume.

La marquise reçoit un message de son mari. Ce sont de beaux moments dans sa vie, ceux qui lui apportent des nouvelles de l'absent. Mais à mesure qu'elle en parcourt le contenu, son regard devient pensif, et sur ce noble visage, si calme et si pur, passe une ombre qui en efface le sourire. Jamais pourtant Pescaire ne l'a plus aimée; jamais il ne lui a donné un plus grand témoignage d'estime et de respect.

Les prétentions dominatrices de Charles-Quint, désormais sans contre-poids, épouvantent ses alliés italiens. L'expulser du Milanais, lui enlever le royaume de Naples, tel est l'objet actuel de toute leur politique et de leurs secrètes négociations. Mais cette couronne qu'on lui ôte, à qui la donner? Au plus digne. Et ce n'est ni un autre roi, ni un prince; ce sera un vaillant général, capable de la défendre par les armes après l'avoir acceptée, et de sauvegarder avec elle l'indépendance de la Péninsule tout entière. Déjà l'offre en a été formulée son oreille. Don Fernand d'Avalos n'a *qu'un mot* à dire : il est roi!

Être roi! L'égal de Charles-Quint! Tentation vertigineuse pour son ressentiment plus encore peut-être que pour son ambition. Le mot qu'on lui demande, il est bien près de le dire; mais il faut que Vittoria l'approuve. Elle est non-seulement la compagne de sa destinée, elle est la lumière de son esprit, la voix de sa conscience.

Eh bien! que va-t-elle décider, cette femme qui n'a qu'un mot à dire à son tour pour être reine? La chose vaut la peine qu'on s'en inquiète. Elle écrit. Regardons sans trop de scrupule par-dessus son épaule, et tâchons de saisir au passage quelques-unes des phrases qui tombent rapidement de sa plume :

« ... Ce n'est ni par la grandeur des royaumes, ni par l'éclat des titres, mais par la vertu que l'on arrive au véritable honneur... Je ne mets point ma gloire à être femme d'un roi, mais bien de ce grand capitaine qui, par sa magnanimité pendant la paix, autant que par sa vaillance dans la guerre, a su l'emporter sur les plus grands rois... »

Oui, c'était beau, sans doute, d'être la femme de Pescaire; mais c'était aussi bien beau d'être le mari de Vittoria Colonna.

Pescaire refusa le trône de Naples. Charles-Quint connut le complot qui avait failli lui ravir l'une de ses vingt couronnes, et nomma le marquis généralissime de toutes ses armées en Italie. Pescaire ne porta pas longtemps ce titre. A peine âgé de trente-cinq ans, il sentait une langueur étrange s'emparer graduellement de tout son corps, et ronger intérieurement ses forces vitales.

Bientôt il ne roula plus dans son esprit qu'une pensée, qu'un désir : revoir encore une fois sa femme. Trois ans s'étaient écoulés depuis leur dernière séparation. A son appel, la marquise se hâta de prendre le chemin de la Lombardie. Elle ne pouvait croire le mal incurable. Elle souriait à l'idée de ranimer par ses soins dévoués cette puissance de vie qui s'épuisait loin d'elle; de ramener son Fernand sous le doux ciel d'Ischia, et là, dans un repos commandé par la nécessité, de lui faire

retrouver auprès d'elle quelques-uns des beaux jours qui avaient suivi leur union. Elle atteignait Viterbe, quand un exprès venu de Milan l'y rencontra. Il ne lui apportait cette fois ni un *Dialogue de l'Amour*, doux témoignage des sentiments fidèles que lui gardait un époux absent, ni la proposition de partager une couronne avec lui. La mort avait marché plus vite qu'elle : Vittoria Colonna était veuve.

III

Ce fut à Rome, entre les murs épais d'un monastère, que la marquise courut étouffer les premiers éclats de son désespoir. Le monde désormais lui semblait vide ; ce désert lui faisait horreur ! Peu d'années auparavant, son père, puis sa mère, étaient successivement descendus dans la tombe. Alors elle avait vu Pescaire arrachant quelques jours à ses devoirs de chef d'armée, accourir pour essuyer les pleurs, pour s'associer au deuil filial de sa chère Vittoria. Maintenant c'était lui, c'était Pescaire, qu'elle avait à pleurer. Quelle voix, dans cette affliction suprême, saurait pénétrer son cœur et y porter la consolation? De la terre, aucune; du ciel seul, cette voix pouvait descendre!

Vittoria Colonna demeura quelque temps ployée sous le coup qui venait de la frapper. Mais peu à peu elle se redressa courageuse, avec toute la fermeté d'une antique Romaine, jointe à l'humble soumission de la chrétienne. Dès lors, sa vie s'absorba, pour ainsi dire, tout entière dans une double pensée, à laquelle se rapportaient toutes les autres: le souvenir de son époux sur la terre; l'espérance de le retrouver un jour dans le monde meilleur où il était allé l'attendre.

Souvenir, espérance, facultés mystérieuses qui reculent au loin l'horizon de l'âme humaine, et lui font entrevoir l'éternité : telle fut la source pieuse où Vittoria Colonna ranima les forces expirantes de son cœur; où son poétique génie retrempa en même temps les siennes pour s'élever à des hauteurs qu il n'avait point encore abordées. Les nombreux sonnets consacrés par elle à la mémoire de son époux, respirent une grâce de mélancolie, une noblesse de pensée, un charme d'expression qui permettent de les placer, sans qu'ils aient à beaucoup souffrir du parallèle auprès de ceux de Pétrarque. Peut-être est-il un point où la veuve de Pescaire l'emporte même sur le chantre de Laure : la sainteté et la vérité du sentiment qui l'inspire.

« L'amertume des larmes, dit-elle dans son pre-
» mier sonnet, et non la douceur des chants; de
» tristes soupirs, et non l'accent d'une voix sereine,
» donneront à mes vers le mérite, non du style,
» mais de la douleur. »

Ce mérite du style, qu'elle ne cherchait pas, est loin cependant, au jugement des connaisseurs, de manquer aux compositions de la marquise.

« Je ne pense pas, — écrit tout à la fin du seizième siècle Crescembini, le fondateur de l'Académie des *Arcades*, — qu'à la barbarie de l'âge précédent ait
» été porté un plus grand et plus sensible coup que
» celui qu'elle a reçu d'une dame de haute valeur,
» en qui le ciel semblait avoir infusé non-seulement
» le souffle des Muses, mais toutes les sciences, etc. »

Vittoria Colonna n'avait demandé à la poésie qu'un allégement à sa douleur; la gloire lui vint sans être appelée, mais cette gloire fut un simple accessoire dans sa vie, toute dévouée aux affections du cœur. Quand au premier bouleversement de l'âme eut succédé en elle le deuil profond, mais plus calme, qui doit durer toujours, elle reporta un regard sur ce monde qu'elle avait cru mort avec son époux, et reconnut qu'il ne l'était pas. Là, lui restaient des frères chéris; là vivaient toujours la châtelaine d'Ischia et le dernier des Avalos, héritier du nom, des biens, des grandeurs de Pescaire, le marquis del Vasto, ce disciple qu'elle-même, à ceux qui la plaignaient de n'être point mère, montrait avec un sourire, disant : Voilà mon fils! Là, enfin, souffrait toute cette multitude de pauvres, de malheureux, d'affligés, qui réclamait d'elle secours et sympathie. Notre tâche ici-bas est-elle terminée, quand nous pouvons encore nous dévouer et faire du bien?

Elle revint à Ischia; elle retrouva la force d'échanger des paroles de courage avec cette *magnanima Costanza*, dont la Providence semblait ne prolonger les jours que pour la faire survivre à tous les siens, mais qui, au milieu des afflictions de la vie, demeurait inébranlable comme le rocher confié à sa garde au milieu du choc des vagues et des tempêtes.

Dans ces lieux témoins de son bonheur passé, Vittoria Colonna se livra plus que jamais à la pieuse mélancolie qui soupire dans ses chants.

Parfois, du haut de « son cher écueil, » elle contemple la terre et le ciel noyés dans les teintes vermeilles de l'aurore. « Sa pensée s'élève avec le soleil. »

S'erge il pensier col sole.

Elle s'élance vers l'esprit lumineux de son époux, qu'elle nomme son autre soleil, et qui rayonne dans le ciel. Elle croit entendre la voix aimée appeler son âme vers le séjour de la félicité.

Parfois aussi l'absence pèse plus douloureusement sur son cœur; le souvenir l'emporte sur l'espérance. C'est alors qu'elle se retrace le retour de Pescaire après sa première campagne, et qu'elle écrit les vers cités plus haut.

« La joie qu'il me donnait alors, s'écrie-t-elle en finissant, était aussi grande que l'est aujourd'hui ma douleur; et à la pensée de l'une et de l'autre, je prends plaisir à pleurer, mêlant quelques douces larmes à des flots de larmes amères. »

Mais le temps s'écoule; un sentiment nouveau se fait jour dans ses inspirations poétiques. Laissons-la encore parler; elle l'exprimera mieux que nous.

« Quand la mort vint briser le doux nœud qu'avaient formé le ciel, la nature et l'amour, elle ravit à mes yeux l'objet de leurs regards, à mon cœur l'aliment de sa vie; mais elle ne fit que joindre nos âmes d'une manière plus étroite encore.

» C'est ce lien, dont je m'applaudis et me glorifie qui me préserve de toute mondaine erreur, et me retient fermement dans cette voie d'honneur où je jouis du changement apporté à la nature de mes désirs.

» Notre union terrestre fut stérile; l'union de

nos âmes féconde, car son mérite a laissé ici-bas un reflet si éclatant, qu'il enveloppera mon nom même dans sa lumière.

» Si le ciel me fut avare d'autres dons; si la mort dérobe à mes yeux mon bien-aimé, je n'en vis pas moins avec lui, et je ne souhaite rien de plus. »

Je n'ai pu m'empêcher de citer ce sonnet tout entier. On y sent, dans sa grave résignation, une sorte de sécurité et comme un avant-goût de la quiétude céleste. — Ainsi toute grande douleur, qui frappe de nobles âmes, y produit, quand elles ont saisi le sens de leur épreuve, des effets mystérieux que ne peut se figurer ni comprendre le vulgaire. C'est un secret entre elles et Dieu.

La marquise de Pescaire, belle encore dans le midi de son âge, placée par son nom, par sa fortune, par ses talents, au premier rang de la société, aurait pu choisir un second époux parmi les hommes les plus illustres de son temps. Les propositions ne lui manquèrent pas ; elle les repoussa toutes sans dédain, mais avec une persistante fermeté. Il fallait bien peu connaître son cœur, pour oser les lui faire.

Un autre genre d'hommages, mieux fait pour être accueilli par elle, était chaque jour déposé à ses pieds. Dans cette Italie du seizième siècle, si brillante de gloire artistique et littéraire, mais si corrompue dans ses mœurs, et souvent si criminelle dans sa politique, Vittoria Colonna formait, par la pureté de sa vie et la loyauté de son caractère, une magnifique exception. Le monde la contemplait avec étonnement. Il n'était pas un rimeur qui ne la célébrât sous ce double aspect dans ses vers. Veronica Gambara, femme et poète comme elle; Bernardo Tasso, père trop peu connu du grand infortuné que nous nommons le *Tasse*; le cardinal Bembo et mille autres en font foi. Mais que sont ces noms et les noms qu'on pourrait y ajouter sans fin, auprès de celui qui les prime tous et les rejette dans l'oubli? Le chantre de *Roland* s'arrête au milieu des plus merveilleux récits, pour consacrer à la marquise de Pescaire cinq de ses immortelles octaves. On dirait que, saisi de respect, il se découvre le front devant elle.

Quarante vers de l'Arioste sont un monument bien suffisant pour éterniser toute mémoire qui s'y trouve glorifiée. Heureux qui pourrait les citer sans en mutiler à la fois la forme et le fond par une imitation imparfaite et une prose inhabile !

La marquise ne fit point d'Ischia son unique séjour; elle habitait alternativement diverses résidences. C'étaient d'ordinaire, non des palais, mais des maisons religieuses, soit à Viterbe, soit à Rome. Elle finit par se fixer dans la Ville Éternelle, patrie de sa famille, et aux portes de laquelle elle-même était née. Les fondations utiles, les œuvres de charité y occupaient noblement ses loisirs, jointes à la culture des lettres et à l'intérêt éclairé qu'elle prenait aux beaux-arts dont Rome était alors le plus magnifique sanctuaire. Saint-Pierre s'achevait. Depuis longtemps déjà Raphaël n'existait plus; mais son rival, l'austère et grand Michel-Ange, n'était pas encore las d'enfanter des chefs-d'œuvre. — Au peintre de la chapelle Sixtine, les années, si lourdes à tant d'autres, n'avaient rien ôté de la séve de son génie, non plus que de l'âpreté de son humeur. Il ne permettait guère aux regards profanes de pénétrer dans son atelier, et de venir y surprendre le secret de ses créations; mais il l'ouvrit à la marquise de Pescaire. L'âme vigoureuse de Michel-Ange, l'âme affectueuse mais forte aussi de Vittoria Colonna ne furent pas plutôt en présence, qu'elles comprirent bien toutes les deux, que chacune dans son genre parlait le même langage.

Le morose Florentin, le vieillard plus que septuagénaire qui, depuis le jour où, tout jeune encore, il crayonnait ses premiers dessins sur les murs de la maison paternelle, n'avait aimé que l'art, n'avait cherché le beau que sur la toile ou dans les contours du marbre taillé par son puissant ciseau, sentit tout à coup son grand cœur s'amollir à la douce parole d'une femme, et s'ouvrir au charme d'une grave et profonde sympathie. C'était la première fois que le sauvage artiste rencontrait une pensée assez élevée pour atteindre jusqu'à la sienne, et en recevoir les sublimes confidences. Quel bonheur inespéré, et comme il dut en jouir !

Le dimanche, après l'heure des offices, assise dans quelque église, dans quelque oratoire fermé à la chaleur du jour et à la foule importune, l'esprit vivifié par quelque belle épître de saint Paul, dont elle venait d'écouter la lecture, Vittoria Colonna mandait Michel-Ange, et Michel-Ange venait. Cet homme qui rebutait les avances des princes, qui brusquait les cardinaux, qui jadis s'était brouillé avec le terrible pape Jules II, en quittant Rome sans congé, indigné que le pontife lui eût fait faire un jour antichambre, ce même homme répondait toujours à l'appel de la marquise. La sainteté de l'art, la mission sacrée de l'artiste, la dignité qu'elle doit imprimer à son caractère et à tous les actes de sa vie, faisaient habituellement le sujet de leurs entretiens. L'art, pour Michel-Ange, était en effet une religion. Il n'y voyait qu'un but à poursuivre à travers tous les mécomptes et tous les obstacles : l'étude et l'imitation de la perfection divine. Faut-il s'étonner du grandiose qu'a mis dans toutes ses créations ce génie si puissant et si universel ?

La marquise se plaisait à l'entendre dérouler cette magnifique théorie. Elle l'y amenait doucement, sans qu'il s'en aperçût; elle l'y retenait par quelque parole éloquente qui lui faisait écho; car ce que Michel-Ange disait des arts, Vittoria Colonna le pensait aussi et l'appliquait à la poésie pure. Heureux les privilégiés qu'ils admettaient en tiers dans cet échange de hautes et lumineuses pensées.

Les modifications qu'apportait à la rigide nature de Michel-Ange cette influence de femme, lui-même nous le dit. Dans un sonnet qu'il adresse à sa noble amie, le grand statuaire, se faisant poète, décrit la transformation que subit toute conception de l'art, modelée d'abord grossièrement et de premier jet, en vile matière; puis passant à l'état d'œuvre définitive, taillée dans la pierre dure, travaillée au marteau, achevée enfin dans toute la perfection de sa beauté, et faite pour une gloire immortelle :

« Ainsi, dit-il, modelé par moi, je naquis d'abord; modelé par moi, pour renaître ensuite, œuvre parfaite, sous vos mains, noble et vertueuse dame.

» Alors que votre bonté ajoute à ce qui me manque, lime ce que ja'i de trop, quelle peine mérite-

rait mon foi aveuglement, s'il pouvait méconnaître tout ce que je vous dois? »

Les sonnets de Michel-Ange ne valent pas la coupole de Saint-Pierre; mais si l'expression est souvent abrupte et tourmentée, le sentiment est toujours beau. La teinte religieuse qui s'y trouve répandue était une conformité de plus entre la marquise et son illustre admirateur. En effet, les chants de Vittoria Colonna tendaient chaque jour davantage à se transformer en prières. Elle employait même de préférence pour les formuler le latin, cette belle langue qui, morte pour toutes les transactions ordinaires de la vie, ne s'en adapte que mieux aux aspirations de notre âme vers Dieu.

Ce qui lui restait d'ailleurs des affections de sa jeunesse, disparaissait successivement de la terre. Federigo Colonna, l'aîné de ses frères, qu'elle avait toujours aimé de prédilection, mourut; un autre le suivit; la duchesse de Francavilla n'était plus; enfin, le marquis del Vasto tomba au milieu de sa brillante carrière, frappé, comme Pescaire, d'une mort prématurée. Cette dernière affliction mit le comble à toutes les autres. Vittoria Colonna comprit que son tour allait bientôt venir; mais elle était prête.

L'année suivante, en effet, la maladie vint l'assaillir. Quand les progrès en furent tels que toute espérance de vie s'éteignit pour elle, la marquise souhaita passer les derniers moments de son existence mortelle près de quelqu'un qui lui fût uni par le sang. Elle se fit transporter du couvent de Sainte-Anne, qu'elle habitait alors, chez Giulia Colonna, sa cousine, seule parente qu'elle eût encore à Rome. C'est là que, dans l'année 1547, la vingt-deuxième de son fidèle veuvage, la marquise de Pescaire exhala le dernier soupir.

Entrons sans effroi dans cette chambre mortuaire. Un cierge brûle au pied du lit, près duquel règne un pieux silence; deux religieuses voilées, immobiles comme des statues de pierre, prient pour la belle âme, qui a pris son vol vers le séjour qu'elle a tant rêvé. La porte s'ouvre sans bruit, un vieillard majestueux s'approche. Le front nu et courbé, il plie un genou, et longtemps il demeure muet, plongé dans la sainte méditation de la douleur. Enfin, il se relève, contemple les traits de la noble morte, doucement empreinte d'un calme céleste, prend avec respect une de ses mains glacées, et y colle un pieux baiser.

« Adieu! murmure-t-il tout bas; adieu! »

Il se retire à pas lents, le front toujours penché vers la terre, et des larmes, — oui, des larmes, — tombent de ces yeux sévères qui, depuis les jours lointains de son enfance première, à travers les vicissitudes de quatre-vingts années d'existence, n'en avaient plus versé.

Ce vieillard, c'était l'architecte de Saint-Pierre, — le sculpteur de *Moïse*, — le peintre du *Jugement dernier*.

L'amitié si douce, apparue tardivement sur sa vie, comme un rayon du soir sur quelque immense et sombre paysage pour y éclairer tout à coup des aspects inconnus, — cette amitié venait de s'éteindre. En face de sa gloire et de son génie, le cœur du pauvre grand homme se retrouvait seul.

La sépulture d'une humble religieuse de Sainte-Anne fut, d'après sa volonté dernière, donnée à Vittoria Colonna, marquise de Pescaire. Aucun faste n'accompagna ses funérailles; elle avait toujours été trop grande pour n'être pas au-dessus de la vanité. Mises en lumières par le hasard du rang et de la fortune, ses hautes qualités attirèrent sur elle les regards du monde; née dans une condition obscure, elle se fût enfermée sans regret dans le cercle paisible des devoirs domestiques, et y eût trouvé le bonheur. Félicitons pourtant l'Italie qu'il n'en ait pas été ainsi, car la renommée de la marquise de Pescaire est un fleuron précieux de sa couronne littéraire.

Mais quand la gloire du poète manquerait à la vie de la diva Vittoria Colonna, elle pourrait certes réclamer pour sa gloire de femme une large part dans l'attention de la postérité, celle dont il suffirait d'écrire ainsi l'épitaphe et de résumer en même temps la biographie :

Elle fut aimée de Pescaire, chantée par l'Arioste et pleurée par Michel-Ange!

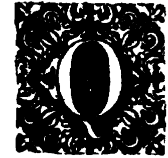
APHÉLIE URBAIN.

DENISE

(Suite.)

IX

L'ADOLESCENCE.



QUELQUES semaines après ces deux événements, qui avaient rempli sa maison de deuil et de joie, Caroline écrivait à son amie de Bourbon, avec qui elle n'avait cessé d'entretenir une correspondance assidue :

Angers, 2 août 18...

» Ma bien chère Laurence,

» Ton amitié ne se lasse donc pas de me chercher au fond de ma retraite, tu veux savoir ce que je fais, ce que je deviens, ce que fait et devient ma Denise, et tu me provoques de la manière la plus douce pour moi, en me parlant de ta famille et de ton cher intérieur, si affectueux et si animé. Tu désires donc que je vive encore à Bourbon? Ah! j'y suis souvent

par la pensée ; mais laisse-moi, à ton tour, t'attirer en France, dans ma solitude que tu connais bien, et où tu me suis des yeux du cœur. Depuis que je t'ai écrit, nous avons eu peines et joies : ma fidèle Cora n'est plus de ce monde, elle a succombé à une maladie de langueur qui peut-être la minait depuis longtemps, mais dont les progrès ont été, dans les derniers mois de son existence, singulièrement rapides, et Denise a fait sa première communion. Peut-être ne vois-tu pas le lien qui rattache ces deux événements, mais tu m'as dit que ton Élise est la protectrice et l'amie des noirs de ton habitation, eh bien ! ce que fait ta fille pour ces pauvres serviteurs, la mienne l'a fait pour Cora. Elle l'a soignée, consolée, instruite, elle l'a aimée, et enfin elle l'a préparée à mourir... Oui, cette petite fille qui sait à peine ce que c'est que la mort, a aidé Cora dans ce passage terrible ; elle lui parlait du ciel avec tant de charme, et de Dieu avec tant d'amour qu'elle lui a donné le goût du ciel et l'amour de Dieu. Et cette bonne œuvre, née de son cœur si aimant, elle l'offrait comme une préparation pour le saint banquet, auquel elle aspirait de toutes les forces de son âme. Tu es mère, chère Laurence, et tu comprendras l'impression que je ressens des vertus naissantes de ma fille. N'es-tu pas fière de ton Élise, toi aussi ?

» Ton Élise ! croirais-tu que je l'envie? cela t'étonne sans doute, et je t'entends me dire : Tu es favorisée entre toutes, tu as une enfant bonne, charmante, aimante, et tu envies les filles des autres mères ! Laurence, ce que j'envie à ton enfant, c'est la famille qui l'environne, c'est le père qui lui donnera le bras le jour où, pour la première fois, elle paraîtra dans le monde, c'est la considération qui entoure votre nom et le respect public qui s'incline devant l'inaltérable et forte union de tous les tiens. Une ombre plane toujours sur une femme séparée de son mari, et cette ombre s'étend sur la tête innocente de l'enfant. Enfant et femme, toutes deux ont besoin de protection et d'appui, et nous, quel sera notre protecteur ?....

» Ces pensées m'attristent souvent. Je ne puis ressaisir le passé, je ne puis dire non plus que si mon sort était encore en mon pouvoir, j'agirais autrement que je ne l'ai fait....... cependant, si j'avais davantage réfléchi à l'avenir qui se préparait pour Denise, peut-être, oui peut-être aurais-je immolé ma fierté à son bonheur futur. Quelle chose implacable que le passé, chère Laurence ! et que faire contre l'irréparable, si ce n'est de le confier à Dieu pour qu'il le pardonne, et que la douce Providence répare les erreurs de notre pauvre nature ? C'est là ce que je tâche de faire : dans mes peines, dans ma solitude, je me suis sentie attirée vers les idées religieuses pour lesquelles, en tout temps, j'avais éprouvé un grand respect ; l'exemple si frappant de mon amie, mademoiselle de la Rochette, le parfum que la douce piété de ma Denise répand autour d'elle, m'ont absolument conquise, et je tâche de les suivre dans la voie où elles marchent d'un pas si sûr et si joyeux. J'ouvre mon cœur blessé à Dieu, je le prie de me pardonner d'avoir manqué, aux jours mauvais, de patience et de résignation ; je lui confie ma fille... qu'il lui soit toutes choses : Père, ami, guide, protecteur, et qu'il daigne un jour lui donner la félicité que sa mère n'a point connue !

» Tu le vois, chère amie, ma vie roule sur un fond de tristesse, mais des amitiés de loin et de près, la présence de ma chère petite fille, la force et la douceur de notre religion me soutiennent et me donnent ce que je n'avais pas même au temps de ma jeunesse : la sérénité. Je ne désire aucun autre bonheur que celui de Denise : qu'elle soit contente et que je le voie, c'est assez pour moi.

» Elle est en ce moment à Caen auprès de son père ; absence toujours pénible pour moi, quoiqu'elle me laisse sans aucune inquiétude sur ses sentiments. Elle m'écrit souvent, mais ses lettres, bonnes, affectueuses comme elle, sont courtes ! A son âge, il est vrai, on ne sait pas encore exprimer ce que l'on sent ; le cœur bat vite, et la plume va lentement. Quelquefois je m'imagine qu'elle comprend ce que sa position a de triste et d'exceptionnel : hélas ! ce serait bien tôt !

» Adieu, ma bien chère Laurence ; je t'envoie une petite caisse de livres ; tu en reconnaîtras qui sont spécialement destinés à ton Élise, que j'embrasse de cœur. Écris-moi, et crois à la fidèle et inaltérable affection de

» Ton amie,

» CAROLINE VILLERS. »

En effet, les lettres de Denise se trouvaient courtes, parce qu'elle était dans l'impossibilité de tout dire. L'année qui venait de s'écouler avait développé en elle la réflexion et l'esprit d'observation : elle n'était plus l'enfant qui ne voyait qu'une chose, c'est qu'on l'aimait bien, et qui n'avait qu'un souci, celui de répondre à l'amour par l'amour, aux caresses par des caresses ; elle aimait toujours de même, mais elle pénétrait davantage le fond de ce qui l'entourait, et la gaieté accompagne rarement la science ; ceux qui voient les secrets du foyer sont peu portés à rire. Ainsi Denise, au milieu de l'accueil tendre, aimable qu'elle avait reçu, n'avait pu se dissimuler que son père paraissait un peu préoccupé, que la santé de sa grand'mère ne semblait pas parfaite, et que Georges lui-même avait un air sérieux, et quelquefois mélancolique ; elle n'osait pas interroger ses parents, mais elle se demandait constamment ce qui pouvait causer leur peine, et scrutait leurs visages avec l'œil inquiet de l'affection.

Sa grand'mère la gardait souvent auprès d'elle, et lui avait confié de nouveau ses fonctions de ménagère. Denise la secondait avec joie, allait, venait, ordonnait, rangeait, et les servantes trouvaient fort doux le commandement de cette voix jeune et toujours indulgente ; mais Denise s'étonnait que sa grand'mère, si vigilante, si active, abdiquât ainsi ses droits. On ne voyait plus madame Villers apparaître aux quatre points cardinaux de la maison presque au même instant comme si Dieu lui eût départi le don d'ubiquité ; on ne rencontrait plus son œil sévère et perçant qui inspectait si vite la tenue de la cuisine, le travail de la lingère, les grains de poussière laissés sous les meubles et l'état des provisions du garde-manger ; on n'entendait plus sa voix brève qui grondait souvent et louait peu ; cette activité dévorante semblait en vacances, madame Villers contrôlait dorénavant par les yeux de Denise ; pour elle, elle ne quittait guère sa chambre, sauf à l'heure des repas, et là même, elle de-

meurait dans une inaction étonnante pour ceux qui l'avaient connue. Elle ne lisait pas, quoiqu'un livre fût ouvert à côté d'elle, elle ne travaillait point, quoique sa corbeille à tapisserie fût à portée de sa main, elle ne s'occupait de sa maison que par l'entremise de sa petite-fille. Celle-ci ne la quittait point; elle refusait, afin de tenir à sa grand'mère compagnie fidèle, les invitations des parentes qu'elle avait à Caen, et même les promenades au jardin, les parties de jeu que lui proposait Georges, et elle paraissait se plaire dans cette retraite, dans ces occupations sérieuses, et dans la conversation un peu triste, un peu misanthropique de madame Villers.

Madame Villers avait-elle eu une jeunesse? avait-elle connu les élans soudains de gaieté, les fous-rires, le besoin d'animation, le trop-plein de vie, l'insouciance innocente qui donnent des charmes si vifs à l'aube de nos jours? On pourrait croire que non. Elle avait eu une âme passionnée, combattue par des principes arrêtés et rigides, et cette lutte avait donné à son caractère une certaine âpreté mêlée de *tristesse*; peu communicative, encore moins approbative, dans le commerce ordinaire, elle se montrait réservée, silencieuse et fière, mais jamais ni sa conversation, ni sa physionomie n'avaient eu le cachet de mélancolie dont ils étaient empreints aujourd'hui.

Denise, dans son dévouement ingénu, se multipliait autour d'elle; sa tâche de consolatrice ne lui était pas rendue facile : la pauvre Cora, auprès de qui elle avait fait son apprentissage, souriait si vite, tandis que le front soucieux de madame Villers avait tant de peine à s'éclaircir! Moins que jamais elle était accessible à la distraction; elle semblait, alors même que son fils, pour qui elle avait vécu, ou Denise, étaient auprès d'elle et cherchaient à l'égayer, elle semblait regarder quelque point noir au dedans d'elle-même, et absorbée dans sa pensée, elle répondait à peine et ne suivait la conversation que d'une oreille distraite.

Un jour Denise s'était assise à ses pieds sur un coussin, et lasse d'essais et d'efforts, car elle avait chanté, joué du piano, proposé une promenade, ouvert la table de jeu, sans obtenir ni un sourire, ni un mot d'aquiescement; elle dit enfin d'une voix caressante :

« Grand'mère, souvenez-vous que vous me promettiez l'an passé de m'apprendre à faire le filet? Voyez, j'ai fait acheter une navette, un moule, du fil, et j'attends une leçon. Quand je serai bonne écolière, je ferai une garniture de rideaux pour vous et un couvre-lit pour ma petite mère. »

En disant ces mots, elle mit sur les genoux de madame Villers les délicats outils de son travail. Celle-ci les prit, les toucha, et les laissa retomber soudain en détournant la tête : des larmes silencieuses roulaient sur ses joues sans qu'elle les essuyât, et tout son visage portait le sceau d'une amère douleur.

« Grand'mère, qu'avez-vous? s'écria Denise en se jetant à genoux devant elle, et en l'enlaçant de ses bras. Vous ai-je déplu, vous ai-je fait de la peine? Parlez, grondez-moi, s'il vous plaît!

— Ma pauvre petite, répondit madame Villers d'une voix brisée, et en laissant tomber ses mains sur les épaules de l'enfant, ma chère Denise, vous ne m'avez rien dit et rien fait qui ne me soit agréable, mais j'ai une grande inquiétude, et vous n'y pouvez rien, chérie : j'ai peur de perdre les yeux!

— Oh! ma grand'mère! »

Et Denise se mit à pleurer aussi.

« Sois raisonnable, ma fille, ton chagrin ajoute au mien et me déchire. Ne plus te voir, ne plus voir mon fils!

— Mais, grand'mère, vos yeux sont si beaux et si clairs!

—Ils me font bien mal cependant, et ils s'affaiblissent tous les jours : je ne distingue qu'à peine les lettres dans un livre ou les points de ma tapisserie. Et puis Denise, ma mère était aveugle.»

Denise, instinctivement, leva les yeux vers le jeune et frais portrait de cette aïeule morte à quatre-vingts ans, et s'étonna que des yeux si limpides et si beaux eussent cessé de refléter la lumière. Madame Villers devina son mouvement et sa pensée, et dit :

« Elle avait l'âge que j'ai aujourd'hui...

— Mais, grand'mère, il faut consulter les médecins, aller à Paris.... Mademoiselle de la Rochette dit que les princes de la science sont là : ils vous guériront.

— J'ai consulté, mon enfant, et c'est pour cela que je n'espère plus.

— Ma bonne chère grand'maman! ah! que je suis triste! et mon père, que dit-il!

— Il ne connaît pas ma certitude, Denise, il espère encore que ce n'est qu'une indisposition passagère : la maison sera triste pour lui quand il y sera seul, car une pauvre femme aveugle ne compte plus. »

Ces mots arrachèrent de nouvelles larmes à Denise : elle eût voulu promettre son dévouement éternel à son père isolé, à son aïeule infirme, mais sa mère qui l'attendait, qui la rappelait! Son âme était déchirée entre ce double amour, entre ce double devoir.

« Je n'ai pu me taire avec toi, reprit madame Villers en la prenant sur ses genoux, je voulais t'expliquer pourquoi j'étais ainsi concentrée et triste, afin que tu n'emportasses pas un un trop laid souvenir de ta grand'mère, mais maintenant, il nous faut tâcher d'être fortes, moi, pour souffrir, toi pour me voir souffrir... entends-tu, Denise?

— Je ne puis pas! j'ai trop de chagrin! vous souffrirez et je ne serai pas là! oh! ajouta-t-elle avec une hardiesse innocente, si maman, qui est si bonne, était auprès de vous, vous seriez si bien soignée et si consolée! »

Madame Villers ne répondit pas, et sa figure redevint sévère. Denise n'osa plus rien dire, et sa grand'mère sentit sous sa main les palpitations de son cœur inquiet. Elle s'adoucit aussitôt et répondit avec douceur :

« Quand tu reviendras à Caen, tu me remplaceras, tu veilleras sur la maison, tu feras du bien-être à ton pauvre père, tu me le promets, n'est-ce pas? »

L'enfant se jeta au cou de sa grand'mère, et, en ce moment, sous ces larmes et ces caresses, l'âme altière de madame Villers se détendit, elle eut presque un regret, et elle se dit :

« J'aurais dû peut-être endurer la mère à cause de l'enfant, mais il est trop tard! »

Et retenant Denise sur ses genoux, elle lui dit :

« Ne parle à personne de ce que je viens de te confier : je ne veux pas attrister ton père, ni éveiller

chez les autres une stérile compassion...... Me comprends-tu?

— Oui, grand'mère, mais au bon Dieu, je puis en parler? »

Ce fut là le seul confident de Denise, car elle était discrète par nature et par position. Georges même, son confident ordinaire, ne sut rien, quoiqu'il se plaignît parfois de l'assiduité de son amie auprès de madame Villers, dans cette chambre où il n'était pas invité, et de l'ennui qu'il éprouvait dans ses promenades et dans ses études solitaires. Il ne voyait plus Denise qu'aux heures de repas, et le matin parfois, lorsqu'elle cueillait dans le jardin les premiers dahlias et les dernières roses et qu'il la suivait en portant les fleurs qu'elle coupait à mesure:

« Et vous allez encore passer toute la journée avec madame Villers? lui dit-il un matin, et les vacances s'écouleront sans que nous ayons fait une pauvre petite partie de campagne! c'est amusant!

— Mais, Georges, est-ce que je puis quitter ma grand'mère souffrante!

— Elle est bien heureuse d'être souffrante, dit le jeune homme, elle vous garde pour elle toute seule.

— Pouvez-vous parler ainsi?

— Croyez-vous que je n'aie pas envie de vous voir, moi aussi?

— Vous n'êtes pas malade, Georges.

— Je suis triste, c'est bien pis.

— Qu'avez-vous, cher Georges? dites-le-moi! C'est par amitié que je le demande et non par curiosité!

— Je le sais, ma bonne Denise.

— Je vous croyais si heureux à Saint-Cyr! »

Georges haussa les épaules:

« Vous n'êtes plus content d'être officier? vous savez? jadis nous nous disputions toujours sur l'uniforme; j'aimais bien les lanciers, à cause de la flamme qui flotte au vent, et vous, vous préfériez les dragons pour le casque et la crinière.

— Ah! folie que tout cela! j'en suis bien revenu des beaux uniformes!

— Vous ne vous plaisez plus à Saint-Cyr, vous ne voulez plus être officier! papa, que dira-t-il? lui qui s'est fait tant prier pour vous accorder la permission d'aller à l'École!»

Le front de Georges se rembrunit.

« C'est bien là ce qui m'inquiète, répondit-il. Mon tuteur criera à l'inconstance, à la légèreté, il me forcera à faire une seconde année de Saint-Cyr, et j'ai Saint-Cyr en horreur! »

Denise restait stupéfaite: elle ne comprenait point qu'on brulât si vite ce que l'on avait adoré!

« Voyez-vous, Denise, continua le jeune homme en marchant à grands pas, j'ignorais ce que c'est que la vie commune, coude contre coude, avec des gens de caractère, de mœurs, d'éducation, de sentiments opposés aux vôtres... Je ne savais pas ce que c'est que cette discipline étroite, inflexible qui règle toutes les actions d'un jour, sans laisser place un instant au libre arbitre, à la volonté propre... Je ne puis plus entendre le clairon ni le tambour, qui m'électrisaient naguère! il me semble que ces sons rauques et stupides vont m'appeler à la manœuvre, à la théorie, aux repas, aux études, toutes choses qui m'ont laissé les plus désagréables souvenirs.

— Mais c'était si beau tout cela autrefois! interrompit Denise; vous n'aviez qu'une idée, c'était d'aller en Afrique et de revenir colonel, avec la croix d'honneur!

— C'est très-beau, en effet, répondit Georges, avec plus de calme, pour ceux qui ont la vocation; je reconnais tout ce que l'état militaire a de noble et de dévoué, mais... *cedant arma togæ*, Denise!

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Que les armes, chez moi, ont cédé à la toge, que je ne veux plus être officier, mais légiste... J'ai fait de bonnes études classiques, je pourrai devenir un avocat tout comme un autre.

— Mais papa, que dira-t-il? se doute-t-il que vous ayez changé d'idée?

— Pas le moins du monde; il me croit toujours enflammé d'ardeur pour la théorie et pour les mathématiques.

— Vous ne lui avez donc jamais dit que vous étiez malheureux à Saint-Cyr?

— Mais non; au commencement, d'ailleurs, j'espérais m'endurcir; j'étais nouveau-venu à l'École, mes camarades faisaient de moi l'objet de leurs mauvaises plaisanteries, ce qu'ils appellent des *brimades*... Vous ne connaissez pas cela, Denise? figurez-vous mille taquineries, les unes grossières, les autres simplement agaçantes, qui doivent, soi-disant, former le caractère du nouvel élève, et qui lui sont infligées par les anciens, au vu et au su des supérieurs.

— Pauvre Georges! s'écria Denise avec une sincère compassion.

— Oui, ils m'ont bien ennuyé, et je n'en ai pas le caractère meilleur, je crois. Quand les *brimades* ont pris fin, j'ai examiné, j'ai réfléchi, et je me suis convaincu que je n'étais pas propre à l'état militaire. Comme tant d'autres, j'avais eu le vertige en voyant passer un régiment, drapeau troué par les balles en tête, officier à cheval l'épée nue, et la poitrine couverte de croix; le commandement, les fanfares, la vue de ces visages hâlés qui passent, tout cela fait monter au cerveau une sorte d'ivresse guerrière... mais l'École dans son prosaïsme, dégrise ceux qui ne sont pas nés soldats...

— Mais si vous vous dégoûtiez aussi de vos nouvelles études?

— Non, je jure que non; je connais un peu le droit, il m'intéresse et je serais si heureux si je pouvais m'y livrer tout entier!

— Vrai? »

Et elle leva le doigt avec une riante menace.

« Vrai, d'honneur!

— Attendez-moi, dit Denise, je vais aller parler à papa. »

Elle courut vers le cabinet de son père, sauta sur ses genoux, et, en quelques mots, elle exposa la pétition de son ami Georges. M. Villers fronça le sourcil.

« Un changement! dit-il, mais il fallait réfléchir avant que d'entrer à Saint-Cyr. Il était tout feu, tout ardeur...

— Mon bon père, Georges s'y déplaît, il ne fera plus rien de bon, et il serait si heureux d'être avocat!

— Oui, et après le droit viendra la médecine, puis, les sciences, la littérature, le commerce, et, de guerre lasse, il finira par s'engager!

— Non, papa, il ne changera plus, il l'a bien promis...»

Elle plaida si bien que M. Villers finit par dire :

« Si Georges veut faire son droit ici, sans mettre les pieds à Paris, je consens...»

Denise courut :

« Mais c'est tout ce que je désire, ne plus quitter Caen ! s'écria le jeune homme ; oh ! Denise, que je vous ai d'obligations !

— Venez remercier papa, dit-elle.»

Ils y coururent tous deux, et quand le lendemain, ils se retrouvèrent seuls, Georges remercia encore Denise avec effusion et lui dit :

« J'ai déjà préparé mes cahiers et mes livres, et mon tuteur n'aura pas à se plaindre de moi. Je serais bien ingrat si, en ce moment surtout, je lui donnais quelque motif de contrariété !

— Pourquoi plus en ce moment qu'en d'autres, demanda Denise.

— J'ai parlé trop vite, dit le jeune homme avec regret.

— Mais encore ?

— Eh bien ! Denise, c'est que le commerce de votre père a quelque peu souffert par des pertes, des faillites qu'il a essuyées ; il subit une gêne momentanée... dans quelques mois tout sera réparé...

Ils furent interrompus, mais les paroles de Georges demeurèrent gravées dans l'esprit de Denise. Comme tous les enfants élevés dans l'opulence, elle n'avait pas une idée exacte des peines matérielles ni des mots qui les représentent : le mot de *gêne*, entre autres, lui semblait renfermer un abîme de maux, et il excita en son cœur la plus tendre, la plus respectueuse compassion pour ce père qui luttait ainsi contre les difficultés et qui trouvait encore moyen d'être doux et caressant pour elle. Mais elle n'osa lui parler de ses inquiétudes, ni à sa grand'mère non plus ; elle se borna à leur témoigner, par un redoublement de soins, les alarmes de son affection.

Chaque voyage avait accru l'attachement de ses parents pour cette enfant qu'ils trouvaient de plus en plus aimable ; sa grand'mère surtout, plus triste, plus isolée qu'autrefois, voyait arriver avec douleur le moment qui la séparerait, pour une année, de cet amour attentif, de ces caresses ingénues et tendres qui étaient comme un rayon de lumière dans sa nuit.

« Je serai tout à fait aveugle quand tu reviendras ! lui disait-elle avec tristesse.

— Si je pouvais rester ! mais maman, qui est toute seule, m'attend et me désire. Je vous ai lu ses lettres, bonne maman, vous voyez comme elle m'aime !

— Je n'empiéterai pas sur ses droits, répondit madame Villers avec quelque amertume, et pourtant, Denise, vous lui êtes moins nécessaire qu'à moi ! »

Tous pensaient de même, tous eussent voulu la retenir, et le père, l'aïeule, l'ami d'enfance eurent des larmes aux yeux quand Denise leur donna le baiser d'adieu et leur jeta, par la portière de la voiture, ses dernières promesses et ses dernières paroles d'amitié...

» Pour un an ! » disaient-ils tous, et un regret silencieux pénétrait l'âme de ceux qui avaient permis que cette fleur fût transplantée sous un autre ciel.

Caroline, à qui ces deux mois avaient paru si longs, reçut sa fille avec délices, et Denise, qui avait pleuré pendant la route reprit sa joie et ses sourires en se retrouvant entre ses deux mères. La première journée se passa toute en conversation ; Caroline, qui était heureuse, plaignit sa belle-mère et dit même, en se tournant vers mademoiselle Esther : — Si j'étais près d'elle, peut-être aujourd'hui nous nous entendrions mieux : il m'en coûterait peu de céder à une personne infirme.

Le lendemain, quand Denise fut seule avec sa mère, elle lui parla encore de son voyage, et puis, son cœur laissant déborder tout à coup le secret qu'il portait depuis trois semaines, elle dit confidemment à Caroline ce que Georges lui avait révélé : — Papa est dans la gêne ! Si tu savais, ma mère, combien cette idée me fait mal ! je l'ai bien remarqué, il était souvent pâle et triste ; il travaillait tard au soir, et une fois, en me levant de grand matin, j'ai vu de la lumière dans son bureau, et l'ombre de papa qui passait sur la muraille. Il se promenait, et il avait l'air si inquiet !

Ces mots que Denise ne put achever sans quelques larmes, éveillèrent dans l'âme de Caroline une sympathie soudaine. Était-ce pour l'enfant ou pour le père ? elle même n'aurait pu le dire. Elle réfléchit assez longtemps, tout en caressant les cheveux de Denise, appuyée sur ses genoux ; puis, elle prit sa plume, effaça, recommença à deux reprises et tendit enfin à Denise la lettre suivante :

« Monsieur,

» J'apprends que de nombreuses faillites, des pertes successives ont pu vous faire éprouver quelques embarras, et je viens mettre entre vos mains une somme dont je puis disposer. J'informe mon notaire de Caen de se tenir prêt à vous la confier, à votre premier appel. Daignez ne pas me refuser : acceptez ce léger service simplement comme vous le feriez de la part d'un ami. Et s'il en était besoin, je vous le demanderais au nom de Denise.

» Cette chère enfant a fait un heureux voyage, elle vous écrira demain. J'attends de vous une réponse affirmative qui me laissera votre obligée.

» CAROLINE. »

« Es-tu contente, chère petite ? demanda Caroline après que Denise eut achevé de lire ?

— Ah ! maman, que je suis heureuse et que je te remercie ! Ils vont voir comme tu es bonne ! »

Caroline sourit pendant que sa fille lui baisait les mains avec effusion.

Mme BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)





LA SYRIE

(SUITE.)



OTRE grand émir avait su, pendant un demi-siècle, contenir les Druses, dit le cheik avec un profond soupir, et s'il était encore à la tête du gouvernement, ou si son successeur était, comme il l'a été lui, prince du Liban, indépendant des pachas du littoral, s'il avait surtout, comme lui, la fermeté qui convient aux princes, nous pourrions espérer des jours paisibles; mais du moment où l'on a divisé le pouvoir entre deux kaïmakams, l'un druse, l'autre maronite, il était facile de prévoir que les deux peuples, étant pour ainsi dire constitués en rivalité permanente, les haines mal étouffées se réveilleraient plus terribles, et de grands malheurs en seraient la suite (1).

« Crois-tu la guerre imminente? demanda Ben Kavven à Kharram.

— Si ce n'était que la guerre, nous n'en serions pas effrayés, reprit fièrement le cheik d'Éden.

— Que crains-tu donc de plus?

— La trahison!.... »

Ben Kavven fit un geste de surprise.

« Joseph a raison, dit le vieillard. Depuis quelques années je ne sais quel esprit de vertige a soufflé sur le Liban; les paysans, autrefois si soumis et si dévoués, nourrissent contre plusieurs de leurs cheiks des sentiments de haine et d'envie qui ont éclaté, il y a deux ans, dans plusieurs villages à la fois; les cheiks à leur tour se défient de leurs administrés; la division s'est glissée parmi nous, et tout royaume divisé contre lui-même périra, c'est le divin Maître qui l'a dit. Cependant chacun de nous s'occupe à planter ses vignes et à serrer ses récoltes, sans se mettre en peine de conjurer le péril qui nous menace.

— C'est bien cela, reprit Kharram, nous vivons sur un volcan, et nous ne faisons rien pour nous en garantir.

— Tu es lugubre aujourd'hui, cousin, pour un homme de ton âge, interrompit Ben Kavven, qui craignait que cette conversation n'émût trop vivement son vieux père; secoue ces noirs pressentiments, et, en attendant le repas, allons faire un tour dans le champ, où je veux te montrer ma nouvelle plantation.

— Cousin, reprit Kharram d'un ton très-grave, je ne suis pas venu ici pour mon plaisir, mais pour consulter le vénérable cheik, et pour voir si son expérience lui suggérera quelque remède aux malheurs dont nous sommes menacés; laisse-moi donc lui exposer sans détour ma pensée tout entière, nous verrons plus tard tes mûriers.

— Parle, Kharram, dit le vieux cheik, tu es un homme de tête et de cœur; pour moi, je ne suis plus maintenant ce que j'étais jadis, il s'en faut de beaucoup, mais tout ce qui me reste de sang dans les veines, d'expérience et de jugement, est au service de mes frères.

— Je le sais, dit Joseph, et si tous les cheiks chrétiens avaient été comme toi justes et fermes, ils auraient conservé l'affection de leurs administrés, et les sourdes menées des Turcs, qui ont excité les troubles de 1858, n'auraient eu sur ceux-ci aucune action; car, vous avez dû le remarquer comme moi, c'est surtout du camp établi l'an dernier à Djunié par Khourchid-Pacha (1), que se sont répandues dans le Liban les idées révolutionnaires qui excitent les paysans à la révolte. Soyez-en persuadés, mes amis, l'affaire de Beït-Méri, le sac du couvent d'Amenik, qui vient d'être pillé et incendié par les Druses (2), et le massacre des trois chrétiens assassinés la semaine dernière dans le village de Katouli, ne sont point des faits isolés; ils sont, au contraire, la première explosion d'un complot ourdi contre les serviteurs du Christ par le fanatisme musulman.

—Tu t'exagères le danger, dit Ben Kavven fortému.

— Non, je cherche à l'envisager en face pour le combattre, si je le puis. Retirés dans votre beau domaine, au milieu de paysans que la contagion n'a

(1) « D'après l'organisation du Liban, signée en 1840 par les cinq grandes puissances, la montagne, presque entièrement indépendante, se gouverne par elle-même et paye seulement un léger tribut à la Porte, laquelle nomme les *kaïmakams*, qui administrent au sommet de l'échelle et qui doivent être choisis parmi les gens du pays. La région nord, jusqu'un peu au delà du Nahar-el-Kelb, est soumise à un kaïmakam druse, sauf les deux villes de Zah'lèh et de Deir-el-Kamar, dont la première se gouverne elle-même, et la seconde obéit directement à la Porte. » (*Une Persécution du christianisme en* 1860, par François Lenormant.)

Les kaïmakams sont les lieutenants de la Porte.

(1) « Le conflit de Beït-Méri en 1859, dit M. Lenormant, servit de prétexte à Khourchid-Pacha, gouverneur général de Beyrouth, pour établir pendant quelques mois un camp de troupes ottomanes à Djoun, au cœur même du Kuraoun. Une propagande révolutionnaire des plus actives partait de ce camp, excitait les paysans maronites contre les émirs, et complétait la désorganisation des districts chrétiens en y soufflant un esprit de désordre. »

(2) Le 17 avril 1860, le couvent grec catholique d'Ammik, près Deir-el-Kamar, fut pillé et incendié par les Druses, qui égorgèrent le supérieur.

pas encore atteints, vous n'avez pas encore remarqué sans doute le changement qui s'est opéré ; mais tous les chrétiens du littoral vous diront que, depuis la proclamation du Hatti-Houmayoun (1), un sourd mécontentement règne parmi les Turcs, irrités de voir les rayas (2) devenus leurs égaux devant la loi.

— Je sais, dit le vieux cheik, et c'est Ben Aridi, mon gendre, qui nous l'a conté, que l'an dernier les effendis (3) de Damas ne pouvaient supporter qu'il fût maintenant permis aux chrétiens d'aller à cheval dans la ville (4), de porter des habits de couleurs variées, et d'exercer publiquement les cérémonies de leur culte. Ils déploraient aussi la richesse des serviteurs du Christ, et s'effrayaient pour l'islamisme de la prépondérance actuelle des consuls européens.

— Eh bien, reprit Kharram, c'est cette irritation des Musulmans à Damas et dans tout l'Orient qui me fait redouter quelque infernale machination. Pour ne parler que du Liban, n'y voit-on pas les Turcs caresser les Druses, qu'ils abhorrent au fond du cœur, et réveiller la vieille haine de ces idolâtres contre les chrétiens? Ils y parviendront aisément ; l'espoir du pillage, excitant les convoitises de nos turbulents voisins, suffirait seul pour les armer contre nous. Et pour tout vous dire, ajouta-t-il en baissant la voix, je sais par de secrets avis qu'Achmet-Pacha, gouverneur de Damas, a convoqué dernièrement, dans son palais même, les plus ardents ennemis du christianisme, et qu'ils sont sortis pleins d'une infernale joie de cette conférence secrète. Tant de signes qui annoncent une affreuse catastrophe ne nous feront-ils pas enfin ouvrir les yeux, et, semblables à l'agneau que l'on conduit à la boucherie, nous laisserons-nous égorger sans nous défendre?

— Non, m'écriai-je avec feu, en rompant malgré moi le silence que j'avais, par déférence, observé jusqu'alors ; prenons les armes, et tuons le diable avant qu'il nous tue, comme on le dit dans mon pays!

— Je reconnais bien là l'ardeur chevaleresque de nos frères de France, dit Kavven en me tendant la main ; les Maronites sont braves aussi, et nos paysans combattront vaillamment pour la défense de leurs foyers. Les bras ne nous feront donc pas défaut, mais c'est la tête qui nous manque. L'émir Beschir-Achmed, notre kaïmakam, à qui devrait naturellement revenir l'honneur de nous commander, s'est fait expulser du pays il y a deux ans, tant était grande l'indignation que nous causait sa conduite pusillanime. D'autres émirs d'ancienne noblesse, depuis longtemps endormis dans le repos, sont d'une désespérante médiocrité ; il nous faudrait un chef intelligent, brave et actif, tel que tu étais, noble cheik, avant que ton grand âge t'empêchât de pouvoir supporter les fatigues d'une périlleuse campagne.

— Soyez vous-même ce chef, dis-je à Kharram en l'interrompant avec vivacité ; les Druses et les Métoualis ont été déjà plusieurs fois contraints de céder à l'effort de votre bras, votre nom est craint et respecté dans la montagne, et, pour moi, je tiendrai à honneur de servir sous vos ordres.

— Oh! reprit Joseph, lors même que je serais digne du commandement, comment pourrais-je l'obtenir! Étranger parmi nous, tu ne connais pas nos préjugés et tous les obstacles contre lesquels je me briserais sans aucun doute. Il nous faudrait un chef capable d'imposer aux diverses factions, non-seulement par la fermeté de son caractère et par ses talents, mais aussi par le prestige d'une naissance illustre. Où est-il l'homme habile qui pourrait être notre sauveur? Beschir-Hassaf serait peut-être celui de nos émirs qui réunirait le mieux les conditions nécessaires pour commander le Liban ; il est d'une famille qui a longtemps gouverné la montagne avec gloire, et on le dit brave et honnête, quoique ambitieux. Il est ton cousin, noble cheik ; comme tous ceux qui te connaissent, il doit avoir pour toi de l'estime et du respect ; en conférant avec lui, tu pourrais le décider à agir avec énergie, et tu l'éclairerais de tes conseils.

— J'irai trouver Beschir-Hassaf, répondit le vieux cheik, quoique j'espère peu de son secours. »

Cependant les domestiques venaient de servir le dîner, et nous nous mîmes à table sans parler davantage de ce qui nous préoccupait. Après le repas, Kharram demanda son cheval, et, malgré les instances que nous fîmes pour le retenir, il partit aussitôt, ayant, disait-il, des affaires pressantes à Éden.

XVI

Le lendemain au point du jour, le vieux cheik se mit en route, accompagné de Ben Kavven et de quatre vigoureux paysans, armés de fusils et de pistolets. Ils furent absents tout le reste de la semaine, et ne revinrent que le samedi soir ; je les attendais avec impatience, désireux de savoir ce qui se serait passé chez l'émir.

— Kharram est un noble cœur, me dit Ben Kavven à son retour, mais c'est un cerveau brûlé, et, comme je m'en doutais, il s'exagère les dangers que nous pouvons courir. Beschir-Hassaf a reçu mon père avec tous les égards dus à son âge, à son rang et à son mérite ; il a écouté ses avis avec une respectueuse attention, mais il lui a répondu que nous n'avions rien à craindre des Druses, qu'il connaissait beaucoup Khourchid-Pacha, gouverneur de Beyrouth, et qu'il en avait reçu l'assurance que les assassins des chrétiens de Katouli seraient recherchés et punis, et que la tranquillité du Liban ne serait pas troublée.

Le vieux cheik lui-même, quoique moins optimiste que son fils, me parut rassuré par son entretien avec Beschir-Hassaf ; il avait, du reste, admirablement supporté le voyage, et ne paraissait nullement fatigué de cette longue course à cheval par des chemins épouvantables.

Le lendemain de leur retour, nous vîmes arriver à Bennakir un hôte que nous n'attendions pas : c'é-

(1) Hatti-Houmayoun, traité de Paris du 30 mars 1856, par suite duquel, en Turquie, les sujets chrétiens devaient être traités à l'égal des Musulmans.

(2) Le mot de rayas signifie troupeaux ; les Musulmans l'appliquent aux chrétiens qui leur sont soumis.

(3) *Effendi*, bourgeois turc ; mot qui pourrait se traduire par notre mot de *Monsieur*.

(4) Jusqu'alors les chrétiens ne pouvaient monter que des ânes.

tait Ben Aridi, le beau-frère de Ben Kavven, le gendre du vieux cheik. Il venait tout exprès pour nous prier d'assister au mariage de sa fille.

Nous n'avions pas encore exécuté la promesse que nous lui avions faite d'aller le voir à Damas, et le moment nous paraissait bien choisi pour cette visite; Élia se portait à merveille, mon petit Philippe était presque entièrement rétabli, et le vieux cheik éprouvait une douce satisfaction à la pensée de bénir ses petits enfants; Ben Aridi n'eut donc pas de peine à nous décider à le suivre. Le voyage de Marseille nous tenait toujours à cœur, mais nous convînmes, ma femme et moi, que nous nous embarquerions à Beyrouth immédiatement après notre retour de Damas. Une fois cette résolution bien arrêtée, nous nous occupâmes activement des préparatifs du départ; le vieux cheik fourbit ses armes, Élia rassembla dans un coffret ses plus beaux atours et ceux de ses enfants; elle y joignit une grande quantité de laine d'une blancheur et d'une finesse incomparables qu'elle avait filée de ses propres mains; Francis, qui était devenu un grand et beau garçon, s'occupait avec ardeur de l'équipement des chevaux et des provisions de route; mes enfants eux-mêmes, tout petits qu'ils étaient, prenaient part à ce mouvement; ils allaient et venaient dans la maison, rassemblant leurs jouets en riant et en chantant. Hélas! je ne puis me rappeler toute cette joie sans que mes yeux se mouillent de larmes, et sans que mon cœur, brisé par tant de tortures, ne sente ses blessures se rouvrir.

Nous partîmes un matin par le temps le plus admirable. De légers flocons de pourpre et d'or, glissant mollement dans l'azur des cieux, voilaient à demi le trop vif éclat du soleil; les rhododendrons en fleurs nous envoyaient leurs plus doux parfums; les faisans dorés se jouaient dans les bruyères, et les dentelures des rochers gigantesques se découpaient à l'horizon en gracieuses silhouettes.

Élia, enveloppée comme d'un nuage de son grand voile blanc, et tenant devant elle son plus jeune fils, montait une belle jument blanche qui hennissait de plaisir en respirant l'air du matin; je m'étais chargé de Philippe, et mes deux petites filles, Amina et Placidie, assises dans des paniers, se faisaient contre-poids sur les flancs d'un mulet, conduit par un serviteur fidèle. Le cheik, Ben Aridi et Francis montaient d'excellents chevaux, et deux mulets portaient nos bagages. Quant à Ben Kavven, quelques affaires urgentes le retenaient à Bennakir, mais il devait venir nous rejoindre sous peu.

Nous cheminions à petites journées, tantôt jouissant en silence de la vue des sites les plus pittoresques, tantôt répondant aux questions des enfants, ou charmant le voyage par quelques propos joyeux. Quand nous avions faim, nous nous arrêtions sous un arbre, autant que possible auprès d'une source d'eau vive; nous tirions nos provisions, nous nous asseyions à terre, et nous prenions joyeusement un frugal repas. Quand nous ne trouvions que de l'eau saumâtre, nous la mélangions avec du café ou avec de l'eau-de-vie. Le soir, nos serviteurs donnaient l'orge aux chevaux, qu'ils laissaient paître librement dans les bruyères; puis ils dressaient nos tentes à l'abri de quelque rocher, tout en faisant rôtir le quartier de mouton et en préparant le pilau qui composaient le repas. Nous faisions ensuite en commun la prière du soir, à genoux, sous la grande voûte étoilée, et enveloppés de nos manteaux, nous nous endormions paisiblement sous l'œil du Seigneur, malgré l'humidité de la nuit et les cris des chacals.

Nous descendîmes ainsi des hauteurs du Liban, nous traversâmes la Cœlé-Syrie, et après avoir gravi le dernier col de l'Anti-Liban, nous embrassâmes d'un regard charmé les magnifiques environs de Damas.

Aucun pays au monde n'est plus beau, peut-être, que cette vaste plaine, à laquelle une ligne onduleuse de montagnes boisées sert de ceinture, et que les sept branches du Barada arrosent dans tous les sens, serpentant en rubans argentés au milieu du velours vert des prairies émaillées de fleurs, avant de se perdre dans le Bakr-el-Heidjany (1). Les arbres y poussent avec une puissance de végétation inconnue dans nos campagnes, et l'on peut y récolter, avec les dattes de l'Afrique, les produits de tous les climats de l'Europe et de l'Asie.

A mesure que nous approchions de Damas, après un séjour de quelques heures au village de Zebdany, où l'on ne trouve guère qu'une douzaine de familles catholiques, nous voyions une affluence de population à laquelle nous n'étions pas habitués dans les montagnes du Liban. Des troupes de villageois allaient et venaient, les uns à pied, d'autres sur leurs mules; des femmes turques passaient enveloppées de leurs voiles, et de longues files de chameaux, pesamment chargés, apportaient les denrées de contrées lointaines. La capitale de la Syrie nous apparaissait avec ses flèches, ses minarets, ses dômes superbes, au milieu du jardin embaumé qui sert d'écrin à cette perle de l'Orient.

Entrés dans la ville par la porte orientale (2), nous suivîmes quelque temps la *via Recta* (3), celle même que saint Paul, renversé et aveuglé sur la route de Damas, avait parcourue pour se rendre à la maison d'Ananie; puis faisant un détour pour gagner le quartier des chrétiens, nous arrivâmes chez Ben Aridi, où toute la famille, assemblée dans le divan, nous accueillit avec des cris de joie et des larmes de bonheur. Mariem, la future épouse, était une jolie brune, à peine âgée de quinze ans: Boutros, son fiancé, n'avait guère que vingt mois de plus. Ces deux aimables enfants, destinés l'un à l'autre dès le berceau, faisaient plaisir à voir par leur tendresse mutuelle.

C'était quinze jours après notre arrivée que leur mariage devait être célébré; nous passâmes ce temps à visiter Damas (4). Cette grande cité, l'une des villes saintes de l'islamisme, a été fondée par Hus, fils d'Aram et petit-fils de Sem, et agrandie par Damasus, dont elle a tiré son nom. Suivant l'historien Josèphe, Abraham aurait régné à Damas,

---

(1) Bakr-el-Heidjany, lac salé.

(2) Porte à trois larges ouvertures, dont deux sont murées maintenant.

(3) « La *via Recta*, longue d'une lieue, traverse Damas de part en part comme autrefois; elle est encore sa principale et sa plus riche artère. » (G. DE SALVERTE.)

(4) Damas, appelée Erch-Scham par les Musulmans.

qui serait restée la capitale de la Syrie et de la Phénicie jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne. Assiégée et prise tour à tour par les Assyriens, les Grecs, les Romains, les Sarrasins, les Perses, les Turcs et les Égyptiens, elle est rentrée depuis quelque temps sous la dépendance des Turcs, qui en ont fait le chef-lieu d'un pachalik. Elle sert de rendez-vous aux pèlerins musulmans que leur zèle religieux conduit à la Mecque, et qui profitent de leur voyage pour trafiquer le long de la route avec les tribus nomades, et pour rapporter de l'Arabie des parfums précieux, et des tissus de soie et d'or (1).

La ville de Damas, encore enfermée dans l'enceinte fortifiée, construite par Sélim Ier, sur l'emplacement des anciens murs que les Arabes avaient élevés, vers l'année 650, a environ trois kilomètres de long. Dix-huit portes, dont chacune a son gardien, peuvent en livrer l'entrée. Ses rues, bien pavées et bordées de petits trottoirs, sont un peu plus larges et un peu plus propres que celles de la plupart des villes turques; ses maisons, construites en briques et en terre, sont d'une très-modeste apparence, mais plusieurs d'entre elles offrent à l'intérieur toutes les magnificences du luxe oriental: larges cours pavées de marbres précieux et rafraîchies par des jets d'eau, bosquets ombreux, jardins plantés d'orangers et d'arbres fruitiers; et dans les appartements, dont les plafonds sont peints à fresque, riches lambris de bois des Indes, moelleux tapis de Smyrne, glaces de Venise, meubles incrustés de nacre et d'ivoire, tout ce qui repose ou charme les yeux!

L'aspect un peu monotone de la ville est relevé par quelques monuments; on y remarque le seraï, ou palais du pacha, les kans d'Azad-Pacha et de Soliman-Pacha, les cafés au nombre de cent cinquante, regardés avec raison comme les plus beaux de l'Orient, le grand bazar, dans lequel on peut réunir jusqu'à trois cents chameaux chargés de marchandises, et surtout les mosquées, dont la principale, bâtie pour les chrétiens, et autrefois dédiée à saint Jean-Baptiste, était un des plus beaux temples élevés à la gloire du Seigneur.

La population de Damas était dernièrement encore de 180,000 âmes, dont 130,000 musulmans, 30,000 chrétiens, grecs ou latins, et 20,000 juifs; ces derniers possèdent trois synagogues; les Grecs schismatiques avaient une église, et les catholiques remplissaient leurs devoirs religieux dans les chapelles de trois couvents latins, celui des Pères de la terre sainte, celui des Lazaristes, successeurs des Jésuites (2), et celui des Capucins.

Ben Aridi nous promena aussi dans les jardins délicieux, plantés de cèdres, de palmiers, de figuiers et d'orangers, que le Barrada (1) arrose de ses eaux limpides; il nous fit remarquer sur la route de Jérusalem le lieu où s'opéra la conversion de saint Paul, et, entre les créneaux de la porte orientale, celui près duquel on assure que les premiers chrétiens descendirent l'apôtre hors des remparts pour le soustraire à la mort. Cet excellent Ben Aridi était si heureux de notre présence à Damas, qu'il faisait tous ses efforts pour rendre notre séjour agréable, et son caractère doux et ouvert, sa gaieté communicative répandaient un grand charme dans notre cercle de famille; mais un jour qu'il était sorti seul pour une affaire de peu d'importance, il revint chez lui sombre et taciturne. Ni le babil des jeunes filles, ni les jeux des enfants ne parvenaient à le distraire de ses tristes pensées. Nous lui demandâmes s'il était malade, il prétexta un mal de tête et il fit quelques efforts pour nous cacher ses préoccupations, mais il était facile de voir qu'il était en proie à une vive inquiétude; il débitait avec une volubilité fébrile des phrases presque dépourvues de sens, puis il retombait malgré lui dans une rêverie douloureuse, et, dans un moment où ses regards étaient fixés sur la jeune fiancée, je crus apercevoir des larmes dans ses yeux : le lendemain il nous quitta de bonne heure sans nous proposer aucune promenade dans les environs, et en nous engageant même, sous je ne sais quel prétexte, à rester au logis.

« Ton mari nous cache quelque chose, dit Élia à sa tante.

— Je le crains, en effet, et j'en suis d'autant plus tourmentée, qu'il n'a jamais eu de secret pour moi, répondit celle-ci.

— Je crois savoir ce que c'est, dit le jeune Boutros, il n'est bruit dans la ville que des horreurs commises par les Druses sur les chrétiens des environs de Beyrouth.

— Que dis-tu là? s'écrièrent à la fois ma femme et ses cousines.

— Ces jours derniers ce n'était encore qu'un bruit vague, reprit le jeune homme, une de ces sourdes rumeurs qui semblent apportées sur l'aile de quelque mauvais génie; mais dès hier au soir il n'y avait, hélas! plus de doute; plusieurs chrétiens, échappés au massacre, sont arrivés à Damas et ont fait connaître d'horribles événements.

— Grand Dieu! mon père qui devrait être arrivé ici depuis quelques jours, et dont nous n'avons point de nouvelles! s'écria ma femme éperdue.

— Ce que l'on raconte est sans doute exagéré, reprit vivement le jeune homme ; rassure-toi donc, Élia, et toi, Mariem, ma douce colombe, pourquoi te troubler ainsi? ton oncle ne court probablement

(1) C'est pour cela que le pacha de Damas porte le nom d'Émir-Hadji, ou prince du pèlerinage.

(2) « Quand, vers 1640, les premiers Jésuites furent appelés à Damas par le patriarche grec Eutimias, ils n'y trouvèrent que trois familles catholiques, sans compter ceux qui appartenaient aux rites orientaux. Un siècle plus tard, le zèle des missionnaires français, la fermeté des patriarches, la protection de nos rois et la bienveillance passagère de quelques pachas avaient porté à neuf mille le nombre total des catholiques, pour la ville seulement. »

» La mission des Jésuites, interrompue par le martyre de plusieurs pères, a été reprise avec ardeur par les Lazaristes. L'école française est devenue encore une fois impuissante à contenir les enfants qui s'y pressaient.

» Quatre prêtres et trois frères y dirigent quatre classes, dont une de français. L'enseignement religieux y domine, mais aucun élève n'en sort sans parler couramment le français et l'italien, sans savoir lire, écrire et calculer. » (G. de Salverte.)

(1) Le Barrada (l'Albana et le Pharphar de l'écriture) se divise en sept branches.

aucun danger, ajouta-t-il en voyant la pâleur de sa fiancée. Ce n'est malheureusement pas la première fois que nous avons à déplorer des violences exercées sur quelques-uns de nos frères en Jésus-Christ, mais, grâces à Dieu! nous sommes ici en sûreté, et les autorités nous protégent contre de pareilles horreurs. »

Le pauvre garçon s'efforçait de paraître rassuré, mais on s'apercevait aisément qu'il était lui-même fortement ému. Nous lui fîmes plusieurs questions qu'il éluda, ne sachant rien de plus, ou ne voulant pas nous le dire. Dans ce moment, Ben Aridi revint, il était encore plus pâle et plus agité que la veille; il jeta un seul regard sur le groupe des femmes rassemblées autour du jeune homme, et remarquant leur émotion :

« Boutros a parlé, dit-il, j'aurais préféré qu'il fût plus maître de sa langue. »

Il alla s'accroupir au bout du divan, et appuya sa tête dans ses mains.

Il s'écoula plusieurs minutes d'un morne silence. Enfin notre tante se leva de la pile de coussins sur laquelle elle était assise, et, prenant la main de son mari :

« Mon cher Aridi, lui dit-elle avec douceur, nous en savons maintenant trop ou pas assez; dis-nous ce qui en est; il y a des doutes plus terribles encore que la vérité.

— Non, non, répondit-il en secouant la tête, cette fois, l'imagination ne saurait aller au delà de la réalité.

— Cher oncle, dit Élia tremblante, vous nous faites mourir à petit feu; savez-vous quelque chose de mon père?

— C'est surtout pour m'informer de lui que je suis sorti ce matin, et nul n'a pu m'en donner des nouvelles, mais le Kesrouan est demeuré tranquille, et nous avons tout lieu d'espérer que Ben Kavven n'a rien à craindre au milieu de ses fidèles paysans, seulement il ne faut pas nous attendre à le voir arriver à Damas, car il y aurait de la folie de sa part à s'exposer maintenant aux dangers de la route.

— Et faudra-t-il, s'écria Boutros, que le jour de mon union avec Mariem soit retardé jusqu'à l'arrivée de Ben Kavven?

— Pauvres enfants! dit Ben Aridi avec des larmes dans la voix, plus de soixante villages chrétiens, brûlés à la fois, peuvent-ils être pour vous le flambeau de l'hymen?

— Jésus! Marie! que de pauvres gens ruinés! s'écrièrent les femmes.

— Et si ce n'était que la ruine, continua Ben Aridi, mais toutes les lois de la justice et de l'humanité violées, le sang coulant en grands flots, les chrétiens de tout âge et de tout sexe torturés avec tous les raffinements d'une cruauté diabolique, les membres coupés en morceaux, les enfants égorgés sur les genoux de leurs mères!.....

— Assez, assez, criai-je à Ben Aridi, en voyant les femmes prêtes à se trouver mal.

— Et ne faut-il pas qu'elles se familiarisent avec toutes ces horreurs! Le moment n'est pas éloigné peut-être où la persécution nous atteindra à notre tour, et où il nous faudra choisir entre l'apostasie et la mort.

— Grâce à la miséricorde divine, notre choix ne serait pas douteux, dit Élia d'une voix ferme.

— Oh! que le ciel éloigne de nous une si affreuse extrémité! s'écria sa tante.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain Numéro.)

REVUE MUSICALE

On aura sans doute remarqué que notre catalogue de juin contient un grand nombre de compositions sérieuses et classiques dues aux auteurs célèbres. C'est que nous avons cette conviction que l'étude des grands maîtres est indispensable et doit être la base de toute éducation musicale bien dirigée. Sans cette étude, il n'y a pas de style, de correction, de goût possible. Dans la plupart des œuvres modernes, on ne saurait puiser cette précision du rythme, cette exactitude des mouvements, cette sévérité de la mesure qui doivent caractériser tout d'abord le véritable musicien. Aussi ne recommandons-nous les morceaux de musique légère que comme délassement ; la récréation devient nécessaire après tout travail sérieux. — Parmi les productions du jour auxquelles on peut reconnaître un mérite incontestable, dans le genre dont nous venons de parler, il faut citer les nouveaux quadrilles qui se trouvent dans notre collection de ce mois, tels que *les Petites Souris blanches*, de Battman; *le Fou du Prince*, de Lamothe; *le Chasseur*, de Bazière; et *Oh! la la!* quadrille des plus *désopilants*. Une charmante valse de Soriano, et une mazurka du meilleur goût, par Trébuzien, méritent une mention spéciale.

Comme musique de chant, nous continuons à donner les morceaux détachés de la belle partition de Félicien David, *Lalla-Roukh*, et par le nombre des demandes qui nous arrivent, il nous est permis de juger que l'immense succès de cet ouvrage s'accroît encore.

Pour les amateurs de l'orgue ou harmonium, ce sympathique et grave instrument qui tend chaque jour à se populariser, — ce qui est une véritable conquête pour l'art, — nous recommandons la collection des morceaux tirés d'Haydn, Beethoven, Weber, Mozart, Haendel, Rossini, Mendelssohn, Rameau, Grétry, Bellini, etc., ainsi que des *chœurs* à trois parties, et des *chants syllabiques*, avec accompagnement d'orgue, par l'abbé Goupil. Cette musique d'orgue, qui ne fait pas partie de l'abonnement, étant marquée prix net, sera livrée avec une forte remise.

ÉMILE PRUDENT — CONCERT DU CIRQUE NAPOLÉON TAMBERLICK



Tout brille, tout chante, tout s'épanouit en cette délicieuse saison, le soleil dans le ciel, la fleur dans la prairie, l'oiseau dans la forêt, le poète sous les ombrages. Lorsque nous voudrions causer avec nos jeunes lectrices des splendeurs de cette riche nature qui se réveille aujourd'hui avec tant de grâces et de parfums, il faut nous recueillir dans un solennel silence et prêter l'oreille au glas qui tinte lugubrement dans une église tendue de noir.

Jetez aux vents les roses et les pervenches de vos bouquets, jeunes filles, tressez des couronnes d'immortelles, et venez les poser religieusement sur le tertre qui recouvre un grand artiste mort hier.

Vous avez toutes connu Émile Prudent, un des contemporains de notre pléiade artistique; vous avez admiré la grâce, l'esprit, la verve et la finesse qu'il apportait dans l'exécution de ses œuvres ; nul ne personnifiait autant que lui le côté saillant du caractère français. Moins profond, moins émouvant que Thalberg, dont il aimait à suivre l'école, il possédait plus de vivacité, plus d'élégance, plus d'imprévu. Improvisateur distingué, il fut assurément l'un de nos meilleurs pianistes; ses ouvrages ont une grande notoriété. Les fantaisies charmantes de la *Lucie* et du *Domino Noir*, les *Souvenirs de Beethoven*, les *Caprices de la Sonnambula*, le concerto-symphonie *la Prairie*, *la Danse des Fées*, *la Ronde de Nuit*, *les Hirondelles*, *les Naïades*, *la Barcarolle*, toutes ces compositions d'un charme inexprimable, forment un bagage musical de la plus haute portée. Aussi le nom d'Émile Prudent était-il universellement connu. Ses voyages l'avaient rendu célèbre dans les pays les plus lointains. Partout on citait avec enthousiasme le virtuose et le compositeur.

Né à Angoulême, le 3 avril 1817, il fut envoyé dès l'âge de dix ans au Conservatoire de Paris, et admis dans la classe de Zimmermann. Il remporta bientôt le premier prix et partit pour la Belgique, où il obtint de très-éclatants succès. Revenu à Paris pour se faire entendre dans les meilleurs concerts du temps, devant un public beaucoup moins indulgent que celui de nos jours, il y acquit une réputation qui ne se démentit jamais. La dernière de ses pérégrinations, entreprise avec Roger, de l'Opéra, devint pour les deux voyageurs une suite de triomphes et d'ovations. La mort l'a enlevé jeune encore, au moment où il mettait la dernière main à plusieurs compositions qu'attendaient impatiemment ses éditeurs.

Les adieux fraternels de tous les grands artistes ont retenti sur sa tombe. Berlioz, H. Herz, Albéric Second, Monnais, et la plupart des professeurs et compositeurs du Conservatoire, assistaient au service divin. L'orchestre des Italiens a fait entendre une marche funèbre. M. Carvalho a tenu l'orgue de la façon la plus remarquable. Je vous le disais bien, jeunes filles, jetez au vent vos roses et vos pervenches, c'est l'immortelle des tombeaux qui doit les remplacer pour un jour.

Nous venons de parler de ceux qui ne sont plus, hélas! causons à présent de ceux qui restent. Il faut toujours revenir à la vie, qu'elle soit jonchée de fleurs ou d'épines, brillante de soleil ou obscurcie de brouillards. Avez-vous entendu parler du grand concert donné au Cirque Napoléon, en l'honneur de Notre-Dame des Arts, nouvelle sainte un peu mondaine du moderne calendrier? Afin d'attirer le public blasé par tant de solennités de ce genre, il fallait un nom retentissant. Or, Tamberlick et son *ut* faisaient rêver les directeurs. Mais comment atteindre l'étoile dont on voit les reflets dans un seau d'eau? Le fameux chanteur entendit parler de l'ambitieux projet, et vint lui-même offrir aux orphelins de l'art, l'appui de son concours gratuit. On devait entendre le 24 avril, dans l'immense arène du Cirque, un oratorio d'Alary, avec paroles d'Émile Deschamps et Émilien Pacini. Les billets étaient placés, les affiches couvraient les murs, lorsqu'une grippe mal avisée sévit sur le personnel chantant. Pendant ce temps Tamberlick appelé à Londres, signait un engagement avec le théâtre de Covent-Garden. Que faire? Tamberlick, averti de cette calamité publique, se décide à faire un coup d'État. Il traverse la Manche, organise et patronne le concert pour le 16 mai; y fait merveille avec son *ut*, et retourne à Londres chargé de couronnes et de bénédictions. — Voilà certes un grand cœur sous la poitrine d'un grand artiste!

L'orchestre du Théâtre-Italien était habilement dirigé par son chef habituel, M. Bonetti. Mesdames Pomerani, Marie Cruvelli et Broux-Laveyssière, MM. Tamberlick, Coulon et Bussine prêtaient leur concours à cette œuvre de charité. Aussi *la Rédemption*, grande et belle page d'Alary, fut-elle religieusement écoutée par trois mille auditeurs enthousiastes. Les morceaux les plus remarquables étaient: le trio de *la Foi*, *l'Espérance et la Charité*, chanté par mesdames Pomerani, Cruvelli et Broux-Laveyssière. La grande marche funèbre qui commence la quatrième partie, le chœur des *Filles du Pasteur*, une romance de *la Vierge Marie*, enfin l'air du *Messie*, dans lequel Tamberlick lança le fameux *ut* de poitrine sur les hauteurs de Golgotha, avec une force et une ampleur dignes du sujet qu'il avait à interpréter. Ainsi finit glorieusement ce qui avait commencé sous de sinistres auspices. N'est-ce pas le cas de dire avec le proverbe que les jours se suivent et ne se ressemblent pas?

MARIE LASSAVEUR.



Correspondance.

THÉRÈSE A MADELEINE



OTRE lettre m'a fait grand plaisir, chère amie. La régularité du programme de vos journées me fait bien augurer de l'avenir; votre *petite maman* est décidément très-contente de vous.

J'envie votre séjour à la campagne. J'aimerais à vivre avec vous au milieu des champs; respirant un air pur, allant chercher les grands bois, le bord de l'eau, les promenades où nous causerions de tant de choses! Au lieu de cela, je reste ici, puisque notre peu de fortune nous y force; d'ailleurs, la convalescence de ma bonne mère nécessite encore des soins trop multipliés pour oser quitter notre bonne ville de Paris.

Pour remplacer la campagne, j'ai mon jardin sur mes fenêtres; j'éprouve une joie de propriétaire à renouveler les fleurs de mes caisses, à semer des graines, et arroser mes plantes. C'est le grand luxe de notre modeste intérieur; je trompe ainsi la destinée, me contentant de ce que j'ai, sans murmurer de ce qui me manque.

J'ai compris par toutes les épreuves que nous avons eues à subir depuis mon enfance, que le bonheur est relatif. On peut presque dire: « Est heureux qui veut. » Le bonheur dépend, en grande partie, de nous-mêmes. J'excepte bien entendu ces jours cruels où l'on est sous le coup de grands malheurs; mais à part les douleurs inévitables qui nous frappent, une femme surtout est heureuse, lorsque dans la condition ordinaire de la vie, elle accepte avec soumission la destinée qui lui est faite, s'arrangeant des peines qu'elle doit supporter et des privations qui lui sont imposées. J'ai trouvé le repos dans cette maxime que ma mère m'inspira bien jeune encore; connaissant les misères de ce monde et me prévenant contre leur rigueur par la raison et la résignation.

Quelques-unes de mes amies restent comme moi à Paris, cet été; vous savez que je l'aime en tout temps. D'ailleurs, depuis que nous demeurons à Passy, nous sommes presque à la campagne, à la porte du bois de Boulogne; nous y allons presque chaque jour, non autour du lac et dans cette avenue des cavaliers, encombrée de voitures et de chevaux, mais dans les délicieux petits sentiers, au bord du ruisseau qui traverse si pittoresquement le bois jusqu'à Longchamps; nous y sommes presque toujours seules, ce que vous aurez peine à croire; pourtant rien de plus vrai!

Souvent aussi, nous allons faire quelques excursions aux environs de Paris, à Saint-Cloud, à Saint-Germain, etc.; ces petits voyages ne sont pas dispendieux et amusent. Nous avons fait le projet d'une partie à Saint-Germain, pour lundi; je vous conterai notre voyage, si, en véritable campagnarde que vous êtes, vous voulez bien écouter cette course parisienne entremêlée de poussière et d'aventures; plus ou moins chargée de mirlitons et de pains d'épices.

Nous irons avec Louise, mon amie parfaite, comme vous dites. Il est vrai que je ne connais rien de meilleur et de plus charmant; elle a toutes les qualités et toutes les grâces à la fois; sa beauté a fait grand bruit cet hiver; mais le mariage qu'elle fait étonne beaucoup de monde, excepté ceux qui sont dignes de l'apprécier. Il faut que je vous en parle un peu, car nous ne parlons pas d'autre chose ici depuis que ce mariage est décidé.

Louise est riche; sa mère, en lui donnant une éducation accomplie, lui avait toujours recommandé de ne regarder la fortune que comme un don de Dieu, à la condition de l'employer noblement et sans égoïsme. Elle l'habitua de bonne heure à chercher exclusivement dans celui qui devait être son mari, les qualités et les vertus de l'homme de bien, sans exiger une richesse dont heureusement elle pouvait se passer.

L'année dernière, quand Louise eut ses vingt ans accomplis, madame Raimbault lui présenta deux partis dont le choix lui paraissait également convenable.

L'un était le marquis de ***, portant un des plus grands noms de France; riche et fort à la mode dans le faubourg Saint-Germain. Ses qualités s'arrêtaient à celles du vulgaire; il n'annonçait aucun défaut saillant de caractère. L'autre était un élégant du sport, ne parlant que des chevaux qu'il avait achetés, de ceux qui couraient le mieux; des prix à remporter; « au demeurant, le meilleur fils du monde; » fort rangé, du reste, économisant sur d'honorables dépenses pour payer celles de ses écu-

ries, et diminuant le luxe de son hôtel, pour avoir un beau cheval pur sang ou un groom de plus.

Louise les refusa tous deux. — D'abord, dit-elle à sa mère, le marquis de *** est trop grand seigneur pour nous; est-il besoin que mademoiselle Raimbault tout court, entre dans une famille noble où l'on estimera son argent, — la chose importante, — comme remplaçant tant bien que mal les quartiers de noblesse qu'elle n'a pas? Ma belle-mère dira en souriant avec malice, comme madame de Grignan disait des écus de sa belle-fille : « Il faut du fumier pour fumer les meilleures terres. » Bien obligé du compliment; je ne tiens pas à inspirer la centième édition de ce mot fameux. Si je dois rencontrer dans le monde un homme d'une grande noblesse et qu'il se fasse aimer de moi, je me résignerai à l'épouser, parce que je l'aimerai, et que j'aurai découvert en lui des qualités rares auxquelles il serait fou de renoncer par amour-propre. Sans cela, chère mère, dit-elle en embrassant madame Raimbault, qui l'écoutait avec orgueil, je n'entrerai jamais dans une famille plus noble que moi. Quant au second prétendant, j'en veux encore moins. Vous m'avez donné des goûts simples, l'habitude de la vie d'intérieur, l'amour de la piété, des bonnes œuvres, et enfin le désir d'être une femme toute à ses devoirs et à sa famille.

M. *** ne peut absolument me convenir pour remplir ce rôle que j'espère suivre toute ma vie. J'ai l'assurance que je ne serai jamais à la hauteur de ses conversations sur le turf, le sport, etc., exclusivement et inclusivement.

Vous figurez-vous la gaieté et la paix de notre ménage, lorsque, proposant à mon mari quelque promenade ensemble, quelques heures de repos et de solitude, il m'opposera les courses de Chantilly, où il est indispensable qu'il se trouve, quelquefois même celles d'Epsom, en Angleterre? Je lui offrirais une bonne œuvre à faire, il répondrait qu'il faut acheter un cheval; bref, il n'aurait ni mes goûts, ni mes sentiments, ni la religion que je mettrai dans tout ce qui a rapport à la vie sédentaire et aux devoirs d'intérieur. La mère approuva sa fille, et les deux prétendants furent congédiés.

Mais il restait dans l'ombre, et Mme Raimbault le savait bien, un jeune homme qui n'osait parler d'amour, ni offrir sa main à mademoiselle Louise; il l'aimait profondément depuis longtemps; c'était M. Paul Darbel, fils unique d'une amie intime de madame Raimbault. Il avait une fortune honorable, mais moins grande que celle de Louise. Une partie de cette fortune fut sacrifiée pour payer les dettes de son père, lorsque celui-ci mourut.

L'ordre, l'économie, réparèrent ces pertes; et à vingt ans M. Darbel se destina à la littérature. Parti sérieux, presque toujours ingrat, où le mérite même est si souvent méconnu. Cependant depuis quelques années, Paul Darbel s'est fait un nom célèbre et apprécié dans les lettres, et chaque jour amène de nouveaux triomphes. Souvent Mme Raimbault l'avait questionné sur ses projets d'avenir : il répondait vaillamment que sa carrière était tracée, qu'il était heureux de cette vie belliqueuse et difficile, et que, quant à se marier, sauf à revenir pourtant sur cette décision, il pensait ne se marier jamais.

Cependant, il venait souvent chez la mère de Louise; madame Raimbault l'y attirait avec une persistance qui étonnait sa fille, mais elle n'en disait rien. A son insu, Louise aimait Paul; elle le disait encore moins; ne comprenant pas cette préférence placée au plus profond de son cœur, et que sa mère avait préparée de loin, sans qu'elle s'en doutât.

Bref, pour abréger mon histoire, Paul et Louise vont se marier. Ils sont heureux au delà de toute expression. Leur bonheur est fondé sur un attachement véritable, sur l'estime de leurs caractères, sur les qualités et les vertus qu'ils possèdent, et leurs goûts en tout semblables. Vous jugez avec quelle joie la mère de M. Darbel voit ce mariage. Il était inespéré pour son fils; et celle qui va lui donner une fortune de plus de cent mille livres de rente sera bien accueillie dans la famille : autre calcul bien entendu, et que si peu de femmes savent comprendre. La nature humaine est faite de cette sorte qu'elle ne s'attache réellement et sérieusement qu'à ceux dont elle reçoit un avantage quelconque. Sans doute les cœurs privilégiés se lient par les bienfaits qu'ils donnent, mais en général ceux qui nous demandent toujours sans nous rien donner jamais, sont des êtres importuns dont nous faisons bon marché.

Je pense que vous désirez être au courant de ce que Louise va faire, tant pour sa toilette que pour les différentes dispositions qu'elle doit prendre après son mariage.

Pour sa toilette de mariée, elle sera des plus simples : une robe d'organdi sur un dessous de taffetas blanc; la robe, avec un large ourlet dans le bas, est à queue; le corsage entièrement doublé de taffetas; un voile de tulle et très-peu de fleurs sur la tête.

Elle habitera le château où elle est née, madame Raimbault le lui donne en dot. — Elle y établira une école de sœurs de charité; deux sœurs sont déjà demandées, et leur petite maison achetée. Comme j'irai très-probablement passer quelque temps avec elle, cet automne, je vous dirai tout ce que j'ai vu, tout ce que je découvrirai de cet admirable cœur, qui sait si bien comprendre le vrai moyen de se faire beaucoup aimer.

MODES.

Les lois de l'étiquette sur les visites, sont décidément un grand embarras pour beaucoup d'entre vous, mes chères amies, à en juger par les fréquentes demandes que nous recevons; nous allons donc vous dire quelques mots sur les principales règles à observer.

Les visites du jour de l'an, vous le savez toutes, doivent être faites dans le mois de janvier, mais il faut autant que possible éviter de les prolonger beaucoup au delà de la première quinzaine de janvier.

Lorsque vous arrivez dans une ville, aussitôt que votre maison est organisée, commencez vos visites. Si vous êtes femme ou fille de fonctionnaire installez-vous aussi promptement que possible, puis faites vos visites accompagnée de votre père ou de votre mari, en commençant par celles dans l'administration dont il fait partie. Prenez à l'avance très-scrupuleusement

vos informations sur les personnes de la ville que vous désirez voir, afin d'éviter d'être plus tard forcée de rompre des relations, que vous auriez entamées vous-même. Après la réception d'un billet de mariage s'il y a encore quelque temps avant la cérémonie, faites une visite aux parents de celui des futurs que vous connaissez, si le jour est trop rapproché contentez-vous d'envoyer une carte; il serait indiscret de vous présenter dans ces derniers moments, entièrement consacrés à la famille. Après avoir assisté à la bénédiction nuptiale si vous ne l'avez pu avant, vous faites aux parents votre visite de félicitations; mais vous attendrez les jeunes mariés qui vous doivent la première visite, pour vous remercier d'être venue à leur mariage. Pour une naissance, les billets sont envoyés aussitôt que la jeune mère est en état de recevoir, alors votre visite doit se faire peu attendre, et la jeune femme la rendra aussitôt qu'elle sera complètement rétablie. Lorsque vous recevez un billet de mort, vous ne devez pas, à moins d'un empêchement sérieux, vous affranchir de ces tristes cérémonies, après le service vous verrez la famille, si elle reçoit; dans le cas contraire vous remettrez une carte. Si vous avez eu le malheur de perdre un de vos proches parents, vous devez au bout de deux mois environ rendre les visites aux personnes qui sont venues vous témoigner leur sympathie, au moment de l'événement; vous devez ces visites, même aux personnes que vous n'avez pas l'habitude de voir, comme simple remercîment de l'intérêt que l'on vous a marqué, sans que cela vous engage à continuer ces relations à l'avenir.

Vous devez également une visite dans les huit jours aux personnes chez lesquelles vous avez été à un bal ou à un dîner, et si vous ne pouvez accepter l'invitation, il faut vous en excuser à l'avance par une visite ou un billet.

Il est bien entendu que toutes ces règles ne sont que pour les relations peu intimes; en famille et entre amies, je ne sais rien de plus triste que ces susceptibilités qui nuisent à la véritable amitié. Ne *comptez* jamais avec vos amies, soit pour les lettres, soit pour les visites, et surtout n'allez pas vous fâcher si l'on se trouve en retard avec vous. Cherchez, au contraire, à trouver de vous-même une excuse pour ce retard, venant d'une personne que vous savez vous aimer réellement.

Ce que nous vous avons dit, mesdemoiselles, ne peut s'appliquer qu'à la France en général, et même, avec quelques nuances, suivant les différentes provinces; mais ces usages établis ne peuvent s'étendre à l'étranger, car, vous le savez, chaque pays a les siens, qui se trouvent souvent en opposition avec ceux d'une contrée très rapprochée. Si nous avons adopté l'affectueux *shake hands* britannique, il est certains points sur lesquels la politesse est bien différente; ainsi en France, par exemple, un homme qui, dans un escalier ou un chemin étroit, passerait à côté d'une dame sans se découvrir, serait à juste titre considéré comme un homme sans éducation; chez nos voisins au contraire, si les dames qu'il rencontre lui sont inconnues, et qu'il porte la main à son chapeau, on le trouve fort impertinent.

Nous voici tout à fait au fort de l'été! C'est le règne des étoffes légères. Pourquoi faut-il que les manches étroites soient venues, dans cette saison, nous forcer à emprisonner nos bras, dans des étuis semblables à des manches d'habit d'homme, qui tout en étant faits de tissus légers n'en sont pas moins fort chauds? Pour les jeunes filles, heureusement, les canezous blancs sont un moyen d'échapper à cette vilaine mode.

Comme pardessus le collet l'a décidément emporté sur tous les autres; il se fait en cachemire, en alpaga, en grenadine, en foulard, en taffetas noir, etc.; le collet se porte à tout âge. Les châles ont aussi une très-grande vogue; ils sont en cachemire brodés ou non, garnis de guipure, ou de dentelle pour grande toilette. L'écharpe pareille à la robe garnie de rubans ou d'un petit volant tuyauté est charmante pour jeune fille; on peut la faire aussi en taffetas noir. Quant aux écharpes, châles, ou mantelets en mousseline blanche ils sont complètement tombés.

Il y a une si grande variété dans les étoffes, que l'on n'a vraiment que l'embarras du choix. Le foulard des Indes fait toujours de fort jolies robes habillées et aussi de très-bonnes robes de fatigue; vous trouverez un grand assortiment de cette étoffe, 53, rue de Rivoli, à la Colonie des Indes, qui vous enverra franco un grand choix d'échantillons, des petits semés de croissants ou dessins turcs, sur fond blanc, gris acier, cendre de rose, bleu mexicain, havane, cuir, etc.; des rayures ou quadrillés, des branches de fleurs sur fond pointillé, des petits bouquets pompadour, tous ces genres de dessins sont reproduits sur des fonds de toutes les nuances.

La toile japonaise est très-agréable pour la campagne, on peut la soutacher en laine noire ou la faire sans ornement. Les toilettes ordinaires sont, comme je vous l'ai déjà dit, en alpaga, mohair, etc.; on peut les orner de différentes manières: d'une broderie russe, d'une passementerie noire ou de nuance un peu plus foncée que la robe, ou bien encore de petits volants tuyautés. Pour la campagne et les voyages, on porte toujours le collet pareil à la robe ou le pardessus à manches également de même étoffe; ce dernier vêtement, tout en étant moins joli que le collet, se porte encore, il est préférable en voyage, car il laisse plus de liberté aux mouvements des bras. Pour compléter la toilette on met le chapeau rond en paille grise, orné de velours, et de plumes si vous le voulez; mais vous connaissez déjà notre opinion sur cet ornement pour les jeunes filles.

Les toilettes habillées sont toujours celles sur lesquelles il vous faut plus de détails. Je vais donc vous en citer quelques-unes.

La robe est en grenadine mauve, garnie dans le bas d'une ruche ou chicorée en étoffe pareille, le corsage à pointe, la manche demi-ouverte, bordée d'une petite ruche. Le col est en mousseline, garni de valencienne, bas derrière et à pointe devant, comme ils se font tous en ce moment; la manche est à coude.

On met une écharpe pareille à la robe, ornée de la même chicorée que la jupe. J'ai vu chez mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne, un charmant chapeau qui complète très-bien cette toilette, c'est une capote en tulle malines ornée d'une draperie en tulle dans laquelle est placé à gauche un bouquet de petites marguerites mauves. Dessous un bouquet semblable, posé du même côté dans une draperie en tulle.

Une autre toilette se compose d'une robe en foulard vert quadrillé en noir, d'un collet en taffetas noir garni d'une petite passementerie, et d'un chapeau en crin blanc, orné de petits rubans roses ou noirs mélangés de boutons de roses.

Pour toilette de jeune femme, je citerai une robe en taffetas gris, garnie dans le bas de deux plissés en étoffe pareille ou en ruban assorti; un châle de dentelle noire; un chapeau en crêpe tendu orné de dentelle et de roses rouges. Les plumes dans cette saison ne se portent guère, excepté pour une cérémonie ou sur les chapeaux ronds.

Plusieurs personnes nous demandent en ce moment des renseignements pour toilette de mariée fort simple. La robe peut se faire en taffetas, ornée dans le bas de trois bouillonnés en taffetas, recouverts de tarlatane et séparés par de petits rouleaux en taffetas; les manches et le tour du cou sont garnis de même. Ou bien on fait la robe en gros de Tours, la jupe unie, le corsage à pointe, les manches ornées d'une passementerie, le col et les manches en angleterre, le voile en tulle illusion, la guirlande et le bouquet en fleurs d'oranger ou mélangé de fleurs blanches de la saison, mais je préfère celles exclusivement en fleurs d'oranger, dont madame Beaussier fait des coiffures fort légères. Le voile se porte rabattu sur le visage, et le couvre entièrement; cependant quelques personnes le relèvent, mais il est réellement mieux de le garder baissé jusqu'à la fin de la cérémonie.

Malgré votre empressement à partir pour respirer le grand air, il ne faut pas négliger l'ordre à établir dans votre maison; surtout pliez soigneusement les rideaux après les avoir battus et brossés, et renfermez-les avec un préservatif contre les vers. Pour les rideaux blancs, il est nécessaire de les faire laver et de les ranger sans être repassés, car l'empois casse les fils de l'étoffe. Autant que possible, n'attendez pas aux derniers jours pour tous ces arrangements intérieurs qui, lorsqu'ils sont faits trop tard, causent un grand trouble au moment du départ.

EXPLICATIONS

Planche VII

COTÉ DES BRODERIES : 1, Taie d'oreiller — 2, Mouchoir application — 3 à 6, Pèlerine mousseline — 7 et 8, Parure sur toile — 9 et 10, Parure mousseline — 11, Bande pour garniture — 12, Coin pour rideau — 13, Mouchoir avec A. L. — 14, *Thalie* — 15, G. F. avec couronne de baron — 16, M. F. avec couronne de baron — 17, T. D. — 18, N. P. — 19, *Augustine* — 20, N. C. — 21, C. B., enlacés — 22, *Marie* — 23, Écusson avec E. L. N. — 24, J. R. avec couronne de baron — 25, *Claire* — 26, C. D. — 27, *Annette*.

COTÉ DES PATRONS : 1 et 2, Bonnet d'enfant en mignardise — 3, Alphabet — 4 et 5, Collet — 6 et 7, Pantalon de petite fille — 8 à 14, Camisole — 15, J. F. avec couronne de baron — 16, Coussin en cuir brodé en chaînette — 17, Bande en crochet tunisien brodée en chenille — 18, Bande en lacet pour jupon — 19, *Christine* — 20 à 22, Panier à ouvrage — 23 à 30, Primevère de Chine.

COTÉ DES BRODERIES

1, Taie d'oreiller pour baby, plumetis et feston sur percale fine.

2, Mouchoir rond, application de batiste sur tulle, cordonnet et jours.

3 à 6, Pèlerine en mousseline, plumetis et feston.
3, Devant.
4, Moitié du dos.
5, Garniture du bas de la pèlerine.
6, Garniture du tour du cou.

Cette bande se trouvant par erreur trop large, on la diminuera de l'intervalle compris entre les deux lignes droites.

La garniture n° 5 est froncée sur le trait indiqué pour former la tête du volant, et celle n° 6 au milieu pour faire la ruche du haut de la pèlerine.

7 et 8, Parure en toile, plumetis. La manche se fronce sur le poignet n° 8 du côté de la piqûre, et se boutonne sur le bras.

9 et 10, Parure en mousseline et valencienne; plumetis. Le coin du col est garni d'une valencienne qui derrière est montée au poignet du fichu.

La manche est à coude et très-peu froncée au poignet n° 10, qui est fermé, étant assez large pour passer la main; chaque entre-deux est garni d'une valencienne semblable à celle du col. On peut aussi en ajouter une en haut et en bas du poignet.

11, Bande pour garniture, feston, plumetis et cordonnet.

12, Coin et semé pour rideau en mousseline, plumetis et feston.

13, Mouchoir avec A. L., plumetis.

La broderie se fait en partie sur l'ourlet, à 1 centimètre du bord du mouchoir.

14, *Thalie*, plumetis et cordonnet.

15, *G. F.*, avec couronne de baron, plumetis.

16. *M. F.* enlacés avec couronne de baron, plumetis.

17, *T. D.*, plumetis et cordonnet.

18, *N. P.*, cordonnet et plumetis.

19, *Augustine*, plumetis.

20, *N. C.* enlacés, plumetis et cordonnet.

21, *C. B.* enlacés, plumetis et cordonnet.

22, *Marie*, plumetis et cordonnet.

23, Écusson avec *E. L. N.*, cordonnet et plumetis.

24, J. R. avec couronne de baron, plumetis et cordonnet.

25, *Claire*, plumetis et cordonnet.
26, *C. D.*, cordonnet et plumetis.
27, *Annette*, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

1 et 2, Bonnet en mignardise pour enfant.

La mignardise est une petite passementerie ornée de picots de chaque côté; vous pouvez vous la procurer en soie noire ou en coton blanc, à la maison Sajou, 52, rue de Rambuteau.

Bâtissez la mignardise sur le dessin en papier, en ayant soin de faire un point de plus, un peu serré aux endroits où la mignardise est croisée. Le dessin entièrement couvert, prenez du fil d'Irlande très-fin et joignez les étoiles, au bord, en laçant comme l'indique le coin échantillonné, c'est-à-dire en piquant alternativement l'aiguille dans un picot du bord, et dans un picot d'une étoile. Lorsque vous avez ainsi lacé une partie du dessin, vous revenez en laçant de même sur ce que vous venez de faire, mais en tournant le fil une fois autour de chaque fil allant d'un picot à un autre; le nombre de picots n'étant pas toujours égal d'un côté à l'autre du dessin, il faudra quelquefois passer le fil trois fois dans le même picot, ainsi qu'il est représenté au sommet de la boucle du bord, qui est complètement terminée au croquis n° 1. L'intérieur des branches des étoiles forme un jour : fixez le fil dans un picot à l'un des angles, piquez l'aiguille dans le picot de l'angle opposé, tournez deux fois le fil autour de ce fil tendu de manière à revenir au centre; lancez le fil à l'un des angles du milieu de la branche, revenez au milieu en tournant, piquez l'aiguille à l'angle opposé, revenez au milieu toujours en tournant le fil, dirigez-vous ainsi du milieu à tous les picots, et ramenez le fil au milieu en le tournant deux fois autour des fils simples; le premier seulement doit rester simple jusqu'au milieu; tous vos fils étant préparés et l'aiguille ramenée au milieu, vous tournez cinq ou six fois autour du centre, en passant l'aiguille alternativement en dessus et en dessous de vos fils pour former le rond mat indiqué par un point noir; dans le travail de ce rond vos fils doivent être contrariés à chaque tour, si vous avez un nombre pair de fils, vous passerez l'aiguille sur le fil simple du commencement sans le compter, c'est-à-dire en le considérant comme nul. Le rond terminé, vous revenez en tournant sur votre premier fil qui est resté simple, puis vous arrêtez. Aux endroits où les picots se touchent, comme aux côtés des branches, il faut passer un fil que vous tournez comme celui du bord. Les grands intervalles se font comme l'intérieur des branches, mais par parties, afin d'éviter les fils trop longs; dirigez-vous sur le croquis, pour ce travail; nous donnerons prochainement d'autres dessins avec des jours plus variés.

3, Alphabet.

Nous trouvant dans l'impossibilité de répondre aux nombreuses demandes de chiffres que nous recevons, nous publions un alphabet de lettres anglaises, et bientôt nous en donnerons un de lettres gothiques, disposées également dans un large quadrillé, la difficulté de l'emploi des lettres données en alphabet étant la distance à mettre entre les deux lettres. Il suffira de prendre le calque de la première lettre dont on voudra former le chiffre, et de tracer la raie de droite et celle du bas de son cadre; pour bien placer la seconde lettre, on posera exactement la raie de droite de la première lettre sur la raie de gauche de la seconde, dont on fera ensuite le calque.

4 et 5, Collet.

Il faut, pour retirer le patron du collet, prendre séparément le patron de chaque partie repliée, en laissant un demi-centimètre de plus sur la ligne indiquant le pli, afin de pouvoir coller les trois morceaux pour avoir le patron complet. Le collet se fait en drap léger avec passementerie en cachemire, en étoffe pareille à la robe, en taffetas ou en gros de Tours orné de passementerie ou de dentelle; pour le faire pareil à la robe, il doit être un peu plus court que le patron, et encore plus court s'il est garni de dentelle.

6 et 7, Pantalon de petite fille.

Ce pantalon peut être orné de petits plis au-dessus de l'ourlet, d'une broderie mate, ou d'entre-deux brodés séparés par des plis.

8 à 14, Camisole.

8, Devant.
9, Dos.
10, Col.
11, Poignet de la manche.
12, Revers du poignet.
13, Manche.
14, Croquis de la camisole.

Les plis des épaules sont retenus par une très-petite bande piquée des deux côtés, posée à 10 centimètres de la couture.

15, *J. F.* avec couronne de baron, plumetis.

16, Coussin en cuir brodé en chaînette.

Ce dessin se compose de deux rubans qui se croisent; au milieu de chaque ruban est une passementerie en or à picots appelée *point d'Espagne* qui est représentée sur le coin échantillonné; de chaque côté sont deux rangs en points de chaînette faits avec de très-gros cordonnet, le large trait noir indique la nuance bleue, le rang qui le touche est orange; de l'autre côté, le rang contre la passementerie est ponceau et le quatrième vert. Ce coussin, d'un genre tout nouveau, se trouve chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan, qui pourra le procurer échantillonné, et si l'on veut avec un dessin frappé en or pour remplacer la passementerie. On pourra également faire monter dans cette maison le panier à ouvrage dont nous donnons le croquis au n° 21.

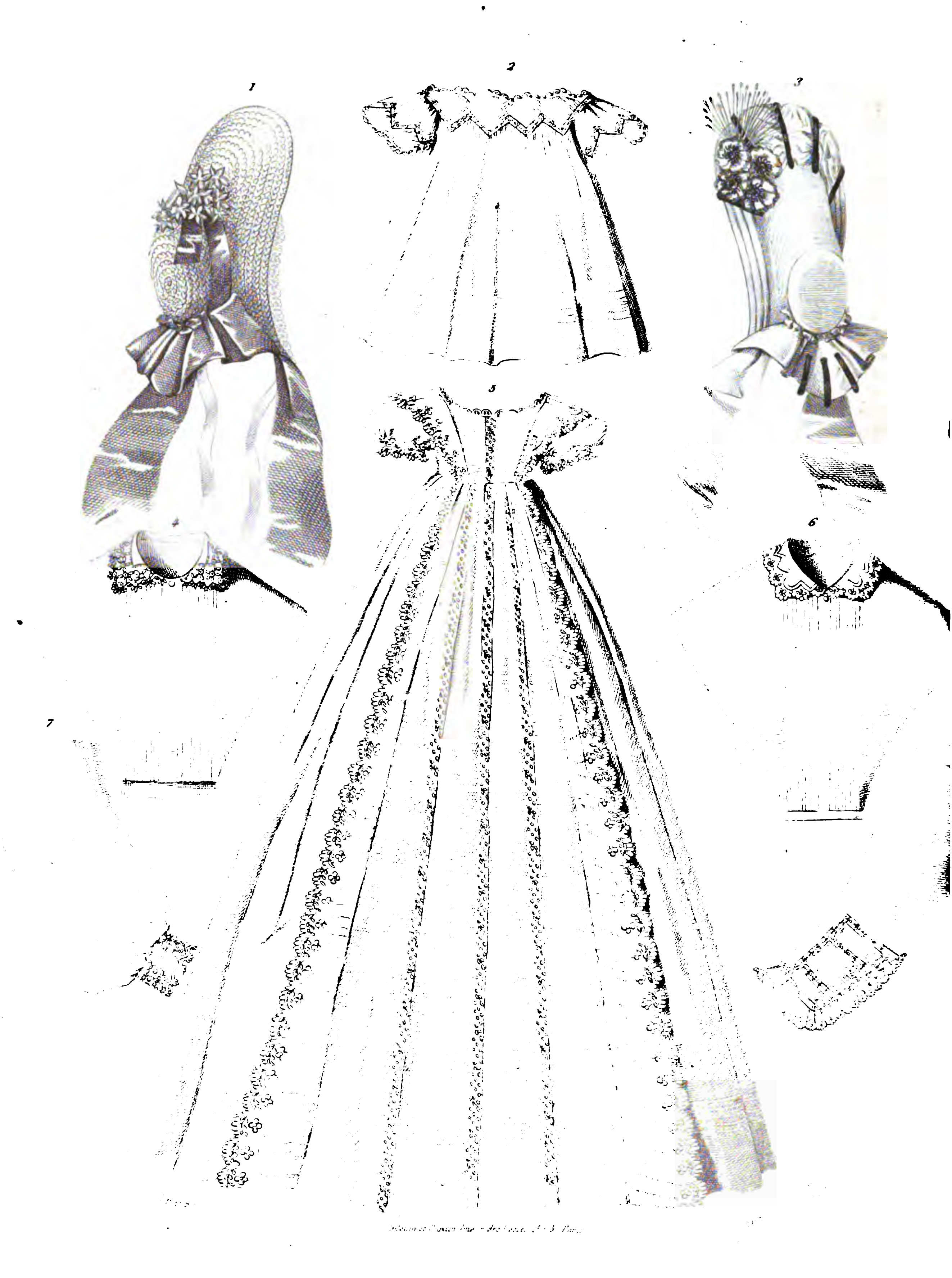
17, Bande en crochet tunisien.

Consultez, pour le crochet tunisien et le crochet bouclé ou astrakan, l'explication numéros 26 et 27 du mois de mars. Faites, avec de la laine bleu de ciel, des bandes sur 21 mailles, de la longueur nécessaire à l'objet auquel vous destinez ce travail, soit coussin ou dessus de lit. La bande terminée, vous brodez au passé avec de la chenille très-fine les marguerites blanches à cœur jaune, représentées sur le croquis en les éloignant de trois points du bord. De chaque côté de la bande, faites avec de la laine blanche deux rangs de crochet bouclé, un rang de + 1 bride prise sur la boucle. — 1 demi-bride, retournez au signe + terminez par deux rangs de crochet bouclé. Passez dans le rang à jours un ruban bleu, en laissant toujours comme il est indiqué sur le croquis deux brides sous le ruban — une dessus — deux dessous, etc. Si vous préférez ne pas mettre de



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles
Paris, Boulevart des Italiens, 1.

ruban, vous remplacerez le rang à jours par deux rangs de crochet russe en laine bleue. Vos bandes étant terminées, vous les réunissez par un surjet ou par une couture au crochet.

18, Bande pour jupon.

Ce dessin se brode en lacet au-dessus de l'ourlet du jupon, on peut le répéter deux fois en séparant par des plis.

19, *Christine*, plumets et cordonnet.

20 à 22, Panier à ouvrage.

20, Fond du panier.

21, Croquis.

22, Détail du travail.

Prenez une bande en canevas de Chine très-fin de 50 centimètres sur 11 et brodez en point de marque avec de la soie d'Alger le dessin n° 22, le point du milieu est noir, les quatre points du tour verts; le point croisé sur le vert se fait en cordonnet d'or. Taillez sur le n° 20 un fond en carton que vous enfermez entre deux morceaux de taffetas vert légèrement ouatés et réunis par un surjet; le morceau qui formera la partie extérieure du fond peut être en percaline. Prenez une bande en taffetas de la longueur de la bande en canevas et ayant un peu plus de deux fois la hauteur, faites une coulisse en haut de cette bande, ouatez légèrement la partie sur laquelle vous poserez le canevas, enfermez les anses entre la doublure et le canevas; couvrez le bord du haut d'une ruche en taffetas vert liséré de noir, réunissez le panier au fond par un surjet que vous couvrez d'une petite corde, appelée *nervure*, verte et noire. Passez dans la coulisse du sac en taffetas une ganse dont vous enfermerez les bouts dans des glands de chêne.

Les glands se font sur des moules en bois que l'on trouvera chez Mlle Ribault au prix de 40 centimes la douzaine. Couvrez votre moule avec de la soie plate verte que vous étendez soigneusement avec votre aiguille à chaque point, c'est-à-dire chaque fois que vous avez passé la soie dans le trou du moule; il faut l'étendre ainsi, car si vous faites un trop grand nombre de points, le trou deviendrait trop étroit pour laisser passer les ganses. Prenez ensuite du cordonnet noir, tournez deux fois autour du moule au-dessous de la partie en relief du gland, serrez fortement par un nœud, puis couvrez la partie gonflée du gland de plusieurs rangs d'un point de feston très-lâche qui formera filet; vous prenez le premier rang dans le cordonnet tourné autour du moule; pour les autres rangs, vous piquez toujours l'aiguille dans le point placé au-dessus à côté de celui que vous venez de faire; au dernier rang, vous passez successivement l'aiguille dans tous les points de ce rang comme dans une coulisse, serrez fortement et passez l'aiguille dans l'intérieur du moule pour arrêter votre soie. Arrêtez les deux bouts de la ganse avec une soie que vous tournez plusieurs fois en serrant, faites quelques points dessus pour éviter qu'elle se déroule. Passez un fil fort au milieu de la ganse, enfilez-le en double dans une aiguille à tapisserie; passez-la dans le moule en la piquant du côté recouvert de filet; entrez le bout de la ganse dans le moule; retirez le fil qui vous a servi à la faire passer; fixez la ganse au moule par quelques points, et avant d'arrêter votre soie, posez à l'extrémité du gland une petite perle en jais noir.

23 à 30, Primevère de Chine.

Vous posez successivement tous vos pétales sur le caoutchouc; vous faites, avec la pince, trois ou quatre rayures du haut en bas du pétale, puis, avec une petite boule de fer que vous faites chauffer, vous appuyez sur le haut du pétale pour le faire tourner.

Vous attachez avec de la soie verte trois petits pistils jaunes à un fil de fer très-fin; vous le passez dans un tube préparé à l'avance, vous rabattez les dents du tube, vous mettez un peu de pâte, et vous collez votre pétale. Il faut que les pistils soient à la hauteur de la fleur. Mettez un calice à chaque fleur, vous le collez au bas de votre tube, que vous avez attaché à l'avance.

Les boutons se font en griffant le pétale n° 29, avec la pince; on y met un calice et pas de tube.

Pour monter une primevère, vous formez trois touffes; la première, composée de cinq fleurs sur le patron n° 28, une fleur sur le patron n° 27, une fleur sur le patron n° 26, et trois boutons sur le n° 29; la deuxième, composée de trois grandes fleurs, deux moyennes, une petite et deux boutons; la troisième, composée de deux grandes fleurs, une moyenne, une petite et un bouton; puis un petit rejeton que vous placez au milieu du pied de primevère un peu bas; il se compose d'une petite fleur et d'un bouton.

Vous montez chaque touffe sur une tige de fil de fer souple que vous cotonnez beaucoup; vous tournez un papier *serpente* vert autour des tiges, puis vous les gommez; ensuite vous les poudrez avec de la laine découpée à cet effet.

Les tiges doivent avoir de quinze à vingt centimètres de longueur. Vous montez également les feuilles sur une grosse tige souple cotonnée. Vous réunissez les trois touffes de fleurs et les feuilles en les plaçant à des hauteurs inégales, afin d'imiter la plante naturelle.

On trouve les tubes, les calices et toutes les autres fournitures, 43, rue Richelieu, chez Mme Beaussier, qui donne des leçons de fleurs.

Notre dernier numéro contient un dessin spécial pour broder le tulle à mailles rondes. Nous prévenons nos abonnées que ce genre de dessins, breveté s. g. d. g., est la propriété exclusive de M. Simart, 64, rue Rambuteau, à Paris, chez qui l'on trouvera un grand choix de ces dessins et toutes les fournitures pour travaux de dames.

TAPISSERIE COLORIÉE

Carré; dessin cachemire pouvant servir pour coussin ou tapis.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune fille. — Robe en foulard. — Corsage décolleté. — Pèlerine en mousseline à plis avec garniture en mousseline. — Chapeau en crin blanc orné de fleurs dessus et dessous.

Toilette de petite fille. — Robe en mohair, garnie d'un petit plissé de même étoffe. — Corsage décolleté. — Manches courtes. — Ceinture à pointes devant, derrière et sur les côtés, ornée d'un petit plissé. — Guimpe et manches en organdi.

Toilette de jeune femme. — Robe de toile japonaise soutachée. — Collet pareil. — Chapeau en paille d'Italie avec draperie en ruban paille, retenue par

des pattes en velours noir; orné de coquelicots dessus et dessous. — Col en toile, manches en organdi avec poignets en toile.

LINGERIES DE Mme MAUREAU
2, rue de Tournon.

1, Chapeau de paille de riz orné d'un bouquet de bourrache, ruban de taffetas bleu.

2, Tablier d'enfant avec petits plis et entre-deux brodés formant carreaux posés en biais.

3, Chapeau en paille de riz garni de taffetas paille. Bouquet de coquelicots et petits velours retenant la draperie.

4, Col en application de guipure sur toile.

5, Robe de baptême garnie d'entre-deux brodés de petits plis et d'une large garniture en broderie anglaise.

6, Col en application de valencienne sur toile.

7, Manches assorties au col n° 4.

8, Manche plate en mousseline garnie d'entre-deux brodés séparant de petits bouillons. Garniture tuyautée.

Mosaïque

LA PRÉSENCE DE DIEU.

Un secret frissonnement, produit par ta présence universelle, m'agite, ô Dieu! Un doux tremblement parcourt mon cœur et mes membres. Je sens que tu es là où je pleure, ô Dieu!

De ta face, ô Infini, part un regard scrutateur qui pénètre mon cœur toujours ouvert pour toi. Sois saint devant lui, ô mon cœur! Sois sainte, ô mon âme, échappée du souffle de l'Éternel!

KLOPSTOCK.

Quiconque sait vivre avec soi-même, sait vivre avec les autres.

Mme DE LAMBERT.

—

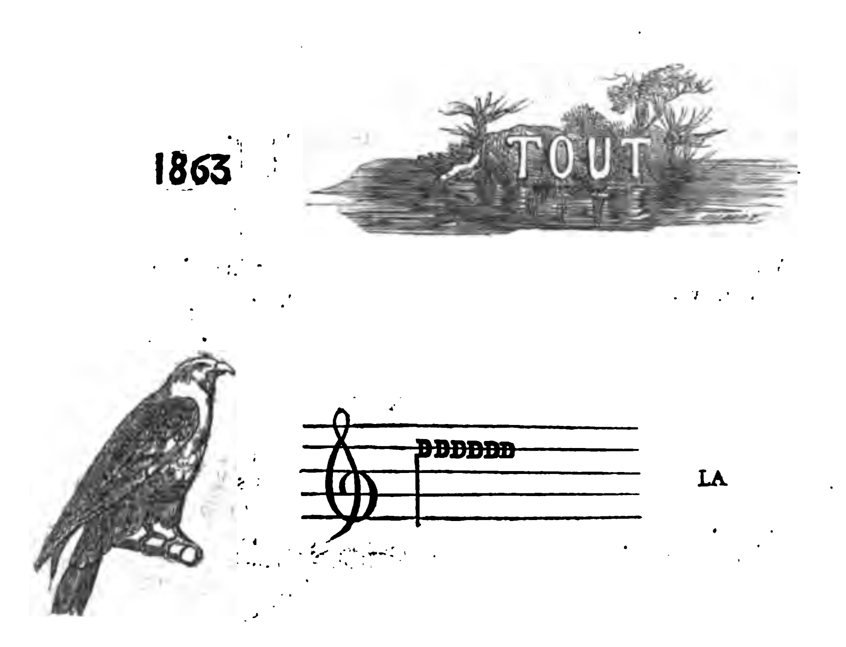
ÉNIGME.

Je suis un produit d'Amphitrite,
Je sers de trompette aux Tritons.
L'organe par lequel l'homme perçoit les sons,
Offre une cavité qu'il n'est pas insolite
D'appeler aussi par mon nom;
J'habite dans les eaux et ne suis pas poisson.

Le mot du Logogriphe de Juin est : MICHEL, où l'on trouve : MICHE — MIEL — LIE — LIME — LICE — CIME — CIEL.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : **Chacun a sa marotte.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

UNE ÉGLISE



UELLE église ? N'importe, celle d'un village, si vous voulez, la plus pauvre, la plus chétive, j'y consens, et si dépouillée qu'elle soit, nous y trouverons encore matière à de sérieuses observations. L'église n'emprunte pas sa grandeur des ornements dont elle est parée; sa véritable grandeur vient de la foi; elle est belle, elle est grande parce qu'elle est le lien entre le ciel et la terre, le tabernacle de Dieu avec les hommes, le seul monument où l'on ne s'occupe pas des intérêts terrestres, ni des procès, ni des affaires, ni des plaisirs; elle est grande parce qu'elle est née de l'idée la plus pure et la plus sublime, — Dieu et son amour, — et la plus indigente église possède une beauté intérieure que les yeux mondains ne découvrent pas.

Entrons. — Nous passons par le cimetière du village, qui vous rappellera les beaux vers de Gray : « Ici reposent peut-être un Newton ignoré, ou d'illustres inconnus dont le talent eût fait parler la lyre... Ainsi repose la perle au fond des vastes mers, ainsi se perdent aux champs les roses passagères.» Voici le portail : on y distingue des vestiges d'antiques sculptures; n'est-ce pas le jugement dernier? D'un côté les brebis fidèles, et à la gauche, à *senestre*, comme disaient nos aïeux (de là vient sinistre), on voit les réprouvés qui vont au feu éternel : c'est une ancienne coutume de graver au fronton des églises ce sévère enseignement, afin de préparer le cœur des chrétiens aux pensées religieuses. On le revoit sur presque tous les monuments qui datent du moyen âge.

A l'entrée de l'église, on trouve le bénitier. Il est bien simple celui-ci, une petite coupe de pierre qui ne rappelle ni de loin ni de près ces magnifiques bénitiers de Saint-Pierre du Vatican, soutenus par des anges; mais, comme eux, la coupe contient l'eau sanctifiée. Jadis, aux premiers siècles de l'Église, le bénitier était remplacé par une fontaine placée au milieu du parvis qui précédait le saint lieu, et ceux qui y entraient se lavaient, dans cette eau bénite, les mains et le visage. Par quelles admirables prières l'Église ne préside-t-elle pas à la bénédiction de l'eau ! quelle ode sublime chantée par le diacre, lorsque le samedi saint, plongeant dans l'eau le cierge pascal qui représente Jésus-Christ, il s'écrie : « Je te bénis, créature d'eau, par le Dieu vivant et véritable, par le Dieu saint qui, dès le commencement du monde, te sépara d'avec la terre par une seule parole, dont l'esprit était porté sur toi... » Si les anciens nous avaient légué le souvenir d'une semblable cérémonie, peintres et statuaires se seraient exercés à la reproduire, poètes à la chanter, classiques à l'expliquer.... La plus pauvre église de village en est témoin chaque année, et presque personne ne prend garde à ce poème en action, qui célèbre la nature en des termes si éloquents et proclame si haut la reconnaissance pour *celui en qui est tout le bien*.

Avançons. Nous voici aux fonts baptismaux; c'est là, selon l'expression de l'Apôtre, que le chrétien devient prêtre et roi. L'antique Jourdain où le lépreux Naaman descendit et se purifia, la source de Siloë qui guérissait les malades, en étaient l'emblème sous la loi mosaïque, et le souvenir de ce sacrement qui fait de l'homme l'héritier du ciel, était si cher à saint Louis, qu'il aimait à signer ses lettres *Louis de Poissy*, en mémoire du lieu où il avait reçu le baptême. On a retrouvé dans les catacombes d'antiques baptistères où furent sacrés pour le ciel des légions de martyrs; l'humble cuve de pierre que nous avons sous les yeux est aussi honorable que les urnes de porphyre des basiliques constantiniennes, entourées d'agneaux d'or et de cerfs d'argent; que la vasque de marbre où descendit Clovis; que les vases de vermeil qui servaient au baptême des enfants de France; comme eux elle redit les paroles du Sauveur : Tout homme doit renaître de l'eau et de l'esprit.

Une vieille statue de bois semble garder les saints fonts; elle est bien peu *réussie*, peut-être, mais n'en riez pas, elle représente le plus grand des enfants des hommes, celui dont la main versa l'eau du Jourdain sur la tête du Christ, celui qui désigna au peuple l'Agneau de Dieu, celui qui fut à la fois prophète, apôtre, solitaire, vierge, martyr, en un mot le précurseur, saint Jean-Baptiste.

La nef est pavée de tombeaux : les chrétiens jadis aimaient à dormir à l'ombre des autels, et là, sous ces pierres usées par les pieds des passants, reposent les anciens seigneurs du village, les laboureurs les plus considérés, et parmi le troupeau fidèle, les pasteurs. On reconnait la dalle des curés au calice, et parmi les inscriptions presque effacées, on distingue les mots : *noble homme, religieuse personne..... en son vivant*..... Qu'il est loin ce temps où ils vivaient, ceux qui reposent là, et que ces pierres sont éloquentes dans leur silence!

Autour de la nef sont suspendus les quatorze tableaux du Chemin de la Croix. Pauvres peintures,

mais grands souvenirs! La sainte Vierge et les saintes femmes ont les premières parcouru cette voie douloureuse; elles ont creusé sous leurs genoux le chemin par où l'Europe entière autrefois a passé. Ces stations, à la suite de l'héroïque victime, les apôtres les ont faites, sainte Hélène les a faites, Héraclius les a faites, Godefroi de Bouillon et ses chevaliers les ont faites, Richard Cœur de Lion a pleuré de ne pouvoir les faire, et de nos jours encore, des pèlerins traversent la mer pour aller se prosterner aux lieux où souffrit Jésus, et des religieuses françaises, les filles de Notre-Dame-de-Sion, ont tout quitté pour aller s'enfermer au sein de quelques ruines — les ruines du palais de Pilate! — Le Chemin de la Croix se rattache donc à ce qu'il y a de plus ancien et de plus vénérable dans la religion, et de plus magnanime dans les souvenirs de l'histoire.

Vous passez devant le confessionnal, il n'est guère beau; il ne rappelle pas ces chefs-d'œuvre de sculpture que l'on voit en Belgique, et où les statues de tous les illustres pénitents, depuis David jusqu'à saint Augustin, semblent garder les avenues du saint tribunal, mais il n'en est pas moins l'héritier très-direct de ces siéges de tuf trouvés dans les catacombes, où le prêtre, souvent confesseur de la foi, absolvait le fidèle qui se disposait au martyre. *Perpétuité!* voilà ce qui était écrit sur tous les ornements et les meubles de nos églises! Que de réflexions encore à la vue de ce confessionnal, où tant de plaies ont été guéries, tant de larmes essuyées, tant de ténèbres dissipées, où les roseaux à demi brisés se sont relevés, où les flambeaux à demi éteints se sont rallumés et ont jeté une vive lumière!

Et la chaire! fille de la tribune d'où saint Paul parlait aux Athéniens du Dieu inconnu, du siége incrusté d'ivoire d'où saint Pierre instruisait les premiers fidèles de Rome, de ces chaires qu'illustrèrent, à Byzance, Grégoire de Nazianze; à Alexandrie, le grand Athanase; à Hippone, saint Augustin; à Milan, saint Ambroise; à Poitiers, saint Hilaire; à Toulouse, saint Dominique; par toute la France, saint Vincent-Ferrier, à Paris, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Fénelon, Bossuet; elle répète, elle aussi, les accents apostoliques, et le pasteur du village, ou quelque Bridaine inconnu, missionnaire qui passe comme un messager du ciel, savent trouver des accents qui ont le chemin des cœurs. Rien de plus simple que la tribune rustique, elle n'est ornée ni de marbre, ni de sculptures; mais rien de plus grand que l'enseignement héréditaire qu'elle fait découler sur la foule attentive.

Le crucifix est suspendu en face de la chaire, grossier instrument de l'ignominieux supplice. Aux premiers temps du christianisme, la prudence n'avait pas permis d'exposer aux yeux des païens nouvellement convertis cette croix si longtemps vouée à l'opprobre, *objet de scandale pour les gentils*, dit l'apôtre, et les artistes des catacombes la voilaient sous des roses et des pierres précieuses; ce ne fut que plus tard qu'on osa représenter le gibet dans sa nudité historique, et portant, attachée par quatre clous, la divine victime. Les crucifix de l'école byzantine nous représentent le Christ souffrant et sévère; c'est un Juge qui meurt pour les coupables, mais qui saura redemander son sang à ceux qui n'auront pas profité de cette rançon céleste. Un crucifix de la cathédrale d'Amiens nous le retrace ainsi. Les artistes modernes n'ont exprimé sur le front du Sauveur mourant que l'ineffable miséricorde empreinte dans les sept paroles qui furent son testament suprême.

Avançons vers le sanctuaire. La table de communion en ferme l'entrée. L'autel est dédié comme beaucoup d'autels des Gaules à saint Martin, le soldat de Pannonie, l'évêque de Tours, le fondateur de Marmoutier; c'est ce que nous annonce un médiocre tableau représentant le néophyte à cheval, coupant en deux son manteau de légionnaire, et en donnant une moitié à un pauvre. Jésus-Christ lui apparaîtra dans la nuit, et montrera aux anges ce lambeau en disant : « C'est Martin, catéchumène, qui m'a vêtu ainsi! » O puissance merveilleuse de l'aumône, clef du cœur de Dieu! Mais examinons l'autel. L'autel est le symbole de toutes les religions, parce que le sacrifice en est l'essence; on le trouve chez tous les peuples. Abel, Noé, les patriarches sacrifiaient sur un autel de gazon; dans le temple de Salomon, deux autels s'élevaient, l'un d'airain sur lequel on brûlait les victimes, et où l'on offrait le sacrifice du matin et celui du soir, et l'autre d'or pur, sur lequel on brûlait les parfums. C'est près de ce dernier que se trouvait Zacharie lorsque l'ange du Seigneur lui annonça la naissance de Jean-Baptiste. Dans les temples païens, l'or, le granit, le porphyre, servaient à la construction des autels, qui avaient la forme d'un piédestal. Les Gaulois avaient des pierres carrées percées d'un trou, et qu'on connaît encore sous le nom de *dolmen* ou de *menhir*. C'est là qu'ils immolaient des victimes humaines. Chez les chrétiens, l'autel est une table carrée de marbre, de bois, de pierre ou de métal, à hauteur d'appui, élevée sur plusieurs marches, et placée autant que possible de manière à ce que le prêtre ait la face tournée vers l'Orient. A l'endroit où le prêtre consacre, est une pierre marquée de quatre croix, et renfermant des reliques. L'usage des reliques des martyrs sous l'autel est aussi ancien que l'Église elle-même, et il prit sa source dans ces paroles de l'Apocalypse : *Après que l'Agneau eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont été mis à mort à cause de la parole de Dieu, et ils criaient à haute voix : Quand donc, quand, Seigneur, ferez-vous justice et vengerez-vous notre sang sur ceux qui habitent la terre?* Dans l'Église catholique, tout autel est un tombeau, mais un tombeau glorifié. Saint Ambroise s'écrie, en parlant des saints Gervais et Protais : « Que ces victimes triomphales viennent se placer dans l'endroit où le Christ est une hostie : sur l'autel est le Christ qui est mort pour tous; sous l'autel reposent ceux qui ont été sauvés par sa passion. » Cet usage est invariable, et il est de règle dans l'Église. Sur l'autel se trouvent les chandeliers, souvenir des lampes et des chandeliers d'or du temple de Jérusalem; souvenir plus touchant encore de l'Église naissante, qui célébrait les saints mystères dans les ténèbres des catacombes. Les cierges symbolisent aussi Jésus-Christ, la lumière du monde. La croix domine l'autel, et audessous de la croix s'ouvre le tabernacle. Les Hébreux appelaient tabernacle la grande tente qui, dans le désert, leur servait de sanctuaire; plus tard, le tabernacle, où se trouvait l'Arche d'alliance, était placé au fond le plus reculé du temple. C'était le

Saint des saints. Dans les premiers siècles de l'Église, le tabernacle avait souvent la forme d'une tour; quelquefois on renfermait les hosties consacrées dans une colombe d'ivoire, suspendue sous un dais; cet usage était particulièrement en vigueur dans l'ordre de Cîteaux. Aujourd'hui, les tabernacles ont presque toujours la forme d'un petit temple. En Espagne, pays de foi, ils sont beaucoup plus riches en dedans qu'en dehors; l'extérieur est d'argent ou de jaspe, l'intérieur est d'or pur, enrichi de pierres précieuses: coutume aussi rationnelle que pieuse. Parmi les vases sacrés, nommons le calice, consacré par l'évêque, et qui sert uniquement au sacrifice de la messe, et le ciboire, où l'on garde la sainte Eucharistie. Les calices des catacombes étaient de bois, de cuivre, de verre, de corne, quelques-uns garnis d'anses; plus tard, on y employa les métaux les plus précieux, mais dans les temps de persécution, on voit reparaître les vases indigents de l'Église primitive. Nous nous souvenons d'avoir vu un calice qui avait servi dans les plus mauvais jours de la Révolution, et qui était formé d'un gobelet de cuivre argenté, vissé sur un pied de chandelier. Le ciboire, également, a été composé des matières les plus communes, mais aujourd'hui, on n'y peut employer que l'or et l'argent. L'encensoir est un vase d'origine très-antique; les Hébreux s'en servaient, les premiers chrétiens en ont également adopté l'usage, et tout en est poétique, la forme et la destination. Il est l'emblème de la prière, comme le feu est l'emblème de l'amour, et il est le symbole des âmes qui ne s'ouvrent que du côté du ciel.

A côté de l'autel on voit encore le cierge pascal. Autre usage de la plus haute antiquité. Primitivement, c'était une colonne de cire sur laquelle le patriarche d'Alexandrie, ville célèbre par ses astronomes, écrivait l'époque de Pâques et les fêtes mobiles de l'année. Bientôt on fit de ce bâton de cire un cierge qui servait à éclairer la nuit de Pâques, que les fidèles passaient tout entière dans l'église, et on le regarda comme l'emblème de Jésus ressuscité. Le pape Zozime approuva cet usage, et on le bénit dans toute l'Église le samedi saint, aux accents de l'hymne sublime, de l'*Exultet* :

« Que les anges du ciel, que la milice d'en haut,
» se réjouissent et tressaillent d'allégresse, et que le
» son des trompettes annonce nos sacrifices de
» joie!...

» Et vous, notre Mère, Église sainte! réjouissez-
» vous aussi; vous voilà rayonnante de la lumière
» du flambeau divin, du flambeau qui éclaire le
» monde! »

Une autre clarté brille perpétuellement devant l'autel, c'est celle de la lampe qui annonce la présence du Très-Saint-Sacrement. Beaucoup d'églises de villages sont bien pauvres pour fournir à l'entretien de cette humble lumière; il s'est formé à Paris une œuvre qui donne la lampe, élégante et simple, et contribue à l'alimenter.

Au milieu du chœur s'élève le lutrin; celui-ci est ancien, et représente l'aigle mystique, l'emblème de l'évangéliste saint Jean, qui semble porter le chant sacré sur ses ailes. Cette forme, très-antique, vient de ce que les pupitres étaient jadis uniquement destinés à porter le livre des Évangiles.

Deux autres autels s'élèvent au fond des nefs basses. Le premier est consacré à la sainte Vierge; une antique statue le décore, elle est faite d'un bois noirci par les ans, et revêtue d'une robe, d'un voile et d'un manteau d'étoffes gothiques, et sous ses pieds elle porte une inscription : *Notre-Dame-de-Bon-Secours.* Tout en ce lieu inspire la plus douce confiance : le regard suave de la Vierge mère, les *ex-voto* suspendus aux murs, les fleurs dont l'autel est paré, tout redit qu'on a beaucoup prié au pied de cet autel, et qu'on y a souvent été exaucé.

L'autre autel est dédié à un saint solitaire qui vécut dans les bois voisins du village. Qui était-il? on n'en sait rien, mais l'Église, mère fidèle, a gardé la mémoire de sa pénitence et de ses bonnes œuvres, et les reliques de cet homme qui a vécu, sur la terre, de la vie des anges, reposent dans la châsse qui est près de l'autel. Le souvenir de cet inconnu, que Dieu a tiré de la poussière, qu'il a fait asseoir parmi les princes de son peuple, dont il a confié le nom à celle qui n'oublie pas, à l'Église, ce souvenir n'est-il pas touchant?

Nous retournons sur nos pas; nous saluons la croix qui précède les processions et les funérailles, les bannières dont l'usage est si ancien, et qui rappellent par leur forme les pennons de la chevalerie, et nous regardons le modeste buffet d'orgue dont les sons, aux jours solennels, animent et soutiennent les chants sacrés. On sait que le premier instrument de ce genre fut envoyé par Constantin Copronyme à Pépin le Bref, et placé à Compiègne dans l'église de sainte Corneille; plusieurs croient cependant que les orgues remontent à une époque plus reculée. Mais une autre harmonie se fait entendre : c'est celle de la cloche qui sonne l'*Angelus*; ce fut l'aimable et saint évêque Paulin de Nôle qui adopta l'usage des cloches pour son église. Avant que de les consacrer à convoquer les fidèles, le prêtre les bénit et leur donne un nom saint, afin que le peuple les écoute avec plus de docilité. « Voix à l'orient, voix à l'occident, voix du
» midi et du septentrion, voix des peuples et voix
» de Dieu, voix de la vie et voix de la mort, voix du
» danger et du secours, voix de la prière et de
» l'action de grâces, dites-nous auquel de nos
» sentiments la cloche ne s'adresse, auquel de
» nos devoirs publics ou privés elle ne ne s'associe,
» quels actes importants de notre existence elle ne
» consacre, quelle fibre de notre cœur elle ne fait
» vibrer, soit qu'elle anime l'air de ses gais carillons,
» soit qu'elle l'attriste de ses glas funèbres, soit
» qu'elle donne le signal d'alarme par ses tintements
» lugubres, soit que, déployant ses ailes, elle porte
» jusqu'aux nues l'annonce de nos fêtes, par ses
» brillantes volées (1). »

La cloche tinte encore, et semble, selon le mot du Dante, *pleurer le jour qui se meurt.* Adieu, maison de la prière, adieu, église sainte, dont chaque pierre est une langue éloquente qui nous parle à la fois des jours anciens et des jours du ciel, adieu, demeure du vrai Dieu, je répéterai avec David : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur! un jour passé dans votre maison vaut mieux que mille passés sous les tentes des pécheurs!*

Mme Bourdon.

---

(1) Mandement de Mgr Giraud, archevêque de Cambrai.

BIBLIOGRAPHIE.

DEUX TRAGÉDIES

ŒDIPE A COLONE

Par M. RICHAUD.

POLIXÈNE

Par M. LUDOVIC DE VAUZELLES.



On fait encore des tragédies! Il est encore des gens assez épris de la belle et pure antiquité, assez dégagés des questions d'argent qui préoccupent notre siècle, assez amis des nobles loisirs et des nobles études pour consacrer leur temps et leur intelligence à des travaux qui, certes, ne rapporteront nul profit matériel, et ne leur laisseront d'autre plaisir que celui d'avoir vécu quelque temps avec Sophocle et Euripide. Vous me direz peut-être : Quel plaisir y trouvent-ils? Eh! mon Dieu! le plaisir qu'y trouvait Racine, qui passait sa vie avec les trois tragiques d'Athènes, et qui, entendant un jour discuter le génie de Sophocle, saisit un *Œdipe-Roi*, et le traduisit sur-le-champ, tout haut, avec une telle magnificence d'expression, que les auditeurs ne purent qu'applaudir et pleurer; le plaisir qu'y prenait la duchesse du Maine et la spirituelle société qu'elle rassemblait autour d'elle, lorsque son secrétaire, Malézieux, lui traduisait de longs morceaux d'Euripide. Quel plaisir? Celui de vivre avec des génies inspirés et naïfs, au milieu des types les plus beaux que l'imagination des hommes ait enfantés : Antigone, Iphigénie, Alceste, Hippolyte, Prométhée, et de boire à ces sources vives de la poésie où tous les peuples sont venus se désaltérer!

Excusez-moi, monsieur, je ne sais pas le grec,

direz-vous peut-être avec l'aimable Henriette des *Femmes Savantes*, mais il n'est pas nécessaire de savoir le grec pour s'intéresser à cet art si pur et si chaste qui, sur les murs du Parthénon, comme dans les créations d'Euripide, n'a rien qui ne puisse plaire à l'imagination d'une femme. De grandes infortunes, de pieux sentiments, et surtout l'amour filial, sont les principaux éléments de ces tragédies qui ont fait pleurer et palpiter le peuple le plus intelligent de la terre, et quand le génie est l'interprète de la vertu, son pouvoir est si grand, que de nos jours encore, *les Perses* d'Eschyle, représentés par les élèves du petit séminaire d'Orléans, ont captivé le public, et qu'à travers trente siècles, des Français se sont intéressés à la liberté de l'Attique. Du reste, la ville d'Orléans, qui aurait fourni elle-même à l'imagination patriotique des poètes grecs un si touchant épisode, professe un goût particulier pour les nobles conceptions de l'antiquité. *Polixène,* la seconde des deux tragédies dont nous allons parler, est l'œuvre d'un magistrat orléanais, et l'on dit que cette pièce a été jouée par des hommes et des femmes du meilleur monde, et interprétée (style de théâtre) d'une manière parfaite. A une époque où règne la rage de la comédie de salon, citons les goûts distingués de la société orléanaise ,qui a préféré les vers à la prose, la tragédie au vaudeville, et les héros d'Homère au répertoire du théâtre d'Offenbach.

Le sujet d'*Œdipe à Colone* a été souvent porté sur la scène. Il en est peu de plus dramatiques. Le roi de Thèbes, aveugle, pauvre, banni, chassé de son royaume par des fils ingrats, poursuivi par les fureurs de la fatalité qui l'accable depuis sa naissance, vient, appuyé sur Antigone, demander l'hospitalité à Thésée. Le chœur qui, dans les tragédies antiques, représente le peuple, interroge Œdipe, et au récit de ses crimes involontaires, témoigne tour à tour l'horreur et la pitié.

Antigone supplie, Antigone touche les âmes, et Thésée promet au vieillard aveugle sa protection puissante. Peu d'événements, aucune intrigue : les tragiques grecs ne connaissaient pas l'art de surprendre, ils se bornaient à émouvoir, et on ne trouve dans la pièce de Sophocle qu'un développement de scènes qui laissent voir l'infortune irrémédiable d'Œdipe, la vertu d'Antigone et la générosité de Thésée. M. Richaud, fidèle interprète de l'auteur grec, n'a rien ajouté, mais son vers nerveux et facile rend la pensée de Sophoche avec une vérité irréprochable. La mort d'Œdipe termine la pièce, et la pieuse Antigone exhale sa douleur dans des plaintes que le chœur interrompt :

ANTIGONE.

On regrette donc l'infortune!
Quand j'avais mon vieux père à mon bras suspendu,
J'oubliais de mes maux la pensée importune,
Et tout bonheur pour moi ne semblait pas perdu.
Mon seul ami, mon tendre père,
La terre en vain sur toi répand sa sombre nuit,
Franchissant du tombeau l'inflexible barrière,
Pour ne plus te quitter ta fille encor te suit.

Erratum. — Dans le numéro de Juillet nous avons indiqué 1 fr. 50 pour le prix de *la Pierre de Touche*, de Mlle Ulliac, c'est 3 fr. 50 que coûte ce livre.

LE CHŒUR.

C'en est fait.

ANTIGONE.

L'ombre est satisfaite.

LE CHŒUR.

Comment?

ANTIGONE.

Sa volonté s'est faite!
C'est ici qu'il voulait mourir.
Il dort sous cet antique ombrage,
Et ses filles ont en partage
Des pleurs que rien ne peut tarir.
Loin du pays où je suis née,
Pauvre orpheline abandonnée,
Quelle voix répond à ma voix?
Et si je quitte cette terre,
N'est-ce point, hélas! ô mon père!
Te perdre une seconde fois!

ISMÈNE.

Hélas! nous n'avons plus de père!
Dans l'abandon et la misère
Que deviendrons-nous, ô ma sœur?

LE CHŒUR.

Eh bien! ses douleurs sont passées;
Que vos larmes soient effacées;
Nul n'est à l'abri du malheur.

Le chœur est la voix de la réalité raisonneuse qui répond froidement aux cris du désespoir.

Nous félicitons M. Richaud de ce travail qui rend accessible aux jeunes filles même la connaissance d'une des plus belles pièces du théâtre grec, et disons-le en passant, aucune littérature ne leur convient autant que celles des trois grands tragiques de l'antiquité, car nulle part, dans les lettres profanes, elles ne trouveront d'aussi beaux modèles des vertus naturelles de la femme. Le christianisme offre des types mille fois plus parfaits et plus épurés, mais la lyre des poètes ne les a pas chantés; nos vierges martyres, nos saintes reines, nos Clotilde, nos Geneviève, nos Jeanne d'Arc, attendent encore un chantre inspiré; et en voyant le charme dont les anciens ont revêtu les filles, les épouses, les mères de leur épopée, on se souvient du mot de Joubert : *Dieu n'ayant pas donné la vérité aux Grecs, leur avait départi la poésie.*

Le sujet de *Polixène* est moins connu peut-être que celui d'Œdipe. Elle était fille de Priam et d'Hécube, la plus jeune et la plus belle, et le lendemain de la ruine de Troie, assise sur les ruines du palais de son père, elle attend avec sa mère et ses sœurs, la prophétesse Cassandre et Andromaque, que le vainqueur fasse un choix parmi elles et les emmène dans des contrées lointaines où ces filles, ces veuves de rois seront esclaves. Le sort donne Hécube à Ulysse, Andromaque au fils d'Achille, Cassandre à Agamemnon; Polixène seule demeure, mais bientôt on apprend que les Grecs comptent l'immoler sur la tombe d'Achille, dernier holocauste semblable à celui d'Iphigénie par qui s'ouvrit cette guerre de dix années.

C'est là toute la pièce : les terreurs d'Hécube, ses prières maternelles versées aux genoux des chefs des Grecs, la fierté virginale de Polixène qui aime mieux mourir sous les murs de Troie qu'être emmenée captive, et les sinistres prophéties de Cassandre, ont les morceaux les plus remarquables de la tragédie de M. de Vauzelles. La prêtresse d'Apollon a appris le sort de sa sœur, elle voit celui qui lui est réservé à elle-même, et pleine d'une fureur prophétique, elle s'écrie :

Ce corps inanimé, ma mère, c'est mon corps!
Nul n'a daigné le rendre aux paternels rivages;
Et la prêtresse d'Apollon
Sur les bords des torrents, dans quelque affreux vallon,
Servira de pâture aux animaux sauvages.
Adieu donc, couronnes du dieu
Que j'ai servi dès mon enfance,
Et vous, gages sacrés de sa munificence,
Voiles prophétiques, adieu!
Aux vents qui soufflent vers la Grèce,
Je livre vos derniers lambeaux.....
Que l'on me conduise aux vaisseaux!
Quand le dieu se retire, il n'est plus de prêtresse.
Mais non, je suis prêtresse encor pour un instant.
Écoutez ce qu'un dieu me dévoile en partant.
Séchez, Troyens, séchez vos larmes.
Vous avez péri par les armes,
Par les armes un jour vous serez rétablis.
De l'invincible Hector Andromaque eut un fils:
Il vit. Que parle-t-on ici de funérailles?
Un autre Astyanax fut jeté des murailles.
Un navire frété par son oncle Hélénus,
L'emporte déjà vers les Gaules.
Les Gaulois, l'élevant sur leurs fortes épaules,
Vont le proclamer roi sous le nom de Francus (1).
Salut, peuple nouveau, race aimable et guerrière,
Capable de mâles vertus,
Redoutable au superbe, indulgente aux vaincus!
Quel feu brille sous ta paupière!
Car les dieux t'ont marquée au front,
Et tu deviendras la première
De celles qui nous survivront!
Heureuse, si jamais les discordes civiles
Ne rougissent de sang le pavé de tes villes!
Salut, c'est nous encor : les noms seuls sont changés.
Poursuis, poursuis le cours de tes destins prospères,
Vis et meurs comme ont fait nos frères,
Et les Troyens seront vengés. »

On a beaucoup applaudi à cette ingénieuse et brillante prophétie. Le rôle de Cassandre est rempli de poésie, celui de Polixène est touchant de candeur et de fierté. Quand sa mère l'engage à supplier Ulysse de lui laisser la vie, elle refuse et répond :

Libre, en fille de roi, comme Hector en soldat,
Je subirai le sort que ton cœur me souhaite,
Et l'on ne verra pas manier la navette,
Faire le pain d'un Grec, balayer sa maison,
Celle qui de son sang peut payer sa rançon?

La douleur d'Hécube ne s'exprime pas avec moins d'éloquence que le courage de sa fille :

Combien d'heureux instants, ma fille, je t'ai dus!
Quels soins tu m'as coûtés, mais quels tu m'as rendus!
Ce que je me suis dit tant de fois à moi-même,
Je puis bien te le dire en ce moment suprême,

(1) Une tradition ancienne, adoptée par Ronsard dans sa *Franciade*, veut qu'un faux Astyanax ait été précipité des remparts de Troie par les Grecs, et que le véritable, soustrait à la mort, soit allé, sous le nom de Francus, s'établir dans les Gaules, pour y devenir le père de la race française. Notre origine remonterait aux Troyens, comme celle des anciens peuples du Latium.

Sans rien sacrifier de mon autorité,
De mes devoirs de mère et de ma dignité !
Si j'imposai parfois silence à ma tendresse,
Si je te refusai parfois une caresse,
Si je fus trop sévère, enfin, pardonne-moi !
Je préparais ta vie et je t'aimais pour toi !
Je ne te formais pas pour être comme Hélène;
Non, je te voulais forte et t'élevais en reine.
Aussi, dans Ilion, le peuple, à ton aspect,
Par des frémissements exprimait son respect:
Tes compagnes, tes sœurs te prenaient pour modèle,
Et l'épouse d'Hector, quand tu marchais près d'elle,
Par son nom glorieux, par sa noble pudeur,
Peut-être obtenait moins que toi par ta candeur.
Hélas ! si j'avais su !... de plus de fleurs sans doute,
J'aurais paré ton front, j'aurais semé ta route,
Mais qui pouvait prévoir?... Hélas ! si j'avais su ! »

La dernière scène est d'une beauté pathéthique. Polixène, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, marche vers le tombeau d'Achille où les Grecs l'attendent pour la sacrifier; ses sœurs l'accompagnent, et en voyant Cassandre, elle lui dit :

En revoyant Priam, ma sœur, que lui dirai-je?

CASSANDRE.

Tu lui diras que Némésis
Parfois lente à punir les crimes,
A son ombre indignée, aux mânes de ses fils,
Réserve d'illustres victimes.
Tu lui diras qu'Ajax, à la côte jeté,
Par Neptune bientôt sera précipité
De la roche de Capharée;
Que le fils de Laërte expira sur les mers,
Par dix ans de travaux, ou plutôt de revers,
La haine invétérée
Dont il a poursuivi ceux qui nous furent chers !
Tu lui diras qu'Égysthe attend le fils d'Atrée!
Tu lui diras enfin que le glaive odieux
Dont Pyrrhus, sans pitié, l'a frappé sous nos yeux,
Et qui va te ravir la lumière céleste
Passera dans la main d'Oreste
Pour apprendre aux méchants qu'il est encor des dieux.

Cassandre a exhalé sa vision vengeresse, Polixène est frappée sur l'autel en disant aux meurtriers :

.... Ne l'oubliez pas : je suis fille de roi,
Et nul ne doit ici porter la main sur moi.

AGAMEMNON.

Iphigénie, hélas ! fit la même prière!

PYRRHUS.

Guerriers, écartez-vous !

POLIXÈNE.

Adieu, douce lumière !

Vous voyez, mesdemoiselles, d'après les courts extraits de deux belles œuvres, qu'il n'est rien de moins *rococo* que ces tragédies, puisqu'elles expriment tous les sentiments du cœur humain, éternellement jeune, et dont l'étude ne lasse jamais (1).

HISTOIRE D'UN BERGER

Par M. EUGÈNE DE MARGERIE (2).

M. de Margerie a consacré au peuple une plume délicate et fine qui a souvent réussi dans des inspirations d'un ordre plus brillant, mais non plus élevé; il a préféré s'adresser à ceux qui ont un plus grand besoin d'enseignements utiles et de paroles qui aillent à leur cœur, et on ne peut que louer ce noble désintéressement où la fierté de l'homme de lettres a cédé le pas au zèle du chrétien.

L'*Histoire d'un Berger*, étrange, émouvante, amusante, est faite pour captiver des esprits que rien n'a encore blasés. On suit avec intérêt les aventures de ce pâtre des Pyrénées, qui devient roi chez les sauvages et qui, après avoir joui d'une autorité sans limites, redevient humble berger, toujours le même dans des situations les plus diverses, toujours chrétien soumis à la volonté divine. Fais ce que dois, advienne que pourra, est la devise de ce pâtre vraiment roi par sa grandeur d'âme. Ce charmant volume convient à tous, mais il est destiné surtout au peuple, et il peut faire un grand bien, si on le donne en récompense dans les patronages et dans les écoles.

M. B.

(1) *Œdipe à Colone* et *Polixène*, chez Hachette, boulevard Saint-Germain.

(2) Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères, un joli volume. Prix : 60 centimes.



LES DISTRACTIONS DE MA COUSINE



Ma cousine a une imagination qui se promène à l'aventure ; elle oublie les trois quarts du temps où elle est et ce qui se passe autour d'elle. Elle est la première à rire d'elle-même, quand sa pensée errante s'arrête sur tout ce qu'elle a dit et fait en sa vie.

Sa mère avait grand'peur de la voir rester fille ; peu de gens s'accommodent d'une femme dont l'esprit court les champs. Elle ne manqua pas de prétendants pourtant, car elle était riche, et l'argent est le roi de ce monde !

Ma cousine habitait une villa aux environs de Rouen ; elle s'appelait Laure de Champany ; sans être

jolie, elle était gracieuse. Elle avait ce je ne sais quoi qui remplace la beauté; c'était une mignonne petite personne, alerte et éveillée, toujours souriante et ne se tourmentant nullement des bévues qu'elle commettait chaque jour.

A dix-huit ans, elle fut recherchée par le marquis de Bray; ce mariage eût comblé les vœux de madame de Champany; on organisa chez des amis communs une entrevue solennelle. Que de recommandations la mère fit à sa fille!

« Tâche de penser à ce que tu feras et surtout à ce que tu diras. »

Laure fut placée à table près du marquis; ils causèrent ensemble; M. de Bray était charmé du gentil et gai babil de mademoiselle de Champany, il la questionnait sur ses goûts, elle répondait avec franchise et abandon; il finit par lui demander quel était le genre d'existence qui lui paraissait le plus désirable. Il voulait ainsi savoir si elle aimerait la vie de famille et ses joies calmes, ou le monde, ses plaisirs et ses dangers. En ce moment l'esprit de Laure flottait sur les nuages.

« La position la plus heureuse, dit-elle résolûment en arrêtant ses grands yeux noirs sur le marquis, celle que j'envierais le plus, c'est celle d'une veuve! »

Madame de Champany eut froid des pieds à la tête, les convives furent atterrés.

« Mademoiselle, reprit M. de Bray, c'est une position que peu de gens seront désireux de vous procurer. »

Et le jour même il retourna chez lui.

Quelque temps après, un parent de Laure, qui habitait Paris, imagina d'expédier à Rouen un beau jeune homme qui cherchait à se marier. M. de Gardaine voulut voir une première fois mademoiselle de Champany avant d'être présenté chez sa mère. On lui dit que ces dames venaient tous les dimanches entendre la grand'messe à la cathédrale; il se fit indiquer leur banc et prit place à quelque distance en arrière.

M. de Gardaine était artiste et chrétien; il admira d'abord cette magnifique cathédrale, chef-d'œuvre des temps passés qu'aucun édifice moderne ne pourra jamais égaler. En franchissant le portail gothique, en posant le pied sur les dalles rongées par le temps, en élevant les regards vers la voûte immense, il semble qu'on remonte aux premières années du christianisme. On croit voir à l'ombre de cet autel, la belle reine Brunehault épousant son neveu Mérovée; l'évêque Prétextat tombant assassiné sur les marches saintes; Rollon devenant chrétien, le vainqueur courbant la tête sur les fonts baptismaux; Guillaume le Conquérant invoquant le Dieu des armées; Jean sans Terre, prononçant, au fond de son âme, la sentence de mort d'Arthur; Jeanne d'Arc murmurant sa dernière prière, ses adieux à son roi et à sa mère! On se sent absorbé d'abord par ces souvenirs historiques, mais bientôt le cœur retourne vers Dieu! Que de générations se sont succédé pour venir l'adorer sous cette voûte antique! Tout a changé; les nations et les siècles ont passé, la Divinité seule est restée là, et s'offre encore à nous sur cet autel comme elle s'y offrait à nos pères, il y a plus de mille ans!

M. de Gardaine rêvait donc dans le silence du recueillement, quand la gentille Laure apparut à ses regards. Elle prit place près de sa mère, et ouvrit son livre à l'envers; elle s'assit à l'Évangile et resta debout pendant l'Élévation; elle se balança ensuite sur son prie-Dieu, qui glissa, et Laure faillit tomber sur le pavé.

Madame de Champany passait tout le temps de l'office à rappeler sa fille à elle-même. Laure était pieuse pourtant: à l'église, elle pensait à Dieu, mais au lieu d'arrêter son esprit au culte qui lui est dû sur la terre, elle le laissait voyager dans le ciel.

Au moment où mademoiselle de Champany quitta sa place, elle ouvrit son parapluie et descendit toute la nef avec ce parapluie étendu au-dessus de sa tête. Sa mère, qui marchait devant elle, ne s'en apercevait pas, et chacun riait sur son passage.

« Elle est folle et mal élevée! » pensa M. de Gardaine qui s'en fut prendre un billet au chemin de fer au lieu de se diriger vers la villa Champany.

Une année ou deux se passèrent; Laure était demandée en mariage par des gens qui désiraient faire une bonne spéculation en l'épousant, mais ceux qui eussent été pour elle des partis convenables, cherchaient ailleurs. Laure était semblable à une barque sans pilote, et ses continuelles distractions qui amusaient les indifférents, effrayaient fort les hommes raisonnables et les mères de famille.

Pourtant un nouveau débarqué à Rouen, un élégant Parisien, M. de Saubreuil, remarqua Laure dans un bal, prit des informations, et sourit de dédain quand on lui parla de l'espèce d'infirmité de mademoiselle de Champany.

« Faut-il être provincial, dit-il, pour s'arrêter à de pareilles choses. Ces bizarres étourderies seront un charme de plus chez une jolie femme! »

Et il rêva aux moyens de se faire admettre dans l'intimité de madame de Champany, pour faire la conquête de l'héritière qui lui plaisait tant.

M. de Saubreuil avait l'habitude qu'ont certains jeunes gens, d'aller grignoter des gâteaux chez les pâtissiers. C'est une manière de passer son temps quand on est désœuvré; c'est une friandise qui peut faire concurrence à cette friandise suprême qui consiste à se régaler de la fumée d'un cigare. M. de Saubreuil était donc, un jour, occupé à savourer des petits-fours, quand la voiture de madame de Champany s'arrêta devant le magasin du confiseur. Il reprit bien vite *plum-puddings*, *madeleines* et *marquises*, pour avoir le droit de rester là et de contempler l'objet de ses rêves dorés.

Laure entra, toute sautillante; elle enfonça ses jolies dents blanches dans un gâteau noir: le chocolat est toujours préféré à ses rivaux; puis elle prit des *éclairs*, et pendant ce temps madame de Champany faisait une commande au pâtissier.

Laure ne connaissait pas même de nom M. de Saubreuil, elle vit bien un monsieur, mais n'y fit pas plus d'attention qu'à un meuble.

Elle eut la maladresse de laisser tomber un peu de crème sur ses petits doigts; les *éclairs* sont perfides! C'était très-embarrassant, car son mouchoir était dans sa poche, et pour le prendre il fallait toucher sa robe de soie bleue, et peut-être la tâcher. Elle chercha du regard un essuie-mains et n'en vit pas; en ce moment M. de Saubreuil lui tournait le dos; par discrétion il ne voulait pas la regarder constamment. Elle aperçut un bout de mouchoir bien blanc qui sortait

de la poche de M. de Saubreuil ; ceci lui parut un essuie-mains tout naturel, envoyé par la Providence; elle tira à elle ce mouchoir, s'y essuya les doigts, et le replaça ensuite où elle l'avait pris.

M. de Saubreuil la regarda faire avec une mine fort avenante, et quand elle eut fini, il lui fit un profond salut. Laure revint à elle, et un peu confuse cette fois, lui adressa des excuses.

Madame de Champany crut devoir intervenir aussi; M. de Saubreuil fut charmant de gaieté et de politesse; il s'estimait heureux d'avoir pu être utile à mademoiselle de Champany, et il demanda incontinent la permission de se présenter à la villa.

Comment fermer sa porte à un conseiller de préfecture dont on vient de barbouiller le mouchoir avec de la crème au chocolat? Il fallait la lui ouvrir à deux battants, et c'est ce que fit madame de Champany.

M. de Saubreuil demanda la main de Laure, et Laure, qui ne se souciait pas de l'épouser, dit devant lui à une de ses amies :

« Tu as très-envie de te marier, épouse donc M. de Saubreuil, tu me débarrasseras de lui. »

Le conseiller de préfecture se le tint pour dit.

Laure arriva à l'âge de vingt-cinq ans sans avoir trouvé un mari à sa guise; effarouchant les uns par ses excentricités, et refusant les autres parce qu'elle était réellement très-difficile.

Ses distractions étaient passées en proverbe à Rouen.

Un jour, une dame qui avait des enfants d'un mérite fort médiocre, les vantait avec enthousiasme. Mademoiselle de Champany lui dit avec son plus doux sourire :

« Le hibou lui-même, madame, trouve ses petits charmants ! »

Une autre fois, madame de Champany avait invité à dîner un colonel d'un âge respectable qui avait un assez joli talent pour la peinture. Laure s'imagina qu'au lieu d'être peintre, il était musicien, et avec son étourderie ordinaire, elle le pria de chanter quelque chose. Le colonel s'excusa, elle insista, et il s'en alla furieux, persuadé qu'elle avait voulu le mystifier.

Pendant un hiver où mademoiselle de Champany allait fort assidûment dans le monde, et, malgré ses distractions, y était très-recherchée, elle attendit un soir son coiffeur pendant deux heures au moins.

Enfin parut une figure inconnue; c'était un jeune homme roux et frisé qui avait un peigne à la main et qui expliqua à Laure qu'il était *aide de camp* de son coiffeur ordinaire, M. Prévost, et que le patron était empêché de venir lui-même par suite d'une blessure à la main. Laure lui confia sa chevelure avec une certaine défiance, mais bientôt elle vit qu'elle avait affaire à un homme expérimenté ; elle n'avait qu'une plainte à former contre lui, c'est qu'il était venu trop tard. Elle avait encore besoin de son ministère pour le surlendemain, et elle lui recommanda fort de venir de bonne heure.

Le surlendemain, Laure avait quelques emplettes à faire ; elle se fit conduire à Rouen et descendit de voiture dans la rue de Crosne ; elle était suivie d'un vieux domestique qui l'accompagnait depuis son enfance ; elle avait l'intention de passer chez le coiffeur pour être plus sûre encore de son exactitude, quand un jeune homme un peu roux et très-bien frisé lui apparut à quelques pas; elle n'hésita pas à reconnaître le *premier ministre* de M. Prévost le coiffeur, et allant droit à lui, elle l'arrêta et lui dit :

« J'allais chez vous, monsieur, pour vous recommander de ne pas m'oublier ce soir. »

Le jeune homme s'inclina en la regardant d'un air passablement étonné.

« Vous viendrez à huit heures précises chez moi.

— Bien volontiers, mademoiselle.

— Je vous préviens d'ailleurs que si vous n'êtes pas exact, je ne m'adresserai plus à vous une autre fois. »

Le jeune homme s'inclina une seconde fois et répondit :

« Voulez-vous avoir la bonté, mademoiselle, de me donner votre adresse ?

— Mon adresse ! mais vous la connaissez ; vous êtes venu avant-hier chez ma mère, à la villa Champany, route de Paris. »

Le jeune homme fit un geste d'étonnement et sembla protester mentalement contre cette assertion.

Laure impatientée reprit :

« Enfin, monsieur, pouvez-vous, oui ou non, venir me coiffer ce soir à huit heures ?

— Sans aucun doute, mademoiselle, j'irai chez vous, et je ferai tous mes efforts pour vous coiffer, puisque vous le désirez.

— Comment tous vos efforts ! que voulez-vous dire?

— Je veux dire, mademoiselle, que j'essaierai de vous coiffer, puisque cela semble vous faire plaisir, mais je ne réponds pas de réussir, car je n'ai jamais coiffé personne.

— Vous n'avez jamais coiffé personne ! Vous n'êtes donc pas le premier garçon coiffeur de M. Prévost?

— Non, mademoiselle, je suis premier clerc chez M. Bertin, notaire.

— Monsieur, je vous demande mille pardons ! s'écria Laure ; excusez-moi, je suis extrêmement distraite.

— C'est moi, mademoiselle, répondit le clerc, qui suis au regret de ne pas savoir coiffer, car j'aurais été heureux de vous rendre ce petit service. »

Laure était si habituée à pareille chose, qu'elle n'en fut nullement troublée et se contenta de penser qu'elle avait rencontré un clerc de notaire fort spirituel.

Madame de Champany se désespérait de voir la jeunesse de Laure s'enfuir à tire-d'aile, comme, hélas ! s'enfuient toutes les jeunesses. L'existence de ces deux femmes isolées, était moins heureuse que si un mari aimable et de joyeux enfants eussent animé la maison.

Vous me direz à cela que les maris ne sont pas tous aimables, et que les enfants sont souvent ennuyeux et tapageurs, mais l'espèce humaine est ainsi faite que chacun désire toujours ce qu'il n'a pas, et madame de Champany faisait des neuvaines pour avoir un gendre et des petits enfants.

Une de ses amies, qui habitait Caen, lui écrivit un jour :

« J'ai ton affaire ! Un brave gentilhomme, riche et » bon qui fera le bonheur de Laure et le tien par- » dessus le marché. »

Et madame de Bourgneuf, l'amie en question, expédia par la grande vitesse l'objet annoncé.

M. des Étangs s'embarqua sur un bateau à va-

peur qui a nom *la Neustrie*, et qui fait le trajet entre Caen et le Havre, *et vice versâ*. Il eut le mal de mer, car le roulis est très-fort à l'embouchure de la Seine, mais, plein d'ardeur, il ne s'arrêta pas au Havre, et du pont de *la Neustrie*, passa dans un wagon qui se dirigeait sur Rouen.

Madame et mademoiselle de Champany ne l'attendaient que le lendemain.

« Hélas! pensait la pauvre mère, celui-là fera-t-il feu? »

Madame de Champany avait envoyé chercher un horloger à Rouen pour réparer la pendule du salon qui était dérangée. Laure était seule; étendue nonchalamment sur une causeuse, elle avait les yeux fixés sur le balancier immobile. Elle n'aurait pu dire si elle pensait à la pendule ou à son avenir. Un demi-jour éclairait faiblement le salon de la villa Champany.

Le valet de chambre ouvrit la porte, et introduisit un étranger sans l'annoncer.

Laure le regarda à peine et se dit : c'est l'horloger.

« Ma mère est sortie, fit-elle sans se déranger, veuillez, monsieur, examiner cette pendule qui est arrêtée depuis hier soir, et voyez si vous pouvez la faire marcher sans qu'on soit obligé de l'envoyer à Rouen? »

L'inconnu considéra Laure avec étonnement, et trouva cette manière de faire connaissance au moins étrange, puis il se dit :

« Cette aimable personne me considère déjà comme faisant partie de la maison, elle veut mettre mon adresse et mon obligeance à l'épreuve; je vais tâcher de me rendre utile et agréble à la fois. »

Il fit à Laure un gracieux salut, déposa son chapeau sur un meuble, ôta ses gants, et s'approchant de la pendule, commença à examiner le mouvement. Tous les hommes, surtout ceux qui habitent la campagne, savent plus ou moins remettre une pendule, quand le mécanisme n'est pas cassé. L'étranger s'aperçut que la pendule n'était pas d'aplomb; il prit dans son portefeuille une carte, la plia en deux, et rétablit l'équilibre; il fit marcher la sonnerie, les aiguilles, et remit la pendule à l'heure; de temps à autre il jetait un regard tendre du côté de Laure, qui ne pensait guère à lui. Enfin il s'écria d'un air triomphant :

« La voilà qui marche! elle ira bien!

— C'est bon, fit Laure, ma mère va rentrer, elle a différentes choses à vous dire, elle veut acheter un réveille-matin pour ses domestiques. »

M. des Étangs, car c'était lui, s'assit près de Laure, et fit à part lui cette réflexion qu'il était singulier que mademoiselle de Champany ne l'entretînt absolument que des horloges de la maison. La vérité, très-mortifiante pour lui, ne lui apparaissait pas encore.

Mademoiselle de Champany, de son côté, fut extrêmement choquée qu'un horloger eût l'audace de s'asseoir dans le salon de sa mère sans y être invité.

« Monsieur, fit-elle, vous êtes sans doute très-fatigué?

— Très-peu, au contraire, mademoiselle, le désir de vous voir m'eût fait traverser un désert.

— Monsieur, reprit Laure, veuillez vous retirer, si ma mère a des ordres à vous donner, elle enverra ses gens chez vous.

— Mais, mademoiselle, objecta M. des Étangs, je ne suis pas venu ici pour repartir cinq minutes après; j'espérais un meilleur accueil de votre part, je n'ai rien fait qui puisse vous offenser, et vous me permettrez d'attendre ici le retour de madame de Champany.

— Eh bien, monsieur, si vous voulez attendre, attendez dans l'antichambre. »

M. des Étangs se leva, mais ne voulut pas se retirer sans protester contre cette étrange réception.

« Mademoiselle, dit-il, j'ignore quel est votre but en continuant cette singulière plaisanterie. A mon arrivée chez vous, sans me dire un mot de bienvenue, vous me faites réparer votre pendule, après quoi, vous me mettez à la porte. Pour qui me prenez-vous donc?

— Mais, monsieur, je vous prends pour un horloger! »

M. des Étangs retourna à Rouen, et reprit promptement la route de Caen.

Madame de Champany s'arracha les cheveux, et Laure dit philosophiquement qu'elle ne regretterait jamais un mari qu'on pouvait confondre avec un horloger.

Que vous dirai-je? Laure continua à vieillir, et son caractère prit un peu d'aigreur. Sa mère mourut, de chagrin peut-être? Qui sait? Les déceptions sont si douloureuses dans un cœur maternel. Toujours est-il qu'à trente ans, Laure était seule, ne pouvant se décider à rien, et perdant par sa faute toutes les occasions de se créer un avenir.

Un beau jour, pour se distraire, elle imagina de voyager. Elle alla à Paris d'abord, puis elle prit le chemin de fer de Tours; une de ses tantes habitait cette ville, elle se rendit chez elle. Elle était installée dans un wagon où elle avait la bonne chance d'être seule avec sa femme de chambre, quand, à la station d'Orléans, la portière s'ouvrit et un voyageur se plaça en face d'elle. Il répondait à des amis qui l'avaient accompagné : « Adieu! au revoir, je ferai vos commissions, etc.; » ce qu'on dit en se quittant.

Chacun connaît ces scènes de chemins de fer, moins grotesques toutefois que celles des diligences. Au bon vieux temps, on partait, escorté de paniers de provisions, on entendait alors ces recommandations intimes : « Le poulet est au fond du cabas; prenez garde de casser la bouteille, il y a du sel dans un cornet de papier, etc., etc.... » Ceux auxquels la nature n'avait pas donné de fournisseurs de vivres accueillaient avec un sourire moqueur ces attentions qui leur faisaient venir l'eau à la bouche, et quelquefois l'envie au cœur. A présent, aller de Lille à Marseille est une promenade, et les voyageurs sont traités comme des enfants gâtés par l'administration; ils trouvent, chemin faisant, tout ce qu'ils peuvent désirer.

Le compagnon de route de Laure distribuait des saluts à la portière, et quand le wagon s'ébranla, Laure entendit des voix qui répétaient : « Au revoir, monsieur d'Ermont; bon voyage, monsieur d'Ermont! »

Mademoiselle de Champany regarda machinalement M. d'Ermont; c'était un gros monsieur très-bien mis, qui pouvait compter quarante-cinq prin-

temps; des lunettes d'or ornaient son nez, un diamant étincelait à son petit doigt! Laure se rappela un opéra comique qu'elle avait vu jouer dans son enfance, dans lequel se trouvait ce récitatif :

Trop malheureux d'Ermont
Toujours courant après sa belle.

. . . .

L'air lui revint à la mémoire, et, les yeux fixés sur son vis-à-vis, elle se mit à chanter ce couplet.

« Madame, lui dit M. d'Ermont, je m'appelle d'Ermont, il est vrai, mais je ne suis pas malheureux, et je ne cours après personne. »

Laure s'excusa, et la conversation s'établit entre elle et M. d'Ermont; elle oublia de descendre à Tours, et ne s'aperçut qu'à Saumur qu'elle avait dépassé le but de son voyage. M. d'Ermont l'engagea à prolonger jusqu'à Nantes; il envoya une dépêche télégraphique pour avoir les bagages de Laure, il prit d'elle tous les soins imaginables, aussi pensa-t-elle :

« Ce doit-être commode d'avoir un mari, ma pauvre mère avait raison. »

De son côté, M. d'Ermont se disait que mademoiselle de Champany était une aimable fille, bien conservée, et qu'il serait heureux de l'avoir pour femme.

Laure avait une amie à Nantes ; elle se fit conduire chez elle. M. d'Ermont connaissait cette amie et son mari; il alla, dès le lendemain, s'informer des nouvelles de *sa belle voyageuse*, c'est ainsi qu'il appelle mademoiselle de Champany.

« Ma chère Laure, dit madame de Bonnefond, sais-tu ce que tu devrais faire? tu devrais épouser M. d'Ermont, c'est un excellent homme, très-riche et très-considéré.

— Je ne demande pas mieux, répondit naïvement Laure, arrange cela, car si je m'en mêle, tout sera perdu! »

A la même heure, M. d'Ermont disait à M. de Bonnefond :

« Mon cher ami, je serai le plus malheureux des hommes si je n'épouse pas *ma ravissante voyageuse!* Plaidez ma cause. »

La cause était gagnée d'avance, l'avocat eut beau jeu.

Laure est aujourd'hui madame d'Ermont. M. d'Ermont est souvent obligé de courir, non pas après sa belle, comme dans la chanson, mais après l'imagination de sa femme qui continue à voyager dans les espaces imaginaires.

COMTESSE DE MIRABEAU.

DENISE

(Suite.)



Peu de jours après, Caroline reçut la lettre suivante qu'elle n'ouvrit pas sans émotion. Le cachet, l'écriture, le caractère extérieur de cette lettre lui rappelaient d'autres temps, alors que son cœur palpitait au pas du facteur et qu'elle recevait avec une joie timide et pleine d'espérance les missives de son fiancé. Que ces jours étaient loin! Que d'ombres avaient passé sur ces premiers rayons! et pourtant, elle n'avait pu oublier, pourtant elle n'avait pu devenir insensible à la destinée de Léon; Denise, placée entre eux, les unissait encore... et plus que jamais, Caroline l'avait compris en voyant pleurer sa fille sur les inquiétudes de son père.

Elle lut:

«Caen, novembre 18...

» Votre lettre, Caroline, m'a vivement touché, et je viens vous en exprimer ma sincère reconnaissance. Je n'oserais refuser votre offre si obligeante, et, pour six mois, j'accepte le prêt que vous voulez bien me faire et qui ne courra nul risque entre mes mains. J'ai donné à cet égard des explications et des garanties à votre notaire.

» Je vois que ma chère Denise a été vivement préoccupée d'un nuage de tristesse que je n'ai pu cacher, et qu'expliquent à la fois les sollicitudes du commerce et le chagrin que fait naître chez moi l'infirmité croissante de ma pauvre mère. La vie en avançant, ne devient pas plus riante. Puissiez-vous ne pas avoir à vous en plaindre et puisse notre chère enfant être aussi heureuse qu'elle le mérite! Je répondrai bientôt à son aimable lettre, et je suis, Caroline, avec un sentiment bien reconnaissant,

» Votre dévoué,

» LÉON VILLERS. »

Caroline communiqua cette lettre à sa fille, et sur ce visage candide elle lut un attendrissement que Denise, au reste, ne cherchait pas à déguiser. Son âme, comme une eau transparente, ne cachait rien, ni sentiments, ni pensées; qu'avait-elle à dérober d'ailleurs? Aucune des affections, aucun des penchants de son cœur ne demandait le mystère; elle aimait librement, au grand jour: à son aïeule, elle laissait voir combien elle chérissait sa mère, et jamais elle n'avait caché à Caroline l'amour et la sympathie qui l'entraînaient vers son père. Toute sa diplomatie con-

sistait dans la simplicité, et sans le savoir, elle possédait l'habileté de certains politiques qui est de n'en pas avoir.

L'inquiétude que Denise avait emportée de Caen était dissipée, la lettre de son père la rassurait sur le présent et sur l'avenir, et elle se reprit à sa vie accoutumée, pleine de douceur dans sa monotonie. Elle travaillait, elle étudiait avec mademoiselle de la Rochette, elle se promenait encore avec elle, car madame Villers n'aimait pas la marche et redoutait les atteintes du froid, de la pluie et du vent, mais le soir, la mère et la fille ne se séparaient pas. On lisait un peu, on causait beaucoup, et mademoiselle Esther, qui avait dans l'âme un ardent amour des pauvres, travaillait et faisait travailler son élève; toujours il y avait quelque misère nouvelle sur le tapis: il fallait une layette pour un petit enfant, une robe ou une blouse pour l'enfant qui allait entrer à l'école, une chemise pour une malade, des bas pour un vieillard... Caroline fournissait la matière première, Denise le travail, et l'institutrice le placement, association innocente au profit de la charité! Ces soirées passaient vite; quelquefois les familles amies de madame Villers venaient prendre le thé, et apportaient dans cet intérieur paisible et un peu mélancolique les échos lointains du monde, de ses bruits et de ses fêtes, mais ces voix de sirène qui d'ordinaire enchantent les jeunes filles, ne trouvaient pas le chemin de l'oreille ou du cœur de Denise. Ils étaient ouverts d'un autre côté et toujours tendus pour écouter ces douces voix qui disent: devoir, amour, union, et qui ont besoin du silence intérieur pour se faire comprendre Il importait peu à Denise que Stéphanie, qui la devançait dans la vie de quelques années, allât au bal et y fût remarquée, que la belle voix de Julia attirât les suffrages des connaisseurs, que l'on spéculât autour de la dot de Louise; elle n'enviait ni le succès des unes, ni les trésors de l'autre, et quand une pensée s'égarait au delà du cercle chéri qui enserrait la table, cette pensée volait à tire-d'aile vers la Normandie, et s'arrêtait, soucieuse, auprès du fauteuil où l'aïeule passait de longues journées, et près du bureau où Léon veillait seul et le front assombri.

A tant d'affections qui remplissaient la vie de Denise, un nouvel attachement était venu se joindre; elle aimait d'amitié pour la première fois, et c'est un sentiment vif que ce premier choix, cette première sympathie, qui va chercher hors du foyer domestique un cœur ami qui lui réponde. Marguerite sa cousine, qu'elle avait toujours préférée à ses autres compagnes, était devenue son amie, son émule, mais non pas sa confidente. Denise n'avait qu'un seul secret, désir mystérieux enseveli dans le fond de son âme, et elle n'en parlait que dans la prière. Parler, même à sa meilleure amie, de ses parents divisés, eût blessé toutes les délicatesses de son cœur.

« Que dites-vous de cette amitié de Denise pour sa cousine? disait mademoiselle de la Rochette à Caroline.

— Ce que j'en dis? mais que je l'approuve de toutes mes forces! j'ai trop souffert, dans ma première jeunesse, de l'isolement où je vivais, pour ne pas désirer que ma fille échappe à ce chagrin, et qu'elle forme aujourd'hui des relations qui la suivront plus tard. C'est une bonne chose que de pouvoir dire : Te souviens-tu! Mais vous-même, chère amie, que pensez-vous de Marguerite?

— Rien que de bon; elle est pieuse, modeste, et puis, elle a une connaissance de la vie pratique qui manque à Denise.

— Je le crois bien: Marguerite est l'aînée de sept enfants! elle est déjà mère par la prévoyance et la prudence.

— Une seule ombre au tableau, poursuivit mademoiselle Esther : Marguerite est l'aînée des filles, mais elle a un frère, ce grand Philippe! ne croyez-vous pas ?... ne craignez-vous pas ?... ne serait-il pas possible ?...

— Denise n'a pas quinze ans, dit madame Villers, elle est trop enfant pour qu'on puisse songer à elle, mais, dans tous les cas, un jeune homme connu, appartenant à une famille dont elle est chérie et qui la fixerait à jamais auprès de moi, serait-ce donc un si mauvais parti? j'avais pensé à cela, chère amie, mais, tout débattu, les avantages me semblent dépasser les inconvénients. Pourquoi ai-je eu tant de peines? pourquoi me trouvé-je dans une situation exceptionnelle? parceque j'étais étrangère et sans amis... ne serait-ce pas folie de refuser à Denise des chances plus favorables?... je dirais volontiers comme une femme célèbre : Je forcerai ma fille à faire un mariage d'inclination.

— En effet, dit mademoiselle Esther, c'est le seul bonheur vrai pour les femmes, et Denise saura le comprendre. Elle a une âme si aimante et si pure! que Dieu lui accorde la grâce d'un heureux choix!

— Nous serons deux pour y veiller, répondit Caroline en serrant la main de son amie. »

Denise ne se doutait pas des préoccupations dont elle était l'objet. Elle s'intéressait à tout ce qui intéressait Marguerite, depuis Philippe, le frère aîné, qui avait bien de la peine à passer licencié en droit, jusqu'au petit Claude, qui avait bien de la peine à faire ses dents, mais Claude, le *baby*, l'intéressait au moins autant que le grand Philippe.

Marguerite prenait fort au sérieux son rôle d'aînée; elle avait la gravité, la prévoyance, les soucis d'une véritable mère de famille ; le matin, pendant que sa mère souffrante se reposait un peu, elle faisait lever les derniers-nés, elle les habillait, leur faisait faire la prière et les menait déjeuner. Le jour, entre ses leçons, elle secondait sa mère dans les travaux d'aiguille et les soins du ménage; le soir, elle faisait répéter les leçons aux collégiens et la grammaire française aux petites filles, avant que de les faire souper. Si les petits qu'elle conduisait avec une main toute maternelle, la préoccupaient, Philippe, son aîné, était pour elle l'objet d'une espèce de culte ; à ses yeux, rien de plus beau, de plus aimable; mais comme tous les êtres trop aimés, il lui causait de vives et parfois de poignantes inquiétudes, car Philippe n'était ni travailleur ni raisonnable.

Denise suivait son amie dans cette existence active, qui l'initiait peu à peu aux nécessités et aux chagrins de la vie. Son cœur affectueux souffrait des peines graves ou légères qui affligeaient Marguerite, — la maladie d'un enfant, l'état languissant de sa mère, — la paresse d'une petite sœur, — les étourderies d'un petit frère, et surtout les folies de Philippe. Quand celui-ci s'était absenté le soir, quand il avait mécontenté son père, et que Marguerite le gron-

dait doucement, Denise aussi prenait un air grave, levait le doigt en disant:

« Ah! monsieur Philippe, ce n'est pas bien de faire de la peine à ma bonne Marguerite! un futur notaire! »

Mais elle faisait cette réprimande du même ton et avec la même indifférence qu'elle disait à Claude:

« Sois donc sage, petit! sois sage! ne fais donc pas de bruit!»

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient ainsi, et le temps passait aussi léger que la Camille du poète glissant sur les blés sans y imprimer de traces; de faciles devoirs, de saintes affections, de douces études en partageaient le cours; une seule idée revenait souvent, triste et pesante, dans la mémoire de Denise — celle de son aïeule infirme; et les lettres de Léon, sans appuyer sur ce pénible sujet, laissaient entrevoir que la situation de madame Villers ne s'était pas améliorée. Ce fut avec de fâcheux pressentiments que Denise partit cette année-là pour la Normandie.

X

LA NUIT.

Madame Villers était seule dans sa chambre, couchée au fond de son fauteuil qu'elle ne quittait presque plus depuis que les ténèbres s'étaient de plus en plus épaissies autour d'elle. Elle attendait... hélas! dans l'inaction à laquelle elle était réduite, elle attendait souvent, elle attendait toujours! mais en ce moment l'attente n'était pas sans douceur: Denise allait arriver et la tristesse de dix mois d'absence allait fondre comme la cire devant ce rayon de joie. Une voiture fit retentir la rue, s'arrêta devant la porte de la maison, et, après un court intervalle, un pas léger glissa dans le corridor, la porte s'ouvrit, et madame Villers se sentit pressée et réchauffée entre les bras de son enfant:

« Ma pauvre petite, dit-elle, je ne te vois pas! je ne te verrai plus! »

Denise tourna vers son père qui l'avait suivie un regard plein de larmes et dit timidement:

« Chère bonne maman, tout espoir n'est pas perdu! papa m'a dit... que plus tard... une opération...

— Je n'en espère rien! répondit madame Villers avec une fermeté un peu amère, on m'a fait tant de promesses! mais je ne veux pas t'affliger, ma fille... te voilà auprès de moi, c'est comme si mes yeux étaient revenus.

— Et j'espère, chère mère, dit Léon, que la présence de notre Denise vous engagera à sortir un peu de cette chambre où vous vous confinez... je vous remets à sa garde.

— Oh! oui, s'écria Denise en baisant la main de son aïeule, nous ne nous quitterons pas. »

Madame Villers la retint doucement, et se tournant du côté de son fils:

« Elle me semble grandie, dit-elle, la trouvez-vous changée?

— Beaucoup, ma mère; Denise à l'air d'une jeune fille...

— Voyons... »

Et l'aveugle passa légèrement la main sur le visage incliné de sa petite fille.

— Elle vous ressemble toujours, mon fils! dit-elle avec quelque satisfaction. Voilà votre front bien ouvert, vos sourcils droits et longs, vos grands yeux et notre bouche à tous, qui n'est pas en cerise... allons! je t'ai retrouvée, ma petite chérie, tout va aller mieux.

Tout alla mieux en effet, les habitants de la vieille maison se reprirent vite à la douce habitude d'entendre et de voir Denise. L'habitude ajoute à la félicité un charme paisible et Chateaubriand a dit avec sa raison dédaigneuse: « Si j'avais encore la folie de chercher le bonheur, je le placerais dans l'habitude. » Léon se reprit avec joie aux caresses et à la conversation tendre et gaie de sa fille, Georges à la douce et fraternelle amitié qu'elle lui témoignait, mais madame Villers surtout s'empara d'elle, comme un aigle le ferait d'une colombe qu'il destinerait à égayer son aire. Elle ne voulait pas que Denise la quittât, mais Denise à son tour, lui imposait ses petites volontés: elle la faisait sortir, le matin à l'église, le soir à la promenade. Madame Villers acquiesçait à tout, pourvu que sa main reposât sur le bras de sa fille et qu'elle entendît cette voix limpide qui lui racontait les objets extérieurs et faisait luire une clarté dans sa nuit.

L'appartement même, où, depuis les progrès de sa cécité, elle s'était renfermée comme dans un cachot, subit quelques changements sous l'influence de Denise. Depuis que des yeux perspicaces ne les inspectaient plus, ces deux ou trois chambres, affectionnées par madame Villers, avaient pris un aspect négligé; la poussière, invisible et opiniâtre, s'était amassée sur les meubles; les glaces et les tableaux avaient perdu leur éclat, les livres qu'on ne touchait plus étaient jetés, la tête en bas, sur les planches de l'étagère; la pendule était arrêtée; fidèle et triste image de sa maîtresse, il semblait que le grand ressort de sa vie fût brisé. Denise rétablit partout l'ordre, et avec l'ordre, la grâce: meubles et tentures reprirent leur lustre; les fleurs revinrent dans les vases de Chine; auprès du fauteuil se groupèrent tous les objets dont l'aveugle pouvait avoir besoin, et le tic-tac de la pendule résonna comme autrefois dans la chambre tranquille.

« Tu l'as donc remontée? à quoi bon? dit madame Villers, je ne puis plus la consulter.

— Non, grand'mère, mais vous pourrez l'entendre: écoutez! »

Une sonnerie argentine annonça midi:

« Tu l'as donc changée, ma fille? ma pendule ne sonnait pas.

— Grand'mère, j'ai mis ici celle qui se trouvait dans ma chambre, et dont j'aimais tant le timbre quand j'étais petite. Elle vous fera penser à moi.

— Va, petite, je n'ai pas besoin de cela: j'y pensais autrefois, au milieu des occupations de la journée, et maintenant, dans mes ténèbres, je vois toujours ton visage et celui de ton père. Ta pauvre vieille grand'mère n'est plus bonne à rien, qu'à songer.

— Et à nous aimer, et à faire notre joie!

— De la joie, moi!»

Une expression amère passa sur le front de madame Villers, et révéla le fond de sa pensée. Autrefois elle était l'âme de cette vaste maison, et elle apportait à l'accomplissement de tous ses devoirs, du

plus petit au plus grand, une volonté énergique servie par une vive intelligence et par une forte santé. Ce qu'elle voulait n'avait jamais connu ni entraves, ni obstacles, et Caroline, jadis, avait éprouvé que le sceptre remis en ces mains puissantes ne voulait pas se partager. Et l'âme aussi ardente qu'autrefois, la volonté aussi vivace, le corps même aussi sain, aussi vigoureux se trouvaient arrêtés par l'infirmité d'un seul organe: l'impuissance, l'immobilité, l'ignorance du monde extérieur, la dépendance, avaient suivi, tristes compagnes nées des ténèbres, la douloureuse cécité. Un seul obstacle avait suffi pour arrêter cette force, pour briser cette vie, et pendant ses longues heures de silence et de solitude, pendant ses nuits trop semblables à ses jours, madame Villers se rendait compte à elle même, avec une lucidité implacable, de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle était devenue. Il en résultait une révolte intérieure qu'elle ne voulait pas laisser connaître et que, par conséquent on ne pouvait consoler. Son fils même, si aimé, n'obtenait, à ce sujet, aucune confidence. Sa mère, pour ne pas l'affliger peut-être, se taisait devant lui, et semblait soumise; mais que de larmes refoulées qui se répandaient sur le chevet solitaire, que de cris de douleur qui ne se changeaient pas en prière! Denise seule, par sa piété ingénue, la sérénité de ses manières et de ses pensées, lui faisait quelque bien et lui infusait, en quelque sorte, la douceur et la soumission; magnétisme que sa bonté et sa jeunesse répandaient autour d'elle, et qui apaisait comme une musique harmonieuse ou comme certains paysages dont la tranquille beauté calme nos agitations.

Léon aussi la ressentait, cette magie de la jeunesse et de la bonté, car quoique ses affaires fussent rétablies, l'infirmité de sa mère répandait dans sa maison une tristesse morne.

« Que de vide elle va me laisser en partant! se disait-il fréquemment. »

Georges était le moins préoccupé; les chagrins, les longues prévoyances ne sont pas à l'usage de la jeunesse; il se laissait être heureux de la présence de Denise sans aller plus loin. Il avait l'avenir devant lui, les grands espaces, les radieux horizons, et là, à vrai dire, il ne se séparait pas de son amie d'enfance.

« Vous ne sauriez croire, Denise, lui dit-il un soir, quel service vous m'avez rendu en me libérant de Saint-Cyr et des mathématiques. Je m'étais tout à fait trompé sur mes tendances.

— Et vous êtes heureux maintenant, Georges?

— Parfaitement, j'aime le droit; c'est une belle science qui se rattache à la philosophie et à l'histoire que j'ai toujours aimées; le milieu où je vis aujourd'hui me convient; notre ville de Caen est si studieuse et si calme! plus de tambour, plus de théorie... une bonne bibliothèque, des cours qui m'intéressent, au palais, des affaires que je suis et qui me captivent, quelle différence! Je viens de passer un premier examen, et je vais me mettre à la procédure... et dans deux ans, Denise, je pourrai plaider.

— Je connais à Angers un jeune homme qui a bien de la peine à passer ses examens; il n'aime pas le droit comme vous, Georges.

— Vous connaissez un jeune homme qui fait son droit, Denise?

— Oui, un de mes petits-cousins, Philippe Favreux, le frère de ma bonne amie Marguerite. Il sera notaire.

— Fi! notaire! les avocats sont bien plus indépendants! s'écria Georges en allongeant la lèvre.

— Comment! mais c'est un très bel état! répondit Denise révoltée. »

Georges voulut démontrer à son amie la supériorité du barreau sur le notariat; elle l'écoutait à peine, et poursuivant une autre pensée:

« J'espère, dit-elle, que vous ne faites pas comme mon cousin Philippe, qui ne va presque jamais à la messe le dimanche? il fait bien de la peine à Marguerite et à leur mère.

— Non, Denise, répondit Georges d'un ton sérieux, j'ai gardé la médaille que vous m'avez donnée autrefois, et elle m'a porté bonheur: j'ai conservé aussi ma foi et nous prions ensemble, aux mêmes autels.»

En disant ces mots, il montra à Denise, attachée à sa chaîne de montre, la petite médaille d'or.

« Je suis bien contente! s'écria-t-elle; et moi aussi, Georges, j'ai gardé tout ce que vous m'avez donné: des dessins, des livres, mon écritoire, la plume d'ivoire que vous m'avez rapportée de Dieppe.

— Vous avez raison, Denise, dit Georges en lui serrant la main, vous n'avez pas de meilleur ami, même parmi les notaires. »

Denise sourit en personne convaincue.

Depuis quelques jours, Denise remarquait que sa grand'mère semblait éprouver une espèce de contrainte, comme si elle eût été sous le joug d'une de ces pensées qui viennent aux lèvres et qu'on ne dit pas; la jeune fille n'osait l'interroger, mais elle essayait de tous les sujets de conversation, et naturellement les espérances que pouvait laisser encore la cécité de madame Villers formaient souvent le sujet de l'entretien.

« Ma bonne mère, lui disait-elle, dans un an, quand je reviendrai, vous serez guérie sans doute, puisque le médecin dit qu'on peut tenter l'opération. Quelle joie!

— Ma pauvre petite, je n'y crois pas beaucoup à la joie, et cette opération, par elle-même, est une grande épreuve.

— Oh! oui! j'aurai le cœur sous un étau ce jour-là! et comme nous prierons le bon Dieu pour vous!

— Je le sais, mon enfant, tu m'aimes bien et tu aimes bien ton père... aussi, ai-je bien envie de te demander quelque chose.

— Dites, chère grand'mère!

— Eh bien! Denise, je dois subir l'opération de la cataracte en février; ce sera un moment pénible pour ton père, d'autant plus que l'issue de ces opérations est toujours douteuse. Il sera seul, seul avec Georges qui ne peut lui être d'un grand secours. Voudrais-tu, pourrais-tu, ma chère fille, venir ici pendant ces jours-là? ta présence nous soutiendrait, nous consolerait en cas d'échec et augmenterait notre joie, si Dieu permet... je voulais te demander cela, mais, je ne sais, je n'osais pas... je deviens timide... »

La pauvre aveugle voulut sourire, mais des larmes effacèrent ce sourire ébauché.

« On craint d'être importune! dit-elle à demi-voix.

— Oh! grand'mère! s'écria Denise d'un ton de

reproche et en couvrant son front et ses yeux de baisers, injuste grand'mère! je vais écrire sur le champ à maman et lui demander la permission de revenir en février.

« Oui, ma fille, et dis que je l'en prie. »

La réponse ne se fit pas beaucoup attendre: Caroline accordait l'autorisation et exprimait en peu de mots, sa sympathie pour les souffrances de sa belle-mère. Léon lut cette lettre à plusieurs fois et dit enfin tout haut :

« Il y a bien du cœur dans ces quelques lignes! »

Denise ne dit rien, mais elle ensevelit au fond de son âme le souvenir de ces bonnes paroles, comme un grain précieux qui devait porter plus tard fleur et fruit.

Le départ fut moins triste avec cette promesse de retour, et Denise dont le cœur était si également partagé entre deux affections, eut le plaisir de voir que sa mère sympathisait avec ses propres impressions. Le temps avait fait son œuvre sur l'esprit de Caroline: ses chagrins d'autrefois avaient perdu leurs aspérités; le doux fleuve d'oubli avait noyé dans ses ondes des paroles, des actes dont le souvenir seul jadis l'irritait; les peines de sa jeunesse étaient loin, et l'image de sa belle-mère, celle de son mari ne lui apparaissaient plus sous des traits ennemis. Denise, messagère de paix, avait insensiblement avancé son œuvre; comme l'aiguille d'une industrieuse ouvrière, qui, allant d'une déchirure à l'autre, les rapproche, les réunit; ses bonnes paroles, ses intentions à la fois droites et adroites, son attention à ne blesser personne, le soin qu'elle prenait de dire du bien des uns aux autres, et enfin, suprême puissance! l'amour qu'elle épanchait sur tous, avaient en silence avancé son œuvre de réparation. Le baume était tombé goutte à goutte, le fil de soie avait raccommodé lentement, nul ne s'était rendu compte de ce silencieux progrès, mais Denise qui le pressentait, se demandait souvent quel en serait l'heureux couronnement elle priait toujours et tressaillait de joie quand elle lisait dans l'Évangile: *Demandez, et vous recevrez, frappez, et l'on vous ouvrira!*

« Je frapperai jusqu'à ce que je n'aie plus de force! » se disait-elle.

Caroline l'avait reçue avec délices, elles reprirent leur douce vie accoutumée, où mademoiselle de la Rochette et Marguerite tenaient leur place, et l'automne et l'hiver s'enfuirent comme un songe. Les lettres de Léon rappelaient sans cesse à sa fille l'engagement qu'elle avait pris, et vers la mi-février, elle retourna en Normandie, toujours sous la garde de la vieille Ursule.

Elle arriva deux jours avant celui fixé pour l'opération, et le cœur de la pauvre enfant palpitait et se serrait à la pensée de ce moment peut-être heureux, peut-être cruel, et, dans tous les cas, décisif. Elle frémissait à l'image de ce qui allait se passer, et ne put s'empêcher de fondre en larmes en embrassant sa grand'mère.

— Ma consolation! dit celle-ci; si tu étais toujours ici, va, je crois que je ne regretterais pas autant mes yeux!

— Il fait bon la voir cependant, répondit Léon, et j'espère, chère maman, que vous en serez convaincue avant peu de jours.

Madame Villers leva ses yeux éteints vers le ciel avec une expression tranquille que Denise ne lui avait pas connue autrefois: il semblait qu'elle eût tourné sa forte volonté contre elle-même pour s'apprendre la patience et qu'elle fût décidée à subir son sort quel qu'il fût. C'était un premier pas vers la résignation, qui, ainsi que l'a dit excellemment une femme illustre de nos jours, *est le secret de mettre Dieu entre la douleur et soi.*

M. Bourdon.

(La suite au prochain Numéro.)



LA SYRIE

(SUITE ET FIN.)



Mon bon père aura entendu faire quelques récits exagérés, dit le jeune Boutros d'une voix mal assurée; j'ai ouï dire et soutenir par plusieurs hommes graves qu'ici au moins, à Damas, nous n'avions rien à craindre.

— Je le crois comme eux, reprit la tante, dans l'intention de calmer les esprits; voyons, Mariem, rassure-toi, mon enfant, et va avec ta sœur préparer le café, cela nous réchauffera l'estomac; et puis, je vous le recommande bien, pas un mot de tout ceci à mon pauvre père, il est aisé de lui cacher ces malheurs, puisqu'il ne sort point de sa chambre depuis qu'il s'est foulé le pied. »

Dès que cette première émotion se fut un peu calmée, je me glissai hors du logis, et je courus aux nouvelles. Une grande agitation régnait dans le quartier des chrétiens, des groupes s'étaient formés çà et là, on y parlait à demi-voix, la consternation était peinte sur tous les visages. J'eus quelque envie d'interroger ces pauvres gens, mais je réfléchis

que leurs renseignements seraient inexacts, et je me rendis bien vite au consulat de France où j'avais un facile accès auprès de mes compatriotes.

Notre consul se trouvant alors à Paris, c'était M. le chancelier qui gérait les affaires à sa place; je n'aurais pas pu en ce moment parvenir jusqu'à lui, mais je fus accueilli avec cordialité par un de ses secrétaires.

« Il n'est que trop vrai, me dit-il, que les Druses ont commis des atrocités inouïes, et que les Turcs, loin de les en empêcher, sont leurs complices et peut-être les instigateurs de la plupart de leurs crimes. Cependant nous n'avons rien à craindre à Damas, car Achmet-Pacha, quoiqu'un peu suspect à nos yeux, vient de promettre si formellement aux représentants des puissances européennes de prendre des moyens énergiques pour garantir la sûreté de tous les habitants qu'il n'oserait manquer à sa parole de peur d'encourir la disgrâce du sultan. »

Il me raconta ensuite, avec une indignation bien naturelle à tout honnête homme, une partie des forfaits épouvantables qui avaient ensanglanté la Syrie depuis notre départ de Bennakir; ils lui avaient été racontés par des témoins oculaires échappé comme par miracle, à la fureur des assassins.

Le 14 mai, par suite des menées infâmes de Kassim-Bey (1), et du Moudir de Sayda, les chrétiens de Katoulis avaient été assaillis par les Druses; ils s'étaient défendus à coups de fusil, mais Kassim-Bey, campé à la porte de la ville, leur avait enlevé leurs armes et leurs munitions, tandis qu'il laissait agir en liberté les Turcs et les Druses. En même temps un grand nombre de chrétiens étaient assassinés dans les environs de Sayda, et Khourchid-Pacha, gouverneur de Beyrouth, qui n'avait à ses ordres que sept ou huit mille hommes du Nizam (2), rassemblait à la hâte des Bachi-Bouzoucks (3). Sous prétexte de réprimer le désordre, il formait un camp près du village de Boabda, au pied de la montagne, s'y établissait lui-même le 29 au matin, et les salves d'artillerie, dont il est d'usage à Beyrouth de saluer l'entrée du gouverneur, servirent de signal aux Druses pour saccager et incendier plusieurs villages chrétiens. Les habitants de Beit-Méri opposèrent une résistance acharnée à cette attaque imprévue; ils se défendirent vaillamment, mais les Bachi-Bouzoucks de Khourchid vinrent au secours des Druses, et mirent eux-mêmes le feu aux maisons. Pendant ce temps-là le pacha interceptait la route de Kesrouan pour empêcher ses valeureux habitants de venir au secours de leurs frères, et il excitait au meurtre ses fanatiques soldats, qu'il osait appeler les défenseurs de l'islamisme et de la vraie foi. Tous les environs de Beyrouth furent bientôt au pouvoir de ces brigands, qui, pleins d'ardeur pour le pillage, incendiaient les villages et les récoltes, et immolaient les chrétiens avec des raffinements de cruauté qui font frémir; écartelant les uns, coupant les autres en quartiers, lançant en l'air des enfants et les recevant sur la pointe de leurs baïonnettes, brisant à coups de crosse les membres des vieillards pour les faire expirer plus lentement. Sur quelques points les chrétiens, quoique presque dépourvus d'armes et de munitions, résistèrent vigoureusement, mais ils succombèrent sous le nombre, et leurs femmes et leurs filles eurent à subir d'infâmes outrages. Dair-el-Kalaah, Aïn-Wardé, Mar-Ischaya, le beau village de Hammena, furent réduits en cendres (1); la dévastation s'étendit en même temps dans les environs de Sayda, où elle fut accompagnée des mêmes horreurs. La ville chrétienne de Djezzin, résidence d'un évêque maronite, est attaqué par Saïd-Bey Djemblat, l'âme damnée de Khourchid; et, quoique ce chef druse eut assuré, peu de jours auparavant, aux habitants de ce malheureux pays qu'ils n'avaient rien à craindre, hommes, femmes, enfants, vieillards tombent pêle-mêle sous les coups des assassins. Quelques chrétiens parviennent à se réfugier dans un petit bois des environs; leurs ennemis les y poursuivent, y mettent le feu et les massacrent, à mesure que l'incendie force quelqu'un d'entre eux d'en sortir. Chaque chrétien, chaque couvent, chaque maison isolée devient tour à tour le théâtre de ces scènes de carnage; les malheureux qui ont pu s'échapper dans les premiers moments sont traqués comme des bêtes fauves, poursuivis de caverne en caverne, de buissons en buissons; pour eux nulle pitié dans les cœurs, nulle sûreté en aucun lieu. Les misères de toute sorte, la fatigue, la faim, la soif, achèvent l'œuvre de destruction; la terre est jonchée de cadavres que les oiseaux de proie disputent aux chiens errants, et dont les restes informes répandent dans l'air des vapeurs pestilentielles. Le djehad ou *guerre sainte* est prêché parmi les féroces habitants des villages du Hauran, et les tribus à demi sauvages de la Bekaa et de la Cœlé-Syrie, fanatisées par des émissaires secrets, se portent subitement sur le Djebel-Esch-Scheikh, dans les riches districts de Hasbeiya et de Rascheiya, que des troupes du Nizam envahissent de leur côté, sous le spécieux prétexte de maintenir le bon ordre. Les chrétiens, attaqués dans Hasbeiya, se défendent vaillamment depuis le point du jour jusqu'à deux heures de l'après-midi; alors Osman-Bey leur envoie Khalil-Aga pour les inviter à se retirer dans le sérail, afin d'éviter, disait-il, l'effusion du sang, en promettant formelle-

(1) Chef druse au service de Saïd-bey Djemblaté.

(2) Infanterie régulière.

(3) Bachi-Bouzoucks, soldats irréguliers, très-féroces et très-pillards.

(1) Le grand et beau village chrétien de Hamena, dit M. Lenormant, fut assailli par un fort parti de Druses. — Beaucoup d'habitants prirent la fuite, mais une cinquantaine d'hommes demeurèrent pour défendre leurs foyers, et combattirent héroïquement pendant cinq heures consécutives. Enfin, les Druses reçurent des renforts et restèrent maîtres du village. Les femmes et les enfants qui ne s'étaient pas enfuis vers Beyrouth, avaient trouvé un refuge dans la filature française dirigée par M. Bertrand. Elle fut épargnée, mais la maison où était installée l'administration des travaux de la route carrossable de Beyrouth à Damas, entreprise par une compagnie française, fut pillée par les Druses, quoique l'on se fut hâté d'y arborer le pavillon de France. Les Druses, interrogés sur leur différence de conduite relativement à l'établissement de M. Bertrand et à la maison des agents de la route de Damas, répondirent qu'ils avaient *reçu l'ordre* d'épargner les filatures, mais rien autre chose.

ment de les défendre contre les Druses, si ceux-ci ne consentaient pas à se retirer; les chrétiens, se confiant au représentant de l'autorité, entrent dans la forteresse avec leurs femmes et leurs enfants, et y demeurent une semaine entière, manquant des choses les plus nécessaires et mourant de faim. Pendant ce temps, leurs ennemis pillent les maisons, saccagent les églises, et profanent les vases sacrés. Quand les chrétiens, affaiblis par la misère et les privations, n'ont plus la force de se défendre, le traître Osman commence par enlever leurs armes, menaçant de les livrer aux Druses en cas de refus, puis il ouvre la porte du sérail à ces monstres altérés de sang; les troupes turques, chargées de défendre les malheureux réfugiés, se joignent aux Druses; le massacre devient général, et plusieurs émirs musulmans de la famille Schaab, qui vivaient en bonne intelligence avec les chrétiens, et qui avaient pris leur défense, sont immolés avec eux (1). Les habitants de Rascheiya (2) deviennent les victimes d'une trahison du même genre. Pareil à la lave ardente d'un volcan en éruption par plusieurs bouches à la fois, le fanatisme musulman fait explosion dans toute la Syrie, menace tout ce qu'il approche, et consume tout ce qu'il atteint.

Tels étaient les événements qui jetaient la consternation parmi les chrétiens de Damas.

Tous les cœurs en France se sont émus au récit de ces malheurs; tous ceux qui conservent en Europe quelque sentiment de justice et d'humanité, ont ressenti une vive pitié pour les victimes et une profonde indignation contre les bourreaux; qu'on juge donc des sentiments de compassion, de crainte et d'horreur de ceux qui comptaient parmi les martyrs des parents ou des amis, et qu'un sort aussi affreux pouvait atteindre d'un instant à l'autre; je ne pus entendre sans frémir le récit de ces abominations.

« Eh quoi ! m'écriai-je, tant de crimes épouvantables resteront-ils impunis ? N'y a-t-il donc plus de justice sur la terre ? n'y en a-t-il plus dans le ciel ? Laisserons-nous égorger nos femmes et nos enfants, et nous laisserons-nous traîner au supplice comme de vils animaux à l'abattoir ? Que tous les chrétiens de Damas, sans distinction de nationalité, prennent les armes et organisent une résistance acharnée sans se laisser tromper par les paroles astucieuses de votre pacha, qui pourrait bien être aussi déloyal et aussi traître que Kourchid et ses lieutenants !

— J'ai pensé, moi aussi, ce que vous dites là, me répondit le secrétaire; mais, lors même que nous parviendrions à nous entendre et à trouver un chef capable de nous commander, songez donc qu'il n'y a pas à Damas plus de trois à quatre mille chrétiens en état de porter les armes, et encore en ont-ils si peu l'habitude et sont-ils si dépourvus de munitions, qu'on ne peut guère compter sur eux.

— L'exemple de quelques hommes de cœur pourrait enflammer leur courage, lui dis-je; et, quand même nous succomberions tous sous le nombre, ne vaut-il pas mieux mourir bravement dans l'effort désespéré d'une légitime défense, que de tendre la gorge à des assassins ?

— Espérons que nous n'en serons pas réduits à cette extrémité, me répondit le secrétaire; nous sommes, à vrai dire, dans un moment de crise, car depuis que le sultan Abdul-Méjid a donné l'ordre d'exécuter en Asie comme en Europe le tanzimat-khérié (1), dont le premier article est l'égalité de tous ses sujets devant la loi, depuis que les rayas peuvent aller à cheval dans la ville et leurs femmes porter dans leurs ajustements jusqu'aux couleurs du prophète, les effendis, irrités à l'excès d'un décret qui élève les chrétiens au niveau des musulmans, soufflent dans tous les cœurs la haine aveugle et les désirs de vengeance que peut inspirer un absurde fanatisme: mais la sagesse et l'énergie des consuls européens doivent parvenir à calmer cette effervescence. En 1850, l'attitude ferme et résolue de M. de Lesseps n'a-t-elle pas suffi à Alep pour contenir une population considérable ? »

Malgré la confiance qu'il témoignait avoir et qu'il avait en effet dans le crédit et l'autorité des consuls européens, ordinairement très-respectés dans le Levant, je pris congé de lui, peu rassuré par ses discours.

XVIII

En traversant la rue droite pour regagner la maison de Ben Aridi, une longue file de chameaux me barra le passage, renversant à droite et à gauche tout ce qui lui faisait obstacle; je me réfugiai près d'une fontaine publique, autour de laquelle quelques nègres voyageurs faisaient leurs ablutions à l'ombre d'un large toit qui l'abritait. Presque au même instant un Druse, portant des pistolets à demi cachés dans sa ceinture, se détacha de la caravane, saisit l'écuelle de bois qu'une chaîne de fer retenait attachée à la fontaine, la remplit jusqu'aux bords et y mouilla ses lèvres brûlantes. Je suivais ses mouvements d'un œil distrait, mais au moment où il en descendit les marches et passa près de moi pour rejoindre ses compagnons, nos regards se croisèrent, un éclair jaillit de sa sombre prunelle, et je ne pus m'empêcher de frémir en croyant reconnaître, dans ce vieillard à face sinistre, le traître Ybrahim, le farouche persécuteur de la famille Kavven.

Cette rencontre de mauvais présage acheva de me troubler, je rentrai au logis bien plus inquiet et plus découragé que je n'en étais sorti le matin; j'y trouvai ma femme en prières et tous ses parents plongés dans une morne tristesse. Je leur racontai ma visite au secrétaire du consulat de France, mais

(1) Trente et un de ces émirs furent massacrés : trois seulement parvinrent à s'échapper. M. Lenormant raconte qu'il les a vus à Beyrouth, obligés de mendier leur pain dans les rues, comme les autres fugitifs, ayant perdu toute leur fortune dans cet affreux désastre.

(2) Voir dans les journaux de l'époque, et notamment dans *le Monde* du 7 août 1860, ou dans l'ouvrage intitulé : *les Derniers événements de Syrie*, par M. Lenormant, le Mémoire présenté par les survivants de la population de Rascheyga au consulat hellénique de Beyrouth.

(1) Tanzimat-Khérié, mot qui signifie à peu près règlement de grâce.

je ne leur parlai point d'Ybrahim pour ne pas augmenter leurs alarmes.

Le lendemain, les bruits publics devinrent plus effrayants encore; les Druses du Hauran, unis aux Métoualis des environs de Baalbeck et aux vagabonds de tous les pays, avaient marché vers Damas et mis à feu et à sang tous les villages d'alentour; on se racontait en frissonnant mille traits de cruauté, mille horribles supplices, inventés par le génie infernal de ces monstres à visage d'homme, et l'on tremblait à la seule idée de les voir pénétrer dans la ville. Les consuls, vivement émus par l'imminence du péril, firent auprès d'Achmet une démarche collective pour le presser de pourvoir à la sûreté de Damas. Tout ce qu'ils purent en obtenir, fut la convocation d'un medjelis ou conseil de guerre dans lequel on devait aviser aux meilleurs moyens de défense. Les principaux officiers musulmans y furent appelés et consultés tour à tour; mais les uns prétendirent que les troupes régulières étaient en trop petit nombre pour imposer aux insurgés; les autres insinuèrent même, en phrases ambiguës, qu'il fallait les laisser faire. Abd-el-Kader, notre ancien et notre plus redoutable adversaire en Algérie, qui, jusqu'à ce moment, avait gardé le silence, se leva tout à coup lorsque la cause des chrétiens semblait désespérée, et, d'une voix animée par une généreuse indignation, il dit :

« Si la Turquie avait beaucoup d'hommes comme vous, elle serait bientôt effacée du nombre des nations.

» Je suis meilleur musulman que vous tous, et je l'ai prouvé en faisant longtemps la guerre aux Français. Maintenant je suis le serviteur de l'empereur Napoléon, qui m'a rendu la liberté, et je vous déclare que le premier qui lèvera le sabre sur un chrétien sera tué de ma propre main. Si la ville est envahie, j'irai me placer avec mes cavaliers au milieu du quartier chrétien, et là je combattrai tant qu'il me restera un souffle de vie; je périrai, s'il le faut, pour l'honneur de l'islamisme, dont la loi défend des crimes comme il vient d'en être tant commis. »

Ces nobles paroles d'Abd-el-Kader émurent vivement l'assemblée, et le pacha, voyant l'effet qu'elles avaient produit, envoya avertir secrètement les chefs des Druses de se retirer et d'attendre un moment plus favorable.

Lorsque nous apprîmes que les Druses s'étaient éloignés, un rayon d'espérance se glissa dans nos cœurs; mais les mauvaises dispositions des musulmans de Damas, fanatisés par les discours des imams, qui ne cessaient de les exciter à exterminer les giaours (1), et la contradiction que présentait la conduite d'Achmet-Pacha, qui, tout en continuant à rassurer les consuls, favorisait la prédication du Djihad, ne tardèrent pas à ranimer toutes nos craintes. Elles augmentèrent surtout à l'approche des fêtes du Baïram, car on disait ouvertement dans la ville que c'était l'époque fixée pour le massacre.

Un jour, il m'en souvient, j'accompagnai ma femme chez les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, qu'elle visitait souvent depuis notre arrivée à Damas; nous trouvâmes les bonnes sœurs réunies dans leur chapelle, où nous entendîmes la messe; en sortant du lieu saint, l'une des plus jeunes me dit :

« Ah! monsieur, nous ne reverrons plus jamais notre beau pays de France! »

Et j'aperçus une larme au bord de sa paupière; mais au même instant elle ajouta avec un sourire presque joyeux :

« Si Dieu nous réserve au martyre, nous ne pouvons que le remercier d'une si grande faveur. »

Toutes ses compagnes me parurent animées des mêmes sentiments, attendant la mort avec une courageuse résignation, sans négliger un instant ni les soins du dispensaire, ni la visite des malades qu'elles secourent à domicile, ni aucun autre exercice de charité. Nous quittâmes ces pieuses filles, encouragés et réconfortés par leur exemple. En passant devant le bazar nous aperçûmes une troupe de jeunes femmes et de jeunes filles, pâles comme la mort et plongées dans une sombre affliction; c'étaient des chrétiennes réduites en servitude, que les Druses faisaient vendre publiquement, au mépris de tous les droits de l'humanité et des lois formelles de l'empire. Élia voulut s'approcher de ces pauvres créatures pour leur offrir quelques consolations, mais leurs gardiens la repoussèrent brusquement.

« Ah! mille fois la mort plutôt qu'un sort pareil! s'écria-t-elle avec exaltation, pendant que je l'entraînais au loin pour la soustraire à l'attention malveillante que les témoignages de compassion qu'elle venait de donner avaient attirée sur elle.

— Écoute-moi, Ferdinand, me dit-elle en posant son bras sur le mien et en renouvelant, sans le savoir, la prière que la reine Marguerite fit jadis à Damiette à un vieux chevalier français; prometsmoi de me tuer de ta propre main plutôt que de me laisser tomber vivante au pouvoir de ces infidèles. »

Le bruit des pas d'un grand nombre de chevaux et l'apparition subite d'une troupe de cavaliers bien armés m'épargnèrent l'embarras de lui répondre.

« Abd-el-Kader! » m'écriai-je en reconnaissant l'émir à son maintien noble et fier.

C'était lui en effet qui parcourait les rues nuit et jour, à la tête de ses cavaliers, chassant les Druses qui s'introduisaient dans la ville, menaçant du geste et du regard tous ceux qu'il voyait insulter un chrétien, et maintenant lui seul un peu d'ordre dans la cité. Je le saluai avec respect, plein d'admiration pour son beau caractère. Un instant après nous tombions au milieu d'une troupe désolée et éperdue; c'étaient des chrétiens échappés du village de Macharouna, qui venait d'être saccagé; la ville était pleine de pauvres gens qui abandonnaient les campagnes, espérant trouver plus de sûreté dans les murs de Damas.

Nous rentrâmes enfin chez nous le cœur oppressé de tout ce que nous venions de voir et d'entendre. Nos enfants coururent à notre rencontre, nous les serrâmes dans nos bras en retenant nos larmes; nous ne pouvions contempler leur doux visage sans songer au sort cruel qui les menaçait à chaque instant. Cette jolie maison de Ben Aridi, où nous avions trouvé à notre arrivée tant de joie et de bonheur, était plongée maintenant dans la plus morne

(1) *Giaour*, impie ou infidèle, terme de mépris dont se servent les musulmans pour désigner ceux qui ne suivent pas la loi de Mahomet.

tristesse; les deux fiancés conservaient seuls l'espérance et formaient encore des projets d'avenir.

Élia ne quittait presque plus la chambre de son grand'père, dont la maladie empirait sensiblement; nous nous inquiétions souvent des progrès de ce mal, mais souvent aussi nous nous demandions s'il n'était pas un bienfait de la Providence, qui voulait épargner à cet excellent homme les malheurs qui paraissaient nous être destinés.

Un soir que, réunis dans la cour, nous respirions silencieusement l'air embaumé par le parfum des fleurs et rafraîchi par le jet d'eau de la fontaine, nous entendîmes frapper très-fort à la porte, nous nous levâmes tous à la fois ne sachant que penser de cette visite. Ben Aridi posa sur l'herbe son narguillé qu'il tenait à la main, et courut regarder lui-même à travers le vasistas.

« De la prudence ! » lui cria sa femme.

Mais au même instant la porte fut brusquement ouverte, et Ben Kavven se jeta dans nos bras. Son émotion était si vive qu'il pouvait à peine parler.

« Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! disait-il d'une voix entrecoupée, lui qui permet que je vous revoie encore ! »

Lorsqu'il se fut un peu calmé et qu'il eut bu le café qu'on s'empressa de lui offrir, il nous raconta comment, aux premières nouvelles des massacres de Syrie, il avait quitté Bennakir pour nous rejoindre à Damas, afin de ne point séparer son sort de celui de sa famille; mais la route était difficile dans un pays sillonné en tous sens par des bandes de malfaiteurs; il avait mis longtemps à la parcourir, ne marchant que la nuit et se cachant le jour au milieu des broussailles ou dans le creux de quelque rocher, tremblant à chaque instant de tomber au pouvoir des ennemis de sa nation, et faisant de longs détours pour leur échapper. C'est ainsi qu'il était arrivé à Zah'lèh, espérant trouver dans cette ville, presque toute chrétienne, quelque moyen plus sûr et plus commode pour continuer son voyage; mais comme il n'en était plus qu'à quelques lieues de distance, il avait aperçu, fuyant à travers champs, une foule de femmes, d'enfants, de vieillards sanglants et demi-vêtus; il s'était approché de l'un d'eux, qui venait de se laisser tomber d'épuisement et de fatigue, il avait mouillé les lèvres de ce pauvre homme avec un peu d'eau-de-vie qu'il portait dans une gourde, et, l'ayant ranimé par ce secours, il avait appris de lui que Zah'lèh, attaqué par des forces considérables, avait en vain résisté pendant plusieurs jours. Les deux mille hommes qui la défendaient avaient trois fois repoussé les dix-sept mille Druses, Turcs ou Bédouins, qui s'étaient rassemblés sous ses murs; mais, vaincue par le nombre, cette troupe de braves s'était enfin décidée à évacuer la ville, et perçant les armes à la main à travers les assaillants, elle s'était retirée vers le Kesrouan. Le reste des habitants avait cherché son salut dans la fuite ou était tombé sous les coups des assassins.

Pendant que le vieillard lui parlait encore, une immense colonne de fumée s'éleva dans les airs; Zah-lèh, naguère si florissante, était en proie à l'incendie (1).

Un sort plus affreux avait frappé les chrétiens de Deïr-el-Kamar, comme nous l'apprit aussi mon beau-père (1). L'excellent homme était si accablé du malheur de ses compatriotes, il avait tant souffert de corps et d'esprit depuis notre séparation, qu'on aurait eu de la peine à reconnaître en lui l'heureux et habile agriculteur de Bennakir; mais la satisfaction d'avoir pu gagner Damas et de se retrouver au sein de sa famille, lui rendit en peu de temps son calme habituel. Il approuva fortement la discrétion dont nous avions usé envers le vieux cheik, et fut d'avis de continuer à lui cacher des événements dont dont le seul récit pouvait lui causer la mort. Nous nous occupâmes ensuite des moyens de nous soustraire au péril; je parlai de quitter Damas tous ensemble, de gagner le littoral et de nous embarquer sur le premier bâtiment qui ferait voile vers la France, mais on n'eut pas de peine à me convaincre de l'absurdité de ce projet; un homme ou deux, avec beaucoup de prudence et d'adresse, pouvaient réussir dans une pareille entreprise; une famille entière, en grande partie com-

---

(1) Lorsque l'on connut à Beyrouth, dit M. Lenormant dans l'ouvrage déjà cité, le danger qui menaçait Zah'lèh, l'émotion fut des plus vives. Les consuls se réunirent de nouveau en conseil, et, comprenant que le sort des villages chrétiens subsistant encore dans la montagne, ainsi que la sécurité de Damas même, dépendaient en très-grande partie du salut de Zah'lèh, ils se décidèrent à agir par une démarche collective, afin d'amener l'autorité turque à faire lever le siége. Ils se rendirent tous en corps jusqu'à Baabda, auprès du pacha, qui les reçut avec les assurances de sa meilleure volonté. Tout ce qu'on lui demanda fut aussitôt promis. Il s'engagea, sur l'honneur, à empêcher la prise de Zah'lèh, et, pour rassurer les consuls, il fit partir devant eux plusieurs compagnies du Nizam, chargées d'aller dégager cette position.

Tout cela n'était qu'une tromperie. Les consuls s'y laissèrent prendre et rentrèrent à Beyrouth, pleins de confiance dans la loyauté de Khourchid-Pacha. Cette confiance était telle que le consul de France envoya au plus important des chefs chrétiens de la montagne, nommé Yousef-bey-Kharram, qui venait d'arriver des environs de Tripoli à la tête d'une troupe d'hommes déterminés, et qui se préparait à marcher au secours de Zah'lèh, l'ordre formel de rester tranquille et de ne rien faire, parce que le pacha se chargeait de tout.

Les troupes envoyées pour débloquer Zah'lèh mirent trois jours pour faire les douze heures de marche qui séparent cette ville de Beyrouth, et, au bout de ce temps, s'arrêtèrent dans un endroit où elles interceptaient l'arrivée de tout secours en hommes, en vivres ou en munitions pour les chrétiens. Une fois ce but atteint, elles y demeurèrent sans en plus bouger.

Les habitants résistaient toujours. Trois fois ils avaient repoussé les assaillants, le premier jour dans le village de Kobb-Élias, le second dans la vallée du Nahar-el-Bourdony, le troisième dans les rues même de la ville, où les Druses avaient pénétré, et où ils avaient mis le feu à deux maisons. Les gens de Zah'lèh attendaient impatiemment le secours de Yousef-Kharram, qui leur avait été annoncé. Ils comptaient sur ce secours pour prolonger encore leur défense.

Ne le voyant pas venir, n'ayant plus ni poudre ni pain, ils se décidèrent à évacuer la ville et à se retirer en combattant.

(1) Voir dans les journaux de 1860, le rapport sur les massacres de Deir-el-Kamar, adressé aux consuls des cinq grandes puissances à Beyrouth.

posée de femmes et d'enfants, tomberait certainement au pouvoir des Druses. Nous pensâmes aussi à fortifier notre habitation de manière à nous y défendre au besoin, ainsi que nous l'avions fait jadis à Bennakir, mais la simple inspection des lieux nous en détourna. La maison de Ben Aridi, construite, comme presque toutes les maisons de la ville, avec de la boue pour ciment, n'offrait aucune résistance contre une attaque sérieuse, car le moindre coup de pioche en aurait facilement renversé les murailles. Nous résolûmes donc seulement de tenir toujours nos armes à notre portée, bien décidés, Ben Kavven, Francis et moi, à vendre chèrement notre vie, si nous ne pouvions mieux faire. Quant au triste Aridi et même à son gendre futur, il était facile de reconnaître que la servitude avait bien abattu leur courage comme celui de la plupart des chrétiens de Damas, et que la douceur de leurs mœurs et leur timidité naturelle ne permettaient guère que l'on pût compter sur eux. Du reste, à force de prévoir le danger, nous avions fini par en éloigner l'idée ou par nous familiariser avec elle, comme les marins trop souvent menacés par la tempête, qui mangent, dorment et chantent sur la frêle planche qui les sépare des flots irrités. Nous avions repris notre vie habituelle, et, bien que la mort ne cessât de planer sur nos têtes, nous n'en avions plus la même épouvante. Le mariage de Boutros et de sa fiancée, ajourné depuis trop longtemps, fut fixé au lundi 9 juillet; il devait se célébrer sans bruit et sans éclat, comme il convenait en pareille circonstance, mais les préparatifs de la toilette et ceux du repas de noce procuraient cependant aux jeunes femmes une distraction assez attrayante.

Quand le moment solennel fut venu, Boutros et Mariem, revêtus de leurs plus beaux ajustements, allèrent s'agenouiller d'abord auprès du lit que le vieux cheik regrettait vivement de ne pouvoir quitter; leurs jeunes fronts s'inclinèrent respectueusement sous la bénédiction de l'aïeul; s'enveloppant ensuite de sombres burnous pour ne point attirer l'attention des passants, ils se rendirent à l'église, où nous les avions précédés.

Un prêtre avancé en âge, qui, dans sa longue carrière, avait beaucoup souffert et beaucoup prié près du tombeau du Christ, les unit au nom de Dieu, leur recommandant de s'aimer d'un saint amour, leur souhaitant avec l'Église une heureuse fécondité et la grâce de voir les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération; mais, ajouta-t-il comme malgré lui et poussé par une inspiration prophétique :

« Si cette destinée n'était point la vôtre, si les mystérieux desseins de la Providence vous appelaient à une plus grande gloire, au bonheur de confesser la foi chrétienne au péril de vos jours, sachez, mes enfants, que les anges du Très-Haut envieraient la couronne du martyre, si l'on pouvait envier quelque chose dans le ciel. Appuyés l'un sur l'autre, comme deux lis sur la même tige, supportez avec courage la persécution, et mourez, s'il le faut, pour le Dieu qui mourut pour vous ! »

Ces paroles du saint prêtre émurent vivement l'assemblée; tous les yeux se mouillèrent de larmes en s'arrêtant sur ce jeune couple, dont la couronne nuptiale pouvait à toute minute être empourprée de leur sang. Nous sortîmes de la chapelle silencieux et recueillis, mais à peine étions-nous dans la rue, que je vis, écrits à la craie et en gros caractères sur la porte d'une maison, les mots :

« Mort aux chrétiens ! »

Un instant après Élia se heurta contre un obstacle imprévu, c'était une petite croix de bois, grossièrement taillée. Les huées et les éclats de rire d'une troupe d'enfants juifs ou mahométans rassemblés sur la place, nous firent reconnaître le but qu'ils s'étaient proposé en plantant cette croix sur notre passage. Triste et confuse d'avoir involontairement foulé aux pieds le signe sacré de notre rédemption, ma femme ramassa la croix, la baisa publiquement avec plus de courage que de prudence, et l'emporta sur son cœur.

« La croix ! rends-nous la croix ! crièrent les enfants nous entourant de tous côtés avec des gestes de menace et soutenus par quelques passants attroupés.

— Si c'est pour l'exposer à de nouveaux outrages, je ne vous la rendrai point, » dit Élia d'une voix émue.

Comprenant le péril auquel l'exposait cette noble réponse, je me précipitai à ses côtés, la main sur un pistolet caché dans ma ceinture, prêt à en faire usage au besoin; Francis était accouru lui aussi, et les éclairs de ses yeux témoignaient de sa résolution.

Un conflit paraissait inévitable, mais Ben Aridi, qui le redoutait par-dessus tout, plongea les mains dans ses poches et jeta par poignées tout l'argent qu'il avait sur lui; les enfants s'empressèrent aussitôt de ramasser cette pluie de menue monnaie, se poussant et se culbutant les uns les autres, comme il arrive en pareil cas; un seul d'entre eux, un jeune Turc d'une vingtaine d'années, eut la hardiesse de saisir Élia à bras le corps. D'un coup de poing je lui fis lâcher prise, et, entraînant ma pauvre femme toute palpitante d'effroi, je regagnai notre demeure, où nos parents et nos amis étaient arrivés avant nous; un seul manquait à la réunion, c'était le brave Francis, que nous attendîmes longtemps en vain sur le seuil de la porte. Notre tante Aridi nous raconta, fort alarmée, que s'étant retournée au détour de la rue, elle avait aperçu son neveu aux prises avec le jeune Turc, qui, revenu d'un premier étourdissement, s'était mis à nous poursuivre; elle espérait cependant que Francis, plus fort et plus courageux que son adversaire, ne tarderait pas à se débarrasser de lui et à nous rejoindre au logis; mais les moments, les heures s'écoulèrent et Francis ne paraissait point; notre inquiétude augmentait de minute en minute; l'heure du festin était venue; s'il n'était ni mort ni blessé, qui pouvait le retenir loin de nous ? Je m'offris à aller le chercher chez les pères Franciscains, qu'il visitait souvent depuis notre arrivée à Damas, et dans tous les lieux où je pouvais espérer d'avoir de ses nouvelles. On accepta avec reconnaissance, mais au moment où, enveloppé d'un sombre burnous, j'allais franchir le seuil de la porte, Élia courut à moi et me saisissant par le bras :

— N'y va point, Ferdinand, me dit-elle; qui sait ce qui peut t'arriver loin de nous !

— Et que veux-tu qui m'arrive? lui répondis-je.

— Je ne sais, mais un triste pressentiment s'est emparé de moi, je serai sur des charbons ardents tout le temps de ton absence.

— Et Francis, qui s'est battu avec ce Turc pour nous donner le temps de fuir, ne faut-il pas s'informer de son sort, le secourir s'il était blessé ou prisonnier?

— Tu as raison, me dit-elle en pleurant, mais promets-moi d'user de prudence et de revenir bientôt.

— Sois tranquille, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, dans une heure ou deux je serai de retour. »

XIX

Je courus chez les Franciscains, Francis n'y avait point paru ce jour-là.

En sortant du couvent, j'entendis un grand tumulte, le quartier des chrétiens avait été subitement envahi par une troupe d'hommes armés qui enfonçaient les portes avec fracas, tandis que du haut des terrasses, des femmes turques excitaient les musulmans au meurtre et au pillage. Bientôt des tourbillons de flamme et de fumée s'échappent des fenêtres de la maison du consul de Russie, et le feu éclate en même temps sur plusieurs autres points. Éperdu, ne sachant quel parti prendre, je me dirige enfin vers le consulat de France pour offrir le secours de mon bras et contribuer à organiser une vigoureuse résistance; mais à peine avais-je gagné la rue principale, que le canon d'un fusil fut braqué sur ma poitrine.

« Crache sur la croix ou meurs! » me dit un farouche musulman.

D'un revers de main je détourne l'arme meurtrière, et saisissant mon pistolet :

« Si tu tires, nous serons deux, » lui dis-je en le visant au cœur.

Un corps de troupes régulières débouchait dans la rue; je m'élance vers le commandant :

« Courez au consulat de Russie qui est en feu, lui dis-je, persuadé qu'il venait au secours des victimes.

— Passe ton chemin, me répondit-il en levant les épaules, nous ne pouvons rien empêcher. »

Pendant qu'il parlait ainsi, plusieurs de ses soldats quittèrent leurs rangs et se joignirent à une bande de pillards qui s'efforçaient d'enfoncer la porte d'une des plus belles maisons du quartier; leur chef les laissait faire, mais Abd-el-Kader parut à la tête de ses Bédouins, dispersa les bandits, et protégea la fuite des chrétiens, auxquels il offrit asile en sa demeure. J'aurais baisé la trace de ses pas, tant j'admirais sa générosité et sa grandeur d'âme; l'idée me vint d'implorer sa protection pour ma famille, mais avant même que cette résolution fut arrêtée dans mon esprit, il avait disparu, cherchant, comme un génie bienfaisant, d'autres crimes à prévenir, d'autres victimes à sauver.

« Nimporte, me dis-je, je mettrai ma femme et mes enfants en sûreté chez cet ancien et noble ennemi de ma nation, je me joindrai à ses Bédouins, et, tout en secourant avec eux les opprimés, je chercherai mon cher Francis. »

Je retournai donc sur mes pas pour regagner ma demeure, mais ce n'était point chose facile, car les bandes hostiles, grossissant sans cesse, avaient envahi presque tout le quartier des chrétiens, le sang avait déjà coulé, plus de vingt cadavres jonchaient le sol, et les plaintes des mourants, les imprécations des soldats, les cris des femmes éperdues se mêlant au petillement de la flamme, offraient le plus affreux spectacle. Deux fois je fus sur le point d'être sabré par les brigands, et je ne leur échappai alors que par une espèce de miracle; plus loin une maison s'écroula avec un bruit horrible; je manquai d'être écrasé par sa chute, et il me fallut faire un long détour pour éviter les poutres enflammées et les débris brûlants qui encombrèrent la voie publique; et plus j'éprouvais d'obstacles, plus était violent dans mon cœur le désir de revoir ma femme et mes enfants, que l'inquiétude dévorait sans doute, et que de grands dangers menaçaient... hélas! quelque lugubres que fussent mes pressentiments, la réalité était plus affreuse encore, car voici ce qui s'était passé pendant mon absence.

Quelques instants après mon départ, Élia, suivie de ses enfants et de Théodora, sa jeune cousine, était montée chez son grand'père pour lui offrir une potion qu'il devait prendre avant la nuit.

Trouvant le vieillard endormi, elle s'était assise dans la galerie qui précédait la chambre à coucher, et, la tête appuyée dans ses mains, elle se livrait à de tristes réflexions, tandis que Théodora jouait avec ses petits neveux.

Soudain des coups redoublés enfoncèrent la porte de la maison, un bruit sinistre se fit entendre dans la cour, des pas pesants retentirent sur l'escalier, et un Druse apparut tout à coup le cimeterre à la main. Il avait si mauvaise mine, son regard était tellement sinistre, que Théodora effrayée se cacha derrière un bahut. Élia, qui s'était levée pour voir d'où venait le bruit, jette un cri d'effroi, et pour se soutenir s'appuie sur la balustrade.

« Tu ne m'attendais point? lui dit le Druse d'un ton railleur.

— C'est vrai, répondit Élia; que viens-tu faire ici?

— Te sauver!

— Quel danger me menace?

— La mort, une affreuse mort. Les chrétiens nous sont livrés corps et biens, tu es ma part du butin, et je t'emmène avec moi dans le Schouf, car le même sang coule dans nos veines, et je t'ai toujours aimée.

— Peux-tu sauver aussi ma famille?

— Ta famille! les meurtriers de mon fils! s'écria-t-il avec un rire amer; oh! non, non, ne l'espère point!

— Alors je reste.

— Je te forcerai bien à me suivre. Écoute, ajouta-t-il, les moments sont précieux, j'emmènerai aussi tes enfants, à condition que vous renoncerez tous à être chrétiens et que vous adopterez nos croyances.

— Jamais! plutôt mourir eux et moi!

— Qu'ils meurent donc! s'écria le Druse irrité; aussi bien sont-ils le fruit de ton union avec cet étranger que j'abhorre. »

Et saisissant mon plus jeune fils, bel ange au

cheveux blonds, âgé de dix-huit mois à peine, qui se jouait sur le tapis, il le lança dans la cour où le cher innocent tomba le crâne brisé.

La malheureuse mère, folle de douleur, se précipita comme une lionne en furie sur le meurtrier de son Benjamin; mais que pouvait le désespoir d'une femme sans défense contre un homme fort et bien armé? Avec son cimeterre contre lequel l'infortunée Élia se coupait en vain les doigts, il parait de la main droite les coups qu'elle lui portait, tandis que de la gauche, prenant par les cheveux notre charmante Julie, l'enfant de notre amour, il la précipitait par-dessus la balustrade.

« Tue-moi donc aussi, tigre sans pitié! cria la pauvre mère en s'affaissant sur ses genoux.

— Non, je te l'ai dit, je veux t'emmener dans le Schouf, mais j'épargnerai les deux enfants qui te restent, si tu renonces à ton Jésus-Christ.

— Fuyez, sauvez-vous! » cria-t-elle à ses deux aînés immobiles d'effroi, tout en s'accrochant aux vêtements d'Ybrahim pour l'empêcher de les poursuivre.

Au même instant la porte de la chambre s'ouvrit, et le cheik Kavven, plus semblable à un spectre échappé du tombeau qu'à un homme encore vivant, se montra sur le seuil.

« Pourquoi ces cris, dit-il, et que se passe-t-il donc? »

Puis voyant Élia livide, échevelée, et reconnaissant Ybrahim :

« Traître! que viens-tu faire ici? » dit-il en s'avançant vers lui.

Son aspect était si imposant, son regard si terrible, que le Druse recula d'abord devant ce vieillard désarmé; mais retrouvant bientôt toute son audace :

« Venger mon fils! » s'écria-t-il avec fureur.

Et tirant un pistolet de sa ceinture, il fit feu sur le noble cheik.

« Mon Dieu! recevez mon âme, » balbutia le vieillard en s'affaissant sur le carreau.

Le Druse saisit Élia, folle de douleur, et tandis que d'autres scènes aussi épouvantables se passaient dans la maison, pendant qu'on entendait de tous côtés des cris de terreur et de désespoir, il l'entraîna de force vers l'escalier.

Ce fut alors que j'arrivai, cruellement blessé, mais plein d'espérance; j'avais échappé à mes bourreaux; j'avais pu joindre Abd-el-Kader, j'avais imploré son appui, et je venais, accompagné de plusieurs de ses cavaliers, pour sauver ma famille en la conduisant chez l'émir.

Ce qui se passa dans mon cœur en voyant la maison au pouvoir des assassins, les cadavres de mes enfants dans la cour et Élia se débattant dans les bras d'Ybrahim ne pourra jamais s'exprimer; le glaive tranchant qui m'aurait percé de part en part ne m'aurait pas fait éprouver une douleur comparable; je tombai comme un ouragan sur l'infâme ravisseur, à coups de poing je lui fis lâcher prise, un combat corps à corps commença entre nous, je le terrassai, je le foulai aux pieds.

« Au secours! au secours! à moi camarades! à moi Zabulen! » cria-t-il à plusieurs reprises.

Je sentis la lame d'un poignard s'enfoncer dans mon épaule, je me retournai vers un nouvel ennemi, je lui arrachai l'arme des mains, et je m'en servis contre lui-même, le désespoir avait doublé mes forces, j'étais comme un sanglier aux abois.

Les cavaliers d'Abd-el-Kader accoururent, mes deux ennemis étaient déjà morts, je crois.

« Nous sommes arrivés trop tard, me dit l'un des Arabes, nous venons de parcourir la maison, les Druses ont tout égorgé.

— Eh quoi! mon beau-père, Ben Aridi, Boutros, sa jeune femme?

— Tous, tous.

— Et mes enfants, mes pauvres chers enfants?

— Emmène ta femme et partons, me répondit-il, le feu est au logis, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Un instant, un seul instant, je vous en conjure. »

Je m'approchai d'Élia, restée debout et immobile.

« Élia, mon amour! es-tu blessée? » lui dis-je en la voyant couverte de sang.

Elle me regarda avec des yeux hagards sans me répondre. Je la touchai et je m'assurai que le sang qui souillait ses habits n'était pas le sien; alors la prenant par la main, je me penchai vers le cheik étendu sur le carreau.

« Père, m'entendez-vous? » lui dis-je.

Il ouvrit les yeux, promena autour de lui ses regards affaiblis, et nous reconnaissant l'un et l'autre:

« Je meurs tranquille, dit-il, tu es là pour la protéger. »

Et un instant après :

« Je vous bénis, mes enfants... Ainsi que Jésus sur la croix, je pardonne à mon bourreau! » ajouta-t-il en joignant les mains.

Ses lèvres s'agitèrent encore une fois, comme s'il eût voulu parler de nouveau, mais elles ne purent aider à la formation d'aucun son : un instant après il avait cessé de vivre.

Je passai le bras d'Élia sous le mien, elle se laissa entraîner sans résistance. Alors un faible cri se fit entendre, une voix prononça mon nom.

« Ferdinand, ne m'abandonne pas! »

Et, livide comme un fantôme, Théodora sortit de derrière le bahut où elle s'était cachée.

« Viens, viens, pauvre enfant, lui dis-je, donne le bras à ta cousine et descendons. »

Je demandai cependant aux Algériens la permission de parcourir toute la maison, ne pouvant croire à l'assassinat de tous ses habitants, et espérant en sauver quelques-uns. Mon Dieu! quel horrible spectacle s'offrit à chaque pas à mes regards dans cette maison, la veille encore hospitalière et paisible, où l'union et le bonheur régnaient dans une nombreuse famille! Ce furent d'abord dans la cour les cadavres de mes deux plus jeunes enfants. Plus loin, l'excellent Ben Kavven qui, plus heureux, était mort d'un seul coup de feu reçu en pleine poitrine.

Vous ne pourriez supporter le récit de toutes les cruautés exercées par les meurtriers sur les autres membres de la famille, et je n'aurais pas le courage d'en retracer les détails; tous ces malheureux avaient cessé de vivre, tous, excepté ma petite Amina, que je trouvai sanglante, mais respirant encore

sous le cadavre de l'infortunée Mariem. Je relevai ma pauvre enfant privée de connaissance, je la couvris de baisers et de larmes, et, l'enveloppant dans un pan de mon burnous, je l'emportai dans mes bras.

C'est ainsi que nous sortîmes de cette demeure, que la flamme avait déjà envahie, à moitié suffoqués par la fumée et nous soutenant à peine. Les Arabes d'Abd-el-Kader se montrèrent pleins d'humanité; grâce à leur secours et à leur généreuse protection, nous parvînmes à traverser le quartier chrétien, bouleversé de fond en comble, au milieu des imprécations furieuses d'une populace ardente et fanatisée qui criait : « Tuez-les! brûlez-les vifs, qu'il n'en échappe pas un seul! Ne craignez rien, les soldats ne vous empêcheront pas! »

Nous fûmes accueillis chez l'émir où s'étaient déjà réfugiés un grand nombre de chrétiens. La plupart d'entre eux étaient dans un tel état d'accablement et de souffrance que c'est à peine s'ils remarquèrent notre arrivée. Quelques-uns cependant, émus de compassion, s'efforcèrent de nous soulager; on lava mes blessures et celles de mon enfant, et l'on nous donna des nattes pour nous coucher. Quant à ma pauvre Élia, qui nous avait suivis machinalement, conduite par sa cousine, sa raison était égarée au point qu'elle ne me reconnaissait pas, non plus que sa fille. A mes caresses les plus tendres, à mes paroles les plus touchantes, elle ne répondait que par des mots sans suite ou des tressaillements nerveux; ses yeux, démesurément ouverts, avaient une effrayante fixité, et tout en faisant de vains efforts pour la rappeler à la raison, je me demandais intérieurement s'il ne vaudrait pas mieux qu'elle ne la recouvrât jamais.

Vers le soir, les sœurs de charité qu'Abd-el-Kader avait envoyé chercher par ses cavaliers, arrivèrent auprès de nous. Tout effrayées qu'elles fussent encore des dangers qu'elles avaient courus, ces saintes filles ne perdirent pas un instant pour secourir les malades et les blessés, et offrirent au moins des consolations spirituelles à ceux qu'elles ne pouvaient autrement soulager.

J'étais tellement épuisé par la fatigue, par la perte de mon sang et par la fièvre qui me dévorait, que je dormis plusieurs heures, malgré mon affliction profonde et mes vives inquiétudes; mais Élia ne ferma pas l'œil un seul instant, à ce que m'apprirent les bonnes sœurs; elle conserva toute la nuit son inconcevable immobilité; on aurait pu la prendre pour la statue du désespoir.

Le lendemain matin les consuls, les pères Lazaristes et plusieurs autres chrétiens trouvèrent encore un refuge dans la maison de l'émir; lui-même faisait courir à la recherche de tous ceux qu'il connaissait. Convaincu désormais de la connivence des autorités turques, et voyant qu'il ne pouvait empêcher ces abominations, il envoyait du moins ses cavaliers parcourir la ville pour arracher à la mort tous ceux qu'ils pourraient rencontrer. Ce jour-là, les Druses du Hauran entrèrent à Damas, et le carnage redoubla. Pendant neuf jours entiers que durèrent les massacres, plus de dix mille personnes furent égorgées, la plupart avec tous les raffinements d'une cruauté inouïe; plusieurs centaines de jeunes filles furent emmenées en esclavage, une grande partie de la ville incendiée et réduite en cendres. Pendant ces affreuses journées, la conduite magnanime d'Abd-el-Kader ne se démentit pas un seul instant : malgré le danger d'attirer sur lui la colère des Druses, de voir sa maison prise d'assaut par ces barbares et de tomber lui-même en leur pouvoir, il continua à faire en faveur des victimes tout ce qu'il était humainement possible de tenter. Notre sort néanmoins était toujours bien à plaindre; entassés les uns sur les autres, blessés ou malades pour la plupart, ruinés, manquant de vivres et de médicaments, peu rassurés sur nos jours et ayant presque tous à déplorer la mort de parents et d'amis, nous souffrions à la fois de corps et d'âme.

Après deux jours d'agonie, ma pauvre petite Amina s'éteignit sur mes genoux sans que sa mère comprît ce nouveau malheur, sans qu'elle donnât le moindre signe de regret. C'était vers quatre heures du soir; je gardai toute la nuit auprès de moi le cadavre de mon enfant. Quand le jour fut venu, je me traînai vers le jardin, je creusai péniblement une petite fosse sous un oranger en fleurs, et, la mort dans l'âme, j'allai chercher le corps de la pauvre innocente; mais quelles furent à la fois ma surprise, ma joie et ma douleur, en apercevant Élia qui versait un torrent de larmes sur le pâle visage de sa fille. Je pris ma chère femme dans mes bras, je la serrai sur mon cœur, et nos pleurs se confondirent dans ce muet embrassement.

« Et mon Philippe, et mon père sont-ils sauvés? » demanda-t-elle enfin.

Je baissai les yeux sans rien dire, elle me comprit.

« Eux aussi! s'écria-t-elle; ô mon Dieu! mon Dieu! mes quatre enfants! mon père! mon grand'-père! tous! tous!... »

Elle tomba à genoux, je crus que sa raison l'abandonnait de nouveau; il n'en fut rien, ses larmes continuèrent à couler, mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, et des soupirs convulsifs s'échappèrent de son cœur. Je m'agenouillai à ses côtés et je priai longtemps avec elle, puis je me relevai sans bruit, je pris l'enfant dans mes bras et je me disposai à l'emporter, mais elle devina mon dessein et me déclara qu'elle irait avec moi. Nous portâmes le corps dans le jardin, nous déposâmes un dernier baiser sur le front glacé de notre chère Amina, et nous la couchâmes dans sa tombe. Élia cueillit deux branches d'oranger et en forma une croix qu'elle plaça sur la poitrine de son enfant; puis nous recouvrîmes de terre ces restes chéris, et nous regagnâmes silencieusement l'étroite chambre que nous partagions avec plusieurs autres réfugiés.

Élia ne pleurait plus, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et son teint, si livide encore quelques heures auparavant, avait repris quelque apparence de fraîcheur, mais en serrant la main qu'elle me tendait, je sentis que cette main était brûlante et agitée d'un tremblement convulsif. J'appelai celle des sœurs de charité dont le savoir m'inspirait le plus de confiance, et je la priai de nous donner un bon conseil et ses soins charitables.

« Votre femme a une fièvre ardente, me dit-elle, un calme absolu lui serait nécessaire. »

Je suppliai Élia de se mettre au lit et de prendre du repos.

« A quoi bon ? » me répondit-elle.

Mais comme j'insistais fortement, elle se coucha à l'instant même. La sœur revint auprès de nous quelque temps après, apportant une boisson rafraîchissante.

« Faites-la boire de temps en temps, me dit-elle, et tâchez surtout d'éloigner de son souvenir les horribles événements dont vous venez d'être témoins et victimes. »

La nuit s'écoula sans apporter aucune amélioration à l'état de la malade, il semblait au contraire empirer rapidement ; la bonne sœur Marie ne voulait point me dire toute sa pensée à ce sujet, mais je lisais l'inquiétude sur son visage.

Élia ne se plaignait point cependant ; je ne quittais pas le bord de sa couche, et lorsque ses yeux rencontraient les miens, un tendre sourire errait sur ses lèvres. Dès le lendemain elle demanda un des religieux, réfugié comme nous dans la maison de l'émir ; il demeura une demi-heure auprès d'elle, et sortit ému et grandement édifié de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Je le rejoignis dans la cour.

« C'est un ange, me dit-il en me serrant la main, un ange qui retourne au ciel. »

A ces mots je ne pus contenir mes larmes, je m'assis sur une pierre et je sanglotai comme un enfant ; le père François me consola de son mieux, mais il est des douleurs que rien ne peut adoucir.

En rentrant dans la chambre, je trouvai Élia à moitié soulevée sur sa couche, tenant entre ses mains débiles le petit crucifix que j'avais toujours vu suspendu à son cou, et le baisant avec amour.

« Que Dieu est bon, me dit-elle, de me retirer tout de suite de cette misérable vie, de m'appeler dans le ciel, où je retrouverai nos chers enfants !

— Et moi ! m'écriai-je désespéré.

— Ah ! toi ! reprit-elle en me tendant les bras, tu es mon seul chagrin, mon seul regret en ce monde, car je t'aime de toutes les forces de mon âme !

— Si tu meurs, je veux mourir aussi, lui dis-je.

— Non, non, Ferdinand, tu ne mourras point, tu ne dois point mourir encore. Pense à ta vieille mère qui t'aime tant ; retourne auprès d'elle, expie par ton amour tes torts à son égard ; puis le jour viendra où nous nous retrouverons pour ne plus nous quitter jamais ! »

L'arrivée de la sœur Marie mit fin à ce douloureux entretien.

« Vous n'êtes pas raisonnable, me dit la religieuse, taisez-vous et n'augmentez pas le mal de votre pauvre femme par des émotions au-dessus de ses forces. »

Je ne répliquai point, je repris ma place à côté d'Élia et je la contemplai dans une muette extase ; jamais elle ne m'avait paru plus belle ; son visage, transfiguré par une foi ardente, par une espérance divine, brillait d'un céleste éclat ; on eût dit une de ces vierges martyres que les peintres nous représentent couronnées d'une céleste auréole.

« Non, me dis-je, ce n'est point là une mourante, il y a tant de vie dans ce regard, tant de force encore dans ce jeune corps !... je la sauverai, nous irons vivre en France, dans ma belle patrie, et nous verrons encore d'heureux jours ! »

La nuit amenant le sommeil, elle s'endormit doucement, sa main dans la mienne ; mes yeux s'appesantirent aussi, des songes heureux me visitèrent. Au point du jour j'entendis un léger soupir et des mots entrecoupés.

« Jésus ! Marie ! daignez recevoir mon âme !

— Demandes-tu quelque chose ? » lui dis-je en m'approchant.

Il me sembla que ses lèvres glacées effleuraient mon visage, mais elle ne me répondit point. Je l'interrogeai de nouveau, même silence. Je mis la main sur son cœur, il avait cessé de battre !...

Au cri que je poussai soudain, mes compagnons de chambre se réveillèrent en sursaut et coururent appeler la sœur Marie, qui arriva précipitamment ; elle souleva la tête de ma pauvre femme, chercha son pouls, passa une glace devant sa bouche, et, se tournant vers moi, qui attendais dans une indicible angoisse le résultat de cet examen :

« La mort des saints est précieuse devant le Seigneur, me dit-elle les larmes aux yeux ; c'est dans le ciel qu'il faudra la chercher désormais ! »

Ce que je devins après cet affreux malheur, je ne le sais pas moi-même ; ce coup terrible, le plus cruel de tous ceux que j'avais soufferts, me trouva sans courage ; mes blessures de toute sorte se rouvrirent à la fois, la fièvre et le délire s'emparèrent de moi, je demeurai pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Les soins des sœurs et la force de mon tempérament triomphèrent de la maladie, je retrouvai à la fois ma raison et ma douleur. Dès lors une seule pensée m'occupa, un seul désir fit battre mon cœur, je voulais revoir ma mère, ma pauvre vieille mère, tout ce qui me restait à aimer dans ce monde !

Le carnage avait enfin cessé dans les rues (1), un

---

(1) « Le 17 juillet, dit M. Lenormand, les massacreurs, lassés de tuer, cessèrent leur œuvre effroyable. Une notable partie de la cité de Damas, si belle, si florissante, n'offrait plus aux regards qu'un monceau de décombres noircis par la flamme. »

Voici la récapitulation du nombre des victimes du fanatisme musulman en Syrie, du 30 mai au 17 juillet, c'est-à-dire dans 40 jours :

A Saïda et à Djezzin.......	1,800 morts.
Dans un bois entre ces deux villes..................	1,200
A Hasbeïya...............	1,000
A Raschelya...............	800
A Zah'léh...............	700
A Deir-el-Kalmar.........	2,200
A Damas..............	11,000

« Il faut ajouter à ces chiffres celui des gens tués dans les villages aux environs de Beyrouth, chiffre que l'on ne connaît pas exactement, mais qui doit être au moins de 3,000. On obtient ainsi un total de 21,000 victimes massacrées en moins de deux mois. Encore ce total est-il certainement au-dessous de la vérité, car nous nous sommes bornés à prendre pour les morts de Damas le nombre de M. Spartalis au lieu de celui de M. Lanusse, plus élevé, et nous n'avons pas pu y faire figurer la quantité énorme de meurtres individuels.

Le nombre des villes, bourgs et villages détruits pendant le même temps et dans les mêmes districts, est de 172. »

(*Les Derniers Événements de Syrie*, par F. Lenormant.)

nouveau pacha remplaçait à Damas le perfide Achmet, mais les campagnes environnantes et toutes les routes de la Syrie étaient toujours dangereuses à parcourir. Le généreux Abd-el-Kader, non content d'avoir sauvé la vie à plus de quinze cents chrétiens, les fit escorter jusqu'à Beyrouth, où les blessés et les malades furent recueillis dans la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont la prodigieuse charité secourait toutes les misères (1). On ne saurait se faire une idée du zèle et de l'activité que déployaient ces saintes filles pour venir en aide à ce grand nombre de chrétiens réfugiés à Beyrouth de tous les points de la Syrie, et n'ayant ni pain ni asile. Elles voulurent bien se charger de Théodora et servir de mère à cette pauvre orpheline. Par leur entremise j'obtins le passage gratuit sur un des bâtiments des compagnies impériales, et c'est ainsi que, soutenu par l'ardent désir de revoir ma vieille mère, je suis arrivé à Marseille, où devait s'évanouir ma dernière espérance, et où je serais mort de douleur et de misère sans votre généreux secours !...

CONCLUSION

Le récit du pauvre Ferdinand avait fait couler bien des larmes parmi ses auditeurs, et cette émotion ne resta point stérile : madame Gosselin et sa charmante fille trouvèrent dans leur excellent cœur des paroles de consolation capables d'adoucir une si grande infortune, et le docteur se livra à des recherches si actives qu'il apprit bientôt que madame Donnar, après avoir vendu la Roselière, s'était retirée dans un couvent, où elle vivait triste mais calme, ne sachant rien des événements du monde, ne demandant à Dieu qu'une seule grâce, celle de revoir son fils avant de mourir.

Ce vœu maternel devait être exaucé. Après avoir, avec les ménagements convenables, préparé la mère et le fils à une entrevue si ardemment désirée, le docteur conduisit lui-même son malade, presque entièrement rétabli, au couvent habité par madame Donnar, et, se retirant discrètement, il les laissa se livrer sans témoins à des transports de joie mêlés de bien des regrets !

Quelques jours plus tard madame Donnar acheta une jolie petite bastide à une demi-lieue de la Roselière, et son fils, fidèle au souvenir et docile aux derniers avis de la chère compagne de sa vie, ne s'occupa plus qu'à dédommager sa bonne mère de tous les chagrins qu'il lui avait causés jadis. Il écoutait ses conseils, prévenait ses moindres désirs et s'efforçait, de peur de l'affliger, de lui cacher une douleur qu'il ne pouvait surmonter. Jamais, dans les plus beaux jours de sa jeunesse, l'excellente femme n'avait été si heureuse que depuis l'arrivée de son Ferdinand; elle savourait à longs traits cette joie immense que goûta le père du prodigue de l'Évangile au retour de son enfant; elle retrouvait son cher fils plus tendre et plus respectueux qu'elle ne l'avait espéré dans ses plus doux rêves, et sans oser lui en parler, elle formait déjà des projets auxquels il était bien loin de penser.

Mais le bonheur parfait est de courte durée dans ce monde, madame Donnar ne devait pas jouir longtemps de celui qui lui était accordé. Un an après son installation dans sa petite bastide, elle tomba malade et mourut presque sans souffrance, en bénissant son fils bien-aimé.

Les bons voisins de Ferdinand ne l'abandonnèrent pas dans ce nouveau malheur; il reçut leurs soins avec reconnaissance, mais il n'accepta point l'offre qui lui fut faite de venir passer quelque temps à la Roselière. Huit jours après la mort de sa mère il vint remercier M. et madame Gosselin de tout l'intérêt qu'ils lui avaient témoigné en toute circonstance; sa douleur était profonde, et cependant jamais il ne s'était montré plus affectueux.

Quinze jours s'écoulèrent ensuite sans qu'on entendît parler de lui. Le père Gosselin, qui l'avait pris en amitié, sortit malgré le mauvais temps pour aller savoir de ses nouvelles, mais il trouva la bastide fermée. Une seconde tentative ne fut pas plus heureuse; on s'informa alors de ce que M. Donnar était devenu, et l'on apprit seulement par un matelot des paquebots des Messageries impériales, qu'un homme de haute taille et qui paraissait plongé dans une grande affliction, avait fait la traversée de Marseille à Beyrouth, à peu près à l'époque de la disparition de M. Donnar; que cet homme, à peine débarqué, s'était rendu à la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et qu'on l'avait revu deux jours après, un bâton à la main, se dirigeant vers la montagne.

Ferdinand Donnar, si c'était lui, avait voulu revoir sans doute le village de Bennakir, ou ce qui paraît plus or able encore, d'après quelques pa-

(1) « Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de Beyrouth, dit encore M. Lenormant, témoin oculaire de leur noble conduite, se montraient dignes de leur saint fondateur.

» La supérieure, la vénérable sœur Gélae, avec dix-huit autres sœurs, trouvait moyen de suffire à tout : soigner les blessés et les malades, nourrir les pauvres, recueillir les orphelins. Son zèle entraînait tout le monde, et, de chacun de ceux qui allaient la voir, elle savait faire un utile auxiliaire pour ses bonnes œuvres. Des uns elle faisait des quêteurs, qui allaient partout recueillir des aumônes et des secours; les autres, électrisés par elle, devenaient les pourvoyeurs de son hôpital, et s'en allaient, quelquefois au péril de leur vie, rechercher hors de la ville les blessés qu'ils pouvaient rencontrer. M. de la Roncière lui envoyait chaque jour une escouade de quelques matelots pour protéger sa maison; elle avait su en faire d'excellents infirmiers et des sergents de ville parfaits, qui maintenaient l'ordre, chose bien difficile, dans les distributions de pain faites quelquefois à plus de mille personnes affamées et prêtes à se battre pour recevoir ce bienheureux morceau de pain, qui leur permettait de vivre encore un jour.

» L'établissement des sœurs de charité de Beyrouth est un des plus beaux et des plus vastes qui existent dans l'Orient. En temps ordinaire, il renferme un hôpital, un dispensaire, un orphelinat, un hospice d'enfants trouvés, un pensionnat, une école gratuite et une école normale qui forme, dans les jeunes filles du pays, des institutrices pour les villages chrétiens de la montagne.

» Aujourd'hui la pension et l'école ont cessé. Toute la maison est convertie en un immense hospice. Deux cents blessés sont couchés partout, dans les anciennes salles de l'hôpital, dans les classes, dans les chambres des sœurs. En outre, le même nombre vient chaque jour se faire panser au dispensaire; puis chaque jour aussi les sœurs distribuent du pain à un millier de femmes et d'enfants qui n'ont plus d'autre ressource. » (Même ouvrage.)

roles qui lui étaient échappées dans sa dernière visite à la Roselière, il avait été demander à son ancien ami, le supérieur du couvent de la Khezheyeah, un refuge assuré contre les tentations du désespoir, une retraite paisible pour vivre et mourir saintement !

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

LE LÉZARD

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe de sang arrosée,
Je m'assis, *Tacite* à la main.

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'Empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme,
L'univers si bas descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe ;
Mais déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ses ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux.

La nature a son ironie;
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Raille moins fort l'orgueil humain !

LAMARTINE.
(*Méditations inédites.*)

Economie Domestique

Écorces de melon au vinaigre.

(Hors-d'œuvre.)

Après avoir mangé l'intérieur du melon, pelez légèrement l'extérieur de la grosse écorce et coupez-la en petits dés. Faites bouillir cinq minutes à l'eau de sel. Préparez dans une autre casserole un litre de vinaigre de vin, 100 grammes de sucre blanc, un bâton de cannelle, six clous de girofle, sel et poivre; mettez dans cette préparation l'écorce de melon, laissez bouillir pendant cinq minutes; versez le tout dans un bocal, ne couvrez que lorsque le liquide sera froid.

Sirop de mûres.

Prenez deux livres de mûres un peu avant leur parfaite maturité, mettez-les sur un feu doux dans une bassine avec deux livres de sucre en poudre. — Laissez bouillir doucement sans presser ni écraser le fruit, jusqu'à ce qu'en laissant tomber quelques gouttes de haut sur une assiette, elles y forment de petites perles. Passez sur un tamis clair, et lorsque le sirop sera à peu près froid, mettez en bouteilles. Ce sirop est excellent contre les maux de gorge.

Correspondance.





J'ai reçu des lettres de plusieurs d'entre vous, mesdemoiselles, dans lesquelles on me demande conseil sur des sujets bien opposés les uns aux autres. Je ne répondrai qu'aux demandes les plus importantes, car une correspondance trop longue pourrait fatiguer votre attention et votre amitié.

Laurence *** demande si une jeune fille âgée déjà de dix-huit ans, peut se permettre de parler de littérature, beaux-arts, histoire, etc. La demande est à la fois grave et vague; tout est dans la nuance et le tact. Quant à la manière de procéder en ce genre, elle est très-délicate, et beaucoup de jeunes filles y échouraient.

Une jeune fille, qui doit toujours tendre à s'effacer et à se faire oublier, dont le charme principal est la modestie, souvent même le silence, comment se la représenter, traitant des sujets sur lesquels elle ne peut être éclairée par le savoir et l'expérience, ces deux grands maîtres qui lui manquent encore? car enfin il faut bien se persuader qu'à dix-huit ans on sait peu de chose, mes chères amies, et fort heureusement. La science serait pour vous un triste avantage, et vous nuirait au lieu de vous servir. Vous êtes comme les nouveau-nés, qui n'ont pas encore de dents; la nature est sage et place tout en son lieu. Si les petits enfants pouvaient manger des noisettes, leur faible estomac s'en trouverait mal, puisqu'il ne digère encore que le lait.

Il est donc peu convenable d'entendre une jeune fille parler littérature, discuter sur un livre ou sur un tableau; c'est si vrai que même lorsque vous êtes entre vous, et que prêtant de loin l'oreille à vos conversations intimes, nous vous entendons parler sur quelques sujets semblables, il est rare que nous ne remarquions pas en riant, cet air content de soi, railleur pour autrui, un peu pédant toujours, naturel à tout caractère inachevé, et à la médiocrité, air que l'âge détruira sans doute en quelques-unes d'entre vous, mais à la plupart il

n'apportera pas grand avantage, puisqu'il est certain que la réunion de l'esprit, du jugement et du savoir est chose bien rare.

Maintenant, vous répondrez à cela que tout le monde n'a pas la prétention de parler comme madame de Sévigné ou madame de Staël, et que vous vous contentez de rester sur le terrain des plus humbles; soit! mais cette réponse, qui serait excellente pour toute mère de famille, n'est pas bonne pour vous, et ne saurait vous excuser de vous poser comme des douairières, d'en prendre la place, les forçant même souvent à se taire et à vous écouter.

Vous voyez que je n'approuve pas ces causeries, toujours en dehors de vos attributions, et qui vous gagnent si peu d'ailleurs la sympathie de ceux qui vous écoutent.

J'en appelle à votre jugement, mes amies. Que dites-vous d'une jeune fille que vous entendez pérorer et discuter avec des hommes ou des femmes beaucoup plus âgés qu'elles? Vous en connaissez sans doute, et quelle que soit la bienveillance que vous devez avoir envers tout le monde, il n'est pas que vous n'ayez ri en vous-même de ces ridicules beaux esprits. J'en connais qui comptent à peine dix-huit printemps, et seraient plus appréciées, si on les voyait encore occupées de leur poupée de satin rose, plutôt que de les entendre discuter sur la traite des nègres ou le dernier livre qui vient de paraître.

Dernièrement encore, je soutenais une thèse avec une de ces agréables causeuses. Je n'ai pas à me reprocher de malice bien sévère envers elle; je trouvais même ce petit *Socrate* en crinoline, si jolie et gracieuse d'ailleurs, que je faisais tous mes efforts pour éloigner d'elle tout ridicule; en mère de famille, je lui devais l'indulgence; mais je regardais ma fille stupéfaite de ce babil importun, leçon meilleure du reste, que tout ce que je lui dis là-dessus depuis son enfance.

Marguerite *** m'écrit pour me dire que son caractère vif, très-gai, un peu moqueur, bon enfant, mais enclin à la raillerie, est souvent, à cause de cela, repris par ses parents; elle trouve cette sévérité trop grande. Elle aime l'esprit mordant et satirique, dit-elle, et le recherche même dans ceux qu'elle rencontre, parce qu'ils l'amusent.

Je n'ai rien à dire si l'esprit méchant l'amuse; chacun a son goût, il n'en faut pas disputer; mais j'avoue que si c'est à cette âpre gaieté qu'elle donne la préférence, elle n'a pas l'esprit bien délicat, et, de plus, en suivant cette redoutable voie, elle se prépare des leçons bien dures et de bien tristes jours.

La douceur de l'esprit est la première grâce d'une femme. C'est la beauté de tous les âges et de toutes les conditions; celle qui nous fait le plus d'admirateurs et le plus d'amis. Grâce adorable plus nécessaire encore que la jeunesse et la beauté, puisqu'elles ne peuvent se passer de cette qualité que je mets certainement au-dessus de l'esprit quel qu'il soit.

Cette douceur porte avec elle presque tous les biens du monde moral, en attirant à nous la sympathie, don précieux que la malignité n'obtiendra jamais, et sans lequel il n'est pas possible d'espérer de bonheur.

L'esprit mordant et moqueur est peu amusant. Pour des pensionnaires, c'est possible qu'il le soit, car c'est là leur défaut; généralement entre elles la moquerie est à la mode. Je connais des pensionnaires qui se moquent de leurs grand'mères; après cela, il leur est bien permis de se moquer de vous ou de moi, n'est-ce pas?

Mais je voudrais savoir si en dehors de leur petit cercle de jeunes filles, elles trouvent beaucoup de gens qui s'amusent de leurs bons ou mauvais mots, et les trouvent, après les avoir entendues, fort spirituelles?

J'en doute; d'autant plus que connaissant bien le monde et ses travers, connaissant aussi ses jugements si sains et si justes, je sais de quel poids secondaire est au milieu de lui cette réputation solennelle d'esprit méchant, dont il fait bon marché.

Non, l'esprit moqueur n'est pas amusant, il s'en faut. Parce que vous voyez rire, vous croyez nous avoir amusés, et c'est une erreur; vous en êtes pour vos frais. A peine êtes-vous partie, on se demandera quels sont donc vos immenses avantages, pour oser ainsi juger si sévèrement d'autrui; si vous en avez beaucoup, ils diminueront sensiblement aux yeux des gens raisonnables et sensés qui vous ont écoutée; je vous laisse à penser ce qu'on dira de vous si vous n'en avez pas, ou si vous en avez peu.

Et dans les relations habituelles de la vie, au sein de la famille, quelle redoutable personne vous faites, armée de cette cruelle raillerie dont tout le monde se gare comme d'un ouragan, et qui établit entre vous et ceux qui devraient vous aimer, une lutte de tous les instants. Ce sont de continuels assauts, des coups d'épingle sans cesse renouvelés; chacun se méfie de vous.

Vous êtes étrangère au milieu de ceux qui devraient être vos amis; au milieu même de vos parents, tous blessés par quelque attaque plus ou moins directe ou sanglante de votre part. A côté de vous, vous voyez recherchée une personne qui par sa bienveillance et sa douceur d'esprit a su se faire aimer de tous ceux pour lesquels vous n'êtes plus qu'une ennemie. Ils comptent sur elle, on ne compte plus sur vous; tout est là, pour les tendresses de ce monde. Dieu seul aime les ingrats; l'humanité n'est pas si désintéressée.

Vous voyez, Marguerite, que l'esprit de douceur est préférable à l'esprit méchant et moqueur.

Préférable pour vous surtout, qui en êtes la première victime.

Je terminerai cette lettre en relevant encore un mot de votre lettre en désaccord avec votre penchant à la raillerie.

Vous dites « que vous êtes une bonne enfant. » Vous ne vous gênez guère de vous donner cette douce et gracieuse épithète, après avoir avoué que vous êtes moqueuse et malveillante! Bonne enfant; mais c'est, par excellence, la qualité de votre âge. Une bonne enfant! qu'annonce-t-elle? la bonté, la gaieté, la bienveillance pour tout le monde.

Je me la figure toujours souriante, trouvant tout bon et tout bien; jamais occupée d'elle, ne songeant qu'aux autres, défendant ses amies, ne leur voyant aucun défaut. Si je faisais son portrait, je la couronnerais de roses et de lauriers, les deux symboles de l'amour et de la paix.

MODES.

Les projets de voyage et les apprêts de départ sont la grande préoccupation du moment, il est en effet peu de personnes qui n'éprouvent pas à cette époque le besoin de se déplacer; celles qui, jusqu'à présent, n'ont pu abandonner leur demeure, attendent avec impatience, après une année de labeur, les vacances qui vont leur permettre d'augmenter le nombre des touristes. C'est réellement une fièvre de mouvement qui s'empare de tous, et non pas exclusivement l'amour de la verdure si vantée à juste titre; car les habitants de la province viennent à leur tour envahir Paris, qui, pendant cette saison, ne perd rien de son animation habituelle, seulement les physionomies ne sont plus les mêmes.

Vous savez, mesdemoiselles, qu'avant de vous éloigner de votre habitation, vous devez avoir cette prévoyance, qui est la science du voyage, afin de ne manquer d'aucun objet nécessaire en route.

Réunissez surtout le plus de choses possible en diminuant, autant que vous le pourrez, le nombre des colis; vous ignorez les ennuis que causent ces malheureux colis, car le soin de les surveiller revient au père, au mari, ou bien au frère; ménagez leurs peines, afin qu'ils ne soient pas portés à regretter d'avoir entrepris le voyage avec vous.

Examinons ce que vous avez à mettre dans vos malles et la manière dont vous les disposerez, suivant la destination de votre voyage.

Supposons d'abord que vous partez en *touriste*, c'est alors que les bagages devront être le plus simplifiés, afin de ne pas être esclave de caisses qui vous empêcheront de visiter les endroits les plus pittoresques; ayez soin de faire à l'avance la liste de ce que vous voulez emporter, car au dernier moment, l'esprit qui est parti en avant-coureur, ne sera plus là pour présider sagement aux emballages, et vous pourrez manquer de choses indispensables, dans une contrée dépourvue de ressources.

Les robes de mohair avec les collets ou paletots pareils soutachés, garnis de velours ou de rubans posés à plat, seront préférables aux robes ornées de volants qui, dans les longues marches, ramassent une poussière dont on se débarrasse avec peine : deux robes du même genre et un chapeau rond en paille grise suffiront, si vous n'avez à visiter aucune ville dans laquelle vous ayez à vous présenter chez quelque personne de votre connaissance; dans le cas contraire, il faudra avoir une caisse à chapeau et vous munir d'une toilette de ville; une robe en foulard ou taffetas, unie de la jupe, car les garnitures sont toujours froissées par le ballottement des voitures; vous devez bannir complètement les robes en piqué, organdi, gaze, etc., qui peuvent être chiffonnées et que vous ferez repasser difficilement; comme pardessus, vous aurez l'écharpe pareille à la robe; pour jeune femme le châle ou le collet noir garni de guipure ou de dentelle, et un chapeau en crin ou paille avec fleurs et rubans assortis à la nuance de la robe; je vous engage à n'emporter ni un chapeau de crêpe, ni un chapeau de tulle, qui se défraîchissent beaucoup trop vite.

Les cols plats et les manches à coude avec poignets plats, unis, en broderie russe ou avec application de valencienne sont les plus faciles à loger dans les caisses. Quant aux jupons de couleur, si, par un beau soleil à Paris, ils sont moins jolis que les jupons blancs, vous conviendrez qu'en voyage ils sont fort commodes. La chaussure doit être un peu forte si vous voulez gravir les sentiers rocailleux; n'emportez que des bottines neuves, que vous aurez seulement *brisées*, afin de ne pas endommager vos pieds par la première promenade un peu longue que vous ferez; n'oubliez pas des pantoufles, que vous trouverez avec grand plaisir le soir en rentrant à l'hôtel.

J'ai vu souvent *faire des malles* et négliger une précaution qui évite bien des impatiences, lorsque l'on est en route; on place les chemises d'un côté, les bas d'un autre, les mouchoirs sont mis soigneusement ensemble, et lorsque l'on a besoin de l'un des objets qui ont eu le malheur d'être posés au fond de la caisse, on est obligé de la défaire entièrement; ayez donc soin de disposer votre linge par séries de toutes les différentes parties de votre toilette, vous aurez toujours ainsi sous la main ce qui vous sera nécessaire.

Si vous consacrez votre temps à des amis chez lesquels vous séjournerez, ou si vous restez dans votre campagne, vous aurez alors des toilettes en étoffes légères; les robes d'organdi sont très en vogue, et, pour toilette, la gaze de Chambéry et le fil de chèvre; la jupe se fait unie avec un large ourlet, garnie de ruches, ou avec des volants tuyautés; les corsages sont montants à pointes devant et derrière, décolletés avec pèlerine carrée, ou en veste grecque, avec ceinture à pointe et canezou en organdi ou mousseline. Étant installée dans une habitation, vous pouvez adopter, comme costume d'intérieur, les robes en piqué, ou en toile du Mexique écrue, soutachées en noir, cette dernière toilette est jolie et d'un porté très-agréable.

Aux bains de mer ou aux eaux, si vous avez l'intention de vous rendre au salon et d'assister aux concerts et aux bals, vous emporterez les toilettes nécessaires pour ces circonstances; vous savez déjà qu'elles doivent être plus simples l'été que l'hiver. Pour robe de bal, je préfère, pour jeune fille, la tarlatane blanche avec quelques fleurs légères dans les cheveux.

Peut-être choisirez-vous une plage peu connue et sur laquelle la mode n'aura pas encore fait son invasion; là, le costume de *touriste* vous suffira, car vous jouirez d'une bien plus grande liberté que dans ces endroits en vogue, où l'on transporte les brillantes fêtes de Paris avec un peu plus de laisser-aller, que l'on devrait éviter de porter quelque fois trop loin.

Quel que soit le but de votre voyage, ayez soin de vous munir d'une petite provision de fil, aiguilles, boutons, lacets; des morceaux pareils à vos robes et du cordonnet assorti. N'oubliez pas de ménager une place pour l'eau et la pommade vivifiques en dépôt chez M. Binet, 29, rue Richelieu, ainsi que le cold-cream vivifique; ayez aussi du savon et de l'eau de Cologne; de l'essence du Canada, qui fait disparaître complètement les tâches sur les étoffes, en suivant avec soin les instructions données sur le flacon, que vous vous procurerez chez les principaux parfumeurs. Ne négligez pas une petite pharmacie portative en cas d'accident, et surtout de l'alcali, afin de frotter immédiatement la piqûre de quelque insecte malfaisant. Prenez avec vous du papier, des plumes

et de l'encre dans un encrier de poche; que rien ne vous empêche de donner de vos nouvelles à votre famille et à vos amis pendant votre absence.

Ces détails vous paraîtront peut-être futiles, mes chères amies, mais songez que vous parcourrez peut-être des pays de peu de ressources, ou dont vous ignorez les ressources, et, par votre manque de prévoyance au moment du départ, vous vous serez créé de grands ennuis qui troubleront souvent les plaisirs du voyage.

Je viens répondre à une question que me font plusieurs abonnées: « De quelle manière faut-il se *peigner?* » La coiffure généralement adoptée aujourd'hui, est en bandeaux doubles soutenus par deux crêpés de différentes grandeurs; pour jeune fille, celui du haut doit être plus petit que celui du bas; on partage le bandeau en deux; dans la hauteur on place d'abord le petit crêpé en haut, puis le plus gros dans le bas, on tourne les cheveux en laissant l'oreille découverte; la résille avec nœud de ruban sur le sommet de la tête convient très-bien à ce genre de coiffure. Pour jeune femme, les bandeaux ne se font pas de même; le crêpé doit être plus volumineux et surtout plus long, on le place sous les cheveux après les avoir partagés dans la hauteur, comme je viens de le dire, puis on enferme le crêpé dans les cheveux en les tournant en dedans; on pose ensuite le petit crêpé dans le second bandeau, en relevant les cheveux sur le crêpé, de manière à couvrir l'oreille. On trouve ces crêpés chez M. Croisat, rue Richelieu, 76, le prix est de 7 fr. ou 9 fr. *le jeu*, c'est-à-dire les quatre, suivant la grosseur; les petits peignes sont en buffle, il faudrait ajouter 3 fr. pour les avoir en écaille.

Il ne me reste plus qu'à vous faire mes souhaits pour un heureux voyage; profitez des beaux jours, jouissez des sites magnifiques que vous allez visiter, et que celles d'entre vous qui dessinent n'oublient pas leurs crayons, afin de rapporter des souvenirs que plus tard elles trouveront avec bonheur.



EXPLICATIONS

Planche VIII

COTÉ DES BRODERIES : 1 et 2, Tablier d'enfant — 3 et 4, Garnitures — 5 et 6, Parure en toile — 7 et 8, Parure mousseline — 9, Entre-deux — 10 et 11, Parure — 12, Entre-deux — 13, D. G. — 14, M. F. Taie d'oreiller — 15, A. D., linge de table — 16, Garniture — 17, Mouchoir avec J. G. — 18, A. G. — 19, A. L. R. enlacés à l'impériale — 20, N. A. B. enlacés — 21, S. J. couronne de comte — 22, Mouchoir avec *Constance* — 23, Écusson avec *Mélanie* — 24, *Nelly.*

COTÉ DES PATRONS : 1 à 11, Robe d'enfant — 12 à 15, Chapeau de baby — 16 à 19, Carré en filet pour couvre-lit — 20 à 23 bis, Fanchon en tricot — 24 et 25, Dalhia en laine — 26, Fond en tricot — 27, Bande en lacet.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Tablier d'enfant, plumetis, cordonnet et feston.

1, Pièce du tablier.

2, Manche.

La jupe du petit tablier se taille à pointes comme les jupons, afin de donner plus d'ampleur dans le bas; elle doit avoir de 40 à 45 centimètres de longueur; le haut est échancré de manière à suivre les contours de la pièce devant et derrière.

3 et 4, Garnitures pour objets de lingerie, plumetis et feston.

5 et 6, Parure sur toile.

La ligne ponctuée indique l'endroit où la pointe doit être pliée; le col est droit derrière; il faut faire la piqûre du côté opposé à celle des pointes.

7 et 8, Parure sur mousseline avec entre-deux découpés. Il faut commencer par broder les petites rosaces qui se trouvent au milieu; on fait ensuite un feston très-fin sur le tracé du petit dessin des entre-deux et un autre feston de chaque côté, afin de pouvoir découper la mousseline; puis on fait un jour dans l'intervalle des festons. La croix pointillée indique la partie de mousseline que l'on doit enlever.

9, Entre-deux pour layette ou trousseau, plumetis.

10 et 11, Parure sur mousseline, plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

12, Entre-deux pour layette ou trousseau, plumetis et cordonnet.

13, *D. G.*, anglaise, plumetis.

14, *M. F.*, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

15, *A. D.*, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

16, Garniture pour pantalon d'enfant, plumetis et feston.

17, Mouchoir avec J. G., plumetis et feston.

18, A. G., gothique, plumetis et cordonnet.

19, *A. L. R.* enlacés à l'impériale, plumetis et cordonnet.

20, *N. A. B.* enlacés, plumetis et cordonnet.

21, *S. J.* avec couronne de comte, plumetis et cordonnet.

22, Mouchoir avec *Constance*, lacet, pois et feston.

23, Écusson avec *Mélanie*, plumetis et cordonnet.

24, *Nelly*, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 11, Robe d'enfant de quatre à cinq ans.

1, Devant.
2, Dos.
3, Manche.
4, Poignet de la manche.
5, Revers de la manche.
6, Berthe.
7, Ceinture.
8 et 9, Pan de la ceinture.
10, Bande pour orner le bas de la jupe.
11, Croquis de la robe.

Cette petite robe se fait en piqué blanc, soutaché en blanc ou en laine noire, le revers remonte sur la manche, ainsi que l'indiquent les lettres de raccord; on prolonge le feston dans toute la longueur du pan de la ceinture; le dessin de la jupe se fait sur une bande rapportée.

12 à 15, Chapeau de baby.

12, Passe.
13, Fond.
14, Bavolet.
15, Croquis du chapeau.

Il se fait en piqué.

Doublez la passe en jaconas, jetez un fil sur la deuxième ligne en enfermant dans le bord une grosse ganse, nommée *bourdon*, de 68 centimètres de long; vous ferez tourner cette ganse autour des joues jusqu'à la lettre A. Placez une seconde ganse de 42 centimètres entre les deux lignes suivantes; puis une troisième de 36 centimètres. La passe se trouvera froncée sur la ganse. Vous monterez le fond et le bavolet en vous dirigeant sur la planche pour les lettres de raccord et les plis; la ligne noire indique le bord du pli, et la ligne ponctuée donne la profondeur du creux du pli.

16 à 18, Couvre-lit en filet et bandes de toile brodées en lacet.

16, Dispositions des carrés et des bandes.
17, Bande en lacet.
18, Petit carré brodé se plaçant au bout de chaque bande.

19, Grand carré brodé au crochet sur métier, avec du coton un peu plus gros que celui du filet, de manière à remplir les feuilles en allant et en revenant seulement une fois dans chaque. Le cœur de la fleur est brodé en reprise avec du fil fin. Les bandes en toile ont un ourlet piqué tout autour.

La même disposition de carrés peut servir pour voile de fauteuil; on les garnit d'une dentelle en filet ou d'un effilé.

20 à 23 *bis*, Fanchon en tricot, pour bains de mer.

20, Patron des boules.
21, Boule commencée.
22, Boule coupée.
23, Détail du tricot.
23 *bis*, Croquis de la fanchon.

Prenez 60 grammes de laine anglaise groseille ou blanche pour le fond, et 60 grammes de laine de Saxe de la même nuance pour les boules, et deux aiguilles à tricoter en buis, ayant 2 centimètres de circonférence. Tout le tricot de la fanchon est en tricot mousse.

Montez 157 mailles et faites 23 rangs en tricot mousse. Pour la pointe qui se met sur le dessus de la tête, il faut, à partir du 24e rang, laisser de chaque côté quelques mailles sans les tricoter; ainsi, à ce rang, on retourne le tricot en laissant 19 mailles sur l'aiguille, et au 25e également. Les rangs impairs se font de même que les rangs pairs qui les précèdent.

Au 26e rang, on laisse 11 mailles de plus sans les tricoter, ce qui fait 30 mailles. Au 28e rang et au 30e rang, vous laissez 3 mailles de plus sur l'aiguille; vous devez en avoir 36 de chaque côté.

Prenez une troisième aiguille et faites des mailles rabattues sur les 36 mailles que vous avez laissées de chaque côté, pour fermer les deux bouts de la fanchon. Vous revenez ensuite terminer la pointe, en diminuant d'une maille à la fin de chaque rang, c'est-à-dire en prenant deux mailles ensemble. Lorsque vous n'aurez plus que 5 mailles sur l'aiguille, vous fermerez le tout par des mailles rabattues.

Le tricot terminé, vous passez une laine double tout autour en la tendant un peu, de manière à empêcher le tricot de s'allonger.

Pour les boules qui garnissent le tour, taillez dans une carte deux petits ronds sur le patron no 20, en ayant soin de faire le trou du milieu un peu plus grand que celui du patron.

Vous placez ces deux ronds l'un sur l'autre et vous les enfermez ensemble, comme s'ils n'en faisaient qu'un, en les couvrant de laine comme vous l'indique le no 21; mettez autant de laine que vous le permettra la grosseur du trou, plus vous le remplirez et plus la boule sera ronde. Coupez deux bouts de laine de 1 m. 20 c., et passez les ensemble avec une aiguille à l'un des bouts de la fanchon, du côté où le tricot est droit, puis dans le milieu de la boule; coupez la laine tout autour sur le bord extérieur, jusqu'à la tranche des petits cartons; prenez un fil fort mais pas trop gros que vous passez entre les deux cartons, et serrez fortement de manière à retenir toutes les laines; ensuite vous déchirez les ronds en carte, vous peignez un peu la boule et vous l'égalisez avec des ciseaux.

Vous faites trois boules, en les plaçant à 2 centimètres de distance, et vous passez la laine dans le bord de la fanchon, à 10 centimètres à peu près de l'endroit où vous avez attaché la laine; puis recommencez trois boules et passez la laine dans le bord jusqu'à l'autre bout.

Vous garnissez la pointe des mêmes boules, seulement vous placez quatre boules entre chacun des points où la laine est arrêtée, et vous faites un second rang de garniture que vous commencez à 15 centimètres des bouts de la fanchon; vous arrêtez ce second rang de distance en distance, dans le milieu de l'intervalle du premier rang.

24 et 25, Dahlia en laine.

Prenez de la laine en 5 fils et tournez-la 270 ou 300 fois autour du moule, suivant la grosseur de la fleur que vous voulez faire; à chaque fois, croisez deux fils d'archal très-fins, comme nous l'avons indiqué pour l'églantine, nos 22 à 24, au mois de juin. Ayez ensuite une laine de nuance différente, et réu-



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

nissez vos laines tournées en touffes de 3 brins, en faisant sur chaque touffe 2 ou 3 points en croix très-serrés. Prenez un bout de fil de fer pour la tige, courbez l'une des extrémités pour grossir le cœur de la fleur; roulez une laine verte autour de la tige pour la couvrir entièrement, puis, avec de la laine jaune, tournez autour du bout recourbé, en passant dans tous les sens, de manière à former une boule de la grosseur d'une petite noisette. Séparez vos touffes de 3 brins de laine qui sont sur le moule, en coupant la laine qui passe d'une touffe à l'autre; si vos points ont été fortement serrés ils resteront intacts, et les fils de fer croisés maintiendront l'autre côté. Pour terminer, tournez votre bande de petites touffes en spirale autour du cœur, en la réunissant au cœur par quelques points pris de distance en distance, avec la laine jaune, du côté des fils d'archal croisés; on commence à peu près au milieu du cœur, et on tourne en descendant vers la tige.

26, Fond en tricot.

Consultez le numéro de Février pour les différents termes employés dans le tricot.

Montez 15 mailles, ajoutez-en 8 pour chaque raccord en plus.

1er rang. — 1 maille sans tricoter — 1 maille simple — 1 passe — (2 mailles simples — 1 surjet double — 2 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe). Répétez autant de fois que vous aurez de raccords, le dessin de 8 mailles compris dans la parenthèse, et terminez par : 2 mailles simples — 1 surjet simple — 1 maille simple.

2e rang. — 1 maille sans tricoter — toutes les autres à l'envers.

3e rang. — 1 maille sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — (1 maille simple — 1 surjet double — 1 maille simple — 1 passe — 3 mailles simples — 1 passe). Terminez par : 1 maille simple — 1 surjet simple — 1 maille simple.

4e rang. — A l'envers.

5e rang. — 1 maille sans tricoter — 3 mailles simples — 1 passe (1 surjet double — 1 passe — 5 mailles simples — 1 passe) — 1 surjet simple — 1 maille simple.

6e rang. — A l'envers.

7e rang. — 1 maille sans tricoter — 1 surjet simple — 2 mailles simples — 1 passe — (1 maille simple — 1 passe — 2 mailles simples — 1 surjet oublie — 2 mailles simples — 1 passe) — 2 mailles simples.

8e rang. — A l'envers.

9e rang. — 1 maille sans tricoter — 1 surjet simple — 1 maille simple — 1 passe — (3 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple — 1 surjet double — 1 maille simple — 1 passe) — 3 mailles simples.

10e rang. — A l'envers.

11e rang. — 1 maille simple — 1 surjet simple — 1 passe — (5 mailles simples — 1 passe — 1 surjet double — 1 passe) — 4 mailles simples.

12e rang. — A l'envers.

Retournez au 1er rang.

27, Bande.

Ce dessin peut servir pour jupon de couleur; il se fait en lacet sur une bande en étoffe unie, il en faut deux ou trois pour orner un jupon.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

1, Dessus de boîte. On peut changer le mot gants pour un chiffre, si l'on destine le dessus de boîte à un autre usage.

2, Bande.

3, Dessus de pelote. Ce dessin exécuté avec du coton plus gros, peut servir pour voile de fauteuil.

4, Dentelle en biais, filet brodé ou crochet égyptien pour dessus de lit ou rideau.

5, Bande.

6, Carré, crochet ou filet brodé pour dessus d'édredon ou voile de fauteuil. Ces carrés peuvent être séparés par des carrés en crochet russe avec reliefs ou par des carrés en toile.

7, Bande.

8, Carré, crochet.

9, Coin pour petit rideau ou dessus d'édredon.

10, Carré.

11, Tabouret de piano, pouff, ou pelote avec coton très-fin.

12, Entre-deux.

13, Dentelle.

14, Entre-deux.

15, Carré.

16 et 17, Petits entre-deux.

18, Dessus de boîte.

19, Taie d'oreiller ou voile de fauteuil.

20, D, crochet ou filet brodé.

21 à 24 Encadrements.

DEUXIÈME CÔTÉ.

1, Encadrement pour rideau, crochet ou filet brodé.

2, Dentelle.

3, Dessus de pelote.

4, Fond pour petit rideau, voile de fauteuil ou dessus d'édredon.

5, Entre-deux.

6, Aube, tulle à mailles rondes, brodé en reprise.

Dessin de M. Simart, 64, rue Rambuteau, chez qui on se procurera les objets nécessaires pour l'exécution de ce travail.

ABAT-JOUR

Nos lectrices recevront avec ce numéro, la seconde moitié de l'abat-jour. Avant de réunir les deux parties avec de l'eau de gomme épaisse, on découpera le feston des deux côtés.

PLANCHE COLORIÉE

Porte-cigares et blague à tabac.

Ce dessin peut s'exécuter sur cuir, moire ou velours de toutes les nuances; la soutache et les perles sont indiquées par notre modèle; le dessin à carreaux du fond est en cordonnet, et les croix qui maintiennent les angles en cordonnet d'or.

GRAVURE DE MODES

Toilette de petit garçon. — Jupe en mohair, plissée et garnie d'un petit galon noir.— Veste pareille avec poches et revers de manches garnis de galons

et boutons noirs. — Chapeau en paille avec velours et aigrette.

Toilette de jeune femme. — Robe en foulard des Indes, ornée de ruches en taffetas, disposées en carreaux. — Corsage à pointes orné de ruches, ainsi que la jupe. — Sous-manches et col en mousseline et valencienne. — Capote en tulle avec touffes de roses dessus et dessous.

Toilette de voyage. — Robe en mohair avec ourlet festonné dans le bas; on ajoute sous l'ourlet une bande unie, qui peut être mise de niveau avec le feston, ou dépasser de quelques centimètres. — Collet festonné comme la jupe, en cordonnet noir. — Chapeau en paille orné de velours. — Col en toile et sous-manches en organdi avec poignets en toile.

ÉPHÉMÉRIDES

20 AOUT 1785. — MORT DU SCULPTEUR PIGALLE.

Il était fils d'un menuisier. Ses statues et ses monuments les plus célèbres sont : une statue de *Mercure, la Vierge* des Invalides; *le Silence*; le groupe de *l'Amour* et de *l'Amitié*; le tombeau du maréchal de Saxe, le tombeau du duc d'Harcourt, etc. Il était d'un caractère modeste : on le vit refuser l'ordre de Saint-Michel, parce que Bouchardon et Lemoine n'en étaient pas encore décorés.

Mosaïque

Il en est des premières impressions de l'âme, le matin, comme de celles de la jeunesse : celles-ci décident de la vie, celles-là de la journée tout entière.

BERNARD OVERBERG.

Nous ne devons lire que pour nous apprendre à penser.

GIBBON.

—

Qui désobéit au gouvernail, à l'écueil obéira.

Proverbe breton.

Mot de l'Énigme de Juillet : CONQUE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : **En tout il faut considérer la fin.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Henris et Comp., rue Amelot, 64.

LA POUPÉE MODÈLE

Guide des petites Demoiselles

JOURNAL MENSUEL

LA POUPÉE FONDATRICE AUX MÈRES DE SES FUTURES ABONNÉES

Un comité de poupées modernes et... savantes, considérant l'importance et l'utilité des poupées dans le monde, vient de créer une publication spéciale pour ces demoiselles.

Ce petit journal, complétement écrit dans l'esprit du *Journal des Demoiselles*, est destiné à commencer l'éducation que le grand Journal achèvera plus tard. Il donnera, sous forme d'amusements, les premières notions de ces goûts et de ces travaux d'intérieur qui font les mères de famille dévouées et les maîtresses de maison aimables. L'enfant se défie de tout ce qui a l'air d'une leçon, mais il embrasse avec ardeur un jeu nouveau sous quelque aspect qu'il se présente et quelque but qu'il cache; ce qu'on apprend enfant, on le sait toute sa vie... Telle jeune fille qui aura aimé et dirigé convenablement le ménage de sa poupée, aimera et dirigera de même son vrai ménage.

Mais là ne se borne pas notre ambition, mesdames; nous voulons encore développer, améliorer le cœur de vos enfants; car la bonté s'apprend comme tout le reste, et si l'on cultivait, dès le jeune âge, le cœur comme on cultive l'esprit et les arts d'agrément, les choses n'en iraient que mieux. Or, quel moyen plus efficace pour arriver à ce but que la poupée? Pour vous, mesdames, nous ne sommes qu'un morceau de peau ou de bois plus ou moins perfectionné, mais pour la petite fille, nous avons un bien autre prestige! Sa poupée, c'est une chose vivante, un être plus faible qui réclame sa protection et ses soins. Elle la persécute bien quelquefois, mais comme elle l'embrasse! C'est sa poupée qui, après vous, a le premier battement de son cœur, qui la console dans ses petits chagrins, qui l'amuse dans ses moments de bonne humeur; c'est la tendresse et le dévouement dont elle est capable pour sa poupée, qui lui font comprendre tout ce qu'il y a de tendresse et de dévouement dans le cœur de sa mère et l'initient au rôle qu'elle sera appelée à jouer dans la vie.

La Poupée Fondatrice et Rédactrice en chef.

CE JOURNAL PARAITRA UNE FOIS PAR MOIS AVEC 24 PAGES DE TEXTE — ET DONNERA DANS CHAQUE NUMÉRO DES GRAVURES, PETITS TRAVAUX D'ENFANTS, JEUX DE PATIENCE, SURPRISES, ETC.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 15 NOVEMBRE ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE

Au bureau du Journal des Demoiselles, boulevard des Italiens, 1.

Prix : un an { **6 fr. à Paris.** / **7 fr. 50 pour les Départements.** }

CAUSERIE ARTISTIQUE

LE TINTORET



ANDIS que Titien, le maître puissant, transportait sur la toile la vie chaude et frémissante, et, après Léonard, Michel-Ange et Raphaël, ces admirables révélateurs de l'idéal, jetait l'art dans une nouvelle voie, moins noble peut-être, mais aussi attachante assurément; tandis que l'opulent et magnifique Véronèse, lui aussi, conduisait la muse de la peinture, par des routes inexplorées, vers une splendide efflorescence, l'école vénitienne donnait naissance à d'autres peintres qui furent des maîtres aussi, mais qui ne devaient point laisser à l'histoire un nom si glorieux.

Plusieurs cependant égalèrent dans certains tableaux Titien et Véronèse; quelle œuvre peut surpasser en grandeur, en fougue, en maestria certains portraits de Giorgione? Et lorsque Tintoret avait son *pinceau d'or*, comme on disait en ce temps-là, et qu'il réunissait la correction du dessin, la richesse de la couleur, la majesté de la composition, qui pouvait le faire descendre au second rang? Nous avons des œuvres exquises de Pordenone, de Palma le vieux, de Palma le jeune, du Schiavone. Je ne parle pas ici de Sébastien del Piombo, l'élève de Michel-Ange, que son génie a fait de l'école de Florence et de Rome; ni du Canaletto, qui devait être avec notre Claude Lorrain l'unique peintre de l'eau et du soleil.

Si ces maîtres occupent dans l'histoire de l'art un rang secondaire, ce n'est donc pas qu'ils n'aient atteint quelquefois la perfection. Mais leurs chefs-d'œuvre furent plus clair-semés, mais le caractère particulier de leur talent fut moins tranché, ou leur *école* moins influente, ou bien encore ils furent moins constamment égaux à eux-mêmes.

C'est là précisément le reproche que la postérité fait au Tintoret. Il avait son pinceau d'or, son pinceau d'argent et son pinceau de fer. Souvent il était lumineux, noble, éclatant; quelquefois noir et dur. Peut-être sa vie difficile, accidentée, longtemps solitaire et toujours fiévreuse, influait-elle sur son génie et rendait-elle son talent inégal comme sa fortune. Aussi vous la conterai-je d'abord, cette courageuse et noble vie qui fut un roman et peut passer pour un exemple.

Comme l'indique le surnom sous lequel il est devenu célèbre, Jacopo Robusti était fils d'un teinturier. Il obéit, en se faisant peintre, à la seule inspiration de son génie. Longtemps il dut travailler seul et deviner les secrets de l'art en contemplant les tableaux des maîtres. Obscur et pauvre, les encouragements ne lui venaient guère, les moyens d'étude ne lui venaient point.

Même souvent il recevait des bourrades pour sa négligence à travailler de l'état de son père, pour sa propension à employer les denrées tinctoriales au coloriage de ses essais. Ses dispositions toutefois éclatèrent si vivement, qu'il ne fut plus possible à nul de les nier, dans ce temps où le peuple accoutumé aux chefs-d'œuvre, avait l'instinct de l'art si vigoureusement développé. Alors sa famille se décida aux sacrifices. Il entra dans l'atelier du Titien.

Voilà, direz-vous, mesdemoiselles, son avenir qui s'ouvre. Désormais le succès est à lui, s'il sait le mériter, car sous la direction d'un tel maître, les progrès devaient être éclatants et rapides. Point du tout! A peine il était sorti de la première inexpérience, à peine il touchait au talent, qu'il devait être brisé par un de ces coups sous lesquels une nature moins énergique ne se fût jamais relevée.

Chez Titien, il travaillait comme travaillent seulement les jeunes gens pauvres que pousse la vocation et qui ont besoin de parvenir; c'est dire qu'il travaillait deux fois autant que ses condisciples, et qu'il avançait davantage par conséquent.

Un jour... pourquoi faut-il que l'histoire doive enregistrer cette anecdote qui flétrit le caractère d'un artiste pour lequel nous ne voudrions avoir que de l'admiration?... un jour Titien, entrant dans l'atelier où travaillaient ses élèves, y remarqua sur une cloison quelques dessins qui le frappèrent.

« Qui a fait cela? » demanda-t-il sévèrement.

Tintoret se nomma tremblant de peur.

« C'est bien! » dit Titien avec brusquerie.

Le lendemain, le pauvre Tintoretto reçut l'ordre de quitter l'atelier. Il retomba seul et sans guide dans la boutique paternelle, parce que Titien venait de pressentir en lui un rival futur.

Alors, faisant appel à son courage et à sa volonté, il se mit à travailler seul. Au seuil de la misérable chambre qui devint son atelier, il écrivit cette phrase



CATARINA CORNARA

Journal des Demoiselles — 31e année N° VII Juillet 1863

qui indiquait à la fois son idéal et le but de ses efforts :

« Le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien. »

Quel programme !

Jacopo Robusti ne devait point rester trop en deçà. Il est le seul dessinateur de l'école vénitienne, et son coloris, qui a poussé au noir avec le temps, tenait plus du Titien que du Véronèse. Seul, dans sa chambre, il travaillait nuit et jour, tantôt modelant en terre, d'après Michel-Ange, pour apprendre la charpente humaine ; tantôt modelant les mêmes formes sur une toile avec son pinceau pour se rompre à l'étude des formes ; tantôt allant étudier l'anatomie jusque sur les cadavres dans les hôpitaux.

On l'a vu faire des maquettes en cire, les habiller avec soin, les placer dans de petites chambres de planches ou de carton ; percer des fenêtres dans ces chambres, et y adapter de petites lampes, pour étudier sur les poupées de cire la distribution de la lumière.

D'autres fois, il suspendait ces mêmes maquettes au plafond par un fil, et leur faisait prendre dix positions diverses, puis les dessinait à tous les points de vue.

Vous comprenez, mesdemoiselles, qu'avec cette méthode Tintoret put devenir peintre sans maître.

D'ailleurs, il apprit de çà et de là les procédés de la peinture en travaillant, comme aide, sous les ordres du Schiavone et d'autres peintres, rien que pour le prix des couleurs qu'il employait. Pour vivre il travailla même comme peintre ouvrier.

A force de travailler cependant, il se fit remarquer. Les commandes lui vinrent ; mal payées d'abord, mieux payées ensuite. Il parvint lentement et par d'admirables efforts de patience à cette renommée qui vient vite aux enfants gâtés de la Providence. Que voulez-vous ? C'était le temps où Charles-Quint ramassait le pinceau du Titien, où Véronèse avait une cour. Quand l'attention appartenait tout entière à ces brillants météores de l'art, comment se serait-elle détournée d'emblée pour s'attacher au travailleur infatigable que la misère maintenait dans des régions inférieures ? Enfin, tandis qu'on idolâtrait les autres, on l'estima, et ce fut déjà quelque chose.

Pour parvenir, il usa de tout : de la force, il en fallait, pour doubler son génie battu en brèche par la destinée ; du courage, de la patience, de la persévérance ; enfin, même de l'adresse. C'était une nature ardente et active mise en œuvre par une volonté indomptable.

Encore s'il n'avait eu à vaincre que les obstacles qui se surmontent par le travail ; mais quand les autres peintres le virent, avec tant de talent, travailler pour si peu d'argent, ils se liguèrent contre lui et lui suscitèrent mille peines.

Voilà, mesdemoiselles, ce qu'était au quinzième siècle la bonne confraternité des artistes. Et, quand je vous conduirai à Naples, pour y faire connaissance avec Ribera et Salvator Rosa, vous y verrez que les peintres s'assassinaient tout simplement entre eux avec de bonnes escopettes.

J'ai dit qu'après avoir usé de force et de courage, Tintoret usa d'adresse. Cette dernière ressource lui réussit enfin.

Les religieux de Saint-Roch voulurent avoir un tableau pour la décoration de leur parloir. Comme dans ce temps-là les grands artistes abondaient, les moines, tant pour s'éviter l'embarras du choix que pour être mieux servis, imitèrent le sénat de la république, qui mettait ses commandes au concours. Paul Véronèse, le Schiavone, Salviati, Zuccaro se présentèrent avec Tintoret. Mais pendant que les premiers faisaient leurs esquisses, Tintoret trouva moyen d'exécuter le tableau et de le mettre en place, bien qu'il fût fort grand. En même temps que ses concurrents montraient leurs esquisses, il découvrit son œuvre aux religieux surpris ; et, pour neutraliser la défiance des bons pères, qui ne savaient comment prendre le procédé, il s'écria que, quand bien même les religieux croiraient devoir commander un autre tableau, il se trouverait heureux de faire hommage de celui-ci à Saint-Roch, auquel il était redevable de grâces particulières.

Non-seulement les religieux acceptèrent le tableau du Tintoret, mais encore ils firent un traité avec lui pour la décoration du reste de leur couvent, moyennant une pension annuelle de deux cents ducats, c'est-à-dire six cents livres de notre monnaie, qui vaudraient aujourd'hui deux mille francs.

C'était peu ; c'était tout cependant, car désormais Tintoret ayant le pain quotidien assuré, peut choisir ses travaux, ou au moins n'accepter que ceux qui pouvaient lui rapporter honneur et profit.

Et puis, le tableau de *Saint Roch reçu dans le Paradis*, pouvait compter pour une œuvre capitale, qui classait son auteur parmi les maîtres. Tintoretto avait pu donner sa mesure. On sait qu'il composait avec fougue et *maestria*, qu'il entendait l'allégorie et l'agencement des groupes, la distribution de la lumière ; qu'il était décorateur enfin, comme devait l'être un émule de Véronèse ; qu'il travaillait avec une célérité incroyable. Alors on lui confia au palais ducal, concurremment avec Horace Vecelli et Véronèse, la composition de plusieurs de ces grandes pages qui devaient étonner la postérité.

C'est à Venise, c'est au palais ducal qu'il faut juger le Tintoret. A part ses portraits, qui valent ceux du Titien, et parmi lesquels brille celui de Catarina Cornaro, que vous recevrez avec ce numéro, ses toiles moyennes, outre qu'elles sont rares, rendent peu son génie, qui semble avoir besoin pour se développer des vastes espaces. Certains artistes ne peuvent être bien jugés que dans leur milieu. Il semble qu'il leur faille une certaine perspective pour les mettre à leur plan, un certain entourage pour les faire ressortir.

Titien brille partout d'un éclat égal : que vous le voyiez dans les vastes églises vénitiennes, dans les galeries des musées ou dans celles des grands seigneurs anglais, dans l'humble cabinet d'un amateur, il sera partout le plus puissant, le plus intense, celui qui fera pâlir le voisinage. Un des rapprochements artistiques les plus attachants que j'aie vus, c'est celui d'un Titien mis en pendant avec un Rembrandt dans la galerie Bridgewater, à Londres. C'est à rester des heures en contemplation et dans l'indécision, ne sachant lequel écrasera l'autre, et ne pouvant résoudre qu'un point : à savoir que tous deux font paraître ce qui les entoure pâle et froid. Il semble que tandis qu'ils peignaient des hommes vivants et pensants, les autres peintres ne peignaient que des ombres.

Véronèse aussi éclate où qu'il apparaisse. Mais lui,

ce n'est point qu'il se trouve partout dans son milieu, c'est qu'il emporte pour ainsi dire son milieu avec lui. Il est par excellence le peintre de Venise, et il a autant fait pour Venise qu'elle a fait pour lui. Aussi, lorsqu'on arrache ses chefs-d'œuvre à la ville des lagunes pour les transporter ailleurs, il semble qu'elle les suive, et que là où vont les Véronèse, là s'élèvent par enchantement des palais de Palladio.

Pour Tintoret, il n'en est point de même. Partout sans doute ses tableaux seraient de belles pages, mais nulle part comme à Venise ils n'auraient ce caractère de grandeur un peu sombre qui va si bien au palais ducal et fait rêver au conseil des Dix. Je vous ai dit, mesdemoiselles, qu'il s'inspira de Michel-Ange et du Titien : prenant à l'un le dessin vigoureux et correct, l'énergique expression de la pensée ; s'efforçant de prendre à l'autre l'opulente richesse de sa palette, mais n'y réussissant pas toujours. Vous imaginez, d'après cela, ce que durent avoir d'étrange, de heurté, de violent, d'inégal des œuvres exécutées avec une vitesse incroyable.

Venise entière est remplie des peintures du Tintoret : églises, musées, palais. Rien qu'au palais ducal, il a peint tant de tableaux, qu'on s'étonne que la vie d'un homme y ait pu suffire.

C'est d'abord dans la salle dite du *scrutin*, cette *Prise de Zara*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Puis, dans la salle du Grand-Conseil, cet immense tableau représentant *la Gloire*, qui passe pour la plus grande peinture sur toile connue (dix mètres sur vingt-cinq) : une partie du plafond qui fut partagé entre Véronèse, le Bassano et lui; puis la salle des Quatre-Portes; celle du Sénat, où l'on voit en plafond *Venise, reine de la mer*; celle du Collége et celle de l'Anti-Collége où Tintoret semble s'être inspiré de Véronèse, pour trouver l'éclat, la couleur et le charme des yeux.

A voir toutes ces grandes choses, dont une seule aujourd'hui absorberait la vie d'un artiste, on croirait en vérité que les hommes du quinzième siècle vivaient double, et nous surpassaient en vaillance et en force autant que dans les temps fabuleux les Titans surpassaient les faibles pygmées nés des cailloux de Deucalion et de Pyrrha.

Ce fut encore une digne femme de ces grandes races du quinzième siècle, cette Catarina Cornaro dont nous vous offrons le portrait; cette fille de Saint-Marc, qui devint reine de Chypre, pour servir d'instrument à la politique ténébreuse de la sérénissime république. Mais vous avez entendu peut-être le bel opéra d'Halévy, et la touchante et dramatique histoire de *la Reine de Chypre* ne vous est point inconnue.

En ce temps-là donc, l'île de Chypre était un royaume et les souverains de l'île, gentilshommes français auxquels les croisades avaient donné un sceptre en Orient, se nommaient Lusignan. Successivement ils avaient perdu la couronne de Jérusalem et diverses provinces reprises par les Turcs. Venise, alors *reine de la mer* comme depuis le raconta si bien le plafond de la salle du Sénat, peint par Tintoret, convoitait l'île de Chypre qu'elle voyait à la portée des infidèles et mal protégée par ses princes étrangers Offrir aux rois de Chypre alliance et protection, les gouverner, les affaiblir, établir son influence sur le peuple à la place de celle d'un prince nominal, puis, profiter d'une circonstance pour mettre l'étendard de la république au lieu et place de la bannière des Lusignan, sans provoquer la colère de la France ou les foudres du Saint-Siége, telle devint alors la politique vénitienne.

Peut-être Andrea Cornaro, patricien de Venise, résidant à Chypre, était-il l'agent mystérieux de cette politique. En tous cas il en devint l'instrument.

Jacques de Lusignan, héritier présomptif de Jean III, prince valétudinaire, voyait ses droits menacés par les intrigues d'une belle-mère ambitieuse, Hélène Paléologue, qui voulait régner à la mort d'un faible époux. Andrea chercha le moyen de s'établir dans l'esprit du jeune prince menacé de déshérence, et commença par lui montrer le portrait d'une de ses nièces, Catarina Cornaro, qui était une des plus belles personnes de Venise. Jacques de Lusignan devint amoureux, d'autant plus, qu'à la vue du portrait, on joignit l'énumération des vertus et des talents de la belle patricienne. Maître de son cœur, Andrea persuada facilement son esprit, et fit entendre au jeune prince que l'époux d'une fille de Saint-Marc n'aurait rien à craindre des intrigues d'Hélène Paléologue, parce qu'il serait à jamais l'allié de la puissante république. A la mort de son père, Jacques s'empressa de demander la main de Catarina et l'appui des Vénitiens.

C'est ainsi, mesdemoiselles, que la belle fille des lagunes devint reine de Chypre, fit son entrée dans l'île le 1er juin 1469 sur une escadre vénitienne et avec une pompe extraordinaire.

Débarrassé à jamais de toutes les rivalités, maître de son royaume par les soins de ses puissants alliés, époux d'une femme adorée, qui était le gage d'une précieuse alliance, Jacques s'entoura de Vénitiens, et distribua aux compatriotes de Catarina les charges, les honneurs, les emplois. Bientôt, chose étrange! sous le gouvernement de ces fils de la plus sage des républiques, les Cypriotes murmurèrent. Mille injustices se produisaient dans l'armée; mille exactions dans les finances; mille passe-droits dans la justice. Et quand ils en appelèrent à leur prince qu'ils savaient jeune, qu'il croyaient intelligent et fort, ils se trouvèrent en présence d'un vieillard idiot et faible comme son prédécesseur Jean III.

Quelle pernicieuse influence étiolait ainsi dans la force de l'âge, les rois de Chypre? Comment le sceptre devenait-il si lourd, que les plus fortes mains fléchissaient sous son poids? Nul ne l'aurait su dire, mais beaucoup soupçonnèrent que le conseil des Dix avait un poison mystérieux qui réduisait en peu de temps à l'impuissance les personnalités qui gênaient la politique vénitienne.

Même, à son lit de mort, quatre ans après son élévation au trône, Jacques désabusé de l'amitié des Vénitiens, osa les accuser. Il fit venir sa femme, noble créature de laquelle au moins il avait la consolation de ne pouvoir douter. Catarina était enceinte: « Je meurs du poison de Venise, lui dit-il, votre patrie d'hier, votre plus mortelle ennemie aujourd'hui. Défendez contre elle la liberté de votre peuple et le royaume de notre enfant. »

Qui s'en serait douté? Cette jeune femme que les honneurs étaient venus prendre presque malgré elle, dans un palais du *Canal grande* pour la porter sur un trône oriental; qui n'avait jamais songé jusque-là, ni aux combinaisons de la politique, ni aux enivrements du pouvoir, dont la république croyait avoir si facilement raison, quand elle se trouverait seule, en pré-

sence de la guerre civile, se sentit tout à coup devenir reine et mère.

Quelques mois après que l'infortuné Jacques eut expiré dans d'horribles souffrances, plusieurs conspirations éclatèrent. L'amiral Mocenigo, qui, l'année suivante, devait devenir généralissime de la République et conduire les flottes vénitiennes à une célèbre défaite, croisait en ce moment sur les côtes de Chypre. Sous le prétexte de venir au secours de la reine et de son fils, l'un au berceau, l'autre à peine remise des fatigues de la maternité, il lui proposa de céder la régence à Venise.

Mais à une telle proposition, la reine indignée ne répondit que par un refus énergique et par la destitution de tous les Vénitiens, qui occupaient les emplois. Elle prit en main les rênes du gouvernement et sut tenir tête à la terrible Venise, à l'étonnement de l'Europe.

Elle régna quinze ans.

Quinze ans! C'était assez, presque pour remettre aux mains d'un homme, le royaume qu'elle avait conservé à un enfant; mais, hélas! l'enfant était mort! Qui sait même, si les décrets humains qui avaient condamné le père et l'aïeul, ne supprimèrent pas cet héritier du trône convoité!

Quoi qu'il en soit, Catherine, veuve et sans enfant, se sentit défaillir. Pourquoi désormais conserver une couronne? Et à quoi bon user ses forces et sa vie dans une lutte incessante?

Le 26 février 1489, elle abandonnait son royaume à la république, et le 14 mai suivant, elle s'embarquait sur *le Bucentaure* pour retourner à Venise. Le doge et le sénat la reçurent, déployant désormais pour elle tout le cortége des honneurs. On l'installa royalement au château fort d'Azolo, sur les collines du Trévisan; on lui donna des gardes, — c'est-à-dire, une prison et des geôliers!

Mais elle avait une cour, cette reine déchue et prisonnière. Les artistes illustres de ce temps si fécond, les poètes, les savants, se donnaient rendez-vous à ses pieds. Elle mourut en 1510.

Cette famille Cornaro, qui avait donné plusieurs doges à la république, et plusieurs hommes célèbres, devait aussi s'illustrer par les femmes. Un siècle après Catarina, parut Lucrèce-Hélène-Piscopia Cornaro, qui fut l'une des plus savantes personnes de son siècle, dont les œuvres ont été publiées, qui reçut le bonnet de docteur à l'académie de Padoue, et fut agrégée à une des principales académies romaines.

Quant à l'île de Chypre, que les Vénitiens avaient accaparée au prix de tant d'intrigues, dans le but surtout de la soustraire à l'invasion des Turcs, elle leur fut enlevée par ces derniers en 1571.

J'espère, mesdemoiselles, que voici une digression qui depuis longtemps nous fait oublier Tintoret, dont l'existence n'avait cependant pas besoin, pour être dramatique, de se mêler aux existences romanesques qui l'ont précédée. Mais ne fallait-il pas vous intéresser à cette noble Catarina Cornaro, qui fut l'honneur de sa famille et de votre sexe? Et puis, les digressions naissent aussi facilement sous la plume que dans la conversation quand on cause; et nous causons, mesdemoiselles, aujourd'hui comme toujours. Si je vous faisais un long article didactique, peut-être vous ennuierais-je. Pour moi, je m'ennuierais à coup sûr. Et tenez, voilà qu'il me vient une petite digression au bout de la plume: bah! je la ferai courte. Aussi bien d'ailleurs il est bon de savoir les origines de toutes choses. C'est une belle étude que celle des étymologies; — et celle des racines grecques donc!

Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler, lorsque vous aviez six ans, d'Anti-Cornaro, dont la silhouette confuse doit flotter dans votre mémoire entre celle d'Arlequin et celle de Polichinelle.

Ne voyez-vous pas quelque chose de ventru... se trémoussant sur de petites jambes avec des contorsions bizarres?... c'est la silhouette en question!

La tradition conte qu'Anti-Cornaro fut un seigneur très-gourmand, lequel dans son château faisait apporter toutes les meilleures choses du monde, et goinfrait, goinfrait, goinfrait... tant et si bien qu'il devint gros comme une tour et rond comme une boule. Enfin, le type inspirateur du poussah. A force de manger et de grossir, il en vint à ne plus pouvoir remuer; et comme il mangeait toujours, il engraissait de plus en plus. Il étouffait, et sa peau menaçait d'éclater. Les plus grands médecins des alentours furent mandés, et tous ordonnèrent le jeûne et l'exercice. Mais à peine ils avaient le dos tourné, que le maître faisait fi de leurs ordonnances, se gorgeait de nourriture et n'en gonflait que plus fort; quant à l'exercice, impossible d'en prendre, à moins qu'on ne l'eût fait rouler, car les pauvres petites jambes ne pouvaient plus porter la masse du corps. Survint un médecin plus célèbre que les autres, qui se chargea de sauver le malade si on voulait lui obéir entièrement Comme Anti-Cornaro n'avait plus qu'à rendre le dernier soupir, il se soumit. C'est alors que le médecin le fit enfermer dans une grande cage de fer à deux étages. Tandis que le seigneur vêtu seulement d'un sac se tenait comme il pouvait sur les barreaux du premier étage, on faisait du feu au rez-de-chaussée. Vous voyez d'ici les barreaux chauffant dur, et Anti-Cornaro forcé de changer de place, suant, soufflant, rôtissant et sautant, coûte que coûte, de barreau en barreau! Tous les jours on chauffait un peu plus, et bientôt, à force de sauter d'abord comme un phoque, ensuite comme un écureuil, le seigneur goulu maigrit et revint à la santé.

Or, voulez-vous savoir maintenant l'origine de la fable? — Sans doute le besoin d'un exemple terrible aux enfants gourmands? — Oui, mais l'étymologie du nom? C'est que dans la famille Cornaro il y eut un seigneur très-sobre, Louis Cornaro, lequel fit un livre célèbre sur la sobriété, et pratiqua si bien ses préceptes, qu'il vécut plus de cent ans. De là le type du goinfre fut nommé *Anti-Cornaro.*

Maintenant, je rentre dans mon sujet: je reviens à Venise et au Tintoret, qui était arrivé à tenir la troisième grande place dans l'école vénitienne.

Une fois tiré des luttes de la méconnaissance et de la misère, Tintoret eut à compter avec d'autres dangers. L'ignoble envie, qui s'efforce d'étouffer le talent naissant, s'applique à déchirer le talent reconnu à exploiter la fortune du triomphateur.

Je vous ai parlé de l'Arétin, mesdemoiselles, âme de boue, plume vénale, qui sut faire craindre, même des têtes couronnées, sa verve caustique, et qui mettait les artistes à rançon, tout en se faisant leur ami. Sans doute il n'était pas content des gracieusetés du

Tintoret, car il l'attaqua comme artiste, et même osa toucher à sa vie privée pour la calomnier.

Jacopo Robusti feignit d'ignorer les attaques de l'Arétin et l'engagea un jour à dîner; après dîner, il le pria de poser comme s'il avait voulu faire son portrait. Quand l'Arétin fut en position, Tintoret saisit tout à coup un énorme pistolet. — L'Arétin se mit à crier au secours et voulut s'enfuir. — Il faut savoir qu'il était fort petit, et que, comme presque tous les gens insolents, il manquait de courage. Robusti l'arrêta, le cloua en place d'une puissante main, puis, le toisant de la tête aux pieds avec son pistolet :

« Ne craignez rien, lui dit-il, je ne voulais que prendre votre mesure; — vous avez juste deux fois et demie la longueur de mon pistolet. Allez maintenant! »

L'Arétin, quitte pour la peur, ne recommença pourtant point à calomnier Tintoret.

Vous le voyez, mesdemoiselles, si Jacopo Robusti parvint à tenir son rang dans la pléiade d'artistes illustres qui régnaient alors à Venise, ce ne fut pas sans peine. Sa vie fut un continuel combat. Mais enfin, délivré de l'envie, à l'abri de la misère, il eut son heure de repos et de gloire. Il pouvait à peine satisfaire aux commandes qui lui affluaient, malgré l'incroyable célérité de son travail. Aussi, comme je vous le disais plus haut, fut-il inégal et nous a-t-il laissé des œuvres imparfaites.

Ardent, infatigable, il travailla plus que ses forces ne le lui permettaient; cependant ce n'était pas un sordide intérêt qui le poussait à un travail incessant; car son désintéressement, sa générosité, sa bonté sont restés célèbres; mais, précisément, il voulait contenter tout le monde. Et puis, peut-être avait-il des heures où son goût et son jugement s'oblitéraient.

Quoi qu'il en soit, il regrettait amèrement dans sa vieillesse ces défaillances de son talent.

Tintoret avait un fils, Domenico Robusti, qui fut son élève et excella dans le portrait; on cite parmi ses autres élèves et ses imitateurs, Paolo Franceschi, Martin de Vos (d'Anvers), Odoardo Fialetti, Cesare dalle Ninfe, Flaminio Floriano, Melchior Colonna, etc.

Mais l'élève chérie qui mériterait ici plus que partout ailleurs une appréciation spéciale, ce fut sa fille, Marietta Robusti, qui, sous la direction paternelle, avait acquis un si grand talent d'artiste, que l'empereur Maximilien et Philippe II, roi d'Espagne, se disputèrent la fortune de l'attirer à leur cour.

Marietta cependant aimait son père, et se savait le charme et le soutien de sa vieillesse. Durant le jour, à l'atelier, elle était la compagne de l'artiste dont elle ranimait le courage et réveillait le talent. Le soir, elle était la douceur du foyer domestique. Pour ne pas quitter le vieillard, elle refusa la brillante existence qu'on lui offrait à Vienne et à Madrid.

Hélas! Tintoret, qui devait passer par toutes les épreuves, pleura sur la tombe de son enfant adorée. Marietta mourut à trente ans, en 1590. Tintoret lui survécut quatre ans, quatre longues années, car le temps passe lentement pour un vieillard malheureux. Il mourut en 1594, à l'âge de 82 ans. Il était né en 1512. Sa dépouille mortelle repose à Santa-Maria del Orto, au milieu de ses chefs-d'œuvre.

Du Tintoret, nous avons au Louvre trois tableaux, *Suzanne au bain, le Christ mort, le Paradis*, et deux portraits, dont l'un est le sien dans sa vieillesse. — Vous verrez une belle tête accompagnée d'une longue barbe blanche, à l'expression en même temps douce et puissante.

Rome, Florence, Naples, Madrid, Londres, La Haye, possèdent dans leurs musées de beaux tableaux de Tintoret. Mais, comme je vous le disais au commencement de cet article, c'est à Venise qu'il faut connaître le Tintoret, c'est au palais ducal qu'il faut juger son œuvre.

Claude Vignon.

BIBLIOGRAPHIE.

MADAME SWETCHINE

Journal de sa conversion. Méditations et prières

Publiées par le comte DE FALLOUX.

Nous ne ferons pas à nos jeunes lectrices l'injure de croire qu'elles ignorent le nom de madame Swetchine; ce nom est connu désormais, il est cher à la France chrétienne, et le cercle de ses amis, étroit et choisi pendant sa vie, s'est bien élargi après sa mort. Sa vie et ses écrits ont consolé tant d'âmes qu'une famille spirituelle lui est née, et que tout ce qui vient d'elle est gardé comme une relique, dans beaucoup de cœurs. Le premier ouvrage que M. de Falloux a consacré à son illustre amie, nous a révélé les circonstances extérieures de sa vie et le côté extérieur de son caractère, celui par où elle s'est

laissé connaître au monde; dans ses *Lettres*, son esprit, ses goûts littéraires, ses amitiés fidèles nous apparaissent comme en un miroir, mais le nouveau livre qui vient de paraître nous fait entrer plus avant dans son âme, cette âme si belle, si forte et si dévouée à Dieu. Depuis le *Journal de sa conversion* jusqu'aux réflexions sur la *Douleur*, écrites un mois avant sa mort, on voit, on suit le travail progressif qui s'est fait dans son âme, la part toujours plus intime et plus grande qu'elle a donnée à Dieu; on voit la charité croissante, le détachement plus absolu, la résignation plus entière, la piété plus dominante, la perfection plus visible et atteignant son apogée à ce moment suprême où cette chrétienne véritable a pu dire avec son divin Modèle : «Tout est consommé! »

Madame Swetchine était née dans le schisme grec, et elle a pu écrire avec vérité : « Si quelqu'un dans le monde a désiré rester grec en toute conscience et après un examen proportionné à ses forces, je puis dire que c'est moi! » Mais quand cet examen réfléchi, approfondi, consciencieux, l'eût amenée à la conviction que l'Église catholique était l'unique dépositaire de la vérité, personne ne fut plus fidèlement, plus entièrement catholique qu'elle; c'est ce que démontre sa vie entière et ses écrits, ses méditations, qui en sont l'expression exacte.

Ce livre est, on le comprend, très-sérieux; il convient surtout aux esprits mûrs et élevés; cependant nous en extrairons quelques passages à l'intention de nos jeunes lectrices.

« Une pensée suivie d'une volonté; une volonté suivie d'un acte, voilà la vertu. Elle naît à l'heure qui nous plaît, elle croît aussi vite que nos désirs, et l'homme qui croit l'avoir perdue, a toujours en lui la racine qui la lui rendra.

» L'erreur, dans les intelligences, n'est souvent qu'une ombre portée par les dispositions du cœur.

« Vouloir faire de ce monde un but! Il me semble que c'est déjà lui faire beaucoup d'honneur que de le regarder comme un moyen!

» A mesure que l'on découvre plus de mystères dans son cœur, la religion nous offre des révélations nouvelles; elle porte son flambeau partout où il y a des ténèbres.

» Le christianisme, quelque élevé qu'il soit, est toujours à hauteur d'appui.

» Aux prières qui s'élèvent autour de la tombe du riche, on pourrait le croire aussi privilégié pour l'autre vie qu'il l'a été dans celle-ci. L'Évangile, en nous parlant des immenses obstacles que rencontre le salut du riche, fait évanouir cette apparente disproportion; c'est alors que dans ces puissants moyens d'intercession, nous, nous voyons à peine de quoi répondre aux difficultés passées et aux nécessités qui peuvent s'y rattacher encore.

» Une des manières les plus sûres et les plus efficaces de combattre le mal en nous, c'est de développer, d'alimenter, de fortifier les bons penchants qui existent simultanément avec lui. Tout se tient en nous; nous n'avons qu'une certaine somme de force et d'activité : ce qui s'ajoute au bien est ôté au mal.

» Le temps est la richesse du chrétien, le temps est sa misère, le temps c'est la terre, le temps c'est le ciel, puisqu'il peut le donner. Le temps est le moment fugitif, le temps est l'éternité, c'est le temps qui la fait mériter, c'est le temps qui la met en péril. Obstacle et moyen à la fois, il est par excellence le glaive à deux tranchants; principe de rapprochement et de séparation, impuissant par lui seul et le plus puissant des auxiliaires, rien ne se fait ni par lui, ni sans lui.

» *La quête dans l'Église.* — Un utile enseignement se reproduit pour nous au milieu de l'office divin interrompu par la quête. Dans quelque région que nous transporte la prière, nous devons toujours être prêts à en descendre pour aller au secours de nos frères. Il n'est pas de spiritualisme qui rachète de l'action, et l'obéissance qui fait ployer les ailes vaut plus dans notre vie de labeur et de combat, que la joie même pieuse et pure des saintes consolations.

» *Rester où nous sommes.* — Les fleurs des champs ne changent pas de place pour rechercher les rayons du soleil. Dieu prend soin de les féconder où elles sont, elles ne se jalousent pas; le brin d'herbe a sa beauté comme la fleur et comme le fruit, parce qu'il a son utilité. Pourquoi vous plaindre de votre rôle? Pourquoi le trouver trop borné, trop humble? Pourquoi vous inquiéter et vouloir tant de choses? Restez où Dieu vous a mis, et portez les fruits qu'il vous demande.

» La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée, elle ne découvre que le ciel.

» Qu'est-ce que la persévérance chrétienne? le progrès.

» Entre le pauvre qui demande et le riche qui donne, la vraie aumône est faite par le pauvre.

» La vie est une plante dont le fruit mûrit pour l'éternité.

» La pauvreté est toujours éveillée avant l'aube. La prière qui pose l'âme comme pauvre devant Dieu en fait autant.

» Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.

» Il y a du mal dans les bons et du bien dans les méchants, il faut le reconnaître; mais seulement ne pas se laisser séduire par ce que les méchants ont de bon, et ne point se décourager par le mal que portent en eux-mêmes les bons.

» J'ai compris de bonne heure que le travail est encore ce qui use le moins la vie.

» C'est par l'amour qu'on s'élève à Jésus, mais c'est par le renoncement qu'on se repose en lui.

» On occupe son âme de tout ce qui n'est pas Dieu, mais lui seul la remplit.

» Il est évident que nous sommes uniquement faits pour ce que nous ne possédons pas encore.

» Quel mal peut arriver à celui qui sait que Dieu fait tout, et qui aime d'avance tout ce que Dieu fait? »

Nous aurions beaucoup à extraire encore; nous nous sommes bornés aux réflexions qui semblent mieux entrer dans le cadre de ce journal, et pourtant les prières, les méditations offraient de bien tentantes richesses! Nous recommandons ce filon d'or aux personnes instruites et pieuses : elles y trouveront un aliment spirituel pour leur foi, des expressions pour leur amour, et elles désireront peut-être, comme nous le désirons nous-mêmes, que de ces élévations vers Dieu, langage d'une âme si pure et si éclairée, on fasse un petit recueil qui serve aux chrétiens fidèles, qui

nourrisse de son suc évangélique leurs entretiens avec Dieu. Faire de ces pensées un livre d'église comme on fait des fleurs choisies d'un parterre un bouquet pour l'autel, réjouirait, semble-t-il, l'âme de madame Swetchine (1).

BIBLIOTHÈQUE D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

NOUVELLES

INSTRUCTIVES ET MORALES

Par Mme ADAM-BOISGONTIER (2).

Ce volume est le premier d'une collection destinée à accompagner parallèlement les *Cahiers d'une Élève de Saint-Denis*, si haut placés dans l'estime des mères de famille et des institutrices; cette bibliothèque, dans la pensée des éditeurs, sera le délassement de l'étude; elle ouvrira aux jeunes personnes une première perspective sur le monde et sur la vie morale, développés dans des récits dus à des plumes connues et aimées du public.

L'ouvrage de madame Adam-Boisgontier remplit ces conditions, elle y a semé beaucoup d'esprit, beaucoup d'instruction, sans négliger les paroles qui s'adressent au cœur. Quelques-unes des Nouvelles réunies dans ce volume ont paru dans notre Journal, entre autres *le Petit Chapeau gris*, charmante étude de mœurs qui a obtenu un légitime succès; une autre, *Matthieu Schinner*, est un récit historique plein d'intérêt et de curieux détails; l'histoire de *Parmentier* et des longs efforts de son patient génie est spirituellement racontée, et enfin de toutes ces pages, il sort ou un utile enseignement, ou une distraction sans dangers.

M. B.

(1) Un beau volume in-8°, prix : 7 francs 50. Chez A. Vaton, 50, rue du Bac, Paris.

(2) Un volume cartonné avec gravures, prix : 2 francs. Chez Armand Le Chevalier, éditeur, 60, rue de Richelieu.

LE LION DE BRAUNSCHWEIG

TRADITION POPULAIRE DE L'ALLEMAGNE.



Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière, l'une des plus fortes épées de son siècle, est l'une des grandes figures qui jetèrent le plus d'éclat sur l'histoire de sa patrie, si féconde en existences aventureuses et en caractères chevaleresques. Fils du duc de Bavière Henri le Superbe et de la princesse Gertrude, fille de l'empereur Lothaire, doué d'une âme généreuse, d'un profond amour pour ses peuples, d'une rare intrépidité et d'une foi à toute épreuve, il fut mêlé à toutes les guerres intestines qui déchirèrent l'Allemagne dans le cours du douzième siècle.

On lit que marié et veuf, encore fort jeune, il obtint en secondes noces la main de la belle Mathilde, fille de Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, et que le bonheur qu'il goûta dans cette union rayonna sur toute sa vie. Mais à part ces joies domestiques, sa carrière fut agitée et compta peu d'années paisibles. Les vicissitudes guerrières qui remplissent l'histoire de sa jeunesse y laissent pourtant une place pour ce voyage en Terre sainte, que tous les chevaliers d'alors considéraient comme un devoir auquel nul d'entre eux n'eût voulu manquer. A la période de son retour se rattache une tradition qu'ont vulgarisée les chants populaires de l'Allemagne.

C'est de son château de Braünschweig que Henri le Lion partit pour la Palestine. L'aurore paraissait à peine et dorait de teintes rosées le faîte crénelé des tours, les faces lisses des remparts et les aiguilles du rocher sur lequel pose l'édifice; la vallée, au pied de l'escarpement, offrait tout entière l'aspect d'un camp hérissé de lances. Mille seigneurs avec leur suite, tous parents, amis ou vassaux du duc, venus pour l'accompagner aux lieux saints, attendaient leur noble seigneur, et livraient aux vents leurs pennons écussonnés et leurs banderoles; l'intérieur et les cours du manoir ducal étaient eux-mêmes le théâtre d'un bruit et d'un mouvement inaccoutumés; les ponts-levis étaient baissés et les herses levées; le destrier du duc piaffait sur la plate-forme où les palefrois de voyage étaient réunis et chargés, et où les soudards et les hommes d'armes qui devaient former l'escorte du bon seigneur, se tenaient en groupe serré, la cuirasse au dos, la salade en tête et la lance au poing. Henri s'approcha de la jeune duchesse, pâle, triste, mais courageuse, et ayant baisé sa main blanche :

« Ma mie et ma dame, dit-il, voici la départie venue. J'entreprends un pèlerinage dont plusieurs ne reviennent pas. Restez sous la garde de Dieu, de madame la sainte Vierge et de nos féaux tenanciers. Si après sept ans vous n'avez eu de mes nouvelles,

reprenez votre foi et demeurez libre, car sûrement je serai mort. »

Et Henri le Lion partit, s'embarqua, traversa la mer, arriva dans la Terre sainte, et s'y acquitta de son vœu et de toutes ses dévotions en fidele et fervent chrétien Son pèlerinage accompli et quelques semaines données à plusieurs pieuses excursions sur cette terre de miracles, il revint au port où peu auparavant il avait pris terre, et se mit de nouveau en mer avec ceux de ses compagnons que ne retenaient point là-bas les batailles, les aventures ou le sol glacé des tombeaux. Mais à peine les côtes de la Syrie étaient-elles perdues de vue, qu'une tempête s'éleva. La nuit tomba sur l'océan; les vaisseaux des amis du duc furent dispersés ou périrent; le sien tournoya sur lui-même comme une feuille que le vent fait tourbillonner, et devint en peu d'instants le jouet des flots. Bouleversées en sens contraires et gonflées comme des montagnes, les vagues semblaient près de l'engloutir, puis le saisissant dans leurs plis, elles l'élevaient sur leurs crêtes frangées d'écume, et le précipitaient ensuite au fond de gouffres effrayants. Ainsi passèrent plusieurs jours pendant lesquels le duc et tout l'équipage furent en face de la mort. Ensuite les vents s'apaisèrent, le tumulte des flots cessa, mais le vaisseau avait perdu sa route et l'on n'apercevait plus que le ciel et l'eau; les vivres aussi s'épuisèrent, et la famine fit sentir aux pèlerins toutes ses horreurs. Elle devint telle, qu'au bout de quelques jours, après que l'on eut consommé tout ce qu'une faim dévorante put convertir en aliments, il fallut songer à tirer au sort celui qui, parmi tout l'équipage, devrait être mis à mort pour prolonger la vie des autres. Tous se soumirent sans murmure à cet horrible sacrifice dans l'espoir de sauver les jours de leur cher seigneur. Les noms furent jetés dans un chapeau, et les jours suivants le sort, à chaque tirage, épargna le duc. Tous les autres subirent, homme par homme, la même affreuse destinée : et la terre si ardemment désirée n'apparaissant pas, Henri le Lion resta seul avec son varlet dans une douleur et une détresse qu'il est aisé d'imaginer. La faim déchirait leurs entrailles, lorsque, vaincu par ses tortures, le duc dit à son compagnon :

« Consultons encore le sort, ô mon fidèle et sûr ami! et sachons encore lequel de nous deux doit être sacrifié; car à quoi nous servira-t-il de périr aujourd'hui ensemble, tandis que quelques jours d'attente peuvent sauver le survivant? »

Le varlet frémit à cette proposition, toutefois il espéra que la Providence le désignerait pour sauver son maître, et se décida à tirer. Mais le sort, contre son attente, désigna le duc. Alors le fidèle serviteur tomba à ses pieds :

« Mon seigneur et mon très-cher maître, dit-il, jamais je ne consentirai à me charger d'un tel forfait, et à racheter les derniers de mes pauvres jours aux dépens des vôtres. Mais une inspiration me vient, qui peut vous sauver, je l'espère, et dont la pire chance n'est, après tout, pas plus terrible que l'affreuse mort que je ne me résignerai jamais à vous voir subir. Je vais vous enfermer dans un sac, et j'en ai le pressentiment, la mer vous sera moins fatale que cet infortuné vaisseau. »

Le duc voyant la mort partout, accepta ce parti extrême. Son serviteur alla chercher la peau d'un bœuf que l'équipage avait mangé avant de tomber dans cette détresse; il y roula son pauvre maître après avoir placé sa bonne épée à côté de lui, cousut solidement cette précieuse enveloppe, et le laissa tomber à la mer; puis il s'abandonna lui-même aux caprices des éléments.

Le sac plongea au fond de l'eau, mais remonta à sa surface, et fut ballotté sur les vagues un temps qui dut sembler fort long au malheureux duc de Bavière. Henri eut cependant assez de présence d'esprit et d'empire sur ses terreurs pour se recommander à la sainte Vierge, qu'il avait toujours honorée et regardée comme sa reine. Or, un griffon qui planait dans l'air à une distance considérable, aperçut la masse flottante, fondit sur elle comme un trait, la saisit dans ses fortes serres, et franchissant la vaste mer, alla la porter dans son nid; cela fait, il reprit son vol pour chercher de nouvelles proies. Alors, les petits de cet oiseau commencèrent à s'agiter et à attaquer le sac de leurs becs aussi durs que le diamant. Le duc Henri se souleva autant que le lui permit l'espace étroit où il était enfermé, se saisit de sa forte épée, et trouvant à tâtons la couture du sac, il le pourfendit jusqu'en bas, et se retrouva à l'air libre. Ses yeux furent d'abord éblouis de la vive clarté du jour, et ses ennemis l'attaquèrent avec vigueur, car leurs forces étaient décuplées par la colère et par la faim. Mais Henri se remit bien vite, puis il se défendit contre eux en frappant d'estoc et de taille, et leur ôta la vie à tous. Il coupa ensuite une griffe au plus fort d'entre eux, se promettant de la suspendre en mémorial de sa délivrance à la voûte de la cathédrale de Braünschweig; ce qu'il exécuta plus tard. Cependant il ignorait encore le lieu où il se trouvait; élevant la tête hors du nid, il s'aperçut que celui-ci occupait le sommet d'un arbre d'une hauteur démesurée, et jetant ses regards au loin, il reconnut que la contrée n'était qu'une immense forêt dont cet arbre occupait le centre, et que bornait seul l'horizon; partout le ciel, partout des feuillages, il ne voyait rien au delà. Les arbres de cette forêt, les oiseaux qui en peuplaient les ombres étaient étrangers à l'Europe, et le soleil, dont les rayons en perçaient les dômes épais, était celui de l'orient. Il descendit donc de son arbre, et marcha longtemps au hasard, ne trouvant partout sur ses pas que silence et que solitude.

Cependant, il n'était pas encore au bout de ses aventures. Après plusieurs heures de route, attiré par un bruit extraordinaire, il arriva dans un canton plus sauvage et plus sombre encore que le reste de la forêt, et y aperçut un lion aux prises avec un griffon. L'avantage semblait devoir rester à ce dernier animal dont la force est irrésistible, et que favorisent d'ailleurs ses puissantes ailes. Mais Henri n'hésita pas à prendre le parti du lion, dont l'âme est noble et généreuse, et qui a de fiers et bons instincts. Le griffon voyant le secours qu'il donnait à son ennemi, redoubla de férocité, et remplit la forêt de cris qui étourdissaient son adversaire et faillirent le priver de tout jugement. La lutte fut longue et terrible, et finit cependant par la mort du monstre. Alors le lion, comprenant tout ce dont il était redevable à son sauveur inespéré, se mit à lui lécher les mains et à tourner autour de lui en lui prodiguant

ses caresses, et, à partir de ce moment, il devint le compagnon aussi intelligent que fidèle du duc Henri; il suivait ses pas en tout lieu, écartait les bêtes farouches qui faisaient mine d'approcher, et chassait assidûment pour son maître, auquel il apportait ses prises. L'impossibilité réelle de quitter ces lieux inconnus et inhabités, et peut-être le souvenir des trahisons de l'Océan, fixèrent quelque temps le duc dans ces sauvages solitudes. D'ailleurs, aventureux et jeune, confiant dans la Providence, doué d'instincts contemplatifs, épris des aspects grandioses de la nature éblouissante qui se déroulait sous ses yeux, il se résigna aisément et aima cette étrange vie. Il s'éprit de ces grands déserts et de ces vastes forêts vierges que les pas d'aucun être humain semblaient n'avoir jamais foulées, et perdit presque la mémoire de son pays, de ses châteaux, de sa femme qui le pleurait, et de ses sujets de Bavière.

Un laps de temps passa ainsi, et il y avait plusieurs années qu'il menait cette vie errante, quand une certaine tristesse lui monta peu à peu au cœur. Il se rappela sa patrie, tout ce qu'il y avait aimé, tout ce qu'il y aimait encore; il songea aux mille dangers qui pouvaient, depuis son départ, avoir assailli la jeune duchesse, à tous ceux que les factions rivales qui se disputaient l'Allemagne avaient pu susciter aussi contre sa couronne. Alors il eut soif de revoir l'Europe, résolut de quitter ces déserts, et en médita les moyens, mais il sentait que pour cela il fallait tromper le lion, car il comprenait la douleur que ressentirait de sa fuite ce compagnon si dévoué de ses années de solitude. Il profita donc des heures que le fidèle animal donnait à la chasse pour construire un grossier radeau au moyen de branches qu'il polissait et qu'il attachait les unes aux autres par des cordelettes de tiges filamenteuses. Cette opération terminée, il fit l'essai de son radeau; l'expérience ayant réussi, il y monta furtivement pendant l'absence du lion, se recommandant à Dieu et aux saints, et s'abandonna à la mer sans autre aviron que les vents et la grâce de Notre-Dame.

Cependant le lion revint au lieu et à l'heure ordinaires. Il attendit d'abord son maître, puis le chercha aux alentours avec une angoisse fébrile. Enfin, frappé tout à coup du pressentiment de son abandon, il courut droit à la plage, et regardant de tous côtés, il aperçut dans l'horizon le radeau monté par son maître et nageant dans la haute mer. Le pauvre animal poussa un rugissement de détresse et de désespoir, et ne fit qu'un bond dans les flots; peu d'heures après, à bout de forces et mourant, il atteignait l'embarcation, et se couchait aux pieds du duc.

« Tu ne me quitteras plus, fidèle animal, compagnon de mes jours d'exil, » s'écria Henri les larmes aux yeux, et en lui rendant ses caresses; il venait enfin de comprendre qu'il avait trouvé un ami.

Pourtant cette suite d'épreuves devait se prolonger encore; la faim assiégea le radeau comme dans la traversée précédente; le lion se tenait couché la tête allongée sur ses pattes, le duc attendait et priait. Tout à coup le diable parut et se tint en face de lui; un ricanement de damné contractait ses lèvres malicieuses, et toute la méchanceté de l'enfer brillait dans ses yeux aussi fauves que ceux d'un chat.

« Duc Henri, tu souffres, dit-il; le rivage fuit devant toi; tu n'atteindras jamais la terre; tu ne verras plus ta maison; la nuit, l'ouragan te menacent, tu as faim, et tu n'as devant toi que le désespoir et la mort.

— C'est apparemment pour le mieux, répondit le duc; ce que Dieu veut est sage et bon.

— Ton Dieu que tu pries est bien sourd, reprit le père du péché; il t'envoie d'étranges bienfaits! Pendant que tu languis ici, et que le froid roidit tes membres, que le sommeil brûle tes yeux et que la faim tord tes entrailles, on se réjouit à Braünschweig; ton château est illuminé, l'orchestre accompagne les danses, les tables regorgent de vins et de plats, tout se réjouit et s'agite, car il y a ce soir sept ans révolus que tu es parti de ton manoir; la duchesse redevient libre, et épouse demain matin le plus brillant jeune seigneur de la cour de l'empereur d'Allemagne. »

Henri se sentit mordre au cœur par une douleur plus aiguë que la pointe de son poignard; il maîtrisa son émotion :

« Je n'y puis rien faire, » dit-il.

Le diable le regarda en dessous, et comprit qu'il était troublé, mais non ébranlé ni séduit.

« Si tu voulais, repartit-il, tu pourrais revoir ce soir ton beau château de Braünschweig; tu peux te faire reconnaître, retrouver à temps la duchesse et recouvrer tous tes trésors, tout ton pouvoir, tout ton bonheur.

— Que faut-il faire pour cela? demanda le duc frémissant.

— Peu de chose, reprit Satan : me promettre seulement que j'aurai ton âme, et en signer l'engagement.

— Retire-toi, tentateur! cria le bon duc; mon âme et mon cœur sont à Dieu, et dussé-je perdre mille fois plus que tu ne m'offres, jamais je ne serai à toi. »

Le Mauvais s'épuisa en ruses et usa des détours les plus captieux pour vaincre cette fermeté qui ne mettait rien au-dessus de sa constance de chrétien et de sa foi vaillante en Dieu.

« Voyons, repartit-il enfin, je tiens à te faire plaisir et ne suis pas aussi exigeant que tu le supposes, il y a moyen de nous entendre; je te transporterai ce soir même, toi et ton lion, sains et saufs, sur la pointe du Gyersberg, en vue du château de Braünschweig, à cette seule condition que je m'en irai aussitôt, et que si à mon retour sur la montagne je te retrouve endormi, ton âme m'appartiendra.

— J'y consens, répondit le duc. »

Aussitôt il se sentit enlever par un pouvoir surnaturel, et à l'instant il se trouva sur la pointe du Gyersberg, séparé du château ducal par une vallée et un précipice. Alors le diable le quitta pour aller chercher le lion. Au moment où il planait sur le Gyersberg prêt à s'y abattre avec son fardeau, Henri, épuisé de fatigue, s'était laissé vaincre par le sommeil, ce qu'apercevant le lion, il se mit à pousser d'effroyables rugissements qui réveillèrent le duc. Le démon mugit de colère, et lança furieusement le pauvre animal contre les racines abruptes et rocheuses du Gyersberg; le mont retentit du choc, mais Dieu eut pitié de la bête qui se releva saine et sauve, et courut d'un joyeux élan rejoindre son maître.

Tous deux furent bien satisfaits, et le diable, rempli de rage, s'enfuit en poussant un grand cri.

Cependant, cette soirée même, après le coucher du soleil, le son des rebecs et des vielles s'unissait à celui des trompettes dans le château de Braünschweig, et on y entendait de loin les éclats de voix joyeuses, le choc argentin des hanaps et les harpes des ménestrels. Pendant ce temps, un pèlerin tout harassé et tout poudreux, accompagné d'un grand lion, gravissait la roche escarpée. Il atteignit le haut portail avant qu'on abaissât la herse.

« Par ma bonne épée, pensait-il, le diable m'aurait-il dit vrai ?» Et s'adressant aux hommes d'armes chargés de la garde du seuil :

« Qu'est-ce, leur dit-il, que ce bruit?

— Et quoi! lui fut-il répondu, êtes-vous donc si étranger dans ce pays-ci, que vous ne sachiez la cause de ces grandes réjouissances?

— Quoi? répondit le pèlerin.

— Ce soir, reprit-on, ce sont les fiançailles de notre noble souveraine avec le plus puissant prince de la contrée; demain ce sera son mariage, et c'est grande fête au château. »

L'étranger devint soucieux.

« Dites à la fiancée, articula-t-il d'une voix qu'étranglait le saisissement, qu'un pèlerin, venu de loin, lui demande quelques gouttes de ce vin vieux qui est gardé dans le souterrain grillé de la tour du nord. »

Cela dit, il s'assit sur l'herbe à côté de la haute porte, car ses jambes tremblaient sous lui.

On s'acquitta de son message, et le varlet de la duchesse apporta lui-même au pèlerin le hanap ducal. Pendant qu'il buvait :

« Qui êtes-vous, lui dit le varlet, vous qui connaissez ce vin réservé aux lèvres de notre seule souveraine, et qui osez en demander? »

Pour toute réponse, le pèlerin acheva de vider la coupe, et tirant de son doigt un riche anneau d'or où un nom et des armes étaient gravés, il le jeta dans le hanap.

« Rapportez ceci, dit-il, à votre noble souveraine. »

La dame devint toute pâle en considérant cet anneau, car elle avait reconnu le gage de son cher seigneur et bien-aimé maître. Elle s'élança de la salle, courut d'un bond aux créneaux pour voir le porteur du message, et l'aperçut assis en bas, revêtu de pauvres habits, et le lion à son côté.

« Qu'on amène ce pèlerin dans la grande salle, dit-elle, et qu'on sache de lui qui l'a envoyé.

Alors le pèlerin entra. La duchesse se leva du siége élevé sur lequel elle était assise, en descendit toutes les marches sans avoir conscience de son action, et s'approchant à quelques pas elle le regarda en face, puis elle jeta un grand cri et se laissa choir sur les dalles, sans couleur et sans sentiment. Le duc Henri la releva, pressa sa main contre ses lèvres, puis la ramena à son trône toute suffoquée par la joie de revoir vivant son fidèle époux qu'elle avait pleuré comme mort. La bonne nouvelle se répandit aussitôt dans tout le château; tous les serviteurs accoururent et crièrent :

« Noël! noël! Bienvenue à notre bon duc! »

Quant au jeune et noble seigneur qui avait compté épouser la duchesse de Bavière, il fut traité avec égard, et on lui promit, pour lui faire oublier sa déconvenue, qu'on lui chercherait en mariage une demoiselle de France, belle, avenante, de noble race et de grands biens.

La légende ajoute à ceci qu'après ces grands événements, le duc et la duchesse menèrent longtemps à Braünschweig une vie toujours fortunée, et que rien n'en troubla la limpidité.

Mais l'histoire, plus véridique, nous apprend que celle du duc fut un tissu d'agitations. Toujours et toujours guerroyant, sa vie fut mêlée de revers et d'actions héroïques et généreuses. Il soumit les Slaves à son empire et à la foi de Jésus-Christ, releva Lubeck de ses ruines, délivra les rivages de la Baltique des pirates qui l'infestaient, et fonda Munich la savante. Deux fois précipité du trône, dépossédé de ses domaines qui avaient compris tout le pays situé entre la Baltique et la mer qui baigne Venise, il les eût ressaisis sans peine, lui que son intrépidité avait fait surnommer *le Lion*, mais il recula devant le danger de remplir son pays de troubles et d'y rallumer le feu des guerres civiles. On démembra ses possessions (1); il laissa s'écouler trois ans et reparut en Allemagne à la mort de celui qui avait occupé son trône ducal (2); mais il ne put se faire restituer ses États, ni reconquérir la Bavière, et conserva pour tout domaine le pays de Braünschweig et de Lunebourg. Le Duc Henri touchait à l'âge où les cheveux blanchissent. Il se retira dans Braünschweig, où s'étaient passées ses plus belles et ses plus heureuses années. Il y vécut chrétiennement, adoré de ses serviteurs et chéri de ses anciens peuples, se nourrissant du souvenir de tout ce qu'il avait aimé, élevant à Dieu des églises, dotant de pauvres abbayes, faisant largesse de ses biens aux déshérités de la terre. Des fenêtres de son château il voyait le front du Gyersberg témoin de l'un des épisodes les plus palpitants de sa vie; il aimait à le contempler, et à revoir seul et à pied, ses solitudes escarpées. Sa fin eut un caractère imprévu comme toutes les traverses de sa carrière. Après une suite d'années (il avait alors soixante-six ans), pendant une maladie grave qui avait épuisé ses organes, les éclats bruyants de la foudre, tombée inopinément sur l'église de Saint-Blaise à Braünschweig, près de son château, précipitèrent sa dernière heure. Sa mort fut pleurée du pays, où ses aventures fournissent encore à d'interminables récits pendant les veillées hivernales. On y raconte au voyageur que quand on l'eut enseveli et qu'on eut comblé son tombeau, le lion, qui ne

(1) La Saxe, la Bavière, la Westphalie et le Tyrol. Une révolution si extraordinaire inspira à un peintre de l'Allemagne un tableau qui ne l'était pas moins. Le duc de Bavière y était représenté sous la figure d'un cheval en proie à des animaux de différentes espèces. D'un côté, plusieurs bêtes féroces désignaient les princes séculiers qui avaient démembré ses domaines; de l'autre, des oiseaux de proie représentaient ses ennemis de l'ordre ecclésiastique. Chacun y paraissait dévorer quelque partie du cheval. Il n'y avait d'intact que le cœur, par lequel le peintre voulait marquer le pays de Braünschweig et de Lunebourg que Henri sauva du naufrage. (*Histoire des Savants anglais*, tome LXI.)

(2) Ce trône fut occupé du vivant du duc de Bavière, d'abord par Othon de Witelspach à qui l'Empereur Frédéric Ier l'avait donné, ensuite par son fils Louis, deux ans avant la mort du duc.

s'était jamais séparé de lui, se coucha dessus et qu'on ne l'en put écarter. Il y expira de douleur; on l'enterra dans le château, on y érigea, disent les mêmes narrateurs, une statue à ce fidèle et si dévoué animal. Et la tradition populaire, au lieu de voir un emblème et une allusion dans la figure de lion dont les artistes d'autrefois ont constamment accompagné la statue du duc de Bavière, a voulu voir dans cette image celle de l'hôte des forêts qui partagea, assure-t-elle, la vie aventureuse du prince Henri.

Mme Félicie d'Ayzac.

UNE QUALITÉ ESSENTIELLE



Quelle est celle qui ne l'est pas? Néanmoins, une échelle de proportion admise, la qualité dont il s'agit y occuperait un fort joli degré. Ceux qui la possèdent se voient partout et toujours les bienvenus; ce qu'ils disent ne saurait manquer d'être favorablement accueilli, et ce qu'ils font est approuvé d'avance. Les malheureux qui, au contraire, en sont dépourvus ne peuvent se remuer sans agacer les nerfs de leurs voisins; quant à leurs discours, on pourrait croire qu'ils les préparent de façon à y entasser le plus possible d'inconvenances. Il est vrai qu'alors qu'on les en fait apercevoir, ils s'en montrent désespérés et, pour rattraper les sottises qui leur sont échappées, ils donneraient volontiers plusieurs de leurs cheveux et quelques-unes des années qui leur restent à vivre; générosité vaine ! Courez donc après le mot qui a pris son vol !

Si quelqu'un fut jamais dépourvu de la qualité en question, c'était bien un certain M. Lefort, propriétaire d'immeubles dans la bonne ville de Paris: ce qui aux yeux des mondains est capable de racheter nombre de défauts, mais ne peut suppléer la qualité à laquelle nous faisons allusion. — Et voyez le malheur ! cette qualité ne manquant point à M. Lefort, on eût pu sans partialité le tenir pour un vieux garçon parfait; qu'on en juge ! Cœur excellent, imagination modérée, instruction courante, de celles qui ne fatiguent point le cerveau et n'amènent pas dans le discours vingt fois en quinze minutes de savantes citations; facilité au rire, ce qui est agréable pour l'interlocuteur qui se peut croire ainsi infiniment d'esprit, et ce qui, d'ailleurs, est particulièrement hygiénique; entente des affaires, goût suffisant des beaux-arts, tels étaient les dons que possédait l'heureux M. Lefort, et qui, nous le répétons, en eussent fait un homme accompli sauf la qualité qui lui manquait.

Cette qualité, car nous ne voulons point abuser de la patience de nos lecteurs, cette qualité, c'était le tact! Le tact, qui vous ait sûrement deviner ce qui est à dire ou à faire, qui vous sauve de toute indiscrétion, qui vous inspire si vous devez ou non prolonger une visite, qui vous empêche de risquer certaines démarches et vous invite à frapper à certaines portes, qui ne vous pousse à intervenir dans les discussions qu'au bon moment; le tact, qui n'a point rang parmi les vertus, mais auquel on ne saurait refuser le titre de qualité particulièrement essentielle.

Le tact et la science de la vie ont entre eux une incontestable ressemblance; seulement, le tact est un don de la nature, tandis que la science de la vie ne s'acquiert qu'au prix d'une observation soutenue.

M. Lefort, en compagnie d'une sœur de son âge, mademoiselle Jeannette, habitait l'un de ses immeubles, et il s'y était assez confortablement installé pour y pouvoir offrir l'hospitalité à ses amis de province, ce qui, à Paris, n'est pas un luxe médiocre !

Dans cette même maison de M. Lefort, demeuraient son ami le plus cher, M. Malgras, avocat consultant, et le neveu de celui-ci, M. Ernest Malgras, jeune homme de mérite, très-désireux de se créer une position honorable, d'abord parce que ce désir est naturel chez un homme de vingt-cinq ans, et aussi pour quelque autre motif.

Au moment où commence ce récit, les chambres d'amis de l'appartement de M. Lefort se trouvaient occupées par une dame veuve, madame de Trémeure, et sa nièce, mademoiselle Élise de Trémeure, orpheline de père et de mère.

Madame de Trémeure, jeune encore, songeait parfois à se remarier; mais, comme elle associait un nom à ce rêve, que ce nom n'était autre que celui d'Ernest Malgras, et qu'Ernest Malgras était plus jeune qu'elle de huit ou dix ans, madame de Trémeure, qui consentait à peine à s'avouer ce penchant, s'était bien gardée de le laisser soupçonner, même à sa vieille amie, mademoiselle Jeannette Lefort.

Pendant que madame de Trémeure se disait que M. Ernest était un jeune homme doux et habile, dans les mains duquel on aimerait à se débarrasser de la gestion de sa fortune; de son côté, M. Ernest faisait la réflexion que, le jour venu où M. Malgras lui laisserait son étude, une compagne comme mademoiselle Élise lui serait très-nécessaire pour reposer son esprit des choses ardues de la chicane.

Cette réflexion était naturelle et sensée, M. Ernest s'y complaisait tout particulièrement, et comme il n'avait pas les mêmes motifs que madame de Trémeure pour garder le silence, que, d'ailleurs, — voyez les tragédies ! — l'homme a besoin d'épancher son secret, Ernest, un matin, arriva tout essoufflé chez M. Lefort, essoufflé par sa vive émotion plutôt que par l'unique étage fort doux et fort commode qu'il avait eu à monter, et, sans respirer presque, il dévoila l'état de son âme au vieil et excellent ami de son oncle :

« Eh bien! Eh bien! fit M. Lefort lorsqu'il eut ouï tout au long les projets, les espérances et les craintes du jeune homme, je ne vois pas dans tout cela de monstre à redouter ni d'obstacles insurmontables ; ton choix ne laisse rien à reprendre ; la jeune personne est aimable ; Malgras n'a point d'autre héritier que toi; Élise sera l'unique héritière de sa tante; les convenances et l'inclination chantant la même gamme, il n'y a plus que le jour du mariage à fixer. Tiens, si cela t'agrée, aujourd'hui même, j'aurai obtenu pour toi la main d'Élise, et avec d'autant plus de facilité que, préalablement, j'aurai décidé ton oncle à te céder enfin cette position peu brillante mais passablement lucrative, qu'il te promet depuis si longtemps, et dont il a si grande peine à se départir ; je l'aurai amené à quitter les affaires et à te laisser son étude.

— Vous feriez cela! s'écria Ernest, aux yeux duquel se déroula soudain un vaste horizon du rose le plus pur!

— Je le ferai !

— C'est que mon oncle ne se croit nullement arrivé à l'âge où l'esprit et le corps ont un égal besoin de repos.

— Et cependant, il vieillit, le cher homme, il vieillit!

— Ayez des ménagements !

— Que ne me prépares-tu mon discours ?

— Il suffirait, peut-être, qu'il m'admît et me rétribuât comme assesseur.

— Du tout! Abdication sans restriction ! — On tousse dans l'antichambre ; je reconnais son asthme ; éclipse-toi, et bon courage ! Il n'est tel, vois-tu, mon cher Ernest, il n'est tel qu'un ami ardent à vos intérêts et adroit dans la manière de les servir !

— En vérité, monsieur, je ne sais comment vous exprimer !...

— C'est bon ! c'est bon ! Va-t'en ! »

Une petite porte de dégagement s'était à peine refermée sur le jeune homme, que M. Malgras entrait chez M. Lefort et que, sans tarder, celui-ci commençait le feu avec son habituelle adresse :

« Tu tousses terriblement, ce matin, mon vieux Malgras, dit M. Lefort, avançant à son ami son meilleur fauteuil.

— Mais non, reprit M. Malgras, qui détestait qu'on le plaignît; cela va bien, très-bien ; c'est ton étage à monter qui m'a légèrement oppressé ou la transition de l'air du dedans à l'air du dehors.

— Assieds-toi, là, avec ce coussin derrière toi et cet autre sous tes pieds!

— Bien obligé ! répliqua M. Malgras d'un air rogue, je n'ai nul besoin de m'asseoir. A t'entendre, on me prendrait pour un valétudinaire ! Je te ferai observer que le même millésime orne nos deux actes de naissance. L'oublierais-tu ?

— Cela me serait difficile; tu y mets bon ordre, répondit M. Lefort avec une inaltérable bonne humeur.

— Pourquoi donc affecter éternellement de me traiter en vieillard ?

— Si j'en accepte franchement le titre, je ne vois pas pourquoi tu y ferais des façons.

— Que tu te sentes cassé, reprit l'entêté M. Malgras, fort bien ! tu en es le meilleur juge ; moi, je suis vert, je suis jeune, je bois sec !

— Oui ! de l'eau sucrée, marmota M. Lefort.

— Je mange très-copieusement !

— De la bouillie !

— Quant à mon intelligence, nous ne faisons point ici de feinte humilité, pas vrai ? Eh bien ! mon intelligence est tout uniment arrivée à son apogée !

— Mon bon ami, riposta M. Lefort, je te ferai observer qu'il y a une quinzaine d'ans, semblable et modeste assertion sortait de tes lèvres; or, tu n'ignores point que l'apogée est le point culminant de deux pentes, celle qui monte et celle qui descend !

— Oui-dà ! De sorte qu'à ton avis, depuis quinze ans, je... ?

— Oui, mon bon ami !

— Mon très-cher, poursuivit M. Malgras, l'amitié a des priviléges, sans nul doute ; seulement, il y a des gens qui en usent et d'autres qui en abusent !

— Mon bon ami, reprit M. Lefort avec empressement et bonhomie, je ne veux point t'offenser mais t'éclairer !

— Garde pour toi ta lanterne !

— Bah ! tu permettras bien que sa lumière se projette un peu sur toi !

— On sait ce qu'on peut et ce qu'on vaut !

— Tu vaux beaucoup, mais tu ne peux plus que te laisser vivre au soleil.

— A la façon des mollusques, n'est-ce pas ? s'écria M. Malgras tremblant de colère et d'indignation ; dis-le, pourquoi te gêner ?

— Eh ! mon ami, reprit M. Lefort, heureuse la vieillesse qui peut sans béquilles aller chercher le bienfaisant rayon !

— Au revoir, Lefort, dit M. Malgras, regagnant la porte du salon !

— Un moment ! Un moment ! fit M. Lefort, courant après le vieil avocat et le ramenant; je te tiens, et je ne te lâche que certain point de controverse vidé.

— Relativement aux bénéfices de l'âge caduc ? demanda M. Malgras avec une profonde amertume.

— Malgras, tu aimes ton neveu ? s'écria résolûment M. Lefort.

— Mon neveu ! qu'a-t-il à faire ici? répliqua M. Malgras non sans un peu d'étonnement.

— Tu veux son bonheur ?

— Sans doute ! Sans doute !

— J'en étais sûr ! Eh bien ! cher ami, ce bonheur, tu le tiens dans tes mains fermées ; ouvre-les, et Ernest est heureux !

— Voudrais-tu avoir l'obligeance de me traduire cela en bon latin ou en langue vulgaire ?

— En langue vulgaire, mon bon ami, en langue vulgaire ; l'autre, je serais bien embarrassé d'en dire un traître mot !

— Je ne l'ai point oubliée, moi, cette langue du divin Cicéron! s'écria M. Malgras, avec une satisfaction non dissimulée.

— Malgras, je t'ai prouvé tout à l'heure, clair comme le soleil, que, toi et moi, nous avons définitivement franchi le terrible fossé, qu'en un mot nous sommes vieux; ne t'impatiente pas! Le moment est donc venu pour nous de glisser à l'arrière-plan et de laisser notre place à d'autres. Mon Dieu, comme tu t'agites! Ce que je te dis là, je ne suis pas le seul à le penser; demande à la plupart de tes clients!

— Lefort, reprit M. Malgras d'une voix terriblement étranglée, vous m'insultez!

— Tu sais bien que je n'en ai jamais eu la pensée! Dans le seul intérêt de ta réputation je te répète ce que j'ai entendu, voilà tout?

— Mensonge!

— Voyons! Voyons! du courage, mon vieil ami! Mets en pratique quelques-unes des excellentes maximes que tu as débitées dans ta vie; n'attends pas que la solitude se fasse autour de ton fauteuil vert. D'ailleurs, en te consacrant désormais à un repos légitimement acquis, ne laisseras-tu pas à tes clients un second toi-même? C'est une consolation, cela, mon bon ami!

— Ernest! s'écria M. Malgras; c'est pour Ernest que, depuis une heure, on m'abreuve d'amertumes et que je me vois exposé à ces gémonies!

— Ne fais point de phrases, mon ami, poursuivit tranquillement M. Lefort, mais fais deux heureux! Ernest aime mademoiselle Élise de Trémeure; donne à ton neveu une position, madame de Trémeure lui donnera sa nièce, et tu auras ainsi consacré par une action belle et juste une carrière honorablement remplie.

— Jamais! jamais! s'écria M. Malgras, dont le système nerveux se trouvait singulièrement ébranlé. Il devait me succéder; c'était convenu, c'était promis; je rétracte mes promesses; il n'aura rien de moi! Qu'il aille..... au Maroc! et que l'on ne m'en parle plus! Me traiter comme on le fait depuis une heure, et tout cela pour arriver à me dire: Retire-toi de ta place afin que M. Ernest s'y mette! C'est une abomination! — Un paltoquet imberbe qui connaît le droit comme moi le chinois!

— Que dis-tu donc là, mon bon ami? Ton excellente mémoire te fait défaut; oublies-tu que les examens d'Ernest ont été un véritable triomphe?

— Un triomphe! Allons donc!

— Le mérite d'Ernest est un fait acquis!

— Oui! Eh bien! qu'il en vive! Bonjour! »

Prononçant ces derniers mots avec une amère ironie, M. Malgras tourna sur ses talons et reprit de nouveau le chemin de la porte, mais M. Lefort était à la parade; il saisit son ami par le pan de sa redingote, et eût détaché la partie du tout, plutôt que de quitter prise.

« Malgras, tu ne t'en iras point ainsi! reprit M. Lefort d'une voix onctueuse et caressante. Laisse-moi espérer que, ta mauvaise humeur calmée, tu reviendras aux seuls sentiments qui soient dignes de toi, dignes d'un bon parent!

— Je suis un mauvais parent, peut-être, riposta aigrement M. Malgras? Je me suis embarrassé de ce monsieur qu'il ne bégayait point encore, sous le prétexte que son père était mon frère, et qu'il était mort aux Indes; je n'ai rien épargné pour son éducation; je lui ai promis ma survivance! Je suis un mauvais parent!

— Tu as été excellent, mon bon ami! Mais, que dirais-tu d'un homme qui, ayant fait de son fils un sculpteur, lui refuserait ensuite le marbre nécessaire à la révélation de son talent?

— Des images, à présent! des allégories! s'écria ironiquement M. Malgras.

— Critiquer n'est pas répondre, reprit M. Lefort, que rien ne pouvait désarçonner.

— Eh bien! j'applaudirais à cet homme! Si son fils est véritablement artiste, il trouvera tout seul le morceau de pierre qu'il lui faudra pour traduire sa pensée; s'il ne l'est pas, le manque de secours l'obligera nécessairement à descendre à la place de manœuvre qui lui convient. Selon toi, monsieur mon neveu possède tous les genres de talents réunis; qu'il le prouve! Qu'il se fraye sa voie! Qu'il déterre son caillou! Quant à moi, malgré ma caducité, la place que j'ai conquise, je la garde! »

Et cette fois, le corps droit, le pas ferme, et réprimant un accès de toux, M. Malgras se retira sans que son ami le pût retenir.

Resté seul, M. Lefort parut en proie à un profond étonnement rétrospectif et à une sorte de doute; il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que ses raisons n'avaient pas absolument convaincu M. Malgras, malgré toute l'adresse et tous les ménagements qu'il aurait juré avoir mis en œuvre; néanmoins, il fut loin d'abandonner la partie, et lorsque Ernest, qui guettait la sortie de son oncle, rentra prendre des nouvelles, M. Lefort lui dit, parce qu'en effet il était arrivé à se le persuader, que la chose se trouvait à peu près faite, tout en ne niant point que, selon son expression, il y avait eu du tirage. Ernest le remercia avec effusion, et, dans la joie confiante de son cœur, il se hâta de s'aller jeter au cou de son oncle.

Cependant, poursuivant son œuvre, M. Lefort songeait à s'attaquer à madame de Trémeure, et, ruminant le discours qu'il lui devait adresser, il marchait à grands pas dans son salon, et joignait même à ce mouvement quelques gestes persuasifs, lorsque, sortant de sa chambre à coucher, parut madame de Trémeure elle-même, dans un frais et coquet habit du matin.

« Après qui donc en avez-vous, mon cher M. Lefort? dit madame de Trémeure, s'arrêtant intriguée et souriante devant la bouche en cœur, la phrase inachevée et le bras arrondi de son vieil ami.

— Bon! pensa M. Lefort, la mouche vient d'elle-même se prendre dans ma trame!

— Belle madame, répliqua-t-il galamment, je pensais à vous et c'était à vous que je m'adressais; je vous entretenais de mon jeune ami, Ernest Malgras.

—Vraiment! dit madame de Trémeure, plus émue qu'elle n'aurait voulu le paraître.

— Oui! reprit M. Lefort avançant un fauteuil à madame de Trémeure et s'asseyant en face d'elle, et je suis même son mandataire auprès de vous.

— Le mandataire possédant toutes mes sympathies et toute mon estime ne pouvait être mieux choisi, dit madame de Trémeure, fort curieuse d'entendre ce qui allait suivre.

— Voici la chose en deux mots, chère madame:

Ernest m'a chargé... Devinez un peu de quoi il m'a chargé!

— Je ne saurais, répondit madame de Trémeure, en même temps qu'une certaine rougeur démentait son assertion.

— Jetez-vous votre langue aux chiens?

— Je la jette!

— Eh bien! mon jeune ami Ernest m'a chargé de vous demander pour lui la main d'Élise, votre charmante nièce! »

Une sensation très-pénible, de celles que font naître les vifs désappointements, traversa le cœur de madame de Trémeure, bien que son visage ne trahît rien.

« M. Ernest Malgras a daigné remarquer ma nièce? reprit-elle de la voix la plus posée.

— Tout aimable qu'elle est, ce n'est pas à Élise que j'aurais adressé mon hommage, reprit M. Lefort, accentuant ses paroles avec une irrésistible grâce, mais, vous le savez, la jeunesse cherche la jeunesse! »

Tout à l'heure, c'était au cœur que M. Lefort avait frappé, cette fois ce fut l'amour-propre de madame de Trémeure qui se trouva blessé au vif.

« Sûrement, poursuivit le sagace M. Lefort, vous n'avez pas été sans soupçonner la sympathie qui attire l'un vers l'autre ces deux enfants?

— Ah! ma nièce a de la sympathie pour M. Ernest!

— Cela est évident, répliqua M. Lefort, qui disait plus vrai qu'il ne le croyait, mais qui pensait ainsi avancer la négociation et faire montre de diplomatie au premier chef. Le jeune homme n'a pas de fortune patrimoniale, poursuivit M. Lefort, mais il est l'unique héritier de son oncle et lui succédera dans son étude; dites oui, et c'est un mariage conclu.

— Vous me permettrez bien d'y réfléchir un peu, fit madame de Trémeure, se dirigeant vers la porte de sa chambre; ces sortes de décisions ne sauraient se prendre comme cela, tout d'un coup.

— Pourquoi donc, s'écria M. Lefort? »

Mais déjà madame de Trémeure s'était éloignée, et de nouveau M. Lefort resta en proie à quelque inquiétude sur l'issue de sa démarche; inquiétude promptement dissipée cependant, car, dans le courant de la même journée, M. Lefort racontant à sa sœur tout ce qui avait eu lieu, lui disait que, du côté de madame de Trémeure surtout, il regardait l'affaire comme enlevée.

A cela, mademoiselle Jeannette, aussi fine observatrice que son frère l'était peu, secoua significativement la tête, et l'arrivée successive d'Ernest avec un visage bouleversé, et d'Élise avec une mine assez allongée, corrobora le soupçon qu'elle avait conçu de quelque maladresse de son frère.

Ernest venait dire que tout était perdu, qu'alors qu'il s'avançait vers son oncle les bras ouverts et des larmes de bonheur dans les yeux, celui-ci l'avait tenu à distance, lui annonçant qu'il avait fait porter sa malle au prochain hôtel, lui présentant avec cérémonie un billet de cinq cents francs, et le priant poliment de décamper au plus vite et de ne jamais remettre les pieds chez lui!

Quant à Élise, elle venait annoncer que leur femme de chambre avait reçu l'ordre de faire les malles!

« Qu'est-ce que tout cela signifie, mon Dieu? s'écria Ernest, aussitôt qu'Élise fut rentrée chez sa tante? Qu'avez-vous fait, monsieur Lefort? Qu'avez-vous pu dire à mon oncle? D'où vient le mal et comment le conjurer?

— Là, là, du calme! reprit M. Lefort; le feu n'est point au logis; sans en avoir l'air, tu es peut-être plus près du but que tu ne le crois; ce que j'ai dit à ce vieil entêté va mûrir!

— Tourner à l'aigre plutôt, articula nettement mademoiselle Jeannette.

— Ma sœur! s'écria M. Lefort un peu offusqué du pronostic.

— Mon frère, riposta mademoiselle Jeannette, avec la meilleure volonté du monde, quand t'es-tu mêlé d'un jeu sans en brouiller les cartes? Écoute! Souhaites-tu le bonheur de ces deux enfants?

— Je le souhaite si bien, que je m'en vais de ce pas reprendre mes deux partenaires à partie, et cette fois...!

— Non! cette fois, le mal dont tu es cause deviendrait irrémédiable!

— Le mal dont je suis cause! par exemple, voilà qui est violent!

— Mon frère, depuis ce matin, tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas qui ne t'aient éloigné du but.

— Oh! fit M. Lefort, auquel les expressions manquèrent pour rendre ce qu'il éprouvait.

— De ceci, continua mademoiselle Lefort, tu n'as pas conscience, je le sais; tu as pris un pavé pour écraser une mouche, et comme dans la fable, ton innocent pavé a broyé la tête du dormeur! Mon frère, veux-tu m'abandonner le portefeuille? Veux-tu me confier les intérêts d'Élise et d'Ernest?

— A toi!

— Oui! à moi, une vieille fille, qui a passé sa vie à regarder en dedans et autour d'elle, et qui a, d'ailleurs, pour préservatif, l'exemple de tes inconséquences.

— Merci du compliment, dit M. Lefort, moitié verjus, moitié raisin; mais qu'en pense Ernest?

La position était délicate. Ernest n'aurait pas voulu faire de peine à son vieil ami; d'autre part, la question dont il s'agissait lui tenait au cœur; il chercha dans son répertoire d'avocat quelque expédient habile qui l'aidât à tourner la difficulté, et, ne trouvant rien, il demeurait muet et perplexe devant M. Lefort, pour lequel il sentait, de reste, que son silence seul était une offense.

— C'est comme cela? dit alors le bon vieux garçon, qui dut enfin traduire ce silence; eh bien! ma chère sœur, je me retire donc devant votre diplomatie; parlez, agissez, je vous laisse le champ libre! Je suis curieux de vous voir à l'œuvre!

— Bien! dit mademoiselle Jeannette, mais ce n'est pas tout, mon bon frère, il faut t'éloigner.

— Autre histoire!

— Toi présent, tu ne pourrais t'empêcher de jeter un mot dans nos conférences, et le fruit de ta condescendance serait perdu.

— Dans quelle région tropicale ou équinoxiale dois-je aller loger ma maladresse, s'il vous plaît, ma sœur?

— Tu as affaire à Saint-Germain; vas-y.

— Quoi! mais dans deux ou trois heures je serai de retour; songez-y!

— Cela me suffira!

— Ne retrouverai-je point les jeunes gens mariés?

— Raille, mon bon frère, raille si cela peut te faire plaisir, mais va-t'en! »

Haussant les épaules et riant, peut-être un peu du bout des dents, M. Lefort s'en alla, en effet, prendre le chemin de fer de Saint-Germain, et Ernest, lui, fut engagé par mademoiselle Jeannette à aller dans son nouveau logis méditer les Pandectes.

De quelle sorte mademoiselle Jeannette entreprit madame de Trémeure, nous ne saurions le préciser; ce qu'il y a de certain, c'est que peu de minutes après le départ de M. Lefort pour Saint-Germain, nous retrouvons ces dames assises sur le même divan et causant avec abandon, comme deux bonnes amies qu'elles étaient, malgré leur différence d'âge; et ce qui pourra surprendre, c'est que c'était d'elle-même que parlait mademoiselle Jeannette.

« Oui, ma chère petite, disait mademoiselle Jeannette, oui, j'ai toujours été laide! Quelque illusion qu'on se voudrait bien faire, on sait cela mieux que personne! Parfois, sans doute, il arrive que, les yeux fermés, on adoucit un angle, on assouplit un contour, on met ici de l'éclat et ailleurs de la grâce; mais, bientôt le cruel miroir détruit cet échafaudage et vous révèle brutalement la vérité; alors, les larmes coulent, on se tient pour déshéritée des joies de ce monde, on refoule en soi les aspirations de son âme; à moins que l'on ne déverse sur des moineaux, des singes ou des chats la menue monnaie de son cœur! »

A cette révélation de douleurs, que nous soupçonnons mademoiselle Jeannette d'avoir un peu et volontairement exagérées, la physionomie de madame de Trémeure, qui, depuis le matin, avait gardé quelque chose de brumeux, se détendit visiblement, et un tendre intérêt s'y peignit; évidemment la pensée de madame de Trémeure se détachait d'elle-même et de quelque rêve réduit à néant et se reportait sur autrui.

« Je n'aurais jamais soupçonné, fit-elle, en se rapprochant de mademoiselle Jeannette et en lui prenant les deux mains....

— Que sous le calme apparent bouillonnât la tempête, reprit mademoiselle Jeannette? Allez, ma chère, quand une laide n'est pas devenue la plus revêche, la plus médisante, la plus acariâtre des vieilles femmes, on ne sait pas ce que pour cela il lui a fallu de vertu!

— Chère Jeannette! s'écria madame de Trémeure.

— Vous me direz qu'à l'âge de la déchéance, nous, les laides, qui avons toujours été déchues, nous ne perdons rien, tandis qu'il n'en est pas ainsi de vous autres; ceci est une erreur; vous ne cessez pas d'être belles, vous le devenez d'une autre sorte, voilà tout; votre âme réagit sur vos traits, les généreuses actions qui vous passionnent sont autant de charmes nouveaux et touchants dont vous vous parez. »

Ici madame de Trémeure tressaillit et regarda fixement mademoiselle Lefort.

« On dirait, continua mademoiselle Lefort, feignant de ne rien apercevoir, on dirait que les occasions de dévouement que vous cherchez et que vous trouvez, donnent à vos yeux un éclat presque divin!

— Jeannette, Jeannette, vous êtes bien adroite! murmura madame de Trémeure avec un soupir et baissant les yeux. »

Le nom d'Ernest n'avait pas été prononcé, il n'avait été fait aucune allusion à son mariage avec Élise, et cependant il eût été difficile que ces deux femmes s'entendissent mieux qu'elles ne s'entendaient.

— Vous faites avec moi ce qu'on fait avec les enfants, reprit madame de Trémeure; on leur vante les héros pour leur donner le goût de l'héroïsme... Ainsi, vous croyez que le bonheur d'Élise est dans ce mariage?

— Je le crois, mon amie!

— C'est bien, fit madame de Trémeure, non sans un peu d'effort et se levant; j'y donne mon consentement!

— Que je vous aime! s'écria mademoiselle Jeannette, serrant dans ses bras madame de Trémeure. Mais il faut encore autre chose; avec votre consentement, il faut celui de M. Malgras. Une boutade le lui a fait refuser net: ou, pour parler plus juste, ce n'est pas son consentement au mariage de son neveu et de votre nièce que notre vieil ami ne veut point donner, il se tiendrait pour honoré d'une telle alliance, c'est son étude qu'il ne veut point lâcher. Il faudrait ramener le vieillard à des sentiments plus naturels, et vous seule me paraissez capable d'opérer ce miracle.

— Moi!

— Il n'y a rien là qui doive effrayer votre vaillantise. »

Madame de Trémeure trouvait que, dans la même journée, renoncer à un projet caressé dans le secret de son cœur, et mettre en jeu toutes les ressources de son esprit pour faire réussir le projet contraire, c'était une rude besogne; elle consentit néanmoins à voir M. Malgras, et, sous le prétexte d'une consultation à lui demander et d'un malaise qui l'empêchait de descendre, elle fit prier M. Malgras de monter. Il ne fallait rien moins que la prière d'une dame pour ramener M. Malgras chez son ami Lefort, si peu de temps après l'algarade du matin, mais le pointilleux M. Malgras s'était toujours piqué d'une politesse exquise. Il n'y avait donc pas vingt minutes que le billet de madame de Trémeure lui avait été remis, qu'il se trouvait assis vis-à-vis d'elle, dans le salon de M. Lefort, et que la consultation ou conversation allait son train.

« Monsieur, disait madame de Trémeure, résignée à son rôle de charmeuse, et s'en acquittant avec une grâce nuancée de tristesse qui lui seyait remarquablement, de ma vie je n'ai été mêlée à des affaires en litige; c'est ce qui explique comment il se fait que vous, avocat distingué et l'ami de M. Lefort, ce soit la première fois que j'en appelle à vos lumières. »

Le petit compliment que renfermait ce début ne fut point perdu pour M. Malgras qui y répondit par un salut à la fois triomphant et modeste.

« Je sais, monsieur, poursuivit madame de Trémeure, que ces lumières sont infaillibles; aussi, ce matin, lorsque dans des papiers que j'ai reçus et que je vous remettrai, il m'a semblé voir poindre un soupçon de procès, j'ai immédiatement tourné les yeux vers vous, comme sur le meilleur guide qu'il me fût possible de choisir.

— Je tâcherai, madame, répondit M. Malgras, de ne point démériter de cette confiance qui m'honore.

— En étudiant la question, comme vous êtes capable de le faire, si la possibilité d'éviter le procès en ressort, je vous avouerai, monsieur, que je préférerais ce parti, même aux dépens de quelques sacrifices.

— Ceci est sage, madame, fort sage !

— Ah! monsieur, que voilà une parole d'or, et que, tout d'un coup, cela vous assure mes sympathies !

— Vous n'aimez pas les procès, madame?

— Non, monsieur!

— Dans ma longue carrière, j'ai mis à honneur de les éviter aussi souvent que cela m'a été possible.

— Monsieur, ceci me paraît une manière peu commune d'envisager votre profession.

— C'est que, madame, il est plus difficile d'arranger une affaire que de la plaider !

— Je le crois bien ! Entreprendre de ramener les gens à la raison, non de par l'autorité du droit, mais de par la force de sa logique, ce n'est point une petite tâche! Il y a tant de gens qui se montrent rétifs à la logique, et se battent les flancs pour nier cette lumière égale et sûre, qui perce toutes les ténèbres et peut conduire à travers tous les sentiers !

— Vous vous êtes occupée de définitions, madame?

— Moi? quelle idée!

— Je l'aurais cru !

— C'est qu'apparemment, monsieur, il est des gens dont la présence inspire!

— Voici douze ou quinze jours, je crois, madame, reprit M. Malgras, de plus en plus rayonnant, voici douze ou quinze jours que Lefort et sa sœur ont le bonheur de vous posséder à Paris, combien j'ai de regret d'en être, aujourd'hui, à causer avec vous pour la première fois!

— J'en avais fait la remarque, monsieur, et j'attribuais votre éloignement à mon peu de mérite.

— Vous allez, madame, pousser mes regrets jusqu'au désespoir ! Heureusement, l'affaire pendante nécessitera que je vous importune souvent, et ainsi vous serez forcée de me permettre de me dédommager.

— Nous quittons Paris ce soir même, monsieur, dit madame de Trémeure ; quant à mon affaire, je vous l'abandonnerai sans réserves, approuvant tout, à l'avance et les yeux fermés.

— Vous repartez ? s'écria M. Malgras.

— Ce soir ou demain matin.

— Madame, j'en veux à Lefort et à sa sœur de ne vous savoir pas garder plus longtemps !

— Ils y ont mis une insistance toute gracieuse.

— Que n'ai-je le droit de joindre ma voix à la leur !

— Il s'agit, là-bas, d'un établissement pour ma nièce; c'est chose importante, vous savez! Un jeune médecin en vogue qui nous fait faire des propositions, et qui, s'il ne doit point être agréé, a au moins le droit d'être présenté. Du reste, nos prétentions sont restreintes ; je ne donne que cinquante mille francs à ma nièce. »

Madame de Trémeure avait articulé ceci d'un air détaché comme si cela devait être parfaitement indifférent à son interlocuteur. Son interlocuteur ne le prit pas de même à beaucoup près. Se souvenant inopinément de ce que lui avait dit Lefort à propos du penchant d'Ernest pour mademoiselle Élise de Trémeure, il fut pris soudain d'un accès de sensibilité à l'endroit de son neveu et, par contre, il se sentit irrésistiblement poussé à déblatérer contre l'honorable corporation des médecins, en général, sinon contre le jeune médecin dont il était question :

« Un médecin fit-il, ma foi, madame, si vous m'octroyez le congé de parler net, je vous dirai qu'un médecin est un triste compagnon de route; un médecin est toujours par monts et par vaux ; jamais au logis, jamais auprès de sa femme; son temps appartient au premier marmot auquel il faut arracher une dent ou guérir une colique ! Si j'avais une fille, je ne la donnerais point à un médecin.

— Écoutez donc ! reprit madame de Trémeure avec une sorte de bonhomie, une fille à marier, c'est une inquiétude, et une position se présentant !... Vous m'accorderez, poursuivit-elle, répondant à un geste de M. Malgras, qu'une position est une chose à considérer.

— L'équivalent de ce qu'on vous offre ne sera t pas difficile à trouver, répliqua nettement le vieil avocat. »

Une légère contraction plissa le front et la lèvre de madame de Trémeure, mais cette sensation fut si fugitive, que mademoiselle Jeannette elle-même ne l'aurait pu saisir au passage :

« Quelque autre position se présentant à Paris pour votre nièce, madame, voulez-vous être assez bonne pour me dire si vous viendriez habiter Paris ? demanda M. Malgras, dont l'imagination allait vite et loin.

— Avec le jeune ménage ? fit madame de Trémeure, dont la voix eut une sorte de tremblement ?

— Non, mais assez proche pour qu'un grand parent qui, lui, demeurerait avec le jeune couple, pût aller aussi fréquemment que vous le voudriez tolérer, se réchauffer le cœur à vos beaux yeux.

— Serait-ce une condition *sine qua non?* demanda madame de Trémeure avec un sourire que mademoiselle Jeannette eût peut-être trouvé un peu forcé.

— Peut-être ! répondit M. Malgras.

— J'habiterais donc Paris ? dit résolûment madame de Trémeure.

— Madame, fit alors M. Malgras, s'inclinant cérémonieusement, mon neveu sera mon unique héritier ; de plus, dès aujourd'hui, je le mets de moitié dans mes affaires ; j'ai l'honneur de vous demander pour mon neveu la main de votre nièce. »

Et comme madame de Trémeure apportait quelque lenteur dans sa réponse :

« Vous hésitez ? pousuivit M. Malgras. Est-ce que, à l'exemple de Lefort, vous trouveriez que je me dois retirer tout à fait ?

— Non pas, très-certainement, monsieur, répondit madame de Trémeure ; il est même à souhaiter que votre précieuse intervention soit continuée longtemps à... ce jeune homme !

— De sorte que vous consentez, reprit M. Malgras, véritablement enchanté des bonnes soirées que tout ceci lui promettait et, par ricochet, d'avoir exaucé les désirs de son neveu. Voyons, ne nous marchandez point notre bonheur. »

L'expression fit sourire madame de Trémeure ; elle allait répondre, lorsque rentra M. Lefort suivi de mademoiselle Jeannette qui essayait vainement de le retenir :

« Laisse-moi t'expliquer, lui disait-elle...

— Rien du tout, tu m'ennuies ! Ne voudrais-tu pas me renvoyer à Saint-Germain ? Je ne suis pas fâché de constater un peu par mes yeux le bon effet de mon absence.

— Te voilà donc revenu, céans, mon vieux Malgras ? continua le terrible homme. Quand tu es parti, ce matin, on aurait juré que c'était pour jusqu'à la consommation des siècles ! Brave Malgras, va ! pas plus rancunier qu'un pigeon.

— Pour me ramener chez toi, après les gentillesses de tantôt, répliqua M. Malgras, il n'a fallu rien moins qu'un ordre gracieux de madame.

— Un ordre de madame de Trémeure ? s'écria M. Lefort, malgré les signes multipliés de mademoiselle Jeannette.

— De madame, poursuivit M. Malgras avec une intention marquée, de madame, qui a la bonté de me croire encore quelque judiciaire et qui m'a voulu consulter sur son procès.

— Vous avez un procès, chère madame de Trémeure, fit M. Lefort, — alors que sa sœur suffoquait d'impatience dissimulée ; depuis quand donc ?

— Que t'importe ? répliqua mademoiselle Jeannette, pouvant à peine se contenir.

— Parfait ! s'écria soudain M. Lefort ; j'y suis ! je comprends ! C'est ingénieux ! C'est habile ! Je vous en félicite de tout mon cœur, madame ; si toutefois c'est à vous que l'honneur de l'invention en revient.

— Qu'est-ce qui est ingénieux et habile ? demanda M. Malgras d'un air qui redevenait rogue. Qu'est-ce que tu comprends, et de quoi félicites-tu madame ? De son procès ?

— Précisément, de son procès, répondit M. Lefort, riant du meilleur de son cœur.

— Tu le connais donc, toi, ce procès ?

— Ce dont mon frère félicite madame de Trémeure, se hâta de dire mademoiselle Jeannette à M. Malgras, ce n'est pas précisément du procès, mais de la circonstance heureuse de vous avoir pour l'arranger ou le suivre.

— Voilà ! dit M. Lefort.

— Lefort, reprit M. Malgras, tu as une mine goguenarde qui en signifie long ! Pourquoi nous regardes-tu, madame et moi, avec cet air de joyeux contentement ?

— Mais apparemment parce que j'ai du plaisir à vous voir.

— Sais-tu que parmi les façons d'exprimer ce plaisir, il en est qui frisent l'impertinence ?

— Nous marchons donc sur des œufs, demanda M. Lefort.

— Sur des pointes d'aiguilles, malheureux, lui répondit tout bas sa sœur.

— Nous ne marchons pas sur des œufs, dit M. Malgras, mais...

— Malgras, s'écria M. Lefort, veux-tu m'en croire ? Coupons court aux longueurs. Que tu aies été amené en présence de madame de Trémeure par quelque machination féminine, par quelque procès dans la lune, dès l'instant que madame de Trémeure et toi vous êtes d'accord, et lorsque je suis entré ici, vous me sembliez d'un accord parfait, tout est bien !

— Comment, comment, un procès dans la lune ? fit M. Malgras, se cabrant sous ce nouvel aiguillon.

— Ce n'était pas pour deux heures, c'était pour deux mois qu'il te fallait partir, murmura mademoiselle Jeannette à l'oreille de son frère.

— Un procès dans la lune ! reprit M. Malgras. De qui suis-je le jouet ici, s'il vous plaît ?

— De personne, répondit M. Lefort. Mon Dieu, que tu entends mal la plaisanterie !

— Madame de Trémeure, poursuivit M. Malgras, s'adressant particulièrement à cette dame, avez-vous ou non reçu, ce matin, des papiers vous annonçant quelques embarras dans une certaine affaire, et à ce propos, m'avez-vous ou non demandé une consultation sérieuse ?

— Sans doute, sans doute, dit M. Lefort, tout cela est arrivé justement ainsi.

— C'est à madame de Trémeure que j'ai eu l'honneur d'adresser mes questions, riposta M. Malgras.

— Monsieur, dit alors madame de Trémeure, qui, pendant ce qui précède, s'était tenue un peu à l'écart, je fais amende honorable. Je ne me suis servie du prétexte de mon procès, poursuivit-elle, alors que M. Malgras la regardait avec des yeux effarés, que comme d'entrée en matière, afin que nous fussions amenés à voir ensemble de quelle sorte édifier le bonheur de deux personnes qui nous sont chères à titre égal. Je dois à la vérité de reconnaître, monsieur, que je ne puis que m'applaudir de ma ruse, puisqu'elle m'a procuré le plaisir d'apprécier une personne de votre mérite.

— Ceci est trop flatteur, madame, dit alors M. Malgras, rasséréné une fois de plus, pour que l'on puisse vous garder rancune.

— Bravo ! s'écria M. Lefort ; affaire arrangée ! Tu prends tes invalides et tu as joliment raison ! »

On expliqua à M. Lefort qu'il n'en était pas tout à fait ainsi, et que M. Malgras continuerait le secours de ses lumières à son neveu et demeurerait avec le jeune ménage. Ce moyen terme fit jeter les hauts cris à M. Lefort qui picota de nouveau son ami Malgras dans ses endroits les plus sensibles, et fut bien près de tout rompre derechef. Puis, lorsque grâce à mademoiselle Jeannette et à madame de Trémeure, ses maladresses se trouvèrent réparées, ce fut sur cette dernière que M. Lefort tira à bout portant, la félicitant du beau neveu qu'elle allait avoir ; enfin, lorsque les projectiles lui manquèrent, ou lorsque le sourire doux de madame de Trémeure eut calmé sa verve caustique, il courut chercher les deux jeunes gens, afin que, selon son expression, madame de Trémeure fût régalée du spectacle de leur félicité :

« Ingrats, dit M. Lefort à Élise et à Ernest, obligeant madame de Trémeure à se laisser embrasser sur les deux joues par le jeune avocat, ingrats, à cause de vous, j'ai été condamné, tantôt, à deux heures de chemin de fer, et, cependant, c'est moi qui vous unis ! »

Essayer de démontrer à M. Lefort quelle sorte de participation il avait eue dans le mariage de mademoiselle Élise de Trémeure et de M. Ernest Malgras, c'est-à-dire essayer de lui faire entendre que son manque de tact avait été plusieurs fois sur le point de tout gâter, cela aurait été de l'éloquence perdue ; on ne le tenta pas ; et, aujourd'hui encore, il affirme à qui veut l'entendre, que c'est à lui seul que le jeune ménage doit son bonheur !

Mme Adam-Boisgontier.

DENISE

(Suite.)

XI

LA CATARACTE.

Avez-vous eu le malheur d'assister à une opération chirurgicale, alors que le fer cruel et bienfaisant s'exerçait sur un de ces êtres qui vous tiennent aux entrailles? Alors vous avez compris le mot énergique de l'Écriture : *Et le glaive a traversé votre âme*, car l'âme s'identifie avec cette chair qui palpite, et, comme elle, elle souffre et crie sous le couteau.

Denise ressentait dans tous ses nerfs cette sensation poignante, au moment où, à genoux auprès de sa grand'mère dont elle tenait une main dans ses mains, elle attendait que le chirurgien commençât son œuvre. Léon était debout près d'elle, les yeux fixés sur sa mère, qui paraissait extraordinairement calme. Le moment de la force était venu, et elle en avait assez pour défier, non-seulement l'angoisse de la douleur, mais l'angoisse plus grande de l'incertitude.

« Êtes-vous prête, madame? demanda l'oculiste.

— Tout à fait, dit-elle d'une voix ferme, je vous attends, monsieur. »

L'opération fut très-rapide, car elle ne portait que sur l'œil droit, l'œil gauche ayant été déclaré incurable... Il y eut un léger soupir, une minute d'attente; Denise et Léon espéraient tous deux que leur mère allait les reconnaître, et que, dans le premier rayon de lumière arrivé à ses yeux, se peindrait leur image, mais madame Villers ne parut rien voir; elle demeura dans l'attitude immobile qui lui était familière, et quand le médecin apposa sur ses paupières un bandeau noir, elle dit seulement :

« Il fait donc bien obscur dans ma chambre? Je n'ai rien vu.

— Patience, madame, répondit l'oculiste, il nous faudra quelques jours pour juger du résultat de l'opération... Le repos, le calme le plus absolu vous sont en ce moment nécessaires.

Léon prit le bras de sa mère et la conduisit chez elle. Elle ne parlait pas; il semblait qu'elle rassemblât ses forces pour une dernière et plus douloureuse épreuve. Pendant les jours qui suivirent celui de l'opération, et qui se passèrent pour madame Villers dans un repos complet, Denise n'osa interroger personne, ni le médecin sur les pronostics de la science, ni son aïeule sur ses pressentiments intérieurs, ni son père même sur ce que l'expérience de la vie apprend à tous. Elle craignait ce terrible mot qui devait lui apprendre que tout espoir était perdu. Comme les jeunes soldats qui vont à la guerre, et qui baissent la tête devant les balles, elle hésitait et n'osait pas affronter en face la douleur.

Le moment vint cependant; il vient toujours et très-vite; l'oculiste, assisté d'un de ses confrères, ne put dissimuler ni à la malade, ni à sa famille, que l'art était resté impuissant et que la cécité de madame Villers serait désormais incurable. Elle reçut cette triste communication avec une fermeté morne, sans laisser voir ni surprise, ni tristesse, et entendant les sanglots étouffés de son fils et de Denise, elle leur dit :

« Je m'y attendais; il faut nous résigner, moi, à me supporter moi-même, et vous à me supporter. »

Ce stoïcisme ne se démentit pas durant les premiers jours, et Denise avait beau interroger la physionomie de sa grand'mère, elle n'y trouvait qu'une force froide gravée sur ces traits qui semblaient pétrifiés. La vivacité, le sentiment avaient disparu pour faire place à toute la concentration de la volonté qui défendait aux yeux les larmes et aux lèvres la plainte ou le soupir. Denise passait à ses côtés de longues journées, qu'interrompaient à peine une parole tombée de temps en temps, une demande suivie d'une réponse et rien de plus. En vain, la jeune fille essayait de divers sujets de conversation, aucune corde ne répondait plus; en vain s'asseyait-elle au piano, jamais un mot n'encourageait ses préludes timides; en vain proposait-elle une lecture, madame Villers répondait : — A quoi bon? d'un ton qui ne permettait pas d'aller plus loin, et Denise retombait sans cesse sur elle-même, en proie à un découragement qu'elle n'avait jamais connu.

Elle pleurait souvent; jadis, ses larmes eussent éveillé toute la tendresse inquiète de son aïeule, aujourd'hui, elles coulaient, silencieuses, sans être ni vues ni consolées. Un jour, cependant, madame Villers venait de lui faire une question insignifiante, Denise ne put pas répondre; elle étouffait et elle craignait de se trahir en parlant.

« Ma fille, es-tu là? Réponds-moi, je t'en supplie. qu'as-tu donc? »

Les questions de madame Villers se pressaient, et ne recevant pas de réponse, elle étendit les mains et voulut se lever, quand Denise vint se mettre à genoux auprès d'elle et cacha sa tête sur son épaule.

« Tu pleures! s'écria la grand'mère. Qu'as-tu, chérie? qui te fait peine? Parle donc. »

Denise lui jeta les bras autour du cou, l'étreignit tendrement et lui dit tout bas, d'une voix encore troublée :

« Hélas! grand'mère, je souffre parce vous souffrez! Vous ne dites rien; mais je devine, et je vois que vous

avez bien du chagrin. Et moi, votre enfant, j'ai du chagrin avec vous.

— Qu'y faire? répondit madame Villers avec tristesse. Puis-je être gaie dans la situation où me voilà, infirme, à jamais infirme! Puis-je être gaie avec cette terrible perspective d'obscurité, d'oisiveté éternelles! à charge à moi-même et aux autres! J'assombris la maison de mon fils de mon malheur, j'afflige ta jeunesse, et je suis rongée moi-même d'ennui et de douleur. Que faire à cela, encore un coup?

— Bonne maman, dit Denise en essuyant ses pleurs qui n'avaient cessé de couler, vous êtes bien à plaindre, c'est vrai, mais pourquoi vous retirer de nous, qui vous aimons tant? Pourquoi éviter la société de mon père qui est si triste de votre silence et de votre affliction? Nous sommes tous affligés, tous frappés; mais si nous pouvions au moins nous consoler ensemble et dire ensemble : Dieu le veut! »

Ces paroles, sorties du cœur simple et pieux de Denise, parurent faire une vive impression sur son aïeule :

« Ton père est triste? dit-elle, et toi aussi, enfant chérie?

— De vos souffrances et de votre silence, grand'-mère. Le bon Georges aussi est tout mélancolique. Si vous vouliez, vous seriez entourée, servie, choyée... Vous seriez notre reine à tous... mais la reine nous bannit, et nous sommes tous malheureux.

— Tu as raison peut-être, mon enfant... Oui, quand je t'écoute, je sens qu'il me reste encore des biens... mais tu ne seras pas toujours là.

— Mon père y sera, et Georges, et moi, je reviendrai... Laissez-vous aimer, chère grand'mère, laissez-vous amuser; nous serons vos yeux, nous serons vos mains, nous serons vos esclaves... »

Ces douces paroles, moitié gaies, moitié tendres, amollirent enfin ce cœur ulcéré, et quelques larmes, coulant des yeux éteints de l'aïeule, annoncèrent à l'enfant sa victoire.

« Je devrais remercier Dieu, s'écria madame Villers d'une voix entrecoupée, il m'a laissé des trésors d'affection et de joie! Vous auriez pu me frapper dans mes enfants, mon Dieu! et votre bonté s'est bornée à m'envoyer une infirmité que leur présence adoucit, une infirmité supportable avec la santé et la fortune. J'étais ingrate envers Dieu, ma pauvre Denise. Prie-le bien de me pardonner... je tâcherai de me corriger... et pour commencer, va vite dire à la cuisine qu'aujourd'hui on dînera dans ma chambre; je ne veux plus vous quitter tous de la journée... »

Dès ce moment, en effet, madame Villers parut se rattacher à la vie et se réconcilier avec son infirmité. Elle reçut avec douceur les soins et les marques d'affection dont ses enfants l'entouraient; elle provoqua les distractions : musique, lectures, promenades, qui pouvaient ou lui faire du bien ou amuser les autres, mais surtout elle se recueillit au fond de l'âme dans un intime sentiment de soumission envers la volonté divine. Sans doute, elle eut dans le secret bien des luttes, bien des défaillances, mais elle réagit contre sa nature violente, et sortant de sa personnalité pour songer aux autres, à leur bonheur, à leur tranquillité, elle trouva peu à peu, précieuse récompense, la paix avec elle-même. Ce ne fut pas l'œuvre d'un jour, mais quand Denise, rappelée par sa mère, fut sur le point de partir, madame Villers lui dit en confidence :

« Pars tranquille, ma gentille *Odette*; je ne serai pas trop triste en ton absence : je me laisserai égayer, je me porterai bien, afin que tu sois contente de moi quand tu reviendras.

— Oh! oui, chère grand'mère, et nous prierons le bon Dieu ensemble, tous les matins, à la messe.

— Je te le promets, ma fille. »

XII

LES PROJETS DE MARGUERITE.

La vie de Denise se passait comme celle des oiseaux voyageurs qu'elle aimait tant dans son enfance, et qui vont d'une contrée à l'autre, de Thèbes à Paris, du Scamandre au Rhin, trouvant partout un nid et des amitiés fidèles. Sa mère, qui ne vivait que par elle, rentra en possession de son trésor avec la joie d'un avare; mademoiselle de la Rochette et Marguerite s'empressèrent, la pauvre Cora manquait seule à ce concert d'affections; mais, quoique Denise y répondît, quoique la présence de sa mère la remplît de paix et de tendre allégresse, une partie de son cœur restait voilée et triste. Elle pensait à la Normandie, à l'aïeule aveugle et à son père isolé dans sa vaste maison que rien n'animait plus.

Partagée entre deux amours, entre deux toits paternels, son âme souffrait une espèce de violence qui la portait vers les absents, quels qu'ils fussent, avec un déchirement et une inquiétude inexprimables. Elle n'eût osé avouer cette peine à Caroline dont elle pressentait la jalousie maternelle; mademoiselle de la Rochette était son unique confidente, et quelquefois, auprès de cette amie si dévouée, elle pleurait des divisions qui séparaient ceux qu'elle réunissait, qu'elle mariait dans ses affections les plus ardentes.

Marguerite ne se doutait pas des soucis qui s'agitaient sous le beau front blanc de son amie. Elle connaissait de Denise l'extérieur charmant, le caractère aimable et sûr, l'esprit doux et modeste, le cœur excellent, mais la profondeur des affections qui brûlaient dans cette âme sérieuse, elle ne s'en doutait pas; Denise ne les révélait point, mais ce qu'elle voyait de son amie avait suffi à Marguerite pour établir une foule de projets souriants. Elle chérissait Denise, mais elle aimait mieux encore Philippe, et l'idée de les voir unis lui vint tout naturellement, s'implanta dans sa tête et devint un horizon sur lequel ses yeux se portaient avec un tel charme, qu'il lui semblait que Denise, en épousant un autre que Philippe, eût fait à celui-ci une grosse infidélité. Philippe n'ignorait pas les plans de sa sœur, et, volontiers, il habitait en idée le joli château en Espagne qu'elle lui avait bâti : Denise, riche, belle et bonne, était une fiancée à souhait pour un jeune homme, enfant du siècle, qui ne méprisait pas la richesse et qui aurait beaucoup à demander à l'indulgence et à la douceur de sa femme. Du reste, comme les princes, il laissait faire sa cour par ambassadeur; c'était Marguerite qui se chargeait vaillamment de ce soin, et l'innocente Denise ne se doutait en aucune façon des projets de son amie. Elle payait l'amitié par l'amitié, et elle acceptait simplement, de la part d'un cousin, presque d'un ami d'enfance, des attentions auxquelles

elle n'attachait pas d'importance. Il copiait de la musique pour sa sœur et pour l'amie de sa sœur; il leur procurait les livres qu'elles désiraient lire; il recherchait, pour Denise, les images de Dusseldorf dont elle faisait collection; une fois, même, il écrivit des vers sur un calepin qu'elle avait oublié chez Marguerite, et Denise, toute contente, montra vite les vers à sa mère et à mademoiselle de la Rochette; elle fit plus, elle les envoya à Caen, parce que ces vers parlaient de sa mère, et qu'elle s'imaginait qu'ils pouvaient éveiller un sentiment doux dans l'âme de son père. Mais ni le langage de la musique, ni celui de la poésie ne lui révéla ce que Marguerite aurait voulu lui faire entendre, et, toujours enfant par le cœur, préoccupée seulement de ses peines filiales, elle acheva ainsi le cercle de sa seizième année.

C'était le soir de son jour de naissance : Marguerite avait dîné chez son amie, et, à la chute du jour, elles se promenaient ensemble au jardin, dans cette longue allée où Cora avait appris le catéchisme des lèvres de Denise. Un calme profond était répandu sur la campagne; les deux cousines, les bras enlacés, marchaient à petits pas, et Denise regardait avec un sentiment recueilli la beauté du ciel, enflammé au couchant, tandis qu'à l'est, se levait, dans un azur profond et splendide, le blanc profil de la lune, et que les étoiles apparaissaient tour à tour, brillantes et mystérieuses.

« Tu entres dans ta dix-septième année! dit tout d'un coup Marguerite qui poursuivait le cours de ses pensées terrestres.

— J'ai peine à le croire; bientôt dix-sept ans!

— On pensera bientôt à te marier, ma chère Denise. »

Denise regarda sa compagne d'un air surpris.

« Me marier! mais à quoi penses-tu, Marguerite?

— Il me semble que c'est une idée toute naturelle.

— Je te céderai le pas; tu as un an de plus que moi.

— Oh! je ne me marierai pas de sitôt : maman a trop besoin de moi; pauvre mère toujours souffrante! Je veux que les petits soient élevés avant de songer à un établissement.

— Tu as bien raison, chère, bonne Marguerite! dit Denise en lui serrant la main avec sympathie. Mais moi, n'ai-je pas aussi des devoirs à remplir? Ma chère maman, pourrais-je la quitter? et mon père, ma grand'mère que j'aime tant, ne faut-il pas qu'une partie de mon temps leur soit consacré?

— Tu pourrais épouser un homme qui, connaissant et comprenant ta position, t'aiderait à remplir ces devoirs. »

Denise secoua la tête :

« Où le trouver, ce phénix? Et quand je le trouverais, je ne l'accepterais pas, je pense; car il me faudrait un mari qui réunît sur lui l'amitié de mon père et de ma mère.

— Il pourrait s'en trouver, dit Marguerite avec un petit sentiment de fierté. Un jeune homme que tu connaîtrais bien, dès l'enfance...

— Comme Georges! allait dire étourdiment Denise. Mais elle se retint. Marguerite poursuivait :

— Un jeune homme dont la famille t'aimerait, t'apprécierait et deviendrait la tienne; qui se fixerait auprès de ta mère, qui serait un fils pour elle, qui en deviendrait un pour ton père; cela ne te conviendrait-il pas?

— Mais si, répartit Denise qui songeait en son for intérieur que beaucoup de lignes de ce portrait se rapportaient à Georges; il me semble bien nécessaire de connaître et d'aimer la famille qui doit devenir la nôtre.

— On ne peut pas se marier sans cela! répondit Marguerite avec feu; épouser l'inconnu, quel risque! Ah! vois-tu, ma Denise, j'ai souvent rêvé, pensé... »

Elle allait poursuivre et amener diplomatiquement le nom de Philippe, mais un trouble-fête apparut sous la forme d'Ursule, l'air grognon, et deux capelines campées sur son poing.

« Madame fait dire à ces demoiselles qu'il faut rentrer; voilà le serein qui tombe, c'est méchant pour les rhumatismes, je le sens à mon bras... Et voilà vos capuchons, madame dit qu'il faut les mettre.

— Ma bonne mère! toujours inquiète, toujours prévoyante! Allons vite la retrouver. »

Marguerite suivit Denise à regret, mais en se disant :

« Elle m'aura comprise! elle pensera à ce mariage qui nous ferait tous si heureux : papa, maman, Philippe et moi... »

Marguerite avait, en effet, éveillé dans l'esprit ingénu de Denise quelques idées nouvelles, mais, à chaque fois que se présentait devant elle l'image d'un époux, d'un ami, d'un confident, ce n'était pas à Philippe qu'elle songeait.

Peu de jours après, elle partit pour Caen où son cœur l'avait tant de fois devancée. Elle trouva son aïeule grave et calme, son père mélancolique, mais tous deux reprirent le sourire du bonheur et se sentirent l'âme dilatée quand ils eurent auprès d'eux l'enfant qu'ils aimaient.

On avait beaucoup à se dire, et l'on causa longtemps; Denise tournait quelquefois les yeux vers la porte de la chambre et s'attendait à voir apparaître la tête brune de Georges, et il lui paraissait qu'il tardait bien, quand M. Villers dit enfin :

« Et tu ne verras pas Georges pendant ces vacances; il est parti hier pour la Bretagne qu'il veut visiter en touriste; et, de là, il ira à Luchon rejoindre l'avocat chez lequel il travaille et qui est allé aux eaux pour la santé de sa fille, mademoiselle Élisabeth. »

Chaque mot de ce discours frappa sur le cœur de Denise. Elle entrevit, rapide comme l'éclair, un monde de chagrins dans ces deux paroles : Tu ne le verras pas, et il est allé rejoindre mademoiselle Élisabeth.

« Il nous a chargés de ses bonnes amitiés pour toi, ma chérie, ajouta madame Villers. Je pensais qu'il serait resté jusqu'aujourd'hui pour te voir, mais il avait un rendez-vous avec un de ses amis, à Alençon, et de là ils partiront pour la Bretagne. »

Denise ne dit rien; elle défendit à son chagrin de paraître, elle s'occupa avec plus d'affection que jamais de son aïeule et de son père; mais quand le soir, elle fut seule, elle ne put s'empêcher de pleurer et de se dire :

« Georges ne m'aime plus : serait-il parti la veille de mon arrivée? Ah! il n'y a que nos parents qui nous aiment bien, et toujours! »

Ce voyage à Caen fut triste pour elle, quoiqu'elle

eût trouvé sa grand'mère plus résignée que jadis et plus familière avec son infirmité. Elle voyait que son père n'était pas heureux : sa vie solitaire avait jeté un voile de tristesse sur ses pensées; il n'avait jamais aimé le monde, et il lui eût fallu au foyer la vie et le mouvement qu'il ne voulait pas chercher ailleurs. Longtemps sa mère, intelligente et active, avait imprimé à leur existence, à leurs entretiens une animation salutaire, maintenant elle vivait repliée sur elle-même, et ses forces suffisaient à peine à la résignation. Le bien-être matériel de Léon, auquel madame Villers avait consacré tant de sollicitudes, n'existait plus; au milieu de l'aisance, il vivait négligé, depuis que l'œil attentif d'une femme ne veillait plus sur lui. Il ne se plaignait jamais, mais Denise le devinait, et à ses peines secrètes venait s'ajouter le fardeau de tous ceux qu'elle chérissait.

« Si je pouvais rester ici, se disait-elle parfois, je serais utile à mon pauvre père et à ma grand'mère... oui, mais Georges reviendra, et il ne me verrait pas avec plaisir... et puis, ma mère là-bas m'attend... Qu'il est donc difficile de partager ainsi son cœur!... »

M. Bourdon.

(La fin au prochain Numéro.)

CONVERSATIONS EN FAMILLE

MADAME DE SÉRIZY. Alice, viens, j'ai à te parler.

ALICE. Grand'mère, j'ai fait quelque sottise?

MADAME DE SÉRIZY. Non, ma petite, ignorance n'est pas sottise, Dieu merci! et à ton âge, il est si facile d'apprendre! te souviens-tu de ce que tu m'as demandé en sortant de ta pension anglaise?

ALICE, *s'asseyant sur un tabouret aux pieds de sa grand'mère.* Je vous ai demandé, chère grand'mère, de ne rien me passer et de bien vouloir m'avertir quand j'aurais fait quelque faute.

MADAME DE SÉRIZY. Oui, mon enfant, et j'ai pris volontiers un engagement que ton bon caractère m'a rendu facile. Je n'ai pas eu de reproches à te faire, mais je pense que quelques conseils te seraient utiles pour former ton langage et tes manières.

ALICE. Dites, bonne mère.

MADAME DE SÉRIZY. Mon enfant, la vraie politesse vient du cœur; c'est le cœur qui donne à nos manières la douceur, la cordialité, la simplicité qui plaisent; c'est lui qui nous inspire le respect pour la vieillesse et pour la vertu, les égards pour les égaux, la bonté pour les inférieurs; mais ces beaux et nobles sentiments ne suffisent pas dans le monde, il faut y joindre la science des usages, bien petite science! bagage bien léger! mais qui a souvent fait défaut à des gens de mérite. Combien, par exemple, ne s'est-on pas moqué de madame de Staël, en dépit de son génie, parce qu'elle manquait à des usages qu'elle ne devait pas ignorer!

ALICE. Eh bien! grand'mère, ces usages?

MADAME DE SÉRIZY. Veux-tu que je te les apprenne?

ALICE. Oh! oui... et Ludovic, ne lui direz-vous rien?

MADAME DE SÉRIZY. Si, volontiers : un lycéen, fût-il même en philosophie, a grand besoin qu'on lui apprenne à saluer, à entrer et à se conduire... Mais commençons par toi, ma fille. Tu viens de manquer à quelques usages pendant les visites que j'ai reçues.

ALICE. J'écoute, chère mère.

MADAME DE SÉRIZY. Tu sais que, pour me conformer aux habitudes de Paris et de beaucoup de nos grandes villes, j'ai dû prendre *un jour*, c'est-à-dire désigner à mes amis, dispersés dans tous les coins de la cité, un jour et une heure où ils seront sûrs de ne pas frapper en vain à ma porte. Les visites des bons amis, des parents, des simples connaissances se succèdent; je tâche de m'occuper de tous, de rendre la conversation générale, et de faire en sorte que chacun soit content; mais je ne puis, quand une dame me quitte, l'accompagner plus loin que la porte du salon, puisque d'autres personnes réclament ma présence. — Toi, ma chère Alice, au lieu de rester assise, il faut que tu accompagnes la dame qui s'en va jusqu'à l'antichambre (et si nous étions en province, je dirais jusqu'à la porte du logis), et que tu me remplaces dans le dernier salut, le dernier remercîment. Comprends-tu?

ALICE. Oui, grand'mère; je m'étais un peu oubliée aujourd'hui à causer avec Henriette.

MADAME DE SÉRIZY. Autre observation : ne fais pas d'*aparté* avec tes amies, mais tâche au contraire de les lier entre elles, de les faire se connaître. De plus, tu t'es emparée aujourd'hui d'un fauteuil auprès du feu; ce n'est pas la place de la fille de la maison; laisse le fauteuil et le coin de la cheminée à une dame étrangère.

ALICE. Mais, bonne mère, d'autres que moi font des fautes! Mademoiselle Bernier n'est-elle pas entrée avec son parapluie!

MADAME DE SÉRIZY. Grâces pour ma vieille amie! son parapluie est aussi son bâton de vieillesse.

ALICE, *riant.* Et les bonnes dames Dailly qui ont reporté soigneusement contre le mur, l'une sa chauffeuse, l'autre sa chaise!

MADAME DE SÉRIZY. Civilité de village ! elles ignorent les usages des villes.

ALICE, *l'embrassant*. Elles n'ont pas eu de grand'mère ? Et madame Herbon, qui arrive toujours à l'heure des repas ?

MADAME DE SÉRIZY. C'est un oubli peu agréable pour nous et pour elle. Il faut un peu de mémoire quand on veut être poli. Les visites de convenance et même d'amitié se font dans l'après-midi et le soir ; le matin, on ne peut faire que des visites d'affaire, de charité, ou bien celles qu'autorise la plus grande intimité, et, dans tous les cas, il faut éviter l'heure du déjeuner ou du dîner.

ALICE. Je m'en souviendrai si un jour je fais des visites toute seule. Les jeunes filles ne vont jamais seules, n'est-ce pas ?

MADAME DE SÉRIZY. Non, ma fille.

ALICE. Mais dans quel cas est-on obligé de faire des visites ?

MADAME DE SÉRIZY. Je ne parlerai pas des visites d'affaires, la nécessité les explique de reste, ni des visites de charité, que le cœur impose, ni des visites d'amitié qui sont réglées par le degré d'intimité, mais parlons des visites de bienséance. On en fait, après le mariage, à tous les parents, alliés, amis et connaissances des deux familles avec lesquels les mariés voudront entretenir des relations, ceci est le début dans la vie. On en fait, comme tu sais, la veille de l'an, à ses grands parents et à ses supérieurs, et on en fait pendant tout le mois de janvier, à toutes les personnes avec lesquelles on a des rapports. On en fait à son arrivée dans une ville, on en fait si on quitte cette ville ; on en fait quand on a reçu une invitation, qu'on en ait profité ou non, et ces visites-là n'admettent pas de plus long délai que la quinzaine ; on fait des visites de félicitations aux gens à qui vient d'arriver un événement heureux, une promotion, par exemple, ceci est de la bienveillance ; on en fait, après un décès, à la famille du défunt, ceci est de la charité. Il est d'usage, dès qu'on apprend un événement heureux ou malheureux arrivé à des amis ou à des connaissances, d'envoyer sur-le-champ, par un domestique ou par la poste, sa carte.

ALICE. Ah ! les cartes ! on les fait voyager maintenant !

MADAME DE SÉRIZY. Oui, grâce au bon marché des timbres-poste, on reçoit au jour de l'an la carte de ses amis de Corse ou d'Algérie. Je ne blâme pas cet usage, quoiqu'il soit tout nouveau, et qu'à mon âge on chérisse l'antiquité.

ALICE. Les demoiselles ont-elles des cartes ?

MADAME DE SÉRIZY. Non, ma petite ; tout au plus ajoutent-elles leur nom au crayon au bas de la carte de leur mère. Tu sais que lorsqu'on s'est présenté soi-même, et qu'on n'a pas trouvé ceux qu'on venait voir, on plie sa carte ? langage figuré qui veut dire : *Je suis venu !* On prétend que cet usage tombe en désuétude, parce qu'il est raisonnable sans doute !

ALICE. Grand'mère, Ludovic se meurt d'envie d'avoir des cartes avec un écusson et ses armes.

MADAME DE SÉRIZY. Non, ma fille, son nom, gravé en lettres anglaises ou romaines, suffira. Les enjolivements sont de mauvais goût ; et pour vider la question des cartes, tu diras à on frère que lorsqu'il fera des visites, il en laissera une pour le maître et une pour la maîtresse de la maison, tandis que moi, je n'en laisserai que pour la dame que j'aurai demandée. Comprends-tu ?

ALICE. Oui, grand'mère. Mais, dites-moi, vous ne recevez jamais vos visites ni dans votre chambre à coucher ni dans la salle à manger, vous n'approuvez donc pas cette coutume ?

MADAME DE SÉRIZY. Pas beaucoup, hors le cas d'une parfaite intimité. Un salon, si petit, si modeste qu'il soit, est le lieu destiné aux visiteurs. Je ne lui demande ni tentures de damas, ni meubles de bois de rose, ni Boule, ni Sèvres, mais seulement beaucoup d'ordre et de propreté, du feu en hiver. quelques fleurs en été ; sur une table, des livres, un album de phothographie (il faut sacrifier à la mode !), un ouvrage de tricot, de tapisserie, quelque chose enfin qui annonce que ce salon est animé et habité, et qui lui ôte l'air endimanché des pièces que l'on occupe rarement.

ALICE. Bonne mère, je vois les dames que vous recevez offrir le fauteuil qu'elles occupent à côté de vous à la dame qui arrive : pourquoi cela ?

MADAME DE SÉRIZY. Pour que je puisse me mettre en rapport avec la nouvelle venue, et qu'elle ne demeure pas étrangère et isolée : c'est un usage fort bon et fort gracieux.

ALICE. Je le suivrai... si j'occupe jamais un fauteuil à côté de la maîtresse de la maison. Et que doit-on faire, quand au lieu de recevoir une visite on la fait soi-même ?

MADAME DE SÉRIZY. On dit son nom bien intelligiblement au domestique, il annonce, on entre ; on cherche des yeux la maîtresse de la maison, on la salue en lui serrant la main, si on est lié avec elle; je m'asseoirai à ses côtés ; toi, ma chère enfant, auprès des jeunes filles ou bien à côté d'une dame; je tâcherai de me mettre au courant de la conversation et d'y prendre une part modeste, car tu as lu dans saint François de Sales que *lorsqu'on est avec le prochain, il faut s'y plaire et témoigner qu'on s'y plait*. Pour une visite de convenance, vingt minutes sont une durée bien suffisante. On tâche de ne couper brusquement ni un récit ni un dialogue animé, on salue l'amie qu'on est venue voir, on fait un salut général aux autres personnes qui se trouvent là, et on se retire sans renouveler un entretien à la porte et sans prolonger sa sortie. Si ton frère nous accompagne, il saluera profondément, en entrant, la dame de la maison, s'inclinera devant les autres, il prendra sa part de la conversation, et tu lui diras que s'il serre la main aux hommes, je lui défends de la secouer. Ajoute qu'il prenne garde à ne pas se précipiter dans un salon comme un héros de mélodrame qui vient annoncer une nouvelle funeste. Un peu de calme aide à la politesse. Si, quand on est en visite, il survient d'autres visiteurs, il est poli de rester quelques instants avec eux pour montrer qu'on ne veut pas les fuir ; il est poli aussi de sortir avant eux, afin qu'ils puissent s'entretenir confidemment, s'ils le désirent, avec ceux qu'ils sont venus voir.

ALICE. Bonne maman, tous ces préceptes de politesse me semblent très-raisonnables.

MADAME DE SÉRIZY. J'en suis charmée, ma fille ; ils sont, en effet, un composé de raison et de charité.

Maintenant, la raison et la charité te diront aussi que, si tu rends une visite de deuil, il faut être grave ; que dans des visites de pure bienséance, il faut être prudente et discrète, et que l'expansion n'est guère de mise qu'avec les amis. La toilette aussi doit être en harmonie avec les circonstances ; ne va pas dans une maison de deuil en robe rose ; ne fais pas une visite de cérémonie en toilette du matin ; ne traîne pas la soie et les guipures dans les mansardes des pauvres gens. Réfléchissons avant que d'agir.

ALICE, *lui baisant la main.* Je réfléchirai... et je consulterai mon cher guide. Mais, bonne maman, dans notre prochaine conversation, ne parlerez-vous pas des dîners ? je crois que Ludovic aurait à apprendre sur ce chapitre-là !

MADAME DE SÉRIZY. Eh bien ! tu m'y feras penser. Nous en parlerons à sa prochaine sortie. L'heure du coucher est sonnée, ma chère fille. Donne-moi mon livre et disons notre prière du soir.

ALICE. Oui, bonne mère, et j'écrirai le résumé de notre conversation d'aujourd'hui.

LA POMME

Un enfant en haillons, coiffé d'un bonnet rouge,
Gémissait sur un lit de douleur, en prison.
Pourquoi le gardait-on prisonnier dans ce bouge ?
En prison, à sept ans ! et pour quelle raison
Cette épouvante horrible et cette épreuve amère ?
Voir paraître un geôlier quand il criait : Ma mère !
Hélas ! le pauvre enfant ! il était sans remord,
Nul ne l'avait jugé, douce et blanche victime !
Et quand il fut au ciel, sitôt après sa mort,
Dieu sur son petit cœur ne put trouver de crime !
Comme il souffrait beaucoup, qu'à force de souffrir
La mort au prisonnier faisait mine d'ouvrir,
Le geôlier qui gardait l'enfant à l'agonie,
Appelle un médecin. Pour la première fois,
L'enfant malade entend une plus douce voix,
Et le bon médecin le rappelle à la vie.
Un jour qu'il allait mieux, près de son chevet noir,
Comme son bienfaiteur était venu s'asseoir :
« Merci, dit tendrement l'enfant à ce brave homme ;
J'avais avec du pain une pomme à dîner,
J'ai gardé le meilleur : je veux te le donner. »
Et lui mettant le fruit dans la main : « Prends ma pomme ! »

C'était un fils de roi, martyr presque en naissant,
Son cœur, resté royal, était reconnaissant.
Croyez que Dieu lui fit plus splendide couronne
Que celle dont son père était découronné.
Dieu ne voit pas ce que l'on donne,
Mais de quel cœur on a donné !

LOUIS RATISBONNE.
(*Comédie Enfantine.*)



REVUE MUSICALE

JENNY LIND



Lisez, très-chères lectrices, les programmes *ébouriffants* qu'envoient à notre ville déserte les administrations de toutes les eaux sulfureuses, hydrothérapiques, thermales et ferrugineuses du monde, depuis la modeste frégate du quai d'Orsay jusqu'au splendide Kursaal de Hombourg ; vous trouverez la description des plaisirs fabuleux qu'y vont chercher, non les vrais malades, ils en mourraient, les infortunés ! mais les heureux de la terre auxquels une grande fortune et une excellente santé permettent les charmes de la locomotion. — Si vous aimez le mouvement des salons, le bruit des conversations qui se croisent, si vous avez une soif inextinguible de bals, de spectacles et de concerts, si vos instincts gastronomiques vous font apprécier vivement les mets délicats dont l'illustre Chevet possède le monopole, enfin si vous avez du goût pour les promenades, les cavalcades, les joutes et les jeux de toutes sortes, comment résisterez-vous au tableau séduisant dont on vous trace l'esquisse dans tous les journaux de Paris ? Hélas ! notre grande ville dort en ce moment de son plus lourd sommeil; la chaleur caniculaire qui l'accable la rend nonchalante et fiévreuse. Sauvez-vous donc, loin de son enceinte nauséabonde; allez vous montrer ou vous cacher, selon vos goûts, sous les spendides avenues des eldorados publics, ou sous les ombrages silencieux de vos domaines particuliers. Nous vous parlerons de théâtres à des heures moins brûlantes, quand les hirondelles auront fui nos climats, et lorsque les artistes y seront rentrés.

Causons aujourd'hui d'une étoile, brillante aux yeux de plusieurs peuples de la terre, et restée constamment nébuleuse pour nous seuls. Cela ne veut-il pas dire : causons de Jenny Lind, cette créature ou plutôt cette création dont nous n'avons aperçu qu'un pâle reflet ? Pourquoi, dans notre capitale, si bien faite pour apprécier les talents réels, une artiste justement célèbre refuse-t-elle de se faire entendre ?

N'avons-nous pas des espaces assez vastes pour contenir le volume de sa voix ? Manquons-nous de grands maîtres pour lui confier des rôles et d'un public choisi pour l'admirer ? Pourquoi nous parle-t-on sans cesse d'un être invisible ou insaisissable ? Voulez-vous le savoir ? Eh bien, je vais vous conter l'histoire de cette nébuleuse cantatrice, cela vous apprendra que les petites causes peuvent produire de grands effets.

Jenny Lind est née le 6 octobre 1821, à Stockholm, où sa mère tenait une école de jeunes filles. Les remarquables dispositions qu'elle annonça de bonne heure pour le chant déterminèrent ses parents à la destiner au théâtre. Après s'être essayée avec succès dans différents petits rôles d'opéra comique, elle aborda résolûment le rôle d'Agathe dans *Freyschütz*. Elle n'avait alors que seize ans. Vers le milieu de l'année 1841, étant venue à Paris pour recevoir des leçons de Garcia, elle sollicita vainement l'honneur de se faire entendre sur notre première scène lyrique. Cependant une audition lui fut accordée au foyer du théâtre. Par une cause qu'on assure avoir été très-sérieuse, le directeur de l'Opéra, M. Léon Pillet, ne put y assister. L'artiste, blessée de ce qu'elle appela un manque de courtoisie, jura que de sa vie elle ne mettrait le pied sur une scène française, et elle tint parole.

A l'époque dont nous parlons, Jenny Lind n'était nullement connue; M. Meyerbeer n'en avait pas encore parlé, le théâtre de Berlin ne lui avait pas ouvert ses portes; une quantité de jeunes artistes, sorties des conservatoires de tous les pays, demandaient des auditions; on ne pouvait les accorder toutes, et voilà que, mue par un excès de rancune, une femme de talent se prive des ovations et des applaudissements de la première scène du monde !

Après avoir accompli une tournée brillante dans toute l'Allemagne, Jenny Lind débuta à Londres sur le théâtre de la Reine en 1847, et y revint en 1849.

Son talent et la grâce de ses rapports familiers y excitèrent une admiration enthousiaste. En 1854, la célèbre cantatrice suivit en Amérique l'impresario Barnum. Nous avons tous entendu raconter les prodiges d'exaltation qu'elle fit naître à New-York, à Boston, à la Havane, à la Nouvelle-Orléans ; c'est une chose vraiment phénoménale que cette suite de triomphes sous lesquels elle se courbait avec une joie bien légitime !

Jenny Lind se maria en Amérique avec M. Goldschmith.

Les époux se fixèrent à Dresde, et l'on annonça que la célèbre chanteuse renonçait définitivement au théâtre. Cependant nous la voyons reparaître au grand festival de Dusseldorff, accompagnée, dans sa pérégrination artistique, du chanteur Stockhausen.

« Rien de déchirant, dit le *Journal de l'Escaut*, » rien de profondément dramatique, comme les » accents de cette cantatrice incomparable dans le » rôle principal d'*Élie*, cette œuvre si pathétique et » si élevée; science et sentiment, méthode et voix » du cœur, tout en elle est d'une incroyable perfec- » tion. Ses trilles à l'unisson avec le violon n'ont ja- » mais pu être imités, et pour elle ce n'est qu'un » jeu facile; il en est de même du *Re Pastore* un » opéra presque oublié de Mozart, dont elle sait tirer » le parti le plus large et le plus palpitant. »

La voix de Jenny Lind a perdu un peu de son ampleur dans le médium, mais ses notes hautes ont conservé tout leur éclat.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.



Il est un sujet, mes chères et bonnes amies, que depuis longtemps je veux traiter entre vous et moi. J'ai assisté, cette année, à tant de messes de mariage, que naturellement conduite à de nombreuses réflexions, j'en veux causer quelques instants avec vous.

La plupart de vous sont déjà de grandes jeunes filles, raisonnables, dont bientôt la vie doit changer et se fixer ailleurs que sur les bancs d'une classe ou au foyer de la famille où vous êtes nées. Il est donc important de méditer d'avance et bien longtemps même, les devoirs qui vous attendent en dehors de cette vie de jeune fille qui, pour beaucoup d'entre vous, n'est que transitoire.

Il est vrai malheureusement, que bien des mariages ne sont pas heureux. Pourquoi cela? Presque tous commencent dans les meilleures conditions. La jeune fille est bien élevée, elle a, dit-on, *un charmant caractère*, elle veut être une bonne et vertueuse femme; le mari ne demande pas mieux; d'où vient donc, en si peu de temps, cette révolution soudaine, qui étonne non-seulement les familles intéressées et le monde, mais les époux eux-mêmes, surpris de se voir si différents de ce qu'ils s'étaient promis d'être?

Une des premières causes vient du peu de réflexion que l'on met tout d'abord en formant ce lien solennel.

Aussitôt après la demande du fiancé et l'acceptation de la famille, ne sait-on pas comment les choses se passent de part et d'autre? D'un côté, la mère et la fille pensent à la corbeille; de l'autre, la mère et le fils pensent aux écus. Ceux-ci cherchent à dépenser en cadeaux le moins possible, mais ils trouvent deux adversaires formidables, disputant poliment et de l'air le plus indifférent, le terrain pied à pied, en ennemis voilés.

Le contrat et la corbeille discutés, le trousseau choisi, les courses faites et à faire, les visites de famille, les observations des grands parents et des amis, la cour assidue d'un jeune homme dont on ne connaissait pas l'existence quelques jours auparavant, tout cela et mille autres préoccupations inévitables obscurcissent la pensée et le raisonnement de tous ceux qui, en un pareil moment, auraient le plus besoin de toute leur lucidité.

Si la jeune fille réfléchit à quelque chose en dehors des cadeaux et de sa toilette de mariée, c'est beaucoup moins aux devoirs sérieux qui l'attendent, qu'à la liberté qu'elle va conquérir. Ah! voilà le grand mot, la véritable joie de toute jeune fille qui se marie! Si ses jeunes amies envient son sort, si elles la trouvent heureuse entre toutes, c'est qu'elle sera libre et qu'elles sont encore en lisières; elle pourra sortir seule! aller et venir dans la rue, dépenser plus ou moins pour sa toilette; on l'appellera madame, et, chez elle, elle aura un petit bonnet avec une rose sur le coin de l'oreille. Quel bonheur!

Enfin, elle sera libre!... Pauvre enfant! la liberté, hélas! du moment où vous quittiez la maison paternelle, fut à jamais perdue pour vous. Au sortir de l'église, encore couronnée de ces fleurs artificielles qui vous faisaient rêver une royauté trompeuse, votre liberté restait entre les mains du suisse de la paroisse, qui vous avait amenée libre à l'autel.

Voilà, mes amies, où nous en sommes au sortir de l'église, malgré cet air triomphant qui accompagne généralement toute nouvelle mariée. — Du sein d'une famille dont vous étiez l'âme et la vie depuis le jour de votre naissance et dont vous êtes l'idole, vous entrez, à cette heure, dans une autre, où vous êtes l'étrangère!

Si la jeune femme sait se faire aimer de sa nouvelle famille, elle a trouvé un des secrets les plus difficiles pour arriver au bonheur. Qu'elle soit remplie d'égards, de respect, d'affection pour la mère de son mari; au lieu de convenir des torts que cette mère peut avoir un jour envers elle, il faut les cacher et n'en jamais paraître offensée. Tout ce que le mari recevra en ce genre, il le rendra au centuple; plus la jeune femme aura de patience, plus il la soutiendra si on l'attaque injustement. Et d'ailleurs, ne faut-il pas penser que cette femme, étrangère à vous, est sa mère à lui; et que fort heureusement enfin, ce lien sacré de la maternité et de l'amour filial ne peut jamais être brisé.

Il dépend donc beaucoup de la jeune femme de conserver l'accord avec sa belle-mère; et si nous voyons si souvent la paix des ménages troublée dès les premiers temps, j'ai observé que cela vient du désaccord entre la belle-mère et sa belle-fille ou son gendre.

Maintenant, parlons de votre intérieur et des devoirs qui vous attendent à votre nouveau foyer.

Votre pensée première doit être d'établir et de conserver la paix entre votre mari et vous.

Pour arriver à ce bien inestimable de la paix dans l'intérieur, un moyen simple, qui paraît d'abord

puéril, et cependant un des plus sérieux moyens qu'on puisse vous offrir, est d'observer ensemble les dehors d'une douce et affectueuse politesse.

Croyez-le, mes enfants, le dehors de chacun de nous est la moitié de ce que nous sommes. On ne peut, en définitive, nous prendre que pour ce que nous nous montrons. Pensez-vous que le bourru bienfaisant soit réellement un être fort agréable? Il est tout au plus bon à faire l'aumône; mais il n'en est pas moins redoutable dans sa maison, difficile à vivre, et gâtant même, par la façon dont il l'offre, tout le bien qu'il fait autour de lui.

Un autre conseil avant de finir.

Dans les commencements de votre mariage, vous avez nécessairement beaucoup de visites à faire et à recevoir; mais ne vous posez pas, au début, comme aimant le monde et désirant y aller. Il est vrai que c'est bien tentant! Ne faut-il pas montrer les belles robes, les belles dentelles, les bijoux que que l'on a reçus? J'en conviens; mais que l'amour que vous devez avoir pour votre mari se montre peu dans ce désir immodéré de quitter votre intérieur pour aller briller aux yeux de gens indifférents!

Si vous êtes heureuses dans votre ménage, restez-y. Rien ne vaut la solitude à deux quand on s'aime. Est-ce que le monde donne le bonheur? Est-il fait pour les heureux? Tout au contraire, il détruira votre bonheur, et c'est tout ce que vous pouvez attendre de lui. Le monde est fait pour les malheureux. Aux cœurs brisés, désenchantés, saignants encore des plaies qu'il leur a faites, il offre la triste et dernière consolation qu'il peut donner : son bruit qui étourdit, ses fêtes qui n'ont que des sourires faux, qui ne nous trompent plus mais qui savent, pour quelques heures, nous arracher à nous-mêmes.

Il faut finir, et j'ai encore bien d'autres recommandations à vous faire, mes chères amies; si vous avez suivi ce petit sermon avec quelque intérêt, nous reprendrons ce sujet inépuisable et si utile à méditer sans cesse.

MODES.

Nous voici en pleine *morte-saison*, mes chères amies. La plupart de nos élégantes ont fui la capitale. — Paris ressemble, en ce moment, à un salon après une nombreuse réception; la maîtresse de la maison ayant reconduit la dernière personne, retrouve les fauteuils en désordre, la musique éparse sur le piano et sur les pupitres; les murs retentissent encore du bruit des voix et des danses; les bougies à moitié consumées brillent encore du même éclat et semblent se demander ce qu'elles éclairent, puisque la foule élégante a disparu pour faire place à un vide paraissant d'autant plus grand, que la soirée a été plus animée. Les Parisiens qui ne peuvent s'absenter, retrouvent ce même vide dans toutes les promenades, malgré le grand nombre d'étrangers qui profitent de la belle saison pour venir visiter *la Capitale*; mais ils ne peuvent guère juger de l'aspect habituel de nos jardins; ce ne sont plus les mêmes promeneurs, plus les mêmes conversations, je dirai presque que ce n'est plus le même soleil qui éclaire les allées des Tuileries et du bois de Boulogne, et pourtant les voyageuses arrivent avec l'espoir de *voir ce qui se porte*; mais comme un certain nombre d'entre elles me liront, je vais les aider dans leurs recherches.

Deux abonnées me demandent des renseignements pour des toilettes à l'occasion de mariages; l'un est pour la première quinzaine de septembre, et la famille de la mariée est en deuil; l'autre mariage est pour le commencement d'octobre; je ne puis répondre aux deux à la fois, puisqu'elles ne se trouvent pas dans les mêmes conditions. Choisissons d'abord la toilette de la mariée; la robe est en taffetas blanc; la jupe unie traînant un peu derrière; le corsage à pointe devant, orné jusqu'à moitié d'une passementerie de soie blanche; le dos du corsage est à pointe également; on monte la jupe en plaçant un pli de chaque côté de la pointe. La manche à coude avec épaulette en passementerie; le col et les manches en Angleterre; la coiffure en fleurs d'oranger mélangées de clématite; le voile en tulle illusion posé sur la guirlande. — Pour la sœur de la mariée, qui ne veut pas porter de gris ou de violet pour le jour de la cérémonie, le deuil étant trop récent dans la famille, et qui cependant voudrait l'éclaircir, je lui conseillerai une robe en mousseline blanche garnie dans le bas de trois volants de six centimètres; on peut ajouter un petit bouillonné de mousseline blanche au-dessus de chacun des volants, ou une petite ruche en taffetas noir, ou bien encore un ruban de taffetas noir passant dans le bouillonné; le corsage est montant, doublé jusqu'aux épaules; l'écharpe en mousseline ornée d'un volant semblable à ceux de la robe; le chapeau en tulle blanc avec touffe de petites marguerites blanches à cœurs noirs, mélangées de feuillage noir.

La mère de la mariée préfère rester en noir, mais elle demande notre avis à ce sujet; je lui suis très-reconnaissante de la confiance qu'elle m'accorde; je lui répondrai donc, comme à une amie, que pour mon goût j'aimerais lui voir un peu de blanc, je ne serai pas exigeante : la robe en taffetas noir, la jupe unie ou garnie de petits volants disposés en pyramides sur chacun des lés; le châle en cachemire noir garni de guipure; le chapeau en tulle brodé noir, orné dessus et dessous d'un bouquet de plumes blanches et noires. C'est une concession que je demanderai à cette mère au nom de sa fille. J'ai assisté il y a quelque temps à un mariage où la mère de la mariée était complètement vêtue de noir, ce qui contrastait d'une manière pénible avec l'expression de bonheur empreinte sur tous les visages; je ne veux pas dire pour cela que l'on doive oublier ceux qui ne sont plus; je crois, au contraire, que l'on y pense davantage dans les moments solennels; mais un jour de mariage, où l'on se trouve forcément en représentation, on doit autant que possible renfermer son chagrin en soi-même, et éviter de se donner en spectacle à un public, qui est souvent peu indulgent.

Il s'agit à présent d'une toilette pour le jour du mariage d'un frère; seulement cette sœur oublie une chose bien importante, c'est de me dire si elle est dame ou demoiselle; cette étourderie me fait penser que c'est à une jeune fille que je m'adresse. Robe de taffetas mauve garnie dans le bas de trois ruches découpées formant ondulations; on pose

deux ou trois petits velours très-étroits entre chaque ruche. Deux ruches séparées par deux petits velours dessinent une pèlerine carrée sur le corsage. Collet pareil à la robe. Capote en tulle blanc ornée de clochettes mauves. La toilette sera bien différente, si la jeune fille est une jeune femme : je l'engagerai à s'expliquer un peu mieux à l'avenir. et je lui conseillerai une robe en taffetas gris acier, ornée d'entre-deux en guipure noire entourés d'un petit tuyauté en taffetas gris disposés en long ; on en place un de trente centimètres sur chaque couture, puis deux de chaque côté diminuant de hauteur. Le collet est en gros de Tours noir orné de passementerie, et garni de deux rangs de dentelle de Chantilly. J'ajouterai à cette toilette une capote en crêpe rose avec bavolet en taffetas noir ; sur le milieu de la passe une touffe de roses en taffetas noir, entourée d'une frange en plume retombant un peu sur le bouquet ; dessous roses en taffetas noir. Ce chapeau est fort joli, il vient de chez mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne.

J'allais oublier la petite quêteuse ; cette chère enfant ne s'étonnera pas cependant que sa sœur aînée passe avant elle ; je lui réserve une fort jolie toilette en popeline bleue, qui ira parfaitement à une petite blonde. La jupe est garnie dans le bas de cinq petits rubans bleus posés à plat ; de distance en distance; cinq autres petits rubans sont placés en travers sur ceux qui garnissent le bas de la robe. Le corsage est en mousseline blanche orné d'entre-deux brodés et garni de valencienne ; les bretelles, pareilles à la robe, sont arrêtées dans une ceinture large nouée derrière. Le collet est en popeline bleue doublé de foulard blanc et garni comme la jupe. Le chapeau en velours *royal* blanc, orné d'une plume blanche et blèue.

J'ai vu souvent des jeunes filles profiter de leur séjour à la campagne, pour se négliger dans les soins à donner à leur toilette ; je ne prêcherai jamais la coquetterie, mais je ne puis comprendre que l'on soit moins soignée dans sa mise parce que l'on est à l'abri des visites. Soyez moins élégantes à la campagne qu'à la ville, mais ayez même dès le matin une toilette dans laquelle vous ne rougiriez pas de rencontrer une amie. Un charmant déshabillé d'intérieur se fait avec jupe et veste grecque en toile du Mexique et guimpe en organdi, ou le corsage à pointe devant et à basque postillon derrière ; la toile japonnaise et le piqué anglais sont également jolis pour la campagne ; les robes en organdi et mousseline imprimée sont plus légères et plus habillées et exigent des garnitures. Faites le collet ou le paletot pareil à vos robes en toile ou piqué, avec votre chapeau rond en paille, vous serez prête pour une excursion à l'improviste. Une recommandation sur laquelle je ne saurais trop insister, est de vous engager à être toujours disposée à partir, si vos parents ou votre mari vous proposent une promenade ; le plaisir qu'ils se promettent d'une course avec vous, sera diminué de beaucoup s'ils sont obligés d'attendre un quart d'heure ou même une demi-heure que votre toilette soit terminée.

Ayez pour le matin un peignoir, ou la jupe et la veste pareille ; cette dernière forme est plus commode et plus légère.

Les capulets en flanelle sont indispensables à la campagne et surtout au bord de la mer, où les soirées sont très-fraîches ; ils sont aussi très-utiles, si l'on doit passer une nuit en voiture ou en chemin de fer. Ils se font de diverses formes, les blancs ou les rouges sont les plus distingués. Le capulet en flanelle rouge se fait à pointe retombant un peu sur le front, garnie d'une grosse ruche en flanelle rouge ou noire, ainsi que le collet qui descend sur les épaules. Celui en flanelle blanche est arrondi autour de la figure, et est garni d'une guipure noire surmontée d'une petite ruche noire.

Le châle de dentelle est très en vogue cet été pour jeune femme, il complète en effet d'une manière fort élégante une toilette habillée, mais il est, je trouve, trop en vogue, car on le voit sur des robes avec lesquelles il fait disparate, autant il est joli avec une toilette en harmonie, autant il est de mauvais goût en négligé, il fait même paraître ce négligé moins bien qu'il n'est peut-être réellement.

Les jupons blancs se font à pointes, la ceinture est arrondie devant et froncée derrière sur une bande de 80 centimètres, dans laquelle on passe une coulisse ; ils se font avec un large ourlet, audessus duquel sont deux ou trois entre-deux brodés, séparés par des plis, ou une guirlande brodée à moitié sur l'ourlet ; on les garnit aussi de deux ou trois volants tuyautés, ou de plusieurs petites bandes festonnées, surmontées de plusieurs plis ; l'ornement des pantalons doit toujours être assorti à celui des jupons. La broderie des entre-deux est mélangée de plumetis et œillets. On fait aussi des jupons en alpaga ou mohair blanc, ornés de velours noirs, mais je vous engage à les faire plutôt en couleur, le blanc jaunit au bout de quelques semaines, et prend l'aspect d'un jupon sale.

J'engage surtout les mères de famille à apporter le plus grand soin dans les différents objets qui composent la toilette des enfants : ainsi, les chapeaux ronds sont adoptés maintenant pour les jeunes filles, c'est une charmante coiffure qui va très-bien aux jeunes visages, et que l'on doit porter nécessairement avec les robes courtes, mais je ne sais pourquoi beaucoup de mères résistent à cette mode, et mettent à leurs enfants des chapeaux qui leur donnent l'air de petites vieilles.

Parlons des petits garçons. Je vous annoncerai avec plaisir que *les hommes* de quatre à cinq ans se révoltent contre la crinoline et ont réussi à décider leurs mamans à leur mettre des pantalons. J'ai vu chez madame Deplanche, 21, rue de la Michodière, la toilette de petite fille que nous donnons sur la gravure de ce mois, et trois charmants costumes pour petits garçons.

L'un d'eux se compose d'un pantalon en mohair chamois, brodé de soutache noire sur les côtés, il est large et de forme zouave, avec bretelles retenues devant et derrière par deux traverses en mohair soutaché. La chemisette est en batiste, le col et les poignets des manches sont brodés en laine noire, une ceinture en mohair avec frange noire nouée sur le côté, et une casquette en paille avec galon chamois et noir, terminé par une frange noire, complètent ce costume.

Un autre costume, pour bains de mer, est en piqué anglais blanc et noir, le pantalon est froncé aux genoux, le gilet en cachemire rouge descend

plus bas que la taille, une ceinture en cuir avec gibecière passe sur le gilet, qui est orné de boutons de métal; la veste en piqué comme le pantalon, est ornée de galons en laine rouge et de boutons de métal. On ajoute à ce costume des guêtres en flanelle rouge pareilles au gilet, et une casquette grise avec bord en velours rouge.

Le troisième est un costume anglais, avec jupe plissée, car si les crinolines sont bannies des toilettes de petits garçons, les jupes ne le sont pas, et jusqu'à l'âge où ils peuvent porter le véritable pantalon, on leur met la jupe avec pantalon blanc ou le pantalon de couleur court et bouffant. Le costume anglais se compose donc d'une jupe en mohair chamois, le gilet à petites poches ornées de galons et boutons noirs, la veste pareille avec poches semblables, mais un peu plus grandes; les manches sont à revers, ornées comme les poches de galons et boutons noirs, la veste est retenue par un seul bouton.

Nous allons bientôt, mes chères amies, faire nos adieux aux toilettes légères; profitez pour les porter encore des quelques chaleurs dont on jouira en septembre; le mois prochain, nous commencerons à parler de nuances plus sombres, et d'étoffes plus épaisses que nous repoussons aujourd'hui.

EXPLICATIONS

Planche IX

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Taie d'oreiller avec P. A. — 3, C. Y. — 4, A. C. — 5, Barbe de bonnet — 6, Bande pour jupon — 7, Mouchoir avec G. B. — 8 et 9, Parure, broderie russe — 10, Écusson avec *Stéphanie* — 11, L. S. A. enlacés — 12, *Césarine* — 13 et 14, Parure — 15, *Eugénie* — 16, *Trinidad* — 17, *Céline* — 18, Dessus de pelote avec L. D. — 19, A. M. — 20 et 21, Parure — 22 et 22 *bis*, Guirlande pour drap, avec V. G. — 23, *Blaisine* — 24, F. D. — 25, *Marie*, avec couronne d'étoiles — 26, H. L., avec couronne de duc — 27, Écusson avec A. J. — 28, E. J. — 29, J. M. enlacés — 30, A. M. — 31, L. D. — 32, Mouchoir avec *Honorine* — 33, Y. C. — 34, Écusson avec *Irma* — 35, G. M. — 36, D. G. — 37, C. Y.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 10, Robe soutachée — 11 à 15, Robe de baby — 16 à 18, Porte-monnaie — 19 et 19 *bis*, Manche lingerie — 20 à 23, Sac de voyage — 24 à 28, Géranium — 29 à 31, Porte-bourse en filet et perles — 32, Alphabet gothique.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Taie d'oreiller avec *P. A.*

Prenez un carré de toile ou de percale de 90 centimètres, et un de 70 centimètres, brodez le carré de 90 centimètres sur le dessin n° 1; réunissez les deux carrés par une piqûre tout autour, à distance égale de la broderie.

3, *C. Y.*, pour linge de table, plumetis et cordonnet. On peut éxécuter ce chiffre en coton blanc entouré d'un cordonnet en couleur, mais il est mieux tout blanc.

4, *A. C.*, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet. On peut supprimer la branche de feuilles.

5, Barbe pour bonnet, plumetis sur mousseline, ou application de batiste sur tulle Bruxelles; il faudra supprimer les pois du semé, si l'on exécute cette barbe en application.

6, Bande pour jupon.

Ce dessin s'exécute moitié sur l'ourlet, et moitié au-dessus.

7, Mouchoir avec *G. B.*, plumetis, feston, cordonnet et point de sable.

8 et 9, Parure en broderie russe.

Nous rappelons ici ce que nous avons dit en avril. La brodrie se fait en laine sur toile ou nanzouk simple; la broderie terminée, on mouille et on repasse son étoffe avant de la doubler. — Voir, pour monter la manchette, le n° 19, côté des patrons.

10, Écusson avec *Stéphanie*, plumetis et cordonnet.

11, *L. S, A.* enlacés, plumetis et feston.

12, *Césarine*, plumetis et cordonnet.

13 et 14, Parure, plumetis, cordonnet et feston sur mousseline.

15, *Eugénie*, plumetis et cordonnet. On peut supprimer la branche de fleurs.

16, Trinidad, plumetis et cordonnet.

17, *Céline*, plumetis et cordonnet.

18, Dessus de pelote avec *L. D.*, plumetis et cordonnet.

19, *A. M.*, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

20 et 21, Parure, plumetis et cordonnet ou point de poste et broderie russe en laine. Pour l'exécuter ainsi, on supprimera les bouquets et on prolongera les lignes de pois et d'épines.

La manche se taille sur le patron numéro 19 du deuxième côté, en ajoutant 5 centimètres de longueur au bas; on échancre le dessus de la manche de la largeur de la bande n° 21, qui remonte jusqu'à la piqûre à laquelle est réuni le dessous; l'autre partie de la bande forme poignet, il est assez large pour passer la main.

22 et 22 *bis*, Guirlande pour drap avec *V. G.*, plumetis et cordonnet.

23, *Blaisine*, plumetis, et cordonnet.

24, *F. D.*, plumetis et cordonnet.

25, *Marie*, avec couronne d'étoiles, plumetis et cordonnet.

26, *H. L.*, avec couronne de duc, plumetis et cordonnet.

27, Écusson avec *A. J.*, plumetis et cordonnet.

28, *E. J.*, plumetis et cordonnet.

29, *J. M.*, enlacés, plumetis.

30, *A. M.*, gothique, plumetis et cordonnet.

31, *L. D.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

32, Mouchoir avec *Honorine*, feston, plumetis et cordonnet.

33, *Y. C.*, enlacés, plumetis.

34, Écusson avec *Irma*, plumetis et cordonnet.

35, *G. M.*, gothique, plumetis et cordonnet.

36, *D. G.* avec pois.

37, *C. Y.*, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 10, Robe soutachée.

1, Dessin pour soutacher le devant du corsage jusqu'à la moitié.

2, Patron du devant.

3, Dessin pour le haut du dos.

4, Patron de la moitié du dos.

5, Petit côté du dos.

6 et 7, Manche.

8, Épaulette pour le haut de la manche.

9, Bande pour le bas de la jupe, avec pointe montant sur chaque lé.

10, Croquis de la robe.

Il faut faire toutes les coutures du corsage avant de le dessiner.

Pour imprimer le dessin sur l'étoffe, piquez-en tous les contours avec une épingle en acier un peu grosse, en ayant soin de faire la piqûre assez rapprochée, pour le bien suivre. Prenez de la craie que vous réduirez en poudre, si vous imprimez sur une étoffe foncée, ou du bleu de linge si l'étoffe est claire. — Fixez le dessin avec des épingles, de façon qu'il ne se déplace pas. Puis avec un tampon en drap, que vous aurez un peu mouillé avant de le tremper dans la poudre, vous frotterez toutes les parties du dessin. Cette opération est très-facile, mais beaucoup de personnes s'en effrayent, et préfèrent attacher légèrement le dessin sur l'étoffe, et coudre la soutache en traversant le papier ; mais par ce moyen le dessin est perdu, et de plus il faut avoir la patience de retirer le papier par petits morceaux.

11 à 15, Robe de baby.

11, Pièce de la robe.

12, Revers de la manche.

13, Moitié de la manche.

14, Feston pour le bas de la robe.

15, Croquis de la robe de baby.

La manche se monte sur un poignet droit de 16 centimètres de large sur 3 centimètres de hauteur; on fixe le revers au bord du poignet, qui est cousu de manière à passer la main.

16 à 18, Porte-monnaie en cuir gris brodé en soie et gros cordonnet d'or.

16, Soufflet de côté du porte-monnaie.

17, Patron du porte-monnaie. Les deux côtés se font d'un seul morceau.

18, Croquis du porte-monnaie monté.

Il faut doubler le cuir d'une grosse mousseline, avant de commencer à le broder.

Les myosotis sont bleus ; un point noué en soie jaune forme le cœur. On fait quelques points lancés en soie blanche sur les pétales de la fleur. — Les feuilles et les tiges sont en soie verte. On place un gros cordonnet d'or sur les contours de l'ornement; il se fixe avec de la soie jaune très-fine. On met une soutache assortie à la nuance du cuir, sur le trait noir qui se trouve entre les deux cordonnets d'or. Le quadrillé des angles se fait en soie grise, retenue à chaque endroit où les soies se croisent par un fil d'or très-fin. On peut mettre un chiffre sur l'un des côtés à la place de la guirlande. On se procurera chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan, la monture et les fournitures du porte-monnaie, ainsi que celles pour le sac de voyage n° 20.

19 et 19 *bis*, Manche.

19, Patron de la manche.

19 *bis*, Croquis de la manche montée.

Taillez deux morceaux d'organdi ou de nansouk sur le patron n° 19, réunissez-les par deux coutures très-étroites, vous monterez à cette manche la manchette n° 9 du côté des broderies, en boutonnant sur le dessus du bras, comme l'indique le croquis n° 19 *bis*.

20 à 23, Sac de voyage.

20, Patron du sac.

21, Moitié du soufflet.

22, Détail du travail.

23, Croquis du sac.

Tracez sur un morceau de canevas de Chine le patron n° 20 pour l'un des côtés, et la partie du patron jusqu'à la raie, pour le second côté. Consultez le détail du travail du n° 22 de juillet, pour la manière dont on exécute le point. Le dessin est bleu croisé en fil d'or, le point du milieu est noir : les points allongés des raies sont noirs, il faut prendre trois carrés dans la hauteur pour ces points; le trait noir un peu plus marqué, de distance en distance, se fait en cordonnet d'or. — Vous brodez de même une bande sur le patron n° 21.

Taillez trois morceaux de taffetas bleu de mêmes dimensions que vos morceaux de canevas de Chine; ouatez légèrement le taffetas, réunissez les trois morceaux en suivant les lettres de raccord, pour fixer le soufflet ; réunissez de même par un surjet les trois parties de canevas de Chine; fixez la doublure au-dessus par quelques points, de distance en distance, couvrez les coutures d'une ganse bleue et noire; faites les anses avec une ganse semblable.

Ce sac peut se faire également en tapisserie, sur canevas ordinaire ; on fera le fond couleur cuir, le dessin en soie d'Alger bleue, maïs et noire. On peut remplacer les glands par une touffe de trois glands de chêne, maintenus par un quatrième ; l'explication de ces glands a été donnée pour le panier à ouvrage, 20 à 22, planche de patrons de Juillet.

24 à 28, Géranium en papier.

24, 25 et 25 *bis*, Feuilles.

26, Patron de la fleur.

27, Dessous de la fleur.

28, Croquis de la branche.

Les boites se vendent toutes préparées, 75 cent. pour douze fleurs, chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

Tous les pétales se taillent d'un seul morceau sur le patron n° 26. Mettez un peu de colle de pâte sur



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens. 1.

le bord du bas de l'un des grandes pétales, et fixez-y l'autre grand pétale, afin de fermer la fleur. Vous mettez un peu de pâte sous le moule du cœur, et vous enfilez votre fleur; puis vous enfilez le dessous n° 27, que vous collez à la fleur. Vous montez votre branche en réunissant trois ou quatre fleurs inégales de hauteur, ainsi que cinq ou six boutons, auxquels vous laissez une tige très-courte. — Après avoir fortement cotonné la tige, vous la terminez en mettant les feuilles deux par deux, en regard les unes des autres; vous fixez avec la soie verte, puis vous passez au papier *serpente*.

Pour monter un arbuste, vous préparez plusieurs branches comme celle ci-dessus indiquée, quelques autres composées de boutons seulement, et d'autres n'ayant que du feuillage.

29 à 31, Porte-bourse en filet.

Le filet se fait en petit lacet bleu, sur un moule de la grosseur d'un crayon.

Montez 27 mailles, fermez le rang, et faites douze rangs de 27 mailles; au treizième rang, 9 fois (1 maille — 1 diminution).

14e rang. — 6 fois (1 maille — 1 diminution).

15e rang. — 6 diminutions.

16e rang. — 3 diminutions.

Taillez deux morceaux de taffetas blanc sur les patrons 29 et 30, réunissez-les sur les côtés par une couture rabattue. Prenez deux morceaux de fil de fer, l'un de 31 centimètres, l'autre de 26, vous les entourez de soie plate bleue. Vous courbez le plus grand à 11 centimètres de distance de l'un des bouts, et vous faites ensuite joindre les deux bouts que vous fixez ensemble; vous aurez ainsi le cadre du haut. Vous courbez le plus petit à 9 centimètres du bout; placez ce cadre à 2 centimètres du haut du filet, et fixez-le entre le filet et la doublure; posez le plus grand cadre, fixez-le au-dessous du premier rang du filet, et au haut de la doublure, couvrez la couture d'un rang de perles de jais blanc, posez deux rangs de perles sur le devant pour couvrir les deux fils de fer. Fixez les fonds de la doublure et du filet par quelques points; entourez d'un cercle en perles.

Attachez un bout de cordonnet à l'un des angles, enfilez une longueur de 7 centimètres et demi de perles, arrêtez à une distance de 5 centimètres sur le devant du cadre du haut. Continuez ainsi jusqu'à l'autre angle; faites un deuxième rang en fixant chaque boucle de perles aux mêmes points, puis deux rangs en les fixant au milieu du premier rang de frange en perles, c'est-à-dire en commençant par attacher le cordonnet à 2 centimètres et demi de l'angle.

Fixez de même une frange en perles sur le devant du petit cadre, en enfilant les perles sur une longueur de 8 centimètres et demi, et les arrêtant à une distance de 4 centimètres.

Pour le gland, enfilez une longueur de 12 centimètres de perles dans six brins de cordonnet, réunissez-les de manière à former six boucles de 6 centimètres que vous maintenez par une perle bleue ou par un gland de chêne, dont l'explication a été donnée en Juillet, n° 20 à 22, côté des patrons.

Les ganses se font sur 20 centimètres, en tournant deux bouts de lacet bleu et un brin de cordonnet dans lequel sont enfilées des perles.

32, Alphabet.

Consultez, pour imprimer vos chiffres, le n° 3 du côté des patrons de Juillet.

ABAT-JOUR

Nos lectrices recevront avec ce numéro la première moitié de notre second abat-jour de bougie. Avant de réunir les deux parties avec de l'eau de gomme épaisse, on découpera le feston des deux côtés.

TAPISSERIE COLORIÉE

Pochette à ouvrage sur canevas de Chine, brodée en point de marque avec de la soie d'Alger ponceau verte et noire, et du cordonnet d'or; les points en cordonnet d'or se font en croix sur le point de marque, ou en côté sur les deux extrémités du point qui recouvre; la pochette est doublée en taffetas vert ou ponceau, légèrement ouatée, et bordée d'une ganse verte et ponceau.

GRAVURE DE MODES.

Costume d'amazone.—Robe en drap léger.— Corsage postillon garni de passementerie et grelots.— Manche étroite avec jockey en passementerie. — Col droit en toile; sous-manche en organdi avec manchettes hautes en toile. — Chapeau en paille noire orné de velours et plumes.

Toilette de petite fille de cinq ans. — Robe en mohair blanc. — Jupe ornée de rubans groseilles. — Berthe et manche bouffante, garnies d'un petit tuyauté groseille. — Ceinture en large ruban avec effilé. — Collet en mohair blanc doublé de taffetas blanc, orné d'un volant tuyauté groseille, surmonté de quatre rubans groseilles. — Chapeau en crin blanc orné de rubans et plumes groseilles.

Toilette de jeune fille.— Robe de foulard des Indes à petit semé bleu, ornée d'un volant tuyauté en taffetas bleu. — Ceinture à pointes, garnie d'une ruche bleue. — Veste grecque garnie d'une ruche en taffetas bleu. — Guimpe en mousseline avec entre-deux de valencienne. — Résille bleue avec nœud en taffetas bleu.

ÉPHÉMÉRIDES

2 SEPTEMBRE 1666. — INCENDIE DE LONDRES.

Cet incendie, dont la cause n'a pas été connue, dura trois jours; il dévora 400 rues, 13,200 maisons, 89 églises, et plusieurs autres édifices publics.

En mémoire de ce désastre, le plus célèbre architecte que l'Angleterre ait produit, Christophe Wren, fut chargé, par acte du Parlement, d'élever une colonne qui existe encore, et qui n'est pas connu sous d'autre nom que celui de *Monument*. C'est une colonne cannelée, surmontée d'une urne d'où s'échappent des flammes, et ornée de bas-reliefs et d'inscriptions latines, destinées à perpétuer la mémoire de ce terrible événement.

Mosaïque

EMBLÈMES ET SYMBOLES RELIGIEUX.

Alpha et *omega*, lettres grecques. — Symboles de la Divinité.

Agneau. — Couché sur un livre ou sur la croix, emblème de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Accompagne saint Jean-Baptiste, sainte Agnès, sainte Reine, sainte Geneviève, sainte Solange.

Balance. — Emblème du quatrième cavalier de l'Apocalypse, la famine.

Baleine. — Accompagne Jonas. Dans les catacombes, Jonas et la *baleine* sont le symbole de la résurrection du Christ.

Calice. — Emblème de la Foi et de l'Eucharistie. Attribut de saint Jean l'Évangéliste, de saint Thomas d'Aquin, de sainte Barbe, de saint Ignace de Loyola. Sur les tombeaux, emblème de la dignité sacerdotale.

—

Il faut peu de livres pour être savant, il en faut beaucoup moins pour être sage.

BALZAC.

—

Le cœur de l'homme, uniquement fait pour Dieu, est toujours agité jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu.

SAINT AUGUSTIN.

—

Venise s'est enrichie avec le blanc et le noir (*le coton et le poivre*).

Proverbe italien.

—

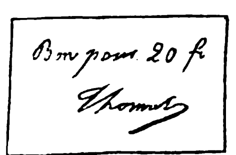
CHARADE.

Mon premier te transporte au centre de Paris ;
Il est fier ; car « c'est moi, dit-il, qui le nourris ;
» Je suis comme le cœur de cette immense ville
» Et de ses monuments non pas le moins utile :
» Que je vienne un moment à suspendre mon cours,
» La capitale à jeun voit menacer ses jours ! »
— Mon second te ramène au temps de nos vieux [âges,
Dont il dit les hauts faits et les tendres servages,
Les lais des cours d'amour... Dieu, la dame et le roi!
Telle était la devise en ces siècles de foi.
—Mon entier, arme antique, est l'attribut du suisse,
Et, quoique dans l'église exerçant son office,
Avec *miséricorde* il n'a jamais rimé...
Mais c'est en dire assez, lecteur, tu m'as nommé.

Mme J. DE GAULLE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : **A tout seigneur tout honneur.**





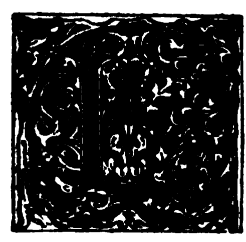




Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

HROTSVITHA

I



E dixième siècle décline, l'an 1000 approche ; date effrayante qui, dans les appréhensions populaires, doit marquer la fin du monde. Et vraiment, à voir l'aspect qu'il présente, ce monde bouleversé, qui ne croirait que les temps prédits vont s'accomplir? Partout ce n'est que cliquetis d'armes, qu'écroulement et ruines, que silence de mort ou de désespoir. Le dixième siècle! à ce mot, il semble que la lumière du jour s'éclipse, que les ténèbres couvrent de nouveau la surface de l'abîme, et que, pour ce chapitre si sombre de l'histoire, il n'y ait qu'un seul titre possible : confusion!

Eh bien, non! si malade que soit le monde, cette fois encore le monde en reviendra. Ce n'est pas de sa fin qu'il s'agit, au contraire. Toute naissance comme toute agonie, est accompagnée de convulsions souvent terribles, et celles que nous voyons ici sont les premiers signes de vie donnés par nos peuples modernes, pauvres nouveau-nés que la féodalité, leur turbulente nourrice, agite rudement dans leur berceau.

L'esprit humain n'est pas mort, mais il se tait. Et que pourrait-il dire? Une langue lui manque pour s'exprimer. Les beaux idiomes de l'antiquité s'en vont; les idiomes futurs n'ont encore qu'un bégaiement indistinct. De la Renaissance latine momentanément épanouie sous l'autorité de Charlemagne et la direction d'Alcuin, à peine un petit nombre de germes dégénérés ont échappé à la destruction.

Quoi donc! ce morne désert n'aura t-il pas à nous offrir la moindre oasis, le moindre coin fertile qui puisse abriter notre esprit?

Peut-être!

Dans un lieu sauvage, où jadis l'œil du voyageur n'apercevait au loin que la lande hérissée de genêts et de bruyères; sur le sol même arrosé tant de fois par le grand Karl du sang des indomptables Saxons, un descendant de Wittikind a jeté les fondements d'une chaste et paisible demeure, où de blanches brebis du Seigneur pussent trouver un asile contre les choses de cet âge de fer. Un siècle a fui, et l'humble bercail est aujourd'hui la riche et magnifique abbaye de Gandersheim. A l'ombre de ses murs, la charrue a fécondé la terre; des champs cultivés ont remplacé la lande stérile, et des habitations nombreuses sont venues se presser autour d'elle. Tandis qu'au dehors le travail développe et répand la vie, à l'intérieur les esprits ne sont pas moins actifs. L'étude s'y associe aux exercices pieux; l'intelligence y a ses fêtes comme la religion, et la religion, qui les sanctifie, se plaît à les confondre avec les siennes.

Certes, on chercherait difficilement une plus docte et plus vénérable assemblée que celle qu'une de ces occasions solennelles a réunie dans la grande salle du chapitre de Gandersheim. La jeune abbesse Gerberge y siége en tête de toute la communauté, dans la triple dignité de ses fonctions pastorales, de ses vertus, et du sang impérial dont elle est issue, car elle appartient à cette glorieuse maison de Saxe qui, dans ce moment, donne des maîtres à l'Occident. Quelques membres éminents du clergé, et, avec eux, de nobles invités des deux sexes, complètent le tribunal imposant appelé à prononcer son jugement sur le drame édifiant dont la première représentation a lieu ce jour-là au monastère.

Les rôles ont été confiés à celles des jeunes sœurs que leur intelligence, autant que leur zèle, rend plus aptes à les bien remplir. Les personnages ne s'expriment pas dans le rude jargon tudesque, don il faudra bien du temps et bien du génie pour faire un jour la langue de Gœthe et de Schiller, mais dans une prose latine correcte, élégante, telle en un mot qu'on la croirait écrite à Rome même, mille ans auparavant, si une certaine coupe de phrase et de certaines consonnances savamment disposées, n'y imprimaient un cachet plus moderne.

Quant au sujet de la pièce, il est aussi simple que touchant :

Sapience, noble dame grecque, illustre par ses vertus autant que par sa haute naissance, vient d'arriver à Rome, accompagnée de ses trois filles, dont l'aînée sort à peine de l'enfance. Son exemple et ses exhortations attirent au christianisme une foule de dames romaines. L'empereur Adrien, instruit par le préfet de la ville de sa présence e des effets qui en résultent, la fait comparaître devant lui avec ses filles. Décidé à les ramener par tous les moyens possibles, au culte païen, il commence par la louange et la flatterie, et leur montre un intérêt paternel. Il s'enquiert à la mère du nom de ses enfants, puis de leur âge. Cette dernière

question suggère à Sapience une idée tout à fait inattendue.

Elle se tourne vers ses filles :

« Ne vous plaît-il pas, ô mes filles! que je fatigue cet esprit grossier par quelque problème d'arithmétique (1)? »

De nos jours peut-être, on se demanderait si le moment est bien choisi; mais il n'en est pas de même au dixième siècle. Un redoublement d'attention et de curiosité se manifeste parmi les spectateurs; tous partagent évidemment l'avis de Foi, l'aînée des trois sœurs, qui s'empresse de répondre:

« Oui, ma mère, et nous vous prêterons l'oreille avec plaisir. »

SAPIENCE. O empereur! puisque vous désirez savoir l'âge de mes jeunes filles, Charité a accompli un nombre d'années diminué pairement pair; Espérance, un nombre aussi diminué, mais pairement impair; Foi, au contraire, un nombre superflu impairement pair.

ADRIEN. Par une semblable réponse, vous me laissez complètement ignorer ce que je vous demandais. »

Sapience, prenant en pitié l'ignorance de son élève improvisé, consent à s'exprimer en termes un peu moins énigmatiques. De sa réponse ainsi modifiée, on finit par induire que Charité a huit ans, Espérance dix et Foi douze.

Ce point éclairci, Adrien ne s'en tient pas là. Il veut connaître ce que signifient les locutions savantes dont Sapience s'est précédemment servie. La noble matrone poursuit complaisamment la leçon d'arithmétique. Elle explique ce qu'on entend par *un nombre superflu* ou *diminué*; *pairement impair* ou *impairement pair*, etc.

L'empereur Adrien, qui aimait, comme on le sait, les exercices d'esprit, prend sans doute un certain goût à toutes ces définitions; mais l'auditoire en prend bien davantage. Un murmure flatteur court dans ses rangs. C'est à qui exaltera soit la manière ingénieuse dont l'épisode est intercalé dans la pièce, soit le vaste savoir de l'auteur, aussi versé, se dit-on, dans les sciences du *quadrivium* que dans celles du *trivium* (2), ces deux groupes de toutes les connaissances humaines dont la réunion compose l'ensemble des *sept arts libéraux*.

Enfin le silence se rétablit. La représentation continue.

II.

A part cette digression scientifique, qui porte le cachet de son époque, rien de plus naturel dans l'expression, comme de plus sublime dans les sentiments que tout ce drame, dont nous essayons de donner ici une faible analyse.

L'empereur, après avoir épuisé vainement les voies de la douceur pour obtenir de la mère et des filles qu'elles renoncent à leur croyance, les fait jeter dans une sombre prison. Elles sortent de là, plus fortes que jamais, pour reparaître en sa présence, et y subir, cette fois, l'épreuve des menaces et des tourments. Sapience n'est pas livrée aux bourreaux, mais elle est condamnée au plus épouvantable supplice qu'on puisse inventer pour une mère. Comme la Juive héroïque dont parle le livre des Machabées, elle verra ses enfants déchirées par le fer, consumées par le feu, périr sous ses yeux lambeau à lambeau dans d'horribles tortures qu'un seul mot de leur part pourrait faire cesser; et ce mot, loin de le dicter aux jeunes victimes, elle emploiera sans relâche la suprême autorité de ses exhortations, de ses encouragements, de ses prières, pour qu'il ne soit pas dit.

Les deux sœurs aînées subissent successivement le martyre, sans laisser échapper un signe de faiblesse. Des trois filles de Sapience, une seule lui reste, la plus jeune, une enfant à peine entrée dans la vie, et qui n'en connaît que les sourires.

Cependant, soit honte, soit pitié, l'empereur en face de cette enfant, suspend ses ordres sanguinaires. Il essaie de nouveau ce que pourront sur elle les promesses et la douceur. Il ne lui demande qu'une chose bien facile. Qu'elle dise seulement :

« Grande Diane! »

Et il sera content.

Mais une autre voix, la voix d'Espérance, livrant, après Foi, sa tête au tranchant du glaive, résonne encore à l'oreille de leur sœur survivante :

« O Charité! ô ma sœur bien-aimée et maintenant unique! ne vous effrayez pas des menaces de ce tyran, ne redoutez pas les supplices; tâchez d'imiter l'inébranlable fidélité de vos sœurs, qui vous précèdent dans le palais du ciel. »

Sa mère, d'ailleurs, n'est-elle pas là, toujours là, pour la soutenir et l'encourager? Charité résiste aux sollicitations emmiellées de l'empereur; bientôt après aux orages de sa colère; et, enfin, à l'horreur des tourments. Une fournaise ardente est allumée; mais, durant trois jours, les flammes entourent l'enfant sans la toucher. Une protection miraculeuse s'est étendue sur elle. C'était, du reste, une croyance généralement répandue que le fer seul pouvait donner le coup de mort aux martyrs. Le moment fatal est venu. L'empereur a quitté la scène; Antiochus, le préfet de la ville, qui, rude et cruel, a tout fait pour l'irriter contre les courageuses chrétiennes, préside au supplice.

ANTIOCHUS. Charité, découvrez votre tête aussi dure que le marbre, et livrez-la à l'épée du bourreau.

CHARITÉ. Pour cela, loin de vous résister, j'obéis avec joie à vos ordres.

SAPIENCE. C'est à présent, ma fille, à présent qu'il faut nous réjouir dans le Christ. Pour moi, je n'ai plus aucun souci au cœur, assurée, comme je le suis, de votre victoire.

CHARITÉ. Donnez-moi un baiser, ma mère, et recommandez au Christ mon âme, qui doit retourner vers lui.

SAPIENCE. Que celui qui vous a donné la vie dans mon sein daigne reprendre votre âme, souffle céleste qu'il a fait descendre en vous.

CHARITÉ. Gloire vous soit rendue, ô Christ qui m'appelez à vous avec la palme du martyre.

SAPIENCE. Adieu, ma fille bien-aimée, et lorsque dans le ciel tu seras l'épouse du Christ, souviens-toi de ta mère.

(1) Traduction de M. Charles Magnin.

(2) L'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique étaient comprises dans le *quadrivium*; la grammaire, la rhétorique et la dialectique dans le *trivium*.

Avec cette scène, si sublime dans sa simplicité, mettez un moment en parallèle l'étalage orgueilleux du stoïcisme païen, qu'il sera petit !

« Donnez-moi un baiser, ma mère. » Charmante ingénuité de l'enfant de huit ans, qui va traverser la mort pour se réveiller dans la vie éternelle, comme elle traversait le sommeil de chaque nuit pour retrouver le soleil du lendemain, emportant sur son front le baiser maternel, bénédiction du soir, viatique de toute séparation, récompense de toute tâche bien remplie. Et la mère le lui donne, dans la joie éplorée du triomphe ; mais tandis que son regard suit la jeune victorieuse jusque dans les félicités célestes qui l'attendent, la nature lui arrache ce cri d'inquiet amour :

« Souviens-toi de ta mère ! »

III.

Le drame ne finit pas là. Une dernière scène nous conduit à quelque distance de Rome, dans un de ces lieux solitaires où les fidèles allaient cacher la tombe des martyrs. Aidée de quelques pieuses mères de famille qui l'ont suivie, Sapience y dépose les trois jeunes filles dans leur lit funèbre, comme, autrefois, les détachant doucement du sein maternel, elle les couchait endormies dans leur berceau.

« O terre ! reçois ces tendres fleurs, nées de mes entrailles. Conserve-les avec tendresse dans ton sein formé de même matière qu'elles, jusqu'au jour de la résurrection, où elles reverdiront, je l'espère, avec plus de gloire. »

La terre a recouvert les saintes reliques. Tout est fini pour Sapience ; pourtant elle ne s'absorbe pas dans l'égoïsme des grandes douleurs ; il lui reste une pensée pour autrui. Les charitables matrones qu'elle remercie de leur assistance, lui proposent de demeurer auprès d'elle. Sapience refuse.

LES MATRONES. Pourquoi ce refus ?

SAPIENCE. De peur que l'intérêt que vous me témoignez ne vous fatigue. N'est-ce pas assez que vous ayez passé trois nuits avec moi ? Allez en paix, et retournez chez vous heureusement.

Quelle immense affliction se trahit dans la tranquille générosité de cette phrase si simple ! Oui, elles peuvent retourner heureusement chez elles, en femmes qui vont accueillir sous leurs toits les caresses de leurs enfants. Quant à celle qui n'en a plus, voyons le dédain, voyons l'espérance qui peuvent rester encore à sa vie terrestre.

LES MATRONES. Ne voulez-vous pas revenir à Rome avec nous ?

SAPIENCE. Nullement.

LES MATRONES. Et qu'avez-vous dessein de faire ?

SAPIENCE. De rester ici, pour voir si ma prière et mes vœux seront exaucés.

LES MATRONES. Que demandez-vous ? que désirez-vous ?

SAPIENCE. Seulement de mourir en Jésus-Christ, quand j'aurai fini ma prière.

LES MATRONES. Notre devoir est d'attendre, jusqu'à ce que nous vous ayons aussi donné la sépulture.

SAPIENCE. Faites selon votre désir.

Quarante jours s'écoulent. Alors la mère martyrisée dans ses enfants, exhale vers le ciel, à côté de leur tombe, une supplication, on pourrait presque dire une sommation suprême, car elle a eu foi dans la parole du Christ, et, créancière légitime, elle ose demander au Christ de l'acquitter. L'auteur s'élève ici, par le style et par la pensée, jusqu'à la plus haute majesté du spiritualisme chrétien.

« Adonaï-Emmanuel, toi qu'avant le commencement des temps, la divinité du Créateur de toutes choses a engendré.

. . . .

» O Christ ! que l'aimable sérénité des anges et la douce harmonie des astres te réjouissent ! que la science de tout ce qu'on peut savoir, et que tout ce qui est composé de la matière des éléments se réunisse pour te louer !

» Je me rappelle que tu as promis à tous ceux qui, par respect pour ton saint nom, renonceraient à la jouissance des biens terrestres, qu'ils seraient récompensés au centuple, et recevraient pour couronne la vie éternelle. J'ai fait ce que tu as ordonné ; j'ai perdu sans murmurer les enfants à qui j'avais donné le jour. Ne tarde donc pas, ô Christ ! à tenir fidèlement ta promesse. Mais qu'au plus tôt délivrée des liens corporels, j'aie la joie de voir mes filles reçues dans le ciel, elles que sans balancer je t'ai offertes en sacrifice, etc. »

Cette magnifique prière termine la pièce ; en l'achevant, Sapience rend le dernier soupir, et les fidèles matrones, témoins de sa mort, résument par ces simples paroles l'enseignement que le drame renferme :

« Recevez-la, Seigneur, dans votre sein. Amen.

— Amen ! » répond dans l'auditoire un écho de pieuses voix.

Les spectateurs, cessant de contenir leurs impressions, ont quitté leurs siéges. Tous les cœurs sont attendris ; bien des yeux sont mouillés de larmes. Gerberge se tourne vers une religieuse qui jusqu'alors est restée immobile, cachée derrière ses compagnes, et le front abrité sous son voile. Elle lui fait signe d'approcher, la prend par la main, et, avec tout l'orgueil d'une mère, présente à l'assistance sœur Hrotsvitha comme l'auteur du drame qui vient d'exciter de si vives émotions. Nul ne s'en étonne ; ce n'est pas le premier qui soit sorti de cette plume élégante, non moins habile à dépeindre, sous toutes leurs formes, les mouvements du cœur que les triomphes de la vertu chrétienne.

La religieuse s'incline, modeste et les yeux baissés, devant les doctes personnages qui l'encouragent de leurs graves éloges.

« Hommes pleins de savoir et de vertus, dit-elle, qui ne portez point envie aux succès des autres, et qui les félicitez, au contraire, comme il convient à de vrais sages, ce n'est pas moi, je le sais, mais le dispensateur de la grâce qui opère en moi, que vous avez loué, persuadés que le peu de connaissance que je possède est d'une portée bien supérieure à mon faible génie féminin (1). »

Puis relevant les yeux vers le ciel, elle ajoute avec ferveur :

« A celui-là seul qui peut tout, à celui qui jadis

---

(1) Épître dédicatoire de Hrotsvitha, en tête de ses œuvres dramatiques.

a délié la langue de l'ânesse de Balaam, toute louange est due. *Gloria in excelsis Deo!* »

Et le même chœur répond encore :

« Amen ! »

IV

La représentation dramatique que nous venons de décrire a-t-elle vraiment eu lieu, il y a neuf siècles à l'abbaye de Gandersheim?

Rien ne nous autorise à l'affirmer. Mais, si le fait n'est pas très-authentique, il n'est pas non plus tout à fait improbable. Notre garant, sur ce point, est le traducteur même du théâtre de Hrotsvitha, feu M. Charles Magnin, dont les savantes conjectures en ont fourni l'idée première. A cette époque de chaos, les jeux scéniques, exilés de la société laïque par la rudesse des mœurs, avaient trouvé un refuge dans les monastères. Là, ainsi qu'aux premiers jours de leur origine païenne, ils servaient d'auxiliaires à la religion, et offraient en même temps un agréable délassement aux esprits encore amoureux des plaisirs intellectuels.

Hrotsvitha était de ce nombre. A vingt-trois ans, dans toute la fleur de la jeunesse, elle avait quitté le monde et embrassé la vie claustrale. Quelle circonstance motivait sa détermination? Était-ce une de ces irrémédiables douleurs qui brisent une existence tout entière? l'une de ces grandes déceptions qui nous éclairent tout à coup sur les imperfections de notre nature et la vanité des espérances humaines? ou bien l'une de ces chutes terribles, dont la main du médecin céleste peut seule guérir les meurtrissures? On l'ignore ; mais le calme qui respire dans le style de la docte religieuse, les préoccupations littéraires qui paraissent dominer exclusivement son esprit dans le peu de lignes écrites par elle en dehors des fictions poétiques, ne permettent guère de supposer qu'aucune impulsion violente du cœur l'eût jetée dans les austérités de la vie monastique. Peut-être ne serait-on pas très-loin de la vérité, en racontant ainsi son histoire :

Hrotsvitha, née dans les rangs de la société où le loisir des mains permet à l'esprit de replier toute son activité sur lui-même, portait en elle une imagination créatrice, et des aspirations ardentes vers le beau. De bonne heure elle dut prendre en dégoût le spectacle du monde et de ses passions vulgaires, qui contrastait si péniblement avec ce type de perfection, dont la réalité ne se trouve qu'au sein de Dieu même. Le don du génie, — ce don trop souvent funeste à ceux qui l'ont reçu d'en haut, — l'entraînait hors des voies communes dans les sentiers qui mènent à la gloire, mais quelquefois aussi à l'abîme, comme plus d'un triste exemple, surtout chez les femmes, l'a prouvé. Elle chercha donc un port où sa vie pût jeter l'ancre à l'abri des périls.

Les premiers monastères avaient été jadis des sanctuaires de science ainsi que de piété; la tradition n'en était pas perdue, et, au milieu des ténèbres qui enveloppaient la société humaine au dixième siècle, le peu de lumières qui subsistaient encore, ne brillaient plus qu'au fond des cloîtres. Ce fut dans l'abbaye de Gandersheim, dont l'histoire fait le sujet de l'un de ses poèmes, que Hrotsvitha vint prononcer les vœux qui allaient donner aux élans de son âme un but divin, et à sa vie toute la paix qu'exigent, pour fructifier en liberté, les occupations de l'intelligence.

Digne fille de saint Benoît, dont la règle imposait à ses disciples, à côté de la méditation et de la prière, l'obligation d'un travail utile, la jeune religieuse entreprit de faire servir le fruit de ses études à l'édification des fidèles. Sa faible main ne pouvant défricher la terre, s'appliquait sans doute à ces copies d'anciens manuscrits qui nous ont conservé, bien imparfaitement, hélas! le trésor cruellement ébréché de l'antiquité littéraire. Dans la société des beaux génies dont les œuvres passaient ainsi sous ses yeux, elle amassait, d'une part, l'érudition philosophique qu'elle aime à étaler parfois dans ses œuvres ; de l'autre, elle perfectionnait son goût et son style, dont la pureté, associée aux grandeurs morales du sentiment chrétien, empreint ses productions d'un caractère inconnu aux chroniques et aux poèmes barbares que partout ailleurs son temps voyait éclore.

V

Les premières compositions de Hrotsvitha sont des récits en vers latins, tirés généralement des pieuses légendes qui couraient le monde et charmaient les imaginations naïves de cette époque. Ils offrent moins d'intérêt que son théâtre. La forme narrative n'a pas, pour remuer les âmes, la même puissance que la forme dramatique, et le talent de l'auteur n'avait pas encore atteint son plus haut degré de maturité. Cependant, ils renferment des passages bien traités; le style en est pur, et, somme toute, la gloire de Hrotsvitha ne perdrait rien à ce qu'un bon traducteur fît pour ses petits poèmes ce qu'a fait pour ses drames l'estimable savant dont l'Institut déplore la perte récente.

Les connaisseurs louent en particulier celui qui a pour sujet la décollation de saint Denis; d'autres poèmes ne sont pas dénués d'un certain attrait romanesque. Telle est l'histoire émouvante d'un jeune homme que l'entraînement d'une passion funeste a livré au démon. Elle vaut la peine qu'on s'y arrête un instant.

La scène se passe en Asie, au quatrième siècle. L'audacieux a osé lever les yeux sur la fille, jeune et belle, d'un citoyen de Césarée, et former en secret le vœu de gagner son affection et d'obtenir sa main. Pensée doublement sacrilége, car celle qu'il aime, destinée par ses parents à l'austère existence des vierges chrétiennes, est déjà la fiancée du Seigneur; et lui, jeté en dehors de tous les rangs sociaux, végète sur la terre à côté du bœuf qui laboure la terre, du chien qui garde les troupeaux : il est esclave.

Elle ne peut être à lui; il le sent, il le voit, et tombe dans le désespoir. Le moment est bon pour le Tentateur; le Tentateur se présente. Un marché fatal est signé; au prix de tourments éternels dans l'autre vie, l'insensé achète quelques jours de bonheur ici-bas. Le mariage qui semblait impossible se fait; mais les joies en seront courtes et troublées. L'épouse ne tarde pas à comprendre qu'un redoutable secret dresse un mur invisible entre son cœur et celui de son époux. Elle se demande pourquoi, à

l'aspect de la maison du Seigneur, il pâlit et recule ; pourquoi, loin d'y porter avec elle ses actions de grâce et ses prières, il va seul errer à l'écart comme un maudit. Le mystère se découvre ; les doux liens qu'il a payés si chers sont brisés. L'ombre d'un monastère ensevelit pour jamais la jeune femme qui va, dans le sein de Dieu, retrouver la paix qu'elle a momentanément perdue au contact des passions humaines. L'infortuné reste seul, avec ses remords, et ses terreurs, en face de l'horrible créancier, qui tient en main sa signature. Les joies de la victoire seront-elles pour l'enfer? Va-t-il ouvrir son large gouffre et ensevelir sa victime? Non ; grâce à l'intervention d'un grand saint, l'aventure finit d'une manière plus consolante. Le siége épiscopal de Césarée est alors occupé par un illustre docteur, par l'un des pères les plus vénérés de l'Église d'Orient. Basile exorcise le pécheur pénitent ; il enlève au démon l'âme qui s'était donnée à lui, et la rend au Seigneur, dont la miséricorde en effacera les souillures et en apaisera les douleurs.

VI

Étudier les œuvres d'un auteur, c'est entrer en société, c'est vivre avec ce qui est vraiment lui : avec sa pensée. Cependant, incomplètement satisfaite par cette intimité intellectuelle, notre curiosité voudrait encore se représenter sa personne ; la ressusciter pour ainsi dire à travers les âges, et la faire comparaître matériellement devant nous. S'il s'agit d'un auteur féminin surtout, cette question se présente d'abord à l'esprit : Était-elle belle?

Une gravure sur bois, jointe à la première édition de ses œuvres, imprimée au début du seizième siècle, représente Hrotsvitha agenouillée devant l'empereur Othon le Grand, et lui faisant hommage du recueil de ses compositions ; cette figure monacale, esquissée en profil presque perdu, ne saurait, fût-elle plus authentique, et due, comme on l'a supposé, au dessin même d'Albert Durer, nous aider beaucoup à la connaître.

Pourtant, nous osons l'affirmer ; oui, Hrotsvitha était belle. Le génie est toujours beau, quelles que soient les lignes du visage qu'éclaire son regard lumineux et profond, ce regard suffit pour le transfigurer et y répandre un charme dominateur que rien n'égale. Les yeux baissés, peut-être l'humble nonne était-elle insignifiante ou laide, je n'en sais rien ; mais dès que sa paupière se relevait, soyez-en sûrs, Hrotsvitha était belle.

Le cours des années qui, plus ou moins rapidement, mais inévitablement, ternit toute beauté, respecta néanmoins dans la religieuse de Gandersheim celle de l'intelligence. Après *Sapience*, dernière pièce de son théâtre, elle paraît avoir abandonné cette forme de composition ; mais sa veine poétique n'était pas épuisée. Loin de là ; on la voit, toujours à l'œuvre, aborder alors des sujets qui, pour l'importance, ne le cèdent en rien à ceux déjà traités par elle. Tantôt sous l'impulsion de son patriotisme germanique, elle écrit le *Panégyrique des Othons*, poème consacré aux gloires de la maison de Saxe, et qui fournit à l'histoire des renseignements précieux sur le grand prince, premier chef du saint Empire ; tantôt inspirée par un sentiment plus personnel encore, elle célèbre la fondation du noble monastère de Gandersheim, ainsi que les divers épisodes liés à la vie de ses plus illustres abbesses. Lorsque la mort vint lui ôter la plume des mains, elle était presque septuagénaire.

Cette mort, on peut le présumer, fut douce et paisible comme le sommeil qui termine la journée utile du bon ouvrier. Nous savons, en effet, comment Hrotsvitha comprenait le but du savoir ; elle avait compris de même et accompli, autant qu'il était en elle, la mission donnée ici-bas au génie, de répandre parmi les hommes l'amour du beau et du bien.

Des siècles s'étaient écoulés depuis que cette voix pieuse, la *forte voix de Gandersheim*, comme elle-même se nomme, avait cessé de se faire entendre, et le souvenir de Hrotsvitha, perdu dans la nuit du passé, y dormait avec tant d'autres oubliés après lui, quand un manuscrit contenant ses drames et la plus grande partie de ses poèmes, fut déterré, dans la poudre de quelque monastère, par l'érudition allemande, dont l'enthousiasme patriotique le rendit au jour. L'imprimerie, au milieu des magnifiques chefs-d'œuvre de l'antiquité, qu'elle ressuscitait avec amour, ne dédaigna pas, en pleine Renaissance, de reproduire à côté du latin de Térence celui de son humble imitatrice. La renommée de la religieuse saxonne pénétra dès lors dans les divers pays de l'Europe. L'Angleterre envia cette gloire féminine à l'Allemagne, et voulut la lui disputer. Sans être populaire en France parmi la foule, elle n'y fut pas ignorée des hommes lettrés. L'exemplaire des œuvres de Hrotsvitha que possède la Bibliothèque Mazarine, et qui paraît avoir appartenu au poëte Philippe Desportes, dont la signature se lit sur le premier feuillet, suffirait pour en rendre témoignage. Desportes, emmené en Pologne par le duc d'Anjou, roi élu de ce pays, avait sans doute, à son retour en France, rapporté de son double voyage à travers l'Allemagne, cette précieuse acquisition. Plus tard, l'illustre nonne, qui faisait tant d'honneur à leur ordre, attira l'attention des savants bénédictins de Saint-Maur ; mais c'est de nos jours seulement que de beaux travaux d'érudition littéraire ont vulgarisé son nom dans le public. Grâce à ces intéressantes études, en contemplant de loin, dans les profondeurs du passé, cette figure de femme isolée au milieu des ténèbres, l'œil se repose avec un sentiment de consolation sur elle, et l'on acquiesce volontiers à l'éloge chaleureux que le regrettable traducteur de son théâtre donne à celle qu'il appelle une Sapho chrétienne :

« Dans la nuit du moyen âge, on signalerait difficilement une étoile poétique plus pure et plus éclatante. »

APHÉLIE URBAIN.



BIBLIOGRAPHIE.

FABLES



Celui qui, en écrivant des fables, croirait égaler La Fontaine, ferait bien de méditer *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf*, ou *le Corbeau voulant imiter l'Aigle*. Florian lui-même, malgré sa grâce, n'a pu y réussir; et pourtant ce genre a, de tout temps, séduit les écrivains moralistes. Cacher une rude vérité sous l'enveloppe ingénieuse de l'allégorie, faire discourir les animaux afin de donner une leçon aux hommes, emprunter à la nature le voile sous lequel on dérobe une morale sévère, une critique spirituelle, il y a là de quoi tenter l'esprit et l'imagination; ce cadre étroit fait bien ressortir une idée, et le piquant de la mise en scène la grave dans la mémoire. Aussi, il y aura toujours des fabulistes, qui, sans égaler un modèle inimitable, ne manqueront, à des degrés divers, ni d'invention ni de mérite.

Voici trois nouveaux volumes de *Fables*, auxquels nous ferons quelques emprunts. Le premier est dû à la plume aimable d'un bon prêtre, qui s'est délassé de plus sérieux travaux en rimant avec facilité quelques jolis apologues; rien de cherché, ni de prétentieux dans sa manière; il se borne à envelopper dans un petit drame gracieux un sage avertissement, et à jeter sur les pages sévères d'un livre de morale une guirlande de fleurs.

Nous citons :

La Jeune Femme et le Rossignol.

La terre se parait de fleurs et de verdure,
Et souriait au soleil du printemps;
Tout bruissait, chantait dans la nature;
Tout était gai comme on l'est à quinze ans.
Une femme, une jeune mère,
Un peu frivole, un peu légère,
Se délassait, en prenant un bain d'air,
Des plaisirs du dernier hiver.
Elle écoutait, émerveillée,
Le rossignol chantant sous la feuillée,
Quand tout à coup le charme disparut :
Vainement en blanche mantille
Elle écoutait sous la verte charmille;
« Plus aucun chant; l'oiseau se tut.
Pourquoi ce silence? dit-elle;
Bon rossignol, naguère si joyeux,
Pourquoi toujours à tire-d'aile
Te vois-je maintenant voler silencieux?
— C'est qu'une mère de famille
Ne peut pas s'amuser comme une jeune fille,
Lui dit le raisonnable oiseau;
J'ai cinq enfants, c'est un bien lourd fardeau :
Il faut veiller sur leur enfance,
Guider leur inexpérience,
Les réchauffer, les soigner, les nourrir:
Eh! comment voulez-vous que je songe au plaisir?
Je n'ai personne à mon service;
Je dois pourvoir à tout, préparer les repas.
Chétif oiseau, je n'ai pas de nourrice,
Et j'en aurais, que je n'en voudrais pas!
Quels pauvres soins que ceux d'une étrangère!
Ah! quand on a le bonheur d'être mère,
Est-il et peut-il être un plus doux passe-temps,
Que celui de soigner, de nourrir ses enfants? »
Tout en causant, l'oiseau, plein de son rôle,
Continuait de s'occuper des siens,
Et la femme, pensive et déjà moins frivole,
Disait : — Mais si j'allais voir ce que font les miens (1)?

Les *Fables* de madame Adèle Caldelar ont un tour piquant, de l'originalité, et la forme en est souvent élevée et poétique. — Nous en citerons deux d'un genre fort différent :

Les Trois Roses et le Passant.

LE PASSANT A LA PREMIÈRE ROSE.

Que je te plains, ô pauvre rose!
D'hier matin à peine éclose,
Avant ce soir tu vas mourir!

LA PREMIÈRE ROSE.

Hélas! plus jeune encor que n'ai-je pu finir!
C'est quand l'aile de la rafale,
Pour ma beauté sans nul égard,
M'enleva mon premier pétale,
Qu'il me fallait périr. Passant, je meurs trop tard!

LE PASSANT A LA DEUXIÈME ROSE.

Que je te plains, ô pauvre rose!
D'hier matin à peine éclose,
Avant ce soir tu vas mourir!

LA DEUXIÈME ROSE.

Hélas! tu dis trop vrai! que ne peut le zéphyr
Prolonger les instants de ma courte existence!
Vois : mon premier bouton à mes côtés éclot;
Des autres le coton protége encor l'enfance;
Mon ombre les couvrait. Passant, je meurs trop tôt!

---

(1) *Morale en action et en Apologues*, par l'abbé Barthélemy de Beauregard, chez Humbert, rue Bonaparte, 43. Un joli volume, prix : 1 fr.

LE PASSANT A LA TROISIÈME ROSE.

Que je te plains, ô pauvre rose !
D'hier matin à peine éclose,
Avant ce soir tu vas mourir !

LA TROISIÈME ROSE.

Passant, sur mon destin garde-toi de gémir,
De sa main l'Éternel lui-même
En a fixé le terme, et non pas le hasard.
Qui meurt par son ordre suprême
Ne meurt ni trop tôt ni trop tard.

Le Perdreau et ses Épouses.

Un jour, un honnête perdreau
Voulut tâter du conjungo.
Il va demander une aiglonne,
Elle était pauvre, on la lui donne.
Et huit jours, le pauvre amoureux,
Des perdreaux fut le plus heureux,
Mais son bonheur ne dura guère.
Non qu'il eût à se plaindre en rien de sa moitié;
Mais quand l'épouse allait visiter le tonnerre,
De la route l'époux demeurait à moitié ;
Alors désespéré, dans sa douleur extrême,
De ne pouvoir la suivre il accusait le sort;
Il eût dû s'accuser lui-même.

Sur ces entrefaites, la mort
Vient trancher les jours de l'aiglonne.
Grand chagrin du mari. Mais (le cas n'est pas neuf),
Bientôt fut consolé l'inconsolable veuf,
Qui convole au plus vite avec une dindonne.
— Au moins, se dit-il, Dieu merci,
Je ne verrai pas celle-ci,
Dans les plaines de l'air, s'élevant à ma vue,
S'aller perdre au sein de la nue :
J'ai, de ce coup, je crois, rencontré le bonheur.
Trois jours il garda son erreur.
Mais le matin du quatrième,
Avec celle qu'il tient pour un autre lui-même,
Quand, las d'aller à terre, il veut prendre son vol,
Elle ne le peut suivre, et reste sur le sol.

Vainement, le perdreau se désole et murmure;
Que peut-il reprocher à cette créature,
Que le sort fit pour vivre en bas,
Boire, manger, dormir, de qui gonfler sa plume
Est tout le talent ici-bas ?
Quant à moi, je ne le vois pas,
Et, dans ce point, je me résume.
Cette fois comme l'autre, auteur de son ennui,
Il ne doit s'en prendre qu'à lui.

Aux aiglons, laissez les aiglonnes;
Aux dindons, laissez les dindonnes.
Voulez-vous être heureux ? croyez-en mes avis :
Perdreaux, épousez des perdrix (1).

A un troisième volume, celui de M. Antoine Carteret, nous empruntons cette fable, qui renferme une idée juste :

L'Épi et l'Ormeau.

Au bord d'un champ, coiffé d'une rose clochette,
Un épi goûtant peu cette fraîche toilette,
Penchait la tête et se plaignait.
Un ormeau, son voisin, qu'en tous sens étreignait
De ses longs bras un cep à la séve opulente,
Lui dit : — Petit, d'où te vient ta douleur?
— Ah ! répliqua l'épi d'une voix triste et lente,
Je suis si las de porter cette fleur!
— Pauvret, alors donc quelle affaire
S'il te fallait garder sur toi,
Une souche pesant plus qu'une treille entière !
— Seigneur, vous êtes fort mille fois plus que moi,
Je crois même bien davantage.
— C'est vrai, reprit l'ormeau, ma remarque est peu sage
Le liseron dont tu vis entouré,
Est sans doute plus pour ta tige
Que n'est pour moi ce cep dont mon front est paré,
Et dont jamais je ne m'afflige.
La brise du matin te balance à son gré,
Tandis que je tiens ferme au vent qui tord les saules.

Pour cette fois, c'étaient de bons propos.
Pour bien comparer deux fardeaux,
Il faut d'abord mesurer les épaules (1).

Ces trois recueils de Fables sont remarquables à des titres divers : — le premier par la simplesse et la naïveté gracieuse des vers; le second par un tour original et des idées qui ne sont point vulgaires; le troisième enfin, par un grand sens qui rachète ce que la forme a souvent de sécheresse positive, comme la perle cachée au fond de l'huître fait oublier son enveloppe grise et pierreuse. Œuvres intéressantes au surplus toutes les trois, et qui montrent qu'à l'heure qu'il est, on trouve encore en France beaucoup de généreux esprits qui ne demandent aux lettres que le plaisir de les cultiver.

PETITS ET GRANDS

Par MARIN DE LA LIVONNIÈRE

OTTO GARTNER

PAR LE MÊME (2).

Voilà deux petits livres qui font doucement leur chemin dans le monde, sans tintamarre ni réclame, et plaisent à tous ceux entre les mains de qui ils sont tombés. C'est de la littérature honnête, loyale, chrétienne dans le fond, spirituelle dans la forme, signée d'un nom hier inconnu, mais qui demain aura sa très-juste part de réputation, ainsi que le méritent l'âme et l'esprit dont ces deux romans sont remplis.

Le premier récit, *Petits et Grands*, se passe au temps de la révolution, dans le Bocage et après la défaite des armées vendéennes. Un courageux jeune homme, André de Milly, sauve à travers les périls et les embûches de cette époque funeste, sa

(1) *Fables morales et religieuses*, par madame Adèle Caldelar. — Un très-beau volume in-8° avec gravures, prix : 10 fr. Chez Élie Gauguel, éditeur, 12, rue Cassette, Paris.

(1) *Fables*, par Antoine Carteret. Librairie Hachette, 77, boulevard Saint-Germain, Paris. Un volume in-12, prix : 2 francs.

(2) Paris, 29, rue de Tournon, chez Charles Douniol.

fiancée et la mère de celle-ci, traquées par les ennemis qui ont soif de leur vie et de leurs biens, comme des Européens poursuivis par les Peaux-Rouges. André est assisté par un domestique et un fermier, deux *petits* de la terre envers qui les grandes dames se sont montrées jadis bonnes et généreuses. Ce drame, qui se joue dans les Landes et au bord de la mer, fait battre le cœur, mais la plume de M. de la Livonnière sait amener le sourire aussi bien que les larmes, et sa gaieté française est du meilleur goût et du meilleur aloi.

Otto Gartner est une scène de nos jours. Dans un cadre très-simple se développe un beau caractère d'homme, fier, probe et généreux. Un mystère plane sur l'histoire entière et y répand un vif intérêt. Ces deux ouvrages peuvent être placés entre toutes les mains, ils sont aussi inoffensifs qu'aimables.

LIVRES D'ENFANTS

LA JEUNESSE DES PRINCES

Par Mme ÉMILIE CARPENTIER (1).

L'aimable auteur de ce joli livre a un don particulier pour faire revivre le passé; elle le peint avec des couleurs vives et vraies, et elle sait puiser aux grandes sources de l'histoire un délassement instructif pour les enfants. — Ce nouveau volume renferme six Nouvelles, où figurent tour à tour Childebert, les deux comtesses de Bretagne, Jeanne de Penthièvre et Jeanne de Montfort; Gaston-Phœbus et son malheureux fils, les enfants d'Édouard IV, le jeune duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, et le jeune duc de Berry, qui fut Louis XVI. Ces histoires des rois-enfants plairont à la jeunesse, elles ont de l'intérêt et de la grâce, et elles méritent d'être remarquées parmi tant de livres écrits pour l'enfance, et dont si peu cependant sont dignes des suffrages d'une mère.

(1) Un joli volume cartonné. Chez J. Vermot, libraire-éditeur, 33, quai des Grands-Augustins.

MÉMOIRES D'UN BÉBÉ

Par MARIE DE BRAY.

Ceci est tout à fait, ainsi que le titre l'annonce, un livre de petites filles, il est doux, innocent, bon, comme elles le sont toutes, du moins il faut l'espérer, et vraiment, ce joli volume ne manque pas d'intérêt, et les tableaux enfantins que décrit la poupée, le *Bébé*, ainsi qu'on le nomme dans un argot d'un goût douteux, ces tableaux sont gracieux autant qu'inoffensifs. — Nous recommandons aux jeunes mères ce petit ouvrage; il pourra quelquefois, par ses sages leçons, les remplacer auprès de leurs petits enfants (1).

M. B.

(1) Un joli volume avec gravures. Chez Dillet, rue de Sèvres.

ALTHÉE

I

CHEZ MADAME FRANÇOIS.



Nos pensées, on n'en saurait douter, reflètent les nuances des objets qui nous entourent; témoin l'aimable et spirituel Xavier de Maistre, qui, pour avoir, sans motif plausible, endossé sa robe de chambre et mis ses pantoufles, finit par sentir du malaise. C'est par la même raison que, dans le petit intérieur de madame François, bêtes et gens avaient l'air maussade et le ton aigre; c'était pourtant une excellente femme, mais faite pour comprimer un élan quel qu'il fût.

Néanmoins, une jolie petite fille s'épanouissait sous ce toit, comme une rose le long d'un chemin bordé d'épines. Althée, orpheline et sans autre appui que sa tante, ne voyait l'univers qu'à travers le microscope de famille, et ses idées avaient pris la forme des idées de madame François, au point que la vulgarité ne lui déplaisait pas. On se fait à son moule. L'enfant du soldat joue avec un sabre, comme l'enfant du menuisier avec un rabot. Althée jouait avec la minutie.

Il y a des intérieurs où l'observation est facile, ou plutôt inévitable ; tout s'y montre au dehors : beautés et faiblesses. Telle était la maison de madame François, où logeaient ensemble sans se convenir, bonté, mauvaise humeur, générosité, politesse.

L'enfant avait des amies de son âge, et comme au moral et au physique, elle imitait toujours, son propre caractère ne se dessinait point. Les modèles d'ailleurs n'étaient point dignes de poser devant Althée.

Il y a des petites filles faites d'un seul morceau, taillées dans la vanité : elles marchent la tête haute, elles sont fières de leur robe, de leur chapeau, de tout ce qui n'a pas dépendu d'elles, et n'ont point honte de leur ignorance, de leur manque d'éducation, de leurs sottes prétentions. C'est le portrait de Rosine, l'amie intime, c'est-à-dire celle qui demeurait à côté, et que pour cette raison on voyait tous les jours. Althée en la regardant devenait vaniteuse, hautaine à l'égard des inférieurs, pleine enfin de misérables défauts.

Au nombre de ses compagnes, il y avait encore Florence, qui s'éveillait en dormant, mangeait en dormant, marchait en dormant. Althée par occasion s'endormait pour imiter Florence.

Si la journée se passait avec Octavie, il était de rigueur de monter sur les tables, de tirer la queue du chat, d'être mordue, etc. Ainsi toujours copiant, Althée ne s'arrêtait jamais en face d'elle-même, et restait comme étrangère à son propre esprit.

Chez madame François on ne pensait pas beaucoup, faute de temps, les heures se succédaient sans profit. On se répandait tous les jours en soins inutiles, en divertissements vides, en conversations puériles ; on parlait sans rien dire, on travaillait sans rien faire, on s'amusait sans plaisir. Althée se formait à cette école. Sur le rien s'élevait l'édifice, la base manquait, et la vie, dont les pierres s'amoncellent si vite, s'élevait menaçante comme ces tours mal assises qui effraient le voyageur.

Madame François, quoique portant lunettes, voyait peu ; j'entends au moral, car pour ce qui ressort du monde physique, elle se plaisait à dire, et c'était vrai, que rien ne lui échappait. L'esprit de sa nièce, n'ayant malheureusement ni forme ni contour, elle n'eut garde de le voir et de le cultiver. Chaque année développait les facultés intellectuelles de la petite fille, elle entrevoyait sans les comprendre ces ombres qu'une voix sérieuse doit nommer à l'enfant, de peur qu'il ne se trompe. Madame François appelait mérite ce qui n'est qu'avantage, enfantillage ce qui est défaut, faiblesse ce qui fait peur à ceux qui ont appris du passé à craindre l'avenir !

Comment donc menait-on la vie chez madame François ? Hélas ! un peu comme chez madame Clément, comme chez madame Thomas, un peu comme chez nous tous.

C'est le moment de faire un aveu, faisons-le. Quoi de plus contraire à la vertu de discrétion qu'une fenêtre donnant juste en face d'un appartement ? Vous ne voulez point regarder directement ; vous ne voulez pas plus entendre ce qu'on dit ! Mais la partie de vous-même qui n'a jamais raison s'arrange de manière à tout voir, tout entendre, sans que vous sachiez comment. C'est un coup d'œil jeté pendant que vous regardiez autre part ; c'est un son perçu pendant que vous n'écoutiez pas.

A la fin du jour, vous seriez surpris, scandalisé, si la moitié de vous racontait à l'autre moitié l'histoire du voisin. Vous vous fâcheriez, je me fâchais aussi.

Or, c'était mon atelier qui avait vue sur la cour étroite dont madame François occupait le fond. Un jour que je peignais, il m'arriva de sentir une odeur de friture. Comment faire ? Peut-on s'empêcher de sentir ? Et pourtant, je peignais ! Il s'agissait d'une tête de nymphe, vaporeuse, indécise. Ma naïade était blonde, frisée, charmante, et point du tout coquette : elle regardait un alcyon volant sur l'onde, et son esprit rêveur apparaissait dans ses yeux comme un mystère. J'étais ravi de cette création de poète. Le poète, c'était moi ; moi qui cherchais l'idéal en toute chose comme on a cherché la pierre philosophale. J'avais d'abord jeté sur la toile quelques lignes indécises ; ces lignes, je les avais aimées, et chaque jour j'ajoutais à mon œuvre une grâce. Il me semblait que ma pensée toute seule enfantait cette tête naïve ; je ne croyais pas avoir eu de modèle, sinon cette image aux mille faces que l'artiste regarde en lui-même, et sous le jour qui, dans le moment, s'harmonise avec son âme.

J'allais donc, cherchant ces contours, ces ombres, et voilà qu'une odeur de friture, ô misère ! s'empare de l'un de mes sens sur lequel je ne veillais peut-être pas assez. L'odeur gagne par cette voie ma pensée, je me sens envahi par des idées triviales : poêles, tisons, farine, pâte, beignets ! Beignets ! ce mot fait sourire ce côté de moi-même qui aime le passé, il me raconte cent balivernes à propos du mot chéri de mon enfance. Ma bonne mère nous en régalait quelquefois, c'était un plaisir pour tous. Je vois encore cette blonde pyramide, brillante de poudre de sucre ; notre bonne l'apportait glorieusement et sans rire, attendant que nous riions les premiers, et s'amusant avec nous de notre petit bonheur. C'était bon, c'était chaud, délicieux ! Mais pendant que je regardais passer les ombres fortunées de mes beignets, je perdais de vue la naïade, ses chants avaient cessé, elle se cachait sous les roseaux de la rive et ne regardait plus ni moi ni l'alcyon. O friture ! ô matière ! pourquoi t'interposer entre mon être et la poésie ?.. C'est peut-être un bien. J'aimais cette nymphe, ces algues, ces nuées, je planais depuis deux heures dans ce vide où nul bruit terrestre n'arrive. Non, ce n'est pas la vie réelle. Quand on revient de ces champs éthérés, on est choqué des moindres froissements, on trouve toute chose vulgaire. L'âme saigne pour un mot, un rien. Donc, c'est arrêté. Il faut attacher aux ailes du poète, de l'artiste, un poids quelconque pour l'empêcher de voler trop longtemps. Trouver un poids est fort aisé. Si l'on pouvait choisir, je demanderais tout bonnement cette odeur bonne et sans malice qui me rappelait une joie du foyer maternel. A propos de quoi cette digression ? Il s'agit uniquement de madame François.

Les fenêtres de son salon, de sa salle à manger et de sa cuisine étaient précisément en face de la mienne. J'avais vu sur les fauteuils, la vaisselle et les marmites, et pour moi, la vieille Catherine faisait partie du paysage. Elle était belle et digne au milieu de son petit empire fort bien étamé. Elle se tournait et se retournait entre ses impassibles sujets

mettant l'un au pot, l'autre à la broche. J'aimais Catherine. Pourquoi? Hélas! sait-on jamais pourquoi l'on aime! Elle avait dans l'ensemble quelque chose d'antique qui me donnait d'elle la plus haute idée; dans le regard de la bonté, et sur les lèvres un grain de malice. C'est tout ce qu'il faut, selon moi, pour faire une femme charmante, à supposer que je prenne quelquefois mes types bien en dehors des naïades. Au moment où j'eus le malheur de me laisser distraire par l'odeur des beignets, Althée se trouvait dans la cuisine et faisait autant de pas que la vieille bonne. Rien de joli comme cette enfant : tête blonde et mutine, souplesse du corsage, elle ressemblait à ma nymphe comme le bouton de rose à la rose elle-même. A tout âge le cœur de l'artiste est plus jeune que lui. On me prenait pour un homme grave, parce que mes cheveux grisonnaient; mais en dépit de ma réputation, je me mis à trouver ce jour-là que l'image et la réalité c'était un, et je nommais la nymphe des roseaux Althée. Enfantillage!

Cependant, comme notre planète n'est pas le lieu de la poésie, il s'en faut, je fus blessé du son de voix de la petite fille. A douze ans elle avait ce ton impérieux qu'on excuse à peine dans une ménagère de quarante ans; elle disait, — le vent soufflait de mon côté, est-ce ma faute? — elle disait : Je veux, faites cela, taisez-vous! Et sa petite tête, céleste par la forme, devenait vulgaire dans les détails, et je retournais à mes roseaux, à ce sourire sans fin sur ces lèvres toujours gracieuses, à ces grands yeux éternellement calmes, suivant partout l'alcyon qui ne bougeait pas plus qu'un terme.

Madame François en personne vint s'enquérir des faits et gestes de Catherine. Celle-ci changeait d'aspect au seul bruit des pas de madame François. Elle devenait roide, anguleuse, c'était le hérisson se préparant à la défense, et j'entendais journellement des discussions si petites que les dimensions ne m'en sont point restées. La querelle naissait d'un atome. On sentait entre la souveraineté et l'autorité culinaire une opposition innée.

Cette fois, la chose alla loin. Commençant à je ne sais quelle vétille, elle prit des proportions colossales, et, en sens inverse de la montagne qui accouche d'une souris, cette vétille fut l'occasion d'un défi porté de bas en haut, comme Rome le vit si souvent entre ses plébéiens et ses patriciens. Catherine dans le feu des débats osa élever la voix un peu au-dessus du diapason de l'Opéra; la maîtresse de maison se trouva dans la nécessité de crier plus fort; Catherine reprit en fausset, et la pauvre dame ne pouvant monter au delà lui donna son congé. C'est ainsi que va le monde. Les royaumes eux-mêmes sont bouleversés tout aussi bien que le ménage de madame François, seulement comme ils sont plus grands, il leur faut trois jours.

Pendant cette scène courte, mais décisive, Althée pleurait. Cela me donna bonne idée de son cœur. Elle voyait avec une émotion douloureuse sa tante et sa bonne en complet désaccord. Tandis que je faisais ces réflexions, le corps involontairement penché en avant, il arriva que ma naïade perdit l'équilibre, et fit un plongeon, entraînant chevalet, palette, etc.

II

CHEZ MOI.

Catastrophe bruyante! Ma femme vient à mon secours, suivie de nos cinq enfants, qui à force de bonne volonté ajoutent au désastre. En même temps on sonne. Bon! une visite! Je suis furieux; mais cette portion de moi-même qu'on appelle figure, face, visage, et qui me représente, se met à sourire agréablement, et tout en reste là. Quel singulier assemblage forment les différentes parties de notre être! L'homme a son caractère le plus souvent aigri, et qu'il cache tant qu'il peut; son jugement qui lui parle raison; ses nerfs qui s'agitent, se retirent, se crispent; son imagination qui lui fait perdre la tête, son cœur qui déraisonne pour un battement de plus; sa volonté, qui au bout du compte mène la bande, tout cela fait effort en sens contraire, et le plus sage aurait l'apparence d'un fou si sa figure n'était pas là pour baisser les yeux ou les lever selon la rubrique, sourire au besoin, faire en un mot tout ce qui concerne son état. Que de gens dont vous dites pour les avoir vus passer : Il est fort bien! Si vous saviez tout ce qu'ils ont pensé depuis dix minutes, vous auriez envie de rire.

La visite fut très-polie, se croyant, grâce à ma figure, très-bien reçue. On me jugeait digne de considération. Qu'aurait-on dit si l'on avait su que je venais de prendre intérêt à une chétive collision de femmes brouillées par une friture, dont la seule odeur avait refoulé mes inspirations; si l'on avait deviné que j'avais nommé ma belle naïade du nom d'une petite fille, et jeté tout par terre à cause de ma condamnable curiosité, qui me portait en avant? Nul doute que l'étranger — c'était un riche Espagnol — m'eût pris pour peu de chose: triste peintre, incapable d'une œuvre sérieuse, bon pour des enluminures ou des enseignes. Oh! ma figure, que je te remercie!

Le riche Espagnol me parla de moi d'un ton que je trouvai le meilleur ton; il loua mon talent sur de simples ouï-dire, et voulut voir mes travaux. J'ouvris la porte de mon atelier et m'y précipitai pour achever de remettre tout, non pas en ordre, fi donc! mais dans ce désordre qui convient au sanctuaire des arts. J'ôtai seulement ce qui encombrait le passage, et relevai mon alcyon qui se remit à voler sur place d'un air béat, comme s'il ne lui était rien arrivé!

L'Espagnol avait de l'observation dans le regard, il ne prit pas pour chefs-d'œuvre tout ce que je fis passer sous ses yeux; mais je remarquai un intérêt touchant témoigné aux têtes d'enfants qui riaient ou pleuraient le long de la muraille. Ce n'était point un hidalgo, cherchant son peintre entre les grands peintres, c'était un bon père de famille en quête d'un maître de dessin pour sa fille. La chute fut grave, je demeurai interdit, car j'avais déjà rêvé que ce monsieur me ferait une réputation en Espagne; je venais d'être appelé par la Reine, chargé de travaux importants, décoré, titré. J'en étais précisément là, quand ma figure oubliant son rôle se tira comme font les figures attrapées. Mon excellente femme, qui a juste assez de bon sens pour deux, saisit l'occasion et peignit en termes heureux le plaisir que je n'éprouvais pas du tout d'avoir une élève

aussi distinguée. Elle dit des choses délicates sur les soins à donner aux bouches de trois quarts et de face.

Ma femme voyait surtout dans mon pinceau une façon directe de faire aller notre petit ménage. Nymphes, odalisques, tempêtes, elle eût tout mis en pot-au-feu. Le pot-au-feu, c'était sa passion ! On assure que les femmes d'artistes qui ont celles-là, sont les bonnes, je le crois.

Je laissais Clémence parler, car vraiment le sujet ne me plaisait pas. Faisant semblant de chercher dans mes portefeuilles un dessin qui n'y était pas, j'entendais toucher cette odieuse question d'argent que je détestais, et qui faisait le bonheur de ma femme. Je trouvais qu'elle élevait trop ses prétentions, moi qui, une minute auparavant, faisais si facilement fortune! C'est que, dans mon rêve de quelques secondes, il y avait une fumée de gloire, et ici, rien que des yeux stupides dont il faudrait corriger le regard de travers et la ridicule expression. C'était un désenchantement sans pareil!

Sur ce, le monsieur, bien content, se dirigea vers la porte, promettant que dès le lendemain notre élève se mettrait à l'œuvre. Comme il exprimait le désir de voir s'adjoindre à sa chère Manuela quelques jeunes filles de son âge, pour lui donner de l'émulation, j'allais répondre tout bonnement que je n'en connaissais point, lorsque ma femme inventa que telle était mon intention, et que, sous ma haute direction et sous sa surveillance particulière, se montait un atelier de jeunes filles dont mademoiselle Manuela serait le plus bel ornement. Il y a longtemps qu'on a dit: *Ce que femme veut, Dieu le veut.* Mon atelier existait donc puisqu'il était dans la petite tête de Clémence... J'étais ébahi de l'à-propos.

L'Espagnol me tendit la main, salua ma femme avec une politesse de gentilhomme et partit. J'allais me fâcher, je n'en eu pas le temps. Clémence me dit pour la centième fois, que je n'entendais rien aux affaires, que rêver toujours laissait la bourse vide, que l'avenir de nos enfants me faisait du travail un devoir, qu'il ne s'agissait point dans un ménage de telle ou telle probabilité, qu'il fallait des ressources régulières, suffisant, pour subvenir aux frais quotidiens, économiser en cas de maladie et se créer de petites rentes en vue de la vieillesse.

Je m'étais assis en face de l'onde, tout près des algues vertes, je jetai un regard sur ma femme; elle était froide, sérieuse, il me sembla que je l'aimais moins. Illusion ! En même temps, ma dernière fille, notre bébé!... laissa tomber sa poupée, qui s'en alla donner du nez dans mon bleu de Prusse, ce qui leur fit bien mal à toutes deux. La mère, redevenue douce et charmante, prit dans ses bras la petite Émilie qui pleurait, la mit sur mes genoux, et avec cette finesse de la femme qui connaît toujours l'endroit faible, elle dit à l'enfant: « Console-toi; papa t'achètera une autre poupée bien plus belle, dès qu'il aura de l'argent, et il en aura bientôt... Qu'est-ce qu'on dit?

— Merci, petit père, balbutia mon enfant: » et la serrant dans mes bras près de sa mère, je me demandai si la gloire valait le bonheur du foyer.

Une bonne femme, c'est un trésor! Clémence avait trouvé dans sa hardiesse, née de l'amour maternel, le secret de mettre fin à des préoccupations incessantes, car, pendant que je préparais à mon aise mon immortalité, beaucoup de choses étaient en souffrance. Mes créations se succédaient dans mon cerveau avec une rapidité telle que je n'avais jamais le temps d'achever un lever de soleil sans que la passion du beau me poussât vers le couchant. Je commençais des madones admirables, et les abandonnais pour un caprice de cette petite fée sans nom, sans forme, mais toute-puissante, qui nous frappe de sa baguette quand elle veut, et comme elle veut. L'inspiration, c'était ma règle; celle de ma femme, c'était le devoir. De cette différence de direction dans nos actes, naissait une lutte. J'étais plus heureux, elle était plus sage. Quant à notre tribu, je la menais à la gloire ou à l'hôpital, c'est à peu près le même chemin, beaucoup s'y trompent. Avec leur mère, ils arrivaient tout bonnement à ce bien-être modeste qui fait face aux besoins réels, et laisse quelque chose encore à l'aisance de la vie. Si les chers enfants avaient eu, par malheur, à se prononcer entre nous, je laisse à penser qui eût été jugé le meilleur nautonier dans cette traversée difficile de la vie.

Néanmoins, de prétendant à l'illustration, j'étais devenu, du chef de ma femme, maître de dessin, obscur, inconnu, n'ayant qu'une élève, point d'installation, point de feu sacré. Mademoiselle Manuela devait prendre le lendemain sa première leçon. Clémence me persuada que la chose irait à mon gré, que je m'intéresserais aux progrès des enfants; que l'aisance rentrée dans mon intérieur me dédommagerait de mes sacrifices, et que, d'ailleurs, il me resterait de nombreux loisirs pour retourner à mes naïades, et sous mes ciels d'Orient. Cette dernière considération, jetée habilement dans mon esprit, m'attendait comme un ami qu'on croyait parti et qu'on peut embrasser encore. Je dis à Clémence quelques douces paroles, je promis d'accepter la prose de la vie, d'être bien sage enfin. Elle se mit à rire, moi aussi, et nous montâmes gaiement notre cours de dessin. Les artistes ne connaissent pas les longues querelles, et je ne crois pas que le soleil se soit jamais couché sur nos petites fureurs.

Ma femme imagina tout un matériel de convention pour suppléer celui qui nous manquait. On mit le ménage sens dessus dessous, dans l'intérêt de tous, et mon atelier, ce cher atelier, où je savais si bien naguère arrêter la vie, devint une espèce de classe. Il n'y manquait que des élèves: bagatelle! Ma femme donna ce titre à notre fille aînée, enfant de treize ans, qui riait toujours. Julia écouta le plus gravement possible les observations de sa mère sur la bonne tenue, et sur l'attention qu'il convient de donner à l'étude pour la rendre fructueuse. Elle fut suffisamment éclairée sur l'opportunité d'une réforme, mais de la théorie à la pratique, il y a loin !

Une élève! Qu'est-ce qu'une élève? Il en fallait au moins deux pour fonder, avec la jeune Espagnole, mon atelier. J'aurais vainement cherché l'autre, aussi n'y pensais-je point. Mais voyez ce que savent faire les bonnes femmes, y compris la tête; car j'ai vu, en certaines localités des enseignes représentant une de ces dames, privée de son chef, et j'ai lu avec stupeur cette devise: *A la bonne femme.* Je désapprouve ce jeu de mots. Non, les bonnes femmes, avec tête, sont les génies familiers qui protégent nos maisons contre l'orage et contre le mal.

Tout en se livrant du matin au soir aux devoirs maternels et aux soins domestiques, Clémence ne

laissait pas d'observer. Elle avait remarqué dans la petite fille d'en face, comme on disait volontiers, une forte pente aux arts libéraux. Son occupation favorite était de calquer sur les vitres des fleurs ou des oiseaux. Souvent assise devant un encrier, destiné à plus noble usage, elle traçait sur le papier des lignes hasardées qui devenaient un bonhomme à peu près, ou quelque chien d'espèce rare. La tante arrivait-elle ? La nièce avait honte de ses inspirations, et retournait à son devoir avec cet air fâché que donne un verbe de n'importe quelle conjugaison. Ce penchant vers les arts n'étant point favorisé, ne produisait que des infractions à la règle, et point de chefs-d'œuvre. Ma femme, avec la témérité des êtres modestes qui ont une mission à remplir, osa se rendre chez madame François, lui parler de notre atelier naissant, très-naissant, et lui demander comme une faveur, comme un service, de lui donner pour élève sa jolie nièce. Celle-ci, qui était présente, fit un saut de joie, puis, entourant de ses bras le cou de sa bonne tante, ce qui n'arrivait que dans les grandes occasions, elle lui demanda son consentement. Madame François ne sut que répondre. L'enfant prit l'hésitation pour un consentement tacite, et fit tant et tant de remercîments que les dames se mirent à rire. Althée était l'élève de ma femme, qui ne demandait d'ailleurs aucune rétribution. On fit quelques façons, deux ou trois sourires, autant de révérences, et les négociations finies, les parties se retirèrent enchantées l'une de l'autre.

Le lendemain s'ouvrit ce que Clémence appela le cours inférieur de dessin, laissant par là même supposer un cours supérieur. Elle avait une pompe de langage qui me divertissait. Je la lui reprochais en riant, lui faisant remarquer tous les côtés faibles de notre mise en scène. Elle riait aussi, et me disait : Que veux-tu ? Quand il ne me resterait qu'un morceau de pain, je le tournerais du côté de la croûte ! Elle se donna tant de peine et mit dans ses soins tant d'intelligence que notre ouverture fut splendide !

Nos trois élèves se rencontrèrent avec ce petit embarras que les enfants bien élevés éprouvent au premier abord, mais leur aimable maîtresse sut les mettre à l'aise, et sous les plus heureux auspices, elle donna sa première leçon ; je dis *elle*, car, selon le programme, les notions élémentaires devaient être reçues de Clémence qui dessinait purement, quoique sans passion aucune. Un rôle important m'avait été laissé. Je prenais la haute direction du cours, je donnais un regard, un encouragement aux élèves, je jetais sur le travail un de ces traits magiques qui décèlent le grand maître, j'étais pour tout dire l'étincelle qui devait jaillir du flambeau des Muses, et enflammer ces jeunes intelligences. Ah ! pauvres Muses et pauvre moi ! Rien que des nez hébétés, des bouches béantes, des yeux qui nous regardaient comme autre chose, sans savoir pourquoi. Pas moyen de s'élever plus haut ! Et encore, ces gaies émules du Parnasse se savaient-elles un gré infini quand elles n'ajoutaient pas à l'impassibilité des lèvres une grimace, et qu'elles ne faisaient pas loucher deux yeux.

Cependant, elles étaient bien gentilles à voir. L'Espagnole avait, de droit, la place d'honneur. C'était une laide jeune fille qui, en dépit d'un visage sans charme, avait tant de bonté et de modestie qu'on l'aimait. La sagesse, l'amour du devoir se lisaient sur son front. Elle devait être la joie de sa famille, et son heureux père paraissait avoir pour elle une tendresse mêlée d'une sorte de respect.

Althée jolie, gracieuse, avait dans la physionomie l'expression indécise d'un caractère qui n'a rien de personnel. Facilement émue en sens divers, son visage était triste, gai, espiègle, méchant, tout cela dans une heure. L'enfant semblait dépendre du caprice d'autrui. On voyait dans l'avenir, en la regardant, non pas la femme, mais le roseau qui, souple et fragile, attend le vent pour s'incliner.

Quant à notre lutin, le caractère s'était dessiné au berceau. Tirer de la vie le meilleur parti possible, prendre tout en riant, et s'amuser quand même. Althée se trouvait assise entre les deux, participant à la sagesse de Manuela et à la folie de ma fille.

La première leçon se passa sans nuage sous les yeux du riche étranger, qui causait avec moi un peu de Murillo, un peu de nos enfants, tandis que ma douce et patiente femme traitait de la manière de tenir son crayon, et d'autres difficultés de ce genre. On s'était dit bonjour sans plaisir, on se dit adieu avec peine. Nous nous aimions beaucoup, et nos enfants ne se quittèrent qu'après s'être embrassées. Telle fut la moralité de notre ouverture de cours.

Clémence me fit après le dîner un petit sermon sur la gloire, vaine fumée, et sur le travail productif, premier devoir d'un père de famille. Je dis *amen* avec un grand soupir, on coucha les enfants, et je me mis à lire tout haut de beaux vers pendant que ma femme tricotait des bas de laine pour un de ses fils. Elle appréciait fort les beautés littéraires, mais ce qu'elle en préférait, c'était, disait-elle simplement, le silence qui, à cette heure, la reposait, et la voix de son mari, qui lui rendait pour elle seule les inspirations du génie. Messieurs les poètes eussent médiocrement goûté cette manière de juger leurs œuvres ; moi, je la trouvais aimable comme le reste, m'étonnant seulement un peu de ne pas voir s'échapper une maille à l'audition de certains passages qui me transportaient, m'agitaient, me brûlaient. Non, elle était là, tricotant comme une Allemande, et semblait l'idéal de l'épouse et de la mère, assise en face d'un pauvre fou qu'elle aimait.

Huit jours plus tard, la jeune Espagnole nous amenait une de ses cousines, aimable fille bien élevée comme elle : celle-ci attira une amie. Bref, deux mois ne s'étaient pas écoulés que nous avions assez d'élèves pour introduire dans notre intérieur cette abondance qui vient si vite aux cœurs sobres. Chacun de nos enfants reçut un cadeau choisi par sa mère : Émilie eut sa poupée, on renouvela quelques pièces d'ameublement, on améliora les détails, et l'on conduisit toute la famille au Cirque ! Que de choses excellentes obtenues par le travail en peu de temps ! C'était merveille, je me frottais les mains comme si j'eusse été l'inventeur de ce système d'administration.

III

CHEZ MANUELA.

L'Espagnol était amateur de tableaux. Il aimait, comme beaucoup de grands seigneurs, donner l'hospitalité aux œuvres des bons peintres qui s'en vont obscurément demeurer dans une arrière-boutique.

Le père de Manuéla se plaisait à faire entrer dans son salon une belle image entourée d'un vieux cadre; il le respectait comme une grandeur déchue sans être diminuée.

Un jour, il me fit l'honneur de me consulter sur un tableau que la veille il avait acheté d'un brocanteur, et pour en juger, disait-il, à notre aise, il m'invita à dîner. Or, dîner en ville était chose rare depuis mon mariage. Nos enfants s'en attristèrent; leur maman s'en réjouit, car tout ce qu'elle faisait était raisonnable, et elle voyait avec un vif plaisir le cordial intérêt que me portait l'Espagnol.

Je trouvai à l'hôtel aimable réception. Madame X., faible et languissante femme, se ranima un moment pour me remercier des soins que je donnais à sa fille, dont les progrès étaient rapides, et elle promit d'assister au cours dès que sa santé le lui permettrait. Quant à ma studieuse élève, elle me salua comme un ami de tous les jours. Il y avait à table deux ou trois convives, on causa avec simplicité et bon goût. Je ne connais point de bonhomie plus vraie, plus charmante que celle d'un grand seigneur..... quand il veut être bonhomme.

Le soir, madame X. me parla avec intérêt de mes enfants, me dit qu'elle savait par sa fille leur nom et leur âge, et me proposa de les amener quelquefois chez elle, afin qu'ils pussent jouer avec Manuéla dans le jardin. Je m'en excusai, elle insista; je dis comme un vrai petit garçon que j'en parlerais à ma femme, et cette naïveté fit rire la grande dame qui devint plus causante encore. Pendant un quart d'heure, il fut question dans cet aparté, qui m'honorait infiniment, des conditions du bonheur en cette vie, de la bonne entente d'un ménage, du rapport des pensées. Ce qu'elle disait, je le disais aussi, on répétait tout deux fois. Tantôt c'était madame X. qui commençait, tantôt c'était moi; j'en conclus que nous nous y connaissions tous deux. La belle dame prenait pour juger mon intérieur son propre patron, et le réduisait au dixième, voilà tout. La vie c'est cela. Ce qu'on souffre, ou ce dont on jouit est presque partout de même nature, le cadre seulement est plus grand ou plus petit; d'or, d'ébène, ou de bois vermoulu. Celui de la belle Espagnole était superbe. Mais, ô vérité des compensations! dans un coin de ce beau cadre, elle, la pauvre grande dame, était le plus souvent étendue sur un sofa, trop faible même pour fouler aux pieds ses beaux tapis, trop malade pour respirer l'air frais sous ses grands arbres. Pauvreté de la nature physique qui se colle pour ainsi dire à l'âme elle-même. Pendant que ma petite femme trottait sans déplaisir toute la matinée, allant sans honte à la provision, revenant allumer le feu pour nous régaler d'un grand bol de café au lait, la riche valétudinaire, soumise à son sort, se levait fatiguée du pénible repos de la nuit, et venait se délasser avant le travail. Qui du grand seigneur ou de moi était le plus heureux en regardant sa femme?

Le croirait-on? Clémence hésita à donner son consentement pour que les enfants allassent jouer chez Manuela; elle craignait que le spectacle de l'opulence ne rendît notre gêne plus mesquine à leurs yeux. Néanmoins, sa prudence tomba devant la gracieuse insistance de madame X, qui, pour mettre chacun bien à l'aise, invita tout l'atelier à un goûter sous ses marronniers. Althée fut donc de la partie. On s'amusa de bien bon cœur, puisque le prestige de la nouveauté se joignait au charme de la balançoire, du volant, du cerceau, etc.

Les choses ne devaient point en rester là. On avait remarqué que, tout en folâtrant, Althée recherchait Manuéla, non pas précisément pour jouer, mais pour être avec elle, pour causer, pour parler raison, comme on dit. C'était une brise très-favorable que celle qui inclinait de ce côté le joli roseau. Ma femme en fut heureuse, parce qu'elle s'intéressait réellement à ses élèves, et que les qualités naturelles de cette enfant l'avaient frappée. Madame X subit elle-même, sans le savoir, la puissance de ce regard limpide, de cet ensemble élégant; et comme elle vit qu'Althée aimait sa fille, elle se mit à aimer Althée, par une conséquence du dévouement maternel.

Depuis lors, nous remarquâmes à l'atelier, que la jeune Espagnole était le modèle intime de sa compagne. Tandis que celle-ci tirait des lignes et faisait des hachures, son âme s'appliquait tout entière à copier Manuéla dans sa sagesse, dans sa bonté. Si la violence de sa nature impérieuse l'emportait, si le découragement la détournait du travail, un regard de sa patiente amie la remettait en bon chemin. Il était aisé de voir que l'une dépendait de l'autre, que le caractère froid et ferme de Manuéla réagissait sur la nature forte aussi, mais flexible, d'Althée. Heureuse influence qui sauvait une femme de la vulgarité, et préparait une âme sérieuse sous une enveloppe charmante, car Althée en grandissant devenait véritablement belle. Phidias lui eût trouvé les charmes sévères de la Grèce antique; moi qui ne suis pas Phidias, j'aimais encore ce qu'elle joignait à la froide beauté des Spartiates, je veux dire cette mobilité de physionomie et ces mille expressions du regard que notre France donne à ses femmes. C'est pourquoi ma naïade que, comme un grand enfant, je tenais cachée derrière une porte, ne s'achevait pas. Il y avait nombre d'années que l'alcyon volait, que les roseaux pliaient, et jamais la nymphe n'avait cessé de grandir et d'embellir comme Althée; c'était ma marotte, et je l'aimais bien assez pour endurer qu'on se moquât d'elle et de moi, ce qui ne pouvait manquer.

IV

ENCORE DES BEIGNETS.

Avant de parler beignets, la chose du monde la plus aimable, il faut dire qu'il y a sous le ciel des personnes imprudentes, parce qu'elles sont loyales, qui confient leur petite fortune à des messieurs, lesquels, pour des raisons particulières, l'emportent. Ceci arriva : Madame François fit une de ces choses, un de ces messieurs fit l'autre, et tout fut dit. Alors il y eut une crise affreuse dans l'intérieur de ces dames. Je les vis par ma fenêtre, sans le vouloir aucunement, descendre un à un tous ces échelons de la vie sociale qui conduisent d'une modeste aisance à la pauvreté relative. Une femme de ménage remplaça la domestique, et plus tard même, on la supprima. Les toilettes furent les mêmes jusqu'à ce que rubans et pompons refusassent le service, mais on ne les renouvela point. Un intérieur où tout périclite, c'est comme une étoile qui pâlit, cela répand la tristesse.

Du milieu des ombres ressortait l'idéal de mes rêves de peintre. Althée parée des grâces de la jeunesse et des séductions plus fortes d'un caractère ferme et gracieux à la fois, rayonnait dans cet obscur sanctuaire, et suffisait à l'illuminer. Elle possédait en propre un petit patrimoine, c'était tout ce qui restait à peu près pour mener le ménage.

Le malheur a pour effet immédiat d'éloigner l'indifférence et d'attirer la sympathie. Ma femme, qui marchait vers la souffrance comme l'aimant vers le nord, se rapprocha beaucoup de ces dames. On se voyait chaque jour, tout était prétexte de rencontre; ma fille Julia, rieuse et folle, portait chez notre voisine tous les trésors de sa bonne humeur, et en laissait là une bonne partie, tout en gardant ce qu'il fallait pour nous amuser le lendemain. Enfin, nous nous aimions, et comme il arrive quand on s'aime, nous nous passions réciproquement nos imperfections. On laissait la chère madame François tatillonner tout à son aise, tailler en tout petit les choses de ce monde, se perdre dans les menus cancans et dans son pot-au-feu. On permettait à Althée de rêver un peu, comme sa nature d'artiste le demandait, quoi qu'elle fît pour la combattre. Mes enfants étaient libres de faire ce petit tapage, sans lequel, disaient-ils, on ne s'amuse pas; moi j'étais autorisé à suivre les muses à travers champs, et ma femme à nous faire marcher dans le chemin de la raison, car, en vérité, elle avait le secret de dominer par sa douceur savante les situations, quelque difficiles qu'elles fussent, et pendant que nous tâchions de faire notre volonté, nous faisions tout bonnement la sienne. De temps en temps, par principe, je me fâchais, elle riait et me prouvait qu'elle n'avait pas tort, mais sans me fâcher, parce qu'elle rejetait toujours mes bévues sur le compte du Parnasse qui ne disait mot.

La bonne Manuela, entraînée par l'amitié, le plus fort des courants bien qu'il en soit le plus calme, avait passé promptement de notre atelier chez madame François. Elle avait demandé à sa mère la permission d'aller seulement voir la petite chambre de son amie, ce que la mère avait accordé, sachant que les choses iraient loin, mais n'y voyant pas d'inconvénient, puisque ma femme, qu'elle estimait à sa haute valeur, conduisait elle-même la barque de ces jolis amours entre deux cœurs excellents.

Savez-vous comment ont commencé presque toutes les amitiés de femmes: j'entends des femmes qui se sont connues jeunes filles? Ces amitiés sont nées de deux tiroirs pleins de riens élégants. L'un de ces tiroirs s'est ouvert le premier, parce que toujours dans les sympathies, une des âmes va plus vite que l'autre, ou du moins sait mieux se faire entendre; le second tiroir a répondu, et voilà que les nuances morales se sont fondues pendant que les yeux et les mains s'amusaient. Rien n'est plus vrai; on se montre d'abord des images, un livre, une broderie, de ces choses que tout le monde a vues, puis on passe au plus intime: ce sont des vers charmants qu'on a copiés, c'est déjà un aveu de ses goûts; tout aveu en amène un autre. On lit à sa compagne un passage d'une lettre qu'on a gardée, parce qu'une aïeule ou un frère absent y parlait du cœur au cœur; on lui indique une page d'un livre qu'on a marquée pour la relire souvent; on se promet de se revoir bientôt: la pluie ou la grêle s'y oppose toujours, on y pense, on le désire, on a de la peine... et voilà: on s'aime. C'est cela tout bonnement qu'on appelle aimer: c'est se souvenir, attendre, souffrir, et ouvrir ses tiroirs quand un autre est là!

Mais où donc les beignets? Car on dit toujours autre chose que ce qu'on voulait dire, et cela ne devrait pas être.

Huit ans s'étaient écoulés depuis que l'odeur enivrante de cette bienheureuse friture avait renversé mon chevalet. Nos enfants étaient grands, notre position bonne, non que nous connussions le luxe, mais chacun de nous était content de sa part, c'est la vraie richesse. Il y avait, à certaines époques, une petite fête à la maison; nos élèves étaient conviées par Julia à rire toute une après-midi, et pas une ne se faisait prier. Un goûter coupait les jeux; on finissait par danser au piano. Ces plaisirs étaient la récréation de Clémence, et toujours en ces occasions, la bonne Manuela lui était confiée.

Or, un jour, elle se montrait sérieuse, et son amie cherchait vainement à la distraire. Tout ce qu'on fait pour la dernière fois est triste et comme solennel. La jeune Espagnole allait quitter sa mère, elle se mariait; et quoique cette alliance fût fort désirable, elle avait peur comme on a peur toujours quand on change de route et que le chemin nouveau est le chemin de l'inconnu. Entourée de mille préoccupations, la fiancée n'avait plus rien de l'enfance, et ne se plaisait qu'à causer gravement avec ma femme ou avec Althée.

Vint l'heure du goûter; on se mit en train, et comme une feuille tombée dans l'eau suit le courant, Althée retourna au rire, parce qu'on riait. Un souvenir de mon jeune âge me rendait à moi-même la jeunesse. Des beignets se carraient sur la table, et faisaient ces petits embarras qu'ils font en régalant tout le monde. Je me sauvais *in petto* dans la maison de ma mère; je la voyais bonne, aimable, sereine, toujours prête à nous donner du bonheur sous la forme que nous lui prêtions. Je me rappelais en même temps mille riens propres à remuer ce fond du cœur qui se cache toujours quand il y a quelqu'un. Cette apparition de beignets, c'était en moi ce qu'est une lampe dans une salle vaste et meublée, tout s'y montre ensemble. On voit du même coup d'œil une fleur épanouie, un portrait souriant, un souvenir d'outre-tombe; ces contrastes qui reçoivent la lumière nous agitent diversement. Comme on me pardonnait mes faiblesses, à cause de cette indulgence qui naît de l'amitié, j'eus le loisir d'être triste et gai à la fois, de parler, de me taire, et surtout d'observer, ce qui est réellement le propre de l'artiste. Je remarquai donc sous le rire d'Althée une ombre mélancolique: elle voyait un mur se dresser entre elle et l'Espagnole. Celle-ci maîtresse de maison, grande dame, mère de famille, aurait-elle, comme à présent, de ces heures que le monde appelle heures perdues, et qui sont les seules que l'amitié compte? Dans la dépendance d'une fille qui ne relève que de son père et de sa mère, il y a pour le cœur une liberté réglée seulement par l'amour paternel et filial. Pour la jeune femme ce sont des affections nouvelles, et souvent la place tout entière est envahie. Manuela sera-t-elle exclusive? Tracera-t-elle une enceinte étroite qu'elle appellera l'univers? Althée le craignait. Dire son doute, c'eût été jeter une insulte à sa

meileure amie; donc elle se contentait d'arrêter sur la fiancée un regard profond, comme pour sceller les naïves promesses de fidélité qu'on fait de si bonne foi au printemps de la vie. Manuela ne comprenait pas le vrai sens de ce regard, tant elle était sûre d'elle-même, tant elle avait confiance dans son propre cœur fortement penché vers Althée. Bientôt, trop distancée des autres par leurs communes pensées, les deux jeunes filles se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre et se mirent à causer intimement. Depuis ce moment Althée resta sérieuse, elle aussi, comme si son cœur venait de se décider. Elle avait confié à son amie ce qu'elle ne s'était encore avoué qu'à elle-même; une pensée de dévouement et de reconnaissance envers sa tante éprouvée par la maladie et la gêne. Cette conversation, Clémence la connut une heure après. Voilà ce qu'avait arrêté dans son cœur cette belle enfant, douée des qualités brillantes qui toutes seules rendent une femme plus dangereuse qu'accomplie, mais devenue bonne, pieuse et humble au contact de Manuela: Donner à madame François ce qu'elle avait reçu d'elle; éloigner de l'intérieur cette gêne de détails qui pèse sur les vieillards et assombrit leurs derniers jours; l'entourer du bien-être; jeter à ses pieds toutes les fleurs de la jeunesse pour adoucir les amertumes de l'adieu. Tel était le rêve d'Althée, et Manuela, qui avait écouté sans rien dire, pleura en répétant à Clémence ce que sa compagne avait dit. Elle souffrait de la disparité que la Providence avait mise entre l'extérieur de leurs deux existences, tandis qu'elle avait fait leurs cœurs tout pareils. Althée allait travailler pour vivre, s'assujétir, se borner, s'imposer des devoirs, commencer une carrière honorable mais pénible, au moment où son amie prendrait sa place dans une société d'élite, au milieu de l'opulence. L'Espagnole était si délicate qu'elle souffrait de tout cela plus que sa compagne; elle aurait voulu être moins riche ou partager; c'est le premier vœu d'un cœur qui aime. Althée, qui avait la fierté du malheur, voyait dans son travail une indépendance morale bien digne d'être achetée par la dépendance matérielle. Elle nous consulta sur ses projets, nous demanda des conseils, des leçons, et nous lui assurâmes, comme il était vrai, que son talent lui permettait de se placer au rang des artistes. Combien nous fûmes heureux de l'aider dans les soins du début, de lui aplanir la route, toujours rude aux premiers pas! Nous fîmes pour elle ce que nous eussions fait pour notre propre enfant, et peu de jours après le brillant mariage de la riche Espagnole, l'aimable nièce de madame François donnait à sa première élève sa première leçon.

V

LE POISSON DANS L'EAU.

Rien de plaisant aux yeux comme un poisson qui, de la rive où une main l'avait jeté, rentre dans l'eau et s'y promène en citadin. Il va, vient, frétille, comme dit La Fontaine; il court de l'un à l'autre bord, suit le courant, se retourne, s'applaudit de ces petites évolutions; il est content!

Ainsi la vieille madame François, après cinq ou six ans d'ennuis, trottait et frétillait dans son petit intérieur, donnant chaque jour à sa nièce la meilleure des récompenses, un air de complète satisfaction. Elle était redevenue maîtresse de la vieille Catherine qui, ayant aimé Althée enfant, malgré ses défauts, lui avait gardé ce genre de souvenir qui tend à s'approcher et à rejoindre. Elle ne l'avait jamais perdue de vue, rêvant de la servir quand elle serait grande; et elle s'était proposée de nouveau chez madame François, demandant un petit gage, à cause de ses forces un peu diminuées. Cela se fit après une lacune assez longue pour que la scène comique et précipitée du départ fût complètement oubliée.

La jeune fille travaillait assidûment, forte de sa résolution, et encouragée par le but. Pour vaincre au commencement les délicates oppositions de sa tante, elle avait rejeté bien loin ces indécisions et ces lassitudes que nous éprouvons devant tout assujétissement. Elle avait affecté d'aimer sa chaîne et ses entraves, et peu à peu elle les avait réellement aimées. Aucune liberté ne lui eût paru préférable au bonheur de se montrer reconnaissante, de voir autour d'elle, s'établir par ses soins, l'aisance et le confortable, cette largeur de vie qui se sent et ne s'analyse point.

Perfectionner son talent, c'était son premier devoir, elle le sentait, se levait de grand matin, et commençait sa journée par l'étude. Combien de fois, la voyant à son chevalet pendant que tout chez elle dormait encore, n'ai-je point été indiscret exprès, volontairement! Je regardais de loin ce front pur, fait sérieux par la réflexion, cette bouche formée pour le rire et devenue sévère par les longs silences qu'impose un travail journalier. Je m'étonnais en contemplant cette enfant joueuse, hardie, violente, transformée en une femme grave, douce envers la vie, ne se servant de sa force de caractère que pour tenir bien loin d'elle le mal, la mollesse et le rien. Toute bonne devant les défaillances de la vieillesse, elle ne s'irritait point, mais comparant sans cesse ce qu'elle donnait et ce qu'elle avait reçu, elle trouvait encore les parts bien inégales, et s'efforçait d'ajouter chaque jour une fleur à la couronne qu'elle tressait.

A mes yeux, cette forte nature était pareille au pommier sauvage qu'une main habile a greffé. Il garde sa fierté, son luxe, sa beauté, et la greffe inocule à sa séve une vertu qui rend bon ce qui était mauvais; et le voyageur, en admirant le feuillage, est encore ranimé par le fruit. Ainsi, en la touchant de l'âme, Manuela avait incliné vers le bien ces dons premiers reçus du ciel. A certains jours ces deux cœurs se retrouvaient. Les points de jonction étaient rares. L'une travaillait; l'autre, jetée dans un courant qui l'emportait, avait à jouer ce rôle multiple de la grande dame qui reste fille dévouée, amie fidèle, et femme compatissante. Sa grandeur ne se sentait que dans ses actes. Conviée à toutes les fêtes, elle se prêtait, mais ne se donnait pas. Pour les jours sombres de l'âme, où quelque heureux qu'on soit, on se sent blessé, meurtri, elle gardait près de son cœur une amie qui savait tout, qui consolait de tout, une femme vivant très-loin du monde et de ses ennuis dorés, Althée, qui venait aux heures où les étrangers n'eussent pas osé frapper, Althée, qu'elle allait trouver à son chevalet, et qui n'avait pas elle-même de plus grand plaisir que celui de voir la jeune femme.

VI

CE MONSIEUR.

On en était là, et voyez à quoi tient notre avenir, comme tout s'enchaîne, comme l'homme dépend des circonstances, et comme nous faisons peu ce que nous croyons faire !

Un monsieur..... Ah ! d'abord : ce que je vais dire n'arrive point tous les jours, il s'en faut, et réussit moins souvent encore ! Les agents matrimoniaux les plus ordinaires et les plus sûrs ne sont point ceux-ci; mieux valent assurément la réflexion, les conseils, les sages lenteurs, dit Clémence; elle a raison, mais, il faut pourtant raconter ce qu'on a vu; d'ailleurs, l'exception confirme la règle.

Donc, un monsieur, un monsieur parfaitement bien, se présente un matin chez moi à propos d'un tableau, c'était un jeune artiste. Je ne le connaissais pas et il ne m'avait jamais vu. On lui ouvre la porte sans avoir la précaution de fermer d'abord une fenêtre qui fait face. La tempête ébranle la nature: à défaut de bois et de forêts, elle remue dans Paris vitres, cheminées, ardoises, etc., etc. Ce monsieur, très-franc dans ses allures, ne se méfie point. Il entre dans mon atelier, je vais au-devant de lui, et tandis que l'excellent garçon, respectueusement courbé, présente ses hommages à mes cheveux blancs, voilà qu'une petite porte donnant dans la pièce s'ouvre toute seule, comme par un ressort, et se jette sur son nez. Son nez se recule, c'est bien naturel ! Sa main s'y porte comme pour s'assurer qu'il est à son poste, et dans cette scène de présentation moitié ridicule, moitié tragique, ma nymphe, accrochée à cette porte en dedans, se lève à demi entre les algues vertes, et regarde ce monsieur. Les grâces sévères de la jeune beauté, son front grave, ses lèvres pures, son œil reflétant à la fois l'ardeur et la paix, cet ensemble rêveur, modeste, charmant, attire comme invinciblement ce nez qui s'était reculé, et le voilà, ce nez, qui contemple, qui s'étonne, qui se trouble et qui aime !... Oui, nous sommes ainsi, nous, surtout artistes, un coup de vent, une porte ouverte ou fermée, en voilà assez pour préparer un sort, une destinée! Le jeune homme oublie ce que son aventure peut avoir de blessant, il ne voit que ma nymphe, il me demande son nom. Et moi, vieil enfant qui n'ai pas grandi, je lui dis, qu'elle se nomme Althée, et, à cent lieues tout à l'heure de commettre la plus petite indiscrétion, j'en fais une bien grande : je lui raconte par entraînement, sans le vouloir, toute l'histoire de mon modèle. J'ajoute, c'était vraiment déplacé ! j'ajoute : Tenez, le voilà, mon modèle!

La belle enfant, vis-à-vis, peignait calme et sérieuse comme un ange de Dieu. Tout en se frottant encore un peu le nez, ce monsieur la regarde et tombe dans une sorte de recueillement. C'était une nature vraie, sensible à toutes les harmonies. Cette beauté, cette jeunesse, ce dévouement, ce courage persévérant lui semblèrent, comme les algues vertes, voiler la femme que Dieu dans sa bonté lui destinait. Il l'aima. Eh quoi ? dira-t-on, tout à coup ? par la fenêtre ? Oui, par la fenêtre! Et par suite de cette affreuse secousse causée par la tempête, ce fut comme une espèce de contre-coup. Il l'aima donc, et comme il n'osait pas me le dire, je le lui dis. Il en fut aise, tout en affectant le plus de sang-froid possible pour n'avoir pas tout à fait l'air d'un fou.

L'affaire qui l'avait amené chez moi n'ayant pas de suite, il en fit une, revint une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que la connaissance étant bien faite, et ma bonne Clémence se trouvant entre nous, heureusement, il fut convenu qu'on inviterait ce monsieur à prendre le thé. Ce thé fut précédé de toutes sortes de perquisitions sur le passé, le présent et le futur de l'invité, ces perquisitions furent cause que notre estime augmenta la sympathie. Alors, eut lieu la fameuse petite soirée où se trouvaient, bien entendu par hasard, madame François et sa nièce. Nous nous rencontrâmes, nous causâmes, nous nous aimâmes, nous nous mariâmes, et ma nymphe des roseaux quitta mon toit et s'en alla sourire à l'alcyon comme l'espérance à l'avenir chez Althée; ce fut notre cadeau de noces. Et pendant que je me fais bon papa, les jeunes gens ont prospéré, leurs enfants ont grandi, Althée est restée bonne, travailleuse, énergique, la naïade sourit encore et l'alcyon vole toujours.

Mme de Stolz.

DENISE

(Suite et fin)

XIII

LA DIX-SEPTIÈME ANNÉE.

Il y a un joug sur les enfants d'Adam, dit la Sainte Écriture, Denise commençait à le comprendre; les passages mélancoliques qu'elle rencontrait dans ses livres, les gémissements éloquents des psaumes trouvaient un écho dans son âme. Gaie, obligeante, active au dehors, elle gardait pour la solitude de sa chambre ou pour l'isolement de l'église un petit trésor de larmes qui coulaient goutte à goutte de son

cœur oppressé. Pourquoi pleurait-elle? elle n'aurait su le dire, car elle ne se croyait ni offensée ni trahie, seulement, depuis son voyage à Caen, une secrète amertume se mêlait à sa vie, et sans qu'elle cherchât à exalter son imagination, le goût des choses tristes lui venait, et involontairement elle pensait à tous les motifs de peine qui se rencontraient autour d'elle : l'isolement de son père, de sa mère, si tendrement aimés tous deux, les infirmités et l'âge pesant sur son aïeule, et Georges enfin, ce frère d'adoption qui s'éloignerait, fonderait une autre famille, et deviendrait indifférent.

« Il épousera mademoiselle Élisabeth, se disait-elle parfois, et nous ne le verrons plus. Je croyais avoir un vrai frère, et je n'en ai plus! »

Si ces idées oppressaient son âme et lui causaient une peine inconnue jusqu'alors, cependant la foi et la religion les combattaient victorieusement. La piété garde les âmes virginales comme le chérubin gardait les portes d'Éden : elle éloigne les pensées mauvaises, elle tempère la mélancolie, sœur de la faiblesse, elle défend les longs retours sur soi-même, elle proscrit les regards inquiets jetés sur l'avenir, elle fait descendre la paix, la soumission, l'abandon, et elle empêche que la douleur ne devienne un danger, le malheur, une tentation. Denise souffrait, car elle était blessée dans un souvenir intime et cher, mais la lecture d'aucun roman ne lui avait appris à grossir ses peines, mais la prière, soupir filial de son cœur vers Dieu, la calmait, mais la direction paternelle d'un saint prêtre modérait les trop vifs élans de son âme, et lui enseignait ce détachement chrétien qui, sans rien ôter au devoir, ôte beaucoup à la douleur; enfin, si elle connaissait le joug de la croix, partage de tout ce qui respire sur la terre, c'était la croix évangélique, portée avec soumission et avec une consolation éternelle devant les yeux.

Caroline s'était aperçue cependant que sa fille n'avait plus sa sérénité profonde d'autrefois. Œil de mère, œil de faucon, rien n'échappe à ces yeux qui connaissent si bien le visage dont ils ont suivi tous les changements; un pli du sourcil, un sourire forcé, un voile de pâleur, ce qui n'est rien pour les indifférents, ce que ceux qui prétendent nous aimer le mieux n'aperçoivent pas, une mère le voit, le devine, et Denise eut beau faire, le masque de gaieté dont elle se couvrait fut percé à jour.

« Cette enfant m'inquiète, elle ne semble plus heureuse, disait Caroline à mademoiselle de la Rochette. Elle fait les mêmes choses, elle est active comme autrefois, elle rit, elle chante même, elle a les mêmes bonnes paroles, mais parfois, lorsqu'elle ne se croit pas observée, elle s'arrête, elle songe... ou bien, elle est pâle au matin, et vous savez, les nuits blanches font les joues pâles... ou bien, elle a les yeux un peu rouges en revenant de l'église... Que se passe-t-il?

— Elle est préoccupée de sa grand'mère et de son père : leur situation est triste, en effet.

— Sans doute, mais elle n'est pas nouvelle. Je me figure souvent que Denise commence à sentir de plus en plus ce que notre position à tous a de faux et de pénible. Je suis sûre que ma pauvre enfant ressent parmi ses amies, ses jeunes parentes, cet embarras que j'ai trop souvent éprouvé moi-même : c'est une grande amertume. »

Mademoiselle Esther ne répondit pas : elle savait que Denise encore enfant avait connu ces humiliations. Madame Villers continua :

« Elle a bientôt dix-sept ans; elle est grande et charmante; peut-être que si je la mariais, de nouveaux intérêts, une nouvelle famille, plus tard les enfants, dissiperaient cette tristesse qui m'inquiète!

— Vous vous en sépareriez?

— Avec peine, avec déchirement, mais, pour la voir heureuse, que ne ferais-je pas? je pense quelquefois à ce jeune homme, à Philippe, dont vous me parliez autrefois.

— Y pense-t-il?

— J'en ai la conviction. Son père m'a parlé dans ce sens, et la petite Marguerite avance autant qu'elle le peut les affaires de son frère.

— C'est une union qui offrirait de grands avantages, puisqu'elle laisserait Denise auprès de vous, et que ce jeune homme n'est pas déplaisant.

— Non... répondit Caroline, mais Denise, comment le trouve-t-elle? Lui plairait-il? Qu'en pensez-vous?

— A franchement parler, je crois que jamais Denise n'a accordé une pensée à Philippe. »

Cette assertion d'une personne observatrice ne fit nulle peine à Caroline : elle était trop mère pour désirer que sa fille eût le cœur occupé ailleurs, et cependant une juste inquiétude de l'avenir lui faisait désirer que cette enfant tant aimée eût un protecteur, un ami, une famille. Philippe lui convenait à bien des égards, et sans peser toutefois sur la volonté de Denise, elle continua à accueillir Marguerite qui, elle, continuait généreusement à servir son frère. Elle le mettait en avant, lui, ses talents et ses succès, elle rapportait ses bons mots, vantait ses connaissances, le citait comme un notaire déjà fort expert, et ne manquait pas d'apporter en son nom, à madame Villers, les premières violettes de la saison, et à Denise, la musique et les gravures nouvelles qu'il avait fait venir de Paris. Denise n'était pas plus éclairée qu'autrefois, et voyait dans cet innocent manége une preuve de la bonne amitié de Marguerite, et elle payait au petit Claude, son favori, en baisers et en joujoux, les attentions du frère et de la sœur.

Les lettres de Léon, lettres fréquentes et tendres, parlaient peu de Georges; cependant il mentionna son dernier examen de droit, subi avec distinction, et au mois de février, il écrivit à sa fille :

« Tu apprendras avec plaisir, chère Denise, que Georges a eu, aux assises, deux brillants succès, c'est-à-dire deux acquittements. Ta grand'mère assure que ce jeune avocat devient dangereux pour la société. Il a devant lui un bel avenir; son vieil ami, l'avocat Descombes, le protége fort, et lui laissera son cabinet. »

Denise baissa la tête en lisant ces dernières lignes qui lui semblaient décisives. A la nouvelle année, Georges avait écrit selon sa coutume à madame Villers, en la priant d'offrir à Denise une boîte de bonbons et un livre, hommage habituel de son amitié, et au bas de la lettre il avait ajouté :

« Mademoiselle Élisabeth Descombes me prie de la rappeler au souvenir de Denise; elles se sont vues autrefois, et auraient, j'en suis sûr, du plaisir à se retrouver. »

— Il veut que j'aime sa femme, se dit Denise : ch

bien! oui, je tâcherai de l'aimer : ce serait si injuste de ne pas aimer celle qui fera le bonheur de Georges! »

Mais en formant cette généreuse résolution, une larme coula sur les pages de *Fabiola*, le présent de Georges, et il lui sembla que ce livre pieux, austère, élevé, avait été choisi à dessein pour la consoler :

— C'est la Providence qui me l'a envoyé, se disait-elle en le lisant; comment ne pas être forte après avoir vu Agnès et Cécilia! »

L'année se passa ainsi; elles passent, les années, trop fugitives dans le bonheur, et rapides encore au milieu des peines. Les nuages blancs ou noirs glissent également sur le fond immuable des cieux. L'année se passa sans que Marguerite eût rien gagné, et résolue enfin à un effort décisif, elle dit à son amie, la veille de son départ pour Caen :

« Je te parlerai sérieusement quand tu seras revenue de ta Normandie.

— Parle-moi tout de suite? répondit Denise en riant.

— Impossible! tu ne penses qu'à ton voyage en ce moment; j'attendrai.

— Eh bien! embrasse-moi encore, et dis à Claude que je lui rapporterai de beaux coquillages; car mon père a promis de me mener voir la mer.

—Reviens le plus tôt possible, Denise!»

XIV

SOUS LA TONNELLE.

Le premier visage que Denise aperçut à son arrivée à Caen fut celui de Georges, et au premier coup d'œil elle crut retrouver le Georges d'autrefois. Il la regarda affectueusement, lui serra la main en disant :

« Ma bonne Denise, quelle joie de vous revoir! Venez vite, car voilà madame Villers qui vient au devant de vous!

— Quoi! grand'mère marche, et toute seule!

— Toute seule.

— Oh! quelle bonne nouvelle! »

Et le cœur épanoui, Denise s'élança dans la maison : son père la reçut dans ses bras au bas de l'escalier; madame Villers venait du fond de la galerie, marchant d'un pas lent, mais assuré, et elle nommait *Denise* avec l'accent de la joie. Celle-ci courut à sa rencontre, l'embrassa mille fois, et quand elle fut dans le salon, quand elle les vit tous les trois, uniquement occupés d'elle, heureux de la retrouver, elle sentit que le passé chagrin s'envolait à tire-d'aile.

Les premiers jours furent beaux et paisibles; il semblait que les jours sereins de l'enfance fussent revenus pour Denise. Son père avait l'air content; sa grand'mère, familiarisée avec les ténèbres, les défiait à force d'adresse et de présence d'esprit; elle avait acquis la sûreté, la prudence, la finesse de tact dont les aveugles sont si fiers, et sa piété devenue plus profonde, imprimait à toutes ses paroles un caractère paisible et presque satisfait. Georges était affectueux comme autrefois; il témoignait à M. Villers une aimable déférence; il animait les repas et les soirées par son entrain; seulement il semblait observer Denise et se plaire à la questionner et à la faire parler. Elle s'y prêtait avec complaisance, et autant qu'il le voulait, elle parlait de sa mère, de mademoiselle Esther, de Marguerite, du petit Claude, et voire même de Philippe, à l'occasion. Pauvre Philippe!

Denise était à Caen depuis quinze jours, elle avait repris toutes ses prérogatives de ménagère, et un matin, un petit panier au bras, elle marchait le long des espaliers de ce jardin où, enfant, elle avait tant joué, et s'arrêtait devant les pêches peintes de carmin et devant les abricots dorés, et abricots et pêches passaient dans le panier. Elle était si absorbée dans son travail que son père et Georges furent à ses côtés sans qu'elle les eût vus.

« Voyez, dit-elle, quel joli dessert! J'ai des mûres et des figues, grand'mère les aime en hors-d'œuvre, Anselme a apporté des perdreaux : c'est le rôti; et je fais pour papa un de ces puddings qu'il aime...

— Tu es sage, dit son père en l'embrassant, mais écoute, Denise, Georges que voici désire te parler; accorde-lui un petit moment d'entretien, et songe que ce qu'il dira a l'approbation de ma mère et la mienne. »

Il l'embrassa encore, serra la main de Georges, et s'éloigna. Les deux jeunes gens, restés seuls, paraissaient presque également timides, et n'osaient se regarder.

« Voulez-vous venir sous le berceau, Denise? dit enfin Georges, vous pourrez vous asseoir et nous serons plus tranquilles. »

Il lui offrit le bras et la conduisit sous une tonnelle qui s'élevait au fond du jardin, et que les sureaux, les glycines, le chèvrefeuille, la clématite, une vigne vierge, quelques rameaux de lierre, ombrageaient de leurs épaisses chevelures. Deux sorbiers couverts de leurs grappes rouges en gardaient l'entrée, et des chaises rustiques étaient placées au fond auprès d'une table où l'on soupait les soirs d'été. Ils s'assirent. Georges serra en silence la main de Denise qu'il avait gardée dans les siennes.

« Denise, voulez-vous m'entendre?

— Puisque papa l'a dit, répondit-elle en souriant.

— Ma chère Denise, vous savez combien je vous aime? Vous êtes mon amie, ma compagne d'enfance; je n'ai jamais oublié qu'à la mort de mon père, vous m'avez consolé par votre sympathie et votre bonté. Je ne vois rien de plus aimable que vous sur la terre... »

Elle rougit et dit en riant, pour se donner une contenance :

« Pas même mademoiselle Élisabeth?

— Élisabeth? Élisabeth qui? Ah! Denise, je n'ai jamais pensé à elle que lorsqu'elle m'a parlé de vous. Vous êtes liée à tous mes souvenirs, à mes meilleures pensées; quand je me faisais gloire d'être chrétien au milieu de mes fous de camarades, c'est vous qui me souteniez; quand je travaillais, quand je plaidais, je voulais qu'un jour vous pussiez être fière de votre ami. Un seul moment j'ai douté de vous, l'an dernier, quand j'ai vu ces vers que M. Philippe avait écrits pour vous... Ah! que j'étais malheureux! Je suis parti sans vous revoir, car je m'imaginais que vous étiez promise à un autre, et il m'a fallu toute une année et les bonnes paroles de votre père pour me rassurer. Vous n'avez jamais aimé Philippe, n'est-ce pas? »

Elle secoua la tête et dit avec surprise :

« Philippe, mon cousin Philippe! mais je n'y ai jamais songé.

— Mais moi, Denise, moi, votre ami, votre confident, moi qui vous connais et qui vous aime, vous ne refuserez pas de devenir ma femme? Nous serons heureux, vous serez si aimée, chère Denise! Nous ne quitterons jamais votre père, nous habiterons, si vous le voulez, cette grande maison qui redeviendra gaie et animée... Votre père et madame Villers sont si heureux de cet avenir! et nous irons fréquemment à Angers voir votre mère... Mais parlez, ma chère Denise, dites oui, dites : *j'accepte!* »

Denise était devenue très-pâle, et ses yeux restaient baissés. Il insista avec vivacité; elle regarda enfin avec beaucoup de douceur, et lui dit :

« Mon bon Georges, voulez-vous que je donne une réponse à mon père? il vous la transmettra.

— Si vous le désirez, Denise, répondit-il, croyant qu'elle n'obéissait qu'à une timidité de jeune fille. Mon tuteur est dans son cabinet.

— Eh bien, j'y vais. »

Elle lui fit un signe d'adieu et rentra dans la maison. A la porte du cabinet elle s'arrêta, leva les yeux au ciel, et fit le signe de la croix, puis elle ouvrit. Léon jeta sa plume en la voyant entrer :

« Eh bien, chère petite, lui dit-il, j'espère que mon pupille a reçu un accueil favorable? J'avais toujours espéré que cette amitié d'enfance aboutirait à un bon mariage, et je te donne avec grand plaisir à Georges, qui est le plus loyal garçon que je connaisse. Tu as dit oui, n'est-ce pas?

— Non, mon père, dit-elle avec une fermeté douce, je n'ai rien dit à Georges, et je viens vous dire à vous que je ne l'épouserai pas.

— Tu ne l'épouseras pas! mais, mon enfant, réfléchis. Georges est un parti excellent, qui te convient mieux que nul autre; il a pour toi l'attachement le plus sincère; son avenir est beau...

— Oui, dit-elle, je sais tout ce que je perds, mais je n'épouserai pas Georges, parce que je ne puis ni ne veux me séparer de ma mère. »

Léon tressaillit à ce mot, et il eut comme un mouvement de colère en voyant le nom et le souvenir de sa femme renverser un projet qu'il avait tant de fois caressé.

« Ta mère t'a défendu de te marier? demanda-t-il avec une certaine amertume.

— Non, dit Denise, ma mère ne s'opposerait jamais à ce qui pourrait me rendre heureuse, mais moi, de mon plein gré, de ma pleine volonté, je ne veux pas la laisser seule et triste; ce serait bien mal payer sa tendresse qui a toujours veillé sur moi! Je ne la quitterai pas.

— Tu te marieras à Angers, dans la famille de ta mère? continua Léon d'un ton irrité.

— Pardonnez-moi, mon père, je ne me marierai pas. Me marier à Angers, ce serait me fixer loin de vous; je repousse cette idée autant que celle qui m'éloignerait de ma mère. »

Cette réponse si nette et si douce fit tomber la colère de Léon.

« Tu es exaltée, ma chère enfant, dit-il, mais dans la vie, il faut se laisser guider par la raison et non par l'enthousiasme. Tu sais bien que la destinée de la femme est de suivre son mari, et de quitter pour lui son père et sa mère?

— Il est vrai, mais le père et la mère restent ensemble et se soutiennent réciproquement. Qui soutiendrait ma pauvre mère si je m'établissais à Caen pour toujours, et vous-même, mon père, qui vous consolerait si je ne quittais plus Angers? »

Il se rapprocha d'elle et la baisa sur le front :

« Tout pourrait s'arranger, petite, dit-il, tu irais voir ta mère fréquemment, elle viendrait à Caen te voir... elle pourrait même se rapprocher de toi, car enfin rien ne la retient en Anjou. »

Denise hocha la tête :

« Cela ne suffirait pas à sa tendresse; papa, vous ne connaissez pas ma mère! »

Il marcha dans le cabinet, cherchant une solution à la difficulté, et n'en trouvant qu'une seule devant laquelle il reculait. Il revint enfin vers Denise, et lui prenant les deux mains, il lui dit :

« Et si nous n'étions pas dans une position exceptionnelle, si ta mère était avec moi, accepterais-tu Georges? »

Elle leva son beau regard :

« Oui, mon père?

— Sans peine?

— Avec joie.

— Tu ne l'aimes pas?

— Je l'aime. »

Elle dit ce dernier mot à voix basse, et les larmes qui roulèrent sur ses joues attestèrent la vérité de son aveu. Son père frappa du pied :

« Mais épouse-le!

— Je ne puis pas, c'est impossible. »

Il insista longtemps, mais objections et prières se brisèrent contre la fermeté de Denise, et pourtant cette fermeté lui coûtait, et elle ne cachait pas le sacrifice tout en l'accomplissant.

Désespérant de la convaincre, M. Villers alla trouver Georges, et ils se rendirent ensemble auprès de madame Villers que ces projets de mariage avaient rajeunie et réjouie. Ils eurent une longue conférence, à la fin de laquelle l'aïeule dit à son fils :

« Réfléchissez encore jusqu'à demain; mais soyez sûr, Léon, que le parti que je vous propose est le seul qui soit bon pour vous comme pour elle, mon fils. »

On mangea peu ce jour-là, on ne se réunit pas le soir, et on ne dormit guère. Le lendemain, Léon s'enferma encore avec sa mère, et après un long entretien, il fit appeler Denise :

« Ma chère enfant, lui dit-il, je vais plaider ma cause et la tienne devant ta mère. Me comprends-tu? »

Elle doutait, elle craignait d'avoir mal entendu, et si près du terme de ses vœux, elle ne pouvait se croire exaucée :

« O mon père, s'écria-t-elle toute tremblante, serait-il possible?

— Tu la fais pleurer, Léon! dit madame Villers en l'attirant vers elle; viens, ma Denise, viens près de moi, je te dirai tout. Ton père part pour Angers avec Georges; il va en mon nom, en mon nom, entends-tu? prier ta mère de reprendre sa place dans notre maison; le passé n'est plus, et, si elle y consent, nous commencerons une autre existence. Que penses-tu de cela?

— Oh! grand'mère! grand'mère! je suis trop heureuse, s'écria Denise suffoquée de larmes, quoi! je

vous verrais réunis, nous passerions nos soirées ensemble, ici, dans cette chambre ! plus de séparation ! plus de voyages ! plus de regrets !

— Et Georges que tu oublies ! crois-tu que ta mère l'acceptera pour fils ?

— Oh ! pouvez-vous en douter ? dit Denise naïvement. »

Par quels arguments Léon persuada-t-il sa femme ? Le nom de Denise suffit peut-être ; peut-être aussi la vue de son mari lui rappela-t-elle soudain les souvenirs des premiers beaux jours de leur union ; le passé se perdit dans l'oubli, et, confiante dans l'avenir, elle mit sa main dans la main de son mari :

« C'est pour toujours, dit-elle. »

L'œuvre de réconciliation à laquelle Denise, encore enfant, avait travaillé, et pour laquelle elle avait tant prié, portait ses fruits doux et tardifs : il est de beaux jours ici-bas.

Rien ne peut rendre le bonheur profond de Denise quand elle vit son père et sa mère rentrer ensemble dans la maison conjugale, suivis de Georges qui lui jeta un regard plein de joie. Ils se rendirent tous dans la chambre de madame Villers : celle-ci paraisssait fort émue ; elle s'avança au-devant de sa bru, et lui dit d'une voix attendrie :

« Ma chère Caroline, embrassez-moi, et soyez la bienvenue, mille fois la bienvenue. »

Caroline se jeta dans ses bras, Denise vint et les enlaça toutes deux en s'écriant :

« Mes deux mamans ! quel bonheur !

— Voici, reprit madame Villers, toutes les clefs de la maison, je vous remets le soin de tout, ma chère Caroline ; je vous demande seulement une petite part de votre temps et de votre amitié.

— Vous ne vous plaindrez plus de votre isolement, chère maman, dit gaiement Léon à sa mère, voilà ma Caroline, notre Denise, Georges, votre ami, et puis l'aimable mademoiselle de la Rochette, avec qui vous vous entendrez à ravir.

— Je n'en doute pas, dit madame Villers, celles qui ont aimé et élevé notre Denise me sont devenues chères. Où est-elle, cette chère petite, et mon ami Georges ? »

Ils s'approchèrent tous deux de l'aïeule. Elle mit leurs mains l'une dans l'autre, et elle dit au jeune homme :

« Nous vous la donnons, mon ami, aimez-la bien... c'est notre trésor que nous vous confions...

— Vous ne nous séparerez jamais d'elle, mon fils ? dit Caroline.

— Jamais, dit-il, serait-il possible de séparer Denise de ses parents ?.... »

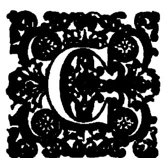
Denise est mariée depuis plusieurs années, et sa douce influence n'a pas cessé de rayonner au foyer domestique. Son père et sa mère sont heureux et ne regrettent qu'une chose, c'est d'avoir laissé se perdre tant d'années qui auraient pu être belles et riantes ; son aïeule a une douce vieillesse ; elle a pris pour mademoiselle Esther une vive amitié ; on les voit ensemble à l'église, à la promenade, conduisant avec elles les beaux enfants de Georges et de Denise, car quatre générations vivent aujourd'hui dans la grande maison, et y vivent dans la plus parfaite harmonie. C'est l'œuvre de Denise.

Mme Bourdon.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER (1)

(SUITE.)

Cherchell, septembre 1857.



HERCHELL, la ville aux palais de marbre et aux temples de granit, est obligé d'emprunter aujourd'hui, aux tombeaux de ses ancêtres les frontons de ses portes et les bassins de ses fontaines. De sa grandeur passée il ne lui reste que des ruines informes. En pénétrant dans son enceinte par la porte d'Alger, on trouve d'abord une grande place et une tour ronde, reste d'un fort turc transformé en prison.

La moitié de cette esplanade qui domine la mer est plantée de belsombras, l'autre est remplie de décombres. On entre ensuite dans la rue de Tenes, large, droite, silencieuse, qui se termine par la porte de Novi, semblant d'arc de triomphe construit avec des marbres antiques. Ajoute à cela cinq ou six ruelles, la place du marché, notre caserne, quelques pans de vieilles murailles empâtés dans des constructions modernes, et tu auras la ville, moins son port, formé de deux jetées dont l'une relie à la terre ferme un gros rocher surmonté d'un phare. Le port est charmant, mais les balancelles seules peuvent y entrer, et le courrier est forcé de mouiller au large.

Les ressources de notre nouvelle garnison ne sont pas grandes, il me faudra beaucoup vivre en famille ; aussi je vais te présenter mon habitation et les hôtes qui la partagent avec moi.

J'ai pour palais une maison moresque bâtie au bord de la mer, à une portée de fusil des remparts. C'est un cube blanc, percé d'une porte basse et de quelques meurtrières défendues par d'épais barreaux. On entre d'abord dans une cour pavée en dalles de faïence, blanches et bleues, autour de laquelle règne une galerie qui monte jusqu'à la terrasse. Les piliers

(1) Voir les numéros de Mai et Août 1862.

ressemblent grossièrement à des colonnes torses, et supportent des ogives écrasées, au sommet desquelles est sculpté un croissant, symbole du prophète, ou une main à six doigts, talisman contre les sortilége, et les mauvais génies. Les murs sont revêtus, jusqu'à la hauteur d'appui, de carreaux de faïence décorés par un artiste naïf, de roses bleues et de navires bleus aussi, avec toutes leurs voiles dehors. Un escalier étroit et roide, pris dans l'épaisseur du mur, conduit du porche à la terrasse, et débouche dans une guérite ronde surmontée d'un dôme. Mes trois chambres, indépendantes les unes des autres, communiquent avec la galerie par une large porte à deux battants dans l'un desquels s'ouvre une porte plus petite munie d'un énorme loquet. A côté de la porte il y a une fenêtre carrée, précédée extérieurement d'une dalle d'où partent des barreaux qui se croisent de manière à former une espèce de cage en saillie sur le mur. A l'intérieur se trouve un châssis garni de vitres verdâtres et des volets en gris. Je ne sais pourquoi les Turcs disposent ainsi leurs barreaux, mais je les soupçonne fortement de construire ce balcon, sur lequel on ne peut monter, pour empêcher des têtes folles de regarder dans la rue.

Mes chambres sont blanchies à la chaux, et leur plafond est fait de grosses solives en chêne noir. Des niches ogivales, soigneusement revêtues de faïence et partagées en trois par des rayons de citronnier servent d'armoires. Au-dessus des solives, une petite guirlande d'un rouge pâle court le long des murs. En fait de meubles il n'y a que des clous, mais avec un lit de troupe, une table de campagne, deux cantines et un tabouret, on se compose un mobilier commode et somptueux.

De la maison, passons à ses habitants, et commençons par ma chienne. Mercy est une belle griffonne blanche avec de grands yeux bruns pleins d'intelligence et de douceur. Lorsque j'écris, elle appuie sur mes genoux sa tête velue, et regarde courir ma plume d'un air sérieux. Depuis trois ans, elle ne m'a pas quitté, elle couche au pied de mon lit, me réchauffe quand les nuits sont fraîches, et lèche mes mains pour me réveiller quand vient l'heure du déjeuner. Elle chasse avec moi seul, m'accompagne dans toutes mes promenades, fait sentinelle si je m'endors loin du camp, et aboie au moindre bruit. Lorsque les balles sifflent, elle bondit joyeuse et saute sur la poussière qu'elles font voler en touchant la terre. Elle connaît tous les officiers du bataillon, tous les soldats de ma compagnie; elle se laisse caresser par eux seuls et ne caresse que moi. Vous qui vivez près de ceux qui vous aiment, vous avez des chiens parce qu'ils vous servent ou vous amusent; pour nous, un chien est un ami avec lequel on partage son dernier morceau de pain et sa dernière goutte d'eau. Il est si bon, lorsqu'on est seul, lorsqu'il faut, chaque matin, quitter les amis de la veille, lorsqu'on voit, chaque jour, de nouveaux pays et des figures inconnues, d'avoir près de soi un être qui vous suive partout et qui vous défende quand même. Il est si bon, lorsque les heures sont longues, d'être caressé par un chien que les absents ont caressé!

François, mon mulet, n'est pas beau, mais ses longues oreilles, dont l'une se redresse toujours quand l'autre se penche, lui font une si bonne figure, il porte tant de choses sans se plaindre, que j'ai beaucoup d'égards pour lui. Prisonnier de guerre, amené parmi nous couvert de blessures et de cicatrices, maigre et mal peigné, il excita d'abord les rires et le mépris; notre orge, qui lui convenait mieux sans doute que les chardons kabyles, lui rendit promptement la vigueur et la santé, et on le cite maintenant pour la douceur de son poil et la sûreté de son pied. Il a un air philosophe et une démarche insouciante; il est sobre et patient comme un vrai montagnard.

Je ne peux pas faire le même éloge de ma chèvre, l'animal le plus capricieux, le plus fantasque, le plus désagréable que je connaisse. Elle grimpe partout et mange tout ce qu'elle trouve, mon sucre et mes tiges de bottes, mes salades et mon tabac. Elle met le trouble dans ma petite colonie, rend mon troupier furieux et Mercy jalouse, mais chaque matin elle nous donne une jatte de lait; j'oublie alors ses méfaits, et Mercy lui pardonne.

Mon parc commence à un petit ruisseau qui s'échappe d'un aqueduc effondré; il finit au bord d'une haute falaise dont les flancs presque verticaux portent quelques buissons de lentisques et d'une variété d'ajonc aux feuilles cendrées et aux fleurs d'or. Cette épaisse muraille, creusée de grottes profondes, tantôt soupire, tantôt rugit. De son arête blanche et polie, on voit Cherchell et la rade entourée d'un énorme massif de montagnes abruptes. Une haie de figuiers de Barbarie clôt le reste de mon domaine, et fait de mon ermitage une véritable forteresse. Rien n'est laid comme un cactus isolé, avec son tronc difforme et ses larges feuilles pâles et roides. Ainsi que l'aloès son inséparable compagnon, c'est une plante qui pousse et ne vit pas, mais tous les deux forment de charmantes haies après lesquelles grimpent toutes sortes de plantes aux couleurs vives et aux doux parfums. Cactus et aloès disparaissent entièrement, et leurs épines, dures comme l'acier, font une barrière infranchissable de ces rideaux de fleurs que les oiseaux égayent et que la brise seule traverse. Mon jardin est planté d'orangers, de grenadiers et de rosiers à mille feuilles entre lesquels poussent de grosses touffes de géranium odorant que l'on trouve ici sur le bord des chemins, et surtout dans les cimetières. J'ai une prédilection particulière pour cette fleur, humble gardienne de la tombe du soldat, c'est un doux emblème de notre vie que ces gouttes de sang sur des feuilles grises qui ont besoin d'être froissées pour répandre leur parfum. Chaque soir je passe de longues heures dans mon jardin, les pieds pendants sur la falaise, écoutant deux rossignols, hôtes de mes grenadiers. Toute la nuit ils font assaut de roulades et de soupirs, aussi le jour est-il pour moi le moment du sommeil, et voilà pourquoi souvent je dors au lieu de t'écrire; mais aujourd'hui, pour tâcher de me faire pardonner cette paresse, je vais te conter la légende hadjoute du tombeau de la chrétienne, car les Arabes ne s'accordent pas avec les Mores sur l'origine de ce monument qu'ils appellent le tombeau de la reine.

Lorsque les Mores furent chassés d'Espagne, une sultane s'enfuit en Afrique et débarqua non loin de Sidi-Ferruch dans la baie aux grandes ruines. Elle y fit bâtir un magnifique palais, puis elle renvoya tout ses serviteurs à l'exception d'une de ses femmes née comme elle dans cette ville qui ressemble, dit-on, à

une grenade entr'ouverte. Fille d'un génie, elle était servie par les esprits de la plaine. Pendant vingt ans, elle ne sortit jamais, et jamais un cavalier ne fut admis en sa présence. Un matin, le palais disparut, et l'on vit à sa place une pyramide de briques. La sultane était morte, et elle dormait avec ses richesses sous le gigantesque monument. Des pachas tentèrent vainement de s'approprier les trésors qu'il protégeait; les pics d'acier s'émoussaient sur ses flancs sans pouvoir les entamer, et à chaque coup, des rugissements terribles faisaient trembler les roseaux du lac.

Un jour, un magicien de Damas trouva une formule cabalistique qui devait faire entr'ouvrir la pyramide. Après l'avoir écrite sur une feuille de parchemin qu'il suspendit à son cou dans un sachet de cuir, il partit pour Cherchell. Au moment de débarquer, un coup de vent fit sombrer son vaisseau, et les vagues le jetèrent inanimé sur le sable du rivage. Les Hadjoutes, accourus pour recueillir les débris du navire, le dépouillèrent de ses vêtements, mais ils dédaignèrent le sachet de cuir, le prenant pour une amulette. La fraîcheur de la nuit ranima le naufragé, et il se consola d'avoir été volé en retrouvant sur sa poitrine le précieux talisman. « Avec cela, se disait-il, je serai aussi riche qu'un roi. » Et, au lever du soleil, il alluma un grand feu. Quand la flamme brilla, il y jeta des parfums et se mit à lire les phrases cabalistiques. Dès les premiers mots, la pyramide se fendit de la cime à la base, et le magicien vit amoncelée une immense quantité de pierres précieuses et de pièces d'or et d'argent. Il précipita sa lecture, et bientôt un nuage gris se balança sur le tombeau, tandis que les pierres précieuses et les pièces d'or formaient une longue colonne qui tourbillonnait autour de lui ; mais arrivé à la dernière page, il trouva les caractères illisibles, l'eau de la mer les avait effacés, et il lui fut impossible de se souvenir de ce qu'il avait écrit.

La colonne étincelante tourbillonnait toujours, mais elle s'éloignait à mesure que la flamme pâlissait ; quand celle ci s'éteignit, un éclat de rire partit du tombeau qui se referma, et la colonne de joyaux et d'or, guidée par le nuage gris, se précipita dans la mer.

Le pauvre magicien tomba la face contre terre et ne se releva que lorsqu'il sentit les douleurs de la faim. Il se traîna à grand'peine vers un douair, mais comme il avait fait un pacte avec le démon, il ne pouvait plus prononcer les paroles sacrées du Koran, et il fut pris pour un infidèle. Les Hadjoutes le chassèrent à coups de bâton, et les chiens le dévorèrent.

Quant aux trésors, ils sont partis pour jamais, et bien fou est celui qui croirait en trouver encore dans la pyramide. Le petit nuage gris était le génie chargé de les garder, et il les a cachés dans une retraite inconnue dont nul sortilége ne pourra désormais les tirer.

Cherchell, septembre 1857.

Tu veux que je te parle archéologie, que je cherche des antiquités et des médailles, et que je copie des inscriptions; rien de mieux, si nous restons ici l'hiver, mais tant qu'il fera beau, je laisserai les Romains dormir en paix, et j'irai à la pêche.

Ne te récrie pas, ce n'est pas de la pêche à la ligne, les pieds dans l'eau et la tête au soleil dont je veux te parler, mais de la pêche en pleine mer, de celle qui forme les bons matelots et les hardis corsaires. Je n'aime pas le coassement des grenouilles, mais j'aime, le soir, écouter les plaintes des vagues et le bruissement des cordages sur la voile gonflée. J'aime à respirer une brise âcre et parfumée comme celle de nos bois de pins, et à voir danser sur les vagues de longues traînées d'argent. Je désirais depuis longtemps me promener au large pendant la nuit; un pêcheur maltais dont j'ai gagné l'amitié m'en a fourni le moyen. Je l'accompagne souvent, et bientôt il aura fait de moi un marin consommé.

Pietro est le type accompli de ces pêcheurs de la côte d'Afrique qui, plus tard, rendront d'utiles services sur nos bâtiments de guerre. C'est un grand et maigre vieillard, encore leste et vigoureux. Il a la figure longue et osseuse, les pommettes saillantes, le nez droit et mince, de gros sourcils rudes et des yeux d'un bleu gris. Les dimanches, son menton soigneusement rasé, brille entre deux favoris noirs à mèches blanches. Son costume se compose d'un pantalon collant qui s'élargit du genou au cou-de-pied, d'une ceinture en laine rouge, d'un foulard jaune roulé en corde, laissant voir le cou et la moitié des épaules, et d'une chemise de cotonnade bleue que deux cordons retiennent sur la poitrine. Quand la brise est trop forte ou le soleil trop ardent, il pose sur ses cheveux un grand bonnet de feutre rouge qu'il retrousse de manière à montrer une bande de doublure noire large comme la main. Deux grosses boucles roulées avec soin, pendent le long de ses tempes et caressent ses épaules brunies. Les manches de sa chemise sont toujours relevées jusqu'au coude, et je n'ai jamais vu de chaussures à ses pieds couleur de bronze.

Pietro possède une barque à voile triangulaire que le moindre souffle couche sur le côté et qui glisse sur les vagues en les effleurant à peine. Si le vent est bon, je m'endors en regardant les étoiles; si le temps est calme, je prends le gouvernail, et le vieux pêcheur, penché sur ses larges avirons, pousse la barque paresseuse.

Notre pêche n'est ni difficile ni fatigante. Nous entourons d'une plume blanche un hameçon attaché à une ficelle de 25 ou 30 mètres, dont l'extrémité s'enroule sur un morceau de liége, et nous nous asseyons à l'arrière une ligne dans chaque main. Plus la marche du bateau est rapide, plus la pêche est bonne. Nous prenons ainsi des bonites, espèce de petits saumons au ventre argenté et au dos couleur d'ardoise, des loups dont la tête ressemble à celle du dauphin de la fable, des araignées à la peau mouchetée de noir et de jaune, aux épaisses nageoires garnies d'épines venimeuses, et beaucoup d'autres poissons nuancés des plus vives couleurs et dont j'ignore les noms.

Quand le soleil se lève, nous abordons au fond d'une anse, et, après le déjeuner, nous nous mettons à la poursuite des crevettes et des poulpes. Là, je ne fais pas merveille; je suis trop impatient pour attendre que la crevette capricieuse vienne au milieu du filet, et je n'ai jamais pu me décider à toucher les poulpes, vilaines bêtes aux yeux de chèvre et aux pattes gluantes.

Je quitte Pietro et je visite les cavernes où de gros crabes se glissent entre les pierres.

Toutes les côtes de Cherchell sont bordées de fa-

laises précédées d'une large ceinture de roches à fleur d'eau. Ces rochers, sortis des volcans voisins, sont jetés pêle-mêle, et quand la mer moutonne, on croit les voir rouler les uns sur les autres avec un bruit terrible. Les premières fois, je n'osais pas m'aventurer sur leurs pointes aiguës, mais je suis devenu brave et je saute maintenant de l'une à l'autre sans même me mouiller les pieds.

Le plus souvent, nous amarrons notre barque à l'entrée d'une large grotte de lave blanche, tapissée d'algues rouges. Quand le temps est calme, de petites vagues viennent jeter leur écume à l'entrée, mais dès que le vent se lève, la mer s'y engouffre et s'y brise en grondant. J'y pénètre par une crevasse et assis sur une large pierre qui touche presque la voûte, je regarde l'eau brillante monter et descendre sur les parois polies. A midi, nous rentrons à Cherchell.

Toutes nos pêches ne ressemblent pas à celle que je viens de décrire; quelquefois la mer est houleuse et la barque crie sous les lames qui l'emplissent d'écume. Je n'étais pas trop rassuré d'abord sur ce frêle esquif, mais le danger captive si vite, que je suis désappointé maintenant lorsque la voile inutile se balance le long du mât. Avant-hier, le plaisir m'a semblé un peu trop vif, et j'ai cru un instant que ma dernière promenade était faite. — Partis à onze heures du soir suivant notre habitude, nous allions vers l'embouchure du Mazafran. La course devait être longue. Pietro avait amené son petit-fils pour nous aider dans les manœuvres. Il n'y avait pas un nuage au ciel, et la brise était presque insensible.

« Lieutenant, me dit le pêcheur en sortant du port, il faudra ramer; les falaises nous empêchent de sentir le vent. Nous gagnerions bien le large, mais j'ai peur d'un grain. La mer est comme une femme, il faut s'en défier lorsqu'elle est trop douce.»

Ramer est chose ennuyeuse et fatigante, je donnai un coup de gouvernail, et la barque se dirigea vers la haute mer.

Une heure après, des lueurs violettes, d'abord pâles et rares, brillèrent au couchant, puis se succédèrent éclatantes et pressées.

« Il y aura de la besogne, dit Pietro, nous ne sommes que deux, le petit est à peine bon à tenir l'écoute. Allons, lieutenant, prenez un aviron; si nous ne sommes pas à la côte avant l'orage, je ne sais pas quand nous la reverrons. »

Je me mis à ramer, et pourtant je ne voyais rien d'effrayant. La brise était tombée, la mer n'avait pas une ride, et dans mes nuits de grand'gardes, j'avais souvent remarqué ces larges lueurs sans qu'elles fussent suivies d'un coup de tonnerre ou d'une goutte d'eau.

Bientôt nous vîmes des points blancs courir en avant de nous, la mer se gonfla, et la première bouffée de vent nous apporta du large, un mugissement sourd et prolongé. La voile s'emplit, et la barque s'élança en faisant jaillir l'écume. Nos avirons ne servaient plus à rien, je m'assis et regardai un petit nuage gris d'argent qui semblait nous poursuivre et faisait blanchir la mer autour de lui. Le phare ne brillait encore que comme une étoile rouge un peu plus basse que les autres, et une bande lumineuse, formée par les brisants, dessinait les découpures de la côte. La mer grossissait de plus en plus, le nuage gris approchait, nous enlevâmes le mât et nous laissâmes la barque fuir devant la rafale. Pendant deux heures nous longeâmes les falaises au milieu des récifs, et il fallut toute l'adresse de mon vieux compagnon pour que nous ne fussions pas broyés contre les rochers. Enfin, nous arrivâmes à Tipaza, mouillés jusqu'aux os et épuisés de fatigue. La barque avait une voie d'eau, et nous fûmes obligés de retourner par terre à Cherchell. LOUIS DE LYVRON.

(La suite à un prochain numéro.)

ÉNIGME HISTORIQUE

Quel roi de l'un des États méridionaux de l'Espagne au temps de la puissance des Mores a régné et a été détrôné trois fois?

Quel est le nom des deux neveux de ce souverain ayant l'un et l'autre des droits égaux à sa succession et à sa couronne : l'un, cachant sous de brillants dehors des vices odieux; l'autre, bon, juste, brave, et doué de toutes les qualités des grands princes?

Un acte despotique du vieux roi soulève des troubles qui déterminent son renversement définitif du trône, et amènent l'usurpation du mauvais prince malgré les droits égaux de son cousin.

Nommer la bataille qui se livre entre les troupes des deux jeunes compétiteurs.

Raconter le drame qui précède, après huit ans d'un règne cruel et oppressif, la fuite de l'usurpateur et l'avénement du bon prince.

Quel souvenir matériel en reste-t-il sur le lieu même, et quelles particularités de célébrité, de site et de luxe artistique caractérisent cette ancienne résidence royale?



L'ORPHELINE

La mère de famille a quitté la maison;
Elle dort maintenant sous la colline verte,
Le père s'est assis dans la salle déserte,
Tandis qu'à l'âtre éteint fume un maigre tison.

Le père s'est assis les coudes sur la table,
Et pressant dans ses mains un front chargé d'ennui;
Ses trois fils aux bras forts, rangés autour de lui,
Ne sauraient soulever le fardeau qui l'accable.

Mais la petite fille a neuf ans, pour le moins!
La petite descend, va, vient, court, se trémousse,
Elle commande aux gens et grossit sa voix douce,
Ménagère à l'œil bleu, qui jouait dans les foins.

LOUIS BOUILHET.

Economie Domestique

Foie de veau en beefsteak.

(Plat de déjeuner.)

Coupez des tranches de foie de veau assez minces, faites-les revenir d'un côté, puis de l'autre dans du beurre, pendant dix minutes, salez, poivrez. Servez sur un plat chaud, avec du beurre manié de persil et un jus de citron.

Pommes de reinette en ananas.

Prenez des reinettes bien blanches et bien saines, essuyez-les avec un linge fin. Vous avez des boîtes de sapin, dans lesquelles vous mettez un lit de fleurs de sureau, bien séchées à l'ombre, puis un lit de pommes, un lit de fleurs, un lit de pommes, etc. — Remplissez avec des fleurs tous les vides, et empêchez que les pommes ne se touchent. Fermez la boîte, collez du papier à l'extérieur pour que l'air n'y pénètre pas. Les pommes, qui peuvent se garder jusqu'à l'été, auront le parfum de l'ananas.

Gelée de raisin.

250 grammes de sucre pour 500 grammes de jus. Il faut égrener les raisins, écraser les grains dans un torchon neuf en tordant. — Le jus se fait cuire comme le jus des groseilles.

Gâteau de Bourgogne.

(Pour le thé.)

Mettez une cuillerée de crème dans un tas de farine, pétrissez de manière à en absorber le plus possible, roulez cette pâte jusqu'à l'épaisseur de deux millimètres. Beurrez une tourtière, étendez la pâte dessus, saupoudrez-en la surface avec du sucre pilé et parfumez avec du zeste de citron et mettez au four.

(*Maison rustique des Dames.*)

Eau pour dissiper les rougeurs du visage.

Faites bouillir ensemble une poignée de patience et de mouron, et lavez-vous le visage avec cette eau.

Correspondance.

LA POUPÉE MODÈLE



Depuis que la correspondance est commencée entre nous, mes jeunes amies, vous avez dû vous apercevoir que nous causons souvent ensemble à bâtons rompus, tantôt morale, tantôt littérature; souvent des petites nouvelles du monde, quelquefois de ses modes et de ses usages... Enfin, un peu de tout, sérieux, gai, le moins frivole cependant que notre âge peut nous le permettre. La frivolité est plus redoutable que bien des défauts, car on peut se corriger de tout défaut; on vit et on meurt frivole. Un vieux défaut en cheveux gris, ce n'est pas beau, mais cela ne se voit que beaucoup trop.

Aujourd'hui, je veux vous indiquer un nouveau sujet d'instruction et d'amusement tout ensemble; et comme vous lisez attentivement votre journal, vous en ferez part à vos plus jeunes sœurs; elles auront désormais leur journal comme vous avez le vôtre.

Ces pauvres petites filles de six à douze ans étaient fort oubliées, condamnées à jouer avec un ménage de fer-blanc, accompagné de lentilles crues, ou avec une poupée plus ou moins bien habillée, qui les amuse quelques heures, mais ne peut les occuper uniquement. Les joujoux sont des passe-temps fort agréables; mais dès qu'une petite fille bien élevée atteint sept ou huit ans, elle aime la lecture, et une petite histoire, même un petit conte l'intéressent et l'instruisent. On n'aime pas à avoir l'air de ne rien savoir; chaque âge a son petit amour-propre.

La Poupée modèle est fondée pour les jeunes filles de six à douze ans, exprès pour ces quelques années où les enfants n'ont pas encore assez de raison pour lire des choses sérieuses, et ont cependant déjà assez de sentiment pour désirer connaître et savoir.

Elles trouveront dans ce petit journal des histoires toujours intéressantes, bien écrites et à leur portée. Une gravure de mode de poupée, des dessins de broderie en tout genre, mais appropriés à leur petit savoir-faire; des tapisseries pour commencer; des modèles de pantoufles, de bandes, de chaises, de petits coussins, etc., sans compter les surprises.

Le trousseau de la poupée et la poupée elle-même gagneront infiniment à ce journal. On pourra avec les gravures et les modèles dessinés, habiller sa poupée avec toute l'élégance désirable, et s'habituer ainsi, sans y prendre garde, et tout en s'amusant, à tailler et coudre assez adroitement pour pouvoir faire ses robes soi-même quand l'âge et la science seront venues.

Réfléchissez aussi combien l'abonnée sera contente, chaque mois, de voir arriver sous bande ce journal à son adresse : « A mademoiselle *** ! » C'est une joie de propriétaire en vérité, et nous la connaissons déjà. Pour une toute petite fille ce sera encore plus important à ses yeux. Le jeu de la poupée est le jeu par excellence; mais il est bon d'y ajouter un passe-temps plus sérieux, et la journée entière ne peut se passer uniquement à jouer à la poupée.

Le journal ne vous sépare pas d'elle et vous présente à la fois tout ce qui intéresse cette enfant chérie, et par-dessus le marché, lui offre une série d'histoires amusantes, de dessins de broderies et de patrons de poupée. Au besoin, la petite maîtresse du journal peut en faire la lecture à sa poupée, et je vous garantis que cela l'amusera beaucoup.

On trouvera aussi des renseignements pour tous les joujoux possibles; l'indication des toilettes de mademoiselle Lily; de vrais modèles pris chez madame Ode et chez Gagelin; rien ne manquera, même les parures de diamants et de perles fines à pas cinquante centimes le collier à trois rangs.

L'art de jouer à la poupée est poussé au dernier point aujourd'hui. Je connais une petite fille de sept ans à laquelle on a donné une maison pour mademoiselle Lily. Des appartements somptueux, des vases de fleurs sur les tables, rideaux de satin, lit à la Henri IV, domestiques en livrée. Le plus joli, c'est la salle à manger, dans laquelle est un buffet en chêne sculpté renfermant un *lunch* splendide, qu'on renouvelle, bien entendu, chaque jour.

La chambre à coucher est en satin rose; un meuble de bois de rose renferme les bijoux; un autre, qui fait pendant et qu'on ouvre plus souvent, contient des sacs de dragées, de fruits confits, des bonbons de toute sorte.

Ce luxe d'ameublement est une des joies de l'enfance, et *la Poupée modèle* nous indiquera encore de bien plus nouveaux et plus admirables jeux.

La Poupée modèle est d'un format plus petit que le *Journal des Demoiselles*, il est très-commode et d'une jolie grandeur. — Le prix en est de 6 francs pour Paris; 7 fr. 50 pour les départements; il paraîtra comme son frère aîné tous les mois. On s'abonnera à partir du 15 novembre prochain, au bureau du *Journal des Demoiselles*.

J'engage bien les plus âgées d'entre vous, celles

qui ont une petite sœur, à lui procurer le journal de *la Poupée modèle*, serait-ce même avec vos économies ; voyez quel joli cadeau à lui offrir !

Cette occupation d'une toilette toujours nouvelle à faire à une poupée habitue les enfants à s'amuser de bonne heure à la couture, au travail. Tous ces patrons exquis, pleins de grâce que vous trouverez dans le journal, leur apprennent à travailler en même temps qu'à soigner, habiller, entretenir un trousseau. C'est encore un engagement à bien savoir lire ; car si une petite fille qui n'est pas encore fort habile là-dessus, reçoit un journal, il faut naturellement qu'elle puisse bien connaître tout ce qu'il dit, et même en causer, au besoin, avec ses parents et ses jeunes amies.

Patronnez donc notre œuvre, mes chères amies, et calculez sérieusement tous les avantages que vos plus jeunes sœurs ou amies pourront en retirer. Vous verrez qu'ils sont sérieux, et en même temps fort gais.

MODES.

La patience, mes chères petites amies, est une vertu que je voudrais voir pratiquer un peu plus chez les dames et les demoiselles. Je ne sais pas si nos frères et nos grands parents ont tout pris pour eux ! — mais avouons ensemble que notre sexe en manque bien souvent, surtout quand il s'agit de modes et de toilettes. Vous voilà déjà fatiguées et ennuyées des charmantes toilettes que vous avez faites pour l'été, et vous voulez savoir ce que l'on portera cet hiver ; vous laissez vraiment à peine le temps, entre chaque saison, de préparer les modèles pour la saison suivante. D'ailleurs, nous ne sommes pas encore en hiver, et l'on fait peu de nouveautés pour l'automne ; cependant, je le sens, il est temps de quitter les robes de gaze et de mousseline pour les robes de foulard et de popeline ; de remplacer les chapeaux de paille et de crin par des chapeaux en étoffe ; et de porter les châles en cachemire et les confections en soie ou en drap, au lieu des châles de dentelle et des écharpes légères pareilles aux robes.

On ne peut se décider à abandonner les garnitures ; on en a porté tout l'été sous prétexte que les robes en étoffe légère les nécessitent souvent ; quelle raison aura-t-on d'en mettre sur les robes d'hiver ? je l'ignore, mais bien certainement on en fera encore ; j'ai vu plusieurs toilettes préparées pour un mariage, et je veux vous en détailler quelques-unes.

La robe de la mariée est en taffetas blanc, garnie dans le bas d'une ruche italienne en crêpe blanc ; au-dessus de cette ruche un volant d'angleterre est disposé en ondulations, orné de nœuds de ruban, et surmonté d'une autre ruche en crêpe ; le corsage est à pointe, garni d'une angleterre et d'une ruche en crêpe figurant la pèlerine carrée.

Une fort jolie robe en taffetas gris était ornée d'une ruche plissée en taffetas vert, montant en pointe sur chaque couture de la jupe ; dans l'intérieur de la pointe une guipure noire formait une pyramide de plusieurs losanges, diminuant de grandeur ; le corsage à pointe et décolleté, avec manches courtes ; sur ce corsage on peut mettre une berthe ornée comme la robe, ou une pèlerine garnie d'une guipure noire et rehaussée d'une ruche plissée.

Une autre robe était en taffetas bleu, ornée dans le bas de deux chicorées en taffetas, séparées par une guipure noire ; au-dessus de la deuxième étaient posées en biais, et alternant, une patte en guipure et une en ruche chicorée. Le corsage à pointe était garni, jusqu'à la hauteur des pinces, d'une ruche et d'une guipure alternant. Les manches sont toujours étroites et ornées comme la robe.

Une robe pour soirée était en taffetas fond blanc, avec branchages groseille et noir, ornée dans le bas d'un entredeux et d'un petit volant en blonde à feuilles de chêne, sur transparent groseille. Le corsage décolleté, avec berthe à pointe, était garni de la même blonde sur transparent et de nœuds en ruban groseille. Je n'en finirais pas si je voulais vous rendre compte de toutes les jolies toilettes que j'ai vues chez madame Charpentier, 38, rue Richelieu ; en voici cependant encore deux pour jeunes filles : l'une, pour soirée, était en gaze de Chambéry blanche rayée ; le bas de la jupe garni d'un ruban rose avec frange légère ; au-dessus, un autre ruban rose était disposé en ondulations retenues par de petits nœuds roses.

Le corsage décolleté et à pointe, avec manches courtes bouffantes ; la berthe à pointe, formée par quatre biais pareils à la robe, était garnie d'un ruban avec frange comme le bas de la jupe. La berthe peut se remplacer par une pèlerine carrée garnie comme la jupe. Les manches sont ornées du même ruban.

La seconde robe de jeune fille était toute simple, mais de très-bon goût : en taffetas gris à très-petites lignes ; un petit ruban violet garnissait le bas de la jupe, et remontait en grecque sur chaque couture, encadrant quatre ou cinq boutons violets, posés sur la couture. Le corsage, à pointe par devant et postillon par derrière, était orné du même ruban et des mêmes boutons placés sur les coutures de la petite basque. Cet ornement, fort simple et fort joli, peut également se faire sur une robe de laine. Les confections de la maison Gagelin, que nous donnons sur notre gravure de modes, font de fort jolies toilettes, avec les chapeaux de mesdames Bricard et Calmann, dont je vous donne le détail un peu plus loin. J'ai vu aussi chez elles un chapeau en velours royal blanc, bordé d'un biais en velours écossais. Pour jeune fille, une capote en satin blanc avec bavolet en velours bleu clair et une draperie en velours bleu retombant sur la capote, et terminée par une frange en perles blanches.

Pour cette saison les pardessus sont en gros de Tours, en drap léger ou en cachemire ; vous voyez, d'après la gravure, que les collets et les paletots de différents genres se disputent toujours nos faveurs ; ce sont en effet, deux vêtements également commodes. Les collets en cachemire doublés de taffetas léger, et garnis d'une frange en chenille, sont d'un porté très-agréable. Les franges en chenille, pour garnitures de confection, semblent vouloir être en vogue cet hiver ; elles se font en toutes nuances et même en écossais.

Maintenant, il faut que je vous donne, à titre

d'amie plus âgée, quelques petits conseils dont vous me remercierez si vous en profitez.

Si l'été a été brûlant, peut-être l'hiver sera-t-il bien froid; en examinant vos toilettes de l'année dernière, voyez donc quel parti vous pouvez tirer de tous vos vêtements, et songez en même temps que parmi les objets qui ne peuvent plus vous servir, il en est, que d'autres seront bien heureux de posséder; songez que si malgré les fourrures et les vêtements chauds que vous pouvez vous procurer, vous souffrez du froid, combien doivent souffrir ceux qui sont à peine vêtus, même au plus fort de l'hiver, et n'ont pour s'abriter que des maisons mal closes. Vous pouvez utiliser les débris de votre toilette, en faisant des vêtements pour les pauvres; autant que possible donnez-leur des effets tout confectionnés, car, bien souvent, faute d'habitude et d'intelligence, ces objets ne leur feraient pas autant de profit. Vous le savez, si l'hiver nous apporte des jouissances et des plaisirs, il apporte de grandes souffrances à bien des familles; au-dessus du salon bien chauffé, bien éclairé, où vous êtes réunies pour danser, il y a la mansarde triste et glacée; et quand vous mangez, sans faim, tous ces petits gâteaux qu'un beau domestique vous offre sur un plateau, souvent là-haut, on n'a ni pain ni couverture; visitez par vous-même les pauvres gens, il vous sera plus facile de les soulager. Envoyez le moins possible des domestiques dans ces tristes demeures; le malheur rend souvent injuste, la vue des gens de service aigrit contre vous les cœurs malheureux, et leur amour-propre est blessé de voir leur misère étalée devant des domestiques, qui n'ont pas toujours assez de tact pour agir avec discrétion. Je vous recommanderai surtout d'être en toilette très-simple, et de ne pas faire comme beaucoup de dames, qui profitent de leur sortie du milieu du jour pour aller voir des familles malheureuses; elles ne pensent pas qu'elles insultent à la misère de gens qu'elles n'ont cependant pas l'intention de blesser. Mais je m'aperçois que je vous sermonne, mes chères amies, je me plais à croire cependant, que si quelques-unes d'entre vous agissent ainsi, c'est faute d'avoir pensé à ce que je viens de dire, et que ces quelques mots leur ouvriront les yeux.

Les mamans renoncent difficilement à broder pour leurs enfants, aussi les encouragerons-nous dans ce travail. Depuis longtemps j'ai dit, comme beaucoup d'autres l'ont fait, *la soutache tombe, les robes se feront unies*. Il est certain que l'on fait beaucoup de robes unies et qu'elles sont très-bien portées; mais la broderie russe, la soutache, le lacet, persistent, surtout pour les enfants, auxquels on fait de charmantes toilettes avec le collet pareil, en toutes nuances, sur popeline, mohair ou cachemire blanc; sur étoffe grise, la broderie noire est préférable; avec les nuances havane et bleue, la même nuance de teinte plus foncée est très-distinguée; quant à ce qui nous a été demandé plusieurs fois, sur noir, il est impossible de broder autrement qu'en noir, une broderie de couleur serait du plus mauvais goût.

Les chapeaux ronds seront je crois les seuls adoptés cet hiver pour les petites filles; le chapeau ordinaire, même de forme capote baby, disparaît de jour en jour, et je ferai remarquer aux tendres mères qui s'effrayent de cette coiffure pour les temps froids, que les petits garçons n'ont jamais eu que la casquette et le chapeau rond, qui ne garantissent ni les oreilles ni le bas de la figure contre les rigueurs de la saison; et cependant, sont-ils d'une santé moins robuste? les fluxions et les rhumes les atteignent-ils plus souvent que leurs sœurs? Croyez-le bien, tout est habitude en ce monde. Que dirions-nous! S'il nous fallait, mes chères amies, nous vêtir comme au commencement de ce siècle, où nos mères et nos grand'mères ignoraient l'usage des manteaux, des vestes, des cache-nez, presque des fourrures, de tous ces vêtements en étoffes épaisses que l'on double et ouate, de tous ces objets enfin nés des progrès de la civilisation, et que l'on devrait plutôt considérer comme un mouvement rétrograde, puisqu'il augmente tellement nos besoins! Le froid n'était pas moins rigoureux à l'époque où les femmes portaient des petites robes d'étoffes toutes minces, dont l'ampleur ne compensait certes pas l'épaisseur; dessous ce fourreau, un jupon de percale très-étroit, sous lequel les plus frileuses et les plus sveltes, se risquaient à glisser un jupon de tricot. Les maisons alors étaient cependant moins bien closes, et les calorifères n'étaient pas inventés; lorsque l'on sortait, on ajoutait à son léger costume un châle à peu près de la même grandeur que les châles au crochet que l'on a portés chez soi depuis quelques années; croyez-vous qu'il y eût alors plus de maladies qu'à présent? Non! aussi je le répète : tout est habitude; et lorsque je jette un coup d'œil sur les modes et les coutumes de nos ancêtres, tout en admirant les progrès de la science et de l'industrie, je suis presque tentée de croire à cette phrase que l'on reproche aux vieillards : « De mon temps tout était bien mieux qu'aujourd'hui! bien mieux, » c'est-à-dire bien plus brave! bien moins frileux, bien moins douillet et bien moins coquet! Mais nous voici bien loin des chapeaux ronds; notre conseillère devient *rococo*, allez-vous dire : non, chères amies, je suis persuadée, au contraire, que dans tous les siècles, il y a du bien et du mal; tâchons donc pour notre part d'apporter un léger poids à la balance du bien.

EXPLICATIONS

Planche X

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Parure, broderie russe — 3 et 4, Parure — 5, Écusson avec H. A. — 6, P. A. — 7, Bande pour jupon — 8, H. P. — 9, A. P. — 10, L. B. — 11, L. P. — 12, S. J. S. enlacés à l'impériale avec couronne de comte — 13, J. A. — 14, C. L. — 15, Mouchoir avec C. D. — 16 et 17, Parure, broderie russe — 18, M. G.

— 19, B. J. — 20, Écusson avec E. B. — 21, C. P. — 22, J. B. — 23, V. S. — 24, B. M. — 25, A. G. — 26, E. A. J. — 27, M. J. enlacés, avec couronne de vicomte — 28, *Berthe* — 29, Mouchoir avec H. G. — 30, B. S., linge de table — 31, *Polyxène* — 32, C. B. — 33, *Paule* — 34, E. J., linge de table — 35, Bande pour jupon.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 8, Corset impératrice — 9 à 11, Pèlerine carrée — 12, Semé pour broder sur crochet tunisien — 13 à 15, Soufflet en tapisserie avec appliques de nacre et de cuir — 16 à 20, Azalée en papier — 21 à 23, Porte-allumettes — 24, Étoile en crochet — 25, Bande en crochet imitation de guipure — 26, Croquis du chalet.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Parure, broderie russe.

La ligne ponctuée du col indique l'endroit où il doit être replié; il faut faire la piqûre autour du cou, du côté opposé à la broderie.

3 et 4, Parure, broderie légère.

On peut simplifier la broderie en posant un petit lacet sur la grecque et faisant le petit semé en point de poste.

5, Écusson avec *M. A.*, plumetis et cordonnet.

6, *P. A.* enlacés, fantaisie pour mouchoir, plumetis et cordonnet.

7, Bande pour jupon, plumetis, cordonnet et feston. On peut supprimer la branche de fleurs et ne faire que le feston et les pois.

8, *H. F.*, anglaise, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

9, *A. P.*, gothique, plumetis et cordonnet.

10, *L. B.*, plumetis et cordonnet. Il se fait également en feston; on fait les barrettes qui traversent en feston, et l'on découpe l'intérieur des chiffres, c'est-à-dire toute l'étoffe qui se trouve entre les barrettes.

11, *L. P.*, plumetis et cordonnet.

12, *S. J. S.* enlacés à l'impériale, avec couronne de comte, plumetis, cordonnet et point de sable.

13, *J. A.*, fantaisie, plumetis et cordonnet.

14, *C. L.*, plumetis et cordonnet.

15, Mouchoir avec *C. D.*, feston et pois; la grecque se fait en petit lacet.

16 et 17, Parure, broderie russe.

18, *M. G.*, gothique, plumetis et cordonnet.

19, *B. J.*, anglaise, plumetis.

20, Écusson avec *E. B.*, plumetis, cordonnet et pois.

21, *C. P.*, romaine, plumetis.

22, *J. B.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

23, *V. S.*, plumetis et cordonnet.

24, *B. M.*, plumetis et cordonnet.

25, *A. G.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

26, *E. A. J.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

27, *M. J.*, enlacés avec couronne de vicomte, linge de table, plumetis, cordonnet et feston.

28, *Berthe*, plumetis et cordonnet.

29, Mouchoir avec *H. G.*, plumetis, cordonnet, feston et point de sable; on pose une dentelle ou seulement un picot au bord du feston.

30, *B. S.*, linge de table, plumetis et cordonnet.

31, *Polyxène*, plumetis et cordonnet.

32, *C. B.*, romaine, plumetis, cordonnet et point de sable.

33, *Paule*, plumetis, cordonnet et pois.

34, *E. J.*, gothique, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

35, Bande pour jupon, plumetis.

COTÉ DES PATRONS

1 à 8, Corset.

1, Devant.
2, Premier gousset du bas, devant.
3, Premier gousset du haut, devant.
4, Deuxième gousset du bas, devant.
5, Deuxième gousset du haut, devant.
6, Dessous de bras.
7, Dos.
8, Gousset du bas, dos.

Il se fait en coutil. Il est important de bien suivre les lettres de raccord et de ne pas confondre les goussets.

9 à 11, Pèlerine carrée.

9, Devant.
10, Dos.
11, Croquis de la pèlerine.

Ce patron peut servir pour pèlerine de lingerie ou pour pèlerine pareille à la robe.

12, Semé pour broder sur crochet tunisien.

Ce dessin, qui peut servir pour dessus de lit, descente de lit ou tapis de table, se fait en point de marque sur crochet tunisien, en laine noire, sur bleu ou rouge, ou ponceau sur fond noir. Le trait qui entoure le dessin est en soie d'Alger mais; il se fait par des points lancés.

13 à 15, Soufflet avec appliques de nacre.

13, Patron.
14, Détail du travail.
15, Croquis du soufflet monté.

Tracez sur du canevas ordinaire le patron n° 13, en supprimant la poignée qui ne doit pas être brodée pour l'un des côtés, et pour l'autre en laissant la poignée, mais supprimant dans le bas la partie qui remonte en pointe sur le soufflet et qui est garnie de clous dorés. Le n° 14 vous indique la manière dont se fait le point, il est croisé en prenant quatre fils; ensuite vous faites un autre point croisé sur l'extrémité des quatre fils de chaque point.

Le fond du milieu est en soie d'Alger de teinte claire, bleu, vert, violet ou ponceau, le large trait plus foncé en soie noire, et le tour de même nuance que le milieu, mais de teinte plus foncée. — Vous trouverez les appliques en nacre chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan, qui se chargera de faire monter le soufflet; vous pourrez également vous procurer dans cette maison tout ce qui est nécessaire pour exécuter les petits travaux que nous donnons sur les planches, ainsi que les objets échantillonnés.

16 à 20, Azalée en papier.

16, Patron de la fleur.
17, Patron du dessous.
18 et 19, Feuilles.
20, Croquis de la fleur.

Cette fleur étant gaufrée à la presse, madame Beaussier, 43, rue Richelieu, la vend en boîte ; cependant, nous en donnons les patrons pour les personnes qui voudraient les découper elles-mêmes.

Vous formez le cornet du pétale n° 16 en mettant un peu de pâte sur l'un des côtés, puis avec la pince vous rabattez l'autre dessus, afin de le coller; vous enfilez le cœur auquel vous avez mis un peu de pâte pour y fixer la fleur; vous mettez ensuite le dessous après l'avoir collé au cornet.

Vous préparez ainsi plusieurs fleurs que vous montez en touffes de deux, trois ou quatre fleurs. Vous les entourez de feuilles qui ne doivent pas dépasser les fleurs. Si vous voulez monter un arbuste d'azalées, il vous sera très-utile d'en avoir un naturel sous les yeux. Il faut *cotonner* fortement la tige. Chaque branche se monte par touffes que l'on réunit à une seule tige plus grosse que les autres, en mettant les branches à des hauteurs inégales.

21 à 23, Porte-allumettes.

21, Fond du porte-allumettes.

22, Soufflet du porte-allumettes.

23, Croquis du porte-allumettes.

Le porte-allumettes se fait en cuir gris, brodé au passé en soie ponceau ; les deux dessins noirs du n° 21 et le dessin noir du n° 22 indiquent cette broderie ; les petites lignes blanches figurent un point lancé en gros cordonnet d'or ; on place ce même cordonnet d'or sur les petits traits noirs qui entourent le dessin; les étoiles se font avec cinq perles noires, disposées comme l'indique le dessin ; il faut avoir soin de doubler le cuir en toile très-claire avant de le broder.

Pour monter le porte-allumettes, on taille deux cartons sur les patrons n°s 21 et 22, et l'on met derrière un taffetas ponceau cousu au cuir par un surjet. On réunit de même le soufflet au fond, et l'on couvre tout le tour d'une ganse assortie ponceau et or.

24, Étoile au crochet pour dessus de lit avec coton C B n° 30, ou voile de fauteuil avec coton n° 110.

Nous rappelons à nos lectrices que lorsque nous disons : 1 bride ou 1 demi-bride, prise dans la même maille, dans la 1re, 2e, 3e maille, etc., on doit piquer le crochet ou dans la même maille, ou dans la 1re, 2e ou 3e maille du rang précédent, en comptant de la maille que l'on vient de terminer.

Il y a sur chaque feuille de l'étoile 7 reliefs qui n'ont pu être indiqués sur le croquis.

Relief. Tournez le fil 2 fois autour du crochet que vous piquez dans la maille après celle que vous venez de faire, puis dans la chaîne du rang de demi-brides, dans la maille placée au-dessous de celle dans laquelle est piqué le crochet — tirez le fil — 3 fois (tirez le fil en le faisant passer dans 2 fils) — tournez le fil 2 fois autour du crochet, piquez dans la même maille — tirez le fil — quatre fois (tirez le fil en le faisant passer dans 2 fils).

Bride crochet russe. Faites la bride en piquant le crochet comme pour la maille en crochet russe, dont nous avons donné l'explication au bavoir n° 29 de la planche de Juin.

Picot. 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la chaîne et le fil du haut de la maille qui précède le picot.

Étoile. Montez 16 mailles-chaînettes, fermez la chaîne.

1er rang. — 3 mailles-chaînettes + — 25 mailles-chaînettes — 8 fois (1 bride dans la 2e maille — 1 maille-chaînette). Pour la 1re bride, piquez le crochet dans la 4e maille, en comptant de celle qui est sur le crochet. — 1 maille passée dans la 2e maille, — retournez votre ouvrage — 1 maille passée — 1 maille crochet russe — 17 brides crochet russe — 5 brides crochet russe dans la même maille — 17 brides crochet russe — 1 maille crochet russe — 1 maille passée — 1 demi-bride — 3 mailles-chaînettes — 1 bride dans la 2e maille sur la chaîne du commencement, retournez au signe +; répétez 8 fois ce dessin, l'étoile ayant 8 feuilles; à la dernière vous supprimerez la dernière bride qui se trouve remplacée par les 3 mailles-chaînettes, faites avant le signe de raccord; piquez le crochet dans la 3e de ces mailles, et faites 1 maille passée.

2e rang. — 15 demi-brides — 1 relief — 1 picot — 4 demi-brides — 1 relief — 4 demi-brides — 1 relief — 3 demi-brides — 1 relief — 3 demi-brides — 1 relief — 4 demi-brides — 1 relief — 4 demi-brides — 1 picot — 1 relief — + 24 demi-brides — piquez le crochet dans la 4e maille après le dernier relief de la feuille précédente ; puis dans la maille après celle dans laquelle vous avez fait la 24e demi-bride, tirez le fil dans les 3 fils qui sont sur le crochet — 3 demi-brides — 1 relief — piquez le crochet dans le milieu du picot de la feuille précédente, et dans la maille qui suit le relief que vous venez de terminer; tirez le fil dans les 3 fils qui sont sur le crochet — 3 demi-brides — 1 relief — 4 demi-brides — 1 relief — 3 demi-brides — 1 relief — 3 demi-brides — 1 relief — 4 demi-brides — 1 relief — 4 demi-brides — 1 picot — 1 relief — retournez au signe +. Le picot qui sert à réunir les feuilles ayant été fait 2 fois à la première feuille, vous faites la demi-bride qui précède le dernier relief, comme celles qui ont servi à réunir les autres feuilles, en piquant le crochet dans le premier picot que vous avez fait; faites de même la 4e maille après votre dernier relief, en piquant le crochet dans la 4e maille, avant le 1er relief de la 1re feuille; terminez par 9 demi-brides; arrêtez le fil.

3e rang. — Les brides de ce rang se font en passant le crochet sous les deux fils de la chaîne du rang précédent, afin de les enfermer dans le pied des brides. + 1 bride prise dans la 1re maille après le 2e relief de la 1re feuille — 3 fois: (2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles chaînettes — 1 bride dans la 3e maille) — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 bride dans la même maille — 3 fois : (2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 bride dans la 3e maille) — 3 mailles-chaînettes — retournez au signe +.

Intervalle. Montez 12 mailles-chaînettes + fermez la chaîne.

1er rang. — 16 demi-brides, en ayant soin d'enfermer la chaîne dans le pied des demi-brides.

2e rang. — 2 brides dans chaque demi-bride. On sait que dans les étoiles, la première bride d'un rang se remplace par 3 mailles-chaînettes, et la première demi-bride par 2 mailles-chaînettes.

3ᵉ RANG. — + 3 demi-brides — 1 relief — retournez au signe +.

4ᵉ RANG. — + 1 bride — 11 mailles-chaînettes — retournez au signe +.

5ᵉ RANG. — + 1 demi-bride dans la 2ᵉ maille — 2 demi-brides — 1 picot — 3 demi-brides — 1 picot — 1 demi-bride dans la même maille — 2 demi-brides — 1 picot — 3 demi-brides — retournez au signe +.

Cette étoile est d'un effet très-riche.

25. BANDE guipure au crochet en cordonnet noir, pour garniture de robe; elle peut s'exécuter de grosseurs différentes.

Consultez l'explication précédente pour les picots.

1ᵉʳ RANG. — 6 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 bride dans la 1ʳᵉ maille de la chaîne — 6 fois : (2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 bride dans la 1ʳᵉ maille de la chaîne) — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles chaînettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 4ᵉ maille de la chaîne.

2ᵉ RANG. — 10 mailles-chaînettes — 7 fois : (1 bride dans la 1ʳᵉ bride — 7 mailles-chaînettes) — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 3ᵉ maille-chaînette du commencement du rang.

3ᵉ RANG. — Les demi-brides se font en enfermant la chaîne du rang précédent; 8 fois : (3 demi-brides — 1 picot — 3 demi-brides — 1 picot — 3 demi-brides — 1 picot — 3 demi-brides.)

Vos étoiles terminées, vous réunissez les picots avec l'aiguille, comme l'indique le dessin n° 25, et vous ajoutez plusieurs rangs au crochet.

LES CROIX se font par : 1 bride quadruple — 2 mailles-chaînettes — tournez le fil 1 fois autour du crochet que vous piquez au milieu de la bride quadruple, tirez le fil — tournez 1 fois autour du crochet — piquez dans le rang précédent — 4 fois : (tirez le fil en le faisant passer dans 2 fils.)

1ᵉʳ RANG. — Des deux côtés : attachez le fil au picot du milieu de l'une des deux branches restées libres sur le côté — 12 mailles chaînettes — + 1 demi-bride dans le picot du milieu — 6 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le picot du milieu — 4 mailles-chaînettes — 1 croix en piquant le crochet pour la bride quadruple dans le 1ᵉʳ picot de la branche suivante, et pour la dernière bride de la croix dans le 1ᵉʳ picot de l'étoile suivante; on se dirigera d'ailleurs, pour les placer, sur le dessin n° 25 — 4 mailles-chaînettes — retournez au signe +.

2ᵉ RANG. — Des deux côtés : + 1 bride — 2 mailles-chaînettes — retournez au signe +.

3ᵉ RANG. — D'un seul côté : + 3 mailles-chaînettes — 1 croix dans la 3ᵉ maille, la 2ᵉ grande maille de la croix se prend dans la 3ᵉ maille, après la bride quadruple — retournez au signe +.

4ᵉ RANG. — + 1 bride — 2 mailles-chaînettes — retournez au signe +.

5ᵉ RANG. — 1 demi-bride — + 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la 5ᵉ maille, enfermez la chaîne dans la demi-bride — retournez au signe +.

26. CROQUIS DE CHALET.

ENTREDEUX SUR NANSOUK

La parure sur nansouk, donnée en février, a été si bien accueillie par nos chères abonnées que nous espérons leur voir accepter, avec le même plaisir, les entredeux imprimés sur nansouk, que nous leur offrons avec ce numéro; l'exécution en est très-facile et à la portée de toutes nos lectrices, c'est de la broderie en point de poste et point à la minute; de chaque côté on peut faire un petit ourlet avec jour à fil tiré, un roulé ou un feston; il n'est pas nécessaire d'énumérer ici tous les objets auxquels peuvent servir ces entredeux, tels que cols, manches, bonnets, tabliers d'enfants, etc.

ABAT-JOUR

Nous complétons, avec le numéro de ce mois, le deuxième abat-jour de bougie; nous avons indiqué au mois d'août comment ils doivent être montés.

PLANCHE DE MANTEAUX

PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Caprice.

1, Devant.
2, Petit côté du dos.
3, Dos.
4, Manche dessus.
5, Manche dessous.

Ce vêtement se fait en velours, orné de passementerie et guipure, ou en gros de Tours, orné de passementerie; les lignes entre les lettres de raccord H et I forment des plis; le trait plein indique le dessus du pli, et la ligne ponctuée le creux; le haut des plis est réuni au petit côté du dos par une couture; les bretelles en passementerie, figurées sur la gravure, sont fixées sur cette couture dans le dos, et devant à la taille.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

Consultez le n° de Février, pour reproduire ces patrons en grandeur naturelle.

Incroyable.

6, Devant.
7, Dos.
8, Petit côté du dos.
9, Manche.
10, Pèlerine devant.
11, Pèlerine dos.

Pardessus en drap marron; la jupe comme au précédent, est fixée au petit côté du dos par des plis; la couture est recouverte d'une passementerie de la nuance du drap, et la petite pèlerine est garnie d'un effilé de même nuance, surmontée d'une passementerie.

Speranza.

12, Devant.
13, Dos.

Manteau en velours; la pièce d'épaule est recouverte d'une passementerie qui vient retomber d'un côté en écharpe sur les plis; la couture est ouverte pour passer le bras entre les lettres D et B.

Guise.

14, Devant.
15, Dos.
16, Collet.

Manteau en velours avec collet garni d'une guipure, épaulettes et boutons en passementerie; comme au précédent, la couture est ouverte de la lettre D à la lettre B.

Danilo.

17, Devant.
18, Dessous du bras.
19, Dos.
20, Manche.

Pardessus en drap orné d'une passementerie; on pose sur chaque couture une passementerie étroite semblable à celle qui borde le Danilo. L'ornement du corsage et des manches peut être supprimé ou varié.

CHALET

Quel chalet? nous direz-vous, et quelle est cette nouvelle surprise que vous nous ménagiez? Oui, chères amies, nous avons pensé à vous offrir ce joli joujou qui en même temps vous servira de boîte à ouvrage, et nous vous envoyons les matériaux de cette construction, dont le dessin de la planche ne vous donne qu'une idée fort imparfaite, mais qui, lorsqu'elle sera terminée avec ses balustrades à jour et ses balcons découpés, fera, j'en suis certaine, honneur à son architecte.

Nous vous avons bien souvent engagées à faire vous-mêmes tous vos vêtements, à vous exercer à faire toutes sortes de petits ouvrages, afin de vous rendre adroites; aujourd'hui nous devenons plus exigeante, nous vous apportons les matériaux nécessaires pour construire vous-mêmes une charmante habitation, dont vous serez propriétaires; l'empereur s'est fait construire un chalet aux eaux; vous, vous transporterez votre chalet partout où il vous plaira de l'avoir.

Souvenez-vous que dans la vie
Sans un peu de travail il n'est point de plaisir.

Ainsi, mesdemoiselles, mettons-nous à l'œuvre, je vais vous aider, et vous verrez que le *métier d'architecte* n'est pas aussi difficile que vous pouvez le penser.

Nous commençons naturellement par préparer le terrain qui doit recevoir les fondations en pierre. Collez une feuille de papier vert ou couleur sable sur un calendrier, puis vous collerez toutes les parties de votre chalet avec de l'eau de gomme un peu épaisse. Coupez le carton à la première ligne qui se trouve en relief, et pliez-le sur la seconde; ensuite vous fixerez cette partie sur le fond que vous avez préparé. Vous collerez en dedans une feuille de papier blanc, afin de faire tout l'intérieur de la boîte en blanc.

Le mois prochain vous recevrez le second étage de cette charmante petite maison, et au mois de décembre vous pourrez la terminer complètement avec le toit et les balcons qui font le tour. Les plus adroites découperont les carreaux des fenêtres, qu'elles remplaceront par une feuille de papier de plomb collée derrière; de cette manière elles embelliront encore leur chalet.

Si nous avons réussi dans notre tentative, nous verrons à vous donner l'année prochaine d'autres travaux du même genre. — Vous savez, du reste, chères amies, que ce n'est pas la bonne volonté de vous être agréable qui nous manque, et que notre soin et notre occupation de chaque mois est d'essayer d'aller au devant de vos désirs.

GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — Robe en taffetas bleu, corsage à pointe, orné de passementerie. — Pardessus *Caprice* en velours noir, avec passementerie et guipure. — Capote en satin blanc, bavolet, ornements et brides en velours bleu; dessus, touffe de plumes blanches et bleues; dessous, fleurs en velours bleu.

Deuxième toilette. — Robe en popeline d'Irlande grise; corsage postillon. — Pardessus *Incroyable* en drap marron orné de passementerie; pèlerine garnie d'un effilé de même nuance. — Capote en crêpe rose sur taffetas de même nuance, ornée d'un plissé en velours noir garni d'une dentelle noire; les brides, le bavolet et la draperie qui retombent sur le côté sont en velours noir; le dessous est en dentelle noire; sur le côté est posé une rose avec feuillage léger et bouton.

Troisième toilette. — Robe en foulard des Indes, nuance *thé.* — Manteau *Speranza* en velours noir, avec écharpe en passementerie retombant sur l'épaule. — Capote en taffetas nuance *thé*; ornement mélangé de ruban en nuance assortie à la capote, et de velours noir, touffe de plumes noires et aigrette; dessous en dentelle noire, fleurs en velours noir; feuillage et herbe nuance *thé.*

Quatrième toilette. — Robe en moire antique verte. — Manteau *Guise* en velours noir, orné de passementerie et dentelles noires. — Chapeau en velours nuance *améthyste*, orné dessus de plumes blanches et *améthyste*; dessous, fleurs blanches avec feuillage améthyste.

Cinquième toilette. — Robe en popeline havane; corsage à pointe et veste grecque. — Pardessus *Danilo* en drap, avec passementerie et boutons. — Chapeau *Montpensier*, orné de velours et plumes.

ÉPHÉMÉRIDES

18 Octobre 1748. — Paix d'Aix-la-Chapelle.

Cette paix termina la guerre de la succession d'Autriche, qui avait occupé les premières années du règne de Marie-Thérèse. Par ce traité d'Aix-la-Chapelle, l'impératrice-reine fit cession à l'infant don Philippe d'Espagne de Parme, de Plaisance et de Guastalla. C'est ainsi que prit naissance la quatrième branche de la maison de Bourbon, aujourd'hui détrônée. Ce fut l'article le plus remarquable de ce traité de paix.

Mosaïque

EMBLÈMES ET SYMBOLES RELIGIEUX.

Aigle. — Emblème de saint Jean l'Évangéliste.
Autel des parfums. — Symbole de la prière.
Barque. — Emblème de l'Église.
Bœuf. — Emblème de saint Luc.
Bourse. — Attribut de saint Jean l'Aumônier et de sainte Élisabeth de Hongrie.
Bouteille. — Attribut de saints Côme et Damiens, médecins.
Brebis. — Accompagne le bon Pasteur.
Cadenas. — Symbole du secret de la confession, attribut de saint Jean Népomucène.

—

L'AUTOMNE.

Le vent d'automne passe
Emportant à la fois
Les oiseaux dans l'espace,
Les feuilles dans les bois.
Jours tièdes, brises molles,
Pour longtemps sont chassés :
Valsez comme des folles,
Pauvres feuilles, valsez !

P. JUILLERAT.

LOGOGRIPHE.

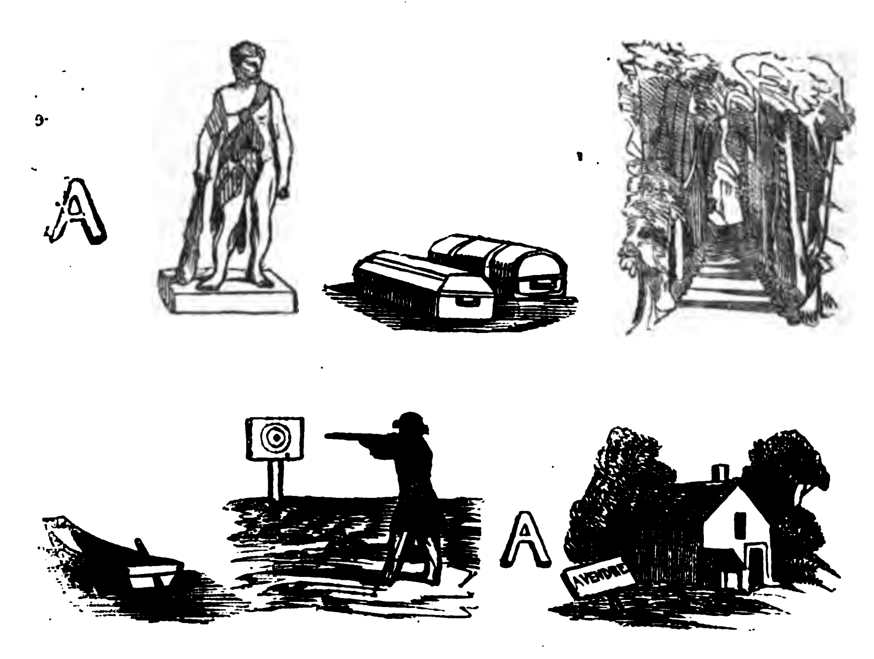
Avec mon cœur je fus l'ardent mais faible Pierre;
Mais sans cœur je deviens forteresse de pierre;
Dans l'histoire sacrée également fameux,
Nos noms de souvenirs remplissaient les saints lieux.
L'un fit souvent vibrer la lyre prophétique,
L'autre est celui de saints du temps évangélique,
Deux disciples du Christ, faits juges d'Israël,
Depuis dix-huit cents ans ils ont un trône au ciel.
— Change ma tête en queue et du cœur fais ma tête,
Fais mon cœur de ma queue, et je suis roi de Crète.
— Sans peine on peut trouver parmi mes pieds divers,
Ce que plus d'un poëte a chanté dans ses vers,
Fils du temps, fugitif, sujet aux lois lunaires;
Père de trente enfants et frère d'onze frères,
Tour à tour gris ou blanc, verdoyant ou doré,
Apportant les frimas, ou de charmes paré.
— Puis j'offre à ton estime une vertu commune,
Qui, mieux que le talent, conserve la fortune;
— Ce qui frappe l'oreille ou nourrit l'animal;
— Une antique cité dont le sort fut fatal.
— Ce que l'égoïste aime, adore et glorifie,
Mais que le vrai chrétien chaque jour sacrifie.

J. DE G.

Mot de la Charade de Septembre : HALLEBARDE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : **Bon marché ruine.**

RÉBUS



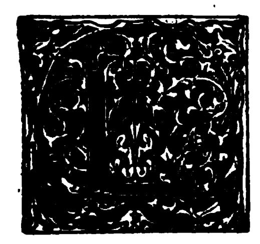
Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

SOUVENIRS DE L'ALHAMBRA

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE D'OCTOBRE

I

UNE RÉVOLTE DANS GRENADE



Le soleil de l'Andalousie empourprait de ses derniers feux les tourelles et les vitraux d'un élégant palais moresque situé loin de l'Alhambra, dans le quartier le plus paisible de Grenade, et déjà les ombres des palmiers et des citronniers s'allongeaient démesurément sur les assises étagées du coteau qui le dominait. Cachés encore sous les rameaux, les chardonnerets et les rossignols recommençaient à gazouiller et à se répondre d'un arbre à l'autre, et, se détachant de leurs retraites invisibles, venaient humecter leurs becs dans l'eau courante que des vasques de marbre blanc versaient partout dans cet Éden. La clarté de la lune argenta bientôt les feuillages, sema les ruisseaux d'un pailletage diamanté, et déroula ses blanches nappes sur les pelouses jonchées des fleurs des jasmins et des grenadiers. Mais tandis que de ce côté tout était silence et repos, le bruit et l'éclat d'une fête remplissaient d'une joyeuse agitation les abords de la demeure du maître, le prince Ismaël, neveu de Mahomet le Gaucher, roi de Grenade à cette époque (1). A l'intérieur, les galeries, les salons et les colonnades resplendissaient de lumières et offraient un aspect féerique. Un concert d'instruments à vent remplissait l'air de mélodies et allait atteindre sous les rameaux les chantres ailés et rêveurs dont ils interrompaient les songes. Dans la salle de réception, des cassolettes de parfums brûlaient sous des dalles de marbre criblées de trous, et envoyaient leurs émanations à une réunion nombreuse de seigneurs et de dames mores assis sur des piles d'almohadons (1). Là était rassemblée la fleur de la cour du roi Mahomet et tout ce que l'élite des nobles tribus de l'Andalousie et de la beauté grenadine comptait de plus illustre et de plus brillant. Le rayonnement des visages y attirait plus les regards que les flots de pierreries et de perles qui rayonnaient sur les costumes. Quelle était la cause de cet apparat inaccoutumé ?

C'est que le prince Ismaël célébrait, ce soir-là même, son mariage avec la plus noble, la plus charmante des filles mores de Grenade. Cette union comblait tous ses vœux. Ami du repos quoique brave, exempt d'ambition, idole de l'Andalousie, mais ne voulant causer aucun ombrage à son oncle dont il était le plus proche et le plus dévoué parent, Ismaël vivait retiré loin des factions et des intrigues, savourant dans un plein repos les joies réunies sur sa vie.

A cette heure la plus animée de la fête, celle où les sorbets circulaient et où les almées suspendaient leurs danses, sa jeune épouse venait de relever son voile ; un frémissement d'admiration contenu courait sur toute l'assemblée, et le prince, penché vers sa belle-mère, l'entretenait de son bonheur, quand une rumeur inaccoutumée arrêta les mots sur ses lèvres; on entendit un bruit de fer, et par les ogives ouvertes sur les jardins, on put voir une double haie de *caudillos* (2) envelopper l'habitation ; la porte de la salle s'ouvre aussitôt avec fracas ; ces mots lancés dans le silence sont prononcés d'une voix forte : « Message du roi ! » A l'instant même un

(1) Mahomet VII El Azeri ou Izquierd (le gaucher), successeur de Joseph III, roi de Grenade en 1423, et trois fois dépossédé du trône. Il en fut définitivement renversé en 1445, par son neveu Aben Osmin, remplacé lui-même, en 1453, par le prince Aben Ismaël, que nous mettons ici en scène.

(1) *Almohadons*, coussins bordés de galons d'or, sur lesquels s'asseyaient les Orientaux et les Mores.

(2) *Caudillos*, soldats chez les Mores.

essaim de *reposteros* (1) portant le cimeterre nu fait irruption dans l'assemblée : leurs rangs s'ouvrent, et un vizir, sans presque dépasser le seuil, s'arrête devant Ismaël et dit ces paroles hautaines : «Prince Ismaël, au nom de mon maître, cesse cet appareil de noces : il a disposé de ta fiancée ; Fatma deviendra ce soir même l'épouse du vizir'Hassan ; je vais la conduire dans son palais ; Mahomet veut être obéi. » Et profitant de la stupeur qui se fit sur tous les visages, des esclaves noirs saisissent Fatma tout enveloppée de ses voiles et dans son brillant costume de mariée ; on la dépose évanouie dans une litière restée hors de l'habitation ; les rangs des gardes se referment derrière ce cortége silencieux, il s'éloigne et tout disparaît.

L'indignation avait paralysé le prince Ismaël ; revenu à lui, il commanda à sa douleur par un prompt effort, et sut ne la manifester ni par une résistance impossible, ni par d'inutiles épanchements ; mais avec un accent profond il fait appel à ses parents, à tous ses amis, qui se pressent autour de lui et jurent de venger sa cause ; puis il se jette sur ses armes, monte en selle et sort de Grenade avec cette brillante escorte, déterminé à n'y rentrer que vainqueur et le cimeterre à la main. Le fugitif ne s'arrêta qu'au camp des chrétiens castillans jusqu'alors alliés de Mahomet II, comptant aviser aux moyens d'y organiser sa vengeance. Le roi de Castille Juan II, lui promet un renfort de troupes, et le prince more va les attendre dans la citadelle de Montefrio.

Mais déjà de grands changements s'étaient accomplis dans Grenade ; Mahomet était dans les fers ; un autre neveu de ce prince, Aben Osmin dit *le Boiteux*, secrètement informé des événements qu'on vient de lire et de la disposition d'Ismaël, s'était fait un parti dans l'ombre, avait renversé le vieux roi et s'était assis sur son trône. Tous les partisans d'Ismaël, demeurés encore dans la ville, en étaient sortis cette même nuit et avaient gagné Montefrio. L'intrépide et sage Abdilvar, grand vizir de Mahomet, et chef de la tribu des Abencerrages, y arriva l'un des premiers avec cette vaillante élite de la jeunesse grenadine. C'est par lui qu'Ismaël apprit les événements accomplis ; en même temps, ses fidèles amis le pressent de ne rien changer à ses plans et de réclamer par les armes un trône qui lui appartient. Mais des lenteurs interminables ajournèrent l'exécution des promesses de Juan II, et plusieurs entreprises hostiles et victorieuses d'Aben Osmin contre des places frontières de la Castille, en haine de leur souverain, occupèrent plus de huit ans. Alors il fallut en finir. Ismaël quitta Montefrio avec une nombreuse armée. Aben Osmin, de son côté, s'environna des Zégris et des autres tribus rivales et ennemies des Abencerrages, fit appel à toute la chevalerie de Cordoue et des provinces d'alentour ; ensuite il chercha du regard un chef à placer à leur tête et digne de commander à des troupes aussi valeureuses. Une aventure romanesque allait lui en susciter un.

Mohammed, jeune Abencerrage, fils du grand vizir Abdilvar, était doué des avantages et des qualités les plus remarquables. Intrépide comme son père, jeune, beau et même poète, il était l'orgueil de Grenade et la gloire de sa tribu. Seul, quand les Abencerrages partirent, il n'avait pas voulu quitter son palais, et ni les instances, ni les larmes même des siens n'avaient pu ébranler sa résolution ni lui arracher le secret de sa résistance. C'est qu'un intérêt tout-puissant l'attachait aux murs de Grenade. Un jour, au milieu d'un tournoi, faisant voltiger dans la lice son alezan le plus léger, le hasard avait dirigé ses yeux vers un angle de la place de Bib-Rambla, et ce qui l'y avait frappé était resté dans sa mémoire : c'était, parmi l'agencement de fleurs qui encadrait une fenêtre moresque, une ravissante figure de jeune fille du type arabe le plus pur. En enveloppant d'un regard cette enfant fascinée par les merveilleuses passes de son cheval, et sans doute aussi par la grâce du cavalier, Mohammed se sentit ému d'une satisfaction secrète. Bien qu'accoutumé aux succès des joutes, ce jour-là il se surpassa lui-même et remporta tous les honneurs du tournoi. Dès le lendemain il s'empressa de s'informer du nom et du rang de la jeune Arabe : il la vit même avec sa mère au sein de la noble société de Grenade, et sut que par son haut lignage, la fortune de sa maison et ses qualités personnelles, elle était en tout son égale et digne de fixer ses vœux. Mais ce qu'il apprit d'elle-même eût pu décourager un caractère moins ardent et moins résolu que le sien. Elle avait pour père un vizir, grand favori d'Aben Osmin, d'ailleurs irréconciliable ennemi des Abencerrages, violent, implacable, emporté, et capable d'ôter la vie à sa fille sur l'indice le plus léger du penchant qu'elle eût laissé paraître pour l'un d'entre eux.

C'est sur ces entrefaites que s'organisait l'armée de l'usurpateur de Grenade. Alors l'impatient Mohammed conçoit une pensée fatale : — « Le vizir, dit-il en lui-même, ne consentira jamais à donner la main de sa fille à l'Abencerrage ; mais que pourra refuser le roi au plus fort soutien de son trône, au vainqueur du prince Ismaël ? »

Et il se rend à l'Alcazar.

Aben Osmin vit avec joie passer à son parti un tel défenseur et lui confia le commandement de l'armée. Mohammed était le plus fier, le plus intrépide des Mores. La ville aux belles tours s'émut (1), le jour où le bruit des fanfares proclama l'entrée en campagne de cette brillante milice. Mais le droit et la bonne cause devaient triompher cette fois ; Ismaël fut victorieux dans la plaine des Alporchones (2). Mohammed, malgré sa bravoure, vit sa brillante armée fauchée comme un champ d'épis mûrs. Tout en dirigeant la bataille, il ne pouvait se résoudre à croiser le fer contre sa tribu ; trahi par ses officiers, mal obéi de ses soldats et défait sur toutes ses lignes, il se précipita sur le champ de bataille, appelant la mort à grands cris et ne pouvant la rencontrer. Quand la nuit et la solitude envahirent ce champ muet, il se laissa emporter à la course de son cheval, repassa à son insu la frontière, et

(1) Officiers de la milice moresque.

(1) *La ciudad a las hermosas torres*, nom que les historiens espagnols donnent à Grenade.

(2) En 1452.

rejoignit, sans l'avoir cherché, le dernier débris de ses troupes échappé au fer ennemi.

Au premier bruit de ce désastre, un cri de douleur fut poussé par tout le royaume. Bientôt rentrèrent dans Grenade les survivants de cette armée naguère encore si imposante: cent soldats sans chef et sans ordre portant sur leurs fronts consternés le sceau de la honte de leur défaite. Tous les habitants de la ville, les plus nobles familles même accouraient les interroger sur la destinée de leurs pères, de leurs frères ou de leurs fils, puis s'abandonnaient sans réserve à l'explosion de leur douleur. Le roi, sans nouvelles directes et sans détails sur la bataille, allait errant de salle en salle dans le palais de l'Alhambra sans trouver de soulagement à son agitation fiévreuse ni dans les souffles embaumés que lui envoyaient ses jardins, ni dans les vaines consolations qu'essayaient de lui donner ses femmes et ses vizirs. C'est au sein de ce deuil public, que le malheureux Abencerrage Mohammed parut devant Aben Osmin. A peine en est-il aperçu, qu'il voit s'allumer l'œil du tigre : « Traître ! s'écrie ce prince ingrat, tu n'as pas su mourir en brave au soleil du champ de bataille, tu vas périr dans un cachot, et périr de la mort des lâches ! » A l'instant les gardes du prince se jettent sur le jeune chef ; on le saisit, on le désarme, on l'entraîne au fond d'une tour. Des bourreaux attendaient leur proie ; l'éclair jaillit d'un cimeterre, et la tête de l'Abencerrage roule et rebondit sur le sol.

A partir de ce moment, chacun des jours d'Aben Osmin fut marqué par des actes de barbarie. Déjà la mort injuste de Mohammed avait porté au dernier point l'irritation des Grenadins ; le roi devint en horreur à tous. Cependant son trône croulait. Bloqué par Ismaël dans sa capitale, il voyait des fenêtres de son palais des détachements d'Abencerrages venir braver ses défenseurs aux portes mêmes de la ville, souffler le feu de la sédition au sein de sa garde elle-même, et ouvrir leurs rangs aux seigneurs et aux officiers de Grenade excédés par ses défiances et harcelés par ses espions. Le despote se vit perdu. Alors il songea à la fuite, mais voulut, en se retirant, laisser une horrible vengeance dans les remparts de l'Alhambra. Par son ordre, des émissaires annoncent par toute la ville une grande solennité pour sa prochaine abdication ; ils convoquent dans l'Alcazar, pour un jour et une heure déterminés, la tribu des Abencerrages, les grands officiers de l'armée et les autres partisans les plus dévoués du prince Ismaël. Ce jour venu, des corps de troupes qui lui sont restées fidèles remplissent secrètement le palais du Généralif (1), tous les passages sont gardés, et des sicaires invisibles occupent les appartements et les salles de l'Alcazar.

II

L'ALHAMBRA

S'il est des ruines célébrées dans tous les pays de l'Europe, riches en brillants souvenirs, splendides encore dans leurs restes et caressées de doux soleils, ce sont celles de l'Alhambra : l'Alhambra, séjour des rois mores, séjour sans égal dans le monde par le goût de son ordonnance, sa magnificence inouïe, la rare beauté de son site et la magie de ses jardins.

D'où est venu le nom d'Alhambra, qui veut dire *rouge* ou *vermeil*, donné à cette résidence dès le temps de sa fondation ? Est-ce d'une cité détruite, peut-être appelée *la Vermeille*, dont l'histoire mystérieuse n'est point arrivée jusqu'à nous et que son peuple aurait quittée pour habiter cette montagne ? Est-ce, comme le rapporte une tradition, parce que ces palais furent tous élevés de nuit, et que leurs remparts vus de loin à la clarté des torches, semblaient rouges et embrasés ? Ou plutôt ont-ils pris ce nom de la terre d'un brun rougeâtre où furent creusées leurs assises ? — C'est ce qui n'est point éclairci.

L'Alhambra, forte citadelle où pouvaient habiter au large quarante mille hommes au moins, renferma dans sa haute enceinte une réunion de palais, de terrasses, de coupoles, de minarets. Cette enceinte fortifiée se développe sur le plateau le plus élevé de la montagne du Soleil, *la sierra del Sol* de Grenade. Ses puissants remparts, ses tours dentelées, ses édifices merveilleux, les brises de la sierra Nevada qui lui apportent sur leurs ailes la pure fraîcheur de leurs neiges et les enivrantes effluves des roses qui, encore au mois de décembre, s'épanouissent sur leurs pentes : cet assemblage unique au monde faisait de cette résidence une vision resplendissante et une seconde cité près de la cité de Grenade. Les créneaux de toutes ses constructions perçant les masses de verdure des jardins qui les enveloppent, ressemblaient au semé d'étoiles d'un ciel assombri par la nuit.

De l'Alhambra on domine tout Grenade, ses grosses tours, sa délicieuse Vega, surnommée le jardin de l'Andalousie ; à son pied se prolonge à l'est la vallée de *los Carménès* (mot qui veut dire *des jardins*), océan de palmiers, de myrtes, de citronniers, de lauriers roses et des plus beaux arbres fruitiers de tous les climats de la terre recelant sous leurs frais ombrages les palais de marbre et les ravissantes maisons de plaisance qu'y possédaient quarante alcades : retraite unique dans son genre, l'un des plus beaux sites du globe, à qui on donne sur les lieux les noms de *vallée de Délices* et de *vallée du Paradis*. Les eaux du Génil, celles du Darro baignent et entourent les racines de la montagne, ceinte, dans cette région même, d'un double cordon de murailles fortifiées. Le reste, de là au sommet, n'offre que d'inaccessibles escarpements. On arrive à la haute cime du seul côté de l'orient, par une montée très-abrupte où rampe la mente sauvage et où fleurissent les violettes ; on franchit des ruisseaux limpides qui vont se cacher et se perdre dans des bouquets de bois voisins ; mais un chemin plus fréquenté, plus large, peuplé de maisons et moins recherché des artistes, est la rue de *los Gomélès*, qui mène aussi aux Tours vermeilles, belles et imposantes ruines situées sur un mamelon assis vis-à-vis de l'Alhambra (1). Au sommet de cette montée on a

(1) Le Généralif est l'un des palais situés avec leurs jardins dans l'enceinte de l'Alhambra.

(1) La vaillante tribu des Gomélès, dévouée aux rois de Grenade, obtint de ces princes la permission de bâtir ses

devant soi la porte du Jugement, tour carrée flanquée de tourelles et recélant de vastes salles où les anciens rois de Grenade rendaient eux-mêmes la justice selon la coutume de l'Orient. On franchit la porte Moresque, on arrive à celle du Vin, puis à la place des Citernes. On est alors dans l'Alhambra. A droite, on a l'Alcazaba, antique et sombre forteresse hérissée de tours menaçantes. Celle de *la Vela* (la veille) les surpasse toutes par l'âge et par la sévérité de l'aspect. On ressent, en la contemplant, une terreur instinctive. Que de redoutables secrets a scellés cette porte basse dont la baie est si resserrée qu'un homme à peine y peut passer ! Que de mystères insondables ensevelis depuis des siècles dans ces corridors ténébreux, ces escaliers étroits et roides, ces salles voûtées et muettes où circule un jour indécis ! Au pied de ces murs formidables on est, par l'imagination, transporté dans la nuit des âges ; on croit voir une de ces tours chères aux légendes arabes et qui cachaient dans leurs entrailles des émirs cruels, des astrologues centenaires, ou de ces sorcières puissantes dont le renom et la demeure excitaient à la fois la crainte et une invincible curiosité. L'Alcazaba est le plus ancien noyau de Grenade ; c'est du rocher qui la supporte qu'insensiblement et de proche en proche s'est dilatée cette cité, qui en 1338 ne comptait pas moins de soixante-dix mille maisons et cinq cent mille âmes.

L'Alcazar, l'un des palais renfermés dans l'enceinte de l'Alhambra, était la résidence spéciale du souverain (2) ; il ne laissait voir au dehors que son grand rempart lisse et nu ; mais à l'époque des rois mores, celui qui en franchissait le seuil pouvait se croire transporté dans l'empire des magiciens et des fées. Partout, aux voûtes, au dallage, aux chapiteaux des colonnades et sur l'étendue des murailles, le marbre blanc, le stuc et l'or ; l'or formant là-haut, aux plafonds et à l'intérieur des coupoles, des nappes entières d'une ornementation ondée simulant ici des écailles, plus loin d'innombrables zigzags et d'autres fonds capricieux ; l'or fouillé, pétri comme la pierre l'est ailleurs, et composant avec le stuc, avec le jaspe, avec le marbre, des entrelacs, des écussons, des semés d'étoiles étincelantes.

C'était Mahomet Alhamar, l'un des plus grands princes de l'Espagne, et neuf d'entre ses successeurs, qui avaient doté l'Andalousie et Grenade des merveilles de l'Alhambra. C'est lui qui avait fait parvenir les eaux du Darro des profondeurs de la vallée jusqu'aux plus hautes régions de la montagne du Soleil pour en enrichir ce palais, où on les rencontrait partout, et qui alimentaient ses fontaines, ses bains somptueux, ses bassins de marbre et les innombrables ruisseaux qui murmuraient dans ses jardins et y bondissaient en cascades. Les murs de la cour d'Arrayan, ses galeries, le salon de Comarech, et tout ce quartier du palais, offraient l'écusson de ses armes peint et sculpté parmi des masses de fleurs, des entrelacs et des inscriptions en langue arabe, toutes à la gloire d'Allah. La bande diagonale d'azur qui s'y montrait sur champ d'argent portait pour devise : *Wale Galib ile Allah*, Dieu seul est vainqueur. Ce sont, d'après la croyance des Mores, les mots tracés sur le lambel de l'ange qui apparut dans les airs aux troupes arabes pendant la bataille d'Alarcos, et qui leur prédit le triomphe qu'elles allaient remporter sur l'armée chrétienne (1). Toutes les œuvres d'Alhamar portaient un incroyable cachet de magnificence ; la voûte de la mosquée de l'Alcazar, aujourd'hui détruite, et qui était un chef-d'œuvre de filigrane de pierre, disparaissait sous un semé de fleurs d'argent.

Que de splendeurs ont rayonné dans la salle des Deux-Sœurs (2) et dans la salle des portraits (3) ! — Franchissons ces bosquets de myrtes : voilà la tour de Comarech, le merveilleux édifice entre tous ceux de l'Alhambra : des murs jadis sculptés, brodés, des murs uniques dans le monde ; à l'intérieur, quelle richesse ! on y a visité longtemps l'appartement et le cabinet de toilette de la sultane. Que de miradors enchantés (4), que de perspectives féeriques !

Séjour de délices et lieu de détention de princes, cette tour est restée célèbre dans l'histoire de l'Alhambra. Ce salon au rez-de-chaussée est celui *des Ambassadeurs* ; il a vu, au temps des rois mores, toutes les pompes de la cour, toutes les réceptions princières, toutes les solennités des unions des rois de Grenade. De là, les regards s'enfonçaient dans les jardins de Lindaraya, dont les aspects rivalisaient avec ceux du Généralif.

---

habitations des deux côtés et tout le long de cette voie, qui conserve encore le nom de Gomélès.

(1) L'enceinte de l'Alhambra, outre l'Alcazar, la forteresse de l'Alcazaba et la grande mosquée royale, contenait encore : le palais du Généralif appelé aussi *del Recreo* ou palais de *la Solitude* ; le palais des Alijarès et celui de la Fiancée (*de la Novia* ou de Darlaroca), l'un et l'autre situés sur les crêtes les plus élevées de la montagne du Soleil ; le palais de Darluet, assis sur le bord du Génil, et dont il ne resta longtemps que la *Casa de las gallinas* ; le palais du Cadi ; celui de Muza, l'un des fils de l'avant-dernier souverain de Grenade, et *la Rauda*, ou palais sépulcral qui renfermait les tombeaux des rois mores. Il ne reste plus que des ruines de toutes ces somptueuses retraites, qui, à l'exception de la Rauda, étaient des séjours de délices.

(1) La victoire d'Alarcos fut remportée en 1195 par Almanzor, roi de Maroc, sur Alphonse IX, roi chrétien de Léon et de Castille.

(2) La vaste salle des Deux-Sœurs doit son nom à deux magnifiques dalles jumelles de marbre blanc qui, à elles seules, en forment presque tout le pavage.

(3) On y voyait représentés, assis en cercle et accroupis sur des coussins à la manière orientale, dix Mores à très-longue barbe, la tête enveloppée du capuchon de leur burnous et la main posée sur la garde de leur cimeterre. C'étaient, dit-on, les dix monarques qui ont construit ou embelli l'Alhambra. Les autres peintures reproduisaient des épisodes de la chevalerie errante ; des dames, ici gardées dans des tours par des enchanteurs ou des monstres, appelant des chevaliers à leur aide ou en recevant du secours, là, se jetant éplorées entre deux champions acharnés à frapper d'estoc et de taille ; quelques-unes, sortant de leurs châteaux pour remercier ou pour recevoir leurs libérateurs ; d'autres rêvant au bord des eaux ou cherchant à lire leur destinée sur des tables cabalistiques.

(4) Les *miradors* sont des espèces de balcons qui tiennent du belvédère et de la terrasse. Ceux des jardins de Lindaraya, de la Reine, des Infantes, de Bellevue, s'ouvraient sur les perspectives les plus admirables de l'Andalousie.

III

TRAHISON

Mais c'est pénétrer trop avant dans ces murailles interdites ; à l'époque où nous nous plaçons, l'accès du cœur de ce palais n'a jamais été sans danger; partout dans ces lieux de délices veillent le soupçon et la défiance ; chacun de ces bosquets de myrtes, chaque embrasure au jour voilé dans ces salles splendides, chaque pli des lourdes tapisseries dont la frange balaye le sol, recèle un cimeterre nu et cache un bras prêt à frapper au moindre signe du maître. Retirons-nous donc vers l'entrée, et gagnons la cour des Lions, ainsi appelée des douze lions qui supportent la vasque d'albâtre de sa fontaine, et l'une des quatre situées aux quatre angles de l'Alcazar. Que de choses ont vues ces murs, scènes englouties depuis lors dans la profonde nuit des siècles ! L'histoire presque entière de l'Alcazar s'y est inscrite en épisodes, les uns charmants comme les roses qui n'ont pas cessé d'y fleurir, les autres sombres et terribles comme les ouragans du nord, que ces lieux ne connaissent pas.

C'est un de ces drames tragiques que méditait Aben Osmin, quand il invita les Abencerrages à la feinte solennité qu'il annonçait dans l'Alcazar.

Au jour et à l'heure fixés, on vit le cortége royal entrer dans la cour des Lions. Que d'or! quel luxe de costumes! que de joyaux sur les turbans! que de pierreries sur les poignées des cimeterres, et aussi que de yatagans cachés dans les plis des ceintures! C'était le roi Aben Osmin entouré de toute sa garde, de ses partisans les mieux éprouvés, et de la tribu des Zégris, dévoués à ses intérêts et prêts à toutes ses vengeances. Il était allé en personne attendre les premiers arrivants des Abencerrages au seuil même de l'Alcazar ; trente-deux s'y étaient déjà présentés, et il les amenait en masse dans cette retraite enchantée où déjà la fraîcheur des brises tempérait les chaleurs du jour. Jamais le front d'Aben Osmin ne s'était montré plus serein, et jamais son regard n'avait dispensé autant de caresses. Après quelques pas il se tourne, et du geste appelant ces Abencerrages, il leur montre une porte laissée entr'ouverte à dessein : « Entrez, leur dit-il, et voyez. » A peine chaque Abencerrage a-t-il franchi le seuil fatal, qu'il est silencieusement saisi, bâillonné et chargé de liens par des nègres robustes et bien armés. On les traîna l'un après l'autre auprès de la vasque de marbre qui, au centre de cette salle, recevait une eau jaillissante. Leur sang rougit les belles ondes qui entretenaient dans ce séjour une bienfaisante fraîcheur. Le roi et ses satellites insultèrent aux tortures de leurs victimes, et ne se retirèrent qu'après le supplice de la dernière, et quand la vasque déborda. — Selon quelques historiens, un incident inattendu détourna le coup odieux préparé aux autres Abencerrages, heureusement retardataires. Un enfant, page d'Yezid, l'une des premières victimes et qui était tendrement attaché à son bienfaiteur, avait pénétré sur ses pas jusque dans la cour des Lions. Témoin de l'horrible attentat, il sut composer son visage, comprima ses cris de terreur, et se glissant tout éperdu parmi la foule des Zégris, se déroba inaperçu de la cour et de l'Alcazar. Se précipitant tout en pleurs au devant des Abencerrages qui gravissaient la montée au pas tranquille de leurs chevaux : « N'avancez pas! leur cria-t-il ; la trahison est dans ces murs, le fer et la mort vous attendent; là-haut on égorge vos frères; j'ai vu massacrer mon cher Yezid, je suis tout couvert de son sang et de celui des autres Abencerrages. Fuyez! fuyez! n'avancez pas! » — Alors ses cris et ses sanglots éclatent, et ses larmes baignent à flots les gantelets de ces guerriers que pressent convulsivement ses petites mains. Les Abencerrages, surpris, hésitent et doutent encore; ils retournent au devant des derniers de leurs frères qui arrivaient après eux, interrogent ensemble l'enfant, tiennent rapidement conseil, puis éperonnant leurs montures, mettent pied à terre à l'Alcazaba, et se jettent dans l'Alcazar. En même temps des bruits confus se répandaient hors du palais; le peuple s'émeut, les portes de la demeure royale sont enfoncées et l'intérieur est envahi. Alors une foule irritée viola ces profondes retraites interdites à tout regard et que personne n'abordait hors le souverain de Grenade et quelques favoris privilégiés. Les flots d'un peuple forcené inondèrent ces galeries où le marbre, l'albâtre et l'or unissaient leurs magnificences. Des vociférations furieuses éclatèrent dans ce silence que jamais aucune parole n'osait troubler. Quels ne furent pas les frémissements et l'horreur de la multitude faisant irruption dans le lieu fatal! Un immense cri de vengeance monta tout d'un coup jusqu'aux voûtes et fit retentir le palais. Ainsi s'engagea une lutte que nous n'avons pas à décrire. — Les Zégris défendaient le roi, soutenu aussi, dans cette mêlée, par la tribu des Gomélès, voués à la cause royale. Les Abencerrages, moindres en nombre, se comportèrent en héros, mais la moitié d'entre eux périrent, écrasés par la masse de leurs ennemis.

Pendant ces scènes désolantes, Aben Osmin et ses complices sautèrent, prompts comme l'éclair, sur des chevaux qu'on leur tenait tout sellés, s'enfuirent par une poterne encore aujourd'hui existante au flanc du Généralif, et, précipitant leur galop au penchant du *cerro del Sol*, s'enfoncèrent et disparurent au fond de la vallée du Darro. Vainement plusieurs cavaliers se lancèrent dans toutes les directions et coururent comme le vent, afin de retrouver leurs traces, ils ne purent rien découvrir. Plus tard un parti de brigands infesta la sierra Nevada et sema longtemps la terreur dans les gorges des Alpuscares. Dans le chef de ces scélérats, des Grenadins qu'ils arrêtèrent, mais qui surent leur échapper, reconnurent Aben Osmin. L'Andalousie a voué à l'exécration le nom de cet indigne prince, dont les traces abominables devaient être à peine effacées par le règne réparateur du juste et bon roi Ismaël.

C'est en 1453 que fut décimée la plus généreuse tribu que Grenade compta jamais. Le lieu où ce drame sanglant s'accomplit a gardé sa physionomie, et le souvenir de ce fait y est encore tout vivant. On l'appelle la *salle des Abencerrages*; on y conduit le voyageur, on lui raconte cette histoire, et telle est la vitalité et la force des traditions, que la tache d'un rouge sombre produite par l'humidité au fond de la vasque de marbre est réputée de siècle en siècle provenir du sang des Abencerrages, que le temps, dit-on dans Grenade, n'a pu ternir ni effacer.

Du reste, cette salle des Abencerrages, très-petite, basse, assez sombre, et telle qu'elle se voit encore aujourd'hui, n'offre rien de remarquable à l'œil avide, à l'âme si péniblement impressionnée du touriste; mais la cour des Lions qui la précède, et dont les murs furent aussi témoins de la lâche trahison du roi more, conserve toujours le cachet d'une rare magnificence, et peut passer à bon droit pour un des types les plus purs et les plus riches de l'architecture moresque. La charmante gravure offerte par le *Journal des Demoiselles* à nos jeunes lectrices, le leur dira d'ailleurs assez, pour que nous n'ayons pas à insister nous-même sur les beautés de cette merveille de l'Alhambra.

Mme Félicie d'Ayzac.

(La fin au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

LA FEMME FORTE

CONFÉRENCES DESTINÉES AUX FEMMES DU MONDE

PAR MONSEIGNEUR LANDRIOT

Évêque de la Rochelle.



Après les ouvrages de piété classique, qui ornent la bibliothèque de celles même qui ne lisent guère, *l'Imitation*, *la Vie dévote*, *les Lettres de Fénelon*, *les Élévations sur les Mystères*, je crois qu'on ne peut trouver pour une femme un meilleur livre que ces *Conférences*, qu'un des évêques les plus distingués de France a prononcées dans une réunion mensuelle des dames de charité de la Rochelle. Et quand nous disons *meilleur*, nous entendons par là le livre le mieux fait pour opérer des fruits durables dans les âmes, le livre qui atteint le mieux son but, le livre qui enseigne le mieux, et, mieux que d'autres, est approprié à son public. Ces *Conférences* ont été prononcées devant un auditoire de femmes; leur digne auteur n'avait d'autre but que de les proportionner aux besoins des épouses, des mères qui l'entendaient, et il a prouvé, par le choix des sujets, par les déductions qu'il en tire, sa parfaite connaissance du monde et du cœur, et dans ses conseils la finesse se mêlant à la mansuétude évangélique, le discernement à la douceur, prouvent que ce pasteur indulgent est aussi un guide sagace, qui peut préserver des périls du chemin.

Monseigneur Landriot a choisi dans la Sainte Écriture l'admirable portrait de la femme forte, et, verset par verset, il l'a analysé en l'appliquant aux devoirs, aux occupations, aux destinées des femmes de notre temps ; il a su tirer de la poésie biblique les plus nobles images et les plus suaves comparaisons. — Une fois de plus, ces pages dictées par l'Esprit-Saint, et qui ont à tant de reprises inspiré les orateurs et les écrivains chrétiens, ont dicté des conseils, des pensées qui, sous la forme moderne, sont remplis de la moelle antique, et la confiance que l'on doit accorder à ces pieux avis, est d'autant plus grande qu'ils sont appuyés sur le Livre sacré, où les promesses de Dieu et les obligations des hommes sont fidèlement tracées.

Le portrait de la femme forte n'est pas celui d'une recluse, servant le Seigneur dans le temple, parmi les jeûnes et les prières, ainsi que le faisait Anne, la prophétesse ; c'est celui d'une femme du monde, si l'on peut s'exprimer ainsi, veillant à l'honneur et aux intérêts de sa famille, et rapportant à Dieu, dans le secret de son cœur, tous les moments d'une vie utilement employée. L'Esprit-Saint la dépeint laborieuse et dévouée, charitable et douce, épouse admirable, mère aimante, maîtresse vigilante et bonne, vivant avec honneur, mourant sans crainte, et laissant une mémoire embaumée de louanges. La piété, la charité, les vertus domestiques sont les grands traits de ce noble tableau, et l'on comprend à quels heureux développements s'est prêté ce thème sous la plume brillante de monseigneur Landriot.

Nous citerons quelques pages de cet excellent livre:

« *La femme forte a considéré un champ, et elle l'a acheté, elle a planté la vigne du fruit de ses mains.* On pourrait dire que, sous le nom de pain et de vin, l'Écriture a voulu désigner toutes les bonnes choses de l'ordre temporel. La femme forte doit avoir l'œil à tout ce qui peut être utile à son mari, à ses enfants, à ses domestiques ; elle doit se le procurer, en suivant les règles de probité, de sagesse, d'honneur et de modération dont nous avons parlé. Je ne voudrais pas certes exciter dans le cœur de la mère de famille une ambition déréglée, mais je tiens à expliquer vos devoirs, ou du moins ce qui vous est très-légitimement permis; et ainsi, je réponds à l'avance à ceux qui reprochent au christianisme de faire de la femme mariée une espèce de religieuse, ne s'occupant que de confréries et de pratiques de dévotion. La femme vraiment pieuse, tout en restant fidèle aux devoirs d'une piété éclairée, ne doit rien négliger de ce qui peut intéresser la prospérité même matérielle

de sa maison ; et si elle voulait imiter la vie de la religieuse et la forme de sa piété, « cette dévotion, dit saint François de Sales, serait ridicule, déréglée, insupportable. » D'autre part, évitons l'excès d'une ambition démesurée, car l'ambition est une passion qui sort des rails de la raison et de la sagesse chrétienne. Je voudrais cette vapeur réglée qui marche avec ordre, mesure et sécurité ; l'absence de vapeur, c'est l'inertie et la mort ; la vapeur qui fait dérailler est un autre inconvénient non moins grave. Ni l'un ni l'autre doivent vous plaire, et ce que je désire dans l'intérêt de vos familles, c'est la vapeur conduite sagement ; c'est-à-dire l'action d'une femme prévoyante, sans inquiétude démesurée, s'occupant sérieusement de sa maison en tout honneur et toute probité ; c'est une intelligence active sans sortir du calme, économe sans parcimonie, réglée sans affectation, et faisant avec convenance les honneurs de sa maison, sans oublier les intérêts de ses enfants et ses devoirs de mère de famille.

« Élevons-nous encore plus haut : l'Écriture Sainte a ordinairement un sens caché sous la lettre, et nous indiquant un monde supérieur. Brisons donc l'écorce de la lettre, et disons que le pain et le vin ne signifient pas seulement ce qu'il y a de meilleur et de plus utile à l'homme dans le sens matériel, mais qu'ils sont le symbole de choses plus élevées, et qu'ils nous laissent entrevoir tout ce qu'il y a de bon et d'avantageux dans l'ordre spirituel.

» La femme forte doit donc fermer dans son cœur une continuelle provision d'excellentes choses, afin de pouvoir, dans l'occasion, les distribuer à sa famille. Dans les sociétés qu'elle fréquente, il faut qu'elle sache recueillir les bonnes paroles, les précieux enseignements : mais elle doit bien considérer toute chose : tout n'est pas bon à prendre dans les jardins de ce monde ; il y a souvent plus de plantes vénéneuses, que de fleurs parfumées et salutaires. Le devoir de la mère de famille est de faire un choix religieux et intelligent, et de mettre à l'écart tout ce qui pourrait blesser la foi, altérer la pureté de l'âme de ses enfants. Avant de conduire sa jeune famille dans le monde, elle considère si le temps est bien propice, si l'âme n'est pas encore trop jeune, trop accessible à de mauvaises influences ; elle examine si les sociétés où elle veut conduire ses enfants sont convenables, ou du moins, comme tout est relatif en ce monde, si elles ne sont pas trop avancées pour une jeune personne. Je m'explique ainsi, parce que souvent, on ne tient pas assez compte de cette différence d'âge, de caractère, d'impressionabilité, qui change continuellement ce qui est relativement bon, ou du moins indifférent, et peut le rendre relativement mauvais. Ainsi, pour procurer à ses enfants un peu d'usage du monde, et d'un monde trop précoce, on leur enlève ce qu'il y a de plus précieux pour eux, l'innocence, l'amour de la simplicité, on développe en eux tous les germes de la mauvaise nature, et surtout, cette envie immodérée de plaire, qui peut, plus tard, leur causer d'amers chagrins. — De la sagesse donc, mesdames, de la sagesse dans le choix de tout ce que vous communiquerez à votre maison, et surtout à votre jeune famille. *Consideravit agrum.* Sachez tout examiner, tout peser, et mettre la dose en tout.

» Le sage ajoute que *la lampe de la femme forte ne s'éteindra point pendant la nuit.* En suivant le sens littéral, nous serions naturellement conduits à parler de l'activité de la femme qui dort peu, se lève de grand matin, et devient ainsi le premier réveil de sa maison. Donnons un autre sens aux paroles de l'Écriture, un sens que les docteurs appellent analogique, c'est-à-dire qui va de bas en haut, qui sort d'un élément matériel pour arriver à une conclusion plus élevée.

» Heureuse la femme dont la lampe ne s'éteint point dans la nuit ! Heureuse la femme qui conserve encore quelques nobles idées au milieu de l'envahissement des choses matérielles, dont le cœur demeure élevé sur les plages monotones et basses de cette vie ! Heureuse la femme dont la foi chrétienne est une lampe qui brille toujours dans la nuit de cette terre, dans les ténèbres des passions et de l'incrédulité. — Oui, mesdames, gardez une lampe dans votre cœur, et que cette lampe soit toujours allumée ! Qu'elle se conserve dans les retraites les plus profondes de l'âme, à l'abri des vents qui soufflent de toutes parts à l'horizon ! Cette lumière, c'est l'étoile du voyage, c'est la lampe du pèlerin, qui, la nuit, chemine dans la forêt. Il est des femmes qui conservent dans leur esprit une lumière vive, ardente et calme : c'est la lumière des grandes choses, des nobles projets, des saintes pensées ; il en est d'autres, au contraire, qui depuis longtemps ont étouffé leur lampe, et je ne vous nommerai pas les lieux où s'est ensevelie la clarté divine de leur âme. — Il est des femmes qui ont toujours quelque chose de frais dans le sentiment, d'élevé dans le caractère et la conversation ; ce ne sont point des femmes savantes, mais on sent, après quelques minutes d'entretien avec elles, que leur esprit et leur cœur ont une demeure de choix, sur les hauteurs du monde intellectuel et moral ; on sent que la foi et la piété chrétienne ont arrosé la tige qui soutient les fleurs de leur vie, et qu'elles lui ont donné un port à la fois noble et élevé. Il est, au contraire, des femmes qui s'enterrent tous les jours dans leur pot-au-feu, dans les cendres de leur lessive, ou bien, ce qui est pis encore, dans tous les bruits de ville, dans toutes les chroniques malveillantes, et dans ce cortége de choses étroites, petites, haineuses, qui n'abaisse pas seulement le niveau des âmes, mais les nourrit encore de fiel et d'aigreur. — Entre ces deux catégories de femmes, mon choix est tout fait ; je désire que vous apparteniez à la première, que toutes, vous portiez haut la lumière de votre vie, de vos idées, de vos sentiments, sans jamais les ensevelir dans la fange, la méchanceté ou le ridicule. J'aimerais mieux vous voir simple ménagère avec des idées proportionnées à cette position, car on peut être excellent sans avoir l'intelligence très-développée ; j'aimerais mieux vous voir simple ménagère que femme spirituelle et vicieuse. Mais ce que je préfère à tout, c'est la femme dont la lampe de la vertu, de l'intelligence et des sentiments élevés est toujours très-bien entretenue : *Non extinguetur in nocte lucerna ejus.*

» *La femme forte a mis les mains à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau.* — Mettre la main à des choses fortes, n'est-ce pas l'exercice de la vie tout entière ? La vie de l'homme n'est point un sommeil sur un lit de roses ; la vie est un chemin raboteux, où il faut mettre continuellement la main

à des choses fortes et difficiles. — Consultons d'abord l'histoire de notre propre cœur. Vous avez besoin de mettre une main continuelle à la réparation des brèches de votre intérieur ; il vous faut mettre la main et la mettre vigoureusement pour arrêter cette tendance de votre cœur, cette impétuosité de nature et cette violence de caractère; pour réprimer cette malveillance, ce projet de vengeance, cette aigreur qui se trahit partout, dans vos actions, vos paroles, et jusque dans votre silence. Mettez la main tantôt à gauche, tantôt à droite. Cette intervention continuelle sera très-nécessaire pour maintenir l'âme en équilibre, et fussiez-vous comme le géant Briarée, à qui la Fable donnait cent bras, vous auriez toujours fort à faire.

» Voyez cette circonstance fâcheuse où peut se trouver votre famille, cet écueil où peuvent aller se briser son honneur et sa prospérité, ne vous endormez point : soyez prudente et sage. Votre maison, avec un luxe relativement somptueux et de magnifiques apparences, décline à l'intérieur, et vous vous en apercevez, soyez à l'œuvre, armez-vous de courage ; c'est là l'occasion où il faut mettre la main à des choses fortes, et d'autant plus que tout se passera dans l'obscurité d'un silence peu favorable à l'amour-propre, mais très-favorable à l'épanouissement des vraies et solides vertus. Mettez non-seulement la main, mais le cœur, à des choses fortes et difficiles. Supportez les chocs, résistez aux coups du malheur, soutenez autour de vous toutes les les faiblesses, toutes les défaillances. — Que dirai-je encore ? Est-il un jour dans la vie où la femme n'ait pas à mettre la main à quelque chose ? Est-ce que le vaisseau de la famille et des affaires n'est pas exposé à des avaries quotidiennes ? Puis, quand tout semble heureusement achevé, il reste à supporter la monotonie des mêmes actes, et ce ciel de plomb qui pèse sur nous, et ce roulis de l'existence qui finit par donner mal au cœur. O femme chrétienne ! mettez continuellement la main à des choses fortes ; ayez toujours le bouclier de la patience, de l'humilité, de la résignation; la vie est ainsi faite, vous ne la changerez pas. L'épreuve est l'apanage inaliénable de l'existence humaine, vous n'y échapperez point, elle ira plutôt vous chercher dans votre lit comme une marée qui monte, et il faudra bien vous lever pour comprendre enfin la nécessité de la lutte et de l'application constante d'une main vigoureuse aux choses de la vie : *Manum suam misit ad fortia.*

» *Elle rendra à son mari le bien et non le mal tous les jours de sa vie.* Oui, tous les jours de sa vie ! Quand le mari est jeune, bien portant, et qu'il conserve encore les traces de quelques charmes de jeunesse, il est facile de lui faire du bien. Mais plus tard, arrivent les rides de la faiblesse; les maladies avec leur triste cortége frappent à la porte ; le caractère devient quelquefois sombre, morose, difficile, susceptible en raison même de la faiblesse.. — C'est l'heure de l'épreuve pour le véritable dévouement ; c'est alors qu'il faut un redoublement de soins, d'attentions, de services, et surtout de cordiale affection. On dit que le vin est le lait des vieillards : cette parole est encore plus vraie du vin de l'affection. Vous devez avoir dans votre cœur quelques gouttes de ce vieux vin ; vous devez en avoir en abondance, pour peu que vous ayez conservé celui de la jeunesse et de l'âge mûr. Donnez-en tous les jours une coupe remplie jusqu'aux bords à votre mari, qui déjà succombe, et dont le front porte les traces de la fin de son automne et du commencement de l'hiver. Donnez du vin à ceux qui ont le cœur triste, dit l'Esprit-Saint, et le meilleur vin, celui qui réchauffe le mieux le sang de l'âme, alors qu'il se glacerait peut-être au souffle de la froide indifférence, c'est le vin de l'affection. »

Nous avons cité cette dernière page, touchante et belle, bien qu'elle ne soit pas encore applicable à nos jeunes lectrices. Elles n'ont pas de vieux maris, vieux compagnons de route que leurs soins pourraient égayer ; mais n'ont-elles pas de vieux parents, et la jeunesse n'est-elle pas souvent avare de ses trésors, envers ceux qui l'ont précédée dans la vie ? Le rôle des enfants est de recevoir, mais celui de la jeunesse n'est-il pas de donner, de donner à ceux dont elle a tant reçu jadis ?...

Nous pourrions, et voudrions faire de plus longs emprunts à l'ouvrage de monseigneur Landriot, mais à quoi bon ? la plupart d'entre vous s'empresseront de se le procurer, et à toutes nous ne pouvons que répéter : *Prenez et lisez* (1).

LES REMÈDES SOUS LA MAIN

Par le docteur J. P. **DES VAULX** (2).

Ce petit volume, qui fait partie de l'excellente *Bibliothèque de Lille*, peut rendre de grands services aux familles, et particulièrement à celles qui habitent la campagne, aux personnes qui s'occupent des pauvres, aux instituteurs, à tous ceux enfin qui ont pour devoir et pour mission de soulager les souffrances des autres. Ce n'est pas un livre de médecine, car la science de la santé et de la maladie est d'une étude si difficile que de longues années suffisent à peine à en pénétrer les mystères, et la vie humaine est si précieuse qu'il n'en faut jamais confier le mécanisme à une main inexpérimentée.

Les Remèdes sous la main ne s'adressent qu'aux indispositions légères, pour lesquelles on n'a pas coutume d'appeler le médecin; on trouvera dans ce volume un choix de remèdes faciles propres à les soulager, et des avis prudents qui indiquent les cas où il faut avoir recours sans retard aux soins éclairés de la science. Ce livre est écrit avec clarté, sans bagage scientifique, et il traite simplement et utilement des maladies les plus communes, telles que : — *l'angine* — *l'apoplexie* — *les aigreurs d'estomac* — *les coliques* — *la dentition* — *l'entorse* — *les fractures* — *la grippe* — *l'ictère* — *l'insolation* — *le lumbago* — *la migraine* — *la rougeole* — *l'urticaire*, etc. Nous voudrions voir ce bon livre dans toutes les bibliothèques de famille. M. B.

---

(1) Un joli volume in-12, 2me édition. Prix : 2 francs. Chez Victor Palmé, 22, rue Saint-Sulpice, Paris, et chez Henri Oudin, à Poitiers.

(2) Un volume in-18, prix, 60 cent. A Lille, chez Lefort. Paris, rue Cassette, 29, chez A. Leclère.

MARGUERITE DE COMMINGES

I



AGENOUILLÉES aux pieds d'une statue de la sainte Vierge, trois jeunes filles, à peu près du même âge, récitaient dévotement de pieuses oraisons, que la plus grande lisait à haute voix dans un livre d'heures, richement orné de belles peintures sur vélin.

Lorsque leur prière fut achevée, la lectrice passa doucement son bras sous celui de la plus petite, de la plus délicate de ses compagnes, et la fit asseoir sur un fauteuil.

« Prenez un peu de repos maintenant, ma bonne maîtresse, dit-elle, et confiez-vous en Dieu et en sa sainte mère.

— Hélas! répondit celle-ci, n'était-ce point un assez grand malheur pour moi d'avoir vu mourir mon très-honoré père, faut-il que les jours de madame ma mère soient aussi en péril! Si je la perds, que deviendrai-je?

— Ne craignez rien, damoiselle — dit une voix qui fit tressaillir les jeunes filles qui se croyaient seules dans l'oratoire faiblement éclairé par la lueur d'une lampe — la comtesse Jehanne, que le ciel conserve, ne court aucun danger, priez Dieu seulement, ma noble maîtresse, que l'enfant qu'elle doit mettre au monde soit une fille et non pas un garçon.

— Et que m'importe à moi! s'écria Marguerite avec effusion, pourvu que ma mère revienne à la santé.

— Oh! reprit la vieille Marthe, est-il donc indifférent d'être souveraine de Comminges, de porter une couronne de comtesse, d'avoir de belles dames pour vous servir, des hommes d'armes pour exécuter vos ordres, ou d'entrer en religion chez les sœurs Minorettes de Samatan, comme vous y seriez obligée d'après le testament du feu comte monseigneur Pierre Raymond, si madame Jehanne vous donne un frère.

— Quitter ma bonne mère! vivre en recluse chez les dames Minorettes, cela serait bien triste, dit Marguerite en laissant retomber sa tête sur l'épaule de sa compagne favorite.

— Pourquoi? répondit celle-ci en baisant la main de sa maîtresse, m'est avis, au contraire, qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que d'être toute à Dieu et à madame la Vierge.

— Vous le prenez bien froidement, Alix, répliqua la troisième jeune fille, qui se nommait Étiennette; moi, je trouve que le beau front de madame Marguerite est bien mieux fait pour porter une couronne que pour être couvert de l'humble voile des bonnes sœurs.

— Peut-être! » murmura la jeune Alix.

Et comme Marguerite lui demandait si elle la suivrait au couvent :

« Ne vous suis-je pas dévouée à la vie et à la mort! répondit-elle avec tendresse.

— Oh! tu es vraiment ma sœur, et l'on voit bien que le même sein nous a nourries, » s'écria Marguerite.

A cet instant un grand bruit se fit entendre dans la salle voisine, et messire Olivier, l'un des principaux barons de Comminges, vint mettre un genou en terre devant Marguerite, en l'appelant sa souveraine, et en la priant de le suivre chez madame Jehanne, qui la demandait.

« Mon Dieu, quelle est heureuse! s'écria Étiennette.

— Dieu fasse qu'elle le soit en effet, cousine! répondit Alix avec un profond soupir.

— On dirait que le bonheur de ta sœur de lait te fait plutôt peine que plaisir, fillette, dit la vieille Marthe à Alix.

— Il me fait peur pour elle, répondit la jeune fille.

— Quelle folie! reprit Étiennette, que peut-il y avoir de plus heureux que d'être dame souveraine de Comminges, à moins de devenir reine de France? Ah! mon Dieu, combien je voudrais être à sa place!»

Alix tourna sur sa compagne des yeux mouillés de pleurs.

« Je ne sais quel triste pressentiment s'est emparé de mon âme, dit-elle, mais j'aurais préféré pour le bonheur de ma noble maîtresse l'humble séjour du monastère, où je l'aurais suivie si volontiers. »

Étiennette leva les épaules et s'éloigna sans répondre, tandis qu'Alix, s'agenouillant de nouveau se mit à prier avec ferveur.

II

Le lendemain Marguerite, revêtue d'une robe de velours noir bordée d'hermine, à longues manches pendantes, le visage encadré par les nattes de ses beaux cheveux, la tête couverte d'un voile à franges d'argent surmonté d'une couronne de comtesse, fut solennellement proclamée souveraine de Comminges, selon l'ancienne coutume du pays, et le testament de Pierre Raymond son père, approuvé par tous les barons du comté.

Marguerite était une jeune fille de quatorze ans, au visage doux et triste, au caractère indécis et timide, qui n'avait nulle vigueur dans l'esprit, nulle force de caractère, et qui paraissait née pour obéir

bien plus que pour commander. Aussi, comme l'avait prévu sa sœur de lait, cette couronne brillante, dont on avait orné son front, ne tarda-t-elle pas à se changer pour elle en couronne d'épines. Les barons de Comminges, qui l'avaient proclamée souveraine, ne furent bientôt pour la petite comtesse que des protecteurs impérieux, qui dominaient sous son nom et ne lui laissaient que l'ombre de la souveraineté. Et Gaston Phébus, comte de Foix et de Béarn, s'appuyant sur la loi salique, qui ne reconnaît pas les femmes aptes à régner, réclama le comté de Comminges, sur lequel il prétendait avoir des droits par sa mère Éléonore.

La pauvre Marguerite, ne voyant autour d'elle que tristesse et appréhensions de la part de sa mère et de ses amis, perdit bien vite cette aimable gaieté, qui rend la vie si belle à quinze ans; Alix avait seule le don de faire renaître parfois le sourire sur ses lèvres décolorées, et de relever son courage. Belle et forte, douée d'une grande constance de caractère, d'une âme ardente et généreuse, l'humble vassale s'était dévouée corps et âme à celle qui lui donnait souvent le doux nom de sœur.

« Mon Dieu, que je m'ennuie! disait la jeune comtesse à sa favorite, un jour qu'elles étaient seules toutes deux dans la grande salle du château; madame ma mère est toujours préoccupée de ce méchant cousin, qui veut me ravir mon patrimoine; je ne vois autour de moi que des visages consternés, ne pourrais-tu rien imaginer pour me distraire tant soit peu, ma mignonne?

— Madame ma maîtresse, répondit Alix après un instant de réflexion, on doit jeudi faire la procession de l'apparition de saint Bertrand; c'est une belle et sainte fête, où les chrétiens se rendent de toute part, demandez à madame Jehanne de nous faire assister à cette cérémonie, elle sera à grand divertissement pour votre esprit, et à grand profit pour votre âme.

— Tu as raison, petite sœur, dit Marguerite; je vais en parler tout de suite à madame ma mère. »

III

Le surlendemain, une foule immense de fidèles marchaient lentement en chantant de pieux cantiques. Parmi eux, et immédiatement après la châsse de saint Bertrand, venaient la veuve et la fille de Raymond, suivies d'un grand nombre d'écuyers et de pages, et de leurs dames d'honneur, entre lesquelles se trouvaient Alix et sa cousine. Tandis que la première priait avec ferveur, Étiennette ne pouvait détourner ses regards de la couronne d'or qui brillait au front de la jeune souveraine.

Bientôt la tête de la procession arriva jusqu'au haut de la montagne, sur laquelle s'élevait l'église; l'élite des pèlerins put seule y trouver place, les deux comtesses vinrent s'asseoir sous le dais.

Le corps fatigué de cette longue course à travers champs, mais l'esprit rasséréné pour ainsi dire, par l'air pur de la montagne, Marguerite laissait errer ses pensées sur des sujets moins mélancoliques que d'ordinaire; le doux incarnat de l'églantine colorait ses joues, un vague sourire animait son visage, on eût dit qu'un sentiment nouveau, un désir inconnu jusqu'alors s'éveillait dans son âme. — La comtesse Jehanne, au contraire, accablée de pressentiments sinistres et plus triste encore que de coutume, ne suivait l'office qu'avec distraction, tantôt réfléchissant aux dangers qui menaçaient sa fille, et tantôt priant avec ardeur que Dieu les en délivrât, lorsqu'on vint l'avertir qu'un homme d'armes, arrivé à l'instant même, demandait à lui remettre un message de la part du comte d'Armagnac et du sire d'Albret.

Quand la cérémonie fut achevée, Jehanne prit sa fille par la main, et, conduite par l'évêque, qui était venu la rejoindre, elle traversa le cloître et se rendit dans une des trois salles capitulaires, où elle reçut les lettres qui lui étaient adressées.

« Dieu soit béni! s'écria-t-elle après les avoir parcourues rapidement, il nous envoie des protecteurs: le brave comte d'Armagnac me demande la main de madame Marguerite pour son fils Bernard, qui doit arriver ce soir même à la tête de ses chevaliers pour nous défendre les armes à la main, en attendant que le roi Charles, à la justice duquel j'en ai appelé depuis longtemps, fasse droit à notre bonne cause. »

Marguerite rougit et cacha son visage sur l'épaule de sa sœur de lait, tandis que l'évêque élevait les mains au ciel pour lui rendre grâce de ce secours inespéré.

Quelques heures après le cor résonnait à la porte de la ville, et Bernard d'Armagnac arrivait au palais épiscopal.

C'était un beau jeune homme au front hardi, aux regards de feu, à la parole brève et impérieuse; il mit un genou en terre devant la comtesse Jehanne, et, lui baisant la main avec courtoisie, la pria de l'accepter pour gendre et pour champion, renouvelant toutes les promesses que le comte d'Armagnac et le sire d'Albret avaient faites dans leur message.

« Seigneur, répondit Jehanne avec beaucoup d'affabilité, où trouverions-nous un plus noble défenseur et un chevalier plus accompli? Madame Marguerite et moi nous souscrivons de bon cœur à toutes les clauses du traité, délivrez-nous de nos ennemis, et la main de ma fille vous appartient. »

Marguerite garda le silence, mais elle tendit la main au chevalier, qui y posa ses lèvres, presque sans jeter les yeux sur la souveraine de Comminges, qui venait de l'accepter pour époux avec toute la candeur d'une âme tendre et confiante.

Bientôt après Bernard prit congé des deux dames et alla rejoindre ses hommes d'armes, tandis que la jeune comtesse, le cœur doucement ému, le proclamait naïvement le plus parfait des chevaliers.

« Comme il a l'air fier et courageux! disait-elle à sa jeune confidente, je n'aurai plus rien à craindre avec lui.

— Dieu fasse qu'il en soit ainsi, ma maîtresse aimée! » répondit la jeune fille avec un soupir; car Alix n'augurait rien de bon de cet homme au regard impérieux, qui lui paraissait bien plus occupé de la riche dot de la souveraine de Comminges que des modestes attraits de Marguerite.

IV

Pendant que le défenseur déclaré de la jeune comtesse retournait dans les États de son père pour lui

rendre compte de l'heureux succès de son ambassade, Gaston Phébus, à la tête de mille hommes de pied et des bannerets de Foix et de Béarn, s'avançait vers le Comminges, emportant avec lui le corps d'Éléonore de Comminges, pour le déposer, suivant le désir exprimé par cette princesse, au monastère de Las Salencas (1), fondé par une de ses aïeules.

Aussitôt après la cérémonie funèbre, le fier chevalier, qui avait peut-être puisé près du cercueil de sa mère des sentiments plus équitables envers la veuve et l'héritière de Pierre Raymond, leur fit proposer une entrevue sur le pont de Muret, qui, appartenant au roi de France, semblait leur offrir toute garantie contre la surprise ou la trahison. La comtesse Jehanne accepta avec joie ce rendez-vous dans l'espoir d'un accommodement qui lui paraissait plus avantageux que les chances de la guerre, et au jour marqué, elle et sa fille, accompagnées des principaux seigneurs de Comminges, vinrent prendre place sur les siéges qui leur avaient été préparés au milieu du pont.

A peine Gaston eut-il aperçu les comtesses, que, laissant ses hommes d'armes, il s'avança vers elles, jusqu'à la barrière élevée pour séparer les deux partis, et, s'inclinant avec grâce :

« Belles cousines, dit-il, ne détournez pas ainsi de moi votre doux visage, je ne viens point vers vous en ennemi, mais en parent loyal et affectionné, qui ne demande pas mieux que de concilier ses justes prétentions sur les États de Comminges avec des intérêts qui me sont presque aussi chers que les miens propres. »

Et comme Marguerite tremblante n'osait pas même envisager son terrible adversaire, dont la renommée lui avait redit les exploits, la comtesse Jehanne prit la parole :

« Comment l'entendez-vous, beau cousin, dit-elle, et que peut maintenant espérer de vous cette pauvre orpheline, dont vous voulez ravir l'héritage ?

— Le comté de Comminges me revient de droit en vertu de la loi salique, répliqua-t-il; mais, loin de vouloir en dépouiller madame Marguerite, je voudrais au contraire raffermir sur sa jolie tête cette couronne de comtesse, qui lui sied si bien. Votre sagacité de femme et de mère ne vous a-t-elle point déjà fait deviner le moyen de concilier nos intérêts ?

— De grâce, expliquez-vous plus clairement encore, mon beau cousin, dit Jehanne avec une émotion qu'il lui était impossible de contenir, tant les espérances que le discours du comte venait de lui faire concevoir lui semblaient flatteuses. »

Le comte de Foix sourit d'un air caressant.

« Gaston, mon fils, l'unique héritier de Foix et de Béarn, vous paraîtrait-il indigne de la comtesse Marguerite, dit-il; n'est-il point jeune et charmant comme elle ?

— Cette union comblerait tous mes vœux, s'écria Jehanne, ivre de joie. Marguerite, ma chère enfant, donnez votre main à baiser à votre féal cousin et futur beau-père.

— Ah ! madame ma mère, murmura la jeune fille en cachant sa tête dans ses mains, pourrais-je ainsi manquer de foi à Bernard d'Armagnac ? »

(1) L'abondance de Dieu.

La comtesse Jehanne rougit de honte et de dépit.

« Que pensent de tout ceci les seigneurs de Comminges ? dit-elle en se tournant vers les barons présents à l'entrevue.

— Que la volonté de notre souveraine doit être respectée à ce sujet, » dirent-ils d'une voix unanime, car leur avantage particulier leur faisait préférer l'alliance des Armagnac, à celle de Gaston.

La pauvre Marguerite respira plus à l'aise, et madame Jehanne, gémissant au fond de son cœur de ne pouvoir s'opposer ouvertement au désir de sa fille et à la volonté des barons de Comminges, dit tristement adieu au comte de Foix, et se retira en proie aux plus noirs pressentiments.

V

La guerre recommença cruelle et acharnée entre Gaston de Foix et Jean d'Armagnac, et les deux comtesses, qui étaient demeurées au château de Muret sous la sauvegarde du roi de France, étaient retenues comme captives, quoique entourées d'égards et de respects.

Marguerite, soutenue par l'espérance, toujours si vivace dans les jeunes cœurs, trouvait encore alors dans l'affection et les tendres soins d'Alix une consolation à ses peines; mais sa mère craignait de plus en plus, surtout depuis que la nouvelle de la défaite de Jean II, fait prisonnier par Gaston, lui avait fait perdre confiance dans la puissance d'un champion qui n'avait pas su se défendre lui-même.

Un jour que, seule dans son appartement, d'où elle ne sortait presque jamais, la veuve de Pierre Raymond était accoudée sur la fenêtre, rêvant comme d'ordinaire aux moyens de se créer des défenseurs, un bruit léger se fit entendre dans la chambre, et la comtesse, levant les yeux, vit avec surprise un personnage inconnu, qui se tenait debout, appuyé sur le dossier d'un fauteuil.

« Qui vous a donné la hardiesse de pénétrer ainsi chez moi ? » dit-elle d'un ton sévère.

L'étranger posa son doigt sur sa bouche pour recommander le silence, et, mettant un genou en terre, il dit à demi-voix :

« Pardonnez à l'émissaire d'un roi puissant de n'avoir pu trouver d'autre moyen de vous faire connaître en secret les propositions qu'il est chargé de vous faire. »

Jehanne se radoucit aussitôt.

« Parlez, dit-elle ; quel est celui dont vous vous dites l'envoyé ?

— Le roi de Navarre, madame, qui, touché de vos malheurs et de votre grandeur d'âme, vous offre à la fois le secours de son bras et la moitié de son trône.

— Charles le Mauvais ! s'écria la comtesse avec un effroi involontaire.

— Oui, le roi de Navarre, reprit l'envoyé, feignant de n'avoir point remarqué ce mouvement répulsif, le beau-frère du comte de Foix, dont il peut conjurer le mauvais vouloir, le prince tout puissant auprès de la cour de France, qui offre sa main royale à la noble veuve de Pierre Raymond, et celle du prince de Viane, son fils, à madame Marguerite. »

L'envoyé était doué d'une éloquence si persuasive, ses propositions étaient si séduisantes, que la comtesse se prit à l'écouter avec complaisance; et, quoi-

qu'il n'eût aucune lettre de créance, pas un mot qui pût témoigner de sa véracité; elle ne mit nullement en doute sa bonne foi, et lui fournit elle-même l'occasion de l'entretenir encore sans témoin.

Il s'insinua si bien dans les bonnes grâces de Jehanne, qu'elle finit par consentir à tout ce que proposait Charles le Mauvais, et il ne fut plus question entre eux que des moyens de sortir du château malgré les gardiens, Armagnac, la garnison française de la ville de Muret et les nombreux espions du comte de Foix.

Le clerc du roi de Navarre proposa tour à tour plusieurs moyens fort ingénieux, mais la comtesse tremblait au moment de les mettre à exécution. Un jour cependant, apercevant des larmes dans les yeux de Marguerite, qui pensait peut-être à son fiancé, et que la bonne Alix ne pouvait toujours parvenir à distraire, Jehanne crut le moment favorable, et lui dit :

« Ma belle enfant, ne seriez-vous point désireuse d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Sarrance, qui protége les affligés ?

— Oh ! madame ma mère, rien ne saurait me faire plus de plaisir ! » s'écria la jeune fille avec joie.

La comtesse n'en demandait pas davantage, car elle savait que la permission de se rendre dans ce lieu célèbre ne pouvait lui être refusée, et il lui paraissait dangereux d'instruire Marguerite de ses intentions secrètes. Dès le même jour elle prit avec le messager du roi Charles toutes les dispositions nécessaires à la réussite de leur projet. Un corridor obscur, bien connu du clerc de Navarre, conduirait les deux comtesses de l'église de Notre-Dame dans une cour déserte, et de bons chevaux tenus tout prêts, les transporteraient bientôt en Navarre, où les deux comtesses devaient trouver à la fois l'indépendance et le bonheur.

Le projet ainsi arrêté, Jehanne attendit avec impatience le moment désigné pour son exécution. La veille du jour où l'on devait se mettre en route, les deux comtesses se couchèrent de bonne heure. Marguerite, qui ne pensait qu'au plaisir du voyage, s'endormit paisiblement; mais sa mère, dont l'esprit était partagé entre la crainte et l'espérance, ne put fermer l'œil de toute la nuit. Dès que le coq eut chanté, elle se leva à la hâte, éveilla sa fille, et lui raconta à voix basse le véritable but du pèlerinage et les propositions du roi de Navarre.

« Ah ! ma chère mère, s'écria Marguerite, lors même que nous parviendrions à nous échapper des mains de ceux qui nous retiennent prisonnières, pourrais-je ainsi manquer de foi à mon fiancé ! »

Jehanne leva les épaules.

« Beau fiancé, qui ne sait pas venir à ton secours, dit-elle. »

Quelques larmes mouillèrent les yeux de la jeune fille.

« Vous m'aviez permis de l'aimer, reprit-elle d'un ton de reproche.

— Ah ! dit Jehanne avec un soupir, les plus humbles vassales peuvent s'unir à celui qu'elles préfèrent, mais il est bien rare que nous ayons ce bonheur, nous autres pauvres femmes dont la tête plie sous le poids d'une couronne ! Croyez-moi, mon enfant, ne songez plus à Bernard, mais levons-nous à la hâte et partons. »

Marguerite allait répliquer, lorsqu'un homme au visage pâle passa sa tête entre les rideaux de l'alcôve.

« Le temps presse, dit le clerc de Navarre, il n'y a plus un moment à perdre. »

La jeune comtesse jeta un cri d'effroi, car la présence inattendue de cet étranger était pour elle un mystère.

« Ne craignez rien, dit Jehanne, voilà celui qui vous dira mieux que moi quel sort brillant vous est promis. »

Et comme le clerc commençait à expliquer à Marguerite tous les avantages du traité conclu avec le roi de Navarre, Alix, éveillée en sursaut par un bruit de pas pesants comme ceux d'hommes armés, accourut presque dans la chambre de sa maîtresse, et pendant qu'elle se précipitait pour fermer la porte extérieure, Jean d'Armagnac se montra tout à coup, suivi de ses écuyers et de plusieurs barons de Comminges.

Jehanne, qui croyait le comte prisonnier de Gaston de Foix, demeura comme anéantie, et chercha des yeux l'homme en qui elle mettait alors son unique espérance, mais il avait disparu par un passage secret.

« Comtesse Marguerite, dit Jean d'Armagnac d'une voix brusque et sévère, vous êtes ici entourée de mauvais conseils et entraînée dans un piége que nous avons découvert, et dont nous venons vous tirer pour vous mettre sous la protection d'un mari qui conservera vos droits et gouvernera sagement et d'une main ferme votre comté de Comminges; ainsi donc, je vous requiers humblement de vous lever et de nous suivre. »

Jehanne voulut protester contre cet enlèvement de vive force, exécuté dans un château appartenant au roi de France, mais un regard impérieux et courroucé de Jean d'Armagnac lui imposa silence, et Marguerite, qui pensait à Bernard, consentit de bonne grâce à suivre son futur beau-père.

Les deux comtesses descendirent donc sans bruit l'escalier dérobé du donjon, et sortirent avec les hommes d'armes par une poterne qu'une sentinelle, gagnée d'avance, s'empressa de leur ouvrir.

VI

Trois jours après, la pauvre Marguerite, seule dans une grande salle du château d'Auvillars, où le comte Jean l'avait conduite, pleurait à la fois l'absence de sa mère dont on l'avait séparée, et celle de sa sœur de lait, dont les caresses et les conseils lui eûssent été si utiles, lorsqu'elle vit entrer dans son appartement une respectable matrone, suivie de plusieurs jeunes filles portant de riches parures.

« Madame, dit la vieille femme avec de grandes démonstrations de respect, notre gracieux souverain vous envoie ces atours, afin qu'il vous plaise de vous en revêtir pour la cérémonie qui va avoir lieu aujourd'hui même dans la chapelle du château. »

Marguerite essuya ses yeux et jeta un regard de curiosité féminine sur le bahut incrusté de nacre et d'or, dont les suivantes tiraient une riche toilette de mariée.

« Bernard d'Armagnac est ici ! dit la jeune comtesse en tressaillant de plaisir.

— Il y est arrivé ce matin avec son frère aîné, le noble vicomte de Fezensac, » répondit la vieille dame d'honneur, tout en procédant à la toilette nuptiale.

Marguerite la laissa faire avec joie; qu'avait-elle à redouter maintenant? Son bien-aimé Bernard ne saurait-il pas la protéger contre ses ennemis, la réunir à sa mère, lui rendre sa chère Alix?

Ce fut l'âme pleine de ces douces pensées, la bouche souriante, le cœur ému d'un trouble indéfinissable, que Marguerite reçut le comte Jean II, lorsqu'à la tête des seigneurs de Comminges il vint la prier de prendre son fils pour époux.

« Je le ferai de bon cœur, dit la jeune comtesse en baissant les yeux, si tel est l'avis de mes barons. »

Les seigneurs se consultèrent ensemble, et l'un d'eux prenant la parole :

« Madame, dit-il en mettant un genou en terre, rien ne peut agréer davantage à vos fidèles sujets que de vous voir accepter pour époux le vicomte de Fezensac.

— Que dites-vous! s'écria Marguerite avec une douloureuse surprise; ne suis-je pas la fiancée de Bernard?

— Le fils aîné du comte d'Armagnac, l'héritier de ses États et de sa puissance, doit seul devenir l'époux de notre souveraine, répliqua l'inflexible baron, ain si l'avons-nous décidé. »

Tous les seigneurs de Comminges firent un geste affirmatif.

Marguerite, au désespoir, froissa violemment son bouquet virginal et regarda tout autour d'elle comme pour implorer du secours. Ses yeux, rougis par les larmes, rencontrèrent ceux de Bernard, qui venait de pénétrer dans la salle; elle poussa un cri, et, le sein palpitant d'espérance, fit un pas vers le jeune homme, qui s'inclina profondément sans prononcer un seul mot.

« Venez, madame, dit Jean d'Armagnac à la comtesse en lui présentant la main, votre époux vous attend dans la chapelle. »

En voyant la froideur de Bernard, Marguerite était retombée sur son siége, plus blanche que sa robe nuptiale; elle se laissa conduire sans résistance, son rêve le plus doux venait de s'évanouir, Bernard ne l'avait jamais aimée!

Arrivée dans le lieu saint, la pauvre comtesse s'agenouilla sur le prie-Dieu qui lui était préparé; un homme, qu'elle voyait alors pour la première fois, vint se placer auprès d'elle, il jeta sur cette frêle créature un regard froid et dédaigneux, car il ne la trouvait point à son goût; mais en pensant au comté de Comminges, il répondit d'une voix ferme à la question d'usage adressée par le chapelain. Quant à Marguerite, elle prononça un *oui* presque inintelligible, et les deux époux se trouvèrent unis d'une manière indissoluble.

VII

Quinze ans plus tard, la comtesse Marguerite, couverte de longs habits de deuil, affaissée plutôt qu'assise sur l'immense sofa qui lui servait de siége, pleurait sa triste destinée.

« Allons, du courage, ma maîtresse chérie, lui disait une jeune femme dont la grâce et la beauté contrastaient d'une manière frappante avec le visage pâle et flétri de la souveraine, messire Jean, notre très-redouté seigneur, ne vous donnait point tant de sujets de contentement que vous ne puissiez vous consoler de sa mort.

— Aussi n'est-ce point lui que je pleure, ma mie, répondit Marguerite avec ingénuité; car jamais époux ne fut plus dur pour son épouse, jamais femme ne fut plus malheureuse que moi. J'ai vu ma pauvre mère mourir d'ennui et de chagrin dans ce misérable donjon du château de Lectoure, où on la retenait prisonnière, dans la crainte sans doute qu'elle ne m'aidât de ses conseils, et jamais je n'ai pu, ni par mes prières, ni par mes larmes, obtenir un adoucissement à son triste sort; puis, quand accablée d'humiliation et de mépris, j'ai voulu me séparer d'un époux que la contrainte seule m'avait imposé, les raisons d'État sont venues me forcer à reprendre le joug de fer qui a flétri ma jeunesse. Aussi, lorsque Béatrix (1), ma gentille belle-sœur, que Dieu conserve! appela son frère à son secours, le départ de mon seigneur et maître me fut à grand soulagement, tant j'étais malheureuse avec lui! et, si je pleure maintenant, c'est bien plus sur le sort de mes filles que sur la mort de leur père, quoique Dieu m'est témoin que je ne lui ai jamais désiré de mal. »

Dans ce moment deux jeunes filles d'une douzaine d'années pénétrèrent dans la salle. Elles étaient pâles et frêles comme leur mère. Marguerite les baisa au front avec une grande tendresse; et quand les enfants se retirèrent pour aller faire dans le jardin leur promenade accoutumée, la comtesse les suivit longtemps des yeux avec amour, puis elle reprit à demi-voix :

« On assure que mon beau-frère intrigue auprès des principaux seigneurs, dans le but d'être nommé successeur du comte Jean au détriment de ses légitimes héritières; crois-tu, ma mie, que Bernard d'Armagnac soit capable de pareille déloyauté? »

Alix leva les yeux au ciel avec tristesse, puis elle dit :

« Et quand cela serait vrai, ma maîtresse aimée, ne devez-vous pas avoir bon espoir dans la justice de votre cause?

— Tu as raison, ma mignonne, dit Marguerite en se ranimant peu à peu, les États de la province seront sans doute favorables à mes enfants, et si j'ai le bonheur de les voir en paisible possession de l'héritage de leur père, des jours plus sereins se lèveront enfin pour moi. Je suis jeune encore, et un époux de mon choix me donnera peut-être le bonheur si doux d'aimer et d'être payée de retour, que je n'ai jamais connu. Ah! ma sœur, combien je chérirais le mari qui aurait pour moi les égards dus à une épouse tendre et irréprochable! Oui, j'ai tort de m'affliger de la sorte, car c'est maintenant peut-être que je vais commencer à être heureuse.

— Ma chère maîtresse, ne nous chagrinons point outre mesure, et ne nous réjouissons pas non plus avant le temps, mais résignons-nous à la volonté de Dieu, sans trop craindre ni trop espérer à l'avance. »

(1) Surnommée la gaie Armagnaise, fiancée d'abord à Gaston de Foix, fils de Gaston Phébus et mariée, après la mort de ce malheureux enfant, à Charles Visconti.

Et comme la comtesse était si faible que la moindre émotion lui faisait du mal, Alix, qui la vit pâle et fatiguée, l'engagea à prendre du repos. La sœur de lait posa sous la tête de sa maîtresse un coussin brodé aux armes d'Armagnac et de Comminges, enveloppa ses pieds délicats dans une chaude fourrure, et voyant les yeux de Marguerite s'appesantir peu à peu:

« Dors, pauvre sœur, dit-elle tout bas avec une indicible tristesse, que Dieu t'envoie de doux songes pour réconforter ton faible cœur et réparer tes forces, afin qu'il t'en reste assez pour supporter tous tes malheurs; dors, et puisse le ciel détourner de ta tête les maux qui la menacent! »

Alix prévoyait-elle déjà par les demi-mots échappés aux courtisans le sort réservé à Marguerite, ou une sorte d'instinct accordé à certaines âmes d'élite, le lui faisait-il seul deviner? Le malheur de sa noble maîtresse fut plus grand encore qu'elle n'avait osé le prévoir. Non-seulement l'assemblée des États de la province, à qui elle présenta ses deux filles comme héritières de Jean III, les rejeta sous prétexte que les circonstances actuelles exigeaient une main puissante pour tenir les rênes du gouvernement; mais Bernard d'Armagnac, élu souverain par les États, sacrifiant tout sentiment de justice et de loyauté à des intérêts politiques, retint prisonnière dans le château de Lectoure la femme de son frère, celle qui fut jadis sa fiancée, et dont le seul crime était ce titre fatal de souveraine de Comminges, qu'elle ne voulait pas abandonner.

Ce fut alors surtout que ce trésor d'affection dont l'âme d'Alix était remplie devint précieux à la pauvre recluse. Fidèle au malheur comme à la bonne fortune, dévouée à la vie et à la mort, la sœur de lait fut, pendant vingt et un ans que dura cette injuste captivité, l'unique consolation de celle qu'elle appelait tour à tour sa maîtresse et son amie. Ingénieuse dans sa tendresse, la sainte fille ne se contentait pas de pleurer avec Marguerite et de lui prodiguer ses soins, mais elle trouvait encore le moyen de la distraire et de l'amuser par de naïfs récits, l'exhortant à la patience, et versant dans cette âme faible et altérée par la souffrance un peu de ce baume céleste de la résignation chrétienne, qui adoucit tous les maux.

Enfin, le roi Charles VI, touché de tant d'infortunes, vint au secours de la souveraine de Comminges, et la fit mettre en liberté. Marguerite sortit de prison, vieillie par l'âge et le chagrin, et incapable de se diriger elle-même. Bientôt d'ambitieux seigneurs, séduits par son riche héritage, aspirèrent à sa main, et la pauvre comtesse, qui n'avait cessé de rêver le bonheur d'un légitime amour, distingua parmi eux Mathieu de Foix, l'ennemi des comtes d'Armagnac. Elle lui donna son cœur, sa main et ses domaines; mais à peine le déloyal chevalier se vit-il en possession entière du comté de Comminges, que Marguerite lui abandonnait avec autant de générosité que d'imprudence, qu'oubliant tout sentiment d'honneur et de reconnaissance, il l'enferma dans le donjon de Sarcerdun, d'où il la fit transporter plus tard, et toujours prisonnière, au château de Bramevaque en Comminges.

Au premier bruit de cette nouvelle infortune, Alix était accourue reprendre sa place d'ange consolatrice auprès de sa maîtresse opprimée; mais, ne bornant point là son dévouement sublime, elle agit si activement auprès des barons de Comminges, qu'elle parvint à exciter leur compassion, et qu'elle les décida à implorer pour leur souveraine la justice de Charles VII. Ce prince cita Mathieu en sa présence pour avoir des explications, mais le procès traîna en longueur, et plusieurs années s'écoulèrent encore, pendant lesquelles la pauvre captive semblait entièrement oubliée. Alix seule ne perdit point courage, elle implora tour à tour les hommes les plus influents du pays, et, après quatre années de sollicitations et d'efforts, elle obtint enfin un jugement qui laissait à Mathieu la moitié du Comminges, mais qui rendait l'autre à Marguerite, à condition que le dernier survivant aurait le comté tout entier pour qu'il retournât ensuite à la France.

Le jour où la sainte fille, entrant tout à coup dans la prison où languissait sa vieille amie, se jeta à ses pieds en lui annonçant sa prochaine délivrance, fut le plus beau jour de sa vie.

« Levez-vous, ma noble maîtresse, s'écria-t-elle en essuyant ses yeux mouillés de douces larmes, venez avec moi respirer l'air pur de la campagne, venez reprendre votre place dans le beau château de vos ancêtres, où nous nous promenions ensemble sous les frais ombrages des grands arbres du parc. »

Et comme la comtesse, appesantie par l'âge et le malheur, avait peine à comprendre les transports de joie de sa sœur de lait, celle-ci lui apprit en peu de mots les conditions stipulées par le roi de France. Mais la pauvre Marguerite, loin de partager l'allégresse de sa compagne, se mit à trembler de tous ses membres.

« Ah! ma mie, s'écria-t-elle, c'est à présent qu'il me faut penser au salut de mon âme, car à coup sûr, je n'ai plus longtemps à vivre.

— Et pourquoi cela? demanda Alix atterrée par ces paroles.

— Parce que l'ingrat Mathieu ne manquera pas de moyens de se débarrasser d'une vieille femme, dont la mort doit lui apporter un si bel héritage, dit Marguerite devenue défiante par l'excès du malheur.

— Le croiriez-vous capable d'un si noir forfait? s'écria la sœur de lait effrayée à son tour.

— Je le crois capable de tout, ma mignonne.

— Eh bien, rendez-vous à Poitiers auprès du roi de France pour le remercier et vous mettre sous sa protection; le comte ne saurait vous atteindre dans un pareil asile.

— Ah! tu es vraiment mon ange gardien! » s'écria Marguerite en se jetant dans les bras de son amie.

Dès le point du jour, la comtesse, accompagnée de sa chère Alix, partit en toute hâte, non comme une souveraine qui va prendre possession de ses États, mais en esclave fugitive qui se dérobe aux poursuites d'un maître barbare. Ces deux pauvres femmes arrivèrent à Poitiers sans obstacle; et Marguerite, rassurée par l'accueil bienveillant qu'elle reçut du roi, osa enfin se livrer à l'espérance.

« C'est à présent, ma mie, que nous allons être vraiment heureuses, disait-elle à sa sœur de lait en la pressant tendrement sur son cœur, le jour où elle prit possession de l'hôtel dont elle avait fait choix; c'est maintenant que je vais pouvoir te rendre une partie de tout le bien que tu m'as fait. »

En prononçant ces paroles, la pauvre femme

chancela, un mal subit venait de la saisir, elle tomba dangereusement malade et mourut peu de temps après, pour que le malheur de sa destinée ne se démentît pas une seule fois.

Alix accompagna les restes mortels de sa maîtresse jusque sur le seuil du caveau funéraire ; et, quand la pierre fut scellée, elle se releva et partit pour le couvent des dames Minorettes.

Au terme de son voyage, au moment où elle se disposait à sonner à la grille du monastère, une dame parut sur le seuil, poussa un cri de surprise et se jeta au cou d'Alix.

« Est-ce donc toi, cousine, viens-tu, comme moi, voir notre tante l'abbesse ? Comment se porte notre dame et maîtresse ? Quand viendra-t-elle reprendre possession de son château ? »

La sœur de lait raconta alors les larmes aux yeux tous les malheurs de Marguerite et sa fin prématurée, et elle ajouta :

« Voilà l'existence de celle que tu enviais jadis. »

Étiennette demeura quelque temps toute pensive et comme absorbée dans ses réflexions, puis elle reprit :

« Mais toi au moins, cousine, tu vas te dédommager, j'espère, de la triste vie que tu as menée jusqu'à présent, et tu jouiras près de nous des biens que la comtesse t'a laissés sans doute. »

Alix sourit avec douceur, et, tirant de son sein un médaillon doré qui renfermait une mèche de cheveux blancs :

« Voilà, dit-elle, le seul héritage que j'aie accepté, le seul qui me soit précieux. Ma sœur Marguerite n'a plus besoin de mes soins, mais elle a peut-être besoin de mes prières, je vais prier Dieu pour ma sœur Marguerite. »

Et après avoir embrassé de nouveau sa cousine, Alix, qui trouvait dans son noble cœur une première récompense, pénétra dans le monastère, dont la porte se referma sur elle pour toujours.

Comtesse de la Rochère.



FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER [1]

(SUITE.)

Aumale, octobre 1857.



Rester plus longtemps à Cherchell, c'eût été mentir à nos habitudes errantes, et nous sommes partis pour aller tracer la route d'Aumale à Bougie par la vallée de l'Oued-Sahel.

Le pays que nous venons de traverser n'a rien d'intéressant, et la ville où nous sommes est affreuse. A Marengo, nous avons laissé la route d'Alger et le lac Alloula à gauche, pour traverser la Mitidja par son milieu. Cette portion de la plaine est magnifique de fertilité et de richesse ; c'est bien la mère du pauvre, comme l'appellent les Arabes. Les plus petits ruisseaux ont des barrages, les chemins les plus étroits leur double rangée d'arbres, les villages s'y touchent ; mais ce n'est plus l'Afrique, c'est la Beauce avec un peu plus de soleil et beaucoup plus de poussière.

Nous nous plaignons en Bourbonnais de la saleté de nos hameaux, nous maudissons leurs tas de fumier où les poules grattent en gloussant, leurs places boueuses et leurs rues infectes. — Nous voudrions blanchir les maisons, mettre des tuiles sur les toits, des pierres dans les fondrières et des pavés dans les rues. Quant à l'hygiène, nous aurions raison, mais sous les autres points de vue nous aurions mille fois tort, et ces villages, où malgré tout nous revenons, ne diraient plus rien à nos yeux et ne rappelleraient plus rien à nos cœurs. Nous aimons notre hameau, parce qu'il ne ressemble pas à d'autres, parce que nous reconnaissons, quand nos cheveux grisonnent, le trou de la rue où tout petit nous nous mouillions les pieds. Ici, les villages ont des maisons blanches, des rues macadamisées, et on frissonne en pensant qu'on aurait pu les avoir pour berceau. Ils me font songer à ces petites villes que, dans notre enfance, nous tirions des boîtes de la forêt noire et dont toutes les maisons avaient la même hauteur et toutes les églises la même forme. El Affroun, Bou Roumi, Rovigo, l'Arba, se ressemblent tellement, qu'on ne les reconnaît qu'à leur nom, écrit en blanc sur une plaque bleue, à l'entrée de la rue principale.

Il faisait presque nuit lorsque nous avons dressé nos tentes à la porte de Blidah, et nous en sommes partis avant le jour. A la lueur des réverbères, j'ai vu de grandes rues larges et bien bâties, de jolies fontaines, des ruelles tortueuses, des maisons au ventre saillant et une promenade intérieure plantée de sycomores, mais je n'ai même pas aperçu les jardins embaumés de la rose de la Mitidja.

A l'Arba, la route tourne brusquement à droite et s'engage dans les montagnes qui bordent la route au sud. Nous avons franchi cette chaîne, assez élevée, par le col de Bel-Koran, d'où on embrasse la Mitidja, de Cherchell au cap Matifou. Au lever du soleil, elle ressemblait à un grand tapis fauve, zébré de raies brunes et de fils d'argent, et Alger se détachait comme un flocon d'écume, entre le bleu tendre de la rade et le bleu sombre des collines du Sahel.

On descend ensuite dans des gorges argileuses et stériles, on traverse trente-deux fois l'Ysser, et au sortir d'une grande plaine pierreuse où l'on ne rencontre en fait d'arbres qu'un bouquet de trembles, on entre dans les montagnes dont Aumale couronne

(1) Voir les numéros de Mai et Août 1862, et Octobre 1863.

une des crêtes les plus élevées. Avant notre occupation, le plateau d'Aumale était complétement nu: maintenant on y voit une pépinière et quelques fermes. La ville, entourée de hautes murailles percées de meurtrières et d'embrasures, est presque entièrement contournée par une ravine escarpée et profonde. C'est un poste très-important qui se relie à Dra-el-Mizan, à Dellys et à Bougie, et forme un des sommets du polygone de forteresses dans lequel nous avons enfermé la Kabylie. Aumale se compose d'une rue d'un kilomètre de longueur et de quelques ruelles presques désertes. Elle est triste et morne, et n'a, pour monuments, que ses casernes et son hôpital. On a bâti, il est vrai, une mosquée en dehors des fortifications, mais les Arabes prétendent que le diable l'habite, et ils n'y vont jamais.

A Aumale, on étouffe l'été, on gèle l'hiver, et on s'ennuie en toute saison. L'eau est mauvaise, le bois rare, les cafés affreux et les restaurants détestables. Quand le mistral ne vous jette pas de la neige au visage, le sirocco vous emplit les yeux de sable. Aussi, plutôt que d'aller me promener ce soir dans la ville, je vais causer avec Ahmed, le brigadier de spahis qui doit me donner une leçon d'histoire naturelle dont je te ferai profiter.

« Lorsque Dieu créa le monde, me dit Ahmed, le démon orgueilleux et jaloux voulut lutter avec lui. Le Seigneur le laissa faire et continua son œuvre. Dès que les étoiles s'allumèrent fixes et brillantes, le démon mit une étincelle au front des plus beaux de ses serviteurs et leur dit de se mêler aux nuages qui roulaient dans l'azur les astres nouveau-nés. Ils partirent, et la comète aux cheveux sanglants bondit sans frein dans le désert des cieux. Dès que le soleil chassa les ténèbres, l'esprit du mal arrondit les flammes les plus ardentes de ses lacs de feu, et crut faire un autre soleil; ce ne fut que la lune pâle et glacée. Sa malice tournait contre lui, il était vaincu une fois de plus par celui qu'il avait voulu braver.

» La terre était créée, la mer dormait dans ses rivages, les fleuves avaient creusé leurs lits; Dieu dit aux plaines, aux montagnes et aux déserts : « Faites sortir de vos entrailles des arbres et des fleurs pour égayer et nourrir celui qui sera votre maître. »

» Aussitôt le chêne au tronc noueux grandit dans les plaines, le cèdre immortel s'accrocha aux fentes des rochers, le palmier flexible raya de sa grande ombre le sable du désert, les arbres de toute espèce mêlèrent leurs rameaux, et la terre disparut sous un tapis d'émeraudes semé de fleurs éclatantes et de fruits parfumés. — Content de son œuvre, Dieu fit l'homme à son image et entra dans le repos.

» — Pourquoi te reposer? lui dit le démon. Tu n'as pas voulu de mon aide et ton œuvre est incomplète. Il y a sur la terre de nombreuses places dépouillées où ton favori ne pourrait vivre. Je veux faire moi aussi quelque chose pour lui. Regarde sur les collines pierreuses ces oliviers aux fruits brillants, ils donneront à l'homme une ombre fraîche et un mets savoureux. Le bord des rivières est brûlé par le soleil, ton bien-aimé n'y trouverait pas d'abri; j'y ferai pousser des saules au front superbe dont les tiges flexibles se balanceront, plus légères que l'aigrette de tes roseaux. Tes marais étaient livides, ils sont couverts maintenant de nénuphars aux feuilles vertes et aux étoiles blanches qui réjouiront les yeux de celui qui te ressemble. L'homme me bénira et dira que je suis puissant, puisque j'ai semé des arbres et des fleurs où tu n'avais mis que la tristesse et la mort.

» Lorsque Ben-Aïssa, le prophète que vous nommez Jésus, vint apporter aux hommes la parole de Dieu, le démon souffla la haine dans le cœur des Juifs. Ben-Aïssa, trahi par ceux qu'il aimait, se retira sur une colline près de Jérusalem, et pria Dieu de lui envoyer ses anges pour le défendre. Celui qui juge les hommes voulut éprouver son serviteur, et resta sourd à ses prières.

» Étendu la face contre terre, Ben-Aïssa pleurait, et chacune de ses larmes faisait faner un brin d'herbe ou fermer une fleur. Pour ne pas troubler sa prière, les arbres tenaient leurs rameaux immobiles et leurs feuilles silencieuses. Seuls, les oliviers chantaient gaiement, seuls les nénuphars levaient leurs têtes blanches pour regarder la douleur de l'ennemi de leur père.

» Au point du jour, les Juifs arrivèrent, garrottèrent Ben-Aïssa et le condamnèrent à être crucifié, après avoir été battu de verges. L'ayant dépouillé de ses vêtements et attaché à une colonne, ils voulurent le frapper avec de longs ceps de vigne. Les ceps de vigne se brisèrent sans le toucher. Ils prirent des branches de palmier, elles déchirèrent les mains des bourreaux et laissèrent tomber sur Ben-Aïssa une huile douce et parfumée. Transportés de rage, ils coupèrent des branches de saule et le frappèrent jusqu'à ce que ses épaules ne fussent qu'une plaie.

» Vous croyez, infidèles, que Ben-Aïssa est mort sur la croix, et vous l'adorez comme un Dieu. « Malheur, a dit le prophète, à celui qui n'écoutera pas ma voix ! La justice sera terrible. » Ben-Aïssa n'est pas mort; les Juifs ont crucifié l'un d'entre eux auquel Dieu donna la ressemblance de son prophète, et Ben-Aïssa reviendra sur la terre avant le jour du jugement; l'ange Gabriel l'a dit à Mahomet, et voilà ce qu'il lui a dit encore : « Les Juifs ont frappé le Juste, ils ont voulu le mettre à mort, ils seront dispersés et maudits; leur contact sera impur, et tout homme aura le droit de les chasser loin de lui. L'olivier, le nénuphar et le saule seront aussi maudits. L'olivier, qui a chanté pendant que mon serviteur pleurait, frissonnera toujours; le saule, qui l'a frappé, laissera ses branches ramper sur la terre, et la rosée glissera goutte à goutte de ses feuilles comme le sang des blessures de celui que j'aimais. Le nénuphar, qui n'a pas fermé son calice, plongera toutes les nuits ses fleurs dans la boue, et elles n'en sortiront que lorsque la dernière étoile s'éteindra dans le ciel (1). »

Et voilà pourquoi les oliviers soupirent, les saules pleurent et les nénuphars disparaissent chaque nuit.

Les Beni Mançour. Novembre 1857.

Depuis ma dernière lettre, nous avons changé trois

(1) Nous citons cette tradition musulmane comme une curiosité historique où l'erreur et la vérité sont étrangement mêlées. — On y trouve des traces de l'hérésie des Manichéens, qui croyaient à deux principes, Dieu et le Démon, également puissants, hérésie que le grand évêque d'Hippone, saint Augustin, a solidement réfutée dans ses écrits, et surtout dans son *Livre de la Vraie religion*, dans ses deux livres de *Mœurs de l'Église catholique*, et dans son explication de la *Genèse*. Quant aux erreurs sur la personne sacrée de Jésus-Christ, elles sont le fait de l'islamisme, la dernière des sectes dérivées du christianisme.



fois de camp, et nous travaillons sans relâche. L'hiver approche, et pour retourner à Alger, la route est longue et difficile. Nous sommes maintenant dans un ravin étroit et profond, à quelques centaines de mètres au-dessus de l'Oued-Sahel, et nos tentes sont dispersées au milieu de gros buissons de genévriers et de bouquets de pins tortus et rabougris. Sur le sol sablonneux, il ne pousse qu'une bruyère maladive à l'ombre de quelques fougères jaunes. Le soleil est caché sous d'épais nuages, et quand ses rayons se glissent jusqu'à nous, ils sont pâles et froids. Le vent du nord-ouest souffle sans cesse, tantôt faiblement, tantôt par rafales terribles, mais toujours humide et glacé. Le brouillard ne se lève pas avant midi, et presque chaque soir un orage emplit la vallée de ses éclats déchirants et de ses éclairs livides. L'Oued-Sahel roule une eau épaisse et terne, ses bords sont inondés, et les sources ne nous donnent plus qu'une boisson fade et bourbeuse.

Ce n'est plus l'Afrique avec ses parfums qui enivrent et sa lumière qui éblouit, c'est notre pays avec ses brumes grises et son odeur de sapins ; c'est notre Bourbonnais à l'automne mélancolique et sauvage. Je pense à nos bois teintés d'ambre, je pense à nos longues prairies sinueuses qui semblent, le matin, des fleuves tranquilles parsemés d'îles vertes. Je pense à nos étangs sombres où les canards sauvages s'abattent en sifflant et où les roseaux desséchés crépitent sous la brise. Mon isolement me pèse, et une immense tristesse m'enveloppe et m'engourdit.

Il y a un an, à peu près dans la même saison, j'occupais avec cinquante hommes un petit poste sur les bords du Sebaou. Mes soldats chassaient et pêchaient à leur aise, le poisson et le gibier abondaient, la marmite était toujours pleine, les heures de faction rares, et, par suite, la gaieté régnait sous les tentes. Un seul, celui qui d'ordinaire trouvait à la fin de l'étape les plus joyeuses chansons, devint triste et silencieux. Je l'abordai un matin, il était pâle et amaigri.

« As-tu la fièvre? lui dis-je. Viens avec moi, je te donnerai de la quinine, et dans deux jours il n'y paraîtra plus. »

C'était un Dauphinois à la poitrine ouverte, aux épaules larges, à l'épaisse moustache blonde. Il jeta sur moi un de ces calmes et doux regards de l'enfant des montagnes qui ont quelque chose de la profondeur des lacs et de la limpidité des glaciers.

« Merci, mon lieutenant, répondit-il, je ne suis pas malade, mais je ne trouve plus ma pipe bonne et je ne peux pas m'empêcher de penser au pays. Quand le vent souffle dans les tamarins, je crois entendre les châtaigniers de chez nous et je deviens tout bête; quelque chose me dit que je ne les reverrai pas. »

Il secoua lentement sa pipe à moitié pleine, porta la main à son képi et s'en alla sans retourner la tête.

Je fis ce que je pus pour le distraire, il ne se plaignait jamais et s'efforçait seulement de me faire parler de son pays que je connaissais un peu. Huit jours après, il entrait à l'hôpital de Tizi-Ouzou, et il est mort à Alger, au moment où il allait partir pour sa montagne neigeuse et ses bois de châtaigniers.

Je ne suis pas encore comme mon pauvre Jérôme, mais, comme lui, j'aime la solitude et le bruit du vent dans les tamarins. Comme lui, je ne trouve plus ma pipe bonne. Je passe une partie de ma journée sur les falaises de l'Oued-Sahel; au-dessus de l'eau qui moutonne, et j'en rapporte de gros bouquets de cyclamens odorants; c'est une fleur de nos montagnes. En voilà une, la mer ne lui enlèvera peut-être pas tout son parfum, et si plus tard tu la retrouves sous ta main, tu te serreras contre ceux qui t'aiment et tu diras : L'absence est le pire de tous les maux.

Les Beni Mançour. Décembre 1857.

Il y a longtemps que je voulais te décrire la vallée de l'Oued-Sahel, mais je m'y ennuie tellement que j'ai peur de ne pas flatter le tableau. Je vais essayer pourtant car nous la quittons dans cinq jours.

Après avoir traversé une grande plaine où campent des douars nombreux, la route d'Aumale coupe des plateaux rocheux et stériles et débouche dans la vallée de l'Oued-Sahel, large rivière encaissée à l'eau trouble et saumâtre. Les collines qui la bordent sont sablonneuses et boisées et ses nombreux affluents la changent, les jours d'orage, en un torrent impétueux. A moitié chemin d'Aumale à la mer, au milieu d'une magnifique forêt d'oliviers sauvages, nous avons bâti, il y a deux ans, le bordj des Beni Mançour, chargé de surveiller les tribus remuantes des Beni Melicenche et des Beni Abbes. Ces bordj ou caravansérails sont des bâtiments carrés, percés de meurtrières. Ils ont une cour intérieure et des pavillons aux angles. On y pénètre par une double porte capable de résister aux balles. Des arcades règnent sur un des côtés de la cour et servent d'écurie, les bâtiments renferment une caserne, des magasins et les logements d'un cafetier more et d'un hôtelier français. Ce sont des dépôts de munitions et de vivres, des lieux de refuge en cas d'insurrection et des hôtelleries ouvertes à tous les voyageurs.

Le lendemain de notre arrivée, nous partions pour Acbou; nous allions rejoindre la colonne du général Marais. Nous sommes établis sur un mamelon dénudé à quelques centaines de mètres au-dessus de l'Oued Sahel. Le pays est argileux et coupé de marais parsemés d'îlots couverts de tamarins. Dès qu'il tombe une goutte de pluie, on enfonce jusqu'à la cheville dans une terre noire, pleine de débris de chaumes, qui se colle aux bottes comme de la neige et qui rend toute promenade impossible. Du reste, même par le beau temps nous n'avons pas assez de confiance en nos nouveaux sujets pour nous éloigner du camp.

Il y a quelques jours, ma curiosité faillit me coûter cher. Je montai à cheval une après-midi, pour aller visiter Bougie. Je n'avais, disait-on, que cinq lieues à faire et je partis sans me presser. La route était bien tracée, mon cheval vigoureux, je m'arrêtais à toutes les fontaines et à toutes les ruines, très-belles et très-nombreuses dans la vallée inférieure de l'Oued-Sahel. Une heure avant le coucher du soleil, j'examinais les restes d'une forteresse romaine où se dressent encore quatre arcades très-élevées qui forment en se croisant une sorte de coupole, quand je vis passer un spahis. Je n'apercevais pas encore la mer et je trouvais les cinq lieues un peu longues.

« Combien y a-t-il jusqu'à Bougie lui dis-je? Deux heures si tu es pressé, cinq heures si tu ne l'es pas, mais reviens, la route est mauvaise, il y a des panthères et des maraudeurs, et, si ton cheval ne connaît pas le pays, tu te noieras dans la rivière.

— Ah bah! je suis à moitié chemin et mon cheval est bon.

— Que Dieu te conduise alors. »

Et il partit en faisant résonner ses chébirs et en continuant la chanson qu'il avait probablement commencée à Bougie. Je pris le galop, la seule allure qui pût me faire arriver en deux heures.

La nuit tomba et je ne découvrais ni le phare ni une lueur dans la plaine. Je maudis les fontaines et les ruines, puis je me laissai bercer par mon cheval. Tout à coup il se cabra, fit un bond énorme et sauta au milieu d'un massif de lauriers-roses. J'avais quitté la route sans m'en apercevoir et je venais de franchir une de ces ravines profondes creusées par les pluies d'hiver, Il me fallut mettre pied à terre et conduire par la bride, mon cheval qui s'arrêtait à chaque pas et hennissait en secouant sa selle. Sous peine de m'égarer complétement et de tomber où je n'aurais pas été bien reçu je ne devais pas m'éloigner de la rivière et, d'un autre côté, je risquais en la côtoyant, d'arriver à un coude et de glisser le long de ses berges à pic. Pendant une demi-heure, je descendis dans les crevasses, je franchis les arbres abattus, je pataugeai dans la boue et je commençais à chercher une place sèche pour y passer la nuit, quand je me retrouvai sur la route.

Pour la première fois de ma vie, peut-être, je bénis les ingénieurs et je remontai à cheval. Soudain, Mercy grogna et sauta après mon étrier, mon cheval frissonna et s'arrêta le cou tendu. J'étais dans un bois de trembles dont les branches me fouettaient les joues et je pensai aux panthères du spahis. Je saisis un de mes pistolets et je tirai en avant de moi. La flamme excita mon cheval qui partit comme un trait et, deux minutes après, j'étais sorti du bois. Je venais probablement de passer sous un arbre qui servait d'embuscade à une panthère. Elles attaquent rarement un cavalier au galop, mais elles se laissent presque toujours tomber sur la croupe de son cheval s'il est au pas.

A dix heures j'arrivais à Bougie et je descendais dans un hôtel où l'on mange mal et où l'on est dévoré par de trop nombreux camarades de lit; j'étais brisé de fatigue, et il me fut impossible de dormir une seule minute. Dès qu'il fit jour, j'allai visiter la ville.

Bougie est bâtie en amphithéâtre sur le Gouraya, gros cône tronqué, dont les flancs stériles et rocheux tombent à pic dans la mer. Importante cité romaine, capitale pendant quelque temps de l'empire de Gensérie, ville commerçante sous la domination turque, elle a été ruinée par la guerre et commence à peine à se relever. Partout on trouve des pans de vieilles murailles, des forts écroulés, des batteries démantelées, et l'on distingue encore l'enceinte romaine qui serpente sur le Gouraya. Ces débris couverts de lierre et les beaux vergers qui l'entourent lui donnent un aspect étrange. C'est une fière amazone qui laisse rouiller sa cuirasse froissée et qui a remplacé son casque par une couronne de fleurs.

Le quartier des casernes est une suite de terrasses taillées dans le roc, communiquant entre elles par des escaliers moussus. Voilà tout ce qui reste de la vieille ville. Un fort turc que nous venons de relever domine ces immenses gradins, et du haut des parapets on a la vue de la baie, large croissant qui se relève vers le nord, du côté de Djijelli.

En 1836, les bords de cette baie ont été témoins d'un drame sanglant qui montre combien il est difficile de commander aux indigènes et comment une cause futile peut avoir de graves conséquences.

Nous occupions Bougie depuis 1833, mais nous ne possédions que l'enceinte de la ville, et tous les jours des engagements avaient lieu entre les Kabyles et les avant-postes. Un homme brave et rusé, nommé Amzien, était l'âme de cette résistance; et nous faisait depuis deux ans une guerre sans trêve. Petit à petit pourtant on sema la division chez les Kabyles, et Amzien voyant qu'il n'était pas le plus fort, résolut de traiter pour conserver, avec notre aide, l'influence qu'il exerçait sur la vallée de l'Oued-Sahel. Il noua des relations avec le commandant supérieur, M. de Musis, et la paix allait être conclue, quand un événement imprévu fit un ennemi implacable de celui qui allait devenir notre allié.

Quelques tribus, adversaires d'Amzien, vinrent attaquer la ville, et le soir d'un de ces combats, une sentinelle tua un homme qui se glissait dans les buissons du côté d'une grand'garde. On crut que c'était un espion, et personne ne s'en occupa. Quelques jours après, Amzien demanda une entrevue au commandant supérieur pour régler définitivement, disait-il, les conditions de la paix. M. de Musis, craignant une trahison, refusa plusieurs fois, mais le cheik le menaçant d'aller traiter directement avec le gouverneur en personne, il accepta et lui donna rendez-vous sur le bord de la mer. Les deux chefs ne devaient avoir avec eux que quelques cavaliers et le reste de leur escorte devait se tenir hors de portée de fusil du lieu de la conférence.

Le début de l'entrevue fut très-amical, et Amzien remercia en termes affectueux M. de Musis des présents qu'il lui avait apportés suivant l'usage; mais tout à coup un de ses cavaliers appuyant un tromblon sur le dos du commandant, l'étendit roide mort. La compagnie, arrêtée à quelque distance, s'élança contre les Kabyles et arriva assez à temps pour empêcher le cadavre d'être enlevé. Les montagnards partirent au galop, emmenant comme trophée le cheval du commandant.

Personne ne comprenait cette trahison, et on se livrait aux conjectures les plus diverses, lorsqu'une lettre d'Amzien au successeur de M. de Musis vint tout expliquer. L'homme qui avait été tué comme espion était un marabout envoyé par Amzien avec des propositions de paix. C'était son ami, son naya. Chez ces peuples aux passions indomptables, l'amitié est une chose sacrée. Quand un Kabyle choisit un ami, il en fait un autre lui-même. Il doit le défendre quand même et le venger toujours. En apprenant la mort de son naya, Amzien jura de tuer le commandant supérieur, et, ne pouvant y réussir autrement, il l'attira dans un guet-apens. Pareille trahison est très-rare parmi les montagnards, et malgré leur haine contre nous, les Kabyles la flétrirent. « C'est un lâche, disaient-ils, il a pris les présents d'une main et il a frappé de l'autre; quand on a un ennemi, on l'attaque au grand jour. »

Le cheik perdit toute son influence, et les tribus divisées se soumirent les unes après les autres. Maintenant la vallée de l'Oued-Sahel est entièrement pacifiée, et les montagnes qui la bordent ont accepté notre domination.

Le lendemain je repartis pour le camp, mais j'eus soin de me mettre en route de grand matin. Je pus

voir le pays que j'avais traversé pendant la nuit, et je me demande encore comment je suis sorti des fondrières et des marais qui le coupent en tout sens. Le souhait du spahis m'avait porté bonheur.

Alger, décembre 1857.

Le jour de notre départ d'Aumale, il neigeait, et le lendemain la pluie commençait pour ne plus nous quitter qu'à Mustapha. Aussi nous sommes arrivés exténués, avec des uniformes en lambeaux. Les montagnes où le soleil nous grillait deux mois auparavant, n'étaient plus que des amas d'une terre molle et glissante, les ruisseaux où nous avions eu tant de peine à trouver de l'eau, étaient devenus des torrents semés de pierres roulantes, et le sirocco avait fait place à un vent glacé. Presque toutes les nuits le vent arrachait nos tentes, dispersait nos provisions et, le plus souvent, nous ne pouvions ni manger ni dormir. Aussi ce triste voyage nous a-t-il coûté un excellent camarade. Malade depuis quelques jours, il n'avait pas voulu abandonner sa compagnie pendant la route, et, le jour de notre arrivée à Alger, il entrait à l'hôpital avec une fièvre typhoïde. Le lendemain je fus le voir, il faisait les plus beaux projets et me parlait de l'avenir.

« Je vais être capitaine, me disait-il, et aussitôt guéri, j'irai embrasser ma mère. Écris-lui cela, moi je ne peux pas; j'ai eu trop froid en venant d'Aumale, et je tremble encore. »

Pauvre Mazas! six heures après il était mort.

Pendant les quatre mois d'hiver que nous devons passer ici, j'aurai peu de choses à te raconter. La vie d'Alger ressemble à celle de France. Il y a quelques années encore, nous étions en pays conquis, toutes les folies nous étaient permises; mais ce beau temps n'est plus. Avec la civilisation sont arrivés des commandants de place terribles et des commissaires de police inflexibles; il faut agrafer sa tunique et ne plus réveiller, le soir, les paisibles citoyens.

Du mois de décembre au mois de mars, il pleut à peu près chaque jour, les routes sont impraticables, et l'on n'a pour promenades que les longues arcades de Bab-el-Oued et de Bab-Azoun. Le théâtre est plus que médiocre, et les bals de la Perle sont trop gais pour qu'on en parle de sang-froid. Les lettres même n'arrivent plus à jours fixes; la Méditerranée, pendant l'été si calme, si transparente et si bleue, devient l'hiver capricieuse et méchante. Les vagues passent en rugissant par-dessus les jetées et soulèvent jusque dans le port les vaisseaux qui chassent sur leurs ancres. Du reste, elle est magnifique à voir cette baie verdâtre, avec sa ceinture d'écume et son fond de nuages noirs que les éclairs sillonnent de la pointe Pescade au cap Matifou. De longues lames, poussées par le vent du nord, se brisent sur le môle et retombent en poussière blanche ou glissent du haut des jetées comme d'immenses cascades.

Mais il n'y a que cela de beau. Plus encore que tout autre pays, l'Afrique a besoin de soleil. Par la pluie, ses maisons qui n'ont pas de tuiles rouges ou d'ardoises brillantes, se détachent à peine sur le ciel, ses marabouts ressemblent à des huttes de terre, ses dattiers laissent tomber leurs palmes ébouriffées et ses montagnes aux silhouettes si fines et si gracieuses quand le soleil dore leurs crêtes dentelées, ne sont plus que de grosses taches noires sur un fond gris. L'eau descend des terrasses par les escaliers et inonde les chambres dont les étroites fenêtres ne laissent pénétrer qu'une lumière triste et pâle, les burnous se roidissent et se collent aux flancs des cavaliers, les Moresques portent des parapluies, et les Maltais remplacent par un caban de bure la veste de velours aux boutons d'argent.

Il faut aller en Russie au mois de janvier et en Afrique au mois d'août, si on veut se faire une idée de l'Afrique et de la Russie. L'inverse a lieu d'ordinaire, et voilà pourquoi les voyageurs qui ont peur des engelures ou des coups de soleil, vous font de si curieuses descriptions des pays qu'ils croient connaître.

Je me suis logé dans la rue de Chartres, la plus laide, la plus sale, la plus bruyante de la ville, et pourtant celle où je reviens toujours, parce qu'elle me donne le tableau le plus complet de la vie algérienne. C'est par la rue de Chartres que passent les Espagnols, les Mores, les Maltais, tous ceux qui approvisionnent le marché. C'est là que les pêcheurs vendent le poisson, et que les Arabes échangent l'huile et les figues contre les étoffes et la quincaillerie. A quatre heures du matin, tout le monde y est sur pied, et à onze heures du soir, Biskris et matelots quittent à regret les brasseries et les cafés. C'est un bruit perpétuel de querelles, de charrettes, de cris et de chansons, quelque chose d'étourdissant, mais de si curieux, que je passe à ma fenêtre la plus grande partie de mon temps.

Dans cette étrange cité, qui n'est pas encore française et qui n'est plus africaine, où chaque quartier a une population, une physionomie, des habitudes qui lui sont particulières, la rue de Chartres seule est un terrain neutre où se réunissent les races les plus distinctes et les plus antipathiques. Que sera plus tard Alger? je l'ignore. Maintenant, on y trouve des églises et des mosquées, des synagogues et des temples, des magasins de modes et des bazars, des restaurants et des posadas, des passages vitrés et de longues rues obscures. On y voit courir des jockeys et danser des nègres; il y a un bal du Prado et des cafés où l'on joue du tam-tam; on y boit de l'absinthe et on y fume du kif, et, après avoir entendu un opéra, on va prendre un bain more. C'est une réunion d'hommes, mais ce n'est pas encore une ville.

Les Européens sont, à Alger, ce qu'ils étaient dans leur pays; je te parlerai seulement des indigènes.

Depuis notre domination, qui leur a permis d'employer, sans crainte, leur intelligence commerciale, les juifs, très-nombreux à Alger, ont amassé d'immenses fortunes. Au lieu de dissiper leur gain, ou de le morceler comme nous faisons, ils laissent tout en commun dans chaque famille, et le chef, économe et habile, dispose seul de l'argent de l'association. Avant d'être riches, ils vendent des marchandises; après, ils vendent de l'argent. A dix ans, ils crient des allumettes dans les rues; à cinquante, ils tiennent une banque. Heureux d'échapper aux vexations et aux vols de leurs anciens maîtres, ils ont accepté avec joie notre domination et sont devenus nos alliés fidèles. Ils fournissent des fonds à toutes nos entreprises, ravitaillent nos colonnes et remplissent nos bourses trop souvent vides, services intéressés, j'en conviens, mais qu'eux seuls peuvent nous rendre.

A côté des juifs, on trouve les Mores, aussi tranquilles et aussi timides que leurs voisins et ennemis sont entreprenants et rusés. Ils ne s'adonnent qu'à des métiers faciles, travaillent sans se fatiguer, et n'ont l'air d'être marchands ou artisans que pour se distraire. Assis dans leurs échoppes, ils fument en attendant leurs pratiques et ne font un geste ni pour les attirer, ni pour les retenir.

En montant à la Casbah, je suis volontiers la rue Porte-Neuve, presque uniquement habitée par des Mores. J'aime à m'arrêter en face de ces petits enfoncements à trois pieds au-dessous du sol, où les propriétaires sommeillent en égrenant leur chapelet. Là, c'est un marchand de pierre-ponce à côté d'un étalage de grenades et d'oranges; ici, un potier qui trace à la chaux vive de capricieux dessins sur des réchauds de terre rouge. De distance en distance, on entend le marteau du fabricant de babouches et de djebirahs, et le ronflement du tour qui lance jusqu'à vos pieds des copeaux de corne blonde. Tout à fait dans le haut, près des vieilles murailles, on trouve des brodeurs, des forgerons, des dévideurs d'or et de soie, et des menuisiers qui font des coffres dorés et des étagères aux fleurs éclatantes. Tous travaillent gaiement, une branche de lilas fixée dans le turban, ou une fleur de jasmin enfoncée dans une narine. Tous chantent à demi-voix ou causent avec les passants. Le caouedji court d'une boutique à l'autre, brandissant un charbon allumé au bout d'une pincette de cuivre et portant un large plateau chargé de petites cafetières dont chacune ne contient qu'une tasse d'un café noir et parfumé. Le marchand d'angélique passe en faisant tournoyer sur la paume de sa main une planche garnie de pâte blanche et rose, et la négresse, roulée dans son pagne bleu, offre aux promeneurs des petits pains saupoudrés d'anis et de safran.

Les Mores ne sont pas, comme les Arabes, graves et silencieux. Amateurs passionnés des plaisirs, ils oublient volontiers les préceptes du Koran et leurs figures, blanches et régulières, portent souvent l'empreinte des nuits d'orgie.

On rencontre encore, dans Alger, une population nomade, composée de Kabyles et d'Arabes de Lagouath, de Biskra et des Beni-Mzab. Ce sont des hommes âpres au gain. Ils viennent chercher ici la fortune qu'ils ne peuvent trouver dans leur pays et repartent dès qu'ils ont assez d'argent pour acheter un burnous et un fusil. Le temps qu'ils passent parmi nous est pour eux un temps d'exil dont ils s'efforcent d'abréger la durée. Travailleurs infatigables, ils se nourrissent avec quelques dattes et logent sous les arcades des rues et les voûtes des bazars. Chaque tribu a sa spécialité, aussi les membres des divers corps de métier ont-ils une physionomie particulière qui permet de les distinguer à première vue.

Les Kabyles ont l'air calme et rusé de nos Limousins, et, comme eux, gâchent le mortier et portent les briques. Les nègres du Sahara, longs et osseux, coiffés d'un turban bleu dont le bout retombe sur leur épaule, badigeonnent les maisons avec un pinceau attaché au bout d'une perche. Les Biskris trottent deux à deux en portant d'énormes fardeaux suspendus au milieu d'un bâton; et les Mozabites, habillés de blanc et la tête découverte, fument à la porte des bains mores où ils vous massent le soir en fredonnant les mélodies du désert.

Les Lagouathis sont âniers. Je les ai toujours regardés comme mes ennemis, parce que j'adore les malheureuses petites bêtes qu'ils maltraitent sans pitié. Ils sont si jolis ces pauvres ânons, avec leur nez noir et leurs gros yeux à fleur de tête, ils ont l'air si doux et si résigné, ils sont si courageux et si patients, que je ne comprends pas le peu d'intérêt qu'ils inspirent. On les rencontre trottant par bandes de dix ou quinze, et leur conducteur, vêtu d'une gandoura rayée, tantôt les excite avec un bâton pointu dont il chatouille leurs plaies saignantes, tantôt relève, sans s'arrêter, une charge qui penche ou une pierre qui tombe.

Si jamais tu deviens membre d'une société protectrice des animaux, je te recommande tout particulièrement les bourriquets d'Alger.

Louis de Lyvron.

(La suite au prochain Numéro.)

CONVERSATIONS EN FAMILLE

MADAME DE SÉRIZY. Te voilà sous les armes, mon cher petit Ludovic ?

LUDOVIC, *jetant un coup d'œil sur la glace*. Oui, grand'mère. Suis-je bien? suis-je à ton gré, veux-je dire ?

MADAME DE SÉRIZY. Oui, mon fils, ton habit me semble bien fait, tes cheveux ne sont ni trop longs, ni trop courts. Mais qu'as-tu donc là de *voyant* autour de ton cou ? On croirait le collier de commandeur de la Légion d'honneur.

LUDOVIC. Grand'mère, c'est une petite cravate de soie rouge que j'ai achetée hier.

MADAME DE SÉRIZY. Et elle est attachée avec le chef-d'œuvre d'un maréchal ferrant, il me semble. C'est un fer à cheval que ton épingle, n'est-ce pas ?

LUDOVIC. Oui, grand'mère, vois... c'est fort bien fait, en argent oxydé.

MADAME DE SÉRIZY. Mon cher enfant, crois-moi, laisse cette quincaillerie aux jockeys; va ôter ce ruban rouge qui ferait peur aux bœufs, et mets une cravate blanche, si étroite soit-elle. L'habit noir et la cravate blanche sont le seul costume admissible dans le monde.

LUDOVIC. J'y cours, mère.

ALICE. Et moi, grand'mère, suis-je comme il faut?

MADAME DE SÉRIZY. Il me paraît qu'oui, ma petite. Tu as pris une jolie toilette de ville, c'est tout à fait ce qui convient pour un dîner. Je n'admets la très-grande toilette avec les fleurs, les bijoux, les bras nus, que pour les dîners de noces, qui sont des fêtes que l'on célèbre avec le plus de luxe et d'élégance possible.

ALICE. Pourtant, beaucoup de mes amies se rendent à des dîners en grande toilette de soirée.

MADAME DE SÉRIZY. Précisément, c'est qu'une grande soirée devait suivre le dîner. Ce n'est pas le cas chez moi : aucun invité ne viendra se joindre à ceux que je réunis aujourd'hui, et ta toilette est tout à fait convenable pour une réunion intime.

ALICE. Et avant, pendant et après le dîner, que dois-je faire, bonne mère?

MADAME DE SÉRIZY. *Avant*, il faut faire ce que nous faisons en ce moment, attendre tranquillement nos convives, les accueillir de notre mieux; je m'occuperai des dames et de leurs maris, tu t'occuperas des jeunes filles, de Marie et de Sidonie, que j'ai invitées aussi.

ALICE. Ce sera facile. Mais à quelle heure viendront-ils?

MADAME DE SÉRIZY. Comme ce sont gens bien élevés, ils ne se feront pas attendre, chose qui fâche la maîtresse de la maison et son *cordon-bleu;* mais ils ne devanceront que de cinq minutes l'heure fixée, de peur de gêner nos petits préparatifs. Cependant, tu vois que je me suis mise à l'abri d'un coup de main ; ce matin, j'ai, avec ton aide, préparé le dessert et sorti les vins; Jean a mis le couvert sous mes yeux ; tu as écrit les noms des convives, je les ai placés sur leurs assiettes; le feu et les lampes sont allumés ; tout est prêt, et nos amis, quand ils viendront, seront les très-bienvenus.

ALICE. Grand'mère, vous avez changé plusieurs fois les noms de place : pourquoi cela?

MADAME DE SÉRIZY. Afin de mieux assortir mes convives pour le plaisir de tous. A mes côtés, au milieu de la table, je mets deux vieillards, le président du tribunal, et M. N...; ton oncle, placé en face de moi, aura leurs femmes à ses côtés; les autres personnes viendront ensuite, les jeunes gens sont au bout de la table. Tu seras entre ton amie Sidonie et ton cousin Félix.

ALICE. Il est bien ennuyeux, Félix !

MADAME DE SÉRIZY. Tâche de l'amuser un peu; parle-lui de ses exploits de chasse et de pêche. Règle générale : parler de soi le moins possible, parler toujours aux autres de ce qui les intéresse.

ALICE. Bonne maman, on me donnera le bras pour entrer dans la salle à manger? cela me gêne toujours.

MADAME DE SÉRIZY. Il faut se soumettre à ce vieil usage, et s'il ne se trouvait personne pour t'offrir le bras, tu entrerais la dernière et tu attendrais debout que je t'aie indiqué ta place.

ALICE. Voilà pour *avant*. Et *pendant*, grand'mère?

MADAME DE SÉRIZY. Tu n'auras rien à faire qu'à manger paisiblement, élégamment, s'il se peut. Les domestiques t'apporteront ton assiette garnie ou te présenteront un plat avec les viandes découpées; tu accepteras ou refuseras, par un signe. Si tu as besoin de pain, tu en demanderas à voix basse à un des domestiques lorsqu'il passera près de toi. J'aime à croire que Félix sera assez poli pour t'offrir de l'eau et du vin, et je t'engage, en ta qualité de fille de la maison, à servir ta voisine. Parle peu et d'une voix modérée, et surtout pas de grands éclats de rire. Si, à ce dîner-ci ou à quelque autre, ton voisin t'offrait le partage d'un fruit ou d'un bonbon, refuse, mais refuse très-poliment; ces familiarités-là sont de mauvais goût.

ALICE. C'est bon à savoir : Ludovic propose toujours des *philippes* à tout le monde.

MADAME DE SÉRIZY. Il a tort, et nous le lui dirons, ma fille.

ALICE. Et *après*, grand'mère?

MADAME DE SÉRIZY. Nous rentrerons au salon, où, par mes ordres, les domestiques auront fait bon feu, et où deux tables de jeu seront préparées ; tu donneras le bras à ton voisin, et en le quittant, tu lui feras une inclination. On apportera le café qu'on déposera, ainsi que la cave à liqueurs, sur le guéridon : tu prendras une tasse, garnie de sa cuiller d'une main, le sucrier de l'autre ; le domestique, tenant la cafetière, te suivra, et tu présenteras le café à tous nos invités. Je verserai les liqueurs diverses que le domestique présentera sur un plateau. Pendant ce temps, il se forme de petits groupes et de nouvelles conversations, et après une demi-heure ou trois quarts d'heure, j'organiserai les parties de mes vieux amis qui aiment le jeu, et puis, nous ferons un peu de musique. Tu commenceras, et tes amies te suivront au piano. Vers dix heures, on apportera des verres d'eau sucrée et un plateau chargé d'assiettes de bonbons, dont tu feras les honneurs. Tu vois, ma chère fille, que dans les dîners priés, où les gens font le service, le rôle des convives et même celui des maîtres de la maison, est assez nul. Dans les dîners plus intimes, le maître ou la maîtresse du logis servent, découpent et font d'une manière active les honneurs de leur table. Il en était ainsi, même dans les grands dîners d'autrefois; c'était beaucoup plus cordial, mais, disons-le franchement, cet office d'écuyer tranchant n'était pas une sinécure. Néanmoins, il est bon qu'une femme apprenne à découper et à servir habilement : cela rentre tout à fait dans ses attributions de *donneuse de pain*; c'est ainsi que les Saxons appelaient la mère de famille.

ALICE. Si vous voulez, je m'exercerai en petit comité, bonne mère.

LUDOVIC, *rentrant*. Et moi, grand'mère, quelles sont mes instructions pour le banquet?

MADAME DE SÉRIZY. Tu feras politesse à tout le monde, mon fils : tu salueras chaque dame à son entrée, et tu t'entretiendras avec les hommes et les jeunes gens. Pour passer à la salle à manger, tu offriras ton bras à mademoiselle Marie, qui sera à côté de toi, tu entreras *avant* elle, tu ne te placeras que lorsqu'elle sera assise ; tu veilleras à ce qu'elle

ait de l'eau, du vin, selon qu'elle pourra le désirer (la carafe d'eau et le carafon de vin seront près de toi), tu causeras avec tes voisines, sans négliger l'une pour l'autre, et quoique Alfred, ton ami et ton camarade, soit placé non loin de toi, tu éviteras de lui parler *par-dessus* ta voisine, chose impolie et désagréable. N'élève pas la voix, ne crie pas, ne dispute pas, même à la fin du repas, même quand d'autres convives paraîtraient un peu animés; garde le calme de l'homme comme il faut, et pour cela, mon ami, sois modéré en tout et ne fais pas trop bon accueil aux vins fins. *Autrefois*, les vieilles gens chérissent ce mot-là, *autrefois* cette recommandation en France eût été parfaitement inutile, mais aujourd'hui! le tabac, le sport et le turf nous ont fait perdre nos qualités nationales..... Comme le collége n'est pas précisément une école de bonnes manières, tu me permettras, mon enfant, de te recommander de ne pas mâcher bruyamment, de rompre le pain, d'éviter de laisser au fond d'un verre de l'eau ou du vin, de manger avec une propreté extrême, de ne pas toucher le poisson avec le couteau, de couper les fruits avec le couteau à lame d'argent, et finalement, de ne pas essuyer la sauce à l'aide de pain, mais de la laisser au fond de l'assiette. Ce sont des minuties, mais le savoir-vivre se compose d'infiniment petits. Si l'on sert des *rince-bouche* dans les maisons où vous dînerez, je vous engage, mes enfants, à ne vous en servir que pour y tremper légèrement le bout de vos doigts; la toilette de la bouche, faite en public, est souverainement laide à voir. Maintenant j'ajouterai, pour me résumer, que vous paraîtrez bien élevés à table, si vous vous habituez à manger, fussiez-vous en tête à tête avec votre soupière, proprement, élégamment, car on ne fait bien que ce que l'on fait sans cesse. L'habitude de la propreté, de la sobriété, le désir d'être agréable, rendront toujours un convive aimable, et il n'y aura à ajouter à cette première mise de fonds, que la connaissance de certains usages qui varient avec les pays. Et si tu vas en pays étranger, mon cher Ludovic, ce que tu auras de mieux à faire, ce sera d'observer les gens bien élevés et de les imiter, et de ne pas montrer d'étonnement, soit devant des usages nouveaux, soit à l'aspect de plats bizarres et inconnus. — Un chargé d'affaires s'acquit l'amitié et la faveur d'un tout-puissant vizir, en avalant sans sourciller une horrible pâtée composée de confiture de roses, de safran, de piment, d'agneau, de riz et de pistaches; il avança mieux ses affaires par cet acte de politesse que par dix échanges de notes diplomatiques. Mais voilà qu'on sonne. Ce sont nos convives. A une autre fois, mes enfants. (*On annonce M. et Mme Clément*, etc.)

RETOUR DE LA PROMENADE

FRAGMENTS

Déjà le soir! — Enfants, votre nid vous appelle;
Rentrons, mes chers petits, sous l'aile maternelle.
Et là-bas dans les prés, là-haut parmi les bois,
Mille échos argentins répondent à ma voix.
La jeune bande accourt. — O mes folles abeilles,
Quelle moisson de fleurs à remplir des corbeilles!
En voilà pour couvrir tous ceux que vous aimez.
Nouez d'un triple jonc ces faisceaux embaumés.
Préparez une offrande à l'autel domestique :
Chaque cellule aura sa guirlande rustique,
Et devant le portrait du joyeux nouveau-né,
Chaque portrait d'aïeul en sera couronné.
Marchons! le soleil baisse et l'âtre se rallume.
Là-bas, de ce chalet voyez le toit qui fume;
A la voix du berger, voyez ce grand chien roux
Ramenant les brebis plus dociles que vous.
Les chemins sont pierreux; avant que la nuit gagne,
Tâchons d'atteindre au moins le pied de la montage.

V. de Laprade.

REVUE MUSICALE

HECTOR BERLIOZ



Après la chute du premier empire, dont l'épopée guerrière et pathétique avait laissé si peu de place aux arts et à la littérature, il s'opéra en France un grand mouvement intellectuel. Une nouvelle génération jeune, ardente et virile brisait les entraves de la vieille école et se préparait à un combat acharné. Les livres, la tribune, la scène, l'atelier de l'artiste étaient les divers champs clos où l'on se disputait la victoire. On demandait alors au christianisme les inspirations que la génération précédente avait demandées à l'Olympe païen. M. de Chateaubriand en écrivant *le Génie du Christianisme*, avait posé la première pierre de l'édifice religieux; Victor Hugo, Lamartine, Eugène Delacroix, arrivaient en grande hâte pour consolider le grand œuvre. C'est au milieu de cette fermentation des intelligences, aux débuts de cette nouvelle école, qu'apparut à Paris un jeune homme pâle et nerveux, aux traits réguliers, à la démarche impérieuse. Il était difficile de ne pas remarquer cette physionomie altière dont M. Léon Escudier, le spirituel et consciencieux biographe nous a donné un croquis si fidèle dans le livre intitulé : *Mes Souvenirs*. Ce jeune néophyte de l'art avait nom *Hector Berlioz*. Né dans une petite ville du département de l'Isère, on l'avait envoyé à Paris pour étudier la médecine. A peine lui fut-il permis de se livrer à l'exercice de la guitare et du flageolet, instrument qu'à bon droit on jugeait sans conséquence. Mais obéissant à sa vocation naturelle, il jeta bientôt la trousse aux orties, pour s'abandonner à la fièvre musicale dont il était dévoré. En vain sa famille irritée lui retira-t-elle sa subvention, en vain la pauvreté vint-elle l'assaillir, Hector Berlioz ne se laissa décourager ni par les souffrances de l'esprit, ni par les privations du corps. Réduit à s'enrôler comme choriste dans un théâtre secondaire, il sut traverser avec courage ces cruelles épreuves par lesquelles doit passer la misère avant d'arriver à la gloire. Après s'être imprégné de la méthode de Choron, il reçut des leçons de Reicha, et fut admis parmi les élèves de Lesueur. Dès ce moment, il travailla avec une ardeur incroyable et se livra tout entier à la composition.

Il écrivit à cette époque : l'ouverture de *Waverley*, *les Francs-juges*, *le Concert des Sylphes*, et une *Symphonie fantastique*. *Le Correspondant* lui ouvrit alors ses colonnes, où il publia en 1828 une série d'articles fort remarquables sur le style et les œuvres de Beethoven. Cette publication importante coïncidait avec la création de la Société des Concerts du Conservatoire. Elle est demeurée à nos yeux un des plus beaux titres de gloire du grand artiste dont nous entretenons nos lectrices. Rossini régnait sans partage dans toute l'Europe. Le génie tendre, profond et mélancolique de Beethoven était resté dans l'ombre. Berlioz sut le mettre en lumière et réagit puissamment contre l'imitation servile des auteurs qui rêvaient la gloire du cygne de Pesaro. Il fit donc faire un pas immense à l'art de la musique. En 1830, Berlioz remporta le prix de Rome. Ce fut au milieu du bruit des canons et de la mitraille, qu'il composa sa cantate de *Sardanapale*. — *Le Roi Lear* et *le Retour à la vie* firent leur apparition deux ans après. Pendant que le maître multipliait les auditions de ses œuvres, pendant qu'il écrivait *Harold en Italie*, le critique se faisait remarquer par la hardiesse de ses opinions et par leur tour original.

Berlioz aimait avec passion le caractère magistral de la musique religieuse; aussi composa-t-il, lors des obsèques du maréchal Damrémont, le magni-*Tuba mirum*, qui retentit sous les voûtes sonores des Invalides. Le théâtre de l'Opéra accueillit son opéra de *Benvenuto Cellini*, qui n'obtint pas grand succès; mais il fut dédommagé de ce revers par les applaudissements prodigués à son remarquable scherzo de *Roméo et Juliette*.

Hector Berlioz, après avoir publié *la Damnation de Faust*, eut un souci nouveau. Les critiques trop sévères le trouvèrent bruyant, exagéré et parfois même désordonné. *L'Enfance du Christ* fut la meilleure réponse qu'il put faire aux accusations portées contre son talent. Cette page poétique a été plusieurs fois entendue à Paris, où elle n'a cessé de produire un effet d'enthousiasme. Rien de plus naïf et de plus émouvant que l'épisode de la fuite en Égypte. Berlioz excelle dans l'art des mélodies pittoresques et dans les combinaisons de sonorité. Il suffit d'ailleurs de lire son *Traité d'instrumentation et d'orchestration modernes*, pour se rendre un compte exact de son habileté à comprendre le rythme, le style et les effets d'instruments. D'habitude il écrit lui-même les scénarios dont il s'inspire comme musicien, et le versificateur n'est pas moins remarquable que le compositeur et le feuilletoniste du *Journal des Débats*. C'est dans son grand ouvrage des *Troyens*, suprême effort de la muse de Berlioz, qu'il va nous donner incessamment, dit-on, la mesure tout entière de son talent. Tant que cet ouvrage impatiemment attendu ne sera pas représenté, on ne pourra guère émettre une opinion définitive sur Hector Berlioz. Quoi qu'il en soit, il restera une des physionomies artistiques les plus courageuses, les plus originales et les plus saillantes de notre époque.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

Fruitier à la Dombasle.

Pour établir ce fruitier, qui demande peu de place et peu d'argent, on se procure des boîtes plates, en bois blanc, profondes seulement d'un décimètre. Ces boîtes n'ont pas de couvercle, leurs bords sont soigneusement rabotés, de sorte que lorqu'elles sont superposées, elles se recouvrent exactement; on forme des piles de dix boîtes; la dernière de la pile, qui en occupe le sommet, est seule munie d'un couvercle. Les fruits sont rangés dans ces boîtes, sur un seul rang d'épaisseur; sur le bord on colle une petite bande de papier sur laquelle on désigne les fruits que contient la boîte.

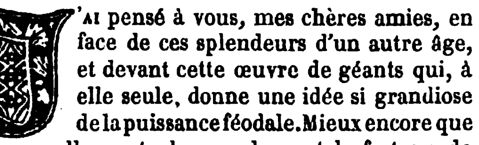
Au moyen de ces piles de boîtes, une chambre de petite dimension peut contenir une ample provision de fruits.

Bishop d'oranges.

C'est une salade d'oranges, mais plus agréable que la salade d'oranges ordinaire. On fait fondre 125 gr. de sucre blanc dans un demi-litre de lait bouillant. Quand le lait est presque refroidi, on y ajoute du kirsch dans la proportion d'un tiers pour la quantité de lait. Les oranges, bien dépouillées de leur peau et coupées en rondelles, sont rangées dans un compotier; on verse dessus le mélange de lait et de kirsch froid, deux heures avant de servir.

Correspondance.

LES RUINES DU CHATEAU DE COUCY



J'ai pensé à vous, mes chères amies, en face de ces splendeurs d'un autre âge, et devant cette œuvre de géants qui, à elle seule, donne une idée si grandiose de la puissance féodale. Mieux encore que des livres, elle conte la grandeur et la fortune de ces barons-rois, plus souvent rois que le souverain couronné. C'est un livre de pierre dans lequel l'histoire du passé est merveilleusement écrite pour instruire l'avenir.

Admirable chose enfin que ces uines! Et quand je les admirais, sous les arcades silencieuses, j'ai dit : j'en vais parler à mes jeunes amies; je veux pour celles qui ne les ont pas vues, pour celles même qui les connaissent déjà, fixer leur attention et leur intérêt sur ce monument historique, et sur les preux qui habitèrent cette demeure, que le temps a détruite à jamais.

La vue des ruines est un enseignement; en soulevant la poussière des siècles, la rêverie, toujours nécessaire et profitable, s'empare de nous et nous ramène aux idées solennelles, promptes à s'effacer

de notre esprit. En contemplant cette solitude, cette vaste enceinte abandonnée, le peu qu'il en reste, mystères de tant de choses qui nous sont inconnues, joies, douleurs, espérances évanouies sous ces murailles formidables qui virent couler tant de sang et de pleurs, on est saisi d'une curiosité bien naturelle ; on veut essayer à l'aide des chroniques qui nous sont restées, de faire revivre l'histoire de ces guerriers légendaires, qui ont illustré leur race, par la valeur et le génie sauvage de leur caractère.

Mais avant de parler de ces chevaliers, causons d'abord de ce qui reste d'eux, le livre de pierre nous aidera à bien comprendre le livre imprimé.

Les ruines du château de Coucy sont situées dans le département de l'Aisne, à quatre lieues de Laon, à deux lieues environ de Chauny. Après avoir quitté cette petite ville et passé devant le lac bleu et les grands bois du château de Folambray, on aperçoit au loin, sur une haute colline verdoyante et boisée, un donjon formidable, près duquel sont groupées trois énormes tours restées debout, et que les siècles n'ont pu détruire. Ces tours désolées s'élèvent dans les airs avec une majesté qui fait oublier les ravages que le temps et les révolutions ont imprimés sur cette Iliade d'une autre époque ; elles parlent au cœur et à l'imagination par le silence de ces murs déserts, plus que ne le pourraient faire les plus beaux vers du plus grand poète. Ceux même de M. de Lamartine, écrits sur la porte principale des redoutables souterrains du manoir, sont pâles en face de ces ruines gigantesques, de ces longues allées ténébreuses où tant de malheureux sont morts dans une agonie mystérieuse et terrible.

Le donjon principal a plus de deux cents pieds de hauteur ; des plantes parasites ont poussé dans les crevasses et sur les créneaux de l'édifice ; la foudre est tombée plusieurs fois sur ce colosse de pierre ; à l'intérieur, il n'offre plus qu'une immense muraille circulaire, percée de quelques meurtrières ; mais le génie d'Enguerrand III semble encore planer au-dessus de cette dévastation ; tout est poème dans ces vieilles masses de pierres.

Ce donjon devait être à l'intérieur d'une magnificence royale, d'après ce que nous voyons encore de cette architecture ogivale, chef-d'œuvre du moyen âge.

Non loin de la tour seigneuriale, on voit les ruines de la salle des Preux ; des colonnettes d'une sculpture admirable jonchent le sol couvert d'herbe et de mousse ; près de cette salle il y avait une chapelle d'une beauté sans égale, dit un vieil historien ; les vitraux étaient si remarquables, que pendant la guerre de cent ans, ils furent enlevés et vendus par les Anglais douze mille écus d'or. C'est aussi dans ce donjon que se trouve le puits célèbre sur lequel on a fait tant de légendes et de contes fort invraisemblables.

Essayons d'évoquer quelques-uns de ces hommes gigantesques, hôtes et souverains de ce vieux manoir.

En face de toutes les ruines, le besoin de retrouver la vie, est une des tristes folies de l'esprit humain ; mais on ne peut s'en défendre. L'intérêt même augmente en repeuplant par la pensée ces vastes salles maintenant écroulées et désertes, cette puissante féodalité, aujourd'hui anéantie. Tout ce qui tient aux âges éloignés de nous est revêtu d'un prisme magique qui saisit notre âme. Qu'étaient-ils vus de près, cependant, ces héros et ces barons fameux ? Illettrés, à moitié sauvages, la plupart de vrais brigands sanguinaires et impies avec les dehors d'une respectueuse observance. Ils allaient à la croisade combattre les infidèles, et chez eux ils pillaient les églises, emprisonnaient ou assassinaient les évêques et les faibles. C'est un des côtés bien connus et bien avérés de leur histoire. Mais il faut en même temps raconter la valeur, la générosité, la grandeur d'âme de ces puissants guerriers ?

Ils ne faisaient qu'un avec leur épée ; leur vie entière était revêtue de l'armure, l'esprit de guerre leur seul but ; la chasse leur seul amusement ; quand ils n'avaient plus d'hommes à tuer, ils tuaient des bêtes. Ces deux passions ne pouvaient guère faire des saints, il est vrai, mais elles firent des héros.

Le premier illustre de cette race dont nous retrouvons encore tant de restes de puissance, fut Enguerrand Ier ; il mourut en 1116, au retour de la première croisade, où il commandait les troupes françaises. Il donna à sa maison les glorieuses armes qui, après tant de siècles, sont encore blasonnées sur la porte du donjon seigneurial :

COUCY,

Fascé de vair et de Gueules de six pièces.

Plus tard, Enguerrand III y joindra cette devise fameuse, après avoir perdu l'espoir de porter la couronne de France :

Ne suis roi, prince, ne comte aussi,
Suis le sire de Coucy.

Après le belliqueux Enguerrand de Coucy, noble batailleur en France comme en Palestine, assassin de l'évêque de Reims, excommunié par deux papes, etc., au demeurant bon et vieux pénitent à la fin de sa vie, nous trouvons son fils, Thomas de Marle, dont les crimes et le brigandage attirèrent sur lui la haine de tout un peuple et le mépris de ses descendants, qui refusèrent de lui donner le noble nom de Coucy. Il conserve dans les légendes et les chroniques de sa race le nom de Marle, qu'il tenait de sa mère, Ade de Marle, fille du comte de la Fère, de Marle et de Roussy.

Thomas de Marle, révolté d'abord contre son père, ensuite contre le roi Louis le Gros, fait mourir l'archidiacre de Laon et remplit de terreur ses vastes domaines par les cruautés et les injustices les plus révoltantes. Dans un concile tenu à Beauvais, au sujet de ce grand coupable, les évêques demandent au pape son excommunication. Loin de se laisser abattre par l'anathème, il répand la désolation dans les diocèses de Laon et de Reims.

Il fait arrêter et retenir en prison dans les sombres et redoutables cachots du château de Coucy, de riches marchands qui voyageaient sur ses terres munis d'un sauf-conduit signé de sa main. Il s'empare de leurs richesses, et, au moment d'expirer, il refuse de dire le lieu où ils sont retenus. Ils mou-

rurent sans doute, dans les profondeurs des souterrains où ils étaient enfermés.

Mais avec Enguerrand III luit une étoile nouvelle sur la maison de Coucy. C'est le moment de sa splendeur et de sa puissance (1191-1242). Il épouse Mahaut de Saxe, petite-fille de Henri II, roi d'Angleterre, et sœur d'Othon, duc d'Autriche. Enguerrand III prit part à la croisade contre les Albigeois; nous retrouvons encore le sire de Coucy au pont de Bouvines, à la tête de vingt-huit chevaliers. Quand il faut combattre, ces nobles sires sont toujours prêts :

Notre-Dame aux sires de Coucy!
Coucy à la Merveille!

Leur cri de guerre résonne pour ainsi dire encore sous les voûtes si souvent ébranlées par le bruit des trompettes et le clairon du départ. Mais en fait de justice, ils laissent plus à désirer au chroniqueur et à l'histoire.

Un seul fait tiré des chroniques du diocèse de Laon :

« Le doyen de Courlandon ayant fait emprisonner des vassaux d'Enguerrand, pour les obliger à restituer les biens qu'ils venaient d'enlever à l'église de cette ville, le sire de Coucy ravage les terres du chapitre et réduit les chanoines à la plus grande misère. Il vient à Laon, enfonce les portes de la cathédrale, enlève le doyen, qu'il fait charger de chaînes et jeter dans un cachot. »

Après ces actes de violence, Enguerrand excommunié par les évêques de Reims, de Laon et de Soissons, n'en fit pas moins une seconde croisade contre les Albigeois, et revint couvert de gloire se reposer dans son donjon colossal, élevé depuis quelques années seulement, au-dessus des autres tours qu'il domine dans toute sa majesté. Il fait alors la paix avec les chanoines et rentre en grâce près du saint-siége.

Mais Louis VIII, le lion de France, venait de mourir. La tutelle était aux mains de la reine Blanche; les hauts barons forment une ligue puissante, pour empêcher, disent-ils, le royaume de tomber en quenouille (1). Enguerrand consentit à devenir l'âme de la conspiration; et les voûtes du château féodal protégèrent des plans et des réunions dont le secret demeure enfoui sous ces ruines; car l'histoire indique d'une manière incertaine les projets du sire de Coucy, relativement au trône de France, qu'il voulait, disent les chroniques, *s'adjuger à merveille*.

On a prétendu que, proclamé roi dans une de ces réunions mystérieuses, le sire de Coucy fit ciseler un diadème par le plus célèbre orfévre de Paris, et l'essaya devant quelques amis, le manteau royal sur les épaules, et le sceptre fleurdelisé à la main. On a retrouvé, longtemps après ces insignes, déposés sous les portes de fer du chartrier de Coucy.

L'histoire lui a donné le surnom de Grand; il fut en effet un des héros de la féodalité. Toutefois, avec son successeur, Enguerrand IV, digne et noble guerrier comme son père, la puissance féodale, ébranlée déjà par tant de luttes, va faiblir bientôt sous une plus grande puissance : le roi et le peuple ligués contre elle.

Cette lettre est déjà bien longue, mes chères amies; je suis forcée d'ajourner la fin de ma chronique; il faut attendre le numéro prochain qui vous la donnera tout entière. Je vous quitte au milieu de la splendeur de la maison de Coucy, vous en avez pu prendre une idée exacte par l'ambition d'un de ses chefs, prêt à devenir roi de France. — Vous verrez dans l'histoire de ses successeurs que cette puissance encore prodigieuse trouve enfin dans la force et la grandeur royales un ennemi, qu'elle ne peut plus vaincre si facilement.

(1) *Histoire de saint Louis*, tome Ier.

MODES.

Mes chères amies, à votre âge on aime le mouvement, et l'exercice est fort salutaire; cependant, il me semble nécessaire de prendre un peu de repos. L'ordre intérieur de votre maison, votre linge, vos robes, la musique, le dessin et le travail sérieux, que j'espère vous n'avez pas abandonné en terminant vos études ou pendant vos vacances, tout souffrira si à peine revenues de vos excursions plus ou moins éloignées, vous pensez déjà à danser; aussi je crois que ce n'est pas le moment de parler aujourd'hui de toilettes de bal. N'avons-nous pas à confectionner, d'abord, nos robes ordinaires, puis celles habillées, pour toilettes de ville?

Il faut aussi dès à présent s'occuper des étrennes, si nous voulons entreprendre quelque ouvrage un peu long. « Nous avons le temps, » me direz-vous; mais songez que deux mois sont bien vite écoulés, et que vous pouvez être interrompues dans vos petits travaux par quelque circonstance imprévue; ne comptez pas sur votre habileté pour exécuter rapidement un ouvrage, car vous le savez,

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Causons donc sérieusement, et faisons de l'*économie politique* de ménage.

Une jeune fille qui a, dit-elle, une pension très-modeste, me demande ce qu'elle doit faire pour dépenser peu et cependant être toujours mise *comme tout le monde*; elle croit s'y être mal prise jusqu'à présent; l'année dernière, par exemple, elle a acheté deux robes très-bon marché, l'une foncée pour tous les jours, l'autre plus claire pour s'habiller, mais ces deux robes ne sont plus mettables, les étoffes étaient mauvaises, elles ne peuvent même pas être teintes. Un joli chapeau rose qu'elle avait payé fort cher au commencement de la saison et qu'elle a porté tout l'hiver est tellement fané, qu'il n'y a aucun parti à en tirer. En effet, notre amie s'est trompée, mais je vais venir à son secours, et lui prouver que sa pension, toute modeste qu'elle est, lui suffit pour que sa toilette soit toujours fraîche et convenable.

Plutôt que d'acheter deux robes bon marché, faisant un peu d'effet, elle aurait eu pour le même prix une jolie robe en popeline de laine, grise, marron ou d'une autre nuance solide, qui lui eût servi tout

l'hiver pour s'habiller, surtout si elle a d'autres robes qui, avec quelques réparations, peuvent être portées journellement. Cette année, la robe habillée de l'année dernière lui servirait pour la demi-toilette; et n'ayant à faire la dépense que d'une seule robe, elle y mettrait le prix qu'elle destine à deux robes de qualité inférieure.

Il eût été aussi plus sage, en place du chapeau rose, qui ne pouvait durer longtemps, et était même ridicule, l'hiver en négligé, de prendre deux chapeaux beaucoup moins chers en étoffe un peu foncée; cette année, le chapeau habillé de l'année dernière n'étant pas de nuance claire, elle eût pu mettre ce chapeau tous les jours, et faire les frais seulement d'un nouveau plus habillé.

Mais l'avance n'étant pas prise ainsi, notre chère abonnée va encore se désespérer, et s'imaginer qu'elle ne peut pas mettre mes conseils à exécution; elle se trompe; ses petites ressources lui permettent cette année l'achat de deux robes et de deux chapeaux; mais il faut faire pénitence, il faut faire le sacrifice de la *confection* que l'on s'était promise. Avec un peu de travail et d'adresse, elle parviendra à donner à sa confection de l'année dernière une physionomie toute *moderne*. Ceci est d'ailleurs une observation, mesdemoiselles, qui s'adresse à beaucoup d'entre vous, qui croient être forcées de prendre tous les ans pour l'hiver et l'été le pardessus *à la mode*; croyez-vous que le changement soit si grand d'une année à l'autre, qu'avec quelques modifications vous ne puissiez faire un vêtement, si ce n'est du dernier modèle paru, au moins parfaitement convenable. Ainsi, aujourd'hui il vous est très-facile de rétrécir les manches de vos pardessus de l'hiver dernier, et même de l'année précédente, et de diminuer la longueur de la jupe; si vous avez un collet ou talma, vous pouvez encore le porter, et pour le rendre plus moderne, ajouter un effilé en chenille ou une passementerie. Que tous ces petits détails ne fassent pas sourire de dédain les plus favorisées du sort, qui peuvent se permettre une plus grande variété dans toutes les parties de leur toilette; ne devons-nous pas toutes prendre l'habitude de l'ordre et de l'économie, qui ne nuit dans aucune position.

Et maintenant, pour vous tenir au courant des étoffes nouvelles, causons un peu modes et chiffons. Je vous disais d'abord que l'écossais *fait fureur*. On ne parle que d'écossais, on ne voit que de l'écossais!

L'écossais a décidément fait invasion cet automne; on l'emploie pour toilettes complètes, pardessus, garnitures, ornements, etc.; j'ai vu même des résilles et des éventails écossais; je ne sais vraiment si l'on n'arrivera pas à porter des ombrelles, des bottines et des gants écossais.

Les rayons des magasins sont remplis d'étoffes écossaises, en soie et en laine. On en fait de bleu et vert, bleu et rouge, rouge, vert et blanc, violet, vert et blanc, violet, noir et blanc, violet et vert; les rayures et les carreaux sont de différentes largeurs, et disposés de mille manières. A mon avis, le plus joli est le véritable écossais, bleu et vert; on trouve un très-grand choix de dispositions de ces deux nuances.

Puisque j'ai commencé à vous parler de cette nouveauté, il faut que je vous détaille l'emploi que vous pouvez en faire, et que je vous recommande surtout de ne pas mettre ensemble deux écossais différents.

Les plaids écossais de toutes nuances, garnis d'une frange en chenille, se portent presque indifféremment avec les robes noires, grises ou havane. Le plaid noir et blanc est le seul qui puisse se mettre avec toutes les robes. Quant aux robes écossaises, il faudra apporter le plus grand soin à assortir les nuances de la robe avec celles du manteau; elles se garnissent de rubans plissés ou ruchés, de petits velours noirs ou des couleurs de la robe. J'en ai vu une fort jolie robe en popeline de laine, bleu et vert, ornée dans le bas d'un ruban plissé bleu, puis d'un autre ruban plissé vert; au-dessus de ces deux rubans, étaient posés quatre petits velours alternant bleu et vert.

On fait avec des biais ou rubans écossais des garnitures pour robes unies. Les jupons unis, rayés noir et blanc ou gris et noir, sont également ornés de biais écossais.

Une de nos abonnées nous demandait le mois dernier si elle ne pourrait se procurer des échantillons de foulards écossais; la Colonie des Indes, 53, rue de Rivoli, vient de recevoir une grande variété de ce genre de disposition, qui n'avait pas encore paru en foulard, et de fort beaux dessins cachemire pour robes de chambre.

Vous pourrez donc, mes chères amies, vous adresser à cette maison, qui vous enverra franco une grande collection d'échantillons de ces foulards, ainsi que des fonds noirs, marrons, violets, havane, etc., avec croissants, dessins grecs, bouquets pompadour, semés de différentes sortes, rayés et quadrillés sur toutes ces nuances, et les mêmes dispositions sur fonds blancs et fonds clairs pour toilettes de dîner et de soirée; je vous recommande aussi un tissu inusable, appelé foulard Shangaï, que vous trouverez uni de toutes nuances, ou rayé et quadrillé.

Les corsages pour robes habillées se font à pointe devant et dans le dos, avec ornement rappelant celui de la jupe; la veste fermée devant seulement par deux ou trois boutons et à basque dans le dos, se portera je crois beaucoup cet hiver; mais je ne vous conseille pas d'adopter le gilet blanc, qui manque, selon moi, de ce cachet de simplicité que doit avoir la toilette de toute jeune fille, et qui commence à être mal porté; lorsque vous voulez porter une veste laissant voir presque entièrement le devant du corsage de dessous, faites ce corsage pareil à la robe, montant avec une ou deux pointes dans le bas; la veste avec manche à coude peut être pareille à la robe, en drap ou velours noir; l'ornement doit être en rapport avec celui de la jupe, si la veste est pareille; si elle est en drap ou velours noir, ornez-la d'une passementerie, posez autour de l'entournure une passementerie formant épaulette; surtout ne la prolongez pas par une bande sur la couture d'épaule, cet ornement figurant l'épaulette militaire est de très-mauvais goût.

Les chapeaux tendent à baisser un peu sur le devant; quant à la forme *Marie-Stuart* que l'on a essayé d'introduire cet été, il n'en est plus question. Depuis quelques années on avait abandonné le satin, qui, orné de velours et de fleurs fait cependant de charmants chapeaux. Mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne, a un goût parfait pour le choix des ornements. J'ai remarqué chez elle une capote en satin rose; le

bavolet est en satin des deux côtés, et au milieu en tulle brodé noir; une large bande forme un plissé sur l'un des côtés de la capote, qui de l'autre est ornée de deux coques en taffetas noir avec torsade et bouquet de fleurs; dessous assorti. Voici encore un autre chapeau en taffetas vert avec bavolet de velours noir; la passe est en velours noir et forme trois gros plis sur le côté; au milieu, est un bouillonné en crêpe lisse; dessus et dessous, primevères en velours blanc. Enfin, un troisième chapeau en velours noir orné dessus d'un petit bouquet de plumes de paon très-courtes, avec brides en velours écossais bleu et vert.

J'ajouterai à ces trois modèles un petit bonnet fort gracieux en tulle brodé blanc, avec fond tombant, doublé en crêpe lisse noir, orné sur le devant de coques de velours ponceau et d'une touffe de feuillage; sur le dessus de la tête est un carré en tulle blanc entouré d'une dentelle noire; une des pointes recouvre les coques, et l'autre tombe sur le fond; plusieurs petits choux de *comète* en velours ponceau, et un plus gros, sont disposés dans le coquillé du bonnet; un ruban noir faisant torsade sur les côtés retombe derrière en formant barbe.

Occupons-nous à présent de nos petites sœurs, qui ne lisent pas encore notre journal, et pour lesquelles nous venons de fonder le journal la Poupée Modèle, qui va faire son apparition d'ici à quinze jours, avec des surprises, des comédies en carton et de superbes histoires, de poupées bien gentilles et de petites filles bien sages.

Les toilettes des petites filles sont toujours à peu près semblables aux nôtres; la petite veste à basque est aussi fort gracieuse pour elles; la veste grecque courte avec ceinture suissesse et guimpe blanche est plus habillée; ces deux formes de corsage autorisent seules les manches longues. Les corsages décolletés à châles ou avec berthe ont les manches courtes; la robe avec ceinture à pointes et bretelles se porte toujours, et fait avec une guimpe blanche une toilette habillée; on peut ajouter la veste grecque pareille à une robe de cette forme, afin de la rendre plus négligée. L'écossais tient aussi une grande place dans la toilette des enfants, et cette mode aura probablement plus de durée pour eux que pour nous. J'ai vu ces jours derniers deux charmantes toilettes préparées en triple, et destinées à trois petites sœurs de six, huit et dix ans.

La première était une robe en popeline de laine écossaise bleu et vert, garnie dans le bas d'une bande en popeline noire posée en biais, ornée des deux côtés d'un petit ruché vert; le corsage de dessous était montant, fermé par de petits boutons verts; la veste était ornée comme la jupe, mais d'une bande beaucoup plus étroite; un petit paletot demi-ajusté en drap marron, garni d'une très-petite passementerie à grelots noirs; le chapeau rond en feutre noir, orné seulement de velours noir.

L'autre toilette était en popeline de soie grise, ayant au bas de la jupe trois biais en velours d'un écossais dans lequel le blanc et le rouge dominaient; la ceinture à pointe, était bordée de deux petits biais écossais, ainsi que les bretelles; pour accompagner ce corsage, une jolie guimpe avec entre-deux, et autour du cou une ruche en valencienne; puis un collet pareil à la robe, bordé autour d'un biais en velours semblable à celui de la jupe, surmonté de deux biais pareils, et un chapeau rond en velours royal blanc, orné du même velours écossais que la robe et le collet.

J'espère que nous ne verrons décidément plus les petits garçons en crinoline; les pantalons courts et bouffants l'ont complétement détrônée; ils se mettent avec toutes les vestes et avec la blouse anglaise; pour les tout petits bambins ne pouvant encore porter le pantalon, la veste avec jupe plissée et caleçon blanc remplace la robe de baby.

L'année avance, mes chères amies; notre dernier numéro vous portera une partie des renseignements que vous êtes si désireuses de voir paraître pour les toilettes de bal. Mais, ainsi que je vous l'ai dit en commençant, ne vous laissez pas attarder, pour toutes vos petites surprises; ne sacrifiez pas à un mouvement de paresse le bonheur d'offrir un souvenir aux personnes qui vous sont chères.

Travaillons pour les autres d'abord, et essayons de ne penser à nous qu'après avoir, dans la limite de nos pauvres petits moyens, été utiles ou agréables à tout ce qui nous entoure.

Je vous rappellerai à ce sujet que vous trouverez au bureau de notre journal des abat-jour de différents modèles, vide-poche en carton bristol illustré, porte-allumettes du même genre, bouquets en imitation d'aquarelle; imitations de peinture à l'huile, imitations de vitraux, écrans, cache-pots, modèles de tapisseries, etc., pour le prix de 1 franc pièce.

EXPLICATIONS

Planche XI

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Col — 2, Dentelle imitation — 3, Mouchoir écusson avec L. V. — 4, H. P. — 5, Écusson avec *Hermance* — 6, C. H. — 7, *Inès* — 8 et 9, Parure — 10, Écusson avec A. S. — 11, Mouchoir avec P. B. — 12, *Rosita* — 13, *Alzina* — 14, P. F. — 15, *Athéna* — 16, L. S. — 17, *Anaïs* — 18, *Zéma* — 19, Col — 20, Écusson avec *Adrienne* — 21, A. B. — 22, Col — 23, Dentelle imitation — 24, J. D. B. — 25 J. F. — 26, Écusson avec F. M. — 27, *Clémentine* — 28, J. B. — 29, E. F. — 30, L. P. — 31, Coin pour rideaux.

COTÉ DES PATRONS — 1 à 9, Robe de petite fille — 10 à 14, Vide-poche en drap — 15 et 16, Pochette à ouvrage

—17 à 20, Rose-pompon — 21, Étoile en crochet — 22, Buvard en cuir, avec appliques de velours — 23, Brioche en crochet bouclé.

COTÉ DES BRODERIES

1, Col en application de batiste sur tulle. Tous les dessins d'application contenus dans cette planche s'exécutent sur *tulle Bobin*, que vous vous procurerez chez madame Maureau, 2, rue de Tournon.

2, Dentelle imitation, application de batiste sur tulle.

3, Mouchoir, écusson avec *L. V.* enlacés, plumetis et feston.

4, *H. P.*, point de poste.

5, Écusson avec *Hermance*, plumetis, cordonnet et point de sable.

6, *C. H.*, plumetis et cordonnet.

7, *Inès*, plumetis et cordonnet.

8 et 9, Parure en toile, ou nansouk double. Cette parure peut s'exécuter de deux manières : tracez le dessin sur l'étoffe, réunissez-le dessus, et la doublure par la piqûre désignée par le trait simple, le trait double du bord se fait en feston ainsi que les dents, en coupant l'étoffe à l'intérieur de chaque dent, le feston étant à jours comme de la broderie anglaise. Vous pouvez aussi faire un col piqué ordinaire, et remplacez le feston à jours par un bord en frivolité.

10, Écusson avec *A. S.* enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

11, Mouchoir avec *P. B.*, feston.

12, *Rosita*, plumetis.

13, *Alzina*, plumetis et cordonnet.

14, *P. F.*, pour taie d'oreiller, plumetis et feston.

15, *Athéna*, plumetis, cordonnet et point de sable.

16, *L. S.* enlacés, plumetis.

17, *Anaïs*, plumetis.

18, *Zéma*, plumetis.

19, Col, plumetis et feston sur mousseline.

20, Écusson avec *Adrienne*, plumetis, cordonnet et point de sable.

21, *A. B.*, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

22, Col, application de batiste sur tulle.

23, Dentelle imitation, application de batiste sur tulle.

24, *J. D. B.*, plumetis.

25, *J. F.*, pour taie d'oreiller.

26, Écusson avec *F. M.*, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

27, *Clémentine*, plumetis et cordonnet.

28, *J. B.* enlacés, pour taie d'oreiller.

29, *E. F.*, plumetis et cordonnet.

30, *L. P.*, point de poste.

31, Coin pour rideau, plumetis, feston, cordonnet et jours.

COTÉ DES PATRONS

1 à 9, Robe, lacet et broderie russe pour petite fille de huit à dix ans.

1, Devant.
2, Dos.
3, Petit côté du dos.
4, Châle devant.
5, Châle dos.
6, Manche.
7, Collet.
8, Bande pour le bas de la jupe.
9, Croquis du vêtement.

Cette petite toilette se fait en cachemire ou en popeline ; la broderie est mélangée de lacet et de broderie russe que l'on fait en gros cordonnet. On peut faire ce dessin en noir ou en couleur sur couleur. La planche n'étant pas assez grande, nous avons dû plier le patron du collet dans différents endroits, et remettre le dessin à l'envers ; il doit monter jusqu'au cou par devant, il sera facile de le prolonger, puisque c'est une bande droite.

10 à 14, Vide-poche avec appliques de drap.

Il se fait en osier brodé en grosse laine noire et recouvert du lambrequin en drap dont nous donnons le dessin. On peut cependant remplacer la corbeille en osier, en taillant en carton les différentes parties du vide-poche sur les patrons 10, 11 et 12; couvrez ces morceaux de carton en drap noir, et doublez-les de satin ou de taffetas bleu ouaté et piqué, vous les réunirez en suivant les lettres de raccord.

Le lambrequin n° 13 se fait en drap bleu; le dessin est en découpes de drap rouge et blanc, entourées de soutaches noire, rouge et jaune. Toute la grecque et le tour du médaillon indiqué en pointillé, sont rouges, bordés d'une soutache noire. Les petits dessins à quatre feuilles placés au milieu du médaillon fond bleu et de la grecque, sont en drap blanc ; celui de la grecque est entouré d'une soutache jaune, et celui du médaillon d'une soutache rouge. On place une soutache jaune sur le bord du lambrequin, on fixe ce lambrequin sur le vide-poche un couvrant le haut d'une petite ganse jaune. Les glands sont en soie de nuances assorties.

15 et 16, Pochette à ouvrage avec appliques de cuir blanc.

Prenez une bande de taffetas bleu que vous doublerez d'une toile claire. Les appliques de cuir se placent seulement sur la pointe de la pochette, et les deux parties séparées par des lignes ; on les fixe sur le taffetas par un point en croix que l'on fait sur tous les angles du dessin avec du cordonnet noir. — Nous avons donné l'explication nécessaire pour monter une pochette à ouvrage dans le numéro de Septembre.

On pourra se procurer tout échantillonnés, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan, les objets qui composent cette planche et les fournitures nécessaires pour les exécuter.

17 à 20, Rose-pompon.

Cette fleur se fait presque toujours en papier rose de trois tons ; on la fait cependant aussi en cerise en blanc rosé ou en jaune. Les feuilles étant très-légères, il est préférable de les faire en étoffe.

Prenez deux pétales n° 17 , fendez-les au milieu, et *griffez*-les avec la pince des deux côtés ; puis vous prenez une petite boule de fer que vous avez fait chauffer, et vous appuyez sur le haut de vos autres pétales pour les faire tourner ; c'est ce qu'on appelle *bouler*. Préparez ainsi quatre ronds n° 18 et quatre ronds n° 19.

Vous prenez un petit cœur en coton vert, vous y mettez un peu de pâte très-près de la tige; vous enfilez un rond du n° 17 que vous serrez fortement près du cœur; mettez un peu de pâte en dessous de ce pétale, et enfilez le second rond du même numéro, que vous serrez également pour bien former le cœur de votre rose; puis vous mettez de la pâte au bas de chaque rond, en les enfilant les uns après les autres, en ayant soin de croiser les pétales et de les contrarier. Vous mettez très-peu de pâte, afin qu'elle ne paraisse pas et que la fleur soit plus légère. Les pétales du n° 18 doivent être très-*boulés*, ceux du n° 19 peuvent l'être moins, la rose-pompon étant plutôt plate que bombée. Vous *boulez* ensuite une *araigne* ronde que vous enfilez quand votre fleur est terminée, puis vous y mettez un petit calice.

Les boutons se font comme la rose, en mettant 4 ou 5 pétales seulement, suivant la grosseur que vous désirez leur donner.

Vous pouvez passer les tiges au crêpe vert, pour imiter les petites épines vertes.

Ce rosier se monte comme les autres rosiers, seulement il faut beaucoup plus de boutons.

Cette fleur se vend par boîte, avec tout ce qui est nécessaire pour la monter, chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu, où l'on trouvera aussi un très-grand choix de jardinières, de modèles tout à fait nouveaux; la petite caisse dessinée sur la planche est en ébène, ornée de clous d'acier entourés de cercles dorés. La gravure de modes qui accompagne ce même numéro, peut donner une idée plus exacte des jolies jardinières de madame Beaussier; celle qui y est représentée est de forme ovale, elle est en bois d'érable, et le tour en ébène retenu par des clous en corail avec cercles dorés.

21, Étoile en crochet pour voile de fauteuil.

Coton C. B. n° 20.

Faites une chaîne de 20 mailles et formez un anneau en faisant une maille passée dans la première maille de la chaîne.

1er rang. — 3 mailles-chaînettes — 8 brides prises dans l'anneau formé par la chaîne — faites 5 fois : (8 mailles-chaînettes — 6 demi-brides, la première se prend dans la 3e maille-chaînette, en comptant de la maille qui est sur le crochet — 1 maille passée dans la dernière bride que vous venez de faire — 9 brides prises dans l'anneau) — 8 mailles-chaînettes — 6 demi-brides en prenant la 1re dans la 3e maille-chaînette — 1 maille passée prise dans la dernière bride et dans la 1re du rang — 4 mailles passées dans les brides suivantes.

2e rang. — Faites 6 fois (6 mailles-chaînettes — 1 bride triple prise dans la 3e maille-chaînette du rang précédent — 3 mailles-chaînettes — 1 bride triple prise dans la 3e maille-chaînette en comptant de la dernière bride triple — 4 mailles-chaînettes — 1 bride triple prise dans la maille qui forme la pointe — 5 mailles-chaînettes — 1 bride triple prise dans la même maille que la précédente — 4 mailles-chaînettes — 1 bride triple dans la 3e maille — 3 mailles-chaînettes — 1 bride triple dans la 3e maille — 6 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la 5e bride du rang précédent).

3e rang. — Faites 6 fois : (6 mailles passées — 4 demi-brides — 8 brides — 2 brides dans la même maille pour former la pointe — 8 brides — 4 demi-brides — 6 mailles passées). Retournez au commencement en laissant libre la maille qui forme le creux de la dent.

4e rang. — Répétez 6 fois l'explication de ce rang: (piquez le crochet dans la 2e maille en partant du creux de la dent, et faites 5 mailles passées — 5 mailles-chaînettes — retournez votre ouvrage — piquez le crochet dans la 5e maille de la dent précédente en partant du creux — 4 mailles passées en remontant vers le haut de la dent — retournez votre ouvrage — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3e maille de la boucle que vous venez de faire — 5 mailles-chaînettes — piquez le crochet dans la 4e maille de la dent en partant de la dernière maille passée qui se trouve sur cette dent — 4 mailles passées — retournez votre ouvrage — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la première boucle — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e boucle — 5 mailles-chaînettes — piquez le crochet dans la 4e maille de la dent — 3 mailles passées — retournez votre ouvrage — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 1re boucle — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e boucle — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3e boucle — 5 mailles-chaînettes — piquez le crochet dans la 4e maille de la dent et faites 20 mailles passées). Lorsque vous serez à la dernière dent, vous ramènerez le fil au milieu de la 1re boucle par 9 mailles passées seulement, n'ayant pas à redescendre jusqu'au creux de la dent.

5e rang. — Faites 6 fois : (6 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e boucle — 6 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3e boucle — 6 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 4e boucle — 6 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la pointe de la dent — 6 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 1re boucle). Terminez le rang par 4 mailles passées pour placer le fil au milieu de la boucle, et faites le 6e rang comme le 5e.

22, Buvard en cuir gris, avec appliques de velours violet retenues par une soutache d'or.

Collez à l'envers de votre velours une mousseline très-claire; puis vous retirez le dessin complet et l'imprimez sur le velours que vous découpez. Vous collez ensuite une toile claire à l'envers du cuir. Il faut avoir soin de laisser sécher ces collages, avant de commencer à coudre le velours, et même avant de l'imprimer; puis vous placez les découpes de velours sur le cuir, par un point devant qui sera recouvert d'un cordonnet d'or au milieu du velours, après avoir cousu la soutache d'or de chaque côté.

23, Broche en crochet bouclé.

Laine 10 fils noire et ponceau. Consultez l'explication du bonnet de voyage 26 et 27 de Mars, pour exécuter le crochet bouclé ou astrakan.

Faites : 8 losanges rouges — 8 carrés noirs — 8 triangles rouges. Il faut couper la laine à la fin de chaque rang.

Losange. — Montez 17 mailles-chaînettes.

1er rang. — 1 demi-bride — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 maille-chaînette.

2e rang. — 1 demi-bride en piquant le crochet sur la 1re boucle du rang précédent — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 maille-chaînette.

Faites encore 14 rangs comme le 2e rang.

Entourez tous vos losanges d'un rang de demi-



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens. 1

brides en soie d'Alger maïs que vous mettrez en double, faites maille pour maille; aux mailles formant les angles, il faut faire deux mailles dans une.

CARRÉ. — Montez 17 mailles, faites 16 rangs.

Rangs impairs : 1 demi-bride — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

Rangs pairs : 2 demi-brides — 7 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

Entourez les carrés comme les losanges.

TRIANGLE. — Montez 17 mailles-chaînettes.

1er RANG. — 1 demi-bride — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

2e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 7 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

3e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 7 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

4e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 6 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

5e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 6 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

6e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 5 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

7e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 5 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

8e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 4 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

9e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 4 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

10e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 3 fois (1 boucle— 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

11e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 3 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

12e RANG.— 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 2 fois: (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

13e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 2 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

14e RANG.—1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 1 boucle — 2 demi-brides.

15e RANG. — 1 demi-bride sur la boucle du rang précédent — 1 boucle — 1 demi-bride.

16e RANG. — 1 demi-bride sur la boucle du rang précédent — 1 demi-bride.

Entourez avec la soie d'Alger maïs seulement les deux petits côtés du triangle.

Réunissez les losanges entre eux, par un surjet à l'envers, de manière à former une étoile comme l'indique le croquis n° 23; joignez les carrés au creux des losanges, puis les triangles, en fixant le sommet à la pointe des losanges, et les côtés aux côtés des carrés.

Le bouton du milieu se fait en laine noire, montez 4 mailles-chaînettes, fermez la chaîne.

1er RANG. — (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride) dans la même maille — (1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle) dans la même maille — (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride) dans la même maille — (1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle) dans la même maille.

2e RANG. — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

3e RANG. — 4 fois : (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride — [1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle] dans la même maille) — 1 demi-bride.

4e RANG. — 12 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

Il faut, pour monter cette jolie brioche, tailler un rond en carton auquel vous donnerez le diamètre de l'étoile formée par les losanges; enfermez ce rond dans une percaline noire. Taillez deux ronds en percaline de même grandeur, puis une bande ayant la hauteur des triangles; cette bande doit être un peu plus longue que la circonférence de vos ronds en percaline que vous y joindrez de chaque côté par un surjet, en fronçant très-légèrement la bande; avant de fermer complètement cette enveloppe, vous l'emplirez de duvet ou de plumes; après l'avoir fermée, vous poserez le dessus en crochet et vous le réunirez au rond en carton par un surjet en fronçant un peu, votre dessus en crochet devant être plus grand.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Coin pour petit rideau, filet brodé ou crochet carré.

TAPISSERIE PAR SIGNES

DEUXIÈME CÔTÉ.

Dessin persan pour tapis de table, descente de lit, coffre à bois, grand tapis de salon. Le fond peut également servir de fond pour fauteuil ou chaise, en l'exécutant au petit point; il est facile de varier les nuances de ce dessin; il est très-beau en suivant celles indiquées.

DEUXIÈME PARTIE DU CHALET

Je suppose, mesdemoiselles, que les *plâtres* du rez-de-chaussée de notre petit édifice ont eu le temps de sécher, et que nous allons pouvoir aujourd'hui disposer les étages supérieurs. Prenez un carré de carton de 16 centimètres sur 217 millimètres, sur lequel vous poserez, à égales distances du bord, la deuxième partie du chalet que vous recevez avec le numéro de ce mois, c'est le plancher du premier étage. Le mois prochain, nous couvrirons notre immeuble et l'embellirons d'escaliers, persiennes, balcons à jour découpés, etc.

GRAVURE DE MODES.

Toilette d'intérieur. — Robe en popeline ornée de passementerie. — Corsage de dessous à pointe, veste à basque. — Col en toile, manchettes assorties. — Bonnet en dentelle et velours vert.

Toilette de petit garçon. — Pantalon en drap court et bouffant. —Veste et gilet pareils.— Bottes en chevreau. — Cravate havane. — Casquette anglaise en drap avec bord en velours.

Toilette de ville. — Robe en popeline de soie. — Corsage à pointes devant et dans le dos. — Pardessus pareil à la robe, orné d'une passementerie assortie. — Capote en satin gris orné de velours rouge.

Mosaïque

EMBLÈMES ET SYMBOLES RELIGIEUX.

Ancre. — Symbole de l'espérance. — Accompagne saint Clément, pape et martyr.
Ange. — Symbole de l'Évangéliste saint Mathieu.
Bêche. — Attribut de Tobie et de saint Fiacre.
Chaînes. — Saint Pierre-ès-liens, saint Paulin de Nole.

—

— Qu'est-ce que l'homme?
— L'esclave de la mort, un voyageur passager, un hôte dans sa demeure.
— Qu'est-ce que le jour ?
— Une provocation au travail.
— Qu'est-ce que l'hiver ?
— L'exil de l'été.
— Qu'est-ce que l'automne?
— Le grenier de l'année.
— Quel est le sommeil de ceux qui sont éveillés?
— L'espérance.
— Qu'est-ce que la foi?
— La certitude des choses ignorées et merveilleuses.

Dialogues entre Pépin et Alcuin.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

La Bruyère.

—

CHARADE.

Mon premier sert beaucoup, qu'on le ferme ou qu'on l'ouvre,
Sous l'humble toit de chaume ou les voûtes du Louvre;
Nous préservant du froid, du vent et des voleurs,
Aux regards indiscrets voilant plaisirs et pleurs.
Mon second, plus léger, multiplié sans nombre,
Dans la chaude saison nous prodigue son ombre,
Ornement de la terre et charme de nos yeux,
Il abrite les fruits, les oiseaux et les jeux;
Ou, sous une autre forme, il occupe nos veilles,
Nous apprend du dehors les lointaines merveilles,
Les luttes des États, les débats intérieurs,
Répand des vérités, trop souvent des erreurs.
Mon entier quelquefois renferme la fortune
Ou les secrets, soustraits à la foule importune.
Avec soin garde-le, mais si celui d'autrui
Tombe en tes mains, ami, bien vite rends-le-lui!

J. de G.

Mot du Logogriphe d'Octobre : SIMON, où l'on trouve : **SION, MINOS, MOIS, SOIN, SON, IS, SOI** ou **MOI.**

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : **A force de mal aller tout ira bien.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



ALHAMBRA

Cour des Lions

Journal des Demoiselles

SOUVENIRS DE L'ALHAMBRA

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE D'OCTOBRE

(Suite et fin)

IV

AÏXA ET ZORAYA



INGT-NEUF ans s'étaient écoulés depuis les faits que nous avons racontés au sujet des Abencerrages et l'avénement de l'excellent roi Ismaël au trône de l'Andalousie (1). Ce prince lui-même dormait déjà depuis longtemps près des cendres de ses aïeux au fond des jardins du Généralif, quand Muley-Hassem, son fils et son successeur, amena, par les incidents que nous allons esquisser, la chute du florissant État de Grenade, dernier boulevard de la puissance du croissant en Espagne.

Les chroniqueurs s'accordent tous à montrer dans Muley-Hassem un prince brave, aimant la guerre, doué de talents remarquables, et joignant aux avantages extérieurs un esprit vif, aventureux, et une imagination romanesque. En 1482, en vertu de la liberté qu'il tenait des lois musulmanes, il se décida à répudier sa femme et en même temps sa parente, la célèbre sultane Aïxa. Le grand vizir Aben-Hamet reçut la mission difficile d'instruire la princesse disgraciée de sa déchéance définitive et de l'exil que lui imposait son époux.

Mère de l'infant Boabdil, Aïxa, surnommée *la Horra* (2), avait, à défaut de beauté, une rare pénétration, une profonde habileté, une fermeté héroïque et toute virile. Absolue dans ses volontés, altière dans son port et dans ses paroles, elle imposait aux courtisans et à Muley-Hassem lui-même. Ce prince était las désormais de porter le joug d'une femme et de soutenir contre elle une lutte où il n'avait pas toujours l'avantage. Dès que la hautaine princesse n'avait plus pu dissimuler le délaissement auquel elle était réduite, elle avait quitté d'elle-même les appartements somptueux qu'elle occupait dans l'Alcazar, et, sans abandonner pour cela le mont du Soleil, elle avait choisi pour retraite le palais enchanté de Darlaroca. Là, les membres de sa tribu, ses amis et quelques seigneurs dévoués à ses intérêts lui avaient formé une cour, profondément hostile au roi et toujours en défiance contre ses actes. Elle y vivait au milieu d'eux en un continuel soupçon des extrémités auxquelles ce prince pourrait se porter envers elle, soit une éclatante séparation, soit quelque détermination plus décisive et plus à craindre, telle qu'en autorisaient les usages et l'absolutisme des souverains chez ces peuples orientaux.

Ce sont les murs de ce palais où se retranchait la Sultane et ouvert à ses seuls fidèles, qu'Aben-Hamet devait franchir pour lui intimer malgré elle-même l'ordre dont il était porteur; mais l'accès en était difficile; il fallait pour y pénétrer se présenter à l'improviste, ne pas laisser à Aïxa le loisir de prendre la fuite ni de transmettre aucun signal à qui que ce fût, car le moindre appel de secours pouvait allumer le flambeau de la sédition dans Grenade et soulever tout le royaume. Aussi, pour prévenir sa fuite, le prudent vizir garnit secrètement de troupes les palais du Généralif et des Alijarès, voisins de celui de Darlaroca, ceignit d'un cordon de soldats la base du *cerro del Sol*, et fit garder tous les passages; puis, pour n'inspirer nul soupçon, revêtit un costume simple et ne se munit d'autres armes que du cimeterre damasquiné que les musulmans ne quittent jamais; ensuite il s'achemina à cheval et sous les rayons du midi vers le palais de la Sultane, sans autre suite qu'un esclave d'un dévouement éprouvé.

Le palais de Darlaroca, enseveli dans ses jardins et qui n'a laissé nul vestige, occupait l'un des pla-

(1) Voir notre numéro de Novembre dernier.
(2) Mot arabe qui signifie « pleine d'honneur et de vertu. »

teaux les plus élevés de la montagne du Soleil, et était aussi étroitement clos qu'une forteresse. Aux coups redoublés que frappa l'esclave noir du vizir, rien ne remua, rien ne répondit. L'esclave ne se lassant pas, un More présenta enfin avec précaution sa tête au guichet :

« Qui est-ce qui ose frapper de la sorte et faire ce bruit? dit-il d'une voix courroucée sans apercevoir le vizir, complètement dissimulé par l'esclave noir.

— Message du roi! » dit Aben-Hamet en se démasquant tout à coup.

Le More hésita, disparut, commenta quelques instants en lui-même ce mot magique et redouté, puis la lourde porte de fer tourna lentement sur ses gonds. Le seuil franchi, Aben-Hamet vit devant lui une grande cour solitaire, et plus loin de vastes jardins déserts et muets. Il sourit. « On m'a aperçu,» se dit-il; et il marcha sans hésiter vers le pavillon d'Aïxa. Près d'une nappe d'eau, il rencontre un piquet de gardes éparpillés et occupés diversement avec une négligence suspecte; deux d'entre eux, sans doute aux aguets, semblaient profondément absorbés par la pêche.

« Lequel d'entre vous, leur dit-il, est le commandant?

— Moi-même, répond fièrement le caudillo (1).

— Annonce donc à Aïxa le grand vizir Aben-Hamet, porteur d'un message du roi.

— La Sultane n'est point chez elle.

— Où pourrai-je la rencontrer?

— Je l'ignore.

— Soit : je saurai la découvrir. »

Et le vizir double le pas dans la direction des cours intérieures. Les officiers et les soldats se regardèrent interdits; sans ordres précis, ils n'osèrent arrêter le noble émissaire, mais quelques-uns se détachèrent et purent à grand'peine prévenir à temps la Sultane de l'arrivée et de la contenance déterminée du vizir.

L'altière Aïxa présidait à cette heure même un conseil secret tenu par ses plus chers amis et les chefs Zégris les plus influents et les plus habiles. Ce qui avait transpiré des projets du roi à son sujet les inquiétait tous, et la reine se préparait à toute éventualité. A l'annonce de la brusque approche d'Aben-Hamet, nul ne douta que la vie de la princesse ne fut menacée. On connaissait, dans cette cour, les exécutions soudaines du sabre et les trahisons du poignard. Un seul cri partit donc de toutes les bouches :

« Fuyez! lui disaient ses fidèles, ou du moins souffrez que nous demeurions; si les intentions du roi sont hostiles, nos corps seront votre rempart. »

Mais Aïxa fut inflexible; elle voulut recevoir seule l'envoyé de Muley-Hassem. Rien cependant ne put empêcher les Zégris de se retrancher, invisibles, derrière les longues tentures de soie qui tapissaient l'appartement. Ils y restèrent, l'œil ardent, retenant jusqu'au moindre souffle, la main tourmentant la poignée de leurs cimeterres, prêts à tomber comme l'éclair entre la Sultane et le coup qui l'eût menacée. — Du fond de la salle royale, pendant ces

(1) Homme de guerre chez les mores.

courts moments d'attente, l'infant Boabdil, assis sur des almohadons (1) et à peine convalescent, cherchait dans les yeux de sa mère un signe ou l'expression d'un ordre. En ce moment, on aperçut le grand vizir dans la large avenue de myrtes qui menait au perron d'honneur. Alors s'avança la Sultane, calme, glacée, majestueuse, et d'un geste dominateur, sans daigner proférer un mot, elle interdit au téméraire l'approche du seuil révéré.

Tout autre que l'Abencerrage se fût senti déconcerté, mais nulle émotion de ce genre n'atteignait cette âme de bronze. Il fit encore quelques pas, et, aussi fier, aussi froid qu'elle et avec la solennité d'un ambassadeur :

« Le roi de Grenade, dit-il, te fait savoir sa volonté. Tu cesses d'être son épouse; et son ordre est qu'avant ce soir tu aies quitté cette ville et ses environs. »

Le front d'Aïxa s'empourpra du feu de la honte à cet affront immérité. Elle comprima cependant l'indignation qui l'étouffait, et ne permit à son visage aucun indice d'émotion.

« Retourne vers ton maître, répondit-elle au grand vizir, et dis-lui ceci en mon nom : La fille de celui qui naguère a brisé des rois (2), accepta ta main sans en être vaine et y renonce sans regret. »

Aben-Hamet allait répondre; mais Aïxa, se détournant avec un suprême dédain, était allée vers Boabdil; elle l'aida à se lever :

« Courage, mon fils, lui dit-elle, et guéris; le ciel fera justice; quant à présent, la terre est vaste et ne manquera pas d'asile pour nous. »

Puis, emmenant le jeune prince, la Sultane, d'un pas royal, gagna les salles intérieures où personne n'était admis. Le grand vizir, silencieux, ne put refuser un regard admiratif à cette retraite. «Grand cœur! » murmura-t-il tout bas; et reprenant l'allée de myrtes, il redescendit, tout rêveur, vers le quartier de l'Alcazar, où l'attendait Muley-Hassem.

Peu de jours après le divorce, le salon des Ambassadeurs (3) fut témoin du mariage du roi de Grenade avec une jeune captive castillane, dona Isabelle de Solis, née dans la religion chrétienne, jetée en bas âge à sa cour par le sort des guerres, élevée par les princesses elles-mêmes, et dont la splendide beauté lui avait valu dans Grenade le nom d'*Étoile du matin*, Zoraya (4). Cette femme extraordinaire, à laquelle les chroniqueurs prêtent un caractère doux, timide et inoffensif, quitta pour les splendeurs du trône et les pompes de l'Alcazar la tour adossée au rempart d'enceinte de l'Alhambra, dont les ruines gardent encore le nom de *Tour de la Captive.*

(1) Coussins bordés et brodés d'or, sur lesquels les Orientaux s'accroupissent dans l'intérieur de leurs maisons.

(2) Osmin, intrépide Zégri et père de la sultane Aïxa, avait détrôné le roi de Grenade Mahomet Aben-Nazer et défait les deux infants de Castille don Pèdre et don Juan dans la sierra d'Elvire où ils périrent l'un et l'autre, et qui fut appelée depuis *sierra des Infants*.

(3) Salle magnifique et renommée, au rez-de-chaussée de la tour de Comarès, dans l'Alcazar de l'Alhambra.

(4) Isabelle de Solis, qui prit à la cour de Grenade le nom de Fatime, et qui fut surnommée Zoraya par les Mores, était fille de Sanche Ximénès de Solis, alcade ou gouverneur de Bezmar, ou selon d'autres chroniqueurs, gouverneur de la Higuera de Martos.

Elle y avait vécu longtemps dans la solitude, n'ayant d'autre société que celle de ses femmes mores. Elle dut regretter plus tard, à travers sa vie agitée, cette retraite recueillie, abritée sous de beaux ombrages, et qui, dans ces murs crénelés, recélait le plus poétique et le plus charmant des asiles. Les années qui passèrent sur ce mariage sans attiédir l'affection du roi more pour Zoraya, ne purent assoupir non plus le ressentiment de l'épouse répudiée. Aïxa garda d'autant plus vivant le souvenir de cet outrage, que Muley-Hassem sembla préférer les deux infants Cad et Nazar, nés de son union avec Zoraya, à son fils aîné Boabdil, maintenant âgé de vingt ans. Craignant qu'il ne l'exclût du trône, Aïxa résolut de l'y faire asseoir du vivant même de Muley. Profitant d'une expédition qui tenait le roi éloigné (1), elle se concilie les Abencerrages et fomente une sédition. A son retour dans l'Alhambra, Muley-Hassem apprend que tout fermente dans Grenade. Les plus puissants agitateurs, Aïxa et Boabdil, sont d'abord saisis par son ordre et enfermés dans la tour de Comarès. Il s'environne après cela des tribus demeurées fidèles, et parcourt la ville à cheval; le flot intimidé recule, et une tranquillité temporaire se rétablit dans la cité. Pendant ce jour et ceux qui suivent, le roi ne perd pas un moment: il écrit à ses alliés et surtout au roi de Maroc: — « Envoyez-moi, lui disait-il, un nombreux renfort de vos Mores, ces hardis enfants du désert qu'aucun danger ne fait pâlir. » En attendant, les femmes d'Aïxa se répandaient toutes les nuits dans les jardins des Alijarès, tantôt profitant des moments où un nuage passager voilait la clarté de la lune, tantôt suivant dans les fourrés les sentiers à peine tracés qu'avaient ouverts les bêtes fauves. S'arrêtant au plus léger bruit, étouffant sur les gazons celui de leurs pas, elles se réunissaient enfin au pied de la tour et en obtenaient aisément de la sentinelle l'entrée secrète. Par ces moyens, se poursuivait, entre Aïxa et ses amis agissant pour elle à Grenade, la trame qui devait lui rendre la liberté et faire proclamer Boabdil. — Une nuit, à peine introduites, ces femmes croient avoir pris toutes les mesures, et jugeant l'instant favorable pour l'évasion, s'aperçoivent avec terreur que les captifs n'ont point d'échelle ni aucune possibilité de s'en procurer. A l'instant même elles dépouillent leurs voiles de gaze lamée, leurs écharpes de grenadine, déroulent les tissus de prix dont se composent leurs turbans et les assemblent bout à bout, puis tressent solidement ces bandes souples et moelleuses et en confectionnent un câble; l'une de ses extrémités est fixée à la colonnette d'une fenêtre en ogive près de la région des créneaux; l'autre bout, lancé dans l'abîme, atteint au fond du précipice la base de l'escarpement.

C'était l'heure où tout est muet et où la nature entière semble assoupie; de légers nuages flottaient au ciel et amortissaient le rayonnement de l'astre des nuits. Alors la vaillante Aïxa apparut dans l'encadrement de l'étroite et haute lancette, voulant essayer la première tous les dangers de la descente sur ce pont débile et tremblant. Au moment où elle se suspendait sur le gouffre sans autre soutien que le tissu vacillant qu'elle avait saisi :

« Courage, mon fils, dit-elle à l'infant beaucoup moins intrépide qu'elle ; ne regarde que la couronne qui t'attend au pied de la tour. »

Un silence anxieux suivit. Au bout de quelques minutes qui parurent autant de siècles à leurs amis, les deux fugitifs atteignirent sans accident le fond de l'abîme. Boabdil fut reçu dans les bras des Abencerrages, détachés du parti du roi par une suite d'incidents que nous ne dirons point ici, et cachés au pied de la tour dans des massifs épais d'arbustes. La Sultane, encore émue des dangers courus par son fils, ne put dire que ces seuls mots :

« A notre palais de Grenade! »

Alors recommença pour eux une descente plus facile mais non moins périlleuse que la première. Il fallut gagner à la file les racines de la montagne et le rivage du Darro par des sentiers en précipice cachés sous les traînes des ronces et des pervenches étoilées. Mais des dévouements à l'épreuve leur avaient organisé des secours : sur le parcours qu'ils devaient suivre étaient échelonnés des Mores chargés de leur montrer la voie et de les avertir des pas difficiles. Immobiles, couchés sur le sol par prudence et n'usant que du langage des signes, ces serviteurs silencieux leur furent des points de repère et des guides intelligents dans ces labyrinthes sauvages remplis d'ombres et de rochers.

On put respirer un instant à mi-chemin pendant la descente. On fit halte sous un délicieux bosquet de noisetiers et d'amandiers, au bord d'une source d'eau vive qui, de son bassin naturel, s'échappait en murmurant parmi la mousse et les cailloux : site riant et poétique qui a gardé ses enchantements, et qui, sous le nom pittoresque de *Fontaine des Coudriers*, réunit encore aujourd'hui, au retour de chaque printemps, des flots de promeneurs et d'artistes venus de tous les points de Grenade. De là, l'essaim fugitif gagna le bord de la rivière et franchit le pont vacillant qu'on appelle *Puente quebrado* (1). La grande route de Guadix s'ouvrait alors devant leurs pas; des chevaux les y attendaient, et aussi prompts que des gazelles les emportèrent à Grenade.

Boabdil fut proclamé roi cette même nuit, et l'aurore, en venant rougir les hauts sommets de l'Alhambra, vit Muley-Hassem déchu de son trône.

Il y remonta peu après. Nous n'avons pas à suivre ici les vicissitudes de cette lutte où la couronne passa souvent de l'un à l'autre prince, et nous revenons à Muley-Hassem, vieilli par ces agitations et hors d'état de se défendre, au moment où un troisième compétiteur, son frère El Zagal (le vaillant), s'étant emparé de l'armée et des forteresses voisines sous ombre de le secourir, marcha tout à coup vers Grenade après s'y être fait lui-même proclamer roi (2).

El Zagal fit son entrée dans la ville avec un appareil guerrier et alla tout droit s'installer, lui et sa

(1) L'un des trois siéges d'Alhama, tous trois désastreux pour les Mores.

(1) Pont brisé.

(2) D'autres historiens disent que Muley-Hassem, lassé d'agitations et de guerres, avait appelé lui-même son frère El Zagal de Malaga, dont il était wali, pour lui résigner sa couronne.

suite, dans l'Alhambra. Muley-Hassem, le front placide, vint le recevoir sur le seuil, le salua et l'embrassa.

« Aujourd'hui, lui dit le vieillard, expirent pour moi les longs jours de mes tristes vicissitudes, aujourd'hui mon règne finit. Puissent tes destins être plus heureux sur le trône, et puissé-je trouver moi-même dans de solitaires retraites la paix bannie de ces murs depuis si longtemps ! »

Ayant dit, il se retira, écrivit à son épouse Zoraya, à ses deux fils les infants Cad et Nazar; et faisant charger sur deux mules une partie de ses trésors, il se dirigea vers Illora et de là vers Almunaçar, plus éloignée de la frontière et plus favorable au repos, seul bien auquel il aspirât, infirme comme il se trouvait, et déjà penché vers la tombe. Mais sa vie était épuisée ; il fallut, au bout de deux mois, le transporter à Mondujar, château fort situé dans une vallée pittoresque. Le palais crénelé qui allait devenir sa demeure est un des Édens de l'Espagne, et commande les plus beaux sites et les pentes les plus enchantées de la terre. Mais ni les parfums enivrants, ni l'air tiède de ces montagnes ne purent ranimer ses forces; tout en lui était consumé, et il s'éteignit lentement sans qu'aucun des amis de ses jours de prospérité vînt visiter sa dernière heure (1). La seule Zoraya et les deux infants, qui étaient accourus le rejoindre et qui avaient voulu partager toutes les douleurs de sa vie, versèrent des larmes amères sur le vieillard abandonné, et rendirent à sa dépouille de modestes honneurs funèbres. Une tradition du pays, confirmée par les chroniqueurs, rapporte que dégoûté par ses infortunes de tout commerce avec les hommes, Muley demanda avant de mourir d'être enseveli au fond d'un désert, dans un lieu inconnu de tous, afin, disait-il, que son ombre n'eût à subir aucune approche au sein du repos de la tombe. Zoraya et les deux infants, exécuteurs affectueux de ses volontés dernières, firent creuser sa sépulture sur le pic le plus élevé des monts de la *sierra Nevada*, et là, au sein de cette paix et de ce silence éternels, sur cette cime infréquentée, aussi ancienne que le globe et séparée de la région où se déchaînent les tempêtes, ils déposèrent la dépouille de celui qu'ils avaient aimé. La montagne garda ces restes, et sa cime majestueuse, vénérée de loin par les pâtres disséminés dans la sierra, prit alors et conserve encore le nom de Pic de Mulhacem.

V

EL CHICO

Cependant le roi Boabdil, fils aîné de Muley-Hassem, et l'usurpateur El Zagal se disputèrent par les armes cette couronne qui allait bientôt leur échapper. Tandis qu'ils étaient absorbés dans cette lutte personnelle, Ferdinand et Isabelle, roi et reine d'Aragon et de Castille, et surnommés *les catholiques*, occupaient progressivement toutes les places du royaume et se rapprochaient de Grenade. La ville, indignée de l'inaction de ses princes contre cet ennemi commun, était près de se soulever et voulait s'ensevelir et les entraîner sous ses ruines. El Zagal voyant ces dangers, se hâta de capituler secrètement et céda ses droits au roi de Castille pour une masse de richesses et cinq cents millions de maravédis. Boabdil l'imita bientôt, et obtint aussi un domaine comprenant plusieurs villes mores sur les lisières du royaume. Ferdinand devait à ce prix devenir maître de Grenade et de toute l'Andalousie.

En conséquence, le 2 janvier 1493, une triple salve d'artillerie, partie des tours de l'Alhambra, donna le signal de la prise de possession de la ville par Ferdinand et Isabelle. Au moment même où le cortége sortait à cheval des murs du camp de Santa-Fé (1), précédé du cardinal de Mendoce et de toute l'armée chrétienne, Boabdil, suivi de sa famille et de sa maison, sortit de Grenade par la porte des *Sept-Étages*. Il rencontra le cardinal non loin du pont vert du Génil, sur l'esplanade d'Abahul.

« Allez, seigneur, lui dit le More, prenez possession de ma ville et occupez heureusement mes demeures au nom des puissants souverains à qui Dieu, qui peut toute chose, a résolu de les livrer, à raison de leurs grands mérites et en vue des péchés des Mores. »

Ayant recueilli du prélat des paroles pleines d'un affectueux et profond respect, le prince se remit en selle. Ferdinand l'attendait au bord du Génil, entouré d'une brillante cavalerie. Le More voulut mettre pied à terre et quitta un instant l'étrier ; mais Ferdinand s'y opposa et ne permit pas non plus qu'il lui baisât la main, comme il semblait prêt à le faire. Boabdil se penchant vers lui, lui baisa du moins le bras droit, et lui présentant les clefs des deux principales portes de l'Alhambra :

« Prince vaillant et fortuné, nous sommes à toi, lui dit-il avec l'accent de la tristesse, prends les clefs de ce paradis ; reçois aussi cette cité, puisque Dieu l'a voulu ainsi.

— Ne doute pas de mes promesses, lui répondit le roi chrétien, et ne laisse point défaillir ton cœur dans l'adversité; ce que t'a ravi le sort de la guerre sera compensé par notre amitié. »

Boabdil demanda alors à connaître le nouveau gouverneur de Grenade. Don Lopez de Mendoce lui ayant été présenté, il ôta de son doigt une bague d'or ornée d'une pierre de prix :

« Voilà, dit-il en la lui offrant, le sceau du gouvernement de Grenade; reçois-le pour le même usage, et puisse le Dieu que tu sers te rendre plus heureux que moi ! »

La modestie du prince more, son attitude digne et noble, la mélancolie répandue dans ses actes et dans ses paroles émurent vivement la cour ; il n'avait pas encore trente ans ; il était dans toute la fleur de la vie et de la jeunesse ; il avait la taille élancée et d'une distinction royale, la barbe touffue, le teint pâle et de grands yeux noirs. On l'appelait *El Chico* (le petit), par une expression de tendresse dont on avait usé jadis, alors qu'à peine adolescent il avait commencé à porter le sceptre.

Boabdil prit congé du roi et alla l'attendre au

(1) Le roi Muley-Hassem mourut en 1485.

(1) Nom de la riche et délicieuse plaine qui entoure Grenade.

quartier royal dans la ville de Santa-Fé. Un corps d'élite castillan le suivait à titre d'escorte d'honneur. Pendant ce temps, l'avant-garde de l'armée chrétienne faisait son entrée dans Grenade au milieu de la solitude et du silence des tombeaux. Les Mores, muets de douleur et enfermés dans leurs maisons, pleuraient leur liberté perdue. En arrivant à l'Alhambra, le cardinal de Mendoce trouva toutes les portes ouvertes de part en part, et sur chaque seuil un vizir ou un wali du roi more chargé de lui en livrer l'accès. La garde arabe céda à mesure et partout la place à la garde chrétienne, qui occupa successivement les bastions, les boulevards et les tours de la forteresse. Bien loin, au sein de la Véga (1), Isabelle la Catholique, qui dès son entrée dans la plaine avait toujours tenu ses yeux fixés sur les tours de l'Alcazaba avec une attente inquiète, ne put dissimuler sa joie au moment où elle vit le flot des chrétiens inonder tout à coup la plate-forme de *la Vela*, la tour la plus élevée d'entre toutes, puis les croix d'argent apparaître au-dessus des dentelures du parapet et les étendards de Castille flotter au vent sur les remparts. Au même instant, en un clin d'œil, on vit les croissants disparaître et les bannières catholiques arborées sur toutes les tours et sur toutes les mosquées de la ville. Les rois d'armes poussèrent aussitôt le cri de : « Grenade! Grenade! à nos glorieux souverains Ferdinand et Isabelle! » Une acclamation formidable poussée par l'armée tout entière répondit à ce cri vainqueur et alla atteindre dans les chemins de la Vega le malheureux roi Boabdil, encore peu éloigné de la ville. Cependant la reine Isabelle s'était jetée à genoux, rendant grâce au Dieu des armées; son exemple fut spontanément imité par toute la cour, et le chant enthousiaste du *Te Deum*, entonné par la musique de la chapelle royale, éveilla les échos de la ville more qui ne l'avait jamais entendu (1).

Boabdil resta quelques jours au quartier royal de Santa-Fé, comblé de respects et d'honneurs, attendant que les rois catholiques (2) prissent possession de Grenade et eussent assis dans ses murs leur autorité. Il se dirigea ensuite avec sa famille, ses amis et ses serviteurs vers son domaine d'Andarax, dans les vallées des Alpuxares. Après avoir gravi la côte qui borne la Vega dans la direction de Padul, il se retourna un instant vers les campagnes parcourues, et vit à ses pieds la Vega comme une immense nappe verte coupée de rubans argentés, plus loin la vision radieuse de Grenade et de l'Alhambra, et au delà les hauts sommets qui forment à ce paradis une muraille naturelle. La crête où il était alors est le point de séparation entre ce spectacle magique et celui des champs désolés. Là finit la terre enchantée. L'autre versant de la montagne n'a plus que des croupes arides dominant des plaines incultes sans arbres, sans herbe et sans eau. Le More arrêta son cheval et resta comme fasciné, contemplant douloureusement la ville aux magnifiques tours longtemps siége de sa grandeur. Alors il ne put contenir l'amertume qui l'oppressait; son cœur déborda, ses larmes jaillirent, il s'écria : « Allah Ackhbar! » (ô grand Dieu!) et donnant de l'éperon à son cheval, il fit par de profonds soupirs ses derniers adieux à Grenade. On dit que l'altière Aïxa blâma cet instant de faiblesse et laissa tomber de ses lèvres ces fières et froides paroles : « Tu as raison de pleurer en femme ce que tu n'as pas su conserver en roi. » Le vizir Aben-Comixa se pencha vers l'infortuné, et avec l'expression émue d'une sympathie paternelle : « Considère, seigneur, dit-il, que le poids de l'adversité, subi avec résignation et porté avec un grand cœur, rend les hommes aussi fameux que les faveurs de la fortune.

— Est-il, reprit le jeune roi, des malheurs égaux aux miens?... »

Alors commença la descente de ce revers de la sierra. On n'entendit dès ce moment que le bruit des pas de la cavalcade qui s'acheminait vers l'exil en foulant ce sol de rochers. La plaine enchantée de Grenade, ses horizons resplendissants, les hauts sommets de l'Alhambra qu'empourpraient les feux du soleil, avaient disparu pour toujours. Cette scène mélancolique est demeurée dans la mémoire des habitants de ces montagnes; elle est consignée dans tous les récits de la chute de Boabdil, et la cime où ses pleurs coulèrent et que les Arabes appelèrent *fed Allah Ackbar*, a gardé le nom de : *Soupir du More.*

Fixé peu après à Cobda, au territoire d'Andarax, Boabdil y passa vingt mois dans les douceurs de l'opulence et d'une vie calme et tranquille. Il aimait à parcourir à cheval les domaines que lui avait laissés le roi de Castille, faisant accueil à ses sujets et les charmant par sa bonté et par l'affabilité de son caractère. La chasse au faucon et la chasse à courre étaient ses plaisirs favoris et le retenaient souvent plusieurs jours dans les vallées des Alpuxares. Sa vie était en tout semblable à celle des riches seigneurs castillans, idolâtrés de leurs vassaux et objet du dévouement de tout ce qui vivait sur leurs terres. Mais des revers inattendus l'arrachèrent à ce repos. Le vizir Aben-Comixa, oubliant sa fidélité et ourdissant de lâches intrigues, le rendit suspect au roi de Castille et fit naître au cœur de ce prince le souhait de le voir s'éloigner. Aben-Comixa poussa même la hardiesse jusqu'à vendre à ce souverain, au nom et à l'insu de son maître, ses domaines d'Andalousie et jusqu'à la résidence même qu'il habitait (1); puis se présentant devant Boabdil: « Prends, lui dit-il avec audace, le prix de tes propriétés; prends, et pars pour d'autres contrées; les malheureux Mores qui t'ont suivi et qui te doivent leurs désastres n'auront point de repos ici que tu ne te sois éloigné. »

Boabdil, frappé de la foudre, s'élança des almohadons sur lesquels il était assis, et voulut passer ce

(1) En effet, bien que l'ancienne Gar-Nathat ait été évangélisée par l'évêque Saint-Cécilius, l'un des disciples de saint Jacques, il n'en est pas moins certain que l'Alcazaba, noyau de la Grenade des Mores, ne fut commencée par Azed El Schebani, wali de la cité d'Elvire, qu'en l'an 765, c'est-à-dire un demi-siècle après l'invasion et l'établissement des Mores en Andalousie.

(2) On donnait ce nom à Ferdinand d'Aragon et à Isabelle de Castille.

(1) Treize villes, leurs territoires et leurs droits furent ainsi vendus à Ferdinand pour vingt-et-un-mille castillans d'or.

traître au fil de l'épée ; on le contint, et il sentit qu'après toutes ces trahisons l'exil était son seul refuge. Sa femme chérie, Moraïm, n'en subit point les amertumes ; pendant les apprêts du départ, un redoublement de regret hâta son état de langueur et précipita la fin de son existence. Aïxa et quelques amis ne voulurent jamais se séparer du malheureux prince. Boabdil choisit la côte nord de l'Afrique pour sa nouvelle résidence. Pathétique rapprochement entre deux grandes infortunes ! le roi détrôné de Grenade effectua la traversée qui le conduisait à l'exil, sur les mêmes vaisseaux qui venaient d'escorter Christophe Colomb dans son second voyage aux Antilles (1).

Le roi de Fez, Muley-Hamet, s'efforça par tous les moyens de le consoler de la perte de ses grandeurs, et lui fit bâtir sur une colline escarpée et assise au bord de la mer, un délicieux Alcazar en tout semblable à l'Alhambra, moins les aspects et l'étendue.

De longues années s'écoulèrent. Dans une sanglante bataille engagée par Muley-Hamet contre les princes du Maroc, un intrépide chevalier se tint sur la première ligne, soutint tout le choc de l'action et tomba au sein du triomphe au moment où il décidait la victoire (2). C'était Boabdil. Son corps fut enseveli à l'instant sous tout ce que le cimeterre moissonnait dans cette mêlée. Les rayons du ciel de l'Europe ne caressèrent point ses cendres, et la terre de la patrie leur manqua.

Nous ne terminerons pas ce récit sans parler de la destinée de cette *étoile du matin* qui avait brillé de tant d'éclat dans les années de sa jeunesse et dont le bonheur avait pâli aussi sous tant de nuages. Tant que Muley-Hassem avait vécu, son plus fidèle dévouement ne lui avait jamais failli. Elle porta jusqu'à sa fin les habits de son deuil de veuve. Sous le règne de Boabdil elle jouissait à sa cour, ainsi que les infants ses fils, du respect le plus unanime et de la sympathie de tous. Le *Petit roi*, qui avait un caractère aimant, traita toujours ses jeunes frères avec une tendre affection, et loin de témoigner contre eux ni ombrage, ni jalousie, il détacha de son domaine et leur assigna pour ajouter à leur aisance, les villes et les alentours d'Orgiva et de Jubilès. Après la déchéance et le départ de Boabdil qu'ils ne suivirent point en Afrique, la reine Isabelle la Catholique les combla des mêmes bontés. Elle fit rentrer Zoraya dans le sein du catholicisme qu'elle avait professé jadis et lui fit reprendre son nom d'Isabelle (1). Elle fit aussi baptiser les infants, qui prirent les noms de don Fernand de Grenade et de don Juan de Grenade.

Isabelle-Zoraya et les deux infants continuèrent d'habiter Grenade et les Alpuxares jusqu'en 1499, où quelques symptômes d'effervescence s'étant produits dans la contrée, Ferdinand et Isabelle jugèrent devoir transporter à plusieurs chevaliers chrétiens les domaines des deux infants, et firent passer ceux-ci en Castille, afin d'éloigner des yeux et du contact des populations de l'Andalousie les restes du sang de leurs anciens rois.

Don Fernand de Grenade mourut sans postérité à Burgos, en 1512, et don Juan épousa dona Béatrix de Sandoval, l'une des plus nobles héritières de la Castille. Les ducs actuels de Grenade, établis à Valladolid, sont les descendants de don Juan, et par lui, de Muley-Hassem et de Zoraya. Ils gardent leur ancien blason, deux grenades en champ d'azur, avec la devise arabe de leurs aïeux, *Wale galib ile Allah*.

L'Alhambra, où se sont passées la plupart des scènes que nous venons de raconter, n'existe plus que dans ses ruines. Quelques restes d'anciennes tours, des pans de murailles croulantes que le grenadier couvre de ses fleurs et où s'enfoncent ses racines, des salles qui n'ont rien gardé de leurs splendeurs indescriptibles et qui sont près de s'effondrer; assez de débris de ses grands remparts, de ses colonnades, de ses galeries, de ses marbres pour faire regretter éternellement ce qui a disparu, tel est aujourd'hui l'Alhambra. Ses fontaines qu'on a chantées sont taries depuis plusieurs siècles; le temps a détruit ses jardins, les plus délicieux du monde. Mais la poésie de son site, ses incomparables aspects, la magie de l'air, du ciel et du sol, les brises toujours embaumées qui lui viennent de ses montagnes, attachent à ce lieu célèbre un attrait profond et puissant, un charme qui arrête les pas, et que le temps n'a pu détruire.

Mme Félicie d'Ayzac.

(1) En 1493.

(2) En 1526. A cette époque, le nom du prince Boabdil s'était perdu en Afrique sous le nom de prince Zogoïbi *lo sventuradillo* (l'infortuné), épithète dont notre langue ne peut rendre la compatissante tendresse.

(1) Les historiens espagnols appellent la sultane Zoraya, à cette époque de sa vie, *la reine Isabelle de Solis*.



BIBLIOGRAPHIE.

LES REINES DE FRANCE

Par Mlle ÉMILIE CARPENTIER (1).



L'AUTEUR de ce bon petit livre se plait à mettre les grandes figures de l'histoire à la portée de la jeunesse, et à recueillir pour les écoliers et les écolières, dans de gros livres dont ils n'abordent pas la lecture, des détails curieux et intéressants à l'égard des personnages qui ont joué un rôle sur la scène de ce monde. Elle choisit et résume à merveille, et son histoire des *Reines de France* en est la preuve. Elle a mis à contribution avec intelligence Anquetil, Mézeray, Froissard, Augustin Thierry, les *Mémoires* des époques rapprochées de la nôtre, et il en est résulté un résumé bien fait, clair et toujours intéressant. Nous citerons une de ces biographies; elle a pour héroïne une princesse peu connue, qui vécut dans l'ombre et mourut *sans avoir fait parler d'elle*, grand éloge pour une femme et même pour une reine. On verra par ce court extrait que mademoiselle Carpentier sait dire vite et bien :

CLAUDE DE FRANCE

PREMIÈRE FEMME DE FRANÇOIS Ier.

Claude, fille aînée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, fut d'abord fiancée à Charles-Quint. Sa mère semblait prévoir les glorieuses destinées de cet enfant, auquel elle voulait à toute force unir sa fille. Mais cette alliance, antipathique au roi et au peuple, fut rompue aux États-Généraux, à Tours (1506), où l'on décida le mariage de Claude avec son cousin François d'Angoulême. Autant le roi voyait d'un œil satisfait cette union avec un prince de sa race, autant Anne de Bretagne s'y montrait opposée. L'humeur enthousiaste mais volage du jeune prince, son éducation dirigée par une mère corrompue ne souriaient pas à l'austère Bretonne.

» — Je crains cette union, disait-elle souvent; Claude n'est pas douée de beauté, et qui me répond de la fidélité du comte d'Angoulême ? »

Lorsque le mariage de Claude fut célébré, sa mère était morte depuis quelques mois, et la cour ne quitta même pas le deuil.

La jeune reine ne fut pas heureuse. François, devenu roi, se livra à ses penchants guerriers et mondains, sans que jamais la raison eût assez d'empire pour lui en faire sacrifier un seul. Claude fut oubliée. Sage, pieuse et résignée, elle accepta sans murmurer la condition qui lui était faite, n'ayant qu'une seule consolation, l'amour du peuple pour la fille de Louis XII. On l'appelait *la bonne Reine*, et jamais nom ne fut mieux mérité. — Refoulée dans la solitude par la froideur de son époux et par les persécutions sourdes ou hautaines de sa belle-mère, Claude se promettait de consacrer toute sa vie à ses enfants, mais elle ne jouit pas longtemps de ce bonheur, elle mourut en 1524, âgée de vingt-quatre ans. Le léger François, alors absorbé en Italie par ses affaires et ses plaisirs, ne témoigna qu'une médiocre douleur. Une vieille chronique nous dit : « qu'elle estoit estimée la perle et la fleur de son siècle, comme estant un vray miroër de piété et d'innocence, » éloge naïf qui vaut mieux que le deuil d'apparat des cours et qui remplit nos cœurs d'une douce sympathie pour cette jeune reine, isolée au milieu du monde, étrangère au milieu de sa famille, et pure comme un lis au milieu de la corruption croissante.

Ses fils eurent tous trois une fin tragique : — François, l'aîné, vivant portrait de son père, ardent, brave et beau, mourut à dix-huit ans d'une mort subite, que l'on attribua au poison ; Henri II, le second, fut mortellement blessé dans un tournoi ; le duc d'Orléans, le troisième, en qui semblaient revivre les qualités de son aîné, périt victime de son imprudence : pendant la peste de 1545, il affecta de braver l'épidémie, disant que « jamais fils de France n'était mort de la peste. » La peste le prit quelques heures après ces paroles, et il succomba en peu de temps.

» La mémoire de Claude fut sacrée parmi le peuple, édifié de ses vertus. Elle avait choisi pour de-

(1) Un volume in-8° avec gravures, chez Vermot, 32, quai des Augustins.

Nous recommandons à nos lectrices le petit catalogue de librairie qu'elles trouveront dans ce numéro. Elles y verront avec plaisir l'indication de tous les ouvrages de madame Bourdon, publiés jusqu'à ce jour. Il pourra leur être utile en ce moment pour les guider dans le choix des livres d'étrennes.

vise la lune, jetant une douce lumière, avec ces mots : *Candida Candidis!* »

Le livre de mademoiselle Carpentier peut être placé entre toutes les mains, et il sera lu avec fruit par toutes les jeunes filles. Elles pourront en tirer cette conclusion que rien n'est plus erroné que le vieux proverbe : *Heureuse comme une reine.*

FASTES ET LÉGENDES DU SAINT-SACREMENT

DEPUIS SON INSTITUTION JUSQU'A NOS JOURS

Par Mme J. DE GAULLE

Précédés d'un

EXPOSÉ DU DOGME DE L'EUCHARISTIE

Par M. A. CARION, prêtre (1).

Une main pieuse a réuni pour former ce livre, tous les faits frappants, touchants, miraculeux que l'histoire de l'Église, la vie des saints, la légende même peuvent offrir, et qui soient relatifs à l'adorable sacrement des Autels. Utile aux instituteurs, aux catéchistes, à tous ceux qui s'occupent de l'enfance chrétienne, ce volume offrira une édifiante et douce lecture aux âmes ferventes dont il nourrira la piété. Ces traits de foi et d'ardent amour animeront d'autres âmes, car en morale comme en homœopathie, on agit par les semblables : la piété stimule la piété, le dévouement excite le dévouement, et les nobles exemples seront toujours un puissant aiguillon pour les cœurs de bonne volonté. Dans les deux camps du bien et du mal, on agit, on travaille; heureux ceux qui peuvent se rendre le témoignage de n'avoir combattu que le bon combat, de n'avoir dépensé talent et fatigue que pour la cause céleste! Madame de Gaulle est de ce nombre, et nous souhaitons à son livre tout le succès qu'il mérite à plus d'un titre.

LES

RÉCRÉATIONS INSTRUCTIVES

PAR JULES DELBRUCK

4e Série (2).

Monsieur Jules Delbrück continue la publication intéressante qu'il a fait succéder à un journal enfantin, dont l'idée était neuve, heureuse, et ingénieusement exécutée. Les nouveaux *Tableaux synoptiques* semblent avoir suivi l'enfant dans sa croissance et dans le progrès de ses lumières; ils ne s'adressent plus au premier âge de la vie; l'enfant qui a été élevé avec leur utile concours connaît beaucoup de choses de la vie pratique; il sait comment on est nourri, vêtu, éclairé, et combien de bras laborieux il faut mettre en œuvre pour fournir à l'homme civilisé le plus simple des repas ou le plus modeste des vêtements; il a appris, en lisant de jolis dialogues et en regardant des gravures bien composées, les travaux du laboureur, du berger, du tisserand, du forgeron, du charpentier, on lui a expliqué ce qui concourait le plus immédiatement à son bien-être et à sa vie; maintenant, c'est la grande demeure qu'il habite, c'est le globe entier qui est l'objet de ses études rendues amusantes. Le nouveau volume qui nous occupe renferme une *Histoire des Voyages*, très-bien faite et très-agréable à lire, des *Notions de Géométrie*, faciles à comprendre, des *Études de météréologie, de Géologie, de Physique, de Mécanique*, revêtues d'une forme intéressante et rendues plus intelligibles par des gravures ingénieuses; ces lectures d'un genre sérieux sont mêlées à des récits, à des rondes gracieuses qui égaient un enseignement un peu grave, quoique encore élémentaire. Nous pouvons recommander avec confiance ce joli et utile recueil à toutes les mères de famille; lu sous leurs yeux, il pourra rendre de vrais services à l'enfance; mais avec combien plus de joie nous le recommanderions encore si, à cet enseignement *utilitaire*, se joignaient des notions religieuses d'un ordre à la fois élevé et pratique, si, la morale humaine cédait dans ce livre le premier pas à la morale divine; si, l'auteur en décrivant ou les merveilles de la création ou les découvertes de la science et du génie humain, montrait Dieu à l'enfant qui s'avance dans ces régions nouvelles; si enfin, cette publication prenant les ailes de la foi, s'élevait au-dessus de la matière, au-dessus de la terre, au-dessus de l'*agréable* et de l'*utile* terrestre, pour apprendre à l'élève l'usage digne et chrétien des choses d'ici-bas, et la reconnaissance dont les bienfaits du Créateur doivent inonder l'âme de toute créature! La vie chrétienne n'a jamais empêché la vie pratique, mais elle ennoblit le travail et rend plus doux le joug qui pèse sur tous les enfants d'Adam, et dont jusqu'ici ni la vapeur, ni l'électricité n'ont su alléger le fardeau. Le livre de M. Delbrück est bon; il serait excellent s'il était tout-à-fait chrétien.

JULIE

PAR MADAME STOLZ (1)

L'œuvre nouvelle de madame Stoltz semble comme un reflet des lectures dont s'enchanta la jeunesse de ceux qui ont atteint maintenant l'âge mûr; on y sent un souvenir de Chateaubriand et d'*Atala* : amour de la nature, regards profonds et mélancoliques jetés sur le cœur humain, pureté, simplicité de la conception, enveloppée cependant dans une exécu-

(1) Un fort volume in 12, prix : 3 francs, à Paris, à la librairie du Crédit des Paroisses.

(2) Paris, chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 77. Un superbe volume in-4° avec gravures, prix : 12 fr.

(1) Un volume in-8°, chez Lesort, 3 rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris.

tion parfois un peu vague : c'est là ce qui distingue l'école du maître que la première moitié du siècle choisit pour guide; c'est là aussi ce qui distingue le livre de madame Stoltz. En voici le sujet en peu de mots.

Dans un canton désert de la Louisiane vit une charmante jeune fille nommée Julie. Elle n'a plus de mère, et son père, fidèle aux leçons de Rousseau, l'a élevée sans foi et sans Dieu. Mais son âme est si pure et si droite, que partout elle cherche ce Dieu que la création lui révèle, et que nul livre, nulle parole ne lui a fait connaître. Elle ignore tout et de la terre et du ciel, elle ignore sa propre histoire. Elle ne sait pas qu'en Europe elle a un frère, né d'un premier mariage de son père, et que ce frère, chrétien fervent au cœur d'apôtre, a un grand désir de la connaître et de revoir leur père qui l'a abandonné. Ne pouvant arriver jusqu'à elle, Emmanuel, son frère, lui écrit, elle lui répond, et peu à peu, dans des lettres qui sont les plus belles parties de l'œuvre, il l'éclaire, l'instruit, et fait de l'enfant sauvage une ardente catéchumène. Julie reçoit le baptême et elle n'a plus qu'un désir : c'est de voir partager sa foi par son père; elle offre sa vie pour lui, et au moment où elle meurt, jeune, belle, adorée, elle a la joie sublime d'entendre son père lui dire, à travers des sanglots : « Je crois ce que tu crois ! » Elle le laisse sur la terre et va recevoir sa récompense.

Le talent si profondément chrétien de madame Stoltz a trouvé dans ce sujet une belle veine à exploiter; elle l'a traité avec toute sa sensibilité qui ne nuit jamais à son esprit; elle l'a revêtu d'un style élégant, délicat et souvent original, et elle en a fait une lecture qui captive et qui laisse après elle un doux parfum de piété et de sacrifice.

M. B.

UNE FAUTE D'ORTHOGRAPHE

Par Mme MATHILDE BOURDON (1).

Ce volume, composé de plusieurs Nouvelles, qui n'ont jamais paru, à l'exception d'une seule, dans le *Journal des Demoiselles*, pourra intéresser nos lectrices. Écrit pour les jeunes filles, il ne leur offre que des enseignements purs et des sentiments en harmonie avec la candeur et la simplicité de leur âge. Puissent-elles faire à ce nouvel ami un aussi favorable accueil qu'à ses frères aînés, qui doivent à leur jeune public une si juste reconnaissance.

(1) Un volume in-12, prix : 1 fr. 50. Chez Putois-Cretté, éditeur, 39, rue Bonaparte, près de l'église Saint-Germain-des-Prés.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER (1)

(Fin.)

Alger, janvier 1858.



HIER, j'étais de ronde à minuit, et, malgré la pluie, je suis resté longtemps à regarder la mer, furieuse, se briser sur les batteries du phare. On n'entendait d'autre bruit que celui des lames sur les jetées et le son plaintif que rendent les canons enterrés, quand ils sont froissés par les amarres. Les lanternes des mosquées ressemblaient dans le brouillard à des étoiles rouges, et la lumière du phare, en dansant sur la baie soulevée, y traçait des hiéroglyphes bizarres. Le quartier de la marine, où les pachas avaient bâti leurs arsenaux et où les riches corsaires avaient leurs demeures et leurs magasins, a conservé son caractère à la fois gracieux et sauvage. La nuit, lorsqu'on erre dans ces rues étroites et tortueuses, coupées de longues voûtes aux solives noircies, lorsqu'on passe devant ces portes basses bardées de clous énormes et percées d'un étroit guichet, on se croirait encore au temps des Barberousse, et on cherche le croissant d'argent et le drapeau écarlate quand on entend le pavillon de l'amiral fouetter son mât qui gémit. Encore quelques jours, et ces derniers vestiges d'Alger la guerrière, auront disparu pour jamais. Déjà ses bagnes sont devenus des casernes, et les paquebots de Marseille se balancent sur leurs bouées, là où le canon des galères annonçait, au retour, qu'il allait y avoir dans Alger des esclaves à vendre.

Après avoir fait longtemps partie du royaume arabe de Tlemcen, Alger, à la chute de cet empire, se déclara indépendante et commença à armer des navires pour la course. Ferdinand V, roi d'Espagne, voyant l'audace de ces corsaires augmenter tous les jours, envoya une flotte contre elle, et Pierre de Navarre construisit sur un des îlots de la rade, le fort de Pegnon. Les canons de cette forteresse pouvaient réduire la ville en cendres, et les cheiks des Oulad-Tchalibs, auxquels appartenait Alger, furent forcés de payer un tribut à l'Espagne. Un d'eux, voulant se

(1) Voir les numéros de Mai et Août 1862, Octobre et Novembre 1863.

débarrasser de ces voisins incommodes, appela à son aide le pirate Barberousse établi à Djidjelli. Leurs efforts réunis ne purent chasser les Espagnols, mais Barberousse en pénétrant dans Alger, avait atteint le but qu'il se proposait depuis longtemps; il fit étrangler le cheik et prit sa place. De lui date la puissance d'Alger. Son frère et successeur, Klaireddin Barberousse, s'empara du Pegnon, rendit la Mitidja tributaire, fit prisonnière toute une armée espagnole envoyée contre lui, et s'en servit pour faire bâtir le môle qui porte encore son nom; puis, craignant d'être renversé par un soulèvement arabe, il déclara Alger vassale du Grand Seigneur. Le sultan y envoya des janissaires, et, depuis, lui choisit ses deys qui ne furent jamais que de nom tributaires de la Porte.

Ce devait être une étrange cité, cette ville où s'entassaient les richesses de l'Europe et des Indes, ce nid de vautours toujours en chasse, qui secouaient à ses portes leurs ailes sanglantes et qui venaient demander aux vins de l'Espagne l'oubli de leurs fatigues et de leurs dangers. Elle n'avait pas alors son aspect d'aujourd'hui, tout à la fois indolent et joyeux. Ses fenêtres n'étaient pas garnies de fleurs, ni ses rues pleines d'Espagnoles et d'Allemandes qui trouvent dans son soleil un rayon pour leurs yeux de velours, une auréole pour leurs cheveux d'or. C'était une sombre forteresse, hérissée de canons toujours chargés pour la défendre ou pour la foudroyer, une immense prison, une arène souvent ensanglantée où un esclave commandait à des pirates. Le pacha, envoyé par le sultan, devait obéir aux ordres des janissaires, fiers et turbulents, qui promulguaient des lois comme celle-ci :

« Nous, grands et petits de la puissante et invincible milice d'Alger, avons arrêté que quiconque portera la main sur un de nous, aura le poignet coupé par le bourreau. »

Malheur au pacha qui ne cédait pas à tous leurs caprices; on l'étranglait avec son turban, ou bien on le pilait dans un mortier de bronze.

Au point de vue militaire, c'était une belle et redoutable milice que celle des janissaires. Au milieu du dix-septième siècle, apogée de sa puissance, elle comptait vingt-deux mille soldats turcs, coulouglis ou renégats. On en écartait les Mores et les Arabes; on craignait de donner des armes à des esclaves impatients. Quand la guerre ou la peste avait éclairci leurs rangs, les janissaires allaient demander de nouveaux compagnons aux gorges du Caucase et aux steppes de la mer Caspienne. Bien armés, bien équipés, soumis à une discipline sévère, ils venaient facilement à bout des habitants amollis des villes et des tribus arabes sauvages et divisées. Trois compagnies de deux cents hommes partant de Tlemcen, de Bône et de Constantine, à l'époque des moissons, suffisaient pour recouvrer les impôts. Une fois les expéditions terminées, ils rentraient dans les villes, et ceux qui étaient mariés pouvaient demeurer dans leur famille et exercer un métier. En garnison, ils touchaient 2 fr. par mois et un pain de deux livres tous les deux jours; au camp, ils avaient 50 centimes de plus. Quand arrivait un nouveau pacha ou quand il naissait un enfant mâle au Grand Seigneur, ils recevaient une gratification de 1 franc. Leur paie était donc peu de chose, mais ils s'enrichissaient pendant leurs expéditions dans l'intérieur et pendant leurs courses avec les corsaires. Pour commander cette milice, pour être agha, il fallait avoir été soldat et avoir successivement passé par tous les grades. On ne pouvait rester agha pendant plus de trois mois, et on devenait ensuite vétéran. On était alors exempté de tout service militaire, et on recevait, néanmoins, une paie de 20 livres par mois. C'était parmi les vétérans que l'on prenait les divers fonctionnaires, tant civils que militaires. Bien rarement un agha conservait pendant trois mois son grade qui donnait la présidence du divan, conseil gouvernemental de la régence; il était le plus souvent destitué ou mis à mort, et une fois on en élut sept dans une seule séance.

Voici une anecdote qui prouve l'étendue de leur puissance et du respect qu'ils inspiraient. Un jour, pendant une assemblée du divan, un lion apprivoisé comme il y en avait beaucoup alors dans les rues de la ville, vint se coucher au pied de l'agha. Il était malade, et les gamins le poursuivaient à coups de pierres et de bâton. « Le lion est le plus fort des animaux, dit l'agha, il vient demander protection aux plus forts des hommes; admettons-le dans nos rangs, il sera craint et respecté comme nous. » — Aussitôt chacun fit place au lion des janissaires. Tant qu'il vécut, il toucha la solde d'un soldat, et à sa mort la compagnie entière lui rendit les mêmes honneurs qu'à un de ses membres.

A cette époque, Alger était enfermée dans les vieux murs qui, encore debout presque en entier, suivent les crêtes des deux ravins du fort de l'Empereur à la mer, l'un vers la porte Bab-Azoun, l'autre vers la porte Bab-el-Oued. — Ces murailles, construites en pierre de taille jusqu'au milieu de leur hauteur, couronnées de créneaux, percées de meurtrières, flanquées de tours carrées, garnies de plates-formes et d'embrasures, étaient capables de braver les attaques des indigènes et de résister quelque temps aux efforts d'une armée régulière. En dehors de cette enceinte, le fort de l'Empereur, le Château-Neuf, la Casbah et le fort Bab-el-Oued, défendaient les abords de la ville, et les batteries du môle, à l'extrémité duquel était placé un canon à sept bouches, empêchaient les flottes ennemies d'approcher du port. Des gardes nombreuses veillaient aux portes et ne laissaient entrer personne sans permission. Ces portes, au nombre de six, existent encore, sauf celle de Bab-Azoun, sur laquelle un chevalier de Malte de la Langue française, Ponce de Balagner, présent à l'expédition de Charles-Quint, enfonça son poignard en signe de défi.

Pour maintenir la ville, les pachas avaient les canons de la Casbah. A la tombée de la nuit, le mesuar, ou bourreau, chargé de la police, faisait tendre des chaînes au bout de chaque rue, afin d'arrêter dans leur course les turbulents et les voleurs. Les navires européens ne pouvaient entrer dans le port et devaient mouiller sous les batteries du môle. Ne faisant du reste aucun commerce avec les nations chrétiennes, Alger était si rarement visitée par des étrangers, qu'elle ne possédait pas une seule hôtellerie. Les négociants indigènes, presque tous juifs, logeaient chez leurs parents ou chez leurs amis, et les chefs arabes dressaient leurs tentes en dehors des portes.

La campagne était parsemée de belles habitations

entourées de jardins, où les reïs venaient après chaque voyage se reposer quelques jours, pendant que se vendaient les fruits de leurs rapines. Les richesses entassées dans Alger étaient immenses, mais les Turcs n'ayant d'autre industrie que la piraterie, quand le port était bloqué, quand les tempêtes ou les galères de Malte avaient détruit les bâtiments de course, la tristesse et la famine régnaient bientôt, et souvent la peste venait se joindre à ces fléaux.

Les bâtiments armés pour la course étaient de grandes galères sur lesquelles on entassait des esclaves chrétiens et autant de combattants qu'elles pouvaient en contenir. Chacune d'elles devait porter un certain nombre de janissaires et un officier qui partageait le commandement de l'expédition avec le reïs ou patron. Presque tous ces patrons, ainsi que les artilleurs, étaient renégats; les Turcs avaient rarement l'instruction nécessaire pour conduire un bâtiment loin des côtes.

La veille du départ, l'équipage allait en pèlerinage au marabout bâti sur les falaises de Bab-el-Oued, et recevait du sauton quelques moutons en échange de riches présents. Ces moutons étaient destinés à apaiser les tempêtes; par les gros temps, on les saignait sur le pont, on les partageait en deux, et on en jetait une moitié de chaque côté du bâtiment. Si les vagues ne s'apaisaient pas, on allumait un grand nombre de cierges et on répandait dans la mer, en prononçant des versets du Koran, quelques jarres d'huile fine. Ces moyens ne réussissant pas, on forçait à coups de bâton les rameurs chrétiens de prier pour la conservation du vaisseau.

Dès que les galères avaient doublé le môle et répondu au coup de canon d'adieu, elles amenaient leur pavillon et arboraient des couleurs chrétiennes, afin de pouvoir plus facilement approcher de leur proie, ou fuir devant un ennemi supérieur en forces. Jamais elles n'attaquaient qu'avec la certitude d'un succès facile. D'ordinaire, elles croisaient sur les côtes d'Espagne et d'Italie, mais plus d'une fois, elles s'aventurèrent jusque sur l'Océan, et un renégat italien, Morat-Reïs, alla brûler un village sur les côtes d'Irlande.

Au retour, les marchandises étaient vendues et les esclaves enfermés dans les bagnes jusqu'à ce qu'ils fussent achetés. S'ils se faisaient renégats, ils devenaient libres, mais ils ne pouvaient ni sortir de la ville, ni être admis dans les rangs des janissaires, tant qu'ils ne s'étaient pas rachetés. Les esclaves devaient entretenir la propreté de la ville, ils construisaient les navires, travaillaient aux bâtiments publics, ou cultivaient les jardins. Ceux qui savaient un métier étaient loués à la journée par leurs maîtres ou tenaient pour eux des débits de vin et de liqueurs dont les pirates abusaient souvent, malgré les préceptes de Mahomet.

Les esclaves et même les renégats, ne pouvaient s'échapper que très-difficilement; un officier du divan visitait tout vaisseau qui sortait du port, et même lorsqu'un renégat commandait une galère, il ne pouvait, à cause des janissaires embarqués avec lui, relâcher sur une côte chrétienne. Beaucoup pourtant essayaient de fuir, soit par terre, pour gagner Oran occupé par les Espagnols, soit par mer dans de petites embarcations, pour tâcher de rejoindre les vaisseaux européens qui croisaient fréquemment en vue des côtes; mais presque tous étaient repris et impitoyablement mis à mort avec un raffinement de cruauté qui rappelait les supplices de la Rome païenne. Les uns mouraient sous le bâton, les autres avaient les membres brisés à coups de revers de yatagan, d'autres étaient brûlés vifs ou précipités sur des hameçons de fer scellés dans les talus des remparts, d'autres enfin suspendus par les cuisses à des crochets des deux côtés de la porte Bab-el-Oued. Les annales algériennes sont pleines de récits de ces vaines tentatives. Parmi celles que je connais, en voici une assez curieuse, et dont l'authenticité est garantie par le père Pierre Dan, de l'ordre de la Sainte-Trinité :

En 1602, un vaisseau de Lorient se rendant à Marseille, fut capturé par des pirates barbaresques à hauteur des Baléares. La lutte avait été acharnée, et cinq hommes seulement survécurent à leurs blessures et furent amenés à Alger. Un renégat italien les acheta tous les cinq et les employa à la construction d'une maison de campagne qu'il faisait bâtir sur les collines où s'élève aujourd'hui Saint-Eugène. Le renégat traitait ses esclaves avec douceur, et les laissait libres une fois leur tâche terminée. Leur captivité durait depuis un an, lorsqu'ils découvrirent dans une des criques du rivage, une grande barque sans gardien, attachée à un rocher. Au commencement de la nuit, ils s'embarquèrent avec quelques provisions et mirent le cap sur l'Espagne. Ils étaient arrivés à la pointe Pescade sans avoir été aperçus de la côte, quand ils rencontrèrent une galère qui rentrait à Alger. On leur donna la chasse, et bientôt ils furent repris. Un d'entre eux, aimant mieux se donner la mort que d'attendre les supplices, se jeta à la mer; les quatre autres furent conduits à Alger.

On les condamna à être maçonnés jusqu'à la ceinture dans des cubes de béton et à mourir de faim, après avoir eu les épaules ouvertes avec des rasoirs. Le lendemain, la sentence fut exécutée sur la place Bab-el-Oued, et après quarante-huit heures de souffrances, trois étaient morts. Le plus jeune, seul, vivait encore, et ses blessures étaient cicatrisées. On le laissa deux jours de plus, et voyant qu'il ne mourait pas, on crut à un miracle, et on le délivra à condition qu'il embrasserait l'islamisme.

« C'est un saint, disait-on, l'esprit de Dieu l'a visité, un ange est venu le nourrir et panser ses blessures. »

Cet ange était une des femmes du renégat qui aimait le jeune esclave et qui, après avoir corrompu le bourreau, lui apportait chaque nuit de quoi ne pas mourir de faim. Au lieu de béton, le bourreau avait coulé autour du condamné une couche de sable humide, et au lieu de lui fendre les épaules jusqu'à l'os, il n'avait qu'effleuré la peau.

Bientôt la foule visita le nouveau converti, qui habitait un petit marabout près de la mosquée de Sidi-Abd-el-Rhaman, et le renégat italien étant mort, sa veuve vint demeurer près de lui. Dix ans plus tard, il partit pour la Mecque avec la caravane des pèlerins, mais arrivé à Alexandrie, il parvint à s'embarquer sur un bâtiment français et retourna à Lorient.

Il avait amassé, pendant qu'il était marabout, de grandes richesses, et avec l'or qu'il avait emporté, il acheta une corvette. Il la fit monter par des hommes courageux et entreprenants, et il partit pour la côte

d'Afrique. Une nuit, il enleva la belle veuve et l'emmena à Lorient.

Alger, avril 1858.

Tant d'autres ont décrit Alger, qu'il est inutile que je te dise une fois de plus, qu'elle ressemble à un burnous déployé, ou mieux encore, à une voile latine inclinée sur la mer, et je préfère, maintenant qu'il fait beau, te conduire à la pointe Pescade, où personne ne va, et dont personne ne parle.

Si tu veux me suivre dans mes courses, il faudra te lever avec le soleil et te trouver chez les Maltais, mes voisins, à l'heure où les maraîchers espagnols et les portefaix kabyles attendent le réveil de la cité en prenant du champoraux et du café au lait. Pour éviter la fièvre, nous les imitons et nous buvons, dans un verre mince et pointu, un mélange brûlant de café, de sirop et de rhum, qui constitue le champoraux, liqueur exclusivement africaine. Nous traversons ensuite la place de Chartres, et à l'entrée de la rue Bab-el-Oued, nous rencontrons un troupeau de chèvres couchées sous les premières arcades. Tous les matins elles arrivent par bandes de cinquante à soixante, guidées par un gros bouc porteur d'un grelot retentissant. Ces chèvres sont très-belles, blanches et sans cornes, avec de longues soies et des oreilles pendantes. Chaque troupeau a sa rue, sa place particulière où les chèvres qui le composent restent jusqu'à huit heures. Le jour, elles gambadent dans les ravins incultes et sauvages du fort de l'Empereur et de la Boudjareah. La rue Bab-el-Oued nous conduit à la place du même nom, vaste terrasse qui domine la mer. C'est là que les troupes font l'exercice et que les joueurs de boules se donnent rendez-vous. L'arsenal de l'artillerie et le rocher des vingt-quatre heures, grosse masse de pierre aux flancs rouges et aux pointes aiguës, la séparent des fortifications, dont les parapets se détachent en noir sur le bleu enflammé du ciel. Le jardin Marengo et l'arsenal du génie la bornent à gauche.

Après être sortis de l'enceinte de la ville, et avoir longé la mer jusqu'au cimetière où se rouillent bien des sabres brisés, nous passons à côté du fort des Anglais, vieux château turc qui renferme un dépôt de munitions pour les batteries du rivage. Là commencent les hautes falaises qui se prolongent jusqu'à Sidi-Ferruch, et qui rendent cette partie de la côte à peu près inabordable. Nous traversons Saint-Eugène, village de guinguettes et de maisons de plaisance, nous grimpons le sentier qui fait suite à la route, sur les flancs osseux de la Boudjareah, et nous sommes à la pointe Pescade.

La pointe Pescade est un cap déchiqueté, long d'environ 300 mètres, étranglé dans son milieu et épanoui en forme de trèfle à son extrémité. — Deux îlots, bas et polis par les vagues, montrent à ses pieds leurs têtes blanches, et de gros blocs, détachés de ses flancs, brisent les longues lames qui les couvrent d'écume. Rarement la mer y est calme, et ses eaux profondes y sont vertes d'ordinaire, avec des taches sombres et des bandes brillantes, semblables à de grands fleuves qui serpentent dans les écueils. Sur le rivage, une haute montagne calcinée, abrupte, coupée de profondes crevasses, cache toute la côte et ne laisse voir que la mer bleue, se confondant à l'horizon avec le bleu du ciel et les rochers blancs du cap Matifou, argentés par le soleil.

Les Turcs construisirent au milieu de ces récifs trois batteries importantes, démantelées maintenant. L'une d'elles sert de caserne à des douaniers, une autre de logement à de pauvres Espagnols. La plus avancée, celle dont le parapet s'appuie sur le bord de la falaise est abandonnée, et ses canons gissent dans l'herbe sous leurs affûts démontés. J'y viens souvent le soir, après mon dîner, fumer un cigare, en compagnie de mon chien, sur un gros canon de bronze à la culasse ciselée. C'est un de mes amis, ce pauvre canon aux tourillons brisés : ses flancs ont été déchirés par un boulet, et il est mort en soldat. Je ne le plains pas, il a son lit au soleil, au milieu de ses compagnons. Plus heureux que tant d'autres, il n'est pas éraillé par un câble ou froissé par une roue. Les canons enterrés à la porte des arsenaux, ou le long des quais, m'ont toujours fait penser tristement à l'avenir, et je ne désire qu'une chose, c'est de tomber et de dormir comme mon vieil ami de la pointe Pescade.

Pour rentrer à Alger, il faut reprendre le même chemin, si l'on ne veut s'engager dans des ravins boisés qu'il est à peu près impossible de traverser; mais les aspects sont différents. Le soir, le feu tournant du phare trace sur la rade un grand demi-cercle lumineux relié au rivage par un rayon de pourpre; le jour, les bastions carrés du fort de l'Empeur, commencé par Charles-Quint, élèvent au-dessus de la Casbah leurs profils sévères.

Lors du siége des Espagnols, en 1541, deux lignes de fantassins s'échelonnèrent au coucher du soleil, depuis le plateau rocheux qui domine la ville au sud, jusqu'à la plaine de Mustapha, les uns se passant des paniers pleins de terre, et les autres faisant redescendre des paniers vides. A la pointe du jour, une batterie formidable, que les habitants stupéfaits appelèrent Bouceila, père d'une nuit, prenait Alger à revers. La ville allait être forcée de se rendre, lorsque les Beni-Mzab s'engagèrent à enlever les retranchements espagnols, à condition que les membres de leur tribu auraient, à perpétuité, le monopole des bains mores. Le pacha accepta, et les Beni-Mzab, couverts de haïcks blancs, sortirent par la porte Neuve. Les Espagnols crurent qu'on envoyait des femmes leur demander merci, et ils laissèrent approcher. Dès que le long cortége eut pénétré dans la batterie, les voiles tombèrent, et les Beni-Mzab, le yatagan à la main, se précipitèrent sur les artilleurs. La lutte fut terrible, mais les assaillants l'emportèrent, et les canons de Bordj-bou-Leila, braqués sur la flotte, forcèrent Charles-Quint à rembarquer ses troupes.

Alger, mai 1858.

Aujourd'hui, je te conduirai à Hussein-Dey, où mes fonctions d'officier de tir m'envoient deux ou trois fois par semaine. J'ai toute une journée à passer dans un trou d'un mètre carré, et rien ne m'empêche d'essayer de dessiner d'après nature, la partie orientale de la rade d'Alger.

Hussein-Dey est un petit village au bord de la mer, à moitié chemin, à peu près, de la maison carrée. Presque entièrement habitées par des maraîchers et

des pêcheurs, ses maisons, basses, montrent leurs façades blanches entre de gros mûriers et de vieilles murailles, débris informes d'une batterie et d'une caserne turque. Il n'a de remarquable qu'une gracieuse chapelle à campanile et la manufacture des tabacs, dont les immenses magasins enferment une belle habitation, villa de l'ancien dey. A côté, s'élève le marabout de Sidi-Bellal, où les nègres viennent tous les ans, le jour de la fête des Fèves, sacrifier un taureau et se livrer aux ablutions et aux danses les plus étranges. Je me garderai de te décrire cette fête, tu as lu *Un Été dans le Sahel*.

Dans les dunes de l'Harrach, proches d'Hussein-Dey, se trouve le polygone d'où je reviens toujours triste et fatigué. Ces grandes plages où l'on enfonce à chaque pas et sur lesquelles cependant on ne laisse aucune trace, me font penser à mille choses pénibles et me causent souvent une souffrance physique. Lorsque je m'engage dans les vallées tortueuses de ces vagues solidifiées, il me semble qu'elles vont redevenir ce qu'elles étaient jadis et m'entraîner en regagnant leur domaine. Toutefois, si le matin on gravit l'une d'elles, on assiste à un magnifique spectacle. La rade, d'un bleu sombre, est semée de petits flocons d'écume blanche que la brise de terre soulève en s'éloignant. Alger, cachée sous d'épaisses vapeurs, ne laisse voir que le sommet des mâts de ses navires, et le ciel, tout noir sur le fort de l'Empereur, est d'un azur étincelant sur les aiguilles du Djurjura. Cette bande lumineuse s'enflamme sans s'élargir, et tout à coup trois rayons orangés jaillissent de la mer. L'un, raye d'un large sillon de pourpre le ciel obscur, et les deux autres, dansant sur les vagues, vont donner les teintes de l'or aux voiles des balancelles et aux rochers de Saint-Eugène. Pendant quelques secondes, Alger reste complètement dans l'ombre. Soudain le soleil paraît, et s'élançant d'un bond, inonde de lumière la blanche maîtresse de la Méditerranée.

Quelques heures après, s'élève une poussière brûlante et salée qui m'éblouit et m'altère, et le soir, je choisis d'habitude pour rentrer chez moi le chemin le plus court. Cependant les lendemains d'orages, lorsque les feuilles sont lavées par la pluie, je vais faire quelquefois de longues promenades sur les collines qui séparent le Sahel de la Mitidja. Je suis, de préférence, les petits sentiers où je ne rencontre que des Moresques montées sur des ânes et des Maltais la cigarette aux lèvres et la veste sur l'épaule. De distance en distance, je trouve des bouquets de pins et des ravins sauvages et boisés, où babillent de jolis moulins aux grandes roues et aux toits rouges. Parmi les lieux que j'aime à visiter, il y a, sur la droite du chemin de Kouba, une petite gorge juste assez large pour le lit d'un ruisseau. On y arrive en traversant un taillis de lentisques et de chênes verts, et si le torrent est à sec, on peut marcher, pendant une heure, sous une véritable voûte d'églantiers, de liserons et de lauriers roses. Au pied de tous les rochers brillent de petites sources limpides et fraîches, couvertes de trèfles d'eau et de renoncules, près desquelles gazouillent des mésanges et sifflent de gros merles turbulents et joyeux. En remontant le ravin, on débouche près du village de Kouba.

Au retour, je passe devant le jardin d'essai, vaste pépinière, théâtre d'une foule d'expériences intéressantes toujours, heureuses parfois, et je traverse le cimetière musulman, où les femmes viennent, chaque semaine, pleurer leurs parents. Ce cimetière est triste, mal entretenu, plein d'herbes et de ronces. Quelques cyprès et de grands ifs poussent çà et là sur les tombes effondrées, et le tombeau de Sidi-Abd-el-Rhaman, caché dans un massif de caroubiers, mérite seul d'être visité.

Le col des Beni-Aïcha, août 1858.

Nous sommes à l'ouvrage depuis une semaine, et jusqu'à la fin de l'automne, nous allons casser de grosses pierres en petits morceaux, sur la route d'Alger à Fort-Napoléon. Casser des pierres sur une route est chose ennuyeuse, un proverbe en fait foi, mais au moins les cantonniers ont leur chaumière, et nous n'avons, nous, que des tentes traversées par la pluie et enlevées par le vent. Nous devons, en nous arrêtant de distance en distance, aller jusqu'à Dellys, et maintenant nous sommes campés au col des Beni-Aïcha, passage qui fait communiquer la plaine de la Mitidja avec la vallée de l'Isser. Quelques pauvres colons se sont établis sur les premières pentes du versant kabyle et ont bâti un petit village, décoré déjà d'une fontaine microscopique perdue au milieu d'une auge immense, d'un café more couvert en chaume, et d une baraque en planches qui porte fièrement sur sa façade cette inscription : *Hôtel du Roulage*. En Afrique, ces trois monuments et dans les mêmes conditions, sont toujours les premiers d'une cité naissante.

Ma tente est dressée un peu au-dessous du village, au milieu d'une prairie inclinée vers l'Isser et parsemée de bouquets de frênes. La pluie ne me permet pas d'en sortir depuis deux jours, et j'y passe mon temps à fumer, à moitié endormi par le bruit sourd et monotone des gouttes d'eau sur la toile tendue.— Oh ! la pluie ! la pluie ! quelle laide et triste chose ! Je n'y vois plus, mon tabac ne brûle pas, mes piquets remuent d'une manière inquiétante... Je te laisse, je suis de trop mauvaise humeur.

. . . . . En ouvrant les yeux ce matin, j'ai découvert un petit coin bleu dans le ciel, et aussitôt, malgré les dangers d'une telle expérience, je me suis élancé dans la montagne, mon bâton à la main. J'ai été plus heureux que je ne l'espérais, et un radieux soleil a illuminé jusqu'au soir les gorges sauvages que je visitais.

Les montagnes qui s'étendent du col des Beni-Aïcha à la mer, sont roides et ravinées, couvertes de broussailles ou de forêts de liéges, et entièrement désertes depuis quelques années. Les sentiers ont disparu, et il est très-difficile de se frayer un passage au milieu de cette végétation puissante. Sur trois arbrisseaux, il y en a au moins deux qui piquent, et de grandes ronces les attachent tous les uns aux autres. Ici, ce sont des jujubiers aux épines dures et cassantes, là des ajoncs, des figuiers de Barbarie, des églantiers, des palmiers nains. Les chênes portent, au bout de chaque branche, un dard menaçant, et les feuilles de houx sont encore plus méchantes que dans nos bois. On rencontre, il est vrai, peu d'orties, mais elles sont avantageusement remplacées par une espèce de jonc triangulaire à la pointe acérée et aux arêtes tranchantes.

En sortant du camp, on gravit une pente abrupte, couverte de cette végétation meurtrière, et on trouve un ravin où coule un joli ruisseau au milieu des myrtes et des lauriers roses. Après avoir chanté longtemps sur des cailloux brillants, il arrive à une immense table de marbre blanc et noir que son onde a polie; il s'y partage en mille filets et glisse sous du cresson couleur d'émeraude, ou le long de fougères aux feuilles transparentes et veloutées. Au pied d'un vieux caroubier, il se réunit dans un chenal étroit et bondit dans une crevasse profonde, tapissée de cyclamens et d'acanthes. Des myrtes centenaires et des lentisques touffus, forment une voûte odorante au-dessus de cette nappe irisée par le soleil, et des oliviers noueux laissent flotter dans l'eau leurs racines grises qui semblent des serpents endormis.

Un peu plus loin, dans une gorge sombre perdue sous une forêt de chênes liéges, s'élève un mamelon entouré de trembles et couronné d'oliviers; c'est un cimetière kabyle. On doit mieux dormir qu'au Père-Lachaise dans cette forêt silencieuse, sous ces grands arbres qui ombragent une herbe fine et serrée, et qui laissent la vigne vierge et la clématite suspendre à leurs branches noires de longues grappes de fleurs pâles. Une source arrose les trembles, dont les rameaux flexibles caressent les pierres aiguës des tombes, et des ramiers blancs aux ailes bleues roucoulent sur les oliviers où se cachent leurs nids.

Fatigué de suivre les ravins, j'ai gravi un pic à la tête chauve, et je me suis trouvé à l'extrémité du dernier contre-fort que lance vers la mer le petit Atlas. A 500 mètres au-dessus des vagues, je voyais à ma gauche la pointe Pescade, Alger, la maison carrée, et le cap Matifou; à ma droite, l'embouchure de l'Isser et le cap sinueux qui ferme la rade de Dellys. En me retournant, je découvrais la Mitidja aux cent villages, la chaîne du petit Atlas, et le Djurjura tout blanc de neige, et dont les pics aigus flamboyaient sous les rayons du soleil couchant.

A droite du promontoire dont j'occupais la cime, le ruisseau dont je t'ai parlé tombe dans une petite baie entourée de falaises; la forêt va jusqu'à leur crête, et les jours de gros temps, la houle doit jaillir sur le tronc des chênes. Même en Afrique, il est rare que la végétation s'avance aussi près des flots, et je me croyais transporté dans les forêts embaumées qu'a visitées, dans ses rêves, le gracieux auteur de *la Floride*.

Hélas! je m'aperçus trop tôt que je n'étais pas sous leurs arceaux tranquilles où nul homme n'avait pénétré; j'avais voulu rentrer par la vallée de l'Isser, où campe un douair arabe, et il me fallut traverser un taillis brûlé depuis quelques jours. Les Arabes emploient souvent ce moyen d'avoir de l'herbe au printemps. Circuler là dedans est un véritable supplice; les branches que le feu n'a pu entièrement consumer se changent en bâtons durs et cassants qui percent les pantalons les plus épais et les bottes les plus solides. Aussi, j'étais de très-mauvaise humeur, quand je me suis trouvé les yeux pleins de cendre au milieu des ruines d'un fort romain, vieux gardien du col des Beni-Aïcha. Ces ruines sont célèbres. C'est probablement ma course au milieu des charbons qui me les a fait trouver affreuses. Je n'y ai vu qu'une salle de bains effondrée et la moitié d'une arcade massive; tout le reste n'est qu'un amas de pierres.

En Afrique, les ruines sont rarement pittoresques. Les vieux murs n'ont pas, comme chez nous, un manteau de mousse, de lierre et de giroflées qui les soutienne et les égaie; leurs lignes sont sèches et dures, et ils ne disent rien ni à l'imagination ni au cœur, s'ils ne renferment pas de grandes beautés artistiques. Du reste, ce que nous aimons, d'ordinaire, dans une ruine, c'est son histoire, et on ne connaît pas celle de nos antiques monuments de l'Afrique romaine ou sarrasine.

Un gros chêne liége, aux branches tortues et au tronc crevassé planté au milieu des débris d'une tour, voilà ce que j'ai le plus admiré dans ce lieu, cher aux antiquaires. C'est un arbre sacré, un arbre marabout comme on en rencontre souvent dans le pays arabe. On les reconnaît à une immense quantité de guenilles suspendues à leurs branches. Dans leur tronc, presque toujours creux, on trouve des lampes en terre cuite qui ressemblent à un tricorne posé sur un champignon, et des cierges en cire, de six pouces de long, gros comme le petit doigt et tordus comme une vrille. On ne sait pas d'une manière positive d'où provient le culte rendu à ces arbres, mais il est plus que probable que l'on vénère en eux la mémoire de saints personnages enterrés à leurs pieds. Ils sont presque tous très-vieux, et je n'ai jamais pu recueillir sur aucun d'eux une légende particulière; comme j'ai, très-souvent, trouvé sur les tombeaux de ces chiffons d'étoffes, de ces lampes et de ces cierges, je les regarde, pour mon compte, comme des monuments funèbres.

Caravansérail des Issers, octobre 1858.

Du col des Beni-Aïcha, on découvre une vallée déserte et nue, large d'une demi-lieue, longue de cinq, bornée par des collines aux formes arrondies; c'est la plaine des Issers. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit qu'une prairie grisâtre sur laquelle se détachent les murs blancs du caravansérail et quelques bouquets d'oliviers. On descend ensuite à travers des taillis de lentisques et de chênes verts, et on arrive à l'Isser, rivière trouble et paresseuse qui roule lentement au fond d'un lit sinueux et encaissé. Les nombreux ruisseaux qu'elle reçoit courent au hasard dans la plaine dès les premières pluies et y forment soit des étangs bordés de roseaux, soit d'immenses marais profonds de quelques centimètres, couverts d'anémones et d'asphodèles. Les chaleurs d'avril changent les étangs en bourbiers infects et les marais en prairies où poussent d'innombrables touffes d'artichauts sauvages. Aussi la plaine des Issers est-elle à peu près inhabitable; l'hiver, on y est toujours dans l'eau, et l'été on y a bientôt pris la fièvre. Les Arabes ne cultivent que le pied des collines; le reste sert de pâtures à de nombreux chameaux qui rentrent chaque soir dans les villages bâtis assez haut pour être à l'abri du brouillard de la vallée.

La route d'Alger à Dellys traverse diagonalement les Issers, et au point où se détache celle de Dra-el-Mizan, nous avons bâti un grand caravansérail près duquel nous campons maintenant.

Les pluies ont commencé, et les promenades sont à peu près impossibles. Les journées sont longues, pour moi qui n'aime pas à rester sous la tente, et

dès que le soleil se montre, je vais poursuivre les bécassines et les canards sauvages. Je reviens, le plus souvent, les mains vides et mouillé jusqu'aux genoux; mais je suis sorti de ces tentes sales et de ce camp boueux. Le soir, je taille avec mon couteau des pipes en bruyère, je lis et je joue au loto.

Camp de Pharaoun, décembre 1858.

Pour aller du caravansérail des Issers au village kabyle de Pharaoun, que nous occupons maintenant, avec un bataillon du 93e de ligne, on passe près du bordj Menaël, vieux fort turc à moitié ruiné, demeure du caïd du Maghzen des Flissas. Mohamed-ben-Kaddour est un brave soldat; il aime les beaux chevaux, les beaux lévriers, les belles armes, il aime la chasse et la guerre; c'est un véritable Arabe égaré au milieu des tribus à moitié kabyles du bassin des Issers.

« Je n'ai pas d'argent, nous disait-il un jour, je ne suis pas un *mercanti*, mais j'ai des chevaux, des burnous et des sloughi. »

Il méprise tout ce qui ne porte pas un sabre, et un employé civil, venu d'Alger pour régler une succession, ayant voulu se donner, près de lui, des airs d'importance, il lui montra sa main petite et effilée, et lui dit en souriant :

« Vois-tu cette main, quand il y tombe un grain de poudre, je souffle dessus et elle redevient blanche; mais quand les doigts ont été salis par des écus, on a beau les frotter avec du savon, ils sentent toujours le juif. »

Mohamed est pourtant beaucoup plus civilisé que la plupart de ses compatriotes. A notre solde depuis dix ans, il parle français, il est intelligent et instruit, et il ne comprend pas, pour un honnête homme, d'autre état que celui de soldat. Cette croyance, partagée par tous les Arabes, est un des plus grands obstacles que nous ayons à vaincre, lorsque nous voulons les plier à nos institutions et à nos lois. Ils sont bien les fils de ceux qui partirent de la Mecque, le Coran d'une main et le sabre de l'autre.

Mohamed n'a pourtant pas encore oublié tout à fait ses premières années, et il parle toujours avec plaisir du temps où il était à la solde des Turcs, dans le bordj de Menaël. Voici la traduction aussi exacte que possible de couplets faits par lui et qu'il chante souvent :

Au pied de tes remparts tes canons sont tombés!
Tu n'es plus mon vieux bordj à la blanche muraille!
L'airain n'entonne plus, sur tes créneaux bombés,
La chanson des jours de bataille.

Ta porte aux lourds battants, garnis de clous d'acier,
Près de ses gonds rouillés noircit dans la poussière,
Et les vers ont rongé les montants d'olivier
Du pont-levis couché par terre.

Sous ton porche désert, plus de fusils brillants,
Plus d'esclaves, le soir, ramenant les cavales
A la croupe nerveuse, aux yeux étincelants;
Plus de tambours, plus de cymbales.

Plus de noirs étalons gardés pour les combats,
Plus de spahis, joyeux quand la trompette éclate,
Dont les chebirs bronzés sonnent à chaque pas
Sous le long burnous écarlate.

Tu n'es plus maintenant, — toi que j'ai vu si beau,
Quand le drapeau sanglant flottait sur ta coupole, —
De ronces, de débris qu'un informe monceau
D'où le lâche corbeau s'envole.

Nous avons été grands, notre règne est fini;
Le chrétien est plus fort que le fils du prophète.
Seigneur, tu l'as voulu, que ton nom soit béni,
Devant lui je baisse la tête.

Après avoir dépassé bordj Menaël, on traverse des collines arides, on campe au caravansérail de l'Azib-Zamoun, et on remonte le Sebaou jusqu'à l'embouchure de l'Oued-Kouerda, sur lequel nous jetons un pont.

Notre camp, adossé à des montagnes boisées, fait face à la rivière. L'Oued-Kouerda serpente dans une immense forêt de roseaux; les rives du Sebaou sont bordées de marais, et le gibier de toute sorte, depuis la bécassine jusqu'au sanglier, abonde autour de nous.

Les Kabyles ne sont pas chasseurs comme les Arabes, la poudre est chère dans la montagne, et le gibier qu'ils peuvent atteindre ne les indemnisant, ni de leurs dépenses, ni de la perte de leur temps, ils ne poursuivent guère que les bêtes fauves. Mais la chasse du sanglier est un de nos plus grands plaisirs, et souvent les chefs kabyles nous aident à la faire. Hier un caïd, notre voisin, nous invita à venir poursuivre, avec lui, les hôtes des roseaux de l'Oued-Kouerda, et nous offrit une diffa. N'ayant pu encore te parler de la somptueuse hospitalité des grands chefs arabes et des luttes sanglantes avec le *seigneur à la grosse tête*, je vais te décrire notre chasse et le festin qui l'a suivi.

Au jour fixé, les cavaliers se réunissent autour de la maison du chef. Ceux qui n'ont pas de chevaux, s'arment de longues gaules et partent en avant. Arrivés à l'endroit reconnu la veille, les traqueurs espacés de cinq en cinq pas, forment un large demi-cercle et marchent droit devant eux, en frappant chaque buisson et en poussant de grands cris; les sangliers sortent par le côté laissé libre et défilent devant les chasseurs, qui les tirent à leur aise. Il est, le plus souvent, impossible de les suivre dans les broussailles et dans les fondrières où ils se réfugient; mais si, par hasard, un d'eux gagne la plaine, les cavaliers s'élancent à sa poursuite. Les burnous flottent, les fusils tournoient, les chevaux déchirés par l'éperon franchissent tous les obstacles. Une fois l'Arabe grisé par cette course furieuse, il ne s'occupe plus de ce qui l'entoure, il tire toujours et quand même, tant pis pour ceux qui sont devant lui. Les mieux montés piquent droit sur la bête, et, au moment où ils vont la dépasser, déchargent sur elles leurs fusils ou leurs pistolets. D'autres fois on lance les sloughis, qui bondissent sur le sanglier, le saisissent par les oreilles, se pendent à ses flancs et le tiennent immobile jusqu'à ce qu'on vienne lui casser la tête d'un coup de pistolet.

J'ai souvent vu dans ces chasses trois ou quatre cents Arabes. Il y a bien quelques jambes cassées, quelques chevaux fourbus, quelques balles qui se trompent d'adresse, mais qu'importe! Les chevaux ont henni, la poudre a parlé, tout le monde est heureux, même les traqueurs qui ont passé la journée à courir dans les épines en criant à tue-tête.

La salle de réception du caïd de l'Oued-Kouerda,

est une chambre basse, sans fenêtre, dans laquelle on pénètre par une porte très-basse. Une natte d'alfa couvre le sol, et deux chaises de paille sont appuyées contre le mur. Le caïd est excessivement fier de ces deux chaises, dont il ne se sert jamais, du reste. On nous fit asseoir sur la natte, et on nous apporta une corbeille de galettes au miel, frites dans du beurre. Une gargoulette d'eau fraîche et un chaudron plein de lait circulaient de bouche en bouche. Lorsque nous eûmes assez des galettes, on nous servit dans un grand plat de bois, une montagne de kouskous, surmontée de morceaux de mouton bouilli.

Le kouskous est une espèce de semoule dont les grains ont à peu près la grosseur de ceux du riz. On le fait cuire à la vapeur, puis on l'égoutte soigneusement. C'est la nourriture habituelle de l'Arabe. Les riches y ajoutent un poulet ou un morceau de mouton qu'ils placent par-dessus. Le kouskous servi, on enlève la viande, on creuse un trou dans le milieu, et on y verse une sauce composée de bouillon, de piment et de poivre rouge. Chaque convive déchire avec ses doigts un morceau de viande, et, armé d'une cuiller de bois, fait devant lui un petit trou dans lequel il puise le kouskous. Celui qui a pris un os, le dépose au milieu du plat, après l'avoir sucé. Il n'est pas poli de mettre sa cuiller dans le trou de son voisin, de prendre un os qui a déjà été rongé, et de souffler avant de boire dans la gargoulette ou dans le chaudron. Lorsque les cuillers restent immobiles dans le plat, on l'enlève et on le donne aux spectateurs, qui sucent minutieusement chaque os avant de le jeter aux chiens. Après le kouskous, on nous apporta encore des pâtisseries au miel, puis on nous versa, avec une aiguière de cuivre, de l'eau sur les doigts, et on servit le café. Le café doit se prendre bouillant, et il est de bon ton de prouver à son hôte, *par tous les moyens possibles*, que l'on a fait honneur à son repas.

Comme on tenait à nous bien traiter, on n'avait épargné ni le poivre, ni le piment, et j'ai encore la bouche en feu. Le kouskous est, à mon avis, la plus affreuse chose que l'on puisse manger, et pourtant, lorsqu'un Arabe vous invite, il faut, sous peine de lui faire une mortelle offense, en manger quelques cuillerées.

Nous sommes rentrés à la nuit, n'en pouvant plus, avec une maigre capture. Nous n'avions tué que deux sangliers.

....

Mon cher ami, ce matin j'étais à la chasse, et ce soir je pars pour l'Italie. C'est une bonne nouvelle, et pourtant je ne m'éloigne pas sans regrets de ce pays que j'aime. Lorsque le soldat part, il ne sait jamais s'il reviendra.

Adieu, et si les Autrichiens me prennent une jambe, tu me prêteras ton bras pour aller revoir les rochers de la pointe Pescade et les orangers de Blidah.

LOUIS DE LYVRON.

CONVERSATIONS EN FAMILLE

ALICE. Grand'mère, voilà une lettre pour vous. Il y a quelque chose de dur sous l'enveloppe; c'est peut-être un portrait-carte.

MADAME DE SÉRIZY. C'est une carte, mais non un portrait. Lis, ma fille, je ne trouve pas mes lunettes.

ALICE, *éclatant de rire.* Oh! grand'mère, que c'est drôle! Écoutez, s'il vous plaît. (*Elle lit.*) *Monsieur et madame de Ponteville seront chez eux tous les mardis.* Qu'est-ce que cela nous fait? Tant mieux s'ils se trouvent bien chez eux! Je les en félicite de toute mon âme. (*Elle chantonne.*) *Où peut-on être mieux?*

MADAME DE SÉRIZY. Folle! n'y a-t-il pas autre chose sur cette carte?

ALICE. Ah! si! en petites, petites lettres, dans le coin, on lit : *On dansera.* C'est donc une invitation, grand'mère?

MADAME DE SÉRIZY. Oui, ma chère petite, une invitation à la mode; les gens de mon âge trouvent ce mode étrange, cette mode peu polie, mais il faut se conformer à l'usage et hurler avec les loups.

ALICE. Comment faisait-on jadis les invitations, grand'mère?

MADAME DE SÉRIZY. En employant des formules polies et qui ne semblaient pas destinées à être insérées dans les annonces d'un journal. Par exemple : Monsieur et madame de Ponteville prient madame et mademoiselle de Sérizy de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux mardi (ou tous les mardis). On dansera.

Il y a dans cette formule un sentiment de déférence qui toujours fait partie du code *civil* des gens bien élevés.

ALICE. Bonne maman, dans l'angle de la carte, il y a quatre lettres : R. S. V. P. Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE SÉRIZY. Voilà, ma fille, une question qui ne marque pas beaucoup de réflexion. Ces lettres cabalistiques veulent dire tout simplement: *Réponse, s'il vous plaît.*

ALICE. Ah! c'est entendu. Et que répondrons-nous, bonne mère?

MADAME DE SÉRIZY. Assieds-toi, prends la plume, du petit papier et écris :

« Madame et mademoiselle de Sérizy auront » l'honneur de se rendre à l'aimable invitation de » M. et madame de Ponteville, le mardi 10 février. » Elles lui offrent leurs compliments distingués. »

ALICE. Pas de signature ?

MADAME DE SÉRIZY. Non, mais le lieu et la date au bas du billet.

ALICE. On répond toujours à ces billets imprimés?

MADAME DE SÉRIZY. Toujours, si l'on sait vivre. Il faut répondre *immédiatement*, afin qu'en cas de refus, les personnes qui ont invité puissent faire profiter une autre connaissance de la place disponible ; il faut répondre *clairement*, car les billets à la troisième personne sont souvent ambigus. Je me souviens que le maire d'une petite ville écrivait un jour à un ami ces mots :

« M. Damien a l'honneur d'inviter M. Dupont à » dîner, et il lui annonce qu'il est nommé chevalier » de la Légion d'honneur. »

Qui, chevalier ? Le maire Damien ou M. Dupont? La chronique raconte que ce dernier crut être l'élu du pouvoir, et qu'il annonça sa félicité par toute la ville, avant que d'aller dîner avec son ami, qui portait déjà à sa boutonnière les insignes reçus le matin. Comprends-tu le danger des équivoques?

ALICE. Oui, grand'mère. Mais s'il survenait un accident, entre l'acceptation et la soirée, faudrait-il se faire dédire ?

MADAME DE SÉRIZY. Oui, par un billet d'excuse, le plus poli possible, et la politesse veut que l'on ne s'excuse pas sous un prétexte banal et frivole.

ALICE. Et les invitations à dîner, comment les fait-on ?

MADAME DE SÉRIZY. Verbalement, ou par une jolie petite lettre affectueuse, si c'est un dîner d'intimes; par une lettre imprimée ou une carte sous enveloppe, si c'est un grand dîner, composé de nombreux convives, et surtout un dîner officiel, c'est-à-dire un dîner donné par un haut fonctionnaire à ses collègues et aux autres personnes distinguées d'une ville. On dit alors :

« M. L..., receveur général (supposons) du Calvados, et madame L..., prient M. X... de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux le... à... heures. R. S. V. P. »

ALICE. Et faut-il faire les invitations longtemps à l'avance?

MADAME DE SÉRIZY. Le délai est plus ou moins long, selon la solennité du dîner ou du bal. Pour un dîner, huit jours à l'avance semblent une bonne mesure ; pour un grand bal, douze ou quinze jours.

ALICE. Il faut bien que l'on puisse préparer sa toilette. Mais, bonne mère, on fait encore une autre espèce d'invitation : celle pour les messes de mariage ?

MAMAME DE SÉRIZY. En effet, c'est une coutume nouvelle qui a de bons côtés. Ne pouvant inviter tous ses amis, toutes ses connaissances à la noce — les noces de Gamache en plein air ne sont plus de notre siècle — on demande à ceux dont on est connu un témoignage d'intérêt, en les priant d'assister à la messe nuptiale. Tu connais la formule :

« M. M... et madame M... ont l'honneur de vous » faire part du mariage de mademoiselle Thérèse » M..., leur fille, avec M. Auguste T...

» Ils vous prient d'assister à la bénédiction nup- » tiale qui leur sera donnée le... à... heures, en l'é- » glise de... »

Il faut observer dans la rédaction de ces billets de faire part, de mentionner toujours le nom de famille de la jeune fille et du jeune homme, et de ne pas se borner à dire : *de mademoiselle Thérèse, leur fille*, ce qui est du style d'état civil, mais n'est pas de bon goût. Autre remarque : en pliant les billets, on place toujours au-dessus et le premier celui de la partie qui se trouve en relation la plus intime avec la famille à qui on adresse le billet. Comprends-tu, Alice? Si le petit Ludovic se mariait (ceci serait précoce), nous adresserions à nos amis notre billet de part, en le plaçant au-dessus des lettres venant de la famille de la fiancée. Ce sont là, ma fille, de bien minimes détails, mais la politesse ne se compose que d'infiniment petits.

ALICE. Et que fait-on quand on a reçu une de ces invitations pour la messe de mariage?

MADAME DE SÉRIZY. On tache de s'y rendre, et, je n'ai pas besoin de te le dire, on prie de bon cœur pour les époux ; puis, au retour de l'église, on envoie des cartes aux parents du mari et de la femme. Cela suffit quand il n'y a pas de liaison particulière.

ALICE. Et les invitations de deuil, faut-il y répondre bien exactement ?

MADAME DE SÉRIZY. Quand on le peut, c'est un devoir de charité (charité, sœur aînée de la politesse), et j'avoue qu'il m'est difficile de ne pas assister à une messe de *Requiem*. Ces marques d'intérêt sont toujours consolantes pour une famille affligée, et l'apôtre saint Paul dit qu'*il vaut mieux aller dans la maison du deuil que dans la maison du banquet*.

ALICE. Ludovic, quand il sera plus âgé, ira donc aux enterrements ?

MADAME DE SÉRIZY. Autant qu'il pourra le faire. Il ira, vêtu de noir ; il attendra, dans la maison mortuaire, le départ du convoi ; il le suivra en silence, et, s'il est possible, tête nue ; il s'abstiendra des conversations et des rires indécents dont les gens mal élevés accompagnent le cercueil de ceux qui furent leurs amis; il assistera avec recueillement aux cérémonies de l'église et du cimetière, et après, si telle est la coutume du pays, il fera visite à la famille en deuil, ou il déposera une carte à sa porte.

ALICE. Je lui répéterai cette conversation, bonne mère.

MADAME DE SÉRIZY. Oui, mon enfant, et maintenant envoie le billet que tu viens d'écrire, et montre-moi tes robes et tes coiffures, afin que nous arrangions ta toilette pour mardi.

REVUE MUSICALE

Le mois de décembre arrivé, nous pouvons bien anticiper sur les publications nouvelles de janvier, et abandonner, dès à présent, l'année 1863, pour ce qui regarde notre collection musicale.

La quantité prodigieuse, et toujours croissante, des compositions qui se produisent chaque année, nous oblige de plus en plus à apporter dans le choix de nos ouvrages une intelligence sage et éclairée, et ce n'est qu'après un minutieux examen qu'ils sont admis à figurer dans nos colonnes. En 1864, comme dans les années précédentes, nous ne négligerons rien pour accomplir la tâche que nous nous sommes imposée, et dans laquelle, les éditeurs de musique les plus importants, et les plus en vogue de Paris, nous apportent chaque jour, leur intelligent concours.

Voilà le premier morceau, qu'au hasard, nous prenons entre mille, dans les collections de M. Girod : deux des immortels *Nocturnes* de Chopin, réunis et transcrits, par A. Frélon, pour orgue expressif; heureuse inspiration s'il en fut jamais, car mieux que tout autre musique, celle de ce maître inimitable, convient par son caractère profondément senti, à ce grave et sonore instrument.

Si nous laissons de côté la musique un peu sérieuse de l'orgue expressif, nous distinguons tout d'abord, une délicieuse *Romance sans paroles*, pour le piano, composée par l'auteur du *Désert*, de *Christophe Colomb* et de *Lalla-Roukh* : Félicien David.

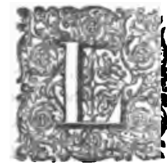
Les sémillants quadrilles de la saison, viennent se grouper autour des mazurkas et des valses sentimentales. Tels sont l'*Alhambra*, de Magnus, et *Varsovie*, de F. Liouville, polkas-mazurkas; *Chants d'Allemagne*, d'Arban, *Puebla*, de Liouville; *les Faucheurs*, de Graziani, quadrilles; *les Renaissantes*, de J. Mikel; *Rosa*, de Divoir; *Miosotys*, de H. Noblet; *la Mexicaine*, de A. Deslandres, valses; *le Canon rayé*, polka militaire, de L. Chevrier; *le Papillon*, autre polka de H. Holtz; *les Bonnes petites amies*, six danses différentes, par Strauss et Wallestein; et *Impérial galop*, par Leduc.

Nous ne devons pas omettre de mentionner deux remarquables recueils d'études pour piano, par Valentin : l'un; intitulé : *Agilité et Expression*; l'autre : *Chant et Vélocité*, études de mécanisme; ainsi que de très-jolis duos à quatre mains, par J. Yung.

Il ne sera pas superflu de rappeler aux abonnées que la belle partition de *Lalla-Roukh*, — piano et chant — est mise à leur disposition avec remise sur le prix net.

M. L.

L'AUTOMNE — MATHIEU DE LA DROME — LES TROYENS — LES TÉNORS VILLARET ET FRASCHINI



La migration d'automne est terminée, les feuilles jonchent le sol, la campagne est déserte, et les oiseaux de l'art reviennent en foule sous leur climat privilégié. Déjà la grande volière parisienne retentit de mille chants harmonieux. A mesure que le soleil voile de nuages sombres ses rayons attiédis, les lumières de la grande cité s'éparpillent en gerbes multiples. Les magasins se décorent des splendides nouveautés de l'hiver, les théâtres se peuplent de spectateurs empressés, les orchestres préparent leurs concerts ou leurs charivaris; les auteurs s'inscrivent aux portes des directeurs, les chanteurs avalent mystérieusement un œuf cru tous les matins, et le public de Paris, quadruplé par le public flottant, s'attroupe devant les gigantesques affiches qui lui promettent des avalanches de merveilles. Et de tout cela, qu'adviendra-t-il en réalité? Dieu, qui a créé les mondes, leurs systèmes et leurs mystères, Dieu seul pourrait nous apprendre ce qui se passera dans trois mois, à moins que M. Mathieu de la Drôme, ce prophète des temps modernes, ne nous révèle dans son fameux almanach de 1864, que notre méchant petit monde va très-incessamment faire place à un monde meilleur.

On voit tant de chefs-d'œuvre en ces temps de progrès,
Qu'il se pourrait qu'on vît ce qu'on n'a vu jamais.

Ma foi, chères lectrices, nous ne serions pas trop fâchées de ce remaniement soudain, n'est-ce pas? pourvu qu'il ne nous tombât aucun cheveu de la tête, et que dans la planète promise, nous fussions certaines de trouver bon gîte, bon feu, bonne table et joyeux voisins.

D'abord, sous le rapport musical, il est probable que nous aurions quelque chose à y gagner. Assurément les archanges nous feraient entendre des mélodies divines et inconnues, et peut-être bien

que Gluck, Mozart, Beethoven et toute la pléiade des souverains de l'art, enveloppés de leurs manteaux de vapeurs, chanteraient des hymnes sublimes en l'honneur de notre entrée triomphante. C'est, à coup sûr, dans les sphères éthérées que nous écouterons les mélodies célestes de *l'Africaine*, ce mythe insaisissable que M. Meyerbeer fait passer dans nos rêves, comme on voit grandir et se dissiper les fantasmagories prestigieuses en si grande vogue aujourd'hui. Mais que parlons-nous de pauvretés musicales, quand *les Troyens* nous ouvrent toute une mine de trésors! quand une œuvre virile, l'œuvre d'un esprit convaincu, fait son apparition sur la scène du monde! Nous ne pouvons analyser aujourd'hui, avec les détails qu'elle comporte, la partition de M. Berlioz. — Nous dirons seulement qu'en ces temps de charlatanisme et de réclame, un ouvrage de si haute portée, plein de beautés saines et vigoureuses, est une bonne fortune aussi précieuse que rare, que l'année 1863 doit être fière de l'avoir produite, et qu'enfin nous en donnerons une définition consciencieuse dans notre prochain numéro. Ajoutons encore que l'épopée de Berlioz contient tout un peuple de personnages chantants, qui, bien que secondaires, ne pouvaient être abandonnés à de simples coryphées; les chanteurs y ont des rôles de peu d'importance, et cependant tous y ont obtenu d'unanimes suffrages. C'est que le sentiment qui domine dans l'ouvrage, est profondément humain, c'est qu'il n'y a rien de cherché, de tremblant, d'inquiet; c'est qu'enfin les situations sont pathétiques sans cris, et passionnées sans emphase, ce qui prouve une fois de plus que rien n'est si beau que le vrai.

On affirme que l'année 1864 sera féconde en ténors comme l'année 1863 fut fertile en vins.

Nous avons trop besoin de nous réconforter, après les longues privations de la disette, pour ne pas entonner un hymne d'allégresse. Le fait est que depuis longtemps nous n'avions pas entendu de voix plus belle, plus large et mieux timbrée que celle de M. Villaret dans *la Juive*, à l'Opéra. La Pâque a été chantée par lui avec une ampleur et une pureté magnifiques. Un peu plus d'onction religieuse nous eût semblé nécessaire; mais on comprend qu'un talent pareil saura se mettre à la hauteur de toutes les situations, lorsqu'il aura retrouvé le calme impossible aux émotions brûlantes des premiers débuts.

Une véritable révélation s'est produite au Théâtre Italien dans la personne du ténor Fraschini, dont le nom arrive à nos oreilles pour la première fois. Qu'on s'imagine l'étonnement de la salle entière en écoutant cette admirable voix dans l'opéra de la *Lucia!* Rubini n'excita jamais plus de trépignements d'enthousiasme! Fraschini possède une voix dont le timbre est à la fois sympathique et vibrant, plein de charme et d'énergie, d'une grande rondeur et d'un velouté exquis. — Les trois registres se lient entre eux d'une façon admirable; les notes de poitrine s'élèvent jusqu'aux limites les plus hautes, sans effort, sans fatigue et de manière à ce que, même dans les demi-teintes, Fraschini peut substituer la voix mixte à la voix de tête dont l'abus devient si fréquent, et, nous l'avouerons, si désagréable à l'oreille. Une méthode parfaite, l'expérience la plus consommée des effets de scène, une expression sobre et vraie, une justesse irréprochable, telles sont les qualités précieuses du nouveau ténor italien.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

Liqueur de brou de noix.

Cueillez les noix quand elles ont atteint les deux tiers de leur grosseur, et choisissez-les aussi belles, aussi saines que possible; écrasez-les dans un mortier de pierre; mettez-les dans une cruche de grès avec une certaine quantité d'eau-de-vie et un peu de muscade et de girofle; laissez infuser pendant deux mois. Pour soixante noix, on emploie trois litres d'eau-de-vie, 2 grammes de girofle et autant de muscade. Au bout de deux mois, on tire au clair, à travers un tamis fin, on y ajoute 200 grammes de sucre par litre, et on laisse encore infuser pendant quinze jours. Il ne reste plus qu'à filtrer la liqueur à la chausse et à la mettre en bouteilles.

Eau de bluets pour les yeux.

Prenez un litre d'eau tiède, faites-y macérer 300 grammes de bluets fraîchement cueillis. Vingt-quatre heures après, passez le liquide, écrasez les fleurs mouillées et versez dessus un litre d'eau bouillante. Quand le liquide sera froid, réunissez-le au premier; laissez reposer dans une cave pendant trois jours; décantez avec le plus grand soin, ajoutez vingt gouttes d'eau-de-vie camphrée et vingt gouttes de teinture de safran.

Conservez à la cave dans de petites bouteilles bien bouchées. On lave avec cette eau les yeux fatigués; on peut s'en servir à cinq ou six reprises par jour; elle est d'un usage excellent.

Correspondance.



n vous parlant des ruines du château de Coucy, dans mon dernier article, mes chères amies, je vous ai donné quelques traits relatifs à cette maison illustre et au temps où elle commençait à s'établir. Je n'ajouterai qu'un seul fait assez curieux et peu connu. Il vous montrera une fois de plus encore la puissance des barons du moyen âge.

Le treizième siècle vit l'apogée de la gloire de la maison de Coucy. Après Enguerrand III, ses descendants héritent de sa valeur comme de sa puissance et des biens immenses de ce patrimoine presque royal. Raoul de Coucy, le héros de sa race, accompagne le roi saint Louis à la dernière croisade, et meurt au combat de Mansourah, à côté du comte d'Artois, frère du roi.

C'est le type achevé des chevaliers de la croisade. Après lui, va briller dans une grandeur et une puissance qui augmentent chaque jour, Enguerrand IV, le grand sire, comme on l'appelait de son temps. Ébloui lui-même de sa force et de sa puissance, Enguerrand IV osa commettre des crimes, assuré de n'en recevoir aucun châtiment. Mais il n'a pas compris la justice de saint Louis; il oublie le chêne où le saint roi vient s'asseoir pour écouter les plaintes de ses sujets et soulager leurs maux.

En ce temps-là, on faisait bon marché de la vie des hommes. Entre un lapin et un manant, il n'y avait guère de différence. Il se trouva qu'un jour, de jeunes écoliers de bonne maison, mais inconnus dans les domaines de Coucy, vinrent chasser et « s'ébattre de joie, » dit la légende, dans les belles forêts avoisinant le manoir seigneurial. Il faut savoir que ce délit ne méritait ni plus ni moins que la mort, mais à l'égard des vassaux seulement.

Les trois jeunes hommes furent arrêtés et conduits devant Enguerrand IV. Ils réclamèrent hautement de leur noblesse et de leurs droits. On apprit même qu'ils étaient neveux de l'abbé de Saint-Nicolas-des-Bois, puissant seigneur ecclésiastique; mais ce fut ce qui les perdit, cet abbé était l'ennemi des Coucy depuis longtemps.

La sentence était injuste, puisque ces enfants étaient étrangers et ne connaissaient pas les lois des terres sur lesquelles ils avaient imprudemment chassé; mais ils furent tous trois pendus à un arbre de cette fatale forêt, et le bruit de leur mort se répandit aussitôt.

Leur jeunesse, leur rang, l'abus de puissance dont venait de faire acte le haut seigneur dans ses domaines excitèrent enfin la colère et la justice du roi, et le sire de Coucy, le grand vassal, fut cité devant le roi, qui tint lit de justice à cette occasion solennelle.

Conduit, mais sans être enchaîné, dans la grosse tour du Louvre, Coucy déclina d'abord toute juridiction supérieure et refusa de répondre.

L'assemblée était en grande partie composée de princes et de seigneurs, tous ses alliés, ses parents ou ses amis. Le roi de Navarre, le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne, les comtes de Bar, de Soissons, l'archevêque de Reims, fils d'une Coucy, une foule d'autres personnages célèbres dans les armes et la prélature avaient d'avance résolu de sauver le sire de Coucy et d'appuyer son inviolabilité.

L'assemblée réunie sous cette influence, Coucy conserva l'air hautain qu'il n'avait pas abandonné, et demanda « le gage de bataille » ou « le jugement de Dieu. » Saint Louis, défenseur des trois victimes, recueillit les voix, et se trouva seul de son opinion.

« Philippe-Auguste mon aïeul, dit-il d'une voix » ferme et grave, fist bien faire enqueste contre Jean, » sire de Sully, et le retint estroitement en son chastel, douze années durant. Or, quoi qu'advienne, sera » faict justice, du sire de Coucy, malgré son lignaige » et ses amys. »

Mais le bon roi n'était pas encore assez fort pour tenir ainsi la parole royale que sa justice réclamait; et sans chercher à faire un mauvais calembour, on peut dire qu'il avait compté sans son hôte. Il vit la position difficile dans laquelle il était entré et ne sut plus comment en sortir. Sous prétexte de consulter son conseil privé, il quitta la séance où les princes, tous les pairs et grands vassaux avaient voulu demeurer pour protéger Enguerrand. Bientôt on vint dire au roi que Pierre, comte de Dreux s'est écrié, au milieu de l'assemblée : « Après sentence rendue contre » Coucy, ne restera plus au roi qu'à nous faire tous » pendre; car un premier pas faict, le reste coustera » peu de chose. »

Ces paroles, prononcées avec l'énergie et le sentiment d'un pouvoir formidable, furent accueillies, comme elles devaient l'être. — Le roi n'osa pas prononcer l'arrêt de mort; il rentra dans la salle; puis, regardant le sire de Coucy prosterné à ses pieds et les pairs refusant toujours d'opiner contre un allié si puissant : — « Si croyais, dit-il, que

» Dieu m'ordonnast certainement de vous faire mou-
» rir, la France entière, notre parenté même, ne » vous sauveraient pas; relevez donc de mes genoux, » sire Enguerrand de Coucy, et écoutez ce que j'ai » décidé à votre endroit. »

Le sire de Coucy était condamné : 1° à perdre le droit de faire désormais emprisonner et mettre à mort personne dans ses domaines (arrêt équitable et qui devait, à chaque jour de sa vie, lui rappeler son crime en l'humiliant); 2° à faire bâtir trois chapelles en l'honneur des trois étudiants condamnés; 3° être gardé étroitement en prison pendant deux années, *ou* aller guerroyer en Palestine.

On voit par cette double proposition combien le pauvre roi était embarrassé, ne sachant comment se tirer de cette difficile affaire. Le sire de Coucy aima mieux guerroyer n'importe où, plutôt que d'aller en prison; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. — Conduit par la plupart des hauts barons jusqu'au château de Coucy, Enguerrand y rentra en triomphateur.

On se figure quelle fête eut lieu à son retour au château de ses pères. Les tournois, les jeux, les festins durèrent plus d'un mois. Nous ne pouvons suivre ici les conséquences et les révolutions successives de cette lutte des grands vassaux contre la royauté; nous sommes arrivés d'ailleurs à la décadence de l'illustre maison de Coucy. Avec Enguerrand IV s'éteignit la première race de ces puissants chevaliers; avec elle aussi son éclat le plus réel et le plus beau.

Maintenant le sang pur des Coucy ne coule plus dans les veines des héritiers du colossal donjon que bâtit Raoul. Un siècle à peine écoulé après la mort d'Enguerrand IV, la trahison d'une femme mettra le donjon et le manoir féodal aux mains du duc d'Orléans, oncle de Charles VI, et jusqu'à la révolution de 1793, ces tours majestueuses s'élevèrent dans les airs pour abriter après la race des preux de la féodalité, les princes de la maison royale de France.

Aujourd'hui toute cette grandeur est anéantie; le donjon a résisté plus que la puissance, plus que la majesté royale qu'il a si longtemps abritée et défendue. Le voyageur vient cueillir le lierre et l'aubépine qui poussent dans ces murailles abandonnées et silencieuses. L'herbe recouvre les dalles où passèrent tant de héros, tant de vies légendaires, tant de beautés, aujourd'hui cendres et poussière; bien des siècles encore, nous envelopperont de l'oubli, qu'on verra toujours debout, toujours géant, ce colossal donjon étonner l'antiquaire et le saisir d'admiration.

MODES.

Décembre, mes chères amies, est peut-être de tous les mois, celui pendant lequel nous avons le plus de plaisirs; d'abord toutes ces aimables *cachotteries*, pour arriver à surprendre nos parents, par un travail que, souvent nous avons eu de la peine à terminer sans laisser pénétrer notre secret; puis avouons-le aussi, une légère préoccupation des objets que nous recevrons au premier de l'an; sans compter les petits souvenirs que l'on commence à échanger à Noël; cependant cet usage n'étant pas encore parvenu à renverser notre traditionnel jour de l'an, et ce jour étant très-rapproché, ces présents ne sont que des bagatelles sans grande valeur. J'ai tort lorsque je dis *échanger*, car ce ne sont encore que les grands parents qui donnent à Noël. N'avons-nous pas aussi, pendant ce mois, le commencement des réunions de famille, qui ont bien plus de charme que les grandes réunions qui vous attendent un peu plus tard.

Je sais que vous comptez aujourd'hui sur des détails de toilettes de bal et de soirée, aussi ai-je fait une ample provision de renseignements afin de vous les transmettre; je crois cependant que nous n'avons pas encore épuisé le chapitre des toilettes de ville, surtout à cette époque où l'on commence les visites, car chacun est de retour pour l'hiver; il ne reste plus que quelques retardataires.

Les confections en drap ornées de passementerie seront très-convenables, sans exclure cependant celles en peluche et velours qui sont plus habillées, mais nullement indispensables à une jeune fille. Puisque je vous ai parlé toilettes de visite je vais vous en détailler quelques-unes.

Une robe en popeline de soie écossaise ornée de ruches en ruban assorti à l'une des nuances de l'étoffe, disposées en grecques; le corsage à pointe avec les mêmes grecques plus petites dessinant la veste, formant jockey sur le haut de la manche, et posées au bas de la manche qui est toujours très-étroite. Sous-manches et col en toile, avec entre-deux et garniture en valencienne; paletot demi-ajusté en drap noir bordé d'une passementerie, puis une capote en satin blanc à fond mou, avec bavolet, ornement dessus et dessous en velours écossais, assorti à celui de la robe.

Comme costume de demi-deuil, une robe en foulard Shangaï violet à petites lignes noires, avec deux ou trois petits volants en taffetas noir; un volant en taffetas noir est posé à l'entournure et au bas de la manche. Le pardessus est en peluche; la capote en taffetas violet avec bavolet de velours noir, ornement de velours dessus, dessous touffe de fleurs en peluche violette, mélangées de velours noir.

Comme troisième toilette, je puis vous citer une robe en taffetas bleu ou vert avec de petits filets noirs formant losanges, ornée dans le bas de trois rangs d'une passementerie noire très-étroite, à grelots, disposée en feston; la manche demi-ouverte, ornée ainsi que le corsage, d'une passementerie pareille à celle de la jupe et posée en feston plus petit. Un manteau en velours demi-ajusté à manches, ayant sur chaque couture une passementerie, l'une formant épaulette, et l'autre posée en revers au bas de la manche; pour compléter la toilette, une capote en crêpe blanc, avec bavolet et ornement en velours bleu ou vert assorti à la robe; dessous, petites fleurs en velours bleu, ou boutons de roses, si le chapeau est vert.

Remarquez, mesdemoiselles, que le velours et le crêpe ont complètement fait fusion, pourtant il y a quelques années le velours n'aurait même pas osé se placer sur un chapeau de paille, étant exclusivement considéré comme ornement d'hiver, aujourd'hui il est de toutes les saisons.

J'ai encore à tenir la promesse que j'ai faite aux jeunes filles qui, devenues jeunes femmes, nous sont néanmoins restées fidèles en leur indiquant deux toilettes que j'ai vues chez madame Charpentier : l'une est en poult de soie noir à fleurettes satinées groseilles, ornée dans le bas d'un seul rang de frange

en chenille noir et groseille, la même chenille plus courte, forme pèlerine carrée sur le corsage à pointes et orne les manches. Avec cette robe un paletot en drap-velours, orné de pattes en passementerie. Un chapeau en velours noir, avec touffe de plumes noires et groseilles; dessous, fleurs en peluche groseille, mélangées de dentelle noire; une dentelle noire retombe sur le bavolet.

L'autre toilette se compose, d'une robe noire en drap de Lyon, étoffe de soie très-épaisse; tous les lés de la jupe, qui est très-ample, sont taillés en pointe, de larges losanges en taffetas bleu entourés d'une dentelle noire, sont posés au bas de la jupe et réunis par un velours noir, qui traverse les losanges en formant une pointe à laquelle est suspendu un gland; le même ornement est répété en petit sur le corsage et les manches.

La toilette est complétée, par un collet en velours noir, garni de deux rangs de dentelle, surmontée d'une passementerie avec jais; et un chapeau en velours *royal* blanc orné de velours bleu mélangé de dentelle; dessus, une touffe de plumes bleues; dessous, plumes bleues et traverse de velours.

Pour petite fille de quatre à cinq ans, une robe en taffetas noir garnie, dans le bas, d'un volant à plis creux de huit centimètres de hauteur; dans chacun des plis est posée une petite patte en velours ponceau; la veste senorita est ornée comme la jupe, sous la veste une guimpe en nansouk. Le petit pardessus ajusté, en velours noir garni d'une petite passementerie à grelots; puis un chapeau noir en velours, avec petites plumes rouges et noires, complète ce costume qui est fort joli.

Maintenant, devenons tout à fait mondaines, puisque vous en avez un tel désir; mais avant de passer aux descriptions de toilettes légères, je veux vous recommander de ne pas négliger la confection d'un vêtement bien chaud, afin d'éviter ces mauvais rhumes qui trop souvent laissent pour la vie, lorsqu'ils ne l'abrégent pas, les traces de l'imprudence d'un moment. Ce vêtement peut être en flanelle, ou en cachemire blanc ouaté, garni de cygne ou de passementerie; j'en ai vu un charmant en forme de collet garni d'une chenille blanche, une pointe également garnie de chenille, fait pèlerine ou se relève sur la tête en capuchon; ayez soin aussi de vous munir de manches tricotées en laine douce et légère, afin de préserver vos bras du froid.

Pour toilette de bal, la tarlatane sera toujours portée par les jeunes filles; on fait, avec cette étoffe, des toilettes très variées, les ornements pouvant se disposer de façons si diverses.

Je vous ai souvent engagées à confectionner vous-mêmes vos robes, et surtout vos robes de bal, dont la façon double le prix; je sais cependant que beaucoup d'entre vous ne sont pas assez exercées pour savoir ajuster parfaitement un corsage, lorsqu'il est décolleté; mais il est facile aux moins habiles d'orner elles-mêmes la jupe et de donner seulement le corsage à la couturière. Les bouillonnés, les ruches, les volants en tarlatane ou ruban, le velours même feront de très-jolis ornements; les corsages seront à pointe, les manches bouillonnées, ayant dessous un bouillonné en tulle blanc, la berthe à pointe ou arrondie.

Vous pouvez sur une robe en tarlatane blanche disposer dans le bas trois ou quatre bouillonnés, séparés par un velours bleu de chine, le dernier est surmonté du même velours; la berthe est formée par quatre petits bouillonnés disposés de même, et maintenue sur l'épaule par un nœud en velours bleu; la coiffure est composée de touffes de fleurs, en peluche assortie à la nuance du velours de la robe.

Une autre toilette également jolie peut se faire en tarlatane rose; la jupe ornée dans le bas de trois biais surmontés d'une ruche, faite avec une bande de tulle blanc, posée sur une bande double en tarlatane rose, formant transparent. Trois biais surmontés d'une petite ruche semblable forment la berthe. La coiffure est une guirlande de boutons de roses.

Pour robes de soirée, le taffetas, le foulard et la gaze de Chambéry seront également adoptés. J'en ai vu deux forts jolies préparées pour deux cousines.

La première était en foulard fond blanc à petits dessins bleus; au bas de la jupe étaient posés trois volants en ruban bleu étroit; le corsage à pointe, décolleté; une pèlerine carrée en tulle ornée de bouillonnés et de rubans bleus, était destinée à cette toilette, ainsi qu'une coiffure en velours bleu et noir.

L'autre robe était en gaze de Chambéry fond blanc à petites raies noires, garnie d'une ruche en ruban groseille formant des C renversés; le corsage était décolleté; une pèlerine en gaze pareille à la robe est garnie d'un effilé léger en soie groseille surmonté de ruches rappelant en petit l'ornement de la jupe. La jeune fille devait placer dans ses cheveux un nœud en velours noir et ruban groseille, les pans du ruban étaient garnis d'un effilé, formaient draperie et retombaient derrière le cou.

Vous le voyez mes chères amies, je vous envoie de nombreux détails pour vos toilettes; mais avec la fâcheuse tendance qu'a en ce moment la mode, de copier les habillements d'homme, je prévois qu'incessamment, je n'aurai plus qu'à vous renvoyer aux journaux des tailleurs. Il est vraiment déplorable qu'insensiblement les femmes arrivent à des allures tout à fait masculines; on a vu aux bains de mer des dames se promenant la canne à la main, et dans plusieurs magasins on lit cette inscription : « Cannes de dames. »

Je me reporte à quelques années en arrière et je me souviens que lorsque le premier vêtement à manches a fait son apparition, on a dit : « *Madame a pris le paletot de Monsieur.* » Mais comparez ce paletot à ceux que l'on fait aujourd'hui; on a ajouté des revers, puis des poches, puis des boutons de métal, on a rétréci les manches et enfin on est arrivé à mettre des poches derrière, comme à un véritable paletot d'homme. Les femmes ont aussi commencé par mettre des talons à leurs bottines, maintenant elles portent des bottes, plus tard il leur faudra des éperons !

Les chapeaux changent de forme, on les varie, et quelques personnes en sont arrivées aujourd'hui à se coiffer de petites casquettes en velours avec visière.

Vous comprenez que nous devons protester contre ces excentricités de la mode; aussi, je viens faire appel à toutes les personnes sensées, pour éviter l'écueil dans lequel nous sommes près de tomber!



EXPLICATIONS

Planche XII

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 4, Robe de baptême — 5, C. L. — 6, *Lucie* — 7, D. L. enlacés — 8, V. G. enlacés — 9, M. M. — 10, R. A. — 11, *Honorine* — 12, E. D. — 13 et 14, Parure — 15, Mouchoir écusson avec L. D. — — 16, B. L. G. — 17, L. R. — 18, M. J. — 19, T. L. — 20, H. D. enlacés — 21, B. D. enlacés — 22, Écusson avec *Ketty* — 23, L. T. — 24, J. L. enlacés — 25, Écusson avec L. M. enlacés — 26, F. L. enlacés — 27, *Clémence* — 28, M. C. enlacés — 29 et 30, Bonnet d'enfant — 31, Écusson avec J. M. enlacés.

COTÉ DES PATRONS — 1 à 8, Costume de petit garçon — 9 à 12, Guêtre — 13 et 14, Parure en mignardise — 15, Voile de fauteuil — 16 à 18, Bruyère — 19, Jupon tricoté — 20 à 23, Vide-poche étagère.

COTÉ DES BRODERIES

1 à 4, Robe de baptême, feston, plumetis et application de tulle sur nansouk.

1, Devant de la robe.

2, Devant du corsage.

3, Bas de la jupe.

4, Bande pour la manche et les garnitures.

Les médaillons se font en application de tulle; il faut tailler les ronds en tulle et les bâtir sur l'étoffe. Lorsque le feston est terminé, vous coupez à l'envers le nansouk qui se trouve sous le tulle, puis vous exécutez les œillets en feston indiqués sur le dessin.

5, *C. L.*, plumetis.

6, *Lucie*, plumetis.

7, *D. L.* enlacés, pour linge de table, plumetis.

8, *V. G.* enlacés, pour linge de table, plumetis.

9, *M. M.*, pour drap, plumetis.

10, *R. A.*, plumetis, cordonnet et feston, pour linge de table.

11, *Honorine*, plumetis et cordonnet.

12. *E. D.*, pour drap, plumetis.

13 et 14, Parure, feston et application de tulle sur mousseline. — Consultez l'explication de la robe de baptême pour les médaillons; le feston du bord et de l'intérieur est garni d'un picot.

15, Mouchoir, feston et application de tulle sur batiste, s'exécutant comme la robe de baptême; écusson avec *L. D.*, le mouchoir est garni de picot comme le col n° 13.

16, *B. L. G.*, romaine, enlacés, plumetis.

17, *L. R.*, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

18, *M. J.* enlacés, plumetis.

19, *T. L.*, pour drap, plumetis.

20, *H. D.* enlacés, plumetis.

21, *B. D.* enlacés, plumetis.

22, Écusson avec *Ketty*, plumetis et cordonnet.

23, *L. T.*, avec boutons de roses, plumetis et cordonnet.

24, *J. L.* enlacés, plumetis.

25, Écusson avec *L. M.* enlacés, plumetis.

26, *F. L.* enlacés, plumetis.

27, *Clémence*, plumetis.

28, *M. C.* enlacés, plumetis.

29 et 30, Bonnet d'enfant, feston et application de tulle sur mousseline. Consultez l'explication de la robe de baptême 1 à 4.

31, Écusson avec *J. M.* enlacés, plumetis et feston.

COTÉ DES PATRONS

1 à 4, Veste.

5 et 6, Gilet.

7 et 8, Pantalon bouffant.

Voyez la gravure de Novembre. Tout le costume se fait en drap bleu ou marron; la veste est ornée d'un galon posé à plat, comme l'indique le patron, ou de passementerie à grelots. — Le bas du pantalon est froncé sur un poignet un peu large, dans lequel on passe un caoutchouc.

9 à 12, Guêtre en drap couleur cuir. Il faut coudre un caoutchouc dans le haut de la guêtre.

13 et 14, Parure mignardise. Voyez l'explication de ce travail en Juillet (1 et 2, bonnet d'enfant).

15, Voile de fauteuil en tulle filet, brodé en lacet de deux grosseurs; le bord est festonné avec du gros coton; le dessin ne fait que la moitié du voile de fauteuil, il sera facile de le reproduite en entier.

16 à 18, Bruyère.

Cette fleur étant très-délicate, ne se fait qu'en étoffe; on trouve les fournitures chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

Vous posez le pétale n° 16 sur un coussin, et vous en creusez les dents avec une petite boule en fer que vous avez chauffée légèrement; vous collez ce pétale et vous formez un cornet en renversant les petites dents; les boutons se font en tournant les petites dents en sens inverse.

Vous attachez un pistil sur un petit laiton fin de 3 ou 4 centimètres, avec de la soie verte, puis vous l'enfilez dans le cornet en le fixant avec un peu de soie. Vous prenez une bande de verdure n° 17 que vous coupez un peu pour faire des branches de feuilles de grandeurs inégales, vous la tournez autour du lai-

ton. En tournant cette bande, elle se détache par petits filets et forme la verdure de la bruyère.

Lorsque vos fleurs sont préparées, vous prenez de la verdure comme celle du n° 17, vous en tournez un petit morceau sur un fil de fer fin garni de coton, recouvert de papier *bois clair*. Vous mettez plusieurs boutons ensemble, vous tournez en papier *bois* une tige plus forte que vous ajoutez à la première; puis vous placez trois boutons à 2 ou 3 centimètres plus bas que les autres, vous attachez plusieurs fleurs ensemble auprès du calice, vous tournez de la verdure courte autour de ces fleurs réunies. Vous mettez ensuite de petites branches autour de la tige principale; puis plus bas quatre ou cinq brins de bruyère que vous faites avec de la verdure tournée autour d'un fil de fer fin.

Quand les branches sont toutes préparées, vous les réunissez en ajoutant beaucoup de branches de verdure, faites avec les bandes découpées sur le patron n° 17.

19, Tricot pour jupon.

Prenez quatre aiguilles et montez autant de mailles que vous pourrez; il faut faire le jupon par lés, les aiguilles n'étant pas assez longues pour le faire en entier. Faites, en commençant chaque rang, 2 mailles ensemble — 1 passe double — 1 surjet simple. En ayant soin de faire ces mailles bien également et à tous les rangs, on pourra couper au milieu du jour formé par la passe double et avoir une lisière de chaque côté.

Faites 20 rangs unis en mailles simples qui vous serviront pour l'envers de votre ourlet; au 21e rang faites 1 passe — 2 mailles ensemble tout autour. Le 22e rang est uni. Répétez 8 fois ces deux rangs.

37e rang. — Mailles simples à l'endroit.

38e rang. — Mailles à l'envers.

39e rang. — Comme le 38e.

40e rang. — Comme le 38e.

41e rang. — Comme le 21e.

42e, 43e et 44e rangs. — Mailles à l'envers.

Nous ne donnerons l'explication que d'un dessin; il faudra donc continuer tous les rangs en retournant au commencement de l'explication de chaque rang.

45e rang. — + 5 mailles simples — 1 passe — 5 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

46e rang. — + 3 mailles simples — 2 mailles ensemble — 1 passe — 1 maille simple — 1 surjet — 3 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

47e rang. — + 11 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

48e rang. — + 2 mailles simples — 2 mailles ensemble — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — laissez le fil devant l'aiguille — 1 surjet — 2 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

49e rang. — + 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

50e rang. — + 1 maille simple — 2 mailles ensemble — 1 passe — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 passe — 1 surjet — 1 maille simple—1 maille à l'envers—retournez au signe +.

51e rang.—+ 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — 1 maille simple—1 maille à l'envers — 4 mailles simples— 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

52e rang. — + 2 mailles ensemble — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — laissez le fil devant l'aiguille — 1 surjet — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

53e rang. — + 2 mailles simples— 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 2 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

54e rang. — + 1 maille simple — 1 passe — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 3 mailles ensemble à l'envers — 1 maille simple —1 maille à l'envers— 1 maille simple — 1 passe — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

55e rang. — + 1 maille simple — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

56e rang. — + 1 maille simple — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 surjet double— 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — laissez le fil devant l'aiguille — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

57e rang. — Comme le 53e.

Répétez 10 fois les 54e, 55e, 56 et 57e rangs.

94e rang. — + 1 maille simple — 1 passe — 1 surjet — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 2 mailles ensemble — 1 passe — 1 maille simple—1 maille à l'envers — retournez au signe +.

95e rang. — + 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

96e rang. — + 2 mailles simples — 1 passe — 1 surjet — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 2 mailles ensemble — 1 passe — 2 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

97e rang. — + 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

98e rang. — + 3 mailles simples — 1 passe — 1 surjet — 1 maille simple — 2 mailles ensemble — 1 passe — 3 mailles simples — 1 maille à l'envers— retournez au signe +.

99e rang. — + 11 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

100e rang. — + 4 mailles simples — 1 passe — 1 surjet double — 1 passe — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

101e, 102e et 103e rangs. — A l'envers.

104e rang. — + 1 passe — 2 mailles ensemble — retournez au signe +.

105e, 106 et 107e rangs. — A l'envers.

108e et 109e rangs. — Mailles simples.

110e rang. — + 2 mailles simples — 8 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — retournez au signe +.

111e RANG. — Comme le 110e.
112e RANG. — + 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 8 mailles simples — 2 mailles à l'envers — retournez au signe +.
113e RANG. — Comme le 112e.
114e RANG. — + 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 8 mailles à l'envers — retournez au signe +.
115e RANG. — Comme le 114e.
116e RANG. — + 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 6 mailles simples — retournez au signe +.
117e RANG. — Comme le 116e.
118e RANG. — + 4 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 4 mailles à l'envers — retournez au signe +.
119e RANG. — Comme le 118e.
120e RANG. — + 6 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — retournez au signe +.
121e RANG. — Comme le 120e.
122e RANG. — + 8 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — retournez au signe +.
123e RANG. — Comme le 122e.
124e RANG. — + 2 mailles à l'envers — 8 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — retournez au signe +.
125e RANG. — Comme le 124e.
126e RANG. — + 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 8 mailles à l'envers — 2 mailles simples — retournez au signe +.
127e RANG. — Comme le 126e.
128e RANG. — + 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 8 mailles simples — retournez au signe +.
129e RANG. — Comme le 128e.
130e RANG. — + 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 6 mailles à l'envers — retournez au signe +.
131e RANG. — Comme le 130e.
132e RANG. — + 4 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 4 mailles simples — retournez au signe +.
133e RANG. — Comme le 132.
134e RANG. — + 6 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — retournez au signe +.
135e RANG. — Comme le 134e.
136e RANG. — + 8 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — retournez au signe +.
137e RANG. — Comme le 136e.
Recommencez au 110e rang.

20 à 23, VIDE-POCHE étagère en canevas de chine monté sur bambou.

Prenez une bande de canevas de Chine de 51 centimètres pour le bas et une bande de 36 centimètres pour la partie supérieure; brodez au passé en soie d'Alger sur ces deux bandes le semé dont le dessin est donné au numéro 23. Puis vous brodez sur un carré de canevas de Chine les deux étoiles du numéro 22, la grande au milieu et une petite à chaque angle, et vous placez une grosse perle blanche au milieu de chacune des étoiles.

Vous taillez un carton sur le patron numéro 21, pour faire le fond du vide-poche, puis un autre carton de 9 centimètres sur 18 pour le fond de la partie supérieure. Faites une doublure en soie piquée pour l'intérieur, et passez vos bandes dans les bambous, comme l'indique le croquis.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Nappe d'autel en crochet ou filet brodé.

DEUXIÈME CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Bande sur fond cuir de deux nuances.

CHALET

Nous complétons aujourd'hui notre petite construction; vous recevrez avec ce numéro une planche explicative de toutes les parties du chalet, avec des lettres de raccord que nous avons dû placer sur cette planche, ne pouvant les mettre sur les cartons que nous vous envoyons; en suivant avec un peu d'attention les explications, vous verrez qu'il vous sera très-facile de monter ce petit objet qui ornera fort bien votre étagère, et qui contient deux boîtes; il sera utile, pour que la partie supérieure reste bien au milieu, de coller des petits morceaux de carton en dessous; sans cette précaution, elle se dérangerait continuellement.

Vous trouverez plus de persiennes et de supports qu'il ne vous sera nécessaire, car nous avons pensé, sans toutefois douter de votre talent, qu'il pourrait vous arriver un malheur, et que faute d'un petit morceau de carton de couleur, vous vous trouveriez arrêtées dans votre travail.

INSTRUCTION POUR LE MONTAGE DU CHALET.

Il faut avoir soin de marquer légèrement avec le canif toutes les parties que l'on doit replier.

A. Partie réservée qu'il faut plier et coller à l'intérieur de B pour le devant du chalet, ainsi que pour le derrière, afin de former un carré.
C. Partie que l'on doit plier à l'intérieur du chalet et coller sur un carré de carton d'une grandeur de 158 millimètres sur 215 millimètres.
D. Partie réservée pour coller à l'intérieur de E et former un carré comme A et B.
F. Partie que l'on doit plier à l'intérieur du chalet et coller sur un carré de carton de 158 millimètres sur 215 millimètres.
G. Cheminée qu'il faut coller au centre du toit.
H. Partie à coller à I.
J. Partie que l'on doit découper, plier et coller sur le toit.
K. Partie que l'on doit couper par le milieu, découper les petits ornements et coller sur le devant et le derrière du toit.
L. Devant et derrière du balcon qui doivent être collés à M.

M. Côtés du balcon, et une fois sec, collez ce balcon à la tranche du carton servant de plancher au compartiment supérieur, en mettant de la colle tout autour, à l'envers de la bordure **M**.

O.. Partie à découper et à coller à P, et une fois sèche, coller autour de l'équerre Q, qui devra être placé aux angles, à la hauteur de X, sur le devant du chalet seulement.

R. Marches de l'escalier.

S. Contre-marches de l'escalier. La contre-marche qui est un peu plus étroite que les autres, se place en bas de l'escalier.

T. Supports de marches et contre-marches des escaliers. Il faut commencer par coller les supports sur les lignes × ×, puis les autres supports aux pointes des balcons O. Quand ces supports seront bien placés et bien secs, on posera les contre-marches, puis les marches. Si vous êtes forcée de placer le support de l'escalier de côté laissé blanc, il faudrait le peindre.

U. Persiennes qu'il faut couper deux par deux; plier pour qu'elles tiennent dans l'espace × × ×, et les coller seulement par les côtés.

V. Rampe de l'escalier, que vous collez d'abord au balcon, puis à un support Y que vous placez au bas de l'escalier.

W. Paillassons pour coller devant chaque porte.

X. Petits supports; il faut les couper par quatre parties, et les plier, afin de former des carrés; ils doivent supporter les angles des galeries O comme l'indique le croquis.

Y. Petits supports qu'il faut couper et coller comme X, pour placer aux angles des balcons L.M.O.P.

Z. Toit.

∴. Petits supports à placer aux endroits indiqués.

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Première toilette. — Robe de taffetas garnie dans le bas d'une ruche plissée et d'une dentelle. — Corsage à pointe devant et derrière. — Capote de satin blanc, bavolet en velours, dessous violettes et dentelle.

Toilette de petite fille. — Robe en cachemire garnie dans le bas d'une bande écossaise.— Châle écossais.

Toilette de jeune fille. — Robe de popeline garnie d'une ruche disposée en grecque avec boutons sur chaque lé. — Corsage postillon avec pointe devant garnie de même que la robe.

DEUXIÈME GRAVURE.

Modes d'enfant.

Et maintenant, mes amies, il faut nous dire adieu. A Dieu! le beau mot quand on considère la pensée qu'il exprime, mais le triste mot, quand on le prononce sans espérance de se revoir! Nous n'en sommes pas là, Dieu merci! Depuis bien longtemps vous nous êtes fidèles, vous le serez encore cette année, n'est-ce pas?

Êtes-vous contentes de nous? Ne trouvez-vous pas que nous nous sommes surpassées pour vous envoyer de charmants travaux rendus sans doute plus charmants encore par la manière dont vous les aurez exécutés! Avez-vous favorablement accueilli notre joli chalet, dont nous envoyons aujourd'hui les ornements avec la planche destinée à en faciliter l'exécution; ce sera une agréable récréation pendant laquelle vous penserez un peu aux amies dont le plus vif désir est de vous procurer des distractions faciles, et qui en sont récompensées par les témoignages de sympathie qu'elles reçoivent tous les jours.

Ne trouvez-vous pas heureuse aussi notre idée de vous adresser des dessins de broderie imprimés sur étoffe? Je pourrais vous citer encore certaine pantoufle mauve d'une délicieuse simplicité et certaine étoile rouge, ivoire et or sur fond havane qui sont de vrais petits chefs-d'œuvre d'originalité et de bon goût. Et notre jardinière? Et nos aquarelles? Et tant d'autres surprises que chacun de nos numéros vous apportait?

De notre côté, nous avons bien de la reconnaissance à vous exprimer pour la façon *enthousiaste* avec laquelle vous avez accueilli le *Journal des Petites filles*.

Nos remercîments s'adressent presque à chacune de vous en particulier, car pour la plupart, vous avez voulu devenir patronnesses de notre œuvre, et avec quel empressement, avec quelles lignes charmantes! Il n'était pas possible de mieux comprendre le but utile que nous poursuivions en créant la *Poupée Modèle*, ni d'exprimer plus délicatement votre sympathie pour votre vieil ami le *Journal des Demoiselles*, comme vous l'appelez si gracieusement.

Oh! ne soyez pas modestes! Ne dites pas que c'est autant dans l'intérêt de vos petites sœurs qui ont tout à gagner aux conseils et aux renseignements de notre vieille poupée que dans l'intention de nous faire plaisir. Laissez-nous être heureuses de rencontrer tant d'écho et de gratitude dans vos cœurs...

Notre nouveau journal est appelé, grâce à vous, à un grand succès : de jeunes mamans, d'aimables tantes, des grands'mères prévoyantes, voire même des oncles et des cousins se sont engoués de cette innovation au point qu'ils y ont abonné des petites filles au berceau, afin de pouvoir leur offrir la collection entière quand elles seront en âge de la comprendre.

N'est-ce pas encourageant et charmant, dites-moi? Aussi succès oblige... reconnaissance aussi : Voilà un double motif pour que nous gâtions le plus possible nos petites abonnées.

Pour commencer, nous allons envoyer à ces chères petites un théâtre dont les décors aussi soignés que les plus jolies aquarelles que nous ayons données jusqu'ici, seront *dignes de l'Opéra*. Ce théâtre sera plus complet et plus joli que tous ceux que l'on achète si cher chez les marchands de jouets.

C'est une idée de nous, aussi en sommes-nous toute fière, c'est pour cela qu'il faut excuser le léger grain de vanité qui a dicté cette phrase. Vous le pardonnerez mieux encore, j'en suis sûre, lorsque vous jouirez du spectacle de nos merveilles et de la joie de vos petites sœurs.

Et, à ce propos, nous devons encore vous faire remarquer que notre *Poupée Modèle*, a un véritable mérite d'actualité en ce moment d'étrennes, souvent si difficiles à choisir. Quel plus charmant cadeau, en effet, que celui de ce petit journal qui viendra ainsi, chaque mois, ranimer votre souvenir sous la forme du jouet le plus amusant et le plus instructif! — Plaisir toujours varié et renouvelé pour l'heureuse petite fille qui le reçoit, comme pour vous qui le lui avez offert!



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

A présent, mesdemoiselles, adieu pour tout de bon... non, au revoir! à l'année prochaine comme les autres fois, n'est-il pas vrai? Seulement nous aurons désormais trois éditions à vous offrir :

La *jaune* qui est spécialement destinée aux jeunes filles et qui coûte par an 10 francs à Paris et 12 pour les départements.

La *bleue* qui contient un supplément de texte et de gravures, supplément réclamé par les jeunes femmes, et qui coûte 16 francs pour Paris et 18 pour les départements.

La *rose* enfin c'est-à-dire LA POUPÉE MODÈLE, qui s'adresse aux petites filles, jusqu'à l'âge où elles comprendront le grand journal, et qui n'est que de 6 fr. pour Paris et 7 fr. 50 c. pour les départements.

Voyez tout le chemin que peut faire une bonne pensée! Quand le *Journal des Demoiselles* fut fondé, tout était à faire alors, car les journaux d'éducation n'existaient pas encore; mais en France, les bonnes idées ne demandent qu'à germer... — Cette modeste publication commencée tout doucement arriva sans bruit à un nombre imposant d'abonnées. Les jeunes filles, ses premières auxiliaires, s'étaient mariées et n'avaient pas voulu abandonner ce journal qui, disaient-elles, leur avait fait tant de bien. Mais comme avec leur nouvelle existence naquirent d'autres obligations et d'autres devoirs, comme il leur fallut sacrifier à la position, tenir convenablement leur place dans la société, aller dans le monde, l'édition *bleue* fut créée.

Aujourd'hui, ces jeunes femmes sont devenues mères de famille; elles se souviennent des renseignements qui les charmèrent jadis, et nous demandent une nouvelle addition pour leurs chères petites filles. Nous leur répondons et nous fondons *la Poupée Modèle*.

Telle est l'histoire de votre journal; elle ne contient pas de bien grands fastes, mais elle est riche en jouissances de cœur, en consolants témoignages de confiance, et surtout en gratitude sincère pour les amies anciennes et nouvelles qui veulent bien contribuer à son succès.

ÉPHÉMÉRIDES

23 DÉCEMBRE 1588. — ASSASSINAT DU DUC DE GUISE.

Henri de Guise, le Balafré, se rendait dans l'appartement de Henri III, qui l'avait mandé, le 23 décembre 1588. Il comptait bien peser de tout le poids de sa popularité et de son génie sur l'esprit faible de ce prince corrompu et détesté. Il espérait lui arracher le désaveu des prétentions de Henri de Béarn, à la succession de France; il croyait peut-être même voir déjà le diadème de Charlemagne sur sa tête, tandis que celle du dernier des Valois serait livrée aux ciseaux d'or de madame de Montpensier. Et pourtant, il eût dû bien connaître la perfide dissimulation du fils de Catherine de Médicis : tout la lui dénonçait; sûr des autres comme il l'était de lui-même, il avait répondu :«On n'oserait!» au billet d'avertissement trouvé sous sa serviette en déjeunant. Le mauvais présage d'un saignement de nez ne l'arrêtait pas non plus dans l'antichambre du roi : César aussi n'avait pas reculé aux ides de Mars, en dépit des avis et des avertissements.

Pour passer de l'antichambre au cabinet du roi, il fallait traverser un corridor étroit et sombre; des mignons, des quarante-cinq, y aiguisaient leurs poignards; à peine la porte s'était-elle refermée, que Guise était frappé de dix-neuf blessures, toutes mortelles. Tandis que Henri félicitait ses gentilshommes de leur ouvrage et poussait du pied le grand corps de son ennemi, terrible encore pour lui, le cardinal de Lorraine était jeté dans les oubliettes du château, où les soldats allaient l'achever à coups de hallebarde. C'était au château de Blois, à neuf heures du matin, l'avant-veille de Noël, que le frère de Charles IX autorisait ainsi par un assassinat les prochaines représailles de la Ligue.



Mosaïque

EMBLÈMES ET SYMBOLES RELIGIEUX.

Anes. — Accompagne quelquefois saint Antoine de Padoue, sainte Austreberte et saint Philibert.

Arbre. — De la science, placé entre Adam et Ève. — De Jessé, dont le tronc sort de la poitrine d'Adam. — Le bon *arbre*, couvert de fruits et de lampes; le mauvais *arbre* desséché (cathédrale d'Amiens). *Arbre* renversé accompagne saint Boniface, martyr. — Homme pendu à un *arbre*. Absalon, Judas. Martyrs suspendus à des *arbres*.

Arche de Noé. — Symbole de l'Église. — D'alliance, figure de l'Eucharistie. — Symbole de la sainte Vierge.

Bélier. — Sacrifice d'Abraham.

Berceau.—Attribut de Moïse, de la sybille de Cumes, parce qu'elle a prédit la naissance du Sauveur.

Blé. — Symbole de l'Eucharistie. — Attribut de sainte Fare.

Bourdon.—Attribut de saint Jacques, de saint Roch, de sainte Catherine de Suède.

Cerf. — Attribut de saint Hubert.

—

Roses en qui je vois paraître
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientôt, mais peut-être,
Dois-je mourir plutôt que vous!
La mort, qne mon âme redoute,
Peut m'arriver incessamment;
Vous mourrez en un jour sans doute,
Et moi peut-être en un moment.

LACHASSAIGNE.

—

Ma seule force contre l'horreur naturelle qu'inspire la mort, c'est d'aimer au delà.

Mme SWETCHINE.

—

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne de son jugement.

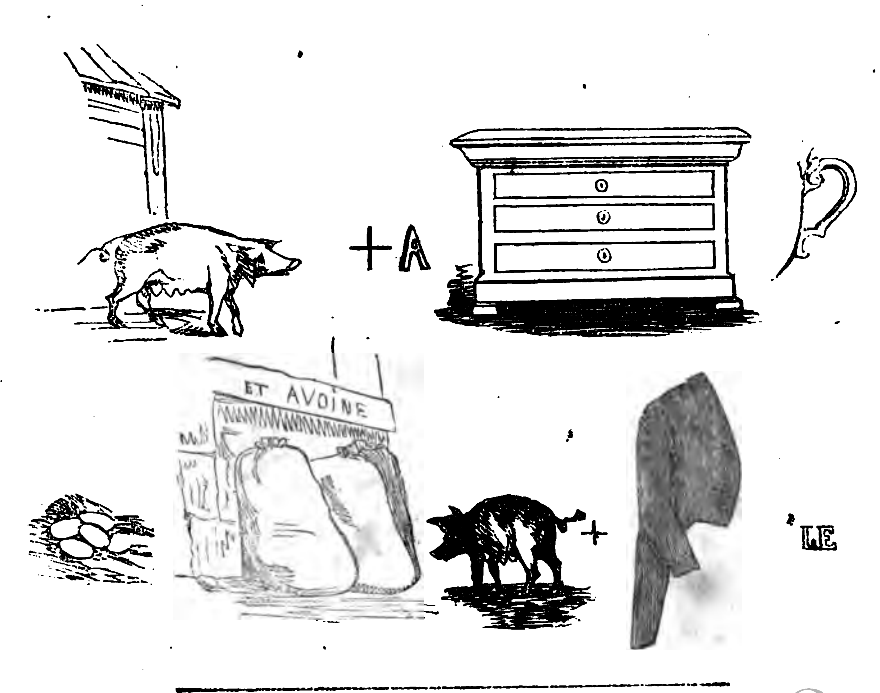
LA ROCHEFOUCAULD.

—

Mot de la Charade de Novembre: PORTEFEUILLE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : **A père avare, fils prodigue.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.